DICTIONNAIRE

RAISONNÉ

D'ANATOMIE
ET DE PHYSIOLOGIE,

Dans lequel on trouve, 1°. la description exacte de toutes les parties du corps humain; 2°. l'étymologie de beaucoup de termes difficiles; 3°. des réflexions pathologiques & thérapeutiques sur les les parties que l'on décrit; 4°. la maniere de faire toutes sortes de préparations anatomiques, & l'art de les conserver; 5°. l'explication physique & méchanique de toutes les fonctions de l'homme; avec des réflexions pathologiques & thérapeutiques sur les dérangemens qui peuvent y survenir. Le tout orné de beaucoup d'observations utiles & curieuses.

par M. Dufieu

TOME PREMIER.



A PARIS,

Chez P. Fr. Didot le Jeune, Libraire, quay des Augustins, près du pont S. Michel, à S. Augustin.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

※※※※※※※※※※ ※※※※※※※※※

AVERTISSEMENT.

Il feroit inutile de chercher dans ce Dictionnaire les termes de Pathologie & de Thérapeutique. On n'y trouve que ceux qui concernent l'Anatomie & la Physiologie. Ainsi pour avoir quelques idées fur l'opération du trépan, fur le cancer, les maladies vénériennes, &c. il faut avoir recours, dans ce Dictionnaire, aux parties que ces maladies attaquent, par exemple, *Tête*, *Mammelle*, *Génération*; & ainsi des autres parties, relativement aux maladies qui peuvent les affecter.

Toutes les diffections ne fe trouvent pas réunies dans un feul article. Il eft vrai qu'au mot *Diffection* on donne un moyen général de préparer les différentes parties du cadavre : mais aux articles *Injection*, *Myotomie*, *Névrotomie*, *Oftéotomie*, *Phlébotomie*, *Splanchnotomie*, on entre dans des détails bien plus intéreffans. Quelquefois, après la defcription de quelque vifcere, comme *Œil*, &c. on trouve la maniere de difféquer cette partie, foit pour une démonftration publique, foit pour conferver dans un cabinet.

Il y a des fonctions qui, pour être bien comprifes, demandent des notions fur les organes à qui elles font propres. On eft fouvent entré dans l'énumération des parties, avant d'expliquer la fonction qui leur eft particuliere; par exemple, à l'article *Génération* on a dit un mot des parties

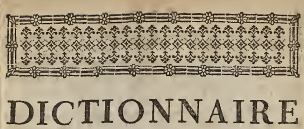
génitales. Ce petit détail préliminaire devient utile à ceux qui ne s'adonnent pas par état à la Phyſiologie.

On voit ici un grand nombre de termes grecs, moins d'arabes, & très-peu d'hébreux, qui ne ſont preſque plus en uſage : il paroiſſoit cependant utile de les inſérer dans cet ouvrage en faveur des jeunes gens qui veulent lire les ouvrages des anciens.

Il n'eſt pas poſſible de faire ici l'énumération de tous les ouvrages qui ont ſervi de baſe à ce Recueil alphabétique. On a puiſé dans les ſources les plus anciennes comme dans les plus modernes de la Médecine, de la Phyſique, de l'Hiſtoire naturelle, &c. & ſouvent on a employé les termes mêmes des Auteurs. Les Hôpitaux de Lyon, ceux de la Capitale, les écoles des grands Maîtres de l'art de guérir à Paris, les Hôpitaux de Londres, de Flandres & de Normandie ont fourni les matériaux aux obſervations & aux réflexions qui accompagnent la deſcription des parties.

L'impreſſion ne s'étant pas faite ſous les yeux de l'Auteur, il s'eſt gliſſé quelques fautes que le lecteur voudra bien lui pardonner.

DICTIONNAIRE



DICTIONNAIRE
RAISONNÉ
D'ANATOMIE
ET
DE PHYSIOLOGIE

ABAISSEUR, *adj. & subst.* Il s'applique à plusieurs muscles du corps, dont l'usage est d'abaisser ou tirer en-bas quelque partie. Par exemple, la mâchoire inférieure est abaissée par les muscles digastriques & les péauciers. L'œil est abaissé par un des muscles droits, qu'on nomme l'humble, ou le muscle inférieur de l'œil, ou simplement abaisseur de l'œil, &c. *Voyez* ces mots.

ABARTICULATION, *abarticulatio*, ἀπάρθρωσις, espece d'articulation des os, qui est évidemment mobile. Les Anatomistes l'appellent encore diarthrose, ou déarticulation. *Voyez* ces mots.

ABDOMEN, l'abdomen, le bas-ventre, le ventre inférieur, ou enfin le ventre proprement dit, est cette cavité du corps humain qui comprend toute l'étendue considérée depuis le diaphragme jusqu'au bas du bassin; ensorte que le bas-ventre est borné antérieurement par la ligne blanche &

les deux muſcles droits; poſtérieurement, par les vertebres lombaires, l'os ſacrum & le coccyx; latéralement, par les fauſſes côtes, les os des hanches & les muſcles obliques & tranſverſes; ſupérieurement, par le diaphragme; & inférieurement, cette cavité finit au bas de celles que forment les os des hanches, & que l'on nomme le baſſin.

Toute l'étendue du bas-ventre eſt ordinairement diviſée en trois parties générales, que l'on appelle régions, diſtinguées en ſupérieure, moyenne & inférieure.

La partie ſupérieure eſt nommée région *épigaſtrique;* la moyenne, région *umbilicale;* & l'inférieure, région *hypogaſtrique.* La région épigaſtrique commence au cartilage xiphoïde, & finit à deux travers de doigt au-deſſus de l'umbilic; elle eſt diviſée elle même en trois parties, ſçavoir: en moyenne qui retient le nom d'épigaſtre, ou de région épigaſtrique proprement dite; & en parties latérales, que l'on nomme les hypochondres, l'un droit & l'autre gauche.

La région umbilicale commence à la fin de l'épigaſtrique, & ſe termine à deux travers de doigt au-deſſous de l'umbilic. Elle eſt également diviſée en trois parties: en moyenne & en latérales. La premiere retient le nom d'*umbilic*, ou de région *umbilicale;* les latérales ſe nomment les *lombes* droit & gauche, ou les régions *lombaires.*

La région hypogaſtrique eſt diviſée en ſupérieure & inférieure. Le milieu de la région hypogaſtrique ſupérieure retient les noms d'hypogaſtre, & les latérales ſe nomment les flancs ou les iles, ou régions iliaques, du mot latin *ilia;* l'une droite, & l'autre gauche. La partie inférieure de la région hypogaſtrique eſt pareillement diviſée en trois régions, ſçavoir, en moyenne & en deux latérales. La moyenne eſt nommée *pubes* ou *pubis* par les Latins; & par les François, la *motte* ou le *penil.* Ses régions latérales, l'une droite & l'autre gauche, ſont nommées *inguina* par les Latins; & par les François, les *aines.*

La partie poſtérieure du bas-ventre eſt nommée communément le bas du dos, ou bien les reins. C'eſt ce qu'on déſigne par le nom de *rable* dans les animaux.

Toutes ces diviſions ſont d'une grande importance pour mieux connoître les parties bleſſées dans les plaies du bas-ventre. C'eſt ce qui nous engage à dire ici un mot de la

ſituation des viſceres de l'abdomen, par rapport à ſes différentes régions.

Le péritoine étant ouvert, on obſerve que dans l'hypochondre droit ſe trouvent ſitués le grand lobe du foye, la véſicule du fiel, & une portion de l'inteſtin colon. Dans l'hypochondre gauche ſe trouvent la rate, une portion de l'inteſtin colon, de l'épiploon, du fond de l'eſtomac & du pancréas.

Dans l'épigaſtre ſe voyent les deux orifices de l'eſtomac avec une partie de ſon fond, l'inteſtin duodenum, une portion du pancréas, le petit lobe du foye, une partie du colon & de l'épiploon, le tronc de la veine-porte & de la veine-cave inférieure, & celui de l'aorte avec ſa diſtribution en cœliaque & en méſentérique ſupérieure, & enfin le réſervoir du chyle.

Dans la région lombaire droite, on remarque une portion de l'inteſtin cœcum, le commencement du colon, le rein droit, la capſule atrabilaire & le commencement de l'urétere du même côté, avec les vaiſſeaux émulgens. Dans la région lombaire gauche, on voit une partie du colon, le rein gauche, la capſule atrabilaire, avec le commencement de l'urétere de ce côté-là, & les vaiſſeaux émulgens. Dans la région ombilicale moyenne, ſe trouvent la réunion des vaiſſeaux umbilicaux, les circonvolutions de l'inteſtin jejunum, une grande portion du meſentere, & les vaiſſeaux tant ſanguins, nerveux, que lymphatiques, qui le parcourent, enfin les troncs de la veine-cave & de l'aorte inférieure.

Dans la région iliaque droite, on trouve la plus grande partie du cœcum avec ſon appendice, les circonvolutions de l'inteſtin ileum, les vaiſſeaux iliaques, le progrès de l'urétere de ce côté là, celui des vaiſſeaux ſpermatiques dans l'homme; & dans la femme, outre ces parties, il s'y rencontre une des trompes de fallope, un des ovaires, & un des ligamens larges de la matrice.

Dans la région iliaque gauche, ſe trouvent une portion de l'inteſtin ileum, les vaiſſeaux iliaques, le progrès de l'urétere du même côté, celui des vaiſſeaux ſpermatiques dans l'homme; & dans la femme, outre ces parties, il s'y ren-

contre la trompe de fallope, l'ovaire & le ligament large de la matrice de ce côté-là.

Dans la partie moyenne de la région hypogaſtrique ſupérieure, ſe voyent une portion de l'ileum, le rectum & la veſſie ; & outre cela dans la femme, la matrice ſituée entre ces deux parties.

Dans la partie moyenne de la région hypogaſtrique inférieure, ſe trouvent les parties extérieures de la génération ; & dans les latérales, ſe rencontrent pluſieurs glandes lymphatiques, avec les principaux troncs des vaiſſeaux cruraux, tant arteres, veines que nerfs.

Un Chirurgien qui ſçait bien la ſituation des viſceres du bas-ventre, eſt en état de mieux diſtinguer la partie qu'un coup pénétrant peut avoir bleſſée.

Des plaies faites au bas-ventre, les unes ſont ſuperficielles & ne pénetrent pas, les autres ſont plus profondes & pénetrent dans la capacité. De ces dernieres, les unes ſont ſans léſion des viſceres, les autres ſont accompagnées de la bleſſure de quelqu'un des viſceres de l'abdomen. Dans ce dernier cas, un Chirurgien doit avoir des attentions différentes, ſelon la nature de la partie léſée, & ſes premiers ſoins doivent être de connoître quelle eſt la partie bleſſée. Pour le connoître, il a des ſignes que lui offrent la ſituation de la plaie, la nature de la douleur, l'action ou la fonction bleſſée, les excrétions, c'eſt-à-dire tout ce qui ſortira par la plaie, & les accidens propres à la bleſſure de chaque viſcere.

On peut ſoupçonner que l'eſtomac eſt bleſſé, ſi la plaie eſt à l'épigaſtre ou à l'hypocondre gauche, ou ſi la plaie étant ailleurs, la direction oblique du coup tend vers l'une de ces régions. La douleur ſera vive, ſur-tout ſi la plaie eſt auprès de l'orifice ſupérieur. Il pourra y avoir des envies de vomir fréquentes & convulſives. Enfin on ſera certain de ſa bleſſure, s'il ſort des alimens par la plaie, ou du moins l'odeur de quelque liqueur dont le malade aura bu très-peu de tems avant d'être bleſſé.

Paul Godefroy, Chirurgien, a obſervé qu'un Soldat ayant reçu un coup d'épée à la partie inférieure de l'eſtomac, vomiſſoit ſur le champ tout ce qu'il prenoit. La plaie fut couſue comme on fait aux inteſtins, de ſorte que le fil avec

lequel la suture avoit été faite, traversoit les muscles du bas-ventre : par ce moyen le malade guérit.

Jacob Ætheus, *lib. obs. prop.* rapporte la même chose d'un Paysan qui fut blessé à l'estomac par un épieu. Tous les alimens qu'il prenoit passoient par la plaie : c'est pourquoi les Chirurgiens furent d'avis d'approcher la partie blessée du ventricule près des muscles blessés du bas-ventre, pour fermer par la même suture la plaie du ventricule avec la peau & les muscles blessés. Cela réussit si bien, que ce Paysan se rétablit & reprit sa même vigueur.

Le Chirurgien est en droit de croire que le foye est blessé, si la plaie pénetre dans l'hypocondre droit, parce qu'il remplit toute cette capacité ; & comme son lobe moyen avance jusques dans l'épigastre, il peut être blessé, si la plaie pénetre dans cette région. Ce viscere n'est que peu sensible, ainsi il peut être blessé sans qu'aucune douleur vive nous l'annonce : mais la douleur, de sourde qu'elle est d'abord, peut devenir très-vive par l'inflammation de sa membrane externe. Quoiqu'il passe beaucoup de sang dans ce viscere, il ne faut pas s'attendre à en voir sortir beaucoup par la plaie, quand même elle seroit profonde, & cela à cause du tissu compacte de ce viscere. Enfin ses fonctions pourront être dérangées, c'est-à-dire que la filtration de la bile venant à être suspendue ou dérangée par l'inflammation, si elle survient, le chile ne sera plus perfectionné dans le duodenum, ce que l'on connoîtra par la couleur des excrémens, qui ne seront pas teints de bile.

La vésicule du fiel pourroit être percée : alors la situation du coup & sa direction le feront soupçonner ; mais s'il sortoit de la bile par la plaie, c'en seroit une preuve certaine.

La ratte peut être blessée, si la plaie est dans l'hypocondre gauche, & s'il y a une hémorragie. Elle est d'ordinaire si vive, qu'elle ne donne guere le tems d'y porter remede, à moins que la plaie ne soit superficielle.

On peut soupçonner la blessure du diaphragme, si la direction du coup tend vers ce muscle. La douleur sera plus ou moins vive, suivant que le coup l'aura percé dans la partie charnue, ou dans son centre aponévrotique, où elle le sera bien davantage. La respiration, dont il est le principal organe, sera difficile, entre-coupée, convulsive, &c.

& le malade aura un rire involontaire, communément appellé rire sardonique. Ce rire sardonique est une convulsion presqu'inséparable de la blessure du diaphragme.

On ne peut guere connoître la blessure du mésentere que par la vivacité de la douleur, s'il est blessé dans son centre, c'est-à-dire vers sa partie la plus étroite, par laquelle il tient aux vertebres des lombes, & où est placé le *plexus* mésentérique. L'inflammation de la partie pourra s'étendre jusqu'aux intestins, & en conséquence causer par leur inflammation la suppression des matieres stercorales avec des vomissemens.

Toute plaie au ventre, en quelque région que ce soit, peut intéresser quelqu'un des intestins, puisqu'ils remplissent la plus grande partie de la capacité ; & on ne pourra le connoître qu'au cas qu'il sorte des excrémens par la plaie, ou du sang avec les selles. L'inflammation du canal intestinal & les nausées en conséquence en sont des accidens inséparables ; mais comme cela peut arriver sans que le canal intestinal soit blessé, ce n'est pas un signe certain de sa blessure.

Si le rein est blessé, la situation, ou du moins la direction & la profondeur de la plaie peuvent le faire présumer : mais le siege de la douleur & les urines sanguinolentes en seront des preuves.

La vessie peut être blessée à son fond ou vers son col. On pourra tirer quelque signe de la situation du coup & de sa direction. Si le coup plongeant de haut en bas, perce la cloison qui enferme la vessie dans le bassin & l'ouvre dans son fond, l'urine pourra s'épancher dans le ventre, & alors elle ne pourroit sortir par l'uretre, le malade ne sentant aucune envie d'uriner. Si elle est ouverte dans son col, alors il pourra sortir de l'urine par la plaie ; & s'il en sort par l'uretre, elle pourra être sanguinolente, supposé que la plaie soit faite par un instrument tranchant.

S'il y a dans la capacité quelque vaisseau considérable ouvert, la mort prompte du malade l'annonce. Si ce n'est qu'un petit vaisseau, & qu'il fournisse toujours, le malade sera dans une foiblesse ou un anéantissement continuel.

Chacun de ces cas demande une attention particuliere, & dans tous on ne peut trop prendre de précautions pour

prévenir l'inflammation par les remedes généraux & par les topiques convenables; car l'inflammation eſt la ſource de mille autres accidens; & s'il étoit toujours poſſible de la prévenir, il y auroit très peu de plaies qui ne guériſſent. Dans tous ces cas, loin de ſonger à une prompte réunion des tégumens, il faut au contraire agrandir l'ouverture de la peau & des graiſſes, afin de donner une iſſue libre, tant à la ſuppuration qu'à ce qui peut ſortir des parties bleſſées.

Les bornes que nous nous ſommes preſcrites ne nous permettent pas d'entrer ici dans un détail ſur le traitement des différentes plaies qui peuvent ſe faire a chaque viſcere renfermé dans l'abdomen. C'eſt au Chirurgien, une fois inſtruit de la ſituation des viſceres, & des moyens de connoître leur bleſſure, de ſe comporter pour le traitement de la maniere que lui indiqueront une théorie éclairée & la pratique ſoutenue de cette théorie.

ABDUCTEUR, pris *adj.* nom que l'on donne à différens muſcles deſtinés a éloigner les parties auxquelles ils ſont attachés, du plan que l'on imagine diviſer le corps en deux parties égales & ſymmétriques,ou de quelqu'autre partie avec laquelle on les compare.

Ce mot vient des mots latins *ab*, de & *ducere*, mener. Les antagoniſtes des abducteurs ſont appellés adducteurs.

Abducteur de la cuiſſe. On donne ce nom à chaque muſcle feſſier. *Voyez* FESSIERS.

Abducteur du doigt auriculaire, ou petit doigt. C'eſt l'*hypothenar*, ou le petit *hypothenar* de M. Winſlow. Ce muſcle vient de l'os piſiforme, du gros ligament du carpe, & ſe termine à la partie interne de la baſe de la premiere phalange du petit doigt.

Abducteur du pouce de la main, ou *antithenar*. C'eſt un muſcle plat & d'une figure preſque triangulaire, qui a ſes attaches fixes, par ſa portion la plus large, intérieurement aux os du métacarpe, qui ſoutiennent le doigt indice & celui du milieu; il s'avance même juſqu'aux os de la ſeconde rangée du carpe, qui lui répondent. Il ſe porte enſuite vers la partie poſtérieure externe du pouce, pour ſe terminer, par ſa portion la plus étroite, à la partie inférieure de ſa premiere phalange, & a la ſupérieure de ſa ſeconde par un tendon aſſez fort. M. Winſlow nomme ce

muſcle *meſothenar*, & lui donne l'uſage d'approcher la premiere phalange du pouce vers le creux de la main, ce qu'il fait plus ou moins obliquement, ſelon qu'il agit ſeul, ou avec la groſſe portion du thenar.

Abducteur du doigt indice. C'eſt le premier muſcle des inter-oſſeux internes. *Voyez* INTER-OSSEUX, muſcles de la main.

Abducteur du petit doigt de la main, nommé le petit *hypothenar*, a ſes attaches fixes un peu poſtérieurement au ligament annulaire & à l'os du carpe appellé *orbiculaire* ou piſiforme, & il va ſe terminer à la partie poſtérieure & ſupérieure de la premiere phalange du petit doigt.

Abducteur du gros orteil, ou l'antithenar. Ce muſcle a ſes attaches fixes à la partie poſtérieure & inférieure du deuxieme, troiſieme & quatrieme os du métatarſe & des ligamens voiſins, & il ſe termine à la partie poſtérieure & externe de la premiere phalange du gros orteil, & à l'os ſeſamoïde le plus voiſin.

Abducteur, ou hypothenar du petit orteil. *Voyez* HYPOTHENAR.

Abducteur de l'œil. Ce muſcle retire l'œil du côté du petit angle, & fait regarder par-deſſus l'épaule. *Voyez* DROITS, muſcles de l'œil.

ABDUCTION, nom dont ſe ſervent les Anatomiſtes, pour exprimer l'action par laquelle les muſcles abducteurs éloignent une partie d'un plan qu'ils ſuppoſent diviſer le corps humain dans toute ſon étendue en deux parties égales & ſymmétriques, ou de quelqu'autre partie avec laquelle ils les comparent.

ABLACTATION, *ablactatio*, action ou maniere de ſevrer les enfans.

ABSORBANS, pores abſorbans. Il y a à la ſuperficie de notre corps, & à celle de ſes cavités, une infinité de petites ouvertures qu'on appelle pores abſorbans, qui répondent aux veines, par où certaines ſubſtances peuvent s'inſinuer dans nos vaiſſeaux. Ce ne peut être que par ce moyen qu'on gagne certaines maladies en touchant ceux qui les ont, & que les remedes appliqués extérieurement, tel que le mercure, pénetrent dans l'intérieur. Ce ne peut être auſſi que par ce moyen que l'eau des hydropiques, ou celle qu'on

aura injectée dans le ventre d'un chien, se dissipe quelquefois en fort peu de tems. Ainsi on n'aura pas de peine à expliquer comment une ceinture garnie de poudre d'aloës ou de scammonée, sera capable de purger celui qui s'en servira; comment les bains peuvent nous rafraîchir, *&c.*

ACCÉLÉRATEURS, deux muscles du clitoris. Ils naissent de la tubérosité de l'ischion, & viennent se terminer au corps du clitoris, en s'étendant à côté de l'urethre, du grand conduit, & même jusqu'au voisinage de l'anus.

ACCÉLÉRATEURS, muscles de la verge, autrement dits *bulbo-caverneux.* Ils sont, comme les précédens, au nombre de deux, & tirent leur origine du sphincter de l'anus, du tendon mitoyen des muscles transverses, & d'une ligne blanche aponévrotique qui les unit. Ils embrassent tout le bulbe de l'urethre, & montent obliquement vers la partie latérale des corps caverneux, sur laquelle ils se répandent jusqu'au ligament suspensoire, sous lequel leurs parties aponévrotiques se rencontrent.

Ces muscles servent à l'excrétion de l'urine & à l'éjaculation de la semence. Dans leur contraction, ils compriment les prostates, les vésicules séminaires & l'urethre, & contribuent ainsi à l'éjaculation de la semence qui est versée dans ce conduit, aussi-bien qu'à l'émission des dernieres gouttes de l'urine.

ACCENT. Les accens de la voix. *Voyez* VOIX, PAROLE, CHANT.

ACCESSOIRE, pris comme adjectif & comme substantif, *accessorius, a, um,* se dit de quelques parties ajoutées ou survenues à d'autres plus considérables qu'elles. Ce mot s'applique aux cartilages, aux ligamens, aux muscles & aux nerfs. *Voyez* ces trois mots. M. Winslow nomme *accessoires* de petits muscles droits & des obliques, & autres qui quelquefois se trouvent accompagner les droits & les obliques qui meuvent la tête.

ACCESSOIRE de la huitieme paire, nerf. *Voyez* SPINAL, NERF.

ACCESSOIRES du nerf crural. *Voyez* la quatrieme & la cinquieme paire lombaire de nerfs.

ACCOUCHEMENT. C'est une fonction naturelle, par laquelle la matrice se décharge au bout d'un certain tems du

fœtus ou fruit de la conception. *Voyez-en le détail au mot* GÉNÉRATION.

ACCOUCHER. *Voyez* ACCOUCHEMENT.

ACCROISSEMENT. L'état du corps de l'homme est peu constant ; très petit dans les premiers tems de sa formation, il croît peu a-peu, se développe & grandit jusqu'à un certain terme d'accroissement, qu'il conserve avec peine pendant quelque tems ; l'âge ne permet pas à cet état d'être durable, & le corps décroît. La nutrition a ces différences, selon ces différens états ; dans les premiers tems & dans l'enfance, elle se fait en plus grande quantité, & elle donne aux parties l'accroissement. Dans un âge plus avancé, & dans la vieillesse, les pertes ne sont pas suffisamment réparées par la nutrition ; les parties diminuent, & le corps éprouve un état que l'on appelle *décroissement*.

Dans le premier tems de la conception, l'embryon paroît à peine sous la forme d'une goutte de liqueur ; si on l'examine environ un mois après, on apperçoit une masse pulpeuse & membraneuse, dans laquelle on découvre déja la trace & la figure imparfaite des parties ; & celles qui doivent devenir os, ne sont encore que membranes. Dans la suite, l'action organique, en modifiant la matiere de la nutrition, développe les parties ; elles croissent sensiblement ; & le corps qui n'étoit presque rien d'abord, parvient à un tel accroissement, qu'il acquiert dans l'espace de neuf mois la pesanteur d'environ douze livres, & la grandeur de seize pouces. L'accroissement ne se fait pas aussi vite après ce terme ; il se fait plus lentement après la naissance, & il devient d'autant plus lent, que le corps en est plus éloigné. En suivant ces différens degrés d'accroissement, depuis la naissance jusqu'à l'âge de seize, dix-huit ou vingt ans, & même plus, le corps devient trois ou ou quatre fois plus grand.

L'observation prouve que la partie qui se développe la premiere & qui remplit les premieres fonctions, est le cœur. Le cœur ne peut agir sans des vaisseaux qui lui soient continus ; & on observe qu'en effet les premieres parties qui se développent, ne sont que vaisseaux. L'inspection fait voir que les vaisseaux sont en moindre nombre proportionnellement dans les parties d'un adulte, & on remarque alors des

ſucs épanchés, ou des tiſſus cellulaires, dans des parties qui ne paroiſſoient que vaiſſeaux dans l'enfance.

Le cœur vivifié le premier dans l'embryon, communique ſon action aux vaiſſeaux qui ſe forment ſucceſſivement. La texture des parties étant plus molle & plus ſouple dans les premiers tems, & le corps ayant moins d'étendue, le cœur agit avec plus de force & de fréquence; les vaiſſeaux ſont alongés & dilatés, & les fluides portés par-tout réparent les pertes qui ſont d'autant plus grandes que les parties ſont plus molles; & en conſéquence le corps doit d'autant plus croître qu'il eſt plus près de la naiſſance. Le rapport du cœur aux autres parties eſt plus grand dans le fœtus que dans l'adulte; de plus le cerveau eſt auſſi en plus grande maſſe proportionnellement dans le fœtus. De-là dépendent la fréquence du mouvement du cœur & des arteres, & la facilité du mouvement dans les jeunes ſujets.

On a penſé que l'accroiſſement du corps pouvoit être la ſuite du développement des parties déja formées; mais pour que cela eût lieu, il faudroit ſuppoſer que tous les vaiſſeaux qui ſont dans le corps d'un grand homme, étoient dans ce même corps lorſqu'il n'étoit qu'un embryon, & qu'ils n'ont fait que ſe remplir ſucceſſivement, lorſque les dimenſions du corps ont augmenté; & s'ils ſont formés dans le corps d'un embryon, il faut les ſuppoſer formés dans l'œuf dès l'inſtant de la conception: ce qui répugne. D'ailleurs, ſi l'accroiſſement ne ſe faiſoit que par le développement ſeul des vaiſſeaux, il faudroit que dans le plus haut point de l'accroiſſement, le corps fût compoſé d'un plus grand nombre de vaiſſeaux que dans les premiers tems. L'inſpection démontre le contraire.

Si on examine le corps dans les différens tems de ſa formation, il paroît que les parties ſe forment peu-à-peu par des loix particulieres, & qu'elles ſont aidées dans cette opération par l'appoſition d'une nouvelle matiere qui leur ſert de baſe. On remarque que les parties qui ſe forment les premieres, ne ſont que vaiſſeaux. La force qui met les vaiſſeaux en mouvement, tend à les alonger & les écarter en même tems; & pendant que les principaux vaiſſeaux ſont dilatés, les petits qui forment les parois, ſont comprimés; ils s'obliterent, & cette oblitération ne peut avoir lieu

ſans qu'il ne reſte dans l'intervalle quelque molécule de matiere. C'eſt ainſi que les membranes, les ligamens, les tendons, les os mêmes ne ſont dans un état parfait qu'après la deſtruction d'un certain nombre de vaiſſeaux; & cette deſtruction, qui eſt la ſuite de l'accroiſſement, ſe fait avec l'extenſion des vaiſſeaux principaux & l'addition d'une nouvelle matiere.

Si on peut juger de l'accroiſſement des parties molles, par ce qui ſe paſſe dans les os, on voit que l'oſſification ne devient complette qu'avec le tems, qu'il ſe forme un noyau oſſeux dans l'épiphyſe qui n'étoit d'abord que cartilagineuſe, & que la ſtructure des os a des variétés ſenſibles depuis l'inſtant de la naiſſance juſqu'à l'accroiſſement parfait. De-là il ſemble qu'on pourroit penſer que l'accroiſſement eſt une génération continuée, dans laquelle les parties ſe développent par l'action vaſculaire, & ce développement ſuppoſe l'oblitération de quelques vaiſſeaux & l'addition d'une nouvelle matiere.

Plus le corps s'éloigne de l'enfance, plus l'union des molécules qui forment les ſolides, eſt intime, plus il y a de rigidité. Par conſéquent les parties réſiſtent davantage à l'extenſion; elles perdent les conditions requiſes pour l'accroiſſement, & il eſt plus lent.

L'accroiſſement a lieu tant que le cœur conſerve aſſez de force pour étendre un peu les vaiſſeaux : ainſi on conçoit pourquoi l'accroiſſement diminue avec l'âge, pourquoi il ceſſe entierement quand nos parties ont une certaine ſolidité, & pourquoi il ceſſe plutôt ou plus tard, ſelon que le corps eſt plus ou moins fort.

Les différentes parties du corps ont un degré, par-delà lequel le cœur ne peut plus les étendre. Le degré varie ſelon la ſtructure particuliere de chaque partie; ainſi les tiſſus cellulaires, les membranes des arteres, les fibres muſculaires, *&c.* réſiſtent quand elles ont un certain degré de rigidité.

Les parties parvenues à cet état, perſiſtent pendant un tems ſans accroiſſement & décroiſſement ſenſibles. Elles ont aſſez de ſoupleſſe pour l'exercice des fonctions, & les fluides font toujours effort pour les étendre; mais elles ne peuvent être étendues au-delà du degré d'élaſticité qui leur eſt propre : & alors le corps, en ceſſant de croître, devient plus fort.

L'accroiſſement étant achevé, le corps peut cependant encore augmenter de maſſe & d'épaiſſeur. Cette augmentation ne dépend pas des ſolides augmentés ; elle eſt ſeulement l'effet de la plus grande quantité de fluides amaſſés dans les différentes parties, & elle a rarement lieu pendant le tems de l'accroiſſement.

Les ſécrétions ſont plus abondantes quand l'accroiſſement diminue ; quelques-unes même ne commencent à ſe faire que dans ce tems : telles ſont les ſécrétions de la ſemence dans les mâles, & l'apparition des menſtrues dans les filles. Elles ceſſent avec l'âge, & les autres ſécrétions diminuent.

L'exercice immodéré, en procurant la rigidité des parties, peut être un obſtacle à l'accroiſſement ; & on obſerve que ceux dont la vie a été employée à de pénibles travaux, ſentent plutôt les incommodités de la vieilleſſe, que ceux dont la vie a été tranquille. L'uſage immodéré des liqueurs ſpiritueuſes produit les mêmes effets.

Le mouvement continuel des parties tend à leur procurer plus de rigidité ; les petits vaiſſeaux s'obliterent & ſe changent en fibres ſolides plutôt ou plus tard, à raiſon du mouvement du cœur & de tous les ſolides ; les parties deviennent plus dures, les tiſſus cellulaires s'affaiſſent, la diſtribution des ſucs ſe fait moins bien, & le corps éprouve un état de décroiſſement.

La rigidité portée à un certain point, change la nature des parties ; les fibres muſculaires ſe durciſſent, & ſont à peine propres au mouvement ; les gros vaiſſeaux deviennent durs, & même s'oſſifient ; le poulx devient dur & lent ; les cartilages deviennent os ; & les vertebres rapprochées en-devant, donnent au tronc une figure courbe, & lui permettent à peine quelques mouvemens. Ces changemens
calleux, naturellement à la mort ; le cœur devenu rigide &
nable ; les pour plus pouſſer le ſang avec une force conve-
complir la reſpiras durs & ſchirreux ne peuvent plus ac-
vement ceſſe, & le corpa circulation ſe dérange, le mú-
Telles ſont les cauſes natu.
mort des vieillards. On ne peut du décroiſſement & de la
on peut ſeulement diminuer leur aſcher ces cauſes d'âge ;
état de médiocrité dans la force des en entretenant un
s : c'eſt pourquoi

les paſſions & les exercices modérés, les alimens tirés des végétaux & variés ſelon les ſaiſons, la tempérance, & l'air dont on peut corriger l'intempérie par différens moyens, peuvent être employés utilement pour retarder la roideur des ſolides & prévenir les vices des fluides. Le terme de la vieilleſſe de l'homme s'étend juſqu'à cent, & même juſqu'à cent vingt ans.

Outre l'accroiſſement & le décroiſſement des parties, qui ſe font depuis l'enfance juſqu'à la vieilleſſe la plus avancée, il y a une eſpece d'accroiſſement & de décroiſſement qui ſe font chaque jour; enſorte que nos corps ſont conſtamment plus grands le matin que le ſoir; & cet accroiſſement peut aller dans la jeuneſſe juſqu'à ſix ou ſept lignes. Ce phénomene eſt une ſuite de la diſpoſition des cartilages qui uniſſent les vertebres les unes aux autres, & de l'aplatiſſement de la plante des pieds par la compreſſion qui réſulte de la peſanteur des parties.

ACCROITRE. *Voyez* ACCROISSEMENT.

ACHILLE, tendon d'Achille. C'eſt le tendon formé par les muſcles jumeaux & ſoleaire, qui ſont des muſcles du pied. *Voyez* ces muſcles.

ACROLENION, Ἀκρολήνιον. Caſtelli prétend que c'eſt la même choſe que *olecranon* ou *ancon*, le coude.

ACROMION, ἀκρώμιον d'ἄκρος, *extremus*, extrême, & ὦμος, épaule; comme qui diroit extrémité de l'épaule. C'eſt une apophyſe de l'omaplate, produite par une éminence appellée épine. *Voyez* OMOPLATE.

ACROMPHALION, ἀκρομφάλιον, ἄκρος, *extremus*, extrême, & de ὀμφαλὸς, *umbilicus*, umbilic. L'extrémité du cordon umbilical.

ACTIF, état actif des muſcles. C'eſt cet état ...es même
muſcles propres à faire exécuter à une par... leurs antamouvement, ſont en contraction. Dans le...e, & contraints
goniſtes ſont, pour ainſi dire, en for...
de céder à leurs efforts. ...animale. C'eſt un mouve-

ACTION, dans l'œcon...oduit dans le corps ou dans
nent ou un changeme...e de la fonction, en ce que celle-ci
quelque partie, & qu... produire, au lieu que l'*action* eſt la fa-
n'eſt qu'une facul...cte. *Voyez* cependant le mot FONC-
culté réduite
TION.

ACOUSTIQUE, *ἀκουστικος*, *acousticus*. On donne cette épithete aux nerfs qui servent a l'ouie.

ADARTICULATION, *adarticulatio*, ou *arthrodia*, arthrodie. *Voyez* ce dernier.

ADDUCTEUR, pris substantif & adjectif, *adductor*, composé des deux mots latins *ad*, vers, & *ducere*, mener. Il se dit de différens muscles destinés a approcher les parties auxquelles ils sont attachés, du plan que l'on imagine diviser le corps en deux parties égales & symmétriques, ou de la partie à laquelle on les rapporte.

Adducteur du doigt indice de la main. Il a ses attaches fixes au haut de la partie latérale externe de la premiere phalange du pouce a l'os du carpe qui la soutient, & tout le long de la partie antérieure du premier os du métacarpe, & il va se terminer à la partie supérieure & antérieure de la premiere phalange du doigt indice. Ce muscle dans son action éloigne le doigt indice des autres doigts, en l'approchant du pouce.

Adducteur du petit doigt de la main. C'est le dernier des inter-osseux internes. Ce muscle, en agissant, l'approche des autres doigts. *Voyez* INTER-OSSEUX, muscles des doigts.

Adducteur du gros orteil. Il est aussi appellé thenar. Il a ses attaches fixes à la partie interne du calcaneum, à celle du scaphoïde & du grand os cunéiforme, aussi-bien que la partie interne & inférieure du premier os du métatarse, & se termine à la partie postérieure & interne de la premiere phalange du gros orteil.

Adducteur de l'œil. C'est le muscle droit qui tire l'œil du côté du nez. *Voyez* DROIT, muscle de l'œil.

Il y a bien d'autres muscles qui, par rapport à leur action, peuvent être appellés adducteurs; mais nous en parlerons ailleurs.

ADDUCTION. C'est l'action par laquelle une partie du corps est approchée d'un plan que l'on supposeroit le diviser en deux parties égales, depuis la tête jusqu'aux pieds.

ADEN, *ἀδὴν*, une glande.

ADENOGRAPHIE. Ce mot est composé du grec *ἀδὴν*, glande, & *γραφὴ*, description; c'est-à-dire description des glandes. *Voyez* GLANDE.

ADENOÏDES, Ἀδενοίδης, de ἀδὴν, glande, & εἶδος, ſemblable. Glanduleux, glandiforme, épithete que l'on donne aux prôſtates.

ADENOLOGIE, *adenologia*, terme compoſé de deux mots grecs ἀδὴν, glande, & λόγος, diſcours; c'eſt-à-dire, diſcours raiſonné ſur les glandes.

ADENOPHARYNGIEN, nom d'une paire de muſcles qui ſont formés par un paquet de fibres, qui ſe détache de la glande thyroïde, & s'unit de chaque côté avec le thyro-pharingien.

ADENO-TOMIE, *adeno-tomia*, terme compoſé de deux mots grecs, ἀδὴν, glande, & τέμνειν, diſſéquer; c'eſt-à-dire, préparation anatomique des glandes.

ADIPEUX. Il ſe dit de certains conduits & de certains vaiſſeaux qui ſe diſtribuent à la graiſſe.

Il y a des vaiſſeaux adipeux qui font, ſuivant quelques Auteurs, une partie de la ſubſtance de l'épiploon.

Malpighi doute ſi les conduits adipeux ſont des vaiſſeaux diſtincts. Morgani, *Aduſ. anat. III.* p. 3, inſinue qu'ils ne ſont pas néceſſaires, parce qu'il penſe que la ſécrétion de la graiſſe peut ſe faire au moyen des arteres, dans les cellules adipeuſes, de même que dans les autres parties, d'où elle peut enſuite être repriſe par les veines, ſans qu'il ſoit beſoin d'admettre un troiſieme genre de vaiſſeaux propres à cet office, tels que Malpighi paroît les avoir ſoupçonnés. Rivin n'admet point de conduits adipeux.

Le terme adipeux s'applique encore au dernier des tégumens communs, qui eſt la *membrane adipeuſe*, ou autrement, le *corps graiſſeux* ou *adipeux*. *Voyez* GRAISSE.

ADOLESCENCE. C'eſt le tems de l'accroiſſement dans la jeuneſſe, ou l'âge qui ſuit l'enfance, & qui ſe termine à celui où un homme eſt formé. Ce mot vient du latin *adoleſcere*, croître.

L'état de l'adoleſcence dure tant que les fibres continuent de croître & d'acquérir de la conſiſtance; & ce tems ſe compte ordinairement depuis quatorze ou quinze ans juſqu'à vingt-cinq, quoique, ſelon les différentes conſtitutions, il puiſſe durer plus ou moins.

ADULTE. Il ſe dit des corps animés, dont toutes les parties ſont parvenues à leur dernier état de perfection.

AERIENS. On appelle vaiſſeaux aëriens du poumon, ces vaiſſeaux qui ſont formés par les différentes diviſions des bronches, & qui, remplis d'air dans l'inſpiration, dilatent le poumon, dont ils compoſent en partie la ſubſtance. *Voyez* BRONCHES & POUMON.

AFFLICTION. C'eſt cet état que nous ſentons mieux que nous ne pouvons exprimer, dans lequel l'ame eſt attentive à quelque choſe qui lui fait de la peine & qui la rend triſte. Les maladies du corps, à la conſervation duquel elle veille perpétuellement, ſont capables de l'affliger, comme l'expérience journaliere le confirme; & une maladie devient toujours plus difficile à traiter, lorſque l'affliction ſe met de la partie.

AGE, *ætas.* C'eſt l'eſpace de la vie pour tous les animaux. L'homme a différens âges, l'enfance, l'adoleſcence, l'âge viril, la vieilleſſe, la caducité; mais une mort prématurée nous empêche ſouvent de parcourir ces divers états de la vie.

AIDOIA-GRAPHIE, *aidoia-graphia*, compoſé de deux mots grecs, αἰδοῖα, parties de la génération, γραφὴ, deſcription; c'eſt-à-dire, deſcription des parties de la génération.

AIDOIA-LOGIE, *aidoia-logia*, compoſé de deux mots grecs, αἰδοῖα, parties de la génération, & λόγος, raiſonnement; c'eſt-à-dire, diſcours raiſonné ſur les parties de la génération.

AIDOIA-TOMIE, *aidoia-tomia*, compoſé de deux mots grecs, αἰδοῖα, parties de la génération, & τεμνεῖν diſſéquer; c'eſt-à-dire, préparation anatomique, ou adminiſtration des parties de la génération.

AILE, *ala*, ſe dit de différentes parties du corps humain, qui ont quelque rapport avec des aîles.

Aile de chauve-ſouris de la matrice. On donne ce nom aux ligamens larges de la matrice, qui ſont deux productions élargies du péritoine. *Voyez* MATRICE & LARGE ligament.

Ailes du nez. On nomme ainſi les parties latérales du nez. Ces parties latérales ſont formées par la peau & deux cartilages appellés *alæ* ou *pinnæ naſi*, qui ſe joignent aux extrémités des os du nez, & en forment la partie inférieure & mobile.

Ailes de l'oreille, *alæ* ou *pinnæ auris.* C'est la partie supérieure de l'oreille externe.

Ailes de l'os sacrum. *Voyez* SACRUM.

Ailes de l'os sphénoïde, grandes & petites aîles. *Voyez* SPHÉNOÏDE.

Ailes du thyroïde, cartilage du larynx. On peut donner ce nom aux deux parties latérales de ce cartilage, séparées par une ligne qui regne longitudinalement sur le milieu de sa face externe.

Ailes inter-Pterigoïdiennes, ou aîles interne & externe de l'apophyse pterigoïde du sphénoïde. *Voyez* SPHÉNOÏDE.

Ailes, grandes & petites aîles de la vulve. On nomme grandes aîles les grandes levres de la vulve, & on donne le nom de petites aîles aux nymphes. *Voyez* LEVRES & NYMPHES.

Ailes ligamenteuses des duplicatures membraneuses du genou. *Voyez* LIGAMENT du genou.

AILERONS des ligamens larges de la matrice. Sur le bord supérieur des ligamens larges de la matrice, on observe postérieurement une duplicature double, que l'on nomme communément les petites aîles, ou les aîlerons des ligamens larges.

AINES. On nomme ainsi les deux parties latérales de la région hypogastrique inférieure de l'abdomen. *Voyez* ABDOMEN, où nous avons donné une division exacte de toutes les régions du bas-ventre.

Le mot *aîne* est purement latin, & dérive, selon quelques-uns, d'*unguen*, onguent, parce qu'on oint souvent ces parties. D'autres le dérivent d'*ango*, à cause qu'on sent souvent des douleurs dans cet endroit; d'autres, d'*ingenero*, à cause que les parties de la génération y sont placées.

AIR, *aer.* C'est un fluide invisible, qui nous environne & qui forme autour de la terre une atmosphere dont on ne connoît pas l'étendue. Sa nature est inconnue. Il n'en est pas de même de ses propriétés, que l'on réduit à quatre: la pesanteur, la fluidité, la raresciblité & l'élasticité.

L'air qui entre dans la composition des corps y est fort dispersé, & réduit à des parties très-petites. Il n'y conserve pas ses propriétés, excepté la pesanteur; mais s'il peut se

dégager & se rassembler, il les reprend aussi-tôt. C'est ainsi que l'air ne se fait point appercevoir, tant que nos parties jouissent d'une bonne organisation ; mais si la maladie produit quelques changemens dans le corps, si une partie tend à la pourriture, & que l'air puisse se dégager, il s'amasse sous la forme d'un fluide très-délié, rarescible par la chaleur, & élastique. L'emphyseme spontané à la suite des maladies, la pourriture en sont des preuves.

1°. L'air est pesant : cela est prouvé par l'action des pompes, & l'élevation des chairs dans la ventouse, *&c.* Sa pesanteur varie, selon qu'il est plus ou moins chargé de molécules étrangeres ; elle est considérable ; & on a évalué le poids de l'air qui comprime un homme d'une taille médiocre, à environ trente mille livres. Ce poids pourroit aller à quarante mille, si dans toute la hauteur de l'atmosphere l'air étoit chargé d'une grande quantité de vapeurs.

Les effets de la pesanteur de l'air, relativement à l'œconomie animale, sont de comprimer nos parties, qui tendroient, sans cela, à la distension ; de servir à la respiration, à la sanguification ; à la progression des alimens dans les intestins ; à l'intrusion du chyle dans les veines lactées, *&c.* Sa pesanteur est nécessaire pour resserrer les parties, *&c.* conserver la santé, *&c.* On voit les animaux supporter mieux une grande quantité d'air comprimé, & mourir plus promptement dans la machine du vuide.

2°. L'air ne résiste que peu, & même point ; on le divise, on le fait sortir d'un grand espace par un très-petit trou ; quelque condensé qu'il soit, il paroît toujours fluide. Toutes ces choses établissent sa fluidité.

A raison de cette propriété, il pénetre facilement l'intérieur du corps ; il se distribue par-tout dans ses fermentations. Dans la pourriture, il tend à entraîner les molécules des corps. Enfin il sert de véhicule aux huiles, aux sels ; & comme très-fluide de sa nature, il se joint à eux, & peut les entraîner par-tout.

3°. La rarescibilité de l'air est un état dans lequel il occupe un espace beaucoup plus considérable : elle est démontrée par l'expansion qui lui arrive ; & plus la chaleur est grande, plus il se dilate.

Ses usages, relativement au corps des animaux, sont de

tendre à procurer la division des fluides, d'entretenir leur fluidité, de diviser les parties intégrantes des alimens pendant la digestion, de procurer la dissolution des mixtes, comme dans la fermentation & la pourriture; elle procure même l'expansion, effet qui peut dépendre en même tems de l'air.

4°. L'élasticité de ce fluide est d'une étendue & d'une force immense : elle est démontrée par l'élasticité des corps qui contiennent beaucoup d'air. De plus, le corps d'un animal mis dans la machine du vuide, augmente de volume, & la peau se creve par l'élasticité de l'air intérieur du corps; dans ce cas l'air n'étant plus comprimé, son élasticité se développe.

Plus on comprime l'air, plus il offre de résistance; & plus il a offert de résistance, plus il montre d'élasticité : ainsi la compression de l'air contribue à son élasticité. L'élasticité de l'air a des usages pour l'œconomie animale; l'air contenu dans les liqueurs ou dans les solides, résiste à la compression de l'air extérieur, & entretient une réaction réciproque; il circule avec les fluides, & il soutient les vaisseaux pendant que l'air extérieur tendroit à les affaisser, s'il ne trouvoit aucune résistance. Ainsi il est nécessaire pour aider la circulation, les sécrétions & différentes fonctions. C'est par le moyen de l'élasticité de l'air, que les liqueurs sont moins grossieres, que les matieres alimentaires se divisent par la chaleur des premieres voies, que l'air se dégage d'autant plus des liqueurs qu'elles ne sont plus travaillées par l'action des vaisseaux.

L'élasticité de l'air contenu dans les humeurs, devient encore sensible dans les maladies; & de même que l'action des vaisseaux le dégage peu-à-peu pendant la santé, ainsi dans la maladie une action violente des vaisseaux le dégagera dans très-peu de tems, comme il arrive dans certaines pourritures, la petite vérole, les fievres malignes. Les mouvemens spontanés de pourriture, comme dans les gangrenes par congestion des sucs, le défaut d'action des vaisseaux qui ne peuvent l'expulser, donnent aussi lieu à des gonflemens & à des tumeurs venteuses considérables.

AISSELLE, cavité qui est sous la partie la plus élevée du bras. Ce mot est un diminutif d'*axis*, & signifie *petit axe*.

ALAIRES, *musculi Alares.* Voyez PTERIGOÏDIENS muscles. On leur donne le nom d'alaires, parce qu'ils ont leurs attaches aux apophyses pterigoïdiennes de l'os sphenoïde, où l'on distingue deux aîles, l'une interne & l'autre externe.

ALAIRES veines, *alares venæ.* On nomme ainsi trois veines opposées au coude; savoir : l'interne, qui a sous elle l'artere; la moyenne ou médiane, qui a sous elle le tendon; & l'externe qu'on appelle humérale, *humeralis.*

ALBUGINÉE, *albuginea.* Ce terme vraisemblablement dérive d'*albus*, blanc, ou d'*albugo* qui signifie taye, à cause de la blancheur des membranes, auxquelles on a donné ce nom. On appelle *albuginée* la tunique la plus extérieure de l'œil, nommée autrement *conjonctive.* Albuginée est aussi la tunique qui enveloppe immédiatement le testicule. *Voyez* CONJONCTIVE & ALBUGINEUSE.

Enfin on donne le nom d'albuginée à l'humeur aqueuse de l'œil.

ALBUGINEUSE. La troisieme des tuniques propres du testicule est appellée albugineuse, parce qu'elle est blanche. Elle est nerveuse, épaisse & serrée, & couvre immédiatement la substance du testicule.

La surface extérieure de cette membrane est lisse, polie & humide; mais sa face intérieure, qui est adhérente au corps du testicule, a toujours des aspérités & des inégalités.

Cette tunique reçoit en sa partie supérieure les vaisseaux sanguins, les nerfs & les vaisseaux lymphatiques, qui se distribuent ensuite au testicule par plusieurs divisions & subdivisions qui parcourent toute sa substance.

ALBUMINEUX. Dans l'œconomie animale, c'est une espece d'huile fort fixe, tenace, glaireuse & peu inflammable, qui forme le sang & la lymphe des animaux. Ses propriétés sont assez semblables à celles du blanc d'œuf. C'est ce qui lui a fait donner le nom de *suc albumineux.*

L'huile albumineuse a des propriétés fort singulieres, dont il est difficile de découvrir le principe. Elle se durcit au feu, & même dans l'eau chaude. Elle ne se laisse point délayer par les liqueurs vineuses, même par l'esprit de vin, ni par l'huile de thérébentine & les autres huiles résineuses fluides. Au contraire, ces huiles la durcissent. Elle contient

assez de sel tartareux pour être fort susceptible de pourriture, sur-tout lorsqu'elle est exposée à l'action de l'air; mais elle n'est sujette à aucun mouvement de fermentation remarquable, parce que son sel est plus volatilisé & plus tenacement uni à l'huile que celui des végétaux : aussi le feu le fait-il facilement dégénérer en sel alkali volatil, ce qui n'arrive presque pas au sel tartareux des végétaux, sur-tout lorsqu'il n'est encore uni qu'à une huile mucilagineuse. L'indissolubilité, le caractere glaireux, & le défaut d'inflammabilité de cette huile lui donnent beaucoup de conformité avec l'huile muqueuse; mais elle en differe par quelques autres propriétés, & sur-tout par le sel qu'elle contient, & dont l'huile muqueuse est entierement ou presque entierement privée. *Voyez* Essais de Physiologie par M. Quesnay.

ALIMENT, en Physiologie, est tout ce qui peut se dissoudre & se changer en chyle par le moyen de la liqueur stomachique & de la chaleur naturelle, en un mot par le méchanisme de la digestion, pour être ensuite converti en sang, & servir à l'augmentation du corps, ou à en réparer les pertes continuelles.

ALIMENTAIRE, en Physiologie, c'est ce qui a rapport aux alimens ou à la nourriture.

Alimentaire, conduit. C'est un nom que Tyson & quelques autres Auteurs ont donné à cette partie du corps par où la nourriture passe depuis qu'elle est entrée dans la bouche, jusqu'à sa sortie par l'anus, & qui comprend le gosier, l'estomac & les intestins.

ALLANTOÏDE, membrane allantoïde. C'est une membrane qui enveloppe le foetus de différens animaux. Elle est continue avec l'ouraque, qui est un canal ouvert, au moyen duquel elle est remplie d'urine. Ce mot est grec, Ἀλλᾶς, *farcimen*, boyau, & de Εἶδος, forme, parce que la membrane allantoïde est de la forme d'une andouille dans plusieurs animaux, tandis que dans d'autres elle est ronde. Plusieurs Auteurs nient dans l'homme l'existence de cette membrane, tandis que d'autres Anatomistes l'admettent.

ALONGÉE, la moëlle alongée. C'est la moëlle du cerveau, réunie de toute part pour former deux cylindres médullaires, qui s'unissent avec deux pareils du cervelet sur l'apophyse basilaire de l'os occipital. Les nerfs olfactifs ne

viennent point de la moëlle alongée. La fin de la moëlle alongée s'étrécit sous les corps pyramidaux & olivaires, & sort obliquement du crâne pour entrer dans le canal de l'épine, où elle prend le nom de *moëlle épiniere. Voyez* CERVEAU.

ALVÉOLAIRE, *alveolaris, re*, adj. Il se dit de tout ce qui appartient aux alvéoles. L'arcade alvéolaire, ou apophyse de l'os maxillaire, dans l'épaisseur de laquelle les alvéoles sont creusées. L'*artere alvéolaire*, qui fournit aux dents le sang necessaire, & la veine qui en rapporte le superflu. Le nerf alvéolaire ou *dentaire postérieur*, qui donne de la sensibilité aux dents.

ALVÉOLE, *alveolus*, fosses ou cavités qui se trouvent au bord de chaque mâchoire pour renfermer les racines des dents. Ces fosses sont ordinairement au nombre de trente-deux, seize pour chaque mâchoire d'un adulte; mais dans le fœtus, les alvéoles ne sont pas toutes formées, & il n'y a dans chaque mâchoire que dix ou douze dents.

AMBON, *ἄμβων*, nom que l'on donne au bord cartilagineux qui environne les cavités des os qui en reçoivent d'autres. Tels sont ceux de la cavité glenoïde de l'omoplate, de la cavité cotyloïde des os des hanches.

AME. Ce que nous allons dire sur l'ame sera presque une copie du Mémoire à ce sujet de M. Louis, célebre Chirurgien de Paris; nous y ajouterons seulement quelques réflexions sur le siege de l'ame.

Le pouvoir d'agir ou de mettre quelque chose en mouvement, doit dépendre & dépend effectivement d'un principe actif; & il n'y a qu'un principe sensible qui puisse s'appercevoir des impressions qui lui sont extérieures. Le principe du mouvement & du sentiment qui a ces propriétés, est donc une substance sensible & active, & cette substance est un être distingué de la matiere; car ce principe & la matiere ont des propriétés incompatibles & contradictoires : l'une n'est qu'un assemblage d'êtres infiniment petits & infiniment solides; on ne voit dans l'autre que sensibilité & activité. Si l'ame étoit matérielle, elle n'auroit point d'autres propriétés que celles de la matiere, & la matiere auroit aussi toutes les propriétés de l'ame, & devroit être sensible & active. Proposition absurde, qui trouveroit

dans toutes les parties d'un grain de ſable, d'une goutte d'eau, d'une particule d'air, autant d'agens libres & intelligens. Telle eſt l'extravagante conſéquence qui ſe déduiroit de la ſuppoſition que l'ame n'eſt que le réſultat de la méchanique du corps.

On peut joindre à cette preuve le raiſonnement qui ſuit : c'eſt un extrait d'un livre de l'Abbé de Dangeau, fait par Bayle, qui eſt inſéré dans le premier tome des Nouvelles de la République des Lettres, & que quelques Auteurs, dont les ſentimens du cœur ſur cet article ne doivent point rendre le témoignage ſuſpect, ont regardé comme une démonſtration auſſi aſſurée que celles des Géometres.

Quand vous vous chauffez la main, il eſt ſûr que vous avez une ſorte de plaiſir ; ſi dans le même tems on approche de votre nez une odeur agréable, vous ſentez une autre eſpece de plaiſir. Si je vous demande lequel de ces deux plaiſirs vous plaît davantage, vous me répondrez que c'eſt celui-ci ou celui-là. Vous comparez donc enſemble ces deux plaiſirs, & vous jugez d'eux en même tems. Si, après que vous vous êtes chauffé, & que vous avez ſenti l'odeur, l'on vous fait voir un beau tableau du *Pouſſin*, ſi l'on vous fait entendre Mademoiſelle *Rochois*, ſi l'on vous fait manger un potage de *Talvot*, n'eſt-il pas vrai que vous pourrez dire lequel de tous ces plaiſirs a été le plus grand ? Il faut donc que ce qui juge en vous ait reſſenti tout cela. Ce même vous qui juge, connoît ſi un plaiſir des ſens eſt plus grand qu'une ſpéculation, & choiſit entre ces deux choſes. Donc le même principe qui ſent les plaiſirs ſenſuels, ſent auſſi les ſpirituels, & juge & veut. C'eſt une preuve manifeſte que votre nez ne ſent pas l'odeur, & que votre main ne ſent point la chaleur ; car comme la main & le nez ſont deux choſes abſolument diſtinctes l'un de l'autre, il eſt auſſi impoſſible que l'une ſente ce que l'autre ſent, qu'il eſt impoſſible que nous ſentions dans cette chambre le plaiſir que ſentent préſentement ceux qui ſont à l'Opéra. Il faut donc non-ſeulement que vous qui ſentez l'odeur & la chaleur tout-à-la-fois, ne ſoyez point le nez & la main, mais auſſi que ce ſoit une choſe où il n'y ait point pluſieurs parties, parce que, s'il y avoit pluſieurs parties, l'une ſentiroit la chaleur, pendant que l'autre ſentiroit l'odeur ; & l'on n'y

trouveroit rien qui sentît tout ensemble l'odeur & la chaleur, qui les comparât ensemble & qui jugeât que l'une est plus agréable que l'autre. Il faut donc conclure de toute nécessité que votre ame qui est le principe de vos sentimens, est un être simple; si elle est simple, elle est indivisible; & si elle est indivisible, elle est immortelle, parce qu'il ne se fait point de destruction naturellement que par la séparation des parties qui composent un tout. Il ne faut pas dire que chaque partie de l'ame reçoit ce que toutes les autres reçoivent; car dans cette supposition, si votre ame avoit deux parties, il y auroit en vous deux choses qui sentiroient, qui jugeroient & qui voudroient, sans qu'il vous arrivât plus d'avantage que s'il n'y en avoit qu'une : d'où il s'ensuit que l'une d'elles deviendroit inutile.

Ce que l'on vient de rapporter est plus que suffisant pour convaincre de l'existence d'une substance, principe de nos fonctions & absolument différent de la matiere. On nomme cette substance spirituelle, mais quelle est sa nature ? C'est un être tout différent de la substance matérielle, puisqu'elle a des propriétés contradictoires; elle n'est point solide, parce que la solidité est opposée à la sensibilité & à l'activité; elle n'est pas pesante, puisqu'elle n'est pas solide; elle n'a pas de figure déterminée, parce qu'une figure déterminée suppose de la solidité; par la même raison elle n'est pas visible, parce qu'il faut de la solidité pour réfléchir la lumiere; enfin elle n'est point dure, parce que la dureté est opposée à la sensibilité, & que d'ailleurs elle suppose la solidité.

La substance spirituelle est simple, sensible & active; elle a en elle-même le principe de son action, & constitue un être qui a le pouvoir de sentir, de juger, de réfléchir, de vouloir & d'agir, toutes propriétés négatives à celles de la matiere.

Il ne faut point de raisonnemens pour se décider sur le lieu que l'ame occupe; il faut que les conjectures soient soumises à des faits constans. Le *corps calleux* est la partie du cerveau où l'ame réside; c'est-là son siege, c'est de ce lieu qu'elle exerce ses fonctions.

Descartes vit la glande pinéale unique & comme suspendue au milieu des ventricules du cerveau par deux filamens

nerveux & flexibles, qui lui permettent d'être mue en tout sens, & par où elle reçoit toutes les impressions que le cours des esprits ou d'un fluide quelconque qui coule dans les nerfs, y peut apporter de tout le reste du corps. Il vit la glande pinéale environnée d'artérioles, tant du lacis choroïde que des parois internes des ventricules, où elle est renfermée, & dont les plus déliés tendent vers cette glande; & sur cette situation avantageuse, il conjectura que la glande pinéale étoit le siege de l'ame & l'organe commun de toutes nos sensations. Mais on a découvert que la glande pinéale manquoit dans certains sujets, ou qu'elle y étoit entierement oblitérée, sans qu'ils eussent perdu l'usage de la raison & des sens. On l'a trouvée pétrifiée dans d'autres, dont le sort n'avoit pas été différent. Elle étoit pourrie dans une femme de vingt-huit ans, qui avoit conservé le sens & la raison jusqu'à la fin. Donc la glande pinéale n'est point le siege de l'ame.

On a des expériences de destruction d'autres parties du cerveau, telles que les *nates & testes*, sans que les fonctions de l'ame ayent été détruites. Il en faut dire autant des corps cannelés, malgré leur structure singuliere, selon les observations de M. Petit.

Ecoutons M. de la Peyronie, qui sçaura nous instruire.

Un Paysan, dit-il, perdit par un coup reçu à la tête, une très-grande cuillerée de la substance du cerveau; cependant il guérit sans que sa raison en fût altérée : donc l'ame ne réside pas dans toute l'étendue de la substance du cerveau: reste donc le corps calleux. & c'est-là que M. de la Peyronie, guidé par les expériences les plus curieuses & les réflexions les plus judicieuses, établit le siege de l'ame. Il soutient que cette partie n'a pu être altérée ou détruite, sans que l'altération ou la perte de la raison ne s'en soit suivie. Un jeune homme de seize ans fut blessé d'un coup de pierre au haut & au devant du pariétal gauche; l'os fut contus, & ne parut point fêlé; il ne survint point d'accident jusqu'au vingt-cinquieme jour, que le malade commença à sentir que l'œil droit s'affoiblissoit, & qu'il étoit pesant & douloureux, sur tout lorsqu'on le pressoit. Au bout de trois jours il perdit la vue de cet œil seulement; il perdit ensuite l'usage presqu'entier de tous les sens, & il tomba dans un assou-

pissement & un affaissement absolu de tout le corps. On fit des incisions & trois trépans ; on ouvrit la duremere ; on tira d'un abcès qui devoit avoir environ le volume d'un œuf de poule, trois onces & demie de matiere épaisse, avec quelques flocons de la substance du cerveau. On jugea par la direction d'une sonde applatie & arrondie par le bout en forme de champignon, qu'on nomme *meningophylax*, & par la profondeur de l'endroit où cette sonde pénétroit, qu'elle étoit soutenue par le corps calleux, quand on l'abandonnoit légerement.

Dès que le pus qui pesoit sur le corps calleux, fut vuidé, l'assoupissement cessa, la vue & la liberté des sens revinrent. Les accidens recommençoient à mesure que la cavité se remplissoit d'une nouvelle suppuration, & ils disparoissoient à mesure que les matieres sortoient. L'injection produisoit le même effet que la présence des matieres. Dès que l'on remplissoit la cavité, le malade perdoit la raison & le sentiment ; & on lui redonnoit l'un & l'autre, en pompant l'injection par le moyen d'une seringue ; en laissant même aller le meningophylax sur le corps calleux, son seul poids rappelloit les accidens, qui disparoissoient quand ce poids étoit éloigné. Au bout de deux mois, ce malade fut guéri ; il eut la tête entierement libre, & ne ressentit pas la moindre incommodité.

Le 30 avril 1761, Jean Champin de Venitieu en Dauphiné, âgé de treize ans, fut reçu à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour une plaie très-légere en apparence à la partie supérieure & un peu antérieure du pariétal gauche. Elle avoit été faite par un instrument tranchant, appellé serpete, qui sert à tailler la vigne. Il n'y avoit aucun mauvais symptôme, & l'enfant avoit toute la tranquillité possible. Elle fut d'abord traitée avec le baume d'arceus & le digestif ; elle commençoit à se cicatriser vers ses deux angles. Cependant sous les tégumens l'os étoit réellement fracturé, quoiqu'il n'eût jamais paru à découvert. Il y avoit même une esquille qui avoit pénétré dans la substance du cerveau, comme on le reconnut après la mort.

Le 11 mai à deux heures après midi, l'enfant qui jusques-là n'avoit ressenti aucune douleur, dit tout-à-coup qu'il se trouvoit mal, & à trois heures il perdit toute con-

noissance. A quatre heures on découvrit la plaie, & on reconnut la fracture, ce qui, joint à d'autres symptômes, fit connoître la nécessité du trépan. L'opération fut faite sur le champ. Deux couronnes que l'on appliqua découvrirent la dure-mere altérée : il fallut l'ouvrir, & il en sortit une grande quantité de pus, parce que sous cette enveloppe du cerveau l'esquille avoit produit un grand abcès. Pour mieux reconnoître la profondeur de l'abcès, & en même tems pour le mieux déterger, on tenta plusieurs injections d'une décoction vulnéraire & un peu de baume de Fioraventi.

A mesure qu'on vuidoit l'abcès, l'enfant portoit la main à la tête, & paroissoit sensible ; mais lorsque la liqueur de l'injection avoit rempli la cavité, il redevenoit immobile & restoit dans un si grand assoupissement, que le poulx, quoique très-foible, étoit le seul moyen pour décider qu'il n'étoit pas mort.

Dans la nuit il écuma considérablement, & le lendemain matin il mourut. A l'ouverture du cadavre on trouva le pariétal fracturé, une esquille engagée dans la substance du cerveau, & cette substance corrompue presque jusqu'à la base du crâne.

Il paroît surprenant que, depuis le coup reçu jusqu'à la veille de sa mort, ce malade ne se soit jamais plaint, & qu'il ait pu conserver cet air enjoué qui le caractérisoit, dans le tems même que dans l'intérieur du crâne, une esquille enfoncée le rapprochoit tous les jours du tombeau. Ceci prouve combien, dans le traitement méthodique des plaies de la tête, même les plus légeres en apparence, on doit être attentif à examiner avec soin la nature & la cause de la maladie, afin de pouvoir plus sûrement travailler à la cure.

Dans le même hôpital, on a vu en 1762 une jeune fille d'environ cinq ans, qui fut trépanée la veille de Pâques, à la suite d'une fracture faite par un coup de corne de bœuf à la partie supérieure du frontal. La piece d'os fracturée & la couronne de trépan laisserent une ouverture assez grande. Le traitement cependant conduit avec prudence, & la gaieté de la jeune malade sembloient promettre un heureux succès ; mais quelques jours après il sortit par l'ouverture des fongus formés par la substance même du cerveau. On les coupa, & il en survint d'autres. Par une suite conti-

nuelle de ces fongosités, le crâne se trouva presque vuide de la substance du cerveau; ensorte que l'enfant étant mort, on ne trouva qu'un petit reste de cerveau de la grosseur d'un poingt. La malade n'avoit pourtant perdu connoissance que deux jours avant sa mort.

Nicol. Fontanus, respons. & curat. med. lib. 1, *page* 13, fait mention d'un Soldat, dont la substance du cerveau avoit été percée par une pique, & qui avoit servi les autres malades plus de six semaines, immédiatement après que la cicatrice fut faite; & après qu'on lui eut ôté plusieurs pieces d'os, ce malade néanmoins mourut la huitieme semaine, avec contraction de membres. Fontanus, pour sçavoir la cause de cette mort inopinée, en fit l'ouverture, & trouva une partie du cerveau putréfiée & corrompue, ou plutôt presque consumée & changée en pourriture. Cependant Fontanus assure qu'il n'avoit jamais eu de fievre.

Quoi qu'il en soit, l'observation donnée par le célebre M. de la Peyronie prouve évidemment que l'ame réside dans le corps calleux du cerveau. Comment y réside-t-elle, & quelle est son union avec le corps? Ce sont deux questions à discuter.

L'ame est un être infini & borné, qui est étendu dans le lieu qu'il occupe. Cette proposition n'est point téméraire, & il est aussi facile de la prouver, que de faire voir que la proposition contraire, quoiqu'admise par plusieurs Philosophes, & entr'autres par les Cartésiens & les Mallebranchistes, est une source d'erreur & d'impiété. L'étendue est un attribut nécessaire à tout ce qui existe de créé: notre ame existe, comme il a été démontré: elle est donc étendue. Un être fini ne peut exister sans être quelque part & sans occuper le lieu où il est. L'ame étant un être simple, ne peut pas à la vérité être bornée par des parties terminantes; mais elle le sera par les êtres environnans & par l'être où elle sera contenue, puisqu'elle n'est pas infinie: elle occupera donc le lieu où elle sera, & par conséquent aura une étendue. En vain objectera-t-on que *tout ce qui est étendu est matériel*: c'est un faux principe qu'une philosophie trop universellement reçue a fait admettre comme une vérité incontestable; car tout être qui existe, doit être étendu à raison de sa substance, l'étendue étant l'attribut inséparable de l'être à

raiſon de ce qu'il eſt. L'étendue n'eſt qu'une idée abſtraite de l'exiſtence des choſes, & par conſéquent n'a, ainſi que toutes les autres propriétés ou attributs, rien de réel que la ſubſtance même des choſes qui exiſtent. L'étendue eſt une propriété univerſelle, qui convient à tout être exiſtant, même de nature eſſentiellement différente. Elle ne leur convient pas à la vérité de la même maniere, mais à raiſon de la nature de leurs ſubſtances, puiſqu'elle n'eſt rien en ſoi de diſtinct de la réalité de leurs ſubſtances.

Il y a plus : ſi l'on entend par étendue quelque choſe de diviſible & de meſurable, on pourroit dire que la matiere n'eſt point étendue ; car la matiere étant phyſiquement impénétrable, elle eſt indiviſible. On ne peut pas dire la moitié d'une ſubſtance, le quart d'une ſubſtance ; ce ſeroit une contradiction dans les termes, comme une impoſſibilité dans la choſe. Quand on dit qu'on diviſe un corps, on ne fait qu'une ſéparation des parties qui le compoſent ; on ne diviſe point la matiere en elle-même, on détruit ſeulement l'union & l'aſſemblage des molécules de la matiere. Ainſi ceux qui objectent que par-tout où il y a de l'étendue, il y a de la diviſibilité, ſe trompent ; & voici la cauſe de leur erreur : ſans avoir fait attention à ce que c'eſt que l'étendue dont ils ont reçu une idée abſtraite de la co-exiſtence des êtres viſibles & de la diſtance de ceux qu'ils apperçoivent dans l'éloignement, qu'ils ont vu ces êtres diſtincts les uns des autres, terminés par des figures particulieres, ſéparables les uns des autres par le mouvement ; ils ont joint l'idée de l'étendue & de la diviſibilité ſi étroitement l'une à l'autre, qu'ils ſe ſont aiſément perſuadés qu'elles ſe ſuppoſoient néceſſairement, ſans obſerver que, quoique la diviſibilité ſuppoſât l'étendue, l'étendue ne ſuppoſoit pas la diviſibilité ; qu'ainſi c'étoient deux propriétés qui pouvoient ſe trouver enſemble, mais qui pouvoient auſſi ne s'y pas trouver. Deſcartes & tous ceux qui ont embraſſé ſa doctrine, au lieu de dire que l'étendue étoit *un attribut eſſentiel à la matiere, & la penſée un attribut eſſentiel à l'eſprit*, ont dit que l'eſſence de l'eſprit conſiſtoit dans la penſée, & l'eſſence de la matiere dans l'étendue; & ils l'ont dit par oppoſition de l'être penſant à l'être matériel ; comme ſi le propre ou l'eſſence de l'un étoit d'être étendue, & le propre ou l'eſſence de

l'autre étoit de ne l'être pas. Ainsi ils ont fait consister l'essence d'une substance dans ce qui la suppose, & ont pris des propriétés pour l'essence réelle des êtres. C'est un renversement d'idées, d'où peut naître une confusion & dans les choses & dans les termes.

Descartes, en faisant consister l'essence de la matiere dans l'étendue, a conclu que *tout ce qui étoit étendu, étoit matériel*, & a été obligé de dire que l'ame n'avoit point d'étendue. De ces propositions, de prétendus esprits forts ont conclu que l'ame n'étoit point un être différent du corps, mais qu'elle consistoit seulement dans les mouvemens de sa méchanique, comme si des mouvemens pouvoient être des êtres qui eussent des propriétés, & qu'un mouvement pût sentir, pût avoir une idée & une volonté. Ils appellent à leur secours leur grand raisonnement, qui fait impression sur tant de gens, qu'il y en a qui admettent la distinction réelle de l'ame & du corps, & qui prétendent & soutiennent en même tems qu'on ne peut la prouver ni la croire que par les lumieres d'une révélation divine. Voici ce grand argument.

L'ame n'est point étendue, car elle seroit matérielle. N'ayant point d'étendue, elle n'est nulle part; car si elle étoit quelque part, elle occuperoit un lieu, & auroit par conséquent une étendue quelconque. Or on ne conçoit pas qu'un être qui n'est nulle part, existe. L'ame n'est donc qu'un résultat de la méchanique du corps, *&c.* On croit le prouver, en faisant voir combien dans certains cas, l'ame est affectée des divers états de bien ou de mal où le corps se trouve, & combien ce qu'ils disent que nous appellons *ame*, influe sur l'état du corps.

Les principes qu'on a posés détruisent & renversent ce raisonnement, qui n'a, comme on le voit, d'autre appui que la négation de l'étendue de l'ame.

En privant l'ame d'étendue, Descartes a-t-il mieux rencontré, en lui donnant la pensée pour essence? Non, sans doute. La pensée n'est que l'effet de la sensibilité & de l'activité : or un effet n'est point une propriété essentielle; il en suppose seulement une capable de la produire, & la propriété de pouvoir penser suffit pour faire un être pensant, un être spirituel. Quand un être, qui par sa nature est sen-

ſible & actif, n'exerceroit ni ſa ſenſibilité ni ſon activité, comme il arrive par la mauvaiſe diſpoſition des organes dans certaines maladies, il ne laiſſeroit pas toujours d'être ce qu'il eſt, capable de ſentir & d'agir ; & cela ſuffit pour le diſtinguer eſſentiellement de tout être matériel.

Si l'eſſence de l'ame conſiſtoit dans la penſée, on ne dormiroit jamais ; car le ſommeil eſt la ſuſpenſion de toute action. Dormir, c'eſt ne penſer à rien ; ce n'eſt pas le corps qui dort, c'eſt l'ame : le corps ne dort ni ne veille. Il agit & ſe repoſe, mais ſans ſentir qu'il agit ou qu'il ſe repoſe : non plus qu'une montre qui va, ou une montre qu'on a oublié de remonter ; l'Horloger s'en apperçoit, mais la montre n'en ſent rien.

L'union de l'ame avec le corps cauſe quelques doutes ſur la diſtinction réelle de ces deux ſubſtances. On a peine à concevoir qu'une ſi grande dépendance, qu'une union ſi étroite puiſſe ſe trouver entre deux êtres ſi diſtincts. Ces fureurs, ces extravagances, ces viſions, ces aliénations de l'eſprit, cet abattement douloureux, la perte de la mémoire, les inquiétudes, les angoiſes, les altérations de toute la machine qui paſſent juſques dans l'ame ; ou les paſſions de l'ame qui alterent toute la machine, les diverſes façons de penſer dans la ſanté ou dans la maladie, dans l'agitation ou dans la ſérénité, ſont les fondemens de ces doutes. Une comparaiſon auſſi ſenſible que juſte, répondra à ces difficultés. C'eſt M. de Saint-Hyacinte qui parle :

Je ſuppoſe un Pilote qui monte un vaiſſeau pour un voyage de long cours ; il a divers Matelots ſous ſes ordres : ce ſont les eſprits animaux du vaiſſeau dont il eſt l'ame. Il leur commande, ils obéiſſent à ſa voix ; ils appareillent, ils partent ; le Pilote ordonne la manœuvre néceſſaire pour prendre le vent ou pour le conſerver ; la mer eſt ſans vagues, le ciel ſans nuages, le vent doux & favorable ; le vaiſſeau gouverne bien & ſans peine : il ne peut ſe faire que le Pilote ne goûte du plaiſir dans le commencement de cette navigation. Il jouit long-tems de ce plaiſir, tout le favoriſe.

Cependant le vent ceſſe tout-à-coup, un calme parfait ſuccede & dure preſque la moitié d'un mois, l'eau de la mer eſt comme de l'huile, un ſoleil ardent darde à plomb ſes rayons

rayons, le gouvernail est inutile, & les voiles ne peuvent servir qu'à faire de l'ombre : le plaisir s'évanouit alors, l'ennui prend sa place ; & avec l'ennui, la crainte qu'un si long calme ne soit suivi de quelque tempête.

En effet le ciel se couvre de nuages, l'air s'obscurcit, le vent s'éleve, devient furieux, & bientôt on voit les vagues blanchissantes accourir de toutes parts & venir se briser contre le vaisseau ; elles l'agitent si rudement qu'elles l'engloutiroient s'il étoit moins grand, & qu'elles l'ouvriroient s'il étoit d'une moins bonne construction ; le Pilote peut à peine tenir le gouvernail ; & quelqu'effort qu'il fasse, il ne peut tenir son vaisseau contre la mer & le vent. Pour comble de malheur, il est porté dans un courant qui l'entraîne loin de sa route, & qu'il ne peut refouler lors même que la tempête est finie. Que faire ? Il est dans ce vaisseau, il est vrai qu'il le gouverne à sa volonté quand il n'est pas maîtrisé par les vents ni les flots ; mais il en doit souffrir tous les inconvéniens, lorsque leur force est supérieure à la sienne & à tout l'art de la manœuvre.

Lors même que le Pilote vogue avec le meilleur vent, peut-il s'empêcher de sentir les moindres mouvemens de ce vaisseau ? Non. Il y est uni, il faut qu'il sente ce qui s'y passe, qu'il y essuye jusqu'au désagrément des vapeurs qui s'élevent du fond de cale, & celui des mauvaises odeurs qui s'exhalent des marchandises, des provisions, des passagers & de tout l'équipage. Il est uni à ce vaisseau. Je suppose maintenant que ce vaisseau, entraîné par la rapidité du courant, soit porté contre des rochers où il se brise ; tout est englouti, le seul Pilote échappe. Le vaisseau peut donc périr, & le Pilote subsister après la perte de son vaisseau. Ainsi, quoiqu'uni avec son vaisseau, le vaisseau & lui n'étoient pas la même chose.

En supposant, si on veut, qu'il eût péri dans le naufrage de son vaisseau, quoique lorsqu'ils étoient l'un & l'autre en bon état, l'un fit sentir des mouvemens involontaires à l'autre, & que l'autre fit changer & mouvoir son vaisseau selon sa volonté, il est certain que le corps du Pilote n'étoit point une partie du vaisseau.

Deux êtres très-distincts peuvent donc être unis, de sorte qu'ils seront dans une mutuelle dépendance, sans être pour

çela de la même espece. Ainsi l'existence de l'être spirituel, nécessairement distinct de la matiere, étant démontrée par l'impossibilité qu'il y a que la matiere soit sensible & active, la dépendance mutuelle de l'ame & du corps ne fait pas une difficulté qui puisse affoiblir la conviction de la distinction réelle de ces deux êtres.

Après tout ce qui vient d'être dit, les loix de l'union de l'âme avec le corps ne seront pas difficiles à concevoir ; car deux choses sont unies, lorsque leur situation est telle qu'elles se touchent immédiatement : c'est-là l'idée de l'union. Or, puisque l'être spirituel existe en quelque part, il touche ce qui l'environne immédiatement, quelque chose que ce soit : car ce n'est pas la nature des êtres qui fait qu'ils se touchent, c'est leur approximation & leur situation. Que l'ame se trouve donc placée dans le cerveau immédiatement où se rapportent tous les mouvemens de ce qui se passe dans le corps ; & qu'active, elle y puisse même parcourir l'endroit où vraisemblablement se conservent les traces qu'elle aura reçues : elle recevra alors, à l'occasion de tels ou tels mouvemens, tous les sentimens qu'elle doit recevoir selon l'institution du Créateur, & retrouvera même ceux qu'elle aura reçus autrefois ; & comme cette union l'asservit à recevoir divers sentimens involontaires, elle la met aussi en état de communiquer au corps sa volonté, & de le faire agir en conséquence. Quoi de plus conforme à ce que nous sentons lorsque nous rentrons en nous-mêmes ?

Les impressions faites sur les organes encore tendres des enfans, peuvent avoir des suites si fâcheuses, relativement aux fonctions de l'ame, que les parens doivent veiller avec soin qu'on ne leur donne aucune terreur panique, de quelque nature qu'elle soit.

Une jeune fille que les dispositions naturelles, ou la sévérité de l'éducation, avoient jettée dans une dévotion outrée, tomba dans une espece de mélancolie religieuse. La crainte mal raisonnée qu'on lui avoit inspirée du souverain Être, avoit rempli son esprit d'idées noires ; & la suppression de ses regles fut une suite de la terreur & des alarmes habituelles dans lesquelles elle vivoit. L'on employa inutilement contre cet accident les emménagogues les plus efficaces & les mieux choisis ; la suppression dura ; elle occasionna des effets

si fâcheux, que la vie devint bientôt insupportable à la jeune malade. Elle étoit dans cet état, lorsqu'elle eut le bonheur de faire connoissance avec un Ecclésiastique d'un caractere doux & liant, & d'un esprit raisonnable, qui, partie par la douceur de sa conversation, partie par la force de ses raisons, vint à bout de bannir les frayeurs dont elle étoit obsédée, de la réconcilier avec la vie; & de lui donner des idées plus saines de la Divinité; & à peine l'esprit fut-il guéri, que la suppression cessa, que l'embonpoint revint, & que la malade jouit d'une très-bonne santé, quoique sa maniere de vivre fût exactement la même dans les deux états opposés. Mais comme l'esprit n'est pas moins sujet à des rechûtes que le corps, cette fille étant retombée dans ses premieres frayeurs superstitieuses, son corps retomba dans le même dérangement; & la maladie fut accompagnée des mêmes symptômes qu'auparavant. L'Ecclésiastique suivit, pour la tirer de-là, la même voie qu'il avoit employée; elle lui réussit; les regles reparurent, & la santé revint pendant quelques années. La vie de cette jeune personne fut une alternative de superstitions & de maladies, de religion & de santé. Quand la superstition dominoit, les regles cessoient, & la santé disparoissoit; lorsque la religion & le bon sens reprenoient le dessus, les humeurs suivoient leur cours ordinaire, & la santé revenoit.

On n'a tous les jours que trop d'exemples des desordres que fait au corps tout chagrin auquel l'ame se livre trop. Les tumeurs skirreuses au foie, les hydropisies, & tant d'autres maladies ont souvent leur véritable source dans un chagrin de l'ame, & l'on devroit faire des efforts pour se procurer dans les malheurs même quelques sujets de joie, pour dissiper les ennuis. Mais cela n'est pas toujours possible; & le plus grand Philosophe, malgré son esprit profond, ne peut quelquefois, dans différentes calamités, s'affranchir des sentimens de tristesse, qui sont alors l'ouvrage ou les expressions de la simple nature.

Je vais prouver par l'observation suivante, qui me paroît curieuse, combien le chagrin est nuisible.

La nommée Anne-Marie, âgée de trente-neuf ans, fille de la Communauté des Thereses de l'hôpital général de la Charité & Aumône générale de Lyon, fut jusqu'à l'âge

de dix-huit ans d'un tempérament gai, vif & hardi, d'un naturel sociable & bienfaisant. Elle fut bientôt soupçonnée & en même tems accusée de quelque intrigue galante. Sensible à mille calomnies dont on l'accabloit chaque jour, elle perdit totalement cet air enjoué qui la distinguoit; & aux plaisirs innocens qu'elle prenoit, on vit succéder dans peu une sombre mélancolie. Ces révolutions interrompirent dans ce tems-là des évacuations périodiques. Alors son ventre s'enfla, & ce nouveau malheur sembloit justifier les soupçons. Son chagrin fut extrême, & son sort lui parut à elle seule d'autant plus à plaindre, qu'elle ne doutoit pas de son innocence. Quelques mois après, la nature renouvella les pertes ordinaires, mais en moindre quantité; & le ventre, loin de diminuer, grossissoit à chaque tems de l'évacuation naturelle, qui se continua jusqu'à la mort du sujet, dans tous les mois. Un an & demi s'étant écoulé, on commença à attribuer à quelque maladie la grossesse prétendue : mais, quoique la malade se vît pleinement justifiée, la nature qui s'étoit frayé une route, déposoit par des canaux délicats une sérosité dans l'abdomen; & le ventre grossit jusqu'au mois de décembre 1757, tems où la malade, en tombant de quatre pieds de hauteur sur des chaises, se frappa le ventre du côté gauche. Cette chûte funeste l'obligea de garder le lit, où l'on lui appliquoit les topiques convenables.

Il survint bientôt une inflammation au-dessous de l'ombilic, inflammation qui, terminée par la gangrene, produisit dans peu un ulcere horrible du diametre de six pouces. Il en sortit un pus abondant, séreux & insupportable à l'odorat. Cette suppuration soulageant la malade, la rendit à ses occupations ordinaires. Quoiqu'on ne tentât pas la cicatrice de l'ulcere, parce qu'il étoit une décharge favorable, il se rétrécit beaucoup (*a*), après une longue suppuration qui commença à diminuer très-sensiblement les premiers jours du mois de mars 1759. La cicatrice avançoit à grands pas avec la fievre qui accabloit la malade. Pour remédier au dégoût continuel & aux symptômes de son état déplorable,

(*a*) Il n'y avoit que les muscles abdominaux qui se cicatrisoient; les tégumens restoient ouverts & ulcérés

on employa les évacuations néceſſaires & les autres remedes convenables.

Pour rétablir la ſuppuration, on employa le baſilicum animé avec la poudre cantharide, mais ce ne fut pas pour long-tems; car la fievre lente qui faiſoit ſes progrès, porta le coup mortel le premier avril 1759, à dix heures du matin.

Voici ce qui parut remarquable à l'extérieur, à l'ouverture du cadavre, qui fut faite le 2 avril.

Le ventre avoit quinze pouces deux lignes de diametre, ce qui rendoit ſa circonférence de trois pieds neuf pouces ſix lignes.

Depuis la partie ſupérieure du ſternum juſqu'au mont venus, il y avoit deux pieds onze pouces.

L'ulcere avoit ſix pouces de longueur, quatre pouces ſix lignes de largeur, huit lignes de profondeur.

A l'ouverture de l'abdomen, pour ne pas être inondé, on fit une petite ouverture ſuffiſante à l'écoulement de l'eau. En continuant enſuite la ſection, on parvint juſqu'au kiſt. Il peſoit quatre livres dix onces, & il contenoit cent livres d'eau, dont la gravité ſpécifique étoit à l'eau commune de la pompe de la Charité, qui eſt dans la cour de la Chirurgie, comme dix-neuf à dix-neuf & demi. Je veux dire qu'un pot de cette ſéroſité peſoit deux livres & ſept onces, & l'eau commune deux livres ſix onces.

L'épaiſſeur du kiſt, dans ſa partie ſupérieure, étoit d'une ligne & demie; dans ſa partie inférieure, de trois lignes; & dans les côtés, d'une ligne.

A ſon adhérence du côté gauche, on remarqua une poche particuliere de la longueur d'un pied quatre lignes, & de la largeur de ſept pouces ſix lignes. Elle renfermoit environ trois chopines de ſéroſité ſanguinolente. Ce ſecond kiſt ou cette poche ſe diviſoit en nombre de feuillets. Son épaiſſeur ſupérieurement étoit d'environ ſeize lignes; mais inférieurement elle n'avoit qu'un pouce.

L'épaiſſeur des tégumens communs à la partie ſupérieure de l'abdomen étoit de ſix lignes; mais à la partie inférieure de l'ulcere, proche le mont venus, elle avoit un pouce & demi.

L'intérieur du péritoine étoit ſain ſupérieurement, ſi on

en excepte cependant l'endroit du kist du côté gauche. Aux côtés & dans l'intérieur du grand & petit bassin, la couleur du péritoine légérement enflammé paroissoit foncée & basanée.

La rate étoit toute ramassée sur elle-même, revêtue d'un léger tissu ; & d'une substance si molle, qu'à la réserve de quelques fibres, tout ce viscere étoit semblable à la lie du vin rouge.

Le foie étoit un peu plus gros qu'à l'ordinaire. Sa substance intérieure étoit teinte d'une bile épaisse.

L'estomac avoit à peine quelque vestige d'épiploon.

L'adhérence des poumons étoit plus forte du côté droit que du côté gauche. Leur couleur étoit grisâtre supérieurement, & d'un rouge pâle inférieurement ; l'intérieur, coloré de même, étoit rempli de vésicules purulentes.

Voici à présent les expériences que l'on a faites sur l'eau contenue dans l'abdomen. Nous avons dit qu'elle étoit de deux especes, l'une séreuse & non sanguinolente contenue dans le grand kist, l'autre sanguinolente renfermée dans la poche du grand kist. L'une & l'autre avoient un goût salé & acide.

1°. La premiere liqueur mêlée avec l'esprit de vitriol, abandonne son sel au fond sous la couleur de crême. Le même effet paroît avec plus de promptitude, & avec un grand nombre de grumeaux au fond ; lorsqu'on substitue la dissolution de mercure, quoiqu'en moindre quantité que l'esprit de vitriol. Il paroît un nuage qui peu-à-peu se dissipe, & le lendemain les grumeaux qui se ramassoient étoient beaucoup plus gras, & semblables à des flocons de neige. Le sel que l'on trouve dans cette expérience, & qui se précipite au fond, étoit contenu dans l'eau, puisque, comme nous l'avons dit, elle étoit salée. Nos alimens contiennent des sels ; & par la digestion, ces principes dégagés avec les autres, circulent avec le sang & font corps avec lui. Ce fluide poussé dans les arteres lymphatiques abandonne ses globules rouges, quoiqu'il trouve un passage libre par les sels qu'il charie. Ce sel se trouve donc dans les différentes liqueurs qui émanent du sang, ainsi que dans le sang même. Voilà donc l'origine de ce sel dans la sérosité de notre hydropique. Tant qu'il se trouve logé paisiblement dans les pores

innombrables de l'eau, il n'y eſt point apperçu; mais lorſque par un repos trop long ou quelqu'autre cauſe il cede place, il tombe au fond & devient ſenſible. L'eſprit de vitriol & la diſſolution mercurielle, qui n'eſt autre choſe que l'eau forte impregnée de mercure, en pénétrant la ſérosité, ont chaſſé de leurs logettes les particules ſalines, pour y trouver place. De-là ce ſel chaſſé avec quelques parties graſſes, paroît au fond ſous la couleur de crême, parce que ce corps eſt capable de réfléchir tous ou preſque tous les rayons de lumiere, ce qui donne la couleur blanche.

Si l'effet eſt plus prompt avec la diſſolution de mercure qu'avec l'eſprit de vitriol, c'eſt que ce dernier eſt moins actif, moins ſubtil, &c. puiſque ſur les chairs baveuſes il fait moins d'effets que la diſſolution.

Le nuage apperçu dans cette expérience, pourroit venir de ce que dans la pénétration des deux liqueurs il s'eſt dégagé quelque partie hétérogene, graſſe, par exemple, dont la gravité ſpécifique la fixe pour quelque tems à la ſuperficie, juſqu'à ce qu'elle ſe dérobe à nos yeux, en ſe logeant dans d'autres petits pores de la liqueur.

2°. Sur la même eau on a verſé quelques gouttes de la ſeconde liqueur *(a)* de l'encre de ſympathie, l'effet a été le même à-peu-près que lorſqu'on réitere l'expérience ſur l'urine.

Ceci prouve qu'il n'y a preſque pas de différence entre l'eau des hydropiques & l'urine, & que les ſels y abondent également. *Voyez* l'explication de cet effet à l'Encre de ſympathie, dans la Phyſique de M. l'Abbé Nollet.

3°. On a mis demi-once de poudre hydragogue dans ſix onces d'eau de l'hydropique, la couleur n'a pas plus varié que lorſqu'on met cette poudre dans l'eau commune, & on n'a apperçu aucune précipitation. On avoit deſſein dans cette expérience de chercher de quelle façon les hydragogues agiſſent dans l'hydropiſie.

4°. La liqueur ſanguinolente contenue dans le petit kiſt ou la poche du grand kiſt, mêlée avec la diſſolution de

(*a*) Cette liqueur ſe fait en mettant deux onces de chaux vive & deux onces d'orpiment jaune dans huit onces d'eau. On laiſſe le tout dans une phiole longue pendant vingt-quatre heures. On verſe enſuite l'eau claire, & on s'en ſert.

mercure, donne un nuage à la ſuperficie & un ſel au fond de couleur de lait. Ce nuage diſparoît peu-à-peu, & ſe rend au fond avec le ſel pour former quelques petits grumeaux comme des pointes d'épingles. Le lendemain tous ces grumeaux étoient réunis en forme de pâte. Cette expérience s'explique à-peu-près de même que la premiere. La diſſolution chaſſe ce ſel qui ſe trouve diviſé au fond par l'interpoſition de pluſieurs parties hétérogenes, dont cette liqueur ſe trouve plus chargée que l'autre, & ce ſel paroît en petits grains. Inſenſiblement bien des particules huileuſes ſe réuniſſent au fond, & s'attachant au ſel, forment une eſpece de lie ou de pâte.

AMER de bœuf. C'eſt le fiel de cet animal.

AMNIOS *ou* AMNION eſt la membrane qui enveloppe immédiatement le fœtus dans la matrice, & qui eſt la plus intérieure. Ce mot paroît venir du grec ἀμνὸς, *agneau*, comme qui diroit *peau d'agneau*. L'amnios eſt une membrane blanche, molle, mince & tranſparente, contiguë au chorion, dans laquelle on ne voit preſque point de vaiſſeaux, ou bien il n'en paroît qu'un petit nombre. Elle fait partie de l'arriere-faix, & elle eſt placée ſous le chorion. Elle contient une liqueur claire, ſemblable à une gelée fine, que quelques-uns croyent ſervir à la nourriture du fœtus, parce qu'on en trouve toujours ſon eſtomac rempli. *Voyez* cependant FŒTUS.

AMOUREUX, muſcles amoureux, *amatorii muſculi.* C'eſt le nom que l'on donne quelquefois aux muſcles de l'œil, qui le font mouvoir obliquement, & lui font faire ce qu'on appelle des *œillades.*

Lorſque l'abducteur & l'abaiſſeur agiſſent enſemble, ils donnent à l'œil ce mouvement oblique.

AMPHIARTHROSE, *amphiarthroſis*, compoſé de deux mots grecs ἀμφὶ, *amphi*, deux, & ἄρθρωσις, articulation : c'eſt-à-dire, articulation qui tient des autres eſpeces d'articulations. C'eſt une ſorte d'articulation neutre ou moyenne, qui eſt diſtinguée de la *diarthroſe* en ce qu'elle n'a pas un mouvement manifeſte, & de la *ſynarthroſe* par ſa connexion. Quelques-uns lui ont donné le nom de *diarthroſe-ſynarthrodiale.*

AMPHIBLESTROÏDE, nom d'une tunique ou membrane de l'œil, appellée plus ordinairement *retine.*

Ce mot eſt grec : ἀμφιβληστροειδὴς, composé d'ἀμφίβληστρον, rets, & de εἶδος, forme, parce que le tiſſu de cette membrane eſt en façon de rets, d'où les Latins l'appellent auſſi *retiformis*.

AMPHIBRANCHIE, *amphibranchia*, ἀμφιβράγχια, d'ἀμφὶ, autour, & βράγχια, proprement les ouïes des poiſſons ; mais on le prend quelquefois pour le goſier, les parties qui ſont autour des amygdales.

AMPHIBRONCHES. C'eſt le nom qu'on peut donner aux parties circonvoiſines des bronches, & qu'on applique, ſelon Harris, à celles qui environnent les glandes des gencives & autres qui arroſent la gorge, la trachée-artere & l'œſophage. On dit auſſi *amphibronchies*.

AMPHIDEON, ἀμφίδεον, l'orifice de l'utérus, appellé *os tineæ*.

AMPHIDIARTHROSE. C'eſt le nom que M. Winſlow donne a l'articulation de la mâchoire inférieure avec les os des tempes, parce qu'elle tient du ginglyme & de l'arthrodie.

AMPHITHÉATRE, *amphitheatrum*, terme composé de deux mots grecs, ἀμφὶ, autour, & θεάομαι, regarder. *Amphithéâtre* ſignifie donc proprement un lieu d'où les ſpectateurs rangés circulairement voyent également bien.

AMYGDALES, nom de deux glandes du goſier, appellées en latin *tonſillæ*. Ces deux glandes ſont rougeâtres, de la figure à-peu-près d'une amande, d'ou elles ont été appellées *amygdalæ*, qui ſignifie *amandes*. Elles occupent chacune l'interſtice des demi-arcades latérales de la cloiſon du palais, l'une à droite, l'autre à gauche de la baſe de la langue, & ſont recouvertes de la membrane commune du goſier. Elles ont chacune une grande ſinuoſité ovale qui s'ouvre dans le goſier, & dans laquelle répondent des conduits plus petits qui verſent dans le goſier, dans le larynx & dans l'œſophage une liqueur mucilagineuſe & onctueuſe pour humecter & lubréfier ces parties.

ANADOSE, *anadoſis*, d'ἀνάδοσις, d'ἀναδίδωμι, diſtribuer, diſtribution de l'aliment dans toutes les parties du corps.

ANAGLYPHE, d'ἀναγλύφω, je grave; nom qu'Herophile donnoit à une portion du quatrieme ventricule du cerveau, & que les Anatomiſtes modernes appellent *calamus ſcriptorius*.

ANAPNEUSE, *anapneusis*, ἀνάπνευσις, d'ἀναπνέω, respirer, respiration. Ce mot signifie aussi transpiration. *Voyez* RESPIRATION & TRANSPIRATION.

ANASPASE, *anaspasis*, ἀνάσπασις, d'ἀνὰ & σπάω. Ce mot signifie la contraction de l'estomac.

ANASTOMOSE, ἀναστόμωσις. Il signifie quelquefois une si grande ouverture de l'orifice des vaisseaux, qu'ils ne peuvent retenir ce qu'ils contiennent.

Ce mot est formé du grec ἀνὰ, *per*, à-travers, & στόμα, *os*, bouche.

Ce mot est plus en usage pour signifier l'ouverture de deux vaisseaux, dont elle rend la communication réciproque.

Il en est plusieurs de cette espece : par exemple, d'une artere avec une artere, d'une veine avec une veine, ou d'une veine avec une artere.

ANATOMIE, *anatomia*, du grec ἀνατέμνω, je coupe, je disseque : c'est-à-dire, dissection, division ou séparation. On peut définir l'anatomie, une division artificielle du corps humain mort, en ses parties tant internes qu'externes, faite avec ordre & dextérité, pour acquérir une connoissance distincte des différens organes qui entrent dans sa composition.

Quelquefois le mot d'*anatomie* se prend pour une simple idée de la structure du corps humain & de ses parties, que l'on peut fort bien se former en examinant la figure, le nombre, la grandeur, la connexion, la situation, & en réfléchissant sur l'usage de chacun de ses organes ; de sorte que l'on peut sçavoir l'anatomie sans être Anatomiste.

Aussi entend-on tous les jours des Physiciens & d'autres personnes curieuses parler juste & se bien expliquer sur l'anatomie, sans avoir jamais mis la main à l'œuvre pour faire des dissections, mais pour avoir assisté fréquemment aux démonstrations anatomiques & aux sçavantes explications que font les Professeurs dans les Ecoles publiques, & pour avoir lu avec attention les bons livres des Auteurs anciens & modernes qui ont écrit sur cette matiere, & qui ont eu soin d'y faire représenter les parties disséquées, au moyen des figures qu'ils en ont fait graver.

Cette maniere d'apprendre l'anatomie spéculative est à

présent devenue très-facile, depuis que l'Abbé Zumbo, Sicilien, fameux Peintre & Sculpteur, & après lui le sieur Desnouës, ci-devant Chirurgien du grand hôpital de Genes, ont trouvé le moyen de représenter au naturel & en relief sur de la cire colorée la structure intérieure des visceres contenus dans les principales cavités, l'ordonnance des muscles & le progrès des arteres, des veines & des nerfs; puisque par cette nouvelle invention, la structure de tous les organes frappe les yeux d'une maniere beaucoup plus sensible que la gravure qui, n'étant point aidée du relief & du coloris, représente les choses moins distinctement que la cire sculptée & colorée : ce qui fait qu'entre une infinité de gens que leur curiosité porte à se vouloir connoître eux-mêmes par le moyen de l'anatomie, on voit un grand nombre de Dames qu'un esprit supérieur engage a s'instruire de bien des choses qui semblent être au dessus de leur portée, se rendre sçavantes en anatomie, sans être détournées par l'horreur que l'on a naturellement d'un cadavre, ni par la mauvaise odeur qui en exhale.

Pour ce qui est des Chirurgiens, il faut qu'ils apprennent l'anatomie par la pratique, c'est-à-dire par la dissection, afin qu'ils sçachent plus précisément les routes qu'ils doivent suivre, en faisant leurs incisions, pour éviter de donner atteinte aux parties qu'il est à propos de conserver.

Quoique le corps humain soit le sujet propre de l'anatomie, les Chirurgiens ne doivent pas pourtant laisser de s'exercer sur le corps des brutes, tant pour acquérir l'adresse de la dissection, que pour faire sur le corps des animaux vivans des démonstrations que l'on ne peut faire sur les cadavres : comme, par exemple, les expériences propres à démontrer la circulation du sang, les veines lactées, le canal thorachique, le réservoir du chyle & les vaisseaux lymphatiques; ces sortes d'expériences ne pouvant pas se faire sur le corps humain vivant. De plus, au défaut des cadavres humains que l'on ne peut pas toujours avoir, on se sert du corps des brutes, dont on compare les organes à ceux de l'homme, afin d'en connoître la différence; & c'est ce qu'on appelle anatomie comparée.

ANATOMISTE, *Anatomista.* Ce mot, dans son étymologie, signifie celui qui sçait disséquer. On donne aussi ce

nom à ceux qui enſeignent l'anatomie, ou qui ſont auteurs en ce genre. MM. Winſlow, Petit, Diſdier, Duverney, Albinus, &c. ſont des excellens Anatomiſtes.

ANATOMIQUE, *anatomicus, a, um;* ce qui appartient à l'anatomie. Obſervations *anatomiques*, préparations *anatomiques*, injections *anatomiques*, démonſtrations *anatomiques*, Ecoles *anatomiques*.

ANCON, *ἀγκὼν*, mot, comme on voit, purement grec, uſité en anatomie pour ſignifier la courbure du bras en-dehors, ou la pointe du coude ſur laquelle on s'appuie. On l'appelle autrement olécrâne.

ANCONÉ, *anconeus*, dérivé du grec *ἀγκὼν*, qui ſignifie l'os du coude, ou l'apophyſe olécrâne. On donne cette épithete à quatre muſcles qui vont s'attacher à l'apophyſe ancon. Trois de ces muſcles s'uniſſent ſi intimément enſemble, qu'ils forment un vrai muſcle *triceps*.

Le *grand anconé* ou long extenſeur eſt attaché ſupérieurement à la partie ſupérieure de la côte inférieure de l'omoplate, & à ſon col. De-là il va ſe terminer, en s'uniſſant intimément avec l'*anconé* externe & interne, par un tendon large qui s'attache en forme d'aponévroſe à l'olécrâne.

L'*anconé* externe ou *court extenſeur*, prend ſes attaches de la tête au-deſſous de l'humerus, & ſe termine, en s'attachant tout le long de la partie latérale externe de l'humerus, & en s'uniſſant intimément avec le grand *anconé*, à la partie latérale de l'olécrâne.

L'*anconé* interne eſt attaché ſupérieurement au-deſſous du grand rond, le long du ligament de la ligne ſaillante qui répond au condyle interne, le long de la partie moyenne & inférieure du grand *anconé*, & va ſe terminer à la partie latérale interne de l'olécrâne.

Le petit *anconé* eſt attaché à la partie inférieure du condyle externe de l'humerus, & ſe termine le long de la partie latérale externe poſtérieure & ſupérieure du cubitus à côté de l'olécrâne.

ANCUNULENTES, *ancunulentæ*, nom qu'on donne aux femmes dans le tems qu'elles ont leurs regles, parce qu'on les regarde alors comme ſouillées.

ANCYROÏDE, *ancyroides proceſſus*, *ἀγκυροειδὴς*. On donne ce nom à l'apophyſe coracoïde de l'omoplate. *Voyez* CORACOÏDE.

ANDRANATOMIE *ou* ANDROTOMIE, *ἀνδρανατομὴ ou ἀνδροτομὴ*, de *ἀνὴρ*, homme, & de *τέμνω*, couper ; dissection du corps humain, & particulierement de l'homme.

ANDROTOMIE. *Voyez* ANDRANOTOMIE.

ANFRACTUOSITÉ. Il se dit des différentes cavités ou sillons profonds formés par les bourlets du cerveau dans sa surface, & qui ressemblent fort à des circonvolutions d'intestins. La pie-mere s'insinue dans ces anfractuosités, & en tapisse de part & d'autre les parois. L'os ethmoïde dans sa substance a beaucoup d'anfractuosités ou cellules, formées par les lames osseuses qui le composent.

ANGEIO-GRAPHIE, *angeio-graphia*, composé d'*ἀγγεῖον*, vaisseau, & de *γράφω*, décrire, c'est-à-dire, description des vaisseaux, arteres ou veines.

ANGEIO-LOGIE, *angeio-logia*, dérivé du grec *ἀγγεῖον*, vaisseau, & *λόγος*, discours ; c'est-à-dire, discours sur les vaisseaux. C'est la partie de l'anatomie qui donne la description des arteres & des veines.

ANGEION, *ἀγγεῖον*, vaisseau, artere ou veine, *&c.*

ANGEIO-TOMIE, *angeio-tomia*, dérivé du grec *ἀγγεῖον*, vaisseau, & de *τέμνω*, disséquer ; c'est-à-dire, administration anatomique des vaisseaux.

ANGEIO-HYDRO-GRAPHIE, *angeio-hydro-graphia*, *ἀγγεῖον*, vaisseau ; *ὕδωρ*, eau ; & *γράφω*, décrire : c'est-à-dire, description des vaisseaux lymphatiques.

ANGEIO-HYDRO-LOGIE, *angeio-hydro-logia*, du grec *ἀγγεῖον*, vaisseau ; *ὕδωρ*, eau ; & *λόγος*, discours : c'est-à-dire, discours raisonné sur les vaisseaux lymphatiques.

ANGEIO-HYDRO-TOMIE, *angeio-hydro-tomia*, du grec *ἀγγεῖον*, vaisseau ; *ὕδωρ*, eau ; & *τέμνω*, disséquer : c'est-à-dire, administration anatomique des vaisseaux lymphatiques.

ANGEO-LOGIE. *Voyez* ANGEIO-LOGIE.

ANGIOLOGIE. *Voyez* ANGEIO-LOGIE.

ANGLE. Il se dit de différentes parties qui forment un angle solide ou linéaire. C'est dans ce sens que l'on distingue dans les pariétaux qui ont la figure d'un quarré, quatre angles : dans l'omoplate qui a la figure d'un triangle, trois angles : dans les yeux, les bords de la paupiere tant supérieure qu'inférieure, étant considérés comme deux lignes qui se rencontrent, d'un côté aux parties latérales du nez, & de

l'autre au côté opposé ; on a donné à ces points de rencontre le nom d'*angle* ou *canthus*, distingué en interne & en externe : le premier est du côte du nez, & le second du côté opposé.

L'angle du pubis est formé par la rencontre des deux os pubis ; l'angle de cet os, par son corps & sa branche ; les angles de la bouche sont formés par le concours des levres ; l'angle de la mâchoire inférieure est formé par le concours de ses branches avec son corps, &c. &c.

ANGOS, ἄγγος. C'est la même chose que ἀγγεῖον, qui signifie un vaisseau en général, ou un réservoir des humeurs. Hippocrate ne s'en est servi qu'une seule fois, *lib. 6 Epid.* pour signifier l'*uterus*.

ANGULAIRE. Il se dit de quelques parties relatives à d'autres qui ont la figure d'un angle.

Les quatre apophyses *angulaires* du coronal sont ainsi nommées, parce qu'elles répondent aux angles des yeux.

Le muscle *angulaire* de l'omoplate s'appelle ainsi, parce qu'il s'attache à l'angle postérieur supérieur de l'omoplate. On le nomme aussi le *releveur*.

L'artere *angulaire* ou maxillaire inférieur répond à l'angle de la mâchoire inférieure.

On donne le nom d'*angulaires* aux dents canines, parce qu'elles font une espece d'angle qui sépare les dents molaires d'avec les incisives.

ANIMAL. On donne ce nom à tout corps organisé, doué de vie & d'un mouvement volontaire. L'homme est un animal raisonnable, capable de penser & d'agir. Le mot *animal* est un terme générique, parce qu'il convient aussi bien aux autres animaux qu'à l'homme. Je peux dire : un chien, un chat, &c. est un animal. Mais le mot raisonnable est le terme spécificatif qui distingue l'homme de tout autre animal.

ANIMALCULE, *animalculus*, petit animal. On entend ici par ce mot les animaux si petits qu'on ne peut les voir qu'à l'aide du microscope, tels que sont ceux de la semence. *Voyez* SPERMATIQUES (animaux).

ANIMALES, fonctions animales. Ce sont les mouvemens & ce qu'il y a de corporel dans les sensations, dans l'imagination & dans la mémoire. Ces fonctions sont quel-

quefois volontaires & involontaires. *Voyez* FONCTION.

ANIMAUX spermatiques. *Voyez* SPERMATIQUES.

ANIMAUX, esprits animaux. *Voyez* ESPRIT.

ANIMELLES, *animellæ*. On donne ce nom aux glandes salivaires situées sous les oreilles, tout le long de la mâchoire inférieure. On les appelle encore *lacticinia*.

ANI-SCALPTOR, d'*anus*, le fondement, & *scalpo*, gratter. C'est le nom du muscle long dorsal, appellé autrement *torche-cul*, parce que ce muscle sert au mouvement nécessaire à cette opération.

ANNEAU, *annulus*, petit corps circulaire que l'on met au doigt. C'est dans ce sens que nous donnons ce nom à des parties qui sont de même circulaires.

On donne le nom d'*anneau* à l'écartement des fibres de l'oblique externe de l'abdomen vers sa partie inférieure pour le passage du cordon spermatique dans les hommes, & du ligament rond dans les femmes.

L'intestin & l'épiploon s'engagent quelquefois dans cet anneau, & forment des descentes ou hernies *inguinales*.

ANNULAIRE, *annularis*, *e*, adj. Tout ce qui a la forme d'un *anneau*. Le second cartilage du larynx s'appelle *annulaire* & *cricoïde*.

Le ligament *annulaire* est un ligament du carpe ou poignet. Son usage est de restreindre les tendons des différens muscles de la main & des doigts, afin d'empêcher qu'ils ne se dérangent quand ils agissent.

Le ligament du tarse est aussi nommé *annulaire*, ainsi que le sphincter de l'anus, à cause de sa figure.

Pour les ligamens *annulaires* en général, *voyez* LIGAMENT.

Le quatrième doigt de la main s'appelle *annulaire*, parce que c'est celui qu'on orne d'une bague ou d'un anneau.

Willis donne le nom de protubérance *annulaire* à une éminence en forme d'anneau, formée par l'union des cuisses, des bras de la moëlle alongée, & de deux productions médullaires subalternes du cervelet, qui ceignent le tout en maniere d'anneau.

Enfin on donne le nom d'*annulaire* à une veine, *annularis vena*, qui est située entre le doigt annulaire & le

petit doigt, qu'Actius veut qu'on ouvre dans les maladies de la rate.

ANONYME, *anonymus*, ἀνώνυμος, d'α privatif, & ὄνομα, nom. C'étoit autrefois une épithete du second cartilage du larynx, auquel on a donné dans la suite le nom de cricoïde & d'annulaire. Il y a d'autres parties, comme trous, &c. qui ont été nommées anonymes; & dans la suite on a donné des noms à quelques-unes.

ANTAGONISME, dans l'œconomie animale, c'est l'action d'un muscle dans un sens opposé à celle d'un autre muscle son antagoniste.

ANTAGONISTE, *antagonista*, de ἀντὶ, contre, & de ἀγωνίζομαι, j'agis. C'est le nom qu'on donne aux muscles qui ont des actions directement opposées. Tels sont dans tous les membres le fléchisseur & l'extenseur, dont l'un raccourcit le membre, & l'autre l'étend.

Nous avons quelques muscles solitaires & sans aucun antagoniste; comme le cœur, &c.

Tous les muscles abducteurs & adducteurs sont antagonistes les uns des autres.

ANTÉRIEUR. Il se dit de toutes les parties qui sont tournées vers le plan vertical que l'on conçoit passer sur la face, sur la poitrine, le bas-ventre, &c. & perpendiculaire au plan qui divise le corps en deux parties égales & symmétriques.

ANTHELIX, ἀνθέλιξ, d'ἀντι, *contra*, & ἕλιξ, Eminence du cartilage de l'oreille, située devant l'hélix; c'est ce qui l'a fait nommer ainsi: ou bien c'est le circuit intérieur de l'oreille externe, ainsi nommé par opposition au circuit extérieur, appellé hélix.

ANTHEREDU, ἀνθερεὼν. Ce mot signifie le menton.

ANTHROPE, ἀνθρωπῆ ou ἀνθρωπεὶν, en sous-entendant δορὰ, *pellis*; ἄνθρωπος, un homme. La peau humaine, à laquelle Hérodote donne ce nom, comme Vesale l'observe, *liv.* 2, *ch.* 5.

ANTHROPO-GRAPHIE, *anthropo-graphia*, composé de deux mots grecs, ἄνθρωπος, homme, & γράφω, j'ecris, je décris; c'est-à-dire, description de l'homme. On divise cette partie en deux autres, dont l'une concerne la description des parties solides, & l'autre celle des parties fluides: *somato-graphie* & *hydro-graphie*. ANTHO-

ANTHROPO-LOGIE, *anthropologia*, composé de deux mots grecs, ἄνθρωπος, homme, & de λόγος, traité; c'est-à-dire, discours raisonné sur l'homme. On divise cette partie en deux autres, dont l'une conserve les parties solides, & l'autre les parties fluides : *somato-logie* & *hydro-logie*.

ANTHROPO METRIE, ἀνθρωπομετρία, d'ἄνθρωπος, un homme, & μέτρον, mesure. On entend par-là la vue de l'homme, suivant toutes ses dimensions.

ANTHROPOSOMATOLOGIE, description du corps humain ou de sa structure.

Ce mot est composé du grec ἄνθρωπος, homme; σῶμα, corps; & λόγος, traité : c'est-à-dire, traité du corps de l'homme.

ANTHROPO-SOPHIE, ἀνθρωποσοφία, d'ἄνθρωπος, un homme, & σοφία, sagesse ou connoissance. La connoissance de la nature de l'homme.

ANTHROPO-TOMIE, *anthropo-tomia*, composé de deux mots grecs, ἄνθρωπος, homme, & τέμνω, disséquer; c'est-à-dire, administration anatomique du corps humain. On divise cette partie en deux, dont l'une indique les préparations des parties solides, & l'autre celle des parties fluides. *Voyez* SOMATOTOMIE.

ANTI-CŒUR. *Voyez* AVANT-CŒUR.

ANTI-LOBE, *anti lobium*, ἀντιλόβιον & ἀντιλοβὶς, partie de l'oreille opposée au lobe. C'est apparemment le *tragus*.

ANTIPATHIE, ἀντίπαθεια, d'ἀντὶ, contre, & πάθος, affection. Antipathie, c'est l'aversion que nous avons pour une chose ou pour quelqu'un préférablement à tout autre. *Voyez* SYMPATHIE.

ANTI-PERISTALTIQUE, *adj.* de ἀντὶ, contre, & περισταλτικὸς, comprimant. C'est dans les intestins un mouvement contraire au mouvement péristaltique. Le mouvement péristaltique est une contraction des fibres des intestins du haut en bas, & le mouvement *antipéristaltique* en est une contraction du bas en haut.

ANTI-PROSTATES. Un peu au-dessous & en-devant de la glande prostate se rencontrent sous les muscles accélérateurs de la verge & à chaque côté de l'uretre, deux petits corps glanduleux, applatis & de figure oblongue, dont les canaux excréteurs sont très-longs; car après avoir percé le

tiſſu ſpongieux de l'uretre, ils viennent s'ouvrir environ la partie moyenne de ce canal, pour y dépoſer la liqueur capable de l'humecter, de le lubrifier & le garantir ainſi des impreſſions trop fortes dès ſels dont ſe trouvent chargées les urines. Ce ſont ces deux petites glandes que les Anatomiſtes nomment les proſtates inférieures, ou les anti-proſtates.

ANTI-STERNUM, ἀντίστερνον, d'ἀντὶ, contre, & στέρνον, le ſternum. On donne ce nom au dos, à cauſe qu'il eſt oppoſé au ſternum.

ANTI-THENAR, ἀντίθεναρ, nom que les Anatomiſtes donnent à pluſieurs muſcles, autrement appellés *adducteurs*.

Ce mot eſt grec; il eſt compoſé d'ἀντὶ, contre, & de θέναρ, la paume de la main, à cauſe que ces muſcles agiſſent en antagoniſtes aux thenars & abducteurs.

L'anti-thenar ou adducteur du pouce de la main s'attache tout le long de l'os du métacarpe, qui ſoutient le doigt du milieu, à celui du doigt index, & s'inſère à la partie latérale de la premiere & à la partie ſupérieure de la ſeconde phalange du pouce, en recouvrant l'os ſéſamoïde interne: c'eſt le méſothenar.

L'antithenar ou adducteur du gros orteil s'attache à la partie antérieure de la face inférieure du calcaneum, au grand os cunéiforme, & va ſe terminer à l'os ſéſamoïde externe.

ANTI-TRAGIEN, muſcle de l'oreille. *Voyez* OREILLE, MUSCLE.

ANTI-TRAGUS, ἀντίτραγος, d'ἀντὶ, contre, & τράγος, éminence du cartilage de l'oreille, ainſi nommée parce qu'elle eſt devant le *tragus*.

ANTONNOIR de l'ethmoïde. On nomme ainſi un trou de l'os ethmoïde, qui laiſſe paſſer dans le nez la morve ſéparée dans les ſinus frontaux.

ANTONNOIR du rein. On donne ce nom aux capſules membraneuſes qui enveloppent les mammelons du rein.

ANTRE *de hygmor*, cavité découverte dans le ſinus de chaque os de la mâchoire, appellé autrement *ſinus maxillaire*.

L'antre du pylore eſt une grande cavité dans le fond de l'eſtomac à droite.

ANUS, la plus baſſe extrémité de l'inteſtin *rectum*, ou l'orifice du fondement.

Anus eſt auſſi le nom que l'on a donné à une ouverture du cerveau, formée par la rencontre des deux convexités des tubercules antérieurs avec les convexités poſtérieures des couches des nerfs optiques.

AORTE, *aorta*, ἀορτὴ, *arteria magna*, *maxima*, *craſſa*, μεγάλη. Ce mot eſt formé du grec ἀορτὴ, qui ſignifie vaiſſeau, ſac, coffre, &c. C'eſt une artere qui s'éleve directement du ventricule gauche du cœur, & de-là ſe partage dans toutes les parties du corps.

L'aorte s'appelle autrement la *grande artere*, parce qu'elle eſt le tronc duquel ſortent les autres arteres, comme de leur ſource, & le grand conduit ou canal par où le ſang eſt porté dans tout le corps.

L'aorte, à ſa ſortie du cœur, ſe fléchit d'abord à droite, puis à gauche & en arriere, en formant un arc très-aigu.

On diviſe ordinairement l'aorte en *aorte aſcendante* ou *ſupérieure*, & *aorte deſcendante* ou *inférieure*. L'aorte aſcendante prend ce nom depuis ſa ſortie du cœur juſqu'à la fin de ſa grande courbure; le reſte de ce tronc, qui depuis l'arcade s'étend juſqu'à l'os ſacrum, s'appelle *aorte deſcendante*.

L'aorte deſcendante ſe ſubdiviſe encore en portion ſupérieure, ſçavoir, celle qui eſt ſituée au-deſſus du diaphragme; & en portion inférieure, & c'eſt cette portion qui ſuit depuis le diaphragme juſqu'à l'os ſacrum.

Les branches que l'aorte en général produit immédiatement ſont deux arteres coronaires du cœur, deux arteres ſouclavieres, deux arteres carotides, les arteres bronchiales, les arteres œſophagiennes, les arteres intercoſtales, les diaphragmatiques inférieures, une artere cæliaque, une artere méſentérique ſupérieure, deux arteres renales ou arteres émulgentes, les arteres ſpermatiques, une artere méſentérique inférieure, les arteres lombaires, les arteres ſacrées, & les deux arteres iliaques. *Voyez* chacune à ſon article particulier.

APARTHROSE, *aparthroſis*, ἀπάρθρωσις, *abarticulatio*, abarticulation.

APHRODISIE, *aphrodiſia*, *aphrodiſiaſmus*, ἀφροδίσια, ἀφροδισιασμὸς, d'ἀφροδίτη, Venus. L'acte vénérien, le coït.

Aphrodisie, *aphrodiſia*. Dans Johnſon & Ruland, c'eſt

l'âge où l'on commence à être disposé à la génération, c'est-à-dire l'âge de puberté.

APONEVRO-GRAPHIE, *aponevro-graphia*, description des aponévroses.

APONEVRO-LOGIE, *aponevro-logia*. C'est la partie de l'anatomie, dans laquelle on donne la description des aponévroses.

Ce mot est composé du grec ἀπὸ, de νεῦρον, nerf, & de λόγος, traité ; c'est-à-dire, traité des nerfs, parce que les anciens se servoient du même mot *nerf* pour exprimer les *tendons*, les *ligamens* & les *nerfs*. On y ajoutoit des caracteres particuliers.

APONEVROSE, *aponevrosis*, ἀπονεύρωσις, des mots grecs ἀπὸ & νεῦρον, nerf. C'est, parmi les Anatomistes, l'extension ou l'expansion d'un tendon à la maniere d'une membrane, parce que les anciens attachoient au mot *nerf* l'idée des *nerfs*, *tendons* & des *ligamens*, en y ajoutant des caracteres particuliers.

Les aponévroses sont donc des especes de membranes tissues de filets tendineux, qui couvrent & environnent les muscles dans différentes parties du corps, pour les fortifier.

Différens muscles se terminent par des aponévroses : tels sont les obliques & les transverses du bas-ventre, les occipitaux & les frontaux, grands dorsaux, les trapezes, les dentelés postérieurs, supérieurs & inférieurs, les rhomboïdes, l'extrémité inférieure des biceps & des triceps du bras, les extrémités des vastes, du crural & du droit antérieur de la cuisse, les grêles internes, &c.

Outre toutes ces aponévroses, on découvre autour de l'extrémité supérieure & de l'inférieure une espece de *guaine aponévrotique*, tissue non-seulement des filets des tendons de quelques muscles, mais encore de filets semblables, qui paroissent se détacher des os mêmes.

L'aponévrose palmaire, *aponevrosis palmaris*, est une expansion semblable, qui s'observe en-dedans de la main.

L'aponévrose plantaire, *aponevrosis plantaris*, est une espece de membrane forte, aponévrotique, couchée sur les muscles situés dans la plante du pied.

L'aponévrose temporale, *aponevrosis temporalis*, est une

toile aponévrotique d'un tissu serré, tendue sur les muscles temporaux.

APONEVROTIQUE. Il se dit des membranes qui ont quelque ressemblance avec l'aponévrose. C'est dans ce sens qu'on dit *membrane aponévrotique*.

APONEVRO-TOMIE, *aponevro-tomia*, administration anatomique des aponévroses.

APOPATEMA & APOPATHOS, ἀποπάτημα & ἀπόπαθος. Ces mots signifient également les commodités & les excrémens.

APOPHYSE, nom composé de deux mots grecs ἀπὸ, & de φύω, croître. On appelle ainsi l'éminence d'un os, ou la partie éminente qui s'avance au-delà des autres.

Les apophyses prennent différens noms, par rapport à leur situation, leur usage & leur figure. Ainsi les unes s'appellent *coracoïdes*, *styloïdes*, *mastoïdes*, *obliques*, *transverses*; d'autres, *trochanters*, &c. *Voyez* ces mots.

L'usage des apophyses en général est de rendre l'articulation des os plus solide, soit qu'elle soit avec mouvement ou sans mouvement, de donner attache aux muscles & d'augmenter leur action, en les éloignant du centre du mouvement.

APPAREIL, *apparatus*, se dit de quelques parties qui en accompagnent d'autres plus considérables & d'un caractere différent. *L'appareil ligamenteux* de la membrane capsulaire de l'articulation de l'astragal avec le naviculaire, l'*appareil ligamenteux* des tendons des fléchisseurs des doigts du pied, l'*appareil ligamenteux* qui unit la tête avec la seconde vertebre. *Voyez* LIGAMENT.

APPENDICE, *appendix*, c'est une partie détachée en quelque sorte d'une autre partie, à laquelle cependant elle est adhérente ou continue.

Il y a des appendices membraneuses de différentes figures dans la plûpart des parties intérieures du corps.

L'oreillette gauche du cœur a une petite appendice comme découpée dans une grande portion de sa circonférence.

Appendice vermiculaire de l'intestin cœcum. *Voyez* VERMICULAIRE.

Appendice xiphoïde. *Voyez* XIPHOÏDE.

APPETIT, *appetitus*, *appetentia*, ὄρεξις, ὁρμὴ, ἐπιθυμία;

envie qu'on a de manger & de boire. *Voyez* FAIM, SOIF.

APPROPRIATION. On entend par ce mot cette action de chaleur naturelle ou de la flamme vitale, en vertu de laquelle les humeurs & les esprits s'unissent & se joignent tellement avec les parties solides, qu'ils en sont inséparables, sans que celles-ci perdent la faculté de remplir leurs fonctions.

APRE, ligne âpre du fémur. C'est une ligne saillante & inégale, située environ vers le tiers supérieur du corps du fémur, & donne attache à des muscles voisins.

APRE-ARTERE. *Voyez* TRACHÉE-ARTERE.

AQUEDUC, *aquæductus*, terme dont on se sert pour désigner certains conduits qu'on a trouvé avoir du rapport avec les aqueducs qui servent à conduire de l'eau d'un lieu dans un autre.

Aqueduc de Fallope. A la face externe de l'os temporal on voit un trou appellé stilo-mastoïdien, ou trou mastoïdien antérieur, qui est l'orifice du conduit de la portion dure du nerf auditif. Fallope a appellé ce conduit *aqueduc*, non pas par rapport à sa fonction, mais par rapport à sa ressemblance avec une espece d'aqueduc de son pays.

AQUEUX, *aquosus*, *a*, *um*, qui participe ou qui est de la nature de l'eau, ou bien ce en quoi l'eau abonde ou domine.

Ainsi l'on dit que le lait consiste en parties *aqueuses* ou séreuses, & en parties *butyreuses*.

Conduits ou *canaux aqueux*. *Voyez* LYMPHATIQUE.

Humeur *aqueuse*. C'est la premiere ou l'antérieure des trois humeurs de l'œil. Elle occupe la chambre antérieure; elle laisse par l'évaporation un sel lixiviel, & au goût elle est un peu salée; elle s'évapore promptement, & toujours après la mort. Il est très-constant qu'elle se régénere, & qu'il y a par conséquent quelque source d'où elle coule sans cesse. Est-ce dans les vaisseaux sécréteurs, qu'Hovius croit avoir vus à l'extrémité de l'uvée, ainsi que la Charriere? Albinus a vu ses injections transuder par les extrémités des vaisseaux de l'iris: mais on n'est pas décidé à le croire, & l'analogie des liqueurs exhalantes qui viennent toutes des arteres, persuade autre chose.

L'humeur aqueuse est repompée par des veines absorbantes; autrement, comme elle abonde sans cesse par les

arteres, elle s'accumuleroit, & l'œil deviendroit hydropique. D'ailleurs on sait par expérience que le sang épanché dans l'humeur aqueuse a été repompé. Elle circule donc : mais, encore une fois, quels en sont les conduits ? Nuck croit les avoir découverts. Ruisch en parle dans deux endroits. Santorini dans un aveugle a quelquefois vu des canaux pleins d'une liqueur rougeâtre. Hovius a cru découvrir de nouvelles sources, mais il les regarde comme artérielles, & il a nié qu'elles fussent des couduits particuliers. Mais comment d'une artere visible, dans un canal également sensible à l'œil, une autre liqueur que le sang pourroit-elle passer ? Il n'y a aucun exemple de ce fait dans le corps humain, qui empêche le sang même d'entrer dans un vaisseau d'un aussi grand diametre.

ARACHNOÏDE, *arachnoïdeus*, se dit des membranes minces qui ressemblent aux toiles d'araignée. Ce mot est dérivé du grec ἀράχνη, une araignée, une toile d'araignée, & de εἶδος, forme, eu égard à la finesse de la membrane mince transparente du cerveau, que l'on croit ressembler à une toile d'araignée, & qui, selon quelques-uns, regne entre la dure-mere & la pie-mere, & enveloppe toute la substance du cerveau, la moëlle alongée, la moëlle de l'épine.

Plusieurs Anatomistes nient l'existence de cette troisieme meninge ou membrane, & ils prétendent que l'on doit plutôt la regarder comme la lame externe de la pie-mere, dont la lame interne s'insinue dans les circonvolutions du cerveau.

Arachnoïde, ἀραχνοειδής, se prend aussi pour une tunique fine & déliée, qui enveloppe l'humeur crystalline de l'œil. Cette tunique est appellée par d'autres crystalloïde, ou capsule du crystallin. Il est aisé de la trouver dans les quadrupedes, particulierement dans le mouton, le bœuf, le cheval ; & quoiqu'il soit un peu plus difficile de la découvrir dans l'homme, néanmoins une personne qui l'a vue une seule fois, pourra la trouver assez vîte.

Elle est adhérente par sa partie postérieure à la tunique vitrée. Dans l'homme, elle est deux fois aussi épaisse qu'une toile d'araignée, au moins par sa partie antérieure. Dans un bœuf, elle est encore aussi épaisse que dans l'homme ;

& dans un cheval, elle eſt plus épaiſſe que dans un bœuf.

Cette tunique a trois uſages, 1°. de retenir le cryſtallin dans le chaton de l'humeur vitrée, & d'empêcher qu'il ne change de ſituation; 2°. de ſéparer le cryſtallin de l'humeur aqueuſe, & d'empêcher qu'il n'en ſoit continuellement humecté; 3°. les vaiſſeaux lymphatiques fourniſſent une liqueur qu'ils dépoſent dans ſa cavité par le moyen de laquelle le cryſtallin eſt continuellement rafraîchi & tenu en bon état; de ſorte que quand cette liqueur manque, le cryſtallin ſe ſeche bientôt, devient dur & opaque, & peut même être réduit en poudre. *Voyez* M. Petit, *Mém. de l'Académie des Sciences*, 1730, *p.* 622.

ARBRE de vie du cervelet. Le cervelet étant ouvert ſuivant ſa longueur, on obſerve que ſa ſubſtance blanche repréſente de chaque côté une eſpece d'arbre nommé de quelques-uns l'*arbre de vie*. *Voyez* CERVELET.

ARCADE, *arcus*, *arcuatio*, ſe dit des parties figurées en arc. L'*arcade alvéolaire*, pour ſignifier le contour formé par toutes les alvéoles; l'*arcade des muſcles de l'abdomen*. Sous le ligament inguinal (*voyez* INGUINAL, ligament) paſſent l'extrémité inférieure du muſcle *iliaque*, le tendon du *pſoas*, fléchiſſeurs de la cuiſſe, & outre cela les vaiſſeaux cruraux, tant artere, veine que nerf, avec la graiſſe & les membranes qui les accompagnent. Cet eſpace, qui donne paſſage à toutes ces parties, eſt ce que l'on nomme communément l'*arcade* des muſcles du bas-ventre, & c'eſt par-là que s'échappe auſſi quelquefois une portion d'inteſtin ou d'épiploon, qui forme au haut de la cuiſſe une hernie appellée crurale, & aſſez ordinaire aux femmes, plus rare aux hommes.

* ARCADE ſurciliere ou orbitaire. Chaque orbite eſt ſurmontée d'une avance ſenſible, qui couvre en partie & défend le globe de l'œil. Cette avance qu'on découvre à l'os coronal, s'appelle arcade ſurciliere ou orbitaire, & elle eſt interrompue dans ſa partie qui approche du nez, par une impreſſion en forme de poulie, qui donne paſſage au tendon d'un muſcle de l'œil.

ARCHÉE, terme de phyſiologie, qui ſignifie *ancien* dans ſa propre étymologie. Van-Helmont voulut exprimer par-là un être qui ne fût ni l'eſprit penſant, ni un corps groſ-

fier & vulgaire, mais quelqu'être moyen qui dirigeât toutes les fonctions du corps sain, guérit les maladies. Ce seroit perdre du tems, que de vouloir réfuter de pareilles extravagances.

ARÉOLE, *areola*. C'est ce cercle coloré qui entoure le mammelon. Ce cercle est d'un rouge agréable dans les filles, un peu plus obscur ou d'un rouge pâle dans les jeunes femmes, & tout-à-fait livide dans les vieilles. On remarque sur les aréoles tant des hommes que des femmes, des tubercules dont la situation n'est pas constante. Bidloo a observé qu'il s'écouloit de ces tubercules, lorsqu'on les comprime, une humeur limpide. Morgagni, *Adv. anat.* 1, *pag.* 11, ajoute qu'il s'en écoule quelquefois une humeur fort semblable au petit lait, & qu'il a même fait sortir de ces tubercules quelques gouttes de lait dans les hommes comme dans les femmes. Il dit même avoir vu des conduits laiteux dans trois femmes, tels que sont ceux de la papille, qui y aboutissent, desquels il a fait sortir à plusieurs reprises des gouttes de lait.

ARRIERE-DENT. On donne ce nom à la derniere dent molaire, parce qu'elle vient fort tard, & ordinairement dans l'âge de maturité.

ARRIERE-FAIX. C'est la membrane ou tunique dans laquelle étoit enveloppé l'enfant dans l'uterus. On l'appelle ainsi parce qu'il ne sort qu'après l'enfant, comme par un second accouchement. C'est aussi ce qui lui a fait donner le nom de *délivre*.

Les Médecins l'appellent aussi *secondine*, encore par la même raison. Il contient le placenta & les vaisseaux ombilicaux.

ARRONDI, *subrotundus*, qui est presque rond, nom d'un ligament situé entre l'os naviculaire & le cuboïde.

ARTERE, ἀρτηρία, dérivé des mots grecs ἀὴρ, *aer*, air, & τηρέω, je conserve, parce qu'effectivement la trachée-artere conduit l'air dans le poumon; & c'est-là le nom qu'on lui avoit d'abord donné. Les vaisseaux auxquels nous donnons le nom d'arteres, s'appelloient *veines saillantes* ou *internes*, par opposition aux veines qui ne battent point; mais depuis qu'Erasistrate imagina que les vaisseaux que

nous nommons *arteres*, charioient l'air, on leur donna ce nom.

Les arteres sont des parties solides figurées en canaux membraneux, élastiques, qui ont la figure d'un cône alongé, lisses & polis intérieurement, sans valvules, si ce n'est dans le cœur, destinés à recevoir le sang du cœur, pour le distribuer au poumon & à toutes les parties du corps, en décroissant à mesure qu'ils se divisent en un plus grand nombre de rameaux.

Toutes les arteres du corps sont des branches de deux gros troncs, dont l'un vient du ventricule droit du cœur, & porte tout le sang au poumon, d'où on le nomme artere pulmonaire; l'autre part du ventricule gauche du cœur, & distribue le sang dans toutes les parties du corps: on l'appelle aorte.

Les Auteurs sont fort partagés sur la structure des arteres. Les uns ont multiplié les membranes, d'autres en ont diminué le nombre. Il y en a qui en admettent jusqu'à six, sçavoir, la *nerveuse*, la *cellulaire*, la *vasculeuse*, la *glanduleuse*, la *musculeuse* & la *tendineuse*.

M. de Haller n'en admet que deux, l'*interne* & la *charnue*; la *cellulaire* n'est que leur accessoire, & il ne regarde pas l'extérieure comme constante.

Les arteres ont, comme le cœur, un mouvement de systole & diastole. *Voyez* ces mots. Et ce sont ces mouvemens qui en rendent la réunion bien difficile, sur-tout dans certaines parties, lorsqu'elles ont été ouvertes: ce qui souvent produit des anévrismes. En voici deux exemples.

Au milieu d'octobre 1760, le nommé Etienne Daumon, de Jancy dans le Mâconnois, âgé de dix-huit ans, fut saigné à l'hôpital de Châlons par l'Eleve de M. Pacar Chirurgien de la Ville. L'artere fut ouverte, & le Chirurgien eut une peine étonnante pour arrêter le sang à l'aide des bandes & des compresses. Le bras s'enfla considérablement, & il fut pansé avec les liqueurs, ce qui diminua le gonflement; mais il resta à l'endroit de la piqure une tumeur grosse comme un poing. On employa encore les liqueurs & les compresses graduées, ce qui la réduisit à la grosseur d'un œuf. Le malade prit alors le parti de venir à Lyon,

pour y être traité dans l'hôpital. On le faigna, purgea, autant qu'il fut néceſſaire, pour le préparer a l'opération. Pour panſement, on ſe contenta de compreſſes graduées & une bande.

Le 21 novembre l'opération fut faite de cette maniere.

Le malade ayant le bras droit tendu & appuyé ſur un banc, le Chirurgien Major, aſſis ſur une chaiſe un peu baſſe, fendit les tégumens & prolongea l'inciſion juſqu'au ſang grumelé de l'artere ; il en détacha des caillots noirâtres & fort durs. L'artere miſe à découvert donna par l'ouverture de la ſaignée un ſang vermeil ; mais ayant refermé le tourniquet, on mit ordre à la ſaillie du ſang. Quand la plaie fut bien débarraſſée du ſang qui formoit la tumeur, on mit ſur le trajet de l'artere même, ſur l'ouverture de la ſaignée, ſept à huit doubles d'agaric ou amadou préparée, enſuite des bourdonnets de charpie, les compreſſes & le bandage ſerré. D'abord que le malade fut dans ſon lit, on mit ſur toute la main & l'avant-bras pluſieurs compreſſes trempées dans l'eau-de-vie, & on tint la main au tourniquet & ſur l'appareil, comme aux amputations des extrémités.

Pendant huit minutes le malade eut beaucoup d'inquiétude ; l'avant-bras étoit inſenſible. Cependant peu-à-peu le battement de l'artere ſe fit ſentir très-foiblement, la chaleur ſe manifeſta dans la partie. Le ſoir le battement de l'artere étoit plus fort ; mais le malade ne dormit point dans la nuit. Le lendemain il fut plus tranquille, & dormit enſuite toute la nuit. On lui donnoit tous les jours une potion.

Le 24 novembre on ôta la bande ; & après avoir mis un plumaſſeau de digeſtif ſur tout l'appareil, on remit les compreſſes & la bande. Ce panſement ſe fit de même pendant trois jours.

Le 27, le gonflement qui étoit ſurvenu à la ſuite des compreſſions à l'avant-bras & au métacarpe, fut entierement diſſipé, & le malade tenu à une diete ſévere, prenoit bon appétit.

Le 28, on leva toute la charpie qui tamponnoit la plaie ; & y laiſſant toujours l'amadou, on employoit un plumaſſeau de digeſtif ſimple. La ſuppuration s'établit au mieux ; elle étoit fort louable & bien liée. Cependant il ſurvint au bord de la plaie un petit point de pourriture qui ne dura

que deux jours, à l'aide des liqueurs qui entroient toujours dans le panſement ordinaire. L'artere ne donna jamais une goutte de ſang.

Le 11 décembre on leva toute l'amadou; mais ſous elle on découvrit un eſcarre de gangrene, qui donna de l'inquiétude, à cauſe des ravages qu'elle fait dans cet hôpital. On employa alors le baume de Fioraventi & les liqueurs, ainſi que le digeſtif ſimple.

Le 19 du courant l'eſcarre ſe détacha très-bien, & ſous lui on ne vit point d'artere, ce qui fut un grand ſujet de joie, parce qu'on ne douta pas qu'elle n'eût échappé à la gangrene.

On ſe ſervit alors du digeſtif ſimple & des liqueurs pendant dix jours, & à chaque panſement l'on voyoit le fond vermeil de la plaie ſe remplir de chairs ſolides & grenues.

Le 29 de décembre on ne ſe ſervit que de digeſtif, parce que les chairs étoient de niveau, & la cicatrice commençoit à ſe faire. On vint enſuite à la charpie ſeche, pour morigner la ſaillie des chairs, qu'il falloit ſouvent ſaupoudrer d'alun calciné. Enfin le 4 février 1761 on finit de panſer le malade, & la cicatrice fut très-ſolide. Il a un peu de peine a étendre le bras droit auſſi loin que le gauche.

Le 16 juillet 1761 on fit à l'Hôtel-Dieu l'opération de l'anévriſme au bras droit à la nommée Jeanne-Françoiſe Bernard, de Manigou en Savoye, âgée de vingt-cinq ans. Le 8 mai de la même année elle avoit été ſaignée dans ſon village, & on avoit ouvert l'artere. Lorſque la malade arriva, elle avoit une tumeur ſur le trajet du vaiſſeau, de la groſſeur d'un petit œuf. L'opération, après une préparation convenable, fut faite en ouvrant les tégumens, pour faire ſortir les grumeaux de ſang durcis, preſque carnifiés & noirâtres. L'artere enſuite darda avec force; le tourniquet mis à l'aiſſelle arrêta le ſang. On mit quatre doubles d'amadou ſur l'ouverture de l'artere, de la charpie par-deſſus, & enfin le bandage ſerré. On lâcha un peu le tourniquet, & le ſang ne ſortoit pas. Un quart-d'heure après, le bras paroiſſoit un peu chaud; mais on ne ſentoit point de pouls. Le 20 il ſortit un peu de ſang gâté & puant. La gangrene s'empara de tout le bras, & la malade mourut le 27 juillet.

L'aorte, en ſe diviſant & ſubdiviſant, prend pluſieurs

noms, ce qui établit autant d'arteres, qui toutes cependant viennent immédiatement ou médiatement de l'aorte. Pour ne pas mettre ici une répétition évidente, nous donnerons la description de chaque artere dans son lieu & son rang.

ARTÉRIEL, ce qui a rapport ou ce qui appartient aux arteres. On pense que le sang artériel est plus chaud, plus vermeil, plus spiritueux que le sang veineux.

Le conduit *artériel* dans le fœtus est un canal de communication entre l'aorte & l'artere pulmonaire, par lequel le sang passe de l'artere pulmonaire dans l'aorte, tant que l'enfant n'a pas respiré. Lorsque le sang trouve une issue par les poumons au moyen de la respiration, ce conduit se ferme, les parois se rapprochent & forment le ligament *artériel*.

La veine *artérielle*, ou la veine pulmonaire.

ARTERIO-GRAPHIE, *arterio-graphia*, description des arteres.

ARTERIOLE, *arteriola*, petite artere.

ARTERIO-LOGIE, *arterio-logia*, discours raisonné sur les arteres.

ARTERIO-TOMIE, *arterio-tomia*, dissection ou préparation anatomique des arteres.

ARTERIEUX, euse, qui tient de la nature de l'artere; veine artérieuse. C'est le nom de l'artere pulmonaire. *Voyez* PULMONAIRE.

ARTERIO-PITUITEUX. Ruysch a fait connoître dans les narines, des vaisseaux singuliers qu'il nomme *arterio-pituiteux*, qui rampent suivant la longueur des narines, & font de longues aréoles réticulaires.

ARTHRODIE, ἀρθρωδία, mot formé du grec ἄρθρον, articulation, & de δέχομαι, je reçois. C'est une espece d'articulation, dans laquelle la tête plate d'un os est reçue dans une concavité peu profonde d'un autre os : telle est l'articulation des os du métacarpe avec les premieres phalanges des doigts, des apophyses obliques des vertebres entre elles, &c.

ARTHRON, ἄρθρον, jointure. *Voyez* ce dernier. Les anciens ont nommé ἄρθρον l'articulation des os avec mouvement; & l'articulation sans mouvement est nommée par eux symphyse, συμφυσις.

ARTHROSE, *arthrosis*, ἄρθρωσις, d'ἀρθρόω, articuler. Ce

mot eſt ſynonyme à articulation. *Voyez* ce dernier.

ARTICULAIRE, *articularis, e*, qui appartient à l'articulation.

L'apophyſe *articulaire* du temporal n'eſt autre choſe que la baſe de l'apophyſe zigomatique, ou, pour mieux dire, qu'un rebord oſſeux aſſez conſidérable, qui paroît à la circonférence de la cavité glenoïde de cet os, & qui ſert à fortifier conſidérablement l'articulation de la mâchoire inférieure. C'eſt pour cette raiſon qu'elle porte le nom d'apophyſe *articulaire*.

Chaque vertebre a quatre apophyſes latérales, ſçavoir, deux à chaque côté, une en-haut, & une en-bas. On leur donne le nom d'apophyſes articulaires, parce qu'elles s'articulent les unes avec les autres, c'eſt-à-dire, les deux ſupérieures d'une vertebre avec les deux inférieures d'une autre vertebre. On les nomme *obliques*, parce qu'elles le ſont par rapport à celles avec leſquelles elles s'articulent. On les diſtingue en apophyſes obliques ſupérieures ou aſcendantes, & en apophyſes obliques inférieures ou deſcendantes. Ces quatre ſont les plus petites de toutes dans chaque vertebre, & elles ont chacune une facette cartilagineuſe.

On donne auſſi le nom d'*articulaire* à certains ligamens qui ſervent aux articulations. *Voyez* LIGAMENT.

Enfin *articulaire* eſt le nom du nerf axillaire. *Voyez* ce dernier, & NERF.

ARTICULATION, ἄρθρωσις, *articulatio, articulus, conjunctio, nodus, commiſſura, ſtructura, compages, compoſitio, ſyntaxis*. Ce mot ſe dit de la maniere dont les os ſont naturellement aſſemblés les uns avec les autres. Ce mot eſt dérivé du grec *arthron*, qui vient de *arho* qui ſignifie *j'adapte, j'ajuſte*, parce qu'effectivement les os ſont ajuſtés d'une maniere propre aux uſages auxquels ils ſont deſtinés.

Les anciens, dans l'explication des articulations, ont employé des termes qui ont paru embarraſſans à pluſieurs modernes, ce qui les a engagés à en ſubſtituer d'autres pour en faciliter l'intelligence, ſur-tout à la jeuneſſe. Pour bien remplir notre objet, nous croyons qu'il eſt néceſſaire d'expoſer ici les deux explications.

Des articulations, suivant les Anciens.

Tous les os du corps, selon le sentiment des anciens, sont articulés & joints ensemble en deux manieres, sçavoir, ou avec mouvement, ou sans mouvement. L'articulation des os avec mouvement est ce qu'ils ont appellé *arthron*; & celle qui n'en est pas, est nommée par eux *symphise.*

L'arthron est divisé en deux especes générales d'articulations, sçavoir, en diarthrose, ou articulation lâche & libre; & en sinarthrose, ou articulation serrée, gênée & obscure.

La diarthrose, ou articulation libre, est subdivisée en trois especes, sçavoir, en énarthrose, arthrodie & gynglime.

L'énarthrose se fait, lorsqu'une grosse tête est reçue dans une cavité profonde & qui lui est proportionnée : telle est la réception de la tête du fémur dans la cavité profonde, appellée *cotyloïde*, des os des hanches.

L'arthrodie au contraire se fait, lorsqu'il y a une disproportion entre la tête reçue & la cavité qui la reçoit : telle est la tête de l'humerus & la cavité superficielle, ou glénoïde de l'omoplate destinée à la recevoir.

Enfin le gynglime se fait, lorsque deux os se reçoivent mutuellement, ou, ce qui est le même, par une réciproque union de deux os : telle est l'articulation de l'humerus avec le cubitus. On peut distinguer quatre especes de gynglime, sçavoir, le gynglime proprement dit, le gynglime éloigné, le gynglime latéral, & le gynglime par pivot.

Le gynglime proprement dit est la réception mutuelle de deux os dont le mouvement est borné à l'extension & à la flexion : telle est l'articulation du cubitus avec l'humerus.

Le gynglime éloigné, lorsqu'y ayant trois os dans une partie, celui du milieu reçoit le supérieur, & est reçu en même tems lui-même par l'inférieur : telle est l'articulation des vertebres entre elles par leur corps.

Le gynglime latéral se fait, lorsqu'un os reçoit supérieurement un autre os, dont il est reçu inférieurement : telle est la jonction des deux os de l'avant-bras, puisque le cu-

bitus reçoit ſupérieurement le radius, dont il eſt reçu lui-même inférieurement.

Enfin le gynglime par pivot eſt celui qui ſe rencontre lorſqu'un os tourne autour d'un autre, comme une roue autour de ſon eſſieu : telle eſt l'articulation de la premiere vertebre du col avec la ſeconde. Voilà quelles ſont les articulations avec mouvement ſenſible & manifeſte ; voyons à préſent celles qui ſe font avec des mouvemens gênés & obſcurs.

La ſinarthroſe eſt la ſeconde eſpece d'articulation avec mouvement ; mais dans celle-ci il eſt gêné, ſerré, & beaucoup moins ſenſible que dans la précédente. On peut néanmoins la diviſer, de même que la diarthroſe, en énarthroſe, arthrodie & gynglime.

L'énarthroſe avec mouvement gêné eſt la réception d'une groſſe tête dans une cavité qui lui eſt proportionnée, mais où le mouvement eſt très-peu ſenſible : telle eſt l'articulation de la tête de l'os aſtragal avec la cavité de l'os ſcaphoïde ou naviculaire du tarſe.

L'arthrodie avec mouvement gêné & obſcur ſe fait lorſque la tête d'un os eſt reçue dans une cavité qui ne lui eſt pas proportionnée : telle eſt la jonction de la premiere avec la ſeconde rangée des os du carpe.

Le gynglime avec mouvement ſerré eſt la réception mutuelle de deux os, ſans qu'il y ait beaucoup de mouvement. On peut établir auſſi trois eſpeces de gynglime avec mouvement gêné, ſçavoir, le gynglime proprement dit, le gynglime éloigné, & le gynglime latéral.

Le gynglime proprement dit avec mouvement obſcur eſt comme la jonction du calcaneum avec l'os aſtragal.

Le gynglime éloigné du même genre ſe fait par l'union des vertebres dorſales entre elles par leur corps.

Enfin le gynglime latéral avec mouvement ſerré ſe trouve dans la réception mutuelle du tibia & du peroné, le tibia étant reçu ſupérieurement par le peroné, par qui il eſt reçu à ſon tour inférieurement.

Si on n'établit point ici de gynglime par pivot avec mouvement gêné, c'eſt qu'il eſt impoſſible qu'un os tourne autour d'un autre, ſans qu'il y ait un mouvement libre & ſenſible, & qu'ici il doit être gêné & obſcur.

Pour

Pour combiner à préſent en précis tout ce qu'on vient de dire, il faut remarquer ſeulement que la diarthroſe, qui eſt l'articulation avec mouvement aiſé, & la ſinarthroſe qui eſt l'articulation avec mouvement difficile, ſont toutes les deux également diviſées en énarthroſe, arthrodie & gynglime. L'énarthroſe ſe fait toutes les fois qu'une groſſe tête eſt reçue dans une cavité profonde & qui lui eſt proportionnée. Le mouvement eſt-il libre ? ce ſera une énarthroſe de diarthroſe : eſt-il gêné ? ce ſera une énarthroſe de ſinarthroſe. L'arthrodie ſe fait, lorſqu'une tête eſt reçue dans une cavité qui ne lui eſt pas proportionnée. Le mouvement eſt-il libre ? ce ſera une arthrodie de diarthroſe : le mouvement eſt-il gêné ? ce ſera une arthrodie de ſinarthroſe. Enfin le gynglime ſe fait par la réception mutuelle ou réciproque de deux os. Le mouvement eſt-il libre ? c'eſt un gynglime de diarthroſe : le mouvement eſt-il gêné ? c'eſt un gynglime de ſinarthroſe. Il en eſt de même des autres eſpeces de gynglime, qui ſeront des gynglimes de diarthroſe, dès qu'ils permettront un mouvement libre ; & au contraire des gynglimes de ſinarthroſe, s'ils ne permettent que des mouvemens difficiles.

La ſeconde eſpece d'articulation générale eſt la ſymphiſe, dans laquelle les os ſont unis de façon à n'exécuter aucun mouvement. Les anciens ont établi deux ſortes de ſymphiſe, ſçavoir, une qui ſe fait ſans moyen, & l'autre qui ſe fait avec moyen. La ſymphiſe ſans moyen, que quelques Auteurs confondent avec la ſyncondroſe, eſt de trois eſpeces, ſçavoir, la ſuture, l'harmonie & la gomphoſe.

La ſuture eſt une eſpece d'engrainure, dans laquelle l'union de deux os ſe fait en maniere de deux feuillets de ſcie entrelacés l'un dans l'autre au moyen de leurs dentelures : telle eſt la jonction des os du crâne entre eux.

L'harmonie eſt l'union de deux os par une ſimple application, enſorte qu'elle ne préſente point de dentelures. Les anciens ont cité pour exemple de l'harmonie, la jonction de quelques-uns des os de la face.

Enfin la gomphoſe ou l'enchâſſement ſe fait, lorſqu'un os eſt comme enclavé dans un autre, à-peu-près comme une cheville ou un clou dans du bois. Cette eſpece de ſym-

phiſe eſt ſenſiblement marquée dans l'enchâſſement des racines des dents dans les foſſes alvéolaires.

La ſeconde eſpèce de ſymphiſe, ou celle qui eſt avec moyen, eſt auſſi diviſée en trois, ſçavoir, en ſinévroſe, ſinchondroſe, & ſiſarcoſe.

La ſinevroſe unit les os par le moyen des ligamens, comme l'eſt l'os hyoïde aux apophyſes ſtiloïdes des temporaux.

La ſinchondroſe joint les os enſemble par le moyen des cartilages, comme le ſont les os pubis entre eux, & les vertebres par leurs corps.

La ſiſarcoſe enfin unit des os enſemble par le moyen des chairs : telle eſt la jonction de l'omoplate avec les côtes par le ſecours des muſcles.

Quelques-uns ajoutent une quatrieme eſpece de ſymphiſe avec moyen, qu'ils appellent *meningoſe*, dans laquelle les os ſont unis au moyen des membranes, ainſi que le ſont les os du crâne dans le fœtus, les ſutures n'étant pas encore formées.

Des articulations, ſuivant les Modernes.

Les modernes ont rangé toutes les articulations ſous quatre eſpeces générales, qui ſont, le genou, la charniere, la couliſſe & le pivot.

L'articulation par genou ſe fait toutes les fois qu'une tête plus ou moins groſſe ſe trouve reçue dans une cavité plus ou moins profonde, & que le mouvement eſt libre en tout ſens : telle eſt l'articulation de la tête du fémur dans la cavité profonde des os des hanches, & celle de la tête de l'humerus dans la cavité ſuperficielle de l'omoplate.

Le genou a été diviſé en genou parfait & en genou imparfait ; le parfait eſt celui qui ſe paſſe dans l'articulation du bras avec l'omoplate, parce que le mouvement y eſt très-libre, très-étendu, & que le membre peut s'éloigner conſidérablement du tronc. Le genou imparfait eſt celui qui ſe rencontre dans l'articulation du fémur avec les os des hanches, dans laquelle le mouvement ſe trouve moins libre que dans le précédent.

Le genou eſt encore diviſé en vrai & en faux. Le genou vrai ſe rencontre dans les deux exemples que l'on vient de citer ; & le faux, dans l'articulation de la premiere phalange du pouce avec l'os trapeſe du carpe.

La charniere eſt une articulation dans laquelle le mouvement ſe trouve borné à l'extenſion & à la flexion ; elle eſt comparée communément à la charniere des tabatieres & à celle des volets de fenêtres : telle eſt l'articulation de l'humerus avec le cubitus.

La couliſſe eſt l'union de deux os, qui ſe fait de telle ſorte qu'ils gliſſent l'un ſur l'autre en maniere de chaſſis : telle eſt l'articulation qui ſe paſſe entre les apophyſes obliques aſcendantes & les obliques deſcendantes des vertebres, leſquelles gliſſent les unes ſur les autres dans les différens mouvemens que l'épine du dos exécute.

Enfin l'articulation par pivot eſt celle qui ſe fait lorſqu'un os tourne autour d'un autre, comme la premiere vertebre autour de l'apophyſe dentiforme de la ſeconde.

Les modernes n'ont preſque rien changé à la ſymphiſe, ſi ce n'eſt qu'ils ont réfuté la ſymphiſe ſans moyen des anciens ; & quant à la ſymphiſe avec moyen, ils en ont ſeulement adouci les termes ; c'eſt-à-dire, qu'ils ont appellé la ſinevroſe *ſymphiſe ligamenteuſe ;* la ſinchondroſe, *ſymphiſe cartilagineuſe ;* la ſiſſarcoſe, *ſymphiſe charnue ;* & la meningoſe, *ſymphiſe membraneuſe.*

Un Auteur moderne penſe que la ſymphiſe avec moyen ne doit pas être regardée comme une articulation diſtincte, mais qu'il eſt plus raiſonnable de conſidérer les ligamens, les cartilages, les chairs & les membranes comme des moyens dont la nature s'eſt ſervie pour maintenir les os articulés ; car ces différentes parties ſe rencontrent preſque toujours dans toutes les eſpeces d'articulations mobiles ; & de-là il ſeroit néceſſaire de conclure que toutes les articulations ſeroient des ſymphiſes avec moyen.

Un Chirurgien doit bien s'appliquer à connoître la maniere dont les os ſont aſſemblés, tant pour ſçavoir quand ils ſont déplacés, que pour les pouvoir réduire. Pour parvenir à une bonne réduction, il faut avoir égard à trois choſes : au lieu d'où l'os eſt ſorti, au chemin qu'il a tenu en ſe déplaçant,

& à l'endroit où il eſt retenu. L'art de bien connoître les luxations eſt difficile.

Dans la réduction d'une luxation, on peut opérer avant que de faire l'appareil, quand il n'y a rien qui l'empêche; mais il n'en eſt pas de même dans la réduction d'une fracture; il faut que l'appareil ſoit prêt avant que l'on en faſſe la réduction.

Les ligamens des articles s'abreuvent quelquefois de ſéroſités & ſe relâchent, ce qui occaſionne des diſlocations qui ſont toujours difficiles à guérir, & ſouvent entierement incurables.

Il ſe fait auſſi quelquefois des diſlocations chez les perſonnes qui ſont attaquées de la goutte, ce qui arrive par le dépôt d'une matiere plâtreuſe, qui s'accumulant dans l'article, écarte l'un de l'autre les deux bouts des os articulés. Ces luxations ſont au moins auſſi fâcheuſes que celles dont on vient de parler, & qui arrivent par le relâchement des ligamens. On a vu des os chaſſés de leurs cavités, & entierement luxés par des fongus qui avoient pris naiſſance dans les articles.

ARTICULER. Il ſe dit des os qui ſont articulés, unis enſemble. *Voyez* ARTICULATION. Et il s'applique auſſi aux mots, aux paroles qui ſont articulées, prononcées. *Voyez* VOIX, PAROLE.

ARY-ARYTENOÏDIEN, nom d'un muſcle qui quelquefois eſt ſitué tranſverſalement entre les deux cartilages arythenoïdes, auxquels il s'attache. On y obſerve des fibres qui ſe croiſent en X, ce qui a donné lieu à la diſtinction que l'on en a faite en grand & en petit arytenoïdien, ou en arytenoïdien croiſé & en tranſverſal.

ARYTENO-EPIGLOTTIQUE, nom d'une paire de muſcles de l'épiglotte, qui viennent de la tête des cartilages arytenoïdes, & s'inſere antérieurement aux bords de l'épiglotte.

ARYTENOÏDE, *arytenoïdeus, a, um*, ἀρυταινοειδής, nom de deux cartilages du larynx, ſitués à la partie poſtérieure & ſupérieure du cartilage cricoïde. Ce mot eſt compoſé d'ἀρύταινα, aiguiere, & εἶδος, figure.

La figure de ces cartilages approche de celle d'une pyra-

mide. Ils sont joints par leur base, & à peu de distance l'un de l'autre, avec le cricoïde. La partie antérieure de ces cartilages est convexe, & la postérieure concave, formant comme une espece d'échancrure.

ARYTENOÏDIEN, nom de trois muscles du larynx, dont deux sont appellés *arytenoïdiens croisés*, & le troisieme *arytenoïdien transversal*. *Voyez* ARY-ARYTENOÏDIEN.

ARYTENOÏDIENNES. M. Morgagni a découvert sur la partie antérieure des cartilages arytenoïdes du larynx, deux petites glandes qu'il a nommées, à raison de leur situation, *arytenoïdiennes*. Elles sont du nombre des conglomérées, & leur usage est de fournir une humeur lymphatique qui mouille l'intérieur du larynx.

ASARCON, ἄσαρκον, d'*a* privatif, & σὰρξ, chair : qui n'a point de chair. Aristote employe ce terme pour signifier la tête qui, en comparaison de l'estomac & du bas-ventre, a très-peu de chair.

ASCENDANT, *ascendens*, se dit des parties qui sont supposées prendre naissance dans une partie, & se terminer dans une autre, en s'approchant du plan horisontal du corps.

L'aorte *ascendante*, c'est le tronc supérieur de l'artere qui fournit le sang à la tête. *Voyez* AORTE.

La veine-cave *ascendante* est une grosse veine formée par la rencontre & la réunion des deux iliaques. *Voyez* VEINE-CAVE.

Plusieurs Anatomistes l'ont appellée *veine-cave descendante*, parce qu'ils s'imaginoient que le sang descendoit du foie par cette veine, pour fournir du sang aux parties qui sont au-dessous du diaphragme : mais les modernes ont démontré qu'elle avoit un usage tout-à-fait contraire, & qu'elle servoit à porter le sang des parties inférieures au cœur : d'où lui est venu son nom d'*ascendante*.

On donne encore le nom d'*ascendant* à l'oblique interne muscle du bas-ventre. *Voyez* OBLIQUE (muscle).

Ascendant est encore le nom d'un muscle du nez, appellé *myrtiforme*, ou oblique *ascendant*. Il a ses attaches fixes à l'os maxillaire, vis-à-vis le fond de l'alvéole de la dent

canine, & se termine aussi au cartilage qui forme l'entrée de la narine.

ASSEMBLAGE des os. *Voyez* ARTICULATION.

ASSEMBLÉ, ÉE, *adj.* Il se dit de plusieurs glandes réunies dans un même endroit.

ASSIMILATION, *assimilatio*, ἐξομοίωσις, ὁμοίωσις. C'est l'action par laquelle les alimens sont altérés & assimilés à la partie qui les reçoit.

ASTRAGAL ou ASTRAGALE, *astragalus*, ἀστράγαλος. C'est un os du tarse, qui a une éminence convexe, articulée par ginglyme avec le tibia. Il est le plus supérieur de tous les os du tarse.

Quelques-uns appliquent le nom d'*astragale* aux vertebres du col. Homere, dans son Odyssée, employe ce terme dans ce sens.

On peut distinguer dans l'astragal cinq faces qui sont presque toutes articulées & revêtues d'un cartilage.

La face supérieure est convexe & un peu concave dans sa longueur, & est articulée avec le tibia. L'inférieure est concave, comme en deux facettes articulaires, séparées par une gouttiere, & s'articule avec le calcaneum. L'antérieure est arrondie & articulée avec le scaphoïde ou naviculaire. Des deux latérales qui sont les moins considérables, la latérale externe qui est la plus grande, est articulée avec la malléole externe; & la latérale interne, avec la malléole interne: & comme la malléole externe, qui est faite par l'extrémité inférieure du péroné, est plus longue, il est à observer que la luxation du pied se fait presque toujours endedans, & qu'elle ne se peut faire en-dehors que quand le peroné est cassé ou écarté du tibia par la rupture des ligamens qui unissent ces deux os, ce qui met presque toujours le malade dans le danger de perdre la jambe, tant à cause de la difficulté de la réduction, que par rapport à l'énorme dépôt qui se fait sur la partie, & qui donne lieu à l'inflammation, la fievre & la mortification, que l'on ne peut arrêter que par l'amputation.

J'ai vu une femme qui, en badinant avec son mari, se jetta par la fenêtre. Elle se luxa si bien le pied, que l'extrémité du tibia paroissoit à nud, au moins de deux pouces de

longueur. On en vint à l'amputation du membre qui se mortifioit. Après l'opération, la malade se trouva fort bien, & la suppuration s'établit malgré de fréquentes hémorragies. Elle cessa peu de tems après, & la malade mourut, quoique d'un tempérament robuste & vigoureux.

ATLAS, ἄτλας. On nomme ainsi la premiere vertebre du col, parce que la tête est appuyée sur elle. Elle est de figure presqu'ovale, & a à sa face supérieure deux cavités pour recevoir les condyles de l'occipital, avec lequel elle s'articule. Elle reçoit l'apophyse odontoïde de la seconde vertebre; elle n'a presque point d'apophyse épineuse.

ATRABILAIRE, adj. *atrabilarius, a, um*, qui a du rapport avec la bile noire.

Les capsules atrabilaires, ainsi appellées par les anciens, parce qu'ils avoient cru qu'elles séparoient ce qu'ils nommoient l'humeur atrabilaire, sont nommées par les modernes *reins* succenturiaux, ou glandes surrenales. Ce sont deux corps applatis, d'une figure irréguliere, qui approche de la triangulaire. Elles égalent presque les reins en grosseur dans le fœtus, mais elles ne croissent pas dans la suite à proportion des autres parties. Elles sont d'une substance assez mollasse, recouverte d'un tissu cellulaire. Elles sont appellées *surrenales*, parce que chacune d'elles tient à la partie supérieure du rein.

Les arteres des glandes surrenales viennent des arteres voisines, quelquefois de l'aorte immédiatement. Leurs veines se rendent pareillement dans les veines voisines. Les nerfs sont des branches de l'intercostal.

L'usage de ces parties n'est pas bien connu. Peut-être qu'une partie du sang qui dans l'adulte est porté aux reins pour fournir la matiere de l'urine, se porte aux glandes surrenales dans le fœtus, en qui la sécrétion de l'urine doit être peu abondante.

M. Lieutaud pense que le suc amer, qui se filtre dans ces capsules, est savonneux & propre, en se mêlant au sang veineux, à lui rendre la fluidité qu'il auroit perdue dans le cours de l'articulation : il présume qu'il est inutile de chercher les vaisseaux excréteurs des capsules, & qu'elles n'en ont point d'autres que les veines elles-mêmes, par lesquelles le suc est absorbé & porté dans la veine-cave, où il sert à

délayer le ſang & à lui donner aſſez de fluidité pour qu'il puiſſe monter juſqu'à l'oreillette droite du cœur.

La *véſicule atrabilaire* eſt un petit réſervoir qui reçoit la bile du foie, la retient pendant quelque tems; & comme cette bile s'y épaiſſit, elle devient plus foncée en couleur: c'eſt là pourquoi on l'a appellée atra-bile ou bile noire. *Voyez* BILE, & VESICULE du fiel.

ATTENTIF, qui donne de l'attention. *Voyez* ATTENTION.

ATTENTION. C'eſt de la part de l'ame une application volontaire à quelque choſe, comme à un diſcours, à un ouvrage, &c. Il y a des perſonnes qui, débarraſſées ou totalement exemptes des ſoucis qui ſuivent nos jours, ſont faciles à donner attention à quelque choſe; mais il y en a d'autres à qui mille ſoucis, mille affaires enlevent preſque toute l'attention à un objet ſeul, & les rendent fort diſtraites. *Voyez* DISTRACTION.

ATTROUPÉ, ÉE, *adj.* ſe dit de certaines glandes qui ſont réunies dans un même endroit. *Voyez* GLANDE.

AVALER, terme de Phyſiologie. *Voyez* DEGLUTITION.

AVANT-BRAS. L'avant-bras eſt cette partie du corps humain, qui s'étend depuis l'extrémité inférieure du bras juſqu'au haut du poignet.

AVANT-CŒUR *ou* ANTI-CŒUR. C'eſt cette partie creuſe proche le cœur, communément appellée le *creux de l'eſtomac*, & par quelques-uns *ſcrobiculus cordis*. Ce mot eſt compoſé de *ἀντι*, *contra*, contre, & de *cor*, cœur.

AUDITIF, VE, adj. *auditivus, a, um;* ou *acouſticus, a, um.* Il ſe dit de tout ce qui appartient ou qui a du rapport à l'organe de l'ouïe. Le conduit auditif externe commence par le trou auditif externe; il a environ cinq ou ſix lignes de profondeur; il eſt creuſé obliquement de derriere en devant; il ſe termine en dedans par un bord circulaire, qui a dans ſa circonférence une raînure ſituée entre l'apophyſe maſtoïde & la fiſſure ou fêlure articulaire. Ce conduit manque dans les enfans, & on trouve à ſa place un petit cercle oſſeux, qui dans les adultes devient la baſe de ce conduit.

Le trou *auditif* externe s'obſerve à la face latérale externe

de l'os des tempes, & le trou *auditif* interne ſe remarque dans la face poſtérieure du rocher. *Voyez* TEMPORAL.

L'artere *auditive* externe ſe diſtribue à l'oreille externe; c'eſt un rameau de la carotide externe.

L'auditive interne ſe diſtribue à l'oreille interne, en paſſant par le trou auditif interne : c'eſt un rameau de l'artere baſilaire.

Les nerfs *auditifs* naiſſent de la partie latérale & poſtérieure de l'éminence annulaire. Chacun de ces nerfs eſt double ou partagé en deux cordons qui s'accompagnent de fort près, & vont enſemble gagner le trou auditif interne de l'os pierreux. L'un de ces cordons eſt grêle, ferme & antérieur : on le nomme la *portion dure* du nerf auditif. L'autre cordon eſt moins ferme & poſtérieur : on l'appelle la *portion molle* de ce nerf.

La portion molle du nerf auditif pénetre dans la partie du labyrinthe, nommée le *veſtibule*, pour ſe perdre enſuite dans les trois canaux demi-circulaires & dans les rampes du limaçon. C'eſt à cette portion que convient proprement le nom de *nerf auditif*.

La portion dure du nerf auditif entre dans un conduit appellé *aqueduc de Fallope*. Dans ce trajet elle envoie à la dure-mere un petit rameau par un trou particulier de l'os pierreux, & elle en fournit auſſi un autre lequel, joint à un rameau de la troiſieme branche de la cinquieme paire, forme la corde du tambour. Elle jette encore d'autres rameaux plus petits aux muſcles & aux autres parties de la caiſſe du tambour; & avant que de ſortir de ſon conduit, elle reçoit la branche du nerf de la cinquieme paire, dont nous venons de parler. La portion dure ſort enſuite de l'aqueduc de Fallope par l'iſſue de ce conduit, laquelle ſe trouve entre l'apophyſe maſtoïde & la ſtyloïde, & ſe nomme, à cauſe de ſa ſituation, trou *ſtylo-maſtoïdien*. Au ſortir de ce trou, elle fournit un rameau qui remonte en arriere de l'oreille, va ſe répandre dans toutes les parties de l'oreille externe, & vers l'apophyſe maſtoïde.

Les veines *auditives*, ou les veines de l'oreille, dépoſent dans les jugulaires le ſang ſuperflu.

AVEUGLE, trou du frontal. *Voyez* CUL-DE-SAC.

AVEUGLES, conduits aveugles de l'urethre. *Voyez* LACUNES de l'urethre.

AUGE. On diſtingue trois ſortes de canaux, dans leſquels nos fluides ſont contenus. Le liquide a dans les uns un mouvement continuel : tels ſont les arteres, les veines & autres vaiſſeaux coniques & cylindriques. Dans les autres, l'humeur ſéjourne, comme dans la veſſie, dans la véſicule du fiel, dans les follicules adipeux ; & on les appelle *réſervoirs.* Dans les troiſiemes, l'humeur coule, mais d'un mouvement interrompu, & ils ſont tantôt vuides & tantôt pleins : tels ſont les ventricules & les oreillettes du cœur ; & c'eſt ce qu'on appelle *auges.*

AURICULAIRE, ce qui appartient ou qui a rapport à l'oreille. *Voyez* OREILLE.

AURICULAIRE, nom du cinquieme, ou petit doigt de la main, parce qu'on s'en ſert quelquefois pour nettoyer l'oreille.

AUTOMATIQUE, dans l'œconomie animale, ſe dit des mouvemens qui dépendent uniquement de la ſtructure des corps, & ſur leſquels la volonté n'a aucun pouvoir.

AUTOPSIE. Ce mot eſt grec, de *ἀυτὸς*, ſoi-même, & de *ὄψις*, vue. C'eſt l'action de voir une choſe de ſes propres yeux.

L'*autopſie* des anciens étoit un état de l'ame, où l'on avoit un commerce intime avec les Dieux.

AUXILIAIRE, *auxiliaris*, *e*, ſe dit de toutes les parties qui paroiſſent être de quelque ſecours aux autres. Les ligamens auxiliaires de la membrane capſulaire de l'avant-bras avec le coude. *Voyez* LIGAMENT.

On nomme *auxiliaires* certains muſcles de l'épine. Ces muſcles ſont pluſieurs petites maſſes charnues, placées en droite ligne entre les apophyſes obliques & tranſverſes des vertebres de l'une à l'autre, & quelques-unes entre les apophyſes épineuſes & tranſverſes dans une direction oblique. Ces muſcles ſont des coadjuteurs des grands muſcles dorſaux, & ſervent à l'extenſion de l'épine.

AXE, *axis.* Ce mot ſignifie aiſſieu. C'eſt le nom de la ſeconde vertebre du col ; elle a un corps plus conſidérable que toutes les autres vertebres du col ; a ſa partie ſupé-

rieure & antérieure eſt une apophyſe appellée *odontoïde*, qui entre dans la premiere vertebre.

On dit communément que c'eſt ſur la ſeconde vertebre que la tête ſe tourne à droite & à gauche; mais il n'eſt pas poſſible que la face ſe tourne de la valeur d'un quart de cercle, c'eſt-à-dire juſqu'à l'épaule, ſur cette ſeule vertebre; car la moëlle de l'épine ſeroit alors coupée tranſverſalement par la premiere vertebre : ce qui cauſeroit la mort ſur le champ. Toutes les vertebres du col concourent donc à ce mouvement, quand il eſt fort ſenſible.

M. Petit dit, dans ſon Traité des maladies des os, qu'il a obſervé que dans preſque tous les pendus, la premiere vertebre du col étoit entierement ſéparée de la ſeconde, & que c'eſt peut-être cette ſéparation qui eſt la principale cauſe de leur mort. Cette même ſéparation ne peut guere arriver que par la rupture ou la forte diſtenſion du ligament tranſverſal de la premiere vertebre du col. Il eſt important d'obſerver que ce même ligament ſe rompt quelquefois chez les enfans que l'on ſouleve de terre en leur mettant une main ſur la tête & l'autre ſous le menton, ce que l'on appelle *faire voir à l'enfant ſon grand-pere*. Il y a eu pluſieurs enfans qui ont ſubitement perdu la vie par un jeu pareil.

La luxation des deux premieres vertebres du col eſt mortelle.

AXILLAIRE, *axillaris, -e*, ce qui a du rapport ou ce qui appartient à l'aiſſelle.

L'artere *axillaire* eſt une ſuite de la ſouclaviere qui prend ce nom de ſon paſſage ſous l'aiſſelle. Elle jette quatre ou cinq branches principales, ſçavoir, la thorachique ſupérieure ou mammaire externe, la moyenne & l'inférieure, la muſculaire ou ſcapulaire interne, & l'humérale.

Les glandes *axillaires* ſéparent de la maſſe du ſang l'humeur qui lubrefie ſans ceſſe cette partie qui, ſans cette ſage précaution de la part de l'Auteur de la nature, ne manqueroit pas de s'échauffer par le frottement, de s'enflammer, de s'écorcher, &c.

Le nerf *axillaire* ou *articulaire* prend ſon origine des deux dernieres paires cervicales, & paroît n'être qu'une groſſe branche du nerf radial. Il va dans le creux de l'aiſ-

ſelle, derriere la tête de l'os du bras. Il ſe diviſe en pluſieurs rameaux qui ſe diſtribuent aux muſcles deltoïde ou ſous-ſcapulaire.

La veine *axillaire* paſſe ſous les aiſſelles, & ſe diviſe en pluſieurs branches, ſçavoir, la ſupérieure, l'inférieure, l'externe & l'interne, &c. qui ſont répandues ſur le bras.

On donne le nom d'*axillaire* à la ſeconde vertebre dorſale, parce qu'elle répond aux aiſſelles.

AZYGOS, ἄζυγος, d'*a* privatif, & ζυγὸς, paire. Ce mot eſt purement grec, & ſignifie *ſeul*. On le dit de différentes parties du corps qui ne ſont pas paires. La luette a un muſcle appellé *azygos*. M. Littre le décrit ainſi dans les Mémoires de l'Académie royale des Sciences, année 1718.

Ce muſcle, dit-il, a un pouce & demi de longueur; il eſt plus menu en ſes extrémités que vers ſon milieu, où il a environ une ligne & demie de groſſeur. Il traverſe la cloiſon de la bouche par ſon milieu, ſuivant la direction de la langue. Il eſt attaché, par ſon extrémité antérieure, à la partie poſtérieure des deux os du palais, à l'endroit de leur jonction. Enfin il eſt fort charnu, & ſes fibres charnues ſont longitudinales, & paroiſſent s'étendre, la plûpart, d'un bout du muſcle à l'autre: d'où il ſuit que, lorſque ce muſcle ſe contracte, il doit beaucoup raccourcir la luette, relever & rétrécir la partie poſtérieure de la cloiſon de la bouche.

Le muſcle décrit ici par M. Littre eſt compoſé de deux petits muſcles diſtincts & placés l'un à côté de l'autre. On les nomme les *épiſtaphilins*. Ils forment le muſcle azygos de M. Morgagni.

La veine *azygos*, ou veine ſans paire, *vena ſine pari*, eſt une veine ſituée dans la poitrine; elle verſe ſon ſang dans la veine-cave aſcendante. On la nomme *azygos*, parce qu'elle eſt ſeule.

La veine-cave, avant que de percer le péricarde, ſe diviſe en deux gros troncs, dont le ſupérieur ayant percé le péricarde, produit d'abord la veine azygos, qui naît poſtérieurement du côté droit de ce tronc, au-deſſus & proche du péricarde. Cette veine qui eſt fort remarquable, eſt couchée & deſcend le long de la partie latérale droite du corps des vertebres du dos; enſuite elle pénetre dans la cavité du

ventre inférieur, en paſſant entre les deux appendices du diaphragme, & ſe termine par une anaſtomoſe très-ſenſible, tantôt avec la veine renale ou émulgente, tantôt avec une veine lombaire voiſine, tantôt immédiatement avec le tronc inférieur de la veine-cave, & tantôt autrement.

Riolan & d'autres obſervateurs rapportent qu'on trouve quelquefois une azygos de chaque côté; mais cette obſervation eſt aſſez rare. En ce cas, on a remarqué que l'azygos du côté gauche ſe rencontre plutôt dans les femmes que dans les hommes; que ſon tronc s'ouvre dans la veine ſous-claviere gauche, & non dans la veine-cave ſupérieure; & que ſon extrémité inférieure ſe joint tranſverſalement ſous l'aorte deſcendante, avec l'azygos du côté droit.

BAI

BAILLEMENT. Le bâillement eſt un effet de la reſpiration, pendant lequel la poitrine ſe dilate lentement; & ayant reçu l'air peu-à-peu, elle le fait enſuite ſortir par une expiration forte. Ce mouvement ſe fait par l'action ſimultanée de preſque tous les muſcles ſur leſquels la volonté agit.

On pourroit peut-être ſoupçonner que le bâillement eſt produit par une cauſe légerement ſtimulante. Il y a lieu de croire que cette cauſe dépend de la circulation qui ſe fait avec peine, puiſqu'il n'a lieu pour l'ordinaire que quand on eſt preſſé par le ſommeil, lorſqu'on eſt menacé de la fievre, lorſque le ſang circule avec peine après la fatigue & la digeſtion, &c. ce qui paroît d'autant plus probable, que le bâillement eſt ſouvent accompagné d'une action de tous les membres, qui eſt néceſſaire pour accélérer la circulation : ainſi le bâillement peut être utile.

BAILLER, c'eſt reſpirer en ouvrant la bouche extraordinairement & involontairement. *Voyez* BAILLEMENT.

BALANUS, *βάλανος*, nom du gland de la verge. *Voyez* GLAND.

BANDE, *faſcia*, ſorte de lien plat & large pour enve-

lopper, retenir ou ſerrer quelque choſe : c'eſt dans ce ſens qu'on donne ce nom à différentes parties. La *bande médullaire* de la quatrieme paire de nerfs, *tractus medullaris.* Voyez CERVEAU. Les *bandes ligamenteuſes* des vertebres. Cette bande eſt couchée le long de la partie concave du corps des vertebres, en-dedans de l'épine, pour les unir. *Bande tendineuſe* d'Hyppocrate. *Voyez* POUPART *ou* FALLOPE (ligament).

BANDELETTE, *faſcicula*, petite bande. Les *bandelettes ligamenteuſes.* Voyez LIGAMENT.

BARBE, c'eſt le poil qui croît au menton & autres parties du viſage, ſur-tout des mâles adultes.

La barbe eſt la premiere marque de puberté; c'eſt un indice que la ſemence commence à ſe faire. Elle continue, ſi le ſang produit la même humeur prolifique; elle ceſſe de pouſſer, ou tombe, ſi cette ſécrétion importante eſt empêchée. On connoît par-là pourquoi la barbe & les cheveux tombent ſouvent dans la vieilleſſe. La voix d'un garçon reſſemble à celle d'une fille avant la ſécrétion de la ſemence, après quoi elle devient grave & rauque; & ce ſymptôme paroît avant la barbe.

BARRÉ, nom de l'os pubis. *Voyez* PUBIS. On nomme *barrées* les dents molaires qui ont pluſieurs racines écartées & crochues. *Voyez* DENT.

BARTHOLIN, nom d'un Auteur qui entre dans la dénomination de quelques parties qu'il a découvertes ou mieux développées. Nous aurons occaſion d'en parler.

BASE, *baſis*, ſe dit des parties qui ſervent de ſoutien à d'autres, ou des parties qui forment un des côtés de quelques autres qui ont la figure triangulaire. Baſe du cœur; c'eſt la partie ſupérieure & large de ce viſcere, d'où partent quatre gros vaiſſeaux, deux arteres, l'aorte & l'artere pulmonaire, & deux veines, la veine-cave & la veine pulmonaire.

La baſe de l'os hyoïde eſt la partie principale de cet os.

La baſe de l'omoplate, c'eſt le grand côté de cet os. *Voyez* OMOPLATE.

La baſe de l'étrier, os de l'ouie, eſt ſa partie principale.

La baſe de la tête, c'eſt la partie inférieure de la tête.

BASILAIRE, épithete de différentes parties qui ſont con-

ſidérées comme ſervant de baſes : c'eſt dans ce ſens que l'os ſacrum & l'os ſphénoïde ont été appellés os *baſilaires*.

L'apophyſe *baſilaire* ou cunéiforme de l'os occipital ſe nomme ainſi, parce qu'elle s'articule avec l'os baſilaire ou le ſphénoïde. C'eſt un grand alongement ou une groſſe avance qui eſt à la partie antérieure de l'os occipital, qui par cette apophyſe eſt articulé avec l'os ſphénoïde. L'éminence *baſilaire* eſt creuſée en gouttiere dans ſa partie ſupérieure ou interne, pour loger la moëlle alongée ; & c'eſt cette gouttiere ou foſſe, que l'on appelle auſſi *baſilaire*. L'apophyſe baſilaire de l'occipital ſe nomme encore *ſphénoïdale*.

L'artere *baſilaire* s'avance ſous la protubérance annulaire, où elle diſtribue pluſieurs branches ; & lorſqu'elle eſt parvenue à l'extrémité de cette apophyſe, elle ſe diviſe en deux, & s'anaſtomoſe avec les branches poſtérieures de la carotide.

Enfin on donne le nom de *baſilaire* à la derniere vertebre des lombes, parce qu'elle fait la baſe & le ſoutien des vingt-trois vertebres ſupérieures.

BASILEION, *βασίλειον*, os ſphénoïde. *Voyez* ce dernier.

BASILIQUE, *baſilicus*, *a*, *um*, ſe dit d'une partie qui paroît être plus utile qu'une autre, ou préférable à une autre.

La veine *baſilique* naît du rameau axillaire, & court dans toute la longueur du bras. C'eſt une des veines qu'on a coutume d'ouvrir en ſaignant au bras.

La veine baſilique du bras droit a été nommée par les anciens *veine hépatique* du bras, & ils ont appellé celle du bras gauche *veine ſplénique* du bras ; mais ils n'ont ainſi nommé ces deux veines que par l'ignorance où ils étoient de la circulation du ſang : c'eſt pourquoi l'on ne doit plus aujourd'hui leur donner ces noms.

BASIO-CERATO-GLOSSE. Le muſcle baſio-cerato-gloſſe, dont quelques-uns font deux portions ſous les noms de *baſio-gloſſe* & de *cerato-gloſſe*, eſt le troiſieme muſcle de la langue ; il a reçu ſon nom à raiſon de ſes différentes attaches ; il prend ſon origine à la partie ſupérieure du corps de l'os hyoïde, ainſi que de la partie voiſine de la corne du même os, d'où il monte enſuite pour ſe terminer tant à la racine de la langue, qu'à la partie latérale voiſine de ſon

corps. Son uſage eſt, lorſqu'il ſe contracte, de tirer la langue en dedans ou dans le fond de la bouche : ce qui ſe fait lorſqu'ayant mâché quelques alimens, nous les conduiſons dans la partie poſtérieure du goſier, pour leur faire enfiler la route de l'œſophage, action qui eſt encore conſidérablement favoriſée par un repli particulier que fait en même tems de devant en arriere tout le corps de la langue, au moyen duquel l'épiglotte eſt exactement appliquée ſur la glotte, crainte que quelque particule d'aliment n'entre dans la trachée-artere.

BASIO-GLOSSE, *baſio-gloſſus*, nom d'une paire de muſcles de la langue. Ils viennent de la baſe de l'os hyoïde & de la partie voiſine de la grande corne de ce même os, & s'inſerent aux parties latérales de la racine de la langue, pour la porter en arriere.

BASIO-PHARINGIEN, nom d'une paire de muſcles du pharynx. *Voyez* HYO-PHARINGIEN.

BASSIN, *pelvis*. On donne ce nom à la partie la plus inférieure de la cavité de l'abdomen, à cauſe de ſa reſſemblance à un baſſin ou à une aiguiere, appellée *pelvis* en latin.

Le baſſin eſt toujours plus large ou plus grand dans les femmes que dans les hommes, pour faire place à l'accroiſſement du fœtus.

Cette cavité eſt très-bien fortifiée par les os des hanches, le coccyx & l'os ſacrum, pour mettre à couvert des injures du dehors les parties qui y ſont contenues.

Le baſſin ou *baſſinet* des reins eſt un grand ſinus ou cellule membraneuſe dans la partie concave des reins. Des douze mammelons des reins ſortent douze canaux appellés tuyaux membraneux, *fiſtulæ membranaceæ*. Ils ſe réuniſſent enſuite en trois groſſes branches, d'où enfin il en réſulte une ſeule qui forme le baſſin ou baſſinet. Ce baſſin venant encore à ſe contracter ou rétrécir, ſe termine en un canal membraneux, appellé l'*uretere*.

BASSINET des reins. *Voyez* BASSIN & REIN.

BAS-VENTRE, tout ce qui eſt au-deſſous du diaphragme dans la cavité du ventre. *Voyez* ABDOMEN.

BATHME, *bathmis*, βαθμὶς, lien, baſe, fondement. Hippocrate & Galien ſe ſont ſervis de ce mot pour déſigner

le

le sinus ou la cavité naturelle d'un os, pour recevoir l'éminence d'un autre os, sur-tout à l'égard de l'articulation de l'humerus & du cubitus.

BATTEMENT, c'est l'agitation & la palpitation réciproque du cœur & des arteres, ce qui forme le pouls. *Voyez* SYSTOLE, DIASTOLE & POULS.

BAUHIN, nom d'un Auteur qu'on fait entrer dans la dénomination de quelques parties. La *valvule de Bauhin* est une réduplicature membraneuse & particuliere, qui se trouve dans l'intérieur du colon, environ son commencement, & à trois travers de doigt de son fond ou de son cul-de-sac. C'est cette production membraneuse que quelques-uns ont appellée la valvule du colon, d'autres la valvule du cœcum, d'autres la valvule de l'ileum, & d'autres enfin la valvule de *Bauhin*, du nom de celui qui l'a observée & décrite le premier.

BEC, *rostrum*, se dit des parties qui ont la figure d'un bec. Le *bec* de l'os sphénoïde est une apophyse de cet os. On nomme *bec-à-cuillier* une éminence qui se trouve dans la caisse du tambour de l'oreille.

BELEMNOÏDES, *belenoïdes* ou *beloïdes processus*, apophyse styloïde. *Voyez* STYLOÏDE. On donne aussi ce nom à l'apophyse de la partie inférieure du cubitus, d'où partent quelques ligamens qui unissent cet os au carpe.

BEX, βὴξ, la toux. *Voyez* ce dernier mot.

BICEPS, qui a deux têtes. Les Anatomistes ont donné ce nom aux muscles qui sont divisés par l'une de leurs extrémités en deux portions distinctes, qu'ils ont appellées *têtes*.

Le *biceps* du coude est situé le long de la partie interne du bras; une de ses têtes vient de la partie supérieure de la cavité glénoïde, & passe dans la sinuosité de l'humérus, entre les tendons du grand pectoral & du grand dorsal, comme dans une gaîne. L'autre tête vient de l'apophyse coracoïde, & s'unit avec la premiere vers le milieu de la partie interne du bras. Ce muscle va ensuite s'insérer par un fort tendon à une tubérosité qui se remarque un peu au-dessous de la tête du radius, après avoir fourni quelques fibres tendineuses, qui par leur épanouissement forment une aponévrose qui s'étend sur la partie supérieure & interne des muscles qui sont situés sur le cubitus.

On a vu des sujets où il s'est trouvé une troisieme tête à ce muscle, laquelle étoit charnue, venoit antérieurement de la partie presqu'inférieure de l'humerus, & alloit se perdre dans le corps du muscle près de sa fin.

Comme le tendon du biceps se trouve ordinairement sous la veine nommée *médiane*, qui paroît au milieu du pli du coude, il faut que les Chirurgiens prennent garde, en saignant, à ne pas piquer ce tendon qui en est fort proche. L'on s'apperçoit bientôt de cette faute, quand on l'a faite, par les fâcheux accidens dont cette piquure est suivie, qui sont une grande douleur que le blessé ressent à l'instant, une tumeur énorme qui arrive à tout le bras, l'inflammation & la fievre qui s'ensuivent; & si l'on ne remédie promptement à tous ces accidens, la convulsion & le délire succedent bientôt; & la mortification survenant à la partie, peut faire périr le blessé en fort peu de tems.

Lorsque pour cette maladie on auroit tenté les saignées pour diminuer l'inflammation, les cataplasmes anodins pour relâcher la partie tendineuse & diminuer la douleur, &c. & que le bras, malgré cela, menaceroit de se gangrener, je serois d'avis qu'on coupât tout-à-fait le tendon piqué, & les symptômes ne manqueroient pas de disparoître.

L'aponévrose du muscle biceps est plus exposée à être piquée dans la saignée que son tendon: aussi n'arrive-t-il que très-rarement que celui-ci soit blessé, c'est plutôt l'aponévrose; & les accidens qui accompagnent sa piquure, sont moins considérables que ceux de la piquure du tendon.

Dans l'interstice du muscle biceps & du deltoïde, à la partie extérieure du bras, l'on remarque un enfoncement qui est l'endroit où l'on applique le cautere. On l'apperçoit aisément, lorsqu'avec une main on étend & fléchit l'avant-bras alternativement, & qu'avec le pouce de l'autre main on touche cet endroit. Si l'on appliquoit un caustique sur un autre endroit outre qu'on intéresseroit l'action du bras, les douleurs qu'il causeroit au malade ne lui permettroient pas de le supporter long-tems.

Les usages du biceps sont de servir à la flexion de l'avant-bras, & il concourt à la supination, à raison de l'attache de son tendon à la tubérosité du radius. Ce muscle peut encore dans certaines occasions mouvoir le bras sur l'avant-

bras, le bras sur l'omoplate, & l'omoplate sur le bras, suivant l'observation de M. Winslow.

Le biceps de la jambe a deux portions d'inégale longueur : la plus longue a son attache postérieurement à la tubérosité de l'ischion, & la plus courte est attachée au côté extérieur de la ligne osseuse du fémur, à quatre travers de doigts ou environ au-dessus de ses condyles ; elle s'attache aussi à l'aponévrose du *fascia lata*, qui dans cet endroit forme comme une cloison entre le biceps & le vaste externe. Ces deux portions se réunissent ensuite, pour ne former ensemble qu'un seul corps de muscle, dont il part un tendon qui va se terminer à la partie supérieure & externe du péroné. Ce muscle est un des fléchisseurs de la jambe.

BICIPITALE, gouttiere bicipitale. On nomme ainsi une espece de coulisse ou de sinuosité, située entre les lignes qui partent de chacune des tubérosités de l'humerus. Dans cette sinuosité ou gouttiere glisse une des têtes du muscle biceps.

BILE, c'est une liqueur jaune & amere, séparée du sang dans le foie, & portée par les pores ou conduits biliaires dans le foie & dans la vésicule du fiel, & ensuite déchargée par le conduit commun ou canal cholidoque dans le duodenum. Ce mot vient du latin *bilis*, que quelques-uns font venir du grec *βία*, violence, parce que les gens bilieux sont sujets à la colere. D'autres le font venir du latin *bullire*, bouillir.

On distingue deux sortes de bile, l'*hépatique* & la *cystique* : la premiere, plus particulierement appellée *bile*, est séparée immédiatement dans le foie, d'où elle est rapportée dans le conduit hépatique. La seconde, appellée *fiel*, est séparée pareillement dans le foie, d'où elle coule par le conduit cystique dans la vésicule du fiel.

La bile est composée de parties aqueuses, salines, résineuses & sulfureuses, fort atténuées & bien mêlées ensemble ; elle est par conséquent savoneuse, très-pénétrante & très-propre à achever la dissolution des parties sulfureuses, gommeuses, mucilagineuses & salines des alimens.

Par les différentes expériences, on reconnoît que la bile est un mêlange d'huile & de sel alkali, tel que le savon. Les Auteurs l'appellent un savon animal.

Le foie la sépare d'un sang vénal, apporté par la veine

porte qui le reçoit de la rate, de l'estomac, des intestins & de l'épiploon, par un seul tronc de veine, formé de la réunion des veines qui viennent de ces différentes parties ; car une partie de ce sang a reçu une préparation. Une autre partie vient de l'estomac & des intestins, où elle s'est chargée, selon quelques-uns, de parties chyleuses. Et enfin une autre partie vient de l'épiploon, où elle s'est chargée de parties graisseuses.

La bile, séparée dans les glandes du foie, passe par les pores des vaisseaux biliaires, qui par leur réunion forment un canal appellé *hépatique*. D'autres petits canaux, découverts par MM. Winslow & Verdier, qui partent de ces pores du foie, & qui sont appellés *hépato-cystiques*, la portent dans la vésicule du fiel, d'où elle sort par un canal qu'on nomme *cystique*. Ce canal se joint avec l'hépatique, & ne forme avec lui qu'un seul conduit qu'on appelle *cholidoque*. Ce canal commun dépose la bile dans le duodenum.

La bile qui se trouve dans la vésicule est très-épaisse, très-jaune & très-amere. La compression des muscles du bas-ventre, la contraction de ses fibres charnues, & sur-tout la pression de l'estomac lorsqu'il est rempli, contraignent cette bile de couler dans le duodenum. Celle qui vient par le canal hépatique est plus fluide, plus transparente & plus douce que la premiere. L'action du diaphragme, celle des muscles du bas-ventre, & le mouvement progressif des liqueurs la font couler par ce canal dans le duodenum.

L'usage de la bile est de diviser le chyle, de le rendre plus fluide & plus doux, & d'exciter un certain mouvement dans les intestins. Quelquefois elle s'épaissit dans la vésicule jusqu'à consistance de pierre assez dure. Il en résulte des maladies affreuses qui souvent sont mortelles. Les fondans, comme les différens savons, doivent alors être mis en usage.

BILIAIRE, *biliarius*, *a*, *um*, *biliaris*, *e*, se dit de différentes parties qui ont rapport à la bile. Conduit *biliaire*. *Voyez* HÉPATIQUE (conduit).

Les pores biliaires sont des canaux qui ont leur source dans les glandes du foie. Ils s'unissent en plusieurs troncs d'une grandeur égale aux branches hépatiques, & les accompagnent toutes à-travers la substance entiere du foie, enveloppés dans la même capsule que la veine porte.

BILIEUX, EUSE, adject. qui abonde en bile. Une humeur bilieuse. *Voyez* BILE. Un tempérament bilieux. *Voyez* TEMPERAMENT.

BILS (de), nom d'un Auteur qu'on fait entrer dans la dénomination de quelques parties anatomiques.

BIVENTRE, *biventer*, διγαστρικὸς; à deux ventres, digastrique. On appelle muscles *biventres*, ou *à deux ventres*, ou muscles *digastriques*, ces muscles qui sont faits de deux portions charnues, mises bout à bout l'une de l'autre, & séparées par un tendon mitoyen. *Voyez* DIGASTRIQUE.

BLANC de l'œil, c'est la premiere tunique ou enveloppe de l'œil. On l'appelle aussi *albuginée* & *conjonctive*, parce qu'elle sert à unir les paupieres au globe de l'œil.

BLANCHE, substance médullaire du cerveau. *Voyez* MEDULLAIRE.

BOERHAAVE, c'est le nom de l'un des plus grands Professeurs en Médecine. On le fait entrer dans la dénomination de quelques parties.

BOIRE, action par laquelle on fait entrer des liqueurs dans la bouche, puis dans le gosier, pour les conduire dans l'estomac.

On boit en pompant, en suçant, quand on boit avec un chalumeau. Les enfans tettent leurs nourrices en suçant. On suce de même en buvant dans un verre, dans un biberon, ou lorsque l'on boit dans une riviere ou au bassin d'une fontaine. En suçant, on raréfie l'air de la bouche; & les liqueurs poussées par l'air extérieur, comme dans une pompe aspirante, entrent dans la bouche, où elles éprouvent moins de résistance de la part de l'air raréfié. Les liqueurs passent ensuite dans l'œsophage, & de-là dans l'estomac.

BORBORYGME, *borborygmus*, βορβορυγμὸς. Ce mot signifie un bruit excité dans le ventre par des vents accompagnés de quelque humidité. L'air contenu dans les alimens se développe par la digestion; il se raréfie par la chaleur, & roulant dans les intestins, y fait de tems en tems un petit bruit sourd.

BORD, *margo*, se dit d'une partie qui termine un tout, quel qu'il soit.

Le Bord *frontal* est le bord antérieur de l'os pariétal,

parce qu'il s'unit avec le frontal ; & par la même raiſon, le bord de l'os du front pourroit être appellé *pariétal*. Il en eſt de même des autres bords qu'on obſerve aux os du crâne, &c.

BORDÉ, adj. corps bordés, *corpora fimbriata*. C'eſt le nom d'un petit rebord collatéral, mince & plat, comme une eſpece de bandelette, que l'on remarque aux côtés externes des piliers poſtérieurs de la voûte à trois piliers du cerveau. *Voyez* CERVEAU.

BORGNE, adject. *cocles, itis*, qui a perdu un œil. On le dit par comparaiſon d'un petit conduit qui n'a pas de ſortie.

Le trou borgne du frontal. *Voyez* CUL-DE-SAC.

Trou borgne de la langue. *Voyez* LANGUE.

BOSSE, *gibbus*, épithete dont on ſe ſert pour caractériſer une éminence : ainſi l'on dit la protubérance ou boſſe occipitale. *Voyez* OCCIPITAL.

Les boſſes du front ſont au nombre de trois, plus ou moins apparentes ſur la face convexe de l'os coronal ; ſçavoir, une entre les deux arcades orbitaires, & deux autres plus élevées au-deſſus de chaque arcade. *Voyez* FRONTAL.

BOTALL, trou. On donne le nom de *trou botall* au trou ovale ſitué entre les deux oreillettes du cœur, de Botall, Conſeiller & Médecin de Charles IX, à qui on en attribue la découverte. *Voyez* CŒUR.

BOUBON, *βουβὼν*. Ce terme ſignifie quelquefois dans Hippocrate l'aîne, & le lieu où le fémur & l'os des hanches ſe rencontrent. D'autrefois il ſignifie les glandes de l'aîne, enflammées & tuméfiées.

BOUCHE, c'eſt une partie du viſage, compoſée des levres, des gencives, du dedans des joues & du palais. Dans l'article du GOUT, on trouvera une deſcription des parties de la bouche.

BOUFFE, nom que donne Dulaurens à la petite éminence formée par la rencontre des deux levres.

BOURLET *ou* BOURRELET ſe dit d'un certain rond formé par quelque partie acceſſoire. Par exemple, la cavité cotyloïde des os des îles eſt aggrandie & fortifiée par un *bourlet* cartilagineux & ligamenteux, qui regne ſur toute la circonférence de ſon bord, & donne par-là plus de place à la tête du fémur.

BOURSE *ou* BOURSES. Il ſe dit de deux ſacs formés par le darthos & le ſcrotum, qui enveloppent les teſticules comme dans une bourſe. *Voyez* SCROTUM.

BOYAU. *Voyez* INTESTIN.

BRACHIAL, LE, adject. *brachialis, e*, épithete que l'on donne aux différentes parties qui compoſent le bras. C'eſt dans ce ſens que l'on dit les nerfs brachiaux, l'artere brachiale, le muſcle brachial, &c. mais on donne plus particuliérement ce nom à l'artere qui eſt placée le long de l'humerus, & à deux muſcles, dont l'un eſt placé à la face interne, & l'autre à la face externe de ce même os, & ſont en conſéquence appellés l'un *brachial interne*, & l'autre *brachial externe*, ou *anconé externe*.

Le *brachial interne* a ſes attaches fixes antérieurement aux parties moyenne & inférieure de l'humerus, en s'avançant de côté & d'autre aux angles ou crêtes qui répondent à chaque condyle, & il va ſe terminer à la partie ſupérieure & interne du cubitus. Il y a pluſieurs fibres de ce muſcle qui ſe terminent au ligament capſulaire, ce qui empêche que ce ligament ne ſoit pincé dans la flexion de l'avant-bras par l'approche des os. Ce muſcle ſert à la flexion de l'avant-bras.

Le *brachial externe*, ou *anconé externe*, s'attache à la face externe de l'humérus, depuis ſon col juſqu'à ſon extrémité inférieure. Pluſieurs de ſes fibres naiſſent du ligament intermuſculaire externe. Toutes les fibres de ce muſcle vont plus ou moins obliquement de haut en bas, & de dehors en dedans, ſe terminer au grand anconé, & ſe confondre avec lui. Ce muſcle ſert à l'extenſion de l'avant-bras.

Il y a une réflexion à faire ſur ce muſcle. *Voyez* TRICEPS brachial.

L'artere brachiale vient de l'axillaire; & après que ſon tronc a produit la ſcapulaire interne, la thorachique ſupérieure ou mammaire externe, la thorachique inférieure & l'humérale, il s'étend par le milieu du bras (le long du nerf qui l'accompagne) juſques vers le milieu du pli du coude, en donnant en paſſant quelques branches aux parties voiſines.

Les nerfs brachiaux naiſſent de l'union des cinq dernieres paires cervicales & de la premiere dorſale qui ſe diviſe prin-

cipalement en six rameaux remarquables. En 1697, M. Duverney en caractérisa cinq par ces noms, le *musculo-cutané* ou *cutané externe*, le *médian*, le *cubital*, le *cutané interne* & le *radial*; & le sixieme a été appellé par M. Winslow *nerf axillaire* ou *articulaire*.

Outre ces gros nerfs brachiaux, il part plusieurs petites branches des paires cervicales, qui se distribuent aux épaules, à la poitrine, &c.

Les veines brachiales sont connues sous le nom de *basilique*, *céphalique* & *médiane*. *Voyez* ces mots.

Les anciens avoient donné le nom de *brachial* au carpe, d'où le mot *bracelet* paroît être tiré. On pourroit aussi le donner à l'humerus qui est l'os du bras.

BRACHIO-CUBITAL. On donne ce nom à un ligament qui unit l'os du bras ou l'humerus avec l'os du coude ou le cubitus.

BRACHIO-RADIAL, *brachio-radialis*, *le*, se dit des parties relatives au bras & au radius. On donne ce nom à un ligament qui unit le rayon ou radius avec l'os du bras ou l'humerus.

BRANCHE, *ramus*, *surculus*. C'est un nom qui se donne à quelques productions d'autres parties qui en sont considérées comme le tronc. Il se dit sur-tout des divisions des arteres & des nerfs.

Les arteres principales se divisent en branches, & ces branches se subdivisent en rameaux.

Les nerfs se divisent en branches, & ces branches en rameaux.

Les branches ou cuisses du clitoris, qui sont comme les racines des deux corps caverneux du clitoris, sont de même attachées au bord de la branche de l'os ischion, où elles se terminent peu-à-peu, quoiqu'une portion du tuyau membraneux paroisse dans quelques-unes s'étendre jusqu'à la tubérosité. Elles sont trois fois aussi longues que le tronc ordinaire du clitoris même ou des cuisses.

Les branches antérieures de la moëlle alongée, ou ses grosses branches, que l'on nomme aussi *jambes* antérieures de cette moëlle, *pédoncules* du grand cerveau, *bras* de la moëlle alongée, *cuisses* de la moëlle alongée, sont deux faisceaux médullaires très-considérables, dont les extrémi-

tés antérieures s'écartent l'une de l'autre, & les extrémités postérieures s'unissent, de sorte que les deux faisceaux représentent un V romain. Leurs extrémités antérieures paroissent se perdre au bas des corps cannelés. Les petites branches, ou branches postérieures de la moelle alongée, sont des productions latérales de la protubérance annulaire, qui vont se perdre dans le cervelet. On nomme aussi ces petites branches *jambes* postérieures du cervelet, *pedoncules* du cervelet.

Branches de l'ischion & du pubis. *Voyez* ISCHION & PUBIS. Branches de l'étrier. *Voyez* ETRIER. Branches du scalene muscle. *Voyez* SCALENE. Branches des vertebres, ce sont les parties postérieures de ces os.

BRAS, *brachium*, c'est une partie du corps humain, qui se termine d'un côté à l'épaule, & de l'autre à la main.

Chez les Médecins & les Anatomistes, le bras signifie seulement cette partie qui est entre l'épaule & le coude; le reste, depuis le coude jusqu'au poignet, se nomme l'*avant-bras*.

Le bras, dans ce dernier sens, n'a qu'un seul os appellé *humerus*.

L'autre partie du bras, ou l'avant-bras, est composé de deux os; le radius & le cubitus.

Observation sur un dépôt considérable.

La nuit du 20 avril 1761, le nommé Jean-Marie Desfarges, Boucher, de Fontaine en Lyonnois, âgé de vingt-cinq ans, homme vigoureux & bien portant, se sentit une douleur profonde & aiguë dans la partie moyenne & interne du bras gauche, sur le trajet des vaisseaux brachiaux. Par un préjugé vulgaire, il s'imagine que les nerfs sont foulés, & demande du secours à un nommé Virian, rabilleur prétendu, & Cabaretier de la rue Grenete. Celui-ci le confirmant dans ses idées, lui assure qu'un tiraillement de toutes parts sera le spécifique remede aux nerfs *croisés* (c'étoit le terme du Charlatan) de ce bras. Il se met donc en fonction, & après avoir fait plutôt l'office de Bourreau que d'Opérateur, il le renvoie avec promesse de parfaite guérison. Le malade de retour chez lui, fut en proie

aux plus vives douleurs. Il fit usage du cataplasme anodin ; qu'on lui conseilla ; malgré ces topiques, les douleurs augmentant, une dureté & une tension forte se mirent de la partie, ce qui détermina le malade à venir à l'Hôtel-Dieu de Lyon le 25 juin. A la vue de ce dépôt accompagné de chaleur, gonflement circonscript, d'une dureté sans égale, on appréhenda beaucoup pour lui. Le même jour il fut saigné deux fois au bras, & pansé avec le cataplasme anodin ; il fut ensuite vuidé par haut & par bas. Le 28 il fallut revenir à une saignée copieuse, parce que la douleur lui causoit la fievre & des insomnies.

Le 2 mai on sentit une fluctuation très-profonde à la partie moyenne & interne du bras, dans l'endroit où l'on reconnoît ordinairement le battement de l'artere brachiale. L'ouverture étoit délicate : on commença à ouvrir en premier lieu les tégumens communs ; & l'artere étant reconnue, on enfonça la lancette bien avant entre le muscle biceps & les brachiaux. Pour donner issue à la matiere qui étoit en petite quantité, on introduisoit le doigt bien près de la partie externe du bras. Pour procéder au premier appareil, on introduisit dans l'ouverture une grosse tente, & de la longueur de trois travers de doigt, le tout recouvert d'un plumasseau. On fomenta ensuite le bras avec la décoction vulnéraire & le vin aromatique. Outre la dureté qui s'observoit dans tout le corps du biceps, il y avoit œdeme aux tégumens de la partie.

Le lendemain à la levée de l'appareil, on employa le digestif, dont on chargea la tente & le plumasseau, ayant soin de la diminuer dans la suite des pansemens ; le pus étoit séreux & en petite quantité.

Le 9 mai la plaie parut disposée à la gangrene : on voulut s'y opposer, en vuidant le malade par haut & par bas ; mais elle se manifesta dans sa vigueur. Le 12 on vint aux cordiaux, & si-tôt que les forces furent un peu ranimées, le malade sortit pour se soustraire aux ravages fréquens d'une gangrene trop longue dans cet hôpital. Elle se détacha entierement au bout de huit jours que le malade venoit se faire panser deux fois par jour. Les topiques furent le styrax & le digestif pour les plumasseaux. Pour borner l'escarre, on mit en usage l'huile de térébentine & l'esprit de sel. Le 28

la plaie étant bien détergée, on bannit l'ufage des tentes, & on voyoit avec plaifir la régénération des chairs. Cependant le pemier juin il parut des points de pourriture, qui céderent à l'efprit de fel. On continua enfuite les panfemens ordinaires, ayant foin de confumer les chairs fongueufes avec le précipité, la pierre infernale, l'alun calciné, le précipité rouge, &c. & enfin la charpie brute, ce qui termina la cure le 20 juin 1761.

Cette obfervation prouve combien il faut fe précautionner contre les vaines promeffes d'un Empyrique qui fouvent trouve du mal là où il n'y en a pas, & qui ne peut reconnoître celui qui exifte.

Le 5 mars 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Matthieu Charvieu de Montieu en Dombes, âgé de vingt-fept ans. Il avoit eu quelque tems auparavant un phlegmon au bras gauche, terminé par fuppuration; & comme il manquoit des fecours de l'art dans fon village, le pus fe fit lui-même une iffue, en rongeant les tégumens au-deffus & au-deffous du coude. Il détruifit même le tiffu cellulaire, de façon que la fonde fe promenoit à l'aife fous les tégumens. Tel étoit l'état du malade, lorfqu'il fut reçu.

Après l'avoir purgé une fois, on employa le digeftif fimple; & la fuppuration, quoique fort abondante, paroiffoit fort louable. Le 10 le métacarpe & le carpe devinrent œdémateux, & on employa l'eau de chaux. Le 12 le pus, ramaffé fous les tégumens du carpe, fe fit une fortie par un petit trou. Ils furent ouverts jufqu'au ligament annulaire, pour lui donner une pleine liberté. Il y eut une veine qui donna beaucoup de fang.

Le 16 la fuppuration étoit rouffâtre & de fort mauvaife odeur. Le 17 il fallut ouvrir près du coude, à la partie externe, un abcès comme un œuf, qui dans la fuite fournit un pus noirâtre & très-abondant. Le malade pendant ce tems-là étoit en proie aux douleurs. La gangrene s'en mêla & faifoit un grand ravage aux tégumens qu'elle détachoit par lambeaux, enforte qu'on craignoit qu'en peu de tems le bras fût tout dépouillé. On eut foin alors de faire vomir, de purger, & de donner au malade les fébrifuges, ainfi que les cordiaux. Le 24 la gangrene ceffa fes ravages, les tégumens fe recollerent, & toutes les larges plaies étoient en

fort bon état. On concevoit de grandes espérances, lorsque le 4 avril il survint un gonflement flegmoneux sur toute la main, accompagné de la douleur la plus vive. On employa le cataplasme anodin & les liqueurs sur tout le bras. Le 6 les douleurs diminuerent considérablement, & les chairs devenoient vermeilles & grenues. Pour terminer ce gonflement de la main, on se servit du vin aromatique & de l'eau-de-vie camphrée. On pansoit toutes les plaies avec des plumasseaux & des compresses trempées dans ces liqueurs. Le 8 avril on ouvrit un abcès au-dessus du coude, & on le pansa ensuite avec le digestif, jusqu'à ce que les chairs fussent de niveau avec les tégumens; & quand elles déborderent, on les touchoit avec l'alun, le précipité, &c. On se contenta le 22 avril d'un pansement sec, qui fut continué jusqu'à parfaite cicatrice; & le malade étant purgé, quitta l'hôpital.

On donne le nom de *bras* à une partie de la moëlle alongée. *Voyez* BRANCHES de la moëlle alongée.

BRECHET, c'est le nom vulgaire du cartilage xiphoïde. Il s'appelle aussi *ensiforme*.

BREGMA, βρέγμα, βρέχμα, βρεχμὸς, de βρέχω, arroser ou humecter. C'est la partie de la tête qu'on appelle le *sinciput*.

Le bregma est composé de deux os que l'on appelle le *bregma*, ou *bregmatis ossa*, qui sont les deux pariétaux.

BRIDE, *frænum*, ce qui sert à retenir quelque chose. La gaîne du long tendon du biceps a une bride membraneuse; le petit cartilage inter-articulaire de l'omoplate a des brides circulaires; les veines des grands ventricules du cerveau ont de petites brides. *Voyez* LIGAMENT & CERVEAU.

BRONCHES, *bronchia*, βρόγχια, terme dérivé de βρόγχος, qui signifie gosier.

On appelle ainsi les petits tuyaux dans lesquels se divise la trachée-artere à son entrée dans les poumons, & qui sont distribués dans chaque partie du poumon, pour servir de passage à l'air dans la respiration.

Hippocrate nomme la grande artere, ou la trachée-artere, βρόγχιη, *bronchia*.

La trachée-artere étant parvenue environ à la quatrieme vertebre du dos, se partage en deux branches qu'on a nom-

mées les *bronches*. Ces branches conſervent leur portion membraneuſe juſqu'à leur entrée dans les poumons, où elles fourniſſent autant de rameaux que les poumons forment de petits lobes ou lobules.

Les bronches, auſſi-bien que le tronc de la trachée-artere, ſont formées de cartilages & de membranes; mais lorſque la trachée-artere eſt entrée dans le poumon, ſes cartilages qui n'étoient que demi-circulaires dans ſon tronc, deviennent tout-à-fait circulaires dans toutes ſes diviſions; mais les cercles de ces cartilages ſont briſés en trois ou quatre pieces, ce qui fait que les fibres charnues en peuvent plus aiſément contracter en tous ſens toutes les bronches, & expulſer avec plus de facilité les corps qui leur ſont nuiſibles. Par-là auſſi l'air du poumon eſt mieux chaſſé au-dehors dans l'expiration, & peut mieux ſe renouveller.

Les rameaux de la trachée-artere, ou les bronches, & ceux de l'artere & de la veine bronchiale vont toujours de compagnie dans toute l'étendue du poumon, enſorte qu'une bronche, ou branche de la trachée-artere, ſe trouve au milieu, & un petit rameau de l'artere & de la veine bronchiale de côté & d'autre.

Pour avoir une idée juſte des bronches, il faut conſidérer le corps de la trachée-artere comme le tronc d'un arbre, & ſes branches ou bronches comme les branches d'un arbre. On verra cela avec plaiſir, ſi on injecte une trachée-artere avec du plomb, en ſe tenant à l'écart dans le tems qu'avec une cuillere à long manche on verſe le métal fondu dans la trachée-artere qu'on diſſéquera enſuite. On peut le faire également avec de la cire; mais la diſſection en eſt plus difficile, parce que ce corps ſe caſſe aiſément dans les petites ramifications bronchiques. Dans l'une & l'autre injection, il arrive ſouvent des crevaſſes.

BRONCHIAL, LE, *bronchialis, le* : ce qui a rapport aux bronches du poumon.

L'artere bronchiale eſt une artere des poumons, qui vient du tronc de l'aorte deſcendante ou des intercoſtales; & après avoir embraſſé la trachée, elle pourſuit ſon cours avec les bronches dont elle accompagne toutes les branches dans tout leur cours.

La veine bronchiale vient des intercoſtales, accompagne

l'artere, & se divise en autant de branches qu'elle. L'artère porte le sang aux bronches pour leur nourriture & pour celle des vésicules des poumons, & la veine le rapporte à la veine-cave, dans laquelle elle se jette. L'artere bronchiale est quelquefois simple; mais elle est souvent double, & quelquefois triple.

On découvre dans les poumons plusieurs glandes noirâtres qui se rencontrent à chaque division des bronches, depuis la premiere de ces divisions jusqu'à celles qui sont les plus éloignées. On a nommé ces glandes *bronchiales*. Leur volume est différent; les plus grosses approchent de celui d'une noisette : il s'en trouve qui ne sont guere plus grosses que des pois. Quelques-uns regardent ces glandes comme conglobées; d'autres veulent qu'elles soient conglomérées, en assurant que les conduits excréteurs de ces glandes déchargent dans la cavité des bronches une sérosité lymphatique, qui garantit les parois des bronches de l'impression trop vive de l'air qui passe continuellement dans les poumons.

Vercelloni prétend que les glandes bronchiales séparent plutôt une liqueur qui aide à la digestion, & qui entre par des conduits très-petits & subtils dans l'œsophage & dans le ventricule.

Les glandes bronchiales peuvent se durcir jusqu'à consistance de pierre, c'est de-là sans doute que plusieurs Observateurs ont trouvé des pierres dans le poumon de quelques cadavres. Kerckring & Hilden en donnent des exemples.

BRONCHIQUE, épithete de différentes parties qui sont relatives aux bronches. Artere bronchique : *voyez* BRONCHIALE. Veine bronchique : *voyez* BRONCHIALE.

Il y a dans les poumons des cellules qui composent les lobules, & qu'on appelle *cellules bronchiques*, parce qu'elles communiquent avec les ramifications de la trachée-artere, appellées les *bronches*. *Voyez* POUMON.

Il y a des muscles qui s'appellent *bronchiques* : tels sont les deux sterno-thyroïdiens. *Voyez* ce mot.

Les nerfs bronchiques sont fournis par le plexus pulmonaire, lequel est formé par l'assemblage & l'entrelacement de filets fournis par la huitieme paire & le nerf intercostal. Ces filets nerveux se joignent ensemble derriere le poumon,

& bientôt après se dispersent dans toute l'étendue de sa substance, en suivant exactement l'ordre de la distribution des tuyaux bronchiques & celui des autres vaisseaux pulmonaires, de maniere qu'il n'y a pas une seule ramification vasculaire dans le poumon, qui ne soit accompagnée d'un & même de plusieurs filets nerveux. *Voyez* POUMON.

BRUNNER *ou* BRUNIER, nom d'un Auteur qu'on fait entrer dans la dénomination de quelques parties. Les glandes de Brunner sont situées à l'entrée du duodenum. Elles portent le nom du Médecin Brunner, qui les découvrit & les décrivit dans une observation communiquée à la société des curieux de la nature. *Voyez* DUODENUM. Ce Médecin étoit né le 16 janvier 1653 à Diessenhosen, petite ville municipale près de Schaffousse en Suisse.

BUCCAL, LE, adject. *buccalis, e*, se dit des parties qui ont rapport à la bouche.

L'artere buccale se nomme ainsi, parce qu'elle se distribue principalement au muscle buccinateur.

Les glandes buccales sont de petites glandes dispersées sur le côté intérieur des joues & des levres, qui séparent du sang la salive qui sert à la mastication & à la digestion.

Il y a un nerf qui porte le nom de *buccal*. La branche inférieure de la cinquieme paire de nerfs, appellée *maxillaire inférieure*, sort du crâne par le trou maxillaire inférieur. Elle jette aussi-tôt quatre rameaux, dont le premier va se rendre entre les deux apophyses de la mâchoire inférieure, au muscle masseter. On le nomme le *buccal externe*. Le troisieme rameau va au muscle buccinateur, aux glandes buccales & à la levre supérieure. On le nomme le *buccal interne*.

BUCCINATEUR, *Buccinator*, un Trompette, qui sonne de la trompette. On donne ce nom à un muscle de la bouche, qui agit effectivement lorsqu'on sonne de la trompette. Il est situé transversalement sous les joues, dont il fait partie. Il s'attache à la partie antérieure & inférieure de l'apophyse coronoïde de la mâchoire inférieure, & vis-à-vis les racines des dernieres dents molaires de l'une & l'autre mâchoire, & se termine à la commissure des deux levres. Il est percé vers son milieu par le conduit salivaire de stenon. Le Chirurgien, en ouvrant quelque abcès à cette partie, doit

donc éviter ce conduit, crainte de fiſtule, &c. Un plumaſſeau chargé d'huile, guérit très-bien les plaies de ce conduit.

L'uſage du buccinateur eſt de preſſer les alimens dans la bouche, de pouſſer l'air de la bouche en-dehors, &c.

BUCCULE, *buccula*. On donne ce nom à la partie charnue qui eſt ſous le menton.

BUCTON, nom que Severinus Pinæus, *de notis virginitatis*, donne à cette partie qu'on appelle *hymen* dans les filles.

BULBE, *bulbus*, petit oignon. On a donné ce nom à des parties qui en ont à-peu-près la figure. Bulbe des dents: *voyez* BULBEUSE. Bulbe des poils; c'eſt leur racine: *voyez* POILS, CHEVEUX. Le bulbe de l'urethre eſt une tumeur aſſez ſaillante, formée naturellement dans la partie inférieure de l'urethre par le tiſſu ſpongieux, qui eſt plus épais dans cet endroit. *Voyez* URETHRE & VERGE.

BULBEUSE, troiſieme ſubſtance de la dent. C'eſt une eſpece de bulbe qui ſe trouve dans la cavité même de la dent, & qui eſt formée par l'épanouiſſement même des vaiſſeaux qui entrent dans ſon intérieur. *Voyez* DENT.

BULBEUX - CAVERNEUX, adjeć. *bulbo-cavernoſus, a, um*, ſe dit des parties qui ont rapport au bulbe de l'urethre. Muſcles bulbo-caverneux de la verge: *voyez* ACCELERATEURS.

BUVEUR. On donne ce nom à un muſcle droit de l'œil, autrement appellé *adducteur de l'œil*. Voyez ADDUCTEUR, &c.

CAD

CADAVRE, *cadaver*, corps mort. Il ne ſe dit que du corps humain. Un des plus grands avantages qu'on puiſſe retirer de l'anatomie, c'eſt dans l'ouverture des cadavres. Nous donnerons la maniere d'ouvrir un cadavre dans le mot OUVERTURE.

Un Chirurgien vraiment obſervateur, eſt empreſſé d'ouvrir les cadavres, parce qu'il reconnoît quelquefois ſi la maladie qu'il a traitée étoit incurable, ou s'il devoit procéder

céder à la guérison du malade par d'autres moyens, & il devient par-là plus habile dans son art. Nous dirons ici ce qui s'est observé à l'ouverture de quelques cadavres, & nous en réserverons aussi pour d'autres articles

Vers le mois d'octobre de l'année 1759 on ouvrit à la Charité de Lyon le cadavre de la nommée Juste, Fille du grand Corps des Théreses, morte fort promptement d'une pleurésie. On trouva la plevre des deux côtés de la poitrine, si adhérente aux côtes & au poumon, que le scalpel suffisoit à peine pour la séparer. Le lobe gauche des poumons étoit tout ulcéré, tout gangrené, & l'autre lobe assez endommagé, quoiqu'avant cette maladie elle ne se fût jamais plainte de la poitrine. Elle étoit âgée d'environ trente ans.

Le 4 mai 1761, on ouvrit à l'Hôtel-Dieu de Lyon le cadavre d'un homme d'environ cinquante ans, mort d'une pleurésie qui fut courte. On trouva tous les viscеres dans le meilleur état du monde; la plevre seule du côté droit avoit été en suppuration, sans que le lobe droit du poumon fût endommagé.

Le 17 février 1761, on ouvrit à l'Hôtel-Dieu de Lyon le cadavre du nommé Claude Micou, de Monferan en Dauphiné, âgé de quarante ans. Sa mort fut causée par un métastase dans le foie; il avoit à la tête une plaie simple, mais qui cependant, quelques jours après son entrée à l'hôpital, eut tous les plus mauvais symptômes : transport au cerveau, délire affreux, assoupissement qui ne cédoit à aucun remede. La suppuration disparut, la plaie devint seche, & il se forma un abcès à la partie convexe du foie, qui ne fut découvert qu'à la mort du Sujet.

Le 24 mars 1761, on ouvrit le cadavre d'un homme gros & gras, mort à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Tous les tégumens étoient infiltrés à la suite d'une hydropisie qui remplissoit la poitrine & le bas-ventre. La tunique vaginale du testicule gauche avoit une hydrocele consécutive par infiltration. La poitrine & l'abdomen étoient pleins d'une sérosité mêlée au fond d'une matiere purulente; la partie gauche du thorax étoit plus pleine que la droite, où le poumon étoit fort adhérent aux côtes par le moyen de la plevre. Comme on avoit injecté le Sujet, sur-tout pour les parties génitales,

en disséquant le foie, on trouva à une bifurcation d'une veine de ce viscère une tumeur enkistée de la grosseur d'une noix, qui paroissoit sur la branche de la veine, dans la substance du foie, comme un escargot sur un sep de vigne. On ouvrit la tumeur, & on la trouva du caractere du stéatome.

La vésicule du fiel étoit comme une petite poire de bon chrétien, & si remplie de bile, qu'elle paroissoit un véritable balon.

Le 23 mars 1761, on ouvrit à l'Hôtel-Dieu le cadavre d'un homme qui avoit eu depuis un mois une pourriture considérable au métatarse gauche, qui découvroit tous les extenseurs des orteils, une autre à la malléole interne, & au-dessus de la malléole du même pied, une troisieme aux fesses du même côté. Il avoit été traité avec les attentions nécessaires, sans qu'il ait jamais été possible d'arrêter les progrès de la gangrene. A l'ouverture du cadavre, on trouva un abcès considérable au lobe gauche du poumon, un épanchement d'environ quatre livres d'une sérosité purulente dans la poitrine du côté gauche, un abcès considérable dans le muscle psoas du même côté, & le rein gauche avoit deux ureteres. Il est à croire que la gangrene avoit produit ces dépôts par un métastase, parce que deux jours avant sa mort, la suppuration étoit tarie, & le malade déclina à vue d'œil.

Le 4 février 1761, à trois heures après minuit, on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon le cadavre du nommé Jean-Pierre Dejammes, dit Bon-Rencontre, Soldat du régiment de Rohan Rochefort, compagnie de Chussey. Il étoit âgé de vingt-six ans, & venoit de recevoir à l'heure même un coup d'épée qui porta sur la mammelle droite, & de-là jusques dans la substance du poumon. Comme il y eut emphysème & épanchement de sang en grande quantité, il n'est pas douteux qu'un vaisseau aërien, ainsi qu'un vaisseau sanguin, n'ayent été ouverts, & n'ayent précipité la mort du Sujet.

CAILLETTE. On donne ce nom au dernier des quatre estomacs des animaux, qu'on appelle *abomasus*. *Voyez* ce dernier.

CAISSE, *tympanum*, pris pour signifier un tambour. Il

se dit par comparaison d'une cavité de l'oreille, qui est irréguliere, qui est creusée dans l'os temporal, où elle a sept à huit lignes de largeur, sur environ la moitié de profondeur. Elle communique avec la bouche par une de ses ouvertures, qu'on appelle *trompe d'Eustache*. Voyez OREILLE.

CALAMUS SCRIPTORIUS. On nomme ainsi l'extrémité postérieure du quatrieme ventricule du cerveau, qui se termine comme le bec d'une plume à écrire. *Voyez* CERVEAU.

CALCANEUM, c'est la même chose que l'os du talon. Il est situé sous l'astragal, à la partie postérieure du tarse. C'est le plus gros des os du pied, & en même tems le plus postérieur. On peut y distinguer quatre parties, une antérieure, une postérieure, une supérieure & une inférieure, & outre cela deux faces, une externe & une interne. La partie antérieure se termine par une cavité superficielle qui reçoit le cuboïde; & la postérieure a une tubérosité considérable qui est épiphyse dans les enfans. A la partie supérieure se voyent une éminence assez considérable & une petite face, qui se joignent à l'astragal. On trouve à l'inférieure des inégalités qui facilitent l'attache des muscles & des ligamens; & à la face externe se remarque une petite tubérosité & une sinuosité: c'est du côté de la face externe que le calcaneum forme dans sa partie supérieure une échancrure qui répond à celle de l'astragal. La face interne de cet os est creusée obliquement, & on trouve dans sa partie supérieure une sinuosité. Le calcaneum tient aux os qu'il touche, par le moyen de forts ligamens.

CALCAR, c'est la même chose que calcaneum.

CALCOÏDIENS, *calcoïdea ossicula*, trois petits os qui appartiennent au tarse, ainsi nommés par Fallope, & les mêmes que les os cunéiformes.

CALICES du rein. On donne ce nom aux capsules membraneuses qui enveloppent les corps coniques des reins. *Voyez* REIN.

CALLEUX, *corps calleux*, c'est le nom qu'on a donné à la partie supérieure, ou à celle qui couvre les deux ventricules du cerveau, qui paroît immédiatement au-dessous de la faux, lorsqu'on l'a enlevée, & légerement écarté les deux

hémisphères du cerveau. Elle est enfoncée au-dessous de toutes les circonvolutions du cerveau ; elle est formée par l'union des fibres médullaires de chaque côté. Ses fibres paroissent se rencontrer un peu obliquement sous une espece de raphé que l'on remarque tout le long de la partie moyennne de la face supérieure ; de maniere que celles qui viennent du côté droit, se croisent légerement avec celles qui viennent du côté gauche. *Voyez* CERVEAU.

CANAL, *canalis*, c'est un mot pris généralement pour exprimer tous les vaisseaux du corps, tels que les veines, les arteres, &c. par lesquels différens fluides circulent.

Les canaux aqueux, *ductus aquosi nuckii*, sont certains canaux dans la sclerotique, que M. Nuck a découverts, par lesquels on croit que l'humeur aqueuse de l'œil est apportée dans l'intérieur des membranes qui renferment cette liqueur ; mais cette découverte n'est pas généralement reçue.

Canal cystique, déférent, hépatique, lacrymal, thorachique : *voyez* ces mots.

Canal de la verge : *voyez* URETHRE. Canal mitoyen du cerveau : *voyez* CERVEAU.

A l'égard des os, le mot *canal* ou *conduit* signifie une cavité qui fait quelque chemin dans l'os, en maniere de tuyau, & dont l'orifice est aussi quelquefois appellé *trou.*

Les canaux demi-circulaires sont des canaux osseux qui se trouvent à la partie postérieure de la roche de l'os temporal. Ils sont au nombre de trois, & forment bien chacun les trois quarts d'un cercle de plus d'une ligne de diametre. Leur direction différente leur a fait donner des noms différens pour les distinguer. L'un s'appelle le *vertical* ou *vertical supérieur ;* l'autre le *vertical postérieur*, qu'on pourroit aussi appeller *oblique ;* & le troisieme, l'*horizontal.* Ces trois canaux ne montrent que cinq ouvertures dans le vestibule, parce que le vertical supérieur & l'oblique se réunissent à une de leurs extrémités, pour former ensemble une embouchure commune. Ces canaux ont un peu plus de diametre vers leurs orifices que dans la partie moyenne.

CANAL, petit canal, *canaliculus* ou *canalis arteriosus* ; canal ou ligament artériel : c'est un vaisseau situé entre l'artere pulmonaire & l'aorte dans le fœtus, mais qui est ef-

ficé dans les adultes. Son usage est de conduire le sang qui dans le fœtus ne passe point par les poumons, de l'artere pulmonaire dans l'aorte.

Canal, *canalis*, σωλὴν, la cavité qui traverse les vertebres du col, & donne passage à la moëlle épiniere.

L'assemblage de toutes les vertebres forme un canal considérable, qui loge la moëlle épiniere.

CANICIDE, *canicidium*, terme pour exprimer la dissection d'un chien vivant. Il est très-utile d'ouvrir souvent différens animaux, & de tenter sur eux diverses expériences relatives à l'art de guérir, afin que cette anatomie comparée & les opérations qu'on peut tenter sur eux, nous donnent bien des connoissances dont nous manquons.

CANIN, nom du troisieme muscle commun des levres. Il est ainsi appellé, parce qu'il vient au-dessus de la dent canine. C'est une petite bande charnue, qui du fond de la fosse malaire s'étend jusqu'à la commissure des levres. Ce muscle est un peu plus large en haut qu'à son extrémité inférieure; il marche un peu obliquement de dedans en dehors; ses attaches sont en haut, à la surface externe de l'os maxillaire supérieur, dans la fosse malaire, près de l'harmonie, par laquelle l'os de la pomette s'unit à l'os maxillaire. En bas, ce muscle se termine à la commissure des levres. Son action est de tirer cette commissure en haut & vers le nez.

CANINES (dents). *Voyez* DENTS.

CANNELÉ, les corps cannelés, quelquefois corps *striés*, sont deux éminences qui se trouvent à la partie antérieure des ventricules du cerveau, qui sont formés par l'entrelacement de la substance médullaire & de la substance cendrée: ce qui fait paroître, lorsqu'on les racle avec un scalpel, des lignes blanches & des lignes cendrées, alternativement disposées, & que l'on a regardées comme des cannelures.

CANTHUS, c'est le coin ou angle de l'œil, formé par la commissure ou jonction de la paupiere supérieure & de l'inférieure.

L'angle qui est du côté du nez s'appelle le *grand canthus* ou le *canthus interne*; celui qui est du côté des tempes s'appelle *petit canthus* ou *canthus externe*.

CAPILLAIRE, tiré du latin *capilli*, cheveux, se dit de plusieurs choses, pour marquer leur petitesse, &c. qui ressemble à celle des cheveux.

Vaisseaux capillaires, ce sont les dernieres & les plus petites ramifications des veines & des arteres, qui sont insensibles, & qui, lorsqu'on les coupe ou rompt, ne rendent que fort peu de sang.

Les vaisseaux capillaires doivent être beaucoup plus fins que les cheveux; on ne sçauroit mieux les comparer qu'aux fils des toiles d'araignée, & on les appelle quelquefois vaisseaux *évanouissans*.

CAPILLAMENT. Il signifie à la lettre un cheveu, étant formé du latin *capillus*, & celui-ci de *caput*, tête, & de *pilus*, poil. C'est pourquoi on donne figurément ce nom à plusieurs choses qui, par rapport à leur longueur & à leur finesse, ressemblent à des cheveux: comme les capillamens des nerfs, qui signifient les fibres déliées, ou les filamens dont les nerfs sont composés.

Capillament, *capillamentum*, τρίχωμα, τριψώματιον. Ce mot signifie tout tégument velu des animaux.

CAPREOLE, *capreolus*, nom de l'hélix ou circuit extérieur de l'oreille, à qui on a donné ce nom à cause de sa tortuosité.

CAPSULAIRE, adject. *capsularis*, *e*, se dit de tout ce qui appartient à la capsule. On donne ce nom aux ligamens & aux membranes qui forment, avec les os auxquels elles sont attachées, des especes de capsules.

Ligamens capsulaires en général: *voyez* LIGAMENT.

Capsulaire, ligament de l'articulation des os de l'avant-bras avec l'os du coude, qui environne tout-à-fait l'articulation du cubitus & du radius avec l'humerus.

Capsulaire, ligament du fémur. Il s'attache largement tout autour de l'extrémité inférieure de l'os de la cuisse, à quelque distance au-dessus des parties antérieures, latérales & postérieures du cartilage qui l'encroute, & au-dessus de la partie postérieure de la grande échancrure. Il tapisse & environne l'os depuis le cartilage & l'échancrure jusqu'à la distance marquée; de-là il se renverse en bas, pour former la capsule de la liqueur mucilagineuse de l'articulation.

Le ligament capsulaire, ou tunique mucilagineuse de l'ar-

ticulation de la tête de l'os du bras avec l'omoplate, environne toute l'articulation assez largement. Depuis son attache autour du bord de la cavité glénoïde, il s'étend autour du bord de l'hémisphere de la tête, & s'attache près de ce bord, vers les facettes musculaires de la grande tubérosité, & la facette musculaire de la petite.

Ensuite il s'en éloigne de côté & d'autre dans le grand intervalle des deux tubérosités, c'est-à-dire, entre la petite tubérosité & la facette la plus inférieure de la grande tubérosité cartilagineuse, en descendant comme par degrés sur le col de l'os, & jusqu'au-dessous & à quelque distance de la portion inférieure de l'hémisphere cartilagineuse.

Dans tout ce trajet, la capsule s'attache fortement à l'os, excepté au petit intervalle des tubérosités, c'est-à-dire, à l'endroit de la gouttiere ou coulisse de cet os. Elle forme ici un alongement comme un tuyau d'entonnoir, proportionné à la capacité de la coulisse, & fortement attaché à la portion supérieure de la même coulisse. Ce tuyau membraneux est la gaîne du tendon inter-articulaire du biceps.

On donne le nom de *capsulaire* à une apophyse qui sert de base à l'apophyse styloïde de l'os temporal, & dans laquelle le stilet osseux paroît être enchâssé. On l'appelle aussi *apophyse vaginale*.

Les arteres capsulaires viennent quelquefois des émulgentes, & d'autres fois un peu plus haut de l'aorte. Elles sortent assez souvent des lombaires, & se distribuent aux capsules atrabilaires ou glandes renales.

La veine-cave donne quelquefois les veines capsulaires qui vont se distribuer aux capsules atrabilaires, ou du moins qui en rapportent le sang superflu. Les émulgentes fournissent pour l'ordinaire les veines capsulaires.

CAPSULE. Ce mot signifie à la lettre bourse, étui, poche; il vient du latin *capsula*, diminutif de *capsa*, qui signifie une boîte à serrer quelque chose.

La capsule de glisson est une membrane qui naît du péritoine, enveloppe le tronc de la veine porte à son entrée dans le foie, & lui sert comme d'étui, se partageant en autant de branches qu'elle, & l'accompagnant jusques dans ses moindres ramifications.

Cette même capsule ou membrane enferme aussi le con-

duit biliaire & autres vaisseaux du foie, ce qui lui a fait donner le nom de *capsule commune*.

CAPSULE du cœur. *Voyez* PERICARDE.

CAPSULES atrabilaires. *Voyez* ATRABILAIRES.

CAPSULES séminales. *Voyez* VESICULES séminales.

CAPUCHON, nom du muscle trapeze de l'omoplate. *Voyez* TRAPEZE.

CAPUCIN, nom du muscle abaisseur de l'œil. *Voyez* ABAISSEUR.

CARCASSE, c'est proprement le squelette d'un animal, ou le corps mort de cet animal, tel qu'il est lorsque la chair en est enlevée, brûlée ou desséchée.

CARDIA-GRAPHIE, *cardia-graphia*, partie de la somato-graphie, dans laquelle on donne la description du cœur.

CARDIA-LOGIE, *cardia-logia*, partie de la somatologie, dans laquelle on raisonne sur les usages des différentes parties du cœur.

CARDIAQUE, adject. *cardiacus, a, um.* Il se dit de ce qui appartient au cœur. C'est aussi le nom de l'orifice gauche de l'estomac, à cause de sa proximité du cœur.

On donne aussi cette épithete aux vaisseaux, arteres, veines, &c. qui s'y distribuent. *Voyez* CŒUR & ESTOMAC.

Le plexus cardiaque est un lacis de différens rameaux, tant de la huitieme paire que du nerf intercostal, qui se distribuent au cœur.

CARDIA-TOMIE, *cardia-tomia*, partie de la somatotomie, dans laquelle on indique la maniere de préparer & de disséquer les différentes parties du cœur.

CARONCULE, *caruncula.* Il signifie à la lettre une petite portion de chair, étant un diminutif du latin *caro*, chair.

Mais ce terme s'applique d'une maniere plus spéciale à quelques parties du corps en particulier.

Les caroncules lacrymales sont deux petites éminences situées l'une à droite, l'autre à gauche, chacune au grand angle de l'œil, & qui séparent les deux points lacrymaux.

Quelques Auteurs n'appellent *lacrymale* que la caroncule qui est au grand angle ou angle interne, & appellent celle qui est au petit, *innommée*. C'est une glande sébacée conglomérée, oblongue, transversalement située dans l'appendice

de la fente de l'œil, pleine de follicules qui donnent une cire qui sort par divers petits trous, sous la forme de vers, pleine aussi souvent de divers petits poils, comme on en voit presque par-tout dans les glandes sébacées.

Cette glande empêche le sac lacrymal, ainsi nommé par M. Petit, de se dessécher. Quand les bords des paupieres sont exactement joints, elle distend les points lacrymaux, afin qu'ils soient libres, éminens, & comme attentifs à leur devoir; elle retient dans les poils les ordures de l'œil; enfin elle sépare une partie de l'humeur sébacée de méibomius.

Les caroncules myrthiformes sont quatre petites éminences charnues, environ de la grosseur d'une baie de myrthe, raison pour laquelle on les a appellées *myrthiformes*. Elles sont situées proche ou, pour mieux dire, à la place même de l'hymen, aux parties génitales des femmes.

Quelques-uns prétendent qu'elles sont plus grosses dans les filles, & qu'elles s'appetissent de plus en plus par le coït; mais d'autres, avec plus de vraisemblance, veulent que ce soit le coït même qui leur ait donné naissance, & qu'elles ne soient autre chose que des portions de la membrane même de l'hymen déchirée, qui se sont retirées.

Les caroncules papillaires ou mamillaires sont de petites protubérances en-dedans du bassinet des reins, formées par l'extrémité des conduits qui portent la sérosité des glandes des parties extérieures au bassinet.

Elles ont été découvertes par Carpi, & ainsi appellées parce qu'elles ressemblent à un petit teton ou une mammelle. Elles ont la figure d'une tête de gland, & sont moins rouges & plus dures que la chair; elles sont de la grosseur d'un pois, mais elles sont plus grosses en haut qu'en bas; elles se terminent en quelque sorte en pointe, à l'endroit où elles sont percées pour laisser passer l'urine dans le bassinet.

CARONCULE de l'urethre. *Voyez* VERUMONTANUM.

CAROTIDE, *carotides*, καρωτίδες, de κάρη, la tête, parce que ce vaisseau se distribue à la tête.

Il y a deux arteres carotides, l'une droite, & l'autre gauche: la droite prend naissance de l'artere souclaviere, au lieu que la gauche part immédiatement de la crosse de l'aorte; elle monte le long de la partie antérieure du col, à côté de la trachée-artere, n'étant couverte dans ce che-

min que par les muſcles maſtoïdien & péaucier, ſans fournir de rameaux conſidérables; mais parvenue à la hauteur du larynx, elle ſe partage en deux branches principales, dont l'une, & qui paroît comme la continuation du tronc de la carotide, eſt nommée *carotide interne :* celle-ci pénetre dans le crâne, & dans ſon chemin elle forme trois contours, dont le premier eſt logé dans le conduit oſſeux du temporal, & les deux autres dans le réſervoir ſphénoïdal ou ſinus caverneux; & un peu avant ſa ſortie de ce ſinus, elle ſe diſtribue à l'œil par des rameaux qui entrent dans l'orbite par la fente ſphénoïdale & par le trou optique; elle fournit auſſi des rameaux à la glande pituitaire. La carotide interne perce enſuite la dure-mere, & va ſous la baſe du cerveau gagner le côté de l'entonnoir, à peu de diſtance de l'autre carotide, & là elle ſe partage en deux branches principales, une antérieure & une poſtérieure. La branche antérieure, après avoir fait quelque chemin, s'unit par une anaſtomoſe avec la pareille branche de la carotide du côté oppoſé, & ſe diviſe enſuite en une infinité de rameaux qui ſe diſtribuent aux parties antérieures du cerveau. La branche poſtérieure communique d'abord avec l'artere baſilaire ou tronc vertébral, & ſe partage enſuite en pluſieurs rameaux qui ſe diſtribuent aux parties moyenne & poſtérieure du cerveau.

L'autre branche de la carotide, appellée *carotide externe*, donne pluſieurs rameaux : le premier, nommé *thyroïdien*, ſe diſtribue au larynx; le ſecond, nommé *ſublingual*, ſe diſtribue à la glande ſublinguale & à la langue, où il ſe nomme *artere ranine.* Le troiſieme, appellé *maxillaire externe*, fournit à la glande qui porte ce nom, & aux muſcles voiſins, & s'avance ſur la mâchoire inférieure, pour ſe porter vers la commiſſure des levres, auxquelles il ſe diſtribue; il paſſe enſuite à côté du nez, à qui il fournit auſſi des rameaux, & vient gagner le grand angle de l'œil, où il prend le nom d'*artere angulaire*, laquelle, après avoir fourni des rameaux aux paupieres & à l'œil, & communiqué avec un des rameaux de la carotide interne qui ont paſſé dans l'orbite, va ſe perdre aux muſcles frontaux, où elle communique avec l'artere temporale.

Le quatrieme rameau eſt connu ſous le nom d'*artere occi-*

pitale, parce qu'elle va se perdre aux muscles occipitaux. Cette artere se distribue à la dure-mere par un rameau qui entre dans le crâne par le trou mastoïdien.

Le cinquieme rameau, nommé *artere auriculaire*, fournit à l'oreille extérieure ; elle entre ensuite dans la caisse du tambour, pour se distribuer à la membrane qui la tapisse & aux parties qui y sont renfermées.

Le tronc de la carotide externe continue sa route derriere l'angle de la mâchoire ; & parvenu vis-à-vis son apophyse condyloïde, il donne quatre rameaux principaux qui se subdivisent en plusieurs autres. Le premier, après avoir fourni au crotaphite, pénetre dans l'orbite par la fente sphéno-maxillaire, pour se distribuer à l'œil & à ses muscles ; se distribue aussi dans l'intérieur du nez par des ramifications qui passent par le trou sphéno-palatin, & au palais par d'autres qui passent par le trou gustatif ou palatin postérieur. Le second rameau se perd dans la glande parotide. Le troisieme, connu de quelques-uns sous le nom de *maxillaire interne*, entre dans le conduit de la mâchoire inférieure, pour se distribuer aux dents, en sort ensuite par le trou mentonnier, pour se perdre dans le voisinage. Le quatrieme des rameaux que la carotide externe fournit, lorsqu'elle est parvenue près le condyle de la mâchoire, se nomme *artere de la dure-mere* ; & par quelques-uns, *artere épineuse*. Ce rameau entre dans le crâne par le trou nommé *petit rond* ou *épineux*, & se distribue à toute la dure-mere, en communiquant non-seulement avec l'artere de la dure-mere du côté opposé, mais encore avec les autres rameaux que la carotide lui fournit, & qui entrent dans le crâne, soit par les trous mastoïdiens, soit par les trous des pariétaux, ou par les orbitaires internes, &c.

La carotide externe passe ensuite sur l'apophyse zygomatique & sur le muscle crotaphite, où elle se termine en formant l'artere nommée *temporale*, qui se partage en trois rameaux principaux, distingués en *antérieur*, en *moyen* & en *postérieur*, lesquels se distribuent aux muscles frontaux & occipitaux, en communiquant non-seulement avec les ramifications de l'artere temporale du côté opposé, mais aussi avec celles des arteres nommées *nasales* & *occipitales*.

CARPE, *καρπὸς*, *carpismus*, le poignet, ou la partie qui

eſt entre la paume de la main & la partie inférieure de l'avant-bras.

Le carpe eſt composé de huit os de figure & de groſſeur différentes, placés en deux rangs, quatre à chaque rang. Le premier rang s'articule avec les deux os de l'avant-bras, & le ſecond avec les os du métacarpe. Ces os ſont fortement liés enſemble par des ligamens qui viennent du radius, & par le ligament annulaire, par lequel paſſent les tendons qui font mouvoir les doigts.

Les os du carpe ſont le ſcaphoïde, le ſémi-lunaire, le cunéiforme, le piſiforme ou hors de rang, le trapeze, le trapezoïde, le grand & le crochu. *Voyez* ces mots.

CARRÉ (muſcle), c'eſt un muſcle qui a quelque part à l'abduction du pouce ou gros orteil. Quelques-uns le nomment le *tranſverſal*, & d'autres le *carré*. Il eſt couché tranſverſalement le long de la partie antérieure & inférieure des quatre derniers os du métatarſe, dans l'endroit où ils s'articulent aux orteils, & il a ſes attaches fixes, comme par digitations, aux ligamens qui joignent ces os enſemble. Ce muſcle ſe termine à la partie poſtérieure & externe de la premiere phalange du pouce, en ſe confondant avec l'antithenar.

Il y a le muſcle carré de la cuiſſe, &c. *Voyez* QUARRÉ.

CARROTIDIENNES, apophyſes du ſphénoïde. *Voyez* SPHENOÏDE.

CARROTIQUE, trou de l'os temporal. *Voyez* TORTUEUX (canal du temporal).

CARTILAGE, *cartilago*, χόνδρος en grec. Il ſe dit des choſes qui ont du rapport à la farine détrempée dans de l'eau.

Les cartilages ſont des parties ſolides des corps animés, les plus compactes après les os, dont la plus grande partie eſt d'un blanc de nacre des perles.

Les cartilages ſont flexibles, élaſtiques; ils paroiſſent être à-peu-près de même nature que les os, puiſque ceux-ci ont été cartilages, & que d'ailleurs toutes les parties ſolides ne paroiſſent différer que par le plus ou moins de conſiſtance.

Le nombre des cartilages eſt plus grand aux enfans qu'aux adultes; parce que dans les premiers il y en a pluſieurs qui doivent s'oſſifier dans la ſuite.

Il y en a qui s'offifient contre l'ordre naturel, comme on le remarque aux Sujets d'un âge fort avancé, où l'on trouve les cartilages des côtes & ceux des os pubis tout-à-fait offifiés. J'ai vu quelquefois le cartilage thyroïde du larynx offifié, & c'eft même une des raifons pour lefquelles certains pendus échappent à la potence.

On trouve des cartilages prefqu'à toutes les extrémités des os qui forment des conjonctions, & l'on en remarque de très-forts & de très-épais aux grandes jointures, comme font celles des hanches & des épaules. Il y en a auffi de minces & de flexibles, comme font ceux de la trachée-artere.

Ils ont des figures différentes, en ce que les uns forment des éminences, & les autres des cavités; de plus les uns font longs & ronds, les autres larges & plats; & d'autres ont une autre forme.

Les cartilages ont différens ufages dans le corps animé: ceux qui fe trouvent aux extrémités des os, dans la plûpart des jointures, facilitent & adouciffent le mouvement des os, dont les extrémités s'uféroient par leur collifion fréquente, fi elles fe touchoient immédiatement. Il y en a d'autres qui fervent à couvrir & à défendre des vifceres, auffi-bien qu'à foutenir des mufcles, comme font les cartilages qui forment les extrémités des côtes qui fe joignent au fternum: d'autres fervent à former des organes, comme ceux des oreilles & du nez; & d'autres entretiennent des conduits toujours ouverts, comme ceux du larynx & la trachée-artere: mais le principal ufage des cartilages eft de fervir de moyen pour l'union des os.

Voici une lifte de plufieurs cartilages.

Cartilages arythénoïdes, *cartilagines arythenoïdeæ* ou *gutturni-formes*. Voyez ARYTHENOÏDES.

Cartilage cricoïde ou annulaire, *cartilago innominata, feu annularis, feu cricoïdea*. Voyez CRICOÏDE.

Cartilages des côtes, *coftarum cartilagines*, font des pieces qui alongent les côtes en devant. *Voyez* COTES.

Cartilage enfiforme. *Voyez* XIPHOÏDE.

Cartilages qui enduifent les extrémités des os, *cartilagines offium extrema obducentes*, font ceux qui revêtent les

parties des os articulés enſemble, qui frottent les unes contre les autres.

Cartilage intermédiaire ou inter-articulaire de la mâchoire inférieure, *cartilago intermedia ſeu, inter-articularis maxillæ inferioris*, eſt ſitué dans l'articulation de la mâchoire inférieure.

Le cartilage intermédiaire & triangulaire de l'extrémité inférieure du rayon, *cartilago intermedia triangularis*, s'étend de la cavité de l'extrémité inférieure de cet os ſur ſon bord poſtérieur.

Le cartilage inter-articulaire de l'articulation du ſternum avec la clavicule, *cartilago inter-articularis connexionis ſterni cum claviculâ*, eſt ſitué au milieu de cette articulation.

Le cartilage inter-articulaire de l'articulation de la clavicule avec l'acromion, *cartilago inter claviculam & acromium*, eſt ſitué dans cette articulation.

Les cartilages inter-vertébraux, *cartilagines inter-vertebrales*, ou les ligamens inter-vertébraux, *ſeu ligamenta inter-vertebralia*, rempliſſent l'intervalle qui ſe trouve entre les corps des vertebres, & les unit.

Le cartilage de la cloiſon des narines, *ſepti-narium cartilaginea pars*, *ſeu ſeptum cartilagineum narium*, forme le devant de cette cloiſon.

Les cartilages du nez, *cartilagines narium*, ſont ceux qui donnent la forme à la partie inférieure mobile du nez; ils ſont au nombre de trois ou de cinq.

Le cartilage de l'oreille, *auriculæ cartilago*, eſt celui qui donne à l'oreille exterieure la forme qu'elle a. *Voyez* OREILLE.

Les cartilages des paupieres, ou les tarſes, *palpebrarum cartilagines*, *ſeu tarſi*, ſont des pieces qui ſoutiennent les bords des paupieres. *Voyez* PAUPIERE & TARSE.

Le cartilage du pubis, *commiſſura cartilaginea oſſium pubis*, c'eſt celui au moyen duquel les os pubis ſont unis enſemble.

Le cartilage ſcutiforme ou thyroïde, *cartilago ſcutiformis*, *ſeu thyreoïdea*, c'eſt un des cartilages du larynx. *Voyez* THYRO DE.

Les cartilages demi-lunaires du genou, *cartilagines luna-*

riæ seu semi-lunares, sont placés entre l'extrémité du fémur, articulée avec le tibia.

Le cartilage de la trompe d'Eustache, *tubæ Eustachianæ cartilago*, forme la parois latérale interne de cette trompe.

Le cartilage xyphoïde ou ensiforme, *cartilago xyphoïdea, ensiformis, ensiculata, mucronata, epiglottalis, scutiformis, malum granatum*, termine la partie inférieure du sternum, & se trouve dans l'endroit qu'on appelle vulgairement le *brechet*.

La poulie cartilagineuse du grand oblique de l'œil, *trochlea cartilaginea obliqui majoris oculi*, c'est une espece d'anneau plus ligamenteux que cartilagineux, par lequel passe le tendon du grand oblique de l'œil.

La poulie cartilagineuse de l'éminence de la face latérale interne du calcaneum, *trochlea cartilaginea calcis, seu ligamentum cartilagineum, seu zona*. Voyez LIGAMENT.

Les cartilages ligamenteux sont des cartilages très-moux, & qui tiennent quelque chose de la nature des ligamens.

CARTILAGINEUX, EUSE, adject. *cartilagineus, a, um, cartilaginosus, a, um*, qui est de nature de cartilage, qui est composé de cartilage. *Voyez* CARTILAGE.

La membrane cartilagineuse des os sésamoïdes, le bourlet cartilagineux & ligamenteux de la cavité glénoïde de l'omoplate. *Voyez* LIGAMENT.

CASÉEUX, EUSE. Ce mot vient de *caseus*, fromage; & signifie, qui a du rapport au fromage. Il y a dans le lait des parties caséeuses. *Voyez* LAIT.

CASSERIUS, muscle du marteau de l'oreille, qui porte le nom de l'Anatomiste qui l'a découvert. Casserius étoit Médecin & Chirurgien; il naquit à Plaisance en Italie en 1545, & fut disciple de Fabrice Abaquapendente.

CAVE, *cavus, a, um*, creux, se dit particulierement de deux grosses veines qui se déchargent dans l'oreillette droite du cœur. On dit ordinairement la veine-cave en général. Alors on considere la réunion de ces deux veines comme une seule veine.

La veine-cave se divise en ascendante & descendante : l'ascendante est celle qui vient des parties inférieures ; elle est ainsi appellée, parce que le sang qui vient au cœur par cette veine, monte. La descendante est celle qui vient des

parties ſupérieures ; elle eſt ainſi appellée, parce que le ſang qu'elle apporte de la tête & des autres parties, deſcend. Il y a des Auteurs qui donnent le nom de *veine-cave ſupérieure* à la deſcendante, & de *veine-cave inférieure* à l'aſcendante.

La veine-cave ſupérieure eſt formée par la réunion des deux veines ſouclavieres, environ vis-à-vis & derriere le cartilage de la premiere vraie côte du côté droit ; elle ſe porte enſuite obliquement vers la gauche, & entre dans le péricarde, où elle eſt placée au côté droit de l'aorte, & occupe la longueur de deux doigts environ, après quoi elle entre dans l'oreillette droite.

La veine-cave inférieure eſt cette groſſe veine qui paroît formée de la réunion des deux veines iliaques ; elle monte de la partie ſupérieure de l'os ſacrum ſur les vertebres des lombes ; elle s'incline un peu à droite, vient paſſer derriere le foie par ſa grande échancrure ; elle perce le diaphragme, entre dans le péricarde, & après un trajet d'environ trois à quatre lignes, elle entre dans l'oreillette droite du cœur.

Elle reçoit dans tout ce trajet les veines ſacrées, les veines lombaires, ſpermatiques, renales, adipeuſes, hépatiques, & les veines diaphragmatiques inférieures, ou veines phréniques.

CAVERNE, *caverna*. Quelques Anatomiſtes donnent ce nom aux parties naturelles de la femme.

CAVERNEUX, EUSE, adject. *cavernoſus, a, um*, ce qui eſt compoſé de petites cavernes, de petites loges, comme une éponge.

Les corps caverneux de la verge. *Voyez* VERGE. Nous y en avons donné l'explication.

Le corps caverneux de l'urethre eſt un troiſieme corps ſpongieux de la verge, ainſi appellé parce qu'il enferme l'urethre. Sa figure, au contraire de celle des deux corps caverneux, a plus de groſſeur aux extrémités, & moins au milieu. Sa partie ſupérieure eſt au périné, & s'appelle *bulbe* à cauſe de ſa figure. Sa membrane externe eſt mince, & diviſée en longueur par une cloiſon ; le milieu de ce corps eſt à-peu-près cylindrique. Le paſſage de l'urine n'eſt pas ſitué préciſément au centre, mais un peu incliné vers ſa partie

partie supérieure, près du corps du pénis. Son extrémité inférieure forme, en se dilatant, ce qu'on appelle le *gland.*

Corps caverneux du clitoris. *Voyez* CLITORIS.

Les sinus caverneux de la dure-mere, ou sinus latéraux. *Voyez* DURE-MERE.

Quelques-uns ont donné l'épithete de *caverneux* à l'orifice de la matrice ou au vagin.

CAVITÉ, *cavitas*, creux, un vuide dans un corps; les cavités du cœur, du cerveau, des os, &c. On donne à ces cavités différens noms : *ventricule, sinus, conduits, canaux,* &c. Les cavités condyloïdiennes ou articulaires de la mâchoire inférieure, la cavité cotyloïde ou cotyloïdienne des os des îles, les cavités sygmoïdes du cubitus, la cavité glénoïde de l'omoplate : *voyez* ces mots.

CEIGNANTE, nom qu'on a donné à la douzieme vertebre du dos, parce que c'est environ sur elle qu'on applique la ceinture.

CELIAQUE. *Voyez* CŒLIAQUE.

CELLULAIRE, adject. *cellularis*, *e*, qui appartient à la cellule, qui a du rapport avec les cellules, qui est composé de cellules.

On a donné le nom de *cellulaire* à l'os ethmoïde, parce qu'il est rempli d'une quantité prodigieuse de petites cellules & de feuillets. *Voyez* ETHMOÏDE.

La substance cellulaire des os. *Voyez* OS.

La membrane cellulaire est le tissu cellulaire. *Voyez* le mot suivant.

CELLULAIRE (tissu). Le tissu cellulaire est une substance membraneuse, composée de différentes cellules qui communiquent ensemble. On peut le remarquer dans presque toutes les parties du corps; il a beaucoup de part à leur formation.

Le tissu membraneux est composé de fibrilles & d'un nombre infini de petites lames, dont la direction & la disposition différentes les faisant rencontrer en divers sens, établissent par ce moyen différens espaces ou loges, auxquelles on a donné le nom de *cellules*. La jonction de ces cellules & leurs adhérences mutuelles forment ainsi une membrane cellulaire qui s'étend par-tout & fournit aux parties tantôt une enveloppe, tantôt un lien lâche, mais

cependant ferme, qui, en les unissant, n'empêche pas leur mobilité.

Les lames qui composent ce tissu sont solides, sans cavité particuliere & sans vaisseaux propres; & si on trouve dans leur texture des nerfs & des vaisseaux de tout genre, ils ne lui sont point essentiels, mais seulement accessoires. Quoiqu'insensible par lui-même, les nerfs qui le parcourent peuvent cependant produire quelque sensibilité; & les autres vaisseaux qui le parcourent servent à déposer ou à repomper la liqueur aqueuse, grasse & onctueuse, que l'on trouve dans les différentes cellules. Les injections ordinaires & le souffle démontrent des lames solides, impénétrables aux injections, & seulement recouvertes d'un réseau vasculaire.

Ce tissu ne se borne pas à la superficie du corps, il n'enveloppe pas seulement chaque partie, il pénetre encore dans leur substance intime, il s'y insinue en accompagnant les vaisseaux, leur fournit des gaînes, & fournit à chaque fibre, quelque petite qu'elle soit, une enveloppe particuliere. Les membranes des nerfs & des arteres, la dure-mère, la pie-mere, le périoste, la cornée, la peau, la plevre, les poumons & beaucoup de viscères paroissent presqu'entierement formés par ce tissu seulement.

Ce tissu varie dans sa composition, selon les parties dans lesquelles on l'examine; il est mince & composé de fibres serrées dans certaines parties, comme entre la sclérotique & la choroïde, entre les membranes des intestins; celui qui accompagne les vaisseaux est un peu plus lâche; ce tissu ne contient point de graisse, mais seulement une humeur aqueuse grasse; on le découvre par le souffle, par la dissection, par l'œdeme.

Le tissu cellulaire qui sépare les fibres musculaires est, dans l'intérieur du muscle, très-délicat, & seulement arrosé d'une humeur aqueuse grasse; extérieurement il est plus épais, & il reçoit un suc gras plus épais. Cette structure le rend propre à entretenir l'action musculaire.

Celui qui compose ce que l'on appelle vulgairement la graisse ou, pour mieux dire, le tissu graisseux qui se trouve à la superficie du corps & dans les grandes cavités, est formé de lames plus épaisses & de cellules plus grandes;

il contient une humeur grasse & onctueuse, jaunâtre, insipide, inflammable, susceptible de consistance par le repos ou par le froid.

La nature de la graisse n'est pas la même dans tous les âges; elle n'a point de consistance dans le premier tems de la formation du fœtus; lorsqu'il croît, elle devient grumeleuse & plus ferme; dans les adultes elle conserve cette fermeté; elle devient plus molle dans les vieillards. Elle s'épaissit un peu & se perfectionne, en séjournant dans les cellules, & elle a toujours assez de fluidité pour pouvoir être facilement repompée; on voit même des différences dans la graisse, en comparant celle qui est dans la région des reins avec celle qui est sous la peau & dans les autres parties. Les anciens avoient fait cette distinction: c'est pourquoi ils la nommoient *suif*, *axonge*, *moëlle*, *graisse*, &c.

Cette liqueur est déposée dans les cellules par les extrémités des arteres, & repompée par les veines. Le méchanisme est conforme aux loix de la circulation, & il est démontré par les injections d'eau & de colle de poisson dans ces différens vaisseaux.

La graisse n'a pas les qualités requises, si elle ne séjourne pendant quelque tems dans les cellules, ou si l'action des vaisseaux n'est pas médiocrement forte. Les gens foibles ont la graisse peu ferme; & après les grandes maladies, celle qui se sépare n'est presque qu'aqueuse, & cause la bouffissure.

La graisse, après avoir séjourné un peu, est reprise par les veines; sans cela, elle s'amasseroit & seroit nuisible par sa quantité. L'eau épanchée dans les cellules est reprise par les veines; les mouvemens violens font dissiper la graisse; ainsi elle est séparée continuellement, & reprise à proportion.

Les cellules ont encore, outre les ouvertures des vaisseaux, des communications réciproques; l'emphysême qui s'étend par tout le corps en est une preuve.

Le tissu cellulaire a des usages communs & particuliers: en général il recouvre toutes les parties, il les unit ensemble, il leur donne la configuration, contribue aux différens replis de la peau; il fournit un lien lâche & souple à chaque partie, il appuye & accompagne les vaisseaux,

& eſt diſpoſé de façon à permettre tous les mouvemens poſſibles.

La liqueur dont le tiſſu eſt arroſé, dans quelques endroits plus ſubtile, dans d'autres plus onctueuſe, l'entretient dans une ſoupleſſe extrême, lubréfie les parties, facilite leurs mouvemens, les tient écartées, les empêche de devenir roides ou de ſe réunir. Elle contribue à la beauté de la peau, ſe mêle utilement dans les liqueurs pour tempérer leur acrimonie; elle devient la matiere de certaines ſécrétions; elle entretient la ſoupleſſe des os, & les rend moins fragiles, comme la moëlle & le ſuc moëlleux; enfin dans certains cas elle peut tenir lieu d'alimens, & empêcher les impreſſions de la faim.

Le repos du corps & de l'eſprit, le ſommeil, les alimens ſucculens augmentent ce fluide; les exercices violens, le chagrin, l'inſomnie, la diete auſtere & les maladies le détruiſent aſſez promptement. Elle eſt néceſſaire pour le bien-être du corps & l'exercice des fonctions; ſon défaut auroit quelques inconvéniens, & ſa trop grande quantité devient nuiſible, en relâchant trop les parties, en les gênant & en rendant le corps trop lourd pour exercer ſes fonctions.

CELLULE, *cellula*, ſe dit des petites loges adoſſées les unes aux autres, comme dans les ruches à miel.

Les cellules adipeuſes ſont les petites loges ou capſules qui contiennent la graiſſe dans un corps qui a de l'embonpoint.

Elles s'obſervent dans toutes les parties du corps: dans ceux qui ſont amaigris, ces cellules n'étant point remplies de graiſſe, reſſemblent à une membrane flaſque & tranſparente.

CELLULOSITÉS de l'ethmoïde. *Voyez* SINUS de l'ethmoïde.

CENDRÉ, ÉE, adject. *cinereus, a, um*, de couleur de cendre. La ſubſtance cendrée du cerveau: *voyez* CERVEAU.

CENEONES, κενεῶνες, de κενὸς, vuide. On a donné ce nom aux flancs, région de l'abdomen. *Voyez* FLANCS.

CENTRE, *centrum*, le milieu, le point du milieu de quelque choſe.

Le centre tendineux du diaphragme, c'est la partie dans laquelle les queues des muscles du diaphragme se rencontrent. Ce centre est troué vers sa droite pour donner passage à la veine-cave; & vers sa gauche en arriere, sa partie charnue donne passage à l'œsophage, au tronc descendant de l'aorte, au canal thorachique & à la veine azygos entre ces deux piliers.

Le centre ovale du cerveau est une convexité médullaire beaucoup plus petite que la convexité générale ou commune de tout le cerveau, mais conforme à cette grande convexité. On la trouve en emportant adroitement par plusieurs coupes, selon la convexité du cerveau, toute la substance corticale avec les lames médullaires dont elle est entremêlée.

CEPHALE, κιφαλὴ, la tête.

CEPHALA-GRAPHIE, *cephala-graphia*, description du cerveau ou de la tête; c'est une partie de la somato-graphie.

CEPHALA-LOGIE, *cephala-logia*, discours raisonné sur le cerveau ou la tête; c'est une partie de la somato-logie.

CEPHALA-TOMIE, *cephala-tomia*, administration anatomique du cerveau ou de la tête; c'est une partie de la somato-tomie.

CEPHALINE, κεφαλίνη, la partie de la langue qui est la plus proche de sa racine & la plus voisine de la gorge.

CEPHALIQUE, adject. *cephalicus, a, um*, qui a du rapport avec la tête.

La veine souclaviere étant arrivée près de la partie moyenne de la clavicule, donne une branche nommée *céphalique*, laquelle descend superficiellement entre le muscle deltoïde & le grand pectoral, & va au bras. Cette veine, dans la quantité prodigieuse de rameaux qu'elle donne au bras, &c. en donne un particulier qui rampe entre le pouce & le métacarpe, & porte le nom de veine *céphalique* du pouce.

CEPHALO-PHARYNGIEN, *cephalo-pharyngæus*, de κεφαλὴ, tête; φαρύγξ, *pharynx*, gosier : c'est le nom de deux muscles de l'orifice de l'œsophage qu'on appelle *pharynx*; ils viennent de la face inférieure de l'apophyse basilaire de l'occipital vers sa partie moyenne, & s'épanouis-

sent sur la partie supérieure & postérieure du pharynx, qu'ils tirent en haut & en arriere.

CERATO-GLOSSE, *cerato-glossus*, de κέρας, corne; γλῶσσα, langue : c'est le nom d'un muscle qui s'attache à la grande corne de l'os hyoïde, & se termine à la langue. On le nomme aussi *basio-glosse*, parce qu'il s'attache un peu à la base de l'os hyoïde, & *chondro-glosse* parce qu'il s'attache un peu aux cartilages qui s'élevent sur la jonction des cornes avec la base. Enfin il est nommé *hyo-glosse*.

Il y a un cérato-glosse de chaque côté.

CERATOÏDES, κερατοειδής; on sous-entend ὑμὴν, membrane : la cornée. *Voyez* ce dernier.

CEREBRAL, LE, adject. *cerebralis*, *le*, qui appartient au cerveau.

Les arteres cérébrales, distinguées en internes, en externes & en inférieures, sont des branches des carotides internes & des vertébrales. Elles se distribuent au cerveau.

CERKIS, κερκὶς, le radius, os de l'avant-bras.

CERVEAU, *cerebrum*, ou vulgairement la cervelle : c'est une masse glanduleuse, inégalement arrondie, d'une consistance assez molle, dont la figure imite celle de la boîte osseuse qui lui sert de domicile, parsemée de toute part d'un nombre prodigieux de ramifications artérielles & veineuses, lesquelles serpentent en tout sens par plusieurs contours admirables.

La superficie extérieure du cerveau représente un amas de plusieurs circonvolutions de petits intestins de poulet, très-exactement adossés & unis les uns aux autres. Il n'en est pas de même quand on vient à pénétrer dans sa substance, comme nous le verrons plus bas.

Le cerveau en général est divisé en trois parties, sçavoir, en cerveau proprement dit, en cervelet & en moëlle alongée. On pourroit néanmoins en ajouter avec raison une quatrieme, qui est la moëlle épiniere, comme étant une véritable continuation du cerveau.

La figure du cerveau, considérée après avoir enlevé la calotte du crâne & les membranes appellées *meninges*, nous représente une espece de sphere; mais en examinant le cerveau du côté qu'il répond à la base du crâne, nous som-

mes bientôt convaincus qu'il ne forme que la moitié d'une ſphere, qui, ſe trouvant encore partagée longitudinalement en deux parties latérales égales, repréſente deux quarts de ſphere poſés dans le même plan l'un contre l'autre, & c'eſt de ces deux portions que réſulte toute la maſſe du grand cerveau, ou du cerveau proprement dit.

Chaque quart de ſphere pris ſéparément, eſt arrondi & convexe dans la plus grande partie de ſon étendue, qui eſt celle qui répond à la cavité de la calotte du crâne; il eſt applati & très-uni du côté qui répond à la faulx, & inégalement convexe & concave du côté de la baſe du crâne.

Chaque portion du cerveau eſt encore diviſée elle-même en trois parties, ſous le nom de *lobes*, leſquels ſont diſtingués en antérieur, moyen & poſtérieur. Le lobe antérieur eſt le moins conſidérable; il eſt ſéparé du lobe moyen par un enfoncement remarquable, qui commence de chaque côté vers la grande aîle du ſphénoïde, & monte enſuite obliquement de devant en arriere. Cet enfoncement eſt un ſillon plus conſidérable que ceux qui paroiſſent ſur la ſurface du cerveau, deſtiné à favoriſer l'étendue de la ſubſtance corticale, quoique dans un petit eſpace: cet écartement eſt nommé la *grande ſciſſure de Sylvius*.

Le lobe moyen tient un milieu entre le volume de l'antérieur & du poſtérieur; & enfin le dernier, ou le lobe poſtérieur, forme une maſſe très-conſidérable relativement à celle des deux autres: auſſi remarquons-nous que la cavité de la boîte oſſeuſe du crâne eſt bien moins évaſée antérieurement que poſtérieurement. De cette diviſion particuliere de chaque portion du cerveau, nous devons conclure que le cerveau pris en général comprend ſix lobes, ſçavoir, deux antérieurs, deux moyens & deux poſtérieurs.

Après avoir examiné le cerveau en général, l'ordre demande que nous pouſſions plus loin nos conſidérations: pour cet effet, nous remarquerons en premier lieu quelles ſont les différentes ſubſtances qui entrent dans la compoſition du cerveau; ſecondement, quelles ſont les différentes parties, à la formation deſquelles elles concourent; troiſiemement, les cavités que l'on doit y obſerver; enfin les vaiſſeaux qui s'y diſtribuent.

Par rapport à la ſubſtance du cerveau, tous les Auteurs

conviennent aujourd'hui qu'elle est glanduleuse ; de sorte que toute cette masse considérable occupant la cavité du crâne, n'est qu'une glande conglomérée, formée d'une multiplicité prodigieuse de petits corps glanduleux, qui tous réunis & comme entassés les uns avec les autres, constituent cette premiere substance du cerveau, qui est la plus extérieure, & de laquelle toutes les autres parties de ce viscere sont exactement environnées. C'est pour cette raison qu'on la nomme *substance corticale*. Quelques-uns la nomment encore, à raison de sa couleur, *substance grise* ou *substance cendrée*. Au-dessous de celle-ci se remarque une seconde substance appellée blanche, ou substance médullaire du cerveau : elle est formée par le concours & la réunion des vaisseaux excréteurs de toutes les glandes qui forment la substance corticale, de maniere que de chacun de ces corps glanduleux part un vaisseau excréteur ; & comme les glandes sont dans un nombre infini, celui des vaisseaux excréteurs qui s'en détache, doit être aussi proportionnément considérablement multiplié. Ce sont là les deux sortes de substances que l'on trouve plus ou moins répandues dans toute l'étendue du cerveau, & desquelles toutes les éminences que nous y allons remarquer sont plus ou moins formées. Il y a cependant quelques différences entre elles ; car premierement la substance corticale est beaucoup plus mollasse que la substance médullaire, secondement elle est très-épaisse dans la circonférence du cerveau, & elle diminue à mesure qu'elle pénetre plus avant dans son intérieur. Le contraire arrive à la substance médullaire, car plus on l'examine de l'extérieur vers l'intérieur, & plus elle paroît augmenter en masse, quoique toujours plus ou moins environnée de la substance corticale. L'on peut aisément se convaincre de tout ceci, en coupant horisontalement &, pour ainsi dire, par tranches, à l'aide d'un instrument bien tranchant, différentes portions de ces deux substances en même tems. Il y a ceci de plus à remarquer, c'est qu'en continuant cet examen, & lorsqu'on est parvenu aux environs de la base du cerveau, on ne rencontre plus que la substance médullaire, sans aucun mêlange de la corticale, de maniere qu'il semble qu'il n'y a dans cet endroit que des faisceaux multipliés de vaisseaux excréteurs, puisqu'on n'y peut distinguer que la substance blanche qui doit résulter de leur union. On

peut toujours regarder la ſubſtance blanche ou médullaire du cerveau comme une véritable ſubſtance nerveuſe, c'eſt-à-dire qu'on conçoit que chaque capillaire excréteur qui part de chaque glande en particulier, eſt un véritable filament nerveux, & que ce ſont ces mêmes vaiſſeaux excréteurs qui forment l'origine & le principe de tous les nerfs qui ſe diſtribuent dans les différentes parties du corps.

Il eſt tems à préſent de procéder plus attentivement à l'examen des différentes parties que nous pouvons obſerver dans le cerveau : ainſi nous remarquerons d'abord que la baſe de chaque quart de ſphere qui forme la plus grande partie de la maſſe du cerveau, eſt compoſée ſans aucune adhérence, du moins du côté de la faulx, ſur une double convexité médullaire, en forme de voûte ou de plafond très-mince ; c'eſt cette partie qui a été nommée par Vieuſſens le *centre oval* ou la *voûte médullaire*, dans le milieu de laquelle on apperçoit une eſpece de cordon blanc en forme de raphé, auquel viennent ſe rendre quantité de fibres médullaires très-déliées, mais de maniere que celles qui viennent du côté droit, vont au côté gauche, & celles du gauche ſe rendent au droit.

Le milieu du centre oval, ou la réunion de ces deux convexités, dont réſulte le plancher des deux ventricules ſupérieurs du cerveau, eſt nommé le *corps calleux*. Cette partie paroît réellement diſtinguée des portions latérales du centre oval, dont elle eſt cependant une vraie continuation, parce que les fibres médullaires qui la compoſent, y paroiſſent d'une maniere plus ſenſible.

Le corps calleux a environ trois travers de doigts de longueur ſur un demi-travers de doigt de largeur ; néanmoins il eſt moins large antérieurement que dans ſa partie poſtérieure ; on peut l'appercevoir aiſément, en écartant légerement & avec adreſſe les deux grandes portions du cerveau, ayant la précaution d'enlever auparavant cette duplicature de la dure-mere que nous avons appellée la *faulx*, laquelle doit être renverſée en arriere : alors l'on voit très-diſtinctement les deux extrémités du corps calleux, dont l'antérieure ſe recourbe en ſe repliant en devant & en deſſous, pour concourir à la formation d'un gros cordon médullaire très-court, ſitué tranſverſalement entre les deux portions anté-

rieures, voiſines des lobes antérieurs du cerveau, leſquels il tient exactement unis enſemble. Ce cordon médullaire eſt nommé la grande commiſſure antérieure du cerveau; cette même extrémité antérieure du corps calleux paroît encore ſe continuer longitudinalement dans l'intérieur & dans le milieu des ventricules antérieurs, en s'attachant tout le long de la partie de la face interne du corps calleux qui répond au raphé, & forme ainſi une cloiſon dans l'intérieur de ces mêmes ventricules, de laquelle nous allons parler.

L'extrémité poſtérieure du corps calleux ſe recourbe de même que l'antérieure, & ſe porte de dehors en dedans, pour s'attacher par un double cordon aux deux piliers poſtérieurs de la voûte, de même qu'aux portions médullaires, voiſines des lobes poſtérieurs du cerveau.

Ayant enlevé avec méthode le plancher des ventricules, ſans toucher au corps calleux, l'on découvre deux cavités ſéparées l'une de l'autre par une cloiſon médullaire & tranſparente, nommée *ſeptum lucidum;* cette cloiſon, formée de deux lames très-minces, regne dans toute la longueur du corps calleux qui répond au-deſſous du raphé, & ſe porte perpendiculairement dans le milieu des ventricules qu'elle ſemble ſéparer exactement; mais un peu d'attention fait voir que ſon bord inférieur n'étant adhérant à aucune partie, permet la communication d'un ventricule à l'autre, enſorte que les ſéroſités du ventricule droit peuvent paſſer dans le gauche, *& vice verſâ.* Nous remarquons encore que dans certains cas l'on trouve quelque peu de ſéroſités entre les deux lames du *ſeptum lucidum.*

En examinant plus intérieurement, on découvre dans le milieu des ventricules un corps médullaire très-blanc, convexe ſupérieurement, & légerement concave inférieurement, lequel ſe termine par trois branches, dont l'antérieure qui eſt la plus groſſe, s'unit au gros cordon médullaire qui fait la commiſſure antérieure du cerveau : c'eſt dans cet endroit qu'eſt attachée la partie antérieure du *ſeptum lucidum*, le reſte de ſon bord inférieur étant flottant dans toute ſa longueur; & les deux branches poſtérieures ſe recourbent en bas, & ſe portent de deſſus en deſſous dans la cavité des ventricules, étant accompagnées vers leurs bords extrêmes, chacune d'un petit cordon applati & très-mince : c'eſt ce qu'on ap-

pelle *corpora fimbriata*, corps bordés. Ce corps médullaire, à raiſon de quelque reſſemblance qu'on a prétendu lui trouver avec les eſpeces d'anciennes voûtes, porte le nom de *voûte à trois piliers*.

Après avoir renverſé en arriere, ou même totalement enlevé le corps calleux, le *ſeptum lucidum* & la voûte à trois piliers, l'on apperçoit une cavité double, beaucoup plus longue que large, & très-peu profonde. Ces deux cavités, auxquelles on donne le nom de *grands ventricules* ou, à raiſon de leur ſituation, de *ventricules latéraux* du cerveau (afin de les diſtinguer de deux autres plus petits & plus poſtérieurs) s'écartent l'une de l'autre en arriere d'une maniere plus ſenſible, ſe continuent de deſſus en deſſous & de derriere en devant, en faiſant une eſpece de grand ſillon tortueux, en maniere de cornes de bélier, dont les extrémités viennent preſque répondre au commencement ſupérieur de ces mêmes ventricules : c'eſt dans les cavités ſupérieures de ces ventricules que nous obſervons les parties que nous allons décrire.

La premiere partie qui ſe préſente à l'ouverture des ventricules, eſt une membrane vaſculeuſe très-fine, parſemée d'un nombre prodigieux de ramifications capillaires, ſanguines, dont réſulte un réſeau admirable, laquelle tapiſſe plus ou moins toutes les parties contenues dans les ventricules : cette membrane eſt nommée le *plexus choroïde* ; il faut la détacher avec précaution, afin de ne point enlever les éminences poſtérieures des ventricules, auxquelles elle eſt très-adhérente. Cette membrane enlevée, nous découvrons quatre paires d'éminences, dont les quatre plus conſidérables ſont antérieures, & les quatre ſubalternes ſont ſituées plus poſtérieurement, & plus entaſſées enſemble.

Les deux premieres des grandes éminences ſont nommées corps cannelés, parce qu'en les coupant comme par petites lames avec un inſtrument bien tranchant, elles préſentent différentes lignes griſâtres & blanchâtres, leſquelles ſont formées par le mêlange des deux ſubſtances que nous avons remarquées dans le cerveau. La figure de ces éminences eſt en quelque ſorte pyramidale ou piriforme, leur extrémité antérieure eſt arrondie & approchée l'une de l'autre ;

elles s'écartent ensuite de devant en arriere, & se terminent par une extrémité étroite & recourbée.

Les deuxiemes éminences considérables des grands ventricules du cerveau sont appellées couches des nerfs optiques, parce que les nerfs du même nom en tirent leur origine; elles ont une figure en quelque sorte ovalaire, sont adossées assez exactement l'une contre l'autre entre les deux portions postérieures des corps cannelés, par lesquels elles sont en quelque sorte embarrassées; elles paroissent blanches, considérées superficiellement; mais en pénétrant dans leur substance, on la trouve assez semblable à celle des corps cannelés, c'est-à-dire parsemée de plusieurs lignes, tantôt blanches & tantôt cendrées. L'adossement de ces éminences est si parfait, qu'on y découvre réellement une vraie continuation de leur substance, laquelle regne jusqu'environ le milieu de leur épaisseur, où elle se trouve interrompue pour former un léger canal, auquel on donne le nom de troisieme ventricule, lequel par l'une de ces extrémités s'ouvre en devant, & par l'autre en arriere, ainsi que nous le dirons ailleurs.

Du fond de chacune des dernieres éminences dont nous venons de parler, naissent deux gros cordons qui se portent en dessous & de derriere en devant, en faisant deux contours semblables à ceux des cornes de béliers, & se rapprochent ensuite de nouveau, en diminuant de plus en plus pour atteindre les trous optiques, à la faveur desquels ils sortent de la base du crâne, & parviennent dans les fosses orbitaires, comme nous verrons ailleurs.

Les éminences plus petites, contenues dans les grands ventricules du cerveau, qu'on nomme, afin de les distinguer des précédentes, *éminences subalternes*, communément décrites chez les Auteurs sous les noms de *nates* & de *testes*, & par M. Winslow, sous le nom commun de *tubercules quadrijumeaux*, auxquels il en faut ajouter un cinquieme qui est impair, occupent la partie postérieure des ventricules, & sont si parfaitement adossées ensemble, que ce n'est qu'avec beaucoup de précaution & d'adresse que l'on parvient à les rendre parfaitement sensibles. On rencontre ces éminences, qui ne semblent d'abord former

qu'un ſeul & même corps, préciſément derriere l'union des couches des nerfs optiques; les deux antérieures étant plus groſſes & plus arrondies que les poſtérieures, ſont auſſi beaucoup plus apparentes. La ſubſtance des unes & des autres eſt pareillement cannelée & mêlée de lignes blanches & cendrées, quoiqu'à l'extérieur elle paroiſſe preſqu'entierement blanche.

Sur le haut de ces deux paires de tubercules, & préciſément ſur le milieu, ſe découvre un petit corps pyramidal, griſâtre, d'une conſiſtance plus ou moins mollette, & de la groſſeur d'un petit noyau de ceriſe, appellé *glande pinéale*, à raiſon de ce que l'on a prétendu qu'il approchoit par ſa figure de celle d'une pomme de pin: cette petite éminence impaire eſt attachée au bas des couches des nerfs optiques, au moyen de deux petits cordons médullaires qui paroiſſent quelquefois d'une maniere très-ſenſible.

Après avoir examiné les éminences contenues dans les grands ventricules du cerveau, il nous reſte à y obſerver quelques cavités particulieres, à part celle qui leur eſt commune, dont nous avons déja parlé. Pour cet effet, il eſt néceſſaire de ſe rappeller ici ce que nous avons remarqué ci-devant, que dans l'union de la moitié inférieure de l'épaiſſeur des couches des nerfs optiques, regne un écartement en forme de canal triangulaire, appellé le troiſieme ventricule du cerveau; cet écartement ou ce canal s'ouvre antérieurement ſous une ouverture aſſez large, qui ſe termine enſuite par une eſpece de goulot, à raiſon de quoi elle porte le nom d'*entonnoir*, dont l'extrémité rétrécie ſe rend à un corps glanduleux particulier, logé ſur la ſelle turcique du ſphénoïde: c'eſt ce qu'on nomme la *glande pituitaire*. L'ouverture ovale de l'entonnoir, nommée encore l'ouverture antérieure commune, pour la diſtinguer de la poſtérieure, ſe découvre entre le pilier antérieur de la voûte & les portions antérieures des couches des nerfs optiques. Ce même canal, qui forme le troiſieme ventricule, s'ouvre poſtérieurement ſous l'ouverture commune poſtérieure, ſituée préciſément entre la partie poſtérieure des couches des nerfs optiques & l'antérieure des tubercules quadrijumeaux. Enfin ſous les tubercules quadrijumeaux regne un petit canal, lequel par ſon ouverture antérieure communique avec le troi-

ſieme ventricule, & dont la poſtérieure ſe rend & conduit dans le quatrieme ventricule qui appartient au cervelet. Nous obſerverons, en terminant la deſcription du cerveau proprement dit, que les fibres médullaires, répandues dans toute ſa ſubſtance, ſe réuniſſant vers ſa baſe, forment deux faiſceaux conſidérables, appellés les péduncules du cerveau, deſquels eſt en partie formée la moelle alongée.

Du cervelet.

Le cervelet, comme qui diroit le petit cerveau, parce qu'il eſt beaucoup inférieur en maſſe au cerveau proprement dit, dont il n'eſt dans le fond que la continuation, eſt logé ſous la tente du cervelet, dans les foſſes poſtérieures & inférieures de l'occipital, leſquelles ſont en partie formées par les os temporaux, étant à-peu-près d'un volume en état de remplir ces mêmes cavités. La figure du cervelet eſt inégalement arrondie, & il paroît légerement partagé en arriere par une petite cloiſon qui regne le long de la crête occipitale interne, de maniere qu'en général nous pouvons y diſtinguer deux portions, dont chacune s'étend conſidérablement ſur les parties latérales des foſſes où elles ſont ſituées.

La ſubſtance du cervelet eſt plus ferme, plus maniable que celle du cerveau, quoiqu'on y rencontre également le mêlange de la ſubſtance corticale ou cendrée, & celui de la ſubſtance médullaire, avec cette différence que l'une & l'autre paroiſſent plus intimément jointes enſemble.

La ſurface extérieure du cervelet eſt en partie recouverte par une continuation du plexus choroïde, que quelques uns ont regardé comme une membrane vaſculeuſe particuliere : cette ſurface eſt beaucoup plus unie & plus égale que celle du cerveau, parce qu'on n'y apperçoit aucun ſillon, & que ſa maſſe ne paroît qu'un compoſé de quantité de couches exactement appliquées, & comme entaſſées les unes ſur les autres, entre leſquelles s'inſinuent autant de réduplicatures très-fines de la membrane interne de la pie-mere, deſtinée à en faire la ſéparation.

En pénétrant médiocrement dans la ſubſtance du cervelet par une légere coupe, on apperçoit d'abord la portion poſtérieure de la moelle alongée, dont nous allons parler ; &

dans la surface postérieure de cette portion, depuis les tubercules quadrijumeaux jusqu'au-dessous de la division postérieure du corps du cervelet, on appercevra une cavité oblongue, qui se termine en arriere en forme de bec d'une plume taillée pour écrire, d'où vient que cette partie est nommée *calamus scriptorius*, plume à écrire : or toute cette cavité en général est considérée comme le quatrieme ventricule, laquelle communique, comme il a été dit, avec le troisieme, au moyen du canal mitoyen.

Sur la partie antérieure du cervelet, nous observerons quatre avances particulieres, nommées en général appendices vermiformes, à raison de leur prétendue ressemblance à un gros bout de ver de terre. De ces quatre appendices, deux sont moyennes, sçavoir, une antérieure & l'autre postérieure; & deux sont nommées, à cause de leur situation, appendices latérales. Enfin le cervelet se termine, ainsi que le cerveau, par deux faisceaux blancs & médullaires, qui forment deux cordons, auxquels on donne pareillement le nom de péduncules du cervelet : ces péduncules, ainsi que ceux du cerveau, concourent à la formation de la troisieme partie que nous avons établie, nommée la moëlle alongée.

La plûpart des Auteurs qui ont écrit du cerveau, du cervelet & de la moëlle alongée, donnent à entendre que la substance médullaire, dont la corticale se trouve plus ou moins parsemée, soit dans le cerveau, soit dans le cervelet, est fournie par des troncs, des branches, des ramifications qui émanent de la moëlle alongée. M. Didier prétend qu'il est bien plus raisonnable & en même tems plus vraisemblable de penser que la moëlle alongée elle-même n'est formée que de la réunion de ces mêmes ramifications, rameaux, branches & troncs différemment répandus dans la substance corticale du cerveau & du cervelet. En effet, dit-il, si l'on convient une fois que la substance corticale est un entassement, un assemblage d'un nombre prodigieux de petits corps glanduleux, & que la substance médullaire est le résultat de l'union des canaux excréteurs qui partent de ces mêmes glandes, ne sera-t-on pas forcé de convenir que ces vaisseaux excréteurs augmentant de plus en plus en nombre, à mesure qu'ils se portent de la circonférence au centre, produiront à la fin des gros faisceaux mé-

dullaires, dont résultera la moëlle alongée, bien loin que cette même moëlle fasse la distribution de cette substance médullaire. Cette réflexion étoit nécessaire pour une intelligence plus parfaite de la formation de la moëlle alongée, dont on va parler, & pour éviter l'erreur dans laquelle peut induire la controverse des Anatomistes.

De la moëlle alongée.

La troisieme division qui a été faite du cerveau, comprend la moëlle alongée, ainsi nommée parce que c'est un corps médullaire, produit par un alongement de la substance blanche du cerveau & du cervelet : ainsi on pourroit considérer la moëlle alongée en général, comme un gros faisceau résultant de l'union de plusieurs autres faisceaux subalternes de la même substance, lesquels sont eux-mêmes produits de l'assemblage d'une multitude innombrable de canaux excréteurs, qui émanent de chacune des glandes qui composent la substance corticale du cerveau & du cervelet ; mais comme l'arrangement de la substance blanche de la moëlle alongée, donne lieu à la formation de différentes parties éminentes qu'on y découvre, les Anatomistes ont donné des noms particuliers à ces éminences, autant convenables qu'il a été possible à la figure de chacune d'elles en particulier : ainsi nous observerons en premier lieu à la moëlle alongée quatre gros cordons en forme de péduncules ou de piliers, dont deux sont antérieurs & deux postérieurs. Les antérieurs naissent des deux portions du cerveau, & sont nommés les cuisses de la moëlle alongée : les postérieurs viennent du cervelet, & sont appellés les bras de la moëlle alongée.

L'union des cuisses, des bras de la moëlle alongée, & de deux productions médullaires & subalternes du cervelet, qui ceignent le tout en maniere d'un anneau, donne lieu à la formation d'une éminence qui, à raison de sa figure, est nommée par Willis protubérance annulaire ; & comme les cuisses de la moëlle alongée se glissent en-dessous, & qu'elles représentent une espece de pont, c'est cet endroit que Varole a nommé le pont de la moëlle alongée. Nous remarquerons enfin à la partie antérieure de la moëlle alongée

gée deux paires d'éminences, dont deux occupent la partie moyenne, & sont nommées les éminences pyramidales, & deux sont placées latéralement, l'une à droite & l'autre à gauche, qui portent le nom d'éminences olivaires. C'est ainsi que Vieussens nomme les unes & les autres.

Il nous reste à présent à donner une idée des dix paires de nerfs qui viennent tant du cerveau que du cervelet & de la moëlle alongée. Pour les examiner, on souleve légerement les lobes antérieurs du cerveau de devant en arriere, ou sur le côté. On apperçoit d'abord les nerfs olfactifs, qui sont la premiere paire : ce sont deux cordons blancs & mols, plus gros à leur extrémité que vers leur origine ; ils naissent de la partie inférieure & antérieure des corps cannelés, & vont se distribuer à la membrane pituitaire qui est dans le nez, après avoir passé par les trous de l'os cribleux.

Les nerfs optiques, qui sont la seconde paire, naissent de la partie inférieure des couches des nerfs optiques, sortent du crâne par les trous optiques, & étant parvenus dans les orbites, forment dans leur trajet deux courbures, ensuite entrent postérieurement dans le globe de l'œil, & vont former en s'épanouissant la membrane rétine.

La troisieme paire, ou les moteurs des yeux, vient de la partie antérieure de l'éminence annulaire. Ces nerfs, après avoir passé par les fentes sphénoïdales, se partagent en plusieurs branches, pour se distribuer aux muscles des yeux.

Les pathétiques sont la quatrieme paire de nerfs : ils semblent partir de la partie postérieure des éminences *testes* ; ils sortent du crâne par la fente sphénoïdale, & étant parvenus dans les orbites, ils se distribuent aux muscles grands obliques des yeux.

Les nerfs de la cinquieme paire sont deux gros cordons plats, composés de plusieurs filets qui naissent des parties latérales de l'éminence annulaire : ils se partagent ensuite chacun en trois branches, une supérieure, une moyenne, & l'autre inférieure. La branche supérieure se distribue dans le nez, au front & à la glande lacrymale.

La branche moyenne va se perdre à la mâchoire supérieure, & forme un ganglion d'où partent des filets dont les uns vont dans le nez, & les autres vont concourir à la

formation du nerf intercoſtal ; & la derniere branche ſe diſtribue à la mâchoire inférieure & aux parties voiſines.

La ſixieme paire vient de la partie poſtérieure de l'éminence annulaire ; elle ſe gliſſe dans le ſinus caverneux, & donne un filet qui s'unit avec deux autres qui ſont produits par la cinquieme paire, pour former le nerf intercoſtal. La ſixieme paire ſe diſtribue au muſcle abducteur de l'œil.

Dans la ſeptieme paire, nommée *auditive*, chaque nerf eſt composé de deux portions qui ſont diſtinguées en portion molle & en portion dure. Ces deux portions naiſſent des parties latérales de l'éminence annulaire ; après qu'elles ſont entrées dans le trou auditif interne, la portion molle ou *acouſtique* va ſe diſtribuer dans les canaux demi-circulaires, c'eſt-à-dire, au veſtibule & au limaçon, pendant que l'autre portion ſort du crâne par le trou ſtilo-maſtoïdien, & ſe partage en pluſieurs branches qui ſe diſtribuent principalement à la face.

La huitieme paire, ſurnommée la paire *vague*, tire ſon origine de pluſieurs filets des éminences olivaires, ſort du crâne par les trous déchirés, va ſe diſtribuer au larynx, dans la poitrine & dans le bas-ventre, & communique avec pluſieurs autres.

La neuvieme paire prend naiſſance entre les éminences pyramidales & olivaires, ſort du crâne par les trous condyloïdiens antérieurs, & ſe diſtribue aux muſcles de la langue.

La dixieme paire naît des éminences olivaires, & va ſe ramifier aux muſcles extenſeurs de la tête.

Les vaiſſeaux du cerveau ſont des arteres & des veines, dont les tuniques ſont fort délicates. Les arteres ſont les carotides internes & les vertébranes. Les veines ſont les jugulaires internes, qui rapportent le ſang des différens ſinus qui ſe trouvent dans les duplicatures de la dure-mere. Les arteres ne ſont point accompagnées de veines, comme dans toutes les autres parties du corps. Les unes & les autres entrent dans le crâne par un chemin différent, parce que ſi elles entroient enſemble, elles pourroient par une compreſſion mutuelle former quelque obſtacle au cours du ſang.

Le cerveau a pour enveloppe la dure & la pie-mere. *Voyez* ces mots.

Le cerveau ſert à la ſéparation des eſprits animaux. Les

petites artérioles de ce viscere se terminent à quelques-unes des petites glandes qui composent sa substance corticale, & ces glandes n'admettent dans leurs pores que les particules les plus volatiles, les plus fines du sang, qui forment les esprits animaux (*voyez* ESPRITS animaux), pendant que les autres particules du sang retournent par les veines.

Willis croit que c'est dans le grand cerveau que s'exécutent l'imagination, le raisonnement, la mémoire & les principales fonctions de l'ame, & que les nerfs qui partent du cerveau fournissent les esprits qui servent aux mouvemens volontaires dont nous avons connoissance; & quant au cervelet, qu'il sert à la production des esprits qui sont employés aux mouvemens naturels & involontaires: telles sont la circulation, la respiration, la digestion, &c.

Descartes a placé à la glande pinéale le siege de l'ame, ou le principe de toutes nos actions; il s'est trompé. *Voyez* AME.

MM. Lancisi & la Peyronie ont assigné le corps calleux pour le siege de l'ame, & M. Bordenave n'est pas de cet avis; il pense que le principe des mouvemens n'existe que dans l'origine des nerfs, & que l'intégrité des fonctions de l'ame dépend de l'intégrité des fonctions des nerfs, parce que plusieurs nerfs étant blessés, l'ame elle-même souffre quelques dérangemens, comme le démontre la paralysie qui influe sur l'ame assez pour en diminuer les fonctions. Plus les nerfs sont affectés fortement, plus l'ame souffre. Le cerveau, ajoute-t-il, & le cervelet peuvent souffrir une altération considérable, sans un grand dérangement des fonctions de l'ame; la moëlle alongée & la moëlle de l'épine étant altérées, elles dérangent beaucoup plus sensiblement les fonctions de l'ame & du corps, parce qu'elles donnent naissance à beaucoup de nerfs: d'où il paroît vraisemblable que l'ame a son siege dans le principe de chaque nerf. Il n'est pas nécessaire qu'il y ait un point de réunion où l'ame soit affectée; il suffit de remarquer qu'elle démontre l'intégrité de ses fonctions, lorsque les nerfs sont dans une parfaite intégrité.

CERVELET, *cerebellum*, comme si on disoit petit cerveau; c'est la seconde portion, ou la partie postérieure du cerveau. On en a donné la description au mot CERVEAU.

CERVICAL, LE, adject. *cervicalis*, *le*, qui appartient au col, qui a du rapport au col : *cervix*.

Les arteres cervicales sont distinguées, eu égard à leur situation, en superficielles & en profondes, en antérieures & en postérieures. Elles sont des branches des souclavieres & arrosent les parties du col.

Les ganglions cervicaux. *Voyez* ci-après NERFS cervicaux.

Les glandes cervicales sont toutes celles qui se trouvent au col : la thyroïde, par exemple, &c.

Les ligamens cervicaux sont ceux qui unissent les vertebres du col.

Les cervicaux descendans de Diemerbrock sont une paire de muscles antagonistes aux sacro-lombaires, qui prennent leur origine de la troisieme, quatrieme, cinquieme & sixieme vertebre du col.

La plûpart des Auteurs les regardent comme une production du sacro-lombaire : c'est le petit *transversaire* du col, ainsi nommé par M. Winslow.

Les nerfs cervicaux sont au nombre de sept paires. La premiere passe entre la premiere & la seconde vertebre du col; elle communique avec le nerf sous-occipital, avec le nerf intercostal, avec la seconde paire cervicale, & se distribue aux muscles postérieurs de la tête. Elle jette antérieurement un filet qui, après avoir communiqué avec le nerf intercostal, avec la seconde paire cervicale, avec le nerf lingual, va se distribuer aux muscles sterno-hyoïdien, thyro-hyoïdien, &c.

La seconde paire cervicale passe entre la seconde & la troisieme vertebre du col. Elle communique en-devant avec le premier ganglion cervical du nerf intercostal, en haut avec la premiere paire cervicale, en bas avec la troisieme. Elle jette différens rameaux, dont les uns communiquent avec le grand hypoglosse, d'autres avec la portion dure du nerf auditif. Un de ses rameaux s'unissant avec un autre de la troisieme paire cervicale, concourt à la formation du nerf diaphragmatique.

La troisieme paire cervicale passe entre la troisieme & la quatrieme vertebre du col, & communique en haut avec la seconde paire, en bas avec la quatrieme, en devant avec

le nerf intercoſtal, le grand hypogloſſe & la paire vague. Elle communique encore avec le nerf acceſſoire ; après cela, elle jette pluſieurs branches. Parmi les branches antérieures, il y en a une qui, en s'uniſſant avec un rameau de la ſeconde paire cervicale, forme une partie du nerf diaphragmatique.

Tous les nerfs cervicaux envoyent une infinité de branches aux muſcles & aux autres parties de la tête, du col & des épaules.

Les quatre dernieres paires cervicales paſſent entre les portions du muſcle ſcalene, & ſont en général plus groſſes que les trois premieres, & forment avec une partie de la troiſieme paire cervicale & la premiere paire dorſale, les nerfs bronchiaux.

Les plexus de nerfs cervicaux. *Voyez* ci-deſſus Nerfs cervicaux.

La veine cervicale externe eſt un rameau de la branche poſtérieure de la jugulaire externe, & ſe diſtribue aux muſcles vertébraux du col.

La veine cervicale interne eſt une branche de la vertébrale.

Les vertebres cervicales ſont au nombre de ſept. *Voyez* VERTEBRE.

CERUMINEUX, EUSE, adject. *ceruminoſus, a, um*; qui tient de la cire; il ſe dit des glandes jaunes preſque rondes où ovales, ſuivant Duverney & Vieuſſens, qui percent de petits trous la peau du conduit auditif dans la partie de ce conduit collée aux tempes, & dans les fiſſures ; & depuis la partie qui eſt couverte d'un cartilage, juſqu'à la moitié du canal, ſelon Morgagni, ſur la convexité ſupérieure de la membrane, où rampe un réſeau réticulaire, celluleux, fort, fait d'aréoles qui les renferment. C'eſt par ces orifices que ſort cette eſpece de cire jaune, huileuſe, amere, & qui prend feu lorſqu'elle eſt pure & fort épaiſſe. Faute de ce ſuc, dont l'abondance peut cependant nuire, on devient ſourd, ce qui arrive ſouvent pour cette raiſon dans la vieilleſſe, comme le racontent Valſalva, Morgagni & Duverney.

L'humeur cérumineuſe eſt la même que la cire des oreilles. *Voyez* CIRE.

CHAIR, *caro*, c'eſt la partie du corps animal, uniforme, fibreuſe, molle & pleine de ſang ; celle qu'on peut regarder comme la compoſition & la liaiſon de la plûpart des autres parties du corps.

Par le mot *chair*, on entend proprement les parties du corps où les vaiſſeaux ſanguins ſont ſi petits, qu'ils ne retiennent que la quantité de ſang néceſſaire pour conſerver leur couleur rouge.

Les modernes n'admettent qu'une ſorte de chair, celle qui forme les muſcles, & qui eſt compoſée de petits tuyaux ou vaiſſeaux qui contiennent du ſang : ainſi les parties charnues & les parties muſculeuſes du corps ſont la même choſe, ſelon eux.

Quelquefois cependant ils donnent le nom de *chair* aux glandes : en ce cas, pour la diſtinguer, ils l'appellent *chair glanduleuſe*.

CHAIR muſculeuſe quarrée, *caro muſculoſa quadrata*, eſt le nom que Fallope & Spigellius donnent à un muſcle qu'on appelle plus communément *court palmaire*. Voyez PALMAIRE.

CHALEUR naturelle. *Voyez* FEU.

CHAMBRE, *camera*. La chambre de l'œil eſt un eſpace compris entre le cryſtallin & la cornée, lequel contient l'humeur aqueuſe qui remplit l'œil ; & comme cet eſpace eſt diviſé en deux parties par l'uvée, M. Briſſeau, Médecin des hôpitaux du Roi, & Profeſſeur à Douai, a donné le nom de *premiere chambre* à la partie antérieure que tous les Anatomiſtes appellent aujourd'hui *chambre antérieure*, compriſe entre l'iris & la cornée ; & il a nommé *ſeconde chambre* l'eſpace compris entre le cryſtallin & l'uvée, & que l'on appelle préſentement d'une voix unanime *chambre poſtérieure*.

On diſpute l'exiſtence de cet eſpace ou chambre.

CHANT, *cantus*. Le chant n'eſt autre choſe que la voix meſurée & modulée, qui paſſe par différens degrés d'un ton à un autre, du grave à l'aigu, d'un ton lent à un ton vîte, & qui parcourt également ces tons, ou avec différentes vîteſſes.

L'agrément du chant dépend du réſonnement produit par les parties de la bouche, de la flexibiilté de la glotte, de la

facilité de ses mouvemens, des inflexions de la voix requises pour produire l'harmonie, & de la justesse dans l'exécution. Ainsi le chant, exécuté selon des regles qui lui sont propres, devient un phénomene presqu'inconcevable, & son ouvrage est un prodige de l'esprit humain.

CHANTER, *cantare*. Voyez CHANT.

CHARNIERE, c'est une articulation dans laquelle le mouvement se trouve borné à l'extension & à la flexion. Elle est comparée communément à la charniere des tabatieres & à celle des volets de fenêtre : telle est l'articulation de l'humerus avec le cubitus. *Voyez* ARTICULATION.

CHASSIE, c'est une humeur visqueuse, gluante, sulfureuse, qui se sépare du sang artériel dans des grains glanduleux, appellés *glandes de Meibomius*, situés le long des tarses (cartilages des paupieres), & qui sert à oindre, à lubrifier les bords des paupieres, & à les empêcher de se froisser dans leurs fréquens frottemens. Comme cette humeur est en médiocre quantité dans l'état de santé, elle se dissipe entierement ou se dissout par l'humeur lacrymale ; mais quand elle est trop abondante, qu'elle s'échauffe & qu'elle devient âcre, elle s'épaissit considérablement, elle colle les paupieres & les enflamme.

CHATON. L'humeur vitrée contenue dans sa capsule, présente antérieurement un petit enfonçement en maniere d'un petit chaton arrondi, auquel on a donné le nom de *chaton* de l'humeur vitrée ; ou bien à raison de son usage, qui est de loger en partie le crystallin: on peut appeller cette fossette le *chaton* du crystallin.

CHATOUILLEMENT, espece de sensation hermaphrodite, qui tient du plaisir quand elle commence, & de la douleur quand elle est extrême. Le chatouillement occasionne le rire ; il devient insupportable, si vous le poussez plus loin ; il peut même être mortel, si l'on en croit plusieurs Historiens.

Il faut donc que cette sensation consiste dans un ébranlement de l'organe du toucher, qui soit léger, comme l'ébranlement qui fait toutes les sensations voluptueuses, mais qui soit cependant encore plus vif, & même assez vif pour jetter l'ame & les nerfs dans des agitations, dans des mouvemens plus violens que ceux qui accompagnent d'ordi-

naire le plaisir, & par-là cet ébranlement approche des secousses qui excitent la douleur.

CHAUD. Tempérament chaud. *Voyez* TEMPERAMENT.

CHEVAL. Selle à cheval de l'os sphénoïde. *Voyez* SPHENOÏDALE, selle de l'os sphénoïde.

CHEVELURE, partie chevelue de la tête. *Voyez* le mot suivant.

CHEVEUX, ce sont des filamens très-fins & très-déliés, plus ou moins longs, plus ou moins forts & plus ou moins nombreux, relativement aux différentes parties, aux tempéramens, à l'âge & au sexe des personnes dans qui on les examine. Ils reçoivent différens noms, à raison des différentes parties où ils se rencontrent : ainsi à la tete, on les nomme *cheveux ;* au-dessus des fosses orbitaires, *sourcils ;* au bord de l'une & l'autre paupiere, *cils ;* sur la levre supérieure, *moustache ;* sur tout le reste de la face & la partie voisine du col, *barbe ;* enfin sur toutes les autres parties du corps, où ils sont tantôt fort apparens, & tantôt peu sensibles, ils retiennent le nom général & commun de *poils.*

L'origine ou la naissance des poils se trouve dans leur racine, nommée *oignon* ou *bulbe*, à cause de sa figure. Il y a apparence que cette racine est creuse & vasculeuse, comme la racine des plumes des oiseaux. Dans cette capsule bulbeuse on apperçoit les racines des poils, qui sont baignées d'une liqueur qui s'y filtre continuellement. Avant que le corps du poil commence, il se trouve à la racine une substance moëlleuse, qui fournit sans doute la nourriture ; & c'est des parties de cette substance, différemment combinées & mêlées, que résulte la différente couleur des cheveux, sans qu'on soit en droit de conclure avec le vulgaire qu'un homme à cheveux rouges soit plus malin que tout autre.

Comme la naissance des poils ne se fait au visage & aux aisselles, à l'entour des parties génitales, que dans l'âge de puberté, il est aisé de conclure qu'il y a une correspondance entre la semence & les poils. C'est peut-être de-là que l'on juge de la force d'un homme pour l'acte vénérien par la quantité de ses poils. Cela n'est pourtant pas toujours vrai, & cette force dépend mieux de la différence des tempéramens.

Quelques-uns ont dit que tout le corps des cheveux étoit creux, & que les sucs nourriciers les parcouroient dans toute leur étendue, & d'autres ont prétendu que l'oignon fournissoit simplement la nourriture, & que le poil ne croissoit que par sa racine.

Les fers à cheveux les font friser ; parce que l'humidité des cheveux s'étant exhalée par la chaleur du fer, les parties solides se rapprochent, & conservent la situation que la papillote leur donne.

Dans certains sujets les cheveux frisent naturellement. Cela vient sans doute de la figure que les poils prennent dans les pores ; s'ils sortent par des pores tortueux, ils y prennent la même configuration : dès qu'ils seront exposés à l'air, leurs parties se resserrent dans le même arrangement qu'elles ont reçu dans leur passage : semblable à une plante qui sortant d'entre les rochers qui la gênent inégalement, penche sur l'endroit qui lui laisse plus de liberté; ou comme un jet d'eau qui sçait prendre diverses nclinaisons, selon le trou que l'on pratique à l'ajutage du laiton.

Les usages des poils sont différens selon les différentes parties où elles se trouvent. Aux yeux ils servent pour les garantir des corps extérieurs, des particules de poussiere, &c. Aux parties naturelles les poils servent à couvrir ces parties, &c.

CHEVELUE, partie de la tête garnie de cheveux.

CHEVILLE du pied, *cavilla*, nom vulgaire des Malléoles. *Voyez* ce mot.

CHIGNON, partie postérieure du col.

CHOLEDO-GRAPHIE, *choledo-graphia*, partie de l'hudrographie, qui traite de la bile. Description de la bile.

CHOLEDO-LOGIE, *choledo-logia*, partie de l'hudrologie qui raisonnne sur les usages de la bile.

CHOLEDOQUE, ou CHOLIDOQUE, χοληδόχος, de χολὴ, bile, & de δέχομαι, recevoir. C'est l'épithete qu'on donne communément à la vésicule du fiel, aux vaisseaux hépatiques qu'on appelle πόροι χοληδόχοι, conduits biliaires, & au canal commun *ductus communis*, qui communique avec le duodenum.

Ce canal formé de l'union du pore biliaire & du conduit cyſtique paſſe obliquement à l'extrémité inférieure du duodenum, ſert à porter la bile du foie aux inteſtins.

Quelques-uns ont voulu qu'il portât la bile du foie à la veſicule du fiel : mais ſi l'on prend garde que c'eſt le duodenum qui s'enfle & non pas la veſicule du fiel lorſque l'on ſouffle ce canal, il eſt évident que la bile qui y eſt contenue ne va point ailleurs qu'au duodenum.

CHOLIDOQUE. *Voyez* le terme précédent.

CHONDRO-GLOSSE, muſcle. *Voyez* CERATO-GLOSSE.

CHONDRO-GRAPHIE, *chondro-graphia*, deſcription des cartilages, c'eſt une partie de la Somato-graphie.

CHONDRO-LOGIE, *chondro-logia*, diſcours raiſonné ſur les cartilages ; c'eſt une partie de la Somato-logie.

CHONDRO-SYNDEME, *chondro-ſyndeſmus*, χονδροσύνδεσμος, ligament cartilagineux. Ce mot vient de χόνδρος, cartilage, & de σούνδεσμος, ligament.

CHONDRO-TOMIE, *chondro-tomia*, préparation anatomique des cartilages ; c'eſt une partie de la Somato-tomie.

CHORION, χωρίον. Ce mot ſignifie cuir, & c'eſt auſſi le nom de la membrane extérieure qui enveloppe le fœtus dans la matrice. Ce mot vient du mot grec χωρεῖν, *contenir*.

Pour le fœtus elle eſt épaiſſe & forte, polie en-dedans, par où elle s'unit à une autre membrane appellée *amnios*, mais rude & inégale en-dehors, parſemée d'un grand nombre de vaiſſeaux, & attachée à la matrice par le moyen du placenta qui y eſt fort adhérent.

Cette membrane ſe trouve dans tous les animaux. Elle forme avec l'amnios & le placenta ce qu'on appelle les *ſecondines* ou *l'arriere-faix*.

CHOROÏDE, *choroïdes*, *choroïdeus*, *a*, *um*, χωροειδὴς, de χωρίον, & de εἶδος, reſſemblance, qui a dû rapport avec le chorion.

On donne cette épithete à différentes membranes, qui par la multitude de leurs vaiſſeaux ſanguins, reſſemblent au chorion.

Le plexus choroïde, eſt une production des mem-

branes du cerveau, chargée d'un assemblage de veines & d'arteres, qui se trouve dans les ventricules du cerveau.

On donne aussi le nom de choroïde à la pie-mere.

L'œil a une membrane appellée choroïde. *Voyez* le mot VUE, où l'on donne la description de l'œil.

CHYLE, *chylus*, en grec χυλος, *suc*, est un suc blanchâtre dans lequel les alimens se changent immédiatement par la digestion, ou pour parler plus proprement, par la chylification, qui est la premiere partie de la digestion.

Nous avons expliqué au mot DIGESTION la maniere dont le chyle se formoit, & son cours.

CHYLIDOQUES, épithete des vaisseaux qui portent le chyle. On les nomme encore *chyliferes*, ou *veines lactées*. On en traite au mot DIGESTION.

CHYLIFERES, le même que le précédent.

LE CANAL CHYLIFERE, ou CHYLIDOQUE. *Voyez* THORACHIQUE.

CHYLIFICATION, *chylificatio*, *chylosis*, χύλωσις, χυλοποίσις. Action par laquelle les alimens se convertissent en chyle. On explique ce méchanisme au mot DIGESTION.

CHYLOSE, χύλωσις, action par laquelle les alimens se tournent en chyle. *Voyez* DIGESTION.

CHYLO-SEREUX, *chylo-serosus*, *a*, *um*, qui tient de la nature du chyle & du serum. Quelques Auteurs donnent ce nom aux veines lactées.

CHYME, χυμος, suc animal qui est le même que celui qu'on appelle ordinairement *chyle*.

Il y a cependant des Auteurs qui distinguent entre le chyme & le chyle, & qui restreignent le mot chyme à signifier la masse de nourriture telle qu'elle est dans l'estomac, avant qu'elle soit assez atténuée & liquéfiée pour pouvoir franchir le pylore, passer dans le duodenum, & de-là dans les veines lactées, pour s'y dissoudre davantage & s'y impregner du suc pancréatique; après quoi elle commence à être dans l'état de chyle. D'autres prétendent tout le contraire.

CILIAIRE, ou CILIER, CILIERE, adj. *ciliaris*, *e*, ce qui appartient aux cils. Ce terme s'applique à différentes parties de l'œil.

Les glandes ciliaires ſont des grains ſitués dans le tiſſu cellulaire des paupieres. Meibomius décrivit leurs conduits en 1666, trois ans après les avoir découverts.

Le ligament, ou procès ciliaire, eſt un tiſſu de fibres noires, diſpoſées circulairement, dont l'origine eſt dans la partie intérieure de l'uvée, & qui ſe terminent à la partie prominente du cryſtallin qu'elles environnent.

Le muſcle ciliaire eſt la partie du muſcle orbiculaire des paupieres, la plus voiſine des cils, à laquelle Riolan a donné ce nom, parce qu'il la prenoit pour un muſcle entier.

Les points ciliaires ſont les petites ouvertures de canaux excréteurs des glandes ſébacées dont les tarſes des yeux ſont parſemés.

CILS, *cilia*, en grec ταρσοι. Ce ſont les poils dont le bord des paupieres eſt garni, ſur-tout celui des ſupérieures, qui eſt plus gros & plus épais qu'à celles d'en-bas. Leur uſage eſt vraiſemblablement de rompre l'impreſſion des rayons de lumiere, & de garantir l'œil des petits inſectes volans & des atomes qui pourroient y nuire.

Ces cils prennent leur origine d'une petite rangée de glandes dont eſt couvert un cartilage mince & tendre qui borde chaque paupiere, & qui ſert comme de tringle ou d'anneau pour les approcher l'une de l'autre.

CIRCONFLEXE du palais, c'eſt le muſcle ſpheno-ſalpingo-ſtaphylin, le pterygo-ſtaphylin ſupérieur, & le pterigo-ſalpingo-hyoïdien. *Voyez* ces mots.

CIRCONVOLUTIONS des inteſtins. On nomme ainſi les différens plis & replis & contours du canal inteſtinal.

CIRCULAIRE, adj. *circularis, re*, ſe dit de ce qui va en rond.

Le ſinus circulaire de Ridley eſt un ſinus de la dure-mere, qui prend ce nom à cauſe de ſa figure, & de l'Auteur qui l'a décrit.

Le mouvement circulaire du ſang. *Voyez* CIRCULATION.

CIRCULATION, *circulatio ſanguinis*. La circulation eſt ce mouvement du ſang par lequel il eſt déterminé du cœur vers les extrémités du corps par le moyen des arteres, & rapporté de ces extrémités vers le cœur par le

moyen des veines. Ce mouvement eſt regardé comme le principe de la vie ; il commence & finit avec elle. L'examen de l'action du cœur, des arteres & des veines, doit ſervir à établir comment ſe fait la circulation. *Voyez* CŒUR, ARTERES & VEINES.

Si on conſidere la ſtructure du cœur & des vaiſſeaux qui s'y abouchent, la différence des mouvemens de ces parties, & les rapports de leur ſtructure ; on voit que ces parties doivent s'entr'aider réciproquement dans leurs fonctions, & qu'elles ſont diſpoſées de façon à recevoir les unes après les autres le ſang qui eſt déterminé vers toutes les parties du corps par la force primitive du cœur, laquelle en ſe continuant contribue à le faire revenir par le moyen des veines.

Le cœur & les arteres ſont les forces mouvantes qui accompliſſent le mouvement circulaire du ſang, ainſi nommé, parce qu'il ſe fait du cœur vers les extrémités par les artères, & des extrémités au cœur par les veines.

Les anciens, ſans connoître préciſément les loix de la circulation, ont admis dans le ſang un mouvement onduleux, que les uns attribuoient au cœur & les autres au foie. Servet & Colombus ont les premiers connu le paſſage du ſang dans l'artere & dans la veine pulmonaire ; Céſalpin a enſuite découvert la circulation du ſang dans la veine cave ; il a reconnu dans les parties une ſtructure qui empêchoit le ſang de revenir ſur ſes pas ; Fabrice d'Aquapendante reconnut auſſi ce mouvement, & le célebre Harvey l'a expoſé avec tant de lumiere vers le milieu du dix-ſeptieme ſiecle, qu'on lui a donné l'honneur de la découverte.

Le ſang circule, & cela eſt prouvé par ce qui ſe paſſe après l'ouverture d'une artere qui donne iſſue à preſque tout le ſang du corps, plus ou moins promptement à raiſon de ſon diametre. Les effets de la ligature des arteres & des veines, les différens effets qui réſultent du ſouffle & des injections ſelon les vaiſſeaux par leſquels on les met en uſage, la ſtructure des parties, la diſpoſition des valvules, l'inſpection des animaux vivans par le moyen du microſcope, enfin le mouvement réciproque de tout les vaiſſeaux, ne doivent laiſſer aucun doute ſur la circu-

lation, & prouvent que le cours du ſang ſe fait dans une direction déterminée. Ajoutons encore que l'injection de certaines liqueurs dans les vaiſſeaux d'un animal vivant, ou l'infuſion & la transfuſion du ſang arteriel d'un animal dans les veines d'un autre, pratiquée avec ſuccès à Oxfort en 1655, la vie de l'animal étant conſervée, ne laiſſent aucun lieu de douter du mouvement circulaire du ſang des veines dans le cœur, & du cœur dans les arteres.

Il eſt aſſez difficile de déterminer la vîteſſe avec laquelle le ſang circule, il ſort avec plus ou moins de force des arteres plus ou moins grandes, il ſort des grandes veines avec plus de lenteur, ce qui varie ſelon les circonſtances. On a eſtimé ſa vîteſſe telle qu'il parcourt en une minute au moins cent vingt pieds ; mais ſans avoir aucune connoiſſance préciſe de cette vîteſſe, on peut concevoir que la force du cœur & des arteres, & la rapidité du mouvement de ces parties peuvent lui faire parcourir un grand eſpace en peu de tems ; il faut cependant avoir égard aux frottemens & aux réſiſtances qu'il trouve dans les vaiſſeaux.

Le ſang qui revient de toutes les parties du corps par les veines-caves, eſt déterminé vers l'oreillette droite par la preſſion du ſang qui y aborde continuellement, & ne peut refluer à raiſon des autres valvules qui ſe remarquent dans la veine-cave. L'oreillette, irritée par la préſence du ſang veineux ſe contracte, & en ſe reſſerrant, détermine le ſang à paſſer vers le ventricule droit, qui étant relâché, n'offre aucune réſiſtance ; le ventricule droit irrité à ſon tour par la préſence du ſang ſe contracte ; pendant cette contraction, le cœur exprime dans le ventricule le ſang des vaiſſeaux qui parcourent ſa ſubſtance, les valvules ſe relâchent, le ſang les éleve & les détermine vers l'axe du ventricule ; elles réſiſtent étant attachées aux colonnes charnues, & l'effort du ſang contenu dans le ventricule ne peut vaincre leur réſiſtance, 1°. à raiſon de leur diſpoſition : 2°. à raiſon de l'orifice même du ventricule devenu plus étroit : 3°. à cauſe de la réſiſtance du ſang veineux contenu dans l'oreillette qui contrebalance cette action, d'où il arrive que le ſang paſſe dans l'artere pulmonaire, dont l'orifice eſt devenu libre.

Le ſang pouſſé dans l'artere pulmonaire ſe forme une voie libre en appliquant contre les parois de l'artere les valvules ſygmoïdes poſées à ſon orifice. Par leur diſpoſition le ſang ne peut revenir ſur ſes pas pendant la contraction de l'artere. Elles ferment l'ouverture du côté du ventricule par leur abaiſſement ; le ventricule plein de ſang ſoutient une partie de l'effort de ces valvules, & empêche qu'elles ne ſoient forcées ; le ſang doit donc ſe porter en avant dans l'artere pulmonaire ; & repris par les racines des veines pulmonaires, il eſt déterminé par l'action des parties vers l'oreillette gauche.

Cette oreillette reçoit le ſang du poumon ; irritée par la préſence du ſang, elle ſe contracte & chaſſe le ſang dans la cavité du ventricule dont les valvules abaiſſées n'offrent aucune réſiſtance ; le ventricule irrité tend enſuite à la contraction, les valvlues ſont relâchées, le ſang les éleve, les détermine vers l'axe de la cavité, & bouche par-là l'ouverture du ventricule du côté de l'oreillette ; ainſi par cette action du ventricule le ſang eſt chaſſé dans la cavité de l'aorte devenue libre. Les valvules ſygmoïdes poſées à l'orifice de cette artere, empêchent pendant ſa contraction le ſang de revenir dans le ventricule ; ainſi le ſang ne pouvant rétrograder, il eſt preſſé plus avant dans les ramifications arterielles, & ſe diſtribue à toutes les parties pour être de-là rapporté à l'oreillette droite par les veines.

Tel eſt l'ordre dans lequel ſe fait la circulation du ſang ; ce mouvement, quoique continuel, depuis le premier inſtant de la formation du cœur juſqu'à la fin de la vie, ſubit cependant des variations. Sa vîteſſe eſt telle que les pulſations du cœur & des arteres ſont répétées environ ſoixante & dix fois en une minute dans l'homme en ſanté ; cette vîteſſe, plus grande dans l'enfance & moindre dans la vieilleſſe, augmente ou diminue ſelon l'état de ſanté ou de maladie ; ainſi on peut par un calcul ſimple voir combien il y a à-peu-près de pulſations dans une heure, dans un jour, dans un mois, dans une année ; par conſéquent on conçoit que le nombre des pulſations eſt infini pendant la vie. La force de la contrac-

tion considérée dans les animaux vivans sert à connoître la violence de ce mouvement. Les parties qui servent à la circulation agissent successivement & réciproquement, ensorte que le mouvement des oreillettes & des ventricules est toujours antagoniste, & celui des oreillettes & des arteres est congenere ; mais cet ordre est changé dans l'animal malade ou prêt à mourir : il y a d'abord plus de vîtesse dans les mouvemens, quelquefois les oreillettes palpitent & se contractent plusieurs fois avant une seule contraction des ventricules, & on observe dans l'animal mourant que le ventricule gauche cesse le premier de se mouvoir, & que le mouvement finit dans l'oreillette droite.

La circulation du sang dépend de deux causes, l'une premiere qui est le cœur, l'autre secondaire déterminée par le cœur, qui est l'action vasculaire, laquelle coopere efficacement avec lui pour porter le sang a toutes les parties.

On peut juger que la force du cœur est très-grande, en examinant la vîtesse avec laquelle le sang sort des arteres voisines du cœur, & la promptitude avec laquelle le sang contenu dans les gros vaisseaux se vuide ; mais si on considere le mouvement dans les dernieres ramifications artérielles, on concevra qu'il n'auroit pu être exécuté par la seule force du cœur, quoique très-grande, si les vaisseaux que le sang parcourt eussent été sans action.

La continuité des vaisseaux artériels avec les vaisseaux blancs & avec les veines, n'est point un obstacle à la circulation, & c'est l'action combinée du cœur & des arteres, qui fait passer le sang dans les veines & qui les détermine vers le cœur. A cette cause générale il faut ajouter des causes auxiliaires, comme le mouvement des arteres voisines, la disposition des valvules & l'action musculaire.

Quoique les arteres ne soient pas continues par-tout avec les racines des veines, comme dans les tissus spongieux, cependant le même méchanisme servira toujours à faire passer le sang dans les veines & de-là au cœur.

Les liqueurs circulent dans les vaisseaux de tout genre, &

& l'analogie donne lieu de penser que leur mouvement dépend de la même cause commune ; ainsi la quantité de fluide mis en mouvement par le cœur est immense.

La circulation du sang est la cause de la chaleur naturelle & des sécrétions ; elle contribue à la contraction des muscles, aux mouvemens de toutes les parties, elle opere la nutrition, enfin elle est le premier mobile de l'œconomie animale, & elle sert beaucoup à connoître l'état sain ou malade du corps.

CIRCULER. On a appliqué ce terme au mouvement du sang, par lequel ce fluide est porté du cœur aux arteres, & revient au cœur par les veines. *Voyez* le mot précédent.

CIRE des oreilles, en latin *cerumen auris*, & par les anciens Médecins, *aurium sordes*. Voyez CERUMINEUX, où l'on parle des glandes & de l'humeur qui se filtre dans l'oreille.

CITERNE, *cisterna*, est un terme pour signifier certaines parties du corps, comme par exemple, le quatrieme ventricule du cerveau, ou plutôt du cervelet, & le concours des vaisseaux lactiferes dans les mammelles des femmes pour former le mammelon.

CLAVICULAIRE, adj. *clavicularis, re*, se dit de ce qui a rapport à la clavicule. Les glandes claviculaires sont des glandes lymphatiques.

CLAVICULE, *clavicula*. La clavicule, ainsi nommée à cause de sa figure, ressemblante à une clef des anciens, est un os situé transversalement à la partie supérieure & antérieure de la poitrine. Il est recourbé aux deux extrémités en un sens opposé ; de sorte qu'il représente assez bien la lettre ∽ couchée. Cet os est de la grosseur du petit doigt, mais plus long, d'une substance spongieuse, & par cette raison très-cassante. Il est rond en partie, & assez épais dans sa partie antérieure au moyen de laquelle il s'articule avec le sternum. Il est plus plat & plus large à son extrémité postérieure par laquelle il est articulé avec l'apophyse de l'omoplate, qu'on nomme *acromion*.

La clavicule sert à assujettir l'omoplate pour l'empêcher de se porter trop en-devant ou en arriere. Car quand on fait effort pour traîner quelque fardeau, les ligamens

qui attachent ces deux os ensemble, retiennent l'omoplate & empêchent qu'elle ne se jette trop en arriere.

Cet os donne attache à plusieurs muscles, & sert à couvrir & à défendre les arteres sous-clavieres, ainsi nommées à cause de leur situation sous la clavicule.

Les femmes ont les clavicules moins courbées & moins saillantes que les hommes, & de-là vient que le haut de la gorge est plus beau, plus uni, & paroît mieux rempli chez elles que chez les hommes.

Le 26 Octobre 1759 le nommé Baillou, âgé d'environ 14 ans, reçu au Corps des Enfans Légitimes dans l'Hôpital général de la Charité de Lyon, eut à la suite d'une fracture de la clavicule mal réduite une tumeur inflammatoire de la grosseur d'un œuf de poule. Comme il y avoit tension & douleur, on mit en usage le cataplame anodin. Le 10 Novembre la fluctuation étant sensible, on ouvrit la tumeur longitudinalement & selon la direction de la clavicule, donnant cependant une pente au pus par l'obliquité de l'incision. On débrida tout l'intérieur & il en sortit beaucoup de pus bien conditionné.

Le premier appareil fut la charpie brute, & le bandage appellé *spica*. On employa ensuite le digestif simple jusqu'au 25 Novembre. On y substitua ensuite le baume d'arceus, & peu-à-peu la cicatrice se forma au mieux. Vers la fin on ne mit qu'un petit plumasseau sec.

Le malade eut d'ailleurs les remedes internes qui convenoient le mieux.

CLEFS du crâne. *Voyez* OS VORMIENS.

CLEITHRON, κλεῖθρον, le même que claustrum.

CLIGNEMENT, froncement des deux paupieres qu'on tient volontairement à demi-rapprochées l'une de l'autre, soit pour regarder un objet plus fixément en tenant un œil fermé, soit pour empêcher l'œil à demi-fermé qui regarde, d'être blessé par un trop grand nombre de rayons.

Cette action de clignement s'exécute par la contraction volontaire de toutes les portions du muscle orbiculaire dont on suppose ici l'attache, la distribution & la terminaison connues, (voyez orbiculaire,) car ses fibres demi circulaires se distribuant aux deux paupieres jusqu'à leur cartilage, peuvent les fermer à moitié, ou entiere-

ment. Dans cette action les ſourcils ſe baiſſent auſſi avec la paupiere ſupérieure ; parce que diverſes portions du muſcle orbiculaire ſont adhérentes à la peau, & ſe portent depuis le ſourcil juſqu'au haut de la joue. Voilà la raiſon des plis de toutes ces parties qui paroiſſent dans le clignement, & qui ſont différens ſelon la différence de la direction des fibres du muſcle orbiculaire. On en voit comme rayonnés autour de l'angle temporal. Il y eu a peu entre le ſourcil & la paupiere ſupérieure. Il y en a pluſieurs au-deſſous de la paupiere inférieure, leſquels deſcendent très obliquement de devant en arriere.

On cligne les paupieres pour regarder un objet éloigné, en comprimant l'hémiſphere antérieur du globe de l'œil, & l'on dilate les paupieres pour voir un objet de près, non pas que ces deux états des paupieres ſoient abſolument néceſſaires pour donner au globe les figures qu'il doit prendre dans les deux cas propoſés. Ces figures du globe ont d'autres cauſes plus puiſſantes ; & l'on peut ſans déranger leurs effets, cligner les paupieres dans l'un & l'autre cas. On le fait effectivement toutes les fois qu'on double d'efforts pour mieux voir, ſoit de loin, ſoit de près ; mais cette eſpece de clignement n'a aucun rapport à la figure du globe. Tout ſon méchaniſme aboutit à rétrécir les paupieres pour empêcher les rayons de tomber en trop grande quantité ſur la ſurface polie de la cornée, d'où ils ſe réfléchiſſent, s'éparpillent à la ronde, & nuiſent à la pureté des rayons qui entrent dans l'œil. C'eſt pourquoi machinalement nous clignons les yeux, afin de ne laiſſer preſque que le paſſage du cône de lumiere qui porte l'image, & afin que cette image ne ſoit point troublée, ſalie, ſi l'on peut le dire, par des rayons étrangers. C'eſt ainſi qu'on voit mieux un objet par un tuyau qu'on ne le voit en plein air.

Quoique les paupieres, ſuivant la remarque judicieuſe de M. Lecat, ſervent, comme l'iris, à conſerver le cone lumineux qui entre dans l'œil, plus pur, & à rendre les images plus nettes ; cependant, ſi on regarde une chandelle en clignant & en approchant les paupieres ſi près l'une de l'autre, qu'elles ferment en partie la prunelle, & qu'elles interceptent une portion du corps lumineux qui y doit entrer : alors on ne voit plus la lumiere nettement, mais avec de grands

traits lumineux, dirigés vers le haut & le bas de cette lumiere, & ces grands traits sont les portions du cône réfléchies par chaque paupiere ; mais les paupieres ne troublent ainsi la vue que quand on les ferme exprès, & encore l'objet n'a ces grands traits de lumiere qu'en dessus & en dessous, parce que les paupieres dans cet état de clignement interceptent les rayons du cône lumineux de la chandelle. La vue est un sens qui se trompe lui-même, & qu'on trompe perpétuellement.

CLIGNER. *Voyez* CLIGNEMENT.

CLINOÏDES, de κλίνη, lit, & εἶδος, figure. On nomme ainsi, à cause de la ressemblance à une colonne de lit, quatre apophyses qu'on remarque à la face interne de l'os sphénoïde. Elles sont distinguées en deux antérieures & en deux postérieures : ces dernieres sont pour l'ordinaire si confondues ensemble, qu'elles n'en forment qu'une. L'usage des unes & des autres est de donner attache à de petits alongemens de la dure-mere, qui bornent les parties latérales de la selle turcique, & en forment une fosse exactement entourée & bornée de toute part.

CLITORIS, κλειτορὶς, du verbe κλείω, je ferme : c'est un corps rond & long, situé à la partie antérieure de la vulve ou des parties naturelles des femelles, en qui il est un des principaux organes de la génération.

Sa figure ressemble ordinairement à celle d'un gland ; il est pour l'ordinaire proportionné à la grandeur de l'animal : cependant il y a des femmes qui l'ont fort gros & fort long. Il ressemble en beaucoup de choses à la verge du mâle, ce qui fait que quelques-uns l'appellent la *verge de la femelle*.

En effet il est composé des mêmes parties ; il a deux corps caverneux, un gland à l'extrémité couvert d'un prépuce, mais qui n'est pas percé comme le membre viril ; il a seulement la marque du trou.

C'est une partie extrêmement sensible, & qui est le siege principal du plaisir dans la femelle, raison pour laquelle quelques-uns lui ont donné le nom d'*œstrum Veneris*, aiguillon de Venus. Il est quelquefois si gros & si long, qu'il a tout-à-fait l'air d'un membre viril ; & c'est de-là souvent que l'on qualifie des femmes d'être hermaphrodites.

Bartholin dit que le clitoris s'offifia à une courtifane Vénitienne qui en avoit abufé.

CLOAQUE, *cloaca*, canal qui eft dans le corps des oifeaux, & qui fert à conduire l'œuf depuis l'ovaire jufqu'à fon iffue. Il a cela de remarquable, que la partie qui eft contiguë à l'ovaire, eft dentelée comme le morceau du diable ou la portion frangée de la trompe, & flotte dans le bas-ventre, fans être attachée à l'ovaire.

CLOISON, *feptum*, *fepimentum*, nom de différentes parties qui font l'office de mur mitoyen.

La faulx & le preffoir d'hérophife tiennent lieu de deux cloifons, dont la premiere fépare les deux hémifpheres du cerveau; & la feconde, le cerveau du cervelet.

Cloison tranfparente du cerveau. Voyez *SEPTUM lucidum.*

Les deux finus fphénoïdaux & les deux frontaux font féparés chacun par une cloifon offeufe.

Les foffes nafales font féparées par une cloifon formée par l'os vomer, la lame verticale de l'os ethmoïde & un cartilage.

Les deux ventricules du cœur font diftingués par une cloifon charnue.

Le diaphragme fait l'office d'une cloifon qui fépare la poitrine d'avec le bas-ventre.

Le *dartos* forme une cloifon qui diftingue les deux tefticules l'un de l'autre.

La cloifon du palais, en latin *velum palati*, eft, dit M. Litre, une efpece de membrane qui eft d'une confiftance molle, de couleur blanchâtre, gluante au tact, convexe par-deffus, & concave par-deffous. Elle eft environ d'une demi-ligne d'épaiffeur, de quinze lignes d'un côté à l'autre, & d'un pouce de devant en arriere. Sa fituation eft à la partie poftérieure de la voûte du palais, & elle eft plus antérieure, plus haute & plus élevée que celle de l'épiglotte de trois à quatre lignes. Son attache eft par-devant à la partie poftérieure des os du palais, par les côtés aux parties latérales & internes des mêmes os & des apophyfes ptérigoïdes; par fa partie poftérieure, elle n'eft attachée à rien, excepté par les deux côtés, étant lâche & comme pendante par fon milieu.

La luette eſt regardée comme une partie de la cloiſon du palais, qui pourroit également être appellée la *cloiſon* du nez, du goſier.

La cloiſon de la verge eſt une cloiſon membraneuſe qui unit enſemble les deux corps caverneux de la verge. Elle eſt percée de pluſieurs trous qui établiſſent une communication entre les corps caverneux.

COARTICULATION. *Voyez* ABARTICULATION.

COCCYGIEN, NE, *coccigeus, a, um*, ce qui a du rapport au coccyx, ce qui appartient à cet os.

Les petits ligamens longitudinaux coccygiens attachent le coccyx à l'os ſacrum.

Les petits ligamens latéraux antérieurs coccygiens s'uniſſent au muſcle releveur du coccyx.

Le muſcle coccygien antérieur ou latéral vient de la face interne de l'os des îles, de l'os iſchion & du corps de cet os, derriere le trou ovale & s'inſère à la partie latérale interne & inférieure du coccyx.

Le muſcle coccygien poſtérieur vient de la face antérieure des deux premieres vertebres de l'os ſacrum, de la face interne du corps de l'épine de l'os iſchion, & s'inſere à la partie moyenne de la face interne du coccyx.

L'uſage de ces muſcles eſt de ramener en-devant & dans ſon premier état le coccyx porté en arriere ou trop conſidérablement reculé par quelque cauſe que ce ſoit.

COCCYX, *κόκκυξ*, c'eſt un os compoſé de quatre parties dans la jeuneſſe, & d'une ſeule dans les adultes ; il eſt ſitué à l'extrémité de l'os ſacrum, dont il eſt comme l'appendice. Sa figure eſt en quelque maniere comme celle d'une pyramide renverſée, & un peu courbée vers le baſſin, à-peu-près comme le bec d'un coucou. Sa face antérieure eſt plate, & la poſtérieure un peu arrondie.

On a vu des ſujets à qui le coccyx étoit ſi alongé, qu'il faiſoit l'office de queue.

COCHONE, *κοχώνη*. Galien dit que ce mot ſignifie l'articulation de l'os iſchium avec l'os ſacrum : mais on le donne encore indiſtinctement aux parties voiſines de cette articulation, comme à la partie de l'épine du dos, qui eſt proche de l'os ſacrum, ainſi qu'aux deux faces de l'os ſacrum, & aux os iſchium.

CŒCALE, nom de l'artere & de la veine qui se distribuent au cœcum. *Voyez* INTESTIN.

L'appendice cœcale est une appendice de l'intestin cœcum. *Voyez* INTESTIN.

CŒCUM. C'est le nom d'un intestin dont nous avons donné la description *au mot* INTESTIN.

Entre les mamelons de la racine de la langue & ceux qui sont situés en-deçà de ces mamelons, se découvre quelquefois précisément sur le milieu de la face supérieure de la langue, un trou qui porte le nom de *trou cœcum* de Morgani, parce que cet Auteur en a parlé le premier.

COEFFE. C'est une petite membrane qu'on trouve à quelques enfans qui enveloppe leur tête quand ils naissent.

Drelincourt pense que ce n'est qu'un lambeau des tuniques du fœtus, qui ordinairement se creve à la naissance de l'enfant.

Le peuple se persuade sans raison que ceux qui naissent avec cette coëffe seront heureux toute leur vie. Rien de si faux.

CŒLIAQUE. Artere qui provient antérieurement & un peu à gauche du tronc descendant de l'aorte dans l'abdomen, vis-à-vis le cartilage qui est entre la derniere vertebre du dos & la premiere des lombes.

Elle produit d'abord après sa naissance deux petites arteres, quelquefois une seule qui se distribue à droite & à gauche du diaphragme. Elle communique avec les diaphragmatiques supérieures ; & peu après elle donne une branche qu'on appelle *artere coronaire stomachique*, ou *artere gastrique supérieure*, ou *artere gastrique*. Incontinent après elle se divise en deux autres branches, l'une à droite, nommée *artere hépatique*, l'autre à gauche, appellée *artere splénique*. Quelquefois elle se divise tout-à-coup en ces trois branches. *Voyez* chacune à leur article.

COENE. Croûte ordinairement blanche, dont le sang est quelquefois recouvert après la saignée dans le vaisseau où elle est faite.

Le mot de *coëne* pourroit bien avoir été formé de *kenn*, qui dans la langue du pays de Galles signifie *peau*, *cuir*, d'où vient le terme Anglois *skin*, qui veut dire la même chose.

La coëne est cette humeur concrete du sang refroidi & en repos, formée sur sa superficie en une espece de croûte ordinairement pâle, épaisse & tenace.

Lorsqu'on a tiré du sang d'une personne qui est attaquée d'une inflammation violente, on voit le phénomene en question.

COENEUX, EUSE, *adj.* qui a de la coëne. Sang coëneux. *Voyez* le mot précédent.

CŒUR, *cor, cardia.* On le nomme ainsi, ou parce qu'il est toujours en mouvement, ou parce qu'on le regarde comme une des principales parties du corps.

Ce que nous allons dire du cœur se réduit à quatre articles principaux. Dans le premier, nous examinerons sa figure, sa substance, l'arrangement de ses fibres, en un mot toute sa structure. Dans le second, nous dirons un mot sur les plaies de ce viscere. En troisieme lieu, nous examinerons les premiers linéamens, la premiere formation du cœur du poulet, & je prie de bien observer que ce dernier article est une copie d'une partie d'un Mémoire du célebre M. Haller; que par conséquent c'est lui qui parle alors. Enfin nous donnerons la maniere de préparer le cœur pour le conserver dans un cabinet.

Le cœur, le plus noble & le plus précieux de tous les visceres, celui par lequel le jeu & le mouvement de toutes nos parties commencent & se soutiennent, & avec lequel l'un & l'autre finissent, est un double muscle creux, capable de dilatation & de resserrement, placé dans la cavité de la poitrine, où il est comme a l'abri des injures des agens extérieurs, à moins qu'ils ne soient poussés avec violence dans cette capacité. Comme le médiastin, qui fait la cloison de la poitrine, incline du côté gauche de cette cavité, & que le péricarde, placé entre les deux lames du médiastin, a la même direction, il est nécessaire de conclure que le cœur, qui est logé dans le péricarde, doit aussi incliner un peu obliquement du côté gauche; mais il faut observer que c'est principalement la pointe du cœur qui est tournée de ce côté, la base répondant environ la partie moyenne de la poitrine, & n'étant pas plus inclinée du côté gauche que du côté droit; par-là il est aisé de comprendre que le cœur est situé dans une ligne un peu oblique, & dans cette situation il n'est soutenu qu'au moyen de quatre gros vaisseaux qui se

rencontrent à sa base, par lesquels il est comme suspendu, sans avoir aucune autre attache fixe.

La figure du cœur est connoïde ou pyramidale; mais par rapport à sa situation, il représente une pyramide renversée & posée à contre-sens, de maniere que la partie la plus évasée, qui en est la base, est tournée en haut, pendant que la plus déprimée qui en est la pointe, est en en-bas, & dans une direction un peu oblique. L'on a observé que la pointe du cœur répond aux environs (comptant de haut en bas) de la sixieme des vraies côtes du côté gauche, endroit qu'indique le mammelon, du moins dans une mammelle qui n'est pas pendante. C'est aussi sur ce point que se font sentir les mouvemens du cœur, le doigt y étant appliqué.

La pyramide que représente le cœur n'est pas exactement ronde dans toute sa circonférence; il est au contraire très-aisé de se convaincre que le cœur est applati antérieurement, pendant qu'il est beaucoup plus arrondi postérieurement: c'est ce que nous aurons encore lieu de faire remarquer plus bas; & quoique le cœur soit revêtu extérieurement d'une tunique forte, élastique, très-lisse & très-unie, dans laquelle toutes les fibres qui concourent à sa formation, sont très-exactement renfermées, & à laquelle elles sont si adhérentes, qu'il n'est pas possible de l'en détacher, sans occasionner des déchiremens de part & d'autre, la circonférence du cœur, bien loin d'être lisse, égale & unie dans tous ses points, se trouve au contraire très-inégale dans certains endroits; les différentes inégalités qu'on y observe résultent principalement des vaisseaux propres du cœur, qui serpentent & se distribuent par des ramifications très-sensibles dans l'extérieur de sa substance, comme aussi de la quantité plus ou moins grande du corps graisseux qui s'accumule vers sa base.

Quoique la substance du cœur ne paroisse d'abord qu'un tissu très-épais de fibres charnues, disposées & comme entassées les unes sur les autres en tout sens, dans un ordre cependant très-irrégulier, néanmoins comme ces fibres, ainsi que dans toutes les autres parties musculeuses, se terminent par des extrémités tendineuses, nous pouvons considérer la substance du cœur comme étant en partie charnue & en partie tendineuse ou aponévrotique; & comme ces

extrémités tendineuſes ſe rendent pour la plus grande partie vers la baſe du cœur, elles y forment par leur aſſemblage des pellicules aponévrotiques, ou comme des eſpeces de tendons applatis, auxquels, à raiſon de leur uſage, on a donné le nom de *valvules*.

Mais la diſpoſition & l'arrangement des fibres charnues qui entrent dans la compoſition du cœur, méritent une attention ſinguliere; car comme elles paroiſſent d'abord confuſément entaſſées les unes ſur les autres, cette eſpece de confuſion a donné lieu aux différens Auteurs qui ont entrepris d'en indiquer la véritable direction, de tomber ſouvent dans des contradictions entre eux. M. Winflow, à la ſagacité & aux recherches duquel il n'eſt preſque rien échappé, eſt le premier qui paroît avoir mieux qu'aucun autre Anatomiſte développé la véritable ſtructure & l'arrangement particulier des fibres du cœur. Voici comment cet illuſtre Auteur s'explique à ce ſujet.

Les fibres muſculeuſes ou charnues, dont la maſſe du cœur eſt compoſée, ſont arrangées d'une maniere fort ſinguliere, principalement celles du ventricule droit ou antérieur. Elles ſont toutes ou courbées en arcs, ou pliées en angles.

Les fibres pliées en angles ont plus d'étendue en longueur que celles qui ne ſont que courbées en forme d'arcs ou d'arcades; le milieu de ces arcades & l'angle de ces plis ſont tournés vers la pointe du cœur, & les extrémités des fibres en regardent la baſe. Ces fibres different entre elles non-ſeulement en longueur, mais encore en direction, qui preſque par-tout eſt fort oblique, mais beaucoup plus dans les fibres longues ou pliées que dans les courtes ou ſimplement courbées.

C'eſt un langage commun, que cette obliquité reſſemble à un 8 de chiffre; mais la comparaiſon eſt très fauſſe, & ne peut convenir qu'à quelque figure mal deſſinée; & ce n'eſt qu'une mépriſe dans la perſpective, qui a donné lieu à cette idée.

Toutes ces fibres, par rapport à leur obliquité & à leurs différentes étendues, ſont arrangées de maniere que les plus longues forment en partie les couches les plus externes de la convexité du cœur, & en partie les couches les plus in-

ternes de sa concavité, & que la rencontre oblique & successive du milieu de leurs courbures & de leurs angles forme insensiblement sa pointe.

Les fibres qui sont situées entre les couches formées par les fibres les plus longues, deviennent courtes de plus en plus & moins courbées, & cela par degrés, jusques vers la base du cœur, où elles paroissent très-courtes & très-peu courbées. C'est par cet arrangement que les parois des ventricules sont très-minces vers la pointe du cœur, & deviennent ensuite très-épaisses vers la base.

En pénétrant dans l'intérieur du cœur, nous découvrons deux cavités plus étendues dans leur longueur que dans leur largeur : ces deux cavités sont nommées les ventricules du cœur; elles sont séparées l'une de l'autre par une cloison mitoyenne, nommée le *septum medium*.

Les ventricules du cœur sont communément distingués en ventricule droit & en ventricule gauche, parce que l'on a prétendu pendant long-tems que l'un répondoit principalement au côté droit, & l'autre au côté gauche de la poitrine; mais si l'on examine la chose avec un peu d'attention, l'on verra bientôt que le ventricule droit est tourné antérieurement, le gauche postérieurement. Quoi qu'il en soit, on ne changera rien ici, en faveur de l'usage, aux dénominations qu'ont recues ces deux ventricules.

La cavité ni l'épaisseur des ventricules du cœur ne sont pas les mêmes dans l'un & dans l'autre : en effet, le ventricule droit est beaucoup plus large & plus spacieux que le ventricule gauche; mais aussi les parois du premier sont moins fortes & plus lâches que celles du ventricule gauche, dans lesquels la quantité des fibres charnues est beaucoup plus considérable, & où elles sont aussi plus fortes. La raison de cette différence se présente d'elle-même, si l'on observe les fonctions de ces deux cavités : en effet, le ventricule gauche devant par sa contraction pousser le sang qu'il contient dans les parties du corps les plus éloignées, devoit aussi avoir une force infiniment supérieure à celle du ventricule droit, qui ne doit chasser le fluide qu'il vient de recevoir, que dans la substance du poumon, au voisinage duquel il se trouve situé.

L'ouverture longitudinale des ventricules du cœur, mé-

thodiquement faite, expoſe à nos yeux un appareil bien digne de nos conſidérations, & bien capable de fixer notre admiration ſur l'habileté du ſouverain Artiſte. En effet, nous y voyons un arrangement merveilleux d'une quantité prodigieuſe de fibres différentes en longueur, en conſiſtance & en direction, dont il réſulte des eſpeces de mailles plus étroites vers la pointe du cœur, & qui deviennent de plus en plus grandes, en s'approchant de ſa baſe. Ces différentes fibres s'entre-croiſent en une infinité de manieres différentes; mais le nombre de celles qui croiſent les fibres longitudinales tranſverſalement, ſurpaſſe de beaucoup celui des autres, ce qu'il eſt très-eſſentiel d'obſerver pour expliquer la maniere dont ſe fait la contraction du cœur ; & comme la plûpart des fibres longitudinales qui répondent dans la paroi intérieure des ventricules ſont trop courtes pour parvenir à la baſe du cœur, elles ſe réuniſſent pluſieurs enſemble, & forment ainſi par leur aſſemblage des eſpeces de colonnes ou de cordages charnus, dont les extrémités deviennent tendineuſes, pour ſe terminer enſuite au bord inférieur de pluſieurs pellicules flottantes & tendineuſes, dont la baſe du cœur ſe trouve environnée intérieurement : ce ſont ces eſpeces d'appendices flottantes que l'on nomme les valvules *triglochines* du cœur, deſquelles on parlera plus bas. Outre l'arrangement merveilleux de toutes ces fibres, nous découvrons encore dans l'intérieur des ventricules du cœur quantité de petites monticules & de petits orifices, qui ſont les ouvertures des veines propres du cœur.

Avant que d'abandonner l'intérieur des ventricules du cœur, nous obſerverons qu'ils ſont ſéparés l'un de l'autre par une cloiſon mitoyenne, plus inclinée du côté gauche que du droit : ce qui contribue à rendre la cavité de ce dernier plus ſpacieuſe en largeur que celle de l'autre : c'eſt cette ſéparation que l'on nomme le *ſeptum medium*, laquelle eſt principalement formée par le concours des fibres internes, voiſines de l'un & de l'autre ventricule.

Aux environs de la partie ſupérieure du cœur qui en eſt la baſe, l'on apperçoit deux eſpeces de ſacs en partie charnus & en partie membraneux, dont l'un eſt ſitué à droit ou antérieurement, & l'autre à gauche ou poſtérieurement. Ces deux poches muſculeuſes particulieres aboutiſſent aux

deux ventricules : l'une, ſçavoir la droite, au ventricule droit, & l'autre au ventricule gauche. Elles ont reçu le nom d'*oreillettes* ou de *petites oreilles*, parce qu'on a prétendu qu'elles avoient quelque reſſemblance avec le pavillon de l'oreille. L'une & l'autre de ces oreillettes eſt l'aboutiſſant d'un gros tronc veineux : ſçavoir, la droite, de la veine cave ; & la gauche, de la veine pulmonaire. Elles ſont, pour la plus grande partie, charnues ; mais la diſpoſition de leurs fibres mérite une attention particuliere : ce ſont en effet comme autant de colonnes charnues, différentes en longueur, en groſſeur & en direction, couchées à la circonférence interne d'une pellicule ou d'une poche membraneuſe, où elles ſont maintenues, ainſi qu'entre elles, par un tiſſu cellulaire très-fin ; de maniere qu'en regardant ces oreillettes à la tranſparence, ou après les avoir renverſées ſur le doigt, on découvre d'une maniere très-ſenſible les interſtices des colonnes charnues qui les compoſent ; & comme elles ſont croiſées en différens ſens, elles repréſentent une quantité prodigieuſe de mailles plus ou moins grandes, au travers deſquelles on apperçoit la membrane extérieure qui ſoutient tout cet appareil.

L'oreillette droite eſt infiniment plus grande & plus ſpacieuſe que la gauche, & cette derniere a ceci de particulier, qu'elle préſente d'abord un grand ſac liſſe & très-uni, tant intérieurement qu'extérieurement, réſultant de la réunion des quatre troncs veineux pulmonaires, & en outre une petite appendice auriculaire comme découpée dans une grande portion de ſa circonférence : c'eſt cette derniere partie que quelques Anatomiſtes ont voulu nommer l'*appendice* de l'oreillette gauche, & le ſac membraneux l'*oreillette* proprement dite ; mais tout bien conſidéré, comme la ſtructure de cette partie eſt à-peu-près la même que celle de l'oreillette droite, & que d'ailleurs ſa cavité & celle du ſac des veines pulmonaires ne font qu'une ſeule & même cavité, il convient de donner à cette partie le nom d'oreillette gauche. Nous obſerverons que les deux oreillettes ſont unies enſemble par une cloiſon interne, & par des fibres communes externes, à-peu-près comme les ventricules, laquelle interdit pareillement toute communication de la cavité de l'une dans celle de l'autre. Chacune de ces oreillettes doit être conſidérée comme

ayant deux ouvertures, l'une desquelles répond à la veine dont elle reçoit le sang, & l'autre à l'un des ventricules où elle le dégorge.

Outre ces deux ouvertures auriculaires, chacun des ventricules en a encore une qui répond de chaque côté à un gros tronc d'artere, ainsi les deux ouvertures du ventricule droit seront celle de l'oreillette droite, & celle du tronc de l'artere pulmonaire, & les ouvertures du ventricule gauche résulteront de celle de l'oreillette gauche & de celle du tronc de l'artere aorte.

Il sera aisé de comprendre par tout ce qui vient d'être dit qu'il y a quatre gros troncs de vaisseaux à la base du cœur, par lesquels il est comme suspendu & maintenu dans sa situation, dont deux sont placés du côté droit & deux du côté gauche; de ces quatre vaisseaux, il en est deux artériels & deux veineux, ensorte qu'il y a une artere & une veine pour chaque ventricule : l'artere du ventricule droit est nommée artere pulmonaire, & la veine du même ventricule est la veine-cave; l'artere du ventricule gauche est l'artere aorte, & la veine du même ventricule est la veine pulmonaire; c'est par le moyen de ces quatre gros vaisseaux & par leurs distributions que s'accomplit le méchanisme merveilleux de la circulation du sang si indispensablement nécessaire pour l'entretien de la vie de l'animal; mais c'est dans cet endroit que nous remarquons encore un trait admirable de la sagesse infinie du souverain Auteur de toutes choses. Car comme les embouchures artérielles sont destinées à recevoir le sang contenu dans les ventricules lorsque le cœur se contracte, & que les embouchures auriculaires versent celui qu'elles rapportent des veines dans ces mêmes ventricules lors de la dilatation du cœur, il fût indubitablement arrivé un désordre qui auroit été bientôt suivi de la mort du sujet, si ce n'eut été l'admirable apposition de plusieurs pellicules flottantes disposées dans un ordre merveilleux à l'entrée de ces différentes embouchures : ce sont ces parties flottantes qui, à raison de leur usage, ont reçu le nom de valvules; elles sont de deux especes, les unes permettent au sang d'entrer dans le cœur & l'empêchent d'en sortir par le même chemin, les autres le laissent sortir du cœur & s'opposent à ce qu'il puisse rétrograder dans le cœur; celles de la pre-

miere eſpece ſe trouvent aux embouchures des oreillettes, & celles de la ſeconde aux ouvertures des arteres. Les valvules qui terminent les oreillettes portent le nom de *triglochines*, ou *tricuſpides*, ou bien encore celui de valvules *mitrales*. Celles qui ſe trouvent à l'entrée des arteres ſont nommées valvules *ſemi-lunaires*, ou valvules *ſigmoïdes*.

Les valvules triglochines ou tricuſpides de l'un & de l'autre ventricule ſont diſpoſées de maniere que leur bord flottant eſt en bas & le bord le plus ſolide en haut, ou du côté de la baſe du cœur ; le premier tient aux colonnes charnues dont nous avons parlé au moyen des extrémités tendineuſes de ces mêmes colonnes charnues, ce bord paroît encore dentelé & comme découpé en différens endroits ; mais il y a ceci de particulier, que l'on trouve trois de ces languettes à l'embouchure de l'oreillette droite, pendant qu'il n'y en a que deux à celle de l'oreillette gauche, & les deux dernieres à raiſon de leur reſſemblance prétendue avec une mitre, ont été nommées valvules mitrales. Ces cinq valvules, que l'on peut nommer *auriculaires* ou *veineuſes*, s'écartent lors de la contraction des oreillettes pour permettre l'entrée du ſang qu'elles chaſſent dans les ventricules du cœur, & bouchent en même tems par cette diſpoſition l'entrée artérielle qui appartient à ces mêmes ventricules.

Les valvules de la ſeconde eſpece, placées à l'entrée des arteres, ſont nommées pour cette raiſon valvules artérielles, ou bien à raiſon de leur figure valvules ſémi-luaires ou ſigmoïdes ; elles ſont au nombre de ſix, ſavoir, trois à l'embouchure de l'aorte, & trois à celle de l'artere pulmonaire ; celles-ci ſont dans une diſpoſition entierement oppoſée à celle des valvules veineuſes : en effet, elles ſont ouvertes en haut ou du côté de la cavité de l'artere, enſorte que leur bord flottant eſt tourné ſupérieurement, où elles repréſentent chacune deux petits croiſſans, & leur bord ſolide eſt en-bas ou du côté de la cavité des ventricules du cœur, où chacune repréſente le fond d'un panier de pigeon. Il eſt eſſentiel d'obſerver que les deux croiſſans que repréſente le bord ſupérieur de chacune de ces valvules ſe trouve comme diſtingué & ſéparé par une eſpece de petit bouton mitoyen deſtiné à remplir le vuide qu'il y auroit entre ces trois valvules, lorſqu'elles ſont redreſſées & appliquées les unes contre les au-

tres, & par cette ſtructure l'on peut concevoir qu'il n'eſt pas poſſible que la moindre petite partie du ſang puiſſe rétrograder dans le ventricule lorſqu'une fois il a été chaſſé dans le canal artériel.

Au reſte on apperçoit, en examinant par le ſecours de la loupe, la ſtructure particuliere de ces dernieres valvules, nombre de fibres charnues, qui entrant dans leur compoſition, ſervent à favoriſer les différentes contractions, & les différens mouvemens auxquels elles ſont deſtinées ; enfin on obſerve que lors de la contraction du cœur, les valvules ſémi-lunaires s'appliquent exactement contre la paroi intérieure de l'artere, afin de permettre au ſang d'en enfiler le canal ; mais auſſi-tôt qu'il s'y eſt introduit, elles s'écartent, ſe joignent enſemble, & bouchent exactement par ce moyen l'ouverture artérielle qui répond au ventricule du cœur, ce qui fait que le ſang ne ſçauroit rétrograder ; il ne peut non plus enfiler la route des oreillettes, parce que les valvules triglochines ſe trouvent dans ce même tems exactement appliquées ſur les embouchures auriculaires, ainſi il eſt néceſſairement forcé d'entrer dans l'artere dont l'orifice ſeul eſt ouvert.

Outre les vaiſſeaux dont nous venons de parler, le cœur a ſes vaiſſeaux propres & particuliers, connus ſous le nom de vaiſſeaux *coronaires*, ils ſont artériels & veineux. Les arteres coronaires, au nombre de deux pour l'ordinaire, & rarement de trois, ſont les premieres diſtributions de l'aorte, elles naiſſent l'une à droite & l'autre à gauche du commencement du tronc de l'aorte, ſerpentent autour de la baſe du cœur, continuent leur route en ſe ramifiant l'une & l'autre ſur la ſuperficie extérieure du cœur, & dans l'épaiſſeur de ſa ſubſtance, & ſe rencontrent enfin vers ſa pointe.

Les veines coronaires, plus groſſes & plus nombreuſes, paroiſſent ſuivre le même trajet que les arteres des extrémités deſquelles elles naiſſent, & elles vont enſuite s'ouvrir dans l'intérieur des ventricules & dans la cavité des oreillettes ; mais on obſerve que le nombre des orifices veineux eſt bien plus conſidérable dans la cavité du ventricule droit & de l'oreillette du même côté, que dans celle de ces mêmes parties du côté oppoſé : ces vaiſſeaux ſont nommés *coronaires* par rapport aux différens contours qu'ils font à la circonférence

conférence de la baſe du cœur, leſquels ils ſemblent ceindre en maniere de couronne.

Il eſt aiſé de comprendre par tout ce qui vient d'être dit, que le cœur eſt principalement attaché dans la cavité de la poitrine, au moyen de quatre principaux vaiſſeaux communs qui partent ou qui viennent aboutir à ſa baſe ; mais il eſt encore maintenu dans ſa ſituation par le ſecours du péricarde, attendu que celui-ci eſt attaché aux deux lames du médiaſtin dans la réduplicature duquel il eſt logé, ainſi qu'il a été obſervé ci-devant. *Voyez* PERICARDE.

L'uſage du cœur eſt de recevoir le ſang qui revient de toutes les parties du corps, par le moyen de la veine-cave dans l'oreillette droite, puis dans le ventricule droit ; & de le pouſſer enſuite par ſa contraction dans l'artere du poumon, puis dans la veine du même nom, enſuite dans l'oreillette gauche, enfin dans le ventricule gauche ; d'où, par une contraction ſemblable, il le pouſſe dans la groſſe artere vers toutes les parties du corps. De cette maniere le ſang continue ſans ceſſe ſon mouvement circulaire, en quoi conſiſte la vie de l'animal.

Or comme le ſang du ventricule gauche devoit être pouſſé à toutes les parties du corps par les arteres au moyen d'une forte impulſion, il étoit néceſſaire que la paroi du ventricule gauche fût plus épaiſſe que celle du ventricule droit, qui n'ayant à pouſſer le ſang que dans l'artere du poumon, n'étoit pas engagée à donner à cette liqueur un mouvement impulſif ſi vigoureux.

Ainſi le cœur eſt le grand mobile de la circulation du ſang ; car il reçoit le ſang de toutes les parties du corps par les veines, & le renvoie de nouveau à ces mêmes parties par les arteres ; & c'eſt de ce mouvement circulaire que dépend les fonctions de toutes les autres parties. *Voyez* CIRCULATION. *Voyez* auſſi DIASTOLE & SISTOLE, deux mouvemens du cœur néceſſaires pour la circulation.

Les plaies qui pénetrent juſques dans les gros vaiſſeaux, les ventricules & les oreillettes du cœur ſont abſolument mortelles. L'on connoît que le cœur eſt bleſſé par la ſituation de la plaie qui pénetre avant dans la poitrine, à l'endroit où le cœur ſe trouve intérieurement placé ; de plus il ſort de la plaie du ſang en abondance : il arrive un trem-

blement à tout le corps ; le pouls eſt petit & languiſſant ; la ſueur froide ſurvient, de même que la ſyncope, & la froideur des extrémités, & la mort s'enſuit promptement.

Ambroiſe Paré aſſure avoir vu à Turin un Gentilhomme, qui ſe battant avec un autre, reçut un coup d'épée ſur la mamelle gauche, pénétrant dans la ſubſtance du cœur. Ce Gentilhomme ne laiſſa pas de porter encore quelques coups d'épée à ſon ennemi qui s'enfuyoit, & de le pourſuivre la longueur de deux cents pas, juſqu'à ce qu'il tombât mort lui-même. Paré trouva à l'ouverture de ſon corps une plaie qui traverſoit la ſubſtance du cœur, de largeur à y mettre le doigt, & une grande quantité de ſang épanché ſur le diaphragme.

M. Saviard rapporte qu'un homme de vingt-ſix ans fut bleſſé d'un coup d'épée dans la poitrine, dont il mourut. Il trouva à l'ouverture de ſon corps que le cœur avoit été percé de part en part, le coup ayant paſſé du ventricule gauche à travers la cloiſon moyenne, & toute la cavité de la poitrine étoit remplie de ſang. Ce bleſſé vécut quatre ou cinq jours, quelques grumeaux de ſang ayant bouché les ouvertures des ventricules.

Il arrive quelquefois que le cœur s'enflamme. C'eſt un muſcle, il peut par conſéquent être ſujet aux maladies des autres parties charnues. Le danger alors eſt fort preſſant. Le malade ſe ſent prodigieuſement fatigué, il éprouve une palpitation conſidérable, & quelquefois il ne faut que douze, quinze ou vingt-quatre heures pour que ſa maladie ſoit terminée par la mort.

C'eſt dans ces cas-là qu'il ne faut point épargner les ſaignées fréquentes & copieuſes du bras & du pied pour diminuer le mouvement trop rapide du cœur dans ces circonſtances ; mais il eſt difficile de bien connoître cette maladie, parce que le malade conſerve le coloris des joues, & l'on diroit que c'eſt un commencement de pleuréſie ou d'autre fois de fievre maligne.

Le 24 Décembre 1763, en diſſéquant à l'Hôtel des Invalides à Paris ſous le ſçavant M. Sabatier, pour qui je conſerverai toujours une vive reconnoiſſance, je trouvai le cœur d'un homme âgé, fort noir & gangrené ſur toute la ſurface externe du ventricule & de l'oreillette droite. Le péricarde

contenoit une demi-livre de pus, & à la face externe du péricarde, entre les deux lobes du poumon, vers leur partie inférieure, je trouvai une tumeur ovale du caractere du steatome, renfermée dans un kist où membrane très-adhérente au péricarde. La tumeur pesoit deux onces & six gros. Les poumons étoient très-adhérens à la plévre. Le foie étoit beaucoup plus dur qu'à l'ordinaire, & en le coupant j'entendois le même bruit que lorsque l'on coupe une pomme cruë un peu dure. Quelques cartilages intermédiaires des vertebres avoient dans l'intérieur de la poitrine des nœuds saillans comme des os sesamoïdes. Le sujet avoit d'ailleurs une épiplocelle, mais il n'y avoit point eu d'étranglement, parce qu'en disséquant les parties, je les trouvai dans le meilleur état.

Passons à présent à la formation du cœur dans le poulet. Voyons les observations exactes du sçavant M. HALLER, qui toujours guidé par le flambeau de l'expérience, nous donnera des connoissances claires, justes & nouvelles. Il a fait couver un certain nombre d'œufs, & il en a examiné, aidé d'un microscope, les divers états où ils devoient se trouver selon la durée plus ou moins longue de l'incubation. Voyons le résultat de ses observations, & soyons attentifs à ce qu'il nous enseigne. C'est lui-même qui va parler.

La premiere trace, dit-il, que j'aie vue du cœur a été à quarante-huit heures d'incubation. Il battoit; mais il étoit encore ou blanc, ou transparent. Aussi n'en voyoit-on que les alternatives du mouvement & du repos de la partie antérieure de l'embryon. Dans un autre fœtus du même âge, je distinguai & le mouvemunt du cœur & sa figure ronde qui devint un véritable canal courbe, quand j'en eus enlevé les membranes. Le cœur entier avoit l'air d'un fer à cheval, ou celui d'une parabole, dont le sommet étoit placé en avant devant le fœtus, & dont les deux jambes rentroient dans sa poitrine. De ces jambes l'inférieure étoit horizontale & la supérieure étoit arquée & convexe contre la tête. Dans un troisieme embryon de la même heure, les battemens du cœur parurent encore plus évidemment.

Les trois premiers jours le cœur avance horizontalement & s'éloigne des vertebres. Ce tems fini, la tête se rappro-

che de la poitrine & le cœur se cache ; il est compris alors dans l'angle que fait la partie supérieure du col avec l'inférieure & la poitrine.

Le cœur n'est jamais à découvert, quoiqu'il paroisse être nu les premiers jours. Je n'ai jamais manqué de trouver les membranes qui le renferment, & qui descendent de l'intervalle des deux vésicules rostrales pour s'attacher à la poitrine. Je les ai vues ou dans l'eau claire, ou mieux encore, après avoir plongé le cœur dans le vinaigre ou dans l'esprit-de-vin : il faut en dépouiller le cœur pour le voir à découvert. C'est ce que j'ai vu constamment, & dès la quarante-huitieme heure.

Les Auteurs qui ont placé la rentrée du cœur dans la poitrine, ou le commencement des membranes qui le couvrent au cinquieme jour, (tel qu'Aldrovande) au septieme, (c'est l'Ancisi) au huitieme, (comme Snape) ont apparemment voulu nous apprendre que les tégumens de la poitrine étoient devenus plus épais ces jours-là ; & d'ailleurs ils ont placé ce changement même un peu trop tard, parce que j'ai trouvé beaucoup de tégumens à la poitrine à cent quarante & une heures, & la poitrine fermée par des membranes à cent quarante-deux heures.

En examinant cette membrane de plus près, j'ai trouvé qu'elle part de l'intervalle des vésicules rostrales, qu'elle remplit tout l'intervalle entre la pointe du museau de l'animal, le pli du col & la poitrine, qu'elle étoit large de neuf centiemes de pouces. (mesure de Berne, qui est à celle de Paris, comme dix à onze), le quatrieme jour, & un peu moins longue. Pour le péricarde, qui est fort mince dans les oiseaux, j'ai cru en voir une ébauche à cent quarante-quatre heures, mais il n'est bien constaté que bien avant dans l'incubation.

La veine-cave n'est pas visible dans les premiers commencemens du fœtus, elle l'est pourtant d'assez bonne heure. On la voit alors continuée avec la veine ombilicale dont le tronc passe par le foie, & dont le diametre est dès-lors très-considérable. Dans ces tems-là elle est placée plus profondément & plus antérieurement que l'aorte qui lui est parallele, & elle fait un petit arc de cercle parallele au cœur, quand le fœtus est plus avancé.

Cette veine donne naiſſance dans la poitrine à une branche qui ſe diviſe tout de ſuite, & dont l'une des diviſions eſt tranſverſale, mais dont l'autre remonte à la tête, & dont les rameaux ſont fort apparens ſous les tégumens. Cette branche devient dans le poulet la ſouclaviere & la jugulaire.

Au-deſſus de cette veine le tronc de la veine-cave ſe termine par un élargiſſement émouſſé, qui ſe prolonge tranſverſalement en-devant, & qui même s'incline un peu au-deſſous de la ligne horizontale. Toute la portion de la veine-cave, qui eſt au-deſſus de la branche dont je viens de parler, bat & fournit le ſang au ventricule, c'eſt l'oreillette encore unique, elle eſt bien ſûrement une continuation de la veine ombilicale & de la veine-cave, & elle n'eſt pas encore ſéparée de cette veine.

Vers la fin du troiſieme jour cette tête de la veine-cave ſe trouve plus large, & un intervalle blanchâtre ſépare alors l'oreillette du reſte de la veine. Les deux oreillettes n'en forment alors qu'une; c'eſt un ſac, dont la plus grande largeur va du côté droit du fœtus au côté gauche. Il eſt placé ſur le haut de la baſe du cœur.

Vers l'heure quatre-vingt-ſeize, ou vers la fin du quatrieme jour, on diſtingue dans cette oreillette deux demi-cercles, en la regardant en la maniere ordinaire par le côté droit du fœtus. De ces deux demi-cercles le plus poſtérieur & le plus voiſin des vertebres eſt le plus grand, il termine l'oreillette. Le plus antérieur eſt le plus petit & partage l'oreillette comme une eſpece de cloiſon. Ce ſont là les premieres traces de la ſéparation des deux oreillettes. Celle qu'on appelle gauche eſt la plus grande, elle déborde l'oreillette droite par derriere. Celle-ci, qui eſt la plus petite, ſe termine par une demi-lune, qui eſt compriſe dans la largeur de l'oreillette gauche. La veine-cave & le canal auriculaire s'inſerent dans l'intervalle des deux oreillettes.

Dans le même tems on découvre auſſi une différence entre les deux oreillettes en les regardant par le côté gauche du fœtus. Celle qui ſera la gauche eſt ovale, elle eſt ample, plus grande que l'autre & déborde le canal auriculaire.

A la fin du quatrieme jour, & après cette époque, les deux oreillettes ſe ſéparent toujours plus de la veine-cave & du canal auriculaire, elles débordent ces deux vaiſſeaux &

s'élevent des deux côtés de la base du cœur par un sommet pointu. Toute l'oreillette ou le réservoir réuni de l'oreillette droite & de la gauche paroît alors comme un sac à deux cornes pointues. Chacun de ces sommets a sa goutte de sang séparée : le bord de l'une & l'autre oreillette paroît alors dentelé.

Bientôt après, & même en même tems, l'intervalle des deux oreillettes devient blanc. Le cœur étant devenu précisément dans cette époque perpendiculaire, de transversal qu'il avoit été, & sa pointe s'étant logée entre les deux lobes du foie, l'oreillette droite déborde le cœur du côté droit de l'aorte, & l'oreillette gauche le déborde à gauche de l'artere pulmonaire. Dès-lors elles sont bien distinctes, & elles ne changent presque plus. Il paroît seulement que l'oreillette droite croît plus que sa compagne, puisqu'elle est plus petite qu'elle dans le fœtus, & plus grande dans l'animal adulte. J'ai cependant trouvé l'oreillette gauche plus grande que la droite le septieme, le huitieme, le dixieme, le onzieme, le douzieme, le treizieme, le quinzieme & le seizieme jour, & elle n'étoit pas la plus petite le dix-neuvieme ni le vingtieme.

Je donne le nom d'*auriculaire* à une partie du cœur, qui est visible dès les premieres apparences du cœur, qui se raccourcit de jour en jour, & qui a disparu le seizieme jour, terme le plus éloigné auquel les oreillettes sont attachées immédiatement à la partie supérieure des ventricules.

Ce canal est toujours plus large que ne le font les meilleures figures : sa partie, qui sort du ventricule, a le plus de largeur, & sa partie la plus étroite s'ouvre dans l'oreillette. Il est plus long dans les premiers commencemens ; son diametre est toujours plus petit que celui du ventricule.

Je l'ai vu en même tems que le cœur : le bulbe de l'aorte est pourtant plus apparent. Peu-à-peu l'oreillette & le ventricule le couvrent, & on ne le distingue plus que par le côté gauche du fœtus.

Il est toujours blanc, & il conserve sa couleur dans le tems même que les ventricules deviennent rouges. Sa situation est transversale au commencement avec quelque petite pente. Il s'incline toujours davantage & descend plus considérablement vers la fin du quatrieme jour. Il arrive au cœur,

plus bas que le bulbe de l'aorte ; il y a entre lui & ce bulbe un eſpace dans lequel on peut placer la pointe d'un ſcalpel. L'oreillette eſt pourtant même alors plus élevée que le cœur.

Quand on regarde ce canal du côté droit, ſon extrémité ſe cache, & on ne voit pas la maniere dont il s'ouvre dans le ventricule : il paroît alors comme ſéparé du ventricule par une ligne qui eſt le bord du cœur. On le voit à découvert du côté gauche, & on découvre alors ſans peine ſon ouverture dans le ventricule & ſa continuité avec le cœur.

Ce canal, qui a été fort long & fort grele dans les commencemens du fœtus, ſe raccourcit peu-à-peu, à meſure que le cœur ſe rapproche des vertebres : il eſt repris ſucceſſivement entre les chairs du cœur, qui s'élevent autour du canal auriculaire, & il devient à la fin l'orifice veineux des ventricules. Je l'ai vu entierement repris & diſparu dans le cœur à cent quarante-quatre heures ; & les oreillettes qui ſe rapprochent par une ſuite naturelle des ventricules, ſe ſont réunies avec eux à la même époque & à la fin du ſixieme jour.

Il n'y a qu'un ventricule au cœur pendant les quatre premiers jours. Dans les premieres phaſes du cœur, qui paroît encore ſous la forme de la moitié d'un anneau, le ventricule bien examiné eſt ovale, un peu plus court qu'il ne ſera dans la ſuite, plus large que le canal auriculaire dont il eſt débordé, & bien aiſé à diſtinguer de l'arcade de l'aorte, qui alors eſt fort longue encore. Il eſt blanc dans ſes commencemens, mais il a déja ſon épaiſſeur & ſa nature muſculaire.

Cet organe eſſentiel de l'animal paſſe bien vîte par des degrés de perfection ſucceſſifs. Il acquiert une pointe, & devient plus aigu dès les ſoixante-ſix heures, il eſt conique à quatre-vingt-treize. Sa pointe devient tous les jours plus aiguë : il ſort aſſez long-tems tranſverſalement de la poitrine, & paroît reniforme quand on le conſidere obliquement. Il n'y a dans tout le courant du troiſieme & du quatrieme jour qu'une goutte de ſang dans le ventricule, & par conſéquent qu'une cavité.

A la fin du quatrieme jour & le cinquieme il ſe paſſe un grand changement dans le ventricule. J'ai vu à cent quarante-quatre heures les premieres apparences d'un ſecond ventri-

cule. Il y avoit une petite bosse sous le bulbe de l'aorte, elle est de beaucoup plus courte que le ventricule, sa couleur est rouge, elle est placée comme en travers au-dessus de l'ancien ventricule, & sa figure est ovale. Cette apparence m'a embarrassé; mais un examen plus exact m'a appris que le ventricule unique des premiers jours reste invariablement à sa place; qu'on le voit seul lorsqu'on regarde le cœur par la face gauche de la poitrine, & qu'il vient seul jusqu'à la pointe, lors même qu'on le considere du côté droit. Ce qu'on voit de nouveau, c'est un ventricule naissant qui n'a pas paru jusqu'à cette heure, & qui paroît placé au haut du ventricule déja connu, parce qu'il est plus court; & qu'il n'arrive pas jusqu'à la pointe. En même tems, & sur-tout depuis la fin du cinquieme jour, la base du ventricule devient plus large, & la raison de son diametre à celui de l'aorte s'augmente.

Le nouveau ventricule n'emploie pas tout-à-fait un jour entier pour arriver à sa véritable place; c'est la droite de l'ancien ventricule, depuis que le cœur est devenu perpendiculaire: on voit clairement alors que ce nouveau ventricule est celui qu'on appelle droit, & qui conserve jusques dans l'oiseau adulte son infériorité en longueur; il n'a jamais de part à la pointe, qui appartient primitivement au ventricule gauche, qui ne peut qu'avoir été visible de tout tems, puisqu'on a toujours vu l'aorte sortir du ventricule, encore unique, & que l'aorte ne peut être sortie que du ventricule gauche. Après ce changement on voit deux gouttes de sang dans le cœur du poulet, une ligne blanche les sépare.

M. Malpighi a constamment pris pour le ventricule droit celui qui est formé le premier dans le poulet, & a donné le nom de ventricule gauche à la partie que nous allons appeller bulbe de l'aorte. Il est surprenant que cet illustre Auteur n'ait pas senti que le sang ne sçauroit passer du ventricule droit dans le ventricule gauche par un canal cylindrique d'une très-petite longueur, & que ce passage ne se fait qu'à travers le trou ovale, ou bien par une artere, née du ventricule droit, divisée dans les poumons, & dont le sang rentre dans l'oreillette gauche par une veine de même nom.

Dans les premiers commencemens du fœtus, & avant la

formation des oreillettes, on voit déja l'aorte qui sort du ventricule, encore unique du côté droit, ou de celui qui s'offre le premier aux yeux de l'Observateur. Elle est fort longue alors, & son arcade passe de beaucoup la proportion de la longueur qu'elle a dans le progrès de l'incubation ou dans l'adulte. Elle se recourbe en arriere pour rentrer dans la poitrine immédiatement sous la tête : elle a même alors beaucoup de solidité & fait une grande partie de l'anneau que représente le cœur. Du côté gauche cette artere paroît comme retranchée par une ligne qui termine le cœur. L'oreillette est comprise dans son arcade, qui est plus en devant & plus supérieure.

Peu d'heures après la partie de l'aorte, qui paroît être hors de la poitrine, devient plus courte, & on apperçoit de l'inégalité dans son diametre. La partie de l'aorte, qui sort immédiatement du cœur est la plus étroite, & l'onde de sang qui la parcourt, est plus effilée. Je l'appelle le *détroit*.

La seconde partie de l'aorte est plus large ; elle reçoit une onde de sang dilatée, elle est courbe. Je l'appelle *bulbe* de l'aorte. On n'y voit qu'une goutte de sang. Cette partie de l'aorte bat & avec vivacité. C'est ce que Malpighi appelle le ventricule gauche.

La troisieme portion de l'aorte est cilindrique, sa direction est changée, elle représente avec la précédente un bec ; elle est plus étroite que le bulbe, & plus large que les branches qui vont commencer l'aorte dorsale. Je l'appelle quelquefois le *bec* de l'*aorte*.

C'est de cette partie de la grande artere que sortent deux branches dans les observations les plus précoces, & trois dans les fœtus mieux formés ; ces arteres rentrent transversalement dans la poitrine, & se joignent pour former l'aorte dorsale : elles sont beaucoup plus minces, en réunissant même leurs lumieres, que cette artere. Le cinquieme jour elles deviennent plus inclinées, elles descendent & se rejoignent sous un angle extrêmement aigu.

Le même jour la largeur du bulbe de l'aorte commence à diminuer, & cette artere devient plus cylindrique. Elle se retire bientôt après & se fait plus courte, en prenant

la diſtance entre le ventricule & l'origine des racines de l'aorte dorſale.

Le détroit & le bec diſparoiſſent les premiers, & c'eſt alors le bulbe de l'aorte qui produit les arteres ci-deſſus nommées. Le bulbe lui-même ſe retire vers les chairs du cœur, il devient toujours plus court, la naiſſance des racines de l'aorte dorſale ſe rapproche du ventricule, on les voit comme des filets rouges tracés ſur une membrane blanche. Vers la fin du ſixieme jour, ou bientôt après, le bulbe n'eſt plus, & les racines ſortent du haut du ventricule même. Ce ſont alors deux arteres qu'un tiſſu cellulaire réunit. Elle en fait comme un paquet. Ce paquet même, ou l'origine des deux grandes arteres, deſcend entre les chairs du cœur, & devient plus profond avec la maturité du fœtus.

Bientôt après on diſtingue ces deux troncs. L'aorte eſt à droite, elle eſt diviſée en trois branches, ce ſont les carotides & l'aorte dorſale. Cette aorte forme une arcade vers la droite, elle deſcend derriere le bronche de ce côté pour ſe placer ſur les vertebres, elle continue de deſcendre le long du dos, & va recevoir les deux branches de l'artere pulmonaire, toujours plus petites qu'elle, & forme à la fin le tronc de l'aorte.

Au ſortir du cœur, l'aorte eſt plus grande, plus opaque & plus blanche que l'artere pulmonaire.

Le tronc pulmonaire naît du côté gauche de la baſe, mais plus bas que l'aorte, & d'une petite boſſe. Je l'ai vu pour la premiere fois au milieu du ſixieme jour. Cette artere a les tuniques plus minces que l'aorte ; elle eſt preſque toujours plus petite. Elle ſe diviſe preſqu'au ſortir des chairs du cœur en deux branches.

La branche du côté gauche fait une arcade pour joindre le poumon & les vertebres de ſon côté, en paſſant derriere le bronche ; elle joint l'aorte vers la troiſieme vertebre du dos. Son diametre eſt preſque toujours plus petit que celui de l'artere qui naît du ventricule gauche, quoique je l'aye trouvée égale, ou même un peu plus grande dans un petit nombre d'obſervations. Ce tronc de l'artere pulmonaire, inſéré dans l'aorte dorſale, eſt plus long qu'il

n'eſt dans les quadrupedes, dont il imite le conduit artériel; mais il eſt néceſſaire d'y ajouter le titre de *gauche*, puiſque les oiſeaux ont un conduit ſemblable du côté droit.

Cette même branche gauche donne au commencement de ſa deſcente un rameau conſidérable au poumon de ſon côté.

L'autre branche principale de l'artere pulmonaire naît à peu de diſtance de ſon origine; elle va tranſverſalement à droite ſous l'aorte, & collée contre elle. Je l'ai vue à la fin du ſixieme jour. Elle fournit l'artere du poumon droit, & deſcend derriere le bronche pour aller s'ouvrir dans l'aorte au-deſſus de la branche gauche, dont je viens de parler: c'eſt le conduit artériel droit, dont perſonne, que je ſçache, n'a fait mention, & qui n'a rien d'analogue dans l'homme. Il eſt plus petit que le conduit artériel gauche. C'eſt apparemment cette branche qui n'eſt pas viſible encore toutes les fois qu'on ne voit que deux racines de l'aorte dorſale. Il eſt naturel qu'elle paroiſſe plus tard, étant la plus petite des trois arteres qui compoſent cette aorte.

Le conduit artériel eſt auſſi le premier qui ſeche, en commençant par ſon origine ſupérieure. Dès le premier jour, cette partie perd de ſa cavité; il devient ſolide dans ſa partie inférieure bientôt après. Je l'ai vu ſolide quatre jours après que le poulet fut éclos, & ſept, & quinze jours après. Il eſt pourtant, même le vingtieme jour, comme le conduit du côté gauche, plus large à ſon inſertion dans l'aorte. A quarante jours, je n'en trouvai plus de trace dans un pigeon.

Le conduit artériel gauche commence également à ſécher par le haut. Je le trouvai trois fois plus étroit, un jour après que le poulet fut éclos, ſans qu'il fût pourtant auſſi étroit qu'un fil, comme il le devient par la ſuite; pas même le quatrieme jour. Après quinze jours je l'ai trouvé étroit à ſa partie ſupérieure, & encore ouvert par le bas. Il étoit de même le vingtieme jour. A quarante jours je n'en découvris plus la trace, peut-être à cauſe de la difficulté de le déterrer derriere l'œſophage.

Il y a deux troncs de veines pulmonaires, un de chaque côté: ils naiſſent du ſinus gauche, & ils accompagnent le bronche de leur côté. Je les diſtinguai tard. Les veines du

poulet, quoique fort grosses, sont difficiles à suivre, à cause de la foiblesse extrême de leurs tuniques.

Il sera à propos d'examiner à présent les révolutions dans la structure du cœur en général.

Je partagerai, ces révolutions en phases, pour me rendre plus intelligible. La premiere phase est celle de la moitié d'un anneau, d'un fer à cheval ou d'une parabole. C'est toujours une courbe, dont une des jambes sort du bas de la poitrine, dont le sommet est convexe en-devant, & dont l'autre jambe rebrousse vers les vertebres par le haut de la poitrine, en achevant son arcade. Dans cet état, on ne voit encore que le canal auriculaire, beaucoup plus long qu'il ne le sera jamais. Le ventricule ovale est fort court, & l'aorte extrêmement longue. Le canal auriculaire s'ouvre dans le ventricule du côté gauche, & l'aorte en sort du côté droit, bien plus longue aussi qu'elle ne l'est dans la suite.

La seconde phase est celle d'un lac; elle succede à la premiere après cinquante heures. Dans ce lac on distingue mieux l'oreillette : le canal auriculaire est placé du côté gauche; il est horisontal, & retranché du cœur par une ligne, quand on le regarde du côté droit. Il y a encore le ventricule, toujours ovale & sans pointe; & l'aorte continue au ventricule du côté droit, & qui remonte en arriere en faisant une arcade. Dans l'aorte, le détroit, le bulbe & le bec se distinguent déja.

Quand on regarde ce cœur obliquement par le côté droit & de haut en bas, on croit voir effectivement un lac : deux causes occasionnent cette apparence.

Le ventricule donne naissance à l'aorte du côté droit; il reçoit le canal auriculaire du côté gauche; il naît de ces deux canaux, attachés aux différentes faces du cœur, une espece de nœud; & le canal auriculaire paroît se replier sur lui-même, pour se continuer avec l'aorte dans la face opposée & cachée du lac.

D'ailleurs l'aorte ayant une direction contraire à celle du canal auriculaire, & remontant, au lieu que celui-ci descend un peu, il en naît un croisement apparent de ces deux vaisseaux; & l'aorte paroît couper le canal, en remontant en arriere.

Mais le lac ne differe que fort légerement de la phaſe précédente, quand on l'a bien conſidéré de tous côtés, & par la face droite & par la face gauche; toute la différence qu'il y a, c'eſt que le ventricule a grandi un peu, que le bulbe de l'aorte eſt plus large à proportion du reſte de cette artere, & que le tronc de l'aorte ſortant du ventricule, & alongé vers la partie inférieure du fœtus, paroît croiſer à cette heure le canal auriculaire en paſſant devant lui, au lieu que dans la premiere phaſe il étoit entierement ſupérieur à ſon égard.

La troiſieme phaſe naît vers la fin du quatrieme jour. Les différentes parties du cœur ſont fort rapprochées alors; la veine-cave eſt preſque contiguë au cœur, le canal auriculaire eſt fort court, & les deux cornes des oreillettes débordent des deux côtés ce canal. Il y a pourtant un bulbe à l'aorte; les deux grandes arteres ne naiſſent pas de la baſe du cœur, & les deux ventricules ne ſont pas ſéparés.

Cette phaſe ne differe de la précédente que par la proximité des parties du cœur, qui ſe ſont attirées mutuellement. L'oreillette touche le cœur & l'aorte, & la veine-cave eſt appliquée au ventricule.

La quatrieme phaſe du cœur commence le cinquieme jour, un peu plus tôt ou plus tard; elle ſe perfectionne le ſixieme jour, & elle eſt la même que celle du cœur de l'adulte. Les deux ventricules ſont ſéparés, & les oreillettes diſtinctes; les deux grandes arteres ſortent de la baſe du cœur, le canal auriculaire eſt reçu entre les chairs du cœur, & les oreillettes ſont placées immédiatement ſur les côtés de cet organe.

La premiere des cauſes de ces révolutions paroît être l'attraction mutuelle, qui eſt commune à tous les ſolides du corps animal: ils ſortent de l'état de gelée, & ils exercent la force qui les rend plus courts & qui rapproche leurs extrémités mobiles. La celluloſité plus raffermie attire les différentes parties du cœur & les rapproche les unes des autres. Le canal auriculaire paroît, par l'action de cette cauſe, ſe raccourcir & ſe rapprocher du cœur, la chair de cet organe étant plus forte que l'oreillette dont la ſubſtance eſt fort mince.

Le tiſſu cellulaire qui va du cœur à ce canal attire peu-à-

peu & ce canal & l'oreillette, dont il part vers la base du cœur, & au-dedans même de cette base, parce qu'il sort apparemment de ce tissu cellulaire, qui subsiste toujours, qui est caché entre les chairs du cœur, & qui termine l'orifice veineux ; le sang qui prolonge le ventricule par sa partie inférieure, & qui le rend conique, aide à tirer le canal auriculaire vers la pointe de cet organe, & à le faire descendre plus bas que le contour extérieur de la base.

La même cause fait rentrer le détroit, le bulbe, & le bec même de l'aorte dans les chairs du cœur, & les retire plus bas que le contour extérieur de la base dont les chairs renferment à la fin le bulbe du cœur : alors les arteres qui sortoient du bec de l'aorte sortent de la base même du cœur.

La seconde cause de ce grand changement paroît être dûe au poumon. Ce viscere est d'une petitesse extrême dans les premiers commencemens du fœtus. De tout le sang qui sort de l'oreillette droite il ne passe qu'une très-petite partie dans ce viscere ; la plus grande se fait jour à travers le tronc ovale & passe dans l'oreillette gauche, alors très-ample, & plus grande à l'apparence extérieure que la droite. Une autre partie vient dans le ventricule droit, invisible à la vérité, mais formé pourtant dès la fin du second jour. Car des deux filets que j'ai vu dès-lors se rendre dans l'aorte, ou des trois filets qu'a vus Malpighi, il y en a toujours un pour le moins qui appartient à l'artere pulmonaire, & par conséquent au ventricule droit. Le reste de ce sang fait une portion invisible qui passe à travers le poumon. Mais ce viscere se développe peu-à-peu, & je soupçonne qu'il grandit à mesure que la membrane ombilicale s'étend davantage, qu'elle devient moins extensible, & que les plis des vaisseaux sont plus développés, & que par conséquent le sang passe avec quelque difficulté dans les branches de l'aorte inférieure. Cette membrane occupe les trois quarts de l'œuf à cent trente & une heures, & à cent trente-huit heures le poumon devient visible comme le reste des visceres le devient autour du sixieme jour. Avec le poumon, se développe de même le ventricule droit qui reçoit plus de sang à proportion que le sang passe avec plus de difficulté dans l'aorte. L'oreillette droite trouve moins de résistance dans le poumon que dans l'aorte inférieure, dont les branches sont terminées

par la longueur invariable de l'œuf, & ne peuvent plus croître qu'en largeur, au lieu que dans les commencemens cette membrane & ses vaisseaux s'étendoient en longueur. Elle se décharge, par les loix de la dérivation, avec plus de facilité dans le ventricule droit, qui s'étend & qui se range bientôt du côté droit du ventricule premier-né, parce qu'une autre cause devenue plus agissante vers le même tems, rend le cœur perpendiculaire. Par une suite de cette nouvelle situation, la pointe du cœur décrit un arc de cercle qui la rend inférieure d'antérieure qu'elle étoit, & le ventricule droit, qui avoit été inférieur, & que le bord aigu du cœur détermine, devient antérieur par le même mouvement. Tous ces changemens arrivent à la fois vers la fin du sixieme jour. L'oreillette droite envoie toujours plus de sang au poumon, elle devient plus grande avec ce viscere, & sa proportion à l'oreillette gauche augmente de plus en plus, jusqu'à ce qu'elle l'égale à la fin. En même tems l'artere pulmonaire augmente en sang & en diametre.

Pour la situation perpendiculaire du cœur, il paroît qu'elle vient elle-même de deux causes réunies. Les visceres du bas-ventre, très-petits avant cette période, grandissent & se mettent en équilibre; l'estomac sur-tout repousse la pointe du cœur & la rejette à droite. Les tégumens de la poitrine, devenus plus solides & plus irritables, repoussent de leur côté la pointe du cœur, qui se portoit en avant, & qui étoit la plus éloignée des vertebres: en la repoussant vers les vertebres ils lui font prendre une place que la nature a destinée pour elle, c'est l'intervalle des lobes du foie.

Le mouvement du cœur.

Je n'ai pas vu de mouvement à cet organe avant la fin du second jour. Malpighi a des observations plus précoces. D'un autre côté Harvée a cru que le sang étoit la cause irritante du mouvement du cœur, & qu'il falloit que l'humeur vitale fût rouge pour que le cœur se pût mettre en mouvement; au lieu que j'ai vu le cœur battre & s'élever alternativement, & s'abaisser dans le tems que tout étoit encore blanc, & dans le cœur, & dans le reste du corps du poulet.

J'ai vu aussi à quarante-huit heures deux vésicules qui bat-

toient & qui s'envoyoient le ſang déja coloré. Ces véſicules étoient le ventricule & le bulbe de l'aorte. Le venrricule fournit du ſang à ce bulbe, & celui-ci le chaſſe avec beaucoup de rapidité dans l'aorte. De-là naît la figure d'une fleche rouge plus large dans le ventricule & dans le bulbe, & plus étroite dans le détroit de l'aorte. Dans ces obſervations l'oreillette a pu être vuide & avoir ceſſé de battre avant le ventricule & le bulbe, ce qui n'eſt pas rare : ou bien cette oreillette a pu être couverte par quelqu'autre partie du fœtus.

Après cinquante heures j'ai vu trois véſicules qui battoient, & dont on voit les pulſations pendant pluſieurs jours conſécutifs. Ces trois véſicules ſont alors l'oreillette encore unique, le ventricule, unique de même, & le bulbe de l'aorte. Ces trois parties du cœur paroiſſent ſeules, parce qu'elles ſont plus larges, & que leur onde de ſang eſt plus conſidérable. Elles s'élevent & ſe contractent alternativement. Ariſtote (*Hiſt. Anim. lib. VI. c.* 3.) a compris ces trois véſicules ſous le nom de *point de ſang, qu'il a vu ſautiller & s'agiter comme un animal.* C'eſt de ce grand homme qu'Aldrovande & Harvée ont pris le nom de point ſautillant.

Je ne vois pas, comme on a pu trouver, quatre véſicules qui battoient, ni le canal auriculaire, ni aucune autre partie du cœur n'a aſſez de diametre pour être comparée avec les trois véſicules dont je viens de parler.

J'ai conſidéré bien des fois, & avec bien du plaiſir, le mouvement rapide de ces trois véſicules. Voici ce que j'ai vu conſtamment & ſans aucun reſte d'incertitude.

L'oreillette bat roujours la premiere des rrois : dans ſa ſyſtole ſa pointe deſcend, elle rapproche ſes bords, elle ne pâlit d'ailleurs preſque jamais tout-à-fait, & ne paroît pas ſe vuider entierement.

L'onde de ſang qui ſort de l'oreillette diſparoît, on ne la voit pas ſe continuer juſques dans le ventricule, à moins qu'on ne regarde le cœur obliquement d'en haut : alors on voit cette onde de ſang enfiler le canal auriculaire, placé dans la face cachée du cœur : par ce canal cette onde ſe rend dans le ventricule par la face gauche du cœur.

La contraction du ventricule ſuccede à celle de l'oreillette : il rapproche ſes bords, & devient plus étroit & plus court : dans le poulet mûr ſa pointe ſe recourbe en-devant ſans aucun

cun secours de la part des arteres ni des finus. Le ventricule pâlit souvent tout-à-fait, & ses chairs deviennent entierement blanches, c'est leur couleur naturelle à cette époque du fœtus: d'autres fois il reste un peu de sang dans la cavité, & une teinture de rouge au ventricule. Le cœur pousse visiblement son sang dans l'aorte.

A la contraction du ventricule succede celle du bulbe de l'aorte, qui est aussi vive & aussi parfaite que celle du ventricule. Il pâlit tout-à-fait & se vuide par conséquent entierement dans le plus grand nombre des observations; car il y en a où il ne s'est pas vuidé.

Les battemens se terminent au commencement des trois branches qui forment l'aorte dorsale par leur réunion. Je n'ai jamais vu de pulsation à cette artere, ni à aucune autre artere du fœtus, mais j'en ai vu aux arteres umbilicales.

Les battemens du cœur se font avec une rapidité extrême, & que l'œil a peine à suivre; mais les intervalles de ces battemens deviennent plus longs, & on les compte avec facilité, à mesure que l'animal s'affoiblit. Ils se réduisent à quinze, à dix, à cinq, à quatre, à deux, & à la fin à un seul pouls par minute; & le cœur reprend alors son mouvement de loin à loin, après un long repos. Pour la vîtesse de la contraction même, elle ne diminue guere, & la systole se fait toujours dans un tems extrêmement court. Non-seulement le cœur bat, sans qu'aucun autre muscle ait conservé la faculté de se mouvoir; mais je l'ai vu en conserver, après que l'œuf tiré de dessous une mere morte est resté plusieurs heures dans de l'eau froide.

Des parties du cœur dans le fœtus encore tendre, c'est l'oreillette qui perd la premiere son mouvement. Le ventricule le conserve plus long-tems, & quelquefois même le bulbe de l'aorte. Il est rare que l'oreillette reste en mouvement après le ventricule; il est rare aussi que le bulbe de l'aorte ait cet avantage.

Dans le poulet éclos, les choses se rapportent bien mieux à l'analogie des quadrupedes : alors c'est le ventricule gauche, dont les battemens finissent les premiers; c'est ensuite le ventricule droit, puis l'oreillette gauche; & l'oreillette droite avec la veine-cave conservent leur mouvement, pendant que le reste du cœur n'en fait plus. On voit alors le

ſang parcourir ſucceſſivement les différens points de l'oreillette droite.

Quand le cœur a ceſſé de battre, ſon mouvement eſt rappellé quelquefois ſans une raiſon apparente, ou par l'action de l'air, ou par quelque portion de ſang augmentée juſqu'à un certain point capable d'ébranler les fibres mouvantes de cet organe. Dans d'autres cas, le mouvement revient au cœur par l'action évidente d'une irritation du ſouffle qu'on y fait entrer, ou de la chaleur. L'eau chaude ranime aiſément & ſûrement les reſtes de vie cachés dans le cœur, lorſqu'il a perdu entierement le mouvement, & elle le précipite lorſqu'il eſt ralenti. J'ai vu le cœur battre trente & ſoixante minutes dans de l'eau tiede, & ſans chaleur même. Pour l'eau extrêmement chaude, elle cauſe des pulſations extrêmement rapides pendant un tems fort court; mais elles ceſſent plus vîte que lorſqu'on laiſſe la nature à elle-même. A deux cens dix heures, j'ai vu le cœur moins irritable avoir peine à ſe ranimer par l'action de l'eau preſque bouillante.

Si les irritations accélerent l'action du cœur, la diminution du ſang veineux la retarde & l'affoiblit. Souvent il m'eſt arrivé malgré moi, que la bleſſure de quelque branche un peu groſſe de la membrane umbilicale a cauſé une hémorrhagie; elle a toujours été funeſte au fœtus peu de tems après: ce qui convient fort bien avec mes obſervations ſur les cauſes du mouvement du cœur.

Les choſes changent néceſſairement, lorſque les parties du cœur ſe ſont rapprochées, que les deux oreillettes ſont ſéparées, & que le bulbe de l'aorte a diſparu: il n'y a alors que deux paires de cavités au cœur, qui font leurs mouvemens dans deux inſtans. Les deux ventricules font l'une de ces paires, & les deux oreillettes l'autre; car je ne me ſouviens pas d'avoir vu l'aorte battre, après qu'elle a pris naiſſance de la baſe du cœur. Dans cet état, les deux ventricules ſe rapprochent dans la ſyſtole, le ventricule droit fait plus de chemin, & le gauche en fait moins. Les chairs de ces ventricules ne pâliſſent plus dans la contraction. Les deux ventricules chaſſent leur ſang dans le même inſtant.

Les oreillettes précedent toujours les ventricules dans leurs mouvemens; elles battent enſemble, & après leur ſyſ-

tole, la contraction des deux ventricules suit aussi dans le même instant.

Il n'y auroit pas de candeur à dissimuler ici un phénomene que j'ai vu dans les poulets les plus proches de leur maturité, ou éclos même quelque tems auparavant, & que Lancisi a vu avant moi. Les oreillettes paroissent sans contredit se contracter dans le même instant que les ventricules se contractent de leur côté ; mais il ne seroit pas équitable d'opposer les inégalités d'un animal qui se meurt, aux phénomenes réguliers d'un animal plus vigoureux. Et j'ai remarqué d'ailleurs, lorsque l'oreillette & le ventricule se contractent en même tems, que ni les unes ni les autres ne se vuident, & que par conséquent la cause irritante ne passe pas des oreillettes dans les ventricules.

Le rebroussement du sang & l'oscillation se voyent assez communément dans le poulet. J'ai vu le sang revenir du bulbe de l'aorte dans le ventricule, & retourner alternativement du ventricule dans le bulbe.

J'ai vu le ventricule en se contractant faire rebrousser son sang dans l'oreillette qui le rendoit alternativement au ventricule. J'ai vu aussi le sang rebrousser de l'oreillette dans la veine-cave, & y faire une ligne entiere de chemin en arriere. Je l'ai vu retourner dans la jugulaire même.

La veine-cave du fœtus ne bat pas dans ses premiers jours ; mais je l'ai vu se contracter dans le poulet éclos, & pousser son sang en haut vers l'oreillette. Cette force musculaire s'observe dans la veine-cave jusqu'au foie. La veine-cave cesse de battre avant l'oreillette droite, qui se meut la derniere des parties de l'animal éclos, à l'entrée de la veine-cave inférieure. Avant que cette oreillette perde le mouvement, celle du côté gauche a perdu le sien ; & avant elle, le ventricule droit. Le ventricule gauche est le premier qui tombe dans l'inaction.

Pour terminer ce que nous nous étions proposé de dire sur le cœur, il ne nous reste qu'à ajouter un mot sur la préparation anatomique de ce viscere.

On peut procéder à cette préparation de trois manieres : la premiere (c'est lorsqu'on veut simplement examiner le cœur dans son état naturel) consiste à le dégager, ainsi que ses gros vaisseaux, du péricarde & des autres parties. On

ouvre enſuite les ventricules & les oreillettes, & l'on conſidere les colonnes charnues, les valvules, &c. On peut également faire cuire dans de l'eau un cœur ſéparé de ſes enveloppes, & lever par feuillets les plans de fibres qui compoſent ce muſcle. On a beaucoup de facilité dans un cœur de bœuf.

Lorſqu'on veut conſerver un cœur, ou bien on ſouhaite qu'il ſoit vuide, ou bien on deſire qu'il ſoit plein. Il peut ſe préparer pour un cabinet de l'une & l'autre maniere.

On prépare un cœur vuide, ou en ſoufflant de l'air, ou en introduiſant du ſable. Je m'explique : je dégage un cœur & ſes gros vaiſſeaux de toutes les parties voiſines ; je lie enſuite tous ces vaiſſeaux, à l'exception de la veine-cave. J'adapte à ce dernier un tube, & après avoir bien introduit de l'air dans le cœur, je lie ce gros vaiſſeau pour empêcher la ſortie de cet élément. Je fais ſécher le cœur, & je coupe enſuite toutes les ligatures. Je fais une ouverture à chaque oreillette & à chaque ventricule, pour pouvoir examiner la ſtructure intérieure. Dans le cœur d'un fœtus on réüſſit très-bien, lorſqu'après avoir lié tous les gros vaiſſeaux, on introduit l'air par la veine-cave ſupérieure.

Si dans cette préparation on s'apperçoit que l'air ſort par quelque petit vaiſſeau, il faut y mettre obſtacle par la ligature.

On donne enſuite une couleur rouge à tous les vaiſſeaux artériels, & une couleur bleuâtre à tous les vaiſſeaux veineux, & enfin on paſſe deux ou trois couches de vernis à l'eſprit de vin ſur tout le viſcere.

Je ſuppoſe que par cette méthode on ne puiſſe pas réuſſir dans le gros cœur d'un adulte, ce qui arrive quelquefois, il ſe préſente un autre moyen infaillible pour réuſſir dans la préparation d'un cœur vuide ; le voici.

Il s'agit d'avoir du ſable bien fin, paſſé au tamis de ſoie ; on le fait bien chauffer dans une poële de terre, de fer, ou tout autre métal. On l'introduit avec un entonnoir dans le cœur, en ſecouant fort ſouvent & doucement ce viſcere, pour qu'il reçoive une plus grande quantité de ſable. S'il ſort par l'ouverture de quelque gros vaiſſeau, on en fait la ligature ; & enfin ſi par la veine-cave le ſable introduit ne pouvoit pas ſe loger de façon à bien remplir le cœur, on lie

le canal, & on adapte l'entonnoir à un autre, & ainsi successivement, jusqu'à ce que le cœur soit bien rempli. On le fait ensuite sécher. On ôte aisément tout le sable avec un stilet, & ce viscere reste creux ; il ne s'agit plus que de lui donner la couleur & le vernis.

Je fais toujours chauffer le sable pour cette préparation, parce que cette chaleur le rend plus absorbant, & il pompe plus aisément l'humidité du cœur, ce qui le rend plus facile à sécher.

Il y a enfin un dernier moyen de préparer le cœur, c'est de le remplir d'une bonne injection, dans le tems même qu'il est dans le Sujet, de disséquer ensuite ses vaisseaux, de le colorer, de le vernir & de le conserver.

COIFFE, nom vulgaire de l'épiploon. *Voyez* EPIPLOON.

COIN. Les deux extrémités de la bouche, qui sont la réunion des deux levres, se nomment les coins de la bouche, ou les commissures des levres.

COÏT, *coïtus*, expression dont on se sert assez communément, comme synonyme à ces autres façons de parler honnêtes, *acte vénérien*, *copulation charnelle*, *acte de la génération*.

Le coït ou la copulation n'est autre chose que l'acte par lequel l'homme s'unit à la femme par l'intromission de la verge dans le vagin, & par lequel s'opere la fécondation, moyennant le concours des dispositions efficaces pour le succès de cette œuvre Elles consistent, ces dispositions, de la part de l'homme, dans la sécrétion de la semence, la disposition constante du membre viril à l'érection, seule capable de le rendre propre à être introduit dans le vagin, où il doit recevoir le frottement qui doit procurer l'éjaculation de la liqueur spermatique. Dans la femme, ces dispositions consistent en ce que le canal dans lequel doit se faire l'intromission de la verge, en soit susceptible, qu'il puisse être dilaté, que ses parois se laissent écarter & pénétrer sans de grands obstacles jusqu'à l'orifice de la matrice, & qu'elles résistent cependant assez pour donner lieu au frottement nécessaire, qui doit produire dans les parties génitales de l'homme, qui en sont susceptibles, le prurit & l'émission convulsive de la liqueur séminale dans ce même

canal, enforte que cette liqueur puiſſe y être retenue, pour opérer enſuite les effets auxquels elle eſt deſtinée.

Ce frottement excité dans le coït entre la verge & le vagin, excite auſſi dans ce canal un prurit, à cauſe du ſentiment délicat dont il eſt doué, ſentiment qui, par le moyen des nerfs correſpondans, ſe communique à tous les organes qui concourent au même uſage : d'où s'enſuit une véritable érection du clitoris, un gonflement & une tenſion générale dans toute l'étendue des membranes ſpongieuſes & nerveuſes du vagin & de la matrice, une ſorte de conſtriction ſpaſmodique dans le cercle des fibres muſculaires qui entourent le vagin : d'où ſuit un rétréciſſement du canal, & un plus grand reſſerrement de la verge qui y eſt actuellement contenue ; d'où ſuit encore vraiſemblablement en même tems une autre ſorte d'érection dans les trompes de Fallope, qui les applique aux ovaires. Si cette tenſion eſt ſuffiſamment continuée, les glandes qui ont leur conduit excrétoire dans les cavités du vagin & de la matrice, étant fortement exprimées, y répandent l'humeur dont leurs vaiſſeaux ſont remplis ; & cette effuſion ſe fait, comme celle de la ſemence dans l'homme, par une ſorte d'action convulſive qui la rend ſemblable à l'éjaculation : de-là vient qu'on a regardé cette liqueur de la femme comme une vraie ſemence, une liqueur auſſi prolifique que celle de l'homme : ce que pluſieurs conteſtent.

Voyez un plus long détail au mot GENERATION, où l'on explique ce que devient la ſemence après l'éjaculation.

COL *ou* COU, c'eſt le nom de la troiſieme partie du tronc, & la plus mince, ſituée entre la tête & la poitrine.

On donne auſſi par comparaiſon ce nom à l'endroit de différentes parties, qui eſt à ces parties ce que le col eſt à la tête. Ainſi l'on dit le col de l'humerus, du fémur, &c. *Voyez* le mot COU.

COLES, COLIS, καυλὸς. Penis. *Voyez* ce dernier.

COLIFORME (os), nom de l'os ethmoïde.

COLIQUE, *colicus, a, um*, ce qui appartient, ou ce qui a rapport à l'inteſtin colon.

Les arteres coliques ſont des branches des méſentériques qui ſe diſtribuent au colon.

COLLATOIRE, nom que les anciens donnoient à l'os ſphénoïde. *Voyez* SPHENOÏDE.

COLLET, partie de la dent. *Voyez* DENT.

COLON, le ſecond & le plus ample des gros boyaux; autrement nommé *boyau-culier*. Quelques-uns dérivent ce mot de *κωλύειν*, arrêter, retarder, parce que c'eſt dans ces replis que s'arrêtent les excrémens. D'autres le tirent de *κοῖλον*, creux, à cauſe de la grande cavité de cet inteſtin; & c'eſt de lui, diſent-ils, que la colique a pris ſon nom. *Voyez* la deſcription du colon au mot INTESTIN.

COLONNE, *ou les* COLONNES charnues, appellées quelquefois *lacertuli* & *columnæ cordis*, ſont pluſieurs petits muſcles des ventricules du cœur, qui ſont comme détachés de leurs parois, & joints par des extrémités tendineuſes aux valvules du cœur.

Ces petites colonnes ou piliers étant attachées d'un côté aux parois du cœur, & de l'autre aux valvules tricuſpidales & mitrales, ſe raccourciſſent dans la ſyſtole du cœur, pouſſent les valvules & ferment par ce moyen non-ſeulement les orifices des veines, mais encore les ventricules dans leur ſyſtole.

La colonne du nez eſt une petite cloiſon charnue, qui ſépare les narines. Il paroît qu'elle eſt principalement formée par la peau.

COLOSTRE, *coloſtrum*, premier lait qui ſort des mammelles des femmes après l'accouchement ou leur délivrance. Il eſt ſéreux, & ſert à faire ſortir le meconium de l'enfant, il eſt proportionné à ſa premiere nourriture.

COMMANDUCATION, maſtication.

COMMISSURE, *commiſſura*, ſe dit du point d'union de quelques parties, & quelquefois du moyen qui ſert à en unir enſemble quelques autres.

Les commiſſures des levres ſont les endroits où elles ſe joignent enſemble du côté des joues.

Les endroits où les aîles de la vulve s'uniſſent en haut & en bas, ſe nomment auſſi *commiſſures*.

Le lieu où les paupieres ſe joignent ſe nomme encore *commiſſure*.

Immédiatement au-deſſous de la baſe du pilier antérieur du cerveau, on apperçoit un gros cordon médullaire très-

blanc, court, & posé transversalement d'une hémisphere à l'autre. On l'appelle *commissure* antérieure du cerveau.

Commissure signifie encore jointure, articulation.

COMMUN, NE, adject. *communis*, *e*, se dit de ce qui est propre à plusieurs parties. Les tégumens communs, les ligamens communs.

COMPAGNON de la huitieme paire de nerfs. *Voyez* NERF spinal, &c.

COMPLEXION, *complexio*, habitude, disposition naturelle du corps. *Voyez* TEMPERAMENT.

COMPLEXUS, nom de quatre muscles de la tête, dont deux ont été appellés les grands *complexus*, & les autres les petits *complexus*. Il y a de chaque côté un grand & un petit *complexus*.

Le grand *complexus* vient de la ligne demi circulaire inférieure de l'os occipital, & se termine aux apophyses obliques des vertebres du col & de trois ou quatre des vertebres supérieures du dos.

Le petit *complexus* ou mastoïdien latéral vient des apophyses transverses des six vertebres inférieures du col, & se termine à l'apophyse mastoïde postérieurement.

Ces muscles servent à étendre la tête ou à la porter en arriere.

COMPLIQUÉ, nom du muscle *complexus*.

COMPOSÉ, ÉE. Glandes composées de simples : ce sont celles dans lesquelles plusieurs conduits concourent à la sortie de leur follicule, comme des rameaux veineux, dans un grand conduit excréteur, commun à plusieurs follicules. On peut rapporter à ce genre les glandes intestinales, le trou borgne.

COMPRESSEUR de la prostate, c'est le muscle prostatique supérieur dans l'homme.

COMPRIMEUR des narines, c'est le muscle pyramidal du nez. *Voyez* PYRAMIDAL.

CONARION *ou* CONOÏDE, c'est la même chose que la glande pinéale du cerveau, à qui on a donné ce nom à cause de sa figure.

CONCEPTION, *conceptio*, action par laquelle le fœtus se forme dans le ventre de la femme. La diversité de sexe, la copulation & l'action mutuelle des parties propres à

chaque sexe, sont des conditions nécessaires qui doivent précéder la conception, à laquelle succede la génération. Les sentimens sont fort partagés sur le lieu, la matiere & la cause efficiente de la conception. Les anciens croyoient qu'elle se faisoit dans la cavité même de la matrice, dans laquelle les semences de l'un & l'autre sexe se mêloient, & que les esprits dont les semences étoient remplies, débrouilloient par leur mouvement tout le cahos de la matiere séminale, & en formoient un corps organisé de même espece. Les modernes pensent qu'elle se fait dans les ovaires de la femme. *Voyez* un long détail du méchanisme de cette fonction dans l'article de la GENERATION.

CONDUIT, *ductus*, se dit d'un tuyau, d'un canal qui donne passage à quelque partie.

Le conduit auditif, *meatus auditorius*, est l'entrée de l'oreille. C'est un conduit cartilagineux, divisé irrégulierement en plusieurs endroits par des cloisons charnues & membraneuses, à-peu-près comme les bronches des poumons, sinon que les fibres charnues du conduit sont plus grosses. La partie interne, c'est-à-dire, du côté du cerveau, est osseuse. Il est tapissé dans toute son étendue d'une tunique mince qui vient de la peau, & qui se continue jusques sur la membrane du tympan, où elle devient plus mince.

Le conduit cystique est un conduit biliaire de la grosseur d'une plume d'oie, lequel environ à deux pouces de distance de la vésicule du fiel, se joint au conduit hépatique, & tous deux ensemble forment le conduit commun ou cholioque.

Le conduit urinaire, dans les femmes, est fort court. Il est tapissé intérieurement d'une tunique très-mince, & ensuite d'une autre d'une substance blanche. Cette derniere donne passage à plusieurs petits canaux qui viennent de certaines lacunes qu'on y observe, & ces petits canaux déchargent une matiere claire & visqueuse, qui sert à enduire l'extrémité du conduit urinaire.

Il y a tant d'autres conduits qui prennent différens noms, & dont nous donnons la description dans leurs articles.

Conduit ou canal à l'égard des os, en général. *Voyez* CANAL.

CONDYLE, *condylus*, κόνδυλος, jointure, article du doigt, en latin *nodus*, *tuberculum*. Les Anatomistes nom-

ment ainsi toute éminence ronde à l'extrémité de quelque os. Telle est celle de la mâchoire inférieure, qui est reçue sur l'apophyse transverse de l'os des tempes. Quand cette éminence est large, on la nomme *tête.*

Condyles du femur, de l'humerus, des phalanges, du tibia, &c. *Voyez* ces mots, &c.

CONDYLOÏDE, qui ressemble à une jointure, il se dit des apophyses qui se nomment *condyles.* Ce mot vient de κόνδυλος, jointure, εἶδος, figure.

La mâchoire inférieure a à sa partie postérieure deux apophyses condyloïdes, une de chaque côté. *Voyez* MACHOIRE INFERIEURE.

CONDYLOÏDIEN, NE, adj. *condyloïdeus, a, um,* ce qui a rapport aux condyles, ce qui leur appartient. L'occipital a des fosses & des trous nommés *condyloidiens.* Voyez OCCIPITAL.

CONDYLOME, κονδύλωμα, quoique ce terme grec signifie en Chirurgie une excroissance qui vient quelquefois à la tunique interne de l'anus & aux muscles de cette partie, cependant il est quelquefois synonyme à condyle.

CONFLUANT de la mammelle, c'est le centre de cette partie où vont aboutir les canaux excréteurs des glandes dont la mammelle est parsemée, & de ce centre partent des canaux qui vont former le mammelon, du moins en grande partie.

CONFORMATION, terme de physique, qui exprime plus particulierement que *forme*, la maniere dont une chose est formée. Il s'applique à la maniere dont le corps de l'homme est conformé, & désigne par conséquent sa structure, les proportions qu'observent entre elles les parties qui le composent.

Il se trouve une si grande justesse dans les proportions du corps humain, que c'est sur cela qu'est fondée toute la science des méchaniques. De-là sont venues les mesures de poulie, de palme, de coudée, de pas, &c.

La tête avec le col fait la sixieme partie du corps; la mesure de la face est la longueur de la paulme de la main. La hauteur du front fait la grandeur du nez. La grandeur du nez fait celle de l'oreille.

Le corps, quand il n'est ni trop gras ni trop maigre, a de hauteur cinq fois sa largeur.

La distance qu'il y a du moyen doigt d'une main jusqu'au même doigt de l'autre main, les bras étendus en croix, est la hauteur du corps.

Dix fois la longueur de la main fait encore la hauteur du corps.

Le centre de la figure humaine se trouve juste à la jointure antérieure des os pubis. De ce point le corps se divise en deux parties égales, dont chacune comprend un cercle parfait. Le centre du cercle supérieur se trouve à l'endroit qui répond à la base du cœur, & le centre du cercle inférieur se trouve vis-à-vis la jointure du genou.

La même symmétrie se rencontre aussi dans les bras étendus: car si l'on met la pointe du compas sur le plis des bras, & que l'on porte l'autre pointe à l'extrémité du grand doigt de la main, on décrit un cercle dont le diametre va jusqu'au milieu de la poitrine, entre les deux clavicules; ensorte que les bras étendus comprennent deux cercles parfaits qui viennent se toucher entre les deux clavicules.

La symmétrie des os de la main de l'enfant est dans la même proportion relative que lorsqu'il est parvenu à un âge parfait: de sorte qu'à mesure qu'il croît, cette même partie porte toujours la dixieme partie de la hauteur de son corps, ce qui n'arrive pas dans les autres os du corps; car excepté ceux du pied, ils varient tous suivant les divers accroissemens.

Dans l'homme fait, la partie supérieure du corps est plus courte que l'inférieure. Le contraire se remarque dans les enfans. Ils ont la partie supérieure plus longue.

Une autre différence entre l'enfant & l'homme fait, c'est que l'homme fait a depuis la jointure des épaules jusqu'au coude, & depuis le coude jusqu'au haut du pouce, aussi bien que depuis l'extrémité d'une épaule à l'autre, la mesure de deux têtes, au lieu que l'enfant n'a que la mesure d'une tête. Une autre différence encore, c'est que la tête d'un enfant d'un an, n'est qu'un cinquieme de la hauteur de son corps, & que la largeur de ses épaules est égale à la longueur de sa tête, au lieu que dans l'homme fait, la tête est d'une huitieme partie du corps, & que la largeur des épaules est deux fois plus grande que la longueur de la tête.

Le poing fermé, tant des personnes faites que des enfans, contient en sa rondeur la longueur du pied.

La conformation des parties du corps, lorſqu'on les conſidere ſeules & en elles-mêmes, eſt un autre genre de proportion.

La tête, pour être bien proportionnée en ſoi, doit être plutôt un peu groſſe que petite, d'une forme ovale, plate par les côtés, médiocrement avancée en devant & en arriere.

Le viſage doit être plus long que large & avoir du relief. Chez les anciens les viſages longs étoient regardés comme les plus beaux, c'eſt ce qui ſe voit par les ſtatues antiques. Le viſage de Notre Seigneur eſt repréſenté fort long dans tous les anciens tableaux.

Le front doit être boſſu, mais très-peu.

Les ſourcils doivent chacun former une arcade & être ſuffiſamment garnis de poils.

Les paupieres doivent être bordées de poils doux & longuets.

Les yeux doivent être grands & bien fendus.

Les joues pleines, fermes & rondelettes.

La bouche petite.

Les levres médiocrement avancées, & leurs bords bien vermeils.

Les oreilles petites & bien plaquées.

Le menton un peu arrondi.

Le col dégagé des épaules.

Les épaules plattes & bien couchées.

La poitrine large, ample & élevée par-devant en forme de hotte.

Les bras ronds & charnus, un peu plats en-dedans, & allant en groſſiſſant depuis le poignet juſqu'au près de la jointure du coude.

Les mains un peu graſſes & longues, les doigts grêles & dégagés, avec de petites foſſettes au bas de chaque doigt ſur le deſſus de la main quand elle eſt ouverte, & de petites boſſes au-dedans de la main.

La conformation du ventre eſt d'être élevé aux femmes & moins élevé aux hommes. Il en eſt de même de ce qu'on appelle la croupe.

Les cuiſſes & les jambes ſont auſſi plus groſſes aux femmes qu'aux hommes.

La taille eſt plus fine aux femmes & les hanches ſont plus

avancées ; les hommes l'ont plus longue que les femmes.

Les jambes, tant aux hommes qu'aux femmes, doivent être médiocrement longues, & garnies d'un gras qui n'ait point trop de saillie ; les femmes cependant les ont ordinairement plus grosses que les hommes, ce qui n'est pas une perfection.

Les pieds doivent être menus & dégagés, mais d'une longueur médiocre.

La nature varie beaucoup dans la conformation de chacune de ces parties, & pour commencer par la tête, il y en a de pointues & pyramidales : on en voit de quarrées, de rondes, d'ovales, de larges, d'étroites, de grosses, de petites ; il y en a de plus plates par-derriere, & de celles-là les unes sont tout-à-fait plates, les autres le sont seulement en haut, les autres plates en bas seulement ; & d'autres enfin plates en haut & en bas ; mais de maniere que cet applatissement est interrompu par une rondeur horizontale, ensorte que ce sont deux applatissemens l'un sur l'autre.

Les fronts sont ou grands, ou petits, ou convexes, ou plats, ou creux, & parmi les convexes on en voit de bossus en forme de calebasses. Il y a des fronts quarrés, il y en a de biscornus, de larges, d'étroits, de longs, de courts ; il y en a qui ont une éminence de chaque côté, aux uns plus apparente, aux autres moins.

Les sourcils sont ou droits, ou en arcade, ou longs, ou courts, ou minces, ou épais, ou unis, ou raboteux. Ils sont ou presque joints l'un à l'autre, ou médiocrement séparés, ou très-séparés.

Les nez ne sont pas moins différens entr'eux. Il y en a de longs, de courts, d'enfoncés & de saillans. Il y en a de rabattus jusques sur la levre supérieure, & quelquefois presque jusques sur l'inférieure, comme s'ils alloient entrer dans la bouche. Il y en a de droits, de bossus, de ronds & d'aigus. On en voit de plats par-dessus comme une regle, de gros au milieu, de gros par le bout, de déliés proche les sourcils, de déliés par en-bas, & gros par en-haut. Quelques-uns sont un peu applatis sur le haut comme un cachet. D'autres sont raboteux en cet endroit comme seroit une petite plaque inégalement élevée par les bords. Il en est de relevés plus haut ou plus bas que le milieu, de relevés sur le

milieu, ou aquilins, de retroussés en pied de marmite, de recourbés en bec de corbin, & de plats ou camus.

Les nez varient aussi beaucoup par rapport aux narines ; car elles sont ou évasées, ou étroites, ou entre deux. Il y en a de hautes, de basses, de retroussées, de rabattues. On en voit dont le dessus, au lieu d'être de niveau avec la colonne du nez, est ceintré en forme d'arcade, & laisse voir presque tout le dedans de la cloison du nez.

Les yeux sont ou petits, ou grands, ou médiocres. Ils sont ou enfoncés, ou à fleur de tête, ou comme sortant de la tête, ou tenant le milieu entre ces deux excès. Ils sont ou gris, ou bleux, roux, noirs, &c.

Les paupieres sont ou sans cils, ou revêtues de cils, & ces cils sont, ou longs, ou courts, ou toufus, ou clairsemés.

La bouche est ou grande, ou petite, ou médiocre ; elle est ou saillante, ou enfoncée.

Les levres sont ou relevées, ou plates, ou entre deux. On en voit d'égales, ensorte que l'une n'avance point sur l'autre ; d'inégales, ensorte que la supérieure déborde sur l'inférieure, ou l'inférieure sur la supérieure. Il y a des levres renversées en-dehors, d'autres rabattues en-dedans. Il y en a de grosses & de menues.

Les joues sont ou pleines, ou creuses, ou jouflues, fermes, mollasses, &c. La pomette des joues est ou médiocrement, ou excessivement saillante.

Le menton est ou long ou court ; retiré en arriere, avancé en-devant, de niveau avec la levre inférieure. Il est avec un petit creux au bout, ou sans ce creux. On le voit quelquefois pointu, ou rond. La pointe en est ou relevée en forme de menton de bouis, ou simplement pointue.

Les oreilles sont ou larges, ou étroites, ou médiocres, ou saillantes, ou plaquées, ou grosses, ou déliées.

Le col est long ou court, massif ou grêle.

La poitrine est ample ou étroite, plate ou relevée.

Les épaules sont couchées en arriere, ou voûtées, larges ou étroites.

La taille est ou grosse & ramassée, fine & déliée, ou courte ou longue.

Les hanches sont ou élevées ou déprimées.

Le derriere eſt avancé ou rabattu.

Les jambes ſont grêles ou maſſives, longues ou courtes, ou d'une maſſe médiocre : ſur quoi il eſt a remarquer que, lorſque le col eſt long, les jambes & les oreilles ſont longues auſſi.

Les pieds ſont longs ou courts, gros ou menus, larges d'aſſiette, ou droits, ou entre deux.

De ces différentes conformations, tant pour la tête que pour le reſte du corps, il n'en eſt aucune qui ne ſoit dans l'ordre de la nature par rapport aux autres parties, & qui n'ait avec ces mêmes parties une proportion néceſſaire. Si, par exemple, une perſonne eſt d'une taille groſſe & courte, la même forme ſe remarquera dans chacun de ſes membres; on lui trouvera les bras courts & gros, les mains larges & groſſes, les doigts courts & gros. Une perſonne qui ſera grande & déliée aura les membres longs & menus; celle qui ſera d'une taille médiocre, les aura pareillement médiocres.

De tous les hommes, il eſt bien rare d'en trouver deux qui ſe reſſemblent entierement pour le viſage, ou pour l'écriture, ou la voix. Chaque viſage eſt formé de ſorte que, quelque laid qu'il paroiſſe, pourvu qu'il ne ſoit point défiguré par quelque accident, on ne ſçauroit, ſans le rendre difforme, y rien changer pour le rendre plus beau, parce que dans ſa laideur même, la nature a obſervé une ſymmétrie ſi exacte, qu'on ne peut raiſonnablement y rien trouver à redire. Si, par exemple, on prétendoit alonger le nez d'un camus, on ne feroit rien que de difforme, parce que ce nez étant alongé, n'auroit plus de ſymmétrie avec les autres parties du viſage, leſquelles étant d'une certaine grandeur & ayant certaines élévations ou certains enfoncemens, demandent que le nez leur ſoit proportionné. Ainſi, ſelon certaines regles très-parfaites, un camus doit être tel; &, ſelon ces regles, c'eſt un viſage régulier, qui deviendroit monſtrueux, ſi on lui faiſoit le nez aquilin.

Ceci fait voir qu'on ne doit jamais regarder dans un homme comme des défauts réels, les défauts apparens de ſon corps, parce que ſouvent ce qu'on croit un défaut, eſt une perfection au jugement de la vérité.

Quand la nature forme un viſage, elle y garde des me-

ſures qui ne ſçauroient compoſer qu'un tout très-parfait par rapport aux deſſeins qu'elle a. Que les hommes en jugent ce qu'il leur plaira : que les François, par exemple, mépriſent le nez camus & les petits yeux, que les Chinois les eſtiment, ce ſont des biſarreries de l'eſprit humain; mais ſi l'on en revient aux principes, on trouvera qu'il y a divers ordres de beauté, comme il y a divers ordres dans l'architecture. Ainſi la nature ayant gardé ſes regles, le viſage le plus laid à nos yeux eſt auſſi parfait & régulier dans ſon eſpece, que celui qui nous paroît le plus beau.

Il eſt vrai que la nature s'écarte quelquefois eſſentiellement des regles qu'elle ſemble ſe preſcrire, & dès-lors il peut bien en réſulter des difformités réelles. Dans la formation de l'homme, par exemple, il lui arrive quelquefois de s'arrêter dans ſa carriere, & l'on voit des extrémités qui n'ont point pu ſe développer entierement. Il en eſt de même de toutes les autres parties.

Au reſte tous les peuples ne s'accordent pas ſur ce qui fait la beauté du corps. Les Tartares (ſelon le Voyage du ſieur Aubry de la Mortraye en Europe) ne trouvent pas qu'une perſonne ſoit belle, ſi elle n'a les yeux petits & enfoncés, le nez large & plat, le viſage écraſé, la taille ramaſſée, ſur-tout pour les femmes.

Chez les Maures, les nez les plus à l'uni du viſage ſont les plus beaux; les plus groſſes lévres paſſent auſſi pour les mieux faites.

C'eſt une beauté aux Dames de la Chine d'avoir le pied plus petit que le naturel; & pour cela, quand une fille a paſſé trois ans, on lui rabat les orteils ſous la plante du pied; on lui applique enſuite une eau qui conſume les chairs, & on enveloppe le pied de pluſieurs bandages, juſqu'à ce qu'il ait pris ſon pli. Les femmes ſe reſſentent toute leur vie d'une telle opération, & elles peuvent à peine marcher. Leurs ſouliers proportionnés à leurs pieds, ſont ſi courts & ſi étroits, qu'ils le ſeroient trop pour un enfant de deux ans.

Les Dames de la Chine ſe piquent auſſi d'avoir de petits yeux; mais en récompenſe elles aiment à avoir de grandes oreilles, bien larges & bien pendantes. Cette prétendue perfection eſt tellement du goût des Chinois, qu'une fille en

qui

qui elle ne se rencontre pas, trouve difficilement à se marier. *Voyez* le Voyage autour du monde par M. le Gentil.

Il y a des peuples (ce sont les Gordiens) où c'est un si grand mérite d'avoir un gros ventre, que quand ils choisissent un Roi, ils prennent garde sur-tout qu'il soit extrêmement ventru.

Il y en a d'autres (ce sont les Spartes) au contraire, où l'on n'estime que les gens maigres & décharnés.

CONFORMATION externe des os. On entend par-là tout ce qu'on peut y remarquer sans les casser, comme le volume, la figure, les différentes parties externes; & la couleur des pieces osseuses.

CONGENERE, adject. *congener*; de *congenerare*, produire ensemble. Il se dit des muscles qui concourent tous à la même action, soit à la flexion ou à l'extension des parties.

CONGLOBÉ, ÉE; adject. *conglobatus, a, um*, amassé; entassé. Les glandes conglobées: *voyez* GLANDE.

CONGLOMERÉ, ÉE, *conglomeratus, a, um*; amassé en peloton; réuni en rond. Les glandes conglomérées: *voyez* GLANDE.

CONGLUTINÉ, ÉE. Les glandes conglutinées sont des amas de plusieurs follicules simples qui bâillent dans un sinus commun, sans avoir de vrai conduit excréteur.

CONJONCTIVE, premiere tunique de l'œil, autrement nommée *albuginée*, parce qu'elle forme ce qu'on appelle le blanc de l'œil qu'elle couvre. Elle s'unit avec les deux paupieres, paroît dans toute son étendue après qu'on a levé les muscles orbiculaires de ces voiles des yeux, & s'avance jusqu'au haut de leurs parties internes.

CONJUGAISON; trous de conjugaison. Les quatre échancrures de chaque vertebre, situées entre le corps & les apophyses obliques, sont disposées de maniere que, lorsqu'on joint deux vertebres ensemble, les échancrures supérieures de l'une s'unissant aux échancrures inférieures de l'autre, forment de chaque côté une ouverture, un trou qui communique dans le canal de l'épine. Ces trous sont appellés trous de conjugaison pour le passage des nerfs qui sortent de la moëlle de l'épine.

CONNEXION; *connexio*; à l'égard des os; c'est l'as-

ſemblage, l'union, la jonction, l'articulation des os. *Voyez* ARTICULATION. On peut auſſi appliquer ce terme aux muſcles & aux parties, relativement à celles auxquelles elles ſont unies, attachées & jointes,

CONNIVENTES (valvules). Il ſe dit des plis en forme de cellules, qui s'obſervent ſur les parois internes du canal inteſtinal. Kerkring les a nommés *valvules conniventes*, après Fabrice d'Aquapendante, Gliſſon, &c.

CONNOISSANCE, opération de l'ame. *Voyez* IDÉE.

CONOÏDE, *conoides*, κωνοειδὴς, ſe dit des parties figurées en cône. *Corpus conoïdes*, σῶμα κωνοειδὴς, ſignifie la glande pinéale du cerveau.

Le ligament conoïde de l'omoplate unit l'apophyſe coracoïde à la clavicule.

CONQUE, nom qu'on donne à la ſeconde cavité, ou cavité interne de l'oreille externe, qui eſt au-devant du conduit auditif.

Ce nom lui vient de la reſſemblance qu'elle a avec une coquille de mer qui ſe nomme en latin *concha*.

Quelques-uns donnent le même nom à la premiere cavité de l'oreille interne, que d'autres appellent la *caiſſe du tambour*. D'autres le donnent encore au veſtibule du labyrinthe qui eſt dans la ſeconde cavité de l'oreille interne. *Voyez* TAMBOUR & VESTIBULE.

On donne auſſi ce nom aux cornets du nez.

CONSCIENCE, c'eſt en terme de logique une opération par laquelle nous connoiſſons l'exiſtence des paſſions & des penſées de notre ame, ſans en connoître la nature & les propriétés de maniere à pouvoir nous expliquer nettement là-deſſus.

CONSENTEMENT des parties. Il s'entend d'une certaine relation, par le moyen de laquelle, lorſqu'une partie eſt immédiatement affectée, une autre à une diſtance ſe trouve affectée de la même façon.

Ce rapport mutuel ou ce conſentement des parties eſt ſans doute produit par la communication des nerfs & par leur diſtribution & leurs ramifications admirables par tout le corps.

Ainſi une pierre dans la veſſie, en tiraillant ſes fibres, la mettra dans de telles convulſions, que les inteſtins & l'eſtomac même pourront en être affectés,

CONSTRICTEUR, *constrictor*, se dit de différens muscles qui rétrécissent certaines parties.

Les muscles constricteurs de l'isthme du gosier sont les glosso-staphylins. *Voyez* ce dernier.

Le muscle grand constricteur du larynx est situé dans la cavité du thyroïde, forme avec son semblable l'entrée de la glotte. Il naît de l'angle interne qui répond à la partie la plus antérieure du thyroïde, de l'aîle de ce cartilage, & de la partie supérieure & latérale du cricoïde. Il s'attache à la face latérale de l'arythénoïde. Les fibres supérieures de ce muscle contribuent à former par leur écartement le ventricule de la glotte; de sorte qu'on peut dire que le fond de cette cavité & son bord inférieur sont musculeux; le bord supérieur étant glanduleux. Le grand constricteur peut raccourcir l'ouverture de la glotte, & en rapprocher les levres.

Le muscle petit constricteur du larynx vient de la moitié du bord supérieur de l'avancement postérieur du cricoïde, comme de la face de l'arythénoïde qui y répond; & va s'attacher à la face postérieure de l'arythénoïde, qui est de l'autre côté. Les fibres de ce muscle se croisent avec celles de son semblable; les plus postérieures, ou celles qui paroissent les premieres, sont obliques; les antérieures ou les internes se portent plus transversalement; les unes & les autres s'entre-croisent de façon que les plus habiles dans l'art de disséquer ne sçauroient les débrouiller. Ce muscle rétrécit la glotte, en rapprochant les deux cartilages arythénoïdes.

Le muscle constricteur des paupieres, c'est l'orbiculaire.

Les constricteurs inférieurs du pharynx sont le thyro-pharyngien & le crico-pharyngien.

Les constricteurs moyens du pharynx sont l'hyo-pharyngien & le ptérygo-pharyngien.

Les constricteurs supérieurs du pharynx sont le mylo-glosse, le glosso-pharyngien, le genio-pharyngien, le pétro-pharyngien. *Voyez* tous ces mots.

Les constricteurs du vagin sont le sphyncter du vagin.

CONTRACTILE. Les fibres contractiles sont principalement les fibres musculaires qui peuvent se contracter, se raccourcir. *Voyez* MUSCLE.

CONTRACTION des muscles. *Voyez* MUSCULAIRE (mouvement).

CONTRACTION du cœur, des arteres. *Voyez* CŒUR, ARTERES, SYSTOLE & CIRCULATION.

CONVERGENT. Rayons convergens de lumiere : *voyez* RAYON. Muscles convergens : *voyez* DORSAUX (muscles).

COOPERTION, couverture. On donne ce nom aux membranes qui couvrent le fœtus. On le donne aussi à la matrice & au ventre, relativement au fœtus qu'ils couvrent.

COPULATION. *Voyez* COIT.

COQUILLE *ou* CONQUE supérieure des narines. C'est le nom que M. Winslow donne à la partie inférieure de chaque portion latérale de l'os ethmoïde, qui ressemble en quelque sorte à une coquille longuette, comme est celle d'une moule.

On donne aussi le nom de *coquille* à une concavité qui se trouve après la faucille de l'oreille externe.

CORACO-BRACHIAL, nom d'un muscle du bras, situé à la partie supérieure & interne de l'humerus. Il vient de l'apophyse coracoïde, où il s'unit étroitement avec une des têtes du biceps, de laquelle il se sépare, & va se terminer à l'os du bras, environ à sa partie moyenne. Ce muscle concourt à porter le bras en devant.

CORACO-CERATO-HYOÏDIEN *ou* CORACO-HYOÏDIEN. *Voyez* COSTO HYOÏDIEN.

CORACO-HYOÏDIEN (muscle). *Voyez* COSTO-HYOÏDIEN.

CORACOÏDE, apophyse de l'omoplate, ainsi appellée parce qu'elle ressemble à un bec de corbeau. Ce mot vient du grec κόραξ, *corax*, corbeau, & εἶδος, figure.

L'apophyse coracoïde est située à la partie supérieure du col de l'omoplate, & s'avance au-dessus de la tête de l'humerus. Elle sert à fortifier l'articulation de l'épaule & à donner insertion à plusieurs muscles du bras.

CORACO-IDIEN, *coracoïdeus*, nom du muscle coraco-brachial.

CORACO-RADIAL, nom du muscle biceps de l'avant-bras.

CORDE, *chorda*, se dit des parties figurées & tendues comme une corde ordinaire.

La corde d'Hyppocrate, c'est le nom du tendon d'Achille.

La corde du tambour, c'est un filet de nerfs qui barre la membrane du tambour.

CORDON, *funiculus*, petite corde, se dit de différentes parties qui ont cette figure. Le cordon spermatique a été décrit au mot SPERMATIQUE. C'est l'assemblage de tous les vaisseaux spermatiques.

Le cordon umbilical est l'assemblage de tous les vaisseaux umbilicaux. *Voyez* UMBILICAL.

Les cordons ligamenteux des apophyses épineuses des vertebres viennent de chacune des extrémités de ces apophyses.

CORE, κόρη. Ce mot signifie la prunelle de l'œil.

CORIUM *ou* CORION. Dans les hommes, la peau est ce qu'on appelle *corium* dans les animaux.

CORNE, *cornu*, se dit dans un sens figuré des portions qui ressemblent à des cornes, ou par leur forme, ou relativement au tour dont elles sont partie.

Il y a les grandes & les petites cornes du cartilage thyroïde. *Voyez* THYROÏDE. Les grandes & les petites cornes de l'os hyoïde. *Voyez* HYOÏDE.

Les cornes d'ammon ou les cornes de bélier sont des éminences médullaires, placées dans les enfoncemens des ventricules tracés dans les hémisphères du cerveau; mais comme quelques Anatomistes donnent aussi le nom de *cornes* à ces ventricules, M. Morand préfere avec raison le nom d'*hippocampus*, qu'Arantius leur a donné. *Voyez* Mém. de l'Acad. des Sciences, ann. 1744.

L'os sacrum a deux éminences nommées *cornes*, qui ressemblent à deux semblables du coccyx, avec lesquelles elles se joignent par le moyen de deux ligamens.

Les cornes de la matrice sont ses trompes. Dans quelques animaux, ce viscere est divisé de façon à former des especes de cornes.

CORNÉE opaque & transparente. C'est une membrane de l'œil, dont on trouvera la description au mot SCLEROTIQUE. Cette partie, ainsi que toutes celles qui composent le corps de l'homme, est sujette à des maladies. Nous

nous contenterons, pour le prouver, des deux observations suivantes.

Le 21 février 1761, le nommé Pierre Bertrand, de Saint-Rambert en Forez, âgé de vingt-six ans, vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour être traité d'une inflammation considérable qui occupoit tout le blanc de l'œil gauche. Comme il étoit Boulanger, il essuya un grand froid, étant en transpiration & sortant d'une chambre chaude. Le lendemain il sentit un grand feu dans l'œil; il se fit saigner, & on lui conseilla l'usage de son urine, qui ne produisit aucun bon effet, ce qui le détermina à venir à l'hôpital.

Comme le globe de l'œil & les paupieres étoient fort enflammées, on le saigna copieusement; on appliqua le cataplasme anodin; le 22 il vomit, & le 24 il fut purgé. Il fut ensuite moins inquiet, & le pus qui sortoit de l'angle interne le soulageoit beaucoup. Il commença à dormir un peu plus. Le 27 on substitua le collyre anodin au cataplasme, & il se trouva encore plus soulagé le même jour.

Cependant la rougeur étoit considérable & même opiniâtre, ce qui détermina encore à la saignée le 3 mars, & au cataplasme anodin. Il vomit, & fut purgé tout de suite. Sur la fin on n'employoit que le collyre anodin, & le malade sortit bien guéri le 11 du même mois.

Le 21 janvier 1761, la nommée Barthelemie Ecuyer, de Lyon, âgée de quarante-sept ans, vint à l'Hôtel-Dieu pour être traitée d'un abcès à la cornée de l'œil gauche. On employa d'abord le collyre anodin, après avoir saigné la malade qui souffroit de grandes douleurs, quoique la maladie fût fort ancienne; car lorsqu'elle avoit douze ans, sa mere lui jetta un couteau à l'œil, qui perça la cornée & fit sortir l'humeur aqueuse. Le 22 on ouvrit ce petit abcès, & il n'en sortit que de l'eau. On employa le cataplasme anodin, & la malade sortit le premier février, après avoir été bien purgée; mais elle ne recouvra pas la vue de cet œil: & depuis le coup de couteau, elle n'en avoit rien vu.

CORNET, nom de quelques parties qui ressemblent à-peu-près à la figure d'un morceau de papier qu'on roule en maniere de coffre, & qu'on appelle *cornet*.

Les cornets de l'os ethmoïde sont ces trois lames situées

l'une sur l'autre, qu'on remarque à la partie latérale interne & postérieure de chaque portion de cet os.

Les cornets inférieurs du nez, appellés aussi *conques* ou *coquilles*, & *lames spongieuses inférieures du nez*, sont au nombre de deux, situés dans les fosses nasales.

CORNET, nom vulgaire du corps de la trachée-artere.

CORNICULAIRE, *cornicularis processus*, apophyse coracoïde.

CORNICULES *ou* CORNILLONS, petites cornes de l'os hyoïde, situées sur l'union de la base des grandes cornes du même os.

CORNILLONS. *Voyez* le mot précédent.

CORONAIRE, adject. *coronarius, a, um*, ce qui a du rapport à la couronne.

C'est ainsi qu'on distingue deux arteres qui partent de l'aorte, vis-à-vis ses valvules, avant qu'elle soit hors du péricarde, & qui servent à porter le sang dans toute la substance du cœur.

On les appelle *coronaires*, à cause que par leurs ramifications elles environnent la base du cœur, comme une espece de couronne ou de guirlande. Il en part dans leur route plusieurs branches qui sont dirigées longitudinalement, & comme Ruysch l'observe, aux oreillettes & dans la substance même du cœur. Après avoir entouré la base du cœur & s'être rencontrées, elles s'anastomosent l'une avec l'autre.

Les arteres coronaires des levres sont ainsi nommées par rapport à l'espece de couronne qu'elles forment en serpentant & en se réunissant toutes autour des levres.

L'artere coronaire stomachique est une branche de la cœliaque. Elle se distribue à l'estomac, & se porte le long de son arc concave, entre l'orifice cardiaque & le pylore, où elle s'anastomose avec une branche qui vient de l'hépatique. Elle se divise en plusieurs rameaux, qui non-seulement communiquent entre eux, mais encore avec différens rameaux de la grande & petite gastrique.

Quant à la veine coronaire stomachique, on appelle ainsi une veine qui se décharge dans le tronc de la veine splénique, qui en s'unissant avec la mésentérique, concourt à la formation de la veine-porte.

Le ligament coronaire du rayon ou radius eſt un ligament qui unit le radius avec le cubitus.

Le foie a encore un ligament nommé coronaire.

CORONAL, os du crâne, ainſi appellé parce que les anciens portoient la couronne ſur cette partie ſupérieure de la face qu'il forme, on l'appelle auſſi *frontal*.

L'os coronal ou frontal eſt ſitué à la partie antérieure du crâne; il reſſemble un peu à une grande coquille de mer: on compare auſſi ſa figure à celle d'une nacelle. Il n'y a qu'un os frontal dans l'adulte. Dans le fœtus il eſt diviſé en deux. Cette diviſion ſubſiſte quelquefois, mais très-rarement dans l'adulte. On y diſtingue deux faces, une interne qui eſt concave, une externe qui eſt convexe. L'on appelle face interne celle qui regarde l'intérieur du crâne, & externe celle qui paroît en-dehors.

Dans la face externe qui eſt liſſe & polie, l'on apperçoit aſſez ſouvent deux éminences, une de chaque côté d'une ligne moyenne & longitudinale, qui eſt la trace de l'ancienne diviſion qui exiſtoit dans le tems de l'enfance. On les appelle éminences frontales. Au-deſſous de ces deux éminences, ſur la partie la plus déclive de l'os frontal, on apperçoit encore deux éminences tranſverſales taillées en arcades plus ou moins ſaillantes, ſuivant l'âge & la conſtitution des ſujets; on les appelle éminences ſourcilieres, parce qu'elles relevent & ſoutiennent les ſourcils.

Au-deſſous & aux extrémités de ces deux arcades, paroiſſent quatre apophyſes, appellées apophyſes orbitaires, dont deux ſont internes & deux ſont externes. Les externes ſont plus ſaillantes que les internes. Derriere chaque apophyſe orbitaire externe, l'on obſerve un enfoncement qui fait partie de la foſſe temporale, & une empreinte muſculaire en forme de ligne, qui s'étend juſqu'à l'os pariétal; les internes forment en partie les angles internes des orbites, & les externes en forment en partie les angles externes.

Chaque éminence ou arcade ſourciliere eſt tantôt échancrée par une rainure, tantôt percée vers le milieu de ſon trajet par un trou: cette échancrure orbitaire ſuperieure, ſi c'eſt un trou, on le nomme *trou orbitaire ſupérieur*.

Les apophyſes orbitaires internes ſont ſi voiſines l'une de

l'autre, qu'elles se touchent pour ainsi dire, ou ne sont séparées que par l'épaisseur d'une petite apophyse inégale & aiguë, sur laquelle sont appuyés les os propres du nez, & qui est nommée pour cette raison apophyse nazale ; chaque apophyse orbitaire interne présente sur sa surface une petite éminence à laquelle est attachée la poulie du muscle trochléateur. Dans la scissure orbitaire supérieure, on observe assez souvent un ou deux petits trous qui transmettent des vaisseaux dans la substance de l'os frontal.

Après avoir examiné ce qui se présente sur les dehors de l'os frontal, si l'on tourne la base ou sa partie inférieure en-devant, alors on découvre une portion considérable de cet os, à laquelle on ne s'attendoit point. Dans cette partie inférieure de l'os frontal paroissent deux fosses profondes ou deux voûtes oblongues, coniques, dont la longueur s'étend de devant en arriere, plus creuses vers les apophyses orbitaires externes que dans le reste de leur étendue, séparées l'une de l'autre & par les apophyses orbitaires internes & par l'apophyse nasale, & par une grande échancrure appellée *échancrure*, ou *scissure ethmoïdale*. Ce sont les fosses orbitaires.

Cette scissure ou échancrure est ouverte en arriere, mais en-devant & sur les côtés elle est terminée par un bord cellulaire. Ce bord de chaque côté est percé de deux trous, ou plutôt de deux demi-trous qui, par la jonction de ce bord avec l'os ethmoïde, deviennent des trous complets. On les appelle *trous orbitaires internes*. L'un est appellé, à raison de sa situation, *trou orbitaire interne & antérieur* ; l'autre est nommé *trou orbitaire interne & postérieur*.

La partie antérieure de ce même bord est aussi creusée par une petite scissure, ou par un canal qui n'a pas d'ouverture par en-bas, on l'a appellé pour cette raison *le trou borgne*. Quelquefois on observe une ouverture inférieure à ce trou ou canal, par laquelle on peut faire passer un stilet dans les fosses nasales. Les cellules que l'on remarque sur le bord, dont la scissure ethmoïdale est environnée, ne sont pas complettes, mais elles le deviennent en se joignant avec d'autres demi-cellules, pratiquées sur le contour supérieur de l'os ethmoïde.

Dans la partie antérieure de l'échancrure ethmoïdale & de chaque côté du devant de cette échancrure se remarquent

deux ouvertures ſous la forme de deux grandes cellules ; ce ſont les ouvertures des ſinus frontaux.

Les ſinus frontaux ſont deux cavités, partagées entre les deux tables de l'os frontal. Ces cavités ne ſe trouvent point dans le fœtus. Leur grandeur varie dans les adultes. Elles ſont ſéparées l'une de l'autre par une lame oſſeuſe qui s'éleve de bas en haut, & qui eſt une véritable cloiſon. Cette cloiſon eſt quelquefois incomplette, & alors le ſinus frontal d'un côté communique avec le ſinus frontal de l'autre côté. Ces cavités ſe terminent en-bas chacune par une ouverture en forme d'un petit entonnoir, & cette ouverture s'ajuſte par ſon contour avec une ou pluſieurs cellules de l'os ethmoïde.

Les deux tables de l'os, qui forment par leurs écartemens les ſinus frontaux, ſont plus écartées en-bas qu'en haut, mais pour l'ordinaire cet écartement s'étend plus loin vers les côtés de l'os par en-haut que par en-bas, ainſi les ſinus ſont plus étendus par en-haut que par en-bas, quoique vers le haut les tables ſoient plus rapprochées. Toute la ſurface des ſinus eſt tapiſſée d'une membrane très-mince, & qui differe beaucoup de la ſtructure de la membrane pituitaire, ſelon un grand Anatomiſte.

Les ſinus étant ouverts, ſe préſente d'abord de chaque côté cette partie de la table interne qui fait le fond de chaque ſinus, elle a la forme d'une éminence convexe, oblongue ; c'eſt la voûte de l'orbite. Au côté externe de chacune de ces voûtes on remarque quelquefois un trou qui perce dans l'orbite ; on l'appelle trou orbitaire externe ; par ce trou paſſe une petite artere.

La ſurface interne de l'os frontal eſt concave, dans ſa concavité ſe préſentent deux enfoncemens qui répondent aux éminences frontales décrites dans la face externe. L'on y apperçoit auſſi pluſieurs éminences & cavités ſuperficielles, qui ont été appellées impreſſions digitales. Il y a quelque rapport entre ces éminences & enfoncemens avec les circonvolutions du cerveau.

Au bas & au milieu de la face externe ſe préſente une éminence longitudinale qui monte tantôt plus, tantôt moins haut, mais qui eſt plus élevée en-bas qu'en haut ; on l'appelle épine frontale. Sur ſon extrémité inférieure eſt creuſée une ſciſſure pratiquée ſur le devant du criſtagalli, qui forme

le trou borgne dont on a déja parlé. Son extrémité supérieure se termine insensiblement dans une gouttiere superficielle, dans laquelle est placé le commencement du sinus longitudinal. Cette gouttiere, à peine sensible dans son commencement, s'apperçoit aisément à la partie supérieure de l'os frontal ; elle répond à cette ligne longitudinale qui semble partager l'os en deux moitiés égales, & dont on a parlé en décrivant la face externe. Cette ligne longitudinale est appellée par quelques-uns épine frontale.

La scissure ethmoïdale, dont on a déja parlé, se fait encore appercevoir dans la face interne. De chaque côté de la scissure se présente une éminence convexe qui répond à la voûte de l'orbite, & qui forme la plus grande partie de cette voûte.

Le bord supérieur de cet os est presque demi-circulaire ; il est dentelé dans presque toute son étendue pour former avec les pariétaux la suture coronale. Dans quelques endroits il est taillé en biseau, de sorte qu'il sert d'appui & de soutien aux os pariétaux, qui à leur tour lui rendent le même office. Le bord inférieur est presque droit, il est divisé en deux parties égales par la scissure ethmoïdale.

La substance de l'os frontal, ainsi que celle de la plûpart des os du crâne, est compacte & cellulaire ou dyploïque. La substance cellulaire se trouve renfermée entre deux couches de substance compacte, dont l'une est interne, l'autre externe. La couche externe a été appellée la table externe du crâne ; la couche interne a été appellée la table interne. Dans toute cette partie de l'os frontal, qui est employée à former les sinus frontaux, il n'y a point de dyploë. Cependant quelquefois il s'apperçoit dans la table antérieure de chaque sinus.

L'os frontal forme la partie antérieure du crâne, il reçoit les lobes antérieurs du cerveau, il fait la partie supérieure de la face, il donne des voûtes aux orbites & amplifie les cavités du nez, il transmet des vaisseaux & des nerfs des orbites dans la cavité du crâne, & du crâne dans les narines par les trous orbitaires internes. Il donne attache aux muscles crotaphites par la partie postérieure de chaque apophyse orbitaire externe, & par l'empreinte musculaire qui s'éleve en forme de ligne du sommet de cette apophyse. Il transme

de la cavité des orbites des nerfs & des vaisseaux qui se répandent dans la peau, les muscles & le périoste du front, par les scissures susorbitaires. Il donne attache aux poulies des muscles trochléateurs par les petites éminences qui ont été observées sur chaque apophyse orbitaire interne. Il fait partie des fosses temporales par l'enfoncement qui a été remarqué derriere chaque apophyse orbitaire externe. Il donne insertion aux muscles frontaux & aux muscles pyramidaux du nez par les apophyses orbitaires internes. Aux muscles sourciliers par les éminences ou arcades sourcilieres.

Quand au lieu des trous sourciliers il se trouve des échancrures ou scissures pour le passage des nerfs & des vaisseaux de l'orbite, alors à chaque bord de la scissure est attaché un petit ligament transversal qui protege le nerf & l'artere qui passent par la scissure, & les met à l'abri de toute compression.

L'os frontal est articulé avec douze os, qui sont les deux pariétaux, l'os ethmoïde, les os unguis, l'os sphénoïde, les deux os zigomatiques, les os maxillaires supérieurs & les os du nez.

Il est uni avec les pariétaux par la suture coronale formée par son bord supérieur ou demi-circulaire ; inférieurement il est encore uni avec les pariétaux par une suture écailleuse, de façon qu'il est soutenu en haut par les pariétaux, & que par en-bas il sert de soutien aux pariétaux. Il est uni avec l'os sphénoïde par son bord droit & inférieur. Il s'unit avec cet os par une double suture, l'une est écailleuse, l'autre est par engrenure. Il est articulé avec les os du nez par l'apophyse nasale ; avec les unguis, par les apophyses orbitaires internes ; avec l'os ethmoïde, par le bord demi-cellulaire de la scissure ethmoïdale ; avec les os maxillaires supérieurs, par les apophyses orbitaires internes ; avec les os zigomatiques, par les apophyses orbitaires externes.

Pour mettre l'os frontal dans sa situation, il faut placer en-devant la face convexe & les apophyses orbitaires en-bas.

CORONALE suture. *Voyez* à la fin du terme précédent.

CORONÉ, nom de l'apophyse coronoïde du cubitus. *Voyez* CORONOÏDE & CUBITUS.

CORONOÏDE, nom que l'on donne à une éminence pointue des os. On dit l'apophyse coronoïde de la mâchoire

inférieure, l'apophyse coronoïde du cubitus. *Voyez* MACHOIRE & CUBITUS.

CORPS, *corpus*, partie de notre être, étendue suivant trois dimensions d'une certaine figure déterminée propre au mouvement & au repos.

Le corps humain, composé de solides & de fluides, étant considéré par rapport aux différentes motions volontaires qu'il est capable de représenter; est un assemblage d'un nombre infini de leviers tirés par des cordes ; si on le considere par rapport au mouvement des fluides qu'il contient, c'est un autre assemblage d'une infinité de tuyaux & de machines hydrauliques. Enfin si on le considere par rapport à la génération de ces mêmes fluides, c'est un autre assemblage d'instrumens & de vaisseaux chimiques, comme filtres, alembics, récipiens, serpentines, &c. & le tout est un composé que l'on peut seulement admirer, & dont la plus grande partie échappe même à notre admiration.

On se sert aussi en Anatomie du mot *corps* pour désigner quelques parties; telles que les *corps bordés*; les *corps olivaires*, les *corps cannelés*, les *corps caverneux*, le *corps pyramidal*, le *corps reticulaire*, le *corps pampiniforme*, *&c.* Voyez ces mots, &c.

Le corps des vertebres est la partie principale ou la grosse masse, qui est située antérieurement & est le soutien des autres parties. *Voyez* VERTEBRE.

CORRUGATEUR, muscle qui sert au froncement des sourcils. *Voyez* SOURCILIER.

CORTICAL, LE, adj. *corticalis*, *le*, ce qui a du rapport à l'écorce, il se dit d'une substance qui environne une partie, comme l'écorce fait de l'arbre.

La substance corticale du cerveau est la partie extérieure du cerveau & du cervelet, ou cette partie qui est immédiatement au-dessous de la pie-mere, ainsi appellée parce qu'elle entoure la partie intérieure ou médullaire, comme l'écorce d'un arbre l'entoure. *Voyez* CERVEAU.

La substance extérieure du rein s'appelle aussi *corticale.* Voyez REIN.

CORYPHE, κορυφὴ. Ce mot signifie le sommet de la tête.

COSMETORGES, mot fait par Dolæus pour signifier l'ame sensitive.

COSTAL, qui appartient aux côtes, ou qui y a quelque rapport. Ainsi, on dit les vertebres costales ou costates. *Voyez* PLEURITES.

COSTATES, nom de quelques vertebres du dos. *Voyez* PLEURITES.

COSTO-CLAVICULAIRE, adj. *costo-clavicularis, re*; qui a du rapport aux côtes & à la clavicule.

Le ligament costo-claviculaire unit la premiere côte à la clavicule.

COSTO-HYOÏDIEN, nom d'une paire de muscles qui viennent de la partie antérieure de la côte supérieure de l'omoplate, proche l'apophyse coracoïde, (ce qui les a fait aussi nommer *coraco-hyoïdiens*) & se terminent à la partie inférieure de la base de l'os hyoïde, proche son union avec la grande corne.

COTES, *costæ*, ce sont des os en forme d'arc, qui servent à former les parties latérales de la poitrine. Elles sont au nombre de douze de chaque côté. On les distingue en vraies & en fausses. On appelle vraies les sept supérieures qui s'attachent au sternum, & on donne le nom de fausses aux cinq inférieures qui ne s'attachent pas immédiatement à cet os.

On remarque le long de la partie inférieure & intérieure de chaque côte une sinuosité pour loger une artère, une veine & un nerf.

Les côtes ne sont pas osseuses dans toute leur longueur: la partie antérieure est cartilagineuse. Elles s'articulent avec les vertebres & le sternum. Chaque côte, ou du moins le plus grand nombre, a dans sa partie postérieure deux apophyses, une à l'extrémité, au moyen de laquelle elle s'articule avec le corps de deux vertebres, & une autre qui est une tubérosité fort sensible, par laquelle elle s'articule avec l'apophyse transverse de l'inférieure de ces deux vertebres.

La premiere côte ne s'articule point par son extrémité à deux vertebres: elle ne s'attache qu'à la partie supérieure de la premiere vertebre du dos.

Les sept côtes supérieures, qu'on appelle *les vraies côtes*, s'articulent antérieurement avec le sternum par leur cartilage, mais les fausses côtes ne tiennent pas immédiatement à cet os. Le cartilage de la huitieme côte, qui est la

miere des fausses, tient au cartilage de la septieme ; celui de la neuvieme à celui de la huitieme, &c.

Les deux dernieres côtes ne sont articulées chacune qu'avec le corps d'une vertebre, & non avec l'apophyse transverse. Antérieurement leur cartilage est flottant, n'ayant aucune attache aux cartilages des précédentes, & cela parce que les grands mouvemens du tronc ne se font pas seulement sur les vertebres des lombes, mais encore sur les deux dernieres vertebres du dos. Si ces deux côtes avoient été assujetties par-devant & attachées chacune aux corps de deux vertebres, & de plus à une apophyse transverse, ces attaches auroient beaucoup gêné le mouvement des deux dernieres vertebres du dos, & par conséquent le mouvement de tout le tronc. Ces deux dernieres côtes se nomment flottantes.

Les côtes servent à défendre les organes vitaux, c'est-à-dire le cœur & les poumons.

Sans ce rempart osseux ces viscères seroient exposés à être troublés à chaque instant dans leurs fonctions, ce qui seroit très-préjudiciable à la santé & à la vie même : car les mouvemens de ces organes sont si nécessaires qu'ils ne sauroient cesser sans que l'animal périsse.

On donne le nom de *côte* aux trois bords de l'omoplate.

COTÉ. Les côtés sont les parties latérales de la poitrine.

COTONNEUX, EUSE, *adj.* qui est mollasse & comme spongieux. Les filets cotonneux de la bande ligamenteuse intérieure du corps des vertebres servent à unir ces os.

COTYLE, κοτύλη, nom d'une cavité profonde d'un os dans laquelle un autre os s'articule. On s'en sert plus particulierement pour signifier la cavité des os des hanches, qu'on appelle *cotyloïde*.

COTYLEDONS, *cotyledones*. On donne ce nom à de petites glandes répandues sur toute la membrane externe du fœtus, appellée *chorion*. Elles servent, suivant quelques Auteurs, à séparer le suc qui sert de nourriture au fœtus.

Il n'y a que les chevres, les brebis & quelques autres animaux qui aient des cotyledons. Le placenta supplée à leur défaut dans la matrice des femmes.

D'autres donnent le nom de *cotyledon* à l'orifice des veines qui tapissent la surface interne de la matrice.

COTYLOÏDE, de κοτύλη, *cotulai*, nom d'une ancienne

mesure, εἶδος, figure. Les os ilium, ischion & pubis concourent par leur rencontre à former extérieurement deux grandes cavités, l'une à droite; & l'autre à gauche. On les nomme *cavités cotyloïdes* à cause du rapport de leur figure avec un vase auquel les anciens donnoient ce nom. Chacune de ces cavités reçoit la tête de l'os de la cuisse.

COU *ou* COL, *collum*, c'est la troisieme partie du tronc & la plus mince, située entre la tête & la poitrine.

On nomme *cou* les apophyses ou épiphyses des os, lorsqu'elles sont étroites dans leur milieu & évasées vers leurs extrémités; comme on les appelle *têtes* quand elles sont convexes, arrondies & d'une surface égale.

Au-dessous de la tête du femur il y a une apophyse ronde, longue & oblique, qu'on appelle son *cou*. L'humerus en a aussi une qui porte le même nom. *Voyez* FEMUR, HUMERUS.

COU-DE-PIED. C'est le dos du pied.

COUCHES des nerfs optiques, c'est le nom de deux éminences du cerveau, ainsi appellées parce que les nerfs optiques y prennent naissance.

COUDE. C'est l'angle extérieur formé par la flexion du bras. Cette éminence sur laquelle le bras pose, & que nous appellons *coude*, s'appelloit en latin *cubitus*, & en grec *αγκων*, & par d'autres ὀλεκρανὸν.

Le 24 avril 1761 on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Benoît Damet, de Parelmoneau en Bourgogne, âgé de vingt ans, pour une légere éréfipele au coude droit. Elle se termina par suppuration, & on ouvrit le petit abcès qui se forma un peu au-dessous du coude. Il se détergea & s'incarna presque en même tems, mais il resta une espece de bouton de chairs fongueuses qui fut coupé. Il survint ensuite une grande inflammation, suivie presque aussi-tôt de gangrene seche. On employa le cataplasme anodin & le styrax. Il fallut ensuite en venir à des incisions profondes & couper des lambeaux de peau gangrenée. On se servit alors de l'huile d'hypéricum dont on imbiboit l'appareil sec. Le 4 mai on employa le digestif & les liqueurs. Le 6 on vint au cataplasme anodin, & le 9 la pourriture fut détachée par l'instrument. On appliqua alors des longuettes chargées d'huile de thérébentine & le plumasseau de digestif par-des-

sus,

fus. La plaie étoit alors une ovale d'environ quatre pouces. Le 12 on n'eut besoin que du digestif, parce que la pourriture bien détachée découvroit au fond des chairs vermeilles. Elles pousserent même un peu trop, il les fallut moriginer par l'onguent brun le 22 mai, le 30 par beaucoup de précipité, le 31 avec l'alun calciné, le plumasseau sec, le 12 juin avec la dissolution mercurielle, & ainsi du reste jusqu'à parfaite guérison. Le malade quitta l'hôpital le 18 Juillet, après avoir eu les remedes convenables à la fievre qui lui survint.

COUDE, l'os du coude est un os de l'avant-bras qui va depuis le coude jusqu'au poignet. On l'appelle *cubitus*. Voyez *ce mot*.

COULISSE. On appelle en Anatomie le mouvement de coulisse, celui qui se fait lorsqu'un os glisse sur un autre dans l'articulation ligamenteuse lâche. Par exemple, la circonférence de la tête ronde du radius, qui glisse de cette maniere dans la cavité qu'on remarque à la partie du cubitus, qui lui répond, est un mouvement de coulisse.

COURBE, adj. *curvus, a, um*, qui n'est pas droit, qui est comme en arc.

Le ligament courbe du troisieme os du métatarse avec le tarse aide à unir ces parties.

COURBURE, *curvatura*, inflexion, pli, état d'une chose courbée. L'estomac a deux courbures, l'une grande, l'autre petite. La premiere est celle à laquelle s'attache l'épiploon. La seconde est entre les deux orifices.

COURONNE, *corona*, ornement qui entoure la tête, &c. C'est-là pourquoi on a donné le nom de *coronal* à l'os qui répond à l'endroit où elle se porte.

La couronne des dents. Voyez DENT.

La couronne du gland est la base arrondie du gland, qui a plus de saillie que le corps de la verge.

COURT, TE, adj. *brevis, e*, qui a peu de longueur; il est opposé à long.

Les ligamens courts du cartilage intermédiaire du radius unissent ce cartilage à la membrane capsulaire.

Le genou a un ligament nommé *court*, qui fortifie son articulation.

Le ligament court postérieur de l'os des îles s'attache à l'ischion & à l'os sacrum.

Le muscle court extenseur de l'avant-bras. *Voyez* ANCONÉ.

Le court extenseur commun des orteils. *Voyez* EXTENSEUR.

Le court extenseur du pouce de la main, & du pied. *Voyez* EXTENSEUR.

Le court fléchisseur commun des doigts du pied. *Voyez* PERFORÉ.

Le court palmaire. *Voyez* PALMAIRE.

Le court peronier. *Voyez* PERONIER.

Le court radial externe. *Voyez* RADIAL.

Le court supinateur. *Voyez* SUPINATEUR.

Les vaisseaux courts, *vasa brevia*, sont des artérioles & des petites veines qui se réfléchissent de l'artere & de la veine splénique vers le grand cul-de-sac de l'estomac.

COUTURIER, *sartorius*, muscle ainsi nommé à cause de son usage pour croiser les jambes. Il a ses attaches fixes par un tendon fort court à l'épine antérieure & supérieure de l'os des îles. Il s'avance ensuite obliquement sur le devant de la cuisse pour venir gagner le côté intérieur du genou, d'où il se porte vers la face interne du tibia, où il se termine en s'avançant jusqu'à sa crête, un peu au-dessous de la tubérosité. Le corps de ce muscle est renfermé dans une espece de gaîne formée par l'expension du fascia-lata, & son tendon inférieur paroît être bridé par une gaîne aponévrotique qui le tient assuré dans son contour oblique.

Le 25 février 1761 on reçut à l'hôtel-dieu de Lyon le nommé Jean-Claude Sordillon, de Veze, Fauxbourg de Lyon, âgé de dix-neuf ans, pour être traité d'une tumeur dure & plegmoneuse à la partie moyenne interne de la cuisse gauche, sur le muscle couturier.

Il avoit eu long-tems auparavant une petite tumeur au pied, qui en voyageant s'étoit dissipée ; mais quand il ne parut plus rien au pied, la tumeur de la cuisse commença à paroître.

Au centre de la tumeur, comme un œuf applati, étoit un petit trou presque imperceptible, & par l'usage du cataplasme anodin, qui ramollissoit la tumeur, il en suintoit un peu de pus roussâtre. Le 26 la tumeur étoit moins dure, & le 27, au pansement du soir, on en fit l'ouverture par une incision longue d'un demi-pied, parce que le pus avoit fait

des ſinus qu'il s'agiſſoit de bien découvrir. Le premier appareil ſe fit à ſec, & enſuite on vint au digeſtif & aux liqueurs.

Le 2 mars les chairs vermeilles donnerent une bonne eſpérance, qui fût changée en crainte le 5, où on s'apperçut de petits points de gangrene. On employa alors des longuettes chargées de ſtyrax & les liqueurs. Le 8 la gangrene ſeche fit des progrès, & on y oppoſoit inutilement l'ægyptiac, le digeſtif, le bol d'hypecacuana, la purgation, les doſes febrifuges & laxatives, les potions cordiales ; le malade ſouffroit des douleurs cruelles & ne pouvoit plus ſupporter l'uſage de l'ægyptiac. Le 13 mars on y ſubſtitua le cataplaſme anodin ſeul. L'eſcarre étoit cependant long d'un demi-pied, & on craignoit fort qu'il ne profondât juſqu'aux gros vaiſſeaux, comme cela venoit d'arriver à un autre malade, qui mourut innondé de ſon ſang. Cela n'arriva cependant pas au malade, qui eſt le ſujet de cette obſervation. Le 15 on eut le plaiſir de voir une partie de l'eſcarre ſe détacher de lui-même. Pour faciliter la chûte du reſte, on mit des longuettes imbibées d'eſprit de térébentine & un plumaſſeau chargé de digeſtif par-deſſus, & le tout couvert d'un cataplaſme anodin.

Le 17 on n'eut beſoin que du digeſtif & des liqueurs. Le 20 il n'y avoit plus de douleur, & le 22 les chairs étoient vermeilles & grenues, ſur-tout le couturier qui paroiſſoit bien à découvert dans toute la plaie. Le premier avril on ne panſa plus qu'une fois avec le digeſtif ſimple. Le 8 la plaie étoit moins grande & moins profonde, & diminuoit de jour en jour. Le 28 on la panſa à ſec juſqu'à parfaite cicatrice.

COUVERCLE, *operculum*, ce qui eſt fait pour couvrir. Le couvercle cartilagineux du condyle de la mâchoire inférieure. *Voyez* CARTILAGE.

COWPER. Ce Chirurgien de Londres a donné la deſcription de deux glandes dont il fit la découverte en 1699, avec celle de leurs conduits excréteurs, & il les a nommées *glandes de Cowper :* elles ſont d'une figure ovale, applatie, & de la groſſeur d'un pois. Lorſqu'on a écarté la partie du muſcle accélérateur qui couvre le bulbe de l'urethre, on les découvre à la partie poſtérieure du bulbe, & on voit leurs conduits dans la partie interne de l'urethre en les comprimant. Cheſelden conteſte l'exiſtence de ces glandes.

Cowper paſſe pour avoir donné le premier la figure du

canal thorachique tel qu'il eſt dans l'homme. Les Anatomiſtes ne nous l'avoient repréſenté juſqu'alors que tel qu'il eſt dans la bête.

CRACHAT. On donne ordinairement ce nom à toutes les matieres évacuées par la bouche en conſéquence des mouvemens & des ſecouſſes de l'expectoration.

La matiere des crachats eſt fournie par l'humeur des bronches & du corps de la trachée-artere, enſorte que ſi le poumon eſt ulceré ou bleſſé, on peut cracher du pus ou du ſang.

On peut auſſi cracher la ſalive ſeule de la bouche.

CRACHEMENT. L'action par laquelle on crache.

CRACHER, rendre la ſalive par la bouche, ſeule ou accompagnée de l'humeur bronchique.

CRANE, partie ſupérieure du corps humain qui renferme le cerveau, le cervelet & la moëlle alongée, & défend toutes ces parties des injures extérieures. Le crâne forme une boîte d'une figure oblongue, applatie ſur les côtés, & plus étroite en-devant qu'en arriere, où la cavité eſt bien plus ample qu'elle ne l'eſt en-devant. Il faut cependant convenir que cette figure peut varier ſelon la maniere d'élever les enfans. Si, par exemple, on comprime trop dans un âge tendre les parois du crâne, il eſt certain que les os flexibles céderont à la cauſe qui agira ſur eux, & la figure de la boîte oſſeuſe ſera plus oblongue. Je ſuppoſe que l'on comprime ſeulement le frontal, je ſuis très-perſuadé que le ſujet, parvenu à un âge plus avancé, conſervera un front très-applati ſi dès ſa plus tendre jeuneſſe on s'eſt, par des moyens efficaces, oppoſé à l'accroiſſement du coronal. Il réſulte de ceci qu'il vaut beaucoup mieux dans les ſoins que la tendreſſe inſpire, confier à l'ouvrage de la ſimple nature l'accroiſſement de nos parties, ſans lui fixer des bornes trop étroites qui captivent ſa liberté ; par conſéquent l'uſage des bandeaux & de tant d'autres ajuſtemens que ſouvent le luxe autoriſe, deviennent ou inutiles ou dangereux.

Dans l'homme vivant le crâne eſt compoſé des tégumens communs, des muſcles frontaux & occipitaux, du péricrâne & de huit os, ſçavoir le coronal, l'occipital, les deux pariétaux, les deux temporaux, le ſphénoïde & l'ethmoïde, dont nous donnons la deſcription dans chaque article particulier.

Ces os dans le fœtus ſont minces, flexibles & formés d'un ſeul feuillet oſſeux. Ils ſont arrêtés enſemble par des membranes fortes & épaiſſes qui occupent les eſpaces qui ſe trouvent entre les bords de ces os. Ces eſpaces ſont les endroits où les ſutures ſe formeront par la ſuite, lorſque les membranes pour la plus grande partie ſe ſeront oſſifiées.

Dans les adultes les os du crâne ſont bien plus forts, plus épais & plus ſolides, & compoſés de deux lames oſſeuſes qu'on appelle *tables*. Entre ces deux lames il eſt une ſubſtance ſpongieuſe qui porte le nom de *diploë* & de *meditullium*. On obſerve qu'il y a quelques endroits du crâne où ce diploë manque, & où les deux tables ſe touchant n'en ſont qu'une, & j'ai vu des pariétaux qui dans leur partie ſupérieure étoient minces comme un liard ; & c'eſt à quoi l'on doit être attentif lorſque l'on applique quelque couronne de trépan, parce qu'il peut ſe trouver des ſujets où la même ſtructure ſe trouve à l'endroit même où l'on trépaneroit, & la couronne pourroit faire plus de chemin qu'on ne voudroit lui en donner.

La table extérieure eſt la plus épaiſſe & la plus polie, mais elle eſt moins dure & moins caſſante que l'interne, qui d'ailleurs eſt plus mince, & qu'on appelle *vitrée* à cauſe de ſa fragilité ; il arrive quelquefois qu'en conſéquence d'un coup ou d'une chûte cette table vitrée ſe caſſe, ſans que la même choſe arrive à la table externe qui reſte dans ſon entier ; ce qui paroît venir de ce que la table externe a une ſorte de flexibilité qui lui permet de plier ſous le coup ſans ſe rompre, au lieu que l'interne eſt ſeche & inflexible, ce qui fait qu'elle ſe briſe ſur le champ.

Les os du crâne ſont unis entr'eux par cette eſpece d'articulation qu'on nomme *ſuture*. Les ſutures ſe diviſent en propres & en communes : les ſutures propres ſont celles qui joignent les ſeuls os du crâne entre eux. Les communes uniſſent les os du crâne avec ceux de la face. Les ſutures propres ſe diviſent encore en vraies & en fauſſes. Les vraies ſont formées par l'engrainure de deux os, en maniere de dents de ſcie, engagées les unes dans les autres. On en compte principalement trois de cette eſpece : ſçavoir, la coronale, la ſagittale & la lambdoïde. Les ſutures fauſſes ſont deux, une de chaque côté, par le moyen de laquelle

le bord ſupérieur du temporal & de la grande aîle du ſphénoïde eſt uni au bout inférieur du pariétal. On les nomme auſſi ſutures *ſquammeuſes* ou *écailleuſes.*

Les ſutures communes du crâne ſont la tranſverſale, la zygomatique, l'ethmoïdale & la ſphénoïdale.

Au reſte j'ai trouvé dans certains Sujets très-avancés en âge, la plûpart des ſutures totalement effacées.

Les ſutures ſervent à donner paſſage aux vaiſſeaux ſanguins, à établir une communication du péricrâne avec la dure-mere, & enfin à empêcher quelquefois que la fracture d'un os ne ſe communique à un autre. Je dis *quelquefois*, parce que la pratique m'a fourni des occaſions d'obſerver que la fracture d'un pariétal par un coup très-violent, s'étoit, malgré la ſuture ſagittale, continuée dans l'autre os pariétal.

Les plaies du crâne, faites par quelque inſtrument que ce ſoit, peuvent n'intéreſſer que la peau, les muſcles ou le péricrâne; ou bien elles peuvent attaquer le crâne lui-même, & enfin le cerveau. Il ne ſeroit pas poſſible de ſuivre l'explication de ces différentes plaies, dans les bornes étroites que nous nous ſommes preſcrites; mais nous ne ſçaurions trop recommander d'avoir pour ces ſortes de plaies, quelque légeres qu'elles ſoient en apparence, les plus grands ſoins & des attentions très-particulieres. L'obſervation que nous avons donnée à l'article de l'Ame, prouve combien il faut être vigilant.

Lorſque quelque partie des os du crâne eſt à découvert, je ne me ſervirois pas volontiers, pour en hâter l'exfoliation, des liqueurs ſpiritueuſes & deſſicatives; mais je préférerois une méthode plus ſûre & plus courte, c'eſt celle de faire avec un petit inſtrument des petits trous de diſtance en diſtance dans toute l'étendue de l'os découvert, ſans cependant percer les deux tables. Il ne faut aller tout au plus que juſqu'au diploé. Il ſortira certainement de ces petits trous multipliés des filets de vaiſſeaux qui, couvrant la ſurface de l'os, ne manqueront pas d'y tenir lieu de péricrâne; & la plaie guérira très-bien dans ſon tems.

Lorſque le crâne eſt fracturé, & qu'il y a commotion, la commotion ſera très-forte, ſi la fracture eſt légere; & ſi la fracture eſt très-forte, la commotion ſera légere.

Le 11 juin 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Marie Guillon, de Villete en Bresse, âgée de vingt-trois ans. A l'âge d'un an on la laissa tomber dans le feu; elle se brûla la partie supérieure du crâne, directement sur le sinciput. Elle guérit cependant de sa brûlure; mais le cerveau dans cette partie ne fut plus recouvert par les os; les tégumens communs faisoient toute l'enveloppe. Au mois d'avril 1761, ces tégumens s'ulcérerent de la largeur d'un écu; la malade ayant fait inutilement quelques remedes, vint à l'Hôtel-Dieu pour être traitée. On voyoit le battement de la dure-mere sous les tégumens affoiblis par l'ulcération. Elle fut saignée & purgée deux fois; on la pansa avec le digestif, & la suppuration étoit louable. On employa le 20 juin le baume de Fioraventi spiritueux, qui arrêta en partie la suppuration, & le 27 la malade vomissoit tout ce qu'elle prenoit, ce qui fit revenir au digestif. La suppuration revint aussi; mais il se forma une tumeur comme une noix, presqu'au centre de l'ulcere: elle n'étoit formée que par les cervelles qui poussoient. Enfin elle mourut le 4 juillet. L'ouverture de la tête prouva que la tumeur étoit une fongosité du cerveau, de la largeur de la paume de la main; il n'y avoit point de crâne, & dans le cerveau il se trouva un peu plus de sérosité qu'à l'ordinaire.

Le 26 septembre 1763, à dix heures du matin, on trépana à Londres, dans l'hôpital appellé *Infirmerie de Londres*, un Matelot qui s'étoit fracturé le pariétal droit dans une chûte qu'il fit à fond de cale d'un vaisseau. Le malade mourut deux heures après. J'introduisis mon doigt dans l'ouverture faite par la couronne, & il me fut aisé de reconnoître que la dure-mere avoit été un peu détachée dans une partie du crâne par la violence du coup. Celà devoit même arriver, parce que toutes les fois qu'on porte de grands coups sur la tête d'un cadavre, on observe que la dure-mere se détache; c'est même un bon moyen d'obtenir cette membrane entiere, comme je le dirai au mot DURE-MERE, où je donnerai la maniere de préparer cette enveloppe du cerveau.

Le 4 mars 1761, le nommé Pierre Cognet de Lyon, âgé de soixante-un ans, homme fort gros & gras, & d'un tempérament très-robuste, fut porté à l'Hôtel-Dieu à huit

heures du soir. Il venoit de faire une chûte par des degrés ; & il étoit sans connoissance, sans sentiment ; il ne lui restoit qu'une respiration gênée. Il sortoit une grande quantité de sang de l'oreille droite. Il fut saigné sur le champ ; mais la saignée ne produisit aucun bon effet, & il mourut le lendemain à une heure après midi. On ouvrit la tête, & on trouva le temporal droit rompu en trois endroits ; la fracture d'un côté s'étendoit sur tout le pariétal, traversoit la suture sagittale, & se prolongeoit encore de deux pouces dans le pariétal gauche. Ce fut dans cet endroit qu'on trouva une grande quantité de sang ; on trouva aussi la plûpart des glandes du mésentere pétrifiées : mises sur un fer rouge, elles ne se fondoient pas.

Trois mois auparavant, on avoit ouvert la tête d'un homme de Saint-Geny-Laval en Lyonnois, qui avoit été si cruellement battu, qu'il fut porté à l'Hôtel-Dieu dans le même état que celui-ci, & mourut six heures après. L'occipital étoit fracturé de la longueur de deux pouces & demi, & derriere cet os il y avoit beaucoup de sang.

Au mois d'octobre 1760, on ouvrit à l'Hôtel-Dieu de Lyon le cadavre d'un homme qui avoit eu un trépan naturel par un coup de pomeau de sabre que lui donna un Arquebusier. A son arrivée dans l'hôpital, il ne fut question que de couper les tégumens & de retirer la piece d'os enfoncée, pour le panser ensuite selon l'art. La suppuration s'établit au mieux, point de délire, point d'assoupissement, tout étoit en bon ordre, & cela jusqu'au vingt-troisieme jour. Dans ce tems-là la suppuration se ralentit, la plaie se sécha, & le malade mourut. On trouva un abcès dans le foie & dans les poumons, produit par un métastase.

Peu de tems après on ouvrit le cadavre d'un Soldat des portes qui avoit reçu au milieu du pariétal gauche un coup de sabre qui fit un trépan naturel.

Il fut traité selon l'art : il ne fut point assoupi, point inquiet pendant douze jours que la suppuration bien établie étoit fort louable ; mais elle s'arrêta peu-à-peu. L'appareil n'étoit point abreuvé, & le malade mourut.

On trouva du pus renfermé entre la dure & la pie-mere, & un abcès dans le foie. La veille de sa mort il fut fort assoupi, de façon cependant qu'il avoit des quarts d'heure de

délire, où il paroissoit encore disputer sa cause avec la mort.

La cause des abcès qui surviennent au foie à la suite des plaies de tête, a été sçavamment agitée par M. Bertrandi dans le troisieme volume des Mémoires de l'Académie royale de Chirurgie. M. Pouteau, célebre Chirurgien de Lyon, n'adopte pas dans son *Mélange de Chirurgie* toute la théorie de M. Bertrandi. Le lecteur pourra en faire le parallele, en lisant l'un & l'autre Ouvrage.

CRANTERES, de κραντῆρες, dents de sagesse. *Voyez* DENT.

CREMASTER, épithete qu'on donne à deux muscles appellés autrement *suspenseurs des testicules*. Ce mot vient du grec κρεμᾶν, *suspendere*, suspendre, pendre.

C'est un trousseau de fibres musculaires, qui se détache de chaque côté, quelquefois du petit oblique du bas-ventre, quelquefois du transverse, & d'autres fois de la bande ligamenteuse de Fallope, de-là descend avec une production du péritoine dans le scrotum, & s'épanouit sur la membrane vaginale du testicule.

CRÊTE, *crista*, certaine chair rouge & ordinairement dentelée, qui vient sur la tête des coqs & des poules, &c. On le dit de différentes parties qui saillent en forme de crête.

La crête de coq, *crista galli*, de l'os ethmoïde est une éminence qui avance dans la cavité du crâne, & à laquelle s'attache la partie de la dure-mere qui sépare le cerveau en deux, & que l'on nomme la *faulx*.

On donne encore le nom de *crête* à différentes éminences inégales & longues de certains os. La crête du tibia, la crête de l'os des îles, la crête de l'épine de l'omoplate, la crête du pubis, la crête de l'os sphénoïde, &c. *Voyez* ces os.

CREUX de l'estomac. *Voyez* AVANT-CŒUR.

CREUX de la nuque. On appelle ainsi une petite fossette par laquelle le chignon, partie du col, commence. Cette fossette s'efface en descendant.

Il y a des muscles à qui l'on donne l'épithete de creux : par exemple, le cœur est un muscle creux.

CRIBLE, c'est un plan ou une surface étendue, percée de petits trous qui, en refusant passage aux parties épaisses

& grossieres, en séparent les plus fines, & les admettent ; tels sont les petits vaisseaux rouges avec leurs branches latérales, où le sang ne peut entrer.

CRIBLEUX, EUSE, adject. *ou* CRIBLIFORME, *ou* CRIBRIFORME, nom de l'os ethmoïde, parce qu'il est percé de trous.

La lame cribleuse de l'os ethmoïde est percée de plusieurs trous. *Voyez* ETHMOÏDE.

CRIBLIFORME, nom de l'os ethmoïde.

CRIBRIFORME, nom de l'os ethmoïde.

CRICRO-ARYTENOÏDIEN, NE, *ou* CRICO-ARYTENOÏDIEN, adject. *crico-arytenoïdeus, a, um* : ce qui a du rapport au cartilage cricoïde & à l'arytenoïde.

On a donné ce nom à deux paires de muscles qui servent à ouvrir le larynx.

Il y a les crico-arytenoïdiens postérieurs, & les crico-arytenoïdiens latéraux. Les premiers ont leur origine à la partie postérieure & inférieure du cartilage cricoïde, & s'insèrent à la partie supérieure & postérieure du cartilage arytenoïde.

Les crico-arytenoïdiens latéraux viennent du bord de la partie latérale & supérieure du cartilage cricoïde, & s'insèrent à la partie supérieure & postérieure du cartilage arytenoïde.

CRICOÏDE, nom d'un cartilage du larynx. *Voyez* LARYNX. Ce mot vient de κρίκος, anneau, parce que ce cartilage est en forme d'anneau.

CRICO-PHARYNGIEN, NE, adject. *crico-pharyngeus, a, um* : qui a du rapport au cartilage cricoïde & au pharynx. On donne ce nom à une paire de muscles qui viennent des parties latérales, externes & postérieures du cartilage cricoïde, d'où ils montent obliquement pour se croiser sur la ligne blanche du pharynx.

CRICOS, κρίκος, anneau ou cercle. Hippocrate donne ce nom aux cartilages qui forment la trachée-artere.

CRICO-THYROÏDIEN *ou* CRICO-THYREOIDIEN, *crico-thyroïdeus, a, um* : ce qui a rapport au cartilage cricoïde & au thyroïde. On donne ce nom à la premiere paire des muscles du larynx. Leur nom vient de ce qu'ils prennent leur origine de la partie latérale & antérieure du carti-

lage cricoïde, & vont s'insérer à la partie inférieure de l'aîle du cartilage thyroïde.

CRINIERE, nom particulier du crin ou du poil que les chevaux & les lions ont le long du col.

CRISTALLIN, humeur de l'œil. *Voyez* CRYSTALLIN.

CRISTALLINE, membrane qui enveloppe le cryſtallin. *Voyez* CRYSTALLINE.

CRISTALLOIDE, membrane du cryſtallin. *Voyez* CRYSTALLIN, ou le mot ŒIL.

CROCHET, *hamulus*, petit croc. C'eſt là le nom que l'on donne à quelques parties qui en ont la figure. Le crochet pterigoïdien de l'os ſphénoïde, le crochet angulaire du coronal.

CROCHU, nom de l'un des huit os du carpe, ſitué dans le ſecond rang; il répond au petit doigt & au doigt annulaire. On l'appelle ainſi, à cauſe d'une apophyſe mince, longue & large, un peu crochue, à laquelle s'attache le ligament qui retient les muſcles qui fléchiſſent les doigts.

CROISÉS, ligamens croiſés. *Voyez* LIGAMENT.

CROTAPHITE, de κρόταφοι; les tempes. On donne ce nom au muſcle temporal qui occupe la cavité des tempes, & tire la mâchoire inférieure en haut.

Chaque muſcle crotaphite a ſes attaches fixes aux empreintes qu'on remarque à la partie moyenne des pariétaux; elles ſont auſſi aux parties latérales du coronal, à toute la partie écailleuſe des temporaux, & à une portion de l'os ſphénoïde. La diſpoſition des fibres charnues du crotaphite eſt d'être en rayons qui s'uniſſent pour former un tendon aponévrotique, lequel, après avoir paſſé ſous l'arcade zygomatique, embraſſe l'apophyſe coronoïde, où il ſe termine. Ce muſcle ſe trouve entouré de beaucoup de graiſſe, & recouvert par une expanſion de la calotte aponévrotique du crâne.

CROTON, κρότων. Hippocrate, ſuivant Galien, entend par κρότωνας les bronches du poumon. On entend auſſi par ce terme l'humeur bronchiale rendue par l'expectoration.

CROUPION. Sous la poupe qui eſt le haut du derriere de l'abdomen, eſt un os qu'on nomme *croupion*.

CROUPISSEMENT, dans l'œconomie animale, ſe dit de l'état de différentes matieres qui croupiſſent. Le crou-

pissement des alimens dans les intestins leur fait contracter leur mauvaise odeur. Le croupissement de la bile dans la vésicule du fiel la rend susceptible d'un mouvement spontané, putride, imparfait. Le croupissement parfait est nécessaire pour exciter la pourriture dans le corps.

CRUCIAL, ALE, *adject.* qui a la forme d'une croix. Ligne ou éminence cruciale de l'occipital. *Voyez* OCCIPITAL.

CRUCIFORME, *adject.* qui a la figure d'une croix. Les phalanges ont des ligamens nommés *cruciformes.*

CRURAL, LE, adj. *cruralis, le,* ce qui appartient à la cuisse.

L'artere crurale est une continuation de l'artere iliaque. Elle sort du bas-ventre dans l'aîne; elle jette dans cet endroit plusieurs petites artérioles aux parties externes de la génération & aux environs. Elle continue ensuite son chemin; & se portant en-dedans de la cuisse, & à deux ou trois pouces de distance, elle produit une grosse branche postérieure qui se distribue aux parties internes, moyennes & externes de la cuisse. Elle descend en devenant de plus en plus interne, & jette dans son trajet différens petits rameaux. Après quoi, à trois pouces environ au-dessus du genou, elle gagne la partie postérieure, se porte dans le jarret, où elle jette plusieurs rameaux. Elle prend la le nom d'artere *poplitée.*

Le 24 décembre 1763, en disséquant a l'hôtel des Invalides de Paris, j'ai trouvé l'artere crurale droite garnie dans toute sa circonférence de filets osseux qui suivoient longitudinalement la direction de ce vaisseau. Ils laissoient entr'eux un petit intervalle garni par les membranes de l'artere, ce qui me persuade que le canal auroit pu totalement s'ossifier, si le sujet avoit encore prolongé plus long-tems ses jours.

Le muscle crural vient de la partie antérieure du femur, entre le grand & le petit trochanter. Il s'étend jusqu'à sa partie inférieure, & se termine à la rotule, en unissant son tendon avec ceux du vaste interne & du vaste externe. Ce muscle concourt à l'extension de la jambe.

Le nerf crural est formé par l'union de la premiere, de la seconde, de la troisieme portion, de la quatrieme & de la cinquieme paire lombaire, passe par-dessus le ligament de Fallope, & se divise en sortant du bas-ventre en plusieurs

branches, dont les unes se distribuent à toute la partie antérieure de la cuisse : il accompagne l'artere crurale; en l'abandonnant il suit le muscle couturier; & lorsqu'il est arrivé vers le tibia, il accompagne la saphene, il la quitte vers la malleole interne & se distribue aux tégumens voisins.

La veine crurale suit assez le trajet de l'artere de même nom, & produit des branches qui ont à-peu-près la même direction.

CRYSTALLIN. Humeur de l'œil. C'est un corps de la forme & de la grandeur d'une lentille, semblable à du crystal par sa netteté & par sa transparence, & dont la consistence est plus solide que celle de l'humeur vitrée. Il est logé dans un enfoncement de la partie antérieure de l'humeur vitrée & contenu dans une capsule dépendante de sa tunique, mais qui ne fait que l'entourer sans le pénétrer, de maniere qu'on peut l'en sortir aisément, vu la délicatesse de ces membranes.

Le crystallin, quoique assez solide, n'est cependant qu'une humeur qui paroît être de la nature des sucs albumineux, car de même que ces sucs, elle se durcit à la chaleur, elle blanchit, elle perd sa diaphanéité. Ce sont apparemment des changemens pareils qui affectent le crystallin dans la maladie appellée *cataracte*, qui en le privant de sa transparence, le rendent non-seulement inutile, mais nuisible, puisqu'étant précisément derriere la prunelle, il est dans cet état un obstacle au passage des rayons de lumiere, ce qui abolit totalement la sensation de la vue.

C'est dans ce cas que pour redonner l'usage de la vue on pratique l'opération de la cataracte. Il y a deux méthodes d'y procéder : l'une consiste à percer avec une aiguille la sclérotique au-dessous de l'iris pour saisir le crystallin & le porter au fond de l'œil. Comme il est moins grand que l'épanouissement de la retine, il ne peut faire obstacle à tous les rayons de lumiere, & par conséquent à l'usage entier de la vue. Dans cette méthode il est arrivé quelquefois que le crystallin remonte & prive le malade de la vue, mais cela n'est pas à craindre dans la méthode, où après avoir coupé une bonne partie de la cornée transparente dans son union avec l'opaque, en prenant garde de ne pas blesser l'iris, on va délicatement & adroitement dégager le crystallin, le faire sortir de la prunelle, & par une légere pression le pousser au-dehors. Cette

opération réussit très-souvent lorsqu'on n'a pas blessé l'iris ; & qu'on n'a pas trop fatigué l'œil. Un défensif avec du blanc d'œuf, de l'eau rose & de plantin suffisent pour en poursuivre le traitement, & la réunion de la cornée divisée se fait très-bien. S'il survient inflammation, il ne faut point épargner les saignées.

Le 28 avril 1761 on fit à l'hôtel-dieu de Lyon l'opération de la cataracte par extraction du crystallin aux deux yeux du nommé Pierre Dodenet, de Buly en Forez, âgé de cinquante ans. Il fut bien préparé avant l'opération, & saigné après pour éviter l'inflammation. Le défensif fut l'eau de plantin, l'eau de rose & l'alun, le tout ensemble fait l'eau alumineuse. Le 30 mai il se servoit bien de ses yeux & distinguoit fort bien les objets.

Le 5 mai 1761 on fit la même opération aux deux yeux du nommé François Logerat, de Saint-Vaillers en Bourgogne, âgé de cinquante ans. La cataracte étoit formée depuis deux ans, de façon qu'il étoit absolument aveugle. Le 31 mai, après un pansement méthodique, il distinguoit bien les objets.

Le 8 mai 1761 on fit la même opération, & selon la même méthode au nommé Jean Ferla, de Chancelay en Lyonnois, âgé de cinquante-neuf ans. Comme l'œil droit étoit le seul malade, il fut le seul opéré. Le gauche n'étoit pas susceptible d'opération, parce qu'il étoit entierement perdu par un coup qu'il y avoit reçu à l'âge de trente ans. Le droit avoit la cataracte depuis quatre ans. Au milieu de juin il se servit de son œil & voyoit bien clair. Je ne parle pas de la préparation qui précéda l'opération, ni du pansement méthodique qui suit cette opération. On s'y comporte sagement, & le succès est heureux.

Le 15 avril 1761 on fit à l'hôtel-dieu l'opération de la cataracte à l'œil gauche du nommé Maurice Sonery, de Saint-Veran en Lyonnois, âgé de cinquante & un ans. Ce fut toujours par extraction du crystallin. Le 28 mai il quitta l'hôpital en se servant au mieux de son œil, & avec le dessein de revenir dans l'automne se faire opérer de l'autre œil aussi attaqué de la cataracte.

Le 8 mai 1761 on fit l'opération de la cataracte au nommé François Lauseret, de Saint-Vaillers en Bourgogne, âgé

de cinquante ans. Le cryſtallin fut extrait des deux yeux. Quoiqu'il eût été préparé ſelon l'art, il lui ſurvint une inflammation ſi conſidérable, qu'il fallut le ſaigner cinq fois pour la terminer & mettre fin aux douleurs violentes de tête qui l'accabloient. Cependant l'opération réuſſit, & il ſe ſervit de ſon œil au commencement de juin.

Le 15 mai 1761 on fit l'opération de la cataracte à l'œil gauche du nommé Jean Paſchal, de Saint-Baudile en Dauphiné, âgé de cinquante & un ans. Le 29 du même mois on opéra auſſi l'œil droit, mais comme il remuoit beaucoup, il ne fut point queſtion de ſpéculum. Un aide tenoit les cils de la paupiere ſupérieure pour l'élever, l'autre abaiſſoit la paupiere inférieure, & l'opérateur tiroit le cryſtallin. A la derniere opération il ſortit un peu de l'humeur vitrée. Le malade les jours ſuivans ſouffrit beaucoup, on appaiſa cependant les douleurs par les ſaignées, &c. mais le malade ne put jamais y voir, & le 21 juin il ſortit de l'hôpital auſſi aveugle qu'il y étoit entré. Il étoit très-ſenſible au moindre coup d'aiguille, & ſans ceſſe il tournoit l'œil, de ſorte qu'il fallut quaſi tirer par morceaux le cryſtallin.

Le 29 mai 1761 on fit à l'hôtel-dieu l'opération de la cataracte aux deux yeux du nommé Philippe Lalive, de Fontaine en Lyonnois, âgé de ſoixante-quatorze ans. Il avoit été bien préparé avant l'opération, & fut encore ſaigné après pour détourner l'inflammation. Le 17 juin il voyoit bien de l'œil droit, mais il lui étoit impoſſible de diſtinguer la moindre choſe avec le gauche. Il quitta l'hôpital vers la fin du même mois, aſſez content d'avoir recouvert en partie la vue.

Le 9 ſeptembre 1761 on fit l'opération de la cataracte à l'œil gauche du nommé François Feriol, de Lyon, âgé de ſoixante-trois ans. Elle étoit formée depuis long-tems, de couleur rouſſâtre & aſſez adhérente. Auſſi l'extraction du cryſtallin donna beaucoup de peine. Le malade au mois d'octobre ſe ſervoit bien de ſon œil & ſe retira.

Le 15 août 1761 on fit la même opération au nommé Chriſtophe Genti, de Châlon, âgé de ſoixante-cinq ans, la maladie à l'œil droit étoit formée depuis trois ans. Le malade en voyoit le 8 ſeptembre, & ſe retira au mois d'octobre.

Le premier septembre on fit la même opération à l'œil droit de la nommée Marie Boisson, de Saint-Amour en Comté, âgée de trente-deux ans. La cataracte n'étoit ancienne que d'un an & demi, elle y voyoit très-bien au mois d'octobre.

Le 5 octobre on fit la même opération à l'œil gauche de la nommée Genevieve Teillardon, de Buly en Lyonnois, âgée de soixante-huit ans, qui avoit eu l'opération à l'œil droit l'année précédente, & qui d'abord après eut le gauche malade. A la fin d'octobre elle y voyoit très-bien.

CRYPTES. Nom d'une espece de glande ronde dans laquelle le rapport de l'orifice à la cavité de la glande n'est pas fort grand.

Ruisch a donné particuliérement ce nom aux glandes situées sur le dos de la langue & aux glandes simples des intestins.

CLEDON, κλεδὸν, ce mot signifie fibre. *Voyez* FIBRE.

CUBIFORME, nom de l'os cuboïde.

CUBITAL, LE, adj. *cubitalis, le*, ce qui est relatif à l'avant-bras.

L'artere cubitale s'enfonce dans le pli du bras où elle touche à l'os du coude. Elle devient ensuite un peu plus superficielle; elle se porte le long de la partie interne de cet os, entre le muscle sublime & le muscle cubital interne jusqu'au poignet. Elle gagne le dedans de la main & s'anastomose avec la radiale, qui forme un arc duquel il part différens rameaux qui se distribuent aux doigts.

Le muscle cubital externe est situé le long du coude extérieurement. Il vient du condyle externe de l'humerus, & passant son tendon sous le ligament annulaire, il s'insére au quatrieme os du métacarpe qui soutient le petit doigt.

Ce muscle concourt à l'extension du poignet.

Le muscle cubital interne est placé obliquement le long de l'avant-bras. Il vient du condyle interne de l'humerus & d'une partie de l'os du coude sous lequel il se porte, jusqu'à ce qu'il vienne passer sous le ligament annulaire, & il s'insére par un tendon court & fort au quatrieme os du premier rang du carpe.

Ce muscle aide à fléchir le poignet.

Le

Le nerf cubital vient des brachiaux, & parvenu au condyle interne de l'humerus, il se glisse sous le muscle cubital interne auquel il fournit, ainsi qu'aux parties voisines, & continue sa route jusqu'à l'extrémité du cubitus, dans lequel endroit il se divise en deux branches, dont la plus considérable glisse dans l'intérieur de la main, en passant sous le ligament annulaire interne commun, & va se distribuer aux parties latérales internes des deux derniers doigts, pendant que la plus petite se portant sur le dehors du poignet, va fournir à son tour aux parties latérales & externes des mêmes doigts.

La veine cubitale est une veine cutanée de l'avant-bras, remarquable par sa grosseur & qui répond au cubitus.

CUBITUS, κύβιτον. Le cubitus, ou l'os du coude, est un os long, dur & creux dans son milieu, situé à la partie interne de l'avant-bras, & s'étendant depuis le coude jusqu'au poignet.

Il est gros à son extrémité supérieure & devient plus mince à son extrémité inférieure.

Il a supérieurement deux apophyses & deux cavités. Des deux apophyses l'une est postérieure & la plus considérable, elle est nommée *olecrane*. Elle est reçue dans la fosse postérieure de l'humerus. L'apophyse antérieure se nomme *coronoïde* : elle entre dans la fossette antérieure de l'os du bras dans le tems de la flexion. Comme cette apophyse est plus petite que l'autre, elle permet à l'avant-bras de se plier endedans, au lieu que la grande apophyse rencontre d'abord le fond de la fosse extérieure dans l'extension, & empêche par cette raison de plier le bras en arriere. Les ligamens s'opposent aussi à ce mouvement. Il y a encore entre ces deux apophyses, dont on vient de parler, une grande cavité qu'on nomme *sygmoïde* : cette cavité est partagée en deux facettes par une petite éminence qui va d'une apophyse à l'autre, au moyen desquelles le cubitus s'ajuste exactement avec l'humerus en façon de charniere.

A la racine de l'apophyse coronoïde intérieurement il y a une petite cavité sygmoïde pour l'articulation du cubitus avec le radius.

Le corps du cubitus est de figure triangulaire : son extrémité inférieure est terminée par une petite tête & une petite apo-

physe. Cette apophyse qui est à la partie extérieure se nomme *styloïde*. La petite tête s'articule par sa face intérieure avec le radius.

Le cubitus s'articule avec l'os du bras par en-haut ; avec le radius, tant en-haut qu'en-bas, & avec le carpe ou poignet par son extrémité inférieure. Toutes ces articulations sont assujetties par des ligamens.

CUBOÏDE, de *κύβος*, *cube*, & de *εἶδος*, figure, qui a la figure d'un dé. On a donné ce nom à un os du tarse, parce que cet os a six faces. On l'appelle aussi *multiforme*. Il est situé à la partie antérieure du calcaneum, dans le même rang que les os cunéiformes.

CUCULLAIRE, muscle, *cucullaris musculus*, nom du muscle trapeze.

CUIR, le cuir, le chorion & la peau proprement dite signifient la même chose. C'est la partie la plus intérieure & la plus épaisse de la peau. *Voyez* PEAU.

CUISSE, *crus*, en grec *μηρὸν*, en latin *femen*, *coxa*, *agis*, *anchæ*, *os*, *crus*, *femur*. C'est cette partie du corps humain qui s'étend depuis les parties de la génération jusqu'aux genoux antérieurement, & jusqu'au jarret postérieurement.

Cette partie est formée par le concours d'un grand nombre d'autres. Les tégumens communs, les muscles pectiné, iliaque couturier, droit antérieur, crural, les deux vastes, le triceps, le grele interne, le demi-nerveux, demi-membraneux, le biceps, les fessiers, l'os femur & tous les vaisseaux cruraux, &c. concourent à la formation de la cuisse. Il arrive mille maladies à cette partie qu'il seroit trop long de détailler. Nous nous contenterons de donner quelques observations.

Le 2 juillet 1761 on coupa dans l'hôtel-dieu de Lyon la cuisse gauche au nommé François Renar, de Lyon, âgé de cinquante-sept ans, attaqué d'un carcinome au genou de la largeur d'une main. Il avoit eu pour cette opération une préparation convenable. La journée se passa assez bien, mais dans la nuit il lui survint une hémorragie si forte qu'il tomba dans une syncope qu'on prenoit pour la mort. Cependant M. Viricel qui, aux vacances du Chirurgien principal, avoit fait l'opération, remplit d'eau-de-vie la bouche du ma-

lade, ce qui le fit revenir. Il fit ensuite la ligature de tous les vaisseaux qui fournissoient du sang. La suppuration s'établit ensuite au mieux, & le malade avoit beaucoup de force, mais elle se supprima totalement vers le 14 du même mois; & le 15 il mourut.

Le 7 juillet 1761 M. Viricel, aux vacances du Chirurgien principal, amputa la jambe droite au nommé Blaise Hivan, de Turin en Savoie, âgé de trente ans, pour une fracture compliquée, accompagnée de retrécissement des muscles, d'esquilles, de gangrene, &c. tous les accidens de la plus terrible fracture. La suppuration s'établit, le 15 dans la nuit le malade eut une hémorragie assez forte. La suppuration s'arrêta totalement, & le malade mourut le 16 du même mois. Il étoit un peu imbécille avant l'opération.

Le 30 mars 1761, la nommée Benoîte Auguet d'Autun, âgée de seize ans, vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour un petit ulcere à son mognon.

Cette fille l'an 1758 dans l'été s'étant laissée tomber du haut d'un cerisier, se cassa la cuisse gauche près du col du fémur. Avant qu'elle fût portée à l'Hôtel-Dieu, les accidens devinrent si violens, qu'il ne resta que l'amputation pour tout secours. M. Puy vouloit absolument la faire à l'article; mais on s'y opposa, de sorte que le fémur fut scié à son col, & il ne resta que sa tête dans la cavité cotyloïde. Les incisions furent faites à propos pour que par l'assemblage des lambeaux il restât un mognon assez long. Le traitement dura six mois, après lequel tems la malade sortit parfaitement guérie.

Elle revint le 30 mars 1761, pour un petit ulcere enflammé au milieu du mognon, d'où il sortoit un pus roussâtre; la sonde y entroit toute entiere. On la saigna, elle vomit, & fut purgée; elle fut pansée avec un plumasseau de digestif & un cataplasme anodin. On s'en tint ensuite au digestif seul, de-là au pansement sec, ensorte que l'ulcere se détergea au mieux; & la malade parfaitement guérie, sortit le 10 avril.

Le 27 septembre 1763, j'ai vu à Londres, dans l'hôpital appellé *Infirmerie de Londres*, faire l'amputation de la cuisse droite à un Matelot, pour une fracture compliquée, produite par une chûte que fit le Matelot dans un vaisseau.

L'Opérateur mit d'abord autour de la cuisse une com-

preſſe, ſur laquelle devoit porter une frange large & épaiſſe. Cette frange paſſoit par une ouverture pratiquée à une plaque de cuir garni d'une petite pelote, pour faire la compreſſion ſur les vaiſſeaux cruraux, à meſure qu'on ſerreroit la frange par le moyen du tourniquet.

La compreſſion ainſi faite ſur la partie ſupérieure, antérieure & un peu interne de la cuiſſe ſur le trajet de l'artere crurale, on mit à la partie moyenne de la cuiſſe une autre frange qui indiquoit l'endroit de l'amputation.

L'Opérateur, avec un couteau légerement courbe, coupa par une premiere inciſion les tégumens ſimplement; il les fit un peu retirer vers la partie ſupérieure, & par une ſeconde inciſion circulaire il coupa les muſcles au niveau de la peau retirée. Le même inſtrument fut employé pour débarraſſer le fémur de ſon périoſte. L'os fut enſuite ſcié. Trois ligatures mirent obſtacle à la ſortie du ſang de ſes vaiſſeaux. L'appareil conſiſta dans des morceaux d'éponge fine & ſeche, des morceaux de charpie brute, des étoupes chargées d'onguent, un bonnet qui tenoit lieu du bandage appellé *capeline*, & une petite bande étroite qui maintenoit ce bonnet dans ſa place.

M. Riſolieres, un des Majors de cet hôpital, logé dans Cornihl-Street à Londres, étoit préſent à cette opération.

Le malade avoit l'autre cuiſſe également fracturée.

On donne encore le nom de *cuiſſe* à différentes parties du cerveau : les cuiſſes du cerveau, du cervelet, de la moëlle alongée. On leur donne auſſi le nom de *bras*.

Le cervelet ſe joint à la moëlle alongée par deux procès que Willis appelle *pédunculés* ou *cuiſſes* du cervelet.

Cuiſſes de la moëlle alongée. *Voyez* BRANCHES de la moëlle alongée.

Cuiſſes du clitoris, *crura clitoridis* : c'eſt ainſi qu'on nomme les corps ſpongieux du clitoris avant leur union.

On donne auſſi le nom de *cuiſſe* à quelques parties de certains os, qu'on appelle encore *branches*.

CUL, le derriere, cette partie de l'homme qui comprend les feſſes & le fondement.

CUL-DE-SAC, ou trou borgne, ou trou aveugle. On donne ce nom à un trou qui pour l'ordinaire n'a point de ſortie, & qui ſe trouve à la face interne de l'os coronal,

précisément à la base de l'apophyse *crista-galli* de l'os ethmoïde, qui sert quelquefois à le former en partie.

CULTER. C'est le nom que Theoph. Protospatarius donne au troisieme lobe du foie.

CUNÉIFORME, adj. *cuneiformis*, *e*, qui a la forme d'un coin.

L'os occipital a une apophyse cunéiforme qui l'unit avec le sphénoïde. *Voyez* OCCIPITAL.

L'os sphénoïde porte aussi le nom de *cunéiforme*.

Le second & le troisieme os de la premiere rangée du carpe se nomment *cunéiformes*.

Le tarse a trois os nommés *cunéiformes*, situés entre les trois premiers os du métatarse, le cuboïde & le scaphoïde. Leur volume n'est point le même dans tous ; car le premier ou le plus intérieur est le plus grand, le troisieme l'est plus que le second, & il a moins de volume que le premier.

On considere à chacun de ces os cinq faces, de même que dans un coin, & leur situation est telle, que le second & le troisieme de ces os ont leur pointe tournée vers la plante du pied, & le premier au contraire a la sienne tournée vers le dessus du pied. Ces os sont joints par leur face antérieure aux trois premiers os du métatarse, & par la postérieure à l'os scaphoïde. On observe que le troisieme cunéiforme est joint aussi par sa face externe au cuboïde.

CURVATEUR du coccyx, muscle. *Voyez* COCCYGIEN.

CUTANÉ, ÉE, adj. *cutaneus*, *a*, *um*, il se dit des parties voisines de la peau. *Arteres cutanées*, *veines cutanées*, *muscles*, *nerfs cutanés*.

Le nerf cutané interne est le plus petit des nerfs brachiaux ; il naît de l'union de la septieme paire cervicale avec la premiere dorsale : il descend le long de la partie interne du bras, entre la peau & les muscles jusques vers le condyle interne de l'humerus en accompagnant la veine basilique, & après avoir jetté plusieurs rameaux, il va se terminer dans la peau qui couvre le poignet en fournissant des rameaux jusqu'au petit doigt.

Le nerf cutané externe. *Voyez* MUSCULO-CUTANÉ.

Les glandes cutanées sont plusieurs petits grains dont la surface interne de la peau est toute parsemée, & dont les

conduits excréteurs percent tantôt à côté des mammelons; tantôt dans les mammelons mêmes, suivant les observations de M. Winslow.

Les Anatomistes distinguent ordinairement ces glandes en deux classes. Stenon & Malpighi ont appellé les unes *miliaires*, Morgagni & Valsalva ont nommé les autres *sébacées*. *Voyez* ces mots.

CUTICULE. *Voyez* EPIDERME.

CUBITON, κύβιτον, *cubitus*.

CYBOÏDES, κυβοειδὴς, l'os cuboïde.

CYCLOPION, κυκλώπιον, le blanc de l'œil.

CYMBIFORME (os), l'os scaphoïde du tarse.

CYNODONTES, de κύων, chien, & de ὀδοὺς, dent: les dents canines.

CYNOLOPHE, *cynolopha*. C'est ainsi que Pollux nomme certaine aspérité des vertebres, qu'on remarque au commencement de l'épine du dos.

CYON, κύων. Ce mot signifie tantôt la partie inférieure du prépuce, & quelquefois le pénis.

CYOPHORIE, *cyophoria*, κυοφορία, de κύημα, fœtus, & de φέρω, porter. Le tems de la grossesse d'une femme, ou celui pendant lequel elle porte l'enfant dans son sein.

CYPSELE *ou* CYPSELIS, κυψέλη ou κυψελὶς, la cire des oreilles.

CYRSEON, κύρσεον, l'anus.

CYSTHEPATIQUE, canal par où le pore biliaire décharge une partie de sa bile dans la vésicule du fiel.

Verrheyen, dans son traité sur la bile, renverse le nom, & au lieu d'appeller ce canal *cyst-hépatique*, il le nomme *hépaticystique*, ce qui est mieux. Ce canal n'a pas encore été découvert dans l'homme.

CYSTIQUE, adject. *cysticus*, *a*, *um*. Il se dit des arteres & des veines qui se distribuent à la vésicule du fiel.

Les arteres cystiques sont des branches de l'hépatique, qui aboutissent à la vésicule du fiel, & y fournissent du sang. On les nomme *cystiques gemelles*. Les veines cystiques reportent ce qui reste de ce sang dans la veine-porte.

Le canal cystique est un conduit biliaire de la grosseur d'une plume d'oie, qui se joint au canal hépatique, à en-

viron deux doigts de diſtance de la véſicule du fiel, les deux réunis formant enſemble le conduit commun ou canal cholidoque.

La bile cyſtique eſt celle qui eſt contenue dans la véſicule du fiel.

DAC

DACRYON, δάκρυον. Ce mot ſignifie larme, pleurs.

DAMES des eaux. On donne ce nom aux nymphes, qui ſont des parties de la génération de la femme.

DARTOS, δαρτὸς, de δέρω, *excorio*, j'excorie, j'ôte la peau, j'écorche. C'eſt le nom de la membrane commune des teſticules. Cette membrane eſt une eſpece de muſcle qui fait rider le ſcrotum en ſe contractant : d'où vient qu'on juge de la force, de la vigueur & de la ſanté d'un homme, quand ſes bourſes ſont courtes, & ſes teſticules preſſés contre ſes feſſes, parce que par-là on connoît la quantité des eſprits dont ils abondent, leſquels accourant par-tout, gonflent les fibres des deux dartos, qui doivent demeurer toujours ridées, parce que ces muſcles n'ont point d'autres antagoniſtes que le poids des teſticules, pour contrebalancer leur action.

DÉARTICULATION. *Voyez* DIARTHROSE.

DÉBILITÉ, *debilitas*, en phyſiologie, ſe dit en général des fibres dont le corps humain eſt composé, qui ſont affoiblies par le relâchement de leur tiſſu, par la trop grande diminution ou le défaut de leur reſſort, &c. *Voyez* FIBRE.

DEBOUT, être debout, ſe tenir de bout, en phyſiologie, ſe dit de l'homme qui eſt dans cette attitude où le corps eſt droit ſur les pieds.

DÉCHIRÉ, ÉE, adject. *lacer, a, um* : rompu, inégal. Il ſe dit de quelques trous de la baſe du crâne, ainſi nommés parce que leurs bords ſont en partie dentelés. C'eſt dans ce ſens que l'on dit : le trou déchiré antérieur, le poſtérieur de la baſe du crâne.

DÉCIDENCE, état de décidence des muſcles. *Voyez* TONIQUE (état des muſcles).

DECREPITUDE, suite du décroissement de l'âge, qui se fait par degrés, terme de la vieillesse, est l'état de dessèchement de tout le corps, effet inévitable de la vie saine même, en conséquence de laquelle tous les vaisseaux acquierent un tel degré de solidité, de rigidité, qu'ils font une résistance presqu'invincible aux fluides qui sont poussés dans leurs cavités, ensorte qu'ils se contractent & se resserrent pour la plûpart au point que tout le corps devient aride, sans suc; presque toute la graisse se consume, ce qui faisoit auparavant une grande partie du volume du corps: d'où il résulte que l'on voit sur le dos de la main & au poignet des vieillards, les tendons saillans & recouverts de la seule peau rude, écailleuse. Les cartilages intervertébraux se raccornissent, s'amincissent jusqu'à devenir presque nuls; & laisser les corps des vertebres se toucher entre eux, ce qui diminue considérablement la hauteur du corps, fait courber en avant l'épine du dos, rend les vieillards comme bossus, en fait des squelettes vivans par un vrai marasme dont la cause est naturelle, & dont la vie dure, laborieuse & trop exercée peut hâter les progrès qui se terminent par la mort: effet naturel de la constitution du corps, dont les parties ayant perdu la flexibilité requise pour entretenir le mouvement qui fait la vie, cessent d'agir & restent dans l'état de repos.

DECROISSEMENT, *decrementum*, παρακμὴ, diminution du corps humain en hauteur & en substance, état opposé à son accroissement. *Voyez* ACCROISSEMENT, où l'on explique le décroissement.

DECROITRE. *Voyez* DECROISSEMENT.

DEDAIGNEUR, nom du muscle abducteur de l'œil.

DEFENSEURS de la virginité, *custodes virginitatis*. On appelle ainsi les muscles *triceps* de la cuisse, parce qu'ils font serrer les cuisses l'une contre l'autre. *Voyez* TRICEPS.

DEFERENT, adject. *deferens*, ce qui porte, ou ce qui est chargé de quelque chose. Les canaux déférens sont des vaisseaux qui portent dans les vésicules séminales la semence qui a été séparée dans les testicules. Ce canal naît de l'extrémité interne, ou de la queue de l'épididyme; il marche en remontant avec les nerfs & les vaisseaux spermatiques, & entre dans la cavité du bas-ventre par l'anneau du grand

oblique. C'eſt dans cet endroit qu'il quitte les arteres & veines ſpermatiques, pour ſe jetter du côté de la veſſie; & lorſqu'il eſt arrivé à la partie poſtérieure de ſon col, il rencontre ſon ſemblable, & va parallelement avec lui, ſans pourtant communiquer enſemble. Ces deux canaux groſſiſſent conſidérablement, & ſe rétréciſſent enſuite pour s'ouvrir chacun de ſon côté dans les véſicules ſéminales.

DEGLUTITION, *deglutitio*, de *deglutire*, avaler. La néceſſité de la réparation, la ſaveur agréable des alimens, & l'appétit nous engagent à les faire paſſer vers le ventricule par l'action du goſier & de l'œſophage, aidée de l'action de la langue principalement. On a nommé cette action *déglutition*. Si les alimens ſont déſagréables, ſi on n'en a aucun beſoin, toutes les parties s'oppoſent à leur paſſage; elles entrent en convulſion, & ils ſont rejettés au-dehors.

La langue, après avoir ramaſſé les alimens de toutes les parties de la bouche, & s'en être chargée, devient un des principaux inſtrumens de la déglutition; les muſcles qui la meuvent & qui ſont attachés à ſa baſe, ceux de l'os hyoïde, avec lequel elle a des connexions, entrent en action en même tems; ils tirent ſa baſe en bas & en arriere; par ce moyen l'épiglotte eſt abaiſſée, il y a plus d'eſpace dans le goſier. Dans ce cas l'action du goſier eſt fort compliquée; les muſcles qui élevent l'os hyoïde & le larynx, portent ces parties en haut & en devant; la langue eſt appliquée contre le palais, & les alimens paſſent avec facilité vers le pharynx.

Le voile du palais ſert encore beaucoup à la déglutition; il eſt capable de beaucoup de mouvemens par l'action de ſes muſcles & de ceux des parties voiſines; il s'étend & s'éleve en formant un plan oblique qui empêche les alimens de paſſer vers les narines poſtérieures & les trompes d'Euſtache; & la luette qui eſt dans ſon milieu, forme un prolongement utile pour partager les alimens & les faire paſſer ſur les parties latérales de l'épiglotte, dont la configuration paroît propre à ce même uſage, & défend ainſi l'ouverture du larynx de toutes les ſubſtances qui pourroient s'y introduire. Le voile du palais ſe relâche enſuite, & ſe baiſſe quand les alimens ſont entrés dans le pharynx.

Le pharynx eſt la partie ſupérieure de l'œſophage; il

forme une cavité presqu'en forme d'entonnoir échancré antérieurement; il est membraneux, & extérieurement il est est recouvert d'un grand nombre de muscles.

Le relâchement du pharynx est une disposition naturelle pour recevoir les alimens; il est suffisamment dilaté par l'action de la langue & de l'os hyoïde, & se remplit aussitôt; étant ensuite irrité par la présence des alimens qui le distendent, il entre en action, il se raccourcit & se resserre par l'action de ses muscles qui s'attachent a la base du crâne & de la langue, & que l'on a regardés mal-à-propos comme propres à le dilater. Les alimens passent ensuite vers le bas du pharynx, où le muscle œsophagien dilaté d'abord, entre de même en action, & les pousse plus bas vers l'œsophage. Ce canal cylindrique, membraneux, musculeux, humecté de mucosité, dilaté de même par la présence successive des alimens, a une action de haut en bas.

Les alimens ne descendent point vers l'estomac par leur propre poids: cela peut bien y contribuer un peu; mais la déglutition dépend principalement du pharynx & de l'œsophage, qui se mettent en action quand la liqueur ou autre substance a pénétré dans leurs cavités.

Après ce court exposé, on conçoit pourquoi l'aridité des parties est un obstacle à la déglutition, & pourquoi elle est difficile ou dérangée par les maladies de la gorge; l'absence de la luette & le vice de conformation du palais.

DEJECTION, *dejectio*, évacuation des excrémens par l'anus.

DÉLIVRE. Nom de l'arriere-faix. *Voyez* ce mot.

DELTOÏDE, δελτοειδής. Nom que les Grecs ont donné au muscle triangulaire de l'épaule à cause de sa ressemblance avec le Δ ou *delta* des Grecs.

Ce muscle directement opposé au trapeze s'attache à un tiers du rebord antérieur de la clavicule vers sa portion humérale, à l'acromion & à l'épine de l'omoplate, & il s'insere par un tendon fort à la partie moyenne de l'humerus.

L'usage de ce muscle est de concourir à lever le bras.

DÉMANGEAISON, en latin *pruritus*, en grec κνησμὸς, *knismos*, sensation si vive & si inquiete dans quelque partie extérieure du corps, qu'elle nous oblige d'y porter la main pour la faire cesser par un frottement un peu rude & promptement répété.

Il paroît que le prurit consiste dans un léger ébranlement des mammelons nerveux qui ne causent d'abord qu'une sensation agréable. Si à force de se frotter on augmente la démangeaison, d'agréable qu'elle étoit elle dégénere en douleur, parce que le nerf trop tiraillé lorsqu'on se gratte, devient trop tendu & produit ensuite la cuisson.

DEMI, IE, adj. *semi*, qui contient une des portions d'un tout divisé en deux parties.

DEMI-EPINEUX du col, du dos & des lombes. *Voyez* TRANSVERSAIRE-ÉPINEUX du col, du dos & des lombes, ou VERTEBRAUX, (muscles).

DEMI-INTER-OSSEUX de l'index, du pouce. *Voyez* ANTI-THENAR & INTER-OSSEUX.

DEMI-LUNAIRE, adj. *semi-lunaris*, se dit de différentes parties que l'on a trouvé ressembler à une demi-lune ou à un demi-cercle. Les cartilages demi-lunaires ou semi-lunaires de la trachée-artere. *Voyez* TRACHÉE-ARTERE.

Les cartilages demi-lunaires du genou sont placés entre l'extrémité du femur articulée avec le tibia.

Les valvules demi-lunaires, ou semi-lunaires, ou sigmoïdes du cœur. *Voyez* CŒUR & SIGMOÏDE.

Le demi-membraneux de la jambe est un muscle long, grele & en partie aponévrotique, situé le long de la partie postérieure de la cuisse. Il est attaché à la tubérosité de l'ischion par un tendon aponévrotique, descend postérieurement le long de la cuisse & va se terminer au haut du tibia, à sa partie postérieure & interne. Il aide à flechir la jambe.

Le muscle demi-nerveux de la jambe a ses attaches fixes à la tubérosité de l'ischion, & confond ses fibres avec la longue tête du biceps environ l'espace de trois travers de doigt; il se porte ensuite le long de la partie postérieure de la cuisse & vers le côté interne du genou, au-dessus duquel il forme un tendon rond & grêle qui s'avance en s'élargissant vers le haut de la face interne du tibia, auquel endroit il se termine en se continuant jusqu'à sa crête, environ un pouce & demi au-dessous de sa tubérosité & immédiatement sous le tendon du grêle interne.

L'usage de ce muscle est de concourir à la flexion de la jambe.

Quelques-uns donnent au muscle qu'on vient de décrire le nom de *demi-tendineux*.

Le demi-orbiculaire n'eſt regardé comme un muſcle de la bouche ou des paupieres, qu'autant qu'on conſidere chaque orbiculaire composé de deux plans ſemi-orbiculaires.

DÉMONSTRATEUR, *demonſtrator*, ſe dit de celui qui fait des démonſtrations anatomiques.

M. Sabatier, Membre de l'Académie Royale de Chirurgie de Paris, donne tous les ans à l'Hôtel des Invalides de Paris un cours d'anatomie, de diſſection & d'opérations. J'ai eu l'honneur d'aſſiſter à ſes ſçavantes leçons, & je conſerverai toute ma vie pour ce grand homme l'eſtime la plus parfaite & la plus vive reconnoiſſance pour les bontés dont il m'a comblé, & pour tous les ſoins qu'il a pris afin de me faciliter l'étude de l'anatomie & le manuel des diſſections.

DÉMONSTRATION, *demonſtratio*, ſe dit de l'expoſition anatomique des différentes parties des corps animés. Il ſignifie auſſi un raiſonnement qui contient la preuve claire & invincible d'une propoſition.

DENT, *dens*, *dentis*, de *edens*, *edentis*, mangeant, parce que les dents ſervent à manger.

Les dents ſont des os d'une nature particuliere, deſtinés à briſer les alimens: elles ſervent auſſi à l'articulation de la voix.

Il faut conſiderer dans les dents la compoſition, la figure, le nombre, l'arrangement, l'ordre & le tems dans lequel elles paroiſſent, & dire un mot des accidens qui leur arrivent. On peut remarquer dans chaque dent trois parties, ſçavoir, la couronne, le collet & la racine: la couronne eſt ce qui paroît hors de la gencive, (ce nom ne convient à la rigueur qu'aux dents molaires). La racine eſt enfoncée dans l'alveole, & le collet qui eſt recouvert par la gencive tient le milieu entre les deux autres parties.

La dent eſt composée de trois ſubſtances différentes, l'une qui revêt la couronne extérieurement eſt très-compacte, très-dure, très-blanche & particuliere aux dents; elle eſt connue ſous le nom d'*émail*: la ſeconde, qui eſt d'un tiſſu moins ſerré & d'un blanc ſale, eſt de même nature que la partie compacte des autres os, quoiqu'un peu plus dure. La troiſieme ou intérieure, qu'on nomme *la bulbe de la dent*, eſt d'une ſubſtance molle.

Chaque dent reçoit par un trou, qui eſt à l'extrémité de

la racine, une petite branche d'une artere, une venule & une fibrille de nerf. Ce trou se ferme dans la vieillesse, & la dent devient alors insensible. La partie extérieure, ou plutôt l'émail, & la partie osseuse des dents ne sont pas sensibles; la sensibilité que les dents éprouvent dans l'agacement ne vient que du trémoussement qui se communique au nerf qui est dans la bulbe. Si cette bulbe vient à être découverte par la carie de la partie osseuse, on est exposé à des douleurs très-vives.

On compte communément dans les personnes qui ont atteint l'âge de vingt-cinq à vingt-huit ans trente-deux dents, seize à chaque mâchoire, sçavoir, quatre incisives à la partie antérieure de la mâchoire : ce nom leur vient de ce qu'elles sont tranchantes & servent à diviser & inciser les alimens; deux dents canines, une à chaque côté des incisives: ces dents sont un peu plus longues, plus arrondies, moins tranchantes que les premieres; elles servent à briser les corps solides & durs, on les appelle *canines* à cause de leur ressemblance avec les dents des chiens. On donne aussi aux canines supérieures le nom de dents *aillieres*, parce qu'on s'imagine qu'elles ont du rapport avec les yeux, & qu'il est dangereux pour la vue de les arracher. Ce rapport & ce danger n'ont point de fondement. Mais une chose plus à craindre, c'est en arrachant les dents molaires supérieures, d'emporter avec elles le fond de l'alveole & une lame osseuse très-fine qui garnit en cet endroit le sinus maxillaire, car dans ce cas on déchire la membrane pituitaire ; il arrive de-là une inflammation & ulcere à cette membrane ; quelquefois elle pousse par l'alveole, & il peut survenir un ulcere carcinomateux, comme on l'a vu arriver souvent.

Enfin il y a dix dents molaires, cinq de chaque côté, elles sont appellées molaires, parce qu'étant plus grosses, plus mousses & plus larges que les autres, ce sont comme autant de meules qui servent à moudre ou à broyer les alimens. Les dents incisives & canines, quelquefois aussi les quatre premieres dents molaires n'ont qu'une racine; celles qui les suivent en ont deux ou trois, & même jusqu'à quatre.

Il y a dans la figure & dans l'arrangement de ces dents un art qu'on ne sçauroit assez admirer : pour le comprendre il suffit de faire attention que la mâchoire inférieure est une

eſpece de levier dont les pointes d'appui ſont aux deux extrémités de cette mâchoire, où elles s'articulent avec les os des tempes : les alimens ſont la réſiſtance, & les muſcles qui élevent la mâchoire ſont la puiſſance. Les dents molaires qui ſont mouſſes ſont plus près du centre de mouvement, & par-là preſſent plus fortement que les autres : c'eſt pour cela que quand on veut caſſer quelque corps dur avec les dents, on le met entre les dents molaires. Les canines & les inciſives ne peuvent pas preſſer ſi fortement, puiſqu'elles ſont plus éloignées du point d'appui, mais elles ont une forme propre à percer & à trancher qui ſupplée à la force.

L'on a dit qu'il y a communément ſeize dents à chaque mâchoire : on voit cependant des perſonnes qui n'en ont jamais que vingt-huit en tout. Les enfans naiſſent ordinairement ſans aucune dent : on dit ordinairement, car on a des exemples d'enfans qui ſont venus au monde avec une, deux ou trois, & même avec quatre dents. En rapportant ici l'ordre & le tems dans leſquels les dents paroiſſent, on ſuivra la regle commune de leur éruption.

Il eſt rare que les dents commencent à pouſſer dès le quatrieme ou cinquieme mois ; comme il n'arrive guere qu'elles ne viennent qu'à onze ou douze mois, les inciſives ſortent vers le ſeptieme, huitieme ou neuvieme mois, paroiſſant alternativement une en-bas & enſuite une autre en-haut.

Quand après ce tems les dents inciſives ſont pouſſées, les enfans ſe repoſent pendant un, ou deux, ou trois mois ; & vers le onzieme ou douzieme mois les dents canines ſuccedent & viennent tantôt deux en même-tems, ce qui eſt fort laborieux, tantôt l'une après l'autre. Cela fait douze dents, dont les mâchoires de l'enfant ſe trouvent garnies à un an. Vers le ſeizieme, dix-ſeptieme ou dix-huitieme mois paroiſſent quatre dents molaires, une de chaque côté, en-bas & en-haut, ce ſont-là les ſeize dents avec leſquelles on compte pouvoir ſevrer les enfans en ſûreté, tant parce qu'ils ſont en état de prendre une nourriture plus ſolide, que parce qu'ils ſont à couvert des accidents fâcheux de la dentition, qui arrivent ordinairement à l'éruption de ces dents. Tout le monde connoît l'état où la dentition jette la plûpart des enfans : on n'en ſera pas ſurpris, ſi on fait attention que pour qu'une dent ſe montre, il faut qu'elle rompe une lame

osseuse qui recouvre l'alvéole, qu'elle perce le périoste & la gencive. Les accidens sont plus ou moins considérables suivant que ces parties sont plus ou moins fermes, & suivant qu'il y a plus ou moins de dents qui se présentent pour sortir en même-tems.

Si elles fussent venues toutes à la fois, les enfans auroient succombé à la douleur : mais l'Auteur de la nature y a pourvu en les faisant paroître à quelque tems de distance les unes des autres. Vers l'âge de deux ans il vient quatre nouvelles dents molaires : quatre autres vers la quatrieme ou cinquieme année, & encore quatre vers l'âge de sept ans, ce qui fait le nombre de vingt-huit dents avec lesquelles on vit jusqu'à l'âge de vingt, vingt-deux, ou vingt-cinq ans, quelquefois plus tard : & ensuite viennent les quatre dernieres dents molaires, qu'on nomme pour cela dents *de sagesse*. On a vu des personnes en qui ces dents ne sont venues qu'a quatre-vingts ans, & même plus tard. Il y en a en qui elles ne paroissent jamais.

Voilà le nombre des dents & l'ordre de leur sortie. On doit sçavoir que vers la huitieme, neuvieme ou dixieme année, quelquefois un peu plutôt, quelquefois un peu plus tard, les dents incisives commencent à tomber pour être remplacées par d'autres dents plus fortes, plus compactes, plus grosses, qui remplissent mieux les alvéoles, & qui par cette raison tiennent plus fortement. Ces dents qui tombent s'appellent dents *de lait*. On voit des personnes à qui les dents canines, & même les quatre premieres molaires, tombent aussi pour être remplacées par d'autres qui restent jusqu'à ce qu'elles tombent de vieillesse.

Les dents sont sujettes à beaucoup d'accidens pendant toute la vie : il arrive quelquefois aux gencives, ce qu'on appelle des *fluxions*, qui occasionnent la chûte des dents ; quelquefois les dents se carient, c'est-à-dire, se pourrissent par le vice de la limphe qui les arrose, ou par la qualité des alimens dont on fait usage. Les dents sont aussi sujettes à des secousses & à des coups qui peuvent les faire tomber. Mais outre tous ces accidens fortuits qui peuvent faire perdre les dents pendant la vie, on sçait qu'elles tombent aux vieillards : les dents saines se détachent de leurs alvéoles & tombent d'elles-mêmes, sur-tout les incisives, ce qui fait que les

mâchoires se rapprochent, le menton s'avance & s'éleve vers le nez & change prodigieusement la physionomie.

On ne sçauroit avoir trop de soin d'entretenir les dents dans la plus grande propreté, sans parler de l'agrément que procurent des dents bien blanches, de leur usage pour l'articulation parfaite de la voix, elles sont d'une nécessité presque indispensable pour la santé : tout le monde sçait qu'une des premieres conditions pour se bien porter est de bien digerer ; & pour bien digerer il faut que les alimens aient été préparés dans la bouche par la division & le broyement qu'ils éprouvent de la part des dents. L'on sçait qu'il y a des personnes âgées en qui les gencives se sont tellement durcies qu'elles sont en état de briser des alimens assez durs ; mais outre que ce cas est rare, jamais la gencive ne peut égaler les dents en dureté, & ne peut prendre leur forme, qui est d'un grand secours pour la division des alimens.

Il ne s'agit pas pour entretenir les dents de les laver avec des liqueurs fortes comme on le pratique quelquefois mal-à-propos, on a éprouvé que l'eau-forte dissout l'émail de la dent ; si on se lave donc les dents avec des liqueurs acides, vives & pénétrantes, cela ronge insensiblement l'émail, & bientôt après les dents se pourrissent ; car on sçait par expérience qu'elles se gâtent dès qu'elles cessent d'en être recouvertes. Le meilleur moyen de conserver ses dents, de les entretenir bien nettes, est de n'y laisser aucun reste d'alimens après le repas, d'être attentif à les essuyer le matin avec un simple morceau de linge propre en se levant ; par-là on enleve l'ordure qui a pu s'y attacher pendant la nuit ; on les lave ensuite avec de l'eau pure, à laquelle on ajoute de tems-en-tems quelques gouttes d'eau-de-vie.

Si de bonnes dents sont nécessaires pour se bien porter, comme on vient de le remarquer, des dents bien propres & bien blanches sont aussi une marque de bonne santé & du bon état de l'estomac : car quand la digestion ne se fait pas bien, il remonte toujours de l'estomac des vapeurs d'une mauvaise qualité qui ternissent la blancheur des dents.

Le 25 avril 1761 noble Nicolas Revel, de Lyon, Avocat en Parlement, âgé de 57 ans, vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon aux chambres de cinq livres par jour pour être traité d'un carcinome dans la bouche du côté gauche. Il étoit survenu

venu à la suite d'une dent cariée. Le carcinome augmenta de façon que le 25 avril il jettoit considérablement la joue en-dehors, & faisoit remonter les tégumens au-dessus de l'œil gauche, le nez étoit rendu difforme. On tenta d'abord les remedes généraux, ensuite les emplâtres, les différens cataplasmes, anodins, de rose, de ciguë & les pilules de ciguë. Tout sembloit aigrir le mal. Le malade, après avoir beaucoup souffert, mourut dans l'impossibilité de pouvoir rien introduire dans la bouche, tant le carcinome étoit grand, le 4 septembre de la même année.

DENTÉE, *dentata.* On a donné ce nom à la seconde vertebre du col, à cause de son apophyse en forme de dent. *Voyez* VERTEBRE.

DENTELÉ, ÉE, adj. *dentatus, a um, serratus, a, um*; se dit de certaines parties dont les côtés sont faits en forme de dents ou de petits triangles.

Le muscle grand dentelé antérieur est situé sur la partie latérale de la poitrine. Il vient postérieurement de toute la base de l'omoplate : il s'insere antérieurement aux sept vraies côtes & à la premiere des fausses par autant de portions distinctes qui ressemblent aux dents d'une scie. Ce muscle concourt à ramener l'épaule en-devant.

Le muscle petit dentelé antérieur est le même que le petit pectoral. *Voyez* PECTORAL.

Le dentelé postérieur supérieur est situé sous la portion supérieure du rhomboïde. Il part par un tendon large & mince des deux épines inférieures des vertebres du col & des trois supérieures du dos; & devenant charnu, il s'insere aux secondes, troisiemes & quatriemes côtes proche leur angle par autant d'indentations distinctes. Ce muscle aide à relever les côtes & sert à l'inspiration.

Le dentelé postérieur inférieur est situé sous la portion inférieure du grand dorsal. Il vient par un tendon large & mince qui se confond avec celui du grand dorsal, des trois épines inférieures des vertebres du dos & des deux supérieures des lombes. Ses fibres montant obliquement, deviennent charnues & s'inserent par quatre indentations à la levre inférieure des quatre dernieres côtes. Ce muscle aide à abaisser les côtes & sert à l'expiration.

DENTIFORME. On nomme ainsi l'apophyse odontoïde

de la seconde vertebre du col. *Voyez* ODONTOÏDE.

DENTITION, *dentitio*, ὀδοντοφυΐα, ὀδοντίασις, c'est la sortie naturelle des dents qui se fait en différens tems, depuis la naissance jusqu'à l'adolescence. *Voyez* DENT.

DERME, *derma*, δέρμα, de δέρω, écorcher. Ce mot signifie *la peau*

DERMATODE, δερματώδης, semblable à du cuir. On donne cette épithete à la dure-mere.

DERMO-GRAPHIE, *dermo-graphia*; c'est la partie de la somato graphie qui traite de la description de la peau.

DERMO-LOGIE, *dermo-logia*; c'est la partie de la somato-logie qui raisonne sur les usages de la peau.

DERMO-TOMIE, *dermo-tomia*, c'est la partie de la somato-tomie qui traite des préparations de la peau.

DERTRON, δέρτρον. Fœsius entend par ce mot l'épiploon ou l'abdomen, & Linden s'en sert pour désigner les intestins grêles.

DESCENDANT. Il se dit des fibres ou des muscles, ou de quelqu'autre partie que l'on suppose prendre leur origine dans une partie & se terminer dans une autre en s'éloignant du plan horizontal du corps.

L'aorte descendante, l'oblique descendant, la veine-cave descendante, &c. *Voyez* ces mots.

DESIR, *desiderium*. C'est en général le sentiment par lequel nous aspirons à quelque chose que nous n'avons pas, mais que nous souhaitons posséder.

DESIRER. *Voyez* ci-dessus.

DESMO-GRAPHIE, *desmo-graphia*, c'est la partie de la somato-graphie qui traite de la description des ligamens.

DESMO-LOGIE, *desmo-logia*, c'est la partie de la somato-logie qui raisonne sur les usages des ligamens.

DESMO-TOMIE, *desmo-tomia*, c'est la partie de la somato-tomie qui instruit de la préparation des ligamens.

DIABLE, morceau du diable. C'est le nom qu'on donne au morceau frangé des trompes de la matrice. *Voyez* TROMPES.

DIACHOREME, *diachorema*, *diachoresis*, διαχώρημα, διαχώρησις. Ce mot, selon Hyppocrate, signifie toutes sortes d'excrétions, sur-tout celles qui se font par les selles.

DIANŒE, *dianœa*, διάνοια, l'ame. Voyez AME.

DIAPHORESE, διαφόρησις, *diaphoresis*, il signifie en général toute évacuation qui peut se faire par l'habitude du corps humain, c'est-à-dire par tous les pores, tant de la peau que de la surface des parties internes exposées au contact de l'air & autres qui n'y sont pas exposées. Ainsi il comprend toute sorte de transpiration, soit celle qui se fait sous forme sensible, soit celle qui est insensible, au moyen desquelles la plus grande partie de l'humeur liscivielle est séparée du sang & des autres fluides ; & l'excrétion s'en fait hors du corps comme d'une matiere qui est réellement excrémentitielle, & qui ne pourroit pas rester mêlée avec la masse des humeurs sans la vicier & déranger par-là les fonctions. Ce mot vient du verbe διαφέρειν, *transmittere*, transmettre d'un lieu à un autre.

DIAPHRAGMATIQUE, adj. *diaphragmaticus, a, um, phrenicus, a, um*, ce qui appartient au diaphragme, ou ce qui y a rapport. Il s'applique à tous les vaisseaux qui se distribuent au diaphragme.

Les arteres & veines diaphragmatiques sont expliquées *au mot* DIAPHRAGME.

Le nerf diaphragmatique est formé de chaque côté par des branches de la seconde, de la troisieme & de la quatrieme paire cervicale. Dans quelques sujets il n'en reçoit que des deux dernieres. Il descend à côté de la carotide & devant la portion antérieure du muscle scalene pour entrer dans la poitrine, en montant sous la sou-claviere, & reçoit dans ce trajet quelques filets de l'intercostal. Ce nerf marche ensuite tout le long du péricarde, recouvert de la plevre jusqu'au diaphragme où il se perd.

Il faut observer qu'il grossit en approchant du diaphragme ; que celui du côté droit marche tout le long de la veine-cave ; & que le gauche accompagne la veine diaphragmatique qu'on ne rencontre que de ce côté. Le nerf diaphragmatique communique avec le nerf intercostal, ou grand sympathique, & avec les plexus voisins du bas-ventre.

DIAPHRAGME, de διὰ, *dia*, à travers, φράσσω, *phrasso*, je ferme, j'entoure. Le diaphragme est un muscle très-large, formant une voûte irréguliere qui tient au bord inférieur de la charpente de la poitrine, & dont toute la convexité est reçue dans cette cavité. On peut considérer dans le

diaphragme deux portions, dont il a plu aux Anatomiſtes de faire autant de muſcles, une fort large qui forme toute la voûte dont on vient de parler, on l'appelle *le grand muſcle du diaphragme*; & l'autre petite, ſituée ſur le corps des vertebres, qu'on nomme *le petit muſcle du diaphragme.* Ces deux muſcles ſe terminent à une portion aponevrotique aſſez étendue qui occupe le milieu de la voûte; on lui donne le nom de *centre tendineux du diaphragme.* Quoique cette diviſion arbitraire ne ſoit point néceſſaire, elle ne laiſſe cependant pas d'avoir ſes utilités dans la deſcription du diaphragme.

Le grand muſcle du diaphragme naît du bord inférieur de la charpente de la poitrine, c'eſt-à-dire du ſternum, des dernieres vraies côtes, de toutes les fauſſes & des vertebres. Les fibres charnues qui le compoſent ſe portent en maniere de rayons vers le centre tendineux qui les reçoit; cette aponevroſe mitoyenne du diaphragme eſt fort large, mais très-irréguliere; elle répond ordinairement à toute l'adhérence du foie & à celle du péricarde; elle eſt percée du côté droit pour le paſſage de la veine-cave.

Le petit muſcle du diaphragme eſt tout ſitué ſur le corps des vertebres, les fibres qui le compoſent ſont ramaſſées & lui donnent une épaiſſeur conſidérable; le paſſage de l'aorte forme un écartement très-remarquable vers le milieu de ce muſcle & le diviſe inférieurement en deux portions, qui ont leurs attaches aux vertebres des lombes, & dont la droite eſt la plus conſidérable, parce que l'aorte eſt un peu à gauche; on donne à ces portions le nom de *jambes*: la droite, qui eſt non-ſeulement la plus groſſe, mais encore la plus longue, tient au corps des quatre vertebres ſupérieures des lombes par autant d'expanſions tendineuſes très-fortes: la gauche naît des trois vertebres ſupérieures lombaires de la même maniere que la précédente; les fibres de ces deux portions ſe croiſent au-deſſus de l'aorte & embraſſent cette artere de maniere que ſes battemens ne ſçauroient produire un plus grand écartement; ces deux portions réunies au-deſſus de l'aorte ſouffrent à quelques lignes un autre écartement pour le paſſage de l'œſophage qu'elles embraſſent à peu-près de la même façon, pour s'inſérer enſuite à la portion aponévrotique mitoyenne qui reçoit toutes les fibres rayonnées du grand muſcle. Il faut remarquer que le petit muſcle du

diaphragme forme un plan continu avec les fibres inférieures du grand, qui ont leurs attaches à la premiere vertebre des lombes, de sorte qu'on doit considerer dans le diaphragme, composé des deux muscles dont on vient de parler, trois ouvertures, dont la plus supérieure laisse passer la veine-cave; la seconde reçoit l'œsophage avec les deux troncs de la huitieme paire, & la troisieme est pour l'aorte : cette derniere donne aussi passage au principe de l'asigos & au canal torachique. Le diaphragme est encore percé de chaque côté par les deux branches du nerf intercostal.

Le diaphragme qui est recouvert du côté de la poitrine par la plevre, & du côté du bas-ventre par le péritoine, est le principal muscle de la respiration : il s'applanit dans son état de contraction, & augmente par conséquent la cavité de la poitrine en repoussant les visceres du bas-ventre : ils contrebalancent l'action des muscles intercostaux par rapport aux dernieres côtes; ce muscle doit être enfin regardé comme une puissance qui agit sur l'estomac & tous les visceres du bas-ventre, qui sert à la digestion, qui donne du mouvement au chile & aide aux secrétions. On a dit que le centre nerveux ne descendoit point à cause de ses attaches au médiastin ; mais il est aisé d'observer le contraire dans l'ouverture des animaux vivans.

Le diaphragme reçoit des arteres qui viennent de l'aorte, des mammaires internes, des dernieres intercostales, des lombaires ; ses veines vont se rendre à la veine-cave ou aux vaisseaux les plus voisins qu'elle reçoit : ses principaux nerfs sont les diaphragmatiques, qui sont formés par les paires cervicales ; il en reçoit encore de l'intercostal, de la paire vague, des dernieres paires dorsales & des lombaires.

Le diaphragme du cerveau, c'est la faulx de la dure-mere.

DIAPNOE, διαπνοή, de διαπνέω, transpirer, transpiration.

DIARTHROSE, *diarthrosis*, espece d'articulation ou d'assemblage des os un peu relâchée, & dans laquelle les pieces articulées sont mobiles. Ce mot vient de διὰ, *par*, séparément, & de ἄρθρον, *artron*, *articulation*, jointure.

On la divise en énarthrose, arthrodie & gynglime. *Voyez* ces mots & *le mot* ARTICULATION.

La diarthrose synartrodiale, que l'on appelle aussi *amphiartrose*, est une espece d'articulation neutre ou douteuse. Elle

n'eſt pas tout-à-fait diarthroſe, parce qu'elle n'a pas un mouvement manifeſte ; ni tout-à-fait ſynarthroſe, parce qu'elle n'eſt pas tout-à-fait immobile. Telle eſt l'articulation des vertebres, des côtes.

DIASPHAGE, διασφαγη. Ce mot ſignifie un intervalle entre deux rochers. Mais Hyppocrate s'en ſert pour exprimer l'intervalle ou la diſtance qui eſt entre les deux rameaux d'une même veine.

DIASPHYXE, *diaſphyxis*, διασφυγις, de σφύζω, je frappe. Pulſation d'une artere.

DIASTASE, *diaſtaſis*, διαστασις, de διμι, ſéparer, ſéparation. Il ſignifie l'intervalle qui eſt entre le cubitus & le radius, ou entre le tibia & le péroné.

Il ſignifie auſſi diaſtole quand on l'emploie relativement au pouls.

DIASTOLE, διαστολη, c'eſt un terme grec formé du verbe διαστελλειν, *dilatare*, dilater, ouvrir, ſéparer, employé pour ſignifier la dilatation, la diſtenſion d'un vaiſſeau, d'une partie cave quelconque dans le corps humain, de laquelle les parois s'écartent en tous ſens pour en augmenter la cavité. C'eſt pour exprimer ce changement que l'on dit du cœur, des arteres, des oreillettes, des membranes du cerveau, &c. que ces organes ſont ſuſceptibles de ſe dilater, qu'ils ſe dilatent de telle maniere dans tel tems. On dit auſſi qu'ils ont un mouvement de ſyſtole ou de contraction, & que ces deux mouvemens alternatifs entretiennent la vie de l'animal.

DIASTHESME, *diatheſmos*, διαθεσμος. Il ſignifie diaphyſe. *Voyez* DIAPHYSE.

DIAZOME, *diazoma*, διαζωμα, le diaphragme.

DICHASTERES, διχαστηρες. Les dents inciſives.

DICTYOÏDES, δικτυοειδης, de δικτυον, un filet, c'eſt le nom qu'on donne au *rete mirabile*. Voyez *ce mot*.

DIDYMES, *didymi*, διδυμοι, c'eſt-à-dire *jemeaux*, ou *jumeaux*. On donne ce nom aux teſticules & à deux éminences du cerveau appellées *teſtes*.

DIEMERBROEK, (le cervical deſcendant de Diemerbroek). Diemerbroek profeſſa l'Anatomie dans l'Univerſité d'Utrecht. Il a donné une anatomie du corps humain. Le muſcle petit tranſverſaire du col s'appelle autrement le *cervical deſcendant* de Diemerbroek.

DIETE, *διαιτα*, *διαιτημα*, *diæta*, *victûs ratio*, maniere de vivre. C'est en général une maniere d'uſer avec ordre de tout ce qui est indiſpenſablement nécessaire pour la vie animale soit en ſanté soit en maladie.

DIEXODES, *diexodos*, *διεξοδος*, de *δια* & *εξοδος*, est le chemin par lequel une chose paſſe. Il ſignifie dans Hyppocrate la deſcente ou ſortie des excrémens par l'anus.

DIFFLATION, *difflatio*, tranſpiration.

DIGASTRIQUE, nom de deux muſcles ainſi appellés parce qu'ils ont deux ventres. Le mot vient de *δις*, *deux fois*, & de *γαστηρ*, *ventre*.

Le digaſtrique de la mâchoire inférieure est d'abord charnu en partant de la rainure qui est à la partie latérale interne de l'apophyſe maſtoïde ; & deſcendant vers le larynx il devient tendineux & paſſe à travers le ſtylohyoïdien & une membrane qui est attachée à l'os hyoïde. Alors il redevient encore charnu & il remonte vers le milieu du bord inférieur de la mâchoire inférieure où il prend ſon inſertion ; il est quelquefois accompagné d'un plan de fibres qui s'attache a la partie ſupérieure de l'os hyoïde.

Le 30 décembre 1763, en diſſéquant à l'hôtel des Invalides de Paris je trouvai au muſcle digaſtrique de la mâchoire inférieure deux hépatations ou deux branches bien formées, plus minces, mais plus larges que les deux autres corps charnus de ce muſcle. Il y en avoit une inférieure & l'autre ſupérieure ; mais la partie charnue de ces deux branches venoit ſe porter juſqu'à la partie moyenne du mylo-hyoïdien, & les portions tendineuſes ſortoient du tendon du muſcle digaſtrique gauche.

Le digaſtrique de la tête est un muſcle plus ou moins diſtinct, ſitué à la partie moyenne & poſtérieure du col. Il s'attache aux apophyſes tranſverſes de la troiſieme, quatrieme, cinquieme & ſixieme, & quelquefois à la quatrieme juſqu'à la ſeptieme vertebre entre le long dorſal & l'épineux du dos. Ces quatre plans de fibres ſe réuniſſent & forment une eſpece de ventre, ſitué le long de la partie interne & inférieure du complexus. Ces fibres charnues deviennent peu-à-peu tendineuſes, puis charnues & s'inſerent à côté de la tubéroſité de l'occipital au-deſſous du trapeze.

DIGERER. *Voyez* DIGESTION.

DIGESTEUR. C'eſt un inſtrument ou un moyen artificiel qui ſert à digerer ou à diſſoudre les mêts hors de l'eſtomac & ſuivant une voie analogue à celle de la digeſtion des animaux.

DIGESTION, *digeſtio*. Nous ne parlerons pas ici de la premiere digeſtion appellée *maſtication* (voyez ce mot), ni de la déglutition dont nous parlons dans ſon article. Mais il s'agit ici de la digeſtion proprement dite, c'eſt-à-dire celle qui s'opere dans l'eſtomac & dans les inteſtins; & pour ne pas faire de répétition, nous renvoyons la deſcription de ces organes & des ſucs qui leur ſont propres chacun à leurs articles. *Voyez* ESTOMAC, INTESTINS, BILE, SUC GASTRIQUE, PANCRÉATIQUE, INTESTINAL, &c.

La digeſtion eſt une fonction naturelle dont l'effet le plus ſenſible eſt le changement des alimens en chyle & en gros excrémens; changement opéré principalement dans l'eſtomac & dans les inteſtins.

Comme les alimens ſéjournent dans l'eſtomac, comme ils y reçoivent une préparation particuliere, & qu'ils en ſortent entierement changés, on a regardé l'eſtomac comme le lieu principal de la digeſtion, quoique cependant elle ne ſoit accomplie que dans les inteſtins.

L'action du ventricule contribue beaucoup à la digeſtion; les maladies de ce viſcere le démontrent. Mais comment cette action opere-t-elle ſur les alimens pour les changer? Il faut avoir égard à toutes les fonctions du ventricule, examiner ſi elles concourent à une même action en même-tems, ou ſi elles ont ſeulement lieu dans des circonſtances particulieres.

Les anciens croyoient que l'eſtomac changeoit & digeroit les alimens par une faculté concoctrice; les modernes n'ont pas adopté cette faculté imaginaire, ils ont eu plus d'égards aux actions des parties, & on peut réduire leurs ſentimens ſur l'action du ventricule à quatre principaux, la fermentation, la pourriture, la trituration & la diſſolution. Quelques auteurs ont admis dans l'eſtomac des ſubſtances propres à exciter une fermentation capable de décompoſer les alimens & de les changer en chyle. Si on entend par fermentation un mouvement tumultueux, ſemblable à celui qui arrive par le mêlange d'un acide & d'un alcali, on ne trouve dans l'eſtomac aucune matiere qui ait l'un de ces caracteres, & dans

ce ſens elle ne peut avoir lieu ; mais ſi l'on entend par fermentation un mouvement ſpontané qui ſoit la ſuite du ſéjour & de la macération des alimens dans un lieu chaud & humide, nous conviendrons que les alimens dont nous uſons peuvent éprouver ce mouvement. Quand on mange peu & que la digeſtion ſe fait bien, on apperçoit à peine aucune marque de cette ſaveur aigre qui ſe fait ſentir quand on rejette les alimens pris en trop grande quantité, & qui eſt la preuve d'un mouvement ſpontané commençant.

Le mouvement ſpontané eſt utile pour procurer une diſſolution parfaite des ſucs qui forment le chyle ; il ceſſe lorſque le ſuc de l'eſtomac pénetre les alimens, & s'il arrive un certain dégré de fermentation, il y a alors des rapports preſque ardens & des indigeſtions ; d'ailleurs le changement dépend ſouvent de la nature des alimens dont on uſe.

Les alimens en ſéjournant dans l'eſtomac prennent une odeur aigre & aſſez forte ; & comme cette odeur eſt la ſuite d'un mouvement ſpontané, on a cru que la pourriture étoit plus propre à décompoſer les alimens & à opérer la digeſtion. Les viandes dont nous uſons tendent à la vérité à la pourriture par un léger mouvement ſpontané ; mais l'action de l'eſtomac & la filtration continuelle des nouveaux ſucs empêchent une putréfaction parfaite. Elle ſeroit nuiſible ſi elle avoit lieu, & on peut remarquer que quand on uſe d'alimens qui ſont atteints de pourriture, on éprouve des nauſées, des vomiſſemens, des douleurs de colique, des indigeſtions & des ardeurs d'entrailles. La pourriture n'eſt donc pas un des agens de la digeſtion dans l'eſtomac, & elle ne peut avoir lieu ſans être nuiſible ; il n'en eſt pas de même d'une légere diſpoſition à la pourriture par un mouvement ſpontané, elle peut être utile pour une digeſtion parfaite.

Ceux qui ont eu égard à l'action des ſolides ont penſé que les alimens éprouvoient de la part de l'eſtomac une action particuliere & une trituration. On ne peut reconnoître dans le ventricule une action aſſez forte pour triturer & broyer les alimens, & dès-lors il n'y a point de trituration, à moins qu'on ne donne ce nom aux mouvemens continuels que ce viſcere a ſur ce qu'il contient, & qui ſont aidés par l'action du diaphragme, des muſcles & de l'abdomen, des gros vaiſſeaux & des viſceres voiſins. Cette action organique

fait passer les alimens dans les intestins, elle empêche leur séjour, elle les attendrit peu-à peu en les pressant; elle sert à les mieux pénétrer des liqueurs, & elle les dispose à l'expression des sucs qui doivent former le chyle. Cette action, quoique médiocre, aide beaucoup a la digestion des alimens solides, & elle doit être aidée par d'autres causes.

Quelques Auteurs ayant égard seulement aux liqueurs continuellement filtrées dans l'estomac & dans les intestins, ont cru devoir négliger la trituration, & attribuer plutôt la digestion à la dissolution des alimens par ces liqueurs. On ne peut douter qu'elles ne servent a dissoudre, a attendrir & à macérer les alimens; le suc gastrique est fort analogue a la salive, un peu de bile peut même remonter par le pylore pour aider son action sur les parties grasses des alimens; ainsi ces liqueurs servent à la digestion en pénétrant les alimens, & ce seroit à tort qu'on leur supposeroit une qualité fort active.

Ce qui vient d'être dit peut servir à faire connoître que la digestion est une fonction composée qui a besoin du concours de plusieurs causes; & si on examine ce qui se passe dans l'estomac, on verra 1°. que les alimens sont enfermés dans un lieu chaud & humide, où ils sont pénétrés par les sucs de l'estomac & par la salive. 2°. Ils y éprouvent un mouvement spontané par lequel il tendroient selon leur nature a fermenter, à s'aigrir, à s'alkaliser ou se pourrir, si l'action des parties & le renouvellement des liqueurs n'empêchoient ces changemens. 3°. L'air avalé & mêlé avec les alimens & celui qui y est contenu se développe par la chaleur & l'humidité, & en se dégageant il aide la désunion des substances alimentaires; l'air revient souvent dans la bouche quand on a trop mangé, il distend l'estomac dans le tems de la digestion, il est donc un des agens nécessaires pour l'opérer. 4°. L'action de l'estomac y contribue beaucoup, ses fibres irritées par la présence des alimens tendent à la contraction, elles agissent sur les alimens & les poussent vers le pylore; &, si cette action est empêchée par une trop grande distension, les alimens séjournent & s'y conservent presque sans se digérer. L'action du diaphragme, des muscles, du bas-ventre & des viscères aident encore celle du ventricule.

Les alimens ayant éprouvé l'action de ces différentes causes

se réduisent en une pâte molle & fluide, qui est déterminée peu-à-peu par la pression simultanée de toutes les parties vers le pylore, & de-là dans les intestins, où elle subit les derniers changemens.

Les alimens ayant passé de l'estomac dans le duodenum, ils séjournent dans sa cavité, ils y sont pénétrés par la bile & le suc pancréatique, & l'action des muscles du bas-ventre, du diaphragme, des visceres & de l'intestin même contribue au mêlange parfait de ces liqueurs avec les alimens, & y produit des changemens qui les disposent à fournir le chyle par la moindre pression qu'ils éprouvent en parcourant le canal intestinal.

Ce canal a-t-il une action particuliere, ou son action dépend-elle de l'action des muscles du bas-ventre & du diaphragme? on ne peut douter que ce canal ait un action propre: il a des fibres musculaires qui tendent à la contraction; étant irritées par la présence des alimens ou de l'air, sa longueur & son diametre doivent être diminués par la contraction de ces fibres; les intestins irrités sur un animal vivant donnent des signes de contraction, & le mouvement qui en résulte quand il se fait du pylore vers l'anus est nommé péristaltique.

L'action des fibres longitudinales tend à redresser le canal & peut fournir par-là au chyle plus de facilité pour passer dans les vaisseaux lactés, elle tend à redresser l'action des fibres circulaires, & diminuant son diametre, procure l'expression du chyle. Cette action se passant successivement d'une partie à une autre excite la sécrétion du suc intestinal, fait avancer les alimens sur lesquels elle agit & chasse en avant le résidu des matieres; elle est aidée par l'action de toutes les parties voisines.

Quoiqu'il y ait dans les intestins un mouvement de haut en-bas, il ne paroît pas qu'il y ait un mouvement contraire; ce mouvement répugne à la structure des parties, & il n'a lieu que par l'action convulsive des muscles du bas-ventre qui font remonter les alimens vers le ventricule; quelques obstacles dans le canal intestinal peuvent encore y donner lieu.

Les alimens en parcourant le canal intestinal éprouvent son action dans chaque partie; la membrane interne ridée

les retient un peu, ils sont plus pressés. Le suc intestinal est filtré avec d'autant plus d'abondance ; la présence de la bile & du suc pancréatique produit un léger mouvement spontané par lequel l'air se dégage, les alimens sont réduits en pulpe de couleur cendrée blanchâtre, & le chyle s'en sépare facilement.

La pulpe alimentaire étant continuellement pressée, les sucs gras & gélatineux battus avec l'huile & l'eau prennent une forme commune, ils blanchissent comme de l'émulsion ; les sucs gras prennent particulierement la forme de globules, & les sucs gélatineux dissous dans les liqueurs acqueuses servent de véhicule au chyle ; cette opération naturelle est nommée chylification.

Si on considere le chyle, on voit que c'est un suc blanc, doux, oléagineux & aqueux, exprimé des alimens avec lesquels il conserve quelques rapports, & qui paroît avoir de l'analogie avec le lait. En l'examinant au microscope on y découvre un véhicule aqueux qui forme sa plus grande partie, des molécules jaunâtres, enfin des globules transparens & huileux.

L'examen des substances végétales & animales dont nous usons fait voir qu'elles sont très-propres à former le chyle ; lorsqu'elles ont été mâchées, atténuées, pénétrées par les différentes liqueurs, elles fournissent par expression un suc blanc qui paroît encore plus blanc en avançant dans les vaisseaux lactés. Ce suc est ensuite changé par l'action des vaisseaux, & il devient la matiere de la nourriture & de toutes les filtrations.

L'action du canal intestinal & de toutes les parties sur les alimens est encore utile pour le passage du chyle dans les vaisseaux lactés, dont les orifices très-étroits sont continuellement ouverts dans l'intérieur du veloûté. Ces vaisseaux valvulaires devenus ensuite plus considérables, vont s'aboucher aux glandes du mésentere, d'où ils sortent plus gros & en plus petit nombre, pour aller se terminer au réservoir du chyle.

Le mouvement du chyle dans ces vaisseaux se fait des intestins vers le réservoir, & il paroît dépendre principalement de l'action propre de ces vaisseaux qui prennent les liqueurs par résorbtion, & qui tendent à se vuider, quoique l'animal soit mort.

Le chyle entré dans les vaisseaux lactés, ne peut revenir sur lui-même, les valvules s'y opposent. Celui qui entre continuellement, sert à la progression de celui qui est déja entré ; & l'action des vaisseaux, aidée de celle des arteres voisines, le fait avancer vers le réservoir.

Les matieres grossieres ne peuvent pénétrer les orifices étroits de ces vaisseaux ; les matieres âcres les resserrent : d'où il suit que l'action des remedes irritans se passe dans le canal intestinal, & qu'ils n'entrent point, ou du moins en petite quantité, dans l'intérieur du corps. On peut cependant excepter certaines substances qui pénetrent par leur figure ou par leur poids, comme le mercure, &c.

Les veines mésentériques paroissent aussi propres à pomper une partie des fluides contenus dans les premieres voies.

Le chyle, en traversant les glandes du mésentere, y est délayé & mêlé avec la liqueur qui suinte dans les glandes spongieuses ; de-là il passe dans le réservoir & dans le canal thorachique, situé sur le corps des vertebres du dos, entre la veine azygos & l'aorte ; & parvenu au haut de la poitrine, il gagne la partie postérieure de l'œsophage, & se contournant un peu, il va déposer le chyle dans la veine souclaviere gauche, avec laquelle il s'abouche par le moyen d'une valvule disposée de façon que le sang ne peut y pénétrer.

La disposition des valvules de ce canal, l'action des vaisseaux voisins, la pression latérale d'un des piliers du diaphragme & de l'aorte, le mouvement du poumon & des arteres intercostales, enfin l'action propre du canal, font remonter la liqueur contre son propre poids.

Lorsque les vaisseaux lactés ne servent plus au transport du chyle, ils donnent passage à la lymphe.

Le résidu des alimens, composé de parties grossieres, tenaces & fibreuses, que la mastication & la macération n'ont pu diviser, d'une portion de bile dégénérée & devenue fétide par son séjour & par la chaleur, & d'un peu de mucus, est porté, après l'expression du chyle, vers les gros intestins pour être ensuite expulsé.

L'air paroît beaucoup contribuer à la progression du résidu des alimens vers l'anus ; les intestins en sont toujours remplis ; & comme ils forment des tuyaux coudés, dans lesquels

les alimens montent & descendent alternativement, ils surpasseroient difficilement ces obstacles, si l'air n'y contribuoit. Cet air tend naturellement vers le bas, & il ne sort qu'après avoir poussé le résidu des alimens dans le rectum.

Les gros intestins different des greles, 1°. par la tunique musculaire, dont les fibres longitudinales sont réunies en trois bandes disposées latéralement, excepté au rectum; 2°. les membranes nerveuses & veloûtées forment intérieurement des rides plus grandes & des especes de poches qui retardent le cours des matieres, & les empêchent de revenir; 3°. il y a, au-dessous de la membrane interne, des glandes solitaires qui fournissent une humeur maqueuse, particulierement vers le rectum. Ils ont peu de vaisseaux lactés; il y en a cependant assez pour que l'on puisse nourrir quelqu'un par cette voie avec des lavemens nourrissans: les veines peuvent aussi y contribuer. Ces intestins sont moins sensibles que les intestins greles.

La masse des alimens parcourt lentement les gros intestins; le chyle en est séparé autant qu'il est possible, & le résidu devient fétide, se pourrit, se durcit, & se moule sur la figure de l'intestin.

Ce résidu, après avoir un peu séjourné dans le cœcum & dans le commencement du colon, remonte par l'action des parties, & particulierement par celle des fibres longitudinales; & après avoir passé de cellules en cellules, va s'amasser dans l'intestin rectum, où il se met en masse. Le mouvement de contraction du colon se fait appercevoir dans les douleurs de colique. Les matieres fécales, parvenues dans le rectum plus large, plus épais, susceptible de beaucoup de dilatation, recouvert d'un enduit muqueux, froncé dans son extrémité, terminé par des fibres circulaires, séjournent dans sa cavité, jusqu'à ce que leur quantité & l'irritation qui en résulte, avertissent de la nécessité de les déposer. Alors les muscles du bas-ventre & le diaphragme aident l'action du rectum; l'anus relâché & comme forcé, le mucus facilite le passage, & les excrémens pressés sont expulsés. Après cette expulsion, l'action des parties cesse, la membrane interne se resserre par sa contractilité, & les sphyncters avec les releveurs resserrent l'anus & empêchent une continuelle issue des matieres. Si on fait

effort pour résister à l'irritation du rectum, il arrive alors de la part de cet intestin une action si forte, que la résistance des sphyncters est vaincue, & les excrémens sortent involontairement. Cette nécessité est utile pour prévenir un long séjour des excrémens & leur dureté qui pourroit avoir lieu au point d'empêcher leur issue, ou de procurer le déchirement des parties.

Les matieres fécales sont le résidu des parties solides des alimens pénétrés de bile, du suc pancréatique & du suc intestinal; elles tendent à la pourriture; & plus la bile sera âcre, plus les excrémens auront d'odeur & se déposeront avec facilité.

Quand la digestion est bien faite, les matieres sont plus solides & en moindre quantité, & réciproquement.

DIGITAL, LE, *digitalis, le*: qui a de la ressemblance aux doigts.

M. Disdier donne le nom de *digitale* à l'apophyse coracoïde de l'omoplate, parce qu'elle a la figure d'un doigt courbé.

Les empreintes digitales de l'os coronal sont dans la face interne de cet os, des enfoncemens inégaux, semblables à ceux qui résulteroient de l'impression de l'extrémité des doigts sur la cire molle.

DIGITATION, terme dont on se sert pour exprimer la maniere dont deux muscles dentelés par leur extrémité opposée s'endentent l'un dans l'autre, à-peu près de même que les doigts des deux mains, lorsqu'on les place les uns entre les autres.

Il y a plusieurs muscles du col, dont les attaches sont par digitations aux apophyses, soit transverses, soit épineuses des vertebres.

DILATATEUR, qui dilate, qui tend à donner du large. On a donné ce nom à quelques muscles.

Le muscle dilatateur antérieur du larynx naît de la partie antérieure du cartilage cricoïde; & se portant obliquement, en s'éloignant de son semblable, vers le thyroïde, il s'insere au bord voisin de ce cartilage. Ce muscle porte le thyroïde en devant, & alonge par conséquent la glotte.

Le dilatateur postérieur du larynx naît de la face postérieure de la grande apophyse du cartilage cricoïde, & se

porte obliquement vers la pointe inférieure de l'angle que forment les faces latérales & postérieures du cartilage aryténoïde. Ce muscle & son semblable éloignent les aryténoïdes du thyroïde, & donnent plus de largeur à la glotte, en écartant les deux arythénoïdes.

DILATATION, *dilatatio*, ευρυσμὸς, ανευρυσμὸς, διευρυσμὸς. Dans l'œconomie animale, c'est la même chose que diastole. *Voyez* ce mot.

DIONYSISQUES, *dionysisci*, διονυσισκοι. Ce sont deux éminences osseuses, situées auprès des tempes, que l'on appelle κεραῖα, cornes, de Διόνυσος, Bacchus, que les Poëtes représentent avec des cornes.

DIOSCURES, *dioscuri*, διόσκοι. Cassius Prob. donne ce nom aux parotides, à cause que, selon lui, elles prognostiquent la guérison d'une maladie aiguë, comme l'apparition des *Dioscures* ou de Castor & Pollux présageoit le beau tems aux Matelots.

DIPLOÉ, διπλὸη, de διπλους, *diplous*, double, en latin *meditullium*. Le diploé est une substance spongieuse, qui sépare les deux tables du crâne, & forme avec elles le crâne.

La substance du diploé étant spongieuse, s'imbibe aisément du sang, & se trouve partagée en une infinité de petites cellules de différentes grandeurs, qui reçoivent les petites branches des arteres de la dure-mere, & donnent issue aux petites veines qui vont se rendre dans ses sinus.

DIPSE, διψα. Ce mot signifie soif. *Voyez* SOIF.

DIRECTION, *directio*. Il se dit de la marche d'une fibre ou d'un muscle, par rapport aux différens plans du corps.

DISCOIDES, δισκοιδης: qui est rond comme un disque. Aëtius donne cette épithete au crystallin.

DISSECTION. Ce mot, pris dans son sens particulier, se dit d'une opération d'anatomie, par laquelle on divise, au moyen de différens instrumens propres à cet effet, les parties solides des corps animés dans des cadavres propres à ces usages, pour les considérer chacune à part : d'où il suit que la dissection a deux parties, la préparation qui doit suivre l'examen, & la séparation. L'examen est une recherche exacte & une étude réfléchie de tout ce qui appartient

partient aux différentes parties du corps humain. Cet examen a pour objet la situation de ces parties, leur figure, leur couleur, leur grandeur, leur surface, leurs bords, leurs angles, leur sommet, leur division, leur connexion, leur tissu, leur structure, leur distinction, leur nombre, &c.

Le but des dissections est différent, suivant les différentes personnes qui les pratiquent, les unes ne cherchant qu'à s'instruire, & d'autres à porter plus loin les connoissances acquises sur les parties solides. La fin des dissections doit être, ou de se procurer des moyens plus sûrs pour connoître les maladies, ou au moins d'entendre mieux le jeu & la méchanique des parties solides que l'on disseque. La dissection considérée sous ces deux points de vue, demande différentes connoissances sur l'état le plus ordinaire des parties, sur les variétés dont elles sont susceptibles, les especes de monstruosités dans lesquelles elles dégénerent, la maniere dont elles sont affectées dans les maladies.

Des instrumens dont on se sert dans la dissection, les uns sont pour faire appercevoir les parties invisibles à la simple vue, tels que le microscope, la loupe, &c. les autres sont destinés aux operations, tels sont les scalpels, les ciseaux, les pinces, les errines, les seringues à injection, les chalumeaux, le névrotome, les tenailles, l'éteau, le maillet, les cloux, le foret, les limes, les scies & plusieurs autres.

Au mot MYOTOMIE, on a donné la maniere de préparer les muscles; au mot INJECTION, on a parlé des moyens faciles d'injecter; & au mot OUVERTURE, on a donné la méthode d'ouvrir les cadavres : ici on expliquera les moyens de préparer les autres parties du corps humain.

De la maniere de préparer la peau.

La peau est la membrane qui recouvre toutes les parties du corps. Les quatre membranes qui la composent peuvent se préparer de maniere à les rendre toutes sensibles.

L'épiderme qui est la premiere, se sépare par différens moyens : telles sont la chaleur, la macération, la corruption, &c. La maniere la plus prompte pour le séparer, c'est la brûlure. Pour cet effet, on trempe la partie dont

on veut séparer cette membrane, dans de l'eau bouillante; & on la retire un moment après : alors on voit que l'épiderme se sépare de lui-même.

Si on veut en séparer une grande partie dans tout son entier, on étendra la peau bien dégraissée sur une planche, l'épiderme étant en dehors; on plongera le tout dans l'eau bouillante, laquelle détachera l'épiderme & le corps muqueux de la peau, de telle sorte qu'on les pourra séparer facilement avec le manche d'un scapel émoussé, qu'on séparera ensuite la cuticule d'avec le corps réticulaire, de la même façon que nous venons de dire; si l'on veut, on laisse ces deux parties encore attachées à une partie de la peau.

Pour détacher l'épiderme par la putréfaction d'avec les parties qui sont au-dessous, on n'a qu'à garder long-tems le Sujet : alors souvent les ongles se détachent avec la cuticule.

A l'égard de la membrane mammillaire, elle est si adhérente à la peau, qu'on ne sçauroit la détacher; mais on l'apperçoit sensiblement aux extrémités des doigts de la main, lorsqu'on a ôté l'épiderme & le corps muqueux. On la voit encore mieux sur la surface de la langue, & sur-tout sur celle du bœuf, après qu'on l'a fait bouillir.

Outre ce que nous venons de dire, on peut passer la peau humaine, de même que celle des autres animaux, & la conserver avec toutes ses parties.

Lorsqu'on veut conserver la peau de cette façon, soit injectée ou non, on a soin d'ôter toute la graisse; ensuite on fait une lessive avec deux livres ou plus de sel commun, quatre onces de vitriol romain, & huit onces d'alun. Vous faites fondre le tout dans une quantité suffisante d'eau qui soit presque bouillante. La lessive étant faite, on y plonge la quantité de peau qu'on s'est proposé de passer. On l'agite pendant l'espace d'une demi heure, après quoi on la laisse tremper vingt-quatre heures dans la même eau; ensuite vous la changez d'eau, pour la faire retremper dans une nouvelle lessive pareille à la premiere, & avec les mêmes précautions. Vous connoissez que cette peau est passée en soufflant dessus. Si elle blanchit c'est une preuve qu'elle est passée. On la laisse cependant encore deux jours dans la lessive, après quoi on l'expose à l'air dans le tems qu'il fait un beau

soleil, évitant que les rayons ne donnent dessus pendant qu'elle séchera. On aura soin de lui donner la forme qu'on voudra qu'elle prenne.

A l'égard de la membrane cellulaire, on ne peut la conserver que lorsqu'elle est détendue par le moyen de l'air & qu'elle est dépourvue de presque toute sa graisse. La partie la plus ptopre pour cette préparation est la membrane qui revêt le scrotum, connue sous le nom de *dartos*.

Préparation des parties contenues dans le bas-ventre.

Préparation du péritoine.

Après avoir disséqué les muscles du bas-ventre de la maniere qu'on l'a enseigné, on détachera ses muscles, & principalement le transverse qui se trouve très-adhérent au péritoine, & sur-tout par sa partie aponévrotique : observant de ne point percer le péritoine. Vous dégagerez ensuite les vaisseaux umbilicaux, qui sont chacun dans autant de replis de ce sac membraneux, & les visceres qui se trouvent hors du sac du péritoine, tels que les reins, les capsules atrabilaires, &c. qui sont aussi enveloppés de son tissu cellulaire. Toutes ces parties étant mises à découvert, on les rendra les plus apparentes qu'il sera possible, en ôtant le tissu cellulaire dont on vient de parler, observant de conserver tous les différens prolongemens que le péritoine produit, & sur-tout ceux qui sortent du ventre par les anneaux, & ceux qui passent sous les arcades crurales. Enfin, si on veut suivre tous les différens replis que le péritoine produit du côté de son intérieur, on peut alors, en prenant beaucoup d'attention & de patience, démontrer que tous les visceres de l'abdomen sont hors du sac du péritoine.

La maniere d'examiner la situation des principaux visceres du bas-ventre, qui se trouvent renfermés dans le péritoine.

La préparation du péritoine étant faite, on procede à l'ouverture de ce sac, par laquelle on découvre tous les visceres du bas-ventre qui y sont contenus.

L'épiploon eſt la premiere partie qui ſe préſente alors.

Après que l'on a examiné ſa figure, ſa grandeur & ſa poſition, on peut le ſouffler pour en montrer les deux lames, ce qui ſe fait au moyen d'un chalumeau que vous gliſſez derriere la veine-porte, dans une ouverture qui, après avoir communiqué dans le petit épiploon, paſſe juſqu'au grand; de façon que le grand & le petit épiploon ſe trouvent gonflés, lorſqu'on y a inſinué de l'air.

Après l'examen de l'épiploon, on viendra à celui de l'eſtomac. Cet exâmen conſiſte à obſerver ſa vraie figure, ſa ſituation, ſes orifices, ſes connexions, & les différentes parties dont ce viſcere ſe trouve compoſé. On conſidérera enſuite l'inteſtin duodenum, qui ſe trouve en partie caché par le colon qu'il faudra détacher & ſoulever un peu pour voir la poſition du duodenum; ſes courbures, & l'endroit où il ſe termine. On n'oubliera pas de remarquer l'eſpace triangulaire, dans lequel preſque tout cet inteſtin ſe trouve logé. Enfin on obſervera ſes tuniques, les embouchures du conduit cholidoque & du pancréatique, ſes glandes & ſes valvules.

On aura les mêmes attentions dans tout le reſte du canal inteſtinal, examinant tous les inteſtins ſéparément les uns des autres, & remarquant ce que chacun d'eux peut avoir de particulier. Au reſte on a le ſoin de les nettoyer avec de l'eau tiede, que l'on y pouſſe à pluſieurs fois avec une ſeringue. Souvent auſſi on ſe ſert de la macération, pour mieux voir toutes les parties dont ils ſont compoſés.

Le méſentere s'apperçoit aiſément, quand on a un peu ſoulevé les inteſtins grêles, & que l'on écarte alors pour découvrir tous les vaiſſeaux ſanguins, lymphatiques & nerveux, ainſi que les glandes qui ſont parſemées dans toute l'étendue du méſentere. Lorſqu'il s'agit de diſſéquer toutes ces parties, il faut y travailler avec beaucoup d'adreſſe, d'attention & de lenteur, ſans quoi l'on riſque de détruire des parties ſi délicates.

Si l'on veut conſidérer après cela le pancréas dans ſa ſituation, il faut déchirer la lame antérieure de l'épiploon, & ſoulever l'eſtomac, ſous lequel ſe trouve le pancréas, dont l'une des extrémités regarde la petite courbure de l'inteſtin duodenum, & l'autre la concavité de la rate.

On découvre son conduit excréteur, en séparant légerement à droite & à gauche les petites glandes dont il est composé.

L'examen de la forme extérieure, de la situation de tous les visceres du bas-ventre étant scrupuleusement fait, on passe à la préparation particuliere de chaque viscere : on en parlera dans son tems.

La maniere de préparer les vaisseaux mésentériques.

On sçait que le mésentere est cette membrane qui sert à lier presque tous les intestins, & qui se trouve formée par deux feuillets qui ne sont que la continuation du péritoine. Ces deux feuillets renferment tous les vaisseaux qui vont se ramifier sur les intestins, excepté ceux de l'intestin duodenum. Les vaisseaux mésentériques occupent avec le mésentere une grande partie du ventre, de sorte que, pour pouvoir examiner à son aise les visceres du bas-ventre & leurs vaisseaux, on est souvent obligé de commencer par disséquer les vaisseaux mésentériques, & sur-tout lorsque le sujet a été injecté. Avant que d'entreprendre la préparation des vaisseaux mésentériques, il faut être pourvu d'une paire de ciseaux pointus, & dont les lames soient fort étroites & bien tranchantes, de scalpels à lancette, & de pinces dont les bouts soient aussi fort étroits ; munis de ces instrumens, vous commencez du côté gauche, à l'origine du mésentere, qui est vers la fin du duodenum ; vous pincez les petites membranes, la graisse & les glandes, & vous les coupez, soit avec les ciseaux, soit avec les scalpels.

Par cette manœuvre, vous dépouillez entierement les vaisseaux mésentériques, vous les rendez les plus propres qu'il est possible, & vous continuez de même jusqu'à la fin du mésentere ; ensuite vous détachez les intestins des vaisseaux mésentériques, ce qui vous donne une grande facilité pour travailler les autres parties contenues dans le bas-ventre.

Tous les vaisseaux mésentériques étant disséqués, vous renversez l'estomac, sous lequel vous trouvez le tronc cœliaque qu'il faut dégager des membranes & de la graisse dans laquelle il est enveloppé. De-là vous passez aux bran-

ches de ce tronc, & vous suivez toutes ses distributions qui se portent au foie, à la rate & à l'estomac ; puis vous dégagez la veine-porte, les vaisseaux biliaires & le conduit pancréatique.

A mesure que vous ôtez des glandes, des membranes & de la graisse, vous découvrez l'aorte & la veine-cave inférieure, qui se trouvent bientôt suivies des vaisseaux émulgens & du commencement des vaisseaux spermatiques, auxquels il faut faire attention, par rapport à leur extrême finesse ; vous les conduisez jusqu'aux anneaux dans l'homme, & jusqu'aux trompes & aux ovaires dans la femme.

Enfin la préparation des vaisseaux du bas-ventre sera terminée par celles des vaisseaux qui se distribuent aux parties contenues dans le bassin, observant de ménager dans la femme les parties qui dépendent de la matrice, & dans l'homme les vésicules séminaires & les vaisseaux déférens.

De la préparation de l'estomac & des intestins.

Si on veut examiner en particulier la structure de l'estomac & celle des intestins, il faut détacher du sujet la partie sur laquelle on veut faire l'examen ; après quoi vous injectez plusieurs fois de l'eau dans sa cavité, afin de la bien nettoyer ; vous la considérez ensuite, pour voir tout ce qui peut y avoir du rapport : mais comme la petitesse d'un grand nombre de parties qui entrent dans la composition de celle que vous examinez, les dérobe souvent à cette simple préparation, on est alors obligé, pour rendre les objets plus sensibles, de faire macérer la piece dans l'eau tiede pendant plusieurs jours, ayant soin de changer l'eau chaque jour ; de cette façon, à l'aide d'une bonne loupe ou du microscope, vous appercevez des objets qui eussent été absolument invisibles sans de tels secours.

Lorsque vous voudrez préparer les tuniques, soit de l'estomac, soit des intestins, il faudra prendre une portion de votre piece, & la mettre dans l'eau bouillante, ou verser cette eau sur la partie. Par ce moyen, vous aurez la facilité, en raclant, de détacher ces membranes les unes des autres, & vous pourrez alors en examiner la structure séparément.

Quant aux muſcles qui ſe trouvent à la marge de l'anus, lorſqu'on veut les préparer, la peau & la graiſſe étant otées, on découvre aiſément les fibres circulaires du ſphincter & celles des releveurs, qui ſont preſque perpendiculaires; on apperçoit en même-tems les muſcles de la verge.

La maniere de préparer les parties de la génération dans l'homme, & celles qui ſont dans la femme.

Préparation des parties génitales de l'homme.

Il y a deux méthodes pour préparer les parties génitales de l'un & de l'autre ſexe : la premiere méthode & en même-tems la plus convenable eſt celle où l'on prépare les parties dans leur place; mais comme dans cette façon peu de perſonnes peuvent les appercevoir, on eſt ſouvent dans la néceſſité de les ſéparer du cadavre & d'en faire une préparation particuliere : ſuivant cette méthode on détache du ſujet l'aorte, la veine-cave, les reins, les ureteres, la veſſie & une partie de l'inteſtin rectum, les vaiſſeaux hipogaſtriques & une portion des os pubis, &c.

La préparation de ces parties ſe commence par celles qui ſont hors du baſſin.

Vous découvrez d'abord le commencement du corps de la verge, où ſe trouve le ligament ſuſpenſeur ou à reſſort, & vous faites enſorte de conſerver les arteres & les veines honteuſes externes.

A quelque diſtance de la ſimphiſe du pubis on trouve de chaque côté le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques que l'on ſuit juſqu'aux teſticules, leſquels vous développez de leurs membranes en examinant ce que chaque membrane & le corps même du teſticule peuvent avoir de particulier.

Après cela vous dégagez l'épididyme & le vaiſſeau déférent, qui eſt du côté interne du corps du teſticule & du cordon ſpermatique; vous conduiſez le vaiſſeau déférent en le dégageant juſqu'à la partie poſtérieure de la veſſie, ou en chemin faiſant ce canal ſe croiſe avec les ureteres; les membranes qui l'entourent ſeront enlevées pour découvrir en

même tems les vésicules séminaires qui sont situées derriere le col de la vessie: vous dégagez entierement ces deux réservoirs de la semence jusqu'à ce que vous ayez trouvé les vaisseaux éjaculateurs, lesquels percent la glande prostate dans sa partie postérieure pour s'ouvrir dans le canal de l'uretre, proche le col de la vessie.

La glande prostate qui se trouve embrasser le col de la vessie sera aussi dégagée en ôtant les vaisseaux, les membranes & la graisse qui l'environnent : cela étant fait, vous passez à la préparation des corps caverneux & des muscles de la verge, aussi-bien qu'à celle des glandes prostates inférieures. On examine tout ce qui peut s'y remarquer de particulier, ayant attention de conserver les vaisseaux qui vont se distribuer dans toutes ces parties. Les muscles de la verge ne doivent point être oubliés : on dégage les érecteurs d'une partie de l'os ischium pour les laisser attachés aux corps caverneux ; les accelerateurs se montrent, pour ainsi dire, d'eux-mêmes. On aura aussi attention aux muscles transverses.

La maniere de préparer les parties genitales de la femme.

Presque toutes les parties extérieures de la femme qui servent à la génération peuvent s'appercevoir sans aucune préparation ; mais quand on les aura examinées & démontrées, on enlevera la peau & la graisse qui se trouve aux environs des os pubis. Vous trouvez au milieu de cette graisse les ligamens ronds de la matrice qui se répandent par filets sur les grandes lévres & aux cuisses. En même-tems que vous otez la graisse vous découvrez le ligament à ressort qui se répand sur le clitoris : on apperçoit aussi le plan des fibres charnues qui forment le muscle constricteur du vagin ; on découvre derriere ce muscle un lacis de vaisseaux nommés *plexus retiforme*, & les glandes de Cowper avec leurs conduits excréteurs qui s'ouvrent à l'entrée du vagin ; un peu plus bas du côté interne de la tubérosité de l'ischium, vous trouverez les muscles erecteurs avec les corps caverneux que vous dégagerez des parties qui les enveloppent.

A l'égard de la préparation de la matrice & des autres parties qui se trouvent renfermées dans le bassin, on fera ensorte de bien conserver tous les vaisseaux, les ligamens,

les trompes de Fallope & les ovaires, en otant tout ce qui se trouvera de superflu aux environs tant de la matrice que du vagin.

Si toutes les pieces dont on vient de parler sont destinées à être conservées fraîches, on les mettra dans une liqueur appropriée, soit salée comme l'eau alumineuse, soit spiritueuse comme l'esprit-de-vin, &c.

Si au contraire vous voulez que ces mêmes pieces se gardent seches, il faudra les faire macérer dans quelque liqueur, soit saline, soit acre, ou spiritueuse, après quoi s'il se trouve quelques cavités où l'on puisse insinuer de l'air, on les souffle & on les expose à l'air; ou si elles ne peuvent être soufflées, on se sert de quelqu'autre moyen comme on l'indiquera plus bas.

La maniere de montrer les veines lactées sur un chien, ou sur quelqu'autre animal.

Une des expériences physiques des plus satisfaisante en anatomie est celle de faire voir la route du chyle qui rarement se voit dans l'homme; ce qui ne peut se faire qu'en ouvrant un animal vivant tel qu'un chien ou autre à peu-près semblable.

Avant que de faire cette expérience, on fera prendre à l'animal destiné à cette opération des alimens tels que du lait, mais il est bon d'observer que cet aliment ne peut convenir que dans le cas où le chien n'aura point trop resté sans manger; car s'il étoit demeuré vingt-quatre heures ou plus sans rien prendre, le lait que vous lui donneriez alors se cailleroit dans l'estomac, ce qui rendroit votre expérience infructueuse.

Pour procéder à cette opération on prépare d'abord une table, sur laquelle on plante quatre cloux d'une force suffisante & dans une distance proportionnée à la grandeur de l'animal, on lie ensuite des bouts de corde à chaque jambe du chien: on attache aussi fortement qu'il est possible le museau, ayant mis auparavant un morceau de bois en travers dans sa gueule afin qu'il respire plus aisément; après cet appareil vous couchez l'animal sur la table le ventre en-dessus & vous l'assujettissez par les jambes aux cloux par le moyen des cordes, ayant soin qu'il soit bien affermi dans cette attitude.

Pour ne point être incommodé par le ſang qui ſort des vaiſſeaux pendant cette expérience, vous faites d'abord une inciſion à la partie latérale du col, au moyen de quoi vous découvrez la veine jugulaire externe : vous paſſez enſuite deux fils ſous cette veine pour faire d'abord une ligature, en commençant par le fil ſupérieur, au-deſſous de laquelle vous ferez une ouverture ; vous gliſſez dans la veine un chalumeau que vous liez avec le fil inférieur ; vous y pouſſez de l'air, d'où s'enſuit que cet air s'inſinue dans l'oreillette droite & dans le ventricule du même côté & diſtend tellement ces deux cavités qu'elles ne peuvent plus ſe contracter ; alors le ſang n'eſt plus pouſſé dans les vaiſſeaux du poumon, ce qui fait que tout auſſi-tôt l'animal ceſſe pour ainſi dire de vivre.

On s'en apperçoit par une paraliſie qui arrive dans l'inſtant au ſphincter de la veſſie & à celui de l'anus, qui l'un & l'autre laiſſent échapper les matieres que ces parties contiennent.

De plus, on ſçait encore que l'air condenſe très-promtement le ſang, ce qui occaſionne qu'il ne paſſe plus dans les tuyaux, & contribue encore à la perte ſubite de la vie de l'animal.

Comme toutes ces choſes arrivent en très-peu de tems, vous profitez du moment pour faire une inciſion ſur le ventre de l'animal, la commençant au cartilage xiphoïde & la faiſant deſcendre juſqu'au pubis.

Cette inciſion ſera ſuivie d'une autre qui ſera dirigée en travers, d'où réſultera une eſpece d'inciſion cruciale. Après que le ventre a été ouvert, on prend une éguille courbe enfilée d'un double fil ciré, & on fait la ligature de la ſouclaviere gauche en embraſſant tout ce qui ſe préſente.

On fait encore le plus promtement qu'il eſt poſſible une autre ligatute au-deſſous du pancreas d'Aſellius, à l'endroit où les veines lactées ſecondaires prennent naiſſance, c'eſt-à-dire entre les glandes méſentériques & les veines lactées qui vont ſe rendre dans le réſervoir du chyle.

Ces ligatures étant faites, vous ſoulevez les inteſtins ſur leſquels vous obſervez un nombre infini de petits vaiſſeaux blancs qui ſe reuniſſent pour en former de plus gros ; ceux-ci rampent dans toute l'étendue du méſentere & vont ſe rendre à un paquet de glandes auquel on a donné le nom de *pancreas d'A-*

fellius : ces glandes ne sont autre chose que ce que les mésentériques sont dans l'homme, à la difference que dans celui-ci ces glandes sont parsemées une à une dans toute l'étendue du mésentere, au lieu que dans le chien elles ne font qu'un seul paquet.

Lorsqu'on a ainsi vu & démontré les veines lactées, on passe à l'examen du réservoir du chyle. Pour le préparer il faut séparer le diaphragme des côtes & chercher ce réservoir derriere l'appendice droit du diaphragme où il est situé. Pour cet effet la poitrine étant entierement ouverte & le diaphragme séparé des côtes comme il a été dit, on ôte la plevre, & tournant les yeux du côté droit des premieres vertebres des lombes, on apperçoit une poche qui se trouve remplie de chyle ou de limphe : c'est cette poche à laquelle on a donné le nom de *réservoir de Pequet*, & qui se retrécit à mesure que le chyle monte le long des vertebres du dos, où il prend le nom de *canal thorachique*. Ce réservoir du chyle & le canal thorachique étant ainsi préparés, vous coupez la ligature de la souclaviere & vous faites une ouverture à cette veine.

Si vous appuyez le doigt sur le réservoir du chyle en poussant légerement de bas en-haut, vous voyez que le chyle sort du canal thorachique pour entrer dans la veine souclaviere ; c'est où se fait la communication de ce canal dans la veine, qu'on a dit qu'il se rencontroit deux petites soupapes.

La maniere de préparer le foie, la rate, le pancréas, & plusieurs autres visceres.

Pour la préparation des visceres qui n'ont point de cavité marquée, & dont le tissu se trouve fort délicat, tels que sont les poumons, le foie, la rate, ou quelqu'autre partie de pareille nature, on les fera d'abord macérer dans de l'eau jusqu'à ce que la membrane qui les enveloppe soit soulevée par l'eau même qui s'introduira dans le tissu cellulaire qui est renfermé au-dessous avec les autres parties ; on séparera alors cette membrane, & ce que vous avez dessein de préparer sera de nouveau mis dans l'eau, où vous le laisserez assez de tems, pour que les fibres qui lient les petits vaisseaux entr'eux soient détruites ; ce que vous connoîtrez, lorsque, en

agitant de tems en tems dans l'eau la partie préparée, les parcelles qui seront corrompues s'en détacheront.

Par ce moyen vous aurez la facilité de voir dans cette eau flotter séparément tous les petits vaisseaux, ce qui vous fera un spectacle curieux, observant la multitude de toutes ces parties & l'ordre admirable qu'elles ont reçu de la nature.

Alors vous retirerez cette piece pour en exprimer & faire sortir toute l'humidité. Vous la laverez ensuite de la même liqueur dans laquelle vous vous êtes proposé de la conserver, & vous la mettrez & suspendrez avec un fil ou autrement dans un vaisseau bien net & rempli de cette même liqueur. C'est ainsi que vous faciliterez l'épanouissement de tous ces vaisseaux & qu'ils deviendront très-sensibles à la vue.

Les visceres peuvent se préparer par la macération de la maniere qu'on l'a dit, mais cette préparation n'est bonne que pour démontrer le tissu des vaisseaux; au lieu que si on veut conserver la forme extérieure, elle se trouve détruite par cette méthode.

Il faut donc tenir une route toute différente, qui sera celle de faire choix d'une piece bien saine, c'est-à-dire qui ne soit ni obstruée ni racornie.

On en fera sortir le sang & le fluide qui y sera contenu, soit par le moyen de la macération, soit par expression; après quoi vous vous servirez du moyen le plus simple & le moins couteux, qui sera de souffler la piece que vous voudrez conserver, soit l'estomac, les intestins, la vessie, &c. prenant bien garde que l'air ne s'en échappe, ayant bien soin de lier les embouchures par où il pourroit passer.

Il faut cependant observer qu'il se trouve des visceres où l'air ne sçauroit être introduit, ou qui ne sçauroient le contenir que très-difficilement, & dont on ne peut empêcher qu'il ne s'échappe peu-à-peu, comme on le voit lorsqu'on a soufflé les poumons, la rate, la verge, &c. Lorsqu'on veut conserver ces parties soufflées, il faut se servir d'un soufflet à deux vents, ou d'un robinet que vous adapterez à l'orifice de la partie qui sera destinée à être soufflée : vous pourrez par ce secours y substituer de l'air à mesure qu'il s'en échappera, jusqu'à ce que cet accident cesse par le desséchement ou le resserrement des fibres de cette piece.

On peut encore pour mieux retenir l'air tremper la piece dans du vernis fort épais quand elle sera un peu desséchée, ce qui fera que l'air sera mieux retenu dans ses cellules ou cavités.

Comme il est quelquefois impossible de pouvoir contenir l'air dans certains visceres, on est obligé de se servir d'autres moyens pour parvenir au but qu'on s'est proposé, c'est-à-dire de les faire dessécher, ayant les parois écartés, comme le cœur & le pharinx, &c.

Ces moyens sont le vif-argent, la mousse marine, le crin, la graine de millet & autres.

Le mercure cru réussit quelquefois en injection, mais si on veut le mettre dans les grandes cavités de certains visceres, souvent par son poids il déchire les parties & s'échappe, ce qui fait la perte de la piece & souvent du mercure.

La maniere de conserver la forme naturelle à certains visceres qui ne sçauroient être soufflés.

Le cœur, la matrice, les reins, &c. sont des visceres qui par leur forme & leur structure particuliere ne peuvent retenir dans leur cavité l'air qu'on y insinue. Avec beaucoup de précautions & en faisant bien des ligatures au cœur, on peut quelquefois venir à bout de le souffler; mais quant à celui du fœtus, on peut aisément réussir. *Voyez* le mot CŒUR.

Les ligatures mêmes qu'on fait ordinairement pour s'opposer à la sortie de l'air, sont souvent impratiquables dans certaines parties, telles que sont la matrice, le pharinx, &c.

Quand on veut que ces parties restent séches & qu'elles conservent à-peu-près leur forme naturelle, on se sert de crin avec succès: vous en remplissez peu-à-peu le viscere dont vous vous êtes proposé la conservation; mais il faut auparavant avoir trempé votre crin dans de l'huile d'olive, sans quoi il pourroit s'attacher aux parois de ce viscere.

Le crin a cet avantage au-dessus des ingrédiens dont on se sert, que par son élasticité il tend toujours à s'écarter & à pousser les parois en-dehors, de plus il n'est pas susceptible de corruption.

On se sert quelquefois de sablon ou de grais; mais si on ne l'emploie pas fort chaud, il y a un inconvénient qui est qu'à

mesure que la piece se desséche il s'en attache une partie à ses parois intérieures & y fait une espece de croûte difficile à détacher, ce qui est malpropre. La graine de millet est encore employée, parce qu'elle ne salit aucunement les préparations.

On se sert encore de la mousse marine, principalement lorsqu'on veut laisser la piece remplie. Il y a aussi différentes choses qui sont mises en usage dans ces sortes de préparations: on en fait usage selon les cas & les circonstances particulieres.

Quand on veut faire sécher les parties préparées, on s'y prend de différentes manieres. On peut les exposer à l'air en un lieu où le soleil ne darde point ses rayons. On les met aussi quelquefois auprès du feu, ou bien quand on a la commodité, on pose la piece préparée dans un four dont la chaleur soit tempérée.

La maniere de préparer les viscères de la poitrine.

Avant de parler de la maniere de préparer les viscères qui sont contenus dans la poitrine, on dira deux mots sur la plevre qui tapisse tout l'intérieur de la poitrine. On détache cette membrane des côtes en glissant le manche d'un scalpel entre les muscles intercostaux & cette membrane.

Quand elle sera un peu détachée vous finirez le reste avec les doigts en les portant entre la plevre & les côtes pour achever de la détacher.

Quant au péricarde, il se trouve disséqué de lui-même. Pour découvrir le cœur on fait une incision cruciale au péricarde, par laquelle vous mettez le cœur & les gros vaisseaux à découvert, & vous avez soin de retirer la graisse qui se trouve du côté de la base du cœur, & de dégager les gros vaisseaux les uns des autres.

Si vous voulez examiner l'intérieur de chaque ventricule, il faut les ouvrir l'un après l'autre & vous appercevrez dans chacun d'eux leurs soupapes & les différentes colonnes charnues, leurs mailles, &c.

Quant à la structure de ce viscere, lorsqu'on veut bien voir la direction des fibres charnues qui le composent, on le fait bouillir pendant quelque tems, ensuite on le retire du vaisseau dans lequel on vient de le faire cuire, & lorsque le

cœur eſt refroidi, vous détachez adroitement ſa membrane propre, enſuite vous ſoulevez les différens plans des fibres charnues dont il ſe trouve compoſé : cela ſe fait avec d'autant plus de facilité ſur un cœur de bœuf, que les fibres charnues y ſont plus apparentes.

La préparation des poumons.

La préparation des poumons n'eſt pas bien conſidérable; lorſqu'il s'agit de les démontrer tels qu'ils ſe trouvent naturellement dans la poitrine; mais ſi vous voulez préparer tous les vaiſſeaux & les autres parties qui entrent dans leur ſubſtance, la préparation de ce viſcere eſt non-ſeulement difficile, mais très-longue.

La diſſection des poumons ſe commencera par l'artere pulmonaire & ſera accompagnée de celle des autres vaiſſeaux ſanguins. Vous paſſerez inſenſiblement aux bronches, vous ſuivrez leurs branches, & de celles-ci vous viendrez aux rameaux les plus déliés pour parvenir aux lobules pulmonaires autant qu'il vous ſera poſſible. Vous trouverez en chemin faiſant des glandes qu'il faudra emporter avec une grande partie de la ſubſtance ſpongieuſe des poumons, qu'il n'eſt pas poſſible de pouvoir conſerver.

La maniere de chercher le reſervoir du chyle & le canal thorachique.

Dans la préparation du canal thorachique & du réſervoir du chyle il ne laiſſe pas que de ſe trouver de la difficulté, ſur-tout quand le ſujet eſt mort depuis pluſieurs jours.

Pour le trouver plus aiſément, on ote d'abord la plevre du côté droit ſeulement, juſqu'au corps des vertebres. Etant parvenu vis-à-vis la veine azigos & l'aorte, il faut avoir beaucoup d'attention & faire enſorte de découvrir ce canal entre les membranes & la graiſſe dont il ſe trouve environné, en écartant légerement les parties dont nous venons de parler.

On apperçoit alors le petit canal mince & tranſparent qui vous conduit bientôt au réſervoir du chyle, que vous dégagez auſſi de tout ce qui l'environne, prenant bien garde de per-

cer l'un ou l'autre, à moins que pour vous en mieux assurer, vous ne fassiez une ouverture exprès pour le souffler, ou pour y injecter quelque liqueur.

On doit observer que le canal thorachique dans l'homme se trouve situé au-devant des arteres & des veines intercostales, au lieu que dans le chien & dans la plûpart des quadrupedes ce canal passe par derriere, c'est-à-dire par dessus les arteres & les veines intercostales, en supposant l'animal debout. Il est à propos que les jeunes éleves anatomistes soient prévenus de cette différence qui se trouve entre l'homme & le chien, sans quoi souvent ils seroient long-tems à le chercher.

Quand on l'a trouvé, pour s'en mieux assurer entierement, il faut avec une lancette faire une petite ouverture & y glisser un chalumeau pour le souffler ; & si l'air communique jusqu'à la souclaviere gauche, vous êtes certain que le tuyau est dans le canal thorachique.

La maniere de préparer les différentes parties de la tête.

La préparation du péricrâne, de la dure-mere & de la pie-mere.

Pour disséquer le péricarde, il faut d'abord enlever le cuir chevelu & préparer les muscles frontaux & occipitaux, sous lesquels vous trouverez le péricrâne, qui sera détaché en faisant une incision circulaire autour du crâne, & le soulevant de bas en haut, faisant attention qu'il se trouve fort adhérent aux endroits des sutures & vers le muscle crotaphyte, où il se partage en deux feuillets, dont le postérieur est très-mince, c'est à quoi on doit prendre garde. Le péricrâne étant disséqué, on scie le crâne pour en enlever la calotte & mettre à découvert la dure-mere, dont la préparation est presque faite d'elle-même ; si cependant vous voulez observer ses prolongemens, ses replis & ses sinus, alors il faut l'ouvrir, ôter le cerveau, & même couper & détruire avec art plusieurs os, soit en les sciant, soit en les coupant avec un ciseau. Il n'est pas nécessaire de scier le crâne pour avoir la dure-mere, on peut le briser avec un maillet, ainsi que je l'ai

J'ai dit à la fin de l'article de la dure-mere, où je donne une méthode courte & aisée de faire cette préparation.

Après avoir enlevé les os du crâne & découvert la dure-mere, on a le soin d'ôter peu-à-peu la substance du cerveau, soit avec le manche d'un scapel, soit en versant de l'eau dessus pour délayer cette même substance; & lorsque les vaisseaux qu'elle renferme seront dépouillés de tout ce qui lui devient étranger, la préparation se trouvera faite; on peut après cela la mettre dans quelque liqueur pour la conserver ou la faire sécher en y mettant du crin.

La maniere de disséquer le cerveau, le cervelet, la moëlle alongée.

Quand on est dans l'intention de faire la dissection du cerveau, soit qu'on veuille en faire la démonstration, soit qu'on en fasse l'examen soi-même, la dure-mere étant ôtée, on écarte les deux hémisphères du cerveau pour faire voir le corps calleux; ensuite on fait une section à toute la substance du cerveau, laquelle section sera à l'horizon du corps calleux, de sorte qu'on verra par cette coupe le centre ovale, les substances corticale & médullaire; ensuite on découvrira les ventricules dans lesquels se voient la voûte à trois piliers, le plexus choroïde, les cornes d'ammon & plusieurs paires d'éminences avec des cavités dont nous faisons mention en traitant du cerveau. Toutes ces diverses parties étant observées, on développe la glande pinéale & les éminences *nates* & *testes* de beaucoup de vaisseaux qui les entourent, on écarte les couches des nerfs optiques pour examiner le troisieme ventricule & le commencement de l'*infundibulum*, ou l'entonnoir.

Si on veut, on souleve le cerveau pour voir ou faire voir l'origine des dix paires de nerfs qui sortent du cerveau, du cervelet & de la moëlle alongée, & les trous par où ils sortent du crâne, ensuite on fait la dissection du cervelet, laquelle consiste à examiner les deux substances blanche & grise dont le mêlange est si bien symétrisé qu'elles font une espece d'arbre; c'est de-là qu'on nomme cette partie *l'arbre de vie*; c'est ce que l'on voit facilement, en faisant une section verticale au cervelet: par cette incision on découvre les pédun-

cules du cervelet, la valvule de Vieussens, le quatrieme ventricule est le *calamus scriptorius* : enfin on coupe la moëlle alongée à niveau du grand trou de l'occipital, on la pose sur une table en la renversant en divers sens pour examiner l'union de la substance blanche du cerveau & de celle du cervelet, qui par cette union forment la moëlle alongée qui comprend cinq éminences, sçavoir, le pont de varole, les éminences pyramidales & les olivaires. Si on veut poursuivre la moëlle épiniere, il faut ouvrir le canal de l'épine en sciant les vertebres par leur partie postérieure.

La maniere de préparer l'œil.

Lorsqu'on veut démontrer l'œil dans sa position naturelle & toutes les parties qui en dépendent, comme les muscles, les vaisseaux, les glandes, &c. il faut ôter le cerveau & faire une ouverture a la partie supérieure de l'orbite & emporter presque toute la fosse coronale; vous dégagez ensuite la glande lacrimale & les muscles qui se trouvent enveloppés de beaucoup de graisse, les laissant tous dans leur place, excepté le releveur de la paupiere supérieure, que vous détachez pour mieux montrer le muscle superbe de l'œil, ensuite on dégage le tendon du grand oblique; on a le soin de conserver le petit anneau cartilagineux qui est èn forme de poulie. La même chose sera observée à l'égard du petit oblique.

Ayant ainsi préparé & examiné toutes les parties qui entourent le globe de l'œil, on passe à la préparation des membranes & des humeurs qui entrent dans sa composition, laquelle préparation se fait avec d'autant plus de facilité, qu'on tire l'œil du dedans de l'orbite pour le placer sur quelque chose un peu concave où il puisse être retenu, de maniere qu'il ne vacille d'un côté ni de l'autre; après cela vous commencez par dissequer la premiere membrane du globe nommée *cornée opaque*, en y faisant une incision circulaire vers sa partie moyenne & antérieure pour détacher la cornée transparente du ligament ciliaire; & voir en même-tems l'humeur aqueuse, la chambre antérieure, l'iris, &c. ensuite vous dissequez les autres membranes & les humeurs les unes après les autres, observant que la membrane rétine doit être séparée légerement avec le manche d'un scalpel & mise

dans un verre d'eau, où on la fait flotter pour qu'elle s'épanouisse & qu'on puisse mieux l'appercevoir. On se sert encore de différens moyens pour rendre toutes les parties de l'œil plus sensibles ; on l'expose à un grand froid pour le faire glacer, ou bien on met en usage les liqueurs coagulantes ; comme les esprits de nitre, de vitriol, &c.

Si vous voulez souffler l'œil & le faire sécher, alors vous faites un trou avec une forte aiguille au nerf optique, vous en exprimerez les humeurs, vous substituerez à leur place de l'air & vous le faites sécher : mais comme il arrive souvent que l'air se dissipe en partie & qu'il ne peut plus si bien gonfler les tuniques, j'aime mieux pousser de la cire fondue dans le globe par la même ouverture du nerf optique qui a donné issue aux humeurs. On donne ensuite à la cornée transparente les couleurs d'iris, & imitant la prunelle. On passe le vernis & on fait sécher la pièce pour le cabinet. *Voyez* le mot ŒIL, où l'on parle encore de cette préparation.

De la manière de préparer l'oreille tant interne qu'externe.

Tout ce qu'un Anatomiste se propose de faire dans la préparation de l'oreille externe se réduit à en faire voir les muscles, l'obliquité & la structure de son conduit, son tissu spongieux où se trouvent logées les glandes carmineuses, & enfin la membrane du timpan, qui se trouve recouverte par une petite portion de l'épiderme, qui dans cet endroit forme une espece de cul-de-sac. Quant à la préparation de l'oreille interne, pour la faire avec facilité, il faut auparavant séparer la tête du tronc, & après avoir ôté la machoire inférieure & vuidé le crâne de son cerveau, vous commencez par la préparation du muscle externe du marteau, auprès duquel se trouve la corde du tambour qui passe dans la caisse où se trouvent les osselets de l'ouie, & qui s'insinue entre le manche du marteau & la longue branche de l'enclume. On trouve dans cette même caisse le muscle interne du marteau & la petite bride qui s'attache à l'extrémité du bec de culiere & qui fait l'office de poulie au tendon de ce muscle ; de plus on y remarque le petit muscle de l'étrier, lequel est renfermé dans un petit corps pyramidal, qu'il faut casser pour mettre ce muscle à découvert.

Vous paſſez enſuite à la préparation de la ſeconde partie de l'oreille interne nommée *labyrinthe*, où il s'agit ſeulement de démontrer les trois canaux demi-circulaires, le veſtibule, & le limaçon, ce qui ne ſçauroit ſe faire ſans tailler l'apophyſe pierreuſe avec de petits inſtrumens propres pour cette ſorte de préparation. Par leur moyen vous mettez toute la ſeconde partie de l'oreille interne à découvert. La préparation du labyrinthe demande beaucoup d'uſage pour qu'elle ſoit dans toute ſa perfection.

La préparation du nez.

La préparation des parties qui compoſent l'extérieur du nez eſt aſſez aiſée; elle conſiſte ſeulement à développer les muſcles, les cartilages des aîles du nez & les glandes ſébacées qui s'y rencontrent.

Les cartilages qui forment les aîles du nez, font chacun un repli, s'adoſſent du côté de la cloiſon, & font le commencement du milieu de l'entrée des narines, & partie de la paroi intérieure du nez.

A l'égard de la préparation du dedans du nez, lorſqu'on voudra voir toutes les parties qui entrent dans ſa compoſition, il faudra faire différentes coupes dans pluſieurs côtés, ſçavoir, des coupes verticales, d'horiſontales & de tranſverſales.

C'eſt par ces différentes ſections qu'on pourra bien développer toute la ſtructure interne du nez, avec la membrane pituitaire qui le tapiſſe, & voir en même tems toutes les embouchures des ſinus & des conduits qui répondent dans cette cavité.

La préparation de la langue.

Lorſqu'on ſe propoſe de préparer la langue pour conſidérer ſa ſtructure & pour examiner de quelle façon les nerfs ſe ramifient ſur la ſurface de cet organe, il faut l'ôter de la bouche, & la préparer en particulier.

Pour en mieux développer le tiſſu, on prend la langue d'un bœuf, que l'on fait bouillir, après quoi on la retire de l'eau, & on en ôte la premiere & la ſeconde membranes, au-deſſous deſquelles on trouve une grande quantité

de petits mammelons nerveux, & principalement vers sa pointe.

Ce sont ces mammelons qui sont destinés pour l'organe du goût. On trouve aussi plusieurs glandes sur la surface de la langue, avec quantité de petites ouvertures, dont les unes répondent à ces glandes, & les autres aux mammelons nerveux, & d'autres à des bouches de petites artérioles. On peut encore par la même occasion préparer les muscles de cette partie.

La maniere de préparer les vaisseaux sanguins.

Il est fort facile de découvrir les principaux troncs des vaisseaux, & de poursuivre leurs branches : cela demande plus de patience que de sçavoir ; mais souvent on ignore la maniere de s'y prendre pour les disséquer en peu de tems & avec propreté.

Ceux qui dans cette dissection se servent toujours du scalpel, coupent ou percent les vaisseaux, & sur-tout les veines, qui se trouvent presque toujours remplies du sang qui s'épanche & rend la dissection très-mal-propre.

On évite de tomber dans cet inconvénient, si on a la précaution de se servir des ciseaux plutôt que du scalpel, & sur-tout lorsque les vaisseaux sont injectés.

Les vaisseaux de la tête sont assez difficiles à préparer, non-seulement par rapport à la grande quantité qui s'y en rencontre, mais encore parce que plusieurs d'entr'eux sont renfermés dans des canaux osseux qu'il faut détruire, soit avec la scie, soit avec le ciseau ou les tenailles incisives, &c.

Pour ce qui regarde la dissection des vaisseaux de la poitrine, il n'y a rien de plus aisé que de les suivre, excepté ceux qui entrent dans la substance des poumons, dont la préparation est très-difficile, comme il a été dit. Nous ne ferons point ici mention de la dissection des vaisseaux du bas-ventre, en ayant parlé ailleurs.

A l'égard des vaisseaux des extrémités tant supérieures qu'inférieures, ils n'offrent pas non plus une grande difficulté ; il suffit, pour les bien disséquer, d'avoir la prudence de ne se pas trop presser, & de les bien développer des membranes qui les entourent, de les détacher des

mufcles qui les cachent, & enfin de les pourfuivre dans les plus petites divifions.

La préparation des nerfs.

De toutes les préparations anatomiques, celle qui demande plus de connoiffance & qui eft la plus délicate, c'eft la diffection des nerfs. Parmi les inftrumens dont on eft obligé de fe fervir dans cette adminiftration anatomique, outre le fcalpel, les pinces & les cifeaux, il faut encore avoir un cifeau avec fon maillet, un névrotome, une errhine.

Nous ne donnerons ici qu'une idée générale de la maniere de fe conduire dans quelque préparation des nerfs.

Pour ce qui regarde leur diftribution, on la fuivra fans peine, pour peu qu'on ait appris la maniere de s'y prendre, & leurs routes particulieres dans quelque traité des nerfs.

Les nerfs les plus difficiles à préparer font ceux qui fe diftribuent dans la tête. Pour en faire la préparation, vous ôterez d'abord le cerveau du crâne; vous ouvrez enfuite l'orbite du côté du coronal, pour dégager tous les nerfs qui vont fe diftribuer, foit aux mufcles des yeux, foit aux parties voifines.

Après cela vous paffez à la préparation des nerfs qui vont fe diftribuer à la face, à l'une & l'autre mâchoire & à la langue; puis vous defcendez vers la partie antérieure du col, & vous y préparez tous les troncs de nerfs qui s'y rencontrent avec leurs diftributions & les principaux troncs qui entrent dans la poitrine. Il faut les fuivre, foit avec le névrotome, foit avec le fcalpel.

Les nerfs de la poitrine demandent beaucoup d'attention, fur-tout les plexus cardiaque & pulmonaire.

De la poitrine on paffe infenfiblement au bas-ventre, en fuivant la huitieme paire & le nerf intercoftal.

C'eft dans cette capacité que l'on rencontre une infinité de plexus qu'il faudra travailler les uns après les autres, pourfuivant toutes leurs diftributions jufques dans le baffin. Les nerfs vertébraux feront difféqués enfuite, & on aura l'attention de conferver les anaftomofes qu'ils ont avec le nerf intercoftal: après quoi vous tournerez le fujet, & cou-

perez une partie de l'occipital & toute la partie postérieure des vertebres qui composent le canal de l'épine ; vous ouvrirez le prolongement de la dure-mere, sur laquelle on trouve la moëlle épiniere, d'où l'on voit partir les différens plans des nerfs vertébraux.

Tous ces nerfs étant disséqués, il ne reste plus à préparer que ceux des extrémités ; on commencera par l'une des extrémités supérieures, en les suivant jusqu'au bout des doigts. La même chose se fait à l'égard de ceux qui vont se distribuer aux extrémités inférieures.

La maniere de préparer les os, les cartilages & les ligamens.

La principale préparation que demandent les os, c'est d'être blanchis, ce qui ne peut se faire sans qu'auparavant on en ait extrait tout le sang & la graisse qu'ils contiennent : ce qui s'opere par la macération des os dans de l'eau, ayant le soin de les laver & changer de tems en tems, & de les exposer au soleil pendant quelque tems, avant que de les remettre dans de nouvelle eau.

Cette façon de blanchir les os est fort bonne, sur-tout pour les os d'un jeune sujet ; mais lorsqu'il s'agit de blanchir ceux d'un adulte, l'eau seule ne pénetre point assez pour dissoudre les liqueurs grasses qu'ils contiennent : dans ce cas il faut mettre en usage les sels dissolvans, tels qu'ils seront indiqués plus bas. Il y a des Anatomistes qui, pour blanchir les os, les exposent à la rosée, & sur-tout à celle du mois de mai.

Lorsqu'on veut blanchir les os d'un cadavre humain, il faut les décharner en gros, observant de ne point ôter le périoste qui les recouvre ; ensuite on les met pendant quelques jours dans de l'eau, pour faire dégorger une partie du sang, tandis que vous préparez une lessive avec le sel de soude, la chaux vive & l'alun crud. Cette lessive étant préparée, vous la versez dans un vaisseau assez grand pour contenir les os que vous vous êtes proposé de blanchir ; vous les laissez macérer dans cette lessive l'espace de six mois ou un an ; après ce tems vous les retirez, & si en les regardant au travers du jour ils paroissent comme transparens, c'est une marque que la moëlle & le suc moëlleux

ſont diſſous : condition eſſentielle pour que les os demeurent toujours blancs, & qu'ils ne deviennent pas gluans par la ſuite: Vous les nettoyez bien, & vous les faites ſécher, pour après cela y mettre un vernis blanc par-deſſus, ce qui empêche qu'ils ne jauniſſent.

Au reſte il eſt à remarquer que cette maniere de blanchir les os n'a lieu que pour ceux dont les épiphyſes ne ſçauroient être ſéparées, tels que ſont les os des adultes; car dans les jeunes ſujets, ou lorſqu'on veut conſerver les ligamens, on ne ſçauroit employer cette méthode, ſans courir le riſque de tout détruire par la pourriture des ligamens & la ſéparation des épiphyſes.

Il vaut mieux ſe ſervir de la premiere ou de la ſeconde façon, comme nous l'avons déja remarqué. La préparation des cartilages qui y ont rapport; eſt la même que celle des os, & ſur-tout lorſqu'on veut faire un ſquelette naturel, c'eſt-à-dire, avec les ligamens, dont la préparation conſiſte à les développer des membranes qui les recouvrent, & les bien diſtinguer des autres parties, en les pourſuivant juſqu'aux endroits de leur inſertion.

L'art de conſerver les parties préparées, tant fraîches que ſeches.

Nous avons en général deux manieres de conſerver les pieces anatomiques, ſçavoir, celle de pouvoir les garder fraîches, & celle de les faire ſécher.

Dans le premier cas, ſi on a beaucoup de pieces à conſerver, & qu'on ne veuille pas dépenſer beaucoup, on ſe ſert d'une eau alumineuſe, faite avec une livre d'alun crud ſur trois pintes d'eau, augmentant ou diminuant la quantité de ſel, ſuivant celle de l'eau deſtinée à conſerver les pieces; ayant eu tout le ſoin de faire dégorger tout le ſang qui pourroit être contenu dans ces pieces, en les faiſant macérer quelque tems dans l'eau ſimple.

Pour conſerver les pieces fraîches, on ſe ſert auſſi avec ſuccès & à peu de frais du vitriol romain, de l'alun & du ſel marin, dont on fait une eſpece de leſſive, en les mêlant enſemble. Si les pieces qu'on veut conſerver ſont fort délicates, & que vous vouliez faire de la dépenſe, alors vous les mettrez dans l'eſprit de vin rectifié, y ajoutant moitié d'eau commune, ou au moins un tiers, & vous y joindrez

deux gros d'esprit de nitre ou de vitriol dans environ quatre pintes de liqueur ; & s'il y en avoit davantage, on augmenteroit le reste à proportion.

Mais si au contraire les pieces que vous avez préparées sont destinées à être séchées, il faut, avant que de les étendre & de les exposer à l'air, les bien imbiber d'esprit de vin ; puis, si on veut, on peut les tremper dans une dissolution d'esprit de vinaigre avec le sublimé corrosif ; ensuite les pieces seront étendues, observant de les mettre, autant que faire se pourra, dans leur situation : ce que vous exécuterez en mettant le sujet dans une espece de cadre, & tendant bien vos muscles avec des fils ; ou bien on se servira d'épingles, de petits bâtons, de cartes ou de crin. La piece étant bien étendue, on l'expose à l'air dans un degré de chaleur modérée ; & à mesure qu'elle seche, on a le soin de bien étendre les muscles & les autres parties dans leur situation naturelle, sans quoi elles se raccourcissent & prennent souvent une figure toute différente de celle qu'ils doivent avoir naturellement. A proportion qu'il se trouve sur la piece préparée des parties seches, on en retire les cartes, les bâtons & les autres matieres dont on s'est servi.

La piece étant entierement seche, on met par-dessus plusieurs couches de vernis blanc à l'esprit de vin ; on donne une couleur de vraie chair plus ou moins foncée aux muscles, avec un peu de carmin délayé dans le même vernis. Les arteres seront mises en rouge avec du vermillon, & les veines seront colorées en bleu, soit avec la cendre bleue, soit avec le bleu de Prusse, broyé & délayé dans le vernis. Vous donnerez une couleur aux nerfs avec le blanc de plomb, aussi délayé avec le vernis.

Enfin, pour empêcher que les pieces anatomiques ne soient mangées par les mittes ou les vers pendant l'été, il faut avoir le soin de les visiter de tems en tems, en y mettant de l'esprit de vin ou de l'huile de térébentine, soit en versant dessus, soit en se servant d'un pinceau ; & cela plus ou moins réitéré, selon la quantité des mittes que vous appercevrez dans la piece préparée. Le tems que l'on doit le plus craindre pour les pieces anatomiques, est depuis environ le commencement du mois de mai jusqu'à la fin d'août, où les mittes disparoissent entierement.

Par ce que l'on vient de dire, on voit que, pour peu qu'on ait d'attention, on peut dans tous les tems avoir un grand nombre de belles préparations anatomiques; toujours prêtes à être gardées dans un cabinet, tant pour l'utilité qu'on en retire, que pour sa satisfaction, celle des sçavans ou des curieux dans cette science.

DISSIMILAIRE, *dissimilaris, e*, adj. il se dit des parties qui sont diversement composées de différentes parties similaires sensibles, & dont la structure n'est pas la même partout dans ces parties. Par exemple, le bras qui est autrement composé que la jambe, & dont la structure n'est pas uniforme, ne peut pas être mis au rang des parties similaires. On appelle aussi en Anatomie les os, les tendons, les nerfs, les membranes, les vaisseaux, &c. parties *dissimilaires*, parce qu'elles sont différentes entr'elles, contre le sentiment des anciens.

DISTENSION. Ce terme sert quelquefois à exprimer la trop grande dilatation des arteres & des autres vaisseaux.

On l'emploie quelquefois pour signifier l'alongement de tout le corps qui accompagne le bâillement.

DISTORSION. Il se dit de la bouche, *distorsio oris*, lorsque cette partie du visage & celles qui l'avoisinent sont tirées de côté, de maniere que l'angle des levres soit porté en haut ou en bas, ou transversalement hors de leur situation ordinaire.

DISTRIBUER. Il se dit des vaisseaux & des nerfs. Telle artere se distribue à telle partie, &c.

DISTRIBUTION. Il se dit des vaisseaux & des nerfs. La distribution de l'aorte, la distribution de la cinquieme paire, &c.

DIVERGENS. Il se dit des muscles qui rencontrent ou rencontreroient obliquement le plan que l'on imagine diviser le corps en deux parties égales & symmétriques, & forment uniformément avec lui un angle dont le sommet seroit opposé au plan horizontal. *Voyez* VERTEBRAUX, (muscles).

DIURESE, *diuresis*, διούρησις, de διουρέω, j'urine : ce mot signifie *excrétion de l'urine*, ou *l'action de pisser*. Il désigne aussi la séparation de l'urine dans les reins.

DODECADACTILON, δωδεκαδάκτυλον. On a donné ce nom à l'intestin duodenum, parce qu'il a environ douze travers de doigts de longueur.

DOIGT, *digitus*. Les doigts forment les dernieres parties de la main. Ils sont naturellement au nombre de cinq a chaque main, nommés le *pouce*, l'*index*, le *long doigt*, ou le *doigt du milieu*, l'*annullaire*, l'*auriculaire*, ou le *petit doigt*.

On voit souvent des sujets qui ont six doigts à la main, & d'autres qui n'en ont que quatre.

Les doigts représentent comme autant de pyramides osseuses, composées, longues, menues, convexes d'un côté, légerement concaves de l'autre, attachées par leur base au carpe & au métacarpe, d'où elles vont ensuite en diminuant à une espece de petite tête. Les os des doigts se nomment *phalanges*. Voyez *ce mot*.

On divise les doigts en doigts de la main & en doigts du pied, nommés *orteils*. Les uns & les autres sont composés de trois os. *Voyez* PHALANGES.

Le 27 février 1761, le nommé Marin Bonar, de Marchan en Bugey, âgé de vingt-cinq ans, entra à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour y être traité d'une tumeur phlegmoneuse qui occupoit tout le long du doigt annulaire de la main gauche. Le 4 février il s'étoit coupé avec un couteau, mais la plaie étoit si petite qu'il la négligea totalement. Cependant la partie s'enflamma, sur-tout au dos du doigt, & il s'y forma un abcès qui fut ouvert ici le même jour de son entrée, par une incision qui alloit presque jusqu'à l'ongle. Le surlendemain le malade fut purgé.

Le 28, à la levée de l'appareil fait à sec, on employa le digestif & les liqueurs. La suppuration s'établit au mieux, & le premier mars les chairs étoient vermeilles & grenues. Le 5 mars on retrancha les liqueurs, & le 8 on pansa à sec. Le 9, comme les chairs poussoient trop & qu'elles commençoient à devenir mollasses & fongueuses, on les toucha avec la dissolution, ce qu'on réitéra le 10, & le 11. Le malade ayant la plaie presque cicatrisée, voulut s'en aller crainte du mauvais air. Il reçut quelques plumasseaux secs pour se panser pendant trois ou quatre jours.

Le 16 mars 1761, le nommé Arnauld Chambar, d'Erou en Combrail, âgé de 19 ans, vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour l'amputation du doigt annulaire de la main droite, qu'il avoit refusé quelque tems auparavant dans le même Hôpital.

Au milieu de février de la même année un coffre très-pe-

fant étoit tombé fur la main & avoit porté fur le doigt principalement. Toute la main & tout le bras s'enflerent considérablement malgré les fecours de l'art. On fit des incifions fur le doigt pour en vuider le pus accumulé; la premiere phalange parut à découvert & fe caria. Entre la phalange & les tégumens il y avoit un vuide en forme de fenêtre ovale. Tel étoit l'état de cette maladie lorfque le 18 mars on coupa le doigt. Le premier appareil fut à fec. On laiffa cet appareil pendant trois jours, ayant foin de l'arrofer deux fois par jour avec l'huile d'hypéricum & l'eau-de-vie, faifant le bandage de façon à rapprocher le doigt du milieu du petit pour que la diftance fût moindre.

A la levée de l'appareil on employa une fois par jour le digeftif & les liqueurs jufqu'au 8 avril, qu'on retrancha les liqueurs pour moriginer par l'alun & le précipité les chairs qui pouffoient trop. Le 10 le panfement fut à fec jufqu'à parfaite cicatrice, arrivée fans la moindre hémorragie le 24 avril 1761.

Le 21 février 1761, la nommée Jeanne Sainquain, de Proupierre en Beaujolois, femme âgée de 26 ans, vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour être traitée de plufieurs abcès qu'elle avoit, dont l'un étoit fitué à la partie interne du doigt annulaire droit, l'autre au bout du doigt indice gauche, le troifieme fur le poignet gauche, le quatrieme à la partie moyenne de l'avant-bras, le cinquieme fur la veine bafilique du bras gauche, le fixieme à la paupiere inférieure de l'œil gauche.

Elle avoit fervi long-tems une Dame mal-propre qui paffoit par les grands remedes. Elle mangeoit fes reftes & étoit continuellement avec elle. Elle en eut enfuite une maladie confidérable dont elle fut traitée, & tous les fimptômes de la fievre qui l'accabloit difparurent.

Ces abcès furent tous ouverts & panfés avec le digeftif, qui ne produifit aucun effet, ce qui détermina à l'ufage de l'onguent mercuriel qui ne réuffit pas mieux, & la malade étoit en proie à des douleurs, à des inquiétudes affreufes. On lui confeilla alors les grands remedes, à quoi elle fe détermina volontiers, elle les commença le 18 avril 1761, dans la fuite elle parvint à fa guérifon.

DORMIR, *dormire*. *Voyez* SOMMEIL.

DORSAL, LE, adj. *dorfalis*, *e*, ce qui appartient au dos,

té qui est relatif au dos. On a donné particulièrement ce nom à deux muscles, l'un est appellé *le grand dorsal*, & l'autre *le long dorsal*, à cause de leur situation sur le dos.

Le grand dorsal, *latissimus dorsi*, est un muscle ainsi nommé à cause de son étendue. Il couvre presque tout le dos.

Il vient de la partie postérieure de la crête de l'os des îles, des épines supérieures de l'os sacrum, de toutes les épines des vertebres des lombes & de celles des sept ou huit vertebres inférieures du dos, des extrémités osseuses des quatre ou cinq dernieres côtes. Il passe ensuite sur l'angle inférieur de l'omoplate, auquel il s'attache quelquefois par un plan de fibres charnues, & va se terminer avec le grand rond par un fort & large tendon au rebord qui répond à la petite tubérosité de la tête de l'humerus, au moyen de quoi il tire le bras en bas.

Ce muscle est aussi nommé *torche-cu*, parce qu'il porte le bras vers l'anus.

Le long dorsal, *longissimus dorsi*, est un muscle du dos qui est si étroitement uni avec le sacro-lombaire qu'on a de la peine à les distinguer. Il vient avec lui de la partie postérieure de l'os des îles, de l'os sacrum & de la premiere vertebre des lombes.

Ensuite il s'avance en-haut le long du dos, & s'attache en son chemin par des tendons plats aux apophyses épineuses de la derniere vertebre du dos, des cinq des lombes & de la premiere de l'os sacrum, & par sa partie inférieure, qui est toute charnue, à l'os sacrum & à la grosse tubérosité de l'os des îles, en finissant avec le sacro-lombaire, à toutes les apophyses transverses des vertebres des lombes. Ensuite il s'attache par des plans plus ou moins charnus, entre le condyle & l'angle de chaque côté.

Il se détache de ce muscle un plan de fibres qui s'unit avec le digastrique du col.

Les aponévroses dorsales sont celles qui font la terminaison de plusieurs muscles du dos.

L'artere dorsale du bras est une branche de la brachiale qui se porte sur le dos du bras.

L'artere dorsale du nez se distribue sur le dos du nez.

La glande dorsale est placée environ vers la cinquieme vertebre du dos dans la poitrine; elle est adhérente à la partie

postérieure de l'œsophage. Elle avoit été décrite par Vésale & d'autres Anciens anatomistes. Cette glande varie quant au volume : elle est pour l'ordinaire de la grosseur d'une amande. Elle est quelquefois si petite, qu'à peine peut-on la trouver. Quelquefois on en remarque deux.

Le ligament dorsal de l'articulation des os du carpe avec ceux du métacarpe, aide à unir ces os.

Les ligamens dorsaux des os du métacarpe entr'eux aident à les unir.

Il en est de même des ligamens dorsaux du second os du métatarse avec ceux du tarse, des ligamens dorsaux des os du métatarse entr'eux.

Les muscles dorsaux sont situés sur le dos. *Voyez* VERTÉBRAUX, &c.

Les nerfs dorsaux sont au nombre de douze paires. Ils ont cela de commun ensemble, que dès leur sortie d'entre les vertebres du dos ils jettent deux filets, au moyen desquels ils communiquent avec le nerf intercostal.

La premiere paire entre dans la composition des nerfs brachiaux. Les six paires suivantes vont tout le long de la levre interne & inférieure des vraies côtes jusqu'au sternum, & se distribuent aux muscles intercostaux, &c. La septieme paire & les cinq dernieres paires se distribuent aux muscles intercostaux & à ceux du bas-ventre.

Les vertebres dorsales sont au nombre de douze. *Voyez* en la description *au mot* VERTEBRE.

DOS, *dorsum*, c'est la partie postérieure de la poitrine.

Le dos de la main & du pied, c'est le côté extérieur de la main & du pied, ou cette partie opposée à la paume & à la plante du pied.

Le dos du nez, c'est le sommet du nez qui regne tout le long de cette partie.

Dans ces nez que l'on appelle *nez à la romaine*, le dos est plus élevé ou plus en bosse vers le milieu que dans tout le reste. Cette partie est appellée *l'épine*.

DRACONTIDES, δρακοντίδες, nom que Rufus d'Éphese dit avoir été donné à quelques veines qui partent immédiatement du cœur.

DROIT, TE, adj. *rectus*, *a*, *um*, qui n'est pas courbé, qui va d'un point à un autre par le plus court chemin. Nous

le disons ordinairement des parties dont la direction est telle ; & de haut en-bas ou de bas en-haut lorsque le corps est debout.

Les muscles droits de l'abdomen sont au nombre de deux, dont chacun est attaché par sa partie supérieure aux cartilages des deux ou trois vraies côtes, au sternum, & au cartilage xiphoïde. Ensuite il descend à côté de la ligne blanche, en se rétrécissant un peu & s'approchant de son congénere, & il se termine par un fort tendon à l'os pubis.

Ce muscle se trouve entre-coupé dans la moitié de son épaisseur par des tendons aponévrotiques, qui sont fort adhérens au feuillet antérieur du petit oblique. Ce sont ces tendons irréguliers que l'on nomme *intersections* des muscles droits.

Le muscle droit antérieur de la jambe, ou le grele antérieur a ses attaches fixes à l'épine antérieure & inférieure de l'os des iles, & au bord de la cavité cotyloïde. Il descend le long de la partie antérieure de la cuisse, & se termine à la rotule. Il sert à étendre la jambe.

Le muscle droit interne de la jambe. *Voyez* GRELE interne.

Il y a deux muscles grands droits antérieurs qui aident à fléchir la tête. Ils sont un de chaque côté. Ils se trouvent attachés antérieurement aux apophyses transverses de la sixieme, cinquieme, quatrieme & troisieme vertebres du col, & vont se terminer à l'apophyse antérieure de l'occipital, immédiatement devant ses condyles.

On compte deux muscles petits droits antérieurs, qui concourent à la flexion de la tête. Ils ont (un de chaque côté) leur attache fixe antérieurement à la racine des apophyses transverses de la premiere vertebre du col, & se terminent à l'occipital, à côté des grands droits.

Les deux droits latéraux fléchisseurs de la tête, surnommés *transversaires antérieurs*, ont, un de chaque côté, leur attache fixe antérieurement aux apophyses transverses de la premiere vertebre du col, & vont se terminer à l'endroit où l'occipital se joint aux os des tempes, près de leurs apophyses mastoïdes.

Les deux muscles grands droits postérieurs, extenseurs de la tête ont, un de chaque côté, leur attache fixe à l'é-

pine de la seconde vertebre du col; & se portant un peu obliquement en dehors, vont se terminer à l'occipital, audessous des grands complexus.

Les petits droits postérieurs qui ont le même usage, ont leur attache fixe à une petite éminence qui se voit postérieurement au milieu de la premiere vertebre du col, & vont se terminer immédiatement au-dessus du grand trou de l'occipital.

Les muscles droits de l'œil sont au nombre de quatre. Ils ont reçu divers noms, eu égard à leur usage. On appelle le supérieur le *releveur* de l'œil, ou le *superbe*, l'*orgueilleux*. L'inférieur a été nommé l'*abaisseur*, l'*humble* ou le *capucin*. Celui qui vient du côté du nez, se nomme *adducteur*, ou *buveur*. Le quatrieme, qui est du côté opposé, s'appelle *abducteur*, *dédaigneux*.

Tous ces muscles ont leur attache fixe, suivant l'ordre de leur situation, dans le fond de l'orbite; tout proche du trou optique, à la portion de la dure-mere qui tapisse cette cavité, & ils se terminent à la partie antérieure de la cornée opaque par autant d'aponévroses qui s'unissent les unes aux autres, & s'avancent jusqu'à la circonférence de la cornée transparente.

Le sinus droit de la dure-mere. *Voyez* DURE-MERE, où l'on explique les différens sinus.

Le trousseau droit de la membrane forte qui unit la tête avec la premiere vertebre, c'est un trousseau ligamenteux.

Le ligament droit du troisieme os du métatarse avec le moyen cunéiforme aide à unir ces os. Il en est de même du ligament droit des os du métacarpe avec ceux du carpe; du ligament droit des os du carpe entre eux, & des ligamens droits des apophyses transverses.

DUODENAL, épithete de quelques parties relatives au duodenum.

L'artere & la veine duodénale: l'une est la branche d'une artere que le duodenum reçoit de la cœliaque, à laquelle répond une veine du même nom, qui renvoie le sang à la veine-porte.

DUODENUM, nom du premier des intestins grêles. Vous en trouverez la description *au mot* INTESTIN.

DUPLICATURE, *duplicatura*. Il se dit des membranes

ou

ou d'autres parties ſemblables, qui ſe replient ſur elles-mêmes, ou de l'endroit où elles ſont doubles. Telles ſont les duplicatures du péritoine, de l'épiploon, de la plevre, &c.

Dans l'hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1714, on a l'hiſtoire d'un jeune homme qui mourut à l'âge de vingt-ſept ans, en qui l'on trouva dans la duplicature de ſes meninges, de petits os qui reſſembloient ſortir de la ſurface intérieure de la dure-mere, & qui piquoient la pie-mere avec leurs pointes aiguës.

Les Anatomiſtes modernes ne trouvent point cette duplicature du péritoine, dans laquelle les anciens plaçoient la veſſie.

Les duplicatures membraneuſes du genou ſont des ligamens qui fortifient cette articulation.

DURE-MERE, *dura-mater, dura-meninx.* La dure-mere, ou cette enveloppe qui paroît la premiere lorſqu'on a enlevé le crâne, eſt compoſée de deux lames épaiſſes : l'externe, qui fait fonction de përioſte, eſt fortement attachée à la face interne du crâne, par pluſieurs filets qui pénetrent l'os, & par des vaiſſeaux du péricrâne & des autres tégumens qui le traverſent, pour venir s'aboucher avec ceux de la dure-mere. On peut juger du nombre de ces vaiſſeaux par celui des points rouges qui paroiſſent ſur la dure-mere, lorſqu'on a détaché le crâne. Cette premiere lame de la dure-mere, qui tapiſſe l'intérieur du crâne, a moins d'étendue que la ſeconde qui forme deux replis conſidérables, dont le vertical, connu ſous le nom de *faulx* à cauſe de quelque reſſemblance qu'il a avec cet inſtrument, ſépare le grand cerveau en deux hémiſpheres, & le ſecond forme une cloiſon horiſontale qui ſépare le cerveau d'avec le cervelet : on l'appelle la *tente du cervelet.*

La faulx eſt ſituée au-deſſous de l'engrainure ſagittale ; ſon extrémité pointue eſt antérieure & attachée au *criſta-galli ;* ſon bord tranchant eſt inférieur, & regarde par conſéquent le corps calleux, dont il eſt ordinairement aſſez éloigné ; ſon extrémité large porte ſur la tente, avec laquelle elle eſt continue. La tente du cervelet forme un véritable croiſſant, dont l'échancrure qui eſt antérieure reçoit la moëlle alongée, ou cette partie du cerveau qui con-

munique avec le cervelet, & dégenere en moëlle épiniere; les pointes de ce croissant ont leurs attaches aux apophyses clinoïdes antérieures, & sont comme soutenues par la partie tranchante du rocher. Outre ces deux replis de la lame interne de la dure-mere, on remarque au-dessous de la tente une autre production verticale, qui sépare à quelques lignes de profondeur le cervelet comme en deux lobes : on l'appelle la *petite faulx*. La dure-mere sort de la base du crâne par tous les trous qu'on y remarque; elle accompagne la moëlle de l'épine; elle fournit une gaine aux nerfs, & communique avec le périoste, ce qu'on démontre facilement dans l'orbite.

La dure-mere reçoit ses arteres des carotides internes & des verticales. La carotide externe lui fournit une branche assez considérable, qui entre dans le crâne par le trou rond, & laisse sa trace sur la face interne des os pierreux & pariétaux. Les injections ont découvert une communication entre les rameaux supérieurs des deux côtés. Les veines sont en plus grand nombre; elles se dégorgent dans les sinus ou dans les veines du cerveau qui y vont aboutir. Ces vaisseaux, quoique petits, reçoivent encore plusieurs vénules qui viennent des tégumens, & qu'on remarque facilement aux environs de l'engrainure sagittale.

Les sinus sont des canaux particuliers, qui marchent dans l'épaisseur de la dure-mere, ou entre les deux lames qui la composent; ils sont destinés à recevoir tout le sang qui revient du cerveau & de ses enveloppes, pour le transmettre aux jugulaires. Ils sont en grand nombre; mais on se contente de démontrer les plus considérables, qui peuvent se réduire aux suivans : sçavoir, le sinus longitudinal supérieur, les deux latéraux, le droit, le longitudinal inférieur, deux caverneux, le moyen, deux orbitaires, deux supérieurs du rocher, deux inférieurs de la même partie.

Le sinus longitudinal supérieur, qui est le plus considérable, est un conduit à trois faces, qui prend la forme de l'espace formé par l'écartement de la lame interne de la dure-mere, dans l'endroit où la droite & la gauche se réunissent pour produire la faulx. La face supérieure est collée à la lame externe; les deux latérales touchent à l'interne. Le sinus qui mesure la longueur du bord supérieur de la

faulx, n'est point d'un calibre égal; il est étroit dans son principe, & il grossit à proportion des vaisseaux qui s'y abouchent, jusqu'à sa division en sinus latéraux. On remarque aux environs de ce sinus, des espaces irréguliers, formés aussi par l'écartement des deux lames; ils contiennent un grand nombre de grains blanchâtres qui se rencontrent aussi entassés dans plusieurs endroits du sinus: on les nomme *glandes de Pacchioni.* Toutes les veines qui rampent entre les deux lames de la pie-mere, aboutissent à ces espaces. La direction de la plûpart de ces vaisseaux est de derriere en devant. On voit facilement leurs ouvertures qui sont ovales. On remarque dans le sinus longitudinal, comme dans les latéraux, des brides ligamenteuses, qui paroissent soutenir les parois de ces canaux; elles sont placées pour la plûpart vers l'orifice des veines, & semblent aussi détourner le sang de ces vaisseaux, qui a un mouvement contraire à la détermination de celui qui roule dans le sinus.

Les sinus latéraux sont formés ordinairement par la division du sinus longitudinal. Ces deux canaux qui laissent une trace considérable sur la surface interne de l'os occipital & des pierreux ou temporaux, portent le sang dans les jugulaires. Les gouttieres que nous venons d'indiquer marquent leur contour & leur étendue qui est considérable; leur structure est semblable à celle du sinus longitudinal. On dit que celle du droit est toujours plus grande que celle du gauche; mais l'on observe souvent le contraire. Ces sinus sont sujets à de grandes variétés: on a vu quelquefois le latéral gauche manquer entierement, à moins qu'on ne dût donner ce nom à un petit sinus qui commençoit vers le rocher, & communiquoit seulement avec ceux qui rampent sur cette partie.

Les sinus latéraux reçoivent le sang du sinus longitudinal supérieur, du droit, du longitudinal inférieur & des sinus supérieurs du rocher; mais les sinus inférieurs, & par conséquent les caverneux, le moyen & les orbitaires se dégorgent dans les jugulaires qui reçoivent aussi le sang des sinus latéraux.

Le sinus droit coupe la tente du cervelet par le milieu: il est situé immédiatement sous la partie de la faulx que la tente soutient. Ce canal reçoit le sinus longitudinal inférieur

& les veines du plexus choroïde. Son ouverture qui eſt quelquefois cachée par des brides tendineuſes, n'eſt point éloignée de celles des ſinus latéraux, dans l'un deſquels il ſe dégorge. Le preſſoir d'Hérophite n'eſt autre choſe que le concours de ces quatre ſinus.

Le ſinus longitudinal inférieur marche tout le long du bord tranchant ou inférieur de la faulx : il s'ouvre, comme nous venons de le dire, dans le ſinus droit ; il eſt ſouvent ſi petit, qu'on a beaucoup de peine à l'appercevoir. Les ſinus caverneux ſont des réſervoirs particuliers, ſitués à côté de la ſelle turcique : ils ſont traverſés par les carotides internes, par la branche opthalmique de la cinquieme paire & par le tronc de la ſixieme. Le principe du nerf intercoſtal ſe démontre dans ces cavités qui renferment encore un réſeau de vaiſſeaux ſanguins plus ou moins conſidérables. Ces ſinus communiquent avec le moyen, & les orbitaires que nous allons décrire, avec le ſinus inférieur du rocher, & très-rarement avec le ſupérieur.

Le ſinus moyen eſt un canal de communication d'une ligne environ de diametre, qui s'ouvre dans les deux ſinus dont nous venons de parler. Il eſt ſitué à la partie antérieure de la ſelle turcique devant la glande pituitaire qu'il embraſſe en forme de ſegment.

Les ſinus orbitaires, un de chaque côté, ne ſont pas moins conſidérables que le précédent par leur étendue & leur calibre ; ils ſont ſitués au-deſſous des apophyſes clinoïdes antérieures, & s'ouvrent dans les ſinus caverneux. Il faut remarquer qu'ils paſſent entre la ſixieme paire & la branche de la cinquieme qu'on nomme *opthalmique*, avant la communication de ces deux nerfs, & viennent aboutir au-deſſous de la courbure poſtérieure de la carotide. Ces ſinus reçoivent des veines aſſez conſidérables, qui viennent de l'enfoncement qui ſépare ce lobe moyen du cerveau, de celui qu'on nomme *antérieur*.

Les ſinus ſupérieurs du rocher ſont des petits conduits qui marchent ſur le bord ſupérieur de cette apophyſe, ſur laquelle on remarque facilement leur trace. Ils ſont formés par quelques veines qui viennent du cervelet & qui percent la dure-mere à un pouce environ des apophyſes clinoïdes poſtérieures, au-deſſus des nerfs de la ſeptieme paire. Ils

s'ouvrent dans les ſinus latéraux, & communiquent rarement avec les caverneux. Ils manquent dans quelques ſujets.

Les ſinus inférieurs du rocher ſont plus conſidérables que les précédens : ils marchent ſur l'union de l'apophyſe cunéiforme de l'occipital avec la pointe du rocher, & communiquent avec les ſinus caverneux, dont ils reçoivent le ſang. Ils ne s'ouvrent point dans les ſinus latéraux, mais dans les golfes des jugulaires, en paſſant ſous les nerfs de la huitieme paire & l'acceſſoire.

La dure-mere reçoit des filets de tous les nerfs de la baſe du crâne, & principalement la branche poſtérieure de la cinquieme paire. Elle en reçoit auſſi des autres paires.

Baglivi & Pacchioni ont prétendu que la dure-mere avoit un mouvement muſculaire, par lequel elle agiſſoit ſur le cerveau en le comprimant ; mais ce qui démontre que cette opinion eſt fauſſe, c'eſt qu'on ne voit aucunes fibres muſculaires dans la dure-mere, & que d'ailleurs cette membrane eſt fortement collée à toute la ſurface interne du crâne, & il eſt évident que cette adhérence rend le prétendu mouvement de contraction impoſſible. Il eſt vrai qu'après avoir trépané on voit, par l'ouverture faite au crâne, la dure-mere s'élever & s'abaiſſer ; mais ce mouvement lui eſt imprimé par le cerveau, & ſe fait vis-à-vis de l'ouverture, parce que là il n'y a point d'adhérence, & la membrane eſt libre.

Ainſi toutes les fois qu'on remarquera des battemens ou un mouvement quelconque à la dure-mere miſe à découvert par quelque cauſe que ce ſoit, on doit ſe perſuader que ce ſont les vaiſſeaux de la dure-mere ou de la ſurface du cerveau qui agiſſent ſur cette membrane, & ne ſont ſenſibles que parce que par l'ouverture du crâne, la dure-mere n'eſt plus adhérente à l'ouverture, ou même par-tout ailleurs où un coup violent a détaché cette énveloppe du cerveau, de la face interne du crâne.

Pour être bien perſuadé de l'adhérence de la dure-mere au crâne, on n'a qu'à ſcier circulairement la boëte oſſeuſe, & la coupe étant faite, on reconnoîtra par la difficulté de détacher le crâne l'adhérence de la dure-mere ; adhérence qui met obſtacle au mouvement qu'on lui a gratuitement aſſigné.

L'uſage de la dure-mere eſt 1°. de ſervir au crâne comme

de périoste intérieurement. 2°. D'empêcher que le cerveau & le cervelet ne soient offensés par la dureté des os. 3°. Elle sépare de plus le cerveau jusqu'aux corps calleux en parties droite & gauche & d'avec le cervelet ; car sans cette membrane ils se comprimeroient réciproquement dans les différentes attitudes que la tête peut prendre. Il faut observer que le périoste de l'orbite est continu avec la dure-mere par les fentes orbitaires supérieures.

L'usage des sinus est de recevoir le sang qui est rapporté du cerveau & du cervelet par les veines de ces parties qui s'y déchargent, d'où il est ensuite porté dans les veines jugulaires internes, de sorte que ces sinus ne sont, à bien prendre, que des branches des veines jugulaires internes qui rampent entre la duplicature de la dure-mere & qui produisent ensuite d'autres veines qui se distribuent dans le cerveau.

Il paroît par la diversité des sentimens sur la maniere dont les veines se dégorgent dans le sinus longitudinal supérieur, qu'on n'a pas encore une théorie certaine sur cet article. Les uns pensent que les veines s'y déchargent de devant en arriere, d'autres se persuadent que le sang entre dans le sinus dans une direction oblique ; & enfin on a cru que les veines versoient le sang de derriere en-devant dans une direction tout-à-fait opposée au progrès du sang du sinus.

Ce qu'il y a de certain, c'est que les veines rampantes sous les tuniques de la dure-mere percent dans le sinus à-peu-près comme l'uretere perce la vessie, ensorte que le sinus gonflé par la présence du sang trop abondant comprime les ouvertures de ces veines, & s'oppose en partie à l'entrée trop subite d'un nouveau sang.

Il arrive quelquefois que toute la faulx de la dure-mere s'ossifie, & de cette ossification il en peut résulter des compressions ; des désordres dans l'œconomie animale ; en un mot, l'épilepsie, qui dès-lors est de toute incurabilité. Cette maladie peut aussi arriver lorsque quelque autre endroit de la dure-mere s'ossifie en formant des pointes ou épines, ou tout autre corps capable de troubler les fonctions merveilleuses de l'organe que cette membrane enveloppe.

Au reste, il a paru sur la sensibilité de la dure-mere des sentimens opposés : M. Haller, toujours guidé par le flam-

ſeau de l'expérience, a prouvé qu'elle n'étoit ni ſenſible ni irritable. Son ſentiment a été combattu par pluſieurs ſçavans, mais il a répondu avec ſolidité à toutes les critiques. *Voyez le mot* SENSIBILITÉ.

Il nous reſte à donner la maniere de préparer la dure-mere.

Pour l'enlever preſque ſans peine & aſſez promptement toute entiere, j'enleve tout le cuir chevelu & le péricrâne. Je ſcie la tête depuis la partie ſupérieure du nez tranſverſalement juſqu'aux condyles de l'occipital. Par cette coupe je détruis toutes les éminencee externes du ſphénoïde, des palatins, en un mot, de toute la baſe du crâne, & j'ai une ſurface plate.

J'enfonce enſuite à coups de maillet cette ſurface, & ces coups plus multipliés que trop forts briſent peu-à-peu la baſe; & de ce côté là la dure-mere eſt certainement détachée des parties oſſeuſes fracturées & un peu enfoncées. Par conſéquent le plus fort de l'ouvrage eſt déja fait, parce que c'eſt à la baſe du crâne que la dure-mere eſt plus fortement adhérente.

Il ne reſte plus qu'à fracturer avec le même maillet les pariétaux, les temporaux, & ſucceſſivement les autres os du crâne. On leve toutes ces parties d'os, auxquelles la dure-mere ne tient plus. Cette membrane ſe trouve ſans enveloppe oſſeuſe, & il eſt aiſé de la débarraſſer de toute la cervelle par ſon ouverture qui répond au grand trou occipital. On la remplit de crin, pour qu'en ſe ſéchant, elle conſerve mieux ſon état naturel. Quand elle eſt bien ſeche, il faut la vernir, & la mettre dans ſon cabinet d'anatomie.

Pour avoir une dure-mere avec ſes vaiſſeaux, il faudroit ne la préparer qu'après avoir injecté la tête du ſujet, arteres & veines. Quand on auroit enſuite levé cette membrane, on coloreroit en rouge les arteres, & en bleu tous les ſinus.

Cette maniere de préparer la dure-mere m'a toujours paru très ſimple, aiſée & commode, parce que par ce moyen elle ſe détache très-bien, au lieu qu'en faiſant une coupe à la partie moyenne du crâne, on court riſque de ſcier un peu cette membrane, & enſuite on a une peine prodigieuſe de détacher la dure-mere de toute la baſe iné-

gale & interne du crâne : encore n'eſt-on pas en droit de ſe flatter de réuſſir toutes les fois qu'on le tentera.

EAU

EAU, *aqua*, c'eſt une ſubſtance limpide, brillante, diaphane, inſipide, que le froid rend dure & fragile & qu'une foible chaleur entretient fluide. Elle entre en grande quantité dans la compoſition des animaux ; elle eſt preſque toujours accompagnée de l'air : elle s'inſinue par-tout avec lui. Ainſi on ne peut lui refuſer d'être eſſentiellement une partie intégrante des mixtes.

Les principales qualités de l'eau ſont la peſanteur, la ténuité de ſes parties, ſa diſpoſition à ſe congeler par le froid, à reprendre la fluidité par la chaleur, à donner de la ſolidité aux corps, à les rendre ſuſceptibles d'embraſement, de diſſolution, de fuſion, de pourriture, &c.

L'eau forme la plus grande partie de nos liqueurs, du gluten, des graiſſes, des ſucs albumineux, muqueux, de la ſéroſité, &c. elle pénetre nos parties ſolides, elle ne diſſout pas les corps vivans, parce que les parties ſe réparent par l'action vitale & éludent ainſi ſes effets, & parce qu'elle demeure unie aux autres principes ; il n'en eſt pas de même après la mort, elle ſe dégage peu-à-peu, elle déſunit nos parties, elle entraîne les autres principes, elle diſpoſe aux mouvemens ſpontanés & produit ainſi la décompoſition des corps.

Les eaux du fœtus ſont contenues dans l'amnios. *Voyez-en* l'explication au mot GÉNÉRATION.

ÉCAILLEUX, EUSE, adj. *ſquamoſus, a, um*, ce qui a du rapport à l'écaille.

On donne le nom d'*écailleuſe* à la portion ſupérieure du temporal à cauſe de ſa reſſemblance à une écaille.

La ſuture écailleuſe unit le temporal avec le pariétal.

ECBYRSOMATE, *ecbyrſomata*, εκβυρσώματα, de βυρσα, *burſa*, bourſe, la peau des bourſes ou du ſcrotum. On nomme ainſi les éminences ou protuberances des os aux articulations qui font relever la peau, à-peu-près comme elle eſt relevée aux bourſes.

ÉCHANCRURE, *ſciſſura, lunula*, ſe dit des bords des

os qui sont échancrés. Les échancrures de l'os sphénoïde, les échancrures de l'omoplate, les échancrures de l'os maxillaire. *Voyez* ces os, &c.

ÉCHELLES, *scalæ*, se dit des deux rampes ou des deux contours du limaçon de l'oreille.

ECPHYAS, ἐκφυὰς, de εκ, *de*, & de φὺω, produire. Ce mot signifie une appendice ou excroissance. Quelques Auteurs donnent ce nom à l'appendice vermiforme du cœcum.

ECPHYSESE, *ecphysesis*, ἐκφύσησις, de εκ, *de*, & de φυσὰω, respirer. Expiration, ou expulsion prompte de l'air hors des poumons.

ECPHYSIS, εκφυσις. Ce terme a la même signification que ecphyas. *Voyez ce mot.* Galien donne le nom d'*ecphysis* au duodenum.

ECPNEUMATOSE, *ecpneumatosis*, de εκ, *de*.& de πνευμα, respiration. *Voyez* ECPNOE.

ECPNOE, εκπνοὴ, de εκ, *de*, & de πνέω, respirer. Il signifie expiration.

EJACULATEUR. Il se dit de quelques parties qui ont rapport à l'éjaculation de la semence.

Les deux conduits éjaculateurs ont environ un pouce de longueur, ils sont larges près des vésicules & diminuent à mesure qu'ils approchent de l'urethre qu'ils percent ensemble. *Voyez en* un plus long détail à l'article de la GÉNÉRATION.

Quelques Auteurs donnent le nom d'*éjaculateur* aux canaux déférens.

Les deux muscles éjaculateurs du clitoris viennent du sphyncter de l'anus, se portent latéralement & s'insérent à côté du clitoris.

Les muscles éjaculateurs de la verge sont décrits à l'*article de la génération.*

EJACULATION. C'est l'action par laquelle la liqueur spermatique réservée dans les vésicules séminales, & l'humeur prostatique contenue dans ses propres couloirs, sont exprimées dans l'urethre & poussées hors de ce canal par l'extrémité de la verge dans le coït ou dans toute autre circonstance qui y est relative.

Cette action s'exécute dans l'état naturel par le méchanisme dont voici l'exposition.

Les vésicules séminales sont formées de différentes mem-

branes entre lesquelles il en est une composée de fibres musculaires susceptibles par conséquent de contraction qui diminue leur capacité. Cette contraction se fait dans le moment où toutes les conditions, & entr'autres l'érection de la verge, ont lieu pour occasionner l'émission de la semence, qui étant comprimée en tout sens par l'action de ces fibres contre la vessie dont le sphyncter est contracté & leur fournit un point fixe, se porte où il y a le moins de résistance. L'orifice qui répond au canal déférent se ferme par la disposition de la valvule qui s'y trouve : ainsi le fluide pressé de tous côtés, excepté vers l'orifice du canal éjaculatoire, qui est comme la continuation du canal déférent, destiné à porter la liqueur séminale dans l'urethre, ce fluide y est porté avec force & injecté avec une grande célérité dans l'urethre auprès du verumontanum ; en même-tems la membrane musculeuse qui enveloppe les prostates se contracte comme de concert avec les vésicules séminales. Les muscles prostatiques agissent aussi dans le même instant, & par le concours de ces puissances combinées qui sont mises en jeu par un mouvement comme convulsif qui se communique à toutes les parties du corps & y excite souvent une espece de tremblement épileptique, l'humeur prostatique est exprimée de ses conduits excrétoires & est aussi injectée dans l'urethre autour des orifices des conduits éjaculatoires de la semence. Ces deux fluides se mêlent dans la partie de ce canal dilatée pour les recevoir par les muscles destinés à cet effet ; mais cette dilatation n'est qu'instantanée : car le muscle accélérateur & le transverse de l'urethre se mettent en contraction pour presser ce qui est contenu dans ce canal & l'obliger à sortir tout d'un trait & sans discontinuité pour chaque jet, dont il se fait plusieurs de suite par la répétition de l'action convulsive de tous les organes qui viennent d'être mentionnés. La force & la célérité avec laquelle ces fluides sont poussés le peuvent faire jaillir à plusieurs pouces de distance de l'extrémité du membre viril, selon que l'érection de cette partie est plus grande, & qu'il y a une quantité plus considérable à injecter des fluides qui distendent davantage les canaux par lesquels ils passent, & qui donnent conséquemment plus d'étendue à l'action des muscles constricteurs, ensorte que les premiers jets sont les plus impétueux, & que la vîtesse de l'injection des derniers est beaucoup moindre à proportion. C'est de

cette prompte éjaculation, jointe à la chaleur & à la subtilité des fluides qui parcourent l'urethre dans cette voluptueuse opération de la nature, que dépend le chatouillement délicieux qu'éprouve la membrane d'un sentiment très-exquis qui tapisse ce canal. *Voyez le mot* GENERATION.

EJECTION, *ejectio*. L'éjection des excrémens est la sortie des matieres fécales, des urines & des crachats. *Voyez* aussi le mot HUMEUR.

EILAMIDES, ειλαμιδες, de ειλεω, *envelopper*. Ce terme signifie les meninges, ou membranes qui enveloppent le cerveau.

EILEON, ειλεον, de ελεω, faire des circonvolutions. Gorræus donne ce nom à l'ileum.

EISPNOE, εισπνοὴ, de εις, *dedans*, & de πνεω, *respirer*. Ce terme signifie inspiration. *Voyez ce mot.*

ELASTICITÉ, *élater*, *elaterion*, de ελατηριον, de ελαὺνω, agiter. C'est le pouvoir qu'a un corps plié ou tendu de reprendre son premier état, lorsque la force qui le plie ou le tend cesse. Ce mot vient de ελαὺνω, pousser, repousser.

Nos muscles sont élastiques, ainsi que les fibres qui les composent. Elles ont du ressort. *Voyez* MUSCULAIRE, MOUVEMENT.

ELATER, ce terme a la même signification que le précédent, de même que le suivant.

ELATERION, ελατηριον, de ελαὺνω, agiter. Il signifie élasticité. *Voyez* ci-dessus.

ELEMENS. On entend par ce terme les principes des corps.

On définit les élémens des corps simples dont tous les mixtes sont composés, & dans lesquels ces mixtes se résolvent par leur derniere analyse : ainsi les élémens ne sont autre chose que les parties intégrantes les plus simples des mixtes. Les anciens mettoient quelque différence entre les élémens & les principes ; ils définissoient le principe, ce qui n'est fait ni de lui-même ni d'autre chose, mais dont tous les corps sont composés. On peut employer indifféremment ces deux mots, parce qu'à proprement parler ils signifient la même chose.

Tous les Philosophes ne s'accordent pas sur la nature & le nombre des élémens. Les uns en admettent un plus grand nombre, les autres un moindre : nous n'examinerons pas cette variété d'opinions.

Pour sçavoir ce que l'on doit penser sur ce point, il suffit de se rappeller que les élémens sont des corps très-simples dont tous les mixtes sont composés, & dans lesquels ils se résolvent par la derniere analyse ; ainsi toute partie dans laquelle on trouve des particules hétérogenes ne doit pas être regardée comme élément ou comme un corps simple, ou si on lui donne ce nom, ce ne doit être que par comparaison. Cela posé, la matiere considérée en général doit être regardée comme le seul élément ou principe constitutif des corps, parce qu'elle se trouve dans tous les corps, & qu'on ne peut jamais la détruire par les analyses. On reconnoît cependant des formes constantes que prend la matiere pour entrer dans la composition des corps ; ces formes élementaires appartiennent aux parties intégrantes des mixtes que l'on ne doit regarder comme simples ou élémentaires que par comparaison. On reconnoît la matiere en général dans tous les corps, elle frappe les sens. Lorsqu'on veut rechercher sa nature on s'apperçoit qu'elle est presque entierement inconnue, & on ne peut à-peu-près établir ce qu'elle est que par l'examen de ses propriétés.

Les sens, la réflexion, la comparaison des idées ; ce sont les moyens par lesquels on peut juger des propriétés de la matiere : les sensations sans la réflexion, ou la réflexion sans des sensations antecedentes seroient des moyens insuffisans.

Il y a des corps grossiers qui tombent sous les sens sans aucune recherche : il y en a d'autres qui nous environnent, comme l'air, la matiere de la lumiere, &c. qui ne peuvent être connus que par leurs effets & par le moyen des différentes expériences.

Quand on examine sans préoccupation la matiere de ces différens corps, quelque déliée qu'elle soit, on lui reconnoît des propriétés générales qui sont constamment les mêmes par-tout, & indépendantes des qualités accidentelles qui différencient chaque espece de corps ; ces propriétés générales ou essentielles sont l'étendue, la divisibilité, l'impénétrabilité, la mobilité ou le repos ; l'examen d'un corps grossier ou celui de l'air introduit & renfermé dans une vessie démontre également ces propriétés.

Ces qualités de la matiere en supposent une primitive qui est la pluralité de ses parties ; elle n'est étendue, impénétrable, divisible que parce qu'elle est composée de plusieurs

parties ; ainſi on peut croire que ſa nature ou ſon eſſence conſiſte dans la pluralité des parties, & on la définira relativement à ſes propriétés, un être ou une ſubſtance composée de pluſieurs parties, étendues, impénétrables, diviſibles & ſuſceptibles de mouvement ou de repos. La matiere exiſte dans tous les corps avec les propriétés générales que nous venons de lui aſſigner, elle eſt ſeule le principe primitif des corps ; mais comme on ne peut l'appercevoir qu'avec différentes modifications, de-là quelques anciens ont cru que la forme étoit un principe particulier, qui avec la matiere, conſtitue tous les corps. Lorſqu'on recherche les modifications de la matiere dans les corps, on apprend que la forme eſt une affection purement méchanique, ou pour mieux dire, une diſpoſition phyſique, par laquelle la matiere diverſément arrangée conſtitue la différence des corps ; ainſi la forme n'eſt point un principe : elle eſt ſeulement une qualité inſéparable de la matiere conſidérée dans chaque corps.

Le méchaniſme des parties intégrantes des corps prouve que les formes conſiſtent eſſentiellement dans la diſpoſition phyſique des parties ; de-là dépendent la molleſſe, la dureté, l'élaſticité, les couleurs, les ſaveurs, la liquidité, la chaleur, la froideur des corps ; la figure, la grandeur, la ſituation, le repos, le mouvement, ſont des formes accidentelles qui varient à l'infini.

ÉLÉMENTAIRES. Parties élémentaires ou intégrantes des mixtes.

Si on recherche quelle eſt la compoſition des mixtes, on voit que la matiere ne les fait pas connoître avec ſes propriétés générales ſeulement, mais qu'elle ſe réſout en différentes eſpeces de matiere, pour ainſi dire, & que les parties qui en réſultent ſe trouvent toujours ſous une forme conſtante. Comme ces parties ſe trouvent toujours dans la compoſition des corps & qu'elles ſont ſous les formes les plus ſimples que nous puiſſions appercevoir, on leur a donné le nom de *parties élémentaires*, ou *intégrantes des mixtes*.

Les Phyſiciens ont toujours été fort partagés ſur le nombre de ces parties élémentaires ou intégrantes ; pour déterminer le nombre de ces parties, il ne faut pas ſimplement juger par celles que l'analyſe démontre ; il faut avoir égard à la nature des corps environnans, à la ſubtilité de certains prin-

cipes qui s'évaporent facilement, comme réciproquement des principes subtils pénetrent le corps que l'on croit avoir réduit aux parties les plus simples.

Le goût, l'odorat, le toucher, la vue, l'ustion des corps ; la putréfaction ; l'évaporation, la fermentation, la calcination, sont des moyens simples par lesquels on reconnoit la présence de certaines parties intégrantes des mixtes, elles démontrent des parties grasses ou huileuses, des sels, de l'eau ou phlegme de la terre. Si on fait concourir le raisonnement avec les sens, on reconnoîtra l'existence d'autres parties intégrantes que les expériences ou les notions générales de la Physique nous font appercevoir : par exemple, on trouve de l'air dans tous les corps, dans les animaux, les végétaux, les minéraux mêmes. On doit encore reconnoître un fluide plus subtil qui pénetre tous les corps, qui les décompose lorsqu'il agit trop fortement sur eux, & qui se développe plutôt dans certains corps à raison de leurs parties intégrantes, c'est le feu ou l'éther. *Voyez* FEU.

Cette espece de feu qui anime les corps & qui est l'agent universel de la nature doit être distingué du feu d'embrasement qui les détruit.

On voit par ce qui a été dit sur le moyen de reconnoître les parties intégrantes des corps qu'elles sont au nombre de six, & si on juge de ces élémens par leurs effets dans la formation des corps, on en reconnoît un actif qui ne se fixe pas dans les corps, mais qui est nécessaire pour fixer & animer les parties intégrantes, c'est le feu ou l'éther : les cinq autres sont passifs parmi lesquels on en distingue deux primitifs ; l'air & l'eau qui semblent être les instrumens universels de la nature : enfin les trois autres, le sel, l'huile & la terre servent plus immédiatement de matériaux aux différens corps.

Ces parties élémentaires différemment combinées se trouvent dans tous les mixtes. La différente proportion de ces parties & les changemens dont elles sont susceptibles de leur nature établissent la différence des corps & les changemens qui leur arrivent.

ELITROÏDE, *ou* ELICTROÏDE. *Voyez* ELYTROÏDE.

ELLIPSE, *ellipsis*, terme de Géométrie, qui signifie une figure courbe, qu'on appelle communément *ovale*. On s'en sert quelquefois dans la description des parties anatomiques.

ELLIPTIQUE, adj. *ellipticus, a, um*, ce qui a du rapport à l'ellipse.

ELYTROÏDE. C'est la seconde des trois tuniques propres des testicules. Ce mot vient du grec ἐλύτρον, *vagina*, gaine, & εἶδος, *eidos*, forme.

Elle ressemble à une gaine, ce qui la fait nommer aussi *vaginale* par quelques Auteurs. Elle est formée par la dilatation de la production du péritoine. Sa surface interne est tapissée d'une membrane particuliere très-fine qui forme une espece de diaphragme qui empêche la communication entre la gaine du cordon spermatique & la capsule ou tunique vaginale du testicule; & l'externe est cellulaire, ce qui la rend d'autant plus adhérente a la premiere des tuniques propres, qui se nomme *érythroïde*.

ELYTRON, ελυτρον, de ελυω, envelopper ou couvrir, enveloppe. Hyppocrate applique ce mot aux membranes qui enveloppent la moëlle spinale.

EMAIL. L'émail de la dent est une matiere tout-à-fait différente de l'os. Il est composé d'une infinité de petits filets qui sont attachés sur l'os par leurs racines, à-peu-près comme les ongles & les cornes. On distingue très facilement l'émail dans une dent cassée. On y voit tous ces filets prendre leur origine vers la partie de l'os qui touche la gencive, s'incliner vers l'os & se coucher les unes sur les autres, de maniere qu'ils sont presque perpendiculaires sur la base de la dent. Par ce moyen ils résistent davantage à l'effort. M. de la Hire le fils a observé que dans les adultes l'os de la dent ne croît point, mais seulement l'émail. Il est persuadé que les filets de cet émail s'étendent comme ceux des ongles. Si l'émail d'une dent se détruit l'os se carie & la dent périt.

EMBAUMEMENT. On définit l'embaumement une préparation particuliere de plusieurs sortes de drogues qu'on met dans toutes les parties d'un cadavre pour le préserver pendant long-tems de la corruption. Cette préparation est une composition de diverses liqueurs spiritueuses, de différens baumes, de gommes & de plusieurs plantes aromatiques mises en poudre.

La préparation de tous ces différens ingrédiens regarde particulierement l'Apoticaire. Cependant, selon le célebre M. Dionis, il est nécessaire qu'un Chirurgien soit non-seu-

lement instruit de la maniere dont il faut s'y prendre pour embaumer un cadavre, mais il faut encore qu'il soit en état de préparer lui-même tout ce qu'il faut pour cette opération, afin qu'il puisse suppléer au défaut d'un Apoticaire.

Ces sortes d'occasions peuvent tous les jours se rencontrer, comme sur la mer, dans les armées, ou même à la campagne, lorsqu'un Seigneur vient à décéder en son château, ou qu'on est obligé de le transporter dans la sépulture de ses ancêtres, qui se trouve dans des lieux souvent fort éloignés.

Nous avons déja observé que les drogues qui doivent entrer dans la composition de l'embaumement sont de différentes sortes : sçavoir, des liqueurs spiritueuses, des baumes, des gommes, des plantes aromatiques & des sels. Les premieres & les secondes de ces drogues sont propres à faire un liniment pour frotter l'extérieur du corps & pour en mettre dans l'intervalle des parties afin de les mieux conserver. Les autres drogues sont propres à être mises en poudre pour être employées par couches dans les intervalles des parties, parce que cette poudre forme une espece de mastic qui garantit de la putréfaction.

De tout ce qui est nécessaire pour l'embaumement.

L'orsqu'il s'agit de faire un embaumement dans toutes les formes, on se sert de deux sortes de poudres, une fine & l'autre plus grossiere ; celle-ci sera composée de diverses plantes aromatiques dont on prendra des unes les racines, des autres les feuilles ou le bois, les fleurs ou les fruits.

Celles dont on prendra la racine sont :

L'iris, à la quantité de deux livres.

De calamus aromaticus,
De flembes ou glayeul,
D'angélique,
D'aristoloche,
D'impératoire,
De gingembre *ana*, une livre.

Feuille de basilic,
Thim,
Sauge,
Sarriet *ana*, demi-livre.

Laurier.

Laurier,
Mirthe.
Marjolaine,
Romarin,
Baume, *ana*, une livre ;

Hyssope,
Rhuë,
Menthe, *ana*, demi-livre ;

Sarpolet,
Calament,
Scordium, *ana*, quatre onces ;

Fleurs d'orange,
De roses,
De romarin,
De lavande,
De camomille,
Mélilot, *ana*, demi-livre ;

Semence de fenoüil,
De coriandre ;
D'anis,
De cumin, *ana*, une livre ;

Fruits & bayes de genievre,
Ecorce de citron & d'orange, demi-livre.

Le tout sera mis en poudre ; on y ajoutera quelques livres de sel marin avec du tan mêlé ensemble, ce qui doit faire la valeur de trente livres pesant. Cette poudre sera destinée principalement à remplir les grandes civités & à être mise par couche dans les intervalles des visceres qu'on mettra dans un barril, comme on l'expliquera plus bas. Pour ce qui est de la poudre fine, elle est beaucoup plus odoriférante & plus conservative que la premiere. Cette poudre sera faite avec

L'aloës, deux livres ;
L'oliban,
Le benjoin,
Le styrax, *ana*, une livre ;
Canelle,
Gérofle, *ana*, demi-livre ;
Noix muscade,

Geniévre, *ana*, demi-livre ;
Poivre blanc, quatre onces,
Alun,
Sel de nitre, *ana*, quatre onces ;
Le ſoufre, quatre onces.

Le tout ſera bien préparé & bien pulvériſé pour le paſſer au-travers d'un tamis fin, après quoi on le mettra dans quelque vaiſſeau juſqu'au moment qu'on en faſſe uſage. Comme cette poudre eſt plus ſubtile que la premiere, on n'en préparera qu'environ dix à douze livres, laquelle ſera employée dans les interſtices des chairs, en rempliſſant les ſcarifications qu'on eſt obligé de faire ſur toutes les parties.

Quant au liniment, on le compoſe avec une livre d'huile d'aſpic.

Quatre pintes d'eſprit-de-vin,
Demi-livre d'huile de laurier.
Une livre de ſtyrax liquide.
Demi-livre de baume de Copahu.
Deux onces de baume du Pérou :

Dont le mêlange formera un liniment. Il eſt néceſſaire que le Chirurgien ſe trouve préſent lorſque le Plombier & le Menuiſier prendront la meſure du corps pour faire le cercueil, afin qu'ils le tiennent beaucoup plus grand. Il doit aſſiſter auſſi lorſqu'il s'agit du barril ou coffre où ſeront dépoſés les viſceres. Le cœur ſera renfermé dans une boëte de plomb faite exprès. Le cercueil, le barril & la boëte doivent être plus longs & plus larges que la grandeur du corps & des autres parties, ſans quoi l'on courroit riſque après l'embaumement de ne pouvoir loger le cadavre & les autres parties, qui par rapport à la quantité des poudres, & à l'épaiſſeur des bandes, auroient acquis un volume beaucoup plus conſidérable.

Les bandes dont on a beſoin pour un embaumement ſont au nombre de cinq. Elles doivent avoir la longueur & la largeur néceſſaire pour entourer toutes les parties du corps. On donnera aux deux premieres bandes la longueur de quatre ou cinq aulnes & la largeur de trois doigts ; elles ſerviront à entourer les extrémités ſupérieures. Les deux bandes ſuivantes auront quatre travers de doigts de large ſur ſix ou ſept aulnes de long. Elles ſont deſtinées pour envelopper les jambes & les cuiſſes. La cinquieme bande ſera fort large &

beaucoup plus longue que les précédentes ; elle sera destinée à envelopper tout le reste du corps. L'ouverture du corps étant faite suivant l'ordre qu'on a indiqué, on dressera un rapport de tout ce que l'on aura remarqué de particulier, lequel sera signé, tant des Médecins que des Chirurgiens qui auront assisté à cette opération.

De l'opération de l'embaumement.

Le Chirurgien qui est chargé de l'embaumement commencera par séparer le cœur des autres parties & le mettra dans un vaisseau rempli d'esprit-de-vin, dans lequel il trempera jusqu'à ce que les autres parties soient embaumées : ensuite le Chirurgien, aidé de ceux qu'il aura choisi, se mettra en devoir d'exécuter son opération. Il fera d'abord approcher le barril du sujet, ayant mis dans le fond une bonne couche de la premiere poudre ; ensuite on ôtera tout les visceres du bas-ventre, de la poitrine, &c. Après avoir bien lavé le canal intestinal, tant en-dedans qu'en-dehors, & les visceres, avec l'esprit-de-vin, vous les mettrez dans le barril, ayant soin de placer dans les intervalles de la premiere poudre en forme de couche, continuant ainsi jusqu'au niveau du bord du barril. S'il se trouvoit trop grand, alors il faudroit le faire couper, de maniere que le barril étant couvert & soudé, les parties renfermées ne balottent point pendant qu'on les transporte d'un lieu à un autre.

Les cavités du tronc étant vuidées, on absorbe le sang avec des linges ou une éponge ; on les lave avec de l'esprit-de-vin, puis vous les remplirez avec de la poudre grossiere mêlée à des étoupes.

Il est presqu'indifférent par laquelle des trois cavités on doit commencer : cependant il paroît qu'il vaudroit mieux commencer par la tête, ensuite aller à la poitrine & au ventre.

En commençant par la tête, vous remplirez le crâne avec de la poudre, des étoupes ou du crin, & vous mettrez par-dessus la calotte osseuse que vous aviez enlevée, sur laquelle on mettra de la liqueur & de la poudre balsamique, le tout soutenu par les lambeaux qui seront cousus. On versera aussi dans la bouche & dans les narines de la liqueur

dans laquelle on aura trempé du coton destiné à remplir ces deux cavités ; la même chose sera observée pour les oreilles.

On frottera le visage avec le liniment en forme d'embrocation, dans lequel on trempera un pinceau ou des linges doux ; après on fera quelques incisions vers les tendons des muscles crotaphites, entre les masseters & les buccinateurs, pour avoir la facilité de mettre dans les incisions de la poudre, & sur toute la face ; le tout sera enveloppé avec une espece de coëffe de nuit, qui sera arrêtée avec un petit ruban ou bandelette au-dessous du menton.

Ensuite il faut passer dans la cavité de la poitrine & celle du bas-ventre. On les remplira de la poudre mêlée avec des étoupes ou du crin, qui est moins susceptible de corruption. Ces deux capacités étant remplies, on remet le sternum dans sa place, on y verse de la liqueur spiritueuse entre les côtes & les tégumens. On y met aussi de la poudre fine, & on fait ensuite des coutures, dont la premiere sera commencée au-dessus du sternum & sera continuée jusqu'aux os pubis ; puis vous reprendrez les incisions transversales, qui sont, comme nous l'avons dit, vers les régions lombaires, vous y pratiquerez les mêmes coutures pour les joindre avec les premieres à l'endroit de l'ombilic.

Les cavités du tronc étant ainsi embaumées, on passe aux extrémités supérieures, en commençant par faire des taillades profondes jusqu'à l'os du bras, de l'avant-bras & de la main. On frotte toutes ces parties avec de la liqueur en forme de liniment ; ensuite vous mettrez dans le fond de chaque incision de la poudre balsamique avec la liqueur spiritueuse. Vous prendrez une des premieres bandes, en commençant à la main par des doloires un peu serrés, montant jusqu'à la partie supérieure du bras, où vous finissez. La même chose sera faite à l'autre extrémité supérieure par le moyen de la seconde bande. Sur les extrémités inférieures seront pratiquées les mêmes opérations, c'est-à-dire qu'on fera de profondes taillades jusqu'aux os, & tout-au tour selon la longueur de la cuisse, qui seront accompagnées de pareilles incisions à la jambe & au pied. On les humectera bien avec de l'esprit-de-vin & de l'huile d'aspic. On les remplira de poudre aromatique ; on y passera dessus le liniment & de la poudre fine, & le tout sera fixé & soutenu par la troisieme bande.

Tandis que vous faites votre opération, un Aide-Chirurgien fait la même chose sur l'autre extrémité, laquelle sera entourée avec la quatrieme bande, en commençant au pied & finissant à l'aine.

Les parties qui restent à embaumer sont la partie postérieure du col, du dos & des lombes. Pour cet effet on tourne le sujet sur le ventre, pour scarifier la partie postérieure du col, du dos & des lombes. On remplira les scarifications comme ci-devant avec de la poudre. On y verse de l'esprit-de-vin; vous frottez toute la partie avec le liniment, puis vous mettez par-dessus de la poudre balsamique, & vous enveloppez le tout avec la cinquieme bande qui doit être assez longue & assez large pour envelopper tout le tronc.

L'embaumement fini, on met le sujet dans une toile cirée dans laquelle il sera enveloppé. Cette toile sera liée avec du ruban ou une ficelle au-dessus de la tête & sous la plante des pieds, de sorte que le corps aura à-peu-près sa forme naturelle. Après on le met dans son cercueil avec ce qui reste des poudres aromatiques & des plantes qu'on a préparées, en remplissant les coins & les vuides, & on fait souder le cercueil de plomb le plus hermétiquement qu'il sera possible.

Le cœur sera la derniere partie qui sera le sujet de l'embaumement. On aura l'attention de le bien laver avec de l'esprit-de-vin. On mettra dans les gros vaisseaux, dans les ventricules & dans les oreillettes de la poudre balsamique. Sa surface extérieure sera aussi recouverte de la même poudre mêlangée avec le liniment : ensuite on a une poche de toile cirée, & à-peu-près de la figure de celle du cœur, dans laquelle poche il sera mis. Le tout sera lié avec un ruban ou de la ficelle, en conservant autant qu'il se pourra la même forme naturelle. Enfin il sera mis dans une boëte de plomb faite & figurée à-peu-près comme ce viscere. Cette boëte sera exactement soudée.

EMBRYO-GRAPHIE, *embryo-graphia*, description du fœtus pendant tout son séjour dans la matrice.

EMBRYO-LOGIE, *embryo-logia*, traité raisonné sur le fœtus pendant tout son séjour dans la matrice.

EMBRYON, *embryo*, ce mot vient de ἐν, *en*, dans, & de βρύειν, ou βρύω, *bruo*, croître, je pullule. C'est le nom que les Médecins grecs ont donné au fœtus, parce qu'il est

renfermé & prend accroissement dans la matrice. On n'est pas d'accord sur le tems pendant lequel on peut le désigner de ce nom. Quelques-uns, tels que Marcellus, *lib. de fœturâ hominis*, prétendent qu'il lui convient tout le tems qu'il est contenu dans ce viscere. D'autres, tels que Derelincourt, *perioch.* 35, n'emploient le terme d'embryon que pour exprimer les rudimens du corps d'un animal, renfermés dans un œuf dont le placenta n'a pas encore jetté des racines pour l'implanter dans la matrice, & dès que le placenta y est attaché, ils donnent à l'animalcule le nom de *fœtus*.

Boërhaave, *Inst. Med. Physiolog.* & M. Fizes, Professeur de Montpellier, *de hominis generali exercitatione*, n'emploient aussi le terme d'*embryon* que pour l'animalcule dont l'accroissement commence dans la matrice. Dès qu'il est bien développé, ils l'appellent constamment *fœtus*, & ne se servent plus du mot *embryon*, quoiqu'ils emploient celui du fœtus comme synonyme d'embryon, & appellent également *fœtus* l'animalcule dès les premiers tems après la conception.

Ruysch, *cur. renov.* dit avoir vu dans une femme qui avoit tout récemment conçu un embryon qui n'étoit pas plus gros que la tête d'une épingle ordinaire. Hartman, *eph. nat. cur.* rapporte en avoir vu un de la grosseur d'une graine de pavot. Mattmugham, *comp. obs.* assure qu'un embryon de six jours est du volume d'un grain d'orge. Dodard, Hist. de l'Acad. des Sciences 1701, fait mention d'un embryon de la longueur de sept lignes, dont on commençoit à distinguer les membres. Moriceau, dans ses observations, dit en avoir vu un dans les eaux de l'œuf, de trois ou quatre semaines, qui étoit gros à-peu-près comme une fêve. Toutes ces observations qui ne s'accordent point, ainsi que bien d'autres, dénotent qu'à cet égard on ne peut rien avoir de sûr, parce que l'accroissement de l'embryon ne se fait pas toujours en proportion du nombre des jours qui se sont écoulés depuis la conception. Ces progrès dépendent plus vraisemblablement de la nature de la matiere alimentaire qui lui est fournie, & de la force avec laquelle elle parvient jusqu'à lui. *Voyez le mot* GENERATION.

EMBRYO-TOMIE, *embryo-tomia*, préparation anatomique du fœtus. Ce terme est fait de ἐμβρύον, embryon, & de τομι, dissection.

EMINENCE, *eminentia*, *extuberantia*, *productio*, *pro-*

cessus, *projectura*, *enascentia*, *gibbus*, *excessus*, *explanatio*, se dit de toutes les portions des parties solides qui s'élevent de maniere à se faire distinguer du tout, dont elles font partie. On en distingue de trois especes, 1°. celles qui servent à la connexion des os : 2°. celles qui donnent attache à des parties molles. 3°. Celles qui résultent de la conformation particuliere de l'os. Mais comme les unes sont continues avec l'os, & que d'autres ne sont que contiguës, c'est-là ce qui a donné lieu à la distinction qu'on en a fait en apophyses & en épiphyses.

C'est de la figure, de la situation, de la connexion & des usages des éminences qu'on a tiré les différens noms qu'on leur a donnés.

De leur figure, on les appelle *têtel*, orsqu'elles sont convexes & arrondies en forme de globe, *tubérosité* lorsqu'elles sont inégales & raboteuses, *épine* & *épineuses* quand elles sont aiguës & en pointe.

De leur situation, elles sont appellées *obliques*, *transverses*.

De leur connexion elles prennent le nom des parties avec lesquelles elles sont articulées ; telle est l'apophyse molaire de l'os maxillaire.

Par rapport à l'usage, on donne le nom de *trochanter* à deux tubérosités de l'os de la cuisse, qui donnent attache aux muscles qui la font tourner.

Les éminences du cerveau, cervelet, &c. *Voyez ces mots*.

EMINENTE. Nom de la premiere vertebre du dos, qui a sur son corps une facette entiere supérieurement, & une demi-facette de chaque côté inférieurement, parce qu'elle reçoit elle seule la tête de la premiere côte & une partie de la seconde.

EMISSAIRE, *emissarium*, se dit de quelque canal ou réservoir qui évacue une humeur quelconque.

EMMENIE, *emmenia*, ἐμμηνια, de μην, mois. Ce terme signifie écoulement menstruel, régles. *Voyez* REGLES & GÉNÉRATION.

EMONCTOIRE, *emunctorium*, partie organique destinée à séparer & à évacuer les humeurs inutiles de la masse du sang. La peau est un émonctoire du corps. Le nez est un émonctoire du cerveau. Les reins & la vessie sont des émonctoires pour l'urine. Ce mot vient du verbe latin *emungere*, moucher, tirer dehors.

EMPORE, *emporium*. On donne ce nom à un réservoir formé par les fibres médullaires qui partent des différentes glandes de toute la substance cendrée du cerveau, & où elles déposent les esprits animaux qui ont été filtrés.

EMPREINTE, *impressio*, *vestigium*, se dit de l'endroit des os où s'inserent les muscles & les ligamens. L'empreinte musculaire de tel os, les empreintes tendineuses de la grande & de la petite tubérosité de la tête de l'humerus, l'empreinte ligamenteuse du col de l'humerus, l'empreinte ligamenteuse du col de l'omoplate, les empreintes ligamenteuses des vertèbres, &c. tout cela est expliqué dans la description de chaque os en particulier.

EMPSYCHOSE, *empsychosis*, ἐμψύχωσις, de ψυχὴ, *ame*, l'action d'animer, ou l'union de l'ame avec le corps.

EMULGENT, TE, adj. *emulgens*, qui tire quelque liqueur d'une partie. Les arteres & les veines émulgentes sont des vaisseaux du rein. *Voyez-en l'origine au mot* REIN.

ENÆOREME, *enæorema*, ἐναιώρημα, d'αἰωρέω, élever, d'αἰωρὸς, haut; c'est une espece de substance légere qui nage au milieu de l'urine, que l'on appelle encore *sublimamentum*.

ENANTESE, *enantesis*, ἐνάντησις, d'ἀντάω, *rencontrer*, d'ἀντὶ, *contre*; c'est un mot dont Galien se sert pour exprimer la rencontre des vaisseaux ascendans & descendans.

ENARTHOSE, *enarthrosis*, de ἐν, *en-dedans*, & ἄρθρον, *artron*, *article*, *jointure*. C'est une articulation d'une grosse tête dans une cavité avec un mouvement en tout sens; comme la tête du femur dans la cavité des os innominés.

ENBONPOINT, *ou* EMBONPOINT. Etat où se trouve une personne d'une bonne constitution, ni trop grasse, ni trop maigre.

ENCANTHE, *encanthis*, ἐγκανθὶς, d'ἐν, *en*, *dans*, & κανθὸς, *canthos*, l'angle de l'œil.

ENCEPHALE, *encephalos*, ἐγκέφαλος, d'ἐν, *en*, & κεφαλὴ, la tête. On a donné ce nom au cerveau.

ENCHASSEMENT des os. C'est le même que gomphose.

ENCLUME. On a donné ce nom à un osselet de l'organe de l'ouïe. *Voyez-en la description au mot* OUÏE.

ENCOGNURE. On donne ce nom à la pointe des os cunéiformes du pied.

ENCRANIS, *ou* ENCRANION, ἐγκρανὶς, *ou* ἐγκράνιον, on a donné ce nom au cervelet.

ENCYMON, ἐγκύμων, d'ἐγκύω, *je conçois.* Il signifie une femme grosse ou enceinte.

ENDENTÉ, ÉE, adj. *Voyez* ENGRAINÉ.

ENDEDINEMENE, *endedinemenos*, ἐνδεδινεμένος, d'ἐνδινέω, tourner en rond, en forme de tourbillon. Epithete qu'on donne aux yeux qui tournent continuellement dans leurs orbites.

ENDESE, *endesis*, ἔνδεσις, de δέω, *lier, ligature*, bande ou connexion. *Endesis toupodos*, la connexion du pié.

ENELLAGMENE, *enellagmenos*, ἐνηλλαγμένος, de ἐναλλάττω, d'ἀλλάττω, changer. C'est une épithete que l'on donne aux articulations des vertebres à cause de leur insertion mutuelle.

ENEOREME. *Voyez* ENÆOREME.

ENERVATION, *enervatio*, il signifie selon quelques-uns aponévrose. Les énervations du muscle droit de l'abdomen. *Voyez* INTERSECTIONS TENDINEUSES.

ENFANCE, premiere partie de la vie humaine.

ENFANT. *Voyez ci-dessus.*

ENFANTER. *Voyez* ACCOUCHEMENT.

ENGOMPHOSE, *engomphosis*, ἐγγόμφωσις, gomphose. *Voyez ce mot.*

ENGRAINÉ, ÉE. *Voyez le mot suivant.*

ENGRAINURE, *ou* ENGRENURE, se dit d'une roue dont les dents entrent entre celles d'une autre roue, ensorte que l'une fait tourner l'autre. C'est dans ce sens qu'on le dit des os qui sont unis ensemble par le moyen de leurs pointes qui s'engrenent les unes entre les autres.

ENSI-FORME, adj. *ensi-formis*, *e*, qui a la figure d'une épée. On donne ce nom au cartilage xiphoïde. *Voyez ce dernier.*

ENTENDEMENT, faculté de l'ame. *Voyez* AME.

ENTENDRE. Nous entendons, lorsqu'un bruit étranger communiqué à l'organe de l'ouïe décide l'ame à être attentive à l'impression faite par le son.

ENTERADENES, ἐντεραδένες, d'ἔντερον, un intestin, & ἀδὴν, glande. On a donné ce nom aux glandes intestinales.

ENTERON, ἔντερον, d'ἐντὸς, dedans, interne. Il signifie *intestin. Voyez* INTESTIN.

ENTERO-GRAPHIE, *entero-graphia*, description des intestins.

ENTERO-LOGIE, traité raiſonné ſur les inteſtins.

ENTERO-TOMIE, *entero-tomia*, adminiſtration anatomique des inteſtins.

ENTONNOIR, Cavité ou foſſette aſſez profonde qu'on découvre dans la partie inférieure du troiſieme ventricule du cerveau, & dont l'ouverture évaſée ſe rétréciſſant inſenſiblement, aboutit à la glande pituitaire qui eſt logée dans la cavité de la ſelle turcique. L'entonnoir a, dit-on, deux ouvertures; l'une, qu'on appelle aujourd'hui *ouverture antérieure commune*, parce qu'elle communique avec les ventricules latéraux; & l'autre, qu'on nomme *ouverture commune poſtérieure*, parce qu'elle communique au cervelet, ſuivant l'hypotheſe généralement reçue.

Mais ces deux ouvertures de l'entonnoir, & les communications qu'on lui attribue, ſont-elles bien certaines? du-moins tout le monde n'en convient pas. M. Lieutaud, par exemple, croit s'être aſſuré du contraire par des adminiſtrations multipliées. Cet Anatomiſte, loin d'admettre aucune cavité dans l'entonnoir, a trouvé que cette partie du troiſieme ventricule du cerveau (qu'il nomme *tige pituitaire* à cauſe de ſa ſolidité) eſt une eſpece de cylindre de deux à trois lignes de hauteur, formé par la ſubſtance cendrée, & recouvert de la pie-mere. Il a encore obſervé que ce cylindre eſt nourri dans ſon axe par de très-petits vaiſſeaux qui communiquent avec ceux de la glande pituitaire qui reçoit cette colonne ou qui la ſoutient.

ENTRE-CIL. On nomme ainſi l'eſpace qui eſt entre les deux ſourcils.

ENTRE-FESSON. *Voyez* PERINÉ.

ENTRE-SOURCIL, eſpace qui eſt entre les extrémités correſpondantes des ſourcils, la racine du nez & le front.

ENTYPOSE, *entypoſis*, ἐντύπωσις, d'ἐντυπόω, faire impreſſion, de τυπος, typie, ou image formée par impreſſion. L'*acetabulum* de l'humerus, appellée autrement *omocotyle* par Pollux, qui dit qu'elle ſert à l'articulation de l'omoplate & du bras, la cavité glenoïde de l'omoplate, & ſelon d'autres *cotyloïde*.

ENULON, ενουλον, d'εν, & ουλον, les gencives: c'eſt, ſuivant Pollux, la chair interne des gencives, comme ουλον,

ilon, eſt la chair externe, & ἁρμὸς, *harmus*, la chair des gencives qui eſt entre les dents.

ENYSTRON, ἤνυστρον, ſuivant Ariſtote, c'eſt un ſecond ventricule, ou la partie la plus épaiſſe de l'eſtomac des quadrupedes, qui ſert à la coction & à la préparation des alimens. Gorrœus veut que ce ſoit la même choſe qu'Abomaſum. *Voyez ce mot.*

EON, ηων, c'eſt tout le contour de l'œil, ſelon Gorrœus, d'après Pollux.

EPAGOGION, επαζώγιον, d'επάγω, couvrir. Il ſignifie le prépuce. *Voyez ce mot.*

EPAIS, SE, *craſſus, a, um*, ſe dit des parties qui ont plus de volume que d'autres avec leſquelles on les compare. Les trouſſeaux épais qui uniſſent les os du métacarpe entr'eux, le ligament épais & court des os du carpe entr'eux, les filets épais & profonds qui uniſſent les os du carpe entr'eux.

EPAPHRE, *epaphros*, επαφρὸς, d'αφρὸς, écume, écumeux. Hyppocrate applique ſouvent ce mot aux déjections.

EPAULE. Partie double du corps humain ſituée à l'extrémité ſupérieure, & qui eſt compoſée de deux pieces oſſeuſes; l'une antérieure appellée *clavicule*, & l'autre poſtérieure dite *omoplate*. Voyez ces mots.

Le 16 août 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Claude Guillon, de Sainte-Foye-lès-Lyon, âgé de ſix ans. Il avoit à la partie ſupérieure antérieure de l'épaule droite une tumeur inflammatoire de la groſſeur d'un petit œuf, aſſez dure & douloureuſe. On commença le traitement par les cataplaſmes anodins & le liniment de baſilicum, topiques qui furent aidés des remedes internes. Le 20, la tumeur fut ouverte, & il en ſortit un pus louable. La ſuppuration s'établit, mais ſans avoir les conditions requiſes, ce qui fit craindre la gangrene. Elle ſe manifeſta effectivement le 26. On employa alors pour panſement une longuette trempée dans l'huile de térébenthine & un plumaſſeau de ſtyrax par-deſſus. En même tems on lui donna les antiputrides intérieurement. Le 30, la pourriture commença à ſe détacher, & le 3 ſeptembre il n'y avoit qu'une plaie vermeille & grenue. Le digeſtif fut alors le ſeul topique juſqu'au 8 ſeptembre, qu'on en vint à la charpie ſeche & aux conſomp-

tifs qui terminerent la cure. L'enfant quitta l'Hôpital vers le milieu du même mois.

Le 18 Mars 1761, on porta à l'Hôtel-Dieu un homme attaqué d'apoplexie, il étoit sans force, sans connoissance, & avoit une respiration gênée. Comme l'attaque lui étoit survenue sur les trois heures après-midi, on le secoua vivement & on le fit saigner. On employa toutes les bonnes essences, mais inutilement.

Le lendemain de son arrivée à l'Hôpital on n'oublia rien pour le saigner au col; mais comme il étoit d'un très-bon embonpoint, on ne put jamais en venir à bout, ce qui détermina à appliquer les ventouses sur les épaules pour avoir, par le moyen des scarifications, une saignée locale. En effet, il en sortit environ une livre de sang par plusieurs applications de la ventouse sur la partie scarifiée. En donnant les petits coups de lancettes, le malade sembloit y être sensible en levant un peu l'épaule, mais dans le même instant il retomboit dans son profond sommeil. Enfin, le 20 du même mois il mourut à huit heures du matin, par la troisieme attaque d'apoplexie qu'il avoit éprouvée.

EPENCRANE, *epencranis*, ἐπέγκρανις, nom qu'Erasistrate donne au cervelet.

EPHEBÆON, ἐφηβαῖον, qui est en âge de puberté, d'ἥβη, puberté.

EPHEDRANE, *ephedrana*, ἐφέδρανα, il signifie les fesses.

EPHIPPION, *ephippium*, ἐφίππιον, une selle; c'est la selle du turc de l'os sphenoïde.

EPHODE, *ephodos*, ἔφοδος, d'ἐπὶ, *sur*, & ὁδὸς, *chemin*; il signifie les conduits, les vaisseaux ou passages qui donnent issue aux récrémens du corps.

EPICANTHIDES, ἐπικανθίδες, les deux angles, ou les coins des yeux.

EPICHOLE, *epicholos*, ἐπίχολος, de χολὴ, *bile*, il signifie bilieux.

EPICHORDE, *epichordis*, ἐπιχορδὶς, de χορδὴ, *intestin*; *le mesentere*; on a donné ce nom au mesentere.

EPICOELE, *epicoelis*, ἐπικοιλὶς, nom de la paupiere supérieure ou le *cilium*.

EPICOLICES, (régions) *epicolicæ regiones*, les côtés & la région lombaire; les parties du corps qui sont contigues au colon.

EPI-CRANE, *epi-cranium*, qui environne le crâne. On donne ce nom aux muscles frontaux & occipitaux. On pourroit aussi le donner au péri-crâne.

EPICTENION, επικτένιον. Il signifie le pubis.

EPICYEME, *epicyema*, επικύημα, de κύω, concevoir. Ce mot signifie dans Hyppocrate un fœtus conçu dans l'uterus, après qu'un autre l'est déja. Il signifie aussi quelquefois une mole ou masse informe qui s'accroît dans la matrice.

EPIDELE, *epidelos*, επίδηλος, de δῆλος, manifeste, évident. Hyppocrate donne cette épithete à l'homme, dans le tems de son accroissement.

EPIDERE, *epideris*, ἐπιδερίς. Ce terme a la même signification que clitoris.

EPIDERME, *epidermis*, επιδερμις, d'επι, sur, & δερμα, peau : qui est au-dessus de la peau.

L'épiderme est cette pellicule fine, transparente & insensible, qui recouvre extérieurement toute la peau, à laquelle elle est étroitement attachée. Elle s'appelle encore *sur-peau*, *cuticule*.

Il faut remarquer dans l'épiderme, 1°. son union étroite avec la peau, dont on le sépare néanmoins dans les cadavres par le moyen de l'eau bouillante. Le feu, la brûlure, les vésicatoires lèvent l'épiderme en maniere de vessies dans les sujets vivans. Quoiqu'il adhere fortement aux mammelons cutanés, & plus encore au corps réticulaire, dont il paroît être une portion, on peut cependant l'en séparer avec de l'eau chaude, ou, ce qui est mieux & qui l'altere moins, en le faisant tremper pendant quelque tems dans de l'eau froide. La séparation par le scalpel n'est pas impossible, mais elle ne découvre rien de sa structure.

2°. Sa régénération. Elle est évidente, prompte, & même surprenante, sans aucune marque de cicatrice, lorsque l'épiderme a été détaché par quelque cause interne ou externe. Il se régénere au palais de la bouche, après en avoir été enlevé par les alimens trop chauds. Il se régénere aussi partout ailleurs, même sous les emplâtres qu'on y applique. Enfin il se répare autant de fois qu'il a été détruit.

3°. Son origine ou sa formation. Les anciens ont cru que cette membrane étoit produite par la condensation des vapeurs de la transpiration. Morgagny croit que l'action de

l'air desséchant la surface de la peau, fait naître l'épiderme; mais comme il se trouve formé dans le fœtus avant qu'il ait vu le jour, ce système est nul.

Il vaudroit mieux attribuer avec Leuwenhoëck l'origine de l'épiderme à l'expansion des conduits excrétoires de la peau, ou avec Ruisch, à l'expansion des houpes nerveuses du même organe, qui forment plusieurs petites lames en s'unissant; ou avec Heister, à l'expansion des tuyaux excretoires & des papilles nerveuses réunies; ou enfin avec M. Winslow, a une matiere qui suinte des mammelons.

4°. *Sa substance.* Elle paroît uniforme du côté de la peau, & composée au-dehors de plusieurs petites lames écailleuses d'une grande finesse, & très étroitement unies, mais par-tout sans apparence de tissu fibreux ou vasculeux, excepté de petits filamens qui l'attachent aux mammelons. Cette substance est serrée, quoique susceptible de quelque gonflement ou épaississement, comme la simple macération dans l'eau commune, & les cloches ou ampoules qui s'élevent sur la peau par des vésicatoires, par la brûlure ou autrement, le font assez voir : de sorte qu'à cet égard, l'épiderme paroît être une espece de tissu spongieux. Il prête considérablement dans les enflures, mais il n'y résiste pas toujours.

Les attouchemens durs & réitérés détachent l'épiderme plus ou moins imperceptiblement, & aussi-tôt il renaît une nouvelle couche qui souleve la premiere, & à laquelle en pareil cas il arrive un pareil détachement par la naissance d'une troisieme couche nouvelle.

C'est à-peu-près de cette maniere que se forment les callosités aux pieds, aux mains & aux genoux, & qu'arrive la pluralité des lames ou couches que quelques Anatomistes ont prises pour être naturelles.

En effet les callosités ne sont autre chose que des couches de plusieurs épidermes; mais pour que ces callosités se forment, il ne faut pas que l'épiderme se sépare entierement : car alors la matiere de la transpiration ou de la sueur s'éleveroit en vésicules. C'est ce qui arrive dans les brûlures.

5°. *Ses trous ou pores.* Ils donnent passage aux poils, aux liqueurs, du dedans au dehors, telles que sont les exhalaisons de la transpiration & de la sueur. Cependant les petits

trous ou pores par où s'échappe la sueur, étant bien examinés, il semble que l'épiderme s'y insinue pour achever les tuyaux excrétoires des glandes cutanées. Les niches ou fossettes des poils sont garnies des alongemens de l'épiderme, & les poils mêmes paroissent recevoir une espece d'écorce. Les canaux presqu'imperceptibles des pores cutanés en sont encore intérieurement revêtus. En effet, au moyen d'une longue macération de la peau, on en peut détacher avec l'épiderme tous ces alongemens, de façon qu'ils entraînent les poils, leurs racines, & même les glandes axillaires.

6°. *Son épaisseur différente en diverses parties du corps.* L'épiderme est fort épais dans le creux des mains & aux plantes des pieds; ou plutôt il y a dans ces endroits plusieurs couches d'épiderme les unes sur les autres. Par-tout ailleurs l'épiderme n'est qu'un tissu fort fin. Remarquons ici que, quand quelque portion de cette toile se détache de la peau, cette portion devient alors plus épaisse, comme on le voit dans la cuticule des vessies & dans celle qui se sépare des bords des ulceres ou des plaies.

7°. *Ses sillons plus ou moins considérables en différentes parties du corps.* On les remarque sur-tout à la paume des mains & au bout des doigts, où ils se manifestent en lignes spirales. Ils défendent peut-être les vaisseaux excrétoires qui sont dans leurs cavités. Quoi qu'il en soit, comme l'épiderme est intimément appliqué à la superficie de la peau, il n'est pas étonnant qu'il en prenne la forme, & qu'il soit marqué, comme elle, des mêmes plis, des mêmes rides, des mêmes sillons & des mêmes losanges.

8°. *Son insensibilité.* On n'y apperçoit point de vaisseaux, & Ruisch n'a jamais pu en découvrir par ses injections les plus subtiles. De-là vient qu'il ne coule point de sang quand l'épiderme est blessé. Cependant il est naturellement si souple, qu'il permet aux corps tangibles de communiquer suffisamment leur impression aux houppes nerveuses situées au-dessous.

9°. *Sa couleur.* L'épiderme est généralement blanc, du moins les recherches exactes ont fait voir qu'il change peu chez les divers peuples, & qu'il conserve presque dans tous la couleur blanche. Dans les Negres il n'est point aussi

blanc que dans les peuples de nos climats ; mais il eſt d'une couleur de corne brûlée, c'eſt-à-dire jaunâtre. Ainſi la couleur de l'épiderme ne détermine point abſolument celle de la peau, mais plutôt celle du corps muqueux ſitué au-deſſous. Cela n'empêche pas que l'épiderme qui recouvre immédiatement le corps réticulaire, ne rende le teint plus ou moins délicat, ſelon qu'il eſt plus ou moins épais.

10°. *Son uſage.* L'épiderme ſert à maintenir les pinceaux ou filamens nerveux des mammelons dans une ſituation égale, à les empêcher de flotter confuſément, & à modifier l'impreſſion des objets qui auroient été douloureux, ſi cette impreſſion s'étoit faite immédiatement ſur les papilles nerveuſes de la peau.

D'un autre côté, le tact particulier, auſſi-bien que le toucher en général, eſt plus ou moins exquis, ſelon la fineſſe ou l'épaiſſeur de l'épiderme, dont la calloſité affoiblit & même fait perdre l'un & l'autre.

Un autre uſage de l'épiderme eſt de régler les évacuations cutanées, je veux dire celle de la ſueur & de la tranſpiration inſenſible, qui eſt la plus conſidérable. Il ſert vraiſemblablement à rétrécir les vaiſſeaux cutanés, parce qu'il en forme les extrémités. En effet nous remarquons que, toutes les fois qu'il eſt enlevé, ces vaiſſeaux laiſſent échapper les liqueurs qu'ils contiennent, en plus grande abondance que de coutume.

Enfin l'épiderme rend la ſurface de la peau égale & polie. Il contribue extrêmement à la beauté de cette partie ; car plus la cuticule eſt mince & diaphane, plus le teint eſt brillant & délicat.

Au reſte il eſt rare de voir naître des enfans ſans épiderme.

EPIDIDYME, *epididymis*, ἐπιδηδυμις, d'ἐπι, *epi*, ſur, deſſus ; διδυμος, *didumos*, jumeau, teſticule : petits corps ronds qui ſe replient ſur les teſticules. *Voyez* TESTICULE.

EPIDOSE, *epidoſis*, ἐπιδοσις, d'ἐπιδιδομαι, ajouter à un don. Ce mot ſignifie accroiſſement. *Voyez* ACCROISSEMENT.

EPIGASTRE, *epigaſtrium*, ἐπιγαστριον, d'ἐπι, *epi*, ſur, γαστηρ, *gaſter*, ventre : partie moyenne ou ſupérieure de la

région

région épigaſtrique du bas-ventre. Au mot ABDOMEN on en a donné l'explication.

EPIGASTRIQUE, *epigaſtricus, a, um :* ce qui appartient, ce qui eſt relatif à la région épigaſtrique ou à l'épigaſtre.

Les arteres épigaſtriques ſont des branches des crurales. On les nomme ainſi, parce qu'elles s'étendent ſur le ventre.

Les muſcles épigaſtriques ſont au nombre de dix, cinq de chaque côté. Ils ſont nommés *grand oblique, petit oblique, droit, tranſverſe & pyramidal :* celui-ci manque quelquefois. Voyez-en la deſcription, chacun à leur place.

La région épigaſtrique a été expliquée au mot ABDOMEN.

La veine épigaſtrique naît de l'iliaque externe, immédiatement avant qu'elle ſorte du bas-ventre ; elle monte enſuite tout le long de la face interne des muſcles droits, & s'y ramifie de côté & d'autre ; puis rencontrant les ramifications de la veine mammaire, elle communique avec elle par autant de petites ramifications, en accompagnant l'artere épigaſtrique.

EPIGLOTTE, *epiglottis*, ἐπιγλωττὶς, d'ἐπὶ, *epi*, ſur ; γλωττα, *glotta*, glotte. C'eſt un cartilage du larynx. Voyez-en l'explication au mot LARYNX.

EPIGLOUTE, *epigloutis*, ἐπίγλουτις. On nomme ainſi la région ſupérieure des feſſes.

EPIGONATE, *epigonatis*, ἐπιγονατὶς, d'ἐπὶ, & γόνυ, le genou. On a donné ce nom à la rotule.

EPIGOUNIDES. Ce mot, ſelon Rufus d'Epheſe, ſignifie les muſcles qui ont leur inſertion dans les genoux.

EPIMULE, *epimulis*, ἐπιμυλις. On a donné ce nom à l'os du genou appellé *rotule*.

EPINE, *ſpina*, ſe dit figurément de quelques éminences des os, qu'on a cru reſſembler à une épine.

Il y a un grand nombre d'os qui ont des apophyſes appellées *épines* ou *épineuſes*. Dans la deſcription de chaque os en particulier, nous avons eu ſoin d'en parler, ainſi nous n'en parlerons plus.

L'épine du dos eſt une colonne oſſeuſe qui approche de la figure de la lettre S, qui s'étend depuis la tête juſqu'à la partie inférieure du tronc, & qui ſoutient tout l'édifice du corps.

Elle est formée d'un grand nombre d'os appellés *vertebres*. *Voyez* VERTEBRE.

On pourroit la considerer comme composée de deux pyramides, qui se touchent par la base dans l'endroit où la derniere vertebre des lombes s'unit avec la premiere de l'os sacrum. *Voyez* VERTEBRE.

L'épine du nez est cette partie toute osseuse qui est d'abord après la racine du nez. A cette épine est attaché un cartilage qui va jusqu'au bout du nez, & qui se nomme *acromion*, ou *globe du nez*, & vulgairement les *narines*.

EPINEUX, EUSE. Il se dit de différentes parties qui ont rapport a l'épine. Les apophyses épineuses des vertebres. *Voyez* VERTEBRE.

L'artere épineuse est ainsi nommée à cause de son passage par le trou épineux de la base du crâne. Elle se distribue à la dure-mere.

Les muscles épineux vertebraux ont été décrits au mot Vertebraux (muscles), & au mot Transversaire épineux.

Le trou épineux se trouve a l'os sphenoïde & donne passage à l'artere épineuse. On les nomme encore *trous carrotiques*. Voyez ce mot.

EPINEPHELE, *epinephelos*, ἐπινεφελος, de νεφελη, un nuage. On donne cette épithete à l'énéoreme de l'urine.

EPINIERE, adj. *spinalis*, *e*, ce qui appartient à l'épine.

Les arteres épinieres viennent des vertebrales & se distribuent a la moelle épiniere.

La moëlle épiniere ou la moëlle de l'épine est la continuation de la moelle alongée. Elle est comme elle composée de deux substances; l'extérieure est blanche & l'intérieure est cendrée. Elle est, selon le sentiment de plusieurs, couverte de quatre tuniques. La premiere, qui est fort épaisse, se trouve collée à la face interne du canal des vertebres. La seconde est une continuation de la dure-mere; il se rencontre entre ces deux tuniques une substance graisseuse. La troisieme tunique est nommée *arachnoïde*, & la quatrieme est la pie-mere qui recouvre immédiatement la substance de la moelle de l'épine. Si de l'arachnoïde & de la pie-mere l'on ne fait qu'une même membrane, alors la moëlle épiniere n'aura que trois tuniques.

Le volume de cette moëlle est plus considérable au bas du

col & au bas du dos ; & on obſerve qu'elle ne deſcend pas plus bas que la ſeconde vertebre des lombes, auquel endroit elle ſe termine, en formant une eſpece de cône, de la circonférence duquel naiſſent les nerfs qui vont aux parties inférieures.

Les nerfs qui ſont fournis par la moëlle de l'épine naiſſent par deux plans de fibres, dont l'un eſt antérieur & l'autre poſtérieur ; ces deux plans s'uniſſent dans l'endroit où ils percent la dure-mere, & où commence le cordon nerveux. Ces nerfs ſont diſtingués en paires, ſçavoir, ſept cervicales, douze dorſales & cinq lombaires. *Voyez* NERFS, pour un plus grand détail.

EPINOTION, ἐπινώτιον, d'ἐπὶ, *ſur*, & νῶτος, l'épaule. Ce mot ſignifie l'*omoplate*.

EPIPECHY, ἐπιπῆχυ, d'ἐπὶ, *deſſus*, & πῆχυς, le *coude* ; c'eſt la partie du bras qui eſt au-deſſus du coude.

EPIPHANIE, *epiphania*, ἐπιφάνεια, d'ἐπὶ, *ſur*, & φαίνομαι, *paroître*. C'eſt un mot dont le Médecin Theon ſe ſervoit pour ſignifier l'habitude extérieure du corps.

EPIPHYSE, *epiphyſis*, ἐπίφυσις, d'ἐπιφύω, croître deſſus. On nomme ainſi les éminences des os qui leur ſont contigues, & paroiſſent comme des pieces rapportées, ou ajoutées, & unies au corps de l'os. Ces éminences paroiſſent comme des appendices diſtinguées du reſte de l'os par une autre ſubſtance moins dure appellée *cartilage*, dont l'épaiſſeur diminuant avec l'âge, devient preſqu'inſenſible, & même s'efface ſouvent. De-là ce qui eſt épiphyſe dans la jeuneſſe devient ſouvent apophyſe dans un âge avancé, comme on le remarque dans les extrémités des os du bras & de la jambe, qui dans la jeuneſſe étoient épiphyſes, & qui dans la ſuite ne ſont plus qu'un même corps avec le reſte de l'os.

EPIPLOÏQUE, adj. *epiploïcus, a, um*, ce qui eſt relatif à l'épiploon. Il ſe dit principalement des arteres & des veines qui ſe diſtribuent dans la ſubſtance de l'épiploon. Il y a une artere épiploïque qui vient de la branche hépatique.

L'épiploïque droite eſt une branche de l'artere cœliaque, qui vient du côté droit de la partie intérieure ou poſtérieure de l'eſtomac.

L'épiploïque poſtérieure eſt une branche de l'artere cœlia-

que qui part de l'extrémité de la splénique, & qui va se distribuer à la partie postérieure de l'épiploon.

L'épiploïque gauche est une branche de l'artere cœliaque qui se distribue au côté gauche & inférieur de l'épiploon.

Les nerfs épiploïques sont fournis par la huitieme paire & l'intercostal. *Voyez* EPIPLOON.

Les veines épiploïques vont se décharger dans la veine-porte.

EPIPLOON, ἐπίπλοον, d'ἐπὶ, *epi*, dessus, πλέω, *pleo*, je flotte, je navigue. L'épiploon est une membrane graisseuse qui flotte librement sur les intestins; elle va même dans leurs sinuosités : d'autres la nomment *omentum, quasi operimentum*, parce qu'elle sert de couverture aux intestins.

Cette membrane, dans l'état naturel, ne descend guere plus bas que la région ombilicale, mais dans les corps gras le poids de la graisse dont elle se charge fait qu'elle se précipite quelquefois avec l'intestin dans les aines & jusques dans le scrotum, où elle cause des tumeurs appellées *hernies*.

Cette membrane se porte toujours plutôt du côté gauche que du côté droit.

On dit que quand cette membrane se glisse entre la vessie & la matrice, la compression qu'elle fait à l'orifice intérieur de cette derniere partie nuit beaucoup à la génération, comme Hypocrate a cru l'avoir observé.

Il paroît par ce que l'on vient de dire que l'accroissement de l'épiploon, non plus que la membrane adipeuse, n'est pas limité, & que ces parties s'augmentent considérablement, selon que les sujets sont plus ou moins disposés à contracter de l'embonpoint. Son poids est aussi parconséquent fort différent, selon que cette membrane est plus ou moins chargée de graisse : car, quoique dans un corps d'un embonpoint ordinaire, l'épiploon ne pese guere plus d'une demi-livre, Vesale rapporte en avoir trouvé un qui pesoit cinq livres.

La figure de l'épiploon est semblable à celle d'une gibeciere : il est formé d'une membrane très-mince, jointe par la substance cellulaire de Ruysch, qui est une continuation du péritoine. Cette membrane est parsemée de graisse, contenue dans des cellules semblables à celle de la membrane adipeuse. La lame antérieure ou extérieure est attachée au

fond du ventricule, au pylore, à l'inteſtin duodenum & à la partie concave de la rate ; & la lame poſtérieure ou intérieure eſt attachée à l'inteſtin colon & au pancreas, quelquefois auſſi au petit lobe du foie ; ainſi l'on peut dire que la lame intérieure de l'épiploon deſcend dans l'état naturel, depuis l'arc du colon juſqu'au deſſous de l'ombilic, & qu'enſuite en ſe repliant, elle remonte pour aller s'attacher à l'eſtomac, au pylore, au duodenum & à la rate. On diſtingue fort bien ces deux lames.

M. Ruyſch dit que dans un corps bien diſpoſé l'épiploon n'eſt point percé de trous, quoique quelques auteurs ayent écrit le contraire & en ayent donné des figures.

L'épiploon reçoit pluſieurs branches d'arteres de la cœliaque & de la méſentérique, pluſieurs veines de la porte, & particulierement du rameau ſplénique, quoiqu'on appelle ces vaiſſeaux du nom de l'épiploon, veines & arteres épiploïques ; & parce qu'il y en a quelques-uns qui ſont communs à l'eſtomac & à l'épiploon, on les appelle *gaſtro-épiploïques.*

Cette membrane reçoit peu de nerfs de l'intercoſtal & de la paire vague, mais elle a beaucoup de vaiſſeaux lymphatiques, qui par leur rupture cauſent une hydropiſie particulieré compriſe entre ces deux tuniques, que l'on guérit par la ponction. Tous ces vaiſſeaux, avec quelques petites glandes, s'accompagnent les uns les autres, & dans les endroits où il n'y a pas de vaiſſeaux la membrane de l'épiploon eſt très-fine.

Parmi pluſieurs uſages que l'on attribue à l'épiploon, qui ſont aſſez équivoques, celui d'échauffer les inteſtins eſt un des plus plauſibles; il paroît auſſi que la graiſſe dont l'épiploon abonde eſt propre à permettre aux inteſtins de gliſſer, comme ils font continuellement, ſur le péritoine, ſans que ces parties ſouffrent du frottement, s'échauffent ou s'enflamment en aucune maniere.

On trouve dans le bas-ventre, entre le petit lobe du foie & la petite courbure de l'eſtomac, une membrane inconnue aux anciens, & dont nous devons la découverte à M. Winſlow, qui l'a nommée *le petit épiploon :* elle eſt attachée à la petite courbure de l'eſtomac dans toute ſa longueur, & de l'autre part à la face inférieure du petit lobe du foie : elle

tient aussi aux bandes ligamenteuses qui soutiennent les vaisseaux biliferes. Sous le cordon de ces vaisseaux, attenant l'éminence du foie, que l'on nomme *la racine du lobule de Spigel*, le sac du petit épiploon communique avec la cavité du bas-ventre par une ouverture assez considérable. Lorsqu'au moyen d'un tuyau on souffle par cette ouverture sous le petit épiploon, on le voit se tuméfier & former plusieurs bosses à sa superficie, & l'air passe dans la cavité du grand épiploon, lequel se gonfle aussi. L'usage de la partie que nous venons de décrire n'est pas encore connu.

L'épiploon par le déplacement d'une de ses parties est souvent capable de former des hernies. S'il est seul, la tumeur se nomme *épiplocele* si elle est à l'aine, *épiplomphale* si elle se trouve à l'ombilic. Si ce corps graisseux est accompagné de l'intestin, la tumeur prend le nom d'*entero-épiplocele* lorsqu'elle est située à l'aine, & d'*entero-èpiplomphale* quand elle est placée dans la région ombilicale.

Dans les opérations pratiquées pour ces sortes de tumeurs, quelques-uns ont recommandé la ligature de l'épiploon seulement dans deux occasions. C'est-à-dire, lorsque la portion d'épiploon déplacée est trop considérable pour être réduite, & lorsque ce corps graisseux est gangrené. Mais cette méthode a l'avantage d'être souvent dangereuse & toujours inutile.

En effet, la circulation ralentie ou totalement abolie dans les divers tuyaux de cette membrane graisseuse, par l'étranglement qu'elle éprouve dans l'ouverture où elle a passé pour former la tumeur, sont de véritables causes de l'engorgement & même de la gangrene qui peuvent lui arriver. Or, dans un pareil cas marqué par les plus pressans symptômes de l'étranglement de l'épiploon, symptômes qui établissent aussi-tôt la nécessité de l'opération; quel peut être l'objet d'un Chirurgien qui se dispose à opérer ? C'est sans doute de détruire cet étranglement en coupant ou en élargissant les parties resserrées qui lient, qui agissent étroitement sur l'épiploon : mais de lier cette membrane, la dégager des parties qui l'étranglent, la mettre enfin dans un état de liberté, pour ensuite lui faire une nouvelle ligature, pour la remettre dans l'instant dans la même gêne, la même contrainte dont on vient à peine de la délivrer; n'est-ce pas étrangler de

nouveau l'épiploon, & vouloir mal-à-propos faire renaître avec plus d'empire les cauſes qui ont décidé à l'opération ?

Ainſi, ſoit dans le cas de la tuméfaction, ſoit dans celui de gangrene réelle d'une partie de l'épiploon, la ligature paroît du moins fort inutile & ſouvent dangereuſe. S'il eſt ſimplement enflammé, la réduction qu'on en fera le rendant participant de la douce chaleur naturelle de l'abdomen, pourra bien diſſiper cette inflammation. Et s'il eſt gangrené, qu'elle difficulté y a-t-il de tirer l'épiploon juſqu'à la partie ſaine, de fixer cette partie entre les deux levres de la plaie ? La nature ſçaura bientôt ſe débarraſſer de la partie gangrenée, ſans permettre aux vaiſſeaux de la partie ſaine de ſe départir du fluide ſanguin qu'ils contiennent ; ou s'il ſurvenoit quelque petite hémorragie, il ſeroit aiſé de l'arrêter. Elle n'eſt d'ailleurs pas plus à craindre après la chûte de la partie gangrenée qu'après celle de la ligature qu'on auroit pratiquée à l'épiploon.

Ainſi, la ligature de l'épiploon, dans quel cas que ce ſoit, paroît moins conforme aux loix de la bonne pratique.

Au reſte, M. Suë ouvrit le cadavre d'un domeſtique pendu pour vol, & il trouva ſept épiploons, les uns plus grands, les autres plus petits. Il les deſſina auſſi-tôt, & il en conſerve la planche, qu'il fait voir dans ſes démonſtrations publiques à Saint Côme de Paris, ainſi que dans ſes cours particuliers.

EPISCHION, ἐπισχιον, d'ἐπι, *ſur*, & ισχιον, l'*iſchium*. On a donné ce nom à l'os pubis.

EPISCOPALES, valvules. *Voyez* MITRALES.

EPISPASME, *epiſpaſmos*, ἐπισπασμὸς, d'ἐπισπαω, *attirer*. Selon quelques-uns ce mot ſignifie dans Hyppocrate *inſpiration*. Voyez INSPIRATION.

EPISPHÆRIE, *epiſphæria*, ἐπισφαιρια, de σφαιρα, une ſphere. Il ſignifie les circonvolutions & les ſinuoſités de la ſubſtance extérieure du cerveau.

EPISTAPHYLIN, adj. *epi-ſtaphylinus*, *a*, *um*, qui eſt ſur la luette ; nom de deux muſcles de la luette. *Voyez* AZIGOS de la luette, & STAPHYLIN.

EPISTASE, *epiſtaſis*, ἐπιστασις, d'ἐφιστημι, retenir, réprimer. Il ſignifie la ſubſtance qui nage ſur la ſuperficie de l'urine, par oppoſition à l'hypoſtaſe ou ſédiment.

EPISTROPHEUS, ἐπιστροφεὺς, d'ἐπιστρεφω, *tourner* ; c'eſt

le nom de la seconde vertebre du col, à cause de son apophyse odontoïde.

EPOME, *epomis*, *επωμις*, d'*επι* & *ωμος*, *les épaules*; c'est la partie du corps située entre l'articulation de l'humerus avec l'omoplate & le col. Ce terme est composé de *epi*, dessus, & *omos*, épaule, c'est-à-dire qui est au-dessus de l'épaule.

EQUILIBRE, *æquilibrium*, c'est la juste proportion qui doit regner entre les solides & les fluides du corps, afin que les différentes fonctions soient bien exécutées, & que la machine soit dans un état parfait de santé.

EQUIPOLLENT, *æquipollens*. Il se dit de la force avec laquelle les muscles antagonistes meuvent la même partie, selon les directions différentes des muscles dont ils sont les antagonistes.

ERECTEUR, adjectif; pris substantivement, *erector*; c'est-là le nom que l'on donne à des muscles qui servent à étendre certaines parties.

Les muscles érecteurs du clitoris viennent de la tubérosité de l'ischium, & s'insérent au corps spongieux du clitoris, dont ils produisent l'érection dans le coït.

Les muscles érecteurs de la verge s'attachent, un de chaque côté, à la face interne de la tubérosité de l'ischium, recouvrent le commencement ou les racines des corps caverneux, & vont s'y terminer à environ trois travers de doigts audessus de leur attache fixe, en s'épanouissant sur leur surface par un grand nombre de fibres tendineuses.

ERECTION. Terme employé pour signifier l'état du membre viril dans lequel il cesse d'être pendant, & se contient de lui-même, se releve, se dresse; ensorte que le gland qui en est la partie inférieure, en devient la supérieure. Cela se fait conséquemment à ce que les corps caverneux & spongieux qui composent la verge sont gonflés & tendus, ce qui la rend dure, ferme, de flasque & molle qu'elle étoit avant ce changement. *Voyez* le détail de ce méchanisme aux mots COÏT, EJACULATION & GÉNÉRATION.

ERITROÏDE. Quelques Anatomistes disent que c'est la premiere des tuniques propres du testicule, & d'autres prétendent que la vaginale est la premiére tunique. *Voyez* ELITROÏDE.

ERYX, *εριξ*, signifie dans Galien la partie supérieure du

ſoſe. Fœſius croit qu'il faut σύριγξ, au lieu d'ἐρίξ.

ERUCTATION, action de roter. Ce mot vient d'*eructare*, roter.

ERYTHROEÏDES, ἐρυθροειδὴς, d'ἐρυθρὸς, rouge, & εἶδος, forme. *Voyez* ERITROÏDE.

ESCHATIES, *eſchatiæ*, ἐσχατιαι : les extrémités des membres, ſelon Hyppocrate.

ESPRIT, la ſubſtance ſpirituelle de l'homme. *Voyez* AME.

ESPRITS ANIMAUX. L'opinion eſt qu'il ſe ſépare du ſang porté dans la ſubſtance corticale du cerveau & dans la moëlle de l'épine par les arteres, un fluide très-ſubtil & extrêmement mobile, qu'on nomme *eſprits animaux* ou *ſuc nerveux*. Ces eſprits paſſent de la ſubſtance corticale dans la médullaire, & de-là dans les nerfs qui les portent de la tête dans toutes les parties du corps, & les rapportent de toutes les parties du corps à la tête. C'eſt ce fluide ſubtil qui eſt le principe actif & le moteur de tout le corps, & qui donne la force, la vigueur, le mouvement & la tenſion néceſſaire à nos parties ; c'eſt par lui que nous appercevons les objets, & que nous faiſons toutes nos fonctions.

Nos perceptions & nos actions dépendent donc de la facilité avec laquelle nos eſprits coulent du cerveau dans les nerfs, & des nerfs dans le cerveau : ce que l'expérience confirme ; car ſi le cerveau, le cervelet ou la moëlle de l'épine eſt léſée, il ſurvient dans les parties où ſont diſtribués les nerfs qui partent du lieu malade, des convulſions, des paralyſies ; & ſi on lie, ou ſi on coupe quelques nerfs, les parties qui ſont au-deſſous de la ligature perdent le mouvement & le ſentiment ; celles qui ſont au-deſſus les conſervent. Il faut donc que la ligature intercepte un fluide dans les nerfs.

Il y a néanmoins des Philoſophes qui nient l'exiſtence des eſprits animaux ; ils penſent que les nerfs ſont des cordes tendues à-peu-près comme celles des inſtrumens, & que nos actions ſe font par les différentes vibrations que nous leur donnons : mais l'expérience dont on vient de parler ſemble démentir ce ſentiment ; car ſi on lie une corde tendue, elle ne devient pas pour cela incapable de vibration.

Les ſentimens ſont bien partagés ſur la nature des eſprits

animaux. Sont-ils d'une nature saline, aërienne, huileuse, aqueuse ou ignée? C'est ce qui semble très-difficile à décider. La finesse des vaisseaux qui se distribuent au cerveau prouve que la liqueur qui s'y sépare du sang est fort subtile. La promptitude avec laquelle nous exécutons nos mouvemens dès que nous le voulons, démontre non-seulement son extrême mobilité, mais que c'est du cerveau que vient cette liqueur.

Après avoir exposé ces principes sur l'action des esprits animaux, je vais expliquer quelques idées qui me sont particulieres. Heureux, si elles pouvoient flatter le lecteur.

On convient que le sang porté dans la substance du cerveau, y traîne avec lui la matiere des esprits animaux. De la grande mobilité & des prompts effets de cette matiere, on peut conclure que les parties les plus subtiles & les mieux divisées du sang lui donnent origine.

Je suppose des hommes ensévelis dans une profonde pauvreté, & achetant par un travail aussi pénible que constant une nourriture grossiere; je les suppose enfin dans le cas de se contenter par force, pour tout aliment, d'un pain grossier & de l'eau commune. Les tristes chaumieres offrent tous les jours de pareils spectacles. Ces hommes cependant, qui par leurs travaux divers sçavent à leur gré forcer la terre à produire l'abondance, reçoivent de leur lourde nourriture la matiere qui fournit les esprits animaux, d'où résulte le jeu, le mobile de leurs fonctions. Le pain grossier & l'eau ont donc la matiere du fluide nerveux.

Toutes les matieres végétales & animales contiennent en général la matiere du suc nerveux. Les plus grossieres n'en sont pas dépouillées. Le cheval & le bœuf la trouvent journellement dans un morceau de foin ou de paille. Le poisson sçait la chercher dans l'élément qu'il habite, ou dans les corps des autres habitans des eaux, que la seule loi du plus fort lui offre pour victimes. Chaque animal qui vit ou sur la surface de notre globe, ou dans le sein des eaux, ou dans les entrailles de la terre, ou enfin dans les régions de notre athmosphere, trouvent dans la diversité des substances qui sont sorties des mains divines du souverain Créateur, des matieres propres à les nourrir, & des prin-

cipes destinés à l'exécution de leurs mouvemens. Ceci n'a certainement pas besoin de preuve, parce qu'un coup-d'œil sur le spectacle frappant de la nature en donne une démonstration invincible.

Chaque substance contient donc des molécules capables de devenir esprits animaux. Les particules les plus déliées de nos alimens deviennent un suc nerveux, au sortir du grand laboratoire d'une digestion accomplie & d'une circulation commune; & c'est d'une sage combinaison des divers principes des mixtes qui nous nourrissent, que nous recevons le mobile, l'agent de nos fonctions.

Chacun se persuade aisément qu'il est bien plus aisé de sentir au dedans, que d'exprimer au dehors cette grande mobilité & cette activité prodigieuse qui caractérisent le suc nerveux. Un clin d'œil, une pensée, une volonté de l'ame suffisent pour que dans le même instant un torrent de fluide nerveux mette en action mille parties de notre corps.

Mais comment ces esprits exercent-ils leur autorité sur nos parties solides? Comment, par exemple, produisent-ils le mouvement de nos muscles? Comment ce fluide si subtil trouve-t-il dans des tuniques membraneuses très-fines un obstacle à leur expansion en tout sens? Comment enfin parcourent-ils les canaux qui leur sont destinés? C'est ce qu'il est difficile de déterminer; & la variété des opinions sur cette question physiologique a exercé bien des génies heureux.

On a fait des recherches, on a consulté la nature en l'épiant par l'expérience, & on a obtenu des résultats qui semblent présenter une bonne théorie; mais, quoique je ne prétende pas ici rien changer aux idées déja reçues, ni aux explications déja données des phénomenes physiologiques, ne pourrois-je pas insinuer qu'après avoir sçavamment agité la sécrétion de l'esprit nerveux, on n'a pas assez décrit la route qu'il tenoit? On a bien dit que les esprits animaux enfiloient les nerfs, pour aller par ce moyen porter l'action dans nos parties; mais bien des Physiologistes s'en sont assez volontiers tenus à ce point de vue, & n'ont pas établi une circulation de ces esprits, qui est une suite de celle du sang.

Quoique cette nouvelle théorie semble tenir du systême,

me sera-t-il permis de tracer ici mes idées, sans prétendre m'ériger en novateur, mais seulement pour essayer d'atteindre la vérité.

Je m'imagine d'abord que le nombre prodigieux de nerfs qui entrent dans la composition de notre machine hydraulique, se trouve partagé en deux classes : les uns sont destinés à porter du cerveau dans toutes les parties du corps le fluide nerveux séparé dans l'organe établi pour cette fonction par l'Auteur de la nature, & je nomme cette premiere classe *nerfs artériels*, parce que du cerveau qui est leur centre, ils portent dans le corps qui est leur circonférence, l'agent de son action ; comme les arteres, qui du cœur, leur centre, portent dans toute la circonférence du corps le sang qu'elles contiennent. La seconde classe de nerfs est celle qui rapporte au cerveau le fluide nerveux superflu de tout le corps. Je donne à ces nerfs le nom de *nerfs veineux*, à cause de leur fonction analogue à celle des veines sanguines qui rapportent au cœur, leur centre, tout le sang de la circonférence.

Il seroit très-difficile, pour ne pas dire impossible, de décider quel nerf est artériel & quel autre est veineux, parce que l'un & l'autre rassemblés sous la même enveloppe, & prodigieusement divisés, offrent un obstacle à nos recherches ; & ici le flambeau de l'expérience paroît moins lumineux.

Un Sçavant soigneusement occupé aux travaux anatomiques, ne pourroit, ce me semble, en multipliant, en variant les ligatures sur des animaux vivans, en examinant avec une attention scrupuleuse les effets que produit la ligature dans les différens nerfs d'une même partie ou d'un même membre, ne pourroit, dis-je, affirmer d'un nerf plutôt que de tout autre, s'il fait l'office d'artere ou de veine. Qu'on lie, par exemple, le nerf brachial, les conséquences qu'on en tirera se réduiront à peu de chose, parce que ce nerf est composé d'un nombre prodigieux de petits filets très-fins, très-déliés, dont les uns sont vraisemblablement artériels, & les autres veineux, relativement à leurs fonctions ; & tous ces filets, dont l'assemblage forme le gros cordon brachial, se trouvent renfermés sous la même enveloppe.

Quelque délicate que soit la ténuité de ces filets nerveux, il faut cependant les concevoir creux dans toute leur étendue. Cette cavité sera étroite, invisible, j'en conviens; mais cela ne détruit point son existence : & le fluide subtil qui doit la parcourir, n'a pas besoin d'un grand diametre.

On ne peut considérer les nerfs que de deux manieres : ou comme solides, ou comme caves. Le premier cas s'oppose évidemment au cours des esprits animaux, & en prouvant en même tems l'inutilité, la difficulté, ou, pour mieux dire, l'impossibilité réelle de donner alors une explication bien physique des phénomenes que nous présente la méchanique de notre corps, a fait éloigner cette opinion. Ainsi nous devons admettre une cavité dans tous les filets nerveux.

Nous en avons distingué de deux especes : les nerfs artériels & les nerfs veineux. Ils partent tous du cerveau qui est leur centre, comme les vaisseaux sanguins partent du cœur. Les uns & les autres, prudemment enveloppés dans les membranes communes que leur offrent les prolongemens des meninges, vont se distribuer dans les organes, au mouvement desquels le sage Auteur de la nature les a destinés. Le fluide nerveux une fois séparé dans la substance du cerveau, enfile ces canaux divers, & va porter par-tout le mouvement, l'action & la vie.

Pour mieux connoître le méchanisme de cette sécrétion admirable, ne pourrions-nous pas avancer que les arteres cérébrales, parvenues dans leurs dernieres ramifications, s'abouchent ou s'anastomosent avec les nerfs artériels, pour y déposer le fluide subtil que la ténuité de leurs diametres laisse passer ? Si cela est, il y aura une continuation de vaisseaux dans les arteres sanguines cérébrales & dans les nerfs artériels. Voilà déja une suite de vaisseaux favorable à la progression des fluides; mais cette progression, ce mouvement circulaire, sera bien plus aisé à comprendre, si on suppose que dans le cerveau les nerfs veineux s'anastomosent avec les veines sanguines, pour rapporter dans le torrent d'une seule & même circulation le fluide superflu qui de toute la circonférence, revient par les nerfs dans un centre commun.

Cette idée pourroit-elle paroître plus simple, plus con-

forme aux loix de la nature, qui souvent prend plaisir à produire de grands effets par de petites causes, dont elle ne nous dérobe que trop la connoissance? Une seule & même circulation dans tous les fluides de notre corps, produite par une seule & même cause qui est le cœur, le premier mobile, l'agent de toutes nos fonctions, ne paroît-elle pas plus plausible & plus conforme à la vérité? L'explication des phénomenes physiologiques ne devient-elle pas par-là plus aisée & plus naturelle?

On voit un viscere creux qui, par la juste alternative de deux mouvemens opposés, porte le sang dans toutes les parties, & le reçoit en même tems de ces mêmes parties auxquelles il l'avoit distribué. Quel obstacle y a-t-il de donner aux nerfs des anastomoses avec les vaisseaux sanguins, afin que cette continuation de tuyaux rende possible la circulation générale des fluides? Enfin si une seule & même circulation dans la diversité des fluides suffit, pourquoi multiplier les êtres sans nécessité? Si dans cette hypothese la théorie du fluide nerveux devient plus aisée & plus vraisemblable, ne mérite-t-elle pas quelque prérogative?

Or il ne se présente pas de difficulté à établir cette unique circulation à la faveur des anastomoses que nous admettons. Il est vrai que dans la substance délicate du cerveau, l'œil armé du meilleur microscope ne peut point là-dessus offrir de démonstration; mais cette démonstration n'a pas plus lieu dans la maniere dont le sang des arteres passe des autres parties du corps dans les veines; & cependant la physiologie moderne ne doute guere des anastomoses réciproques de ces deux genres de vaisseaux. Un fluide n'obtient le droit de passer d'un canal dans un autre, que lorsque ces deux canaux sont unis par leurs bouts, soit immédiatement, soit à la faveur de quelque corps intermédiaire, capable de livrer passage au fluide qui se présente. Ainsi, en admettant la circulation des esprits animaux dans les nerfs, & de ces cordons dans les vaisseaux sanguins, il s'ensuit, ou que ces deux genres de canaux sont unis immédiatement, ou par le moyen d'un corps interposé, qui doit cependant faire l'office de canal, puisqu'il doit transmettre un fluide; & alors, soit par anastomose immédiate, soit par l'interposition d'un corps, les vaisseaux

font joints, & la circulation des fluides a lieu.

En examinant la ſubſtance des teſticules, pourroit-on penſer d'abord que ces petits corps ovales ne ſont que le réſultat des vaiſſeaux ſpermatiques, dont les diviſions très-fines peuvent donner un fil de cent lieues de longueur? Le microſcope n'a certainement pas conduit à cette découverte, il a fallu diſſéquer, lever un certain nombre de ces fils; & par un calcul ſimple de leur longueur, de leur peſanteur comparée à ce qui reſte du teſticule, on obtient bientôt le réſultat de toute la longueur du fil que formeroit toute la ſubſtance du teſticule, s'il étoit poſſible de filer entierement tout ce peloton merveilleux. On a donc pu conclure que le teſticule n'eſt formé que par une ſuite artiſtement rangée & pelotonnée des diviſions déliées des vaiſſeaux ſpermatiques. Le ſang porté dans ces tuyaux délicats y trouve ſeulement pour ſes parties les plus ſubtiles, les plus ſpiritueuſes, un paſſage convenable, & elles vont par une ſuite du canal enfiler les vaiſſeaux déférens pour parvenir dans les véſicules, leur réſervoir commun; & dans un cas de réplétion, elles ſçavent par des veines déliées recourir au torrent général de la circulation.

Ainſi dans la ſubſtance même du cerveau nous pouvons admettre une ſuite de vaiſſeaux différens qui s'anaſtomoſent pour la liberté de la circulation. Nous diſons que cette anaſtomoſe eſt immédiate; mais fût-elle médiate, elle ne livreroit pas moins paſſage aux fluides.

En ſuppoſant même comme démontrée la théorie ordinaire des eſprits animaux, il ſeroit aiſé de prouver que cette théorie ſuppoſe l'anaſtomoſe immédiate ou médiate, car tout le monde tombe aiſément d'accord que l'eſprit nerveux ſe ſépare dans le cerveau, & que de ce viſcere il enfile l'orifice des nerfs. Or, le ſang porté par toutes les arteres cérébrales laiſſe continuellement plus ou moins de matiere des eſprits animaux qui vont ſe rendre aux nerfs. Il faut donc que de l'extrémité des artérioles les eſprits trouvent le paſſage perpétuellement frayé pour ſe rendre aux nerfs, car enfin il ne ſe fait pas chaque fois une nouvelle route; & de-là on peut conclure que ſi la communication de l'artere au nerf n'eſt pas continue par la jonction de ces deux vaiſſeaux, elle le devient certainement par le paſſage que ne lui refuſe pas

le corps intermédiaire que l'on voudra ſuppoſer placé entre l'artere & le nerf.

Il s'agit à préſent de prouver que les nerfs veineux ſont anaſtomoſés avec les veines ſanguines, & cette preuve peut ſe déduire de la réflexion ſuivante.

Quand on eſt tombé d'accord que l'eſprit animal ſéparé dans la ſubſtance du cerveau, enfile le diametre des nerfs artériels, on convient aiſément qu'il va porter le mouvement dans la multiplicité de nos organes. Mais après avoir produit ſon effet, ſe diſſipe-t-il entierement ? & relativement au corps, eſt-il réduit au néant ? C'eſt ce qu'il ſeroit difficile de croire, car ſi les choſes ſe paſſoient ainſi, il s'en ſuivroit qu'une foibleſſe perpétuelle ſeroit l'apanage de tous les animaux, parce que le fluide ſe diſſiperoit, ſe perdroit certainement à meſure qu'il ſe formeroit, que la ſéparation s'en feroit dans le cerveau. Et dès-lors on peut bien conclure que l'animal devroit auſſi-tôt terminer la triſte carriere d'une vie languiſſante. Voyez ces favorits de Vénus journellement attachés à des plaiſirs que la paſſion ſuggere & que la raiſon condamne : ſuppoſez-en un ou pluſieurs tellement avancés dans l'horreur de la débauche, que des maladies juſtement méritées ayent rongé les conduits qui des véſicules ſéminales donnent à la ſemence le paſſage dans l'urethre. Dans ce cas ſuppoſé ici, & trop ſouvent confirmé dans la pratique, le fluide prolifique ne reconnoiſſant plus de barriere, parce qu'elle eſt détruite par la maladie, à peine arrive-t-il dans les véſicules, que libre dans ſon cours il ſuit la route facile qui le tranſmet au-dehors. Fixez pour un moment vos regards ſur leur phyſionomie blême, ſur toute l'habitude de leur corps, ou plutôt de leur ſquelete vivant, & vous reconnoîtrez que la perte continuelle du fluide ſéminal entraîne néceſſairement avec elle celle de nos beaux jours. Mais nous ſçavons d'ailleurs que les effets de la ſemence lui établiſſent une grande analogie avec le ſuc nerveux, & de cette analogie il ſuit que ſi la perte de l'un eſt dangereuſe, celle de l'autre ne doit pas l'être moins.

Nous ſçavons d'ailleurs que le mouvement perpétuel du cœur, des poumons, &c. exigent continuellement une grande affluence d'eſprits animaux ; & ſi après leur effet ils étoient

étoient totalement perdus, quel désordre n'en arriveroit-il pas? Or, en bannissant toute anastomose des nerfs veineux avec les veines sanguines, il seroit à conclure que le fluide nerveux devroit se dissiper, une fois parvenu à l'extrémité du nerf; ou aux obstacles qui pourront s'opposer à son passage. Car enfin ces esprits animaux une fois descendus remonteront-ils par le même canal? Mais ce mouvement rétrograde pour avoir lieu doit avoir une cause; or cette cause ne se présente pas, il en paroît au contraire une toute opposée qu'offre la résistance perpétuelle d'une affluence considérable de nouveaux esprits séparés; & qui du haut du cerveau sont envoyés aux extrémités du nerf.

Ce suc nerveux ne sçauroit non plus rester au milieu de la longueur ni à l'extrémité du nerf par où il est sorti du cerveau, parce que sa présence seroit toujours importune au cours rapide des nouveaux esprits qui parcourent le canal. Il paroît donc que ce fluide doit remonter dans l'intérieur de la tête par des nerfs destinés à cet usage.

Mais si ces nerfs veineux parvenus au cerveau ne s'anastomosent pas avec les extrémités imperceptibles des veines sanguines, que deviendra le suc nerveux qu'ils rapportent? dira-t-on qu'il entre dans les nerfs d'un autre genre; mais ceux-ci n'ont-ils pas à recevoir le nouveau fluide qui se sépare continuellement, & ce fluide ne suffit-il pas pour remplir leur diametre? Soutiendra-t-on que ces esprits rapportés par les nerfs veineux se répandent çà & là au hazard dans la substance du cerveau? Mais l'ordre merveilleux de l'œconomie animale permettra-t-il paisiblement de pareils écarts, d'où peuvent naître mille maux à la fois? & l'accumulation indispensable de ce fluide ne deviendra-t-elle pas dans peu la cause manifeste d'une mort prompte? Ces désordres n'auront pas souvent lieu dans la supposition des anastomoses des nerfs veineux avec les veines sanguines; parce que par ce moyen le fluide superflu rentre heureusement dans le torrent de la circulation commune. Ils ne seront même manifestes que lorsque quelque cause étrangere mettant obstacle au cours de ce fluide du nerf veineux dans la veine sanguine le forcera à s'obstruer, à s'accumuler, à comprimer, à léser les parties, &c. d'où l'on peut fort bien tirer quelquefois l'explication physi-

que & méchanique de l'apoplexie, quoiqu'elle doive d'ailleurs reconnoître plusieurs autres causes.

Enfin, à l'aide de ces anastomoses les esprits peuvent aisément rentrer dans le cours de la circulation, se séparer de nouveau, s'élaborer, se perfectionner, à l'imitation du chyle, qui se mêlant avec le sang, devient sang lui-même par l'action du cœur & des arteres, par le mouvement de la circulation qui atténue, qui combine les principes dont il est composé.

Voudra-t-on objecter contre toutes ces anastomoses que le cerveau fait un corps à part des vaisseaux qui le parcourent, & que les canaux sanguins parvenus dans sa substance ne sont destinés qu'à déposer dans le philtre commun la matiere des esprits animaux?

Supposons pour un moment que cela soit ainsi, quoique dans notre hypothese nous puissions penser que la substance médullaire n'est qu'un résultat des grandes divisions des nerfs, & la substance cendrée celui des vaisseaux sanguins. Dans ce point de vue même qu'offre l'objection, je découvre au moins une anastomose médiate qui devient suffisante pour la circulation des esprits animaux; car les vaisseaux sanguins, parvenus dans la tête, déposent selon vous la matiere du fluide nerveux dans le cerveau: la sécrétion s'en fait, & ce fluide subtil enfile les conduits nerveux. Il doit donc y avoir un passage pour lui depuis l'extrémité des vaisseaux sanguins jusqu'à l'orifice des tuyaux nerveux; & ce passage toujours ouvert, toujours disposé à recevoir l'affluence d'un nouveau fluide est lui-même un conduit favorable, un canal intermédiaire & continu d'un côté avec les nerfs, & de l'autre avec les vaisseaux sanguins.

Une difficulté plus importante, & qui cependant peut se résoudre, vient s'offrir d'elle-même, la voici:

Vous admettez, dites-vous, l'anastomose des nerfs artériels avec les arteres sanguines, & d'un autre côté l'union des nerfs veineux avec les veines qui rapportent le sang, pour de-là établir une suite de vaisseaux qui permette une seule & même circulation dans la diversité des liqueurs qui roulent d'un centre commun à une circonférence générale, & de celle-ci à celui-là. Or cette anastomose paroît gratuitement établie, & semble même mettre obstacle au mouve-

ment circulaire de nos fluides ; car quelquefois l'expérience & toujours la raison nous offrent l'existence des anastomoses réelles, soit immédiates, soit médiates des artérioles avec les vénules ; & de-là il n'est pas difficile de conclure naturellement que l'anastomose déja faite de deux vaisseaux destinés à la progression du sang, doit abolir l'union des vaisseaux de différente espece avec ces mêmes canaux sanguins.

Je crois satisfaire à cette objection en priant le Lecteur de fixer pour un instant son attention sur ce qui se passe journellement dans le mouvement des liqueurs lymphatiques. Personne aujourd'hui ne doute de la réalité de ce mouvement. C'est un fait dont tout le monde est généralement d'accord ; or, puisque l'objection que je me suis moi-même proposée pour donner plus de jour à la matiere que je traite, suppose comme un fait certain l'anastomose des dernieres ramifications des arteres avec les filets les plus déliés des veines, on est également en droit de conclure que la lymphe ne pourra circuler, par la même raison que l'objection conclut qu'en conséquence des anastomoses des arteres cérébrales avec les veines de même nom, l'union des nerfs artériels ne peut pas avoir lieu avec les arteres sanguines. Cependant refuter la circulation de la lymphe, ce seroit s'éloigner évidemment des principes admis par une théorie éclairée, sçavante & conforme aux loix hydrauliques & au mouvement particulier de nos humeurs.

Pour expliquer le progrès de la lymphe, on a judicieusement établi des vaisseaux lymphatiques qui sortent eux-mêmes collatéralement des rameaux artériels, & qui plus déliés qu'eux, reçoivent la lymphe du sang en refusant le passage aux autres parties du même fluide rouge. Or, ce qui se passe ici, ne peut-il pas avoir lieu à l'égard des nerfs & des vaisseaux sanguins ? Tandis que les nerfs artériels s'unissent bout-à-bout avec les arteres sanguines,& les nerfs veineux avec les veines qui rapportent le sang : les vaisseaux sanguins ne peuvent-ils pas s'unir entr'eux collatéralement, & par-là établir une continuation de vaisseaux pour concourir au grand ouvrage d'une seule & même circulation ?

Je suppose une machine, (mais à quoi bon la supposer ; puisque les ouvrages de Louis le Grand en offrent une très-belle sur la Seine à Marly aux yeux de l'univers). Je suppose

une machine, qui recevant le fluide hétérogene d'un torrent commun, le porte par une multiplicité de canaux divers au lieu désigné & supérieur. Dans cet endroit se trouve un amas de sable ou de gravier destiné à filtrer ce fluide ; & propre par des tuyaux subalternes & de différent diametre à donner issue à telle ou telle partie du fluide combiné, lesquelles cependant doivent par d'autres canaux, & par une force qui subsiste toujours, rentrer dans un torrent commun pour recommencer le même mouvement circulaire.

Dans cette machine, qu'importe que les cornets destinés à porter le fluide au filtre commun soient continus par leur extrémité avec des tuyaux qui doivent rapporter le fluide, ou bien qu'ils soient unis par ces mêmes extrémités avec les tubes qui se sont seulement chargés de quelques parties plus fines de la liqueur hétérogene, pourvu que par une combinaison juste d'anastomoses immédiates ou médiates, collatérales ou directes des vaisseaux le fluide hétérogene puisse perpétuer sa route circulaire.

Quoique la comparaison d'une telle machine avec celle du cerveau, du cœur & de ses vaisseaux paroisse plus grossiere, relativement à un ouvrage sorti des mains du Créateur, & un autre formé par l'industrie des hommes ; cependant il est aisé de penser que la circulation peut bien s'exécuter, & que les anastomoses ainsi expliquées n'y offrent point d'obstacle.

Mais, ajoutera quelqu'un, le cerveau & la moëlle épiniere envoient l'esprit animal à toutes les parties du corps ; ce même fluide subtil est sans cesse reporté au cerveau & à la moëlle épiniere; cette fonction est exécutée par les nerfs artériels & par les nerfs veineux. Tout cela peut se concevoir : & on comprend assez aisément qu'avec cette circulation on explique les phénomenes, que sans elle on n'en explique aucun. On sçait, par exemple, en admettant cette circulation, comment un homme peut travailler si long-tems sans épuiser son esprit animal ; quoiqu'il s'en échappe une partie par les autres excrétions, & que cette perte réelle établit la nécessité de son renouvellement. Mais à quoi bon dans votre hypothese faire rentrer dans le torrent des fluides l'esprit animal pour le rendre à la circulation universelle de nos humeurs ? pourquoi lui faire parcourir cet espace immense d'un nombre prodigieux de vaisseaux ? reporté dans le cerveau ne vaut-il

pas mieux lui laisser naturellement la route des nerfs artériels qui doivent le distribuer de nouveau dans toutes les parties du corps ?

Comme le premier membre de cette objection n'attaque pas l'hypothese que je propose, je ne m'y arrêterai pas, pour passer tout de suite à la seconde partie qui détruit le passage du fluide nerveux des nerfs veineux dans les veines sanguines.

Ce qui m'a engagé à admettre cette marche de l'esprit animal, c'est la raison de la simplicité, & on sçait qu'une seule & même circulation dans la masse totale des liquides qui entrent dans la composition de notre corps, présente plus de simplicité, moins de combinaison, que l'opinion qui pour expliquer les mêmes effets physiologiques, embrasse deux circulations relatives à la diversité de deux fluides. Or, on a déja vu & on reconnoîtra toujours mieux qu'à la faveur d'une circulation unique, on donne une explication naturelle de la marche du fluide nerveux.

D'ailleurs, les partisans d'une double circulation dans nos liqueurs pourront-ils bien assurer que l'esprit animal qui remonte au cerveau pour enfiler selon eux les orifices des arteres nerveuses, ne souffre aucun obstacle, aucune résistance de la part du nouveau fluide qui se sépare & qui a autant de droit d'entrer dans les mêmes nerfs ? Enfin, ne suivroit-il pas de cette théorie que le sang dans une de ses révolutions dans un seul mouvement du centre à la circonférence devroit se dépouiller entierement, ou du moins d'une grande partie du fluide nerveux, vu la finesse de cet esprit, qui rend sa sécrétion plus aisée que celle des autres liqueurs ; & dès-lors les nerfs dissipant plus d'esprits, parce que leur affluence seroit plus grande, ne pourroient pas si long-tems fournir à nos parties la cause de leurs actions. Au lieu qu'en faisant par les nerfs veineux rentrer dans la circulation le reste de l'esprit animal que le mouvement n'a point dissipé, il s'élabore de plus en plus en recommençant sa course avec le sang, à qui il donne sans doute de l'activité. Il se sépare de nouveau & recommence une carriere circulaire pour porter par-tout le mouvement, l'action & la vie.

Dans le tems que ma plume devient ici l'interprete de mes idées systématiques, je vois naître une autre difficulté qui pourra peut-être obtenir une réponse satisfaisante.

L'œconomie animale, dit-on, soumise à des expériences heureuses & aux lumieres de grands observateurs, nous publie que la moëlle épiniere est elle-même capable de séparer l'esprit animal, & de-là le transmettre aux parties à qui elle donne l'action. Or, cette vérité une fois reçue, n'offre-t-elle pas du ridicule à l'hypothese qui annonce que par des nerfs artériels & veineux le fluide animal est perpétuellement porté du cerveau à tout le corps, & reporté au noble viscere caché dans le crâne? Et comment dans ce cas les prétendues anastomoses gratuitement admises des filets nerveux avec les derniers capillaires sanguins pourront-elles avoir lieu?

Cette objection ne présente qu'une espece de difficulté vétilleuse, mais sans fond; car on est convenu, & l'anatomie démonstrative en donne la certitude, que le cerveau ordinairement divisé en cerveau proprement dit, en cervelet & moëlle alongée, a toujours pour quatrieme partie continue la moëlle de l'épine. Ainsi, ce qui se dit d'une de ces parties à l'égard de la matiere que nous traitons, doit être relatif à toutes les autres dont le concours forme le cerveau en général. Quant aux anastomoses des nerfs avec les canaux sanguins dans la moëlle de l'épine, il ne se présente point de difficulté, parce que cette partie du cerveau reçoit certainement ses différens vaisseaux sanguins qui y portent la matiere du suc nerveux, & ces vaisseaux ont leurs anastomoses avec les nerfs, de la même maniere qu'on l'a expliqué ailleurs.

Tout paroît favoriser la circulation des esprits animaux. Avec elle toutes les explications sont faciles, sans elle tout devient embarrassant. Comment en effet concevoir les sensations en général ou en particulier, par exemple, la piquure à l'extrémité d'un doigt, si comme les Physiologistes on n'admet qu'un seul tuyau qui porte l'esprit animal à toutes les parties. Il faudroit dans ce cas que la colonne du fluide fût refoulée, & cela à l'instant : il s'ensuivroit qu'en répétant la commotion & la réitérant sans interruption, le sentiment devroit se perdre dans cette partie.

Mais si on admet un double tuyau qui reporte l'esprit animal au cerveau, la piquure accélérera ce retour & formera la sensation dans l'instant, à cause de la contigüité des particules du fluide, ensorte que le cerveau recevra l'impression en même tems que l'extrémité de la partie sera lésée,

Ceci deviendra plus lumineux par un exemple.

Lorſque tourné vers un objet je le regarde, les rayons qui de cet objet entrent dans le globe de l'œil vont deſſiner ſur la retine (ou ſur la chorroïde, ſelon l'opinion de quelques Phyſiciens) l'image de l'objet, comme un objet extérieur dans l'expérience curieuſe de la chambre obſcure eſt deſſiné ſur le carton. L'image une fois tracée n'eſt pas encore apperçue, & l'expérience journaliere nous prouve qu'un homme attentivement appliqué à un ouvrage ne voit pas tout ce qui vient ſe deſſiner dans ſon œil. Il y a donc une grande différence entre regarder & voir. La premiere opération ne conſiſte que dans l'image de l'objet tracée ſur la retine, & la viſion dépend de l'attention qu'apporte l'ame à un objet deſſiné dans l'œil, plutôt qu'à tout autre qui le ſera de même : mais pour que l'ame donne cette attention à l'objet regardé, il faut qu'elle en ſoit avertie. Or, elle peut l'être par l'impreſſion faite ſur la retine, non que cette impreſſion ſe communique au ſiege de l'ame par tout le fluide du nerf optique, mais ſeulement par celui qui par des filets nervo-veineux de ce nerf revient dans le cerveau.

En appliquant ceci à toutes les autres ſenſations externes, on viendra aiſément à bout de trouver une explication méthodique des phénomenes phyſiologiques. Il n'en ſera peut-être pas de même à l'égard des ſenſations internes, telles que la mémoire, l'imagination, le jugement, &c. parce que nous n'avons pas une connoiſſance certaine ſur la nature de notre ame : nous ſçavons bien que c'eſt une ſubſtance ſpirituelle, immatérielle, capable de penſer, juger & raiſonner : nous concluons avec raiſon de ſes opérations qu'elle eſt un principe actif, un principe diſtingué de la matiere incapable de penſer ; mais quelques recherches que des génies heureux aient pu faire ſur la nature de l'ame, ſur la maniere certaine dont elle agit ſur le corps, nous ſommes encore bien dépourvus là-deſſus de juſtes connoiſſances.

Cependant comme le grand nombre des Métaphyſiciens, aidés des connoiſſances phyſiologiques, s'accorde volontiers à placer l'ame dans le cerveau, (n'importe dans quelle partie de ce viſcere : au mot *Ame* on lui a déſigné le corps calleux), pour que du haut de ce trône intérieur elle donne en ſouveraine ſes loix, ſes ordres aux parties qui lui ſont ſoumiſes &

où elle veut porter l'action, nous pouvons penser qu'elle a l'empire sur les nerfs, & que ces organes étant destinés à porter jusqu'à son trône l'impression des objets extérieurs, cette reine sagement unie au corps par des loix émanées du Créateur, trouve l'impression agréable ou désagréable, selon qu'elle la juge plus ou moins conforme à la conservation de son individu.

L'impression souvent répétée, retracée par le fluide nerveux, peut devenir une occasion fréquente pour l'âme d'y faire attention, & ce sera la mémoire, ainsi que nous aurons occasion de l'observer ailleurs, en traitant ces matieres chacune dans son article.

Au reste, ces mêmes difficultés d'expliquer les sens internes s'offriront toujours à tous les systêmes, parce que là-dessus nos lumieres sont bien bornées. Tel croiroit avoir à l'aide d'un scalpel métaphysique très-bien disséqué la nature de l'ame, qui dans peu pourroit s'appliquer ce passage, *omnis homo mendax.*

M. Astruc a soutenu dans une these qu'il y a dans le cerveau des cavités & des piramides à l'infini, où aboutissent des nerfs qui transmettent les sensations à l'ame. D'autres comparent le cerveau à un clavessin; pour le construire ils se servent des cordons nerveux, afin que de la variété de leurs vibrations il en résulte des moyens divers d'exciter dans l'ame telle ou telle idée; nous demanderons ici si la nature, si l'inspection anatomique présente dans la texture des cordons nerveux, cette tension, ce ressort sans lequel il n'y a point de vibration?

Une chose qui mérite bien notre admiration, & qui manifestera toujours aux yeux de l'univers la grandeur de l'Etre qui nous a formés, c'est cette célérité avec laquelle, à la seule volonté de l'ame, les moyens d'exécuter nos mouvemens partent du cerveau pour se rendre à la partie qu'il faut mouvoir. Cette liberté que nous avons tous de mouvoir nos parties, prouve évidemment que l'ame a un empire sur le fluide qui lui sert de moyen. De quelle maniere s'exerce cet empire? C'est ce qu'il seroit difficile de déterminer; mais ne pourroit-on pas conjecturer que dans le mouvement musculaire, par exemple, l'ame ayant la faculté d'agir, n'importe par quel moyen, sur les divers vaisseaux, peut déterminer

dans les nerfs artériels un plus grand torrent de fluide nerveux, pendant qu'elle empêchera les nerfs veineux de se départir de leur fluide, afin que cette affluence d'esprits envoyés d'un côté, & de l'autre cette quantité de fluide nerveux retenu puissent mieux gonfler les vésicules musculaires, augmenter le diametre des muscles, diminuer par conséquent leur longueur, & par-là rapprocher ou éloigner la partie mobile.

Si cette conjecture étoit la vérité même, nos mouvemens devroient leur cause en partie à un fluide envoyé, & en partie à l'obstacle que l'ame opposeroit au progrès de la liqueur des nerfs veineux : peut-être même cette derniere action pourroit-elle suffire ? Je m'explique par un exemple. Je veux relever l'œil. N'est-il pas vrai que si l'esprit animal qui coule dans le muscle superbe par le moyen de la sixieme paire de nerfs, est par la volonté de l'ame, empêché de revenir au cerveau, il doit s'accumuler dans les vésicules musculaires, le gonfler & le raccourcir, d'où naît l'élévation du globe. Lorsqu'assis sur une fesse je comprime assez le gros nerf sciatique pour empêcher aux esprits de continuer librement leur course, les nerfs veineux conservent plus long-tems leur fluide, & de cette accumulation il peut en résulter l'engourdissement que nous éprouvons alors. Il est aisé d'appliquer tout ceci aux autres phénomenes.

Je finirai cette matiere par quelques réflexions qui peuvent donner un nouveau jour à la circulation des esprits animaux.

On peut croire que sous la même enveloppe d'un nerf sont renfermés les vaisseaux nervins artériels & veineux ; car si on dissèque un nerf, on le trouve formé d'un millier de petits tuyaux tous séparés les uns des autres par un tissu très-fin, ensorte que la ramification des vaisseaux nervins n'est pas semblable à celle des vaisseaux sanguins : une petite fibrille, par exemple, n'est pas produite par une plus grosse ; on peut concevoir un nerf comme un faisceau de cheveux tous paralleles les uns aux autres. Ils sortent tels du cerveau, renfermés dans l'enveloppe commune, & lorsqu'un nerf se divise en deux, il faut s'imaginer que le faisceau des vaisseaux nervins s'est partagé en deux plus petits, & que dans ces deux derniers le même ordre & la même disposition existe.

C'eſt ainſi que ſe vont diſtribuer les ramifications aux différentes parties.

J'ai inſinué que les nerfs artériels s'anaſtomoſoient avec l'extrémité des atteres ſanguines. Je n'admets ces anaſtomoſes que dans le cerveau, & je ne prétends pas ſoutenir qu'elles ont lieu hors de ce viſcere. Je m'imagine que les dernieres ramifications des arteres ſanguines cérébrales s'uniſſent avec les nerfs artériels, que ceux-ci, parvenus à leur extrémité hors du cerveau, ſe joignent avec les nerfs veineux, & qu'enfin ces cordons, parvenus au cerveau, ſe continuent alors avec les veines ſanguines ; & certainement avec l'arrangement de tels vaiſſeaux, une ſeule & même circulation de tous nos fluides peut avoir lieu.

J'ai avancé que la ſubſtance médullaire pourroit être le réſultat des circonvolutions prodigieuſement multipliées de tous les nerfs, & la ſubſtance cendrée celui des vaiſſeaux ſanguins : j'ajoute qu'on pourroit ſoupçonner que toutes les éminences de ce merveilleux viſcere doivent leur origine à ces filets nerveux artiſtement rangés par le ſouverain Architecte. Qu'on ne ſoit pas ſurpris que de ſi groſſes maſſes ſoient formées par des filets déliés. On n'a qu'à jetter les yeux ſur les vaiſſeaux ſpermatiques ; diroit-on à les voir entrer dans le teſticule, que par leurs contours, leur entrelacement multiplié preſque à l'infini, ces cordons viennent à bout de faire la groſſeur du teſticule & de l'épiderme ? cependant la choſe ſe paſſe ainſi, & elle peut également avoir lieu à l'égard des éminences cérébrales.

J'ai fait conſidérer le cerveau comme le centre du fluide nerveux, ainſi que le cœur eſt le centre du ſang ; mais comme je ne fais qu'une même circulation de ces deux fluides, il s'enſuit qu'à toute rigueur le cœur ſeroit également le centre du ſuc nerveux. Cependant comme je ne lui donne le titre de fluide nerveux que lorſqu'il eſt ſéparé du ſang, & non lorſque, mêlé de nouveau avec lui, il en fait partie, j'ai cru pouvoir aſſigner aux eſprits animaux le cerveau pour centre.

Je viens d'expoſer mes idées ſur le fluide nerveux. J'ai tâché de prouver que la circulation de tous nos fluides étoit produite par une ſeule & même cauſe, par une ſeule pompe

foulante ; en un mot, par le cœur muni de ses vaisseaux. Ai-je bien réussi ? C'est de quoi je n'oserois me flater, parce qu'une hypothese ne peut pas être une certitude.

Le mot *esprit* a été considéré par quelques-uns comme un élément de notre corps, & ils ont dit que c'étoit un phlegme impreigné d'un soufre subtil, ou d'une huile raréfiée, tirée des végétaux fermentés, ou d'un sel volatil urineux, tel qu'en fournissent les animaux, ou d'un sel aride volatil tiré des minéraux. D'autres ne comptent pas l'esprit au nombre de nos principes ; ils admettent seulement le soufre, le sel, l'eau & la terre.

ESSIEU, *axis*, nom de la seconde vertebre du cou. *Voyez* VERTEBRE.

ESTOMAC, *stomachus*, *ventriculus*, en grec στόμαχος, selon d'autres *saccus* ; l'estomac ou le ventricule, est un viscere cave destiné à recevoir les alimens, situé a la partie supérieure du bas-ventre sous le diaphragme, entre le foie & la rate. Il ressemble assez à une cornemuse. Il a deux orifices, un supérieur, qui reçoit l'extrémité de l'œsophage, l'autre inférieur, qu'on nomme *pilore*, qui le joint au canal intestinal. On appelle *petite courbure de l'estomac* tout ce qui se rencontre entre les deux orifices. La partie de son fond, qui a le plus d'étendue & qui lui est diametralement opposée, porte le nom de *grande courbure*. L'estomac étant situé entre le foie & la rate, il est aisé de comprendre qu'il ne sçauroit occuper le milieu de la cavité du bas-ventre ; mais qu'il doit être presque tout sur la gauche, parce que le gros volume du foye ne lui permet pas de s'avancer de l'autre côté ; l'estomac est situé presque horisontalement, de sorte que ses deux orifices, de même que la petite courbure sont postérieurs, & sa grande courbure est tournée en-devant. L'extrémité de l'estomac qui se termine au pilore, se porte donc vers la partie postérieure de la cavité du bas-ventre ; le contour du pilore qui se fait dans le même sens à angle aigu, pour s'aboucher avec le boyau, doit donc être la partie la plus reculée de l'estomac, qu'on ne sçauroit par conséquent voir par-devant, quoique le plus grand nombre des planches le représentent ainsi.

L'estomac est composé de quatre tuniques qui sont l'externe, la musculeuse, la vasculaire & l'interne. On a dit que

la premiere étoit une production capsulaire du péritoine ; cette membrane rencontrant sous le diaphragme l'orifice supérieur de l'estomac, se réfléchit en montant sur ce viscere, qu'il enveloppe de toute part. La tunique musculeuse est formée de deux plans de fibres charnues très-remarquables qui ont un grand ressort. Les fibres du plan extérieur s'étendent d'un orifice à l'autre : elles souffrent cependant plusieurs interruptions par des petites bandes aponévrotiques plus ou moins sensibles qui les coupent,& par quelques trousseaux de fibres étendus en maniere de bande,qui ont une autre direction & les entrelacent diversement. Le plan interne est formé par des fibres circulaires ou spirales également interrompues ; ces dernieres sont entassées par paquet à l'orifice inférieur de l'estomac ; & forment un rebord circulaire ou un sphincter très-sensible, capable de resserrer ce passage ou de le boucher entiererement. L'orifice supérieur est fortifié aussi par des fibres circulaires qui l'embrassent ; mais elles ne sont pas si ramassées, & n'ont pas tant de saillie que celles dont on vient de parler. Il faut remarquer que la tunique externe tient à la charnue par une substance cellulaire que quelques-uns mettent au nombre des tuniques de l'estomac. La troisieme tunique, ou la vasculaire, paroît être formée par l'entrelacement des dernieres divisions des vaisseaux & des nerfs : c'est un espece de canevas fort lâche ou un tissu cellulaire qui les soutient. Cette membrane paroît quelquefois chargée de plusieurs petits corps blanchâtres,orbiculaires & applatis, qu'on a pris pour des glandes destinées à séparer le suc stomacal ou gastrique,& que d'autres regardent aussi comme un produit de maladie. La tunique interne est une espece de veloûté toujours abreuvé d'un mucilage épais,qu'on nomme *suc gastrique:* cette derniere & la vasculaire paroissent avoir plus d'étendue que les autres, parce qu'elles ont moins de ressort, & qu'elles se froncent lorsque les autres se contractent ; de sorte qu'on observera dans la surface interne de l'estomac vuide plusieurs rides qui ne s'effacent que lorsque ce viscere a toute son étendue. La tunique interne a beaucoup de sentiment, elle est le siege de la faim, qui paroît être excitée par le frottement & le desséchement de sa surface interne. Il y a lieu de penser qu'elle reçoit un grand nombre de filets nerveux de la tunique vasculaire : son tissu est fort lâche ; on a cru y découvrir l'orifice de plusieurs

tuyaux sécrétoires, dont l'usage est de verser le suc gastrique, mais leur existence & celle des glandes sont contestées par quelques Anatomistes.

L'estomac reçoit des arteres qui viennent de la céliaque ; on les appelle la *coronaire stomachique*, la *gastrique droite* & la *gastrique gauche* ; la premiere est une de ces trois arteres que la céliaque produit avant de changer de nom ; elle se divise après un ou deux pouces de chemin vers l'orifice supérieur de l'estomac en deux branches, qui prennent une route toute opposée ; la plus haute monte vers l'orifice supérieur pour s'y distribuer & à l'œsophage, l'autre descend tout le long de la petite courbure jusqu'à l'orifice inférieur, où elle rencontre la pilorique : la gastrique droite naît de l'hépatique, la gastrique gauche vient de la splénique, ces deux vaisseaux qui communiquent ensemble se répandent sur la grande courbure de l'estomac & donnent des rameaux considérables à l'épiploon.

Les veines qui répondent à-peu-près aux arteres vont se dégorger ordinairement dans la splénique & la mésentérique supérieure, on nomme *vasa brevia* celles qui de la partie latérale gauche de l'estomac s'abouchent par un chemin très-court avec la splénique.

Les nerfs de l'estomac, qui sont très-considérables, viennent principalement de la paire vague dont les deux troncs, qui accompagnent l'œsophage, forment un plexus très-marqué, qui embrasse l'orifice supérieur de l'estomac : on le nomme *stomachique*. Il y a plusieurs filets de communication entre ce plexus & ceux que l'intercostal forme à la partie supérieure du bas-ventre.

Le principal usage de l'estomac est de servir à la digestion : & cette fonction se trouve expliquée au mot Digestion. Nous nous contenterons ici de dire un mot sur le vomissement & sur la force du ventricule.

On a dit que le vomissement arrivoit quand le mouvement péristaltique de l'estomac étoit renversé ; mais ceux qui ont soutenu ce sentiment n'avoient nulle idée des loix du mouvement. N'est-il pas évident que toute pression latérale qui arrive à un tuyau pousse la liqueur contenue dans ce tuyau par les deux orifices ? Or, le mouvement péristaltique, supposé qu'il existe, est toujours latéral ; il poussera donc

les matieres du ventricule vers l'œsophage comme vers le duodenum, il ne pourra point par conséquent produire le vomissement: voici comment cela peut se faire.

Le ventricule dans ses mouvemens est fortement pressé par les muscles, ainsi c'est sur-tout la convulsion des fibres musculaires qui fait vomir. Or, on trouve dans cette convulsion une cause opposée a celle qui fait aller les alimens vers les intestins: car les muscles de l'abdomen étant contractés, le ventricule est comprimé: or, si cette force l'emporte sur celle des piliers, l'œsophage sera forcé & les alimens y reflueront; mais c'est sur-tout durant l'expiration que se fera ce reflux, parce que alors les piliers ne sont pas si fortement contractés. Pour les muscles qui compriment avec violence le ventricule, ce n'est ni les obliques ni les droits qui font le grand effort, c'est le muscle transverse qui agit surtout par ces fibres moyennes qui sont attachées à une expansion tendineuse, laquelle vient des apophyses transverses des vertebres lombaires: de-là vient qu'il paroît un creux dans l'abdomen quand on vomit. La raison pour laquelle les muscles obliques ni les droits n'agissent pas beaucoup, c'est que la pression faite par une ligne moins courbée est moindre que celle qui est causée par une ligne plus courbée, c'est-à-dire que le muscle transverse environnant l'abdomen comme une ceinture, a plus de prise sur cette partie que les muscles obliques, dont la direction est toute différente, & qui approchent davantage de la direction des muscles droits; or ces muscles ne peuvent agir sur les visceres qu'autant qu'ils y forment une courbe: nous dirons la même chose des muscles obliques, lesquels lorsqu'ils agissent sur l'abdomen, n'y agissent jamais comme les muscles transverses; or ces muscles par une pression subite & convulsive, chassent ce qu'ils trouvent dans le duodenum & dans le ventricule, & forcent l'œsophage par leur action. 1°. Si le ventricule est trop rempli, le muscle transverse, qui est fort tendu alors, fera refluer les alimens par sa compression avec plus de facilité. Les fibres du ventricule irritées par cette plénitude, pourront produire le même effet si elles entrent en convulsion. 2°. Si le passage des alimens est arrêté quelque part dans les intestins, il s'accumulera de la matiere jusqu'à ce que l'espace qui est entre l'obstacle & le ventricule soit rempli; alors les intestins

irrités par cette plénitude & par la pression continuelle du diaphragme, causeront des convulsions dans les muscles de l'abdomen & dans l'estomac, & le vomissement arrivera: on a éprouvé cela plusieurs fois dans des chats à qui on avoit lié les intestins à une certaine distance du ventricule; le vomissement ne commençoit que lorsque la matiere remplissoit l'espace qui étoit entre le ventricule & la ligature.

Il faut pourtant avouer que souvent des désordres dans l'œconomie animale fournissent des causes réelles du vomissement. J'ai vu des malades attaqués de gangrene vomir généralement avec promptitude tous les alimens qu'ils prenoient; mais dans l'ouverture de quelques sujets à qui la gangrene avoit ainsi coupé le fil de la vie, je n'ai rien pu découvrir dans le ventricule.

J'ai vu une femme sujette à un vomissement qui se renouvelloit chaque fois qu'elle prenoit quelque aliment. Elle mourut, & à l'ouverture du cadavre je trouvai beaucoup de pierres dans la vésicule du fiel. Elles devoient certainement leur cause à une bile épaissie & durcie.

A l'Hôtel-Dieu de Lyon, vers la fin de janvier 1761, on ouvrit le cadavre d'un homme qui étoit mort d'un vomissement continuel. A peine avoit-il pris le bouillon le plus doux, le syrop même, &c. que sur le champ il vomissoit. On lui donna un vomitif après l'avoir saigné, on essaya de le purger, on tenta les remedes stomachiques, mais tout fut inutile, & le malade ne put résister aux douleurs. Il mourut, & à l'ouverture du ventricule on trouva au pilore un squirrhe fort dur, qui fermoit le passage aux alimens dont la présence irritoit même cette tumeur, & de-là tout l'estomac.

Au commencement de février 1761, on ouvrit aussi le cadavre d'une femme qui avoit un vomissement continuel accompagné d'un mal de gorge très-violent, d'une inflammation extraordinaire & d'une fievre ardente. Les remedes internes, ainsi que les topiques convenables, ne furent point oubliés, mais ils ne produisirent aucun effet, & les efforts que faisoit la malade pour pouvoir avaler, redoubloient ses tourmens.

A l'ouverture du cadavre on trouva tout l'œsophage en suppuration & corrompu depuis sa partie supérieure jusqu'à

son entrée dans la poitrine. Les muscles du larynx étoient tendus, gonflés & dans un état pitoyable. Aussi la malade avoit-elle la respiration extrêmement gênée.

Presque tous ceux qui par des raisons particulieres vont exposer leurs jours sur les eaux, éprouvent sur mer un vomissement qui va quelquefois jusqu'au sang. Il devient même plus grand, selon que l'onde s'agite davantage, ou selon que le vaisseau plus petit est plus susceptible de la combinaison de plusieurs mouvemens.

Je pense qu'un vaisseau qui fait voile a quatre sortes de mouvemens: un de progression, deux latéraux qui tendent à le renverser sur les flancs, & qui en viendroient à bout d'un côté ou d'autre, si cette maison flottante n'étoit pas lestée, c'est-à-dire, si elle n'avoit pas une certaine charge. Le quatrieme mouvement se manifeste à chaque instant où le vaisseau docile à l'action violente des vagues, éleve & baisse alternativement sa pointe, ainsi que tout son corps.

Or la combinaison de ces mouvemens plus ou moins opposés peut bien produire du dérangement dans l'ordre de nos fonctions, puisqu'un animal a qui on fait subir un mouvement circulaire un peu rapide, fait quelquefois le sang par les oreilles, vomit, a les yeux enflammés & la tête étourdie. On sçait bien d'ailleurs que celui qui est dans le vaisseau, est censé ou regardé comme faisant partie du navire, & susceptible par conséquent de tous les mouvemens qui lui arrivent. La circulation est un peu troublée, les humeurs ne sont pas dans une bien bonne assiette, & l'estomac irrité par la combinaison des mouvemens de tout le corps, expulse au dehors les matieres qu'il contient.

Ce qui prouve que la variété de ces mouvemens est la véritable cause du vomissement, c'est que cette maladie cesse à coup sûr, si-tôt qu'on trouve la terre; & il est toujours moins pénible, selon que le navire est plus gros. Ainsi l'expérience confirme chaque jour qu'on est moins fatigué dans un gros vaisseau de guerre que dans un petit bâtiment à un mât.

On pourroit peut-être croire que les exhalaisons de la mer & l'odeur du goudron du navire sont des causes suffisantes du vomissement: mais, si cela étoit, les gros vaisseaux n'en seroient pas plus exempts que les petits; & à l'entrée

l'entrée d'un port, on devroit avoir la même maladie, parce que les mêmes causes d'exhalaisons, &c. subsistent : ce qui cependant ne s'accorde pas avec l'expérience journaliere. Que l'odeur du goudron, &c. concoure a faciliter le vomissement à ceux qui n'y sont pas accoutumés ; j'y souscris. Mais le faciliter n'est pas le produire, & il faut toujours en revenir à la combinaison des mouvemens, pour expliquer le phénomene.

Ce qui me fait penser que l'odeur du goudron peut quelquefois faciliter le vomissement, c'est que dans un petit voyage sur mer, j'ai observé exactement que, lorsque j'étois attaqué dans le vaisseau d'un mal de tête, suivi de bâillemens, &c. je vomissois sur le champ quand j'entrois dans la chambre des passagers ; & en restant sur le gaillard, je ne laissois pas que de vomir, mais pas avec autant de promptitude.

Les Matelots, accoutumés par un long usage à ces calamités maritimes, ne sont plus sujets au vomissement ; mais il arrive à quelques-uns de vomir de nouveau, lorsqu'ils se rembarquent après avoir long-tems été à terre.

Examinons à présent jusqu'où peut monter la force du ventricule & ses effets. Quelques Philosophes ont avancé que la force des muscles étoit en raison composée de la largeur, de la longueur & de la profondeur des muscles, c'est-à-dire en raison de leur poids. Or le poids du muscle qui fléchit la troisieme phalange du pouce, est de cent douze grains ; & par la 126e proposition de Borrelli, la puissance de ce muscle égale 3720 livres. Là-dessus, qu'on prenne la pesanteur des muscles de l'abdomen & du diaphragme, elle montera à 15126 grains ; & par la regle de trois, on trouvera que leur force égalera le poids de 461219 livres. Voilà la puissance des muscles de l'abdomen : ajoutez-y la force du ventricule, qui va à 12951 livres, puisqu'il pese huit onces, quelle ne sera pas la force de tous ces muscles pris ensemble ?

Ce calcul est curieux ; il seroit à souhaiter qu'il s'accordât avec la vérité, mais il porte à faux malheureusement. 1°. On mesure la force des muscles par leur pesanteur ; cette regle n'est pas juste : les fibres d'un muscle peuvent être plus lâches que ne le sont les fibres d'un autre qui ne

pese pas davantage, & alors la force ne sera pas si grande. Ajoutez que si dans l'un de ces muscles il y a moins de nerfs que dans l'autre, & que ce petit nombre de nerfs soit compensé par des vaisseaux plus gros, qui contiennent plus de sang que ceux de l'autre, quelle différence n'y aura-t-il pas dans la force de ces deux muscles ? 2°. On compare les muscles de l'abdomen avec le fléchisseur de la troisieme phalange du pouce ; mais l'un agit par un levier, & les autres n'agissent qu'en comprimant latéralement les intestins. 3°. On compare encore l'action de ce muscle du pouce avec le ventricule qui n'est qu'une bourse. La contraction de l'un a-t-elle quelque rapport avec la contraction de l'autre ? D'ailleurs on parle du ventricule comme s'il étoit musculeux, tandis qu'outre la lame du péritoine, il a la substance cellulaire, la tunique nerveuse & veloutée, &c.

Un Professeur en Médecine à Montpellier a retranché presque toute la force de la contraction au ventricule ; il prend pour cela un cercle, il le considere comme un polygone composé d'angles infiniment petits. Il prend le sinus verse d'un de ces angles ; il fait voir ensuite que la contraction de ces angles produit une pression qui est comme le sinus verse d'un de ces angles à l'égard du diametre total. Or ce sinus verse est infiniment petit à l'égard du diametre, ainsi la pression sera infiniment petite. L'Auteur dont on parle a plutôt voulu donner une subtilité captieuse qu'une preuve solide. Le fameux Mathématicien Gregori a fait voir que ce n'est qu'un sophisme. D'ailleurs il ne faut que des yeux pour en sentir la fausseté. Qu'on lie foiblement une caisse de tambour avec une corde bien seche, qu'on jette ensuite de l'eau sur cette corde, & on verra avec quelle force la caisse sera comprimée. Si on appliquoit à cette corde le raisonnement qu'on vient d'exposer, on prouveroit que la caisse ne doit être nullement pressée.

On ne peut pas fixer la force des muscles de l'abdomen ; il s'en faut de beaucoup qu'elle ne soit aussi grande que Borrelli le marque. On n'a qu'à mettre la main dans l'abdomen d'un chien sur le ventricule, on trouvera que la pression n'est pas si extraordinaire. Pour celle du ventricule, elle ne sçauroit aller loin ; mais il ne faut pas la diminuer autant que M. Astruc la diminue. Il est vrai pourtant que la pression du diaphragme des muscles de l'abdomen, du ven-

tricule, est assez considérable; & quand ils sont en convulsion, elle est très-forte.

Nous terminerons cet article de l'estomac par la description de sa formation dans le poulet.

La premiere ébauche, dit M. Haller, de l'estomac a été visible à cent trente-huit heures (d'incubation). Il est blanc alors & tendre, & assez ressemblant à celui de l'homme; mais les deux orifices sont plus proches l'un de l'autre. Depuis le dixieme jour il devient plus épais; sa nature musculeuse se déclare le onzieme, & on y découvre alors de véritables fibres tendineuses & luisantes qui paroissent sur sa surface. L'exemple en est assez rare, puisque l'estomac n'est attaché à aucun os, & qu'aucun autre muscle ne le touche immédiatement. L'irritabilité de ce viscere n'a paru ni le quatorzieme ni le dix-septieme jour; mais je l'ai trouvé considérable dans un poulet éclos le jour d'auparavant.

Je n'ai vu, continue-t-il, que de la mucosité dans l'estomac pendant les premiers jours. A deux cens trente-six heures je commençai à trouver un caillé blanc dans l'estomac, presque toujours mêlé de bile. Le jabot contient alors une matiere assez semblable, mais plus fluide, & qui conserve sa blancheur plus long-tems que celle du gesier. L'esprit-de-vin rectifié coagule cette matiere, comme il coagule le blanc d'œuf. J'ai trouvé de la même matiere dans l'œsophage, vers le tems que le poulet doit éclore; le caillé devient plus grossier & plus cendré, & comme du son.

ETERNUEMENT. Si les nerfs de la membrane pituitaire, irrités par quelque cause que ce soit, agissent sur ceux qui se distribuent aux muscles inspirateurs, & causent une inspiration forte, aussi-tôt l'air intérieur dilaté détermine un mouvement contraire, & l'air sortant avec violence par les narines, il produit l'éternuement. Ce mouvement est utile pour ébranler les parties & pour entraîner les particules irritantes. Il seroit nuisible, s'il étoit trop fort ou trop long-tems continué.

Pendant l'éternuement, les muscles de la tête & du col, &c. agissent. Lorsque nous voulons éternuer, nous commençons cette opération par une grande inspiration qui porte dans le poumon une masse considérable d'air. Cet élément en sort ensuite avec force par le nez, au moyen d'un

mouvement expiratif convulsif de tous les muscles abdominaux, intercostaux & du diaphragme. 1°. Les muscles extenseurs de la tête & du col, lorsqu'on inspire beaucoup d'air, étendent la tête & le col en arriere; & dans l'expiration, les fléchisseurs portent la tête en devant. Tout cela se fait dans une seule respiration. On peut juger de toute l'étendue de cette contraction musculeuse, produite par l'éternuemenr, puisque les fesses mêmes se ressentent de leurs secousses, qu'il en arrive quelquefois des pertes dans les femmes, & toujours plus de finesse dans l'odorat; plus de netteté dans l'esprit, parce que l'air, en passant par le nez, balaye & emporte la mucosité de la membrane pituiteuse, comme la toux détache la lymphe visqueuse du poumon. Tout ce qui irrite les nerfs de l'odorat, met en convulsion tous les muscles dont on a parlé.

On éternue quelquefois en regardant le soleil : cela vient d'un petit nerf de l'œil que la lumiere irrite, & l'irritation se communique vîte à tous les autres.

On voit de-là combien il est importanr de mettre tout en œuvre pour faire éternuer ceux qui, comme les femmes histériques, sonr sujets aux défaillances.

L'éternuement differe de la toux, parce qu'elle se fait avec moins de force, & que l'air qu'on n'inspire & qu'on n'expire qu'une seule fois dans l'éternuement, affecte de passer par les narines.

Il ne faut pas croire que les seules causes de ce phénomene soient le catharre, la vapeur d'esprit-de-vin, de fortes odeurs du tabac, de l'ellébore, de l'euphorbe, en un mot tout ce qui irrite les narines. Il y a des gens qui éternuent cent fois de suite, au gré de leur volonté. Il y a des sternutations hystériques; il y en a d'autres qui arrivent dans les maladies inflammatoires & autres, lorsque la respiration se fait uniquement au moyen des côtes, & qu'ainsi il y a lieu d'accuser le vice des muscles abdominaux, & peut-être du diaphragme. L'émunction, ou l'action par laquelle on se mouche, est une espece d'éternuement doux & volontaire.

On pourroit peut-être demander pourquoi une personne qui, en commençant l'usage du tabac, éternue beaucoup, parvient par un plus long usage de cette poudre sternutatoire, à y être insensible. La raison s'offre d'elle-même. En pre-

nant du tabac, les petits mammelons nerveux de la membrane pituitaire irrités, communiquent aux autres nerfs cette irritation : mais à force de recevoir cette impression, leurs houppes s'émoussent enfin, & ne peuvent plus être irritées lorsque le tabac se porte sur la membrane pituitaire. De-là vient qu'on n'éternue pas, ou qu'on éternue rarement lorsqu'il n'y a que cette cause.

ETHMOÏDAL, LE, adject. *ethmoïdalis, le :* ce qui appartient à l'os ethmoïde. Les sinus ethmoïdaux sont des cavités de l'os ethmoïde. *Voyez* ETHMOÏDE.

La suture ethmoïdale unit l'os ethmoïde avec tous les os qu'il touche.

ETHMOÏDE, ἠθμοειδής, d'ἠθμός, un couloir, & εἶδος, forme. L'os ethmoïde est ainsi nommé à cause du grand nombre de trous qui le percent.

Il est situé à la partie antérieure de la base du crâne, dans une échancrure considérable, pratiquée dans l'épaisseur du plancher, que l'os frontal donne à la base du crâne : elle est appellée *scissure ethmoïdale.*

L'os ethmoïde représente en quelque sorte un cube, dans l'épaisseur duquel seroient creusées des cellules & plusieurs réduits différemment figurés. Le dessus de cet os est une lame osseuse placée horisontalement, toute percée de trous de différentes grandeurs, quoique tous petits ; cette lame est appellée *la lame cribreuse ;* ou plutôt *criblée*, de l'os ethmoïde. Ces trous s'ouvrent d'une part dans la cavité du crâne, & d'autre part dans celle des narines : c'est par ces trous que passent les nerfs de l'odorat.

Nous distinguerons donc deux faces dans cette lame, qui est comme la piece fondamentale sur laquelle est bâtie toute la structure de l'ethmoïde. Nous y distinguerons aussi deux côtés & deux extrémités. Des deux faces, l'une est externe, l'autre est interne. La face interne est celle qui fait partie de la cavité du crâne ; l'externe est celle qui fait partie des fosses nazales. Des deux extrémités, l'une est antérieure, l'autre postérieure. L'extrémité antérieure est articulée avec le devant de la scissure ethmoïdale. De chaque côté de l'extrémité antérieure une fente assez longue se fait aisément appercevoir, & tient lieu de plusieurs trous. L'extrémité postérieure est articulée avec l'épine antérieure de l'os sphénoïde.

avec les bords antérieurs des petites aîles de ce même os. Elle se termine quelquefois par une éminence au milieu, le plus ordinairement par une cavité qui reçoit l'épine sphénoïdale.

Du milieu & du devant de la lame cribreuse s'éleve une éminence en forme de crête de coq, appellée *apophyse crista galli.* Cette apophyse, sur ses côtés, est terminée par deux faces; en-devant & en arriere par deux bords, dont le postérieur est un peu tranchant, & s'éleve obliquement, pendant que l'antérieur qui est plus épais & plus court, s'éleve presque droit, & se termine supérieurement par deux apophyses en forme d'oreilles; le long de ce bord regne une petite gouttiere qui, en se joignant avec celle que l'on observe dans l'os frontal, forme le trou borgne.

Du milieu de la face externe ou inférieure de la lame criblée de l'os ethmoïde descend une lame osseuse, peu épaisse, & assez large, terminée par deux faces latérales & par un bord qui est reçu dans l'écartement des deux feuillets osseux, dont le bord supérieur du vomer est terminé. Quelquefois cependant cette rencontre n'est pas si exacte que le bord de la lame qu'on décrit ne se jette plus d'un côté que de l'autre; & alors, dans ces sortes de cas, l'un des feuillets du bord supérieur du vomer, pressé par la lame de l'ethmoïde, est comme replié sous lui-même.

L'on comprendra mieux ceci si l'on veut se donner la peine de jetter un coup d'œil sur la description de l'os vomer. Cette lame est appellée *lame perpendiculaire de l'ethmoïde*, elle fait le haut & le milieu postérieur d'une cloison, qui partage en deux cavités la cavité des narines. La cloison est achevée par l'os vomer & par un cartilage, appellé *le cartilage triangulaire du nez.*

A chaque côté de la lame criblée est suspendue une masse osseuse toute creusée de différentes cellules & de plusieurs feuillets osseux contournés en forme de coquilles. Les cellules sont cantonnées sur le côté externe de chacune de cette double masse, & les feuillets contournés en coquilles en occupent la partie interne. L'on a donné à ces feuillets différemment repliés le nom de cornets du nez; toutes ces cellules & cornets communiquent ensemble, & leur surface est recouverte dans toute son étendue par la membrane pituitaire. Les cellules communiquent immédiatement avec les sinus sphénoïdaux, avec les sinus frontaux & avec les sinus maxillaires.

Nous distinguerons dans chacune de ces deux masses, ou dans chacun de ces deux assemblages de cellules, deux faces, deux bords & deux extrémités. Des deux faces, l'une est interne, l'autre est externe ; des bords, l'un est supérieur & l'autre inférieur ; des extrémités, l'une est antérieure, l'autre est postérieure.

La face externe est lisse & polie, fait une grande partie de l'orbite, & est appellée *l'os planum*. Cet os n'est autre chose qu'une couche osseuse de l'os ethmoïde très-mince & très-polie du côté de l'orbite, inégale du côté des cellules qu'elle recouvre. Le bord supérieur de cette lame est assez souvent échancré en deux endroits pour la formation des trous orbitaires internes ; il s'articule avec l'os frontal ; son bord inférieur est uni avec l'os maxillaire ; sa partie antérieure est unie avec l'os unguis, & la partie postérieure avec l'extrémité supérieure de l'os du palais.

La face interne de chaque masse cellulaire regarde la lame perpendiculaire de l'os ethmoïde. Cette face est inégale & coupée de distance en distance par de profonds enfoncemens ; c'est sur le chemin de cette face que sont placés les uns au-dessus des autres & comme par étages les cornets du nez. Le premier, & le plus élevé de ces cornets, est celui de M. Morgagni ; il est moins long que celui qui est au-dessous. Quelquefois ce cornet est double. Dans certains sujets on a trouvé un cornet placé encore au-dessus de celui de M. Morgagni ; dans d'autres sujets, celui de M. Morgagni étoit divisé en deux, un postérieur & un antérieur. Le second est appellé *le cornet supérieur*, relativement à un troisieme, dont on donnera une description particuliere. La convexité du cornet supérieur regarde assez directement la lame perpendiculaire ; mais celle du cornet de M. Morgagni regarde en-bas, & sa cavité représente à-peu-près une de ces gouttieres que l'on place sous les bords des toîts des maisons, pour transporter la pluie aux lieux où l'on veut qu'elle tombe ; ainsi il est presque placé à contre-sens des autres cornets, & est de beaucoup plus court. Le cornet supérieur ressemble à une coquille de mer oblongue ; il est placé transversalement de devant en arriere, il est continu par son bord supérieur avec les cellules ; l'on y remarque sur le devant une cavité en forme d'entonnoir, par laquelle il communique avec les

cavités de la portion cellulaire ; son extrémité antérieure est un peu moins aiguë que la postérieure ; il se termine en-bas par un bord oblong, inégal, recourbé en-dehors.

Du bord inférieur de la masse cellulaire descend assez souvent une lame osseuse très-mince, quelquefois droite ; d'autre fois différemment pliée & repliée, & cette lame se termine sur l'ouverture du sinus maxillaire. Toute la surface des cornets est inégale, & couverte d'enfoncemens & d'éminences.

Le bord inférieur de chaque masse cellulaire ne présente qu'un amas confus d'ouvertures & de petites cloisons cellulaires ; dont plusieurs vont s'appuyer sur le bord supérieur du cornet inférieur ; de sorte que le cornet inférieur paroît être une partie de l'ethmoïde. Il est certain que dans la plûpart des sujets, quand on s'y prend bien adroitement, il n'est pas difficile d'appercevoir une continuité de substance entre le cornet inférieur & la portion cellulaire de l'os ethmoïde. Quelques-unes des cellules du bord inférieur de la masse cellulaire communiquent avec quelques portions de cellules que l'on remarque assez souvent sur le bord du sinus maxillaire.

Le bord supérieur de la masse cellulaire est une rangée de demi-cellules, qui, en s'ajustant avec les demi-cellules qui sont dans le bord de la scissure ethmoïdale, forment des cellules complettes.

L'extrémité antérieure de chaque masse cellulaire est un amas de plusieurs cellules, parmi lesquelles on en trouve au-moins une dont l'ouverture, en forme d'entonnoir, est beaucoup plus grande que celle des autres cellules, & qui s'ajuste avec l'ouverture du sinus frontal.

L'extrémité postérieure de la masse cellulaire est creusée de plusieurs cellules, & l'on y remarque l'extrémité postérieure du cornet supérieur, & celle du cornet de M. Morgagni. Les cellules de l'extrémité postérieure communiquent avec la partie supérieure de l'os du palais, & leurs parois se continuent quelquefois avec la substance de cet os ; de sorte que dans bien des sujets il est impossible de séparer, sans qu'il arrive fracture ; l'os ethmoïde de la portion supérieure de l'os du palais. Elles communiquent aussi avec l'ouverture du sinus sphénoïdal. Pour mettre l'os ethmoïde dans sa situation naturelle, il faut placer en-devant & en-dessus l'apophyse

crista-galli. L'os ethmoïde est articulé avec treize os, qui sont l'os frontal, l'os sphénoïde, l'os vomer, les deux os du palais, les deux os maxillaires, les deux os unguis, les deux os propres du nez, & les deux cornets inférieurs. Il est articulé avec l'os frontal par les bords supérieurs de l'os planum, des masses latérales par son extrémité antérieure, & par l'apophyse *crista-galli*; avec l'os sphénoïde, par l'extrémité postérieure de l'apophyse criblée; avec l'os vomer, par le bord inférieur de la lame perpendiculaire; avec les deux os du palais, par la partie postérieure de l'os planum; & par l'extrémité postérieure de chaque masse cellulaire; avec les os maxillaires, par les bords inférieurs des masses cellulaires, & par les bords intérieurs des os planum; avec les cornets inférieurs, par les bords inférieurs des masses cellulaires; avec les os propres du nez, par l'extrémité antérieure & supérieure de la lame perpendiculaire, qui est reçue dans une petite crénelure formée à l'union des bords internes des os du nez; avec les os unguis, par le bord antérieur des os planum.

L'os ethmoïde a beaucoup d'usages; il fait partie de la cavité du crâne; il fait partie des orbites & partie des fosses nasales; il communique avec les sinus frontaux, avec les sinus maxillaires & avec les sinus sphénoïdaux; il donne attache à la faux; il transmet du crâne dans le nez la premiere paire de nerfs, & de l'orbite dans le crâne deux artérioles, qui sont branches de l'artere optique, & deux filets de nerfs, qui sont des rameaux de la premiere branche de la cinquieme paire; il donne insertion au tendon du muscle orbiculaire: par ses anfractuosités, ses cornets, & par le grand nombre des cellules dont il est composé, il donne à la membrane pituitaire une étendue très-considérable dans une espace très-bornée.

Il fait partie de la cavité du crâne, par la lame criblée & par l'apophyse *crista-galli*. La lame criblée n'est pas de niveau avec le plan de la base du crâne, elle est un peu plus enfoncée, & l'enfoncement, dont elle est le fond & la base, s'appelle *fosse ethmoïdale*. L'os ethmoïde fait partie des orbites, par les os planum; il fait partie des fosses nasales, par la face inférieure de la lame criblée, & par les differens prolongemens qu'il envoie dans le nez; tels sont la lame perpendiculaire, les cornets & les masses cellulaires. Il communique

avec les sinus frontaux, par le haut des extrémités antérieures des masses cellulaires ; il communique avec les sinus maxillaires, par le bord inférieur des masses cellulaires ; il communique avec les sinus sphénoïdaux, par les extrémités postérieures des masses cellulaires. Il semble que les extrémités posterieures des cornets de M. Morgagni, répondent aux ouvertures des sinus sphénoïdaux, & qu'ils reçoivent, dans certains sujets, la liqueur séparée dans la cavité de ces sinus. Il donne attache à la faux par l'apophyse *crista galli* & par les deux petites éminences en forme d'oreilles de cette apophyse. Il transmet à la membrane pituitaire une grande quantité de filets nerveux, & quelques petites artérioles qui les accompagnent par les trous de la lame criblée. Il transmet des orbites dans la dure-mere quatre arteres & deux nerfs par les trous orbitaires internes pratiqués en partie dans le bord supérieur des os planum, & en partie dans le bord de l'échancrure ethmoïdale. Deux arteres passent par les trous orbitaires internes & postérieurs & montent dans le crâne, ou par deux trous de la lame cribreuse, ou par deux entr'ouvertures placées dans l'union des deux côtés de la lame criblée, avec les deux côtés de la scissure ethmoïdale.

Les deux autres arteres & les deux nerfs passent par les trous orbitaires internes antérieurs. Ces arteres & ces nerfs, après avoir marché obliquement, percent dans le crâne par les fentes qu'on a dit être placées sur le devant des bords latéraux de la lame cribreuse. Les arteres montent sur le sinus longitudinal par plusieurs contours serpentans, les nerfs se perdent aussi presque tout-à-fait dans la dure-mere ; cependant quelques petits filets de ces nerfs pénétrent dans le nez par les trous de la lame criblée, ainsi que le pensent plusieurs Anatomistes. L'os ethmoïde donne insertion au tendon du muscle orbiculaire par la partie antérieure de l'os planum.

Nota. A la base de l'apophyse *crista-galli*, & sur le devant de cette base, on a souvent remarqué une petite cavité ou fosse creusée dans la substance même de l'apophyse *crista-galli*. A cette fosse se rendoient deux conduits. Le trou osseux borgne faisoit le conduit supérieur de cette fosse ; mais son fond étoit percé par un autre conduit osseux, qui pénétroit dans les cellules antérieures de l'échancrure ethmoïdale. Or, personne ne doute que les cellules, ou portions de cellules de cette échancrure ne communiquent avec celles de l'os

ethmoïde. Si ce conduit étoit constant, il seroit démontré, parce que le trou, que l'on appelle *borgne*, est très-mal nommé, puisqu'il ne seroit que l'ouverture supérieure d'un conduit qui pénétreroit jusques dans la cavité des narines.

La substance de l'os ethmoïde est presque toute cellulaire, elle se détruit aisément, il est même très-rare qu'on réussisse à le séparer exactement des os avec lesquels il est uni, sans qu'il se brise quelqu'une des lames ou feuillets dont il est composé. La seule apophyse *crista galli* est compacte.

ETRIER, *stapes*, petit osselet de l'ouïe, ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec un vrai étrier. Voyez-en la description au mot OUÏE.

ETRON, ἠτρον. On a donné ce nom à l'hypogastre. *Voyez* HYPOGASTRE.

EVANOUISSANT. On a donné ce nom aux vaisseaux capillaires, parce qu'ils deviennent si fins, si déliés, qu'ils ne sont plus sensibles à la vue.

EUSTACHE, *Eustachius*, célebre Anatomiste. Trompe d'Eustache. *Voyez* TROMPE.

EXCRÉMENT, *excrementum*, ce qui sort naturellement du corps de l'animal par les voies naturelles & ordinaires. *Voyez* HUMEUR, où l'on en donne un plus long détail.

EXCRÉTEUR *ou* EXCRÉTOIRE, adject. *excretorius, a, um*, se dit de certains conduits par lesquels passent les excrémens.

EXCRÉTION, *excretio*, action par laquelle la nature chasse au dehors les matieres & les humeurs excrémentitielles & nuisibles. Ce mot se prend aussi pour les excrémens mêmes, ou les matieres excrémentitielles évacuées. *Voyez* le terme suivant.

EXCRÉTOIRE, *excretorius, a, um*. On appelle vaisseaux *excrétoires*, conduits *excrétoires*, ceux qui donnent issue aux sucs, aux liqueurs, aux humeurs séparées de la masse du sang dans les glandes & les différens couloirs du corps. On les distingue des vaisseaux sécrétoires, en ce que ceux-ci séparent & filtrent les humeurs de la masse du sang, au lieu que les excrétoires les reçoivent après qu'elles ont été filtrées, & ensuite les vuident & les déchargent. Les ureteres & l'urethre sont des conduits excrétoires. Les petits conduits qui reçoivent la sérosité des arteres capillaires des reins pour l'envoyer au bassinet, sont des vaisseaux sécré-

toires ; mais il y a des vaisseaux qui sont sécrétoires par leur principe, & en même tems excrétoires par leur extrémité. *Excrétoire* & *excrétion* viennent du latin *excernere*.

EXERRHOSE, *exerrhosis*, ἐξέρρωσις, de ἐξ, dehors, & ῥέω, je coule. On entend par-là l'écoulement qui se fait par la transpiration insensible.

EXPANSION, *expensio*, se dit du prolongement de quelque partie. L'expansion membraneuse du genou, l'expansion membraneuse du ligament capsulaire de l'omoplate avec l'humerus, les expansions ligamenteuses des côtes, les expansions ligamenteuses du sternum, les expansions ligamenteuses de la paume de la main, les expansions membraneuses des sinus de la dure-mere, &c.

EXPIRATION, c'est un mouvement de la respiration, par lequel l'air contenu dans le poumon est chassé au dehors. *Voyez* RESPIRATION.

EXTENSEUR, *extensor*. C'est là le nom que l'on donne à différens muscles qui servent à étendre les parties. On les distingue les uns des autres, en y ajoutant d'autres épithetes.

Les extenseurs de l'avant-bras ont été décrits au mot ANCONÉ & au mot TRICEPS brachial.

L'extenseur commun des quatre derniers doigts de la main est situé du côté externe de l'avant-bras, il a ses attaches fixes au condyle externe, à la partie supérieure du cubitus & du radius, & au ligament inter-osseux. Dans son commencement il se trouve recouvert par une expansion aponévrotique ; ensuite il se partage en quatre tendons qui passent sous le ligament annulaire externe & commun, & qui étant parvenus sur le commencement des os du métacarpe, s'applatissent & s'éloignent les uns des autres. Ils communiquent néanmoins entre eux par des bandes tendineuses, après quoi ils s'avancent sur la face externe des doigts, pour se terminer aux troisiemes phalanges.

Le long extenseur du pouce de la main a son attache fixe à la partie supérieure externe du cubitus, au ligament inter-osseux & à la partie moyenne du radius, au-devant duquel il se porte. Etant parvenu à sa partie inférieure, il se partage en deux tendons, & quelquefois en trois, qui passent sous un ligament annulaire & particulier, dont l'un va se terminer à la partie supérieure & antérieure de la

premiere phalange, & l'autre à la partie supérieure & antérieure de la seconde de ce doigt.

Le court extenseur du pouce de la main a son point fixe au cubitus & au ligament inter-osseux. Son tendon passe sous un ligament particulier, se porte obliquement du côté du pouce, pour aller se terminer à la troisieme phalange.

L'extenseur du doigt indice, nommé *indicateur*, a ses attaches fixes à la partie inférieure du cubitus & du ligament inter-osseux. Son tendon qui est grêle, passe sous le ligament annulaire externe & commun, se porte sur la face externe du doigt indice, & se confond avec un des tendons de l'extenseur commun, pour se terminer à l'extrémité de ce doigt, en s'avançant jusqu'à la racine de l'ongle.

L'extenseur du petit doigt de la main est un peu grêle. Il a ses attaches fixes le long de la moitié supérieure externe du cubitus. Il se confond dans son principe avec le cubital externe & l'extenseur commun. Son tendon passe ensuite sous le ligament annulaire, & il va s'unir avec un des tendons de l'extenseur commun, s'avançant l'un & l'autre le long du petit doigt, & se terminant à la troisieme phalange.

Le long extenseur commun des quatre derniers orteils a ses attaches fixes à la partie moyenne & supérieure du péroné, du tibia & du ligament inter-osseux. Etant parvenu à la partie inférieure de la jambe, il confond ses fibres charnues avec le petit péronier; ensuite il se partage en quatre tendons qui passent sous un ligament annulaire externe, descendent tout le long du pied en s'écartant les uns des autres, & s'avancent sur les quatre derniers orteils, où ils vont se terminer.

Le court extenseur commun des quatre premiers orteils, surnommé le *pedius*, naît de la partie antérieure & supérieure de l'astragal. Le corps charnu de ce muscle est plat, & se divise en quatre portions qui sont comme collées sur le dos du pied. Chacune de ces portions charnues produit un tendon assez grêle, qui se porte obliquement du dehors, un peu vers le dedans du pied. En chemin faisant elles se croisent avec les tendons du muscle précédent, & vont gagner la partie supérieure des quatre premiers orteils, où elles se terminent, après s'être avancées jusqu'aux troisiemes phalanges.

L'extenseur du gros orteil est fort. Il a ses attaches fixes aux parties moyennes & internes du péroné, & au ligament annulaire & commun ; se trouve renfermé dans une gaîne, & va se terminer à la premiere & seconde phalange du gros orteil.

Les extenseurs de la jambe sont le vaste externe, le vaste interne, le grêle antérieur & le crural. Ils sont décrits chacun à leur place, ainsi que les autres muscles du corps qui servent à l'extension.

EXTENSION, *extensio*, c'est ce mouvement par lequel nous étendons un membre. Il est principalement produit par l'action des muscles. *Voyez* EXTENSEUR.

EXTERNE, adject. *externus*, *a*, *um* : qui est au dehors. C'est dans ce sens que l'on dit des parties considérées ensemble, que les unes sont externes & les autres internes, relativement à la partie à laquelle on les compare, & au centre du corps. On donne ce nom au muscle abducteur de l'œil. *Voyez* ABDUCTEUR.

EXTRÉMITÉ, *extremitas*, le bout d'une chose, la partie qui la termine. C'est dans ce sens que nous donnons aux bras le nom d'*extrémités supérieures*, aux jambes celui d'*extrémités inférieures*.

FAC

FACE, *facies*, c'est la partie antérieure de la tête. Il se dit aussi de la superficie des parties, en y ajoutant les mots *interne*, *externe*, *antérieure*, *postérieure*, *&c.* eu égard à la situation de ces faces, par rapport au plan que l'on suppose partager le corps en deux parties égales. Ainsi, on dit la *face supérieure du cœur*, la *face latérale externe du crâne*, *&c.*

FACETTE, petite face, *facieçula*, pris dans le sens de face, pour signifier la superficie de quelque partie. La *facette articulaire de tel os*, *&c.* Voyez IMPRESSION DES OS.

FACIAL, LE, adj. *facialis*, *e*, ce qui appartient à la face, ce qui a du rapport au visage.

FACULTÉ, *facultas*, puissance d'agir, de laquelle émanent les fonctions comme les effets de leurs causes. La faculté animale est celle par le moyen de laquelle le corps s'acquite

de toutes ses fonctions naturelles. La faculté vitale est cette puissance qui s'occupe de la génération, de la nutrition & de l'accroissement. La faculté naturelle est celle qui met les organes en état de faire les actions auxquelles ils sont destinés.

FAGOUE. Il signifie la même chose que thymus. *Voyez* THYMUS.

FAIM, *fames*, c'est une espece de chatouillement dans l'estomac qui nous fait desirer les alimens solides. Il y a des glandes dans l'estomac, où se sépare une liqueur qu'on nomme *suc gastrique*, ou *humeur stomachale*. Quand cette humeur ne trouve point dans l'estomac de matiere sur laquelle elle puisse exercer son action, elle fait sur les membranes de l'estomac cette impression qui cause la faim.

Nous pouvons voir ce que M. Delametrie, Commentateur du célébre Boerrhaave, a écrit sur la faim.

Quel merveilleux sens que la faim! ce n'est point précisément de la douleur, c'est un sentiment qui n'est pas moins désagréable, & qui devient quelquefois si terrible & si cruel, qu'on l'a vu armer les meres contre les propres entrailles de leurs enfans pour s'en faire d'horribles festins. Ce sens a été donné à l'homme pour l'avertir, non que les veines sont vuides, suivant l'opinion reçue depuis Galien, mais d'une surabondante acrimonie dans le sang, ou d'une putréfaction alkaline; putréfaction qui produit la férocité & la fureur, l'hémorragie des narines dès le troisieme jour, & enfin la mort le huitieme, le neuvieme, ou même dès le cinquieme jour, quoiqu'on dise que Charles XII. Roi très-robuste, ait été quinze jours sans boire, ni manger. La nature nous donne donc le sentiment de la faim, pour qu'on corrige les sels que les humeurs contractent, & qu'on les adoucisse par un nouveau chyle, mais on n'a point d'appétit, quand les premieres & les secondes voies sont tellement viciées, que les alimens s'y corromperoient comme dans presque toutes les fiévres, ou lorsqu'on n'auroit pas la force de broyer les alimens, comme dans toutes les langueurs, dans le chagrin, dans la cachexie. La mélancolie dérange sur-tout l'estomac. Le besoin le moins pressant auquel remédie cependant la faim, ce sont les pertes de la transpiration. Elle est à la vérité de quatre ou cinq livres dans vingt-quatre heures, mais ce sont les alimens qui la fournissent en grande partie; c'est pourquoi elle est plus considérable après le repas, que long-

tems après, & la diète la rend sans contredit très-petite, par exemple, dans la petite vérole. Le besoin le plus pressant est donc d'adoucir les humeurs & les frottemens des solides.

Voici maintenant les diverses causes de la faim. 1°. Le ventricule vuide & flasque est froissé par un mouvement continuel, ce qui occasionne un pareil froissement dans les rides & les houpes nerveuses : d'où l'on a trouvé du sang épanché dans le ventricule d'un oiseau mort de faim, parce que les petits vaisseaux sanguins qui entourent ou couronnent ces nerfs, usés par la vivacité des frottemens, se rompent ou s'ouvrent enfin ; comme dans la mélancolie ; & il est si vrai que le frottement des rides est une des causes de la faim, que les poissons & les serpens qui manquent de ces organes ont la faculté de jeûner long-tems, & ont peu de faim. D'ailleurs, on sçait que les rides s'effacent dans les gourmands, qui pour cela perdent enfin l'appétit. Mais d'où vient ce froissement, il vient principalement de ce que le sang ne pouvant librement circuler dans un estomac flasque & vuide, s'y ramasse ; ainsi les vaisseaux gonflés irritent tout le tissu nerveux du viscere, rapprochent les rides les unes des autres. Joignez à cela l'action des muscles propres & étrangers à l'estomac, & vous concevrez clairement la nécessité de ces frottemens, a l'occasion desquels on a une sensation qui nous porteroit enfin malgré nous-mêmes aux plus grands excès, si elle n'étoit satisfaite. On voit par-là que l'appétit de l'estomac ressemble assez à celui des parties génitales où le sang se ramasse, chatouille & donne pour ainsi dire la faim de femme comme d'alimens. 2°. La salive est un des grands agens de la faim. On sçait que le bon Verheyen, pour démontrer qu'elle ne produisoit pas la faim, se coucha sans souper, cracha toute sa salive le matin, il n'eut pas moins d'appétit à dîner ; & c'est ce qu'on n'aura pas de peine à croire, qu'un homme dîne bien, quand il n'a pas soupé la veille. Cependant, pour que la salive excite l'appétit, il ne faut pas qu'elle soit trop abondante, jusqu'à inonder & remplir l'estomac, il ne faut pas aussi qu'elle le soit trop peu, car dans le premier cas les frottemens ne se font point sentir ; ils ne portent que sur l'humeur, & dans le second les papilles nerveuses ne sont point assez piquotées par les sels de la salive, de-là vient donc que ces deux causes

ôtent

ôtent la faim. Mais, parce qu'à force de cracher on n'a point d'appétit, faut-il faire diette jusqu'à ce qu'il revienne ? non certes, je pense qu'il faut manger pour remédier à l'épuisement où l'on se trouve, & comme la mastication attire toujours de nouvelle salive qui descend avec les alimens ; de-là il arrive que l'appétit vient en mangeant. 3°. La bile aide à exciter la faim. On trouve beaucoup de bile dans le ventricule de ceux qui meurent de faim ; & des chiens fort affamés ; le pylore flasque & relâché laisse facilement monter la bile du duodenum, lorsque cet intestin en est rempli. Si cependant elle étoit trop abondante ou putride, l'appétit seroit détruit, il faudroit vuider l'estomac pour le renouveller. 4°. Le suc du pancréas & du duodenum : dans un homme très-vorace & fort tourmenté de coliques de ventre, on trouva un double canal pancréatique. 5°. Il y a eu des Ecrivains qui ont soutenu que les restes même d'alimens étoient la principale cause de la digestion & le vrai ferment gastrique. C'est pousser les choses trop loin, la vérité est que ces restes de matieres dissoutes sont assez âcres pour irriter les papilles ; ils ont assez séjourné dans le ventricule, entre ces espaces celluleux qui ne se vuident jamais tout-à-fait ; pour y contracter de l'acrimonie jusqu'à un certain point.

Voyons comment la faim se dissipe ; c'est 1°. en mangeant, comme tout le monde sçait. Les alimens nouveaux tombent sur les vieux qui restent, se placent entre les rides de l'estomac & détournent, le pylore étant fermé, l'abondante influence de la bile & des sucs intestinaux qui remontent ; ils adoucissent le sang par le mêlange d'un chyle doux, c'est pourquoi les nourrices ont le lait jaune & rance, après une abstinence de 24 heures, un bon repas leur donne un nouveau lait doux, non putrescent comme l'autre, mais acescent. 2°. En détrempant trop les sucs dissolvans, en relâchant les fibres à force de boire des liqueurs aqueuses chaudes, & sur-tout du thé, qui est de toutes les boissons la plus ennemie de la faim & de la digestion. 3°. En bûvant trop d'huiles, qui vernissent & émoussent les nerfs. 4°. Lorsque l'ame est occupée de quelque passion qui fixe son attention, comme la mélancolie, le chagrin, &c. tant l'imagination agit sur l'estomac, chose fort difficile à expliquer ; voyez cependant les raisons que donne M. Senac au chapitre de la faim.

5°. Les matieres putrides ôtent la faim sur le champ; comme un seul grain d'œuf pourri dont Bellini eut des rapports nidoreux pendant trois jours, &c. 6°. L'horreur ou la répugnance naturelle qu'on a pour certains alimens ou pour certains discours que les gens mal élevés tiennent quelquefois à table. De cette horreur naît quelquefois le vomissement qui ôte à l'estomac l'humeur utile qui piquotoit ses nerfs. Enfin la trop grande souffrance de la faim la dissipe, parce que le sang se ramassant en trop grande quantité dans un estomac vuide & flasque, produit un gonflement extrême dans les vaisseaux, d'où résulte une telle compression sur les houpes nerveuses, qu'elles deviennent incapables de sentir l'aiguillon des sels.

Il est naturel de dire ici un mot de la soif. C'est l'appétit des fluides. Sa cause finale est de nous avertir de la diverse acrimonie du sang dans le scorbut, dans les fievres, de son épaississement dans l'hydropisie, dans le scorbut, dans le causus; du dessechement ou rongement actuel du ventricule & de l'œsophage, ce qui arrive toutes les fois que les glandes cessent de filtrer un suc doux & un peu gluant. Le siege de la soif est dans l'œsophage, dans le pharinx, dans toute la bouche, & de plus dans l'estomac, c'est pourquoi elle succede à la faim, dont Bergerus a regardé le siege comme étant le même que celui de la soif. Les chameaux, après avoir rempli d'eau les cellules vastes de leur ventricule, supportent la soif pendant des semaines entieres. Ce besoin est le plus pressant de la vie, l'homme ne peut le supporter qu'un petit nombre d'heures, il est suivi de l'inflammation du gosier, du ventricule, de l'esquinancie, de la fievre, de la mort. Quelques animaux supportent cependant long-tems la soif dans les pays les plus chauds. Les alimens chauds, les vins, les liqueurs fortes, spiritueuses, les assaisonnemens aromatiques, le trop violent exercice, les chaleurs, le crachement excessif des gens pituiteux, phtysiques, mélancoliques, &c. sont autant de causes de la soif; qu'elle est terribles dans les fievres ardentes, dans l'inflammation d'estomac! & si elle vient tout-à-coup à manquer, c'est un signe de mort qui se montre souvent dès le troisieme jour dans le causus, & est souvent accompagné d'un autre signe mortel qui est le grand froid des extrémités succédant tout-à-coup au chaud.

FALCIFORME, *falciformis, e*, qui a la figure d'une faulx. Le finus falciforme de la dure-mere eft le finus longitudinal. *Voyez* DURE-MERE. Ce mot vient de *falx, falcis*, faulx, & de *forma*, forme, qui a la figure d'une faulx.

FALLOPE. Nom d'un Anatomifte célebre. L'aqueduc de Fallope. *Voyez* AQUEDUC.

Le ligament de Fallope. *Voyez* INGUINAL.

FASCIA-LATA. C'eft un mot latin qui fignifie bande large; c'eft le nom qu'on donne à une aponévrofe de la cuiffe & au mufcle qui fert à la tendre. Le *fafcia-lata* a fes attaches fixes, par un principe aponévrotique, à la lévre externe de l'os des îles, & s'avance jufqu'à fon épine antérieure & fupérieure. Le corps charnu de ce mufcle, dont la longueur n'a tout au plus que fix travers de doigt, produit une aponévrofe qui communiquant avec les fibres aponévrotiques du grand & du moyen feffier, s'augmente de beaucoup. On lui a donné le nom d'aponévrofe *fafcia-lata*. Elle s'étend fur les mufcles qu'on trouve fur le devant de la cuiffe, & s'avance jufqu'à la face interne. Cette aponévrofe donne des cloifons qui fe gliffent dans les interftices de la plûpart des mufcles qui fervent aux mouvemens de la jambe. L'aponévrofe du fafcia-lata, du côté externe de la cuiffe, après s'être attachée le long de la ligne offeufe du fémur, defcend fur la face externe de la jambe, & paffe fur la partie fupérieure du péroné, où elle paroît fe terminer. Elle s'unit encore avec d'autres fibres aponévrotiques des mufcles voifins, pour former une autre aponévrofe, laquelle s'avance jufqu'à la partie inférieure & externe de la jambe. Quelques Anatomiftes ne regardent cette derniere aponévrofe que comme une continuation de celle du fafcia-lata. Ce mufcle fert à l'abduction de la cuiffe, c'eft-à-dire à la porter en-dehors.

Dans la diffection on leve cette aponévrofe depuis l'extrémité inférieure du péroné jufqu'à fon extrémité fupérieure, où l'on la laiffe un peu attachée; enfuite au-deffus du condyle externe du fémur, on la fépare du vafte externe jufqu'au corps charnu de fon propre mufcle qui la forme.

FAUCILLE. On a donné ce nom à un demi-cercle qui paroît dans l'hélix de l'oreille externe.

FAULX, *falx*, la faulx de la dure-mere. *Voyez* DURE-MERE.

FAUX-GERME, *falſus conceptus*, *ſpurium germen*, *ſpurius conceptus*, matiere informe qui provient d'une conception défectueuſe. C'eſt une conception imparfaite d'un fœtus, qui ne prenant pas tant de nourriture que le placenta, en eſt enveloppé & ſe conſomme dans ſon parenchyme. Auſſi ne ſe trouve-il jamais de placenta dans la matrice avec le faux-germe, non plus qu'avec la mole qui n'en differe que par ſa groſſeur. Lorſque la femme ne vuide pas le faux-germe avant le deuxieme ou le troiſieme mois, & qu'il vient à groſſir, il prend le nom de *mole*.

FÉCALES, *fæces*, *fecalis materia*, matieres fécales, ce ſont tous les excrémens qui ſortent par l'anus. *Voyez* HUMEUR & DIGESTION à la fin de l'article.

FÉCE, *fex* ou *fæx*, ſédiment, lie de quelque liqueur, du vin, par exemple. On donne quelquefois ce nom au ſédiment de tous les fluides, auſſi-bien qu'aux excrémens.

FECONDATION. Elle eſt expliquée *au mot* Génération.

FEMUR. Ce nom, qui eſt latin, a été donné à l'os de la cuiſſe, ainſi nommé peut-être du latin *ferendo*, ou *fero*, qui ſignifie porter, parce qu'effectivement cet os ſupporte tout le corps.

La cuiſſe n'a qu'un ſeul os, mais gros & fort, c'eſt le plus grand de tous les os du corps humain. On le nomme *femur*. On conſidere dans cet os ſon corps & ſes extrémités. Son corps, qui eſt preſque de figure cylindrique, eſt convexe en-devant & concave en arriere. Cette concavité ſert à loger pluſieurs muſcles. On voit régner tout le long des deux tiers de ſa longueur une ligne raboteuſe pour l'inſertion du muſcle triceps.

On remarque à l'extrémité ſupérieure la tête, le col, & deux apophyſes fort ſenſibles. La tête, qui eſt demi-ſphérique, eſt tournée en-dedans pour entrer dans la grande cavité cotyloïde des os innominés. On y voit une foſſette où s'attache un ligament qui part du fond de la cavité cotyloïde pour affermir la tête du fémur dans cette cavité. Le col eſt preſque horizontal par rapport au corps de l'os. Des deux apophyſes, l'extérieure, qu'on nomme *le grand trochanter*, eſt très-groſſe ; celle qui eſt dedans eſt moins remarquable : elles donnent attache à pluſieurs muſcles.

L'articulation de cet os avec le tronc eſt encore fortifiée

par un ligament capſulaire qui part du contour de la cavité cotyloïde & enveloppe la tête du fémur. La tête de cet os ſe meut ſur le tronc en tous ſens.

On remarque à l'extrémité inférieure deux groſſes apophyſes, nommées *condyles*, de figure ovale, & une cavité mitoyenne pour s'articuler en forme de charniere avec la jambe.

Entre ces deux apophyſes, il y a poſtérieurement une cavité pour loger des vaiſſeaux & des nerfs qui vont à la jambe & au pied, ſans qu'ils ſoient expoſés à une compreſſion qui, ſans cela, arriveroit dans la flexion de la jambe & deviendroit funeſte.

Il y a aux côtés externes de chaque condyle des tubéroſités, d'où partent des ligamens, qu'on nomme *latéraux*, qui vont s'attacher au tibia.

Il part auſſi de chaque condyle poſtérieurement un ligament, dont l'un va de droite à gauche, & l'autre de gauche à droite; de façon qu'ils vont s'attacher à l'os de la jambe en ſe croiſant: les premiers de ces ligamens empêchent le mouvement de la jambe ſur la cuiſſe, à droite & à gauche, & les derniers s'oppoſent à la flexion de la jambe en-devant.

FENÊTRE, *feneſtra*, ouverture faite dans une muraille pour donner du jour. C'eſt dans ce ſens qu'on le dit de deux ouvertures du labyrinthe de l'oreille, dont l'une s'appelle *fenêtre ovale*, & l'autre *fenêtre ronde*, la premiere eſt un trou de communication entre la caiſſe & le labyrinthe, la ſeconde eſt ſituée dans la partie inférieure & un peu poſtérieure de la boſſe ou groſſe tubéroſité. Son ouverture eſt tournée obliquement en arriere & en-dehors. C'eſt l'orifice d'un conduit particulier du labyrinthe. *Voyez* un plus long détail au mot *Temporal*, ou au mot *Ouïe*.

FENTE, *rima*, *fiſſura*, *ſciſſura*, petite ouverture en long & étroite. C'eſt dans ce ſens que l'on dit les fentes ſphénoïdales, les fentes orbitaires, les fentes ſphéno-maxillaires, &c.

On donne le nom de *fente* à cette ouverture qui regne longitudinalement entre les grandes lèvres de la femme, depuis leur commiſſure ſupérieure juſqu'à leur union inférieure.

FERMENT, *fermentum*, levain, matiere compoſée de parties très-actives & très-exaltées, & qui, mêlée en petite

quantité dans un mixte, est capable de mouvoir ses principes & de leur faire prendre un autre arrangement qu'ils n'avoient pas. Tel est le levain qui fait fermenter la pâte. Quelques Médecins ont cru expliquer les sécrétions des fluides, en plaçant des fermens à chaque organe sécrétoire. *Voyez* SECRÉTION.

FERTILE, adj. *fertilis*, *ferax*, fecond, abondant. On dit qu'une femme est bien fertile lorsqu'elle conçoit souvent.

FESSE, *clunes*, *nates*, la partie charnue du derriere de l'homme qui est au bas des reins, sur laquelle on s'assied. Ce mot vient du latin *fissila*, ou *fissa*, parce que ces parties sont fendues. D'autres le font venir de *fessus*, las, fatigué, parce que ceux qui sont las se reposent sur cette partie en s'asseyant.

FESSIER, ERE, adj. *gluteus*, *a*, *um*, qui appartient aux fesses.

Les arteres fessieres, ou iliaques postérieures, sont des branches des hypogastriques, qui se jettent dans les muscles fessiers.

La fosse fessiere est la face externe de l'os des îles, ainsi nommée à cause des muscles fessiers qui y sont placés.

Les muscles fessiers sont trois muscles qui étendent la cuisse & composent les fesses.

Le grand fessier, ainsi appellé parce qu'il fait la plus grande partie de la fesse, est un muscle très-fort & très-charnu, qui a son attache fixe au coccyx, aux apophyses épineuses de l'os sacrum, à la lévre extérieure de l'os des îles, & se termine quatre doigts au-dessous du grand trochanter.

Le moyen fessier, ainsi dit parce qu'il tient le milieu tant en grosseur qu'en situation entre un plus grand & un plus petit, a son attache principale à la fasse extérieure de l'os des îles, & finit à la partie supérieure & extérieure du grand trochanter.

Le petit fessier est un petit muscle large, placé sur la face externe de l'os des îles, sous les deux autres fessiers. Il a ses attaches fixes aux parties moyenne & inférieure de l'os des îles, à la portion du ligament orbiculaire du fémur qui lui répond, & va se terminer par un fort tendon à la partie antérieure du bord supérieur du grand trochanter.

FEU, *ignis*, en grec πῦρ. La nature ou l'essence du feu est inconnue, & si on observe ses effets, on voit qu'il est la principale cause des changemens qui arrivent dans les corps; ainsi l'examen de ses propriétés sert de base aux connoissances de toute la nature : nous en considérerons seulement quelques-unes relatives à la Physiologie.

Les anciens ont reconnu deux sortes de feux, l'un céleste ou pur, c'est l'éther; l'autre, qu'ils appelloient *feu élémentaire*, ou *actuel*, qui a pour principe le feu céleste, c'est le feu sensible. Cette distinction n'est pas inutile, puisque la matiere du feu peut exister dans un corps & ne produire aucun sentiment de feu. Sans rechercher la nature du feu sur laquelle on a proposé tant de sentimens différens, il suffit de remarquer que la chaleur est l'effet principal qui résulte de son action, & que par son moyen il opere tous les changemens qui arrivent dans les corps.

Pour établir en quoi consiste la chaleur, il faut distinguer le sentiment de la chaleur d'avec la chaleur même, & ne pas juger de l'une par l'autre, puisque des causes qui éteignent la chaleur naturelle, comme la gangrene & les caustiques, produisent un sentiment qui affecte de même que la chaleur, ou même la brûlure.

Pour juger de la chaleur, il faut avoir égard aux causes qui la produisent, aux changemens qu'elle cause dans les corps : les causes qui la produisent sont actives par elles-mêmes, comme le soleil, ou déterminantes comme la collision des corps : les changemens qu'elle cause varient selon ses degrés; elle distend, elle raréfie, elle peut même détruire les corps; ainsi, si le sentiment s'accorde avec ces différentes choses, on peut juger que la chaleur existe.

Le mouvement seul n'est pas la cause déterminante de la chaleur. Il ne produit cet effet qu'autant qu'il trouve quelque résistance ; un corps mu vivement & seul ne s'échauffe pas; cet effet aura lieu, s'il est mu fortement contre un autre corps dur.

La matiere du feu pré-existente dans ces corps ne se fera donc pas sentir, à moins qu'elle ne soit mise en mouvement par la collision & la résistence de ces corps.

L'observation démontre que la chaleur, en pénétrant les corps, les raréfie & les dilate proportionnellement à leur

dureté. Le fer s'alonge sensiblement par la chaleur ; & si cet effet ne paroît pas avoir lieu, c'est que le corps est très-dur, ou que la chaleur n'est pas assez considérable. La raréfaction des fluides en est aussi la suite.

Il résulte de ces effets que l'on peut regarder la chaleur comme une qualité active qui dilate les corps ou qui tend à les dilater ; & qui augmente à raison du mouvement qu'elle y communique de leur résistance & de leur densité.

Cette qualité active dépend de l'éther ou de la matiere du feu qui, mise en mouvement, produit le feu sensible : cette matiere ne produit point la chaleur par elle-même, il faut qu'elle soit mise en mouvement par le concours de différentes causes, & si elles cessent d'agir, ou si elles sont moins actives, la chaleur s'éteint ou s'affoiblit, & alors on sent un état opposé, qui est le froid.

Le froid est un état contraire à la chaleur dans lequel l'éther resserre ou tend à resserrer les corps, & dans lequel il peut augmenter ce resserrement à raison de leur masse, de leur densité, ou de certaines causes accidentelles ; l'éther dans ce cas n'est pas sans action, mais il agit d'une façon différente de celle par laquelle il produit la chaleur.

Nous ne pouvons juger de la chaleur absolue ou du froid absolu, ces qualités sont toujours modérées l'une par l'autre quand nous les sentons ; si elles se portoient à certains degrés, elles seroient intolérables pour le corps.

Les phénomenes de la lumiere comparés avec ceux de la chaleur, prouvent que l'éther ne produiroit pas la chaleur s'il n'y étoit déterminé par des causes particulieres.

Il est reçu en Physique que le sentiment de la lumiere dépend d'une espece de vibration que l'éther excite en faisant impression sur nous ; la chaleur n'accompagne point ce sentiment, à moins que la matiere de la lumiere ne soit mise en certains mouvemens.

La chaleur & la lumiere se trouvent souvent ensemble dans un même corps, mais il faut que dans ce cas l'éther ait différens mouvemens, sans cela tous les corps lumineux seroient chauds, & tous les corps chauds seroient lumineux ; l'expérience démontre le contraire.

Les effets de la chaleur & de la lumiere sont différens ; la lumiere se communique avec vîtesse, ne s'affoiblit que

très-peu en s'éloignant, ne traverse pas les corps opaques, & cesse aussi-tôt que le corps lumineux : la chaleur se communique lentement, s'affoiblit beaucoup en s'éloignant du foyer qui la produit, traverse tous les corps & les échauffe, & elle subsiste long-tems après la cause qui la produit.

La lumiere peut produire la chaleur par l'entremise de certains corps qui changent son mouvement ou qui s'y opposent, c'est pourquoi la lumiere du soleil produit la chaleur, étant ramassée au foyer d'un verre ardent. Elle produit la chaleur en traversant l'atmosphere; & elle ne cause point ce sentiment dans les lieux très-élevés.

C'est ainsi que l'éther, en changeant de mouvement par le moyen de différentes causes, produit la lumiere, ou la chaleur, ou la froideur; & souvent plusieurs de ces qualités en même tems.

L'action du feu sensible sur les corps est rapportée à différens foyers dont l'examen est utile pour l'économie animale, & les notions précédentes serviront a expliquer par quel méchanisme la chaleur agit dans les corps.

On entend en général par le nom de foyer toute cause capable d'entretenir ou d'exciter le mouvement de la chaleur.

On reconnoît quatre sortes de foyers en général qui échauffent la terre & tous les corps, & trois foyers particuliers dont l'usage est borné à exciter la chaleur dans certains corps, ou les réduit au mouvement spontané, à l'embrasement & à la chaleur des animaux.

Le foyer général qui fournit la chaleur premiere à tous les corps a pour cause déterminante active le soleil, dont la lumiere produit la chaleur, à raison de la résistance que l'air & tous les corps opposent à son mouvement ; ce foyer est la cause de tous les phénomenes de la nature : il anime les végétaux, les animaux, les minéraux ; il pénetre l'intérieur de la terre, & c'est lui qui produit les foyers particuliers en agissant différemment sur les corps à raison de leurs parties intégrantes, & de leur structure.

La chaleur générale, en agissant sur les corps, excite en eux une chaleur qui paroît dépendre d'eux-mêmes ; cette espece de chaleur est regardée comme un foyer particulier.

On entend par mouvement spontané une agitation des parties d'un mixte qui paroît arriver d'elle-même, sans

qu'aucune cause particuliere visible la fasse naître. On reconnoît trois sortes de ces mouvemens, la fermentation, la pourriture & l'effervescence.

La fermentation est un mouvement spontané produit par la chaleur générale & par la chaleur particuliere à chaque corps, qui tend à dégager l'air contenu dans les mixtes, qui lui permet même quelquefois de sortir avec violence, & que l'on peut regarder même comme le commencement de la pourriture.

Ce mouvement a pour cause la chaleur générale & particuliere des corps qui tend à dilater l'air contenu dans les mixtes. Cet air dilaté se dégage, communique un mouvement violent à l'air extérieur; l'éther est ébranlé, d'où suit la chaleur, & s'il y a des causes particulieres qui le mettent dans un grand mouvement, il produit quelquefois l'effervescence. L'action de la levure, mise dans la farine, la fermentation du vin, & ce qui arrive aux matieres végétales avant qu'elles se pourrissent, démontrent ces effets.

La pourriture est un état dans lequel les parties intégrantes des mixtes se décomposent par la dissolution ou la séparation des particules élémentaires dont elles étoient formées.

Ce mouvement spontané a pour cause la chaleur générale, il est toujours précédé de la fermentation, & ces deux mouvemens ne different qu'en ce que dans la pourriture l'air se dégage absolument, désunit les parties intégrantes des corps & les décompose : la pourriture des végétaux, celles des animaux, démontrent cette raréfaction spontanée d'autant plus sensiblement, que la chaleur générale est plus considérable. La force organique des parties étant éteinte, l'air raréfié par la chaleur générale, tend à se dégager & fait effort pour diviser & rompre des parties qui ne lui résistent plus : cette division se fait jusques dans les dernieres parties des corps. Cela est prouvé par le gonflement qui précede la pourriture des cadavres.

L'effervescence est un mouvement spontané par lequel l'air intérieur dégagé agit avec violence sur l'air extérieur, & produit dans les parties d'un corps un mouvement violent, duquel résulte la chaleur.

La fermentation & la pourriture peuvent également donner lieu à l'effervessence & produire par-là un véritable

foyer ; les grains qui fermentent & les matieres animales, en se putréfiant, produisent cet effet.

Ces mouvemens spontanés se font peu appercevoir tant que le corps des animaux jouit d'une bonne constitution, il y en a cependant quelques-uns qui peuvent avoir lieu pendant la vie même, d'autres n'ont lieu qu'avec le dérangement de la santé ou après la mort.

Si les mouvemens spontanés se passent d'une façon sensible dans le corps vivant, ils produiront une chaleur étrangere, dont il est nécessaire de connoître le foyer pour distinguer si cette chaleur est nuisible à la santé.

Les mouvemens spontanés peuvent avoir lieu dans l'exercice de certaines fonctions sans déranger la santé, comme dans la digestion des alimens. Les alimens à demi-fermentés dont nous usons, les substances végétales & animales peuvent éprouver par la chaleur naturelle du corps une fermentation ; s'ils séjournent dans l'estomac, ils seront atteints d'un commencement de pourriture en se mêlant avec la bile & les sucs des premieres voies, ils pourront produire une chaleur très-considérable, & alors on sent des rapports presqu'ardens, & qui excitent un sentiment de chaleur.

Le dérangement de la santé donne lieu à des mouvemens spontanés ; les fievres ardentes & malignes, en excitant un mouvement extraordinaire & une chaleur étrangere, donnent lieu à la fermentation, à la décomposition des liqueurs, même à la pourriture de certaines parties, d'où suivent des gangrenes, des emphysêmes, des amas d'airs dans les grandes cavités, &c.

Si la vie finit dans cet état, la pourriture est très-prompte, ayant été commencée avant la mort ; il n'en seroit pas de même si le corps n'avoit pas éprouvé avant la mort des mouvemens spontanés manifestes. Les mouvemens spontanés tendent à la destruction des corps dans lesquels ils se font, & par cette raison ils ne doivent pas être confondus avec les effets de la chaleur communiquée par l'incubation.

Les mêmes causes qui produisent les foyers des mouvemens spontanés peuvent mener à l'embrasement naturel, ensorte que l'un est souvent la suite des autres, la fermentation & la pourriture sont souvent accompagnées de chaleur. L'ef-

fervescence ne peut être sans cette qualité. Ainsi, si le mouvement, qui produit la chaleur dans ce cas, augmente à un certain point, les matieres s'enflamment,& l'embrasement arrive ; l'air intérieur se dégage alors avec violence & fait effort sur l'air extérieur, la chaleur augmente, l'air se dégage promptement de toutes les parties : ainsi en très-peu de tems les parties élémentaires des corps sont désunies.

L'embrasement est plus ordinaire &aux corps secs, gras & résineux, il est accompagné de chaleur de lumiere, il produit une prompte destruction ; ce qui établit ses différences avec les mouvemens spontanés qui se font lentement, sans lumiere, souvent sans chaleur, & qui sont plus ordinaires aux corps qui abondent en eau.

Le foyer de l'embrasement naturel peut se former dans les végétaux & dans les animaux même ; le foin entassé demi-sec & qui s'enflamme, fournit des preuves du premier cas. Le second est prouvé par la pourriture des corps des animaux qui fournissent des matieres inflammables ; les excrémens humains renfermés peuvent s'enflammer & produire la chaleur, & des Naturalistes assurent qu'il y a eu des embrasemens spontanés produits dans le corps humain.

On reconnoît deux sortes de chaleur dans les animaux ; l'une naturelle ou innée, qui dépend de la vie même & des mouvemens vitaux des organes ; l'autre étrangere qui dépend des mouvemens spontanés qui peuvent avoir lieu dans le corps des animaux.

Les anciens distinguoient la chaleur étrangere en non-naturelle, lorsqu'elle ne dérange point les fonctions, comme celle qui arrive pendant la digestion ; & en chaleur contre nature, lorsqu'elle dérange la santé : telle est celle qui précede la gangrene humide & la pourriture, celle qui se fait sentir dans les fievres putrides par la dévaporation des matieres contenues dans les premieres voies, &c.

La chaleur naturelle des animaux dépend de deux foyers différens, & est composée de deux sortes de chaleur : l'une est fournie par le foyer général, est commune à tous les corps, & indépendante de la vie : l'autre dépend des mouvemens organiques & de la vie des animaux.

La chaleur naturelle dépend du développement des organes ; mais avec cette différence, que dans certains ani

maux, comme les insectes, il se fait par la seule chaleur générale ; dans d'autres, comme les poulets, l'homme, &c. il a besoin de la chaleur de l'incubation qui doit être continuée jusqu'à ce que les parties ayent assez de force pour produire la chaleur particuliere.

La chaleur naturelle varie selon les especes d'animaux : les uns ne sont pas plus chauds que tous les autres corps inanimés, tels sont les lézards, &c. Ceux-ci sont nommés *animaux froids*, relativement aux autres, dont la chaleur est plus considérable, se conserve dans tous les tems, & résiste au froid : tels sont les animaux domestiques, l'homme, &c. dont la vie ne sçauroit subsister sans un degré de chaleur assez considérable. Ces animaux sont appellés *chauds* ; & la vie finiroit, s'ils n'avoient leur chaleur particuliere.

Si l'action organique cesse dans les animaux de la derniere espece, alors leur corps paroît froid relativement à l'état où il étoit auparavant.

Si on cherche les causes naturelles de la chaleur des animaux, & qu'on ait égard aux choses capables de l'augmenter ou de l'éteindre, & à ses effets, on verra que l'augmentation ou la diminution & la conservation de la chaleur dépendent du mouvement des arteres, & varient selon la vîtesse ou la lenteur de leurs mouvemens, ensorte que la chaleur naturelle s'éteint avec l'action des arteres.

L'action des solides, & particulierement la vibration des arteres sur les fluides & sur le sang, doivent produire la chaleur, parce que plus il y aura de pression & de mouvement, plus il y aura de mouvement & de collision dans l'éther qui pénetre toutes les parties des animaux.

FIBRE, *fibra*, se dit de différens filets, soit blancs ou rouges, dont différentes parties sont composées. On le dit principalement des fibres des muscles, la fibre motrice, la fibre musculaire, la fibre nerveuse, &c. Avant de passer à l'examen de la fibre, nous dirons qu'on a donné le nom de *fibres* transversalement obliques du corps calleux, à la substance du corps calleux, qui paroît composée supérieurement de filets transversaux médullaires, appliqués les uns contre les autres.

L'examen des parties solides des animaux & des végé-

taux fait voir que les parties les plus déliées, qui servent de trame & de soutien à toutes les autres, sont ou fibres ou masse organisée.

On regarde en général la fibre comme une partie longue, très-déliée, pleine, différemment conformée, selon les différentes parties, pour concourir aux fonctions auxquelles chaque partie est destinée. La fibre ainsi considérée, suppose déja une organisation particuliere, ainsi elle n'est pas la partie la plus simple.

Si on veut accorder le nom de *fibre* à toute substance qui sert de trame & qui se trouve dans toutes les parties solides, on reconnoîtra deux sortes de fibres : l'une simple, & l'autre composée, que l'on subdivisera en longue ou linéaire.

La fibre la plus simple ne peut tomber sous les sens, & nous la concevons composée de molécules terrestres, unies selon leur longueur, ou disposées en largeur, & adhérentes les unes aux autres par le moyen d'un gluten. Cette espece de fibre est inorganique, & peut être regardée comme l'élément des solides du corps. Elle est indifféremment destinée à former telle ou telle partie; elle entre dans la composition des autres fibres organiques, & elle doit sa formation à des molécules de matiere, dont chacune considérée en particulier, peut être regardée comme une fibrille très-simple.

Les molécules de la matiere n'ont pas en elles le lien nécessaire pour les unir; il faut une substance intermédiaire pour former leur cohésion, & ce n'est qu'un gluten, c'est-à-dire, une matiere gluante & visqueuse, qui soit capable de l'opérer. Cette union générale de la matiere par le moyen d'une substance intermédiaire, est démontrée dans tous les corps minéraux, végétaux & animaux, par les effets de l'ustion, de la calcination & de la pourriture.

Lorsque les parties du corps sont prêtes à tomb er en poussiere, on peut encore les réunir & les rétablir presque dans leur ancien état, en y ajoutant une substance intermédiaire. C'est ainsi qu'un cheveu brûlé, ses parties n'étant point séparées, reprend quelque consistance par le

moyen de l'huile ou de l'eau. Il en est de même des os desséchés & prêts à tomber en poussiere.

Tout prouve que la matiere qui unit nos parties, est glutineuse. L'analyse des os & des cheveux, les os, les cornes, l'yvoire, réduits en gelée, donnent un composé d'huile & d'eau, qui est un véritable gluten. La formation du corps qui est mucilagineux dans son principe, la réunion des os par le moyen d'un suc glutineux, la nature des sucs fournis par les substances végétales & animales dont nous usons, démontrent par-tout l'existence de cette matiere glutineuse qui se transforme perpétuellement en notre propre substance.

L'examen de la formation du corps des animaux fait voir que les premiers linéamens sont mucilagineux : d'où on peut croire que non-seulement le gluten est propre à unir les molécules de la matiere, mais encore qu'il les contient primitivement, & en les unissant, qu'il se transforme en elle si parfaitement, qu'il prend une nature semblable aux parties qu'il réunit. On sçait que la gelée, la colle de poisson se durcissent par la chaleur & par l'évaporation. L'action des vaisseaux & la chaleur naturelle produisent le même effet dans les sucs glutineux; en rapprochant les parties, elles les unissent. Après cette union, elles se solidifient, prennent différentes formes, & se réduisent en terre, si on les desseche parfaitement.

Les solides ont donc leurs principes dans les fluides; les principes sont les mêmes dans ces deux substances, & les solides ne different des fluides que par la figure & la cohésion des parties : ainsi, comme le gluten contient des particules terrestres, l'action des vaisseaux doit nécessairement dissiper la partie la plus fluide. Les molécules fixes tendront à se rapprocher, & seront réunies par l'interposition d'un gluten qui les contient. C'est ainsi que toute partie fluide d'abord peut devenir solide, lorsqu'il y aura une force capable d'en rapprocher les molécules.

De-là nous pouvons établir que les molécules terrestres, réunies au moyen du gluten, & que le gluten lui-même forment la fibre la plus petite ou simple, de laquelle est ensuite formée la fibre composée ou organique : d'où il résulte que le gluten a une propriété essentielle dans la for-

mation & la conſervation du corps. Le célebre M. Haller croit même devoir lui attribuer une autre propriété, c'eſt l'irritabilité qui eſt propre aux parties muſculeuſes.

Les fibres compoſées ſont celles qui réſultent de l'aſſemblage & de l'union de pluſieurs fibres ſimples. On en reconnoît dans toutes les parties du corps, & on voit qu'elles ont des formes différentes, ſelon les parties. Nous en reconnoîtrons de deux eſpeces : les unes linéaires ou longues, les autres plus larges que longues & planes.

On a nommé fibres *linéaires* ou longues, celles qui ont plus d'étendue en longueur qu'en largeur : ainſi, lorſque les particules élémentaires ou terreſtres qui les forment, ſont diſpoſées en lignes droites, alors elles conſtituent la fibre longue. Leur diſpoſition la plus ordinaire eſt parallele : on peut l'obſerver dans les os des jeunes Sujets, les muſcles, les tendons, les ligamens. Ces fibres ſont particulierement jointes enſemble par un tiſſu cellulaire dans les parties molles, & par un tiſſu particulier inorganique dans les parties dures.

Quelques petites que ſoient les fibres linéaires que l'on découvre dans la texture des différentes parties, elles ſont toujours compoſées de molécules plus petites ; & ſi on examine leur ſtructure, on voit qu'elles ſont toujours parfaitement ſemblables aux grandes.

Si les molécules propres à former la fibre, au lieu d'être diſpoſées en longueur, ſont arrangées de façon qu'il en réſulte une ſurface plane & étendue autant en largeur qu'en longueur, on aura alors une eſpece de lame ou plaque, à laquelle on donne le nom de *fibre plate*. Nous donnons à cette partie le nom de *fibre*, parce qu'elle conſtitue le tiſſu cellulaire, qui forme la plus grande partie de notre corps, & que l'on peut regarder la diſpoſition de cette fibre comme élémentaire & eſſentielle, relativemant à la ſtructure de nos parties.

La fibre, ſoit linéaire, ſoit plane, ne devient propre à former un tout organique & à exercer des fonctions, qu'autant que pluſieurs de ces fibres ſont diſpoſées d'une façon particuliere ; & cette diſpoſition dépend ou d'un tiſſu cellulaire très-fin, ou d'une ſubſtance qui s'y épanche, ſans aucune organiſation particuliere, & que l'on peut obſerver

dans

dans les muſcles & dans les os, particulierement en les comparant depuis leur formation juſqu'à ce qu'ils ayent acquis un certain degré de dureté. Cette diſpoſition, quelle qu'elle ſoit, dépend toujours du gluten qui devient ou tiſſu cellulaire, ou maſſe inorganiſée.

La ſtructure des parties ſe réduit à des fibres linéaires, des lames ou fibres plates, & une matiere inorganique. Toutes ces ſubſtances peuvent être rapportées primitivement au gluten qui les forme enſuite.

Les premiers linéamens du corps ſont purement gélatineux. La chaleur naturelle leur donne quelque conſiſtance ; ils tendent d'abord à former des filamens. Ces filamens, très-petits dans leur principe, ſe rencontrent en conſéquence des différens mouvemens ; contractent des adhérences les uns avec les autres ; & formeront des filamens longs ou une ſurface plane. Cette conjecture ſur la formation des fibres eſt confirmée par la diſpoſition que les fluides du corps ont à former des filamens fibreux ; & même des tiſſus cellulaires. Le ſang tiré dans l'eau chaude, fournit des filamens ; l'urine en forme dans certaines circonſtances ; & l'humeur qui humecte la ſurface interne de la plevre, forme quelquefois des adhérences qui reſſemblent parfaitement au tiſſu cellulaire.

Cette formation de nos parties, au moyen du gluten, paroît encore démontrée, parce que dans certaines maladies nos parties paroiſſent ſe réſoudre en une matiere ſemblable. La pourriture des parties molles ſe fait avec une eſpece de diſſolution gélatineuſe. Il y a des maladies dans leſquelles les os perdent leur ſolidité ; & parcourant le même ordre de décroiſſement, que l'on avoit apperçu dans leur accroiſſement, ils deviennent comme cartilagineux, & par une altération ſinguliere ils ſe convertiſſent preſqu'en chair & en gelée ; la coction des chairs les réduit en ſucs gélatineux. Par conſéquent le gluten peut être regardé comme la matiere premiere de tous nos ſolides.

Le gluten pouvant ainſi former des fibres de différentes eſpeces, il ne ſera pas difficile de concevoir comment il peut former les différentes parties. Si pluſieurs fibres plates ou lames fortement preſſées par l'action du mouvement vi-

tal, se joignent ensemble, elles forment différens plans larges, & ce sont les membranes simples & extrêmement fines. Les membranes seront composées, si elles sont traversées par des vaisseaux, ou appuyées par des fibres linéaires.

Si les membranes simples se roulent en forme de tuyaux, on leur donne le nom de *vaisseaux*. Ces petits vaisseaux tissus en différens sens, produisent des membranes vasculeuses, desquelles résultent des vaisseaux plus gros, des gaînes, des membranes composées, &c.

Les membranes diversement repliées, plus ou moins fortement rapprochées, & entre-mêlées d'une substance différente selon les différentes parties, forment les viscères, les ligamens, les tendons, les muscles, les cartilages, les os.

On voit dans la formation du corps un très-grand nombre de vaisseaux qui s'obliterent avec l'âge, & dégénerent en fibres solides. Ces vaisseaux sont formés par des membranes : ainsi les membranes, & par conséquent les fibres planes méritent une considération particuliere dans la formation du corps ; d'ailleurs elles constituent le tissu cellulaire, qui est remarquable dans la texture de presque toutes les parties.

La différence des parties molles & dures, les différens degrés qui se remarquent dans leur mollesse ou dans leur dureté, dépendent de la différente pression & de la cohésion des molécules primitives ; & les plus molles ne different des plus dures, qu'en ce que dans celles-ci il y a moins de gluten, plus de terre & de parties rapprochées : dans les molles, il y a moins de terre, les parties sont moins pressées, il y a plus de gluten, & ce gluten contient plus d'eau

FIBREUX, EUSE, *fibrosus, a, um* : qui a des fibres, qui ressemble à des fibres. *Voyez* FIBRE.

FIBRILLE, *fibrilla*, petite fibre, filament, diminutif de fibre. *Voyez* FIBRE.

FIEL, *fel*, la bile, mais plus communément celle des animaux. *Voyez* BILE.

FIENTE, excrémens des animaux.

FIGUIER, feuilles de figuier. On donne ce nom aux différens sillons formés dans la surface interne du pariétal par les battemens & divisions de l'artere épineuse de la dure-mere.

FILAMENT, *filamentum*, petit filet, petite fibre. *Voyez* FIBRE.

FILAMENTEUX, EUSE, adject. *filamentosus, a, um:* qui est composé de filamens.

FILET, *filamentum*, diminutif de fil. Les filets ligamenteux, nerveux, &c.

FILET de la langue, du prépuce, &c. *Voyez* FREIN.

FILTRATION, *filtratio, percolatio*, l'action de filtrer. La filtration des humeurs. *Voyez* SECRETION.

FILTRE, *filtrum*. On donne ce nom à tous les organes du corps qui filtrent & séparent de la masse du sang quelque humeur.

FILTRER, passer à-travers un tamis. C'est ainsi que les glandes peuvent filtrer les humeurs.

FIN, INE, adject. *tenuis, e:* qui est délié & menu dans son genre. La membrane *fine* des ligamens annulaires.

FISSICULATION, *fissiculatio*, du verbe latin *fissiculare*, ouvrir, découper a dessein de connoître l'avenir. Dissection anatomique, proprement ouverture faite avec le scalpel.

FISSURE, *fissura*. Voyez FENTE. La bouche & l'orifice des parties naturelles de la femme s'appellent *fissuræ*, des fentes naturelles.

La grande fissure de Sylvius, ou la grande fissure du cerveau, est un sillon profond, tracé sur les parties latérales externes de chaque hémisphere du cerveau, lequel les distingue chacun en deux parties, auxquelles on a donné le nom de *lobes*.

FLANCS, *ilia:* parties latérales de la région ombilicale, nommées autrement les *îles*, du latin *ilia*. Voyez ABDOMEN.

FLECHISSEUR, *flexor*, se dit des muscles qui servent à plier les parties.

Les fléchisseurs communs des doigts de la main, &c. *Voyez* PERFORANT & PERFORÉ de la main.

Les fléchisseurs communs des doigts du pied, &c. *Voyez* PERFORANT & PERFORÉ du pied.

Le fléchisseur du pouce de la main a ses attaches fixes à la partie supérieure interne du radius & au ligament in-

ter-osseux. Il forme un tendon assez fort, qui passe sous le ligament annulaire interne, & va gagner la partie postérieure de ce doigt. Il se glisse dans une gaîne ligamenteuse, & se termine à la partie supérieure de la troisieme phalange.

Le fléchisseur du gros orteil a ses attaches fixes postérieurement à la partie moyenne & inférieure du péroné. Son tendon qui est considérable, se glisse dans une sinuosité du calcaneum. Il s'y trouve borné par un ligament annulaire; & continuant son chemin sous la plante du pied, il communique avec les fléchisseurs des orteils, & va gagner la partie inférieure du gros orteil, en s'avançant jusqu'à la seconde phalange, où il se termine.

Les muscles qui fléchissent les autres membres, sont connus sous des noms particuliers. *Voyez* MUSCLE, & nous en donnons la description dans leur place.

FLEURS, *catamenia*, *menstrua*. On donne ce nom aux menstrues ou purgations ordinaires des femmes. Nicod fait venir ce nom du verbe *fluere*, fluer. D'autres regardent cette évacuation menstrueuse comme des fleurs qui annoncent des fruits.

FLOTTANT, ANTE, *adject.* qui flotte, qui est vacillant. On appelle *flottantes* ou *vacillantes* les deux dernieres fausses côtes de chaque côté, parce que leur articulation est plus libre que celle des autres côtes, leurs cartilages ne venant point s'attacher à celui des autres côtes, mais se perdant & se confondant dans les muscles de l'abdomen.

FLUIDE. On donne cette épithete au sang & à toutes les liqueurs qui en émanent.

FLUX menstruel, *fluxus*, ῥοος : les regles. Voyez-en l'explication *au mot* REGLE *& au mot* GENERATION.

FOCILE *majus & minus*. On donne ce nom aux deux os de l'avant-bras, & aux deux de la jambe.

FŒTUS. Dans l'œconomie de la nature, il se dit de chaque individu formé dans sa matrice. Dans l'œconomie animale, il se dit de l'animal formé dans le ventre de sa mere, & par conséquent de l'enfant formé dans le sein de la femme. Au mot EMBRYON & à celui de GENERATION, on a assez expliqué ce qui concerne le fœtus

pour nous croire obligés d'éviter ici les répétitions. *Voyez* GENERATION.

Le 5 mars 1761, on vit à l'Hôtel-Dieu de Lyon un petit fœtus qui vécut deux heures, & qui avoit sur la tête une tumeur comme un poingt. On l'ouvrit; & après avoir levé les tégumens de la tête, on trouva le cerveau confondu avec la dure-mere. L'angle supérieur de l'occipital manquoit, il n'y avoit que la moitié des pariétaux, & du droit il n'en paroissoit que le quart. Il ne restoit du frontal que la partie inférieure pour les orbites & le nez, encore le nez étoit-il tout écrasé; & la tête du squelette, quand elle fut bien nettoyée, ressembloit assez à celle d'un lievre. Le cerveau formoit la tumeur qui paroissoit sous les tégumens. Les muscles de ce fœtus étoient aussi plus gros que pour l'ordinaire dans un fœtus du même tems de neuf mois.

Au mot GENERATION, nous avons donné l'histoire de plusieurs fœtus monstrueux. Le Lecteur pourra y trouver des choses curieuses.

Comme la préparation anatomique de l'adulte se rapporte à celle du fœtus, nous n'en ferons pas la répétition; il faut seulement remarquer que l'on injecte très-bien un fœtus par les vaisseaux ombilicaux; & comme ce petit cadavre n'embarrasse pas, on peut, sur-tout si c'est dans l'hyver, l'injecter après l'avoir laissé quelque tems dans de l'eau tiede. On disseque ensuite, comme dans l'adulte. Et si l'on vouloit conserver tous les visceres dans leur véritable situation, il faudroit, en ouvrant l'œsophage, souffler l'estomac & tous les intestins, après les avoir lavés en y faisant passer de l'eau. On lie ensuite à l'endroit de l'ouverture & au bas du rectum, pour que le canal puisse conserver l'air. On doit aussi injecter la trachée-artere, en l'ouvrant au-dessous du cartilage cricoïde. Dans cette préparation on leve le sternum pour appercevoir le cœur & les poumons; ainsi que les muscles abdominaux & le péritoine, pour voir tous les visceres en situation. La vessie se peut souffler par les ureteres, en bouchant l'urethre. On peut même souffler l'ouraque dans le fœtus, ce qui prouve que dans cet état le canal est creux. Il s'oblitere dans la suite.

FOIE, *jecur*. Voyez FOYE.

FOLLICULE *ou* FOLLECULE, membrane qui enferme une cavité d'où part un conduit excrétoire. Plusieurs Anatomistes appellent & définissent ainsi la glande la plus simple de toutes.

Boërhaave assure que Malpighi a observé des glandes simples dans toutes les parties du corps. Ruysch soutient le contraire, & il nie, par exemple, & Heister après lui, qu'il y en ait jamais dans le plexus choroïde. Cependant M. Barthès dit en avoir observé d'aussi grosses qu'un grain de millet, qui représentoient au tact & à l'œil cette forme que les anciens regardoient comme glanduleuse, & dans laquelle Heister établit l'essence de la glande. Il a vu un autre Sujet, dans lequel les glandes du plexus choroïde étoient parsemées d'hydatides qu'on en distinguoit très-facilement.

FOLLICULE du fiel, *folliculus fellis* : la vésicule du fiel.

FOLLIS. Il signifie comme ci-dessus.

FOM. Ce mot signifie le son ou la voix. *Voyez* VOIX.

FONCTION. On entend par *fonction* l'exercice d'une action qui se fait en conséquence de la structure & de la disposition particuliere des parties dont le corps est composé.

Dans toute fonction on doit reconnoître la faculté & l'action. La faculté est la disposition méchanique qui met les organes en état d'agir ; & l'action est ce qui résulte du mouvement particulier des parties, en conséquence de leur disposition : d'où il suit que toute fonction suppose une faculté, par le moyen de laquelle elle produit une action.

Les fonctions sont distinguées en vitales, naturelles & animales.

Les fonctions vitales sont celles qui entretiennent la vie, & sans lesquelles elle ne sçauroit subsister. On en reconnoît trois, l'action du cerveau, l'action du cœur & la circulation du sang, l'action des poumons & la respiration.

Les fonctions naturelles sont celles qui ne sont pas nécessaires pour la conservation de l'individu dans tous les instans de son être, mais qui cependant lui sont essentielles pour sa conservation en général, son accroissement & la propagation de l'espece. On en compte sept : 1°. la digestion ou chylification, 2°. l'hématose ou sanguification, 3°.

la sécrétion, 4°. la nutrition, 5°. l'accroissement, 6°. la génération, 7°. l'accouchement.

Les fonctions animales sont celles qui dépendent ou de l'action de l'ame seulement, ou de la disposition organique des parties, ou du concours de l'une ou de l'autre. Elles ne sont pas nécessaires pour la conservation du corps, puisqu'il peut subsister sans elles. On les divise en spirituelles, corporelles & mixtes.

On a eu soin d'expliquer toutes les fonctions, chacune à sa place. *Voyez* AME, CIRCULATION, DIGESTION, &c.

FONDAMENTAL, LE, qui sert de base ou de fondement. On a donné ce nom à l'os sacrum, parce qu'il sert de base à l'épine. On l'a aussi donné à l'os sphénoïde, parce qu'il est situé à la base du crâne.

FONDEMENT, *anus*, *podex*. C'est l'orifice de l'intestin rectum, par lequel se déchargent les excrémens hors du corps. On l'appelle, en terme de l'art, *anus*.

Le fondement, c'est-à-dire l'extrémité inférieure du rectum, est principalement formé par trois muscles considérables, qui sont le sphincter & les releveurs. *Voyez* ces mots.

On voit des enfans qui viennent au monde sans ouverture au fondement, & sans aucun vestige de cette ouverture. Il y en auxquels on reconnoît seulement l'endroit précis de l'anus qui se trouve clos. Il y en a d'autres dans lesquels on peut introduire un stilet plus ou moins avant, comme à deux, trois & quatre lignes, & même davantage; & dans ceux-là, quoique leur anus paroisse très-bien formé, le vice de conformation se trouve plus ou moins avant dans l'intérieur.

Si l'on n'ouvroit promptement l'anus, il arriveroit des desordres fâcheux, & la mort même.

FONGUEUX, EUSE, adject. *fongosus, a, um* : qui tient du champignon, qui ressemble à un champignon; en latin *fongus*, d'où vient ce mot.

La langue a des papilles appellées *fongueuses*.

Les corps caverneux de la verge sont aussi appellés corps *fongueux*.

FONTAINE, *fons*, πηγὴ. Hyppocrate dit que le sang, la bile, le phlegme & l'eau sont les quatre fontaines du corps.

FONTANELLE, *fontanella, fons pulsatilis, fonticulus*: la grande ouverture en forme de losange, située entre le coronal & les pariétaux, au centre de la croix qui est formée par l'engrenure sagittale, la ligne de division de l'os frontal, & l'engrenure coronale, est ce qu'on nomme dans le fœtus *fontanelle*. Comme cette place est ou membraneuse ou cartilagineuse dans les enfans nouveaux nés, on y sent alors avec la main le battement des arteres de la dure-mere & du cerveau. Cet endroit reste aussi durant quelque tems cartilagineux après la naissance, & je l'ai vu dans cet état dans un adulte. Quelquefois même les enfans attaqués du rachitis, ont cette partie très-tendre dans un âge assez avancé, parce que leurs os conservent long-tems leur mollesse. Enfin, par un événement rare, on a vu des Sujets en qui cette partie n'a pas été ossifiée pendant toute leur vie. Cependant d'ordinaire les os du crâne deviennent si compactes avec l'âge, qu'ils sont même quelquefois plus épais à la fontanelle que par-tout ailleurs.

FORMATION, c'est l'action par laquelle une chose est produite. Ainsi on dit, la formation du fœtus, &c.

FORMÉ, ÉE, *formatus, a, um.* Bohnius donne cette épithete aux muscles, ainsi appellés pour les distinguer de ceux qu'on nomme non formés, *non formati*, ou informes, *informes*. On entend par les premiers toutes les parties charnues & tendineuses, qui ont toujours été comprises par les Anatomistes sous le nom de *muscles*; & par les seconds, toutes les parties charnues, mais d'un tissu fibreux, comme les membranes, sur-tout celles qui sont situées dans la région moyenne du corps, dans l'estomac, dans les intestins & dans d'autres endroits semblables.

FORT, TE, adject. *validus, a, um; robustus, a, um*: qui résiste plus qu'une autre partie à laquelle on compare celle qu'on nomme *forte*. Le ligament fort qui tient du ligament latéral interne du genou, le ligament fort qui unit l'os du métacarpe à l'apophyse unciforme, le ligament fort du quatrieme os du métatarse, la membrane forte qui unit la tête avec la premiere vertebre.

FOSSE, *fovea*, *fossa* : creux dans les os, large & plus ou moins profond. On donne à ces fosses différens noms, par rapport à leur situation & à leur usage. Ainsi l'on dit les fosses orbitaires, palatines, temporales, zygomatiques, &c. *Voyez* ces mots, &c.

Le milieu du cervix, ou partie postérieure du col, se nomme la *fosse* ou la *nuque*.

On a donné le nom de *fosse* à la cavité intérieure, ou la grande ouverture des parties naturelles de la femme, qu'on apperçoit en séparant les levres. Bartholin l'appelle fosse naviculaire, *fossa navicularis*.

FOSSETTE, *foveola*, petite fosse. A l'égard des os, on appelle ainsi toute petite cavité qui a une ouverture un peu large & évasée.

Le menton a dans son centre un enfoncement dans quelques personnes, qui porte le nom de *fossette* du menton.

On donne le nom de *fossette* du cœur à la cavité qui se trouve au milieu de la partie antérieure de la poitrine.

Entre l'extrémité de l'hélix & de l'anthélix dans l'organe de l'ouïe, se trouve une petite cavité appellée *fossette naviculaire*.

FOURCHETTE, en latin *frenum vulvæ* : la partie inférieure de la vulve aux parties génitales de la femme, & qui en fait la séparation d'avec l'anus. C'est proprement l'union des grandes levres par leur partie inférieure. L'on y remarque un ligament membraneux, qui se trouve tendu dans les filles, relâché dans celles qui ont souffert l'approche d'un homme, & presque toujours déchiré dans les femmes qui ont eu des enfans. Ce déchirement de la fourchette (pour employer le terme des Accoucheurs) est une suite ordinaire de l'excessive dilatation que souffre ce lien membraneux au passage du fœtus.

On a aussi donné le nom de *fourchette* à une échancrure qu'on remarque dans le milieu de la partie supérieure, vers la face interne du sternum.

FOYE. Le foye, nommé par les Grecs ἧπαρ, *hepar*, & par les Latins *jecur*, est un des principaux & des plus gros viscéres du bas-ventre, placé sous la voûte du diaphragme, & dans la région épigastrique, dont il remplit principalement la

partie latérale droite, s'avançant néanmoins dans certains sujets, de maniere qu'il occupe en partie la gauche.

La couleur du foye est d'un rouge brun foncé, tirant un peu sur le jaune. Son volume, qui est toujours très-considérable, ne sçauroit être précisément déterminé, attendu les variations qu'il présente dans les différens sujets; & quant à sa figure, l'inspection seule peut en donner une idée bien plus parfaite que toutes les comparaisons que l'on a coutume d'en faire. La substance du foye, suivant quelques-uns, est pulpeuse ou spongieuse; suivant d'autres, elle est vasculeuse; au sentiment de quelques-uns, elle est vésiculaire ou cellulaire; suivant l'opinion de quelques autres, elle est glanduleuse ou grenue. La diversité de ces sentimens naît des difficultés insurmontables qui se rencontrent à pouvoir en développer distinctement la véritable composition; mais l'on peut dire en général, pour concilier ces diverses opinions, que toutes ces différentes substances se rencontrent plus ou moins dans la structure de ce viscere.

Afin d'entrer avec quelque ordre dans l'exposition du foye, nous examinerons 1°. quelle est sa figure; 2°. quelle est son étendue ordinaire; 3°. la division qu'on en doit faire; 4°. les parties qu'on y doit remarquer; 5°. ses différentes attaches; 6°. enfin, qu'elles sont les parties auxquelles il touche; & sa structure interne en terminera la description.

La figure du foye n'est point irréguliere, ainsi que l'annoncent quelques Anatomistes, car ce viscere a la figure telle qu'il a dû l'avoir, & telle qu'il a plu au Souverain Créateur de toutes choses de lui donner; mais il est vrai de dire qu'elle est telle, qu'il est difficile de la comparer à celle de quelque autre corps qui nous soit connu. En général l'inspection du foye nous le présente comme une masse assez ferme, lisse, unie, convexe & voûtée par l'une de ses surfaces; inégale & enfoncée en plusieurs points par l'autre.

A l'égard de l'étendue du foye, quoique nous ayons dit ci-devant qu'il est très-difficile de la déterminer précisément, néanmoins nous pouvons dire que dans l'état sein & le plus ordinaire, elle est telle que ce viscere remplit presque totalement l'hypocondre droit, qu'il occupe une partie de la région épigastrique proprement dite, &

qu'il s'avance assez ordinairement vers la région latérale gauche, dans laquelle il se loge aussi en partie.

Le foye considéré dans sa totalité, peut être divisé en plusieurs manieres, sçavoir ; premierement en deux surfaces, dont l'une peut être nommée antérieure & externe, & l'autre postérieure & interne ; la premiere convexe & unie, la seconde concave & inégale. Mais il est très-essentiel d'observer que comme toute la masse du foye ne porte pas sur un même plan, que la situation de ses différentes parties ne se trouve pas sur une ligne parallele, & que ce viscere étant susceptible de quelque changement dans sa situation, relativement à l'état de plénitude ou de vacuité des parties sur lesquelles il pose, & qui sont en état de le soutenir ; cette premiere division, scrupuleusement parlant, ne doit pas avoir lieu. En effet, il est évident, 1°. que la plus grosse portion du foye, se trouvant très-inclinée de devant en arriere, & de gauche à droite, sa surface dans cet endroit sera plutôt latérale qu'antérieure ; 2°. le foye appuyé sur les portions d'intestins qui l'avoisinent, ainsi qu'en partie sur la petite portion de l'estomac, se trouvant plus ou moins soulevé, ainsi qu'il est aisé de le sentir, à raison du dégré de plénitude plus ou moins grand de ces parties ; il arrivera que la face, que l'on nomme *communément antérieure*, se trouvera alternativement supérieure & antérieure. La même chose doit s'entendre à l'égard de la face ordinairement nommée *postérieure*, qui sera inférieure, & même antérieure, proportionément au dégré d'élévation où se trouvera ce viscere ; ces différens changemens pourront encore avoir lieu dans les différentes attitudes où l'on considérera le sujet.

En second lieu, le foye doit être divisé en deux bords, dont l'un est supérieur & très-épais, & l'autre inférieur & comme tranchant. On observera que les changemens qui arrivent aux faces du foye doivent être relatifs à ceux de ses bords ; car celui que nous regardons actuellement comme supérieur, pourra devenir postérieur, & l'inférieur antérieur, dans le cas où les portions d'intestins & de l'estomac, qui lui répondent, se trouveront considérablement farcies. Toutes ces différentes considérations sont de la derniere

importance dans tous les cas où ce viſcere étant affecté, il s'agit de déterminer & de s'aſſûrer préciſément du ſiege de la maladie.

Troiſiemement, le foye eſt communément diviſé en deux portions générales, ſous le nom de *lobes*, dont l'un eſt nommé *grand* à raiſon de ſon volume, qui eſt très-conſidérable, & qui en forme pour le moins les deux tiers ; & l'autre, à raiſon de ſa maſſe moins conſidérable, eſt nommé *petit* : on conſidere néanmoins encore une petite portion au foye, appellée *le lobule du foye*, ou *le lobe de ſpigel.*

Quant aux parties eſſentielles à conſidérer au foye, elles ſe manifeſtent principalement à ſa ſurface interne & poſtérieure, & elles ſont du genre des parties relevées & des parties caves ; les premieres ou les parties éminentes de la face concave du foye ſont deux en nombre ; l'une que forme l'extrémité antérieure ou la pointe du lobule, & l'autre plus ſuperficielle, moins apparente & plus antérieure, eſt une élévation tranſverſale à laquelle, ainſi qu'à la précédente, les anciens ont donné le nom de *portes*, parce qu'elles ſe trouvent placées l'une en-devant & l'autre en arriere d'une cavité nommée *le ſinus de la veine-porte.*

Les parties caves ou enfoncées de cette même face ſont pour le moins au nombre de ſept ; le premier de ces enfoncemens eſt connu ſous le nom de *grande ſciſſure du foye*, c'eſt une eſpece de longue gouttiere, qui s'étendant depuis les parties éminentes dont nous venons de parler, traverſe la face concave du foye & ſe termine vers ſon bord tranchant, tantôt en formant une échancrure, & tantôt une eſpece de tuyau ou de canal.

Le ſecond enfoncement du foye eſt une cavité tranſverſale, dans laquelle plonge la veine-porte hépatique, & c'eſt à cette cavité que les Anatomiſtes ont donné le nom de *ſinus de la veine-porte*, à cauſe des éminences qui portent le même nom.

Le troiſieme enfoncement ſe remarque plus poſtérieurement entre la partie principale du foye & le lobule, c'eſt une eſpece de gouttiere très-courte, ſervant au paſſage de la veine-cave.

Le quatrieme enfoncement eſt auſſi une eſpece de gout-

tiere en forme de sillon, placée entre le lobule & le petit lobe du foye, dont l'usage a été de servir au fœtus pour loger le canal veineux, & dont il sera parlé ailleurs ; lequel canal s'oblitérant après sa naissance, ne se présente ensuite que sous la forme de ligament.

Le cinquieme enfoncement est une cavité plus ou moins profonde, située vers la partie tranchante du grand lobe du foye, dans laquelle se trouve en partie couchée la vési-cule du fiel.

Le sixieme enfoncement se remarque plus postérieurement & plus inférieurement vers la partie postérieure & inférieure du grand lobe du foye ; c'est une cavité en quelque sorte arrondie, & quelquefois très-superficielle, qui résulte de la pression que fait la sommité supérieure du rein droit qui se loge en partie contre ce viscere.

Enfin, le septieme enfoncement du foye se distingue sur la face concave du lobe gauche, dans l'endroit qui pose sur l'estomac, où il paroît un enfoncement superficiel moulé, pour ainsi dire, par la portion du ventricule qui lui répond.

Outre tous les enfoncemens que nous venons d'observer, il en est encore un très-considérable ; commun à l'un & l'autre lobe du foye, & placé dans la partie postérieure & supérieure de ce viscere, lequel est destiné a loger la partie antérieure & arrondie du corps des vertebres sur lesquelles il pose.

Le foye est principalement maintenu dans sa situation, par le moyen de trois ligamens qui résultent d'autant de réduplicatures du péritoine ; ces ligamens sont distingués, eu égard à leur situation, en moyens & en latéraux. Le pre-mier de ces ligamens, nommé mal-à-propos *ligament sus-pensoire du foye*, renferme, ainsi que les deux autres, dans la duplicature des deux lames qui le composent, une grande quantité de tissu cellulaire, mais en outre un cordon, qui dans le fœtus n'étoit autre que la veine ombilicale, ce qui rend ce ligament plus épais inférieurement, ou du côté du foye, que supérieurement, ou du côté du diaphragme, & ce qui en même tems lui fait assez bien représenter la figure d'une faulx renversée, c'est-à-dire, dont le tranchant seroit tourné en haut & le dos en-bas. Ce ligament suit

la même direction sur la partie convexe du foye, que la grande scissure dont nous avons parlé sur sa face concave, & désigne par conséquent assez exactement le point de séparation du grand avec le petit lobe ; il commence précisément dans la partie antérieure de la grande scissure du foye & au-devant des éminences qu'on nomme *portes*, passe ensuite dans l'échancrure antérieure du grand lobe du foye, s'attache à la portion voisine de la gaîne du muscle droit, du côté de la partie latérale droite, & continue de s'attacher en montant obliquement à la face concave du diaphragme.

Le second ligament du grand lobe du foye se trouve dans le fond & dans la partie presque postérieure de l'hypocondre droit, & sert à attacher la portion tranchante du grand lobe qui y répond à la partie latérale droite du diaphragme, ainsi qu'aux fausses côtes voisines.

Le troisieme ligament du foye, qui quelquefois est double, appartient a son petit lobe, lequel il attache à la partie latérale gauche du diaphragme, de même qu'aux côtes voisines; mais, outre ces différens ligamens, le grand lobe du foye se trouve encore attaché au diaphragme par une adhérence immédiate & particuliere, & sans qu'il y ait aucune interposition de membrane, puisqu'au contraire, celle qui revêt le foye, & celle qui tapisse la concavité du diaphragme, parvenues vers ce point d'adhérence, se replient sans cependant s'insinuer entre l'une & l'autre; ensorte que la substance du foye & celle des fibres charnues du diaphragme, sont dans ces endroits si exactement confondues, qu'il n'est pas possible, même avec la plus parfaite dextérité & l'instrument le plus délié, d'en faire la séparation sans intéresser ou l'une ou l'autre. C'est ce point d'adhérence assez large, oblongue, & de figure ovalaire, que l'on a nommé pendant très-long-tems, quoique mal-à-propos, *ligament coronaire du foye* : du reste, toute la masse du foye se trouve soutenue principalement sur une portion de l'estomac & sur celle du paquet intestinal qui lui répond; & par conséquent, selon le dégré de plénitude ou de vacuité où se trouvent ces visceres creux, le foye doit être plus ou moins soulevé & soutenu : de-là vient qu'après une trop longue abstinence, l'estomac ou les intestins étant nécessai-

rement dans un état d'affaiſſement, le foye ne ſçauroit être ſuffiſamment ſoutenu ; & dans ce cas le diaphragme auquel il eſt attaché en pluſieurs endroits, comme on vient de l'expoſer, eſt indiſpenſablement entraîné en-bas ; & comme le péricarde eſt attaché ſur la convexité du diaphragme, il eſt évident que devant ſuivre l'affaiſſement du diaphragme, ſa cavité devra auſſi néceſſairement diminuer, d'où il réſulte que le cœur & les gros vaiſſeaux qui ſe trouvent à ſa baſe, étant en conſéquence plus ſerrés qu'ils ne doivent être, la circulation ſera plus languiſſante & plus gênée ; d'où naiſſent ces défaillances & ces ſyncopes qui ſurviennent aux perſonnes qui éloignent trop conſidérablement leurs repas : il eſt donc comme démontré par cette réflexion, que les ligamens du foye ne ſont en aucune maniere capables de le ſoutenir ni de le ſuſpendre, mais qu'ils ne ſervent tout au plus qu'à s'oppoſer à ce qu'il puiſſe baloter de côté & d'autre dans les différentes attitudes où nous nous trouvons.

Il reſte à examiner la ſtructure intérieure du foye, ſur quoi il faut premierement obſerver que toute cette groſſe maſſe, que forme le volume du foye, eſt recouverte, & comme enveloppée de toute part par une membrane produite d'une expanſion de la lame propre du péritoine ; cette membrane conſidérée extérieurement, paroît très-liſſe & très-unie, mais ſa ſurface, qui répond au foye, eſt très-inégale & comme folliculeuſe, enſorte qu'elle produit un nombre prodigieux de petites cloiſons membraneuſes, leſquelles, en pénétrant dans la ſubſtance du foye, y forment comme autant de petites ſéparations filamenteuſes, en maniere d'un tiſſu cellulaire, qui ſervent principalement à lier les différens paquets de vaiſſaux, d'où réſulte toute la maſſe du foye ; ainſi, il eſt déja aiſé de ſentir que le foye eſt un viſcere formant une maſſe très-conſidérable, compoſée eſſentiellement de l'aſſemblage & du concours d'un grand nombre de vaiſſaux de tout genre.

Le premier des vaiſſaux du foye, & qui joue dans ſa ſubſtance le principal rôle, eſt la veine-porte : cette veine, deſtinée à rapporter le ſang des principales parties flottantes du bas-ventre, devient, en abordant le foye, un tronc très-conſidérable, qui s'avançant entre l'éminence tranſverſale & la pointe du lobule, pénétre dans la cavité que nous

avons nommée *le sinus de la veine-porte*, & se divise aussitôt en cinq branches capitales, dont trois plongent dans la substance du grand lobe, & deux dans celle du petit; chacune de ces branches se divise & se subdivise bientôt après dans la substance de ce viscere en un nombre si prodigieux de branches subalternes, de rameaux, de ramifications & de capillaires, que toute la masse du foye s'en trouve exactement parsemée de toute part : les extrémités de ces dernieres divisions semblent aboutir chacune & s'ouvrir dans un nombre infini de petits sacs folliculeux, que M. Winslow regarde comme autant de grains pulpeux. C'est dans ces petits sacs, ou dans ces petits grains celluleux, que les dernieres extrémités capillaires des ramifications de la veine-porte charrient & déposent goutte à goutte cette liqueur, que nous connoissons sous le nom de *bile*; d'où ensuite elle est reprise par autant de petits orifices, nommés à raison de leurs fonctions *pores biliaires*, de l'assemblage desquels résulte un grand nombre de petits canaux qui réunis ensemble constituent enfin un conduit commun & très-sensible, nommé *conduit hépatique*, destiné à charrier, hors de la substance du foye, la liqueur bilieuse qui y a été séparée, afin de la déposer dans l'intestin duodenum, de la maniere qu'il sera dit plus bas. Le conduit hépatique, bientôt après sa sortie du foye, rencontre un autre conduit dont la fonction est à-peu-près la même, & qui résulte de l'extrémité antérieure & allongée de la vésicule du fiel; ces deux canaux, ainsi réunis, forment ce que l'on nomme le *canal cholidoque*, terme qui signifie un conduit qui charrie la bile.

Le second vaisseau principal du foye, & qui paroît uniquement destiné à charrier dans sa substance la matiere qui lui est nécessaire pour sa nourriture, est nommée l'*artere hépatique*. Cette artere, qui presque toujours est une des principales branches de la cœliaque, est fort petite, comparativement au volume de ce viscere; elle se porte d'abord vers la scissure du foye, & s'associant avec la veine-pore, se ramifie ainsi qu'elle dans toute l'étendue de sa substance; ensuite les dernieres ramifications de l'artere hépatique forment le principe ou les racines des veines hépatiques, proprement dites, lesquelles s'unissant aux extrémités capillaires
de

de la veine-porte, aussi-tôt après que celles-ci ont déposé; comme il a été dit ci-dessus, le suc bilieux dont elles étoient chargées, constituent enfin par leur union trois branches capitales qui vont se rendre dans la veine-cave, & ce sont ces trois branches, que l'on nomme communément en général *la veine hépatique.* Il y a encore un grand nombre de filamens nerveux, résultans d'autant de distributions du nerf intercostal & de la huitieme paire, lesquelles plongent aussi dans la substance du foye, accompagnent exactement la veine-porte & l'artere hépatique, en se divisant & se subdivisant aussi fréquemment que ces mêmes vaisseaux, de maniere que chacune de leurs distributions se trouve toujours accompagnée d'une ramification nerveuse. Il faut encore observer que tous les vaisseaux du foye, c'est-à-dire la veine-porte, & l'artere hépatique, & le plexus nerveux du même nom, sont chacun enveloppés dans leurs tuniques propres, & outre cela tous ensemble dans une gaîne qui leur est commune, à laquelle on a donné le nom de *capsule de Glisson*, du nom de l'auteur, qui le premier en a donné la description. Cette capsule, non-seulement embrasse tous ces vaisseaux dès leur entrée dans le foye, en formant ainsi un gros faisceau vasculeux, mais encore, elle produit autant de divisions & de subdivisions qu'eux, afin de les tenir toujours par ce moyen exactement liés & parfaitement joints ensemble. Enfin l'on découvre aussi dans la substance du foye nombre de vaisseaux limphatiques, dont dans certains sujets l'on peut appercevoir, même d'une maniere très-sensible, une fort grande quantité répandue en tous sens sur sa surface convexe.

La structure intérieure du foye fait assez connoître que l'usage de ce viscere est de séparer la bile. La veine-porte charrie dans sa substance un sang chargé de particules graisseuses, & lui fournit la matiere propre à cette secrétion. *Voyez les mots* BILE, VESICULE du fiel.

Voyons à présent comment se forme le foye du poulet dans le tems de l'incubation. Consultons là-dessus M. Haller.

Le foye, dit-il, commence à se faire appercevoir (dans l'incubation) à la fin du quatrieme jour. Il est alors à demi-transparent, muqueux, & à demi-coagulé. Vers la fin du cinquieme jour ce viscere devient rouge pâle, ses vaisseaux

étant abreuvés de sang à cette époque : il s'y mêle une teinture de jaune, naturelle au foye. A la fin du sixieme jour le foye est formé, il embrasse de ses lobes l'estomac, & il donne place au cœur. Après huit jours le jaune commence à se mêler davantage a la rougeur, & cette couleur domine de plus en plus. Le foyé est d'un jaune parfait, & fort vif le dix-neuvieme jour. Je l'ai vu avoir une teinture de verd le sixieme.

Les vaisseaux du foye sont fort rouges & fort apparens le neuvieme jour. C'est apparemment sur cette apparence qu'Harvée a regardé ce viscere comme un parenchyme qui se formoit autour des vaisseaux.

Je n'ai apperçu la vésicule que le huitieme jour, elle étoit fort petite. Elle reste blanche quelque tems, & la bile n'a point alors d'amertume. Le verd commence pourtant quelquefois vers le dixieme & le onzieme jour. Il devient tous les jours plus foncé & plus colorant. La vésicule paroît bleue dans le poulet qui est prêt d'éclore. Après cette époque, elle devient plus fluide & d'un verd plus gai.

L'amertume de la bile n'a commencé dans mes observations que le quatorzieme jour : elle devient tous les jours plus forte, & l'est beaucoup le dix-septieme jour & les suivans.

Le foye paroît beaucoup plus tard que le cœur, (ainsi qu'on l'a vu à la formation de ce viscere au mot cœur) & il est encore muqueux & transparent, quand le cœur bat avec le plus de vigueur. On conclud de-là, & avec raison, que la couleur du sang ne dépend pas du foye, & que ce viscere n'est pas d'une utilité aussi immédiate pour la conservation de la vie.

Nous ne parlerons pas ici de la circulation du sang dans le foye du fœtus, parce que, au mot génération, nous avons fait voir que M. Bertin a le premier découvert la véritable marche du sang dans le foye du fœtus.

Il nous reste à dire un mot sur quelques maladies qui arrivent au foye ou qui dépendent de ce viscere.

Il arrive quelquefois à la partie supérieure & convexe du foye, a l'endroit où il est attaché au diaphragme, une inflammation phlegmoneuse qui vient à suppuration. L'abscès s'ouvre, & l'épanchement du pus forme un empyeme

entre la deuxieme & la troisieme côte. Le pus formé entre le foye & le diaphragme perce ce muscle, & ensuite la plevre par son érosion ; puis agissant sur les muscles intercostaux, il les pénétre entre deux côtes, & forme une tumeur au-dehors en cet endroit, comme il arrive quelquefois à l'occasion d'une pleurésie, ou d'une péripneumonie, lorsque l'abscès s'ouvre, & que le pus s'épanche sur le diaphragme. Il arrive aussi quelquefois que la partie inférieure du poumon se trouvant adhérente au diaphragme, le pus, après avoir rongé ces parties, est rejetté par la bouche avec les crachats.

Le 5 août 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Marie Juliar, âgée de vingt-huit ans, de Saint-Jean de Morienne, en Savoye. Elle se plaignoit d'une douleur violente sur la région du foye. Elle fut saignée & vuidée par haut & par bas. On lui appliqua des cataplasmes anodins sur cette partie, & on en vint ensuite aux fomentations, qui furent réitérées pendant bien long-tems. Il y avoit certainement abscès dans le foye. Dans le commencement la malade sentit de vives douleurs, une grande inflammation, & enfin on apperçut une tumeur œdemateuse sur la partie. Après l'essai de plusieurs remedes, la malade mourut le 8 septembre, & à l'ouverture du cadavre on trouva les tégumens de la région du foye, du côté droit, faisant bosse, & infiltrés par beaucoup de sérosité. Quand on pénétra dans l'abdomen, il en sortit tout-à-coup beaucoup d'eau, de sorte qu'on crut qu'il n'y avoit qu'hydropisie. On continua les incisions jusques sur le foye, & dans le même instant il parut une fontaine de pus bien lié & bien conditionné. En parcourant ainsi toute la substance du foye, on fit sortir environ quatre livres de pus. Le poumon étoit adhérent par son lobe droit au diaphragme & à la plévre qui devoit avoir été enflammée, parce qu'elle cédoit sans peine au doigt. Il y avoit beaucoup d'eau dans la poitrine, sur-tout du côté droit. Le pus formé dans le foye ne s'étoit pas répandu dans l'abdomen, quoique toute sa substance fût, pour ainsi dire, détruite, (car il y avoit des cavités à loger un poingt) parce que le viscere étoit exactement

adhérent au péritoire, & de-là aux tégumens, ce qui a été cause que la malade a vécu si long-tems. Quoi qu'il en soit, avant la formation du pus, la malade souffrit les douleurs les plus vives dans la région du foye.

Quelquefois le foie, par quelque cause que ce soit, a de la peine à filtrer la bile, qui alors stagnante dans le sang, colore nos parties & cause des désordres. J'ai connu par ma propre expérience, & par les cas de pratique que j'ai eus, que le chagrin est bien capable de produire cette maladie, en ralentissant trop la circulation. & en causant des obstructions dans ce viscere : obstructions qui lui enlevent la possibilité de bien séparer la bile.

Cette teinture jaune que l'ictere donne à nos parties, & sur-tout aux tégumens, s'explique assez bien par la présence trop longue de la bile dans le sang, qui trop surchargé de cette humeur, en communique la couleur aux parties qu'il va nourrir.

La jaunisse, attaquée dans ses principes, paroît aisée à guérir, sur-tout lorsque les obstructions récentes du foye présentent moins d'obstacles. Pour y procéder, je conseille ordinairement de faire usage d'une boisson très-copieuse & légérement amere ; lorsqu'il y a de grandes douleurs sur la région du foye, j'ordonne des cataplasmes émolliens, ou anodins, selon l'indication, & quelquefois des fomentations. Je fais passer quelques purgatifs, tels que la rhubarbe, &c. & je recommande beaucoup les pilules savoneuses. Le savon d'Alicante, la rhubarbe en poudre fine, l'aloës, & quelques sels amers, m'ont été d'un grand secours, ainsi que les eaux de la Motte : mais mon plus grand soin est de faire prodigieusement boire les malades. Quand ils sont ennuyés d'une tisanne simple & un peu amere, j'y substitue la limonade en grande quantité, l'eau commune avec le syrop de limon, l'eau panée, &c. & je les mets à l'usage du savon. Je ne manque jamais d'observer qu'une boisson très-copieuse rend l'urine moins saffranée & plus naturelle.

Il faut cependant avoir égard dans sa méthode curative à la véritable cause de la maladie, & joindre par conséquent aux remedes que nous prescrivons d'autres moyens

également salutaires. Si par exemple, le chagrin étoit la cause de la jaunisse, il est naturel de penser qu'il faut présenter au malade des objets rians, les diversifier selon les besoins actuels, le délivrer de toute sorte de méditation profonde; & au milieu de ses calamités passageres le rappeller souvent au tribunal de la raison.

Raison toujours aimable & belle,
Et seule digne de charmer,
Seule que la race mortelle,
Devroit suivre & devroit aimer :
C'est toi qui fais vivre tranquilles
Les sociétés & les villes,
C'est toi qui formes leurs liens,
Et qui donnes des loix certaines
Pour faire moins sentir leurs peines,
Pour faire mieux goûter les biens.

Il arrive quelquefois que la jaunisse a pour cause des pierres renfermées dans la vésicule du fiel; mais de ce que cela arrive quelquefois, on ne peut pas être en droit de conclure que toutes les fois qu'il y aura des pierres dans la vésicule, la jaunisse paroîtra : car j'ai vu une personne qui n'étoit du tout point jaune, & dans la vésicule de laquelle j'ai trouvé soixante petites pierres inflammables. Elle étoit morte après un vomissement qui se renouvelloit au moindre aliment qu'elle prenoit.

Si dans ce cas-là la maladie n'est pas incurable, on peut bien du moins assurer que sa cure présente de grandes difficultés; & comment pouvoir fondre ces pierres qui ont déjà acquis une certaine consistance ?

Il en est presque de même de l'ictere produite par un gros, dur & ancien skire au foye ; il est certain que pour la dissiper, il faudroit fondre cette grosse tumeur, & cela n'est pas toujours possible.

La bile, dit M. Petit dans le cours de Physiologie qu'il fait à Paris, la bile est une humeur recrémentitielle, un suc huileux, savoneux, propre à unir les particules aqueuses avec les huiles. Il y a de deux sortes de biles, l'hépatique & la cistique. Elles ne différent pas essentiellement. La derniere est plus épaisse, plus âcre, plus amere, d'un jaune plus foncé & plus fondante que l'hépatique ; mais toutes

les deux produiſent les mêmes effets : il n'y a de différence que du plus au moins : l'une & l'autre fondent les huiles, les réſines, & les rendent miſcibles à l'eau.

La bile eſt un ſavon, car 1°. elle enleve mieux les taches que les ſavons. 2°. Elle délaye & mêle les couleurs à l'huile des peintres. 3°. Si on la fouette, elle mouſſe. 4°. Elle fond les réſines, les unit avec l'eau. 5°. Elle eſt âcre, amere comme les ſavons ; donc elle en eſt elle-même un très-actif. Or il y a deux eſpeces de ſavon. 1°. Celui qui réſulte de l'union de l'huile avec un acide. 2°. Celui qui eſt le produit de l'huile & d'un alkali fixe combinés enſemble. Ce dernier eſt le plus commun, mais le ſavon de la bile differe de ces deux-là. C'eſt une huile combinée avec un peu d'alkali volatil, & beaucoup plus d'acide. C'eſt pourquoi les ſavons ſont ſi bien en Médecine pour les maladies du foye pour fondre les tumeurs dures : car toutes ces maladies dépendent d'une bile viciée. Voici comment elle ſe forme. Après la fermentation putride des excrémens, il part une liqueur alkaleſcente, abſorbée par les derniers vaiſſeaux lactés qui rampent à la ſurface des gros inteſtins ; cette liqueur eſt portée par ces mêmes tuyaux dans les veines méſeraïques & ſe mêle au ſang qui y eſt contenu. Dans ce même tems le chyle, qui eſt apporté au méſentere par les vaiſſeaux lactés des inteſtins grêles, eſt détourné en partie vers les veines méſéraïques, & s'y jette : or le chyle, par ſa nature, eſt très-diſpoſé à s'aigrir : il lui eſt donc facile, dans le trajet des inteſtins au foye, de développer l'acide qu'il contient. Cet acide ainſi formé ſe jette dans les racines des veines méſeraïques, s'unit au ſang & à la liqueur alkaleſcente qui s'y rend des gros inteſtins. voilà donc un ſang mêlé avec une petite quantité d'alkali & une bien plus grande d'acide. Or ce ſang eſt deſtiné à former la bile. Donc cette humeur ne réſulte pas ſeulement du mélange de l'huile & d'une ſubſtance alkaline, mais encore d'une matiere acide & en plus grande quantité. Auſſi M. Petit croit-il que la bile eſt plus chargée d'acide que d'alkali : car, dit-il, il paſſe peu de matiere alkaleſcente par les derniers petits vaiſſeaux lactés, au lieu que le chyle eſt détourné en abondance des vaiſſeaux lactés des inteſtins grêles dans les veines méſéraïques : donc il s'y déchargera beaucoup d'acide : donc la

bile sera le résultat d'une huile combinée avec peu d'alkali & beaucoup d'acide.

Voila le sentiment de M. Petit, sentiment qui peut paroître surprenant à quelques-uns, parce que jusqu'aprésent, selon lui, personne n'a connu & admis dans la composition de la bile qu'une huile & une matiere alkalescente, & jamais on n'a parlé de la substance acide qu'il admet.

Voyons comment M. Petit appuye ce sentiment nouveau. Chez les personnes, dit-il, qui usent beaucoup de substances végétales aigrelettes, comme citron, orange, ou de fruits non murs, il se fait beaucoup de bile : elles sont attaquées de jaunisse, d'engorgement & d'obstruction au foye : or pourquoi ce foye s'engorge-t-il plutôt que tous les autres visceres ? c'est que ces alimens aigres ne peuvent faire qu'un chile aigre & mauvais. Il passe par conséquent une grande quantité d'acide dans les veines méseraïques, ce qui forme une bile très épaisse qui cause des engorgemens, des obstructions, la jaunisse. Pour détruire ces maladies, il faut se servir d'un savon contraire fait avec l'huile & l'alkali fixe. Il en est de même des filles qui ont la jaunisse, quand leurs régles sont supprimées. Elles sont plus jaunes par cette cause, parce qu'alors ayant des appétits déréglés, elles mangent toutes sortes de vilenies pour satisfaire leur fantaisie. Ces mauvais alimens leur portent un acide surabondant dans les veines méseraïques : de-là le vice de la bile, de-là la jaunisse. Ceci n'est pas conforme au sentiment de M. Haller, qui prétend que l'alkali domine dans la bile. D'ailleurs, l'analise chymique nous montre qu'il y a dans la bile peu d'alkali & beaucoup d'acide : or s'il y étoit, pourquoi ne s'y développeroit-il pas en plus grande quantité ?

Mais, objecte-t-on, si la bile résulte de la combinaison d'une huile avec un acide, elle ne doit pas être amere. On répond que l'acide, combiné avec beaucoup de terre & une huile grasse, doit être amere, & l'est effectivement. Mais d'où vient cette huile ? elle se trouve en grande quantité dans l'omentum & dans le mésentere ; ce qu'il y a de plus liquide de cette graisse est pompé & absorbé par les racines des veines méseraïques, car si on ouvre leur gros tronc, on voit distinctement les globules huileux nager dans le sang ; la rate fournit l'autre partie de cette huile ;

elle eſt placée derriere l'eſtomac & reçoit une artere trois fois plus groſſe qu'il ne lui faudroit ſi elle faiſoit quelque ſecrétion ; car elle n'en fait certainement pas, elle n'a ni vaiſſaux ſecréteurs ni excréteurs.

Quand la rate eſt obſtruée, la bile viciée, il ſe fait des engorgemens au foye ; on doit donc conclure, 1°. que la rate ne fait aucune ſecrétion. 2°. Qu'elle prépare un ſang deſtiné à former la bile en partie : prouvons-le.

La rate reçoit l'artere ſplénique immédiatement de l'aorte; le ſang y eſt apporté, il ſe répand dans ſon tiſſu, le gonfle ; hors le tems de la digeſtion, il s'y accumule de plus en plus ; il arrive au ſang pendant ſon ſéjour dans la rate, ce qui arrive à celui qui repoſe dans un plat ; les principes dont il eſt composé ſe ſéparent les uns des autres, chaque molécule étrangere fait rang à part, les parties huileuſes ſe rapprochent toutes ; car ſi on ouvre la rate quand elle eſt gonflée, on y trouve le ſang chargé d'une prodigieuſe quantité d'huile : on ne le voit pas dans les autres viſceres. Dans la rate au reſte le ſang s'accumule, unit toutes les molécules huileuſes enſemble. Mais quand l'eſtomac eſt une fois plein, il preſſe la rate, la comprime ; ce qui l'oblige à chaſſer & a comprimer le ſang qu'elle contient par la veine émulgente dans la veine porte ventrale : l'huile qui a été ſéparée ſera donc auſſi apportée, elle trouvera dans la veine-porte la liqueur alkaleſcente, l'acide du chyle & l'huile de l'omentum ; elle s'unira avec ces trois ſubſtances & achevera de former la bile & de la rendre parfaite. Mais, dira-t-on, la bile eſt donc toute formée dans la veine-porte ? Oui. Auſſi le foye ne ſert qu'à ſéparer cette humeur du ſang au-travers ſes pores biliaires ; ſi elle n'a aucun vice, elle s'y filtrera aiſément ; mais ſi elle eſt trop épaiſſe, elle s'engorgera, formera des obſtructions ; de-là quantité de maladies. Ceux qui mangent trop de viandes faiſandées, produiſent trop d'alkali pour la bile, ce qui lui donne de l'acrimonie qui la rend trop fluide ; il faut alors prendre des aigres, de la limonade pour donner de la conſiſtance à la bile. Quant on eſt chagrin, que l'on a été long-tems ſans manger, la bile eſt encore trop diſſoute, à cauſe de l'alkaleſcence où elle ſe trouve. Mais, dit-on, comment cet acide ne ſe combine-t-il pas avec l'alkali pour former un ſel ammoniacal, puiſque l'un & l'autre

ſont développés? C'eſt que les deux principes ſont noyés & embarraſſés dans une trop grande quantité d'huile épaiſſe, ce qui forme un obſtacle à leur union.

FOYER, *focus*. Les anciens Philoſophes & Médecins déſignoient par ce terme le ſiege principal de ce qu'ils appelloient *calidum innatum*, chaud inné. Ils fixoient ce ſiege dans le cœur, d'où ils penſoient qu'il ſe diſtribue dans toutes les parties du cœur.

Au mot feu, on a expliqué les différens foyers.

FRANGE. On a donné ce nom à l'extrémité de la trompe de la matrice. *Voyez* TROMPE *&* GÉNÉRATION.

FRANGÉ. Corps frangé des trompes de la matrice. *Voyez* le terme précédent. TROMPE *&* GÉNÉRATION.

Les deux piliers poſtérieurs du cerveau forment ſur les cornes d'ammon une eſpece de frange, qu'on nomme *le corps frangé*, *le corps bordé*, ou *le feſton*. Voyez CERVEAU.

FRAYEUR. C'eſt une opération de l'ame, par laquelle elle ſe déplaît dans l'idée d'un objet tel ou tel, ou d'un avenir quelconque, ou dans le ſouvenir d'une choſe paſſée, ou enfin dans la penſée à une choſe préſente.

FREIN, *frænum*, ce qui bride, ce qui retient une partie.

Le frein de l'épiglotte eſt le premier des trois principaux ligamens de l'épiglotte. Ce ligament, qui eſt antérieur, eſt attaché d'une part tout le long de la partie convexe de l'épiglotte, & de l'autre à la baſe de l'os hyoïde, & à la membrane externe de la langue avec laquelle il paroît continu. Au reſte, quelques-uns regardent ce ligament, ainſi que les deux autres, comme autant de muſcles, car ils découvrent dans leur épaiſſeur des fibres charnues.

Le frein, ou filet de la langue, eſt un ligament antérieur, qui avec d'autres, ſert à fixer la langue dans la cavité de la bouche. Quand on coupe ce filet aux enfans, il faut prendre garde d'ouvrir la ranine, car il pourroit ſe faire que l'enfant périroit par l'hémorrhagie, comme on l'a vu arriver à Paris. Il faut ſe ſervir de ciſeaux mouſſes.

Le frein du prépuce, eſt le ligament qui attache le prépuce à la partie inférieure du gland.

FROID, tempérament froid. *Voyez* TEMPÉRAMENT.

FRONT, *frons*, *μετωπον*. On donne ce nom à la partie antérieure de la tête, qui eſt ſituée au-deſſus des yeux, qui

eſt nue & ſans cheveux, & qui s'étend juſqu'aux tempes.

Nous allons donner ici quelques obſervations relatives à cette partie.

Le 3 mars 1761, la nommée Madeleine Friſon de Sainte-Anne, de Trablain en Dauphiné, âgée de ſoixante-quatre ans, vint a l'Hôtel-Dieu de Lyon pour être traitée d'une plaie a la tête, qu'elle s'étoit faite en tombant ſur le ſoir & ſans lumiere par un eſcalier. La plaie commençoit au deſſous de la boſſe frontale droite, & s'alloit terminer obliquement a la partie ſupérieure de la boſſe gauche. L'os étoit a découvert de la largeur d'un denier.

Elle fut d'abord ſaignée & purgée, ce qui ſuffit pour les remedes internes, parce qu'il n'y avoit ni douleur de tête, ni aucun ſigne de commotion. On panſa la plaie avec le baume d'Arceus & les liqueurs. On en vint enſuite à l'eau-de vie ſeule & au digeſtif. La plaie étoit en ſuppuration & dans le meilleur état du monde, la malade tranquille & ſans ſouffrance, lorſqu'elle voulut manger ſecretement des brioches & des pommes crues pour appaiſer la faim qui la dévoroit depuis qu'on l'avoit miſe à une diete rigoureuſe. Le même jour au panſement du ſoir, on ne trouva point de ſuppuration, & les levres de la plaie de couleur brune. Le lendemain voyant la même choſe, on fit tant de queſtions, que la malade avoua tout, & fit voir un reſte de brioche. Sa maladie alla de mal en pis, & enfin elle mcurut le 23 mars a huit heures du matin: A l'ouverture du cadavre, on trouva pluſieurs abcès conſidérables au foye; étant ouverts, il en ſortit un pus mal lié & ſéreux.

Cette obſervation prouve avec quelle ſévérité un malade dans une plaie de tête doit obſerver le régime preſcrit.

Le 28 mars 1761, on reçut a l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Françoiſe Gugey, de Lyon, âgée de vingt-un ans, pour une plaie contuſe a la partie ſupérieure du front, avec une échymoſe conſidérable à la paupiere inférieure de l'œil gauche. Elle fut d'abord ſaignée & purgée, & eut quelques potions vulnéraires. On la panſa avec un plumaſſeau chargé de baume d'Arceus & des compreſſes trempées dans l'eau-de-vie. Ce traitement avançoit déja la cure de la maladie, lorſque le 4 avril la malade ſe laiſſa tomber de ſon lit, & ſe donna un ſecond coup ſur la plaie qu'elle s'étoit faite

auparavant en roulant par un escalier. On continua cependant le même pansement ; on retrancha ensuite le baume, pour ne mettre que le plumasseau trempé dans l'eau-de-vie. La plaie se cicatrisa au mieux, l'échymose de la paupiere & celle du dos du nez disparurent entierement le 18 avril 1761. La malade fut purgée, elle sortit ensuite de l'hôpital.

Le 2 octobre 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Jean-Joseph Gentil, Armurier, âgé de trente-trois ans, de Saint-Etienne en Forez. Quelques jours auparavant, en essayant un fusil, le canon se mit en mille morceaux, dont un porta sur la partie un peu latérale & moyenne du frontal. L'os fut brisé, & il y eut un véritable trépan naturel.

L'on débrida d'abord les tégumens, & on reconnut la fracture & le trépan. On sortit toutes les esquilles, dont une pénétroit d'un petit pouce dans le cerveau. Quelques jours après il en reparut d'autres. La suppuration s'établit au mieux, & le malade parloit avec beaucoup de tranquillité, après les copieuses saignées de bras & de pied qu'on lui fit. La suppuration s'arrêta cependant, & le malade mourut le 20 octobre 1761.

FRONTAL, LE, adject. *frontalis, e* : ce qui a du rapport, ce qui appartient au front.

L'artere frontale est située aux parties latérales du front. *Voyez* TEMPORALE.

Les muscles frontaux sont deux plans charnus, situés immédiatement après la peau & la membrane adipeuse sur les parties antérieures du front.

Ils tirent leur origine des apophyses angulaires du coronal, & vont s'insérer de chaque côté, le long de la partie supérieure de l'arcade zygomatique par une aponévrose qui se joint à celle des occipitaux.

Le nerf frontal est le rameau supérieur de la branche ophtalmique de la cinquieme paire.

L'os frontal est le même que le coronal. *Voyez* CORONAL.

La veine frontale répond à l'artere du même nom. C'est la *préparate* des anciens.

FUGILE, la cire des oreilles.

GAB

GABELLUM, mot latin dont on ſe ſert en françois pour ſignifier l'eſpace qui eſt entre les deux ſourcils, & qui doit être ſans poil : auſſi les Dames, plus attentives à leur parure, ne manquent pas de les arracher, lorſqu'il y en vient.

GAGLIARDI (chevilles de). Gagliardi a donné une anatomie des os, qui contient pluſieurs nouvelles découvertes. Il a donné ſon nom aux petites chevilles qu'il a découvertes, & qui tiennent les différentes couches dont les os paroiſſent compoſés, unies enſemble. Son ouvrage a pour titre: *Gagliardi Anatome oſſium.*

GAINE. *Voyez* GUAINE.

GALA, γάλα, lait. *Voyez* LAIT.

GALACTO-GRAPHIE, *galacto-graphia*, de γάλα, lait, & de γραφὴ, deſcription : partie de l'hudro-graphie, qui a pour objet la deſcription des ſucs laiteux.

GALACTO-LOGIE, *galacto-logia*, de γάλα, lait, & de λόγος, diſcours : raiſonnement ſur les uſages des ſucs laiteux. C'eſt une partie de l'hudro-logie.

GALACTO-PHORE, adject. γαλακτοφορος, de γάλα, lait, & de φέρω, je porte : qui porte le lait. Cette épithete ſe donne aux canaux ou vaiſſeaux qu'on ſuppoſe porter le lait aux mammelles, ou plutôt des petits tuyaux ou conduits qui, partant de la ſubſtance glanduleuſe des mammelles, vont aboutir aux mammelons.

GALACTO - POETIQUE, adject. *galacto-poëticus*, de γάλα, lait, & de ποιέω, je fais : qui fait du lait. Epithete qui ſe donne à la faculté qu'on ſuppoſe être dans les mammelles d'engendrer le lait.

GALACTO-POIESE. Ce terme a la même ſignification que le précédent.

GALACTOSE, changement en lait, production du lait. Ce terme eſt dérivé de γαλατουμαι, qui ſignifie ſe changer en lait ; & de-là γαλακτοσις, *galactoſis*, employé pour déſigner l'élaboration, la ſécrétion par laquelle le chyle, dans la maſſe des humeurs, eſt changé en lait par l'action de la

vie, & ſéparé dans les mammelles avec les qualités du lait.

GALEA, κρανος, γαλεα, amnios. *Voyez* AMNIOS.

GALIEN. L'on remarque dans chaque portion latérale du plexus choroïde un tronc de veine, dont les ramifications ſont diſperſées par toute l'étendue de ces deux portions. Ces deux troncs ſe rapprochent vers la glande pinéale, s'uniſſent derriere cette glande, & vont s'abaiſſer avec le *torcular herophili.* On donne à ce tronc commun des deux veines le nom de *veine de Galien.*

Galien étoit né à Pergame, ville de l'Aſie mineure, vers l'an 131 de l'Ere chrétien, environ la quinzieme année du regne d'Adrien. Son pere s'appelloit Nicon, & étoit fort honnête homme, riche & ſçavant dans les Belles-Lettres, la Philoſophie, l'Aſtronomie, la Géométrie & même l'Architecture. Galien commença l'étude de la Médecine à l'âge de dix-neuf ans, & il eut pour Maîtres Ælianus Meccius, Numeſianus, Pelops, Stratonicus, Satyrus, Pheſianus, Heraclianus, Eſchiron. Il fut auſſi un Diſciple d'Athenée; mais il le quitta bientôt, parce qu'il ſoutenoit que la Logique n'étoit pas néceſſaire à un Médecin.

GAMPHELE. On donne ce nom à la joue.

GAMPSONYX, γαμψωνυξ, de γαμψὸς, crochu ou courbe, & ονυξ, griffe ou talon : qui a des griffes crochues. On donne cette épithete aux animaux carnaciers qui ont des griffes ainſi faites.

GANGAMON. On a donné ce nom à l'épiploon, parce qu'il eſt parſemé d'un grand nombre d'arteres & de veines tellement entrelacées, qu'elles le rendent ſemblable à un filet qu'on appelle γαγγαμον, gangamon. Quelques-uns appellent de ce nom le plexus de nerfs, ou cette contexture de nerfs qu'on voit auprès de l'ombilic.

GANGLI-FORME, adject. *gangli-formis* : qui a la forme d'un ganglion.

GANGLION, *ganglium ou gangilium*, ou les corps olivaires de Fallope. Ce mot vient de γάειν, γαω, *gao*, je m'éleve; γλιὰ, *glia*, glue. On a donné ce nom à des tumeurs naturelles qui s'obſervent dans les nerfs, particulierement dans les endroits où ils ſont expoſés à quelque frottement, ou à un mouvement quelconque. *Voyez* NERF.

GARGAREON, γαργαρεων, la luette.

GASTER, γαστερ, l'abdomen. *Voyez* ce dernier. On le dit aussi de l'estomac & de l'uterus.

GASTRIQUE. C'est un nom qu'on donne à plusieurs parties relatives à l'estomac. Ce mot vient de γαςὴρ, estomac.

Les arteres gastriques sont des branches de l'hépatique & de la splénique, qui se distribuent à l'estomac. On les distingue en droite & en gauche, en petite & en grande.

Les glandes gastriques sont de petits grains glanduleux qui tapissent l'estomac. Ils sont placés dans le tissu lâche & spongieux de la troisieme tunique de l'estomac, & filtrent la liqueur gastrique ou suc stomachal, dont l'usage est de servir à la digestion, & de causer l'appétit. Ce suc est clair, subtil & âcre dans les animaux qui ont souffert la faim pendant long-tems; mais dans l'état naturel, il a assez d'analogie avec la salive.

La veine gastrique droite vient du tronc inférieur de la veine-porte, & souvent d'un rameau qui part d'une branche de la veine méseraïque. Elle se distribue principalement à la partie droite du ventricule.

Les deux veines gastriques gauches, distinguées en grande & en petite, forment avec la gastrique supérieure droite la coronaire stomachique qui entoure le ventricule.

GASTROCNEMIENS, *gastrocnemii*, de γαςὴρ, ventre, & κνήμη, jambe · muscles de la jambe, appellés *jumeaux*.

GASTRO-COLIQUE, adject. *gastro-colicus, a, um:* qui a rapport à l'estomac & au colon. Ce mot vient de γαςὴρ, l'estomac, & de κῶλον, l'intestin colon. Le grand épiploon gastro-colique est une partie de l'épiploon, qui s'étend de la grande courbure de l'estomac vers l'intestin colon.

GASTRO-EPIPLOÏQUE, *gastro-epiploicus, a, um*, adj. γαςρο-επιπλοικα, de γαςὴρ, l'estomac, & ἐπίπλοον, l'épiploon: ce qui a du rapport à l'estomac & à l'épiploon.

Les arteres gastro-épiploïques sont fournies par la branche gauche de la cœliaque, & vont se distribuer à l'estomac & à l'épiploon.

Les veines gastro-épiploïques viennent de la splénique, & se distribuent à l'épiploon & à l'estomac.

GAUCHE, *finister, a, um.* Il se dit de toutes les parties situées à la gauche du plan, qu'on peut imaginer diviser

le corps de devant en arriere & de haut en bas, en deux parties égales & symmétriques.

GEISON, γεισον, γεισωμα. C'est proprement le comble d'une maison; mais on l'employe dans un sens métaphorique, pour désigner la partie la plus éminente des sourcils.

GELASINOS, γελασινος, de γέλος, ris. C'est l'épithete qu'on donne aux quatre dents du milieu, à cause qu'elles paroissent quand on rit. Il peut encore signifier la partie charnue & prominente de la joue.

GELATINEUX, *gelatinosus, a, um:* qui a du rapport à la gelée. Le suc gélatineux dans l'homme est une matiere visqueuse, contenue dans la masse du sang dont elle fait partie. *Voyez* SANG & LYMPHE.

Ce suc a beaucoup d'affinité avec la lymphe. Il est susceptible de se coaguler, de se ramasser en floccons, & de former une espece de gelée, par l'action du feu sec ou de l'eau chaude, par l'action du vinaigre distilé, ou d'un acide minéral quelconque. Ce suc, pour le maintenir dans un état de fluidité, a besoin d'une chaleur au-dessous de cent quarante-huit degrés, thermometre de Fahrenheit; il a alors plus de fluidité que le mucus, mais un peu moins que l'eau. Ce dernier élément entre certainement dans sa composition, & il se développe avec tant de force & d'abondance dans le cas d'une putréfaction, que le suc gélatineux noyé, pour ainsi dire, n'est plus susceptible de se coaguler par le moyen des acides. Ce suc a un goût agréable & légerement salé; si on le soumet à l'évaporation ou à l'exsiccation, on le voit former peu-à-peu des grumeaux gluans ou gommeux, qui contiennent plus d'huile & de terre que le mucus.

Dans la classe des sucs gélatineux, on comprend ordinairement, 1°. le *serum* du sang, & la lymphe qui roule dans les tuyaux veineux. 2°. Le blanc d'œuf, & l'humeur qui se trouve dans l'œuf autour du poulet. 3°. La liqueur contenue dans l'amnios du fœtus humain. Il est vrai que cette derniere humeur a plus d'analogie avec les sucs muqueux; mais cependant elle se coagule, quand on a soin de la prendre assez récente, & qu'on n'attend pas qu'elle vienne à se décomposer. 4°. On peut rapporter au suc gélatineux la liqueur qui se trouve dans les ventricules du cerveau de tous les animaux, celle que contient le péricarde. 5°. Celle qui lu-

bréfié les parties intérieures de l'abdomen. 6°. La liqueur des ovaires de la femme ; ou cette humeur que Graaf & plusieurs autres Physiologistes regardent comme des œufs renfermés sous de fines membranes. 7°. Comme l'humeur des capsules atrabilaires se coagule par l'action de l'esprit-de-vin, il peut être rangé dans la même classe. 8°. On pourroit même y comprendre aussi l'humeur exhalante de l'estomac & des intestins, s'il étoit possible de la ramasser pure ; mais elle se trouve ordinairement mêlée avec beaucoup d'autres humeurs. 9°. Le tissu cellulaire fournit une humeur semblable dans les petites cellules dont il est composé, & qui se coagule en une gelée rouge, comme on le voit aux hydatides. 10°. On pourroit rapporter à la même classe ce gluten, ce suc visqueux que Malpighi & Bellin ont cru observer dans la substance des nerfs & de la moëlle de l'épine. 11°. La synovie qui s'observe dans toutes les articulations, mais principalement dans les grandes, où elle se trouve fort abondante, paroît avoir quelque analogie avec le suc gélatineux. Elle differe de la lymphe en ce qu'elle est visqueuse d'elle-même, & de la mucosité en ce que alcohol la rend filamenteuse. Elle est d'ailleurs susceptible de coagulation par le feu, lors même qu'elle est prise dans des Sujets infectés. *Voyez* la grande Physiologie de M. Haller, tom. I, page 364 & 365.

GELOS, γελος, ris, rire. *Voyez* RIS, *risus*.

GEMELLES, *gemellæ*, arteres. C'est le nom des arteres cystiques.

GENAL, LE, adject. *genalis* : qui appartient à la joue ; en latin *gena*, d'où vient ce mot.

GENCIVE, *gingiva*, en grec ουλον. Il se dit de la chair ferme & immobile, qui occupe le dessus des alvéoles ou petits trous, dans lesquels les dents sont comme enchassées. Les gencives peuvent devenir carcinomateuses, comme on va le voir par les deux observations suivantes.

Le 18 août 1761, on extirpa un carcinome gros comme un poingt dans la bouche au nommé Jean Berger, de Dumartin en Lyonnois, âgé de soixante-quinze ans. Ce carcinome occupoit toute la gencive supérieure du côté gauche, & venoit reposer sur la mâchoire inférieure. Il avoit commencé par une petite tumeur qui augmenta considérablemen

ment pendant le tems qu'il resta à l'hôpital avant l'opération.

Comme le carcinome étoit également adhérent au maxillaire & à la joue, il ne fut pas possible de l'extirper en entier, ce qui détermina à y porter le cautere actuel. Il sembloit au Chirurgien entrer dans le sinus maxillaire; & comme l'os étoit sans doute vermoulu, il ne faisoit point de résistance. Il survint une inflammation considérable à toute la tête; une suppuration très-abondante suivit de près, & les gargarismes étoient tout le pansement. L'enflure du visage se dissipa; le carcinome, malgré les secours internes, repoussa, lentement à la vérité; la fievre s'y mêla, & le malade mourut le 17 octobre 1761.

Le 19 mars 1761, la nommée Jeanne Bobilleau, de Jancy, frontiere de Charolois, âgée de quarante-six ans, étoit attaquée d'un carcinome à la gencive supérieure du côté gauche, qu'elle avoit supporté depuis long-tems. Il s'étendoit depuis la derniere molaire jusqu'à la canine du même côté, & formoit sur la joue une tumeur très-considérable, comme quand on tient un œuf entier dans sa bouche.

Comme la malade étoit entrée à l'Hôtel-Dieu quelque tems avant le 19 mars, on vit d'abord que le seul moyen de procéder à la cure étoit l'extirpation du carcinome. L'opération fut décidée pour le 19. On se servit du litothome pour couper en partie la tumeur, & le reste se fit par l'arrachement auquel on avoit plus de foi, crainte de retour. L'hémorragie étoit abondante; & pour l'arrêter on mit entre les deux mâchoires un gros peloton de charpie. Le lendemain on l'ôta; & il ne suivit aucun mauvais accident : la joue reprit son état, & la malade se croyoit guérie; mais le 22 elle se plaignit de douleurs au côté & par tout le corps, & elle avoit beaucoup de fievre. On lui fit les remedes convenables, mais elle mourut cependant le premier avril 1761 dans la nuit. Je ne sçais si elle auroit péri, au cas qu'on l'eût préparée avant l'opération.

GENEIAS, γενειας. Ce terme signifie le poil follet qui commence à couvrir les joues.

GÉNÉRATION, *generatio*, γένεσις, l'action d'engendrer, de produire, du verbe latin *generare*, engendrer, produire, concevoir.

La génération est cette fonction par laquelle un animal produit son semblable. Pour être accomplie, elle demande absolument la copulation ou l'union du mâle avec la femelle, & c'est des agens provenus de l'un & l'autre sexe que résulte le nouvel être. Il sera donc nécessaire, pour mieux comprendre ce qui se passe dans la génération, d'avoir au moins une teinture des parties que l'Auteur de la nature a assignées à l'un & à l'autre sexe, pour en perpétuer l'espece. Je dis, au moins une teinture : car ayant eu soin, dans le cours de ce Dictionnaire, de donner la description des parties génitales dans des articles différens, ainsi que l'exigeoit l'ordre alphabétique ; nous ne pourrons pas entrer ici dans un grand détail : & pour éviter une trop longue répétition, nous nous contenterons de dire un mot de chaque partie qui sert à la génération, afin que cette légere description puisse faciliter la connoissance de l'importante fonction dont nous allons parler.

§. I.

Des parties de l'homme, qui servent à la génération.

On peut les diviser en celles qui séparent la semence, celles qui conservent cette semence une fois séparée, & celles qui sont destinées à la transmettre au dehors. Cette division établit trois classes pour les parties génitales de l homme. Quelques-uns les divisent en cinq classes ; en celles qui reçoivent la matiere de la semence & la portent ; en celles qui la séparent ; en celles qui la conduisent, lorsqu'elle est séparée ; en celles qui la conservent quelque tems, & enfin en celles qui la conduisent dehors. Les arteres spermatiques sont dans la premiere classe ; la seconde appartient aux testicules ; le canal déférent obtient la troisieme ; les vésicules séminales sont rangées dans la quatrieme ; la verge enfin s'approprie la cinquieme. Parcourons rapidement ces parties.

Les testicules sont généralement reconnus comme les organes sécrétoires de la liqueur séminale. Ces corps ovales applatis sur les côtés, au nombre de deux pour l'ordinaire, quelquefois au nombre de trois, & rarement d'un seul, situés au bas de l'abdomen, sont maintenus dans leur place par le cordon spermatique, & par des enveloppes différentes,

dont les unes servent aux deux testicules ensemble, & les autres sont destinées pour chaque testicule en particulier. Le *scrotum* & le *dartos* se rangent sous la première classe. Le *scrotum*, ou les *bourses*, est cette espece de sac ou de poche formé par un prolongement de la peau & du tissu cellulaire ; & divisé en partie droite, & en partie gauche, par une ligne, qu'on nomme *raphé*, & qui se sent & s'apperçoit facilement. Le *dartos*, situé sous le *scrotum*, est une membrane charnue, un muscle cutané, qui, susceptible de contraction dans les différentes circonstances, ride la peau à laquelle il est attaché. Ces rides paroissent sur-tout dans le froid qui condense tout, dans l'acte vénérien ou le muscle se met en contraction. Cette enveloppe donne à chaque testicule une loge particulière, ce que ne fait pas le *scrotum*.

Les tuniques propres des testicules sont 1°. la musculeuse, formée par l'expansion du muscle *crémaster*, & destinée à comprimer le testicule. 2°. La tunique vaginale, ainsi nommée parce qu'elle enveloppe le cordon spermatique & le testicule comme une gaîne : elle est formée par le prolongement du péritoine. 3°. Enfin la tunique albuginée, ainsi nommée à cause de sa blancheur, couvre immédiatement le testicule & l'épididyme, sans s'étendre plus loin.

La substance des testicules est faite de petits vaisseaux repliés & ramassés comme un peloton de fil, séparés cependant par de petites cloisons que fournit la tunique immédiate du testicule. Ces petits vaisseaux sont la continuation des arteres spermatiques. Jugez par-là de leur délicatesse. Ces filets, ces vaisseaux se distinguent mieux dans un testicule maceré. La préparation anatomique prouve par un calcul simple que toute la substance d'un testicule ordinaire peut fournir un fil de cent lieues de longueur. La réunion de ces petits vaisseaux forme, dans chaque testicule, environ douze vaisseaux plus gros, qui, parvenus à la tête de l'épididyme, se réunissent en un seul tuyau le long de l'épididyme ; & ce canal va former de chaque côté le conduit ou canal déférent. Celui-ci s'unit au cordon spermatique, & l'accompagne jusqu'après avoir passé l'anneau du muscle grand oblique, où il s'en sépare, & descend vers la partie postérieure de la vessie. Le canal déférent de chaque côté se rend enfin aux vésicules séminales pour y déposer la liqueur

prolifique ; il ſe continue enſuite juſqu'au milieu de la proſtate, où il forme un conduit éjaculateur.

On doit regarder les véſicules ſéminales comme deux petits réſervoirs ou entrepôts, dont la figure imite à-peu-près celle d'une poire applatie, & dont la pointe va percer la proſtate par un conduit aſſez étroit qui s'unit au canal éjaculateur, & va aboutir au milieu du *verumontanum*.

Si par le canal déférent on injecte les véſicules ſéminales, on voit que les circonvolutions de ces petits réſervoirs n'imitent pas mal les circonvolutions de nos inteſtins ; ces contours favoriſent beaucoup le ſéjour de la ſemence, qui parvenue dans les véſicules, peut bien avancer, ſans avoir cependant la liberté de rétrograder.

La proſtate (ou les proſtates) eſt une glande ſituée au col de la veſſie, qui embraſſe la partie poſtérieure de l'urethre. Elle ſépare du ſang une humeur blanchâtre & graſſe, deſtinée à modérer l'activité de la ſemence, avec laquelle elle ne manque pas de s'unir dans l'éjaculation.

Il nous reſte à dire un mot ſur les parties deſtinées à tranſmettre la ſemence au dehors, c'eſt-à-dire ſur la verge & l'uréthre.

La verge, ou le membre viril, connue encore ſous le nom de *priape*, eſt compoſée de deux corps caverneux, ou deux eſpeces de tuyaux plus ou moins gros, plus ou moins longs, ſelon la diverſité des ſujets. La ſubſtance de ces corps eſt un tiſſu ſpongieux, garni de petites loges, ou cellules, qui communiquent non-ſeulement entr'elles, mais encore dans celles du corps voiſin, ainſi que le prouvent l'injection de la verge & l'érection naturelle. Ces corps ſont adoſſés l'un à l'autre ; & comme leur figure eſt à-peu-près cylindrique, ils laiſſent dans leur adoſſement deux intervalles, l'un ſupérieur & rempli par des vaiſſeaux ſanguins, l'autre inférieur, plus grand, & occupé par l'urethre, qui fait auſſi partie de la verge. Les corps caverneux ſont fortement attachés par leur racine au bord de la petite branche de l'os *iſchion* & à celui de la branche inférieure de l'os *pubis*, juſqu'à la ſymphiſe, où ils ſe rencontrent & s'uniſſent. Dans le chien il ſe trouve un os aſſez long entre les deux corps caverneux, comme il eſt aiſé de le voir en diſſéquant la verge de cet animal.

L'urethre eſt un canal ſitué ſous les deux corps caverneux, continu à la veſſie, pour donner iſſue à l'urine. Il donne auſſi paſſage à la ſemence. Ce canal membraneux dans ſon origine, où il a plus de largeur, offre dans le reſte de ſon étendue le diametre d'une groſſe plume à écrire. Quoique dans ſon intérieur il ſoit liſſe & poli, on y remarque cependant des petites lacunes, deſtinées à fournir une humeur viſqueuſe & gluante qui lubrefie le canal. Enfin ce conduit ſe termine par une éminence un peu arrondie & conique, que l'on nomme *le gland*.

La verge a ſix muſcles, trois de chaque côté, ſçavoir, les érecteurs, les accélérateurs & les tranſverſes. Quelques Anatomiſtes lui donnent quatre accélérateurs, & quelquefois quatre tranſverſes, ce qui feroit le nombre de dix muſcles pour la verge, lorſque les quatre tranſverſes ſe rencontrent. Les premiers viennent de la face interne de la tubéroſité de l'iſchion, & ſe terminent aux corps caverneux qu'ils embraſſent. Les ſeconds s'attachent au-devant du ſphincter de l'anus, embraſſent le bulbe de l'urethre ſur lequel ils paſſent, & ſe terminent aux parties latérales externes des corps caverneux proche les branches des os pubis. Les muſcles tranſverſes naiſſent ſous la forme de petits plans charnus de la partie ſupérieure de la branche de l'iſchion ; & vont ſe terminer à la partie poſtérieure du bulbe de l'urethre pour l'élargir lorſqu'ils agiſſent.

La verge reçoit ſes arteres des hypogaſtriques & des crurales : les veines ſe rendent aux vaiſſeaux de même nom : les nerfs lui viennent des paires ſacrées, des dernieres paires lombaires, & elle reçoit quelques filets de l'intercoſtal, qui viennent du plan renal.

Nous ne placerons pas ici l'uſage des parties que nous venons de décrire ; parce que notre deſſein eſt d'entrer dans un détail des fonctions de ces organes, lorſque nous aurons parlé des parties génitales de la femme.

§. II.

Des parties génitales de la femme.

On a diviſé ces parties en externes & en internes. Le pénil, la motte, les grandes lévres, la vulve, la fourchette, la

fosse naviculaire, le périné, les nymphes, le clitoris, le méat urinaire & l'orifice du vagin sont rangés dans la premiere classe : la matrice & ses dépendances sont les parties internes ; & c'est de celles-ci qu'il importe le plus d'être instruit pour comprendre la génération. Nous décrirons cependant en deux mots les parties externes.

Le *pénil* est cette partie inférieure du bas-ventre ; cette région du pubis, qui à l'âge de puberté, se garnit de poil. On observe dans cette région une éminence, comme une espece de petit coussin, formé par la graisse couverte de la peau : quelques-uns lui ont donné le nom de *motte*, quoique ce soit la même région que celle du *pénil*. Un peu plus bas on observe deux replis de la peau, qu'on nomme les *grandes lévres*. On a donné le nom de *vulve* à l'espace qui se trouve entre ces replis. Ils s'unissent par la partie inférieure, & le petit angle qu'ils y forment s'appelle *la fourchette*. C'est-là que se trouve un petit ligament avec une légere cavité qui prend le nom de *fosse naviculaire*. Entre l'union des grandes lévres par leur partie inférieure & l'anus, on voit un espace, qu'on nomme le *périné*. Si l'on écarte les grandes lévres, on apperçoit deux petits corps spongieux & de figure triangulaire ; c'est ce qu'on a nommé les *nymphes*. Le *clitoris* est cette éminence qu'il est aisé de remarquer au-dessous de la jonction supérieure des grandes lévres. Ce petit corps conique paroît avoir la même substance que la verge de l'homme. Au-dessous du clitoris se trouve une ouverture qui conduit à la vessie, & qui se nomme le *méat urinaire*. Il est plus court, plus large que dans l'homme ; aussi est-il plus aisé de sonder une femme. Un peu plus bas on apperçoit le *vagin*, ou le commencement de ce conduit qui communique à la matrice. Dans les filles vierges cette ouverture se trouve toute ou en partie fermée par un petit cercle membraneux, qu'on appelle *hymen*, & qui prend le nom de *caroncules myrtiformes*, lorsque par quelque cause que ce soit il a été divisé.

La matrice, qu'il est nécessaire de bien connoître pour mieux comprendre le méchanisme de la génération, est un viscere propre à la femme, situé dans la région hypogastrique de l'abdomen, entre le *rectum* & la vessie. Sa figure imite à-peu-près celle d'une poire applatie par-devant &

par-derriere ; mais cette figure varie selon l'âge, & selon les différens états où se trouve la femme. Il en est de même de son volume ; qui est bien différent dans une femme grosse, & dans une fille vierge.

La substance de la matrice est un tissu épais d'un nombre prodigieux de vaisseaux de tout genre, & sur-tout de sanguins, accompagnés de plusieurs fibres musculaires, qui, selon un Anatomiste moderne, ont les directions contournées, & forment des plans charnus, capables de fortifier considérablement ce viscere & d'aider son action. Les nerfs qui sont fournis en grand nombre à ce viscere par l'intercostal, & les paires lombaires, lui donnent beaucoup de sensibilité : les arteres lui viennent des spermatiques & des hypogastriques : les veines réportent le sang superflu dans les troncs de même nom.

Quoique la cavité de la matrice soit considérable dans le cas d'une grossesse avancée, on ne doit pas en conclure que sa capacité soit grande dans l'état naturel & ordinaire. Elle est petite, de figure à-peu-près triangulaire, & un peu alongée vers le col.

Des parties supérieures & latérales de ce viscere sortent deux conduits, nommés les *trompes de fallope*, étroits dans leur origine, devenant ensuite plus larges à mesure qu'ils s'éloignent du corps de la matrice, & logés dans le repli du péritoine qui forme le ligament large de la matrice. Chaque trompe se termine par une espece de frange ou de main, en forme d'entonnoir dentelé : c'est à cette frange qu'on a donné les noms de *morceau frangé, mains de la trompe, morsus diaboli, pavillon de la trompe*, &c. une portion de ce morceau frangé se trouve unie à l'ovaire par le moyen des ligamens larges.

Les ovaires, au nombre de deux, un de chaque côté, sont deux corps un peu ovales & applatis, situés dans la face interne des os des îles, attachés aux parties latérales & supérieures de la matrice par un ligament que les anciens avoient nommé mal-à-propos *vaisseau déférent*, puisqu'on n'y découvre point de cavité. On remarque aux ovaires plusieurs petites vésicules, à-peu-près semblables à des œufs de carpes, & l'on regarde ces œufs comme des parties qui contiennent en abrégé l'animal qui en doit sortir, ensorte que

l'on ne met presque pas de différence entre la génération des ovipares & celle des vivipares. Nous en traiterons bientôt au long.

Par ligamens ronds on entend deux prolongemens, (un de chaque côté) deux especes de cordons cellulaires & vasculaires qui viennent des parties latérales du fond de la matrice, qui sortent de l'abdomen par les anneaux des muscles obliques, & viennent se terminer en forme de patte d'oie à la peau des grandes lévres.

Enfin la matrice par son col, ou par sa partie inférieure, s'ouvre dans le vagin, qui est un conduit charnu membraneux, garni d'un grand nombre de rides qui disparoissent à mesure que le fœtus grossit dans la matrice, & qui sont continuellement arrosées par une humeur visqueuse filtrée par de petits grains glanduleux, dont l'intérieur du vagin se trouve tapissé.

Nous venons de faire un court exposé des parties de l'un & l'autre sexe, qui concourent au grand œuvre de la génération. On pourra trouver cette description bien succinte, mais il sera aisé de s'en dédommager, en consultant dans le cours de ce Dictionnaire chaque partie à son article particulier, & l'on y trouvera certainement un détail suffisant. L'abrégé que nous plaçons ici n'est que pour rappeller de gros en gros à la mémoire les parties qui servent à la génération.

Il s'agit à présent d'examiner les usages de ces parties, d'exposer les divers systêmes que l'on a fabriqués pour expliquer le mystère de la génération. Nous parlerons donc 1°. de la semence & de ses effets, 2°. de la conception, 3°. de la nutrition du nouvel être, & de son accroissement dans la matrice, 4°. de l'accouchement qui doit lui donner le jour. 5°. Nous terminerons cet article par quelques réflexions sur les maladies vénériennes.

§. I.

De la semence.

La semence, comme toutes les autres humeurs de notre corps, est contenue dans le sang dont elle fait partie. Elle

e, comme les autres fluides, des organes qui doivent la séparer du sang, en refusant cette secrétion aux autres humeurs du corps, à qui l'Auteur de la nature a désigné des corps propres à en faire la secrétion. Les arteres spermatiques, c'est-à-dire, les arteres qui portent le sang au testicule, viennent immédiatement de la partie antérieure de l'aorte, un peu au-dessous des arteres émulgentes. En descendant elles parcourent un certain trajet en accompagnant les veines spermatiques, avec lesquelles elles se trouvent unies par le tissu cellulaire. Vers l'anneau des muscles obliques externes de l'abdomen, elles rencontrent les nerfs des testicules & les conduits déférens qui en reviennent : elles s'unissent avec eux par le moyen de la tunique vaginale, & forment le cordon, qu'on nomme *cordon des vaisseaux spermatiques.* Près du testicule les arteres se divisent en plusieurs petits rameaux, dont les uns se distribuent au testicule, & les autres se rendent à l'épididyme, qui lui même est une continuation ou un prolongement du testicule. Les veines spermatiques, en revenant du testicule, chargées du sang superflu, se divisent en un grand nombre de petits rameaux qui se réunissent ensuite en plusieurs branches, dont l'entrelacement forme à-peu-près un corps pyramidal, qu'on nomme *pampiniforme.* Le tronc de la veine-cave inférieure reçoit ordinairement la veine spermatique droite au-dessous de l'émulgente, & la veine émulgente gauche reçoit la veine spermatique gauche.

Le sang étant porté par les arteres dans le testicule, trouve dans sa substance un nombre prodigieux de petits vaisseaux repliés sur eux-mêmes & ramassés en paquets. Ces vaisseaux très-déliés & très-longs peuvent prendre du sang les parties les plus fines, les plus subtiles, les plus spiritueuses ; & comme il faut un tems assez long pour parcourir cette multiplicité étonnante de circonvolutions des petits vaisseaux, il y a tout lieu de croire que la semence séparée peut par ce long trajet se perfectionner en partie : je dis en partie, parce que, sortie du testicule & de l'épididyme qui lui est continu, elle gagne le canal déférent, qui va la déposer dans les vésicules séminales ; & c'est dans ce réservoir, dans ce dépôt qu'elle séjourne, & reçoit toutes les qualités qui peuvent la rendre véritablement prolifique. C'est même

dans cet endroit seul où l'on jugeroit mieux de la couleur & de la nature de la semence, parce que, quoique dans sa sortie de la verge nous la voyions sous une couleur blanchâtre, gluante & épaisse, nous ne sommes point en droit de la regarder comme telle dans sa nature. L'humeur que fournit la prostate se mêle toujours à la semence, & lui sert de véhicule. Ainsi, tout ce que donne une éjaculation n'est point pure semence, mais on peut donner ce nom à la matiere contenue dans les vésicules séminales.

Ce n'est qu'à l'âge de puberté, c'est-à-dire, aux environs de douze ou quatorze ans, dans certains Sujets plutôt, dans d'autres plus tard, que l'action de la matiere prolifique se fait sentir dans nous, & y produit des changemens bien remarquables. Les poils aux parties génitales commencent à paroître, & l'on sent un je ne sçai quoi qui nous anime, qui nous porte & nous excite : nos idées, notre imagination deviennent plus fortes, plus vives, & la mémoire semble être plus heureuse. La voix devenue grave, peut descendre à deux octaves. Lorsque quelque maladie établit la nécessité d'amputer les testicules d'un homme robuste, & qu'on en vient à l'opération, sans attaquer le reste du corps, l'homme éprouve des effets singuliers : la barbe tombe, la voix change, elle devient féminine, les affections de l'ame deviennent bien différentes. Il est certain que l'opération de la castration empêche la semence de refluer dans le sang, ainsi qu'elle a coutume de le faire dans l'état naturel ; il est donc aisé d'expliquer par-là les changemens dont nous parlons.

Comme à l'âge de puberté il paroît une forêt de poils, on pourroit conclure qu'une personne sera plus portée aux plaisirs de vénus, lorsqu'elle aura plus de poils, si l'expérience ne le démentoit quelquefois.

La semence bien formée & perfectionnée, en séjournant dans les vésicules, a la liberté, à ce qu'on prétend communément, de repasser en partie dans la masse du sang par des vaisseaux fins & déliés qui se rendent aux vésicules : c'est en circulant avec le sang, en arrosant toutes nos parties, qu'elle opére tous ces changemens ; en observant cependant des mesures & des bornes plus ou moins étendues, selon la diversité des tempéramens. C'est même cette diversité

qui peut concourir à nous rendre plus ou moins sensibles au plaisir de vénus ; & j'oserai dire en passant qu'un tempérament sur lequel la matiere prolifique a plus d'empire, doit avant d'embrasser un état de vie, se bien examiner : car souvent nous entrons par caprice dans un chemin qui ne nous est point favorable ; souvent le hazard, un vil intérêt, un usage pervers, sont seuls consultés pour le choix qu'on doit faire. Plus souvent encore (je le dis à la honte de ces peres barbares qui renoncent à toute humanité pour captiver la liberté de leurs propres enfans) plus souvent une force étrangere, condamnée par le ciel & la nature, vient décider de notre état, comme si ce choix qui se fait pour nous-mêmes, pouvoit aisément se faire sans nous ; tristes victimes de l'ambition de nos parens, nous sommes par le choix d'un pere ce que nous n'aurions jamais été, si on avoit été sensible aux murmures de notre cœur.

Aussi voit-on quelquefois dans la vie des hommes des désordres dont la cause, qui paroît cachée, subsiste depuis long-tems dans le choix d'un état trop peu réfléchi ou forcé. J'ai vu trop souvent dans le cloître des victimes infortunées, dont la maladie continuelle étoit de pleurer sur cet odieux sacrifice démenti par le cœur, & arraché de leur bouche par une violence cachée.

Cette chere solitude qui offre tant de charmes à l'ame, qui sans force & sans gêne fuit le monde trompeur pour mettre toute son étude à conserver en liberté l'innocence qu'elle aime ; cette solitude devient pour un cœur forcé l'écho secret, mais fidele des plaintes perpétuelles dont la nature affranchit rarement.

L'âge de la puberté est sans contredit le printems de la nature, le temps où l'on sent s'accroître chaque jour la force du corps & la sensibilité au plaisir. C'est alors principalement que ses tempéramens se developpent, plutôt ou plus tard selon les divers sujets, & c'est alors qu'il faut commencer à s'examiner, chercher à se connoître sans précipitation, & pendant bien long-tems. On n'a jamais trop tardé lorsqu'on a bien réussi, & je suis très-porté à croire que depuis quatorze jusqu'à vingt-cinq ans, on devroit s'occuper de ce choix, & ne prononcer que tard.

C'est à l'âge de puberté que nous commençons à nous

appercevoir que nous sommes capables de perpétuer l'espece humaine. Nous en recevons quelque signe de l'érection qui se manifeste. Mais ne nous imaginons pas que la cause de l'érection soit dûe à des charmes sortis de la main des hommes. Laissons ces radoteries extravagantes à ces fameux noueurs d'éguillette, qu'un vil intérêt occupe à séduire le peuple trop crédule ; pensons, pour trouver une explication physique & méchanique de ce phénomene, que le sang porté par les arteres dans la substance de la verge, en gonfle les corps caverneux, parce que les veines n'ont pas la liberté d'en débarrasser aussi-tôt le membre viril, qui se trouve lui-même surchargé d'une affluence considérable d'esprits animaux que l'idée du plaisir a portés vers cette partie. La verge en érection appuie par sa partie antérieure vers les os *pubis*, qui compriment la veine & lui empêchent de se débarrasser d'une aussi grande quantité de sang que les arteres en apportent. Ce sang superflu se loge dans les petites cellules de la substance spongieuse de la verge, & augmente son volume. D'ailleurs les esprits animaux agissent sur les muscles érecteurs de la verge, ceux-ci agissent à leur tour sur la partie, au mouvement de laquelle l'Auteur de la nature les a destinés. Ces esprits peuvent aussi se porter par les nerfs dans la substance du membre, soit que l'acte de la volonté les y dirige, soit que d'eux-mêmes ils suivent la route frayée depuis long-tems, & qu'ils aillent se répandre dans la verge : lorsque l'érection a duré quelque tems, il arrive souvent que la semence sort des vésicules, traverse la prostate, où elle se mêle avec l'humeur de cette glande pour continuer sa route dans le canal de l'urethre. Les muscles accélérateurs agissent alors avec force, & tendent à expulser cette matiere spiritueuse qui produit dans tout le corps cet érétisme, ce mouvement convulsif dans les organes que Dieu nous a donnés pour nous porter à perpétuer notre espece. Mais cette volupté ne dure qu'un instant, & ne nous laisse souvent que le regret de l'avoir goûtée. Le sommeil, cet état frere de la mort, où nous semblons insensibles à tout, n'est point exempt des évacuations de semence : les vésicules séminales, trop remplies de matiere prolifique, cherchent alors à s'en décharger pour faire place à d'autre. La semence prend alors naturellement le conduit qui doit lui donner issue ; dans son

passage elle fournit des esprits qui peuvent tendre les parties, & elle se porte au-dehors. Ainsi cet effet n'arrive que par une cause purement méchanique, par une plénitude des vésicules séminales, & ne doit point alarmer une ame Chrétienne, qui pendant le jour n'a point cherché à s'exciter, ni à s'arrêter avec plaisir aux idées sensuelles, & qui à son réveil, renonce de bon cœur à ce plaisir, à ces douceurs; qu'une semence bien perfectionnée lui procure en dormant, & à ces songes voluptueux qui arrivent très-souvent à quiconque est sujet à faire des évacuations nocturnes. Qui sçait même si ces écoulemens ne sont pas des moyens ménagés par l'Auteur de la nature, pour que la semence ne s'accumule pas en trop grande quantité, & pour nous exempter par-là de plusieurs maladies fâcheuses dont on a même des exemples?

Si j'avois des bornes moins étroites, je pourrois placer ici les ravages que produit l'éjaculation trop fréquente; je ferois voir que pour ce plaisir l'homme a moins de raison que la bête la plus sauvage, parce qu'il ne sçait, disons mieux, parce qu'il ne veut garder aucune borne. Foiblesse de corps, foiblesse d'esprit, perte de mémoire, perte qui augmente toujours dans les jeunes gens, à mesure qu'ils font plus de progrès dans les passions: tout concourroit ici à prouver combien la perte de notre matiere prolifique devient pernicieuse lorsque le feu de l'âge nous porte à des excès: la pratique m'a fourni l'occasion d'observer qu'un jeune homme avoit, par un usage trop fréquent des plaisirs de vénus, rendu enfin sa verge hors d'état de se mettre en érection. Il falloit cependant consentir au nœud conjugal dans un tems fixé par le pere qui le faisoit son héritier. Il eut recours à moi, & à la faveur de l'ambroisie, de quelques gouttes d'essence d'ambre gris, mises dans une certaine quantité de vin, & par l'usage de quelques autres corroboratifs, je vins à bout de rétablir ses forces perdues, & de mettre la verge en état d'érection. Je ne finirois jamais, si j'entreprenois de faire l'histoire de semblables miseres. Laissons ces détails à ceux qui ont des volumes à faire sur cette matiere, & contentons-nous de renvoyer le Lecteur à son propre témoignage intérieur. Qu'il lise sa propre histoire, ou celle de ses infirmités, qu'il les suive pas-a-pas dans leur origine,

il reconnoîtra que la véritable cause est dans la perte de l'esprit séminal.

Le membre viril, une fois mis en érection, a la tension, la roideur convenable pour être introduit dans le vagin, & recevoir dans cette étroite prison les frottemens qui doivent faire partir la semence. Cette liqueur prolifique de l'homme se mêle-t-elle avec une véritable semence de la femme, pour que de ce mêlange il en résulte un individu, un corps organique, semblable à celui qui le produit ? ou bien cette semence contient-elle des animalcules, des homoncules, qui s'allant loger dans un des œufs de la femme, trouvent dans ces logetes une substance propre à leur nourriture & à leur accroissement ? c'est ce qu'il faut examiner.

§. II.

De la conception.

Plusieurs ont pensé, & quelques-uns pensent encore, que l'humeur qu'un plaisir voluptueux fait répandre aux femmes, en exprimant les glandes dont les orifices répondent dans la matrice & le vagin, est une véritable semence également prolifique, & semblable à celle de l'homme. On conclut de-là que le mêlange des semences de l'un & l'autre sexe dans le coït ou copulation, est bien suffisant pour nous former. Hyppocrate a cru que le concours & le mêlange des deux semences étoit absolument nécessaire à la formation du fœtus. Il se fondoit sur les raisons suivantes. 1°. La femme rend de la semence comme l'homme. 2°. Elle ressent le même plaisir. 3°. La tendresse pour les enfans est égale des deux côtés. 4°. Les enfans ressemblent non-seulement au pere, mais aussi à la mere par la figure & le caractere. Ce systême a duré plusieurs siecles sans le moindre obstacle. Tous les Physiciens, pendant un si long intervalle, l'ont adopté, mais dans les derniers tems quelques Physiologistes se sont élevés contre. M. Petit, célébre Médecin de Paris, dans ses démonstrations publiques, paroît favoriser le systême d'Hyppocrate. D'autres ont cru que les ovaires étoient le réservoir de la semence de la femme, & que des conduits en favorisoient l'écoulement ou l'éjaculation dans la matrice,

pour s'y rencontrer avec la matiere prolifique éjaculée par le membre viril. Mais 1°. l'Anatomie la plus scrupuleuse ne nous offre pas ces conduits, qui des vésicules communiquent à la matrice ; & si l'on prétend, pour trouver un subterfuge, que la trompe embrasse une partie de l'ovaire & emporte l'humeur dans la matrice, on revient au systême qui admet l'œuf, que la semence masculine vient féconder.

2°. J'ai de la peine à me persuader que cette matiere blanchâtre qu'une femme répand, soit à la vue d'un objet qui la flatte, soit par quelque autre cause, ait absolument la même nature & la même qualité que la semence masculine ; car si cela étoit, elle devroit, une fois parvenue dans la matrice, former un corps organisé ; ce qui pourtant n'arrive pas, quoique l'uterus soit la loge naturelle du nouvel être. D'ailleurs, si c'est une vraie semence, une humeur aussi active, aussi subtile que celle de l'homme, elle devroit produire les mêmes effets, & sa perte devroit affoiblir la femme, ainsi qu'elle énerve un homme. Or nous ne voyons pas qu'une femme soit plus foible, du moins sensiblement, en perdant dans un coït souvent répété une grande quantité de cette prétendue semence, au lieu qu'un jeune homme creuse son tombeau à mesure qu'il se livre aux excès de sa passion.

Nous croyons donc que la femme n'a point de semence particuliere, & que cette humeur, qu'on a qualifiée de *semence*, n'est qu'une liqueur destinée par l'Auteur de la nature à lubrefier ou humecter l'intérieur des parties génitales, qui sans cette sage précaution, auroient été bientôt détruites par le frottement. Peut-être aussi la sortie de cette liqueur est-elle la cause de ces mouvemens spasmodiques, de ces sentimens intérieurs qu'éprouve une femme dans la copulation.

Nous ne regarderons pas non plus les regles (cet écoulement périodique dont nous allons parler) comme une espece de semence, ni même comme une chose absolument nécessaire pour la fécondation. Cet écoulement arrive tous les mois pour l'ordinaire aux filles ; quelquefois elles sont réglées tous les quinze jours, & c'est ordinairement à l'âge de douze ou quatorze ans qu'elles commencent à s'en appercevoir, quoique l'on puisse l'être à dix, ou même huit,

ſelon la diverſité des tempéramens. S'il y en a de précoces, il s'en trouve de tardives, & j'en ai vu qui, à l'âge de dix-huit ans, n'étoient pas encore réglées ; d'autres paſſent leur vie ſans avoir l'épreuve de cette incommodité. *Voyez* un long détail *au mot* REGLE.

L'âge auquel cet écoulement ceſſe, eſt celui depuis quarante juſqu'à ſoixante ans ; & cela varie ſelon le climat, le genre de vie & le tempérament. On a penſé que le ſang qui coule pendant le tems des regles, eſt un ſang corrompu par ſon ſéjour & par ſon mêlange avec d'autres humeurs ; mais comme il eſt fourni par la matrice ou par ſon orifice, il n'a certainement contracté aucune mauvaiſe qualité.

Pour donner une explication Phyſique de ce phénomene périodique, ne nous imaginons pas, comme quelques-uns, que l'influence de la Lune y a beaucoup de part, parce qu'elle emploie environ un mois pour ſa courſe autour de la terre ; ni que la matrice a un ferment particulier & naturel propre à former cette humeur. Penſons que le corps de la femme ayant acquis un certain dégré d'accroiſſement, qui fait ſurabonder la matiere de la nutrition, il arrive une pléthore, une plénitude générale. Les humeurs abondant d'autant plus dans l'habitude du corps, qu'elles ſont moins employées à la nutrition, ſe portent vers l'uterus en grande quantité, parce qu'il reçoit un nombre prodigieux de petites arteres : ces vaiſſeaux tortillés & repliés ſur le viſcere ſe rempliſſent de ſang, qui ſort par les orifices qui aboutiſſent à la matrice. Une fois ſorti, il laiſſe les vaiſſeaux en partie vuides, ou du moins aſſez déſemplis pour que les petits orifices n'étant plus forcés, ſe referment aiſément, juſqu'à ce qu'une nouvelle cauſe revienne les forcer. Or cette nouvelle cauſe ſera le ſang, qui redevenu ſurabondant dans toute l'habitude du corps, ſe portera dans le viſcere, pour en remplir de nouveau les vaiſſeaux. Il faut un tems pour que tout cela s'opére, & ce tems eſt d'environ un mois, du moins pour la plupart des ſujets.

Ce qui prouve que la pléthore, ou ſurabondance d'humeurs, eſt ici la cauſe du phénomene que nous expliquons, c'eſt que toute autre évacuation équivalente ſuffit pour diminuer ou même ſupprimer totalement l'écoulement périodique des femmes. L'expérience m'a prouvé qu'un cautere

long-tems entretenu, un ulcere qui suppure long-tems, &c. produisent des changemens notables aux mois du sexe. On a vu une femme qui, au tems de ses menstrues, prenoit une sueur de sang par les doigts, & cette évacuation lui tenoit lieu de regles. D'autres personnes ont des hémorrhagies par le nez, & d'autres par d'autres voies. La nature sçait souvent employer des moyens différens pour parvenir à son même but. Le tems que dure l'écoulement est de deux ou trois jours, quelquefois cinq, six ou huit; il y a là beaucoup de variation. J'ai vu une dame qui à peine teignoit en rouge son linge dans le temps de ses regles, tandis que d'autres perdent considérablement.

Au mot Regle, nous donnons les autres systêmes qu'on a fait sur la cause de cette évacuation périodique; & le Lecteur pourra y voir ce que quelques Physiologistes ont avancé contre l'opinion de la pléthore.

Il est aisé de se persuader que les regles ne sont pas une condition nécessaire à la conception, parce que la pratique prouve à tout Médecin qu'elle s'opére quelquefois très-bien, même dans les sujets qui ne sont jamais réglés. Ainsi de ce qu'une fille n'a pas ses mois, on n'est pas absolument en droit de la croire stérile. Les mois servent principalement à la nutrition de l'enfant, & comme la matrice reçoit par ses vaisseaux une assez grande quantité de sang dans un sujet bien constitué, la nourriture du fœtus deviendra suffisante.

Mais comment cet œuf de la femme reçoit-il dans l'acte vénérien le mouvement qui le féconde? Contient-il l'animal en abrégé, ou bien n'est-ce qu'une liqueur qui porte quelque légere trace de parties inorganiques?

On a prétendu qu'un seul œuf de la femme contient en abrégé le corps organisé de l'animal qu'elle doit produire; & que ce corps organisé renferme non-seulement son semblable, mais encore une infinité de semblables; ensorte que selon cette hypothese, Eve contenoit dans ses œufs, non-seulement tous les hommes qui ont paru, & paroîtront jusqu'à la fin du monde, mais encore tous ceux qui ont pu & qui pourroient paroître. Il n'y a même pas une fille de qui on ne puisse dire la même chose, ce qui certainement offre l'idée d'un infini créé; que dis-je? d'une infinité d'infinis créés, actuellement existans. Or l'infini créé répu-

gne, & je ne croirai jamais qu'un ſeul œuf renferme tant d'infinis ; car depuis la création du monde juſqu'à préſent, il faudroit que la premiere femme, en comparaiſon de ſes ſucceſſeurs qu'elle renfermoit, fût preſque infiniment plus grande.

Le ſyſtême de ceux qui prétendent que la ſemence d'Adam renfermoit de petits animaux ſpermatiques, qui eux mêmes contenoient leurs ſemblables juſqu'à l'infini, offre la même difficulté que nous venons d'expoſer, & quoique les célébres Hartſoeker, Louvenoeck, armés de leurs fameux microſcopes, aient aſſuré avoir apperçu des milliers d'animalcules dans une petite portion de matiere ſéminale, placée ſur la pointe d'une aiguille très-fine ; nous penſerons ſans leur faire tort qu'eux ſeuls ont eu l'avantage de voir, quoique vieux, ſans lunettes, ce que des yeux bien conſtitués pouvoient à peine appercevoir à la faveur des meilleurs microſcopes. Peut-être leur eſprit prévenu découvroit-il diſtinctement tout ce qui pouvoit étayer leur ſyſtême ?

Quoi qu'il en ſoit, en expliquant la génération ſelon ce dernier ſyſtême, on dit que l'animal vivant contenu dans la ſemence dardée ſur l'œuf de la femme, ſe loge dans cet œuf, le détache, le conduit dans la matrice par la trompe : c'eſt-là qu'en ſe nourriſſant il acquiert les différens degrés d'accroiſſement.

Pour flatter la curioſité du Lecteur, il conviendra de placer ici ce qui s'eſt dit à-peu-près au ſujet de ces animaux ſpermatiques.

La ſomme des obſervations de Louvenoeck a été que le ſang, le ſerum, l'urine, la liqueur des ventricules du cerveau, les liquides de l'artere & de la veine-ſpermatique ne contenoient aucun de ces petits inſectes, mais qu'il y en avoit dans le liquide des inteſtins celluleux du teſticule, dans le conduit higmorien, dans tout le teſticule, dans tout l'épididyme, dans tout le canal déférent, dans les véſicules ſéminales & dans la ſemence enfin expulſée par le coït de l'homme & des animaux. On ne ſçait pas ce qui a fait naître ces animalcules, ni pourquoi les alimens en fourniroient là plutôt qu'ailleurs.

Les partiſans de ces animalcules peuvent tenir ce langage. . . . Prenez un peu de ſperme délayé dans de l'eau tiede,

mettez-le sur un petit morceau de tuile, & sous le plus petit microscope qui ait le plus proche foyer, alors vous verrez ces animaux vivans se mouvoir comme des anguilles oblongues, ayant la tête un peu grosse, & nageant dans une liqueur qui n'en contient point; de sorte que la semence est composée de deux parties : 1°. d'animaux qui survivent assez long-tems à leur sujet : 2°. d'une humeur douce, visqueuse, qui se meut à peine.

Dans cette hypothèse, la liqueur des prostates ne contient pas d'animalcules, ni le sperme des femmes, ni le liquide des ovaires. La principale utilité du testicule consiste donc dans la génération de ces insectes, quoique la bonne semence ne se trouve guere lorsque les prostates sont rongées. Il faut maintenant sçavoir si ces animalcules font seuls la fécondité par leur évolution ou développement. Il est certain que les testicules étant coupés, aucun mâle ne peut engendrer, si ce n'est pour un coït ou deux après la castration, parce qu'en ce cas on conçoit qu'il peut rester quelque matiere prolifique dans les vésicules séminales : après quoi nulle fécondité.

Qu'on emporte les testicules & les vésicules séminales d'un cocq, qu'on les ouvre, & qu'on expose le sperme qu'on tire au microscope, il paroîtra plein d'animalcules aux yeux des partisans de Louvenoek.

Quand des poules ont été séparées pendant quelque tems de tous les cocqs, ouvrez l'œuf, vous ne trouverez aucun signe de fécondité dans ses deux membranes, ni dans le blanc; mais au centre du jaune (ce placenta, au-travers duquel se prépare le suc nourricier, selon l'observation de Duverney), vers l'angle obtus de l'œuf, est un petit sac plein d'une liqueur colliquative, ou d'une petite goutte d'humeur très-sapide : c'est l'uterus ou l'amnios du poulet; & dans cette membrane, le blanc d'œuf tous les jours changé, atténué, se consume enfin. Regardez au microscope attentivement ce petit sac entier & nullement blessé, vous verrez au-dedans quelque chose de confus, & comme un point brun. Que la poule couve son œuf, il se putréfiera, lui & le petit sac; tout ce qui y est contenu disparoîtra, & la coque sera enfin vuide ou pleine d'air. Mais il n'en est pas ainsi de l'œuf fécondé par le cocq. La poule n'a

reçu que le ſperme du cocq avec les animalcules qu'on lui ſuppoſe. Cependant qu'elle couve cet œuf, & qu'après une heure ou deux d'incubation on l'ouvre, on voit avec une bonne loupe dans le petit ſac, comme une eſpece de petite moëlle épiniere. Après quatre heures d'incubation, cette même partie eſt plus ſenſiblement oblongue ; après ſix heures elle eſt encore plus manifeſte, & cela de plus en plus, juſqu'au vingt-unieme jour, qu'on voit le poulet vivant dans l'œuf & dans le petit ſac colliquamenteux. On dit là-deſſus que ce qui ſe métamorphoſe en poulet, a donc été quelque choſe d'homogene, d'oblong, un rudiment ſemblable a un ver qui s'eſt changé en un animal parfait par le ſeul développement. La moëlle épiniere ſeule reſſemble à un petit ver, dans l'homme comme dans le poulet.

Louvenoeck a voulu pouſſer trop loin ſa découverte des animalcules de la ſemence ; car non-ſeulement il a prétendu qu'ils étoient les rudimens du genre humain, qu'ils entroient dans l'œuf par un point qu'il avoit vu dans l'œuf du ver à ſoie, qu'ils ſe nourriſſoient de cet œuf, dépoſoient leur queue, changeoient leur épiderme, en conſervant cependant leur peau qui formoit enſuite les membranes du placenta ; mais il a ajouté pluſieurs choſes dures & incroyables : que ces animaux étoient hermaphrodites ; qu'ils avoient auprès de la queue une diverſité notable ; qu'ils accouchoient, ſe reproduiſoient ; qu'il y en avoit qui n'étoient pas encore formés, & n'avoient pas leur grandeur ordinaire ; qu'ils prenoient vie les uns après les autres ; que les ovaires étoient des parties de cette importance ; & faites, comme dit Athenée, à l'imitation des teſticules ; ce qu'il répete en pluſieurs endroits, ne ſe ſouvenant pas de l'avoir déja dit & redit.

Enſuite Hartſoeker a dit que l'homme, couvert d'un voile membraneux, étoit caché dans le ver ; qu'il étoit tout entier dans la tête du ver, & que la queue répondoit au nombril, & s'inſinuoit dans une petite cicatrice qui eſt une cellule qui ne contient qu'un ſeul ver ; qu'il s'unit avec l'œuf, comme s'uniroient deux hommes écorchés, par l'extrémité de ſa queue, c'eſt-à-dire, par l'ombilic ; que chaque œuf & cet orifice ſe formoient ſur le champ ; que l'animalcule ſe nourriſſoit du ſuc gélatineux de l'œuf qui lui

servoit de placenta. Ces visions ont été presque toutes reçues par Andry. Il a ajouté une volonté aussi imaginaire pour empêcher le retour du ver entré dans l'œuf : de plus il a prétendu que ce ver pouvoit vivre plusieurs semaines (ce qui peut servir à expliquer les grossesses tardives des veuves), & qu'il jettoit sa queue, comme les grenouilles.

Dalempazius a ajouté que ces vermisseaux avoient réellement la figure de petits hommes, telle que Hartsoeker l'avoit fait peindre seulement par conjecture ; & que le ver, dépouillé par hasard de sa cuticule, n'étoit qu'un petit homme nud qui avoit ôté sa chemise : ce que Louvenoeck même n'a pu s'empêcher de trouver extravagant.

Enfin Hoffmann a proposé, & ensuite révoqué en doute depuis long-tems, des globules transparens dans la semence ; dont chacun seroit comme l'auberge de deux vers. Tant de choses peu fondées ont ridiculisé la nouvelle découverte. Voici les raisons qu'on a apportées pour la combattre.

Lister, dans son Traité des humeurs, objecte, 1°. qu'il est contre l'analogie de la nature, que les rudimens des animaux soient si mobiles. Vallisnieri ajoute que le fœtus, déja visible, n'a pas la même agilité à beaucoup près.

2°. Qu'il n'appartient qu'à un monstre de produire deux fois.

3°. Camerarius fait mention des petits vers de puce, animalcule dans lequel les testicules mêmes ne sont pas faciles à voir.

4°. Vallisnieri, Bourguet, Verheyen, Blair, Lyonnet, presque tous objectent avec Camerarius que dans une si prodigieuse quantité d'animalcules, la nature auroit à se reprocher trop de prodigalité ; & que de-là il s'ensuivroit que plusieurs œufs, & non un seul, devroient être à la fois fécondés.

5°. Que le ver n'a point en petit la structure de l'homme fait, & qu'on ne dit pas comment & quand la nouvelle fabrique s'introduit.

6°. Vallisnieri répete l'objection que s'étoit faite Louvenoeck, qui est, que tous les vers ont la même grandeur, & cependant produisent tant d'animaux d'une taille, d'une masse différente.

7°. Vallisnieri, Blair prétendent que l'animalcule n'a jamais été trouvé dans l'œuf.

8°. Vallisnieri ajoute encore beaucoup de difficultés ; il appuye fort sur l'objection tirée des parties propres au ver, & des muscles nécessaires pour remuer, par exemple, une longue queue. Il dit que ces parties ne doivent pas être tout-à-coup déposées, & qu'il ne paroît aucun état dans lequel le ver se dépouille, puisqu'on n'a jamais vu aucun changement dans le ver séminal, & que cependant jamais aucun insecte n'a passé de l'état d'œuf, ou de ver, n animal parfait, sans parcourir ces degrés.

9°. Il objecte avec Heister & Schroder, que l'on trouve des animaux de cette espece dans presque toutes les liqueurs, & qu'il en a vu lui-même dans le sang de bœufs infectés.

Hoffmann prétend en avoir vu dans le sang le plus sain.

Vallisnieri ajoute que ces vers étoient depuis long-tems dans ce liquide, mais qu'ils se sont augmentés par les maladies ; que les vers des dents ressemblent à ceux de la semence ; & sont seulement plus languissans.

D. Bono prétend avoir vu des petits vers dans la liqueur des prostates des femmes, & n'en a trouvé aucun dans le cocq & autres animaux.

10°. On objecte que Malpighi a vu quelques molécules semblables au commencement de l'animal dans l'œuf point encore fécondé ; que cela est confirmé par Nigrisoli, par Vallisnieri ; que Cornelius Consentinus y a vu les rudimens du poulet, quoique fort confus, selon Bohn, & qui par un développement continuel formoient le poulet ; qu'Oliger, Jacobeus & Paturol ont vu un animalcule, l'un dans les œufs noirs des grenouilles, & l'autre dans des œufs de cantharides que le mâle n'avoit point arrosés. Brendel avance hardiment ce paradoxe, qu'il a vu les rudimens du fœtus dans un œuf sorti d'une pucelle. Bianchi fait mention, d'après un autre Auteur, des mêmes apparences vues dans un œuf avant la conception. Il y a une observation semblable sur l'œuf d'un perroquet, *hist. de l'Acad.* 1726, *observ.* 21 ; sur l'œuf d'un autre animal, dans le Traité de la génération de Harvey. Et enfin Goney dit pareille chose d'un œuf de femme, déposé par irritation,

11°. Blairius objecte les animaux mâles, la mule & le joumar des Turcs.

Maître Jan fait d'autres objections : que l'embryon a le ventre ouvert dans l'hypothese des petits vers ; qu'un tel animalcule est trop petit pour pouvoir changer une masse aussi énorme par rapport à lui que celle de l'œuf ; que la source des vers devroit se tarir, à force de perdre sa semence.

Voilà, dit M. Delametrie, ce qu'on a objecté de plus solide, & ce qui cependant n'est pas capable de nous faire quitter l'opinion de M. Boërrhaave. En effet, continue-t-il, le ver à soie est fort mobile ; & le fœtus, affermi par l'ombilic dans l'œuf, doit nécessairement être plus tranquille. Il n'y a cependant pas d'expérience qui prouve qu'il le soit absolument ; mais le point vivant ne découvre aucune inertie, & l'homme âgé de peu de semaines, se meut évidemment ; on distingue promptement dans le poulet les yeux & les lobes du cerveau. 2°. Rien ne peut détruire l'existence des vers de l'homme & des quadrupedes, vus par tous ceux qui ont voulu voir. 3°. Bergerus repart que la matrice est un creux immense pour de si petits vers, & que parmi une si grande multitude, un seul atteint le but de la nature. Mais l'intérieur n'est pas si immense qu'il ne puisse être parcouru en quarante minutes dans le chien, & en seize dans la femme ; &, suivant les observations de Ruysch, la semence entre dans les trompes mêmes, & de-là n'a pas loin pour aller se rendre à l'ovaire.

Mais pourquoi (c'est toujours le même Auteur qui parle) le mâle ne féconde-t-il qu'un seul œuf à la fois ? C'est qu'il n'y en a qu'un de mûr, & qui soit en état de recevoir cette fécondité. Cela est confirmé par la vue ; car ils ne sont pas tous de la même grosseur, & ordinairement dans la femme on en voit un seul éminent, prêt à tomber, & qui ne tient presque qu'à un fil. Pourquoi n'y a-t-il qu'un seul ver qui entre dans ce fruit mûr, car l'espace que l'œuf a quitté, est assez grand pour en contenir un grand nombre ? C'est ce que Boërhaave, Graaf, & leurs sectateurs ont fort bien remarqué. Et Vallisnieri a tort de prétendre que l'œuf est invisible, & ne peut contenir qu'un seul ver. J'aimerois mieux ne rien dire que de répondre aussi mal, d'autant plus que la structure des œufs de la femme n'est point

encore aſſez connue. Et je veux qu'un grand nombre d'animalcules ſe campent dans l'œuf : celui-là ſeul peut-être prendra racine, & vigueur, & croiſſance, dont l'ombilic inviſible ſe préſente à l'œuf, c'eſt-à-dire, à ſes filets inviſibles, flottans en-dedans, & propres à former un cordon.

Rien ne répugne qu'il n'y ait pas plus de trois de ces filamens dans l'œuf, & que les arteres du ver ſéminal répondent aux veines de l'œuf, & les veines aux arteres.

Si on en croit l'analogie du poulet, la queue de l'animalcule eſt l'épine du dos; les membres y ſont inviſibles, ou cachés, comme dans l'œuf de poule couvé.

Les œufs de tous les animaux ſont preſque de la même groſſeur, & dans les graines des plantes on ne trouve aucune proportion à leur ſtature. On n'en trouve encore aucune dans les animaux naiſſans, dans le fœtus de l'éléphant, du crocodile, &c.

Il eſt fort rare de voir, ſi jamais on l'a vu, un œuf récemment fécondé; & il n'a été vu que long-tems après ſa mort, ſelon Valliſnieri.

Il ne faut pas chercher d'analogie entre le ver ſéminal & le cul de la mouche, qui eſt déja un œuf fécondé par le ſperme du mâle.

Bergerus & Andry remarquent fort bien que les vers de la bile, du ſang, paroiſſent dans l'état de corruption & dans les maladies qui ſont périr les vers ſéminaux, & que par conſéquent ils ſont fort différens les uns des autres. Les bons Obſervateurs n'ont jamais vu de ver dans le ſang; ils ont au contraire découvert la fraude des Charlatans qui faiſoient croire au public que le ſang en étoit rempli.

La liqueur des proſtates des femmes peut fort bien avoir reçu quelque partie du ſperme viril, & en pareille matiere on ne doit pas compter ni exiger qu'une femme ſoit de bonne foi.

Il n'eſt pas certain que la moëlle de l'épine ſe trouve avant l'incubation; on ne la voit pas au centre de l'œuf, s'il n'eſt fécondé.

Enfin je ne réponds pas aux objections de Maître Jan; elles ſont ſi foibles qu'elles tombent d'elles-mêmes.

Examinez les grenouilles en plein midi au beau jour du printems, vous les verrez occupées au grand œuvre de la

génération. Un mucilage indissoluble flotte sur les eaux; il est formé, non par le sperme, mais par les œufs des grenouilles. On y observe une infinité de petits points noirs. Mettez un peu de ce mucilage sur un morceau de verre, exposez-le au soleil, & prenez votre microscope : vous conviendrez que chaque point noir est un œuf, dans lequel il y a une espece de petite anguille oblongue, qui n'a encore aucune partie formée ; mais bientôt sortiront les membres, d'abord postérieurs, ensuite antérieurs : après cela on voit s'alonger une queue, & dans peu de jours c'est un animal quadrupede; tant il est vrai que tout animal n'est qu'un poisson dans son origine : ce qui est vrai des vers & des papillons. D'où il paroît que c'est le mâle qui produit, & la femelle qui reçoit & nourrit le fœtus. Cela est vrai des poules mêmes. La coque de l'œuf a des pores, au travers desquels s'insinuent quelques vapeurs de la mere, qui augmentent tellement l'embryon, que le poulet formé pese plus que tout l'œuf dont il est formé, selon l'expérience de Bellini. Mais pourquoi les petits vers ne croissent-ils pas au-dedans des mâles ? Ceux qui font d'aussi folles demandes, supposent que la nature nous est connue. Je les prie à mon tour de me dire pourquoi l'hyver ne fait pas périr les œufs des chenilles. Dans toute la nature, les semences ne mûrissent qu'en certain tems, & le fœtus n'est qu'un fruit. Dans les plantes, la graine tombe a l'approche de l'hyver. Cachée dans le sein de la terre durant quelque mois, elle reproduit l'année suivante.

Voilà ce que M. Delametrie dit sur les animalcules ; mais cette hypothese ne nous paroîtra jamais satisfaisante, quoiqu'embrassée par de grands hommes. L'incertitude sur l'existence de ces animalcules, ainsi que sur leur nature, incertitude qui paroît par la différence des descriptions que les Observateurs mêmes en donnent, l'ignorance où l'on est sur leur origine & sur la maniere dont ils vivent, &c. sont des raisons bien plausibles pour nier leur existence. Ces animaux se forment-ils dans nous, & quel principe primitif désignera-t-on pour cela ? Sont-ils existans dans le monde, & entrent-ils avec l'air ou les alimens dans les parties qui nous composent ? Mais pourquoi dans ce cas ne vont-ils pas tout de suite se loger dans des œufs de toutes

les femmes, & produire un grand nombre de conceptions virginales ? D'ailleurs ont-ils seuls la prérogative de vivre depuis la création du monde ? Et si l'on dit qu'ils se reproduisent pour ensuite périr, comment expliquer cette génération entre eux ? Enfin les suppose-t-on immortels & fixés à un certain nombre ? Mais ne s'ensuivra-t-il pas alors que les hommes seroient fixés à la consommation du nombre de ces animalcules ? ce qui répugne.

Passons au systême de M. de Buffon, systême ingénieux & qui découvre dans son Auteur un grand fond de lumiere. Nous verrons avec quelle solidité il est combattu par M. Haller.

Il y a, dit M. de Buffon, dans la nature une matiere qui sert à la nutrition & au développement de tout ce qui vit ou végete. Cette matiere opere la nutrition & le développement, en s'assimilant à chaque partie du corps de l'animal ou du végétal, & en pénétrant intimément la forme de ces parties, que j'ai appellée le *moule intérieur*. Lorsque cette matiere nutritive est plus abondante qu'il ne faut pour nourrir & développer le corps animal ou végétal, elle est renvoyée de toutes les parties du corps dans un ou dans plusieurs réservoirs, sous la forme d'une liqueur. Cette liqueur contient toutes les molécules analogues au corps de l'animal,& par conséquent tout ce qui est nécessaire à la reproduction d'un petit être entierement semblable au premier.

Lorsque cette matiere nutritive & productive, qui est universellement répandue, a passé par le moule intérieur de l'animal ou du végétal, & qu'elle trouve une matrice convenable, elle produit un animal ou un végétal de même espece ; mais lorsqu'elle ne se trouve pas dans une matrice convenable, elle produit des êtres organisés, différens des animaux & des végétaux, comme les corps mouvans & végétans que l'on voit dans les liqueurs séminales des animaux, dans les infusions des germes des plantes, &c.

Cette matiere productive est composée de particules organiques toujours actives, dont le mouvement & l'action sont fixés par les parties brutes de la matiere en général, & particulierement par les particules huileuses & salines : mais dès qu'on les dégage de cette matiere étrangere, elles reprennent leur action, & produisent différentes especes de

végétations & d'autres êtres animés qui se meuvent progressivement.

On peut voir au microscope les effets de cette matiere productive dans les liqueurs séminales des animaux de l'un & de l'autre sexe. La semence des femelles vivipares est filtrée par les corps glanduleux qui croissent sur leurs testicules, & ces corps glanduleux contiennent une assez bonne quantité de cette semence dans leur cavité intérieure. Les femelles ovipares ont, aussi-bien que les femelles vivipares, une liqueur séminale. Cette liqueur séminale des femelles ovipares est encore plus active que celle des femelles vivipares. Cette semence de la femelle est en général semblable à celle du mâle : elles se décomposent de la même façon ; elles contiennent des corps organiques semblables, & elles offrent également tous les mêmes phénomenes.

Toutes les substances animales ou végétales renferment une grande quantité de cette matiere organique & productive. Il ne faut, pour le reconnoître, que séparer les parties brutes, dans lesquelles les particules actives de cette matiere sont engagées ; & cela se fait en mettant ces substances animales ou végétales infuser dans de l'eau. Les sels se fondent, les huiles se séparent, & les parties organiques se montrent en se mettant en mouvement. Elles sont en plus grande abondance dans les liqueurs animales que dans toutes les autres substances animales, ou plutôt elles y sont dans leur état de développement & d'évidence : au lieu que dans la chair elles sont engagées & retenues par les parties brutes, & il faut les en séparer par l'infusion. Dans les premiers tems de cette infusion, lorsque la chair n'est encore que légerement dissoute, on voit cette matiere organique sous la forme de corps mouvans, qui sont presqu'aussi gros que ceux des liqueurs séminales. Mais à mesure que la décomposition augmente, ces parties organiques diminuent de grosseur & augmentent en mouvement ; & quand la chair est entierement décomposée ou corrompue par une longue infusion dans l'eau, ces mêmes parties organiques sont d'une petitesse extrême, & dans un mouvement d'une rapidité infinie. C'est alors que cette matiere peut devenir poison, comme celui de la dent de la vipere, ou de la farine corrompue du bled ergoté.

Lorſque cette matiere organique & productive ſe trouve raſſemblée en grande quantité en quelques parties de l'animal, où elle eſt obligée de ſéjourner, elle y forme des êtres vivans, que nous avons toujours regardés comme des animaux; le tœnia, les aſcarides, tous les vers qu'on trouve dans les veines, dans le foie, &c. tous ceux qu'on tire des plaies, la plupart de ceux qui ſe forment dans les chairs corrompues, dans le pus, n'ont pas d'autre origine. Les anguilles de la colle de farine, celles du vinaigre, tous les prétendus animaux micoſcropiques, ne ſont que des formes différentes, que prend d'elle-même, & ſuivant les circonſtances, cette matiere toujours active, & qui ne tend qu'à l'organiſation. Elle ſe manifeſte d'abord ſous la forme d'une végétation, on la voit former des filamens qui croiſſent & s'étendent comme une plante qui végéte : enſuite les extrémités & les nœuds de la végétation ſe gonflent, ſe bourſouflent & crevent bientôt pour donner paſſage à une multitude de corps en mouvement qui paroiſſent être des animaux. Le fœtus lui-même, dans ſes premiers tems, ne fait que végéter.

Les matieres ſaines ne fourniſſent des molécules en mouvement qu'après un tems aſſez conſidérable ; mais plus ces matieres ſont corrompues, décompoſées ou exaltées, comme le pus, le bled ergoté, le miel, les liqueurs ſéminales, &c. plus ces corps en mouvement ſe manifeſtent promptement. Ils ſont tous développés dans les liqueurs ſéminales : il ne faut que quelques heures d'infuſion pour les voir dans le pus, dans le bled ergoté, & dans le miel.

Il exiſte donc une matiere organique animée, univerſellement répandue dans toutes les ſubſtances animales ou végétales, qui ſert également à leur nutrition, à leur développement & à leur reproduction. La nutrition s'opere par la pénétration intime de cette matiere dans toutes les parties du corps de l'animal ou du végétal. Le développement n'eſt qu'une eſpece de nutrition plus étendue, qui ſe fait & s'opere tant que les parties ont aſſez de ductilité pour ſe gonfler & s'étendre ; & la reproduction ne ſe fait que par la même matiere devenue ſurabondante au corps de l'animal ou du végétal. Chaque partie du corps de l'un ou de l'autre renvoie les molécules organiques qu'elle ne peut plus ad-

mettre : ces molécules font abfolument analogues à chaque partie dont elles font renvoyées, puifqu'elles étoient deftinées à nourrir cette partie. Dès-lors, quand toutes les molécules renvoyées de tout le corps viennent à fe raffembler, elles doivent former un petit corps femblable au premier, puifque chaque molécule eft femblable à la partie dont elle a été renvoyée. C'eft ainfi que fe fait la production dans toutes les efpeces, comme les arbres, les plantes, les polypes, les pucerons, &c. où l'individu tout feul reproduit fon femblable. Et c'eft auffi le premier moyen que la nature emploie pour la reproduction des animaux, qui ont befoin de la communication d'un autre individu pour fe produire : car les liqueurs féminales des deux fexes contiennent toutes les molécules néceffaires à la reproduction ; mais il faut quelque chofe de plus pour que cette reproduction fe faffe. En effet, c'eft le mêlange de ces deux liqueurs en un lieu convenable au développement de ce qui doit en réfulter ; & ce lieu, c'eft la matrice de la femelle. Il n'y a donc point de germes préexiftans, point de germes contenus à l'infini les uns dans les autres : mais il y a une matiere organique toujours active, toujours prête à fe mouler, à s'affimiler & à produire des êtres femblables à ceux qui la reçoivent. Les efpeces d'animaux & de végétaux ne peuvent donc jamais s'épuifer d'elles-mêmes : tant qu'il fubfiftera des individus, l'efpece fera toujours toute neuve : elle l'eft autant aujourd'hui qu'elle l'étoit il y a trois mille ans : toutes fubfifteront d'elles-mêmes, tant qu'elles ne feront pas anéanties par la volonté du Créateur.

C'eft-là le fyftême de M. de Buffon ; voyons comment M. Haller le combat dans une préface allemande qui eft à la tête du fecond volume de la traduction allemande de l'ouvrage de M. de Buffon. L'opinion, dit-il, de M. de Buffon, quant au découlement de la liqueur féminale de toutes les parties du corps, a beaucoup de reffemblance avec l'ancienne doctrine d'Hyppocrate, mais elle a quelque chofe de particulier, & elle s'éloigne très-fort de l'opinion généralement reçue du développement quant à cette matiere organifée, qui eft également propre à devenir homme, animal ou plante. Ce fentiment tire fans contredit fa plus grande probabilité de la conformité univerfelle de toute la

nature. Les loix de la péſanteur, de l'attraction & de l'élaſticité, dont la domination s'étend infiniment loin, ſemblent prouver dans la nature un grand penchant à gouverner pluſieurs corps par les mêmes forces, & à produire pluſieurs effets par les mêmes loix. On découvre aiſément les traces d'un Eſprit Créateur dans cet art de produire par les mêmes cauſes des effets ſi différens, ſi contradictoires & ſi compliqués ; & l'on trouve dans cette ſageſſe œconome des preuves d'une même Divinité, qui gouverne tout, qui dans toutes ſes actions choiſit toujours les moyens les plus courts, & qui n'eſt jamais aſſez prodigue pour employer deux loix, là où une ſeule peut ſuffire.

La formation la plus ſimple que nous connoiſſons, c'eſt celle des ſels, dont la ſtructure reſſemble à celle des criſtaux. Dans une ſolution de ſel expoſée au frais, il ſe ſépare de l'eau, malgré ſon uniformité apparente, une multitude de particules anguleuſes qui, ſelon la diverſité des ſels, forment des criſtaux triangulaires, quadrangulaires & à pluſieurs angles. Ces criſtaux forment par leur attachement mutuel, & par leur cohérence, différentes eſpeces de corps réguliers. Tout le monde connoît les particules cubiques du ſel commun & du ſucre, les pointes triangulaires du nitre & du criſtal. Les grandes maſſes de criſtal de roche, dont j'ai vu moi-même des morceaux qui peſoient juſqu'à ſept quintaux, & les criſtalliſations preſque inviſibles des ſels, ſont compoſées de particules entierement ſemblables, & entre elles & à la maſſe qui en réſulte. L'homéomerie d'Anaxagore regne d'une façon évidente dans cette partie de la nature, & l'on y voit des particules former un tout, dont la formation eſt conſtante & réguliere, ſans que le moindre ſoupçon de ſemence ou de germe s'y puiſſe gliſſer. Des ſels aux flocons de neige, aux arbres de Diane, aux pannaches de la glace, s'étend ſans interruption une chaîne d'organiſations, qui ſans aucun autre art, ſont produites par la ſeule force de l'attraction. La diſtance ſeroit-elle ſi grande de-là juſqu'à la conſerve, qui tantôt petite & tantôt grande, tantôt avec des nœuds, tantôt ſans nœuds, ſelon que le mouvement de l'eau eſt plus ou moins grande, ſe forme ſous nos yeux d'une écume verte? & n'y a-t-il pas une grande affinité entre cette plante, la plus ſimple de toutes, & le genre des champignons, &

de-là avec tout le regne des végétaux ? Y auroit-il si loin de ces organisations dont nous venons de parler, & qui sont privées de toute connoissance, jusqu'aux animaux les plus simples, dont toutes les parties ne sont qu'une glu semblable & uniforme, dans l'écume d'une eau croupie ; ou qui se recomplettent sous les ciseaux du naturaliste, d'une colle gluante & humide, dans laquelle ils se refondent peu de tems après ? Où finit le regne des loix générales, où est le point qui termine leur puissance à former, & au-delà duquel elles deviennent stériles ?

Les considérations que nous venons de faire doivent uniquement nous préparer a trouver moins paradoxe la doctrine de M. de Buffon. Mais voyons ce que ces expériences lui prouvent. Messieurs de Buffon, d'Aubenton & Needham ont remarqué bien des fois, avec des yeux sçavans, que le bled bouilli pousse un lait qui se gonfle en forme de cornes & de pointes, qui se fend aux extrémités, & qui laisse sortir par ces fentes des petits corps mobiles, de figure ovale, & entierement semblables aux autres animaux microscopiques. Ces corps ne sont pas la production de quelques moucherons invisibles : l'eau bouillante, qui est un poison mortel pour tous les animaux, pour leurs œufs & leurs germes, n'arrête pas cette force productive.

Ici M. Needham fournit un chaînon de la grande chaîne du regne des végétaux : & bientôt après, M. de Buffon va le lier à un autre, qu'il tire du regne des animaux. On remarque avec le secours du microscope dans la semence de toutes sortes d'animaux des filets noués, des nœuds desquels on voit sortir des globules en mouvement qui nagent dans la semence, & qui ont une ressemblance très-distincte avec les globules mouvans qui tirent leur origine de la farine du bled. Ici les empires des animaux & des végétaux, la force générative & la force végétative se trouvent liées.

La vie est un dégré plus haut que la végétation, & celle-ci un dégré plus haut que la cristalisation. Une chaîne d'organisations s'étend sans interruption depuis l'organisation d'un Alexandre jusqu'à celle d'un flocon de neige.

Je ne crois pas que l'on m'accuse de partialité dans l'exposition de la doctrine & des principes de M. de Buffon. Je m'en vais donc continuer de mettre ses sentimens au jour.

Les animaux ſpermatiques de Ham ou de Hartſoeker, que tout le monde connoît, & que l'on attribue ordinairement à Louvenoek, parce que c'eſt lui qui les a examinés dans le plus grand nombre d'animaux, & qui les a décrits avec le plus de ſoin, ne ſont que des animaux. A bien dire, ſelon M. de Buffon, ce ſont des parties organiſées de la matiere productive, & on les voit ſortir des nœuds des filets de la ſemence. Il changent de figure. Au lieu de croître, ils diminuent de volume; ils ſe débarraſſent peu-à-peu de leurs queues, qui ne leur appartiennent pas eſſentiellement, & ils ne peuvent pas être des animaux, puiſqu'on les trouve dans l'infuſion de chair rôtie, où la chaleur n'auroit pas manqué de détruire tout les germes de vie qui y auroient été contenus. Enfin, ils ne ſont pas propres aux animaux mâles; on les remarque auſſi, quoiqu'en plus petit nombre, dans le ſuc des corps glanduleux, qui ſe trouvent dans les ovaires des femelles. Chacun des deux ſexes a donc ſa ſemence, & dans cette ſemence des particules organiſées en mouvement, qui par leur union produiſent le fœtus. Ici M. de Buffon s'approche de l'opinion des anciens, qui a ſubſiſté juſqu'au tems de Stenon.

Ces particules ſont entierement ſemblables à toutes les particules du pere & de la mere : elles en ont pris la figure, pour avoir été logées dans leurs intervalles. La nature, cette artiſte experte, les a ſéparées des parties brutes & organiſées des ſucs de l'homme, & leur a imprimé l'image de toutes les parties du corps du pere. C'eſt de-là que naît la reſſemblance des enfans avec leurs parens, le mêlange des traits du pere avec ceux de la mere dans leurs deſcendans, les taches des animaux dont le pere & la mere ſont de différentes couleurs; enfin une quantité de queſtions, qui ſont preſque ſans ſolution dans le ſyſtême du développement, trouvent ici leur réponſe. Si l'on demande de qu'elle maniere ces particules peuvent recevoir la ſtructure intérieure du corps du pere, pendant qu'elles ne devroient, à proprement parler, repréſenter que des vaiſſeaux creux; M. de Buffon répond que nous ne connoiſſons pas toutes les forces de la nature; qu'elle s'étoit réſervée, à l'excluſion de ſes diſciples, les hommes, l'art de façonner continuellement des machines qui exprimaſſent exactement la forme intérieure du moule.

Ce

Ce que j'ai dit jusqu'à présent suffit pour mon but. J'ai assez laissé parler M. de Buffon : il est tems que je pense à mon Lecteur.

Je ne doute nullement que M. de Buffon ne mérite le prix qu'on doit à tous ceux qui ont élevé la vérité sur les débris d'une erreur généralement reçue. Par ses expériences, aussi-bien que par celles de M. Needham ; il paroît être incontestablement prouvé que les animaux spermatiques ne sont pas une propriété affectée à l'homme ; mais qu'ils sont un genre commun de certaines machines qui se trouvent dans la substance de toutes sortes d'animaux & de végétaux placés sous de certaines circonstances. Il est vrai qu'un homme très-versé dans l'usage des microscopes, & qui a toujours remarqué tous les signes de vie dans les hotes de la liqueur séminale, me confirme dans l'idée que ces machines pourroient bien être de vrais animaux. M. Needham lui-même s'éloigne ici de son ami ; & accorde aux animaux spermatiques les privileges de la vie & du mouvement spontané.

Mais ne seroit-il pas possible que ces vers ne fussent autre chose que des insectes qui naissent dans tous les sucs pourris ? & ne les trouve-t-on pas en grande quantité dans la liqueur séminale, précisément parce que les vésicules de la liqueur séminale, & le voisinage des gros intestins, sont la situation la plus propre à la pourriture ? Et cette odeur volatile alcaline que rendent toutes les choses pourries, ne la trouve-t-on pas dans la semence de la plupart des animaux ? Seroit-il bien probable que ces vers eussent jamais existé dans le corps du pere & de la mere en qualité de particules organisées ? C'est ici qu'il m'est impossible de déférer au sentiment de M. de Buffon, & les droits éternels de la vérité me font abandonner son opinion. Une foule d'objections qui se présentent à la fois à mon esprit, se disputent le rang.

Je commencerai par les moules intérieurs. Qui est-ce qui peut se représenter quelque chose de semblable ? Est-il possible que d'une matiere tenace la nature puisse produire un être infiniment petit, parfaitement semblable au pere, & dont le sang, par exemple, surpassât infiniment en délicatesse celui qui coule dans les veines du pere ? Cette matiere est-elle susceptible d'une autre forme que de celle qu'elle

prend de l'interſtice des parties nutritives entre leſquelles elle s'eſt trouvée, & dont ſelon M. de Buffon, ſa propre abondance l'a chaſſée ? Sont-ce ces interſtices élémentaires qui conſtituent la forme perſonnelle de l'homme ? Eſt-ce de-là que celui-ci tient ſon grand nez, & l'autre ſa grande bouche. Mais peut-être ces objections, & quelques autres qu'on a faites à M. de Buffon, n'ont-elles pas aſſez de force: auſſi ne m'arrêterai-je pas à les développer. J'aime mieux nier tout court à M. de Buffon que les enfans reſſemblent à leurs peres. Si je prouve ce point, les enfans ne ſeront donc plus des images de leurs peres, le reſte de l'édifice tombera de lui-même.

Omettons que ſur les exemples qu'on peut alléguer d'enfans qui ont reſſemblé à leurs peres, il y en a toujours un plus grand nombre qui n'ont eu ni traits, ni reſſemblance avec leurs peres : je vais plus loin dans mes idées. Il n'y a point d'homme, qui par la ſtructure intérieure de ſon corps reſſemble à un autre, & par conſéquent point d'enfant qui reſſemble à ſon pere.

C'eſt l'Anatomie qui m'a inſtruit d'une vérité ſi fâcheuſe, qui n'a que trop multiplié mes travaux. Si les hommes ſe reſſembloient, on n'auroit beſoin que d'une ſeule deſcription & d'une ſeule repréſentation des arteres de la main, par exemple : ſi une fois ces deſſeins reſſembloient à l'original, ce ſeroit pour toujours. Mais la nature eſt bien éloignée d'une uniformité auſſi avantageuſe ; il n'y a jamais eu deux hommes dont tous les nerfs, toutes les arteres, toutes les veines, & même tous les muſcles & les os n'ayent été infiniment différens. Après avoir fait cinquante deſcriptions des arteres du bras, de la tête ou du cœur, je les ai trouvées toutes les cinquante fois entierement différentes. Le travail le plus ennuyant du monde eſt aſſurément celui de réduire les arteres à une énumération générale & uniforme. Cette variété régne dans toute la nature : jamais plante n'a été ſemblable à celle dont elle a été la graine, ce qui cependant, ſelon M. de Buffon, devroit parfaitement avoir lieu, puiſqu'il n'y a point ici de mêlange des liqueurs ſéminales du mâle & de la femelle, dont l'une eût pu troubler la ſtructure de l'autre.

Cette variété eſt beaucoup plus grande qu'on n'a coutume de croire dans la façon ordinaire d'enſeigner l'Anatomie.

Elle est sur-tout si grande & si infinie dans les nerfs & dans les veines, qu'il est presque impossible d'en faire une description; & l'on seroit presque tenté de croire que la nature, dans la formation des animaux, non-seulement n'a point eu de modele, mais même qu'elle travaille sans plan : ce qui, à la vérité, seroit pousser le doute trop loin. Non-seulement il y a une différence constante dans la grandeur des branches, dans leur angles, dans leurs situations, dans leurs divisions, dans les places des valvules, dans les extrémités des petits rameaux; mais le nombre même des parties est différent dans chaque individu. Les grandes branches varient souvent, les médiocres toujours, & dans les petites cette variété s'étend constamment sur les deux côtés égaux du même corps. L'enfant n'est donc pas l'image de son pere : s'il l'étoit, pourroit-il avoir des parties dont son pere est privé ? Il est constant chez les Anatomistes que mille & mille millions de vaisseaux se trouvent encore dans le fœtus qui ne sont plus dans les personnes adultes & nubiles. Le fœtus a deux arteres ombilicales, une veine du même nom, un ouraque, un timus, un trou ovale, & quantité d'autres parties dont son pere est privé : il a un double rang de dents, pendant que son pere n'en a qu'un simple.

Mais l'Anatomie n'est pas une lumiere qui brille pour tout le monde : allumons donc le flambeau de la nature, qui jette des rayons jusques sur les yeux les moins sçavans. Considérons un Hottentot qui n'a plus qu'un testicule, un Suisse auquel, pour les descentes si communes dans ce peuple laborieux, l'on a coupé dans la jeunesse l'un des testicules : cela s'est fait long-tems avant le tems que, selon M. de Buffon même, les particules abondantes soient renvoyées pour former une liqueur séminale. Mais cet Hottentot, ce Suisse engendre des enfans, qui ne sont privés d'aucunes parties, & qui ont les deux testicules. Un homme qui a perdu une main, une jambe, un œil, ne laisse pas d'engendrer des enfans accomplis. Si M. de Buffon étoit tenté d'attribuer à la mere cette main & cet œil de l'enfant, qui manquent au pere; du moins le testicule seroit hors du pouvoir de la mere, & il ne resteroit plus rien à M. de Buffon, que d'avoir recours à un adultere universel chez toutes ces nations : accusation trop dure & trop peu vraisemblable.

Ne voit-on pas tous les jours que des chiennes bien enfermées avec un ſeul mâle, & qui ſont auſſi-bien que lui privées d'oreilles, font des petits avec des oreilles complettes ? Voit-on que les jeunes poulains manquent de dents inciſives, que la jument, auſſi-bien que l'étalon, ont perdu long-tems avant l'accouplement.

Après cet exemple je n'ai pas beſoin de remarquer que des peres boiteux, difformes & défigurés, engendrent des enfans ſains, dont l'épine du dos n'a pas la moindre reſſemblance avec celle des peres. Le premier exemple a beaucoup plus de force, & nous diſpenſe d'en alléguer d'autres.

L'enfant n'eſt donc pas l'image de ſon pere, de même que la plante ne l'eſt pas de celle qui a fourni ſa graine : il en différe entierement dans toute ſa ſtructure intérieure, & très-ſouvent dans toutes les parties groſſieres, & il eſt toujours plus riche que le pere pour le nombre de ſes organes.

La ſeconde difficulté n'eſt pas moins grande que la premiere, & je ne ſuis pas moins curieux de ſçavoir comment l'ingénieux Auteur la réſoudra. Quand même nous ſuppoſerions pour un moment que les images des interſtices, des yeux, des oreilles, puiſſent s'aſſembler dans la liqueur ſéminale ; quand même nous ſuppoſerions qu'ils y conſervent la reſſemblance du corps, dont ils tiennent leur origine : nous verrions cependant ces particules organiſées nager ſans ordre dans la liqueur ſéminale ; & Monſieur de Buffon n'a point encore fait connoître la cauſe qui les met en ordre, qui joint les particules de l'œil du pere avec les particules de l'œil de la mere, les droites avec les droites, & celles du côté gauche avec celles du côté gauche, qui place les particules de l'oreille en leur lieu & dans leur diſtance convenable, qui meſure avec exactitude la ſituation & la proportion de toutes les parties, qui ajuſte mille & mille moitiées ſéparées d'arteres pour en faire un canal complet, qui ſe continue ſelon la longueur du corps ; en un mot, qui ordonne le corps humain de façon que jamais un œil s'aille attacher au genou, qu'une oreille ne puiſſe ſe coller à la main, & qu'un doigt du pied n'aille jamais s'égarer au col, qu'un doigt de la main ne ſe place jamais au bout du pied, comme il arrive dans la criſtalliſation des ſels, où l'on trouve à tout moment des pointes, tantôt ſemblables & tantôt différentes, ſouvent informes, & dans un ordre

renversé. Je ne sçaurois m'imaginer qu'il puisse y avoir entre les particules organisées de la liqueur séminale une différence, une forme qui les distingue les unes des autres, & qui sépare les élémens du pied des élémens de l'œil ; & quand même je supposerois que des veines & des nerfs microscropiques nageassent dans la liqueur séminale, je ne trouverois cependant point de force dans la nature qui pût joindre, selon un plan tracé de toute éternité, les parties séparées du corps, ces mille & mille millions de veines, de nerfs, de fibres & d'os. Il me semble que M. de Buffon a tout-à-fait passé par-dessus cette grande difficulté ; semblable à Timante, qui au lieu de peindre la douleur d'Agamemnon, crut s'excuser en lui couvrant le visage d'un voile. M. de Buffon a besoin ici d'une force, qui ait des yeux, qui fasse un choix, qui se propose un but, qui contre les loix d'une combinaison aveugle, amene toutes les fois, & immanquablement, le même coup. Car la plupart des animaux conçoivent dans le premier accouplement, & font toujours des animaux réguliers, en comparaison desquels le nombre des monstres est si rare, qu'il s'évanouit quand on l'examine selon les régles du calcul. Je souhaiterois que M. de Buffon me fît l'honneur de lire & de résoudre cette objection qui assurément m'a accablé. Il y a des esprits qui, semblables aux Héros de Virgile, enlevent des poids que plusieurs hommes d'une force ordinaire ne sçauroient ébranler.

Il me reste encore un doute qui ne me paroît pas moins important, & dont je laisse l'examen au Lecteur.

M. de Buffon n'hésite pas un moment à supposer dans les femelles la liqueur séminale : la moitié de son édifice est bâtie sur ce fondement, & dans son systême il ne peut absolument pas s'en passer, puisque sans un suc séminal femelle, les particules organisées de la liqueur séminale du pere, ne pourroient jamais produire que des enfans mâles. Mais je ne trouve pas la moindre preuve de l'existence de cette liqueur séminale ; je ne trouve rien qui puisse me convaincre que le beau sexe en jouisse, ni qu'il en répande & qu'il la mêle avec celle de l'homme. Posons en fait que l'humeur des corps glanduleux soit remplie de particules mouvantes, elle n'aura rien qui ne se trouve aussi-bien dans les autres sucs humains : le bouillon même de la viande en a de pareilles. Mais c'est

de ces corps glanduleux mêmes que je vais tirer un argument contre M. de Buffon.

Les testicules du mâle lui sont propres depuis sa premiere jeunesse : ils sont parvenus à leur degré de maturité quand il s'accouple, & le suc prolifique que le mâle répand pour le grand ouvrage de la génération, tire son origine des testicules, qui depuis long-tems ont été préparés pour le fournir.

Mais les femelles, & sur-tout la femme, n'ont point de corps glanduleux : toutes les femmes qui sont mortes sans concevoir n'en ont jamais eu. Dans le tems qu'une jeune beauté saine & nubile a conçu, elle se trouve encore entierement privée de l'instrument de la prétendue liqueur séminale : où prendra-t-elle donc la liqueur séminale elle-même ! C'est ici où M. de Buffon commet une faute contre l'Anatomie, que nous lui pardonnerons volontiers. Nous devons lui être redevables d'être parvenu à un si grand sçavoir, malgré le tems qu'il a employé au service militaire, plutôt que d'accuser ses lumieres dans des arts qui étoient si fort au-dessous de ses occupations ; mais les droits de la vérité sont invariables, quoique la faute de celui qui les viole soit plus ou moins grande, selon qu'il a eu plus ou moins d'occasion & de facilité pour s'instruire. Ce sont les animaux qui engendrent fort vîte & à de petits intervalles, qui ont fait croire a M. de Buffon que toutes les femelles qui sont propres à la génération ont des corps glanduleux, & par conséquent des liqueurs séminales & des particules organisées : mais il est incontestable que ces corps glanduleux ne sont pas la cause de la fécondation, ils en sont la suite : ils ne naissent dans la femme qu'après la conception, & ils ne se conservent qu'un certain tems après l'accouchement pour disparoître peu-à-peu, & pour ne jamais être réparés par d'autres corps glanduleux semblables, à moins que la femme ne conçoive de nouveau.

Les femmes qui ne viennent que de recevoir les embrassemens des hommes, n'ayant donc point de corps glanduleux, il est constant qu'elles n'ont eu aucune liqueur séminale quand elles ont conçu : & le systême de M. de Buffon tombe de ce côté sans pouvoir se relever. Il seroit inutile de nier les faits, ou d'appeller au secours de M. de Buffon quelques expériences mal faites sur les corps glanduleux. J'ai ouvert sans préjugé

& ſans vue particuliere cent & cent femmes, tant vieilles que jeunes : je ne crois pas avoir trouvé les corps glanduleux au delà de dix fois, & toujours dans des femmes groſſes diſſéquées dans cet état, ou bientôt après l'accouchement.

D'autres circonſtances, & particulierement l'inſenſibilité de pluſieurs femmes & de pluſieurs animaux femelles qui conçoivent, s'oppoſent au ſentiment de ceux qui croyent que toutes les femmes, mêmes celles qui ne ſont pas extraordinairement laſcives, répandent un ſuc prolifique dans l'acte de la génération. Quand elles en répandent, il eſt ſûr qu'il n'entre pas dans la matrice, & par conſéquent qu'il ne ſert point à la génération.

Car d'où viendroit à la matrice cette liqueur ſéminale ? qui l'a vue, & qui a jamais trouvé dans le corps de la femme quelque choſe qui reſſemble à la matiere ſéminale de l'homme ? N'eſt-il pas vrai que l'odeur de cette derniere pénetre la chair même des animaux mâles, pendant que celles des femmes eſt douce & ſans exhalaiſons déſagréables.

Je remarque ici en paſſant que M. de Buffon ne s'eſt pas ſervi d'un trop bon conducteur dans l'Anatomie du ſexe féminin. Il nie l'exiſtence de la marque membraneuſe de la chaſteté corporelle. Cette marque cependant exiſte réellement, elle ne manque que quand une action oppoſée à la pureté l'a enlevée. Je l'ai toujours trouvée dans les enfans & dans les filles adultes de tout âge & de toute condition. La nature ne badine jamais, & il n'eſt pas à préſumer qu'il faille enviſager comme un privilege attaché à nos climats froids le gage infaillible qu'elle nous y donne de la chaſteté de nos belles.

Nous venons de voir de quelle maniere M. Haller a combattu le ſyſtême de M. de Buffon ; il eſt tems de paſſer à une autre hypotheſe.

On a penſé que la femme, par le méchaniſme de la reſpiration, avale des matieres contenues dans l'air, & propres à être fécondées par la ſemence, lorſque le torrent de la circulation les a conduites dans l'ovaire. Mais ce ſyſtême paroît de lui-même aſſez ridicule pour que nous ne perdions pas du tems à le réfuter. Il faut avouer que ſur ce point de Phyſiologie nos lumieres ſont bien bornées. Qu'on admette les animaux ſpermatiques, les œufs, les

molécules organiques, les globules électriques d'un novateur, le concours des semences de l'un & l'autre sexe ; on trouvera par-tout des difficultés insurmontables, des objections qui manqueront de solution satisfaisante, en un mot, des épines qu'il sera impossible d'émousser. Ne nous arrêtons donc pas davantage à ces hypotheses, contentons-nous d'examiner ce que la semence produit sur l'ovaire, soit que cet ovaire contienne réellement des œufs, soit qu'il renferme une véritable semence de la femme. De quelque façon que les choses se passent, la route sera à-peu-près la même.

Dans le coït, le vagin par les frottemens qu'excite la verge tendue, entre dans une espece de convulsion qui se communique bientôt à la matrice & aux trompes de fallope. Celles-ci se gonflent & deviennent tendues par l'action des fibres musculeuses qui entrent dans leur composition. La frange de la trompe en s'appliquant à l'ovaire, l'embrasse, & lorsque la semence de l'homme est lancée dans l'uterus, la matrice agitée en pousse une partie dans les trompes ; celles-ci susceptibles de la même agitation, portent à l'ovaire, où elles sont appliquées, la portion de semence qui enfile leur conduit. La matiere séminale frappe d'abord l'œuf qu'elle rencontre le premier, elle donne à sa liqueur glaireuse un mouvement d'effervescence, une espece d'inflammation, qui fait gonfler l'œuf, qui contracte les fibres dont est formé le calice de l'œuf. Celui-ci ainsi fécondé quitte l'ovaire, en rompant peu-à-peu par son gonflement les légers filets qui l'y attachoient ; il est aussi-tôt reçu par la trompe, dont le morceau frangé a resté appliqué à l'ovaire ; & comme cette trompe conserve par la présence de l'œuf ses mouvemens de contraction, elle pousse peu-à-peu ce corps dans l'uterus ; il reste à l'ovaire une légere cicatrice, un petit enfoncement qui laisse connoître que l'œuf a été pris dans cet endroit. Plusieurs cependant ne conviennent pas que cette cicatrice, ou cette petite cavité, soit le signe d'un œuf enlevé. Ils pensent que cette empreinte peut s'observer dans les femmes mêmes, ou dans les filles qui n'ont jamais conçu. M. Petit, dont les talens sont bien connus, est dans ce sentiment, ainsi qu'il le fait connoître à ceux pour qui il ouvre un cours de Physiologie.

Il est prouvé par plusieurs observations curieuses, que l'œuf tient la route que l'on vient de décrire. Il a été possible de trouver le morceau frangé de la trompe appliqué à l'ovaire; on a vu l'œuf même dans son canal : l'expérience confirme que là, comme dans la matrice, il peut croître, se nourrir & grandir. Et si l'œuf une fois fécondé manque d'enfiler la trompe, il peut grossir, mais le fœtus ne sortira que par la perte de la mere; ce qui ne laisse plus douter que la Providence n'ait réservé la trompe pour le passage de l'œuf dans la matrice.

La matrice est donc le lieu dans lequel le fœtus se trouve le plus ordinairement renfermé, dans quelque endroit de cette partie que puisse s'attacher son placenta, qu'on a en effet vu attaché dans différens endroits des parois intérieures de la matrice.

Après la conception, & lorsque l'œuf est descendu dans la matrice, il continue à se gonfler, parce qu'il trouve dans ce viscere une quantité d'humeurs qu'il pompe, qu'il absorbe insensiblement. Lorsqu'il est devenu assez gros pour toucher les parois de l'uterus, il s'y attache par de petits filets qui le fixoient à l'ovaire; ces filets sont de petits vaisseaux qui peuvent pomper les humeurs de la matrice. Celle-ci se contractant de plus en plus, se ferme; & son engorgement, produit par la surabondance des humeurs qui se rendent dans les différentes circonvolutions de ses vaisseaux entortillés, la fait insensiblement augmenrer de volume, pour présenter au sujet qu'elle renferme un logement plus grand. L'œuf, qui jusques-là devoit son gonflement aux humeurs qui avoient pénétré ses petits pores de la maniere que les différens sucs de la rerre pénetrent les semences qu'on y jette; cet œuf, dis-je, croît par la circulation & par les humeurs que le placenta, qui l'attache au fond de la matrice, lui communique. Toutes les parties se développent insensiblement, & deviennent distinctes, ainsi que nous le dirons, après avoir parlé de la stérilité.

Si à chaque copulation il y avoit un œuf fécondé, qui pût prendre les divers accroissemens de l'homme, certainement il seroit inutile de multiplier si souvent les mariages, & l'on se trouveroit prodigieusement surchargé d'une famille trop nombreuse. L'Auteur de la nature y a pourvu, & en

établissant les trompes il a voulu que l'enfant se logeât au fond de la matrice, afin que l'ouverture de la trompe se trouve par cet obstacle, pour ainsi dire, fermée au passage de la semence éjaculée par le mâle. L'enfant contenu dans la matrice empêche donc la semence de féconder un autre œuf, mais ce n'est pas-là la seule cause qui rend nulles beaucoup de copulations. La trompe, dans quelques Sujets, peut se trouver imperforée, & alors il y a une stérilité perpétuelle. Les trompes, étant même perforées, peuvent quelquefois manquer, par quelque cause que ce soit, de cette force contractile, de ce mouvement nécessaire qui les applique à l'ovaire ; & dans cet état elles ne peuvent pas agir sur l'ovaire, ni concourir au grand œuvre de la génération. Il peut arriver que les fibres trop lâches d'une femme de mauvais tempérament ôtent à la matrice & aux autres parties cette force, cette activité nécessaires pour retenir les semences ; & dans ce cas, on conseille les eaux de Forges pour donner du ressort.

Les ovaires se trouvent quelquefois schirreux, stéatomateux, hydatideux ; ils peuvent être détruits, & la fécondation n'a plus lieu. Si l'ovaire est sain, il peut dans quelques femmes être recouvert de membranes trop fortes qui refusent le passage à la matiere séminale ; & dans ce cas, on n'a point de postérité à attendre. Bien des maladies de la matrice, comme le cancer, &c. peuvent être un obstacle à la fécondation. La matrice peut être trop séche, ou arrosée d'un sang trop bouillant ; elle peut être schirreuse, trop comprimée par la graisse de l'épiploon. Si on en croit Hyppocrate, il reste au fond de l'uterus une disposition, triste effet d'un accouchement précoce, qui dans la suite produira d'autres avortemens : ce mal empêche le placenta d'y prendre racine, ou que la matrice ne puisse se dilater. Hyppocrate dit encore que le rhumatisme de la matrice empêche de concevoir. Charleton, qui se sert des mêmes termes, entend des mois pituiteux & des fleurs blanches, des écoulemens de matieres muqueuses, pour lesquelles Boerrhaave ordonne de forts purgatifs, ainsi que la diete dessèchante, la myrrhe, &c. Par une raison contraire il prescrit les bains dans les schirres uterins..

Tout ceci regarde les femmes qui sont stériles, ou par la

mauvaise structure de leurs parties, ou par des causes de maladies ; mais nous en voyons dans le siécle pervers où nous vivons qui ne paroissent stériles que par la diversité des moyens qu'elles emploient pour l'être, ou par l'insensibilité que leur donne le trop fréquent usage des plaisirs : les hommes peuvent aussi de leur côté être quelquefois la cause de la stérilité, ou ralentir la fécondation.

Ils sont sujets aujourd'hui à changer aisément, soit par caprice, ou par passion, soit par des vues d'intérêt. A-t-on deux ou trois enfans, on renonce à un plus grand nombre, sous la spécieuse politique de leur partager un plus grand héritage ; la passion cependant sçait réclamer ses droits ; on l'écoute, avec cette différence qu'on lui dresse un autel dans un terrein qu'il importe peu de fertiliser.

Le pauvre Laboureur lourdement chargé du pésant fardeau de ses grandes miséres, ose à peine parcourir avec rapidité les jardins de Cithere, de crainte que de nouvelles plantations n'augmentent les calamités qui l'accablent.

C'est ainsi que s'opére la dépopulation à la honte du genre humain : c'est ainsi que les campagnes presque désertes soupirent après des mains laborieuses ; tandis que les plaisirs voluptueux dont les Villes abondent donnent aux jeunes gens un air efféminé.

Enfin parmi les causes qui empêchent la fécondation de l'œuf, on peut compter le défaut d'une forte éjaculation de la part de l'homme ; s'il est continuellement épuisé par les plaisirs de Vénus, il peut se faire que sa semence éjaculée sans force, ne puisse pas parvenir jusqu'au fond de la matrice, & alors son effet est nul.

En supposant même la force suffisante dans la matiere éjaculée, il arrive souvent qu'elle n'est pas lancée en droiture vers le museau de tenche, qui est l'ouverture de la matrice ; & alors retenue par les bords, elle ne va plus féconder.

Une femme qui n'a point fait d'enfant avec deux maris vigoureux, en fait quelquefois plusieurs si elle épouse un troisieme homme. Cette observation est si fréquente parmi les animaux & parmi les hommes, qu'il est aisé de conclure que l'homme peut être quelquefois la cause de la stérilité de sa femme. M. Haller prétend que cette cause vient d'un

défaut d'amour ; mais M. Delamétrie n'eſt pas du même ſentiment, parce que l'on voit que les plus fiers étalons ne ſont pas toujours les plus propres à remplir une cavale..

Paracelſe dit qu'on peut faire un homme avec de la ſemence d'homme miſe dans une phiole, & pluſieurs fois diſtillée à la chaleur que peut avoir le fumier de cheval ; il ajoute dans ſon inepte folie que cet homme, qui ne ſera point ſouillé du péché originel, aura l'eſprit auſſi élevé que le corps foible & délicat, qu'il ſera inſtruit de toutes les ſciences & de tous les ſecrets, & que la ſeule quinteſcence de pain pourra le nourrir. Je penſe que le Lecteur n'aura qu'un ſouverain mépris pour de pareilles extravagances. L'homme ne peut pas plus ſe réproduire ſeul qu'une plante ne peut être produite par le mâle ſeul.

Tous les animaux, dit Ariſtote, ſont produits ou d'eux-mêmes, ou d'un œuf, ou de leurs parens. Toute l'antiquité a reçu cette idée. Redi, Valliſnieri, Louvenoeck l'ont refutée. Redi a tâché de démontrer que tous les vers viennent d'autres vers ; que de viandes bien enfermées n'en produiſent jamais ; que ces vers viennent des mouches qui aiment à voler autour des viandes pourries, à s'y attacher & à dépoſer leurs œufs. Mais je ſuppoſe qu'une viande bien fermée ſoit attaquée par les vers, il eſt aiſé d'expliquer le phénomene en diſant que les œufs de ces animaux étoient originairement dans la ſubſtance même de cette viande. L'athmoſphere en eſt chargée, & l'homme, ainſi que les autres animaux, en trouve perpétuellement dans les alimens qu'il prend & dans l'air qu'il reſpire. Une certaine chaleur provenue de la fermentation des parties du cadavre, deviendra favorable pour faire éclore tel ou tel œuf, préférablement à tout autre, ſans qu'on ſoit en droit d'attribuer l'origine de ces animaux à la putréfaction comme cauſe ; on peut ſeulement dire qu'elle en eſt l'occaſion.

Ainſi la chaleur, la putréfaction n'ont point aſſez de ſageſſe pour pouvoir créer la merveilleuſe ſtructure qui brille dans chaque inſecte. Exceptés les polipes & les animaux de même nature, tous les animaux ont des œufs connus, & les polypes mêmes ne naiſſent pas d'eux-mêmes, mais d'un polype pere, ou d'un tronc, ou d'un œuf inconnu. Les poiſſons dépoſent leurs œufs après un très-court accou-

plement. Dans l'espece des limaçons, chacun a les deux sexes. Les vers de terre sont aussi androgynes. Quelquefois on trouve des poissons semblables & des écrévisses.

Ependocles dit que toutes les parties du fœtus existent en partie dans le sperme du mâle, & en partie dans celui de la femelle, mais séparées & divisées, de maniere que leur réunion forme le corps, que la partie convexe répond à la partie concave, & réciproquement. Deux Auteurs, l'un Anglois (*Essai en fécondation*), l'autre François (*Dissert. sur le Negre blanc*), ont renouvellé cette idée. Ce dernier n'a fait qu'appliquer à la génération la théorie de M. Geoffroy, dont il dit qu'il n'est pas satisfait lui-même, quoique par elle les phénomenes s'expliquent mieux. Hyppocrate a dit aussi des choses assez semblables : il veut que la fille soit la marque que la semence de la femme a surabondé, & qu'on ne fasse des enfans mâles que lorsqu'il se trouve plus de sperme viril que de sperme féminin. Aristote qui admet cette hypothese, n'entend que le sperme qui est lancé audehors : c'est de celui-là seul que les différens sexes dépendent. Hoffmann, Voglius l'ont renouvellée; & l'Anglois dont on vient de parler, ajoute que le sperme viril passe par les pores de l'œuf, dissout l'œuf; que les parties similaires de la semence du mâle se joignent aux parties similaires de la semence de la femme, & que c'est ainsi que se forment les viscères. Pour ce qui est des sexes, il les fait dépendre de la plus grande force de l'animalcule ou de la semence. L'enfant sera mâle, si c'est un animalcule viril qui l'emporte; il sera femelle, si c'est un animal femelle, ou si la semence de la femme l'emporte sur celle de l'homme. Descartes cherche à expliquer comment, suivant quelques loix assez simples du mouvement, l'effervescence d'un animal peut produire un animal. Mazinus explique la formation du fœtus par des particules de semence des deux sexes, qui se disposent, s'arrangent ou se combinent suivant les loix de leur propre pesanteur. Il pouvoit, aussi-bien que Descartes, être dans l'erreur.

§. III.

De la nutrition du fœtus & de son accroissement.

La présence du petit homme dans la matrice produit à la femme des changemens qui deviennent des signes de la grossesse. L'appétit dépravé, les langueurs, les défaillances, les nausées, le vomissement, l'indifférence même pour les hommes, sont des accidens qui paroissent avec plus ou moins d'empire au commencement de la grossesse, & dont la cause se trouve dans cette inflammation qui arrive à toutes les parties génitales, & dans la suppression des regles; qui ne peuvent, dans une grossesse commençante, être toutes employées à l'accroissement du fœtus & de la matrice. Il y a même des femmes qui ont des convulsions dans leurs grossesses, sur-tout dans la premiere. La pratique prouve que souvent la grande quantité de remedes irrite ces vapeurs. La prudence exige quelquefois de laisser la nature arbitre dans ces sortes d'opérations. Une différence bien remarquable entre les convulsions causées par la grossesse & celles qui ont d'autres causes, c'est que dans les premieres la malade, malgré ses terribles mouvemens convulsifs, malgré la contorsion extraordinaire de ses membres, malgré la force incroyable de ses muscles & de tout son corps, ne perd jamais connoissance; & sçait rendre un compte exact de ce qui s'est passé; comme je l'ai observé fort soigneusement à l'égard d'une jeune fille enceinte, dont les transports étoient furieux : au lieu que dans les convulsions produites par toute autre cause que la grossesse, la malade après l'accès ne sçait point ce qui s'est passé, ainsi que j'ai eu souvent occasion de l'observer dans des fureurs utérines & autres convulsions.

Il faut pourtant convenir de l'insuffisance de tous ces signes de grossesse; ils sont tous équivoques, parce qu'ils subsistent quelquefois sans grossesse, si ce n'est l'espece de convulsion dont j'ai parlé, & qui arrive rarement. Nous n'avons, à proprement parler, que deux signes certains de grossesse : c'est le mouvement sensible de l'enfant & l'in-

troduction du doigt dans le vagin pour découvrir si l'orifice intérieur de la matrice est fort serré.

Ceci doit faire connoître à tous ceux qui se mêlent de faire des rapports, de quelle importance il est de ne rien précipiter, & de ne prononcer qu'avec certitude de cause. Or les deux signes certains & univoques de grossesse dont nous venons de parler, ne peuvent être manifestes que vers le cinquieme mois ou environ; avant ce tems-là on s'expose à mal prononcer.

On avoit assuré qu'une fille, dont le ventre à l'âge de puberté grossit prodigieusement, étoit enceinte; on se contenta des apparences, sans faire des recherches. On refusa des remedes; & la fille étant morte de cette maladie, on reconnut, à l'ouverture du cadavre, qu'ayant été imperforée, les regles avoient été retenues dans la matrice & le vagin; l'on trouva une grande quantité de sang dans ce viscere distendu.

Ce fait que la pratique confirme par plusieurs autres, insinue aux personnes consacrées à l'art de guérir, qu'il est assez important de visiter une fille malade parce qu'elle n'a jamais eu ses regles, & sur-tout lorsque le ventre gonflé semble donner quelque lieu aux soupçons sur sa virginité; car la membrane appellée *hymen* bouche quelquefois entierement l'orifice du vagin, & le sang menstruel trouvant une forte barriere, est obligé de séjourner, de s'accumuler dans la matrice, & de produire les plus fâcheux symptômes qui ne peuvent céder à aucun remede, si on n'a soin de donner issue au sang, en ouvrant l'hymen avec une lancette ou tout autre instrument.

Quoi qu'il en soit, revenons à notre petit corps organisé, que nous avons laissé au fond de la matrice, attaché par un petit cordon qui, en se développant dans la suite, découvrira une veine & deux arteres. Ce cordon aboutit à l'ombilic d'un côté, & de l'autre à une masse ronde, épaisse, spongieuse, presque toute vasculaire, très-adhérente à la matrice, avec laquelle elle a des communications. C'est cette masse où viennent s'implanter les vaisseaux utérins, ou peut-être s'anastomoser avec les vaisseaux de ce corps spongieux, pour y transmettre le torrent des fluides de la mere, & établir une circulation de l'un à l'autre sujet. Deux

enveloppes, l'une poreuse, vasculaire, assez épaisse, nommée *chorion ;* l'autre plus intérieure, mince, transparente, nommée *amnios*, & contenant les eaux où nage l'enfant : ces deux enveloppes, dis-je, garantissent le petit corps de l'embryon des injures extérieures. Elles sont attachées au placenta, & font partie de ce qu'on appelle *arriere-faix*.

La veine ombilicale, plus grosse que les deux arteres, semble tirer ses racines par une espece d'intus-susception, en partie des arteres de la matrice, & en partie des arteres ombilicales ; son usage est de porter le sang du placenta vers le fœtus. Après son passage par l'ombilic, elle avance en remontant vers la grande scissure du foye, dépose le sang dans le sinus de la veine-porte, & de-là par le canal veineux dans la veine-cave ; & fournit ainsi au fœtus la matiere qui doit servir à sa nutrition & à son accroissement.

Ce n'est pas dans les premiers jours de la grossesse qu'on observe l'organisation dont on vient de parler : trois ou quatre jours après la conception, on n'observe dans la matrice qu'une bulle ovale, rransparente, remplie d'une humeur lymphatique semblable à la glaire d'œuf ; dans son milieu est un nuage glaireux qui doit devenir embryon. Sept jours après la conception, on distingue à l'œil simple les premiers linéamens du fœtus ; mais ces linéamens ne paroissent être qu'une masse d'une gelée presque transparente, qui a déja quelque solidité, & dans laquelle on reconnoît simplement la tête & le tronc que désignent deux vésicules unies, l'une plus grosse destinée pour la tête, l'autre plus petite réservée pour le tronc. On ne voit point les extrémités. A peine le cordon a-t-il la forme d'un petit filament, & le placenta où il aboutit n'est pas rouge. A quinze jours on distingue la tête & les traits les plus apparens du visage ; le nez paroît sous la forme d'un petit filet éminent, & perpendiculaire à une ligne qui fait connoître la séparation des levres ; on découvre deux points noirs à la place des yeux, deux petits trous à celle des oreilles ; on voit aux deux côtés de la partie supérieure du rrone de petites protubérances qui sont les prémices des bras & des jambes. Ces premieres ébauches des extrémités restent quelquefois en arriere, & la nature s'arrête dans son travail : alors c'est un enfant sans bras & sans jambes. Après

trois

trois semaines le corps du fœtus s'est un peu augmenté ; les bras &, les mains, les jambes & les pieds se distinguent. L'accroissement des bras se fait plus vîte que les jambes, & la séparation des doigts des mains est plus prompte que celle des orteils.

Vers la fin du premier mois de grossesse, le fœtus a un pouce de longueur ; il a la figure humaine bien décidée ; toutes les parties de la face sont reconnoissables, le corps est dessiné ; les hanches & l'abdomen sont élevés, les membres sont formés, les doigts des pieds & des mains sont séparés les uns des autres ; des fibres pelotonnées désignent les viscères. A six semaines le fœtus est plus long, la figure humaine commence à se perfectionner ; la tête à proportion est plus grosse que les autres parties du corps.

Deux mois après la conception, le fœtus a deux pouces & un quart ; il a à trois mois trois pouces & demi ; à quatre mois & demi il a cinq pouces de longueur, & c'est dans ce tems-là qu'on peut commencer à toucher une femme pour sçavoir si elle est grosse. Alors tout le corps du fœtus est si fort augmenté, qu'on en peut bien aisément distinguer toutes les parties ; on peut même voir les ongles des doigts & des orteils. Il augmente toujours de plus en plus jusqu'à neuf mois, où il a environ un pied & deux pouces. Il faut cependant avouer qu'il est difficile de fixer les dimensions de ses parties ; parce qu'il se trouve dans ces mesures une variation considérable par rapport à la diversité des Sujets. Il naît des enfans depuis douze jusqu'à dix-huit pouces, & on en a vu un qui, au sortir du sein de sa mere, pesoit quarante livres.

Je pense qu'il ne sera pas inutile de placer ici la formation du poulet dans l'œuf de la poule, afin que cette physiologie comparée puisse donner quelque lumiere. Voyons d'abord ce qu'on remarque dans l'œuf.

Sous la coque on trouve deux membranes qui revêtent l'œuf. L'externe est attachée de toute part à la coque ; l'interne est plus délicate, & sert d'enveloppe au blanc qui y est fortement attaché.

Le blanc paroît une humeur glaireuse ; mais il ne faut pas s'imaginer que ce soit une liqueur flottante. Toute cette masse blanche est sans doute organisée, c'est-à-dire, qu'elle

eſt compoſée de vaiſſeaux qui renferment une matiere fluide ; ſans cela comment pourroit-il ſe faire que cette liqueur ſe portât dans le poulet ?

Le jaune eſt auſſi ſans doute un corps organiſé ; les mêmes raiſons nous le perſuadent. Il en eſt du blanc & du jaune de l'œuf comme des humeurs de l'œil, leſquelles circulent continuellemeut par des vaiſſeaux tranſparens.

Il y a une membrane qui revêt le jaune ; on trouve deſſous, vers le gros bout de l'œuf, une tache blanche qui en renferme une autre de couleur cendrée ; & vers le centre de cette derniere, il y a un petit corps blanchâtre qui paroît flottant dans une liqueur. La tache blanche eſt environnée de pluſieurs cercles, dont les uns ſont jaunes, & les autres griſâtres.

Aux deux côtés oppoſés du jaune, on trouve deux ligamens qu'on appelle *germes* mal-à-propos. Ils naiſſent de la membrane qui enveloppe le jaune ; ce ſont des eſpeces de placenta qui portent dans le jaune la liqueur du blanc qu'ils reçoivent dans des follicules formés par leur épanouiſſement.

Dès qu'un œuf fécondé par le cocq a été échauffé quelque tems ſous la poule, la membrane qui revêt le blanc immédiatement, ſe ſépare de la membrane externe vers le gros bout ; les deux ligamens qui étoient dans des endroits diamétralement oppoſés, changent de ſituation ; ils s'approchent peu-à-peu du petit bout de l'œuf, le blanc devient plus liquide, la ſurface du jaune s'applatit ; la membrane qui couvre la tache blanche, commence à s'élever ; cette tache blanche qu'on a nommée *cicatrice*, paroît s'alonger de même que le petit corps blanchâtre qui eſt vers le centre, & qui eſt le fœtus ; le cercle qui entoure la tache, prend la forme de vaiſſeau, & renferme de petits points rougeâtres ; les autres cercles ſe multiplient de plus en plus, & prennent plus d'étendue. Tous ces développemens deviennent toujours plus ſenſibles, & après deux jours ces points rouges commencent à faire appercevoir des vaiſſeaux ſanguins qui viennent du cercle le plus petit, & qui tendent vers la cicatrice & s'enfoncent vers la tache cendrée ; les vaiſſeaux deviennent toujours plus rouges, de même que le cercle.

Dans ce tems-là on apperçoit des points qui composent le cœur du fœtus : ces points ont un mouvement sensible, & s'unissent à des vaisseaux. Après cinquante heures, ces points paroissent comme quatre vésicules qui se meuvent successivement d'un mouvement très-rapide, ce sont les oreillettes & les ventricules du cœur. Si on vient à refroidir l'œuf, tous ces mouvemens cessent; mais une nouvelle chaleur les reproduit.

Dans des œufs couvés soixante-dix heures, on ne remarque plus un aussi grand nombre de points sanguins; le lit du poulet s'étend toujours & s'enfonce dans le jaune : ce lit qui est la cicatrice, dont nous avons parlé, se remplit d'une liqueur transparente; le poulet grossit, on lui voit la tête panchée sur la poitrine. Les vaisseaux qui partent du cœur se développent de plus en plus; on voit sur la tête deux éminences transparentes, lesquelles sont les yeux. Les aîles, les cuisses, les jambes, le croupion se montrent assez bien. A l'endroit où est le nombril, on remarque une espece de vessie, d'où partent les vaisseaux ombilicaux, qui paroissent plus multipliés que dans les commencemens, & qui aboutissent au cercle.

Dans des œufs couvés quatre-vingt-seize heures, le cercle concentrique s'étend : les points sanguins sont tous convertis en des vaisseaux sensibles, le poulet se courbe un peu plus, la couleur noirâtre de l'uvée se montre avec la pupille; la poitrine est encore transparente; les quatre vésicules se réduisent à trois, dont la plus grosse paroît être le cœur, & les deux autres les oreillettes. On voit l'aorte descendante & ses rameaux supérieurs avec des battemens. On remarque aux environs du cœur un petit nuage rougeâtre, qui est la substance des poumons; il y en a encore un autre d'un rouge jaunâtre, qui est vers l'aîle droite, & c'est apparemment le foye.

On a dit au commencement, que la membrane interne se séparoit de l'externe, & s'enfonçoit depuis le gros bout vers le centre. Cette membrane continue toujours à se séparer, & se fortifie tous les jours davantage; elle laisse voir au travers de ses fibres les vaisseaux ombilicaux qui rampent sur le jaune.

Cette membrane, en s'éloignant de l'autre, pousse la

liqueur blanche dans le jaune qui, bien loin de diminuer, augmente en volume; & enfin quand toutes les parties du poulet sont bien formées, ce jaune entre dans le ventre peu-à-peu. Le dessein de la nature en cela a été de fournir une nourriture au poulet quand il seroit éclos. Voici la maniere dont cette nourriture entre dans la substance du poulet avec une partie des autres intestins grêles. On trouve un canal qui se jette dans le jaune; il paroît que les parois de ce canal sont continues avec la membrane interne du jaune, & que la membrane externe est continue avec le péritoine. Quand tout le jaune est entré, on ne trouve plus de vestiges de la membrane externe, & c'est là ce qui fait juger qu'elle est continue avec le péritoine. Pour le jaune, on le trouve répandu par-tout; mais peu-à-peu il diminue, & enfin il se ramasse comme dans un point au bout de ce canal de communication. On voit par-là que le jaune passe peu-à-peu dans l'intestin iléon pour servir de nourriture, & se jette dans le cœcum comme dans un réservoir.

Le poulet étant bien formé, & les vaisseaux ombilicaux étant desséchés par la compression des parties solides, la circulation se fait toute dans son corps : ainsi l'air externe ne peut lui être du même usage; il faut qu'il puisse respirer, pour que le sang marche librement : mais un espace si étroit ne suffit pas pour la respiration. Le défaut d'air & d'espace, qui ne permettent pas au poulet de respirer, doivent causer en lui un sentiment d'inquiétude qui fait qu'il s'agite continuellement. Dans cette agitation, le poulet rompt la membrane & la coque par des coups de bec : alors il commence à respirer, & le sang coule librement dans les poumons.

Voila le développement du poulet, tel qu'on l'a pu observer par des expériences longues & réitérées. Dans le livre *De natura pueri*, on avoit ébauché ces observations; Harvey les avoit faites avec plus d'exactitude; Malpighi les avoit encore portées plus loin. Enfin on est revenu sur toutes ces observations, & on les a enrichies d'une infinité de nouvelles découvertes. Le célebre M. Haller semble avoir épuisé la matiere par ses expériences curieuses & exactes.

Ce que nous voyons dans le poulet, se trouve apparemment dans l'homme, au moins en partie. La nature qui est toujours uniforme dans ses opérations, exécute ses des-

ſeins par des voies ſimples. Quoique la figure de l'homme & celle du poulet ſoient ſi différentes, il ne faut pas s'imaginer qu'il faille des voies auſſi diſſemblables pour faire ces deux productions : ce ſont toujours deux animaux qui ſont produits, l'un au bout de vingt jours, & l'autre au bout de neuf mois. D'ailleurs ce qu'on trouve dans la femme, confirme cette idée. Il y a, à ce qu'on prétend, des œufs qui ſe détachent de l'ovaire, & deſcendent dans la matrice ; il ſeroit à ſouhaiter qu'on pût faire ſur ces œufs les mêmes expériences qu'on a faites ſur les œufs des poules. Nous ne pouvons pas entrer dans un pareil détail ſur le développement de l'œuf humain, ainſi il faut ſe contenter de quelques obſervations générales.

Pour la formation du cœur, du foye, de l'eſtomac, &c. dans le poulet, *voyez* CŒUR, FOYE, &c. où l'on a placé la théorie de M. Haller.

On demandera peut être par où l'enfant, pendant ſon accroiſſement dans ſa priſon obſcure, reçoit la matiere qui doit le nourrir ? C'eſt la mere qui la lui fournit par les vaiſſeaux de la matrice, qui s'implantent dans la ſubſtance ſpongieuſe du placenta, ou qui s'anaſtomoſent, ſi vous le voulez, avec les radicules des vaiſſeaux du placenta. Tout concourt à prouver cette vérité : le gonflement qui arrive à la matrice, & qui augmente depuis le commencement juſqu'à la fin de la groſſeſſe, la dilatation conſidérable de ſes vaiſſeaux, le ſuc laiteux qu'il eſt aiſé d'y obſerver, enfin ce qui arrive au fœtus après que le placenta eſt ſéparé de la matrice ; tout cela nous perſuade que l'enfant tire ſa nourriture de ſa propre mere. D'ailleurs, on ne doute plus aujourd'hui qu'il n'y ait une circulation réelle du corps du fœtus à celui de la mere ; or le ſang qui circule de l'un à l'autre, eſt bien capable de les nourrir tous les deux. En effet, la ceſſation des regles confirme que la pléthore de la femme eſt réſervée, eſt employée pendant la groſſeſſe à de meilleurs uſages ; & à quoi dira-t-on qu'elle eſt employée, ſi ce n'eſt pour la nourriture & l'accroiſſement du fœtus ?

Enfin pour nous mieux convaincre, faiſons attention aux pertes de ſang qui ne manquent pas d'arriver au détriment, à la ruine, à la perte du fœtus, lorſque le placenta ſe détache de la matrice, ou lorſque le cordon ombilical

s'ouvre, le placenta restant attaché à l'uterus ; & nous reconnoîtrons que ces pertes de sang ne peuvent pas vraisemblablement arriver, qu'il n'y ait une circulation réciproque de la mere à l'enfant : or comme le sang est le pere nourricier de toutes nos parties, il s'ensuivra qu'il doit nourrir celles du fœtus en circulant dans son corps.

Stalpart Vander-Wiel a donné à Leyde 1727 une Dissertation fort étendue, où il croit que le *fœtus est nourri d'une substance grasse par la bouche, & non par la veine ombilicale, au moyen du sang de la mere.* Il s'appuie sur beaucoup de raisons dont le Lecteur trouvera le détail à la fin du premier volume de ses Observations rares & curieuses. Elles ne peuvent nous empêcher de penser que le sang de la mere nourrit le fœtus.

Je sçais d'ailleurs qu'on peut opposer ici des fœtus nourris & accrus sans cordon ombilical, sans aucune ouverture extérieure, en un mot sans aucune route qui pût communiquer le sang de la mere au corps du fœtus. Mais ces observations très-rares insinuent seulement que dans ces cas le fœtus a pu peut-être se nourrir, s'accroître par une espece d'imbibition, une absorption d'humeurs, au moyen des pores multipliés de la peau. Cependant il n'est pas moins vrai que ce n'est pas-là la route que tient ordinairement la nature ; & si elle s'égare quelquefois, nous ne sommes point en droit de prendre ses égaremens comme des regles invariables de sa conduite. Ainsi quoique M. Petit, célebre Médecin de Paris, admette dans son école trois sortes de moyens par lesquels le fœtus se nourrit ; sçavoir, par la bouche, par le cordon ombilical, & par toute la surface du corps ou par les vaisseaux absorbans, nous penserons toujours que le second moyen qu'il admet est celui que la nature emploie ordinairement, & que les deux autres, ou du moins le dernier est seulement une ressource légere ménagée pour suppléer au défaut du cordon.

On a encore pensé que les eaux contenues dans l'amnios concouroient à la nourriture du fœtus ; ces eaux claires, plus ou mois abondantes en parties gélatineuses vers la fin de la grossesse, fournies, selon quelques-uns, par les vaisseaux capillaires qui attachent le chorion à la matrice, & par les arteres ombilicales du placenta ; ces eaux, dis-je, pourroient bien être la matiere de la transpiration du fœtus,

& servir à modérer les secousses qu'il peut éprouver lui-même, & empêcher celles qu'il peut causer à la mere en se remuanr.

S'il étoit bien vrai que ces eaux fussent destinées à la nourriture du fœtus, il s'en suivroit que le fœtus pourroit vivre long-tems étant sorti du sein de la mere, renfermé dans toutes ses tuniques & dans les eaux qu'elles contiennent. Or l'expérience faite sur les animaux prouvera toujours que le fœtus sorti du ventre avec ses eaux & l'intégrité des membranes qui la contiennent ne vivra pas long-tems. Donc ces eaux ne peuvent pas lui servir de nourriture, & la nature exige ordinairement que le fœtus la reçoive d'une autre source.

Il me semble que la circulation réciproque de la mere à l'enfant, & de celui-ci à celle-là, peut assez fournir de matiere nutritive; & personne ne doute de la réalité de cette circulation. On sçait que le cœur du fœtus a une ouverture ronde ou ovale, appellée *trou botal*, par laquelle une partie du sang va immédiatement de l'oreillette droite dans la gauche, sans pouvoir revenir de la gauche à la droite, à cause de la valvule qui y met obstacle. Un canal artériel est destiné à transmettre à l'aorte inférieure la plus grande partie du sang de l'artere pulmonaire ; & les arteres ombilicales rapportent au cordon, dont elles font partie, la plus grande partie du sang. A la faveur de la veine ombilicale le sang parvient à la veine-cave, par un canal veineux particulier. Le sang circule dans le foye du fœtus, & la plupart des Anatomistes semblent méconnoître sa véritable route. On ne peut refuser à Harvey la gloire d'avoir découvert la circulation du sang dans le foye de l'adulte, mais on ne sçauroit s'empêcher de convenir que ce grand homme n'a pas saisi le vrai cours du sang dans le foye du fœtus humain. De tous les successeurs d'Harvey, jusqu'à M. Bertin, Médecin de la Faculté de Paris, & de l'Académie des Sciences, celui-ci est le premier qui l'a saisi tel qu'il est, & on ne peut lui disputer cette découverte.

Dans l'opinion d'Harvey le sang de la veine-porte passe de droite à gauche dans la grande cavité ou sinus de la veine ombilicale, premierement pour circuler avec le sang ombilical dans toute l'étendue du foye, secondement pour passer par le canal veineux dans la veine-cave.

Mais M. Bertin a découvert, & il a établi sur des preuves solides que le sang de la veine-porte ne passe point de droite à gauche pour se mêler avec le sang de la veine ombilicale dans le sinus ombilical, & pour entrer en partie dans le canal veineux & en partie se distribuer dans toute la substance du foye; mais qu'il coule par un mouvement de gauche à droite dans le lobe droit, & qu'une partie du sang de la veine ombilicale s'unit par un mouvement de gauche à droite avec le sang de la veine-porte, & qu'enfin ces deux colonnes de sang réunies circulent ensemble par un mouvement de gauche à droite dans la plus grande partie du lobe droit du foye, tandis que le seul sang de la veine ombilicale entre dans le canal veineux & dans neuf à dix branches qui naissent de la veine ombilicale, & se répandent dans tout le lobe gauche du foye & dans une légere partie du lobe droit. Nous renvoyons le Lecteur qui voudra être plus amplement instruit du vrai cours du sang dans le foye du fœtus au Mémoire de M. Bertin, inséré dans le volume de l'Académie, année 1753, & à ceux qui seront imprimés dans le volume de 1764 & 1765 sur la même matiere.

C'est ainsi que s'opére la circulation dans le fœtus, tant qu'il est renfermé dans le sein de sa mere; mais le méchanisme est différent lorsqu'il a vu le jour, ainsi qu'on l'a expliqué dans la circulation du sang dans l'adulte. La plupart des Anatomistes pensent que le trou botal se ferme quelque tems après la naissance; cependant un examen attentif sur cette matiere fait voir que très-souvent, dans l'âge même le plus avancé, il n'est point encore fermé; & le premier février 1764, M. Sabatier, dans la démonstration qu'il nous fit du cœur à l'Hôtel des Invalides de Paris, nous a très-bien fait voir ce trou botal. Il est vrai que le diametre n'en est pas si grand qu'il devroit l'être s'il avoit conservé les mêmes dimensions que les autres parties du fœtus qui croît: mais quoique plus petit, il n'est pas moins existant dans la plupart des Sujets adultes; & son existence établit le passage d'une partie du sang dans le canal dont il est l'orifice.

Comme le trou botal dont nous avons parlé est un moyen qu'emploie la nature pour empêcher que le sang ne parvienne tout au poumon, ce viscere qui n'est point dilaté par l'air, est comme une masse solide, qui mise dans de l'eau surnage souvent; je dis souvent, afin que de ce qu'il surnage on ne

puisse pas conclure affirmativement que l'enfant n'a jamais respiré, parce qu'il arrive quelquefois qu'un morceau de poumon du fœtus qui a respiré, va au fond de l'eau, tandis qu'un morceau de celui qui n'a pas respiré, surnage; & en fait de Jurisprudence on ne sçauroit conclure affirmativement sur cette expérience, pour sçavoir si une mére a tué son enfant, ou s'il est mort dans son sein.

On entend souvent parler des envies des femmes grosses. Les uns soutiennent qu'elles peuvent se communiquer au fœtus, & y laisser les traces des objets enviés: les autres au contraire, cherchent à prouver que cet effet singulier ne sçauroit s'attribuer à l'imagination de la mere, & qu'il est entierement dû à la structure du germe, qui renferme l'abrégé du fœtus, avec les mêmes empreintes que l'on attribue à l'imagination de la femme. Pour moi je pense que l'action de l'ame peut ici jouer un grand rôle; & l'expérience journaliere nous prouve, ainsi que les femmes peuvent l'attester, qu'un fœtus dans le sein de sa mere peut participer à ses desirs, & en recevoir l'empreinte des objets désirés. Qu'une femme grosse désire avec ardeur de manger du liévre, par exemple, l'enfant en a quelques marques; & si cette femme, convaincue de l'effet de son désir, porte ses mains au dos pour que l'empreinte du liévre se trouve sur la même partie de l'enfant, c'est un nouveau désir qui a également son effet. Pour appuyer ce sentiment, nous allons donner ici quelques observations curieuses.

M. Siebold, Chirurgien pensionné du Prince Evêque de Wurtzbourg en Franconie, a disséqué avec moi à l'Hôtel des Invalides de Paris, & il m'a dit qu'il conservoit dans son cabinet, à l'Hôpital Julien, un fœtus qui, au lieu de jambes, a la queue d'une carpe avec ses nageoires. Un autre fœtus de six mois qui n'a point de tête, & où les tégumens se terminent au-dessus des épaules. Un troisieme fœtus assez gros & presque de terme, qui a un tronc, une grosse tête, deux oreilles ordinaires, & une double oreille à l'occiput, quatre bras, quatre jambes bien formées & bien distinctes. Un quatrieme fœtus, d'environ cinq mois, qui a à découvert toute la partie postérieure & occipitale du crâne. Un cinquieme fœtus, d'environ quatre mois, qui a une tête véritable de singe, six doigts au pied. Tous ces fœtus sont conservés dans l'eau-de-vie.

On voyoit à la Haye en 1683 un enfant de dix ans, Napolitain, dont les mains & les pieds étoient couverts d'écailles. Les bras, les cuisses, & enfin tout le corps, excepté la tête, étoient couverts d'une peau comme celle d'un veau marin : elle étoit dure & inégale. La tante qui en avoit soin, disoit que cette difformité venoit de ce que la mere, étant à laver son linge au rivage, avoit vu dans le fleuve différens poissons à écailles & à coquilles, qui lui avoient fait une si grande impression sur l'esprit, que le fruit qu'elle apporta bientôt après en fut affecté. L'enfant qu'elle mit au monde avoit la peau écailleuse, cependant il n'avoit rien à la face ni au col, le reste du corps étoit noir & couvert d'une espece de mousse inégale & obscure. Il n'étoit pas si sensible au froid que les autres quand il étoit nud. Il avoit l'esprit subtil & pénétrant, autant qu'on peut l'avoir à son âge. Ce qui est surprenant, c'est qu'il aimoit le poisson extraordinairement, au point qu'il en étoit souvent malade à force d'en manger. Il s'exhaloit de son corps une odeur qui sentoit le poisson. Quand les écailles tomboient, il en renaissoit de nouvelles. Si on les arrachoit, il en sortoit du sang.

Gaffarel, *Rer. inaud. part.* 2, *cap.* 5, *p.* 107, dit que sa sœur avoit au pied un poisson si bien imprimé qu'on l'auroit pris pour l'ouvrage du meilleur Peintre. La mere, pendant sa grossesse, avoit eu envie de manger du poisson ; la fille n'en pouvoit manger qu'elle ne ressentît de la douleur dans cet endroit.

Borel, *cent.* 3, *Obs. rarior.* 49, rapporte qu'il a vu un homme qui avoit une sole avec ses écailles à une de ses tempes.

Sachsius Gammar, *libr.* 2, *sect.* 1, *cap.* 4, fait mention d'une femme grosse, qui ayant contemplé trop long-tems dans une petite riviere une grosse écrévisse, qu'elle désiroit avoir, eut une fille dont les pieds étoient formés comme les serres d'une écrévisse.

Bartholin, *Hist.* 44, *cent.* 2, *p.* 218, rapporte qu'à Paris en 1645, une femme accoucha au terme de six mois d'un garçon qui avoit la tête d'une carpe. Cependant il avoit une langue assez grande & la face platte.

Elisabeth Tomboy, Sage-Femme de La Haye, accoucha le 21 septembre 1677 une femme qui engendra une chienne enveloppée de ses membranes, & qui étoit vivante. Elle

n'avoit point de poils. Elle avoit les membres bien formés, & étoit de la longueur du petit doigt. La Sage-Femme porta chez M. Jean Stalpart Vanderwiel, Professeur d'Anatomie & de Chirurgie, ce monstre encore chaud. Ce qui est surprenant, c'est que cette femme resta encore enceinte, & accoucha heureusement quatorze semaines après d'un garçon bien conformé, & se portant bien.

Salmuth, *cent. 1, obs. 62, p.* 40, rapporte qu'il étoit venu au monde un oiseau avec un fœtus bien formé.

Mercurial, *Consil.* 85, & Paré, témoignent que des femmes avoient engendré des oiseaux, des souris & des serpens. On trouve l'histoire d'une grosse souris sans queue dans Joubert, *De error. popularib.* Salmuth fait mention de cinq souris vivantes, tirées par une Sage-Femme, qui coururent de tous côtés, comme font les autres souris. Camerarius rapporte la même chose de neuf souris.

Le Journal d'Allemagne, *Dec. 2, an. 2; obs. 55*, contient l'histoire d'un serpent qui est venu avec un fœtus dont il entouroit le ventre, près de l'estomac, comme un ceinturon.

Wierus Præsling, *Dæmon. cap. 6*, parle de taupes, de belettes, ou d'un animal semblable, né avec un fœtus bien conformé.

Bartholin, *Act. haffn. tom. 2, p.* 98, fait mention d'un monstre qu'une femme de Leyde, qui étoit embarquée pour les Isles Asiatiques, avoit mis au monde. Il avoit la figure d'une chevre & couroit dans le vaisseau.

Nous ne trouverions jamais de bornes, si nous voulions entrer dans un détail de tout ce qu'on a publié sur cette matiere depuis l'origine des lettres, & ce que rapportent encore aujourd'hui tous ceux qui par état sont occupés à l'art des accouchemens. Toutes ces observations sont-elles bien vraies dans toutes leurs circonstances: cela se peut très-bien. Mais en supposant même qu'il y ait quelque petite chose à rabattre, il résultera toujours que les envies ont fait impression sur le fœtus, puisque c'est à leur occasion qu'il reçoit ces difformités. Prétendre d'expliquer comment cette impression peut former un serpent ou tout autre animal, ce seroit s'engager volontairement dans le labyrinthe le plus obscur & le plus tortueux. Il est vrai que les partisans des animalcules spermatiques trouveroient ici un grand jour pour leur

opinion, parce qu'elle leur perſuaderoit peut-être que ces ſortes d'animaux n'ont paru, que parce que lancés avec la ſemence maſculine qui les contenoit auſſi-bien que les homoncules, ils ont pu ſe loger dans un œuf, s'y nourrir, y vivre, & prendre enſuite avec le fœtus les accroiſſemens néceſſaires; mais tout cela s'exécute-t-il auſſi-bien par les loix ſages de la nature que notre imagination ſemble le perſuader? En vérité il peut y avoir une grande différence. Nous avons vu d'ailleurs que l'hypotheſe des animaux ſpermatiques étoit inſoutenable, & quand même elle auroit quelque probabilité, on ne ſeroit pas plus avancé pour l'explication du phénomene en queſtion; car ſi l'on ſoutient qu'un monſtre ne doit ſon origine qu'à l'animalcule monſtrueux confondu avec les homoncules dans la ſemence de l'homme, je demanderai pourquoi ce phénomene eſt ſi rare; & puiſque chaque homme en contient vraiſemblablement un certain nombre ſelon ce ſyſtême, pourquoi chaque femme n'eſt-elle pas ſujette à faire des mouches, des ſerpens, & toutes ſortes d'autres animaux, d'abord que l'homme peut lui donner des animalcules de différentes eſpeces?

Mais pourquoi nier que l'imagination de la femme agiſſe ſur l'enfant qu'elle porte? Ignorons-nous que cette imagination agit ſur nos parties génitales, les met en érection dans l'homme, & produit à la femme un ſentiment plus ou moins fort, ſelon que l'objet réellement apperçu, repréſenté dans l'ame, nous fait plus d'impreſſion? Ne ſçavons-nous pas que la volonté fait paſſer, à la faveur des nerfs, les eſprits animaux dans les différentes parties de notre machine animée, pour y produire des actions? Or ce qui ſe paſſe ici, ne peut-il pas arriver par l'affluence du fluide nerveux, porté par l'imagination ſur les membranes, ſur les tégumens encore tendres du fœtus renfermé dans ſa ſombre priſon? A l'article des eſprits animaux nous avons eſſayé de prouver qu'ils circuloient. Si cela ſe paſſe ainſi, ils pourront donc avoir action ſur le fœtus, comme il arrive qu'ils agiſſent plus ou moins ſur les parties différentes de notre machine hydraulique, ſelon les différentes affections de l'ame. Lorſque les rayons lumineux deſſinent ſur la retine les objets extérieurs avec toutes leurs nuances, l'ame par le moyen du ſuc nerveux apperçoit ces nuances, pourquoi

donc ôter à ce fluide subtil le pouvoir d'aller imprimer sur le corps tendre du fœtus les objets que la mere a vivement desirés. Voilà ce qui me paroît le plus conforme à la vérité & à l'expérience ; quoique je ne nie pas qu'il ne puisse absolument y avoir des envies au fœtus par d'autres causes que celles de l'imagination. Il peut se faire peut-être quelquefois que l'œuf, le germe, l'abrégé du fœtus, ait dans sa structure les empreintes que l'on découvre au nouveau-né.

Il ne me reste qu'à faire une réflexion sur les monstres, qui pourra avoir son utilité. Des personnes peu instruites pourroient douter s'il convient de leur donner le baptême ; c'est une question que j'ai souvent proposée à mon Professeur de Théologie, lorsqu'il nous expliquoit le Sacrement de baptême. Il m'a toujours paru porté à accorder le baptême à ces monstres, lorsqu'il y avoit quelque partie de l'homme. Mais pour franchir toute difficulté, je pense qu'il ne faudroit baptiser que sous condition, c'est-à-dire, *si sis homo* ; si vous êtes homme, je vous baptise, &c. parce qu'alors ce Sacrement, qui nous rétablit dans la sainte innocence, & nous ouvre l'héritage du ciel, n'est employé que pour l'homme, & jamais pour la bête.

C'est ici le lieu de dire un mot sur la ressemblance de l'enfant à ses parens. Un Auteur moderne a pensé que la disposition des organes de l'embryon, soit avant, soit après la fécondation, dépend beaucoup de l'activité plus ou moins grande avec laquelle s'exerce, s'entretient la vie de la mere, & de l'influence de cette activité, pour qu'il soit conformé de telle ou telle maniere, analogue à celle dont cette même action de la vie dans la mere a conformé ses organes ; & que cette même disposition des parties de l'embryon ne peut que dépendre, aussi plus ou moins, de la force avec laquelle elles ont été mises en jeu par l'esprit séminal du pere, dont elles ont été imprégnées : d'où il s'ensuit que la ressemblance tient plus ou moins du pere ou de la mere, selon que l'un ou l'autre a plus ou moins influé ; par cela même qu'il fournit dans la génération & la formation ou le développement du fœtus, sur le principe de vie & l'organisation de l'embryon, qui en reçoit à proportion une forme plus ou moins approchante de celle du pere ou de la mere ; ce qui, selon M. Lorry, peut rendre raison non-seulement de ce qu'on

observe par rapport à la ressemblance quant à la figure ; mais encore par rapport à celle du caractere.

Avouons cependant que le genre de vie & la maniere dont on est élevé, peuvent procurer ici beaucoup de changemens. L'expérience ne nous prouve que trop chaque jour que les passions sont bien capables d'altérer les traits d'un beau visage, en troublant l'harmonie intérieure des fonctions de notre corps animé. Cet art pernicieux qui s'occupe sans cesse à flatter notre goût par les odeurs agréables dont il défigure nos alimens, ne manque guere d'empoisonner, de changer de beaucoup notre tempérament, ainsi que le caractere ; changement qui peut également arriver par la diversité de nos occupations. Pour nous en convaincre, nous n'avons qu'à observer cette différence qui se trouve entre les Laboureurs, les Soldats, & ceux que leur état a fixés à l'étude des Sciences, ou ceux dont le plus grand travail est de ne rien faire ; enfin cette différence qui se remarque entre les femmes du Peuple, & celles qui jouissent de toutes les commodités de la vie. Tout ceci nous persuade aisément que chaque climat, chaque condition, chaque genre de vie & d'occupation, a des avantages ou des inconvéniens qui peuvent produire des différences entre la figure & le caractere des hommes ; soit que l'œuf avant d'être fécondé porte l'empreinte des véritables traits du pere ou de la mere, soit qu'il les reçoive de la fécondation même, ou après la fécondation.

Nous avons considéré le fœtus comme renfermé dans son obscure demeure, & nous avons dit à-peu-près ce qui peut lui arriver pendant le tems qu'il reçoit les divers degrés d'accroissement dans la matrice. Il nous reste, pour finir cet article, peut-être un peu trop long, d'expliquer par quel méchanisme au bout de neuf mois l'enfant cherche à jouir de la lumiere.

§. IV.

De l'accouchement.

L'accouchement est cette fonction naturelle par laquelle le fœtus parvenu environ au terme de neuf mois, est poussé hors de la matrice : je dis, environ au terme de neuf mois, parce que, quoique pour l'ordinaire l'accouchement arrive

au bout de neuf mois, il peut cependant se faire, & l'expérience le prouve, que l'enfant ne soit expulsé qu'au dixieme ou onzieme mois, ou bien qu'il le soit au sixieme, au septieme ou huitieme. Cela varie toujours selon le tempérament de la mere, & les accidens auxquels son genre de vie, ses occupations, &c. l'exposent journellement.

Beaucoup d'observations ont appris que des enfans nés à 6, 7, 8, 10, 11 & 13 mois ont vécu, que d'autres ont resté 4 & 6 mois morts dans la matrice sans s'y gâter, & même 23 mois, deux ans, trois ans, quatre ans, vingt-six, & même quarante-six ans, après avoir à la vérité souffert quelques altérations, mais sans que la santé de la mere ait paru dérangée. *Voyez* Scenckius, Bartholin, & les autres Observateurs.

Quoi qu'il en soit, comme l'enfant sorti avant six mois ne peut guere jouir de la vie, on appelle son accouchement *avortement.*

Les sentimens sont bien partagés sur la cause qui oblige le fœtus à sortir au bout de neuf mois. Ici l'on croit que le fœtus manquant d'une suffisante quantité de nourriture, cherche à se délivrer de sa prison; mais comme la circulation réciproque de sa mere à lui peut bien suffire pour le nourrir, cette raison n'est pas d'un grand poids.

Là on pense que le fœtus abandonne la matrice par la même méchanique qu'un fruit mûr se détache de l'arbre: mais cette explication tombe d'elle-même, parce que le fœtus sort dans le tems que le placenta tient encore à la matrice; & il faut même quelquefois des efforts de la part de la femme, ou bien de l'accoucheur, pour expulser l'arriere-faix. Ailleurs on a attribué la sortie de l'enfant à l'âcreté des eaux renfermées dans l'amnios. Ce sentiment ne paroît pas plus plausible que le précédent.

Les uns ont avancé que l'enfant au terme de neuf mois, incommodé, gêné, irrité par son urine & les excrémens ramassés, faisoit divers mouvemens pour tourner sa tête du côté de la matrice, de façon qu'ordinairement la face répondoit à l'os sacrum: situation qui, selon eux, doit augmenter l'irritation, le picotement & le tenesme; porter par conséquent la mere à faire ses efforts & à expulser le corps qui l'embarrasse. Ce sentiment offre ses difficultés.

ainsi que tous les autres ; & c'est s'appuyer sur une cause légere, que de supposer que le meconium de l'enfant ne commence qu'alors à être irritant.

Les autres ont tâché d'insinuer que le fœtus n'avançoit vers le vagin que pour trouver une certaine facilité de respirer : mais ne sçait-on pas qu'étant uni à la mere, il n'a plus besoin de respirer, parce que par le trou botal du cœur, la circulation s'opere aisément, lorsque le sang de la mere parvient au fœtus à la faveur du placenta ?

Un célebre Médecin de Paris, (c'est M. Petit) nous a fait connoître en 1763, dans une de ses leçons, que la cause de l'accouchement pourroit mieux venir de ce que les rides & les plis du vagin & de la matrice étant effacés par l'accroissement du fœtus, la matrice ne peut plus se prêter à un plus grand accroissement ; & entrant dans une espece d'action, dans une certaine contraction, produit dans la femme un mal-aise accompagné de douleurs dans les reins, & plus bas ; de cette contraction il en résulte un abaissement de l'abdomen, & de là la sortie des eaux, & celle du fœtus qui trouve l'orifice de la matrice dilaté, & le vagin assez souple pour pouvoir encore se prêter un peu, parce qu'il a été fort humecté par les eaux.

La variété des opinions sur la cause physique de l'accouchement, nous prouve qu'ici, comme dans d'autres articles de Physiologie, il y a encore bien de l'incertitude : peut-être une seule cause suffit-elle, & peut être la nature veut-elle pour cet effet le concours de plusieurs causes ? Ainsi l'accroissement de l'enfant, dont le corps devient plus gros relativement à la capacité de la matrice où il est renfermé, les mouvemens du fœtus augmentés selon son accroissement, le poids de sa tête plus grosse que le reste du corps, &c. peuvent être des causes de l'accouchement, peuvent déterminer l'enfant à se présenter à l'orifice qui doit lui faire voir le jour.

Quoi qu'il en soit, dans le tems de l'accouchement, la matrice entre dans une grande action. Comme elle est un véritable muscle creux, elle ne manque pas dans ses contractions d'agir fortement contre le corps qu'elle contient, aidée d'ailleurs par l'action des muscles de l'abdomen & par les fortes inspirations de la femme, qui font voûter le diaphragme

phragme vers la matrice. Tout ceci concourt à expulſer le fœtus ; & plus l'action de la matrice, des muſcles abdominaux, &c. eſt forte, plus le terme de l'accouchement eſt prompt. J'ai connu une femme qui, un quart-d'heure avant l'accouchement, alloit elle-même chercher une cruche d'eau à la fontaine voiſine de ſa maiſon ; à ſon retour elle ſe mettoit ſur ſon lit, s'accouchoit elle-même, faiſoit la ligature de l'ombilic, & portoit ſon enfant à ſes parens qui avoient enſuite de la peine à la réſoudre à ſe remettre dans le lit. Perſonne ne doute de la facilité ou de la difficulté d'accoucher, plus ou moins grande, qu'ont différentes femmes.

Lorſque la tête de l'enfant eſt engagée à un certain point dans le détroit avec les membranes qui ſe préſentent en partie au-devant de la tête, les eaux que contiennent ces tuniques, ſortent par l'ouverture qui ſe fait à ces membranes ; & dans leur paſſage elles ne manquent pas de lubréfier toutes les parties qu'elles arroſent. La tête du fœtus écarte peu-à-peu les parties pour ſe faire un paſſage ; & la douleur augmentée fait faire à la mere les derniers efforts qui expulſent le fœtus. On a douté ſi les os pubis, à la faveur de leur ſymphyſe, ne prêtoient pas un peu. Il eſt certain qu'ils prêtent dans les Sujets où cette ſymphyſe n'eſt pas oſſifiée ; je l'ai vu moi-même dans la diſſection d'une femme qu'un accouchement très-laborieux fit périr.

L'enfant étant ſorti, on peut couper le cordon ombilical à quatre travers de doigt du nombril, en faire la ligature, & remettre l'enfant à quelqu'un, pour tâcher enſuite de procurer la ſortie des ſecondines ou arriere-faix, qui ſont le placenta, les membranes & le cordon ombilical, que l'Accoucheur ne doit pas abandonner. Dans un accouchement naturel, le placenta ſe détache preſque de lui-même, ou à la faveur d'une nouvelle douleur qui arrive à la mere. Quelquefois l'Accoucheur eſt obligé d'en aider la ſortie, en tirant doucement à pluſieurs repriſes, afin de détruire l'adhérence de ſes petits vaiſſeaux au fond de la matrice, où ils ſont implantés. Quand tout eſt ſorti, la femme eſt entierement délivrée, & l'accouchement eſt fini ; mais comme la ſéparation du placenta d'avec la matrice a laiſſé une ouverture aux vaiſſeaux, il s'enſuit un écoulement de ſang qui

dure plus ou moins, qui eſt plus ou moins abondant, ſelon la diverſité des Sujets. Il eſt d'abord rouge, mais il devient enſuite laiteux. A meſure qu'il diminue, la femme ſent ſes mammelles ſe gonfler par la préſence du lait qui y aborde & qui, au moyen des conduits laiteux qui aboutiſſent au mammelon, eſt porté au-dehors; ſoit que l'enfant en ſuçant raréfie l'air extérieur & diminue la peſanteur de la colonne de cet air ſur la mammelle; ſoit que la femme, en preſſant la mammelle, force par cette action le lait à paſſer au-dehors.

Pour comprendre le méchaniſme de cette ſécrétion, il n'y a qu'à obſerver qu'après l'accouchement, la matrice tend à ſe contracter, à ſe reſſerrer, & que dans peu elle reprend ſon ancien état. De-là l'orifice des vaiſſeaux fermé ne permettant plus aux liqueurs de prendre leur route par la matrice, elles gagnent les vaiſſeaux épigaſtriques qui communiquent avec les mammaires. Parvenues ainſi dans les mammelles, elles s'y ſéparent pour y laiſſer la matiere du lait.

Une mere véritablement tendre devroit ſe faire une gloire & une loi inviolable de conſacrer à la nourriture de ſon fruit ce lait que la nature ſemble ne lui accorder que comme un dépôt ſacré dont elle rendra compte. Mais aujourd'hui nos mœurs trop rafinées, trop délicates, & nos uſages pervers s'empreſſent à l'envi d'exhorter nos Dames à confier à des ſoins étrangers, à des mains plus groſſieres, l'entretien & la vie de leurs enfans. Cependant cette nourriture priſe dans d'autres mammelles, n'étoit pas celle qui étoit naturellement réſervée à cet enfant; & il eſt par conſéquent permis de douter ſi elle eſt auſſi ſalutaire. Du côté de la mere, ce lait ſemble ſuivre les divers degrés de beſoin où ſe trouve le nouveau né. Faut-il lâcher ſon ventre en lavant, en détrempant le meconium renfermé dans les inteſtins? Le lait de la mere, après l'accouchement, devient très-propre à produire cet effet, parce que dans ce tems ce n'eſt qu'une eſpece de ſéroſité, une eſpece de petit lait: or on eſt privé de ce premier avantage, en faiſant nourrir l'enfant par une autre femme, parce qu'elle ne reçoit ordinairement l'enfant étranger que quelque tems après ſes couches, c'eſt-à-dire, lorſque le lait eſt devenu plus

propre à nourrir qu'à détremper seulement. D'ailleurs on sçait qu'ordinairement ce lait de la nourrice est partagé à deux enfans, l'un qui lui est propre, & l'autre que l'intérêt l'oblige d'allaiter : mais qui peut assurer avec certitude qu'une nourriture réservée pour un seul, puisse, étant partagée à deux, produire les mêmes effets d'accroissement & de nutrition dans l'un & dans l'autre ? Enfin pour inspirer, ou du moins rappeller aux meres cette tendresse si légitimement dûe aux enfans que le Ciel leur accorde, nous pourrions leur mettre devant les yeux ce tableau frappant de tant d'enfans qui, malheureuses victimes d'une délicatesse outrée, ont succé avec le lait d'une nourrice corrompue, le germe d'une foule d'infirmités que l'âge développe à vue d'œil. Nous pourrions leur offrir en spectacle ces tempéramens énervés, ces mœurs perverses, ces passions multipliées, dont un enfant peut puiser les prémices dans la source d'où il reçoit sa nutrition. Mais ces portraits de calamités véritables, & trop souvent prouvés par le grand nombre de faits, ne sçauroient de nos jours abolir chez les Grands un usage si accrédité, qu'il semble être l'ouvrage de la simple nature. On sçait, parce que l'on ne peut s'empêcher de le voir, on sçait qu'une mere chargée de son lait, peut être exposée à des maladies fâcheuses, qu'elle pourroit éviter en devenant elle-même nourrice, & en imitant par-là les animaux, plus raisonnables que nous sur ce point ; mais l'usage a donné ses loix, il suffit, & malheureusement on le suit à la lettre.

Je finirai ce qui concerne le lait par une réflexion qui peut-être ne paroîtra pas inutile. On est souvent embarrassé de traiter les maladies des enfans à la mammelle, par la difficulté qu'on trouve à leur faire prendre des remedes. Plusieurs Auteurs ont insinué dans leurs écrits, d'incorporer dans le lait les remedes convenables : mais ce fluide ainsi chargé de parties étrangeres, peut être altéré, & donner de la répugnance à l'enfant. Les préparations mercurielles pourroient, même dans un cas de maladies vénériennes, devenir embarrassantes, parce qu'il seroit très-difficile de les diviser assez. Dans ce dernier cas, il paroît s'offrir un moyen aisé & salutaire, c'est de tenter sur un animal, tel qu'une chevre, une brebis, &c. tous les remedes qu'exige

Hh ij

le virus vérolique. Par conſéquent les frictions ayant porté dans la maſſe du ſang beaucoup de globules mercuriels, ces globules bien diviſés roulent avec le torrent des fluides, & ſe trouvent également dans la ſubſtance du lait. Ce fluide ſervant de nourriture à l'enfant, va attaquer le principe de la maladie dans ſes plus forts retranchemens, & ne manque guere de le détruire, ſans que l'enfant paroiſſe affoibli par cette eſpece de cure. Peut-être par de ſemblables procédés pourroit-on également venir à bout de guérir d'autres maladies des enfans à la mammelle.

Revenons à l'enfant ſorti du ſein de la mere, & voyons en peu de mots les différences qu'on y obſerve d'avec un adulte.

1°. Le volume de la tête eſt ordinairement plus gros. Les os du crâne ſont compoſés de deux, de trois ou même de quatre pieces, & leur union ſe fait par le moyen de pluſieurs membranes d'une aſſez grande étendue. Cette multiplicité de pieces oſſeuſes & d'unions membraneuſes donne au crâne la facilité de s'étendre, & en même tems la ſoupleſſe dont la tête peut avoir beſoin dans le détroit qu'elle a à paſſer.

Le 22 août 1763, M. Louis, célebre Chirurgien de Paris, fit voir aux Ecoles de Saint Côme une tête d'un homme de vingt-ſept ans, qui n'avoit que la groſſeur de celle d'un fœtus; mais il en montra une ſeconde d'un enfant hydrocéphale de cinq ans, qui étoit beaucoup plus groſſe que celle d'un adulte. La multiplicité des ſutures dans le crâne du fœtus favoriſent beaucoup l'écartement des pieces oſſeuſes dans le cas d'un hydrocéphale, & il paroît même prouvé par des faits, que la tête groſſit d'autant moins, que les ſutures ſe trouvent plutôt oſſifiées & confondues avec la ſubſtance des os.

2°. Les différences que nous offre la poitrine du fœtus, ſont le thymus qui eſt d'un volume plus conſidérable; le canal artériel qui conſerve quelque tems ſa cavité, le trou ovale qui eſt ouvert, les poumons qui ont une couleur noirâtre & une ſubſtance compacte lorſque le fœtus n'a pas reſpiré, mais ſpongieuſe lorſque l'air y a été introduit par quelque cauſe que ce ſoit.

3°. On obſerve à l'abdomen du fœtus l'anneau de l'om-

bilic qui eſt ouvert, les vaiſſeaux ombilicaux qui pendant quelque tems reſtent creux, le canal veineux qui conſerve ſa cavité, le foye qui eſt à proportion plus conſidérable que dans l'adulte, & les capſules atrabilaires qui ſont preſque du volume des reins.

L'enfant ſorti du ſein de la mere, commence à reſpirer, ce qu'il ne faiſoit pas dans la matrice. Cette reſpiration produit un changement dans la circulation du ſang : le trou botal, dont nous avons aſſez ſouvent parlé, ſe ferme inſenſiblement. Le genre de vie eſt différent, ainſi que ſon accroiſſement. Si en naiſſant le fœtus a dix-huit pouces, il ne grandira dans l'eſpace des douze mois ſuivans, que de ſix ou ſept pouces au plus : c'eſt-à-dire, qu'au bout d'une année il aura environ deux pieds, à deux ans il n'aura que deux pieds quatre ou cinq pouces, à trois ans deux pieds ſix ou huit pouces, & enſuite ſon accroiſſement ne ſera guere que d'un pouce & demi ou deux pouces par an, juſqu'à l'âge de puberté. Ainſi le fœtus croît plus en un mois ſur la fin de ſon ſéjour dans la matrice, que l'enfant ne croît en un an juſqu'à cet âge de puberté où la nature ſemble faire un effort pour achever de développer & de perfectionner ſon ouvrage, en le portant, pour ainſi dire, tout-à-coup au dernier degré de ſon accroiſſement.

Parvenus à un âge avancé, nous décroiſſons un peu, nos parties ſe durciſſent ; nos fibres, devenues plus foibles, agiſſent moins ſur nos liqueurs ; & nos fonctions qui ſe font avec plus de peine, nous annoncent inſenſiblement notre retour dans la terre. C'eſt-là le *rendez-vous* de tous les hommes. *Memento, homo, quia pulvis es, & in pulverem reverteris.*

§. V.

Des maladies vénériennes, relatives aux parties de la génération.

Après avoir fait quelques efforts pour expliquer le myſtere de la génération, il nous reſteroit, pour remplir notre objet, à donner quelques connoiſſances ſur les maladies qui attaquent principalement les parties qui ſervent dans l'un & l'autre ſexe à produire ſon ſemblable. Mais il eſt certain

qu'entreprendre ici un détail de ces maladies, & ſur-tout de celles que les hommes peuvent mériter par l'abus de leurs paſſions, ce ſeroit m'engager dans une vaſte mer, dont il ſeroit difficile de ſortir. Ce Dictionnaire, que nous voulons rendre portatif, nous fixe des bornes moins étendues, & nous nous contenterons de donner ici quelques réflexions ſur la gonorrhée. Peut-être que la méthode curative que nous propoſerons pourra paroître aiſée, douce, efficace & peu diſpendieuſe.

On peut définir la gonorrhée virulente, autrement la chaude-piſſe, un écoulement de matiere purulente & ſanieuſe qui ſort de la verge par le canal de l'urethre, ou du vagin par la vulve, & dont la cauſe vient d'un commerce avec une perſonne infectée.

Je dis que c'eſt un écoulement de matiere purulente, & non de ſemence, parce que, contre le ſentimenr de quelques Auteurs, je penſe que l'écoulement de ſemence n'a point lieu dans les gonorrhées ordinaires, & que, plus rare qu'ils n'ont cru l'obſerver, il eſt comme accidentel à la chaude-piſſe, puiſqu'il ne peut avoir lieu que lorſque les parricules vénériennes qui ſe détachent des chancres ou des ulceres des parties génitales, ont détruit par leur qualité rongeante tous les obſtacles qui dans l'ordre naturel s'oppoſent un peu au paſſage de la ſemence des véſicules ſéminales dans l'urethre.

Lorſqu'un homme, dans un commerce impur avec une femme corrompue, a goûté les plaiſirs de la copulation, il arrive de deux choſes l'une : ou il contracte le même virus de la femme, ou bien il ne reçoit rien. Il peut contracter ce virus, ſi la contexture de ſes pores & l'habitude de ſon tempérament ſe trouvent analogues & propres à donner un libre accès à la vapeur virulente de la femme, ou à l'humeur ſanieuſe du vagin, qui dans le coït touche & lubréfie le membre viril. Mais en détruiſant même cette analogie dans la contexture des parties, il peut ſe faire que les particules rongeantes & corroſives du virus agiſſent avec force ſur la partie introduite, & y produiſent des écoulemens, &c.

On a ſouvent demandé ſi la gonorrhée peut devoir ſa cauſe à un uſage trop répété des plaiſirs de Venus, en ſup-

posant même un corps sain de part & d'autre, ou bien si elle tire toujours son origine d'un virus qui ne fait que se communiquer sans s'éteindre, & qui ne sçauroit se recréer de nouveau sans communication ?

Ceux qui sont du premier parti, peuvent alléguer que dans un coït trop fréquent, les parois du vagin reçoivent un frottement qui, voluptueux dans son origine, devient ensuite trop vif, parce qu'il échauffe la partie ; & de cet échauffement dérive un phlogose, d'où suit naturellement la chûte ou la destruction d'une partie de l'épiderme intérieur, ce qui forme un ulcere très-superficiel, & qui jusques-là n'a rien de mauvais. Mais cet ulcere, quelque léger qu'il soit en apparence & sans douleur, suppure, parce que la chûte de l'épiderme a laissé à beaucoup de pores la facilité de vuider dans le vagin les humeurs qu'ils contiennent. Or l'assemblage de ces humeurs continuellement irritées par les frottemens d'un coït trop souvent répété, peut devenir putride par les changemens physiques & les diverses combinaisons qu'il essuye.

Cette opinion devient favorable & consolante pour ces hommes qui, attaqués de gonorrhée, se persuadent vivement que les compagnes fideles de leurs passions n'ont jamais eu de foiblesse qu'avec eux. Cette crédulité qui augmente toujours à mesure que l'amour fait du progrès, les confirme dans la justice prétendue des caresses : mais l'art de feindre, cet art si naturel aux femmes, ne peut-il pas mettre un voile épais à des intrigues secrettes ? Souvent l'abeille, qui vole de fleur en fleur pour trouver la juste combinaison de son ouvrage, rencontre des parties hétérogenes, peu propres à la formation de son miel : ainsi les femmes sensibles à l'intérêt ou à la frivolité, volant de favoris en favoris, peuvent bien dans la suite en voir quelqu'un qui ne soit pas sain, & communiquer à ceux qui le sont la récompense méritée de leurs travaux. Le dénouement de la piece arrive par la maladie ; & la femme qui ne manque jamais de subterfuge, sçait si bien se retrancher dans sa prétendue ignorance, que souvent elle est crue.

Ce qui me fait parler ainsi, c'est que j'ai vu un digne & fidele époux en proye aux symptômes d'une gonorrhée très-douloureuse, faire tous ses efforts pour me prouver

l'innocence de la compagne de ſa vie & la ſienne en même tems, tandis que de ſon côté l'épouſe, ingénieuſe à le tromper, m'avouoit naturellement qu'elle étoit l'unique cauſe de tous ſes malheurs. Pour laiſſer la famille dans une paix profonde, je confirmai le mari dans ſes idées, & ne laiſſai pas de le traiter avec ſa femme par les anti-vénériens.

Il pourroit donc bien ſe faire que dans l'ordre naturel, la maladie vénérienne ne fît que ſe communiquer ſans ſe reproduire de nouveau, malgré les obſervations qu'on pourroit apporter en faveur de l'opinion contraire. Mais laiſſons-la ces diſputes inutiles, pour ne nous occuper que de notre objet. Voyons comment la gonorrhée ſe prend dans les hommes.

A entendre Sydenham, on croiroit que le virus pénetre le corps de la verge, pour enſuite y produire des ulceres, dont le pus coule dans l'urethre. Mais à quoi bon donner cette route étroite au virus, tandis que le canal de l'urethre en offre une large & toujours ouvette? D'ailleurs l'inſpection des cadavres de ceux qui ont eu des gonorrhées, m'a toujours démontré par les anciennes cicatrices, ou par les petits ulceres encore ſubſiſtans, qu'une partie de l'épiderme intérieur de l'urethre eſt détruite; & que c'eſt toujours dans ce canal que ſe trouve le ſiege de la maladie. Enfin toutes les fois que je ſuis venu à bout de cicatriſer cet ulcere, j'ai terminé la maladie. Or comment tenter la cicatrice, ſi, ſelon Sydenham, l'ulcere eſt dans la ſubſtance charnue de la verge.

J'ai eu, quoique jeune, un grand nombre de gonorrhées à traiter, & j'ai pu faire là-deſſus quelques obſervations exactes; mais j'oſe aſſurer que les ulceres ont toujours été intérieurs.

Quand un homme a contracté le virus en voyant une femme : ou bien ce virus agit tout de ſuite; & j'en ai vu qui le même jour avoient un écoulement : ou bien il eſt lent dans ſes opérations; & j'ai vu des Sujets dans qui l'écoulement n'a paru que le quatrieme, huitieme, douzieme, & même le quinzieme jour après la copulation. Cette variété peut dépendre de la différente contexture du corps, & plus ſouvent encore de la corroſion, de l'activité plus ou moins forte de la liqueur qui porte le virus : mais dans tous ces

cas j'ai observé que le malade éprouve, 1°. une certaine démangeaison, un certain châtouillement qui le porte quelquefois à l'érection, & qui est l'effet d'une inflammation commençante. 2°. Il survient une espece de légere cuisson & une tension, une sensibilité plus forte dans le canal, & tout cela est produit par l'inflammation augmentée. 3°. Enfin l'épiderme intérieur de l'urethre tombe en suppuration, & l'écoulement de pus paroît. On ne tarde guere alors à s'en appercevoir, parce que l'endroit du canal qui est dépouillé de son épiderme, a à découvert des mammelons nerveux très-sensibles, qui ne manquent jamais d'être irrités par les sels de l'urine qui passe, ce qui avertit le malade du lieu de la douleur; & en pressant la verge quelque tems après avoir uriné, il voit au premier coup-d'œil un pus blanchâtre & bien conditionné, qui lui reproche l'usage de ses plaisirs voluptueux.

Voilà donc l'ulcere formé. Il est très-superficiel, puisqu'il n'a produit sur la face interne de l'urethre que ce qu'une légere brûlure opere sur l'épiderme de nos parties, lorsqu'elle met simplement à découvert les houppes nerveuses de la peau. Mais cet ulcere, quelque léger qu'il soit en apparence, suppure, & ce pus lubréfie continuellement une partie du canal. Il peut donc insensiblement & de loin en loin agir sur l'épiderme du canal, le détruire dans d'autres endroits, étendre l'ulcere qui deviendra plus douloureux à mesure que les sels de l'urine agiront sur un plus grand nombre de houppes nerveuses. Enfin il peut arriver par ces progrès, que l'ulcere qui ne seroit d'abord que dans la fosse naviculaire, s'étendît tout le long du canal, & qu'il s'avançât même jusqu'aux conduits qui de l'urethre vont dans les vésicules séminales; qu'il agît sur eux, & qu'il donnât une issue perpétuelle à la semence. Il sera d'ailleurs fort aisé de penser que l'ulcere, en grandissant ainsi dans sa circonférence, doit également se rendre moins superficiel & plus profond.

Voilà, ce me semble, une idée claire des progrès de la gonorrhée: idée qui offre naturellement l'explication des symptômes, puisque nous avons attribué avec raison aux mammelons nerveux, mis à découvert, & irrités par les sels urineux, toutes ces douleurs vives, toutes ces cuissons

mordicantes, en un mot cette chaleur brûlante que le malade éprouve en urinant; & ce qui confirme cette cauſe, c'eſt que les douleurs ceſſent bientôt après avoir uriné; parce que les ſels n'étant plus fournis, n'agiſſent plus ſur les nerfs.

Ces principes une fois poſés, ſera-t-il bien difficile d'expliquer la formation des carnoſités, des fongoſités dans le canal de l'urethre? Ne ſçait-on pas que les filamens de tout genre d'une partie qui eſt en ſuppuration, trop humectés, trop abreuvés de divers ſucs ſurabondans, doivent naturellement ſe gonfler, occuper plus d'eſpace par l'introduction d'un fluide étranger dans l'interſtice de leurs petites fibres? Et de ceci ne peut-on pas aiſément conclure que les fibrilles de la ſurface intérieure de l'urethre, une fois miſes à découvert par la deſtruction de l'épiderme qui les garantiſſoit, & continuellement arroſées ou par le pus de l'ulcere, ou par l'humeur deſtinée par l'Auteur de la nature à lubréfier le canal, & enfin par le fluide urineux, dont on ſe débarraſſe aſſez ſouvent, doivent groſſir, s'étendre, s'alonger, s'entrelacer même, & former dans le canal des brides, des fongoſités, en un mot des obſtacles au paſſage des humeurs? Et ſi dans ce cas l'ulcere ſuppure toujours, & que ce pus ſoit retenu en partie par les brides, quels ravages ne peut-il pas produire par un ſéjour trop long?

Tout ceci me paroît plus naturel, plus conforme à l'expérience & à la vérité. C'eſt auſſi de ce point de vue que je vais partir pour propoſer la méthode curative de cette maladie dans les hommes.

Ou bien la gonorrhée eſt ancienne, ou bien elle eſt récente. Dans le premier cas, elle peut avoir fait du ravage & être plus difficile à traiter, ſelon les différens ſymptômes & les accidens qui lui ſurviennent. Dans le ſecond, elle peut être bénigne ou maligne. Elle ſera bénigne, ſi l'écoulement eſt blanchâtre, peu abondant, s'il y a très-peu d'inflammation & de douleur. Dans ce cas, je ne propoſe aucune ſaignée ni aucun bain; je me contente de purger, en commençant, le malade avec deux onces de manne & deux pilules mercurielles du poids de dix grains chacune. Je paſſe auſſi-tôt à l'uſage d'une boiſſon très-copieuſe, faite avec de l'eau commune & de la régliſſe ſimplement, &

pendant ce tems-là je donne tous les quatre jours une friction avec deux gros d'onguent mercuriel, fait au double. Aussi-tôt que le malade a pris la quatrieme ou la cinquieme friction, je tente les injections avec l'huile d'olive ou l'huile d'amande douce dans le canal de l'urethre. Ces injections diminuent l'écoulement, & il cesse tout-à-fait, lorsqu'aux injections huileuses on substitue celles de vin tiede avec du sucre, ou bien celles de l'eau commune avec deux gouttes d'extrait de Saturne. Je repurge de nouveau le malade selon la même formule, & il est guéri. Voilà certainement une méthode bien simple, dira quelqu'un ; elle l'est en effet : mais sa simplicité n'est pas incompatible avec l'efficacité ; ainsi qu'il sera aisé de le connoître par les réflexions suivantes.

1°. Je conseille au malade de boire copieusement, parce que cette boisson abondante ne manquera pas de le faire uriner souvent ; & l'urine prodigieusement détrempée par une grande quantité d'eau, sera non-seulement moins active, mais encore elle lavera souvent l'ulcere & empêchera le pus de séjourner trop long-tems, ce qui établira une propreté assez louable. Je recommande donc de boire beaucoup ; & si l'on s'ennuie d'une tisanne simple, on peut faire de la limonade, &c.

2°. Je mets en usage les frictions, parce que toute gonorrhée virulente me paroîtra toujours un diminutif de vérole ; or on sçait que le mercure passe pour un spécifique de cette maladie : ainsi il pourra mieux attaquer les effets du virus, soit dans le sang, soit dans la lymphe & dans les autres parties. Je donne les frictions à la distance de quatre jours, afin que cet intervalle mette obstacle à la salivation qui me paroît inutile, & même embarrassante pour le malade. J'aime mieux laisser agir paisiblement les globules mercuriels qui roulent avec le torrent commun de nos fluides, que de le voir bientôt sortir en partie par la salivation, & frustrer ainsi par sa retraite le corps des bons effets qu'il auroit pu y produire. Quelquefois même il arrive à certains Sujets de saliver malgré cet intervalle d'une friction à l'autre, & alors ou je diminue la dose du mercure, ou bien je n'emploie qu'une friction toutes les semaines. Je ne suis point partisan de la salivation, & j'ai vu avec assez de

peine dans quelques Hôpitaux, que deux filles qui salivoient ont gardé, l'une vingt-deux jours, & l'autre vingt-huit, la langue pendante sur le menton, avec beaucoup de difficulté d'avaler. Il est vrai que dans les Hôpitaux la salivation pourroit peut-être paroître favorable, si on avoit égard à des raisons œconomiques du tems & de la dépense, mais mon avis est toujours qu'une maladie est assez tôt traitée quand elle est bien guérie ; ainsi la méthode de donner le mercure par extinction me paroîtra préférable à celle où il se prend par salivation. Elle est du moins plus commode, puisqu'elle n'assujettit point à garder continuellement la chambre.

3°. J'ai dit qu'après quelques frictions je recommandois les injections huileuses. J'ai mes raisons pour cela. 1°. Cette huile supplée en partie à l'humeur visqueuse qui naturellement humecte le canal, & qui dans l'endroit malade peut manquer, ou être moins abondante. 2°. Je m'imagine que cet ulcere intérieur qui forme la gonorrhée a besoin d'être pansé, & s'il étoit à l'extérieur, je veux croire qu'on y appliqueroit quelque topique : c'est de quoi même les Praticiens conviendront sans peine. Or cette huile injectée devient pour l'ulcere intérieur un topique salutaire, & doit empêcher que le canal soit moins corrodé par les particules rongeantes du virus, ainsi que par l'action des sels urineux qui trouvent les houppes nerveuses à découvert.

Je sçai qu'à ce mot d'*injections*, quelqu'un pourra s'allarmer & en condamner l'usage sous le spécieux prétexte qu'elles font tomber la chaude-pisse dans les bourses : on citera même des exemples funestes. Je ne les nierai pas, si l'on veut, mais il faut s'expliquer.

Oui je suis persuadé que les injections ont eu de mauvais effets entre les mains de plusieurs Praticiens : mais quelles injections ont-ils employées ? Ce sont des injections astringentes, & peut-être trop astringentes. Il n'est pas surprenant qu'avec de tels remedes ils aient arrêté trop-tôt le cours de l'écoulement, que cette matiere purulente trouvant tout-à-coup des barrieres inattendues, cherche à se porter ailleurs, & aille par son amas ou engorger les glandes des aînes & produire un poulin, ou gonfler les testicules ou ses tuniques, & prendre le nom de *chaude-pisse tombée dans les bourses, &c.*

Mais, dira-t-on, on n'a employé que des remedes doux & deſſicatifs en injection, & les effets ont été pernicieux. Je demanderai alors dans quel état de la gonorrhée on a employé ces injections ? Eſt-ce lorſque le virus ſubſiſtoit encore ? Si cela eſt, à quoi bon s'étonner que l'ulcere trop-tôt fermé ait enfanté de plus grands maux que lui-même ? Cela ſe manifeſte continuellement dans le traitement des playes qui ſe trouvent ſur la ſurface du corps. L'art du Chirurgien, dans ce point de pratique, conſiſte à bien connoître le tems où il faut injecter. Je n'en viens jamais-là que lorſqu'après quelque friction, & l'uſage d'une boiſſon très-copieuſe, le malade ne ſent preſque pas de douleur ; que le pus de l'écoulement eſt d'une couleur blanchâtre, d'une légere conſiſtance & peu épais. Je commence par l'huile d'olive, & ce topique n'eſt point aſtringent. Je viens inſenſiblement au vin miélé, ou ſimplement au vin pur avec un peu de ſucre. Quelquefois j'emploie l'extrait de ſaturne ou la liqueur végéto-minérale que je fais de la maniere ſuivante.

Je fais bouillir dans deux livres de vinaigre rouge une demi-livre de litarge d'or juſqu'à ce que deux ou trois gouttes de la liqueur puiſſent donner à un gobelet d'eau la véritable couleur blanche de lait. Je laiſſe enſuite dépoſer cette liqueur pendant un certain tems, & je la verſe par inclinaiſon dans une fiole, afin que tout le marc reſte au fond du pot dont je me ſuis ſervi.

Quand je veux employer en injection cette liqueur, j'en verſe deux ou trois gouttes dans un verre d'eau tiede, & je pouſſe l'injection. Il ſeroit imprudent de ſe ſervir ici de l'extrait pur & ſans addition d'une certaine quantité d'eau, parce qu'il deviendroit tout-à-coup trop deſſicatif.

Cette liqueur a principalement reçu ſa réputation du célebre M. Goulard, Chirurgien de Montpellier qui guidé par le flambeau de l'expérience, a fait de grandes découvertes ſur l'uſage & les bons effets de cet extrait. Il en rend compte au Public dans ſes maladies de l'urethre. Le Lecteur pourra y puiſer un fonds de lumiere & d'utilité.

Par cette méthode ſimple de procéder à la cure de la gonorrhée, je ſuis comme aſſuré du ſuccès, & je ne l'oſe avancer que parce que l'obſervation exacte, & l'expérience ſcrupuleuſe m'ont confirmé dans cette pratique.

Mais j'entends quelque Ecrivain, qui réfutant toutes ſortes d'injections, ſoutient avec force qu'il faut laiſſer cet écoulement à l'ouvrage de la nature, ou bien que l'on peut donner intérieurement quelques aſtringens, & les baumes de Capahu, de Canada, &c.

1°. Il eſt certain que quoique le virus de la maladie ſoit détruit par l'uſage du mercure, le malade ne peut jamais ſe croire bien guéri tant que cet écoulement incommode & mal-propre ſubſiſte. En effet, il ne l'eſt pas, car l'ulcere ſuppure encore. Je ſuppoſe un ulcere benin, récent & ſuperficiel à quelque partie extérieure du corps : dira-t-on qu'il ſoit dangereux d'en tenter la cicatrice ? Non certainement ; & pourquoi donc ne pas parler de même à l'égard d'un ulcere qui ſe trouve dans l'urethre ?

2°. Je ſuppoſe un petit ulcere à la jambe. On veut le guérir, mais on ne veut jamais le panſer, on veut ſeulement le cicatriſer par des aſtringens, par des baumes pris intérieurement. En viendra-t-on aiſément à bout ? Ne doit-on pas penſer que ces remedes intérieurs ſouffrent des altérations conſidérables dans les grands laboratoires de la digeſtion & de la circulation ? Doit-on ignorer que les particules aſtringentes de ces remedes également diſtribuées dans l'habitude du corps agiſſent avec autant de force ſur chaque partie, & qu'elles n'ont pas un inſtinct particulier qui les porte principalement à aller uniquement agir ſur l'ulcere de l'urethre : car ſi cela étoit, on auroit bientôt conclu qu'une pierre groſſe & dure, renfermée dans la veſſie, ſeroit ſuſceptible d'être puiſſamment attaquée, briſée, diſſoute même par des diſſolvans pris intérieurement, ce qu'on n'a pas encore vu, quoiqu'en diſent les partiſans du remede de Mademoiſelle Stepheins. Enfin doit-on compter pour rien cette répugnance extraordinaire que tout malade éprouve certainement pour l'uſage des baumes de Capahu, &c ?

Je dois avertir que cent fois j'ai tenté inutilement l'uſage de ces baumes ; & avant même de me fixer à la pratique que je décris pour la gonorrhée, j'ai été fort embarraſſé pour arrêter les écoulemens. Je voyois des Hôpitaux où l'on tentoit ſans ſuccès les bols aſtringens, &c. & le malade ne laiſſoit pas de ſortir ſans que l'écoulement fût arrêté. J'ai vu dans pluſieurs Hôpitaux Militaires de la Flandre les malades

occupés à prendre des pilules ou des dragées de M. Keifer. Je n'en condamne pas l'ufage, parce que quelques Chirurgiens de ces Hôpitaux ont eflayé de me le proclamer ; mais je fçai très-bien par les cas particuliers de pratique que j'ai eu, que ces pilules n'arrêtent pas l'écoulement, & s'il difparoît quelquefois, je ne l'attribue qu'à l'effort de la nature ; effort qui fe manifefte quelquefois dans ceux mêmes qui après quelques frictions, ne prennent pour tout remede qu'une tifanne faite avec de l'eau & de la régliffe ; effort que l'on admire encore dans quelques ulceres ou plaies fuperficielles de l'extérieur du corps, & que la nature feule cicatrife. Mais de ces efforts doit-on conclure qu'il faille toujours la laiffer à elle-même ; fi cela eft, a quoi fe réduira l'art de guérir ? Cet art, qui s'occupant à épier la nature, la fuit dans fes démarches différentes, pour la maintenir dans la bonne route, fi elle s'y trouve, & pour redreffer fes écarts lorfqu'elle vient à s'égarer ?

Une différence bien remarquable entre un ulcere extérieur & un ulcere de l'urethre, c'eft que l'extérieur a continuellement l'impreffion de l'air, qui abforbant l'humidité du pus, peut fort-bien le cicatrifer quelquefois ; au lieu que l'ulcere du canal de l'urethre n'a pas le même avantage: & il eft par conféquent néceffaire d'y fuppléer par des topiques portés dans ce conduit au moyen des injections.

Ici je dois faire faire à mon Lecteur une réflexion que l'expérience m'a fournie, & qui pourra avoir fon utilité. J'ai vu un malade qui me difoit d'abord n'avoir tiré aucun avantage des injections, qu'il avoit foin de faire avec une petite feringue ordinaire. J'en fus affez furpris, mais un peu d'examen m'en découvrit bientôt la caufe ; & la voici. Ce malade avoit l'ulcere prefque a la racine de l'urethre, & lorfqu'il pouffoit l'injection avec une feringue d'une pointe courte, l'huile injectée fortoit auffi-tôt, fans doute par l'action des mufcles accélérateurs. Je lui dis donc que pour réuffir dans fon traitement, il falloit avoir une fonde de femme, l'introduire dans la verge jufqu'a l'endroit où il fentoit l'ulcere, & par ce moyen pouffer l'huile dans la fonde. Il le fit, & fa guérifon fut prompte. Cette obfervation m'a fait naître l'idée de conftruire une petite feringue avec un tuyau très-légerement recourbé de la longueur d'une

verge ordinaire. Ce tube est continu avec la seringue, & en fait partie. Il a la grosseur convenable, comme une sonde ordinaire; & à la faveur de cet instrument que je fais exécuter en argent ou en étain, je suis bien sûr de porter la liqueur dans tout le canal de l'urethre; ce qui ne réussit pas toujours avec une seringue dont le tube est fort court, ainsi que je l'ai éprouvé exprès bien des fois depuis l'observation que j'ai rapportée. Il est certain que dans beaucoup de Sujets l'injection ne touche que la parois de l'urethre qui répond à la longueur du tube, parce que par l'action des muscles de la verge elle est repoussée, comme les dernieres gouttes de l'urine sont expulsées au-dehors par l'action de ces mêmes muscles. Ainsi c'est au Chirurgien à faire bien attention que l'injection parvienne jusqu'à l'endroit même où se trouve l'ulcere, car sans cela ce seroit mettre un onguent à côté la playe.

Jusqu'à présent nous avons parlé de la gonorrhée récente & simple; mais nous n'avons rien dit sur l'ancienne & l'invétérée: effectivement nous n'avons pas beaucoup à dire.

L'ancienneté peut avoir rendu l'ulcere cancéreux, avoir formé des callosités dans le canal, avoir détruit les petits obstacles qui s'opposent à l'écoulement de la semence, avoir produit des ravages, même dans la vessie; & enfin avoir gonflé les testicules & les glandes des aînes. Lorsque quelqu'un de ces symptômes se trouve, je commence par saigner le malade, je le purge. De-là il prend une douzaine de bains environ, & trois, quelquefois quatre onces d'onguent napolitain fait au double, distribué en douze ou en seize frictions, faites de quatre en quatre jours. Je mets le malade à l'usage des pilules préparées de la maniere suivante:

Mercure crud, ...	1 once.
Thérébentine, ...	1 once.
Manne, ...	2 onces.
Pulpe de casse, ...	2 onces.
Savon d'Alicante, ...	2 onces.
Rhubarbe en poudre impalpable,	6 gros.
Poudre de canelle, ...	2 gros.

Eteignez parfaitement dans un mortier de marbre le mercure dans la thérébentine. Ajoutez la manne, la casse & le savon

ſavon, qu'on fait fondre dans un peu d'eau & qu'on paſſe. Ajoutez auſſi la rhubarbe & la poudre de canelle. Soumettez cette pâte à la molette de marbre, afin que toutes ces drogues prodigieuſement broyées, ſoient parfaitement mêlées. De cette maſſe faites en des pilules de dix grains chacune, que vous pouvez ou dorer ou argenter à votre gré. Le malade en prendra ſix tous les matins à jeûn, & autant chaque ſoir, deux heures après le ſouper; il boira par-deſſus un verre d'eau avec un peu de ſyrop de capillaire. On prend les pilules pendant le tems même qu'on ſe frictionne.

Je fais d'ailleurs obſerver un régime délayant, & je recommande beaucoup de ne pas faire des excès dans le vin ni dans la bonne chere.

Après l'uſage des frictions & de ces dragées vous pouvez employer les injections d'huile d'olive, de vin miélé, d'extrait de ſaturne mêlé avec de l'eau; on pourra injecter une liqueur faite avec de l'eau roſe & de l'eau de plantin, dans leſquelles on aura fait bouillir un morceau de ſtorax & de benjoin; enfin on pourra combiner ces injections avec les différentes eaux minérales, les gommes, les baumes capables de deſſécher l'ulcere, &c.

S'il y a des calloſités, des brides dans le canal, on pourra les détruire inſenſiblement par l'introduction d'une ſonde de plomb, ou des bougies telles que celles de M. Daran; introduction qui doit être délicatement, doucement, & très-fréquemment répétée.

Si le conduit de l'urethre dans les véſicules ſéminales eſt rongé, il peut arriver qu'il ſoit ſouvent difficile, pour ne pas dire impoſſible d'y remédier, parce que les injections ne peuvent gueres parvenir juſqu'auprès des véſicules. On peut cependant les tenter avec le lait, les eaux de roſe & de plantin, avec le ſtorax & le benjoin, ou d'autres infuſions que les circonſtances de la maladie & le génie du Chirurgien peuvent ſuggérer.

J'en dis autant pour la veſſie; & à l'article VESSIE j'ai donné une obſervation qui prouve qu'une gonorrhée négligée peut produire un cancer, même dans la veſſie, parce que par la continuation du même canal le pus de l'urethre peut aller porter ſon action dans l'intérieur de la veſſie, malgré la préſence de l'urine.

Dans ce cas on ne ſçauroit trop recommander les injections dont nous avons parlé.

Si les teſticules ou les glandes des aînes ſont gonflées, on peut employer les emplatres de devigo; mais ſi cela eſt inutile, il faut avoir recours au cataplaſme fait avec la terre ſimolée & l'extrait de ſaturne pur. Ce topique, renouvellé deux fois par jour, agira puiſſamment. Si cependant il y avoit grande inflammation, on pourroit tenter les ſaignées plus ou moins répétées, ſelon le degré de la maladie, & la force du malade. Les cataplaſmes anodins pourront également être favorables. Si le bubon ne ſe terminoit que par la ſuppuration, le Chirurgien en feroit l'ouverture & le traiteroit ſelon l'art. Tous ces détails ne peuvent point avoir place ici, où je paſſe déja les bornes que je me ſuis preſcrites.

J'ajoute ſeulement que le pus fourni au-dehors par l'ulcere de l'urethre peut quelquefois s'inſinuer entre le prépuce & le gland dans des Sujets qui l'ont toujours couvert. Ce pus peut gonfler les tégumens & produire le phimoſis, qui quelquefois demande une opération chirurgicale. Mais je l'ai ſouvent évitée en tenant la partie fort propre, en la trempant ſouvent & long-tems dans du lait chaud, ou dans de l'eau imprégnée de quelques gouttes d'extrait de ſaturne, en paſſant le bout d'une ſeringue fine entre le prépuce & le gland pour y faire des injections réſolutives, & enfin en eſſayant ſouvent ſans précipitation, délicatement & doucement à pluſieurs repriſes de découvrir le gland. Il en eſt à-peu-près de même du paraphimoſis ou de l'étranglement produit à la verge, au-deſſous de la couronne du gland, par les tégumens communs gonflés.

Il ne me reſteroit plus qu'à dire un mot de la gonorrhée des femmes, mais il eſt aiſé de faire l'application de ce que nous venons de dire. On ſçait que chez les femmes la gonorrhée peut attaquer les proſtates, les glandes de Cowper, tout l'intérieur du vagin & du méat urinaire. On eſt perſuadé que l'ulcere placé dans quelqu'une de ces parties, peut y produire des ravages, comme dans l'urethre de l'homme. On a vu le traitement que nous avons propoſé: on peut l'appliquer ici. Mais comme le ſiege de la maladie peut fort bien ſe trouver également dans le vagin & dans le méat urinaire, il faut tâcher de reconnoître ce ſiege

& l'attaquer par les injections. S'il est impossible de le reconnoître, il est utile, dans ce cas d'incertitude, d'injecter le vagin & le méat urinaire. Je pense que ce que nous avons dit sur la gonorrhée chez les hommes suffira pour persuader au Lecteur que chez les femmes il faut avoir soin de ne commencer les injections qu'après avoir fait prendre quelques frictions pour détruire le virus ; autrement ce seroit, comme on dit, *fermer le loup dans la bergerie.* Il ne faut pas se flatter de guérir aussi facilement la gonorrhée chez les femmes, parce que chez elles les parties où elle peut avoir son siege sont plus molles, flasques, relâchées, & beaucoup plus humectées, soit par leurs mois, soit par les humeurs qui y abondent d'avantage ; aussi elles souffrent moins que les hommes, & je crois que l'on en peut attribuer la bonne cause au défaut d'action des sels urineux sur l'ulcere quand il a son siege dans le vagin, ou à la difficulté qu'éprouve le pus de l'ulcere, situé dans le méat urinaire, de séjourner long-tems dans un canal presque droit, & d'où le pus doit naturellement sortir par son propre poids, au lieu que dans l'homme l'urethre fait un angle bien capable de maintenir le pus dans sa cavité.

Je finirai ceci par une petite récapitulation des idées que j'ai exposées sur la gonorrhée en général.

1°. J'ai admis les frictions mercurielles pour le traitement de cette maladie, qui étant un diminutif de vérole, est comptée parmi les maladies vénériennes. Or je ne crois pas que les autres manieres de prendre le mercure soient préférables à celle-ci, où il se subdivise prodigieusement, puisqu'il entre dans le torrent de la circulation par l'orifice extérieur d'un nombre prodigieux de tubes capillaires répandus sur la surface de la peau. Je sçais qu'en buvant le lait d'une chévre, ou d'une vache, à qui l'on aura donné de grandes frictions, après l'avoir bien tondue, on peut très-bien guérir une maladie vénérienne ; parce qu'il est certain que ce lait contient du mercure bien divisé & bien préparé, mais tout le monde ne peut pas se procurer cet avantage. On y supplée en se frottant soi-même.

On pourroit aussi, par le moyen des lavemens, où il entreroit un mercure bien divisé, parvenir à la guérison de la vérole, parce que les veines lactées du mésentere por-

teroient les globules mercuriels dans le torrent de la circulation.

2°. Je n'ai parlé des bains que dans le cas d'une gonorrhée ancienne & dégénérée en vérole, parce qu'un régime humectant m'a toujours ſuffi dans la chaude-piſſe ſimple. J'ai placé ces bains avant les frictions. Cela n'eſt pas d'une grande importance, & à Londres on eſt aſſez dans l'uſage de les donner après. J'ai vu des Praticiens qui mettoient un bain entre chaque friction.

3°. Je me ſuis déclaré en faveur des injections d'huile d'olive ou d'amande douce : je ne l'ai fait qu'après des expériences exactes ; & je ne ſerai jamais démenti, ſi dans cette méthode on a égard à tout ce que j'ai propoſé, c'eſt-à-dire, au tems de l'injection & à l'eſpece d'injection. Je n'ai d'autre intérêt ici que le bien public & celui de le dégouter de cet amas immenſe de pilules ſecrettes, d'elixir merveilleux, de baumes de Venus, & de tant d'autres prétendus ſpécifiques qu'enfante l'empiriſme, & que la crédulité du peuple autoriſe ſouvent. Ces liqueurs ſpiritueuſes imprégnées de ſublimé corroſif, toutes les dragées dans la compoſition deſquelles il entre, ſont des remedes qui de nos jours ſont proclamés par-tout, & à qui cependant M. Pibrac, Chirurgien de Paris, a donné avec raiſon beaucoup de ridicule dans un Mémoire ſçavant, dicté par la ſaine théorie & par l'obſervation exacte, & enfin lu à la rentrée publique de la célébre Académie de Chirurgie de Paris au mois d'avril de l'année 1763.

Lorſque la nature nous offre des remedes ſimples, doux & efficaces, pourquoi en préférer d'autres dont les effets ſont terribles & incertains ?

Au mot Odoriférent nous donnons des réflexions ſur un écoulement que l'on peut prendre pour une gonorrhée, quoiqu'il ne le ſoit pas.

GENESE, *geneſis*, γένεσις, c'eſt la même choſe que génération.

GENESIE, *geneſis*, du verbe γινομαι, je commence d'être. C'eſt la même choſe que génération.

GENIO-GLOSSE, *genio-gloſſus*, qui a du rapport à l'endroit où les deux os de la mâchoire ſe ſoudent & à la langue. Ce terme vient de γένειον, le menton, & de γλῶσσα, la langue. C'eſt le nom de deux muſcles de la langue.

Les muſcles génio-gloſſes s'attachent à la ſymphiſe du menton, immédiatement au-deſſus des génio-hyoïdiens, & vont ſe terminer tout le long de la partie inférieure de la langue. Ces muſcles peuvent tirer la langue hors de la bouche par leurs fibres poſtérieures, qui ſe portent à ſa baſe, & ramener la langue en-dedans par leurs fibres antérieures & recourbées qui vont à ſa pointe.

GENIO-HYOÏDIEN, *genio-hyoïdeus*, ce qui a du rapport au menton & à l'os hyoïde, de γένειον, menton, & de ὑοειδὴς, l'os hyoïde. Nom de deux muſcles de l'os hyoïde.

Chaque muſcle *genio-hyoïdien* a ſes attaches fixes à des inégalités qui ſe trouvent aux côtés de la ſymphyſe du menton, au-deſſus des attaches du muſcle digaſtrique, & ſe termine à la partie ſupérieure de la baſe de l'os hyoïde, immédiatement derriere le milo-hyoïdien.

GENIO-PHARYNGIEN, *genio-pharyngeus*, qui a du rapport à l'endroit où ſe ſoudent les deux pieces de la mâchoire inférieure & au pharynx. Ce terme vient de γένειον, le menton, & de φάρυγξ, le pharynx. Nom de deux muſcles du pharynx.

Les muſcles génio-pharyngiens ont leur attache fixe à la ſymphyſe du menton, à côté des génio-gloſſes, & vont ſe terminer au pharynx.

GENITAL, ALE, adj. *genitalis*, *e* : ce qui appartient à la génération.

On diviſe les parties génitales de l'homme en trois claſſes, la premiere comprend les organes qui ſéparent la ſemence ou les teſticules. La ſeconde comprend ceux qui la conſervent pendant quelque tems, ou qui lui ſervent de réſervoir, & ce ſont les véſicules ſéminales ; la troiſieme renferme les organes deſtinés à tranſmettre la ſemence dans les parties de la femme, & c'eſt la verge & ſes dépendances.

Les parties génitales de la femme ſont diſtinguées en externes & en internes. Les externes ſont le pénil, la motte, les grandes levres, la vulve, la fourchette, la foſſe naviculaire, le périné, les nymphes, le gland du clitoris, le méat urinaire, ou l'orifice du conduit de l'urine, & celui du vagin. Les parties internes ſont le vagin, la matrice avec ſes vaiſſeaux & ſes ligamens, les trompes de Fallope & les ovaires. Tout cela a été expliqué en particulier dans des articles diffé-

rens. On en a fait un petit détail au mot Génération : il eſt inutile de le répéter ici.

Au mot Diſſéquer on a donné une méthode de préparer les parties génitales de l'un & l'autre ſexe, mais cette préparation eſt ſeulement relative à une démonſtration que l'on veut faire des parties de la génération, & elle ne ſuffiroit pas pour conſerver une piece dans un cabinet. C'eſt donc pour y ſuppléer que nous allons donner la méthode de préparer les parties génitales pour être conſervées ; & nous commencerons par celles de l'homme.

Je ſuppoſe qu'avec les parties génitales on veuille conſerver les reins, la méſentérique, la veſſie, pour avoir une plus belle préparation. Dans ce cas ici, pour y procéder, il faut commencer par injecter le cadavre, tant arteres que veines, & pour cela on peut ſe contenter de pouſſer l'injection par l'aorte deſcendante à ſa ſortie du diaphragme, ou bien près des arteres émulgentes. Cette injection ſera de couleur rouge. Si on veut être œconome de l'injection, il faudra lier l'artere crurale un peu au-deſſous de l'aîne, afin que le reſte de l'extrémité ne ſoit pas injecté. Vous prenez enſuite la veine-cave au même endroit par où vous avez injecté l'aorte, & au lieu d'adapter dans cet endroit le tube de la ſeringue, il faut y faire la ligature, afin que l'injection que vous pouſſerez par la veine crurale ſoit arrêtée, & n'aille pas remplir inutilement les vaiſſeaux de la poitrine. Cette derniere injection ſera colorée en bleu. Tout ceci s'obſerve également dans la préparation des parties génitales de la femme.

L'injection ayant bien réuſſi, on peut, ſi l'on veut, commencer à diſſéquer les parties contenues dans le bas-ventre & le baſſin.

Par conſéquent on diſſéquera d'abord la méſentérique, pour pouvoir ſe débarraſſer des inteſtins. On enlevera l'enveloppe des reins, & on découvrira les ureteres. Il ſera aiſé de voir l'origine des vaiſſeaux ſpermatiques, & de les ſuivre juſqu'au teſticule que l'on dégage de ſes tuniques. Le teſticule ainſi ſorti, laiſſe un vuide qu'on peut remplir avec du coton ou du crin, en couſant ces tuniques, afin que venant à ſe ſécher, elles conſervent à-peu-près la même cavité que dans l'état frais. On diſſeque enſuite toutes les autres parties de la maniere qu'il a été dit au mot *Diſſé-*

quer. Mais en ſuppoſant même l'injection bien faite, & les muſcles, ainſi que tous les vaiſſeaux de la verge, bien diſſéqués, la piece anatomique ne ſeroit guere parfaite, ſi on s'en tenoit à ce point de vue. Il faut donner à la verge une ſorte de roideur & d'érection : or il ſera aiſé d'y réuſſir, en pouſſant de l'injection dans la racine d'un des corps caverneux. Par le moyen de la communication des cellules de ce corps ſpongieux, toute la verge ſe trouvera injectée & roide, ſi ce n'eſt le canal de l'urethre qui ne le ſera pas. Il doit être auſſi injecté ; mais il convient, avant d'en venir là, de ſouffler beaucoup par ſon moyen la veſſie. On fera enſuite une ligature a l'urethre près de la proſtate, pour retenir l'air dans la veſſie. On pouſſera alors de l'injection par l'ouverture du canal qui aboutit au gland ou bien dans le tiſſu même de l'urethre, ce qui gonflera bien toute la verge ; & lorſque l'injection ſera refroidie, on pourra ôter la ligature faite au canal près de la proſtate, parce que le canal bouché par la préſence de la cire ou de la graiſſe, mettra un bon obſtacle à la ſortie de l'air de la veſſie. Il ſera également à propos de ſouffler les ureteres, en faiſant une très-petite ouverture fort près du rein, & en liant cette partie après l'avoir bien ſoufflée.

Par le canal déférent, on injectera de la cire blanche dans les véſicules ſéminaires.

Je ſuppoſe que l'injection ait laiſſé quelques inégalités à la verge, comme cela arrive quelquefois, il ſera aiſé d'y remédier avec un peu de cire, avec laquelle on remplira les petites cavités ou foſſes, enfin les inégalités qui ſe remarqueront à l'extérieur de la verge.

Tout cela étant fait, vous êtes libre de laiſſer tous les vaiſſeaux & toutes les parties dans leur véritable ſituation ; & alors, ſans avoir détaché totalement l'aorte & la veine-cave, vous coupez le tronc au-deſſous du diaphragme, vous détruiſez toutes les côtes, le foye, les muſcles de l'abdomen, & vous coupez les cuiſſes à deux pouces au-deſſous des aînes. Vous détruiſez les muſcles qui s'attachent au fémur ; vous ratiſſez bien les os des îles & le ſacrum, tant dans leur face interne que dans l'externe, ainſi que la partie de l'épine que vous conſervez.

Si vous voulez avoir moins de parties oſſeuſes, vous

vous contentez de lever l'aorte descendante, la veine-cave inférieure ou ascendante, jusqu'à leurs divisions en iliaques dans le bas-ventre, & même jusqu'à la partie supérieure du fémur. Vous détruisez ensuite l'os sacrum, & vous ne conservez précisément qu'une partie des pubis & des ischions. A la face externe de cette partie la verge se trouve attachée, & la vessie est à la face interne.

Quoi qu'il en soit, dans l'un & l'autre cas il faut tâcher de rapprocher le plus qu'il est possible ces parties de leur situation naturelle ; &, par exemple, pour la mésentérique bien disséquée, il sera aisé de la mettre en situation, en mettant du crin entre les vaisseaux.

On fait ensuite sécher la piece, y passant de tems en tems de l'huile de thérébentine, & sur-tout aux reins, si on les conserve. Quand elle est bien seche, on ôte le crin, on passe les couleurs suivantes : la rouge à toutes les arteres ; la bleue à toutes les veines ; la grise aux testicules ; la blanchâtre au canal déférent, aux vésicules séminales, aux nerfs ; la brune aux reins ; la couleur de chair aux prostates & à la verge : quelques-uns cependant donnent la couleur rouge à l'urethre. Sur toutes ces couleurs on passe le vernis à l'esprit-de-vin, & on conserve la piece.

Quelques-uns à côté de cette piece mettent le foureau de la verge & des bourses. Je m'explique. On enleve la peau aux bourses & à la verge, on fait sécher cette peau après y avoir mis du crin dedans ; & dans son état de siccité, elle ressemble à un véritable foureau de verge. On met cette piece près des parties génitales, & on la vernit de même.

Quelques-uns laissent aussi le rectum avec son sphincter & ses muscles releveurs.

Si on ne vouloit absolument que les parties génitales, on prépareroit seulement l'aorte, la veine-cave, qui donnent ou reçoivent les arteres & les veines spermatiques ou autres des parties génitales, les testicules, le canal déférent, les vésicules séminales, les prostates, la verge & ses dépendances.

Pour diversifier les pieces, on se contente quelquefois d'une seule verge attachée aux os pubis & ischion. D'autres soufflent bien une verge avec un tube introduit à la racine

des corps caverneux ; & après en avoir fait la ligature, ils la font sécher, afin qu'en la partageant ensuite au milieu, on puisse en examiner le tissu spongieux & la cloison mitoyenne.

Ce que nous venons de dire sur les parties génitales de l'homme, se rapporte presque tout à celles de la femme, & il sera assez aisé d'en faire l'application. Nous nous contenterons donc de dire ce qu'il y a de particulier pour la préparation des parties génitales de la femme.

Il convient, pour cette préparation, de laisser la motte, la vulve, le périné & l'anus dans leur situation naturelle; mais en faisant l'incision des tégumens communs tout-à-fait à la partie supérieure des pubis, il est à propos de bien dégraisser la face interne de cette peau & la surface externe ou antérieure du pubis, crainte que cette graisse dans le tems des grandes chaleurs ne gâte en se fondant toute la piece, & n'y attire des mittes.

Par l'interposition du crin, on peut tenir séparées les parties les unes des autres, pendant le tems qu'on les fait sécher; & lorsqu'elles sont seches, il est aisé de les distinguer. Si on préparoit la matrice d'une femme nouvellement accouchée, on pourroit bien y introduire du crin, afin de rendre sa cavité bien sensible, ce qui est plus difficile dans tout autre femme. On doit toujours laisser la vessie & le rectum, quoique ces parties n'entrent point dans la classe des parties génitales. Il est alors plus facile de remarquer la véritable situation de la matrice. Quelques-uns, pour être à portée de voir le vagin, scient les os pubis, & fendent cette gaîne pour la faire sécher, les deux bords étant écartés par le moyen du crin. On découvre mieux alors l'orifice ou le museau de tanche de la matrice.

Il est à propos, pendant que la piece se seche, de tenir un corps rond de bois ou de carton dans le méat urinaire, ainsi que dans l'intérieur du vagin, afin que ces conduits ne s'affaissent pas, & qu'ils ne s'obliterent pas à mesure que la piece perdra son humidité. On pourroit en faire de même pour l'anus dans la femme comme dans l'homme.

Il seroit inutile de rapporter ici les moyens de colorer, de vernir, &c. les parties génitales de la femme, parce que ce qu'on a dit sur celles de l'homme, doit suffire ; & au

mot Disséquer, on a donné la maniere de développer les parties qui dans la femme servent à la génération.

GENITOIRES. Ce terme s'entend quelquefois des testicules de l'homme, parce qu'ils contribuent à la génération.

GENITURE, *genitura*, γονὴ, γόνος, semence, sperme. C'est la semence, ou l'œuf fécondé dans le sein de la mere, lorsqu'il n'est encore qu'une masse informe, & qu'il ne paroît aucun vestige d'organisation. Hyppocrate étend ce temslà jusqu'au sixieme jour, après lequel la géniture prend le nom d'*embryon*, & ensuite celui de *fœtus*.

GENIE, *genius*, δαίμων. Galien dit que Dieu a donné à chaque homme un génie qui réside dans la partie la plus élevée du corps, & qui éleve son esprit à la connoissance des choses célestes. *Voyez* AME.

GENOU, *genu*, γόνυ : partie du corps humain, située antérieurement entre la partie supérieure de la jambe, & la partie inférieure de la cuisse, l'os du genou ou la rotule.

Le 7 juin 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé François Maurice, de Sablay en Savoye, âgé de trente-cinq ans, pour être traité d'un dépôt sur le genou même de la jambe gauche. Après l'usage du cataplasme anodin, on sentit la fluctuation, & on ouvrit l'abscès par une section horisontale au genou, de la longueur de trois pouces. Il en sortit beaucoup de pus bien conditionné. Pour premier appareil, un bandage unissant assez serré rapprocha les levres de la plaie. On mit ensuite une longuette sur la plaie, & un plumasseau sec par-dessus.

Le lendemain à la levée de l'appareil, on diminua la longuette, & on la couvrit d'un plumasseau chargé de digestif & imbibé, ainsi que les compresses, d'eau vulnéraire, mettant d'ailleurs des coussins sous le talon du malade pour maintenir les levres bien réunies, & lui recommandant d'éviter toutes sortes de mouvemens. Quatre jours après on employa le baume d'arcéus & la même liqueur. On voyoit au fond de la plaie une espece de gelée rougeâtre qui étoit sans doute le suc des vaisseaux régénérans ; & quand cette gelée fut de niveau avec les tégumens, elle devint plus ferme ; on la morigina même avec l'alun ; on retrancha l'eau vulnéraire, pour s'en tenir à un plumasseau sec. On purgea ensuite le malade, & la cicatrice le 27 juin fut parfaite.

On donne aussi le nom de *genou* à une espece d'articulation des os, qui se fait toutes les fois qu'une tête plus ou moins grosse se trouve reçue dans une cavité plus ou moins profonde, & que le mouvement est libre en tous sens. Telle est l'articulation de la tête du fémur dans la cavité profonde des os des hanches, & celle de la tête de l'humerus dans la cavité superficielle de l'omoplate.

GENRE, *genus*, ce qui est commun à plusieurs especes. Le genre nerveux est une expression assez fréquente dans nos Auteurs, & signifie les nerfs considérés comme un assemblage ou systême de parties similaires, distribuées par tout le corps.

Il en est de même du genre musculeux, membraneux, vasculeux, &c.

GENY, tubérosité ou apophyse placée au milieu de la symphise de la mâchoire inférieure.

GENYS, γένυς. *Voyez* GENA.

GERÆTEROS, γεραίτερος. Hyppocrate employe ce terme pour signifier un homme de moyen âge, ou qui a passé trente ans.

GERME, *germen*, la partie de la semence qui commence à produire l'animal. Il se dit aussi par rapport à la génération, de l'embryon & de ses enveloppes, lorsqu'ils commencent à prendre accroissement. Ce terme est particuliérement employé avec l'épithete *faux*, pour signifier une conception imparfaite, dans laquelle le placenta & ses dépendances prennent accroissement sans l'embryon, qui par quelque cause particuliere n'a jamais joui de la vie, ou en a été bientôt privé; ensorte qu'elle ne subsiste que par une sorte de végétation dans les organes qui viennent d'être mentionnés.

GIBBEUX, EUSE, adject. *gibbosus, a, um*: cercle gibbeux. On a donné ce nom au rebord ou petit cercle qui se trouve au pinna ou partie supérieure de l'oreille externe. Ce cercle a une extrémité proche des tempes, laquelle s'enfonce du devant au dedans, & qui s'appelle *extrémité gibbeuse.*

GIBBOSITÉ, *gibbositas.* C'est le nom que M. Winslow donne au bord externe du rein, qu'il appele aussi *grande*

courbure du rein. Ce terme vient de *κὺφωσις*, de *κὺφόω*, je courbe.

GINGLIME, *ginglymus*, *γιγλυμος*, gon, charniere. L'articulation appellée *ginglime* eſt une eſpece de diarthroſe ou d'articulation, dans laquelle deux os ſe reçoivent mutuellement ; de maniere qu'un même os reçoit & eſt reçu.

Il y a trois ſortes de ginglimes : la premiere eſt, lorſque le même os par la même extrémité eſt reçu par un ſeul os qu'il reçoit réciproquement, en forme de charniere. Telle eſt l'articulation de l'os du bras & de celui du coude.

La ſeconde eſt, lorſqu'un os en reçoit un autre par une de ſes extrémités, & qu'il eſt reçu dans un autre par ſon autre extrémité, comme le radius & le cubitus.

La troiſieme eſpece de ginglime eſt celle où un os eſt reçu en forme de roue ou d'eſſieu, comme la ſeconde vertebre du col eſt reçue par la premiere.

GLABELLE, *glabella*, nom que les Latins donnent à l'eſpace qui eſt entre les deux ſourcils, à cauſe qu'il n'y croît aucun poil. Le terme grec eſt *μεσὸφρυον*, meſophryon.

GLAME, *glama*, *γλαμα*, *γλαμε* : les ordures qui s'amaſſent dans les yeux de ceux qui ont la chaſſie.

GLAND, *glans*, *balanus*, extrémité de la verge. *Voyez* VERGE.

GLANDE, *glandula*, *aden*, *ἄδην*. Ce terme pourroit bien venir d'*ἀδηνιώς*, d'*ἀ* privatif & de *δήνος*, conſeil : ſans conſeil, ſans deſſein, ſans jugement, parce que les anciens regardoient ces parties comme les plus foibles, & les égouts des autres. Ils ne donnoient ce nom qu'aux parties qu'ils croyoient compoſées d'une chair particuliere, ou auxquelles ils trouvoient *un air ſingulier*, *différent de toutes les autres parties*, de la graiſſe, des muſcles & des viſceres.

Les glandes ſont des corps formés par l'aſſemblage, l'union & l'entrelacement intime de quantité de vaiſſeaux de tout genre, ſçavoir, d'arteres, de veines, de nerfs, de vaiſſeaux limphatiques, de canaux ſécrétoires & excrétoires, &c. leſquels étant pliés, repliés & comme entaſſés ſur eux-mêmes, forment des eſpeces de pelotons ou de molécules exactement renfermées dans une capſule qui leur ſert de membrane commune.

Les glandes different considérablement entre elles à raison de leur volume, de leur figure, de leur consistance, de leur couleur, mais encore plus par rapport à leurs fonctions : l'usage des unes étant de servir simplement à une préparation plus parfaite de l'humeur limphatique, pendant que celui des autres est de séparer de la masse du sang quelque liqueur particuliere. C'est cette derniere distinction qui a donné lieu à la division que tous les Auteurs ont établie des glandes, en conglobées & en conglomérées.

Les glandes conglobées sont celles qui sont uniquement destinées à la perfection de la limphe : telles sont, par exemple, les glandes axillaires, les glandes inguinales, les glandes mésentériques, &c.

Les glandes conglomérées, dont la fonction est de séparer du sang quelque liqueur particuliere, sont, comme les reins, destinées à la filtration des urines; la glande lacrymale, à celle des larmes, &c.

Quelques-uns prétendent, & avec assez de fondement, qu'il y a dans le centre des glandes conglomérées une cavité en forme de réservoir, dans laquelle s'ouvre le canal sécréteur, chargé de la liqueur qu'il vient, pour ainsi dire, d'extraire du sang, afin de la verser dans cette même cavité, d'où le canal excréteur qui s'y ouvre pareillement, la reçoit pour la transmettre ensuite dans le lieu de sa destination. L'on découvre d'une maniere bien sensible cette cavité dans le rein, ainsi que dans les glandes surrénales & ailleurs : ce qui autorise à l'admettre également dans les glandes les plus petites, quoiqu'elle ne puisse pas toujours être apperçue.

On observe, 1°. que la surface des glandes conglobées est lisse & très-unie, & que celle des conglomérées est inégale & raboteuse : 2°. que les glandes conglobées ne forment que des glandes uniques, distinctes & séparées, & que les conglomérées sont faites de l'assemblage de plusieurs corps glanduleux, dont chacun fournit son canal sécréteur séparé : 3°. que les canaux sécréteurs, chemin faisant, s'unissent plusieurs ensemble; d'où il arrive que dans ce cas ils deviennent plus sensibles : 4°. que ces canaux ainsi réunis viennent se rendre tantôt dans un canal commun, comme cela se voit admirablement bien dans la structure du pan-

créas ; & tantôt dans une cavité très-sensible, comme on le voit dans le rein.

Il ne sera point question ici d'un examen plus particulier sur la structure des glandes, non plus que des différens systêmes imaginés par les Auteurs pour expliquer le méchanisme de leurs fonctions. *Voyez le mot* SECRETION.

Il sera à propos d'observer ici que le nombre des glandes a été considérablement multiplié par les anciens qui en ont supposé en plusieurs parties qui paroissent évidemment en être dépourvues, & que cette erreur a pris naissance dans l'idée qu'ils avoient qu'il ne pouvoit se faire aucune filtration de liqueur dans le corps humain, sans l'intermede des glandes ; mais les modernes ont observé que la séparation qui se fait des différentes liqueurs qui émanent du sang, pouvoit avoir lieu en deux manieres principales : sçavoir ; par le moyen des glandes & par les extrémités des arteres ; & même dans certains cas, à la faveur des porosités de certaines parties : aussi n'a-t-on jusqu'ici pu découvrir aucun corps glanduleux dans la substance du péritoine, de la plevre, &c. pour la sécrétion de la liqueur qui arrose continuellement l'une & l'autre de ces membranes.

GLANDULEUX, EUSE, adject. *glandulosus, a, um* : ce qui a rapport aux glandes, ce qui est composé de glandes. Les mammelles sont des corps glanduleux, &c.

GLENE, γλήνη. C'est proprement l'orbite de l'œil ou la prunelle ; mais on l'employe pour signifier une cavité de moyenne grandeur, creusée dans un os, dans laquelle s'emboîte ou est reçu quelqu'autre os : ce qui la distingue du cotyle qui est une cavité plus grande & plus profonde, destinée à la même fonction.

GLENOÏDE, de γλήνη, *glainai*, cavité ; εἶδος, *eidos*, figure. On donne ce nom à des cavités articulaires des os, qui ressemblent à-peu-près au vase auquel les Grecs donnoient le nom de *glene*.

A l'angle antérieur supérieur de l'omoplate, on remarque une cavité glénoïde. On en observe une derriere l'apophyse zygomatique de l'os temporal. Elle reçoit le condyle de la machoire inférieure. A la tête du radius on trouve une cavité glénoïde, & deux dans la partie inférieure de la premiere vertebre du col, &c.

GLISSON, (capſule de). Gliſſon Médecin Anglois, & Profeſſeur en Médecine dans l'Univerſité de Cambridge, a composé un Traité ſur les parties contenantes en général, & en particulier ſur celles de l'abdomen, avec un Traité ſur le ventricule & les inteſtins. Il a donné ſur-tout une Anatomie très-exacte du foye. On appelle l'eſpece de membrane qui enveloppe les vaiſſeaux du foye & les unit tous enſemble *capſule de Gliſſon*. Il mourut à Londres en 1677.

GLOBE du nez. *Voyez* ÉPINE DU NEZ.

GLOBE de l'œil. *Voyez* ŒIL.

GLOBULE, *globulus*; ce terme eſt employé pour déſigner de petites parties arrondies en forme de ſphere, de globe, qui flottent dans la ſéroſité qui conſtitue le véhicule du ſang, de la lymphe, du lait, du chyle, &c.

GLOSSE, *gloſſa*, ou *glotta*, γλῶσσα, ou γλοττα, la langue. *Voyez* LANGUE.

GLOSSO-GRAPHIE, *gloſſo-graphia*, deſcription de la langue. C'eſt une partie de la ſomato-graphie. Il vient de γλῶσσα, la langue, & de γραφή, deſcription.

GLOSSO-LOGIE, *gloſſo-logia*, diſcours raiſonné ſur les uſages de la langue; c'eſt une partie de la ſomato-logie. Ce terme vient de γλῶσσα, la langue, & de λογος, diſcours.

GLOSSO-PALATIN, adj. *gloſſo-palatinus*; qui appartient à la langue & au palais. De γλῶσσα, la langue, & du mot latin *palatum*, palais. Nom de deux muſcles qui ont leur origine au palais, & vont s'inſérer à la langue. Ce ſont les mêmes que les gloſſo-ſtaphylins.

GLOSSO-PHARYNGIEN, adj. *gloſſo-pharyngeus*; qui appartient à la langue & au pharynx. De γλῶσσα, langue, & de φάρυγξ, le pharynx.

Les muſcles gloſſo-pharyngiens ſont de petites portions charnues qui ſe détachent des parties latérales de la baſe de la langue, & vont ſe terminer au pharynx.

GLOSSO-STAPHYLIN, adj. *gloſſo-ſtaphylinus*; qui appartient à la langue & à la luette. De γλῶσσα, langue, & de ςαφυλή, la luette.

On donne ce nom à une paire de muſcles de la luette qui viennent de part & d'autre de la racine de la langue, montent vers le palais, & ſe terminent à ſa cloiſon. On les nomme auſſi *gloſſo-palatins*.

GLOSSO-TOMIE, *gloſſo-tomia*, préparation anatomique de la langue. C'eſt une partie de la ſomato-tomie. Ce terme vient de γλῶσσα, langue, & de τέμνω, j'inciſe, je diſſéque.

GLOTTA. Ce mot ſignifie la langue, au lieu que *glottis* ſignifie la glotte.

GLOTTE, *glottis*, γλωττὶς, ou γλωσσὶς, ouverture ſupérieure, ou fente qui s'obſerve au milieu du larynx. *Voyez* LARYNX. Ce mot eſt dérivé de *glotta*, langue. Effectivement c'eſt au moyen de cette fente que ſe forment en partie les ſons & les paroles. *Voyez* VOIX.

GNATOS, γνάθος. Ce mot ſignifie quelquefois la joue entiere, & quelquefois ſa partie inférieure, qui eſt entre la commiſſure des levres & l'oreille, que les Latins appellent *bucca*. On s'en ſert auſſi pour exprimer la mâchoire ſupérieure, ou les os qui la compoſent.

GOBELET de Diogene. Lorſqu'on rapproche le pouce des autres doigts, & qu'on ſerre ceux-ci en les raccourciſſant, il en réſulte à la face interne de la main un creux qu'on appelle la *taſſe* ou le *gobelet de Diogene*. Il y a des campagnes où le berger ſe ſert quelquefois de ce moyen pour boire, lorſque la fontaine n'a point de cornet.

GOLFE de la jugulaire. C'eſt une foſſe du temporal, où les ſinus latéraux ſe dilatant, forment le commencement des jugulaires internes.

GOMPHIOI, γομφίοι. On donne ce nom aux dents molaires.

GOMPHOSE, *gomphoſis*, γόμφωσις, ou *gomphoma*, de γόμφος, *gomphos*, un clou, un coin ; c'eſt une eſpece de ſynarthroſe ou d'articulation, par laquelle les os ſont emboités les uns dans les autres, d'une façon immobile, en forme de cheville ou de clou.

Les dents ſont enchaſſées dans les mâchoires ou dans les alvéoles par gomphoſe, c'eſt-à-dire en maniere de clou.

GONE, γονή, la ſemence. Ce mot ſignifie auſſi dans Hyppocrate les parties génitales, ſur-tout celles des femmes, ou l'utérus.

GONOS, γόνος. Ce terme a la même ſignification que le précédent.

GORGE, *jugulum*, *guttur*, partie antérieure d'un animal,

mal, entre la tête & les épaules, dans laquelle eſt le goſier. C'eſt la partie antérieure du col.

On comprend ſous le mot de *gorge* tout le creux ou toute la cavité que l'on peut voir quand une perſonne ouvre la bouche fort grande. On l'appelle auſſi quelquefois *iſthme*, parce que c'eſt un paſſage étroit qui a quelque reſſemblance avec ces gorges de montagnes ou langues de terre que les Géographes appellent *iſthmes*.

On donne quelquefois ce nom aux mammelles. C'eſt en ce ſens qu'on dit d'une femme qu'elle a une belle gorge. La petite gorge, ou la buccule, eſt cette partie charnue qui approche du col & qui eſt au-deſſous du menton.

GOSIER, *gula*. C'eſt la partie antérieure du col. On la nomme auſſi la *gorge & le devant du col*. Voyez le mot ci-deſſus ; mais pour l'ordinaire on donne le nom de *goſier* au conduit par où paſſent les alimens de la bouche dans l'eſtomac ; ainſi dans ce ſens le goſier ou l'œſophage c'eſt la même choſe.

GOUT, en grec γεῦσις, en latin *guſtus*, eſt ce ſens admirable par lequel on diſtingue les ſaveurs, & dont la langue eſt le principal organe ; les autres parties de la bouche, comme le palais, le goſier, peuvent cependant y contribuer auſſi : on peut s'en aſſûrer en portant un corps ſavoureux ſur chacune de ces parties ; & il y a entre ces organes une telle ſympathie, que ce qui déplaît à l'un répugne ordinairement à tous, & qu'ils ſe liguent pour le rejetter.

Cependant il faut avouer que la bouche poſſede cette ſenſation à un degré ſupérieur ; elle a plus de fineſſe, plus de délicateſſe que les deux autres ; un amer qui répugne à la bouche juſqu'à exciter le vomiſſement, ne ſera pour l'eſtomac qu'un aiguillon modéré qui en réveillera ſes fonctions. Il étoit bien naturel que la bouche qui devoit goûter la premiere des alimens, &c. & qui par-là devenoit l'échanſon des deux autres, s'y connût un peu mieux que ces derniers.

L'objet du goût n'eſt pas le corps ſolide, qui eſt celui de la ſenſation du toucher ; mais ce ſont les ſucs, ou les liqueurs dont ces corps ſont imbus, ou qui en ont été extraits.

On appelle ces ſucs ou liqueurs qui font impreſſion ſur l'organe du goût, *les ſaveurs*, & quelquefois l'on donne même ce nom à leur impreſſion. Les principes actifs des

ſaveurs, ou des corps ſavoureux, ſont les ſels tant fixes que volatils. Les terres, la limphe & les ſoufres n'entrent dans les ſaveurs que pour en établir la variété & les eſpeces, de la même façon que les ombres mêlées avec la lumiere, forment les images; mais ce ne ſont pas ces ombres qui font impreſſion ſur l'organe, c'eſt la lumiere ſeule : de même les ſels ſont les ſeuls principes capables d'affecter l'organe du goût. Tout le monde ſçait que l'eau, l'huile & la terre n'ont aucun goût; la limphe ou l'eau n'eſt donc que le véhicule des ſels, leur diſſolvant, leur mobile; & le mêlange de l'huile & de la terre varie ſeulement leur impreſſion en mille façons différentes. Si nous ajoutons à ces variétés celles qui ſont priſes de la nature des différens ſels ſimples & compoſés, on aura des ſources inépuiſables de la variété des ſaveurs. Quelle variété d'images la lumiere ne produit-elle pas avec l'ombre ſeule? Quelle autre variété la combinaiſon du petit nombre des couleurs primitives & de l'ombre ne produit-elle pas encore? En doit-on moins attendre de la combinaiſon des ſels primitifs entre eux & avec l'eau, la terre & le ſoufre?

Telle eſt la nature des ſaveurs en général. Examinons l'organe ſur lequel elles agiſſent.

Les mammelons nerveux ſont encore ici l'organe de la ſenſation; tout ce qu'il y a de nouveau, c'eſt que leur ſtructure eſt un peu différente de celle des mammelons de la peau, & cela proportionnellement à la diſparité de leurs objets. Les mammelons de la peau, organes du toucher, ſont petits; leur ſubſtance eſt compacte, fine; ils ſont recouverts d'une membrane aſſez polie, & d'un tiſſu ſerré. Les mammelons de l'organe du goût ſont beaucoup plus gros, plus poreux, plus ouverts; ils ſont abreuvés de beaucoup de limphe, & recouverts d'une peau, ou enchaſſés dans des gaînes très-inégales & auſſi très-poreuſes.

Par cette ſtructure les matieres ſavoureuſes ſont arrêtées dans ces aſpérités, délayées, fondues par cette limphe abondante & ſpiritueuſe, abſorbées par ces pores, qui les conduiſent, à l'aide de cette limphe, juſques dans les papilles nerveuſes, ſur leſquelles ils impriment leur aiguillon.

Ces mammelons, organes du goût, non-ſeulement ſont en grand nombre ſur la langue, mais encore ſont répandus

çà & là dans la bouche. L'Anatomie apperçoit ces mammelons dispersés dans le palais, dans l'intérieur des joues, dans le fond de la bouche, & les observations confirment leur usage. M. de Juissieu rapporte dans les Mémoires de l'Académie l'histoire d'une fille née sans langue, qui ne laissoit pas d'avoir du goût. Un Chirurgien de Saumur a vu un garçon de huit a neuf ans, qui dans une petite vérole avoit perdu totalement la langue par la gangrene, ensorte qu'il ne lui en restoit pas le moindre vestige, & cependant il distinguoit fort bien toutes sortes de goûts.

Il faut avouer cependant que la langue est le principal organe de cette sensation. Sa substance est faite de fibres charnues, au moyen desquelles elle prend diverses figures; ces fibres sont environnées & écartées par un tissu moëlleux qui rend le composé plus souple. Une partie de ces fibres charnues s'allonge hors de la langue, s'attache aux environs, & forme les muscles extérieurs qui portent le corps de cet organe de toutes parts. Ce corps fibreux & médullaire est enfermé dans une espece de gaîne ou de membrane très-forte.

Le nerf de la neuvieme paire, après s'être ramifié dans les fibres de la langue, se termine à sa surface. Les ramifications de ce nerf, dépouillées de leur premiere tunique, forment les mammelons dont on a parlé; leur dépouille fortifie l'enveloppe de la langue, & contribue aussi à la sensation. Les mammelons que cette dépouille laisse à découvert sont distingués en trois especes par leur figure; les uns sont faits en champignons montés sur des pieds; les autres sont comme des lentilles, & les troisiemes sont en forme de pyramides: les deux premieres especes sont visiblement percées de plusieurs trous, d'où découle une limphe. Tout cet appareil est recouvert d'une sur-peau très-poreuse, qui donne des gaînes aux mammelons nerveux.

Les divers mouvemens dont la substance de la langue est capable, excitent la sécrétion de la limphe qui abreuve les mammelons, ouvre les pores qui y conduisent, détermine les sucs savoureux à s'y introduire.

Quand les sels qui sont introduits dans les pores de l'organe du goût sont entiers, presque seuls, & non mitigés par quelque alliage, alors ces sels sont des especes d'épées

qui font dans l'organe des impressions violentes ; & on les appelle *désagréables* quand cette violence révolte la substance sensitive : tels sont pour l'ordinaire l'acre, l'acide, le salé, &c. quand ils sont sans mélange.

Quand les sels sont enveloppés par les parties huileuses, sulphureuses, de façon que leur tranchant est extrêmement caché, que leurs pointes mêmes embarrassées ne peuvent qu'ébranler légerement les houpes nerveuses, alors cet ébranlement léger fait une saveur douce ; & elle est agréable quand elle excite dans le fluide sensitif cette émotion voluptueuse qui fait l'essence du plaisir : tel est pour l'ordinaire l'effet du sucre, composé d'un sel & de parties sulphureuses.

Voilà les deux saveurs opposées. Il y a entre ces deux extrêmes, & de plus dans chacun de ces extrêmes, des variétés sans nombre.

On vient de dire que les saveurs violentes, âcres sont pour l'ordinaire désagréables, & que les saveurs qui ne font que chatouiller, pour ainsi dire, l'organe, sont ordinairement agréables : il faut ajouter à ces définitions, que le plaisir ou le désagrément des saveurs demande encore une certaine espece de la violence de la saveur, ou de son chatouillement, & que de plus ces sensations exigent certaines dispositions de l'imagination qui reçoit les impressions.

Toutes les saveurs douces ou légeres ne sont pas agréables, ni les âcres désagréables. Il est des douceurs qu'on appelle *insipidité*, & des âcres qu'on recherche.

En supposant même une saveur reconnue par plusieurs pour être désagréable, on trouvera tel goût auquel cet âcre plaira beaucoup, & un autre auquel le sucre le plus violent donnera des envies de vomir. L'imagination entre donc encore pour sa part dans la sensation du goût, aussi-bien que dans toutes les autres.

Expliquons quelques phénomenes qui ont rapport au goût.

1°. Les assaisonnemens donnent du goût aux alimens, parce qu'ils changent la masse ou la configuration des particules des sels, leur donnant une figure plus capable de piquer l'organe sans le blesser.

2°. Les malades trouvent assez souvent tous les alimens insipides ; c'est que les humeurs répandues sur l'organe, ou

qui sortent des fibres lorsque les malades essayent de manger, émoussent les pointes des alimens, ou leur action sur leur organe.

Au commencement d'une convalescence, il arrive assez souvent qu'on ne trouve point de goût aux alimens : cela vient de ce qu'il reste encore quelque humeur vicieuse qui engorge les pores par où doivent passer les particules savoureuses, ou parce que les accidens qui ont précédé, ont causé quelqu'altération à l'organe même, qui n'est point encore revenu à son état naturel.

Quand nous sommes dans la langueur, il y a des matieres dont le goût agréable & vif redonne d'abord des forces : cela vient de ce que leurs parties agitent d'abord les nerfs, & y font couler le suc nerveux ; mais il ne faut pas croire que cette agitation seule qui arrive aux nerfs de la langue, puisse produire un tel effet. Ces parties subtiles dont nous parlons, s'insinuent d'abord dans les vaisseaux, les agitent, par leur action se portent au cerveau, où ils ébranlent le principe des nerfs. Tout cela fait couler dans notre machine le suc nerveux qui étoit presque sans mouvement.

3°. On peut demander d'où procede la liaison particuliere qui regne entre le goût & l'odorat : liaison plus grande qu'entre le goût & les autres sens. Car quoique la vue & l'ouie produisent sur les organes du goût des effets semblables à ceux que cause l'odorat, comme d'exciter l'appétit ou de procurer le vomissement, quand on voit ou qu'on entend nommer des choses dont le goût plaît ou déplaît assez pour révolter ; il est néanmoins certain que l'odorat agit plus puissamment : on en trouve la raison dans le rapport immédiat & prochain que les odeurs & les saveurs ont ensemble. Elles consistent toutes deux dans les esprits développés des matieres odorantes & savoureuses. Outre que la membrane qui tapisse le nez, organe de l'odorat, est une continuation de la même membrane, qui tapisse la bouche, le gosier, l'œsophage & l'estomac, organes du goût en général. C'est en vertu des mêmes causes qu'on savoure d'avance voluptueusement le café par son odeur aromatique, & qu'on est révolté contre quelque mets ou contre une médecine dont l'odeur est désagréable.

Ajoutez que l'imagination exerce ici, comme ailleurs, son souverain empire. L'ame se rappellant les mauvaises qualités d'un aliment puant, les nausées & les tristes effets d'un purgatif, s'en renouvelle l'idée à l'odeur, & cette idée trouble en un moment les organes du goût, de la déglutition & de la digestion. Aussi voit-on que les personnes, dont l'imagination est fort vive, sont les plus sujettes à cet ébranlement de la machine, qui fait que l'odeur, la vue même ou l'ouïe des choses agréables ou désagréables au goût, suffisent pour affecter ces personnes délicates, dont le genre nerveux s'émeut facilement.

GOUTTIERE, *stillicidium, striatura, sinuositas*: petit canal par où quelques parties passent ou s'insinuent.

Gouttiere à l'égard des os est un demi-canal ; de sorte que si l'on partage un os cylindrique en deux dans sa longueur, on aura deux gouttieres. Telles sont les gouttieres que l'on découvre au bord inférieur de chaque côte.

GRÆÉ, *græa*, γραῖα. Ce mot dans Moschion signifie ou une vieille femme, ou cette pellicule qui se forme sur le lait & sur quelques autres liqueurs, lorsqu'on les laisse refroidir après les avoir fait bouillir. Il signifie encore cette peau pendante qui est autour du nombril, & qui est un signe de vieillesse.

GRAINS glanduleux, *acini*, sont des petits corps ronds qui ne sont point environnés de membranes, & dont les vaisseaux, lorsqu'on les décharne, ont la figure de pinceaux très-déliés.

GRAISSE, *adeps*, *arvina*. C'est le dernier des tégumens communs. Voyez-en la description au mot CELLULAIRE.

GRAISSEUX, EUSE, adj. *adipalis* : qui a de la graisse, qui est rempli de graisse.

GRAMIE, *gramia*. On a donné ce nom à la chassie des yeux.

GRAMME, γραμμή, l'iris de l'œil.

GRAND, DE, adject. *magnus, a, um*, se dit de toutes les parties qui en surpassent d'autres de même espece. Le muscle grand oblique, le grand droit, &c. *Voyez* OBLIQUE, DROIT, &c.

L'os du carpe, appellé le *grand*, est le troisieme du second rang, & le plus grand de tous. Il a un peu de lon-

gueur, & une eſpece de tête articulaire, arrondie, qui eſt reçue ou logée dans la cavité cotyloïde, faite par les deux os du premier rang. Cette articulation peut faire un petit mouvement de ginglime.

GRANDEBALES, *grandebalæ*, poils qui croiſſent ſous les aiſſelles.

GRANDINEUX (os), *grandinoſum os*. C'eſt le nom de l'os cuboïde.

GRAPHIOÏDES, γραφιοιδὴς, nom de l'apophyſe ſtyloïde. Ce nom vient de γραφις, un ſtilet, & de ειδος, forme, reſſemblance.

GRAS de la jambe, en latin *ſura*. C'eſt ſa partie charnue & éminente, formée par le corps des jumeaux & du ſoléaire.

GRAUS, γραῦς. *Voyez* GRÆE.

GRELE, *gracilis, e*, long & menu. On donne ce nom à une apophyſe du marteau de l'oreille, qu'on appelle auſſi le *cou*. Cette apophyſe eſt naturellement très-longue, & ſi mince qu'elle ſe caſſe facilement, ſur-tout quand elle eſt ſeche : ce qui eſt cauſe que ſa longueur a été ſi long-tems inconnue. Elle naît naturellement du cou. Quelquefois elle paroît beaucoup plus longue qu'elle n'eſt, & cela par la portion d'un petit tendon qui en ſéchant y reſte attaché.

Le muſcle grêle antérieur eſt le même que le droit antérieur de la jambe. *Voyez* DROIT.

Le muſcle grele interne, ou droit interne, a ſes attaches fixes au bord de la branche inférieure de l'os pubis, proche de ſa ſymphyſe, & deſcend le long de la partie interne de la cuiſſe. Son tendon ſe porte obliquement vers la face interne du tibia, où il ſe termine en s'avançant juſqu'à ſa crête, immédiatement au-deſſous du tendon du couturier. Ce muſcle eſt fléchiſſeur de la jambe.

Les inteſtins greles ſont ceux qui ont un diametre plus petit. *Voyez* INTESTIN.

GRESSURE, *greſſura*, le périné. *Voyez* PERINÉ.

GREVE. La portion maigre de la jambe, & qui en fait le devant, s'appelle la *greve*. La portion graſſe qui en fait le derriere, ſe nomme le *ſura* ou le *gras de la jambe*.

GRISE, ſubſtance griſe du cerveau. *Voyez* CERVEAU.

GROS, SE, adject. *craſſus, a, um* : qui a plus de cir-

conférence ou de volume qu'une autre avec laquelle on la compare.

Les gros inteftins. *Voyez* INTESTIN.

Les gros ligamens qui contiennent l'articulation des phalanges avec les os du métacarpe, &c.

GROSSESSE, *graviditas, prægnatio* : état d'une femme enceinte. *Voyez* GENERATION.

GUSTATIF, VE, adject. *guftativus, a, um* : qui a du rapport à l'organe du goût. Le trou guftatif, ou incifif, ou palatin antérieur, &c.

GUSTATION, *guftatio*, fenfation du goût, perception des faveurs.

GUTTAUX, nom des cartilages arythénoïdes.

GUTTURAL, LE, adject. *gutturalis* : qui appartient à la gorge, en latin *guttur*. Il fe dit des vaiffeaux qui fe diftribuent dans cette partie, & des glandes qui y font fituées.

GYION, γυιον. Il fignifie tout le corps, & au pluriel il fignifie les plus gros membres.

GYNÆCIE, *gynæcia*, γυναικειον; de γυνη, une femme. C'eft ainfi qu'on appelle les regles, & quelquefois les vuidanges des femmes.

GYNÆCOMYSTAX, γυναικομύσταξ; de γυνη, une femme, & μυσταξ, barbe. C'eft le poil des parties naturelles des femmes.

GYNANTHROPE, γυνάνθρωπος; de γυνη, femme, & de ἄνθρωπος, homme. Efpece d'hermaphrodite qui tient plus de la femelle que du mâle, au lieu que l'androgyne tient plus du mâle que de la femelle.

HAB

HABITUDE, *habitudo*, en grec κατὰστασις; de καθιστημι, je conftitue, lequel eft compofé de ιστημι, je fuis. On entend par ce terme le tempérament, la complexion, la conftitution, tout l'extérieur du corps humain. C'eft la conftitution ou complexion fixe & permanente du corps, ou la ftructure, ou la compofition du corps, ou des parties qui le

composent. On se sert aussi de ce mot pour signifier la couleur ou l'état extérieur du corps.

Il se dit aussi de la facilité que l'usage donne à nos organes pour exercer leur fonction, & cette facilité vient de ce que le long usage donne au fluide nerveux une route plus ouverte pour aller porter l'action aux organes. De-là vient, par exemple, que l'habitude d'agir avec la main droite en rend le mouvement plus facile ; & cela est si vrai, qu'avec la même habitude on viendra à bout d'agir aussi aisément de la main gauche, &c.

HÆME, *hæma*, *αιμα* : sang. *Voyez* SANG.

HÆMATOSE, *hæmatosis*, *αιματωσις* : sanguification. *Voyez* SANGUIFICATION.

HAINE, *odium*. Si l'amour est un sentiment qui nous fait chercher le bien, la haine est un sentiment qui nous fait fuir le mal. Ces deux desirs tendent immédiatement à la conservation de l'être, & sont déterminés dans les passions par les sensations. C'est donc par un méchanisme tout opposé à celui de l'amour, que la haine est produite, quoique la fin soit la même ; car la poursuite du bien & la fuite du mal naissent de ce principe universel qui nous fait desirer de persévérer dans l'être. Ainsi, des organes tellement disposés que les différentes modifications que les objets pourroient y apporter, seroient opposées à la constitution animale, sont vraiment l'état qui doit donner naissance à la haine. En effet les impressions doivent être disgracieuses, & l'ame doit en concevoir un déplaisir qui lui inspirera la fuite ou la haine de pareils objets.

On conçoit quelquefois au premier aspect une haine, une aversion particuliere pour des personnes qu'on ne connoît pas, & qui souvent sont fort estimables. Si l'on en demande la raison, l'on seroit fort embarrassé de répondre, & l'on ne pourroit que répéter ce qu'a dit Martial, *lib. I, Epigram.* 89.

Je te hais, Sabidus, sans en sçavoir la cause ;
Je te hais, & mon cœur ne peut dire autre chose.

Non amo, Sabidi, non possum dicere quare ;
Hoc tantùm possum dicere, non amo te.

Mais considérant la chose en Métaphysicien, on peut voir que le plaisir & la douleur sont les pivots sur lesquels roulent toutes nos passions, & que la haine ne peut entrer dans notre cœur par une autre porte que celle d'une perception fâcheuse & importune, qui irrite de nécessité le Sujet qui la ressent contre l'objet qui la cause. Ainsi, par l'effort qui détermine chaque être à continuer son existence, nous tâchons de fuir tout objet qui n'a point de rapports avec notre constitution, ou qui n'en a que d'opposés : qui semble diminuer notre puissance, ou altérer la réalité de notre être : qui diminue notre plaisir, ou nous en prive, ce qui est la même chose que causer du mal. Une seule ou plusieurs de ces qualités si contraires à notre bonheur, se rencontrent sûrement dans les objets animés qui nous sont antipathiques. L'antipathie n'est donc pas un secret pour qui sçait sonder le fond de sa nature, & connoît les desirs gravés dans le fond de son essence.

L'on peut dire qu'ici, comme ailleurs, l'ame joue aussi un grand rôle. Voyez deux personnes étroitement unies par les liens sacrés de la fidele amitié. Tout est vertu chez elles, parce que chaque ami ne croit rien voir que de bien dans les sentimens de son ami. Mais cette amitié qui rendoit tout sympathique, vient-elle par des circonstances particulieres à se changer en haine, tout paroît vice & défectueux ; & tandis que dans le feu de la parfaite amitié, les défauts mêmes passoient pour des vertus, les vertus à leur tour par ce nouveau changement sont regardées comme des vices. Lorsqu'on aimoit, tout étoit bien ; lorsqu'on hait, tout est mal. A-t-on un bienfaiteur ? On l'aime quand la fortune le met dans le cas de faire du bien ; vient-il à déchouer de sa prospérité ? On l'abandonne d'abord : on le hait quelquefois, surtout lorsqu'il se trouve dans la triste nécessité de demander un retour dans les services, &c. Ce sont-là des abandons bizarres, odieux à la société, proscrits par la nature, qui prouvent la vérité de cette sentence :

Cùm fortuna favet, multos, numerabis amicos :
Nubila si fuerint tempora, solus eris.

Dans tous ces cas, l'ame croit appercevoir dans l'objet

présenté, des choses nuisibles ou peu analogues à son être, & de-là elle hait.

Il y a des tempéramens plus sujets à haïr les uns que les autres, ou dont la haine dure long-tems. Vous voyez des personnes qui haïssent pour un jour, un mois, un an, &c. & d'autres qui détestent toute leur vie, quand une fois ils ont conçu de la haine pour quelqu'un; quoique cette haine soit évidemment injuste.

Il en est de la haine comme des autres passions, *trahit sua quemque voluptas.*

Boileau dans sa Satyre X. dit.

L'homme en ses passions toujours errant sans guide,
A besoin qu'on lui mette & le mors & la bride,
Son pouvoir malheureux ne sert qu'à le gêner,
Et pour le rendre libre, il le faut enchaîner.

Animum rege, qui nisi paret, imperat,
Hunc frænis, hunc tu compesce catena. Horat. lib. 1. epist. 2.

Evitez dans la haine les préjugés, l'esprit de parti, la véhémence & le peu de réflexion. Souvent ces quatre verres grossissent les objets, & font condamner en tout point nos ennemis, quoiquils ne soient repréhensibles que d'un côté, ou qu'ils ne le soient d'aucun. L'histoire des tems ne nous offre que trop d'exemples fameux de ce que produit la contraventionàcette regle. Les Carthaginois avoient disputé l'empire aux Romains, & avoient soutenu pendant plusieurs années cette prétention au milieu même de l'Italie, par de très-grandes victoires. Les Romains victorieux ne l'ont jamais pardonné aux vaincus. Ils se sont vengés avec fureur, & ont porté leur haine jusqu'à la ruine entiere de Carthage & à la dispersion de ses Citoyens. Quand à Rome l'on vouloit parler d'une mauvaise foi, on la nommoit *foi des Carthaginois.*

C'est de la haine que sont venues les guerres élevées avec tant de fureur entre les Philosophes, les dissentions invé-

térées parmi certains Savans, & l'oubli presque total de certains Maîtres respectables par leurs lumieres, qui n'ont commis d'autres fautes que d'avoir marché les premiers dans des routes qui n'avoient pas encore été pratiquées. C'est encore de-là que vient ce dégoût que l'on prend de quelques personnes, quoique le nombre de leurs vertus surpasse de beaucoup celui de leurs défauts ; de ces amis qui ont un foible, mais effacé par un nombre infini de bonnes qualités ; de ces caracteres qui ont plu lorsque nous les avons regardés dans leur plus beau jour, & qui cependant, pour avoir eu le malheur de se faire voir sous un autre aspect, sont devenus le sujet de nos mépris.

Voyez d'un œil de pitié la guerre de certains Philosophes qui n'ont d'autre but que d'attaquer l'adversaire, à cause de certains motifs, sans toucher à sa doctrine. Voyez ces Orateurs qui, maîtres de leur imagination, ne le sont pas de leur cœur, & se laissent emporter à la médisance, fondés sur quelques prétextes frivoles. Fixez un peu vos regards sur ces Jurisconsultes qui, accablés sous le fardeau des loix, levent le bandeau de Thémis, & se laissent aller aux invectives, parce que leurs adversaires les obligent de tenir la balance dans un juste équilibre. Regardez en passant cet homme consacré par état aux travaux de Minerve, semer dans une grande ville des préjugés injustes sur la conduite d'un confrere qui n'a d'autre défaut que celui de l'éclipser. Reconnoissez-là les traits que lance sans cesse la haine, & concluez que le bonheur de l'homme est grand, quand il fait donner à ses passions le frein qu'exigent le Ciel & la nature.

HALEINE, *halitus, anhelitus, animus, spiritus:* souffle qui sort de la bouche, air que poussent les poumons.

HALICES, bâillemens. *Voyez* BAILLEMENT.

HALLER. Albert de Haller, Directeur de Roche, Vice-Gouverneur d'Aigle, Président de la Société royale de Gottingue, & membre des Académies de Paris, de Londres, de Berlin, de Bologne, de Suede & de Leipsick. Depuis l'origine des Sciences, il étoit réservé à M. Haller de donner dans tous les points de la Médecine les connoissances

les plus justes. Perpétuellement guidé par le flambeau de l'expérience, son unique oracle, il a par-tout dissipé les ténebres de l'incertitude, l'obscurité des hypothèses; & malgré les efforts redoublés de l'esprit de parti, il a par ses travaux aussi longs que pénibles, arboré l'étendard de la vérité sur les débris des opinions. Prince des Physiologistes, il a porté cette Science à son plus haut degré; & il est aisé à quiconque lira sa grande Physiologie & ses autres ouvrages en tout genre, d'admirer cette scrupuleuse attention qui le caractérise dans la recherche de la vérité, ce génie merveilleux à tenter des expériences, & plus encore cette exactitude, cette fidélité inviolable à en donner les résultats, tels que d'eux-mêmes ils se sont présentés; enfin cette sagacité, ce fond de lumiere qui lui dicte les conséquences les plus justes. On pourra dire dans tous les siecles, de ce Sçavant universel que toute l'Europe admire : *potest esse magnum, imò & maximum decus, quòd tamen Hallerii non assequatur gloriam.* On peut sans honte, on peut même avec beaucoup d'honneur, ne pas égaler le mérite du célebre M. Haller.

HALO, le cercle rouge ou aréole qui est autour du mammelon, ainsi appellé parce qu'il ressemble aux cercles qui se forment autour du soleil & de la lune, que l'on appelle *halo.*

HANCHE, *coxa, coxendix, ischion, schia* : la partie du corps de l'homme, dans laquelle le haut de la cuisse est emboîté. Ce sont les parties latérales de la région hypogastrique.

Les os des hanches sont les os innominés, ou des îles.

HAPHE, *ἁφή*. *Voyez* HAPSE.

HAPSE, *hapsis, ἅψις* : le sens du toucher.

HARMONIE, *harmonia* : à l'égard de l'assemblage des os, c'est l'union de deux os par une simple application, ensorte qu'elle ne présente point de dentelures. Les anciens ont cité pour exemple de l'harmonie, la jonction de quelques-uns des os de la face. Harmonie est grec; *ἁρμονία*, *concinnitas*, accord, justesse.

HEBE, *ἥβη* : les poils qui croissent sur le pubis, la partie sur laquelle ils croissent, ou l'âge de puberté, qui est le

tems où ces poils commencent à paroître dans les deux ſexes.

HEDERACÉE, *hederaceus* ou *hederarius*. C'eſt une épithete qu'on a donnée aux vaiſſeaux préparans, ou au plexus pampiniforme, qui eſt composé de la veine & de l'artere ſpermatiques, qui aboutiſſent au teſticule.

HEDRA, ἑδρα. Il ſignifie l'anus, & quelquefois les excrémens rendus par l'anus.

HELICIEN, NE, qui appartient à l'hélix de l'oreille. L'oreille a deux muſcles, nommés le *grand* & le *petit hélicien*. Ils ſont ſitués à la face externe du cartilage de l'oreille. Ils ſont très-minces, quelquefois membraneux, couchés ſous la peau.

HELIX. C'eſt là le nom que l'on donne au contour ſupérieur de l'oreille externe. C'eſt cette partie éminente qui borde toute la circonférence extérieure du pavillon de l'oreille. Les Latins l'appellent *capreolus*, à cauſe de ſa tortuoſité.

HEMATO-GRAPHIE, *hæmato-graphia*, deſcription du ſang; c'eſt une partie de l'hydro-graphie. Ce terme vient de αἷμα, ſang, & de γραφὴ, deſcription.

HEMATO-LOGIE, *hæmato-logia*, diſcours raiſonné ſur le ſang; c'eſt une partie de l'hydro-logie. Ce terme vient de αἷμα, ſang, & de λογος, diſcours.

HEMATOSE, *hæmatoſis*, *ſanguificatio* : ſanguification, action ou fonction naturelle, par laquelle le chyle ſe convertit en ſang. Ce mot eſt grec, αιματωσις, formé de αἷμα, *ſanguis*, ſang.

HEMISPHERE, *hæmiſpherium*, de ἡμισυς, moitié, demi, & de σφαῖρα, ſphere, globe. La moitié d'un globe ou d'une ſphere, diviſée par un plan qui paſſe par ſon centre. Les hémiſpheres du cerveau, ou les quarts de ſphere oblongue du cerveau, ſont les deux portions latérales dans leſquelles le cerveau eſt diviſé dans ſon milieu de devant en arriere. On les nomme ainſi, parce qu'effectivement le cerveau a ſupérieurement la figure d'une ſphere oblongue, & que la fente qui ſépare ces deux portions, s'obſerve dans la partie ſupérieure.

HEMORROÏDAL *ou* HEMORRHOÏDAL, LE, adject.

hæmorrhoïdalis, *e* : ce qui a du rapport aux hémorrhoïdes.

L'artere hémorrhoïdale interne eſt un rameau de la méſentérique inférieure, qui ſe diſtribue au rectum.

L'artere hémorrhoïdale externe eſt un rameau d'une branche de l'honteuſe interne. Cette branche ſortant du baſſin, ſe gliſſe derriere l'épine de l'iſchion, vient gagner la face interne de la tubéroſité de cet os, & fournit pour l'ordinaire trois rameaux. Le premier va ſe diſtribuer au ſphincter de l'anus, & on le nomme l'*artere hémorrhoïdale externe*.

Les veines hémorrhoïdales externes viennent de la veine iliaque interne, & ſe diſtribuent au rectum & à l'anus.

HEPAR, ηπαρ, le foye.

HEPATICO-GASTRIQUE, adject. *hepatico-gaſtricus*, *a*, *um* : qui appartient au foye & à l'eſtomac. Ce terme vient de ἧπαρ, le foye, & de γαστὴρ, l'eſtomac.

Le petit épiploon hépatico-gaſtrique eſt une membrane qui s'étend de la partie moyenne & inférieure du foye vers la petite courbure de l'eſtomac.

HEPATIQUE, adject. *hepaticus*, *a*, *um* : qui appartient au foye, appellé en latin & en grec *hepar*, ἧπαρ. Les arteres hépatiques viennent de la cœliaque, & ſe rendent au foye.

Le conduit hépatique eſt expliqué au mot Foye & au mot Cholidoque.

La bile hépatique eſt décrite au mot Bile.

Les veines hépatiques viennent de la veine-cave, & ſe diſtribuent au foye, ou, ſi vous voulez, portent à la veine-cave le ſang du foye. *Voyez* FOYE.

Les anciens avoient nommé *hépatique* la veine baſilique du bras droit.

HEPATITES, ηπατιτες, le foye.

HEPATO-CYSTIQUE, adj. *hepatico-cyſticus*, *a*, *um* : qui appartient au foye & à la véſicule du fiel. On donne ce nom à des conduits qui du foye vont à la véſicule du fiel. Il vient de ἧπαρ, le foye, & de κυστις, la véſicule du fiel.

HEPATO-GRAPHIE, *hepato-graphia*, deſcription du foye; c'eſt une partie de la ſomato-graphie. Ce terme vient de ἧπαρ, le foye, & de γραφὴ, deſcription.

HEPATO-LOGIE, *hepato-logia*, diſcours raiſonné ſur le

foye; c'est une partie de la somato-logie. Ce terme vient de ἧπαρ, le foye, & de λογος, discours.

HEPATO-TOMIE, *hepato-tomia*, préparation anatomique du foye; c'est une partie de la somato-tomie. Il vient de ἧπαρ, le foye, & de τέμνω, je coupe, je disseque.

HERMAPHRODITE, *hermaphroditus*, ερμαφρόδιτος, qui réunit les deux sexes, c'est-à-dire, qui a les parties génitales de l'un & de l'autre sexe. Ce terme vient de ἑρμῆς, Mercure, & de ἀφροδίτη, Venus; comme qui diroit, mêlé de Mercure & de Venus, du mâle & de la femelle.

Quelques-uns prétendent avoir vû de véritables hermaphrodites, & d'autres pensent que le clitoris des femmes peut être quelquefois alongé au point de former une verge; ce qui a fait croire à quelques-uns que toutes les parties de la génération s'y trouvoient, & que cette femme pouvoit servir un homme & une autre femme par la structure de ses parties.

J'ai vu une planche dessinée par M. Gautier, où une fille étoit représentée avec une verge, des testicules, en un mot toutes les parties de la génération de l'un & de l'autre sexe; ensorte que si l'original répond à la copie, on peut dire que c'est une hermaphrodite; mais il y a souvent à rabattre beaucoup aux histoires qu'on nous donne là-dessus.

HETEROGENE, *heterogeneus, a, um*: qui est de différente nature ou qualité. Le corps humain est composé de parties hétérogenes ou dissimilaires, d'os, de chairs, de membranes, tendons, &c. Ce mot vient du grec ἕτερος, *alter*, autre, & de γένος, *genus*, genre.

HETEROGENEITÉ. On prend pour hétérogénéité les impuretés, les parties étrangeres, différentes du tout dans lequel elles se trouvent mêlées.

HIDROS, sueur. *Voyez* SUEUR.

HIRCUS. A la partie antérieure & moyenne de l'oreille, du côté de la face, on voit une petite éminence couverte de poils chez les vieillards, ainsi que dans les boucs. Elle est nommée pour cette raison *hircus*.

HIRQUUS, le grand angle de l'œil.

HOCQUET. *Voyez* HOQUET.

HOMIOSE, *homiosis*, coction du suc nourricier, qui le met en état de s'assimiler aux parties qu'il doit nourrir. Ce

mot

mot vient du verbe grec ὁμοιὸ, *assimilo, similem facio*, j'assimile, je rends semblable.

HOMME, *homo*. On définit l'homme un animal raisonnable, capable de penser, juger & raisonner. Il est composé de deux substances, l'une spirituelle, & qui a été expliquée au mot Ame; & l'autre matérielle. *Voyez* CORPS de l'homme.

HOMOCULE, *homuntio, homunculus, homulus* ou *homullus* : petit homme.

HOMOGENE, *homogenes*, ὁμογενες; de ὁμοιός, semblable, & de γένος, espece. Il se dit des choses dont la nature est la même par-tout, & dont la teneur est constante. Ainsi quand on dit, *ce sont des parties homogenes, c'est un tout homogene*, c'est comme si on disoit, *ce sont des parties, c'est un tout de même nature, semblable dans ses parties*; au lieu qu'hétérogene signifie de différente nature, composé de parties différentes & dissemblables.

HOMOPLATES. *Voyez* OMOPLATES.

HONTEUX, EUSE, adject. *pudendus, a, um* : qui cause de la honte. Les parties honteuses, ce sont les parties de la génération.

Les arteres honteuses internes viennent de l'iliaque interne, & se distribuent aux vésicules séminales, aux prostates & à la verge.

L'artere petite honteuse externe est fournie par la crurale, & va communiquer avec l'interne, pour se distribuer aux parties de la génération.

Les veines honteuses internes viennent de la veine iliaque interne, & vont aux parties naturelles & à la vessie; ou, si vous aimez mieux, elles rapportent le sang des parties naturelles & de la vessie, dans l'iliaque interne.

Les veines honteuses externes communiquent avec les internes, & charient le sang des parties naturelles dans la veine crurale.

HOPLE, ὁπλὴ. On nomme ainsi le sabot, la corne du pied, ou la sole des animaux qui paissent l'herbe.

HOQUET *ou* HOCQUET, *singultus*, en grec λυγμὸς, λύγξ. On définit le hoquet un mouvement spasmodique, convulsif & incommode du diaphragme & de quelques-unes des parties qui lui sont adhérentes durant l'inspiration, avec

une explosion sonore de l'air par la bouche. Quoiqu'on prenne ordinairement le hoquet pour une convulsion du diaphragme, la contraction des fibres longitudinales de l'œsophage peut y entrer pour quelque chose. Cette contraction éleve l'œsophage vers le gosier, tandis que l'estomac & l'œsophage sont tirés en bas. C'est là pourquoi, lorsque le hoquet dure long-tems, on sent supérieurement & inférieurement une douleur dans l'estomac, produite par l'irritation de l'orifice supérieur de l'estomac. Il est mortel lorsqu'il vient d'un vice du diaphragme.

Un glouton a souvent le hoquet pour avoir trop promptement avalé de trop gros morceaux ; & les enfans, pour avoir trop mangé, ont souvent le hoquet.

HORIZONTAL, nom d'un canal demi-circulaire du labyrinthe dans l'organe de l'ouïe. *Voyez* CANAUX demi-circulaires.

HOUPES nerveuses de la peau. *Voyez* MAMMELONÉ, PEAU, TOUCHER, LANGUE, &c.

HUDRO-GRAPHIE, *hudro-graphia*, description des humeurs du corps. Elle se divise en autant de parties qu'il y a d'humeurs différentes : c'est là pourquoi nous lui rapportons l'hémato-graphie, la chyli-graphie, &c.

HUDRO-LOGIE, *hudro-logia*, discours raisonné sur les humeurs. Elle se divisent en autant de parties qu'il y a d'especes d'humeurs : c'est là pourquoi nous lui rapportons l'hémato-logie, la chyli-logie, &c.

HUILE, *oleum.* C'est une substance grasse, douce, & onctueuse qui entre dans la composition de presque tous les corps, & particulierement des animaux.

Ses principales qualités sont la ténuité de ses parties, l'inflammabilité, la tenacité, la fusibilité, la propriété de rendre les corps odorans & colorés.

Quoique les huiles ne forment pas la plus grande partie du corps des animaux, on en remarque presque par-tout. Les corps des animaux exposés au feu sont inflammables : les os mêmes desséchés conservent cette propriété ; le sang, les excrémens humains, l'urine, fournissent des huiles bien inflammables, des phosphores. La flexibilité des solides dépend en partie de l'huile subtile qui les pénétre : leur tenacité dépend du gluten qui n'est formé que de l'huile & d'eau ;

enfin les huiles donnent à nos liqueurs & à nos parties les odeurs & les saveurs, de même qu'à tous les corps.

HUILEUX, EUSE, adj. qui a du rapport à l'huile. Les parties huileuses du sang & des humeurs. *Voyez* SANG, HUMEUR & GRAISSE. Ce dernier article se trouve expliqué assez au long au mot Cellulaire. Tissu Cellulaire, où l'on parle de la formation & de l'usage de cette partie.

HUMERAIRE, adj. *humerarius, a, um*, ce qui a du rapport à l'humerus. Les arteres humeraires ou circonflexes sont des branches de l'axillaire, qui embrassent la partie supérieure de l'humerus, au-dessous de la tête; c'est du contour qu'elles font qu'elles tirent leur nom.

HUMERAL, ALE, adj. *humeralis, e*, qui appartient à l'humerus.

L'extrémité de la clavicule, qui s'unit avec l'apophyse acromion de l'omoplate, s'appelle *humérale, scapulaire*, ou *extrémité postérieure & supérieure*.

Les arteres humérales sont les mêmes que les huméraires. *Voyez* HUMERAIRES.

HUMERUS. Le bras est formé d'un seul os, appellé *humerus*. Il faut considérer dans cet os, qui est de figure presque cylindrique, son corps & ses extrémités. L'extrémité supérieure est terminée par une tête demi-sphérique, qui est reçue dans la cavité glenoïde de l'omoplate. L'extrémité inférieure a plusieurs éminences & plusieurs cavités. Ses principales éminences sont les deux condyles, l'un externe, & l'autre interne : celui-ci est le plus considérable des deux. Entre ces deux condyles on remarque une élevation qui forme comme une espece de poulie sur laquelle se fait le mouvement de l'avant-bras. A chaque côté des condyles, tant extérieurement qu'intérieurement, il y a encore une éminence qui donne attache à des muscles de la main & des doigts. On voit postérieurement & supérieurement aux condyles une fosse profonde pour recevoir une grosse apophyse de l'os du coude. Antérieurement & à l'opposite de cette fosse il y en a encore une moins considérable pour recevoir une autre éminence du même os.

Le corps de l'os approche de la figure cylindrique; il a à sa partie supérieure & antérieure une gouttiere qui part de derriere la tête de cet os. Elle est destinée à loger le tendon

d'un muſcle. Le corps de l'humerus eſt creux dans toute ſa longueur, & renferme de la moëlle, comme les os longs.

L'humerus eſt articulé ſupérieurement avec l'omoplate, au moyen de ſa tête demi-ſphérique. Cette articulation permet toutes ſortes de mouvemens: il s'articule inférieurement avec le cubitus & le radius.

Nous placerons ici quelques obſervations faites aux Hôpitaux de Lyon, & relatives à la fracture ou à la luxation de cet os.

Le premier mars 1761, le nommé François Boiſſeran, d'Anſelle en Dauphiné, âgé de vingt-deux ans, fut porté à l'Hôtel-Dieu pour y être traité de quatre coups de fuſils qu'il avoit reçu dans une bataille ſanglante contre les Gardes. Le premier coup étoit à la joue gauche, & la bale à ſa ſortie avoit fracaſſé toute la mâchoire inférieure. Le ſecond coup étoit au bras droit qu'il avoit fracaſſé & percé d'outre en outre. Le troiſieme & le quatrieme coup avoient porté ſur le bras gauche, rompu en deux endroits, & ſur-tout près de l'épaule.

Le malade, en arrivant, avoit un courage étonnant.

Le lendemain de ſon arrivée on lui coupa le bras gauche, qui commençoit à ſe gangréner. On panſa méthodiquement l'autre bras & la tête, & trois jours après la ſuppuration s'établiſſoit bien. On coupa le bras ſi haut, qu'il ne lui reſtoit preſque point de mognon. Le 8 mars, au panſement du ſoir, la ſuppuration étoit bien louable & abondante, mais le 9 au matin la ſuppuration fut ralentie dans toutes les plaies, & le malade mourut le même jour à midi & demi, avec la pourriture au bras droit & à la plaie de la tête.

Le 15 octobre 1759, la nommée Philippe, âgée de ſoixante-douze ans, reçue au corps des vieilles dans l'Hôpital de la Charité de Lyon, ſe rompit le bras à la partie moyenne de l'humerus. La fracture étoit ſimple & ſans aucun gonflement du bras. Le même jour, à ſept heures du ſoir, elle fut réduite, & on donna à la malade une potion vulnéraire. Le lendemain on ſaigna la malade, & pour tout topique on arroſoit tous les jours l'appareil avec du vin chaud. Le 16 de novembre on renouvella l'appareil, & le 6 décembre on débarraſſa entierement le bras de tout l'appareil.

Pendant le traitement la malade eut toujours un bon appé-

tit, un air gai, tranquille & content. A la fin elle fut purgée.

Quelques mois après, une autre vieille se laissa tomber & se cassa le bras gauche à la partie moyenne de l'humerus. La fracture fut d'abord réduite, & après cinquante jours de pansement avec le vin, elle fut parfaitement guérie. On ne renouvella que trois fois l'appareil dans tout ce tems-là.

Le 15 avril 1761, on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Claude Comte, de Faisan en Dauphiné, âgé de soixante-treize ans. Il s'étoit laissé tomber par des degrés, & s'étoit luxé l'épaule gauche. Comme il y avoit gonflement, on mit d'abord en usage les saignées & le cataplasme de rose. Le premier mai on tenta la réduction, premierement avec les mains, ensuite avec la machine de M. Petit. Tout cela ne suffit pas. Il en fallut venir à l'échele, au moyen de laquelle on réduisoit la luxation; mais dès que le malade étoit descendu, l'humerus quittoit sa place naturelle. On tâcha, avec un bandage qui portoit sur l'avant-bras plié, & sur les deux épaules, de retenir l'humerus dans la cavité, mais ce bandage ne dura pas long-tems. Le 6 il fallut y revenir. Il survint ensuite un gonflement qui fut traité selon l'art. Le malade sortit le 19 août, sans se pouvoir bien servir de son bras. Les remedes internes ne lui furent point épargnés.

Le 19 avril 1761, on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Vincent Blanc, de Lyon, âgé de soixante-cinq ans. Il avoit le bras gauche fracturé en cinq ou six endroits. Il fut réduit sur l'instant. On ne leva que deux fois l'appareil, il fut renvoyé bien guéri le 21 juin de la même année, après avoir reçu tous les remedes nécessaires, tant internes qu'externes.

Le 19 mai 1761, on reçut au même Hôpital la nommée Jeanne-Marie Gabet, de Lyon, âgée de sept ans, pour une fracture au bras droit sur le milieu de l'humerus, avec un gonflement considérable. Après huit jours de cataplasme de rose, & quelques petites saignées, on réduisit la fracture; & la fille parfaitement guérie sortit le 21 juin de la même année.

HUMEUR, *humor*. On donne le nom d'*humeur* à toute substance liquide produite dans le corps de l'homme, médiatement ou immédiatement par la digestion des alimens. La masse des liquides constitue la plus grande partie du corps,

Les anciens ont divisé les humeurs en primitives ou alimentaires, & en secondaires ou excrémentitielles.

Ils entendoient par humeurs alimentaires celles qu'ils croyoient capables de fournir la nourriture au corps & de réparer les pertes que l'on fait continuellement, telles sont le chyle, le sang & le suc nourricier. Ces humeurs ne doivent pas indistinctement être regardées comme primitives ; le chyle forme le sang, & le sang forme le suc nourricier & les autres humeurs : donc le chyle est la seule humeur premiere.

Les humeurs secondaires ou excrémentitielles sont celles qui sont séparées de la masse du sang comme incapables de nourrir le corps. On les divise en récrémens, en excrémens, & en excrémens récrémens.

Les récrémens, ou sucs récrémenteux, sont des fluides séparés de la masse pour différens usages, & qui peuvent y rentrer sans aucun inconvénient ; tels sont les sucs moëlleux, la graisse, l'eau du péricarde, &c. On peut reconnoître dans le corps des récrémens dissolvans, lubréfians & humectans.

Les excrémens sont des humeurs qui deviennent inutiles & mêmes nuisibles après leur séparation, si elles ne sont chassées au-dehors, & qui ne peuvent refluer dans la masse sans quelque danger, telles sont l'urine, la sueur, &c.

Les excrémens récrémens sont des humeurs, qui séparées de la masse du sang sont en partie expulsées au-dehors & rentrent en partie dans la masse sans aucun inconvénient ; telles sont la bile, le suc pancréatique, la salive, &c.

Si on a égard à la nature des humeurs, on peut les distinguer en quatre classes : 1°. quelques-unes sont visqueuses & limphatiques, elles s'évaporent dans l'homme vivant, le feu & l'esprit-de-vin les coagulent, elles se figent après la mort ; telles sont la liqueur de l'amnios, en général la limphe, & particulierement les sucs albumineux. 2°. Quelques-unes sont simples & aqueuses, & s'exhalent facilement, comme la transpiration, les larmes, &c. 3°. D'autres sont lentes & muqueuses, ne se durcissent pas autant que les sucs albumineux ; telles sont le mucus, l'humeur des prostates. 4°. Il y en a qui se durcissent par le séjour, & deviennent inflammables comme la bile, la cire des oreilles, la graisse.

HUMIDE, *humidus*, tempérament humide. *Voyez* TEMPERAMENT.

HYALOÏDES, ὑαλοειδής, de ὕαλος, verre, & de εἶδος, ressemblance. Epithete que l'on donne à l'humeur vitrée de l'œil.

HYDATIDE, *hydatis*. C'est une tumeur vésiculaire en forme de sphere, plus ou moins réguliere, qui renferme une matiere aqueuse ou une limphe plus ou moins coagulée. Ce terme vient de ὕδωρ, génitif ὕδατος, eau.

HYDATOÏDE, *ou* HYDATODE, *hydatoides*, *hydatodes*, aqueux, de ὕδωρ, génitif ὕδατος, eau, & de εἶδος, forme ressemblance. On donne cette épithete à l'urine limpide & à l'humeur aqueuse des yeux.

HYDRO GRAPHIE, *hydro-graphia.* C'est le même que hudro-graphie.

HYDRO-LOGIE, *hydro-logia.* C'est le même que hudro-logie.

HYGMOR. C'est le nom d'un Auteur qui entre dans la dénomination de quelque partie.

Toutes les cloisons que forment dans la substance du testicule les feuillets membraneux de la tunique albuginée, se réunissent comme en un seul point qui se continue dans toute la longueur du testicule, non dans son milieu, mais en s'approchant vers un de ses bords. Hygmor a prétendu que la réunion de toutes ces cloisons formoit un cylindre creux ou tuyau commun, dans lequel les vaisseaux de la substance du testicule communiquoient : on nomme cet endroit le *corps d'hygmor*.

HYGRO-BLEPHARIQUE, *hygroblepharicus*, ὑγροβλεφαρικος, d'ὑγρὸς, humide, & βλέφαρον, paupiere. Epithete qu'on a donné à quelques conduits ou émonctoires que l'on a découverts à l'extrémité de chaque paupiere. On les appelle aussi *hygropthalmiques*.

HYGROPTHALMIQUE, *hygrophthalmicus*, ὑγροφθαλμικὸς, d'ὑγρὸς, humide, & οφθαλμικὸς, qui appartient à l'œil. *Voyez* le terme ci-dessus.

HYMEN, ὑμὴν, *hymen*. Mot grec qui signifie une membrane en général, mais on donne pour l'ordinaire ce nom au cercle ou demi-cercle membraneux qui s'observe dans la partie inférieure de l'orifice du vagin des filles vierges. Quelquefois le cercle est entier & sans ouverture, ce qui empê-

che au ſang menſtruel de ſortir, & peut faire ſoupçonner de groſſeſſe une fille qui eſt dans ce cas, comme cela eſt arrivé. Pour débarraſſer tout ce ſang qui gonfle la matrice, il faut ouvrir l'hymen, & la fille ſe trouvera auſſi-tôt ſoulagée.

HYMENO-GRAPHIE, *hymeno-graphia*, deſcription des membranes. Ce terme vient de ὑμὴν, membrane, & de γραφὴ, deſcription.

HYMENO-LOGIE, *hymeno-logia*, diſcours raiſonné ſur les membranes. Il vient de ὑμὴν, membrane, & de λόγος, diſcours.

HYMENO-TOMIE, *hymeno-tomia*, préparation anatomique des membranes. Ce terme vient de ὑμὴν, membrane, & de τέμνω, je diſſéque.

HYO-EPIGLOTTIQUE, *hyo-epiglotticus*, qui appartient ou qui a du rapport à l'os hyoïde & à l'épiglotte. Nom de deux muſcles externes de l'épiglotte.

HYO-GLOSSE, *hyo-gloſſus*, *hyo-glottus*, muſcle de la langue. Il vient de l'os hyoïde, & va ſe perdre à la baſe de la langue. Il eſt composé de deux plans de fibres qui ſe croiſent, dont l'un vient de la baſe, & l'autre des cornes de l'os hyoïde : le premier monte ſur l'autre, mais ils ſe confondent dans leur inſertion, qui eſt entre les fibres du muſcle ſtilogloſſe.

HYOÏDE, *hyoïdes*, *hypſiloïdes*, υοιδὴς, de la lettre γ; & ειδὸς, *eidos*, figure; parce que l'os hyoïde reſſemble à la lettre grecque γ. Cet os eſt diviſé en trois pieces dans le fœtus, mais ces trois pieces ſe réuniſſent dans l'adulte, ſans pourtant ſe confondre, parce que la marque de leur ſoudure paroît toujours. On donne à la piece du milieu le nom de *baſe*, & les deux branches portent celui de *cornes*. On remarque ſur la face ſupérieure de l'os hyoïde deux autres pieces, dont la forme & le volume approchent beaucoup de celles d'un grain de bled : elles tiennent chacune de ſon côté à la connexion des trois grandes pieces de cet os, & elles reçoivent les ligamens qui viennent des apophyſes ſtiloïdes, auxquelles l'os hyoïde eſt toujours attaché. On trouve aſſez ſouvent pluſieurs autres petites pieces dans l'étendue de ces ligamens; mais comme ce ne ſont que des variétés, on ne doit pas s'y arrêter. L'os hyoïde tient encore par l'extrémité de ſes cornes aux angles ſupérieurs du cartilage thyroïde, par le moyen d'un ligament très-fort, qui a environ trois

lignes de longueur, & dans lequel on rencontre très-ſouvent des grains cartilagineux. Outre les attaches membraneuſes que cet os, ſitué entre la baſe de la langue & le larynx, a avec ces deux parties, il tient encore par le ſecours des muſcles à la mâchoire inférieure, aux apophyſes ſtyloïdes, aux omoplates, au ſternum, &c.

Le 28 janvier 1764, j'ai vu à l'Hôtel des Invalides de Paris un os hyoïde qui avoit les petites cornes plus greles, mais auſſi longues que les grandes cornes, & oſſeuſes dans toute leur longueur.

HYO-PHARYNGIEN. Nom d'une paire de muſcles du pharynx. Elle comprend quelques fibres charnues qui de l'os hyoïde vont ſe perdre au pharynx. Quelques-unes de ces fibres viennent de la baſe de cet os, & les autres de ſes cornes tant des grandes que des petites. Ce qui a donné lieu de ſubdiviſer ces muſcles en trois autres paires, qu'on a nommées *baſio-pharyngiens*, *grands cerato-pharyngiens* & *petits cerato-pharyngiens.*

HYO-THYROÏDIEN, *hyo-thyroïdeus*, nom d'un muſcle du larynx. Il eſt très-court, ſi on le compare au ſterno-thyroïdien. Il vient de la baſe de l'os hyoïde, & ſe termine ſur la face antérieure du thyroïde, immédiatement au-deſſus de l'inſertion du ſtorno-thyroïdien. Sa ſituation dénote ſon uſage.

HYPENE, υπηνη. Ce mot a pluſieurs ſignifications, ſelon pluſieurs interprêtes. C'eſt la barbe, ou la levre ſupérieure, ou la partie où le poil follet commence à paroître.

HYPERCORYPHOSE, *hypercoryphoſis*, υπερκορυφωσις, d'υπερ, ſur, deſſus, & κορυφη, ſommet, éminence ou protubérance. Hyppocrate appelle les lobes du foye & du poumon *hypercoryphos*, υπερκορυφωσις.

HYPERESIE, *hypereſia*, υπηρεσια : ce terme ſignifie miniſtere, office : mais il eſt employé dans Moſchion pour ſignifier la fonction organique des différentes parties du corps.

HYPEROA, υπερωα, d'υπερ, & ωον, un lieu haut. C'eſt la partie ſupérieure de la bouche, que l'on appelle *palais* & *baſe du cerveau.*

HYPEZOCOS, ὑπεζοκως, d'υπεζωνυμι, ceindre par-deſſous. Il ſe dit des membranes qui ſont étendues au-deſſous d'une autre partie; de la pleure, par exemple, qui eſt tendue ſous les côtes.

HYPNOBATES, υπνοβατης, d'υπνος, sommeil, & βαινω, aller. Les somnambules. *Voyez* SOMNAMBULE.

HYPNO-LOGIE, *hypnologia*, de ὑπνος, sommeil, & de λογος, discours. Traité du sommeil.

HYPOCAMPES, *pedes hypocampi*, pieds du cheval marin. Nom qu'on a donné à deux éminences du cerveau, autrement appellées *cornes d'ammon. Voyez* CERVEAU.

HYPOCHONDRES, *hypochondria*, ὑποχονδρια, d'ὑπὸ, *upo*, dessous, & χονδρος, cartilage. Les hypochondres droit & gauche sont les parties latérales du bas-ventre. *Voyez* ABDOMEN.

Le 28 décembre 1759, la nommée Susanne Santeau, au corps des Thereses dans l'Hôpital Général de la Charité de Lyon, âgée de dix ans, eut à la suite du scorbut un dépôt de la grosseur d'un œuf de poule à l'hypochondre gauche. On employa l'emplâtre de diachilum qui ramollit considérablement la tumeur dans l'espace de quatre jours. La fluctuation étant alors sensible, l'ouverture en fut faite. Il en sortit environ un plein gobelet de pus sanieux & peu lié. Le premier appareil fut la charpie brute. A la levée de l'appareil on employa le styrax. Ce pansement, continué pendant quinze jours, conduisit la plaie a une parfaite guérison.

HYPOCHOREMA, *hypochoresis*, ὑποχωρημα, ὑποχωρησις, d'ὑποχωρεω, se retirer, s'en aller; il se dit proprement des matieres qui passent par les selles.

HYPOCOELION, ὑποκοιλον, d'ὑπο, sous, & κοιλον, *cœlon*, la cavité qui est au-dessus de la paupiere supérieure. C'est la cavité qui est au-dessous de la paupiere inférieure, qui répond au cœlon dont nous parlons.

HYPODERME, *hypodermis*, le clitoris.

HYPOGASTRE, *hypogastrion*, ὑπογαστριον, d'ὑπὸ, dessous, γαστὴρ, *gaster*, ventre, région inférieure du bas-ventre. *Voyez* ABDOMEN.

Le 27 septembre 1760, Antoine Orgeret, de Garnerin, près de Toisset en Dombes, âgé de vingt-deux ans, vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour être traité d'une douleur violente qu'il ressentoit depuis quelque tems à l'aîne gauche. Il fut saigné, on le fit vomir, & il fut purgé. On appliqua sur la partie malade des cataplasmes anodins, mais la douleur augmentoit. Le 8 octobre on sentit par le tact une ondulation profonde qui dénotoit un amas de pus, ou dans l'abdomen, ou

ſur le péritoine. On ouvrit par deux coups de biſtouri les tégumens, les muſcles, & enfin le péritoine. Il ſortit deux livres environ d'un pus fort louable, & le malade ſe ſentit ſoulagé. Le premier appareil fut des bourdonnets mollets, mais liés, qu'on introduiſit dans la playe, & par-deſſus un plumaſſeau fort épais. Le lendemain, à la levée de l'appareil, on continua les bourdonnets liés & chargés de digeſtif. La ſuppuration fut ſi abondante pendant un mois, que vingt doubles de compreſſes & un plumaſſeau extrêmement épais, étoient entierement imbibés de pus. Le malade, ſoumis à une diete très-ſévere, ne s'inquiétoit jamais. La plaie diminua de la moitié par le même panſement, enſorte qu'au commencement de décembre les bords ſembloient s'être réunis, mais il ſurvint au bord ſupérieur de l'angle de la plaie une légere gangrene qui ne fit pas de progrès. On y appliqua une petite longuette trempée dans l'eau catagmatique, & un plumaſſeau de digeſtif animé par-deſſus. Elle fut guérie dans quatre jours. Cependant au centre de la plaie il reſtoit un petit trou qui pénétroit dans l'abdomen & faiſoit craindre une fiſtule, mais à l'aide des injections vulnéraires & déterſives, le pus ſortit très-bien, le trou ſe ferma ſolidement, & le malade ſortit bien guéri de l'Hôpital le premier janvier 1761.

HYPOGASTRIQUE, adj. *hypogaſtricus, a, um*, qui eſt ſous l'eſtomac, qui a rapport aux régions qui portent ce nom.

Les arteres hypogaſtriques ſont des branches de l'iliaque commune, qui ſe diſtribuent dans la région hypogaſtrique.

La région hypogaſtrique eſt expliquée au mot Abdomen.

Les veines hypogaſtriques ſont celles qui ſe trouvent dans l'hypogaſtre. On peut en dire autant des autres vaiſſeaux.

HYPO-GLOSSE, adj. *hypo-gloſſus, a, um*, de ὑπὸ, ſous, & de γλῶσσα, langue, qui eſt ſous la langue. C'eſt le nom d'un nerf qui ſe nomme auſſi *lingual*, & qui eſt un rameau de la branche maxillaire inférieure de la cinquieme paire.

HYPO-GLOSSIS, *hypo-gloſſium*, ὑπὸγλωσσις, ὑπὸγλωσσιν, ὑπὸγλωττίς, d'ὑπὸ, ſous, & γλῶσσα, la langue. C'eſt la partie inférieure de la langue qui tient à la mâchoire.

HYPOGLUTIS, ὑπὸγλουτις, d'ὑπὸ, ſous, & γλουτος, *gloutos*, les feſſes. C'eſt la partie charnue qui eſt au-deſſous des feſſes, vers la cuiſſe. On donne auſſi ce nom à la courbure des os des cuiſſes, au-deſſous des feſſes.

HYPOMIE, *hypomia*, ὑπόμια, d'ὑπὸ, sous, & ὦμος, *omos*, l'épaule. C'est la partie supérieure de l'épaule, ou l'épaule même.

HYPOPHTALMION, ὑποφθαλμιον, d'ὑπὸ, sous, & ὀφθαλμὸς, l'œil. C'est la partie qui est immédiatement au-dessous de l'œil, & qui est sujette à s'enfler dans la cachexie ou l'hydropisie.

HYPOPLEURIOS, ὑποπλευριος. Nom de la pleure. *Voyez* PLEURE, *ou* PLEVRE.

HYPORINION, ὑπόρινιον. C'est ainsi qu'on appelle les parties de la levre supérieure, qui sont immédiatement au-dessous des narines.

HYPOSTASE, *hypostasis*, ὑπόστασις, d'ὑπόστημι, aller au fond. Hypostase, sédiment de l'urine.

HYPOSTEME, *hypostema*, ὑπόστημα. Il signifie la même chose que le précédent.

HYPOTHENAR, d'ὑπὸ, dessous, & θεναρ, *thenar*, partie charnue de la main. C'est la partie de la main, depuis l'index jusqu'au petit doigt, ou la partie de la main opposée à la paume.

C'est aussi le nom de plusieurs muscles. Le muscle petit hypothenar a ses attaches fixes un peu postérieurement au ligament annulaire & à l'os du carpe, appellé *orbiculaire*, ou *pisiforme*, & il va se terminer à la partie postérieure & supérieure de la premiere phalange du petit doigt. Ce muscle sert à l'abduction du petit doigt.

Le grand hypothenar, ou métacarpien, est un petit muscle très-charnu, placé obliquement entre le gros ligament annulaire du carpe & toute la face interne du quatrieme os du métacarpe. Il est attaché par un petit tendon court à l'os nommé *crochu du carpe*, & à la partie voisine du gros ligament annulaire. De-là ses fibres charnues vont plus ou moins obliquement gagner la face interne & un peu postérieure du quatrieme os du métacarpe, en s'y attachant le long de tout le bord externe de cet os, ce qui fait que ces fibres sont inégalement longues. Il s'étend jusqu'à l'articulation du quatrieme os du métacarpe, avec la premiere phalange du petit doigt. Ce muscle remue très-sensiblement le quatrieme os du métacarpe sur l'os crochu du carpe, & par le même mouvement entraîne l'os voisin ou le troisieme du métacarpe. Ainsi, comme ce muscle contourne le quatrieme

os du métacarpe vers le pouce, & entraîne le troisieme par sa connexion, M. Winslow lui attribue l'usage de rendre creuse la paume de la main, & en même tems de rendre convexe le dos de la main, ce qu'on appelle *faire le gobelet de Diogene.*

On rencontre le long de la plante du pied extérieurement une masse charnue dont on ne fait communément qu'un muscle, auquel on donne le nom d'*hypothenar*, & que l'on regarde comme l'abducteur du petit orteil. Si on l'examine avec attention, on trouvera qu'elle forme trois muscles, auxquels M. Winslow a donné les noms de *métatassien*, de *grand parathenar*, & de *petit parathenar.* Voyez *ces mots.*

HYPOZOME, *hypozoma*, ὑποζῶμα, d'ὑποζώννυμι, environner : on a donné ce nom au diaphragme. *Voyez* DIAPHRAGME.

HYPSILO-GLOSSE, *hypsilo-glossus*, nom d'un des muscles de la langue. C'est le même que le cerato-glosse. *Voyez* ce dernier.

HYPSILOÏDE, *hypsiloïdes*, de ὑψιλὸν, *upsilon*, l'une des voyelles des grecs υ, & de εἶδος, forme, ressemblance. Nom qu'on a donné à l'os hyoïde, à cause de sa ressemblance à la lettre grecque υ, upsilon.

HYSTERON, ὑστερον. On a donné ce nom aux vuidanges.

JAB

JABOT, *ingluvies.* Sac ou poche qui est près du col des oiseaux, qui est au bas de l'œsophage pour garder quelque tems la nourriture qu'ils ont avalée sans mâcher. Le jabot sert aux oiseaux pour suppléer au défaut de la préparation qui se fait dans la bouche des animaux qui mâchent ou ruminent. Il leur sert aussi à garder quelque tems l'aliment qu'ils portent à leurs petits.

JAMBE, *crus*, *tibia*, en grec κνήμη, σκελος. C'est cette partie de l'extrémité inférieure, qui s'étend depuis le genou jusqu'au pied. Les tégumens communs, le tibia & le péroné, les muscles jambiers, les péroniers, les fléchisseurs & les extenseurs des orteils, les jumeaux, soleaire, plantaire, poplité, & plusieurs tendons des muscles de la cuisse, & les

vaisseaux de la jambe concourent à la formation de cette partie. Elle est sujette à beaucoup de maladies, comme on le verra par les observations suivantes faites à l'hôpital de Lyon.

Le 24 décembre 1760, Enemon Maureau, de Saint-Geny-Laval, en Lyonnois, âgé de trente ans, Dragon au Régiment de la Feronnay, vint à l'Hôtel-Dieu pour être traité d'une douleur qu'il ressentoit sur toute la jambe à la suite d'un coup de fusil qu'il avoit reçu en 1759 à Berghem, à une lieue de Francfort. Il fut pansé méthodiquement & guéri de sa blessure qui n'endommageoit point les os. Deux mois après son cheval fut tué sous lui d'un boulet de canon, & lui tomba sur la jambe récemment guérie. Elle se gonfla aussi-tôt & devint toute noirâtre. Cependant, sans incision & par le moyen des liqueurs, on vint à bout dans deux mois de la remettre dans un bon état. Il ne resta que des vaisseaux variqueux, & une noirceur sur différens endroits de la jambe, accompagnée de douleur. Telle étoit sa maladie lorsqu'il arriva à l'Hôtel-Dieu.

On le saigna, on le fit vomir, on le purgea, & le 30 décembre on lui ouvrit un cautere à la cuisse. L'escarre ne se détacha que huit jours après, encore fallut-il avec les ciseaux couper quelques filets qui le fixoient à la plaie. On le pansa avec le basilicum pendant huit jours. La suppuration étant toujours sanguinolente & d'un très-mauvais caractere, on employa le digestif animé qui ne fit pas mieux. La plaie répandoit déja une odeur cadavereuse, & l'escarre de la gangrene s'étendoit toujours. On en vint à l'huile de thérébentine & au cataplasme anodin. Le malade fut alors purgé: usa ensuite d'un bol d'hypecacuana & des doses fébrifuges, ainsi que des lavemens nécessaires pendant huit jours.

L'huile de thérébentine ne produisant aucun bon effet, on coupa beaucoup de lambeaux pourris, on remplit le fond de charpie brute, & par-dessus un grand cataplasme anodin. La pourriture faisoit encore des progrès, ce qui détermina à l'usage de l'ægyptiac & du cataplasme anodin par-dessus, jusqu'à ce que la gangrene humide fût entierement bornée. En effet les lambeaux pourris étant coupés, le fond de la plaie fut mis à découvert, bien vermeil, & dans un bon état. On changea alors de méthode, & on substitua à l'ægyptiac le digestif avec de petites longuettes de charpie. Tout étoit dans un bon ordre, si ce n'est la suppuration qui fut toujours,

& jusqu'à la fin de la cure, sanguinolente, mais sans odeur. Le fond se remplit peu-à-peu, & le malade ne ressentoit plus ces douleurs aiguës qui le tourmentoient nuit & jour. Comme depuis quelque tems il n'alloit pas du ventre, du moins rarement, on lui donna le 8 février 1761 un lavement, & le lendemain une purgation.

Le 11 du courant, le malade se plaignit des douleurs qu'il ressentoit à l'épaule & au bras; mais il n'y avoit ni rougeur ni tension. De tems en tems il avoit quelques légers maux de tête.

La plaie diminuoit considérablement, malgré la mauvaise suppuration, ensorte que le 12 du mois elle étoit comme un petit écu. On employa le basilicum jusqu'au 14, pour sçavoir si le pus changeroit de couleur. Ce changement n'arriva pas, & on revint au digestif. Le 20 de février la plaie étoit de la largeur d'un liard, & on ne la pansoit qu'une fois par jour depuis le 14 du même mois.

Ce Soldat sortit bien guéri de l'hôpital.

Le 9 juin 1761, le nommé Christophle Roche, de Lyon, âgé de cinquante-cinq ans, fut reçu à l'Hôtel Dieu pour un petit ulcere comme un liard à la jambe gauche, à deux pouces au-dessus de la malléole interne: ulcere fort ancien, & dont le malade ne donnoit point de cause. Il fut purgé, & le petit ulcere fut presque cicatrisé; de sorte que le 15 le malade seroit sorti, si le 14 au soir il ne lui fût survenu tout-à-coup une fievre considérable, accompagnée d'un vomissement de bile. Il fut saigné, vuidé par haut & par bas. Le 17 sa jambe s'enfla si fort qu'il n'y avoit presque pas de différence avec la cuisse. Elle étoit enflammée de tous côtés; & l'inflammation suivant la partie intérieure de la cuisse, montoit jusqu'à l'aîne. On employoit de grands cataplasmes anodins sur toute la jambe. Le 20 il se forma des phlictaines gangreneuses; les ayant vuidées, on les couvrit d'une toile de styrax, & par-dessus, de grands cataplasmes anodins. Le 21 le malade fut encore saigné. Le 23 l'oedeme se mit un peu de la partie, ce qui engagea à employer l'eau de chaux, l'eau-de-vie camphrée. Le 25 M. Puy tenant la place du Chirurgien principal, dit qu'il falloit dégorger cette partie par de profondes scarifications, & appliquer ensuite sur toute la jambe (parce que l'inflam-

mation de la cuisse avoit cédé à l'usage du cataplasme anodin) une grosse poignée de sel dissous dans le vinaigre & l'eau. Cela fut fait, & le gonflement diminua considérablement. Il revint cependant en peu de tems, & le 28 M. Puy dilata toute la jambe. Il fit depuis le petit orteil une incision jusqu'à trois pouces au dessus de la malléole, une autre incision depuis la malléole interne jusqu'à trois pouces au-dessus. Le tout fut pansé à sec la premiere fois. On ordonna ensuite le digestif & les liqueurs. La suppuration ne put guere s'établir ; la gangrene ne tarda pas à commencer ses ravages. On y opposoit en vain le styrax, les liqueurs, l'huile de thérébentine, le baume de Fioraventi, topiques qui furent tous aidés intérieurement par tous les anti-putrides. La gangrene disséqua d'abord tous les muscles de la jambe, & ne laissa que la crête du tibia couverte de la peau. Les muscles avoient une odeur cadavéreuse, une couleur noirâtre. Le 15 juillet on commença à n'appercevoir sur l'appareil qu'une sérosité puante, qui dénota la dissolution du sang. Cette sérosité augmenta considérablement, & mouilloit tout l'appareil. Enfin le malade épuisé mourut le 29 juillet.

Le 20 juin 1761 on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé François Gonet, de Marcilli en Bugey, âgé de cinquante ans. Il avoit toute la jambe droite en pourriture. Il dit que tout-à-coup en travaillant la terre, il lui survint une enflure rouge & brûlante sur toute la jambe ; que dans moins de quatre heures elle éclata, & la moitié de la peau se détacha ; ce qui lui fit avoir recours à un Chirurgien dont il fut peu content, & vint à l'Hôtel-Dieu avec cette jambe toute délabrée, On employa d'abord inutilement le digestif & l'eau phagédénique. La gangrene fit un progrès affreux, malgré la sage administration des remedes internes. Elle disséqua presque tous les muscles de la jambe avec beaucoup de délicatesse. Les jumeaux & le tendon d'achille furent épargnés. Les liqueurs, l'huile de thérébentine, &c. tout cela fut presqu'inutile. La gangrene se borna d'elle-même, & l'énorme plaie ne se détergea qu'à la fin de juillet ; ce qui fit revenir au digestif simple ; & on voyoit des chairs vermeilles, grenues, qu'il falloit moriginer par les consomptifs. Il survint au malade une leucophlegmatie. Il mangeoit

geoit en ſecret toutes ſortes de mauvais fruits, &c. ce qui obligea de le faire vomir le 23 août. Il fut purgé le 25, & mourut dans la nuit le même jour avec une diarrhée très-ancienne.

Le 7 juillet 1761, on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Claude Rivona, de Chamberi, âgé de quarante ans, pour une contuſion qui occupoit toute la jambe gauche, avec des taches noirâtres, des échimoſes de demi-pied de longueur, & enfin une diſpoſition à la gangrene. Cet homme s'étoit laiſſé tomber du haut d'un arbre. On mit d'abord en uſage les ſaignées, les vulnéraires, & pour topiques on eut recours à de grands cataplaſmes de roſe, animés avec l'eau-de-vie camphrée & le ſel ammoniac. Il produiſit un ſi bon effet, que la jambe diminua conſidérablement, & les taches noires devinrent jaunâtres. On ſe ſervit enſuite de l'eau-de-vie camphrée ſeule; mais comme il reſtoit ſur le pied un gonflement œdémateux, il ſe diſſipa par le cataplaſme de roſe animé. Le malade fut purgé le 16 du même mois, & ſortit guéri le 18.

Le premier mai 1761, on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Marguerite Alibert d'Iſſeingeaux en Velay, âgée de quinze ans. Elle avoit à la jambe gauche depuis très long-tems un loup profond, qui depuis la mallécle externe, s'étendoit le long de la jambe, d'un pied de longueur ſur quatre pouces de largeur en bas, & cinq en haut. On employa d'abord le digeſtif qui fit un bien merveilleux; de façon que le 20 les chairs de niveau, vermeilles, grenues, déterminerent au panſement à ſec. Le 29 voyant que les chairs n'avoient pas une bonne couleur, on revint au digeſtif & aux liqueurs. La gangrene s'en empara & fit un ravage affreux. On ſe contenta du ſtyrax & des remedes internes; de façon que le 8 juin elle ſe borna, & le 12 l'eſcarre tomba en partie, & le reſte fut coupé. On revint au digeſtif, parce que la plaie énorme étoit en bon état. Le 26 le panſement ſe fit à ſec. Il fut continué juſqu'au 25 août 1761, que la malade ſortit de l'hôpital avec un ulcere de la longueur de trois pouces ſur un & demi de large, ulcere qui diminuoit de jour en jour.

Le 2 mai 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le

nommé Claude Joli, de Miſſimi en Dombes, âgé de quatre-vingts années, pour être traité d'une gangrene ſeche, avec un grand ulcere à la partie externe inférieure de la jambe gauche.

Après lui avoir fait donner les anti-putrides, on panſa l'ulcere gangrené & noirâtre avec le ſtyrax & le cataplaſme anodin. On mit le malade à l'uſage de la potion cordiale; & comme la gangrene faiſoit des progrès affreux, on employa l'huile de thérébenthine, enſuite l'ægyptiac, & enfin l'eſprit de ſel dont on imbiboit le plumaſſeau. Tout cela devint inutile : la jambe entiere devint noirâtre, & ſucceſſivement la cuiſſe; & le malade mourut, avec une puanteur horrible à la jambe.

Au mois de février 1761, le nommé Claude Cavalier, de Guerin en Dombes, âgé de cinquante ans, ſe laiſſa tomber de cheval ſur un terrein glacé. Son cheval lui tomba ſur la jambe gauche & lui fit une contuſion énorme, qui fut dans le village médicamentée de mille façons. A la partie moyenne il ſurvint à la ſuite d'une inflammation affreuſe un ulcere terrible & gangréneux, ce qui détermina le malade à venir à l'Hôtel-Dieu de Lyon le 18 avril. On employa d'abord le ſtyrax, & enſuite les longuettes trempées dans l'huile de thérébentine. La gangrene, au lieu de ſe borner, faiſoit toujours de nouveaux progrès malgré les bols d'hypécacuana, les purgatifs, les deux doſes fébrifuges laxatives, les potions cordiales. Voyant l'inutilité des topiques dont on faiſoit uſage, on employa l'ægyptiac, & enfin l'eſprit de ſel; rien ne fut capable d'arrêter cette gangrene ſeche qui rongeoit tous les muſcles de la jambe, en les colorant en noir. Au lieu de pus, on ne trouvoit qu'une ſéroſité ſi abondante, que dans quatre heures vingt doubles de linge étoient mouillés comme dans une leſſive. On paſſa en revue les liqueurs les plus actives, ſans appercevoir aucun changement, ſi ce n'eſt qu'à chaque panſement il fallut toujours augmenter les plumaſſeaux, de façon qu'ils avoient un pied & demi en quarré, lorſque le malade mourut le 29 mai 1761, épuiſé de forces, & ſi ſourd qu'il falloit beaucoup crier pour ſe faire entendre.

Le 28 mai 1761, on amputa la jambe droite à la nom-

mée Antoinette Piegay, de Revivia en Lyonnois, âgée de dix-huit ans, pour une carie centrale à l'extrémité du tibia, dont l'articulation avec les os du tarſe étoit détruite depuis bien long-tems. Le tendon d'achille avoit auſſi beaucoup ſouffert. Malgré tous les ſoins qu'on prit pour cette fille un peu accablée par ſa maladie longue, elle ne ſurvécut pas long-tems à ſon opération. Le premier juin ſa phyſionomie changea beaucoup, le 2 la malade étoit abſolument épuiſée, & le 3 elle mourut.

Elle avoit, à deux pouces au-deſſus de l'aîné, deux petites fiſtules comme une tête d'épingle, qui ſuppuroient peu. Avant l'opération, il y avoit à craindre qu'elle ne pût réſiſter, vu ſon mauvais état, au moyen rigoureux de guérir qu'on alloit employer.

Le 20 juin 1761, on coupa la jambe droite au nommé Michel Bouquin, de Saint Marcel de Feline en Foretz, âgé de vingt-cinq ans. Il avoit reçu un coup de fuſil chargé à plomb ſur le pied. Tout le pied étoit ſphacelé, & le malade demandoit toujours l'opération. On eut le tems de le faire vomir avec l'hypécacuana, de le purger, & on l'opéra. Le jour même il fit acheter deux livres de pain en ſecret. Tout alla au mieux dans la ſuite; & il quitta l'Hôtel-Dieu au commencement d'octobre de la même année. Il n'eſt pas moins vrai qu'il s'eſt beaucoup expoſé, en ſatisfaiſant ſon appétit; & que s'il étoit mort, ſes amis qui prirent tant de précautions pour lui faire parvenir ce pain à l'inſçu des Chirurgiens & des Supérieurs, auroient pu ſe reprocher leur complaiſance, toujours blamable dans ces circonſtances.

Au commencement d'octobre 1761, on amputa la jambe droite à la nommée Claudine Luquin, âgée de 52 ans. Les raiſons de l'amputation furent le gonflement du tibia avec carie centrale, &c. Elle mourut après une ſuppreſſion de ſuppuration, le 20 octobre de la même année.

Le 5 mai 1761, après une préparation néceſſaire, on amputa la jambe gauche au nommé Marc-Antoine Godrion de Saint-Etienne en Forètz, âgé de dix-neuf ans. Il avoit au pied des fiſtules écrouelleuſes, une carie centrale dans les os, & le tendon d'achille preſque détruit. L'opé-

ration réussit au mieux, & la cure avançoit lorsque la gangrene qui survint en arrêta les progrès pendant quelque tems; mais elle se dissipa dans la suite, & la nature avec l'art agirent de concert. Au milieu de juillet il se promenoit par tout l'hôpital à l'aide de ses béquilles, & la cure étoit, pour ainsi dire, finie. A la fin de juillet il lui survint une pleurésie qui dans cinq jours le mit au tombeau. Il mourut le 3 août 1761.

Le premier juillet 1761, on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Jean Simonet, de Cernu en Auvergne, âgé de vingt-trois ans. Il s'étoit rompu la jambe gauche dans sa partie moyenne, & à deux pouces au-dessous. Il y avoit grande plaie. M. Puy tenant la place du Chirurgien principal, la dilata néanmoins. Le malade fut saigné quatre fois, sa plaie suppuroit beaucoup; mais il succomba bientôt à toutes les douleurs qui l'accabloient, & mourut le premier août.

Le 2 juillet 1761, on reçut le nommé Gabriel Maso, de la Marche en Auvergne, âgé de trente-sept ans. Il s'étoit fracturé la cuisse dans sa partie moyenne. Il fut réduit & saigné trois fois. Il sortit guéri le 26 août.

Le 15 juin 1761, on porta à l'Hotel-Dieu la nommée Benoîte Rubi de Lyon, âgé de soixante-un ans. En tombant par des escaliers, elle se rompit la jambe droite. Le 20 juin elle fut réduite, après l'application de quelques cataplasmes de rose animés pour dissiper le gonflement. Le 9 septembre de la même année elle sortit bien guérie.

Le même accident arriva à la jambe droite le 19 juin à Marie Lambert, de la Croix-Rousse, âgée de quatre-vingt-six ans. La fracture fut réduite, & la guérison fut parfaite à la fin d'août.

Le 6 juillet 1761, on reçut à l'hôpital la nommée Magdeleine Blanc, de Chapono en Lyonois, âgée de cinquante-six ans. Elle avoit une fracture simple à la partie inférieure du tibia droit. Elle fut réduite, & la malade quitta l'hôpital le 6 septembre 1761.

Pour procéder à la réduction d'une fracture de la jambe, lorsque le gonflement (s'il y en a) est dissipé par quelque cataplasme de rose animé, on fait faire l'extension & la

contre-extenſion à des aides intelligens. L'Opérateur met de niveau les deux bouts du tibia, fait ce qu'on appelle la conformation. Il porte enſuite la bande ſur la fracture même (quelquefois on met une emplâtre de diapalme avant la bande). Il forme pluſieurs circulaires ; il ajoute les attelles, ſur leſquelles il forme beaucoup de circulaires. Il ajoute les longuettes, la tibiale, les fanons, la taloniere, la ſemelle, &c. Tout ceci regarde une fracture ſimple ; mais une fracture compliquée demande un bandage à dix-huit chefs. Voyez toutes ces méthodes d'opérer dans l'excellent Traité des maladies des os, par M. Petit ; vous y trouverez des détails utiles, qui ne peuvent point avoir place ici.

On donne auſſi le nom de *jambes* à deux apophyſes de l'enclume de l'oreille.

Les jambes poſtérieures du cervelet & les jambes antérieures de la moëlle alongée ſont décrites aux mots *Branche*, & *Cuiſſe*.

JAMBIER, adject. *tibialis*, *e*, ſe dit des parties relatives à la jambe.

Le muſcle jambier antérieur eſt long, charnu en haut, tendineux en bas, placé ſur le devant de la jambe entre le tibia & le long extenſeur commun des orteils.

Il eſt attaché aux parties ſupérieure & moyenne de la face externe du tibia, au ligament inter-oſſeux & à la face interne de l'aponévroſe qui couvre ce muſcle. Son tendon va paſſer ſous un ligament annulaire particulier, & ſe terminer à la face interne du premier os cunéiforme & à la partie poſtérieure du premier os du métatarſe. Ce muſcle aide à fléchir le pied.

Le jambier grele eſt le même que le plantaire. *Voyez* PLANTAIRE.

Le jambier poſtérieur a ſes attaches fixes aux parties ſupérieure & moyenne du tibia & du péroné. Son tendon paſſe derriere la malléole interne, à-travers un ligament annulaire particulier, & ſe termine à la partie inférieure du ſcaphoïde. Ce muſcle eſt un extenſeur du pied.

JARRET, *poples*, l'endroit du corps humain qui eſt derriere le genou. Le mot *poples* vient de *poſt-plico*, à cauſe du mouvement de cette partie en arriere. Ducange

dérive le mot de *jarret* de *garetum* ou *garretum*, qu'on a dit dans la baſſe latinité, ou de *garetto*, italien.

Le 14 novembre 1760, Jean Vianay, de Saint-Didier Mont-d'Or en Lyonois, âgé de ſoixante ans, vint à l'hôpital de Lyon pour une douleur qu'il reſſentoit depuis longtems ſous le jarret. Il avoit eu dix mois auparavant dans cette partie un abcès conſidérable à la ſuite d'une fievre. Ce dépôt avoit été ouvert & cicatriſé à la campagne.

Le malade fut ſaigné & purgé; on appliqua pendant dix jours ſur la partie douloureuſe un cataplaſme anodin. Il ſe forma un dépôt conſidérable; & la fluctuation étant bien ſenſible, la tumeur fut ouverte par une inciſion cruciale. Il en ſortit environ une livre de pus un peu ſanguinolent. Le premier appareil fut la charpie brute; & on employa enſuite le digeſtif. La ſuppuration fut toujours de mauvais caractere, ce qui détermina le Chirurgien à animer le digeſtif avec les liqueurs. La gangrene fit pourtant ſes ravages, ce qui fit tenter l'uſage de l'huile de thérébentine, enſuite de l'ægyptiac & du cataplaſme anodin. Il ſe détacha de gros lambeaux de chair pourrie. Les bols d'hypécancuana, ainſi que les potions ameres, ne manquerent pas. Le 14 décembre la gangrene ſe détacha entierement, enſorte que le fond de la plaie fut mis à découvert, & large comme la main, dans un bon état. On eut recours au digeſtif ſimple, & on vit avec plaiſir les chairs ſe régénérer. Elles pouſſoient même trop, & on les toucha tantôt avec la diſſolution, tantôt avec l'alun, le précipité rouge, la pierre infernale. A la fin de janvier on employa la charpie ſeche. Le 22 février le malade ſortit.

JARRETIER (muſcle). *Voyez* POPLITÉ.

ICHOR, ἰχώρ; l'*h* ne ſe prononce point. Mot grec qu'on a conſervé en latin & en françois. L'ichor eſt regardé par quelques-uns comme une humidité aqueuſe & ſéreuſe, ou du ſang, ou de quelqu'autre humeur, ſur-tout tant qu'elle eſt enfermée dans le corps; car on l'appelle *ſanie*, lorſqu'elle eſt dehors. On ne doit pas, dit Galien, entendre ſimplement par *ichoreux* un ſang clair & aqueux, mais un ſang affecté de quelque qualité virulente & maligne.

ICHOREUX, EUSE, adject. *ichoroſus*, *ichoroïdes*. On

appelle *pus ichoreux*, *humeur ichoreuse*, une espece de sanie ou de pus séreux & âcre, qui découle de certains uleres. On lui donne aussi cette épithete, lorsqu'il abonde en sérosité salée & âcre.

ICNOS, ἴχνος, la plante du pied.

ICTAR, ἴκταρ. Selon Galien, ce mot signifie dans Hyppocrate les parties naturelles de la femme.

IDÉE, *idea*. L'idée, qu'on nomme aussi *perception*, est la premiere pensée de l'esprit, par laquelle il apperçoit quelque chose, sans rien affirmer, ni rien nier.

Elle est la premiere pensée de l'esprit, parce qu'elle précéde le jugement, le raisonnement & la méthode; car nous ne pouvons ni juger, ni raisonner, ni bien arranger nos pensées, sans avoir des idées.

Elle est la pensée par laquelle notre esprit apperçoit quelque chose, sans rien affirmer ni rien nier, parce que l'idée differe du jugement par l'affirmation ou la négation qui le constituent. Un exemple rendra cela plus clair.

Quand je pense à la terre & à la rondeur de la terre, sans affirmer & sans nier que la terre soit ronde, les pensées que j'ai pour lors dans l'esprit sont des idées; mais si j'affirme ou si je nie que la terre est ronde, pour lors c'est un jugement.

Avons-nous des idées innées, c'est-à-dire, des idées indépendantes des impressions que les objets sensibles font sur les organes des sens? C'est-là une question qui appartient mieux à un traité de Logique ou de Métaphysique qu'à un ouvrage de Physique & d'Anatomie. *Voyez* cependant le mot IMAGINATION, où nous entrons dans un petit détail des causes de nos idées.

IDIOCRASE, *idiocrasis*, de ἴδιος, propre; & de κρᾶσις, tempérament: la disposition ou tempérament d'un corps. C'est la même chose que le terme suivant.

IDIOSYNCRASE, *ou* IDIOSYNCRASIE, *idiosyncrasis*, *idiosyncrasia*, de ἴδιος, propre, de σὺν, avec, & de κρᾶσις, mêlange de plusieurs choses ensemble; constitution; tempérament. Le tempérament propre & spécifique d'une personne qui dépend d'un mêlange particulier des principes qui entrent dans sa composition. *Voyez* TEMPÉRAMENT.

IDOS, ἱδὼς, sueur.

JECORAIRE, adj. *jecorarius, a, um*, qui appartient au foye, en latin *jecur*, d'où vient ce mot.

JEJUNUM. Mot latin qui signifie, qui est à jeun. On a donné ce nom au second des intestins greles, parce qu'on le trouve toujours vuide dans l'ouverture des cadavres.

JEUNESSE, *juventus*. C'est l'âge de l'homme qui vient après l'enfance. *Voyez* la fin de l'article de la génération, où il est parlé des degrés d'accroissement du fœtus.

IGNYE, *ignye*, ἰγνὺς, ἰγνυὴ, le jarrêt, ou la partie qui est derriere le genou.

ILEON, *ou* ILEUM, intestin. *Voyez* INTESTIN. Ce mot vient du verbe ειλεῖν, qui signifie tourner, à cause qu'il est entortillé en plusieurs tours & retours.

ILEON *ou* ILEUM, ou l'os des îles. Chaque os innominé, ou os de la hanche, est composé de trois pieces dans les jeunes Sujets; mais dans la suite ces trois pieces s'unissent tellement, qu'elles ne forment plus qu'une seule & même piece.

On a donné le nom d'*ileum* ou *ilium* à la premiere piece; celui d'*ischium* à la seconde, & la troisieme a pris le nom de *pubis*.

L'ileum est plus large dans sa partie supérieure que dans l'inférieure; on y considere ses faces, dont l'externe est convexe en-devant, & légerement concave par-derriere. Sa face interne est concave par-devant, environ à deux tiers de son étendue; & par le reste de sa partie postérieure, elle est inégale & raboteuse. Le bord supérieur de l'ilium est assez épais, il est revêtu d'un cartilage. C'est une épiphyse dans les jeunes enfans : le milieu est nommé *crête* ou *la côte*. On y remarque une tubérosité; ses bords sont appellés *levres*, qu'on distingue en interne & en externe; elles se terminent, tant en devant qu'en arriere, par quatre éminences, nommées *épines*, deux antérieures, & deux postérieures, qui se trouvent séparées au moyen de deux échancrures. Dans la face interne de cet os on remarque un petit trou, une ligne appellée *iliaque*, & une sinuosité. L'extrémité inférieure de l'ilium est garnie d'une cavité qui concourt à former celle qu'on nomme *cotyloïde*; il concourt

aussi par sa partie postérieure à la formation de l'échancrure ischiatique. Enfin les inégalités qui se remarquent dans la face postérieure & interne de l'ilium sont couvertes d'un cartilage, & facilitent l'union de cet os avec les parties latérales de l'os sacrum.

Voyez ensuite ISCHIUM & PUBIS.

ILES, *ilia*, droit & gauche. On nomme ainsi les parties latérales de la région hypogastrique du bas-ventre. *Voyez* ABDOMEN. Les îles sont ainsi appellés parce qu'ils contiennent l'intestin ileon.

L'os des îles. *Voyez* ILEON.

ILIAQUE, adj. *iliacus*, *a*, *um*, qui a du rapport à l'ileum ou à la région de l'abdomen appellée *iliaque*, ou des *iles*.

Les arteres iliaques, formées par la bifurcation de l'aorte inférieure vers la derniere vertebre lombaire, placées l'une à droite & l'autre à gauche, s'écartent dès leur naissance l'une de l'autre, & se portent de haut en bas, parviennent à la partie antérieure & inférieure des os des îles. Dans tout ce trajet elles ne donnent aucune ramification sensible, si ce n'est quelques artérioles qui se distribuent au péritoine, à la graisse, aux ureteres, aux veines voisines, & quelques-unes à l'os sacrum; lesquelles entrent dans son canal par les trous antérieurs & supérieurs qui se remarquent à la surface concave de cet os, pour se distribuer ensuite de la même maniere que les arteres sacrées.

Les iliaques, après environ trois à quatre travers de doigt de leur principe, se divisent chacune à leur tour en deux gros troncs, dont l'un, qui est le plus postérieur, plonge aussitôt dans le petit bassin, sous le nom d'*artere iliaque interne*, ou *hypogastrique*, & l'autre continuant sa route, porte le nom d'*iliaque externe*. Cette derniere ayant passé sur le muscle iliaque, & étant sur le point de passer sous l'arcade du ligament de fallope, produit des branches considérables, dont l'une est nommée *artere épigastrique*, & l'autre *musculeuse*.

La premiere & la plus supérieure des branches que produit la convexité de l'hypogastrique, est nommée *petite artere iliaque*, qui se distribue principalement au muscle iliaque.

Au reste au milieu de janvier 1763, j'ai vu à la Charité

de Paris, où je disséquois alors, un Sujet dans qui les deux gros troncs des arteres iliaques plongeoient dans le petit bassin, en suivant sa courbure, & remontoient ensuite en zig-zags pour gagner l'arcade du ligament de fallope.

La fosse iliaque est faite par la face interne concave de l'ileum.

Le muscle iliaque interne couvre la face interne de l'os des îles, en s'attachant à toute sa levre interne. Il forme avec le psoas un tendon qui se porte vers la face interne du col du fémur, pour aller gagner le petit trochanter, où il se termine. Ce muscle est fléchisseur de la cuisse.

On a donné le nom d'*iliaque externe* au muscle piramidal de la cuisse. *Voyez* PIRAMIDAL.

La région iliaque est expliquée au mot Abdomen.

Les veines iliaques sont composées de deux branches, de même que les arteres du même nom, & ces branches sont distinguées en interne & en externe. L'iliaque interne, surnommée *hypogastrique*, reçoit au moins tout autant de rameaux de veines que l'artere du même nom a fourni de rameaux d'arteres, & tous ces différens rameaux s'accompagnent dans leurs distributions. Il en est de même de la veine iliaque externe, c'est-à-dire, qu'elle suit la route de l'artere du même nom; & les différens rameaux qui viennent s'y décharger, accompagnent les ramifications artérielles.

La veine iliaque externe se trouve continue à la veine crurale qui suit la route de l'artere de ce nom, c'est-à-dire, qu'elle passe sous l'arcade des muscles de l'abdomen, & reçoit non-seulement les branches des veines qui ont accompagné toutes les ramifications de l'artere crurale, mais encore plusieurs autres qui ne sont accompagnées d'aucune artere.

ILIUM, un des intestins. *Voyez*-en la description au mot INTESTIN.

Ilium. Nom d'un os du bassin. *Voyez* ILEON.

ILLÉGITIME, adj. *illegitimus, a, um*, épithete qu'on donne aux fosses côtes.

ILLOS, ιλλος, l'œil.

IMAGINATION, *imaginatio*, représentation qu'on se

fait d'une chose. C'est un sens interne qui fait concevoir les objets, quoiqu'absens, sous des images corporelles tracées dans le cerveau. On a tâché d'expliquer cette opération, en disant que le cours fortuit des esprits dans divers tuyaux, dans des traces différentes, rappelle, indépendamment de l'action actuelle des sens extérieurs, l'image des choses corporelles que l'on a vues, d'un jardin, d'une fleur, d'un ami; & que c'est-là l'imagination. Ainsi lorsqu'il naît dans le cerveau une disposition Physique (aussi inconnue au plus grand Philosophe qu'au peuple le plus grossier) parfaitement semblable à celle que produit quelque cause externe, il doit se former la même idée, quoiqu'il n'y ait aucune cause présente au-dehors. Ce sera donc ce qu'on nomme *imagination*, *fantaisie*, comme ces objets sont appellés phantomes ou spectres, φανταςματα.

Comme, à l'article Esprits Animaux, nous avons dit qu'il y avoit une circulation réelle du fluide nerveux, & que cette circulation étoit produite par la même cause que celle du sang, ne pourroit-on pas dire que le mouvement perpétuel & circulaire des esprits dans les différens tubes nerveux, peut occasionner au siege de l'ame telle ou telle impression, telle ou telle idée qui excite son attention à tel ou tel objet, quoiqu'absent, ce qui sera une cause d'imagination? Et comme cette action circulaire porte des impressions de toute espece, ne pourroit-on pas déduire de-là le peu d'ordre qui s'observe quelquefois dans une suite d'imaginations? Enfin dans cette hypothese ne trouveroit-on pas l'explication du phénomene suivant. Pourquoi toujours dans la veille, & quelquefois dans le sommeil, nous nous imaginons la présence de mille objets divers? la circulation de ces esprits rendant la cause continuelle, ne peut-elle pas faire que l'effet le soit aussi? Et si par quelque maladie, ou par quelqu'autre cause que ce soit, cette affluence d'esprits faisoit un trop grand nombre d'impressions fréquentes, ne doit-il pas en résulter une confusion dans les idées, un délire, &c? Mais avouons avec franchise que sur cette matiere l'esprit de l'homme roulera toujours de conjecture en conjecture, d'hypothese en hypothese, & que l'Auteur de la Nature s'est sans doute réservé le droit de ces connoissances.

On dit aſſez communément que les gens à imagination ont une vivacité qui dégénére en une eſpece de folie. L'on a raiſon, lorſque ces imaginations ſont portées à l'excès, parce que dans ce cas les gens accoutumés à ſe repréſenter les choſes ſous les images les plus vives & les plus frappantes, prennent tout au tragique ; & ſi la réflexion ne venoit au ſecours, ils puniroient par les châtimens les plus rigoureux des fautes quelquefois très-légeres.

Entrons ici dans un petit détail des divers ſentimens ſur le méchaniſme de l'imagination.

De tous les objets ſenſibles, dit Ariſtote, ainſi que ſes Sectateurs, il s'échappe une infinité de petites images. Ces images entrent par les organes, & parviennent juſqu'au cerveau, qui en tire des copies. Ce ſyſtême répugne abſolument à la raiſon.

Pythagore, Socrate, Platon, & bien d'autres ont ſoutenu que nous apportions en naiſſant toutes nos idées, & qu'elles étoient nées avec nous, & au-dedans de nous. Proclus, plus ſubtil, ſoutient la même opinion, mais il ajoute que l'homme a des idées éternelles & immuables, comme les idées géométriques, celles des propriétés numéraires, & les axiomes, dont la vérité eſt reconnue par tous les hommes & dans tous les ſiecles.

Locke ſoutient le contraire, & il prétend prouver qu'il n'y a point de principes gravés naturellement dans nos ames, par la maniere dont nous acquérons nos connoiſſances ; par l'ignorance de ces principes parmi les enfans, les idiots, les fous, les ſtupides, & certains peuples ; par la raiſon que ces idées, qu'on ſuppoſe innées, ne ſont connues qu'après qu'on les a propoſées ; qu'elles ne ſont pas connues avant toute autre choſe, & qu'elles paroiſſent moins dans ceux où elles devroient ſe montrer avec plus d'éclat. *Voyez* ſon Eſſai Phlioſophique ſur l'entendement humain.

D'autres Philoſophes ont penſé que l'eſprit conſidere en lui-même tout ce qu'il eſt capable de concevoir & d'imaginer. Opinion frivole & ſans preuve plauſible.

Abelard ſe fondant ſur les paroles de Saint Paul, qui portent, *que nous voyons par un miroir en cette vie*, a fait de l'expreſſion de l'Apôtre une hypotheſe fort ſinguliere. Il dit que tous les hommes ont un miroir dans la tête : que

les esprits subtils ont un miroir fort éclatant & fort net, qui leur représente fort distinctement les objets ; au lieu que les esprits grossiers ont un miroir obscur & terni, où les idées ne sont tracées que confusément.

Le Pere Bouhours, dans ses Entretiens d'Ariste & d'Eugene sur le bel esprit, a tâché de donner un air de vraisemblance à ce sentiment, en ajoutant qu'Abelard a voulu dire que la bile, mêlée avec le sang, forme dans le cerveau une espece de glace polie & luisante, à laquelle la mélancolie sert comme de fond : mais en vérité il seroit difficile de décider quel est le plus bisarre du texte d'Abelard, ou du commentaire de Bouhours.

Malebranche, dans sa Recherche de la vérité, *tome 3. part. 2. c. 6.* pour contredire tous les autres Philosophes, avance qu'il n'y a point d'idées dans les esprits créés. Afin d'appuyer son sentiment, il accumule différens passages de Saint Thomas & de Saint Augustin. Cette opinion, réfutée tant de fois si solidement, est démontrée fausse par les lumieres de la raison & de l'évidence.

Descartes, parmi les obscurités qu'il a données sur les idées, laisse cependant entrevoir qu'il approche de l'opinion de ceux qui prétendent que notre ame produit elle même ses pensées. Mais si notre ame produit ses pensées, elle les produira, ou avant de connoître, ou après avoir connu, ou dans le tems qu'elle connoît. Or dans tous ces cas la supposition ne paroît pas bien possible. 1°. Un Peintre ne peut représenter un objet qu'il ne connoît pas. 2°. Si l'ame connoît, elle n'a plus besoin d'idées. 3°. Enfin pour connoître, il faut avoir les moyens de connoître : donc il paroît par ces réflexions que l'ame ne produiroit pas elle-même ses pensées. Si cela étoit ainsi, quel est l'obstacle qui empêcheroit un aveugle de naissance de parler de la lumiere & des couleurs ? D'ailleurs, suivant cette hypothese, il n'y auroit jamais de fous. L'ame, cette noble partie de nous-mêmes, pourroit-elle se former des idées aussi absurdes & aussi ridicules que celles qu'on remarque ordinairement dans les maniaques & les phrénétiques ?

Mais si l'on veut absolument soutenir que l'ame est par elle-même capable de produire ses idées, du moins sera-t il bien difficile de nier que les objets extérieurs ne soient sou-

vent & même ordinairement une cause occasionnelle de nos idées.

Voyons le sentiment de M. le Camus, Docteur Régent de la Faculté de Médecine en l'Université de Paris, sur le méchanisme de l'imagination. Cet habile Physicien & Métaphysicien sçaura nous donner des notions claires sur cette matiere ; & les fleurs que son style seme par-tout rendront plus agréable ce point de Métaphysique, qui naturellement doit offrir quelques épines.

Dieu seul, dit il, est la cause efficiente de nos idées, parce qu'il est le seul être capable de produire par lui-même le mouvement, & d'agir sur les esprits & sur les corps ; mais Dieu n'excite des idées dans nos ames que relativement aux dispositions de nos corps : donc les dispositions de nos corps sont les causes occasionnelles de nos idées. Partant de ce terme, nous allons chercher le méchanisme de nos corps, qui fait que nous pensons.

1°. Soit que nous le voulions, soit que nous ne le voulions pas, les fibres du cerveau sont ébranlées par le cours naturel des esprits animaux, ou par l'agitation de leurs parties entre elles. Les fibres frappées renvoient, par la vertu de leur ressort, le liquide animal à l'origine des nerfs qui ont fourni les idées archétypes, (de modele ou d'original) & qui en fourniront alors une seconde représentation, si le liquide animal parvient à leur extrémité qui se distribue aux organes des sens. C'est un influx doux & modéré, ou si vous voulez, un mouvement réfléchi, & non pas un reflux comme dans les sensations directes, ou un influx violent & précipité comme dans les sensations réflechies.

2°. La volonté seule excite aussi des mouvemens dans le corps qui occasionnent des idées. Mais ces mouvemens ne sont pas différens de ceux que produit le cours naturel du fluide animal dont nous venons de parler. Par le moyen de la volonté, nous nous rappellons aussi les idées que nous avons déja eues : c'est ce qui fait la proche parenté de l'imagination & de la mémoire.

La méchanique, continue M. le Camus, que nous venons d'indiquer, nous paroît assez naturelle, & nullement éloignée de la vérité. Car lorsque nous voulons nous représenter un objet, l'image nous en est si intime, qu'on la croiroit peinte

ſur la rétine. Nous imaginons-nous quelque ſon ? nous éprouvons un certain bruit dans les oreilles. Cherchons-nous à nous rappeller quelque goût ? alors il ſe fait une légere conſtriction dans les nerfs du palais, qui quelquefois fait couler la ſalive plus abondamment, de ſorte que toute la bouche eſt arroſée. Penſons-nous à quelque objet qui peut réveiller notre cupidité ? auſſi-tôt il ſe fait un influx plus abondant des eſprits vers les parties génitales, qui les irrite & en augmente le reſſort. Preuve ſenſible que le méchaniſme général qui excite les idées, eſt le méchaniſme inverſe de celui qui produit les ſenſations directes, & le même, quoiqu'un peu modifié, que celui qui produit les ſenſations réfléchies. Les mêmes choſes arrivent lorſque nous dormons & que nous rêvons : ce qui montre que la volonté n'a pas toujours part à ces mouvemens.

Suivant ces principes, on rendra facilement raiſon pourquoi un aveugle ou un ſourd de naiſſance ne peuvent avoir ou recevoir aucune idée de couleur ou de ſon, puiſqu'ils ſont privés des organes qui ſeuls auroient pu leur fournir les idées archétipes ou originales de ces choſes. On expliquera aiſément pourquoi un homme qui s'occupe à l'étude, fait une plus grande déperdition de ſuc nerveux que celui qui ſe livre aux travaux les plus durs. Enfin il ſera aiſé d'expliquer bien d'autres phénomenes de Métaphyſique.

Les idées, quant à leur nature, ſont ou ſimples ou compoſées. En effet la blancheur, l'odeur, le froid, le chaud, peuvent faire une impreſſion tellement unique ſur nos ames, qu'elle ne puiſſe être diſtinguée en différentes idées. Mais ces idées diſtinctes peuvent être unies enſemble, & alors ce ſont des idées compoſées. C'eſt ainſi qu'en conſidérant une ligne, on peut faire attention à ſa longueur, à ſa largeur & à ſa profondeur.

Ces idées ont trois moyens pour ſe faire connoître à nous : 1°. un ſeul ou pluſieurs ſens, 2°. la réflexion, 3°. les ſenſations & la réflexion jointes enſemble.

Premierement il y a des idées ſimples, qui n'entrent que par un ſeul ſens, lequel eſt ſi particulierement diſpoſé à recevoir l'impreſſion qui les communique, qu'il eſt impoſſible de s'en procurer aucune notion par tout autre ſens. Les couleurs, les ſons, les odeurs, les ſaveurs, les qualités

tactiles sont des idées spéciales, introduites par les yeux, les oreilles, le nez, la bouche & le touher. Le méchanisme qui les produit est entierement uniforme, & n'appartient qu'à la partie organique qui communique la sensation. C'est aux seuls nerfs ophthalmiques que nous sommes redevables des idées de lumiere & de couleurs. Il faut attribuer aux nerfs acoustiques les idées des sons, & aux nerfs olfactifs les idées d'odeurs. Ce sont les nerfs du palais & de la langue, qui nous donnent les notions des saveurs. Ce sont enfin les nerfs qui se distribuent à la peau, qui nous font appercevoir les qualités tactiles.

Les idées simples qui viennent à l'esprit par plus d'un sens, sont celles de l'étendue, de la figure, du mouvement & du repos. Toutes ces choses font des impressions sur nos yeux & sur les organes de l'attouchement; de sorte que nous pouvons également, par le moyen de la vue & du toucher, recevoir les idées de l'étendue, de la figure, du mouvement & du repos des corps. Toutes ces façons de sentir se rapportent au tact: ainsi nous pouvons juger par plusieurs sens particuliers, de quelques manieres d'être communes des objets.

Secondement il y a des idées simples qui nous viennent par la réflexion. Les corps ayant été frappés par les objets extérieurs, en fournissent à l'ame des représentations. Alors l'ame se repliant, pour ainsi dire, sur elle-même, & considérant ses propres opérations par rapport aux idées qu'elle vient de recevoir, tire de-là de nouvelles pensées qui sont aussi propres à être les objets de ses contemplations, que les idées qu'elle reçoit du dehors. C'est de-là que nous viennent le discernement & la conception des choses.

Troisiemement il y a des idées simples qui viennent par sensation & par réflexion. Ces idées peuvent être mises pour la plûpart au nombre des passions, puisqu'elles reconnoissent le plaisir & la douleur pour principes.

Les idées composées ou complexes coulent aussi des trois mêmes sources que les idées simples.

Premierement l'idée de substance, qui est un amas d'idées simples, puisque c'est un terme général qui convient à l'homme, au cheval, au fer, à l'eau, &c. est une idée complexe qui nous est communiquée par les sens. En effet nous ne

ne l'attachons qu'aux choses, ou étendues, ou susceptibles de mouvement : c'est pourquoi cette idée convient tout ensemble aux corps & aux esprits. Les idées complexes n'étant que les résultats combinés de plusieurs sensations, elles ne peuvent être produites que par l'ébranlement de plusieurs fibres du cerveau, ou par *l'action du fluide nerveux.* Alors l'ame qui reçoit plusieurs sentimens, les rassemble, guidée par l'harmonie & la convenance de ces impressions, & n'en forme qu'une idée générale. C'est ainsi que d'un très-petit nombre d'idées simples que nous avons, il en doit résulter une infinité d'idées composées : de même que par le divers arrangement des lettres de l'alphabet, il en résulte une infinité de mots.

Secondement l'idée de l'infini est une de ces idées complexes qui ne se trouvent en nous que par la réflexion. Elle appartient par conséquent à l'intelligence de notre ame.

Troisiemement les relations ou les rapports qu'ont certains objets avec d'autres, sont de ces idées composées qui appartiennent aux sens & a la réflexion. Deux objets excitent dans nous deux mouvemens : c'est à l'ame a juger si ces notions sont semblables ou dissemblables.

Parmi les distinctions des idées, on apporte celles d'idées vraies, & d'idées fausses. On prétend qu'il n'y a point d'idée fausse en elle-même : car, dit-on, l'idée étant la représentation d'un objet, elle ne peut être que la représentation de cet objet, & non pas la représentation d'un autre. Il faut cependant avouer que certaines idées peuvent être mal combinées ensemble ; & alors, si ce n'est plus fausseté dans l'idée, c'est erreur dans le jugement. On peut distinguer les idées par leurs degrés de certitude.

Il n'y a rien de si évident que les idées sensibles, c'est-à-dire, les idées tant simples que composées qui nous viennent par les sens. Elles ont la même évidence que le sentiment qui les excite : or la vérité de ce sentiment est aussi certaine que celle de son existence.

Les idées réfléchies, c'est-à-dire, les pensées tant simples que composées qui naissent de la réflexion ; n'ont pas la même certitude. Elles sont le produit de l'analyse & de la sinthese : de-là vient que par la décomposition elles perdent de leur solidité, & par la composition elles perdent de leur

évidence. Ainſi il faut les ranger au nombre de ces probabilités qui nous ſont néceſſaires, au défaut des connoiſſances directes.

Les idées mixtes, c'eſt-à-dire, les idées tant ſimples que compoſées qui partent conjointement & des ſens & de la réflexion, ne ſont pas toujours certaines. Souvent les paſſions nous trompent & nous font voir ce que nous deſirons ou ce que nous évitons, & non pas ce qui eſt. Souvent auſſi nous ne connoiſſons pas toute l'étendue & toute la multitude des rapports, & nous courons riſque de mal juger avec ces notions incomplettes.

On donne encore pour différence des idées, leur clarté & leur obſcurité. Cette différence pourroit peut-être moins approcher de la réalité, parce que les idées nous ont été principalement données pour éclairer les ténebres de notre eſprit; & plus nous avons d'idées particulieres ſur un objet, mieux nous le connoiſſons : or le contraire pourroit arriver, s'il y avoit des idées confuſes. Au reſte, ſi l'on entend par les idées confuſes le défaut d'attention aux objets partiels qui ſont repréſentés par les idées complexes, il eſt aiſé alors d'admettre des idées confuſes, quoiqu'à la rigueur ce ne ſoit qu'un défaut d'attention. Ce défaut provient de la foibleſſe de l'impreſſion, de même que les idées diſtinctes ont pour cauſe la force de l'action qui les excite.

La foibleſſe de l'impreſſion a pour principe, 1°. le foible mouvement des eſprits, 2°. le peu d'action des fibres. De-là les divers degrés dans l'imagination qui peche par ſon peu d'activité, & ce qui différencie un eſprit lent d'un imbécille.

La vivacité du mouvement qui excite en nous les idées diſtinctes, part, 1°. de l'impétuoſité des eſprits, impétuoſité qui peut s'attribuer à un grand nombre de cauſes; 2°. de la ſtructure, de l'action plus ou moins forte des fibres, &c. ce qui peut rendre compte de tous les degrés qui ſe trouvent dans l'intervalle d'un entendement médiocre à un génie heureux.

IMMOBILE, ſans mouvement : eſpece d'articulation. *Voyez* ARTICULATION.

IMPREGNATION, *imprægnatio*, groſſeſſe.

IMPRESSION, *impreſſio*. Aux parties externes des os,

on observe des inégalités superficielles qui servent, les unes aux insertions des tendons; d'autres à loger & attacher des muscles. Ces deux sortes d'inégalités ont été autrefois appellées *impressions*, *sieges*, &c. M. Winslow les nomme *facettes*, *marques*, *empreintes*, *traces*, &c. en y ajoutant les termes de *ligamenteuses*, *tendineuses*, *musculaires* ou *aponévrotiques*, pour marquer en même tems leur usage.

INCISIF, VE, adject. *incisivus*, *a*, *um*: qui coupe; ou qui a rapport aux dents incisives.

Les dents incisives sont décrites au mot Dent.

Les muscles grands incisifs sont composés chacun de deux portions, dont l'une a ses attaches fixes à l'angle de l'os maxillaire, & se confond avec l'oblique descendant, muscle du nez. Cette portion étant parvenue vers l'entrée de l'orbite, s'unit avec l'autre portion, dont le point fixe est audessous du bord inférieur de l'orbite; de cette union résulte un corps charnu & plat, qui se perd à la levre supérieure, & la tire de bas en haut en se contractant.

Les petits incisifs de la levre supérieure prennent leur origine vis-à-vis le fond des alvéoles des dents incisives de la mâchoire supérieure, & se terminent intérieurement à la levre supérieure qu'ils approchent des gencives, en l'abaissant un peu.

Les petits incisifs de la levre inférieure ont leur attache fixe au bord des alvéoles des dents incisives de la mâchoire inférieure, & se terminent intérieurement à la levre inférieure, qu'ils relevent en l'approchant de la gencive.

On donne aussi le nom d'*incisif* au trou palatin antérieur, parce qu'il est situé derriere les dents incisives.

INCUBATION, *incubatio*, l'action de couver; du verbe latin *incubare*, couver, être couché dessus. Cette action est propre à tous les animaux ovipares.

INDEX se dit du doigt le plus proche du pouce de la main, parce que c'est de celui-là dont on se sert ordinairement pour indiquer quelque chose avec le doigt. *Voyez* DOIGT.

Ce doigt, ainsi que toutes les parties du corps, est sujet à plusieurs maladies, comme on le verra par les observations suivantes, faites à l'hôpital de Lyon.

Le 5 juillet 1760, le nommé Benoît Bonné, de Cendrand

en Bresse, âgé de vingt-cinq ans, d'un tempérament excellent, robuste, vif & gras, vint à l'Hôtel-Dieu pour être traité d'une plaie qu'il s'étoit faite au doigt index de la main droite. Le malheur lui étoit arrivé le 28 juillet de la même année, en moissonnant. La faucille porta précisément sur la jointure de la seconde phalange & de la premiere du doigt, dans le tems qu'il l'aiguisoit. Quoique le tendon extenseur fût endommagé, il en fit peu de cas, & continua à moissonner. Dans la nuit s'étant couché dans une grange à la paroisse de Fleurieu près de Chatillon en Dombes, il ressentit des douleurs extrêmement vives, & il lui sembloit que l'humidité considérable du foin où il étoit couché, augmentoit les grands élancemens qu'il éprouvoit. Il mit alors un linge sur le doigt, mais les douleurs ne cesserent pas. Le lendemain de bon matin il retourna à l'ouvrage, mais à midi il fut obligé de se retirer pour se faire panser. On lui mit quelque onguent, & on le saigna. L'inflammation & les douleurs augmentant, il alla à l'hôpital de Chatillon, où on lui fit sur tout le dos de la main des incisions, des scarifications & des dilatations considérables, qui ne produisirent aucun bon effet; car toute la main s'enfla encore considérablement, & l'avant-bras étoit également tuméfié. Tel étoit l'état du malade, lorsqu'il arriva à l'Hôtel-Dieu, après avoir essuyé sur la Saone pendant une journée un grand air de bise, ayant toute sa main à découvert.

Il fut d'abord saigné, & on appliqua des cataplasmes anodins sur toute l'extrémité. On lui donnoit tous les jours une potion cordiale. Toute la peau devint violette, ensuite noirâtre; & après un grand nombre de phlictaines, il se fit une foule de fusées & d'abscès qui furent ouverts en divers tems. On les pansoit ensuite méthodiquement. Enfin toute la peau de l'avant-bras & une partie de celle du bras tomba en pourriture. La gangrene attaqua même un peu la substance des muscles; mais heureusement elle se borna, & laissa le reste des chairs fort vermeilles, quoiqu'extrêmement gonflées. Cette grande plaie fut pansée long-tems avec le digestif & les liqueurs, & la suppuration paroissoit bonne. Elle changea cependant de caractere, & ce ne fut plus qu'une sérosité de mauvaise odeur, ce qui détermina à ne

la panſer qu'avec un énorme plumaſſeau ſec, & par-deſſus une grande quantité de compreſſes. D'un panſement à l'autre, tout l'appareil, ainſi que le drap à panſer, étoient humectés. Ce panſement dura depuis le commencement de ſeptembre juſqu'au 17 janvier 1761, où l'on lui coupa le bras. Quinze jours avant l'opération, la pourriture ſe renouvella ſur le coude, & s'étendoit de la longueur de quatre pouces. D'abord qu'on s'en apperçut, on mit en uſage l'ægyptiac qui lui empêcha de faire des progrès; & quand la pourriture fut bien détachée, on exhorta le malade à conſentir à l'amputation, en lui prouvant qu'il dépériſſoit de jour en jour. Il ſe rendit, & il fut préparé par deux purgations pour l'opération qui ſe fit le 17 de janvier. On lia l'artere, & les artérioles furent tamponnées avec les boutons de vitriol. Il n'y eut aucune hémorrhagie. Cinq jours après l'appareil fut levé, & on le panſa avec le digeſtif & les liqueurs.

La ſuppuration s'établit au mieux, & le malade étoit fort tranquille; tous les ſoirs il avoit une émulſion de pavot qui le faiſoit dormir. Après une longue ſuppuration, la plaie ſe rétrécit peu-à-peu, & alors on purgea le malade. Tout fut toujours dans un bon état; & lorſque les chairs pouſſoient trop, on y paſſoit la pierre infernale, ou bien on employoit l'alun calciné. Au commencement de mars on en vint à quelques panſemens à ſec & à quelques-uns avec le digeſtif, en mettant de l'alun ſur les chairs grumelées. Le 12 mars la ligature de la groſſe artere fut coupée. Elle n'avoit pas encore pu ſe détacher. Inſenſiblement le malade parvint à ſa parfaite guériſon. Cette obſervation prouve combien de petits maux négligés deviennent dangereux.

INDICATEUR, nom du muſcle extenſeur du doigt index. *Voyez* EXTENSEUR.

INDICE, nom du doigt index de la main.

INFERIEUR, nom du muſcle abaiſſeur de l'œil.

INDUSIUM, l'amnios.

INFUNDIBULUM, l'entonnoir, eſpece de petit conduit qui paſſe à-travers la dure-mere à la baſe du cerveau, & qui aboutit à la glande pituitaire.

L'infundibulum, ou entonnoir des reins, est le même que le bassinet.

INGRASSIAS, nom d'un Auteur qui entre dans la dénomination de quelque partie. Les ailes d'Ingrassias sont les ailes de l'os sphénoïde. *Voyez* SPHENOÏDE.

INGUINAL, LE, adject., *inguinalis, le ;* du mot latin *inguen*, l'aîne : qui appartient ou qui a rapport aux aînes.

Les glandes inguinales sont celles qui se trouvent situées à l'aîne, & qui sont de la grosseur d'une feve. Ce sont ces glandes qui se gonflent lorsque quelque virus vérolique ou autre y détermine les humeurs, d'où résulte un bubon ou poulain qui prend le nom du virus qui le produit. Voici là-dessus deux observations faites à l'hôpital de Lyon, qui vont éclaircir ceci.

Le 19 mars 1761, le nommé Jean-Baptiste Siccar, âgé de vingt ans, Soldat au régiment de Flandre, vint à l'Hôtel-Dieu pour une tumeur dure située à l'aîne droite. Cette tumeur étoit de la grosseur d'un œuf, & ne changeoit point la couleur de la peau.

Au mois de novembre de l'année 1760, il avoit passé par les grands remedes de la vérole pour des douleurs très-vives qu'il ressentoit nuit & jour à toute l'extrémité droite, qui étoit d'ailleurs plus longue que l'autre d'environ un pouce. Ce traitement fait a Montpellier ne guérit point la tumeur, & n'y apporta même aucun changement ; de sorte qu'il en resta toujours un peu boiteux. Il a assuré d'ailleurs ne s'être jamais mis dans le cas de mériter la vérole.

Quoi qu'il en soit, pour procéder à la cure de la tumeur, il fut saigné & purgé ; on employa le cataplasme anodin, auquel on substitua celui de rose le 21 mars. Le 24 on vint à celui de cendres avec l'eau-de-vie ; il produisit une légere excoriation, sans aucune marque de fluctuation. Le 30 mars on mit un petit plumasseau sur le centre excorié de la tumeur, & par-dessus l'emplâtre de vigo. La tumeur s'applatit un peu, sans la moindre suppuration ; & le malade, après avoir été purgé, voulut sortir le 20 d'avril de l'Hôtel-Dieu avec un reste de la tumeur, & étant un peu boiteux.

Au commencement de novembre 1760, le nommé Pierre

Drivon, de Saint-Geny-Laval en Lyonois, âgé de douze ans, vint à l'Hôtel-Dieu pour un coup qu'il avoit reçu depuis trois semaines à l'aîne droite en tombant sur des pierres. On le saigna, il eut un bol d'Ypécancuana avec le tartre & une purgation. On appliqua sur la partie malade un cataplasme anodin pendant huit jours. On apperçut alors un peu au-dessus du pli de l'aîne une petite tumeur qui dénotoit par la fluctuation la présence du pus dans cette partie. Elle fut ouverte à l'instant même, & il en sortit une demi-livre de pus assez louable. La plaie assez grande, mais non pénétrante dans le bas-ventre, fut pansée avec la charpie brute. Le lendemain on employa les longuettes & le digestif. Le tout alla au mieux pendant cinq jours, à l'exception que la suppuration étoit un peu sanguinolente; elle le devint de plus en plus, & contracta une très-mauvaise odeur. Le sixieme jour les bords de la plaie s'enflammerent, le fond se remplit de lambeaux pourris. On se servit de l'huile de thérébentine & du cataplasme anodin. Les progrès de la gangrene étoient encore plus rapides, ce qui détermina à employer le cataplasme seul, & ensuite l'esprit-de-sel, dont on imbiboit le plumasseau. L'escarre se détacha & laissa un fond vermeil. On revint au digestif simple : le fond se remplit & devint à niveau. La cicatrice fut bien faite, quoique l'abscès eût été ouvert par une incision cruciale. On finit la cicatrice par la charpie seche, & le malade sortit.

Au reste il avoit eu les remedes internes qui lui convenoient au commencement de la gangrene, comme bol d'Ypécancuana, lavement, purgation, & les doses fébrifuges, &c.

Au commencement de janvier 1761, le nommé Jacques Tiran, de Franchelain en Dombes, âgé de quarante-huit ans, eut à la suite d'une fievre maligne un abscès très-considérable à la partie inférieure interne du pli de l'aîne. Il fut ouvert & traité pendant quelque tems dans son village; mais comme il ne pouvoit pas fournir à son traitement, il vint à l'Hôtel-Dieu le 19 février.

Les bords de la plaie étoient calleux & durs, le fond étoit d'ailleurs en bon état.

On employa le digestif & les liqueurs, qui diminuerent un peu la plaie, ainsi que ses bords épais. Le 25 on observa un pansement par jour, & on espéroit tout, si ce n'est de pouvoir détruire l'épaisseur des bords. Ce pansement fut continué jusqu'au 12 mars, où on apperçut des points de gangrene humide, qui le 13 avoient considérablement augmenté. On employa alors l'ægyptiac & le cataplasme anodin. Le 16 le malade refusa constamment ce pansement trop douloureux pour lui, ce qui détermina à l'usage des longuettes trempées dans l'eau-de-vie camphrée, & le cataplasme anodin par-dessus. On eut soin en même tems de lui faire donner un bol d'Ypécancuana, une purgation & les deux doses fébrifuges laxatives, qui furent ensuite changées en cordiales.

Malgré tous ces secours, la gangrene faisoit de grands ravages. Du centre de la plaie, elle se porta sur les bords épais, & les détruisit en partie. De-là elle s'étendit jusqu'au scrotum, & en rongea une petite partie. Pendant ce ravage le malade souffroit cruellement. Le 21 mars on employa l'esprit-de-sel & un plumasseau de digestif par-dessus. Il produisit un très bon effet, & on n'eut besoin que de digestif le 25. La plaie se détergea, les chairs devinrent meilleures; & pour faciliter la cicatrice, on coupa le 30 mars le reste des bords calleux, que la gangrene avoit épargnés. On se contenta alors d'un pansement par jour. Le 5 avril tout étoit dans le meilleur état avec le seul usage du digestif : la plaie diminua considérablement. Le 8 on commença à panser à sec, employant de tems en tems les consomptifs. Avant de renvoyer le malade, on le purgea une fois, & il partit le 20 avril 1761.

Le ligament inguinal est le même que le ligament de *Poupart* ou de *Fallope*. Voyez LIGAMENT.

INJECTER, en fait de préparation anatomique, c'est introduire au moyen d'une seringue dans les vaisseaux, soit arteres, veines & autres, une liqueur quelconque, préparée pour cet effet. *Voyez* INJECTION.

INJECTION, *injectio*, en terme d'Anatomie, c'est la préparation faite avec quelque liqueur froide ou chaude, différemment colorée, & destinée à remplir les vaisseaux d'un cadavre, soit d'homme, soit de brute.

Par rapport à la consistance de la liqueur qu'on injecte, on fait deux sortes d'injections, l'une, appellée *fine*, & qui se fait avec quelque liqueur spiritueuse, telle que l'huile d'aspic, l'esprit-de-vin, ou l'huile de térébenthine, &c. mêlée avec quelque couleur, pour l'ordinaire rouge, ou bleue; l'autre, qui est dite injection grossiere, & qui se fait avec la cire, la poix-résine, la térébenthine de Venise, le saindoux, le suif de mouton, & l'huile d'olive, qui, après leur mêlange, sont aussi colorés en rouge ou en bleu.

On se sert encore dans les injections Anatomiques du vif-argent, des huiles grasses, & d'autres ingrédiens.

Les couleurs rouges, qui servent dans les injections, sont le carmin, le cinabre, le bois de Brésil, & le vermillon.

Celles qui servent à colorer en bleu, sont le bleu de Prusse, le bleu d'Inde, la cendre bleue, l'indigo, le vert-de-gris, le noir d'yvoire, &c.

Si l'on veut injecter des vaisseaux en jaunes, tels que les vaisseaux biliaires, &c. on colore la liqueur avec la gomme gutte, la graine d'Avignon, ou la terre de Lorraine, &c.

On peut faire un choix de toutes ces sortes de couleurs. Voici celles qui paroissent réussir le mieux, à moins de frais, & que l'usage peut faire adopter.

Pour l'injection fine on se sert de l'esprit de térébenthine, mêlé avec le vermillon, à qui on donne la préférence.

Quant à l'injection grossiere, on met en usage la cire blanche ou jaune, la térébenthine de Venise, le suif de mouton; on y ajoute quelquefois le sain-doux; c'est suivant le cas.

La premiere chose à laquelle on doit faire attention pour le succès d'une injection, c'est le choix d'un Sujet. On doit, autant qu'il est possible, préférer les jeunes Sujets aux adultes, & ceux qui sont plutôt maigres que gras, qui n'ont aucune infiltration, ou obstruction; un Sujet de deux pieds & demi, ou trois pieds, est celui où l'injection porte le mieux.

Ayant ainsi fait choix d'un cadavre convenable, on commence à le raser par-tout, & le nétoyer avec l'eau tiéde; ensuite, s'il fait grand froid, & que le Sujet soit fort roide, on le fera tremper dans de l'eau chaude, observant qu'elle ne soit pas bouillante; s'il fait au contraire un tems doux, & que les parties du Sujet ne soient point trop resserrées par le

froid, cette précaution devient, pour ainsi dire, superflue.

Le Sujet étant bien disposé, si l'on se propose d'injecter généralement toutes les arteres d'un seul coup de piston, excepté l'artere pulmonaire, qu'il faut injecter séparément, on commencera par faire une incision longitudinale, depuis la partie supérieure du sternum, jusqu'au cartilage xyphoïde, qui sera continuée sous la mammelle gauche jusqu'à quatre ou cinq travers de doigt du sternum : ensuite après avoir détaché la peau, la graisse, & le muscle grand-pectoral, on ouvrira la poitrine, en coupant trois ou quatre des cartilages qui répondent aux premieres vraies côtes, observant de ne point couper l'artere mammaire interne : si elle se trouvoit coupée, il faudroit y faire la ligature.

La poitrine étant ouverte, on découvre le péricarde, sur lequel on fait une incision cruciale, pour mettre à découvert l'artere pulmonaire & l'aorte, que vous séparerez l'une de l'autre, pour passer un fil ciré, & en plusieurs doubles, autour de l'aorte, sur laquelle on fait une ouverture assez grande, pour permettre l'introduction d'un robinet ou d'un tuyau. Il est cependant bon d'observer, s'il se présentoit à l'ouverture du sang ou quelque concrétion lymphatique, de le faire sortir avant que d'introduire le tuyau dans l'artere.

Ce tuyau, étant bien placé, on lie l'artere autour de ce tube, d'une maniere assez ferme pour qu'il ne s'échappe pas, tandis qu'on pousse l'injection.

On peut encore placer le tuyau dans d'autres arteres pour injecter un Sujet, comme dans les crurales, les carotides, &c. en prenant les mêmes précautions qu'à l'aorte.

Quand on voudra pousser de l'injection dans les veines, pour y bien réussir, on placera le tuyau vers leur extrémité; en suivant le cours du sang, de sorte que si on se propose d'injecter une extrémité; si c'est l'extrémité inférieure, le tube sera placé dans la saphene; si c'est la supérieure, on la placera à la salvatelle, ou à la céphalique du pouce, en dirigeant le tuyau de bas en haut. La ligature des tuyaux, pour les veines, est la même que celle des arteres.

Il est à remarquer qu'il se trouve des veines qu'on peut injecter, en commençant par le tronc, telle est la veine-porte, &c. Mais ces sortes d'injections n'ont lieu, pour l'ordinaire, que dans les veines où il n'y a que peu ou point de valvules.

Lorſque vous voudrez injećter une piece détachée du corps ; comme alors cette piece ne peut être ſéparée ſans détruire beaucoup de vaiſſeaux, il faut avoir le ſoin de les lier tous, ſans quoi vous manqueriez votre injection. Ce qui vient d'être dit tant des arteres que des veines étant obſervé, on procéde à la préparation des injections de la maniere qui ſuit.

De la maniere de préparer les injections.

On ne peut pas bien déterminer la quantité d'injection dont on a beſoin ; cela dépend de la grandeur du Sujet & du diametre des vaiſſeaux, qui ſont plus dilatés dans les uns que dans les autres.

Si le Sujet qu'on ſe propoſe d'injećter eſt de quatre à cinq pieds de haut, on prendra une once de vermillon, qui ſera miſe dans un poëlon bien net, où vous verſerez de l'eſprit de térébenthine, ou quelqu'autre liqueur, de celles qu'on a indiquées, en une quantité ſuffiſante, pour broyer le vermillon, ſoit avec un pinceau, ſoit avec une ſpatule. La couleur étant exactement diviſée & délayée, on verſe par inclination l'eſſence de térébenthine, à la concurrence de ſix ou huit onces, en remuant toujours avec la ſpatule ou le pinceau. Le tout ainſi mêlé, votre liqueur fine eſt en état d'être miſe dans la ſeringue, pour être introduite dans les arteres.

Il ne faut point pouſſer dans les vaiſſeaux la liqueur fine, que la groſſe ne ſoit auparavant prête pour être pouſſée ſucceſſivement. Pour préparer l'injection groſſiere, on prend ſix onces de cire blanche ou jaune, environ autant de térébenthine de Veniſe, deux onces & demie d'huile d'olive, quatre onces de ſain-doux, & une livre de ſuif de mouton. On fait fondre le tout à un feu modéré ; on le paſſe enſuite au travers d'un linge ; après quoi l'on y délaye quatre gros de vermillon, de la même façon que nous l'avons dit pour la liqueur fine.

La même choſe ſera obſervée à l'égard de la liqueur bleue, avec cette différence, que ſi l'on ſe ſert du bleu d'Inde en veſſie, ou du noir d'yvoire, il faut, avant toutes choſes, délayer la couleur avec l'huile graſſe, ou la faire fondre au feu avec un peu d'injection.

Le degré de chaleur qu'on doit donner à l'injection, est très-important pour le succès de cette opération. Le tems & la saison y contribuent beaucoup : tout ce qu'on peut dire en général, c'est que, plongeant le bout du doigt dans la liqueur après qu'elle a été fondue, si la chaleur est supportable ; & si en retirant le doigt la liqueur ne se fige point autour de l'ongle, c'est un signe certain du degré de chaleur qui lui convient.

Le principal instrument qui sert pour injecter les vaisseaux est la seringue. Pour qu'elle soit bien conditionnée, il faut, autant qu'il est possible, que sa grandeur réponde à celle du Sujet. Son piston doit couler avec aisance & sans soubresauts, & elle doit être propre. Il faut aussi qu'elle ait plusieurs ajoutoirs pour répondre aux différens tuyaux, & les pouvoir ajouter aux divers diametres des vaisseaux.

Chaque tuyau, soit droit, soit courbe, sera garni d'une coche dans son extrémité la plus étroite, pour qu'il ne s'échappe pas lorsqu'il se trouve arrêté dans le vaisseau. L'ajoutoir, les tuyaux, & les robinets, doivent s'ajuster exactement les uns dans les autres.

Si la seringue ne se trouve pas assez grande pour remplir les vaisseaux d'un seul coup de piston, on ferme alors le robinet ; & si c'est un tuyau, on le bouche pour que la liqueur ne sorte pas pendant que vous rechargez la seringue, avec toute la diligence possible : vous l'adaptez de nouveau dans le tuyau ou dans le robinet, & vous poussez la liqueur jusqu'à ce que vous vous apperceviez qu'elle repousse le piston, ce qui est un signe que les vaisseaux sont pleins.

Cependant on doit observer que cette résistance n'a lieu, pour ainsi dire, qu'aux arteres ; car dans les veines, on ne s'apperçoit que la liqueur est passée que par le gonflement des veines extérieures, qui annoncent que les intérieures sont remplies. Il est rare qu'en injectant la veine-cave, la veine-porte se trouve injectée ; c'est pourquoi on est presque toujours obligé de l'injecter en particulier. On prend pour cet effet un des rameaux d'une des mésentériques, dans lequel on adapte un tuyau, par lequel on pousse l'injection, ayant auparavant fait deux ligatures, l'une autour du tuyau, & l'autre au-dessous de l'ouverture, sans quoi la liqueur sortiroit.

On injecte les finus de la bafe du crâne par la veine angulaire ou par les vertébrales. Quelquefois ils fe trouvent remplis, en injectant les jugulaires internes.

Le canal thorachique & le réfervoir du chyle s'injectent, ou par le moyen de quelques gros vaiffeaux lymphatiques, ou en ouvrant le canal même, y plaçant un tuyau convenable.

On peut injecter les points lacrymaux & le canal nazal, foit du côté du nez, foit en gliffant un tuyau dans l'orifice des points lacrymaux.

Pour ce qui eft des corps caverneux, l'injection en eft facile, de même que celle de tous les corps fpongieux; on y réuffira & à celles des autres, en obfervant exactement tout ce qui a été dit, jufqu'au point de faire les plus belles injections, telles que font celles des vaiffeaux de l'iris, de la fubftance corticale du cerveau, du limaçon dans l'oreille, & de plufieurs autres parties, où les injections ne pénétrent que très-difficilement.

Au refte un Curieux qui voudroit avoir de belles injections dans les animaux, pourroit bien réuffir en découvrant à l'animal vivant l'aorte defcendante pour en faire fortir tout le fang, & pour pouffer à l'inftant dans le canal vuidé une injection fine & délicate. On pourroit avoir un tube à deux branches, pour injecter à la fois la partie fupérieure & la partie inférieure de l'aorte defcendante, afin que l'injection paffe fur le champ à toute la circonférence. On peut à l'inftant injecter la veine-cave inférieure.

INNOMINÉ, ÉE, *innominatus, a, um*, qui n'a pas de nom. Les glandes innominées, font la glande lacrymale, une glande ronde que Verrheyen prétend avoir découvert au-dedans de la glotte, &c.

Les os innominés font les mêmes que les os des îles, & ils comprennent les trois parties réunies, fçavoir, l'ileum, l'ifchium, & le pubis. *Voyez ces mots.*

INOSCULATION, *inofculatio*, *αναστωμοσις*: il fignifie la même chofe qu'Anaftomofe. *Voyez* ANASTOMOSE.

INSERTION, *infertio*, il fignifie l'attache & l'union droite des vaiffeaux, des fibres, des mufcles & des membranes avec d'autres parties.

INSPIRATION, *infpiratio*, c'eft ce mouvement de la

refpiration, par lequel l'air entre dans le poumon. *Voyez* RESPIRATION.

INSTINCT, *inftinctus*, difpofition, fagacité naturelle qu'ont les animaux pour fe conduire & rechercher ce qui leur eft propre. C'eft ce principe qui dirige les brutes dans leurs opérations & dans le choix des chofes qui leur conviennent.

INTÉGUMENS, *integumenta*, les tégumens. *Voyez* TÉGUMENS.

INTELLECT, *intellectus*. Terme dont fe fervent les Philofophes pour nommer cette faculté de l'ame, qu'on appelle d'ordinaire l'*entendement*.

INTEMPÉRÉ. Tempérament intempéré, ou inégal, eft celui dans lequel une ou plufieurs des premieres qualités pour un bon tempérament dominent fur leurs contraires, fans bleffer leurs fonctions. *Voyez* TEMPÉRAMENT.

INTER-ARTICULAIRE, adj. *inter-articularis*, *e*: fe dit des parties fituées entre deux pieces offeufes articulées.

Le cartilage inter-articulaire de la mâchoire inférieure eft épais vers la circonférence, fort mince & tranfparent dans le milieu, où on le trouve quelquefois tout-à-fait percé. Sa face inférieure eft fimplement concave, proportionnément à la convexité oblongue du condyle maxillaire. Sa face fupérieure eft en partie concave & en partie convexe, conformément à la foffette & à l'éminence de l'os temporal.

Le ligament inter-articulaire de la tête du fémur, appellé *interne* ou *renfermé*, eft comme un cordon applati, compofé d'un paquet de fibres très-étroitement entrelacées, qui par un bout font plus épanouies & comme partagées en deux bandes plates, dont chacune eft attachée à un des coins de l'échancrure cotyloïde. On pourroit lui donner le nom de *ligament inter-articulaire de la tête du fémur*.

Depuis cette attache il fe gliffe obliquement en arriere & un peu en haut, entre la glande cotyloïdienne & la convexité cartilagineufe de la tête du fémur, pour s'attacher à la partie fupérieure de la petite foffette fémi-lunaire, qui eft comme le pole de la convexité. Cette attache eft oblique, légérement arrondie en haut, & prefque plate en bas, ou dans quelques Sujets la convexité eft comme un peu enfoncée par le trajet du ligament.

Le genou a un cartilage inter-articulaire. Il s'en trouve à la clavicule avec l'omoplate ; le sternum n'en manque pas. *Voyez* CARTILAGE & LIGAMENT.

INTER-CELLULAIRE, qui se trouve entre les cellules de quelque tissu.

INTER-CLAVICULAIRE, adj. *inter-clavicularis*, *e* : se dit des parties situées entre la clavicule.

Le ligament inter-claviculaire s'attache aux environs de l'angle interne de l'extrémité voisine de l'une & l'autre clavicule.

INTER-COSTAL, LE, adj. *inter-costalis*, *le* : se dit des parties situées entre les côtes.

Les arteres inter-costales sont de petites arteres situées entre les côtes. On les distingue en supérieure & en inférieure.

L'artere inter-costale supérieure vient de la souclaviere, & quelquefois de l'aorte descendante. Elle n'est d'abord qu'un tronc fort court, mais assez considérable, qui, bien-tôt après sa naissance se divise en trois branches, dont chacune faisant aussi-tôt une courbure, rampe le long de la gouttiere des trois premieres vraies côtes, en se distribuant de la même maniere que les autres arteres inter-costales. On voit par-là que le tronc commun de l'inter-costale supérieure fournit les trois premieres inter-costales.

Les arteres inter-costales inférieures, au nombre de sept à huit, sortent assez près les unes des autres de la partie postérieure du tronc de l'aorte inférieure. Chacune d'elles glisse dans la scissure des côtes, dont elles s'écartent à mesure qu'elles avancent de derriere en devant. Les arteres inter-costales fournissent, chemin faisant, à toutes les parties qui se trouvent dans leur trajet, & se terminent sous le sternum en s'anastomosant ensemble.

Dans l'opération de l'empyeme il faut avoir grand soin d'éviter ces arteres, car si l'on venoit à en ouvrir une, il seroit difficile d'arrêter l'hémorragie.

Un coup d'épée peut également ouvrir un de ces vaisseaux, & alors il se fait un amas plus ou moins grand de sang dans la poitrine.

Les muscles inter-costaux, ainsi nommés, parce qu'ils remplissent les intervalles des côtes, sont au nombre de quarante-quatre, vingt-deux de chaque côté, distingués en

internes & en externes, & dont la direction est telle, que chaque muscle inter-costal externe avec l'interne qui lui répond, se croise en forme d'une X, ce qui en augmente considérablement la force.

Les muscles inter-costaux externes, ainsi nommés à raison de leur situation, sont au nombre de onze de chaque côté : ils sont attachés à la levre externe du bord inférieur de la côte supérieure, depuis leur partie postérieure jusqu'à la rencontre de la portion cartilagineuse ; & ensuite se portant obliquement de haut en bas, & de derriere en devant, viennent se terminer à la levre externe du bord supérieur de la côte inférieure voisine, remplissant ainsi exactement le vuide qu'il y a entre les côtes, depuis les portions cartilagineuses qui les unissent au sternum, jusqu'à leur partie postérieure.

Les muscles intercostaux internes, qui sont au même nombre que les précédens, reçoivent leur nom de leur situation, & commencent plus antérieurement, remplissant exactement les vuides que laissent entr'eux les cartilages des côtes, mais aussi se continuent moins loin postérieurement ; ensorte qu'ils regnent depuis le sternum jusqu'aux endroits que l'on nomme *la partie angulaire des côtes*. Ces muscles ont une direction entierement opposée à celle des premiers, ensorte qu'après s'être attachés à la levre interne du bord inférieur de la côte supérieure, ils se portent obliquement de haut en bas, & de devant en arriere, pour se terminer à la levre interne du bord supérieur de la côte inférieure voisine.

Les muscles inter-costaux n'ont d'autre usage dans leur contraction que celui d'élever les côtes, & par conséquent de servir à l'inspiration. La direction double & croisée des deux plans de fibres qui les composent augmente considérablement la force de ces muscles.

Lorsqu'il arrive quelque abscès sur ces muscles le pus perce souvent du dehors au dedans de la poitrine, & souvent le pus, renfermé dans la poitrine, se produit au dehors, soit qu'il détruise lui-même les muscles, soit qu'on y fasse une ouverture avec l'instrument.

Le 6 mars 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Anne Bereau, âgée de dix-sept aus, de la Guillotiere

tiere, Fauxbourg de Lyon, pour être traitée d'un gros furoncle qu'elle avoit au dessous de la mammelle gauche, sur la sixieme vraie côte, plus près des vertebres que du sternum. Cette tumeur, grosse comme un poing, avoit pour cause, selon le rapport de la malade, un coup violent qu'elle avoit reçu d'un homme qui la jetta par terre.

On la saigna d'abord & on la purgea. Comme il y avoit un suintement à la tumeur par une petite ouverture, on mit un plumasseau de basilicum pour donner une plus libre issue.

Le 10 mars la gangrene humide se déclara avec vigueur. On employa le styrax & le cataplasme anodin; le 12 on vint à l'huile de thérébentine en continuant le cataplasme; le 15 à l'ægyptiac; le 17 à l'huile de thérébentine & au digestif: mais malgré ces secours, ainsi que les internes, qui ne furent point oubliés, la gangrene, en peu de tems, détruisit toute la tumeur & forma dans la poitrine une ouverture, d'où il sortoit des livres de pus épais & cadavereux. Les vomitifs, les purgations, les potions vulnéraires, l'usage du cresson en salade avec l'huile seule, donné deux fois par jour, tout cela fut inutile, & la malade mourut exténuée le 22 avril 1761.

Lorsqu'elle inspiroit le pus sortoit avec bruit, & l'air entroit ensuite avec sifflement.

Le nerf INTERCOSTAL, dit M. Lieutaud, qu'on pourroit nommer, peut-être avec plus de raison, *nerf vertébral*, à cause de sa situation tout le long des vertebres qui composent l'épine, ne vient ni de la moelle allongée, ni de la moëlle de l'épine; mais presque de tous les nerfs que ces parties produisent; on doit le considérer comme un nerf mitoyen, par lequel tous les autres communiquent ensemble: il faut y remarquer, 1°. son tronc, qui est couché tout le long de l'épine, sur la racine des apophyses transverses des vertebres & sur la face interne de l'os sacrum. 2°. Ses racines, qui se jettent dans les nerfs des six dernieres paires de la moëlle alongée, & dans tous ceux de la moëlle de l'épine. 3°. Ses branches, qui se répandent sur plusieurs parties de la face & du col, & sur tous les visceres de la poitrine & du bas-ventre. Il est inutile de disputer sur l'origine du nerf intercostal; on peut lui en donner autant qu'il a de racines; ainsi nous nous épargnerons la peine d'entrer dans une question

dont la ſolution ne paroît pas trop intéreſſante. Quoique, dans notre façon de penſer, il nous ſoit preſque indifférent de dire que les nerfs de la cinquieme & ſixieme paires reçoivent des filets de l'intercoſtal, ou qu'ils les donnent, nous ne laiſſerons cependant pas de parler le langage ordinaire. Qu'il nous ſoit permis de ne point ſouſcrire aux obſervations qui tendent à nous faire douter de ce que de très-ſçavans Anatomiſtes ont enſeigné, parce que nous en avons fait pluſieurs fois de contraires; de ſorte que nous regarderons ces filets, qu'on rencontrera dans les ſinus caverneux, comme le principe de l'inter-coſtal, & ce ſera par eux que nous commencerons la deſcription de ce nerf.

Quoique le nerf orbitaire, & celui de la ſixieme paire, concourent ordinairement à la formation de l'inter-coſtal, on peut cependant regarder le filet, qui vient de la ſixieme paire, comme ſon principe, parce qu'on obſerve quelquefois que les filets de la branche orbitaire ne s'y joignent pas. Il eſt vrai que dans le plus grand nombre de Sujets le nerf inter-coſtal reçoit, non-ſeulement des filets de la premiere branche de la cinquieme paire, mais encore de la ſeconde, ce qui mérite d'être obſervé. L'intercoſtal ſe porte vers le canal oſſeux de la carotide, par lequel il ſort de la cavité du crâne : après avoir fait dans ce canal trois ou quatre lignes de chemin, il jette une branche, qui eſt quelquefois plus conſidérable que le tronc. Cette branche, qu'on n'a pas remarqué, & qui détruit l'opinion de quelques modernes ſur l'origine de l'inter-coſtal, perce l'os dans cet endroit, & ſe jette à ſa ſortie ſur les fibres ſupérieures du pharinx. L'inter-coſtal parcourant le canal de la carotide, eſt engagé dans les membranes qui tapiſſent cette cavité, ce qui en rend la diſſection très-difficile.

L'inter-coſtal étant ſorti du canal de la carotide, forme, à une très-petite diſtance de la baſe du crâne, un ganglion très-conſidérable d'environ deux pouces de longueur, d'une ſubſtance rougeâtre, & dont la forme eſt très-ſemblable à celle d'un fuſeau. On donne à ce ganglion le nom de *cervical ſupérieur;* il reçoit pluſieurs filets qui lui viennent des nerfs des trois dernieres paires de la moëlle alongée, de même que des deux ou trois premieres paires cervicales. L'inter-coſtal marche enſuite à côté du larinx juſqu'à *la*

derniere vertebre du col, colé au nerf de la huitieme paire & aux vaiſſeaux ſanguins par un tiſſu cellulaire qui les embraſſe tous. Il reçoit même dans ce trajet quelques filets de la troiſieme, quatrieme & cinquieme paires cervicales, ſans qu'il paroiſſe groſſir en aucun endroit, ainſi qu'on l'aſſure. Arrivé au niveau de la derniere vertebre du col, il produit un ganglion fort court, nommé *cervical inférieur*; ce ganglion reçoit deux nerfs aſſez conſidérables, qui lui viennent des deux dernieres paires cervicales.

L'inter-coſtal entre enſuite dans la poitrine & y forme, ſur la racine de la premiere côte, un ganglion plus conſidérable que le précédent, qui reçoit un filet de la premiere paire dorſale, & qu'on nomme *torachique ſupérieur*. Il eſt quelquefois confondu avec le précédent. Le tronc de l'inter-coſtal deſcend beaucoup plus gros qu'auparavant, & marche à côté du corps des vertebres ſur le principe des côtes, recevant dans ſon chemin un filet de tous les nerfs dorſaux. On remarque même autant de petits ganglions, qui ſont ordinairement aſſez marqués, quoique peu comparables au premier dorſal. Le même tronc perce enſuite le diaphragme, & monte ſur le corps des vertebres lombaires auxquelles il eſt attaché, de même qu'à la partie antérieure de l'os ſacrum, où il ſe termine; en communiquant avec ſon ſemblable. Il continue dans ce trajet à recevoir des filets de tous les nerfs qui ſortent du canal des vertebres. Par ce que nous venons de dire, il eſt aiſé de concevoir que l'inter-coſtal appartient bien moins au cerveau, qu'à la moëlle de l'épine : cela n'empêche cependant pas qu'on ne puiſſe regarder ce qui eſt dans la cavité du crâne comme ſon principe; puiſque c'eſt dans les ſinus caverneux qu'il commence à ſe former, reſſemblant en cela aux rivieres, qui ne ſont dans leurs ſources que de ſimples ruiſſeaux, qui groſſiſſent par le concours des eaux qui s'y jettent.

L'inter-coſtal, depuis ſa ſortie du crâne juſqu'à ſon entrée dans la poitrine, donne des filets au pharinx, à l'œſophage & à pluſieurs autres parties voiſines : il jette encore dans ce trajet un ou pluſieurs filets, qui, entrant dans la poitrine, ſe répandent ſur les ſouclavieres, & contribuent à former le plexus cardiaque dont nous ferons bientôt mention. Le ganglion cervical inférieur donne une branche aſſez conſidéra-

ble, qui montant ſur l'artere ſouclaviere, va ſe rendre au ganglion torachique ſupérieur ; c'eſt une anſe nerveuſe qui embraſſe l'artere que nous venons de nommer.

L'inter-coſtal à ſon entrée dans la poitrine, jette pluſieurs filets, qui marchent derriere les arteres ſouclavieres pour ſe porter ſous la croſſe de l'aorte, & ſur la diviſion de l'artere pulmonaire, où ils rencontrent leurs ſemblables, comme auſſi les filets qui viennent de la portion cervicale de l'inter-coſtal. Du concours de tous ces nerfs & de quelques filets de la huitieme paire, il en réſulte un entrelaſſement qui embraſſe les glandes qu'on rencontre ſur la diviſion de l'artere pulmonaire, & qui ſe gliſſe entre le tronc de ce vaiſſeau & celui de l'aorte. Ce plexus, qu'on nomme *cardiaque*, produit pluſieurs rameaux qui ſe partagent entre les deux arteres coronaires, ſur leſquelles ils forment un eſpece d'entrelaſſement fort lâche qui les embraſſe, & les accompagne pour aller ſe perdre avec ces vaiſſeaux dans la ſubſtance du cœur & de ſes oreillettes. Il ne faut point penſer que tous les filets dont nous avons parlé ſoient employés à la formation du plexus cardiaque ; les vaiſſeaux & les parties voiſines en reçoivent, & il en eſt pluſieurs, qui ſe jettant ſur les branches, vont groſſir le plexus pulmonaire, qui appartient principalement à la huitieme paire.

L'inter-coſtal, depuis le ganglion thorachique ſupérieur juſqu'au diaphragme, donne ordinairement dix ou onze filets aux nerfs dorſaux. Ces filets ſont plus longs que ceux dont nous avons déja parlé, & leur ſont inférieurs ; c'eſt-à-dire, que chaque nerf dorſal, à l'exception du dernier, communique avec l'inter-coſtal par deux filets, dont le ſupérieur paroît aller vers l'inter-coſtal, & l'inférieur vers le nerf dorſal. Il n'y a aucun inconvénient de le penſer ainſi, quoiqu'on ne puiſſe point aſſurer que cela ſoit. L'inter-coſtal, au-deſſous de la quatrieme côte donne, à des intervalles inégaux, quatre ou cinq branches, qui montent obliquement ſur les corps des vertebres, & forment, par leur concours, un nerf très-conſidérable qui perce le diaphragme à quelque diſtance du tronc de l'inter-coſtal. Etant parvenu dans la cavité du bas-ventre, il forme un ganglion très-conſidérable, qu'on a nommé *ſémilunaire*, quoiqu'il ſoit très-rare qu'il ait cette forme ; car celle qu'on lui remarque

varie si fort, qu'il est inutile de la déterminer. On peut dire la même chose de sa grosseur, qui varie beaucoup ; elle égale quelquefois celle d'une petite noisette. Le gauche est ordinairement plus gros que celui de l'autre côté. Ce premier est placé sur l'aorte au dessous de la cœliaque, l'autre étant situé derriere la veine-cave : ils communiquent ensemble par un grand nombre de filets. Leur nombre varie encore. Les deux se trouvent quelquefois réunis en un seul ; on en rencontre souvent trois, quatre, & plus, qui forment ordinairement une traînée en forme de ségmens, qui embrasse la cœliaque. Tous les filets, que le tronc de l'intercostal produit dans la poitrine, pour la formation des ganglions sémilunaires, n'aboutissent point au cordon que nous venons de décrire : il en est qui percent le diaphragme séparément, & qui se terminent à la partie latérale externe de ces masses.

Ces ganglions qui sont encore grossis par les nerfs qui leur viennent des lombaires & de la paire vague, jettent un grand nombre de filets qui embrassent la cœliaque, & forment, par leur entrelassement au tour de cette artere, une gaîne nerveuse, serrée & très-solide qui la cache. Cette gaîne nerveuse se décompose & dégénere en nerfs très-considérables ; qui accompagnent les branches de la cœliaque. Les filets qui suivent l'artere stomachique grossissent le plexus du même nom. Ceux qui marchent avec l'artere hépatique forment un entrelassement très-remarquable qui embrasse, non-seulement cette artere, mais encore la veine-porte & les vaisseaux biliaires ; c'est ce qu'on nomme *plexus hépatique.* Il reçoit encore plusieurs filets qui viennent du ganglion sémi-lunaire droit, du plexus stomachique & des nerfs voisins, & accompagne, dans la substance du foye, tous les vaisseaux que nous venons de nommer. Il jette encore plusieurs filets sur la vésicule du fiel, sur le duodenum, sur l'épiploon ; & en un mot, sur toutes les parties que cette branche droite de la cœliaque arrose. Le plexus splénique est produit de la même maniere que le précédent : il embrasse l'artere du même nom, & se jette sur toutes les parties qui reçoivent des branches de ce vaisseau.

Les ganglions, la gaîne nerveuse, & le plexus dont nous venons de parler, jettent inférieurement un grand nombre

de nerfs, qui forment des entrelaſſemens fort irréguliers ; qui marchent ſur l'aorte, ou à côté de ce vaiſſeau, & qui ſont groſſis par des branches qui viennent des lombaires. On y remarque pluſieurs ganglions, dont la forme, la groſſeur, le nombre & la ſituation varient infiniment. De tous ces nerfs, & de quelques filets qui viennent du tronc de l'intercoſtal, il en réſulte une gaîne, auſſi ſolide que la précédente, qui embraſſe l'artere méſentérique ſupérieure, & qu'on nomme *plexus méſentérique ſupérieur*. Il donne un nombre très-conſidérable de branches qui ſuivent la diſtribution de ce vaiſſeau. Les mêmes nerfs produiſent, de chaque côté, un entrelaſſement ſur les vaiſſeaux des reins, qu'on nomme *plexus rénal*. Il s'en faut de beaucoup qu'il ſoit auſſi conſidérable que les précédens ; il s'en détache quelques filets qui accompagnent les arteres ſpermatiques. On rencontre encore autour du tronc de l'artere méſentérique inférieure un entrelaſſement nerveux en maniere de gaîne, qui n'eſt cependant point comparable à celles de la cœliaque & de la méſentérique ſupérieure. Celle dont nous parlons, qu'on nomme *plexus méſentérique inférieur*, jette pluſieurs filets qui accompagnent les diviſions de la méſentérique inférieure : elle eſt produite par les mêmes nerfs qui ſe prolongent enſuite juſqu'au baſſin, y forment, au deſſous de la diviſion de l'aorte, un entrelaſſement qui n'eſt pas bien conſidérable, & qu'on nomme *plexus hypogaſtrique*. Il ſe répand ſur le rectum, la veſſie & les parties voiſines. Ce dernier reçoit des filets des nerfs ſacrés, & de l'extrémité des troncs de l'inter-coſtal.

Tous les nerfs dont nous venons de parler marchent confuſément dans le corps cellulaire qui environne les vaiſſeaux ſanguins ; ils tiennent très-fortement à la colonne oſſeuſe par le grand nombre de filets qu'ils reçoivent des nerfs lombaires, des ſacrés & du tronc de l'inter-coſtal. Leur diſtribution, leur nombre, leur groſſeur, varient ſi fort, que ceux qu'on obſerve d'un côté, ſont toujours très-différens de ceux qui marchent de l'autre ; de ſorte que ce ſeroit perdre ſon tems que d'en donner une deſcription exacte.

La portion du tronc de l'inter-coſtal, qui eſt renfermée dans la poitrine, donne, outre les branches dont nous avons fait mention, pluſieurs filets à l'œſophage, à la plevre, au médiaſtin, au péricarde & au diaphragme. L'in-

ter-costal perce ensuite cette cloison charnue, pour passer dans la cavité du bas-ventre, où il se termine, ainsi que nous l'avons dit. Il jette dans ce trajet des filets à tous les nerfs lombaires & sacrés, dont il reçoit des rameaux. Il produit encore un très-grand nombre de branches qui se répandent aux environs, & dont les plus considérables grossissent les ganglions, les gaînes & les plexus dont nous avons parlé. Par ce que nous venons de dire, il paroît assez que le nom d'*inter-costal* qu'on a donné à ce nerf, ne sçauroit lui convenir, & qu'on pourroit l'appeller plus raisonnablement nerf *vertébral.*

Les veines INTERCOSTALES sont distinguées en supérieures & en inférieures. Les premieres rapportent le sang à la souclaviere, & les secondes le portent dans la veine azygos. Ces veines communiquent avec les thorachiques & la mammaire interne par plusieurs anastomoses, & elles communiquent plus ou moins ensemble vers l'extrémité postérieure des côtes.

INTER-EPINEUX, EUSE, adject. *inter-spinosus, a, um :* situé entre les apophyses épineuses des vertebres.

Les ligamens inter-épineux se trouvent entre les extrémités ou pointes des apophyses épineuses. Ce sont de petits cordons ligamenteux qui vont d'une épine à l'autre. Ils sont doubles, quoiqu'ils ne paroissent que simples aux vertebres du dos & des lombes. Ils sont attachés séparément aux épines fourchues des vertebres du cou.

Entre toutes les apophyses épineuses, depuis leurs extrémités ou pointes jusques vers le milieu de leurs bases, il y a une membrane ligamenteuse qui va d'une épiphyse à l'autre, & en distingue également le côté droit d'avec le côté gauche. Il y en a une pareille entre les apophyses transverses. Ce sont des ligamens inter-musculaires ou cloisons ligamenteuses, qui séparent les muscles d'un côté avec ceux d'un autre : on en peut appeller les premiers *inter-épineux*, & les autres *inter-transversaires.*

Les muscles inter-épineux sont décrits au mot Vertébral, Muscles vertébraux.

INTER-LOBULAIRE. On donne ce nom à un tissu du poumon, qui se trouve entre les lobules de ce viscere. *Voyez* POUMON.

INTER-MUSCULAIRE. Il y a ſur le corps de l'os du bras deux ligamens particuliers que M. Winflow appelle *ligamens inter-muſculaires*, ou *ligamens latéraux de l'humerus.* Ce ſont des ligamens longs, plats, minces & très-forts, ſans beaucoup de largeur, attachés par un bord, & comme de champ, le long du corps de l'os, depuis environ le tiers ſupérieur de ce corps juſqu'à l'un & l'autre condyle. Ils ſont médiocrement bandés, fort étroits en haut & plus larges vers les condyles.

INTERNE, adject. *internus, a, um :* qui eſt au-dedans, qui eſt relatif au dedans ou au plan que l'on imagine diviſer le corps en deux parties égales & ſymmétriques.

Le ligament interne du carpe, le ligament interne du troiſieme os du métatarſe avec le troiſieme cunéiforme, la membrane interne du ligament capſulaire du genou, l'interne du marteau, &c.

INTER-OSSEUX, EUSE, adject. *inter-oſſeus, a, um :* ſitué entre les os.

Les arteres inter-oſſeuſes de l'avant-bras ſont des branches de la cubitale, qui ſe portent entre deux os, le radius & le cubitus, d'où elles tirent leur nom.

Le ligament inter-oſſeux de l'avant-bras eſt à-peu-près comme celui de la jambe ; il eſt attaché d'une part le long de l'angle tranchant de l'os du coude, & de l'autre part le long de l'angle tranchant du radius. Il eſt principalement compoſé de deux plans de fibres très-fortes qui ſe croiſent obliquement, & forment d'eſpace en eſpace des trous par où paſſent les vaiſſeaux ſanguins. Ce ligament ſert à lier fortement enſemble les deux os, & ces plans ou faces ſervent d'attache à pluſieurs muſcles. Il eſt fort tendu dans la ſupination de la main, & paroît un peu plié ſelon ſa longueur dans la pronation.

Le ligament inter-oſſeux des deux os de la jambe, ainſi nommé parce qu'il eſt tendu entre ces deux os, & en occupe tout l'intervalle, eſt attaché le long de l'angle poſtérieur externe du tibia & de l'angle voiſin du péroné.

Il eſt principalement compoſé de deux plans de fibres ligamenteuſes fort obliques, qui ſe croiſent & qui paroiſſent ſe multiplier d'eſpace en eſpace. Il eſt percé en haut & en bas pour l'ordinaire, & quelquefois en pluſieurs en-

droits par des ouvertures particulieres qui donnent passage aux vaisseaux sanguins & aux nerfs. J'ai vu à l'Hôtel des Invalides de Paris, où je disséquois le 15 décembre 1763, le ligament inter-osseux de la jambe droite bien ossifié & très-épais vers la partie supérieure, de la longueur de deux pouces.

Les muscles inter-osseux se nomment ainsi, parce qu'ils occupent les trois intervalles qui sont entre les quatre os du métacarpe. L'on en compte ordinairement six pour les doigts, sçavoir, trois internes & trois externes. Les internes sont ceux qui occupent les espaces qui se trouvent du côté de la paume de la main, & les externes sont situés du côté du dos de la main. Des trois inter-osseux internes, le premier ou le plus antérieur a ses attaches fixes intérieurement à la partie supérieure de l'os du métacarpe qui soutient le doigt du milieu, & le long de la partie postérieure de celui qui soutient le doigt indice, & se termine par un tendon court & assez fort à la partie postérieure & supérieure de la premiere phalange de ce doigt. Il est abducteur du doigt indice.

Le second des inter-osseux internes a ses attaches fixes antérieurement à la partie supérieure de l'os du métacarpe qui soutient le doigt du milieu, & le long de la partie antérieure de celui qui soutient le doigt annulaire, & se termine aussi par un tendon court à la partie supérieure & antérieure de la premiere phalange de ce doigt. Il est adducteur du doigt annulaire.

Le troisieme des inter-osseux internes a ses attaches fixes antérieurement à la partie supérieure de l'os du métacarpe qui soutient le doigt annulaire, & le long de celui qui soutient le petit doigt, & se termine aussi par un tendon à la partie supérieure & antérieure de la premiere phalange de ce doigt. Il est adducteur du doigt auriculaire.

A l'égard des inter-osseux externes, le premier ou le plus antérieur a ses attaches fixes extérieurement à la partie supérieure de l'os du métacarpe qui soutient le doigt indice, & le long de celui qui soutient le doigt du milieu, & se termine à la partie supérieure & antérieure de la premiere phalange de ce doigt.

Le second a ses attaches fixes extérieurement à la partie

fupérieure de l'os du métacarpe qui foutient le doigt annulaire, & le long de celui qui foutient le doigt du milieu, & fe termine à la partie poftérieure & fupérieure de la premiere phalange de ce doigt. Ces deux mufcles font alternativement l'adduction & l'abduction du doigt du milieu.

Le troifieme a fes attaches fixes extérieurement à la partie fupérieure de l'os du métacarpe qui foutient le petit doigt, & le long de celui qui foutient le doigt annulaire, & fe termine à la partie poftérieure & fupérieure de la premiere phalange de ce doigt. Ce mufcle fait l'abduction du doigt annulaire.

Il faut remarquer que tous les mufcles inter-offeux, tant internes qu'externes des doigts, outre les tendons par lefquels ils fe terminent aux premieres phalanges, fourniffent auffi des expanfions aponévrotiques qui couvrent une portion de ces phalanges, en fe confondant avec l'extenfeur commun des doigts.

Les mufcles inter-offeux du pied ne font pour l'ordinaire qu'au nombre de fept, fçavoir, quatre fupérieurs & trois inférieurs. La divifion de ces mufcles en internes & en externes n'a pas lieu ici, comme à la main.

Le premier des inter-offeux fupérieurs a fes attaches fixes fupérieurement le long de la face interne de l'os du métatarfe qui foutient le fecond orteil, & il fe termine par un tendon grele au côté intérieur de la premiere phalange de cet orteil, pour dans fon action l'approcher du pouce.

Les trois autres font attachés par plufieurs fibres charnues fupérieurement aux faces internes des trois derniers os du métatarfe, & par quelques-unes aux faces externes du fecond, du troifieme & du quatrieme, & ils fe terminent auffi par des tendons greles au côté extérieur de la premiere phalange du fecond, du troifieme & du quatrieme orteil, pour les éloigner du pouce.

Le premier des inter-offeux inférieurs a fes attaches fixes le long de la partie interne & inférieure du troifieme os du métatarfe, & il fe termine au côté intérieur de la premiere phalange du troifieme orteil, pour le porter du côté du pouce.

Le fecond répond au quatrieme os du métatarfe. Il a fes attaches fixes le long de la partie interne & inférieure de

eet os, & aux ligamens voisins, & il se termine au côté intérieur de la premiere phalange du quatrieme orteil, pour le porter de même du côté du pouce.

Le troisieme a ses attaches fixes le long de la partie interne & inférieure du cinquieme os du métatarse, & il se termine au côté intérieur de la premiere phalange du dernier orteil, pour le porter aussi du côté du pouce. Ce dernier des inter-osseux a la plûpart de ses fibres confondues avec celles du muscle du petit doigt, nommé *hypothenar*,

Il s'ensuit de ce qu'on vient de dire, que des quatre inter-osseux supérieurs, le premier est adducteur du second orteil, & que le second, le troisieme & le quatrieme sont les abducteurs du second, du troisieme & du quatrieme orteil, & que des trois inter-osseux inférieurs, le premier est adducteur du troisieme orteil, le second l'est du quatrieme, & le troisieme l'est du petit doigt.

Le demi-inter-osseux de l'indice est l'adducteur de ce doigt. *Voyez* ADDUCTEUR.

INTER-SCAPULAIRE, *inter-scapularia*, les cavités d'entre les épaules & les vertebres.

INTER-SCAPULE, *inter-scapulum*, l'épine de l'omoplate.

INTER-SECTIONS tendineuses du muscle droit de l'abdomen. *Voyez* DROIT & ENERVATIONS du muscle droit de l'abdomen.

INTER-SEPTUM, la luette & la cloison des narines.

INTERSTICE, *interstitium*, espace, intervalle qui se trouve entre quelques parties. Les interstices de la membrane inter-osseuse de l'avant-bras, l'interstice de la membrane inter-osseuse des os de la jambe, l'interstice ou l'espace qui se trouve entre la levre interne & l'externe de la crête de l'os ilium.

INTER-TRANSVERSAIRE, adject. *inter-transversarius, a, um* : situé entre les apophyses transverses des vertebres.

Les ligamens inter-transversaires de l'épine sont expliqués au mot Inter-épineux.

Les muscles inter-transversaires sont décrits au mot Vertébral, Muscles vertébraux.

INTER-VERTEBRAL, LE, adject, *intervertebralis, le* : situé entre les vertebres.

Les cartilages inter-vertébraux. *Voyez* CARTILAGE.

Les ligamens inter-vertébraux sont placés entre les vertebres.

Les muscles inter-vertébraux partent d'une vertebre latéralement, & s'inserent en s'avançant obliquement dans la partie postérieure d'une autre vertebre située immédiatement au-dessus de celle d'où ils partent. *Voyez*. VERTEBRAUX (muscles). Leur usage est de serrer les vertebres les unes contre les autres, & de les tirer un peu de l'un & de l'autre côté.

Les nerfs inter-vertébraux sont les cervicaux, les dorsaux, les lombaires. *Voyez* ces mots.

INTESTIN, *intestinum*, *enteron*, ενθερον, de εντὸς, dedans, interne. Les intestins ou les boyaux, au nombre de six, constituent un canal qui forme dans le bas-ventre une infinité de contours, & tient à une grande & large production du péritoine, qu'on nomme *mésentere*. Sa longueur égale environ sept fois la hauteur du Sujet; il s'étend depuis l'orifice inférieur de l'estomac qui est son principe, jusqu'à l'anus où il se termine, & remplit environ les deux tiers de la cavité du bas-ventre. La structure du canal intestinal n'est point différente de celle du ventricule; le nombre, la situation & le rapport de ses tuniques sont les mêmes. La premiere, ou l'externe, est une continuation du péritoine; la seconde est musculeuse, composée de deux plans de fibres, dont les unes suivent la direction du canal, & les autres l'embrassent en maniere de cerceaux. La vasculaire vient après, & ensuite la veloutée; ces deux dernieres, de même que dans l'estomac, paroissent avoir plus d'étendue, & forment par conséquent plusieurs rides en maniere de segment, qui ont en-dedans une saillie très-remarquable. Il a plu aux Anatomistes de les nommer *valvules conniventes*. On ne trouve dans toute l'étendue du canal intestinal qu'une marque certaine qui sert de terme à sa division. C'est une espece de cul-de-sac ou poche, qui porte une production vermiforme. Il y a aussi dans le même endroit une valvule circulaire, très-remarquable, dont le bord flottant est tourné du côté de l'anus. On démontre dans la portion du canal qui s'étend depuis le pilore jusqu'à cette valvule, les trois boyaux greles, qu'on nomme *duodenum*, *jejunum* &

ileum. Cette même valvule eſt le principe des trois gros boyaux qui ſe terminent à l'anus, & qu'on appelle *cœcum*, *colon* & *rectum.* Les trois premiers ont moins de capacité, mais beaucoup plus d'étendue que les gros.

Le duodenum, que ſa longueur d'environ douze travers de doigts a fait nommer ainſi, & qui commence au pilore, eſt placé tout entier dans la partie gauche du bas-ventre. Vers ſa fin il forme un contour qui embraſſe la groſſe extrémité du pancréas, & qui le porte à la droite, où il change de nom pour prendre celui de *jejunum.* Le duodenum eſt engagé dans des productions du péritoine, qui ſont fort courtes, & ne lui permettent pas par conſéquent de changer de place. Cet inteſtin paroît cependant être hors de ce ſac, & il n'eſt pas difficile de démontrer que le corps de cette membrane paſſe par-deſſus. Il faut remarquer dans ſa courbure, que nous avons dit être à ſon extrémité, l'orifice de deux tuyaux, dont l'un verſe la bile, & l'autre un ſuc analogue à la ſalive, qui a été ſéparé dans le pancréas dont il porte le nom : une ſeule ouverture oblongue les reçoit ordinairement tous les deux. Ces canaux percent obliquement de haut en bas les tuniques du boyau. Leur embouchure commune eſt garnie d'un repli de la tunique interne, qui fait fonction de valvule à leur égard.

Le jejunum a ſon principe à l'extrémité de la courbure du duodenum : il forme dans la partie ſupérieure de l'abdomen pluſieurs contours & circonvolutions qui ſont placées au-deſſus du nombril, & c'eſt à cette ſeule marque, quoique vague, qu'on peut reconnoître ce boyau, qui differe peu de l'ileum. Le jejunum eſt, dit-on, moins rempli que les autres boyaux, & c'eſt de-là qu'il tire ſon nom : mais cette connoiſſance ne ſuffit pas pour déterminer ſon étendue, parce qu'une grande partie de l'ileum n'a pas plus de volume que lui. M. Winſlow veut que l'on diviſe toute la longueur de ces deux inteſtins en cinq portions, dont deux appartiendront au jejunum, & trois à l'ileum : mais peut-être qu'on ne feroit point mal de s'en tenir aux marques tirées de leur ſituation. Il eſt vrai qu'elles déterminent vaguement leur étendue ; mais peu importe de leur en donner plus ou moins.

L'ileum, ainſi nommé à cauſe de ſa ſituation ſur les os

des îles, eſt beaucoup plus long que le précédent. Il forme par ſes contours un paquet qui remplit preſque toute cette partie inférieure du bas-ventre, que le grand baſſin termine. Il monte au-deſſus du niveau du nombril, en embraſſant par le côté le jejunum, dont le principal volume occupe la cavité gauche. L'extrémité de l'ileum ſe rencontre ſous le rein droit : les marques auxquelles on la reconnoît, & dont on va parler, ne ſont point douteuſes. Ces deux boyaux pris enſemble ont plus de vingt-cinq pieds de long dans les Sujets médiocres ; ils forcent ſouvent les digues qui doivent les contenir, & font des hernies qu'on nomme *ventrales*, *inguinales*, *exomphales*, &c. ſelon le lieu qu'elles occupent.

Le cœcum, premier des gros boyaux, eſt très remarquable par ſa ſituation, ſa forme & ſon appendice vermiforme : il eſt placé devant le rein droit. C'eſt une eſpece de poche ou de cul-de-ſac qui peut recevoir une petite pomme. Son ouverture tournée en haut ſe trouve dans le principe du colon : ſa cavité ne ſe termine point au fond de cette poche ; mais elle ſe prolonge dans une eſpece de queue entortillée qui, à cauſe de ſa longueur & de ſon diametre, eſt appellée avec raiſon *production vermiforme*. Lorſqu'on a vu démontrer les deux derniers boyaux ſous le nom de *greles*, on eſt étrangement ſurpris qu'une petite poche qui paroît appartenir eſſentiellement au colon, ſoit conſidérée comme le premier des gros boyaux. Cependant on n'oſe pas s'écarter en ceci de l'uſage, parce qu'il eſt trop important dans la pratique de n'avoir qu'un même langage.

Le colon eſt le ſecond des gros boyaux. Il eſt le plus conſidérable & par ſa capacité & par ſa longueur qui eſt d'environ cinq pieds. Il parcourt toute l'étendue du bas-ventre, en roulant autour du jejunum & de l'ileum. Le colon commence où finit l'ileum, c'eſt-à-dire, au côté droit, un peu au-deſſus de l'os des îles, d'où il monte vers le foye qui lui donne des attaches, de même que le rein droit, ſur lequel il marche. Il ſe porte enſuite tranſverſalement du côté de la rate, en paſſant ſous la grande courbure du ventricule, & reçoit des attaches de ces viſceres : après quoi il deſcend juſques ſur l'os des îles de ce côté, & forme enſuite un contour fort remarquable, qui le porte vers les dernieres

vertebres des lombes, où il change de nom, après avoir pris par une autre courbure la direction perpendiculaire. Le colon est plissé dans toute sa longueur par trois bandes ligamenteuses qui sont triangulairement opposées : elles semblent naître de la production vermiforme où elles sont réunies, & commencent à s'écarter sur le cœcum. Il n'en paroît que deux sans préparation, la troisieme se remontant tout le long de la ligne où le colon reçoit ses attaches. Ce boyau est considérablement raccourci par ces ligamens, dans l'entre-deux desquels on trouve plusieurs poches qu'on connoît sous le nom de *cellules du colon*, où se moulent les matieres fécales par leur séjour. Il faut remarquer à l'entrée du colon un repli circulaire qui semble appartenir aux tuniques internes de l'extrémité de l'ileum qui s'abouche avec cet intestin, & non avec le cœcum, comme l'énumération qu'on a donnée semble l'insinuer. Ce repli circulaire, dont le bord libre est tourné du côté du colon, fait fonction de valvule à l'égard de ce canal, & empêche que les matieres qui y sont reçues ne remontent dans l'ileum. Il faut observer tout le long du colon, de même que du rectum dont on va parler, un grand nombre d'appendices graisseuses, formées par la tunique externe des boyaux, dont la structure paroît être semblable à celle de l'épiploon, & qui ont peut-être le même usage.

Le rectum, qui est le dernier des boyaux, commence où finit le colon, & se porte en droite ligne à l'anus, où il se termine. Il faut remarquer que tenant à la derniere vertebre des lombes, à la face interne de l'os sacrum & à celle du coccix, il s'accommode à leurs courbures. Les tuniques du rectum sont plus épaisses que celles des autres intestins ; les trois bandes ligamenteuses du colon ont ici plus d'étendue, & se réunissent pour donner au boyau une enveloppe très-solide. Le rectum & le colon sont capables d'une grande dilatation : il est difficile de déterminer leur calibre, à cause du plus ou du moins de matiere qu'ils contiennent. L'extrémité inférieure du rectum, qu'on appelle *anus*, est formée & soutenue par cinq muscles très-considérables, qui sont le sphincter, les deux transverses & les deux releveurs. Ces muscles seront décrits à leur article.

Le 30 juin 1761, la nommée Marguerite Pocachard,

âgée de soixante-six ans, de Lyon, veuve de Jean Lusset, Cordonnier, demeurant rue Saint George, maison Brossard, vint se faire recevoir à l'Hôtel-Dieu de Lyon, pour des intestins qui sortoient. Quand elle fut couchée, & qu'elle voulut aller à la chaise, tous ses boyaux sortirent, & on eut à peine le tems d'appeller le Chirurgien pour les réduire. Cela fut d'abord fait, parce qu'il n'y avoit point de périné, & tout entroit comme dans une porte cochere. On voyoit le mouvement des intestins comme dans l'état naturel; on crut, après un examen fidele, qu'il y avoit cinq aunes d'intestins dehors. Ils ressortirent sur les dix heures du soir; & la malade mourut. MM. Puy, Orcel, Poulin, l'allerent ouvrir à la Magdelaine, & ils ont dit que le rectum étoit percé, & que l'anus avec le vagin ne faisoient qu'une ouverture. La malade ne vécut à l'Hôtel-Dieu que depuis six heures & demie du soir jusqu'à dix heures.

Voyons la formation des intestins dans le poulet & consultons M. Haller.

J'ai vu, dit-il, le rectum avant le reste des intestins. C'étoit à la fin du cinquieme jour, (d'incubation) encore ne le vis-je pas bien distinctement. Il paroît dans ces commencemens sous la figure d'un trident, parce qu'on découvre dès-lors les deux cæcums qui s'unissent au commencement du rectum. Cet intestin se dilate de plus en plus vers le tems que le poulet doit sortir de l'œuf: il forme alors un réservoir fort ample, qu'on appelle *cloaque*, & il est marqué d'une couronne de vaisseaux rouges qui parcourent sa longueur.

Les premiers contours des intestins greles que j'ai vus ont paru à la fin du septieme jour.

La nature irritable des intestins du poulet ne leur vient que fort tard: il n'en parut aucune marque le onzieme jour, le douzieme, le quinzieme, le seizieme, le dix-septieme, & au commencement & à la fin du dix-neuvieme. Dans d'autres Sujets je vis ces intestins sensibles aux irritations depuis le seizieme jour. Ils le furent constamment depuis le vingtieme. Ils se contractent lentement dans l'endroit pincé; l'œil a peine à saisir la marche de leurs fibres, mais elle ne laisse pas de se faire; & une contraction dans l'endroit irrité en est l'effet. Une seconde contraction dans le voisinage, avec un gonflement entre deux, paroît souvent en même

tems;

tems. J'ai coupé les inteſtins en travers : ils ſe ſont renverſés, les levres de la bleſſure ſe ſont recoquillées, & la tunique veloutée s'eſt portée en dehors, comme dans les quadrupedes. Pour le mouvement périſtaltique, ſans vouloir l'ôter aux oiſeaux, je dois avouer que je ne l'ai jamais bien vu.

Les inteſtins ne contiennent que des glaires au commencement, & même pendant la plus grande partie de la couvée. La bile commence à s'y mêler le dixieme jour, & des grumeaux d'un très-beau verd y paroiſſent peu de tems avant que le poulet quitte l'œuf. Le jaune ne s'y fait voir que le vingtieme jour. Il y en a eu alors dans l'eſtomac même ; & la matiere blanche, ſemblable à de la chaux, ne naît qu'après que le poulet eſt éclos.

Le conduit du jaune eſt plus étroit que l'inteſtin. On enfle la cavité de cette liqueur en ſoufflant les inteſtins. Il n'eſt pas douteux que les membranes de l'inteſtin ne ſe continuent par ce conduit avec les deux membranes du jaune.

INTESTINAL, LE : qui a rapport aux inteſtins.

On nomme *inteſtinale* ou *duodénale* une petite artere qui du commencement de la gaſtrique ou du tronc même de l'hépatique, vient ſe rendre à l'inteſtin duodenum, s'y diſtribue, & communique par anaſtomoſe avec les rameaux voiſins de l'artere méſentérique ſupérieure.

La limphe ou l'humeur inteſtinale reſſemble à la ſalive, & eſt filtrée par des grains glanduleux dont eſt parſemée la troiſieme tunique des inteſtins. Elle augmente la fluidité du chyle. *Voyez* DIGESTION.

On a donné le nom d'*inteſtinale* ou *duodénale* à une veine que l'hémorrhoïdale interne fournit au duodenum, & cette veine eſt différente de la duodénale qui vient du tronc même de la veine-porte.

INVOLONTAIRE, adject. *involuntarius, a, um* : où la volonté n'a point de part.

Les mouvemens involontaires ſont ceux qui ſe font ſans notre conſentement ; ils ſont par conſéquent purement méchaniques, c'eſt-à-dire, dépendans de la ſeule diſpoſition de la machine, & communs à toutes les parties deſtinées aux fonctions vitales & naturelles. Tels ſont les mouvemens du cœur, des arteres, des inteſtins, de l'eſtomac, &c.

JOIE, *lætitia, gaudium.* Comme la joie & la tristesse jouent un grand rôle & produisent de grands effets dans toute notre machine, nous croyons pouvoir flatter le Lecteur, en lui offrant ce qu'en a dit M. le Camus dans sa Médecine de l'esprit. Tout cet article lui appartient.

A peine le desir est-il satisfait, qu'immédiatement suivent deux autres passions, la joie & la tristesse. La joie, lorsque contens du bien présent ou d'un bien futur regardé comme assuré, nous pouvons ou nous devons en jouir sans obstacle & sans crainte de le perdre. La tristesse, lorsque trompés dans notre attente, nous perdons un bien dont nous aurions pu jouir plus long-tems, ou lorsque nous sommes tourmentés d'un mal actuellement présent. Voyons le méchanisme de ces deux passions.

Descartes pense que c'est la bonne disposition du corps, qui a été le premier sujet de joie que l'ame a ressenti. Dans cet état les esprits ont coulé avec facilité, le cœur s'est dilaté avec une juste force, le sang a coulé avec liberté, & le corps a ressenti une douce chaleur; mais cette bonne disposition ayant pu être viciée, le fluide animal a été altéré dans sa quantité, sa qualité ou son mouvement; les fibres du cerveau n'ont plus conservé cette exacte structure, cette liberté à se mouvoir, cette justesse dans leur ordre; le cœur ne se contracte plus avec facilité, la circulation se ralentit ou devient irréguliere, le froid s'empare de tout le corps; en un mot nous sommes en proie à la tristesse.

Si quelqu'un doutoit que ces deux passions n'eussent leur principe dans les ressorts de notre machine, ou dans l'action de nos fluides, ne pourroit-on pas lui demander pourquoi, sans en avoir aucun sujet, il se leve certains jours ou plus gai ou plus triste qu'à l'ordinaire? Il y a une chose qui nous paroît certaine, c'est que par l'idée que nous avons de l'ame, elle n'est point susceptible de vicissitudes comme le corps, & qu'elle est inaltérable dans son essence. Ce n'est donc qu'à une certaine disposition du corps qui doit modifier l'ame d'une maniere quelconque, que l'on doit rapporter ce changement. D'ailleurs cette douce chaleur que l'on ressent dans la joie, non-seulement dans la poitrine, mais aussi dans tout le corps, cet appétit diminué, ce pouls augmenté, cette agilité, cette vivacité, cette flexibilité dans le

mouvement, ce visage riant sont des preuves plus que suffisantes de ce méchanisme. Dans la tristesse au contraire on éprouve une espece de langueur dans toutes les fonctions ; le pouls s'affoiblit, la respiration est gênée ; le cœur n'est plus libre dans ses mouvemens ; il sembleroit qu'il seroit embarrassé dans des liens ; les yeux sont mouillés de larmes, & le front porte des marques manifestes d'un méchanisme qui s'oppose au bien-être de toute la machine.

Au reste l'empire de ces deux passions sur nos corps est si bien établi, qu'elles peuvent nous faire tomber en syncope, & même mourir subitement. Aulugelle parlant d'un certain Diagoras de l'Isle de Rhode, lequel ayant trois fils excellens dans leurs professions, l'un dans les armes, l'autre à la lutte ; le troisieme enfin à la course, nous rapporte que ces trois fils ayant été aux jeux olympiques, & ayant remporté les prix, causerent tant de joie à leur pere, que ce bon vieillard expira au milieu de la grande place de la ville, parmi les acclamations du peuple qui, en lui jettant des fleurs, le félicitoit du mérite de ses enfans. La même chose est arrivée à Chilon le Lacédémonien. L'histoire romaine fait aussi mention d'une vieille femme qui mourut de joie, en voyant revenir son fils qu'elle avoit cru tué à la bataille de Canne.

S'il falloit rapporter à présent tous les exemples éclatans des personnes suffoquées par la tristesse, nous serions obligés de faire ici des annales : rien n'étant plus fréquent que de voir des personnes auxquelles le chagrin est le véritable poignard qui leur porte la mort dans le sein. Qu'il nous suffise d'en appeller à l'expérience de chacun ; car personne n'est à l'abri des traits de cette redoutable passion qui desseche nos os mêmes.

La joie & la tristesse tendent à nous rendre plus spirituels ou plus attentifs, plus agréables ou plus pathétiques. Elles ont encore quelque chose de contagieux qui se communique rapidement, & sans qu'on s'en apperçoive, à tous les objets qui nous environnent. L'homme gai & l'homme triste montent les compagnies à leur ton ; & de même qu'ils changent l'air du visage de ceux qui les écoutent, ils leur inspirent aussi un langage approprié à leurs passions. Le premier, tel qu'un zéphire qui répand la sérénité dans les airs, dissipe les nuages qui voilent l'imagination de ceux qui

l'approchent, anime les charmes de la converſation, ſeme par-tout l'enjouement, & rappelle les ris & les jeux qui ſembloient être exilés. Le ſecond au contraire, tel qu'un amas de vapeurs condenſées, qui obſcurcit l'air & qui menace de la pluie, rend toutes les humeurs mornes & taciturnes; tous les eſprits deviennent ſombres en ſa préſence; & par une compaſſion qui eſt naturelle pour tout ce qui afflige autrui, on gémit, ou on eſt prêt à répandre des larmes, ſi les circonſtances l'exigent.

Malgré cette reſſemblance dans les effets généraux, ces deux paſſions ont des effets & des reſſorts qui leur ſont particuliers, & ne ſe trouvent pas réunis en même tems par un monſtrueux accord dans le même Sujet. Elles ont chacune leur utilité dans diverſes circonſtances, elles ont chacune un langage qui eſt propre à un genre d'écrire déterminé; enfin elles doivent produire dans le cœur des hommes des émotions auxquelles ils ne réſiſtent que très-difficilement : c'eſt ce qui paroîtra plus évidemment par l'examen particulier qu'on en va faire.

De la joie.

On ne parle pas ici de la joie immodérée qui, auſſi vive qu'un éclair, n'en a ſouvent que la durée. Tous les ſentimens violens ne durent pas long-tems; l'ame n'y ſuffiroit pas, & le corps agité par des mouvemens ſi rapides, ſeroit bientôt détruit. Il faut donc fuir cet extrême qui touche de bien près à la folie. Les plaiſirs ſe font bien mieux ſentir lorſqu'ils ne ſont pas ſi vifs, & qu'ils peuvent augmenter de prix par la réflexion. La joie modérée laiſſe à l'eſprit la liberté de goûter ſon bonheur dans toute ſon étendue; elle eſt toujours l'effet d'un certain contentement intérieur, & jamais elle ne peut être pure, ſi la conſcience eſt agitée de remords. Oppoſée à ces humeurs que fabrique Saturne de concert avec l'Ennui & le Dégoût; elle excite les ris ſans devenir ridicule, & rafine ſur les plaiſirs ſans les corrompre. Compagne fidelle de la bienſéance, elle cherche avec autant d'avidité la ſatisfaction d'autrui que la ſienne propre; elle abandonne pour quelque tems les maximes ſérieuſes de la politique, de la morale & de la philoſophie,

pour les goûter ensuite avec de nouveaux charmes ; elle égaye les conversations par des saillies heureuses, des reparties agréables, un bon mot, une histoire plaisante, quelquefois par des riens qui deviennent d'un grand prix, puisqu'ils servent à notre amusement.

C'est cette joie qu'Horace recommande à Virgile, lorsqu'il lui écrit de venir souper chez lui. Venez, lui dit-il, la tête parfumée de nard, abandonnez tous les soins de votre fortune, songez que vous devez mourir un jour, & que tandis que vous le pouvez, il faut jouir des plaisirs qui se présentent. Il est doux de se livrer à propos aux transports de la folie. Par-tout cet aimable Ecrivain donne les mêmes conseils à ses amis. S'il écrit à Sestius, il lui décrit les douceurs du printems, qui peu-à-peu doivent le ramener à la volupté. S'il parle à Thaliarcus, il lui ordonne d'abandonner tout à la conduite des Dieux, & de ne point s'inquiéter de l'avenir. Vous supputez, dit-il à Telephe, le tems qui s'est écoulé depuis Inachus jusqu'à Codrus, tandis que vous négligez la jeune Chloé qui soupire après vous, dont la tête est si belle qu'elle ressemble à l'astre brillant qui annonce le coucher du soleil. C'est à ce génie libre & enjoué que nous sommes redevables de cette aménité & de ces graces que ce Poëte rival des Alcées & des Pindares, a répandues dans ses Odes, au milieu des figures les plus hardies & des expressions les plus heureuses.

La joie modérée est la puissance tutélaire de la santé & l'antidote des maladies ; elle méprise les caprices de la fortune, & apprécie toutes choses selon leur juste valeur. Richesses & pauvreté, grandeurs & abaissement, faveurs & disgraces sont égales à ses yeux. Sensible aux seuls agrémens de la vie, elle la prolonge des années entieres, exempte de ces infirmités qu'entraînent à leur suite les chagrins, les embarras & les inquiétudes. Semblable à cette abeille qui ne cueille que le miel des fleurs & qui évite tout ce qui pourroit être soupçonné d'amertume, elle tient les esprits dans une certaine souplesse & une certaine légéreté qui les font distinguer de ces esprits aiguillonnés par toute autre affection.

A la lecture des ouvrages de Pétrone, on s'apperçoit aisément qu'il étoit adonné à la volupté la plus délicate ;

aussi étoit-il un Sçavant voluptueux ; ce qui lui donnoit la réputation de dépenser son bien, non pas comme un débauché & un prodigue, mais comme un homme habile & délicat dans la science de bien goûter les plaisirs. Rabelais, l'homme le plus sçavant de son siecle, étoit aussi le plus gai. Il voyoit tout du côté le plus propre à faire rire. Souvent dans ses ouvrages, à côté des peintures les plus sublimes & dignes d'Homere lui-même, on trouve une pensée comique ; le trait le plus trivial, quelquefois une bouffonnerie plus sale que risible. Ce bisarre assortiment de couleurs forme un contraste singulier qui divertit l'imagination en la surprenant, mais qui la fatigue lorsqu'il se présente trop souvent. Montagne, ennemi déclaré de la tristesse, a répandu dans ses ouvrages un certain sel, une certaine amenité qui lui est particuliere. Scaron, malgré le nombre d'infirmités dont il étoit accablé, conserva toujours cet enjouement de l'esprit qui l'a fait autant connoître que ses ouvrages. Il est, pour ainsi dire, le pere de ce burlesque excellent qui a fait tant de mauvais imitateurs.

Si dans notre propre fond nous ne trouvons pas cette gaieté dont la douce influence répand un vernis gracieux sur nos écrits les plus sérieux & sur nos conversations les plus intéressantes, nous avons des moyens faciles pour parvenir à cet état, où l'esprit libre, enjoué & plus entreprenant, ne voit & ne présente les choses que sous des images riantes. Tous les alimens qui facilitent la transpiration disposent à la joie, de même que ceux qui tendent à la supprimer disposent à la tristesse. Le persil, l'ache, & tous les apéritifs rendent l'humeur plus joviale. Les légumes, les viandes grasses, & tous les incrassans qui retardent la circulation du sang rendent triste & pesant ; c'est une observation de Sanctorius, & qu'Hyppocrate avoit faite avant lui.

Parmi les boissons, le vin a les qualités les plus propres pour ramener à la gaieté un esprit qui panche vers la mélancolie. Cette précieuse liqueur le retire tout-à-coup de sa léthargie, lui transmet la vivacité & les saillies d'Anacreon, lui inspire les propos joyeux, les discours amusans, le badinage le plus fin ; en un mot, toutes les folies agréables qu'une imagination enjouée & réveillée par une séve délicate est capable de produire. Nous en trouvons plus d'un exemple

dans l'histoire, & nous y voyons ces hommes d'un tempérament sérieux, sombre & mélancolique, prendre un visage serain lorsque le vin a un peu échauffé leur cerveau glacé. Zenon, ce Philosophe taciturne, que l'on croyoit exemt des passions des autres hommes, n'avoit pas plutôt bu un peu de vin, qu'animé par cette liqueur, il prenoit un air plus ouvert & plus sociable ; la gaieté déridoit son front, & bientôt il bannissoit cette humeur noire, chagrine & misanthropique, qui souvent le rendoit à charge aux autres & à lui-même. Il ressembloit, disoit-il, aux lupins, légume extrêmement amer, mais qui perd son amertume lorsqu'il est bien lavé. Caton, qui a poussé si loin la sévérité, étoit cependant un des plus agréables convives ; il sentoit bien, malgré toute sa gravité stoïque, que l'austérité avoit un terme, & que c'est une folie que de vouloir être toujours sage.

Que ces exemples ne servent pas d'autorité pour tomber dans la crapule. On ne parle ici que de l'usage modéré du vin, & non pas de l'abus. Le vin chasse les soins qui rongent les ames. Voyez-vous quelqu'un parler des miséres de la guerre, ou des maux de la pauvreté après qu'il a bien bu ; mais buvez sobrement : c'est l'excès de la débauche qui a excité les combats entre les Centaures & les Lapithes. C'est le précepte que nous donne cet excellent Poëte qui préconise Bacchus, comme son maître dans la Poësie, & qui entreprend l'apothéose de César, le génie un peu échauffé par le jus de la treille.

La même chose doit s'entendre des autres boissons spiritueuses, des infusions ameres, des potions cordiales & céphaliques. Leur usage modéré augmente la force tonique des artéres, accélére le cours du sang, fournit une plus grande abondance de suc nerveux, donne plus d'action aux fibres du cerveau, & nous dispose par conséquent à la joie, c'est-à-dire, à cet esprit brillant, vif & amusant, qui est le caractere propre à cette affection ; mais l'abus de ces liqueurs, bien loin de nous procurer ces bons effets, nous rend stupides, hébétés & insensibles.

Cependant il y a certains tempéramens auxquels le vin est toujours nuisible. Il y a encore des hommes tellement constitués, qu'une pointe de vin les rend sombres, colérés, que-

relleurs, furieux. Ces sortes de personnes doivent toujours fuir le vin, & au lieu de la joie, mettre en œuvre, pour aiguillonner leur esprit, une autre passion qui soit plus analogue à leur nature. Quoique buveurs d'eau, ils peuvent avoir des talens; & malgré cet air composé, ce phlegme avec lequel ils s'annoncent, ils ne sont pas ennemis de tout plaisir.

Sans avoir recours à ces boissons qui agitent & qui subtilisent le sang, il y a encore d'autres moyens pour se disposer à la joie. Qui ignore avec quelle douce violence la musique nous détermine à être gais. Chacun sçait par sentiment intérieur qu'elle dissipe l'ennui, qu'elle chasse les affections les plus sombres de l'ame, qu'elle adoucit les mœurs, & que malgré nous elle excite dans nos cœurs des mouvemens qui se manifestent dans toute l'habitude du corps. On rapporte que le Centaure Chiron, cet habile Médecin, ne se servoit pas d'autre remede que de la musique pour fléchir le naturel féroce d'Achille, son éleve. Mais sans accumuler ici les exemples, rien nous prouve-t-il mieux les heureux effets de la musique que celui que nous présentent les livres sacrés au sujet du la fureur de Saül, qui s'appaisoit par l'harmonie de la harpe que touchoit David?

Dans tous les tems la musique a fait le plaisir de toutes les nations, des plus barbares, comme de celles qui se piquoient le plus de politesse : tant il est vrai que la nature a mis dans l'homme un goût & un penchant secret pour le chant & l'harmonie, qui sert à nourrir sa joie dans les tems de prospérité, à dissiper son chagrin dans ses afflictions, à soulager sa peine dans ses travaux.

Il n'est point d'artisan qui n'ait recours à cet innocent artifice. La plus légere chanson lui fait presque oublier toutes ses fatigues.

Les anciens étoient persuadés qu'elle pouvoit contribuer beaucoup à former le cœur des jeunes gens, en y introduisant une sorte d'harmonie, qui pût les porter à tout ce qui est honnête; rien n'étant plus utile selon Plutarque que la Musique, pour exciter en tout tems à toutes sortes d'actions vertueuses, & principalement lorsqu'il s'agit d'affronter les périls de la guerre. Ils lui attribuoient de merveilleux effets, soit pour exciter ou pour réprimer les passions, soit pour

humaniſer des peuples naturellement ſauvages & barbares. Nous en trouvons des exemples dans Quintilien, dans Galien, dans Dion Chriſoſtome, dans Plutarque & dans Polybe, cet Hiſtorien ſi ſage & ſi exact, qu'il mérite toute notre créance.

Nous n'en dirons pas d'avantage ſur la muſique ; le court éloge que nous en venons de faire ſuffit pour en faire comprendre toute l'utilité. Nous ne nous étendrons pas non plus ſur la danſe : cet art eſt preſque inſéparable de la muſique. Outre la ſoupleſſe qu'elle procure à toutes les parties du corps, & la facilité avec laquelle elle fait circuler le ſang ; elle donne encore à l'eſprit un certain contentement qui lui fait trouver les ſaillies les plus amuſantes, & le fait profiter de cette aimable liberté qui eſt l'ame de cet exercice.

Il y a une autre eſpece de joie bien différente de celle dont nous venons de parler : on l'appelle *intérieure*. Elle part d'un certain contentement de nous-mêmes, du témoignage d'une conſcience ſans reproche, & de l'applaudiſſement ſecret d'une bonne action. Cette joie eſt plus parfaite que la premiere : l'une n'eſt que momentanée : celle-ci eſt plus durable : l'une excite les ris ſans nous rendre pour cela plus heureux ; celle-là peut forcer nos larmes à couler, mais pour nous faire goûter un vrai plaiſir ; celle-ci eſt bouffonne, volage, affectée ou contrainte ; celle-là eſt modeſte, permanente, & nous fait goûter de véritables délices. Cette derniere eſt donc en tout point préférable. Je ne ſerois pourtant pas d'avis, dit un homme ſenſé, après avoir parlé de la joie intérieure, qu'on rejettât pour cela toutes les autres voluptés, ni qu'on les pourſuivît avec trop d'avidité ; mais je crois qu'on peut jouir de toutes quand elles ne bleſſent pas la conſcience, & ne s'oppoſent point à la raiſon ; quand elles ne détruiſent point la ſanté, & qu'elles ne nous détournent pas de nos fonctions ſpirituelles. Ma raiſon eſt que, pendant cette vie, l'homme ne doit pas ſe conſidérer comme un pur eſprit, mais comme une ſubſtance compoſée d'eſprit & de corps, duquel l'eſprit dépend dans la plupart de ſes fonctions ; c'eſt pourquoi je penſe que nous pouvons lui accorder tout ce qui peut raiſonnablement entretenir ſa bonne diſpoſition, comme nous devons lui refuſer tout ce qui peut la corrompre.

Ainſi nous demanderions de l'homme (ſi cependant ce

n'étoit pas trop exiger de la nature humaine) d'allier par une prudence presque divine cette joie extérieure avec la joie intérieure.

De la tristesse.

Quoique la joie & la tristesse produisent le même effet, & que l'une & l'autre soient quelquefois accompagnées de larmes, il n'y a pas cependant de passions plus opposées entre elles ; aussi se détruisent-elles naturellement. L'une est un prisme qui répand les plus belles couleurs sur les objets; l'autre est un verre magique qui pénétre la surface des objets, qui les dépouille de leur surpeau, & qui ne laisse plus voir aux yeux du spectateur qu'un squelette hideux & décharné. Or il est dans l'ordre de la nature de nos sentimens qu'un tableau amusant nous frappe moins qu'une image effrayante. C'est pourquoi la tristesse nous rend plus attentifs & plus recueillis que la joie. Nous devons donc obtenir plus d'avantage pour les sciences par ces affections qui nous disposent à la tristesse que par celles qui nous conduisent à la gaieté.

Il y a deux especes de tristesses, une réelle & positive ; l'autre, qui n'est qu'imaginaire & qui part d'un faux principe. La premiere est fille de la douleur. La seconde n'est qu'un enfant de l'opinion. En effet, y a-t il dans cet univers quelque chose de réel, excepté la douleur, qui doive véritablement nous affliger ? Tout passe, tout n'est que néant ; c'est une perte à laquelle nous devons nous attendre, ou plutôt c'est un bien imaginaire qui disparoît. Toutes ces choses peuvent-elles être les solides motifs d'un chagrin véritable ? Non : mais tous les hommes ne ressemblent pas à Anaxagore, qui apprenant la mort de ses fils, disoit qu'il sçavoit bien qu'il avoit engendré des mortels. Tous les hommes ne pratiquent pas les sages conseils que nous a laissé Térence. Lorsqu'un homme, dit-il, est le plus heureux, il doit se disposer à souffrir avec plus de soin les mauvaises rencontres de la vie. S'il revient d'un voyage, il doit se représenter les divers périls où nous sommes exposés, les pertes, les bannissemens, le déréglement de son fils, la perte de sa femme, la maladie de sa fille. Il doit songer que ces choses sont possibles, qu'elles sont ordinaires, afin qu'aucun accident ne le surprenne. S'il ne tombe pas dans les malheurs

auxquels il s'étoit déja préparé, qu'il mette au nombre de ses bonnes fortunes toutes les mauvaises qui ne lui sont pas arrivées. Des avis aussi sages sont ordinairement relégués à la spéculation, & deviennent le seul partage de la Philosophie.

Quoi qu'il en soit, de quelque motif que parte la tristesse, elle nous dispose à être ingénieux. Ce n'est pas dans ces premiers momens que la nature revendique ses droits, & que l'ame abbatue ôte à l'esprit la liberté d'imaginer des consolations ou des expédiens dans les malheureux; alors Agamemnon garde un profond silence, & donne les marques les plus sensibles de son désespoir en s'arrachant les cheveux. Bellerophon, les yeux baignés de larmes, se promene dans la solitude, rongeant son propre cœur, & fuyant la compagnie des hommes. Niobée, pétrifiée de douleur, semble être changée en rocher. Voilà les tableaux qu'Homere & Ovide, ces grands peintres, nous ont laissés des premiers instans de la douleur. Mais le chagrin nous donne-t-il le tems de respirer? La raison nous fait faire mille réflexions; nous examinons la grandeur & la durée de nos maux, & les moyens les plus propres pour éviter les derniers coups du sort qui nous persécute. Ici nous nous exhortons à la constance; là nous nous déterminons à la vengeance: quelquefois semblables à Hercule, nous soulevons le fardeau de nos tourmens, & nous laissons éclater les sentimens les plus vifs de la colere & de la plus juste fureur: ce n'est sans doute que le désespoir, disons mieux, la rage que fit paroître cette Reine désolée, qui donna occasion aux Poëtes de la métamorphoser en chien.

Rien de plus fort & de plus pathétique que les sentimens que peut faire enfanter la tristesse. Concentrés en nous-mêmes & peu détournés par des objets qui nous touchent peu, alors nous nous abandonnons à des idées, tantôt plus touchantes & plus effrayantes, tantôt moins timides & plus consolantes les unes que les autres. Devenus mélancoliques pour un certain tems, nous en avons toutes les mêmes propriétés, nous voyons les choses comme elles sont, elles ne nous éblouissent plus par une vaine apparence de lumiere; elles ne nous charment plus, étant comparées avec la perte que nous venons de faire; en un mot nous raisonnons avec justesse, & nous jugeons exactement.

Il n'eſt pas difficile de trouver des exemples de ce qui eſt avancé ici. On apperçoit dans les prophéties de Jérémie un cœur vraiment touché de l'aveuglement du peuple Juif. Ce n'eſt point par la beauté de l'expreſſion ni par l'enchaînement des figures bien ménagées qu'il excite la compaſſion : Son ſtyle, au contraire, eſt forr ſimple ; mais on ſent que c'eſt la grandeur de ſa triſteſſe qui forme ſes ſoupirs, qui trace elle-même tous ſes ſentimens, & qui par une impreſſion réfléchie, amolit l'ame la plus dure & en arrache la pitié. Pour ne pas mêler ici le ſacré avec le prophane, jettons ſeulement un regard ſur ce qui concerne la littérature. Un certain Caſſius étoit grand Orateur, non pas tant par ſon éloquence que par ſon aigreur & ſa ſévérité. Le plaidoyer fait par Ciceron pour obtenir ſa maiſon du Mont Palatin, que lui avoit enlevé Clodius, fut traité avec tant d'énergie, qu'en étant lui-même extrêmement ſatisfait, il le rendit auſſitôt public. Dans une lettre à Atticus, il prétend que s'il a jamais eu quelque talent, il l'a fait éclater en cette occaſion, où la grandeur de ſa cauſe & la vivacité de ſa douleur avoient ajouté quelque choſe à ſa force ordinaire.

Que dirons-nous d'Ovide, qui reçut le talent de la Poëſie dès le moment de ſa naiſſance ? Son exil en Scithie nous a procuré ce livre fameux ſous le nom de *triſtes*. Que peut-on voir de plus touchant que ces élégies ? La délicateſſe & le ſentiment y regnent par-tout ; par-tout on eſt entraîné a la compaſſion ; ſoit qu'il parle à Auguſte, ſoit qu'il écrive à ſes amis, il nous intéreſſe toujours. Quand bien même nous pénétrerions ſa fiction, lorſqu'emporté par ſa verve nous l'entendons déclarer ſes intentions à ſon livre, nous ne pouvons nous empêcher de le plaindre.

Mais Rome n'a pas ſeule l'avantage de nous fournir des modeles accomplis en tous genre : la France aujourd'hui, rivale de l'ancienne Italie, eſt en état de nous donner des exemples des traits les plus rares & les plus ſinguliers. Pierre Lalane, un de nos Poëtes François, qui a écrit avec aſſez de pureté, conſerva toujours le triſte ſouvenir de la mort de ſon épouſe. Il en parle dans ſes ouvrages avec tant de délicateſſe & de tendreſſe, que l'on s'apperçoit bien que le ſeul tombeau pouvoit cacher une flamme que les larmes n'avoient pu éteindre, & une triſteſſe que le tems n'avoit

pu diminuer. Philippe Habert étoit capable d'une ſi grande paſſion, qu'il penſa mourir d'amour pour une de ſes maîtreſſes. Il compoſa le temple de la mort, qui eſt le ſeul ouvrage imprimé que nous ayons de lui. Ce poëme ſe reſſent parfaitement de la triſteſſe de ſon Auteur, & en reçoit ſon plus beau luſtre.

De tous ces exemples & de toutes ces réflexions on peut conclure que la triſteſſe rend ingénieux, & qu'elle a ſon caractere particulier qui nous conduit au tendre, au touchant, au pathétique, au langage expreſſif & perſuaſif; que la triſteſſe étant méchanique & approchant de la mélancolie, on trouveroit bien l'art de la produire : mais qui voudroit ſe ſervir des moyens phyſiques qu'on propoſeroit ? Nous trouvons toujours aſſez de ſujets qui nous chagrinent, ſans chercher à devenir triſtes. La douleur & la triſteſſe ſont plus de la moitié de la vie des hommes.

JOINTURE *ou* JONCTION des os. *Voyez* ARTICULATION.

IOULOS, *ιουλος*. On donne ce nom aux premiers poils qui paroiſſent au menton, ou aux premiers cheveux cotonneux qui croiſſent aux tempes.

JOUE, *gena*, éminence de chaque côté de la face ſur ſes parties latérales & ſupérieures au-deſſous des yeux. Le mot de joue vient du latin *gena*, qui vient du grec *γενειον*, qui ſignifie la barbe, parce que les joues ſont les parties du viſage où vient la barbe.

JOYEUX, JOYEUSE. On a donné cette épithete aux dents inciſives, parce que ce ſont elles qui paroiſſent le plus quand on rit. On les nomme auſſi *tranchantes*, parce qu'elles tranchent & coupent les alimens ſolides.

IRIS, partie de l'œil. On a donné ce nom à la face antérieure de l'uvée, qui eſt différemment colorée dans les divers Sujets par la préſence de pluſieurs ramifications vaſculaires & fibreuſes.

IRRADIATION, *irradiatio*, *diradiatio*, *actinobolismus*, du verbe latin *irradiare*, éclairer de ſes rayons. On entend par irradiation l'action préciſe des eſprits animaux, par laquelle les parties organiques prennent les mouvemens que l'ame veut leur être imprimés.

IRRITABILITÉ, *irritabilitas*. On explique ſes phénomenes au mot Senſibilité.

ISCHIADIQUE, adj. *ischiadicus*, *a*, *um*: qui appartient au haut de la cuisse, à la hanche appellée en grec ἰσχίον, d'où vient ce mot. On donne ce nom aux deux veines crurales qu'on appelle la *grande* & la *petite sciatique*.

ISCHIAS, *ischiadicus*, c'est la même chose que le terme précédent.

ISCHIATIQUE, grande échancrure que l'os des îles avec l'ischion forme postérieurement de chaque côté.

ISCHIO-CAVERNEUX, EUSE, adj. *ischio-cavernosus*, *a*, *um*: qui appartient à l'ischion & aux corps caverneux de la verge.

Les muscles ischio-caverneux de la verge sont les mêmes que les érecteurs. *Voyez* ERECTEUR.

ISCHIO-COCCYGIEN, ENE, adject. qui appartient à l'ischion & au coccyx.

Le muscle ischio-coccygien est attaché largement à la portion antérieure d'un petit ligament transversal, qui paroît au haut du trou ovale de l'os innominé, & qui n'est qu'un pli particulier du ligament transversal du bassin. De-là il se glisse entre ce grand ligament, qu'on peut appeller ligament *ischio-pectiné*, & le muscle obturateur interne, avec lequel on confond assez facilement ce muscle. Dans ce trajet il se concentre, & ensuite s'attache au bas du coccyx.

ISCHION, *ischium*, ἰσχίον, de ἴσχω, j'arrête, parce que cet os soutient le tronc.

L'os ischion est situé à la partie inférieure du bassin postérieurement. Sa figure est assez irréguliere. On y considere son corps & sa branche : dans son corps il y a deux éminences, dont l'une est nommée *épine*, & l'autre *tuberosité* : celle-ci est épiphise dans les jeunes Sujets ; elle se trouve recouverte d'un cartilage, sur-tout vers sa face interne. La gouttiere entre l'épine & la tubérosité, & celle qui se remarque entre cette derniere éminence & le bord inférieur de la cavité cotyloïde, sont nommées *sinuosités*. Elles sont revêtues d'un cartilage lisse & poli. La partie inférieure de l'ischion est sa branche qui forme une apophyse, laquelle se porte de derriere en devant, & de bas en haut. Son union avec l'os pubis, forme un grand trou, nommé *ovalaire*, qui se trouve bouché par un ligament. De plus on remarque à cet os deux échancrures, dont l'une aide à former le trou ovale, &

l'autre se trouve à l'entrée de la cavité cotyloïde ; enfin l'enfoncement particulier qu'on trouve dans la partie supérieure de l'ischion fait la plus grande partie de la cavité cotyloïde.

Hésychius dit que les anciens donnoient le nom d'*ischion* au ligament qui retient la tête du fémur dans sa cavité cotyloïde. Hyppocrate paroît aussi entendre par ischion, dans son Traité *de Articulis*, l'articulation entiere de la cuisse, ou peut-être la tête du fémur.

ISCHIO-PECTINÉ, adj. *ischio-pectineus:* qui a rapport à l'os ischion & au muscle pectiné. Le grand ligament transversal du bassin peut s'appeller *ischio-pectiné.*

ISTHME, *isthmus*, *isthmion*, ἰσθμιον, langue de terre qui joint deux terres & qui sépare deux mers. C'est dans ce sens qu'on le dit de quelques parties du corps.

L'ISTHME de la gorge. C'est la séparation étroite qui est entre le larynx & le pharynx.

L'isthme de Vieussens, c'est l'éminence que forment les trousseaux de fibres qui se croisent autour du trou ovale dans l'oreillette droite du cœur.

ISTHMOS, ἰσθμος. *Voyez* ISTHME.

JUGAL, OS, *os jugale*, nom de l'os de la pomette. La suture jugale est la sagittale, & aussi celle qui unit le zygoma à la mâchoire supérieure.

JUGEMENT, *judicium*, c'est une pensée de l'esprit qui affirme ou qui nie une chose d'une autre. Affirmer, c'est joindre. Nier, c'est séparer. *Voyez* le mot IDÉE, où l'on a donné un exemple du jugement.

JUGULAIRE, adj. *jugularis*, *e:* ce qui est relatif à la partie du col où on égorge les animaux, ou aux veines de ce nom.

La fosse jugulaire est située au-dessous de la base de l'apophyse stiloïde de l'os temporal. L'occipital a beaucoup de part à la formation de cette fosse. La veine jugulaire s'y niche comme dans un cul-de-sac.

On distingue les veines jugulaires en internes & en externes. Celles-ci sont situées le long des parties latérales du col, n'étant couvertes que de la peau, de la graisse, & des muscles péauciers. Elles reçoivent les veines qui rapportent le sang de la face, de l'extérieur du crâne, & d'une partie du col. La plupart de ces veines ont des noms particuliers, ou pour mieux dire, portent les mêmes noms que les arteres

qu'elles accompagnent, si l'on en excepte la préparate qui répond à l'artere du front. Les autres veines sont de chaque côté, la temporale, l'occipitale, l'angulaire, la maxillaire externe, la maxillaire interne, la ranine ou ranule, &c.

La veine jugulaire interne est la seconde branche principale qui de chaque sous-claviere monte à la tête. Cette veine monte près de l'artere carotide interne, & à côté de la trachée-artere à laquelle elle donne en passant quelques rameaux, & ensuite aussi aux muscles du larynx & à ceux de l'os hyoïde, à la langue, aux dents, & à quelques autres parties voisines, tantôt plus, tantôt moins, de maniere cependant que la jugulaire externe remplace le défaut de l'interne, & réciproquement. Après quoi le tronc de la jugulaire interne se divise en deux branches, dont la plus grosse va se rendre au sinus latéral de la dure-mere, ou plutôt forme ce sinus même; & l'autre branche, qui est la plus petite, donne quelques rameaux a la glande pituitaire, & va se distribuer à la dure-mere.

JUGULUM, la gorge. Celse prend aussi ce terme pour la clavicule.

JUMEAU, ELLE, adj. *gemellus, a, um; geminus, a, um*: se dit de deux parties qui se tiennent ou sont voisines l'une de l'autre.

Les muscles jumeaux de la cuisse sont deux petits muscles placés presqu'horizontalement entre l'ischium & le grand trochanter. Ils sont distingués en supérieur & en inférieur. Le jumeau supérieur a son point fixé à l'épine de l'ischion, le jumeau inférieur a son origine à la tubérosité du même os. Ces deux muscles se portent de derriere en devant, & en chemin faisant, se jettent réciproquement des fibres aponévrotiques, qui produisent une espece de gaîne dans laquelle est logé le tendon de l'obturateur interne; de sorte que cette gaîne étant ouverte par-devant, elle forme une espece de cannelure, ce qui a donné lieu à un Anatomiste moderne de ne faire qu'un seul des deux, auquel il a donné le nom de *cannelé*. Les jumeaux vont se terminer au bord de la cavité qui se trouve derriere le grand trochanter. Ces muscles sont des abducteurs de la cuisse.

Les muscles jumeaux du pied, surnommés *gastronecmiens*, ont leur attaches fixes postérieurement au fémur, immédiatement au-dessus de ses condyles, & forment vers le milieu

de la jambe un tendon commun qui, s'unissant à celui du muscle soleaire, va former le tendon d'achille, ou corde d'Hyppocrate. Ce tendon, qui est très-fort, va gagner la partie postérieure & supérieure du. calcaneum, où il se termine.

Ces muscles sont des extenseurs du pied.

Lorsqu'on applique les vésicatoires aux jambes, on doit toujours les mettre sur la peau qui répond au corps charnu des muscles jumeaux. Nous allons donner quelques observations des effets & des suites de ces topiques qui se font avec la poudre de cantharides, le levain, & le vinaigre.

Le 27 janvier 1761, à Lyon, on appliqua à la nommée Françoise Chevalier, de Brian en Dauphiné, âgée de 17 ans, les vésicatoires aux deux jambes pour une fievre maligne qui lui avoit ôté l'usage des sens. Elle étoit dans un assoupissement continuel, & dans ses délires elle parloit de mille choses sans ordre. Pendant quatre jours les vésicatoires fluerent bien ; & la malade alloit mieux, elle reprit un peu la connoissance. Le cinquieme jour la suppuration se ralentit, le sixieme encore plus, & le septieme la gangrene se déclara à la jambe gauche. Elle fit en peu de tems de grands progrès, ce qui fit transporter la malade du rang des fievreuses à la sale des blessées. Elle fut pansée d'abord avec un plumasseau chargé de styrax. Le 6 février on vint au cataplasme anodin pour humecter cette gangrene seche ; tandis que la malade prenoit tous les jours une potion cordiale pour ranimer ses forces abattues. La gangrene se borna cependant, mais elle répandoit une odeur cadavereuse insupportable, & étoit très-profonde. Le 8 février l'escarre commença à branler, & au pansement du soir on en détacha une partie. On employa alors les plumasseaux chargés de digestif. Le 9 février tout le reste de l'escarre se détacha, & on découvrit des chairs rouges & bonnes, mais le visage de la malade étoit blême & tout abattu. Le 12 l'extrémité de la jambe & tout le pied devinrent œdémateux, la plaie ne donnoit plus qu'un pus séreux. On employa sur la grande plaie le basilicum & les liqueurs sur l'œdeme. On revint ensuite au digestif. Le 20 du même mois la malade commença à éprouver sur toute l'autre jambe une chaleur ardente qui ne lui laissoit aucun moment de repos, sans cependant aucune chaleur ni rougeur extérieure,

& les véſicatoires étant bien ſecs. On mit ſur cette jambe des compreſſes trempées dans trois quarts de décoction vulnéraire & un quart d'eau-de-vie. Ce panſement, continué ſix jours, abattit la chaleur & la douleur.

Le 21 l'autre jambe fournit un pus ſanguinolent, qui ſe changea bientôt en un pus louable, & la cicatrice ſe faiſoit aſſez vîte. Les chairs étant grumelées & en bon état, on fit un panſement ſec juſqu'à parfaite guériſon, ayant ſoin d'employer l'alun, le précipité, les purgations, & les autres remedes, ſelon le beſoin. Au milieu du traitement la malade eut la gale. Elle en fut délivrée par une ſaignée, une purgation, & l'onguent propre pour cette maladie.

Le premier juin 1761 on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Jeanne Caron, de Chacelay, à trois lieues de Lyon, âgée de dix-huit ans. A la ſuite d'une fievre maligne on lui avoit appliqué aux deux jambes les véſicatoires, qui furent ſuivis de pourriture. Ils n'avoient jamais fourni qu'un pus ſanguinolent, quelquefois noirâtre & de mauvaiſe odeur, de ſorte que la cicatrice en paroiſſoit difficile.

On commença par la faire vomir, la purger, & on vint aux doſes fébrifuges. On employa le ſtyrax ſans ſuccès. On ſubſtitua inutilement l'onguent verd. Il n'en ſortoit qu'un ſang noirâtre & abondant. On tenta l'extrait de ſaturne corrigé par l'eau, & quelquefois avec l'eau-de-vie. Dès-lors tout alloit mieux, ce qui en fit continuer l'uſage. Le 21 juin la jambe droite fut parfaitement cicatriſée, & la gauche n'avoit qu'un petit ulcere comme un liard, & preſque ſec. Ce qui détermina la malade, qui prenoit de jour en jour des forces, à ſortir le 23 en prenant un peu d'extrait de ſaturne.

Le 9 février 1761, le nommé Denis Michon, de Tulin en Dauphiné, âgé de cinquante ans, vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour être traité de deux petites plaies de la circonférence d'un liard, l'une ſur la partie moyenne du tibia, & l'autre un peu plus bas & ſur les muſcles jumeaux de la jambe gauche. Il avoit heurté contre une chaiſe, & il y reſtoit une légere inflammation. Il fut ſaigné & purgé. Il fut panſé une fois avec un peu de cerat, & enſuite à ſec. L'inflammation augmenta ſur les bords de la ſeconde plaie, tandis que trois panſemens ſuffirent pour guérir la premiere, qui étoit ſituée ſur le tibia, & très-ſuperficiellement. Le 14 février

on apperçut une tumeur comme un œuf de pigeon au-dessus de la plaie, un peu dure, tendue, & avec chaleur. On y mit un cataplasme anodin pour préparer le pus, pensant que sa formation ne seroit pas longue. En effet, le même jour, au pansement du soir, on sentit la fluctuation, & la tumeur étoit comme un œuf de poule. On en fit l'ouverture, & le premier appareil fut à sec.

Le lendemain, au pansement du soir, on employa les longuettes trempées dans l'eau-de-vie & la décoction vulnéraire, & par-dessus un plumasseau de digestif. Le 17 la suppuration n'étoit pas encore établie, & dans la nuit le malade eut beaucoup de douleur. Le 20, les chairs paroissoient bonnes, quoique le pus fût sanguinolent. Il le fut pourtant moins le 27 février & le 4 mars. Le 5 on ne se servit plus de liqueur; & le 9 on ouvrit un autre abscès comme un œuf, formé immédiatement au-dessus du premier, de sorte que le tout ne fit ensuite qu'une même plaie pansée à sec pour premier appareil. Le 10 on employa les liqueurs qui paroissoient bien agir, mais le 16 on apperçut de petits points de gangrene, qui le 19 furent encore plus sensibles. On pansa le tout à plat avec les liqueurs, & le 21 on substitua l'ægyptiac; & comme il falloit aider les topiques par les remedes internes, on donna le 24 au malade un bol d'ypecacuana, & une purgation le 26. Le 27 il fut mis à l'usage des deux doses fébrifuges laxatives. Le 30, voyant que l'ægyptiac n'arrêtoit pas la gangrene humide, on employa l'esprit de sel, dont on imbiba un plumasseau pendant quatre pansemens. L'escarre fut d'abord formé, & tomba le 10 avril. On le pansa ensuite avec le digestif pendant quelques jours; & de-là on s'en tint aux pansemens à sec jusqu'à parfaite cicatrice.

IXALE; ἰξαλη. Ce mot signifie dans Hyppocrate, selon Galien, la peau entiere d'un bouc, ou celle de quelqu'autre animal.

IXYS, ἰξυς ou ἰξυη. Galien dit que quelques Auteurs entendent par ἰξυαι les os des îles, & d'autres la partie qui est immédiatement au-dessous. Selon d'autres, il signifie les parties du corps qui séparent de l'un & de l'autre côté les os de la poitrine, des os des îles, c'est-à-dire, celles qui sont entre ces os & les fausses côtes. Il y en a qui prétendent que ce terme signifie les lombes, & d'autres les flancs.

KER

KERATO-GLOSSE, adj. *kerato-gloſſus, a, um :* qui appartient à la grande corne de l'os hyoïde, & à la langue. Le muſcle kerato-gloſſe. *Voyez* CERATO-GLOSSE.

LAB

LABIAL, ALE, adj. *labialis, le :* qui appartient aux levres, en latin *labia*, d'où vient ce mot. On donne ce nom à tous les vaiſſeaux qui ſe diſtribuent aux levres, & dont la deſcription ſe trouve aux mots Carotide, Jugulaire, & Nerf.

LABYRINTHE, *labyrinthum*, lieu coupé de pluſieurs chemins ; c'eſt dans ce ſens qu'on le dit de la partie oſſeuſe de l'oreille interne. C'eſt une portion de l'os temporal qui ſert à l'organe de l'ouïe. Il eſt diviſé en trois parties, ſçavoir, une antérieure, une moyenne, & une poſtérieure. La portion antérieure eſt nommée *veſtibule*, la moyenne *limaçon*, & la poſtérieure *labyrinthe* en particulier, parce qu'il y a trois canaux demi-circulaires. *Voyez ces mots.*

On a auſſi donné le nom de *labyrinthe* à la partie ſupérieure de l'os ethmoïde, parce qu'elle eſt tellement embrouillée, qu'on n'y reconnoît aucune forme.

En un mot on nomme *labyrinthe* toute cavité des os où ſe trouvent pluſieurs contours cachés qui communiquent entre eux.

LACCOPEDON, *λακκοπεδον*, la partie lâche du ſcrotum, appellée par les Athéniens *λακκοχεας*.

LACIS, ouvrage fait en forme de filet. On donne ce nom à l'arrangement de quelques vaiſſeaux, ou de quelques fibres qui forment une eſpece de rets.

LACRYMAL, LE, adj. *lacrymalis, le :* ce qui a rapport aux larmes.

La caroncule lacrymale eſt une petite glande ſituée au grand angle de l'œil. Elle eſt petite dans l'homme, &

M. Ruysch y a remarqué beaucoup de petites ouvertures : mais dans les bœufs & les moutons qui ont une troisieme paupiere elle est plus grosse, & il en sort deux ou trois conduits excréteurs qui s'ouvrent à la surface intérieure de cette paupiere, & qui n'ont pas encore été découverts dans l'homme. M. Morgagni a vu un grand nombre de poils à sa surface.

Cette glande, outre son usage principal, qui est de filtrer quelque liquide, sert encore à retenir la liqueur lacrymale, & à empêcher qu'elle ne coule continuellement sur les joues ; de sorte qu'elle fait à son égard l'office d'une digue, & dirige le cours de cette liqueur de telle maniere qu'elle entre toute dans les points lacrymaux.

Le conduit lacrymal est à la suite du sac lacrymal, & conduit les larmes dans le nez.

La glande lacrymale, destinée à la séparation des larmes, est un corps glanduleux congloméré, situé dans une fossette de l'os coronal, vers le petit angle de l'œil, duquel partent plusieurs petits vaisseaux excrétroires, qui ayant percé la membrane conjonctive, viennent s'ouvrir par plusieurs orifices auprès des racines des cils.

La gouttiere lacrymale de l'os unguis est creusée à la face externe de cet os ; elle commence à l'extrémité supérieure, & descend plus bas que l'extrémité inférieure de la face, en se terminant par une extrémité particuliere, qui dans un crâne entier, est cachée par l'os maxillaire. Elle est distinguée du reste de la face externe par un rebord très-aigu ou tranchant.

L'humeur lacrymale est celle des larmes. *Voyez* LARME.

Le nerf lacrymal est le rameau externe de la branche supérieure ou ophtalmique de la cinquieme paire. Il se distribue à la glande lacrymale.

Les os lacrymaux sont les os unguis. *Voyez* UNGUIS.

Les points lacrymaux sont deux petits trous formés à l'extrémité du bord de chaque paupiere, tout auprès du grand angle de l'œil. Ces deux conduits vont obliquement vers le sac lacrymal, recouverts de la peau qui couvre le bord des paupieres, & se réunissent vers le nez en un seul conduit fort court, derriere la jonction des paupieres. Ce conduit, qui s'élargit considérablement, forme une poche

longuette, membraneuſe, appellée *ſac lacrymal*, que quelques-uns nomment auſſi l'*entonnoir*, parce qu'il va en s'étréciſſant inſenſiblement. Ce ſac eſt ſitué immédiatement derriere le tendon, & où commence la partie charnue du muſcle qui ferme les paupieres, qui a ſon attache au grand angle de l'œil. Il devient peu-à-peu plus étroit dans ſon extrémité inférieure, où il ſe réduit en un petit tuyau qui s'ouvre dans la cavité du nez, au-deſſus de la voûte du palais, par une ouverture, qu'on nomme le *point excréteur du conduit lacrymal*, c'eſt-à-dire, de tout le conduit qui s'étend depuis les points lacrymaux juſqu'à l'extrémité inférieure du point excréteur. Au reſte, ces petits conduits qui partent des points lacrymaux, le ſac lacrymal, & le canal qui ſe termine dans le nez, que l'on appelle *conduit nazal*, ſont formés par une continuation de la membrane qui tapiſſe intérieurement le nez.

Le ſac nazal peut quelquefois s'obſtruer par quelque cauſe que ce ſoit. Pour détruire cette obſtruction on propoſe deux ſortes d'opérations. L'une, où avec un ſtilet l'on enfile les points lacrymaux, & où on paſſe un fil, une meche que l'on fait ſortir par le nez. L'autre, où l'on ouvre le ſac avec un biſtouri, ou tout autre inſtrument. La ſeconde méthode me paroît plus aiſée, plus ſûre, & plus courte. Voyons là-deſſus quelques obſervations faites à l'Hôpital de Lyon.

Le 27 mars 1761, on fit à l'Hôtel-Dieu, à la nommée Jeanne Souchon, âgée de vingt-ſix ans, de Saint-Chamond en Forez, l'opération de la fiſtule lacrymale à l'œil droit, en introduiſant un ſtilet & une meche par les points lacrymaux. Pour ſa préparation elle avoit été ſaignée; on l'avoit vuidée par haut & par bas. Le 15 mai on revint à l'évacuation. Au mois de juillet elle eut des accès violens de vapeurs hiſtériques, & ſortit de l'Hôpital à la fin du même mois.

Par le moyen de la meche dont on retire toujours une partie à chaque panſement, on introduit le médicament convenable dans le ſac.

Le 27 avril 1761, après une préparation convenable, on fit l'opération de la fiſtule lacrymale à la nommée Marie Perrin, de Bouchou en Comté, âgée de vingt-ſix ans. On commença d'abord par faire une inciſion avec la lancette ſur l'angle de l'œil droit, enſuite avec un petit troicar on par-

vint à l'os cribleux. On se servit ensuite de petites tentes avec l'amadou préparée. Etant guérie, elle sortit le 18 juillet 1761.

Le 16 juin 1761, après une préparation convenable, on fit la même opération, & selon la même méthode, à la nommée Marie d'Anguin, de Lyon, âgée de quatorze ans. L'œil droit étoit le malade.

Etant guérie, elle sortit le 15 juillet.

Le 26 mai 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu la nommée Philiberte Ofran, de Beaujeu en Beaujolois, âgée de vingt ans. Le 12 juin, après une préparation convenable, on lui fit l'opération de la fistule lacrymale à l'œil gauche. On se servit d'un fer chaud pour percer l'os. Elle se retira le vingt-six août de la même année.

Au mois d'octobre 1760, on fit l'opération de la fistule lacrymale à l'œil droit de la nommée Susanne Maconé, de Saint-Jean de Bonnefon en Lyonois, âgée de trente-trois ans. Elle usa plusieurs meches, & quoiqu'elle ne fût pas bien guérie, elle fut renvoyée le 13 septembre de l'année suivante.

LACTATION, *lactatio*, l'action d'allaiter.

LACTÉ, ÉE, adj. *lacteus, a, um :* qui ressemble au lait; qui a rapport au lait.

Le sac lacté. *Voyez* Pecquet, réservoir du chyle.

La citerne lactée est la même chose que le réservoir du chyle.

La vésicule lactée. C'est le réservoir du chyle.

Les glandes lactées sont décrites au mot Mesentere, & au mot Digestion.

Les vaisseaux lactés, ou les veines lactées, sont expliqués au mot Mésentere, & au mot Digestion.

LACTICINIE, *lacticinia.* Voyez ANIMELLÆ.

LACTIFICATION, formation du lait. *Voyez* LAIT.

LACUNE *ou* PHILTRE, *lacuna, seu philtrum*, se dit de petits réservoirs qui dégorgent une humeur. On donne ce nom à de certaines glandes, ou plutôt conduits excrétoires placés dans le vagin. On le donne aussi aux glandes de l'urethre, ou plutôt à leur conduit excrétoire.

Les lacunes de l'ethmoïde. *Voyez* LABYRINTHE & SINUS de l'ethmoïde.

LÆMOS, λαιμὸς, le gosier.

LAGAROS, λαγαρος, lâche, épithete qu'on donne au ventricule gauche du cœur.

LAGON, λαγων, les flancs.

LAIT, *lac*, en grec γάλα, c'est une liqueur blanche portée dans les mammelles avec le sang, dont elle est séparée par les glandes de ces parties. Ce n'est proprement qu'un chyle, qui a été plus trituré lorsqu'il a passé par le cœur & par les vaisseaux.

C'est en considérant la correspondance qu'il y a entre les mammelles & la matrice, par le moyen des nerfs & des vaisseaux, qu'on peut comprendre pourquoi les mammelles séparent le lait de la masse plutôt qu'une autre partie. On sçait que les mammelles ne croissent qu'à l'âge de puberté, c'est-à-dire, à quatorze ou quinze ans, ou environ, lorsque les filles deviennent nubiles; qu'elles se gonflent à l'approche des regles : & qu'elles se remplissent de lait après l'accouchement.

Pendant la grossesse les vaisseaux de la matrice sont bien dilatés, & laissent passer une très-grande quantité de lait ou de matiere chyleuse, qui est portée au fœtus pour sa nourriture par le cordon ombilical : mais lorsque l'enfant est sorti de la matrice, elle se rétrécit, & ses vaisseaux, qui sont en grand nombre, diminuent de diametre. Ainsi l'aorte ascendante, les arteres qui viennent des souclavieres & des axillaires, d'où partent celles des mammelles, & les arteres épigastriques qui communiquent avec les mammaires, sont plus pleines de sang, & les mammelles, par conséquent, plus gonflées après l'accouchement.

La matrice ne peut être rétrécie, sans que le chyle, superflu à la nourriture de l'enfant, ne reste mêlé avec le sang, & ne soit porté avec lui par le moyen de la circulation dans les mammelles, où nous venons de dire que le sang se porte avec abandance après ce rétrécissement. Et comme ce chyle est quelquefois cinq ou six heures à changer de nature, les glandes des mammelles peuvent pendant tout ce tems le filtrer. Ainsi la filtration du lait se fait après l'accouchement, & pendant les cinq ou six heures qui suivent le repas.

Tout ceci fait voir les causes des autres changemens qui arrivent aux mammelles, dans l'âge de puberté, & à l'approche des regles.

Le lait, pour être bon, doit être très-blanc, d'une odeur douce & agréable, d'un goût un peu sucré, & d'une consistance médiocre; de sorte que si on en fait rayer quelques gouttes sur la main, elles ne s'y attachent point & ne coulent point trop facilement : car le lait trop épais passeroit difficilement dans le sang, & celui qui seroit trop aqueux ne nourriroit point assez.

L'usage du lait est, comme l'on sçait, de servir de nourriture à l'enfant lorsqu'il est sorti du ventre de sa mere.

Le lait d'une femme qui vient d'accoucher vaut mieux que le lait d'une nourrice qui a accouché depuis six semaines pour le nouveau né. Un lait d'un an est gras, caséeux, ne vaut rien pour les nouveaux nés. Le lait d'une nouvelle accouchée est clair, séreux, moins huileux, peu stimulant, & très-salubre. On a découvert enfin la cause de la douceur du lait. Il contient un sel essentiel, doux, facile à faire. Louis Testi a découvert ce sel dans le lait, il l'en tiroit par la seule évaporation. Dans les émulsions l'huile récente des semences végétales, broyée avec l'eau, produit une blancheur & une douceur semblable à celle du lait.

Cette huile se montre sous la forme de globules, & on estime le lait gras par le nombre de ces globules. Il y en a très-peu dans le lait de jument, beaucoup dans celui d'une nourrice, plus dans les jeunes que dans les vieilles. Ces globules transparens se séparent par leur lubricité, & lorsqu'ils s'accumulent en grand nombre les uns sur les autres, ils forment ce qu'on nomme *crême blanche* très-douce, de laquelle, plus épaissie à force de la battre & d'en ôter les parties aqueuses, se forme une espece d'huile plus solide qui est le beurre.

Le lait de femme est doux & tenu. Il fournit un beure fade; le lait de chevre est encore plus séreux, & encore plus celui d'ânesse. Le lait de vache est peu aqueux, acescent. Le meilleur lait est celui qui a encore l'odeur qu'il prend en sortant du pis de la vache, ou celui qu'on tire de la femme par le sucement.

Le lait contient une partie mucilagineuse qui est différente de l'eau, de l'huile, du sel, & de la terre. Elle reste avec la seule sérosité, & forme le petit lait, lorsqu'on a séparé l'huile & le fromage; & à force de filtrations elle se sépare exacte-

ment, & donne la liberté aux sels de se dégager. Cette atténuation, produite par le frottement des parties, fait que le lait croupissant se corrompt, sur-tout dans les animaux carnivores, & que tout fromage est fétide, âcre, alkali, vermineux, ou moisi : moyennant quoi ce lait différe de l'émulsion des végétaux ; & de-là vient peut-être la nature coagulable du lait par les acides, propre à la lymphe & au serum du sang, qui entrent par quelque chose dans le lait, & non dans les émulsions végétales.

Le lait de femme, & principalement des autres animaux carnivores, s'aigrit de lui-même dans six heures à une certaine chaleur. Frais tiré, il n'est ni acide ni alkali, & ne se fermente avec aucun sel. Hoffman veut qu'on prenne le lait chaud : cette seule nourriture suffit aux phthisiques.

Les dents de lait sont les vingt dents qui poussent aux enfans jusqu'à l'âge de deux ans. *Voyez* DENT.

LAITEUX, EUSE, *lacteus, a, um:* qui a quelque chose de semblable au lait, qui a du rapport au lait.

Les tuyaux, ou vaisseaux laiteux de la mammelle, sont huit à dix tuyaux qui partent du confluant, ou receptacle commun de la mammelle, & viennent par leur assemblage & leur arrangement, former en partie le mammelon, d'où l'enfant suce le lait. *Voyez* MAMMELLE.

LAMBDOÏDE, qui a la figure d'une lettre grecque, qu'on appelle *lambda*, λ, de λ, L, εἶδος, *eidos* figure. La suture lambdoïde est la même que l'occipitale.

LAMBDOÏDIEN, NE, adject. qui a rapport à la suture lambdoïde.

L'angle lambdoïdien du temporal est une apophyse, ou plutôt un angle osseux du temporal qui sert à remplir une échancrure qui lui est destinée sur le bord latéral & inférieur de l'occipital.

Le trou lambdoïdien. Quelquefois auprès de la suture sagittale, à l'os pariétal, on découvre un trou, appellé *sagittal.* Quelquefois il est nommé *trou lambdoïdien*, quand il est fort près de la suture lambdoïde ; ou bien enfin *trou pariétal*, à cause de l'os dans lequel il est formé. Il donne passage à un rameau d'artere qui se dégorge dans le sinus longitudinal de derriere en devant, pour rallentir par-là la rapidité du cours du sang.

LAME, *lamina*, piece mince & plate. La lame interne, & l'externe des os du crâne. *Voyez* CRANE & TABLE.

Les lames inférieures du nez sont décrites au mot Cornets, ou Coquilles inférieures du nez.

Les lames de la dure-mere. *Voyez* DURE-MERE.

La lame cribleuse de l'os ethmoïde. *Voyez* ETHMOÏDE.

La lame transverse du cerveau unit les couches des nerfs optiques.

LANGUE, *lingua*, en grec γλῶσσα. C'est un corps musculeux très-mobile, placé dans la cavité de la bouche antérieure, où il est en état d'exécuter nombre de mouvemens variés. On la divise en corps, qui en est la portion la plus considérable; en racine, nommée encore sa *base;* & en *peinte*, qui est sa partie antérieure, arrondie, & la plus mince.

Des deux surfaces qu'on y observe, l'une est supérieure & la plus étendue, sur laquelle paroissent différens mammelons, de même qu'une espece de ligne longitudinale qui sépare cette face en deux parties latérales égales. L'autre face, ou l'inférieure de la langue, est beaucoup plus petite : du milieu de cette face part un ligament lâche, au moyen duquel la langue est attachée au milieu du corps de la mâchoire inférieure intérieurement. C'est aux côtés de ce ligament, nommé le *frein de la langue*, qu'on découvre les vaisseaux propres à cet organe.

La substance de la langue est presque entierement charnue; & parmi le grand nombre de fibres qui entrent dans sa composition, les unes forment uniquement sa masse, & les autres semblent s'en détacher pour se rendre & se fixer à des parties plus ou moins solides ; ce sont ces derniers faisceaux musculeux que l'on comprend sous les muscles propres de la langue : tels sont le milo-glosse, le génio-glosse, le basio-glosse, & le stilo-glosse. *Voyez ces mots. Voyez* encore le mot GOUT, où nous sommes obligés de parler de la langue. Les vaisseaux propres a la langue sont des arteres, des veines & des nerfs. Les arteres sont deux branches des carotides externes, & les veines se rendent dans les jugulaires externes ; les unes & les autres sont nommées *ranines*. Quant aux nerfs, la langue en reçoit, principalement de la cinquieme paire ; & en outre la neuvieme se distribue toute entiere dans sa substance.

Les usages de la langue sont de servir à la mastication ; à la déglutition, à la voix, & elle est l'organe du goût. *Voyez au mot* GOUT ce qu'on dit de la langue. Il arrive quelquefois sous la langue, près du filet, une tumeur œdemateuse, molle, lâche, oblongue, qu'on nomme *grenouillette* ou *ranule.*

Le 2 mai 1761, on porta à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Claude Dumontet, de Saint-Judavre en Lyonois, âgé de vingt-deux mois, pour être traité d'une grenouillette si grande, que continuellement il avoit la bouche béante, & sa langue, prodigieusement épaisse, ne pouvoit plus se remuer sans faire des douleurs à l'enfant. On ouvrit la tumeur, & dans l'opération il sortit un peu de pus séreux : il y eut une hémorragie qui s'arrêta d'elle-même. Il n'y eut aucun pansement à faire, & le lait que l'enfant tiroit de la mammelle de sa mere, reçue aussi à l'Hôtel-Dieu, étoit le meilleur topique. Le 13 mai la mere ramena son enfant, qui étoit plus libre de la bouche & de la langue.

En 1755, le nommé Etienne Ray, de Vogi en Beaujolois, s'apperçut d'une petite tumeur indolente sous le menton. Elle avoit sans doute son siege entre les muscles de la langue & la membrane commune, ainsi qu'on le verra par la suite. Cette tumeur augmenta insensiblement, jusqu'au mois de juin 1761, & le malade avoit alors vingt-deux ans. Il vint à l'Hôpital avec cette tumeur, qui faisoit en dehors une saillie comme un gros œuf de dinde. Elle fut regardée comme une tumeur froide, ce qui fit employer les remedes généraux, saignées, purgations. Les topiques furent le cataplasme de rose pendant six jours sans succès, & avec l'impossibilité de la déglutition parfaite ; ce qui fit regarder la maladie incurable. Cependant la tumeur poussoit également dans la bouche, jusqu'au niveau des dents de la mâchoire inférieure. Il y parut même fluctuation après les recherches exactes de M. Bert. Alors M. Puy, disant que c'étoit une grenouillette, fit une incision sur la tumeur depuis les dents incisives jusqu'au-delà du frein. Il en sortit environ demi-livre d'humeur semblable à la substance du cerveau, à la différence qu'elle avoit un peu moins de consistence. On introduisit le doigt jusques vers l'os hyoïde, sans trouver le fond de la cavité, faite par le déplacement de l'humeur. Les

injections chaudes avec l'huile de camphre, furent miſes en uſage, ainſi que les tentes liées, imbibées de la même huile qu'on introduiſoit juſqu'au fond. Le malade d'ailleurs ſe gargariſoit fort ſouvent avec le vin & le ſucre.

Quatre jours après une vive douleur ſe fit ſentir & fut d'abord ſuivie de la pourriture. On ceſſa les injections pour y ſubſtituer le gargariſme d'oxicrat, ce qui détergea, incarna & cicatriſa entierement la plaie, ſans qu'il reſta la moindre dureté le 15 juillet.

Le 29 juin le nommé Georges Poirieu, de Chaponeau en Lyonois, âgé de vingt-ſix ans, vint avec une ranule moins groſſe que la précédente, gênant la déglutition, ſans cependant faire ſaillie au dehors. L'ouverture faite le même jour donna iſſuë à beaucoup d'humeur, de la nature du melliceris. Le traitement conſiſta dans les gargariſmes, les remedes généraux, & le malade ſortit bien guéri le 6 juillet 1761.

LANGUETTE, *lingula*, ou *ligula*, comme ſi on diſoit petite langue. On donne ce nom à des éminences, à des parties que l'on a cru reſſembler à une eſpece de langue. Ainſi l'angle antérieur & inférieur de l'os pariétal ſe nomme *languette*, ou *apophyſe pariétale*.

Il en eſt de même de la languette cartilagineuſe de l'extrémité inférieure du radius; de la languette maxillaire de l'os du palais; des languettes carotiques de l'os ſphénoïde; de la languette ſphénoïdale de l'os du palais, &c.

LAPARA, les flancs.

LAPE, λαπη. Les Interpretes latins d'Hyppocrate rendent ce mot par *pituita*, pituite, phlegme.

LARGE, *latus, a, um*; ſe dit de la ſurface que préſentent deux dimenſions d'une partie, qui ſont beaucoup plus grandes que la troiſieme, ou que l'on conſidere ſans faire attention à cette troiſieme. On le dit encore d'une partie, lorſqu'on la compare avec une autre qui eſt plus étroite.

Les ligamens larges de la matrice. *Voyez* MATRICE, où l'on donne la deſcription de ces ligamens.

Le ligament large de la membrane capſulaire de l'articution de l'avant-bras avec la main aide à unir cette partie.

Le muſcle très large du dos eſt le même que le grand dorſal. *Voyez* DORSAL.

LARME, *lachryma*, ou *lacryma*; liqueur excrémentitielle,

aqueuſe, lymphatique, ſubtile, limpide, douce ou légérement ſalée, ſéparée du ſang artériel dans la glande lacrymale, & dans les petits grains glanduleux dont l'intérieur des paupieres eſt parſemé. Cette humeur ſert à humecter & déterger les yeux & les paupieres. Enſuite ſe portant par ſa fluidité naturelle & par le mouvement fréquent des yeux & des paupieres vers l'angle interne, elle eſt repriſe par les points lacrymaux, & conduite au ſac lacrymal qui la verſe dans le nez par le canal nazal. Dans l'état naturel la lymphe lacrymale s'écoule entierement par cette voie : mais ſi les yeux, la glande lacrymale & les grains glanduleux des paupieres ſont irrités par quelques corps étrangers qui y ſeront entrés, comme de la pouſſiere, de la moutarde, du poivre, la vapeur de l'oignon, la fumée, ou autre ſemblable ; ou par les larmes mêmes devenues âcres, ou par de violentes paſſions de l'ame, comme la douleur, le chagrin, la triſteſſe, la pitié, la joie : alors ces organes ſecrétoires, comprimés à différentes repriſes, verſeront une plus grande quantité de larmes que les points lacrymaux n'en pourront abſorber. Une bonne partie, à la vérité, y paſſera, mais le reſte s'échappera par-deſſus la paupiere inférieure, & coulera en gouttes ſur les joues, comme ſi l'on pleuroit. La même choſe arrivera, ſi les points lacrymaux, ou le ſac nazal, ſont obſtrués ou comprimés.

Les enfans, les vieillards, & les femmes pleurent plus facilement que les hommes d'un âge viril ; parce qu'ils réſiſtent moins que ceux-ci aux paſſions, & que leur tempérament humide rend la ſource des larmes plus abondante.

Quelquefois les cils, mal rangés dans certaines perſonnes, ſe trouvent aſſez recourbés dedans l'œil pour irriter la cornée tranſparente dans tous les mouvemens de la paupiere, ce qui ne manque pas de produire un larmoyement preſque continuel. Le plus court parti alors c'eſt d'arracher ſouvent les cils avec délicateſſe.

Une perſonne avoit à la racine des cils quelques morpions qui l'incommodoient prodigieuſement. Tous les remedes furent inutiles, parce qu'on ignoroit dans cet endroit la préſence de ces inſectes ; mais d'abord qu'un ſérieux examen les eut découvert, il fut très-facile, avec un peu d'onguent napolitain, de faire périr ces animaux, & de procurer une guériſon parfaite.

La caroncule lacrymale a une eſpece de petit poil follet, qui dans certains Sujets grandit, & irritant le globe de l'œil, excite les larmes. Dans ce cas, il ne faut point héſiter d'arracher ces petits poils, & la guériſon ſuivra de près.

L'ARMOYEMENT, *lacrymatio*, écoulement involontaire des larmes, l'action de jetter les larmes. *Voyez* LARME.

LARYNGÉ, ÉE, adj. *laryngeus, a, um:* qui appartient au larynx.

L'artere laryngée eſt la premiere branche antérieure de la carotide externe. Elle ſe nomme auſſi *gutturale ſupérieure.* Cette artere forme d'abord un petit contour, & vient ſe terminer enſuite, principalement dans la ſubſtance des glandes thyroïdiennes, ainſi qu'aux muſcles & aux autres parties voiſines du larynx; mais dans ſa route cette artere produit pluſieurs petites ramifications, qui ſe perdent dans les glandes jugulaires voiſines, de même qu'à la peau & à la graiſſe qui répondent à ces parties. La glande Laryngée eſt la même que la thyroïde. *Voyez* THYROÏDE.

LARYNGIEN, NE, adj. On peut donner ce nom au nerf & aux vaiſſeaux qui ſe diſtribuent au larynx.

LARYNGO-GRAPHIE, *laryngo-graphia*, deſcription du larynx, c'eſt une partie de la ſomato-graphie. Ce terme vient de λαρὺγξ, le larynx, & de γραφὴ, deſcription.

LARYNGO-LOGIE, *laryngo-logia*, diſcours raiſonné ſur les uſages du larynx. Il vient de λαρὺγξ, le larynx, & de λόγος, diſcours.

LARYNGO-TOMIE, *laryngo-tomia*, préparation Anatomique du larynx; de τομη, *tomai*, ou τέμνω, je coupe, je diſſéque, & de λαρὺγξ, larynx. *Voyez le mot* MYOTOMIE.

LARYNX. Le larynx eſt la partie ſupérieure de la trachée-artere. Son ouverture eſt ſituée dans l'arriere-bouche, derriere la baſe de la langue, & peut recevoir par conſéquent l'air qui vient des narrines, comme celui qui entre par la bouche. Le larynx eſt compoſé de cinq cartilages, que des ligamens, des muſcles, & des membranes arrêtent enſemble; on les nomme le *thyroïde*, le *cricoïde*, les *arytenoïdes*, & l'*épiglotte*. Le premier, qui eſt antérieur, eſt le plus grand de tous, le ſecond leur ſert de baſe; les deux ſuivans ſont placés poſtérieurement, & le cinquieme eſt le plus élevé.

Le Thyroïde eſt un grand cartilage en forme de bouclier,

qui occupe la partie antérieure du larynx, & forme par sa saillie au milieu de la gorge cette avance, qu'on nomme vulgairement la *pomme d'Adam*. On remarque au-dessus de cet avancement une échancrure en forme de bec d'aiguiere, qui donne attache à quelques ligamens de l'épiglotte. On donne le nom d'*ailes* aux parties latérales du thyroïde : leur bord postérieur est terminé par deux apophyses très-remarquables, dont la supérieure, qui est fort longue, soutient l'attache ligamenteuse qui tient à la corne de l'os hyoïde. L'inférieure, qui est plus courte, présente à son extrémité une facette articulaire qui rencontre celle qui est située sur la partie latérale & postérieure du cricoïde ; & c'est là le point d'appui, & l'articulation sur laquelle le thyroïde peut se mouvoir. On remarque ordinairement sur l'aîle de ce dernier cartilage un trou qui n'est point éloigné de la base de la premiere apophyse ; il laisse passer des vaisseaux sanguins.

Le Cricoïde est un anneau cartilagineux qui, comme on l'a dit, sert de base au larynx, & soutient par conséquent les autres cartilages qui le composent. La partie antérieure de cet anneau est étroite ; mais celle qui lui est opposée est fort large, & s'éleve perpendiculairement pour former la partie postérieure du larynx. Elle présente quatre facettes articulaires, dont les deux supérieures répondent aux deux arythénoïdes, & les inférieures reçoivent les angles inférieurs du thyroïde. La face inférieure du cricoïde porte sur le premier segment cartilagineux de la trachée-artere.

Les Arythénoïdes sont deux petits cartilages situés sur la partie postérieure du cricoïde, qui contribuent beaucoup à former l'ouverture étroite du larynx, qu'on nomme la *glotte*. Les arythénoïdes sont fort irréguliers ; on peut cependant y remarquer une forme prismatique, & par conséquent trois faces, dont la premiere est du côté de la glotte ; la seconde, qui est latérale, regarde l'aile du thyroïde ; la troisieme est postérieure : cette derniere est concave. On remarque dans les deux autres de légeres convexités. Il faut considérer dans la base de ce cartilage une cavité articulaire qui reçoit une avance latérale & polie du cricoïde ; c'est sur cette avance que les arythénoïdes exécutent tous leurs mouvemens qui peuvent se rapporter à celui de genou ;

noïde ; & cette articulation doit être rangée dans la classe des ligamenteuses lâches, parce que la circonférence de cette éminence du cricoïde donne naissance à un ligament capsulaire qui se termine au bord de la cavité de l'arythénoïde. Il est encore très-important de remarquer à la base de ce cartilage une pointe qui est l'extrémité inférieure de l'angle qui appartient à sa face interne & latérale. La pointe dont il est question, soutient le bord de cette cavité oblongue, située au côté de la glotte, & à laquelle on donne le nom de *ventricule*. Cette pointe forme encore par sa saillie une division dans la longueur de la glotte, dans laquelle on peut remarquer deux ouvertures, une antérieure & l'autre postérieure. La premiere, qui est la plus large & la plus courte, ne sçauroit se fermer ; la postérieure, qui est oblongue, peut se fermer exactement. Il y a apparence que la voix de faucet se forme dans l'antérieure.

L'épiglotte est une languette cartilagineuse qui défend l'entrée du larynx, qu'on nomme la *glotte*. Elle est située sur le thyroïde ; & les ligamens qui l'attachent à ce cartilage & à l'os hyoïde, la tiennent toujours élevée. Lorsque le poids des alimens ou quelqu'autre cause l'ont abattue, elle reprend par son ressort sa premiere situation : ce qui arrive au moment que la puissance qui la tenoit appliquée à la glotte, cesse d'agir.

On a déja dit qu'on donnoit le nom de *glotte* à cette ouverture longue & étroite qu'on remarque entre les cartilages du larynx : c'est une espece de fente qui est formée par les arythénoïdes, des ligamens, des muscles & des membranes. Il faut considérer au-dessus des levres de cette fente, deux cavités, une de chaque côté, dont l'entrée plus ou moins grande est formée à-peu-près des mêmes parties : on les nomme les *ventricules* ou les *sinus du larynx*. On remarque sur la partie antérieure des arythénoïdes, & au-dessus de la glotte, plusieurs glandes entassées très-visibles, recouvertes par la seule membrane qui revêt les autres parties du larynx.

Le larynx a plusieurs muscles. *Voyez* MUSCLE.

Dans la déglutition il arrive quelquefois qu'une partie d'aliment, au lieu d'enfiler l'œsophage, passe dans le larynx. Si c'est, par exemple, une goutte d'eau ou tout autre

fluide, il irrite la membrane d'un ſentiment exquis, qui tapiſſe l'intérieur du larynx & de la trachée-artere. Il en arrive une toux conſidérable, juſqu'à ce que ce corps étranger ſoit expulſé par les mouvemens qui font touſſer. Mais quelquefois il entre un morceau d'aliment ſolide dans le larynx, & infailliblement il va cauſer la mort, s'il n'eſt pas bientôt expulſé.

Le 19 février 1764, M. Roger, un des Chirurgiens de l'Hôtel des Invalides de Paris, diſſéquoit le cadavre d'un homme très-robuſte, grand, gros & gras. Ce Soldat étoit mort tout-à-coup étant à table. La tête prit auſſi-tôt une couleur violette, & il étoit aiſé de croire que c'étoit une apoplexie de ſang. Cependant la véritable cauſe de ſa mort étoit certainement un corps étranger, engagé dans le larynx; car en diſſéquant cette partie, M. Roger y trouva des alimens mâchés, & il le fit voir à un grand nombre de ceux qui diſſéquoient dans le même amphithéâtre. J'obſervai auſſi que dans les narines ſe trouvoit du pain mâché, & qui vraiſemblablement y avoit été pouſſé par l'action de l'air qui ſortoit en partie de la trachée.

M. Suë, Chirurgien de Paris, dans ſes leçons anatomiques de l'année 1763, nous dit que dans le poumon d'une jeune fille il trouva une partie du croupion ou coccyx d'un poulet; & cette fille étoit morte après avoir prodigieuſement ſouffert de toute la poitrine, & après l'inutilité de beaucoup de remedes.

On voit par ces obſervations combien il eſt dangereux d'avaler *de travers*, comme on dit; & il eſt aiſé d'en conclure que quelquefois l'apoplexie peut bien trouver ſon unique cauſe dans la ſalive ou les alimens qui manquant d'enfiler le canal de l'œſophage, entrent dans celui de la trachée-artere, mettent obſtacle à l'entrée ou la ſortie de l'air dans le poumon, ou hors de ce viſcere, & ſuffoquent la perſonne. Je crois même que dans un cas ſemblable, il ſeroit utile de faire la bronchotomie, afin de donner la liberté à l'air; & avec certaines précautions que les regles de l'art & le génie de l'Opérateur ſuggéreroient ſelon les diverſes circonſtances, on pourroit extraire le corps étranger.

LATERAL, LE, *lateralis*, *le*, ſe dit en parlant de ce

qui appartient aux deux côtés de quelque partie.

L'épiglotte a des ligamens appellés *latéraux*; les phalanges des doigts du pied, les os du métatarse en ont aussi, & ces ligamens servent à l'union de ces parties, à les attacher.

Le ligament latéral externe qui tient le fémur avec le tibia, est étroit & épais. Il est attaché en partie au tibia, immédiatement au-dessus du péroné, & en partie à l'extrémité supérieure du péroné. Il est aussi collé au bord du cartilage sémi-lunaire externe.

Pour les ligamens latéraux de l'humerus, *voyez* INTER-MUSCULAIRE.

Le ligament latéral de la mâchoire inférieure est situé à la partie latérale interne de l'articulation de la mâchoire.

L'articulation de la tête avec la premiere vertebre du col a des ligamens latéraux qui s'élevent des parties latérales de cette apophyse, & s'attachent au bord du trou occipital. Elle a aussi une membrane latérale ligamenteuse, qui s'étend de la racine de cette dent à l'occipital.

Le ligament latéral externe du coude unit l'humerus au radius.

Le ligament latéral interne du coude unit l'humerus au cubitus.

Les sinus latéraux de la dure-mere sont décrits au mot Dure-mere.

Les ventricules latéraux du cerveau sont décrits au mot Cerveau.

LAUCANIE, *laucania*, λαυκανία ou λευκανία : la gorge ou l'œsophage.

LECHENEON, ληχηνειον, nom du pressoir d'Hérophile, sinus de la dure-mere. *Voyez* DURE-MERE.

LECHO, λεχώ. Il signifie une femme en couche.

LEGNE, *legna*, λεγνα. Il signifie dans Hyppocrate le bord de l'orifice de la matrice, appellé *os tineæ* ou *amphideon*.

LEME, λήμη, chassie des yeux.

LENOS, ληνὸς, le pressoir d'Hérophile, sinus de la dure-mere.

LENTICULAIRE, adject. *lenticularis*, *re* : qui ressemble à une lentille.

Les glandes lenticulaires ſont de petites glandes placées dans les inteſtins, ainſi appellées de leur figure & de leur groſſeur.

L'os lenticulaire du carpe eſt le même que l'os orbiculaire ou piſiforme. *Voyez* ces mots. On donne auſſi ce nom à l'os orbiculaire de l'oreille.

LENTIFORME, nom de l'os orbiculaire du carpe. *Voyez* ORBICULAIRE.

LEPIDOÏTES (ſutura); de λεπις, écaille, & de ειδος, figure: la ſuture écailleuſe ou temporale du crâne.

LEUCORRHOÉE, *leucorrhoea*, de λευκὸς, blanc, & de ῥέω, couler: fleurs blanches.

LEVIATHANPENE, *leviathanpenis*: membre génital de la baleine.

LEVRE, *labrum*, *labium*; en grec, χεῖλος. Les levres ſont deux parties mobiles, diſtinguées en ſupérieure & en inférieure, dont la bouche eſt ornée.

On le dit auſſi figurément de différentes parties.

Il arrive ſouvent aux levres des chancres qui ont beſoin de l'opération appellée *bec de lievre*. Elle conſiſte à couper avec un biſtouri à la partie ſaine de chaque côté du chancre, en formant vers le menton ou vers le nez l'angle le plus aigu qu'il eſt poſſible. Deux ou trois épingles, un appareil & un bandage convenables ſervent à la réunion des deux parties rapprochées. Nous allons donner quelques obſervations relatives à cette opération. Elles ont été faites à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Le 16 février 1761, le nommé Barthelemi Ducreux, âgé de trente-trois ans, de Villecheneve en Foretz, vint à l'Hôtel-Dieu pour y être traité d'un chancre à la levre inférieure, près de la commiſſure gauche.

Il fut ſaigné & purgé deux fois, ainſi qu'il parut néceſſaire pour le préparer à l'opération. Elle fut faite le 19 du même mois. Le premier appareil fut les épingles, diapalme, longuette, baume de Commandeur, &c.

Le 21 le même panſement fut réitéré, & le 23 on ôta les épingles. La réunion ſe trouva au mieux; mais elle étoit foible, ce qui fit employer le digeſtif, le baume de Commandeur, les différentes liqueurs convenables, & l'appareil ordinaire. On donnoit tous les ſoirs une émulſion de pavot, pour lui procurer le repos, extrêmement néceſſaire pour

cela. La plaie suppura peu de tems; vers la fin on s'en tenoit au digestif simple, & un petit bandage unissant.

Le 6 mars on le pansa pour la derniere fois; & après avoir purgé le malade, il sortit le 9 du même mois.

Le 24 avril 1761, on fit à l'Hôtel-Dieu l'opération du bec de lievre au nommé Etienne Bruyere, de Saint-Victor la Louviere en Forez, âgé de quarante-sept ans, pour un chancre qu'il avoit depuis quatre mois à la levre inférieure. Il fut bien préparé avant cette légere opération; elle ne fut suivie d'aucun mauvais accident. Les épingles furent tirées, & la réunion fut parfaite. Le baume de Commandeur fut employé dans les pansemens, ainsi que le bandage convenable. Le 4 mai le malade parloit aisément, & le 10 il ne fut plus question de rien. On le purgea avant de le renvoyer.

Au commencement d'août 1761, on fit l'opération du bec de lievre à un homme âgé d'environ cinquante ans, pour un chancre qu'il avoit à la levre inférieure. Il fut fort bien guéri; & lorsqu'il étoit sur le point de sortir de l'hôpital, il voulut aller se promener dans la cour. Il lui survint le même jour une pleurésie qui dans quatre jours le mit au tombeau.

Le 15 août 1761, on fit l'opération du bec de lievre au nommé Noël Lami, de Miribel à trois lieues de Lyon, âgé de trente-huit ans. Il avoit un chancre à la levre inférieure près de la commissure. Il fut bien guéri le 14 septembre, qu'il sortit de l'hôpital.

Le 20 août de la même année, on fit la même opération au nommé Anne Coulange, de Dicoutu en Auvergne, âgé de quarante-cinq ans. Il avoit sur tout le bord de la levre inférieure, des petits boutons chancreux qui résisterent à toutes sortes de topiques. Ils furent tous coupés avec le bord de la levre, après une préparation convenable. Il ne fut pas question d'épingles ni de suture. La plaie guerit dans son tems, & le malade quitta l'hôpital le 14 septembre 1761.

Le 19 août 1761, on fit au nommé Pancras Jacob, de Geny en Bourgogne, âgé de vingt-cinq ans, l'opération du bec de lievre. Il avoit à la levre inférieure, près de la commissure gauche, un petit chancre qu'il avoit inutilement essayé de guérir par plusieurs onguens. Après une préparation convenable, l'opération fut faite. Comme le chancre

étoit petit, il ne fallut qu'une épingle; & le 30 du même mois, après quelques pansemens méthodiques, le malade parfaitement guéri quitta l'Hôtel-Dieu.

Le 16 août 1761, on fit la même opération au nommé Joseph Dupuy, âgé de soixante ans, de Brossia en Comté. Il avoit, presqu'au milieu de la levre inférieure, un chancre comme une petite noix. Il fallut deux épingles. La cure fut également prompte, & le malade sortit de l'Hôtel Dieu le 30 août avec le précédent.

Levres, grandes & petites levres des parties de la génération de la femme. Les grandes levres sont deux replis formés par la peau, dans lesquels il y a beaucoup de graisse assez ferme, sur-tout dans les vierges. Les petites levres sont les nymphes. *Voyez* NYMPHES.

Ces parties sont sujettes a quelques maladies. J'ai vu, par exemple, des chancres les ronger & les détruire. Quelquefois les grandes levres sont si longues, qu'on est obligé de les couper, parce que sans cela elles s'excorieroient, s'ulcéreroient, &c. dans les différens mouvemens que l'on fait.

Le 24 mai 1761, on reçut a l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Antoinette Cadi, de Lyon, âgée de vingt-trois ans, pour une gangrene seche qui s'étendoit depuis le méat urinaire jusqu'au-dessus de l'os sacrum, attaquoit les grandes & petites levres, & ne formoit qu'une cavité de l'anus & du vagin. Elle étoit d'ailleurs si mal, qu'on ne pouvoit qu'avec beaucoup de peine la faire parler; & on dit aux Chirurgiens que dans sa chambre ayant été trouvée dans ce pitoyable état, elle fut portée par compassion dans l'hôpital. Comme on ne put pas sçavoir si elle avoit fait quelques remedes, on lui donna l'ypécacuana, les fébrifuges & les cordiaux. Pour pansement on se contenta d'un long plumasseau chargé de styrax. La gangrene des grandes levres se détacha, quoique l'appareil qu'on employoit ne pût y tenir que jusqu'à ce qu'on la mettoit sur le bassin. Il n'en fut pas de même du reste de la gangrene; elle persista, & la malade mourut le premier juin 1761 l'après-midi. Le matin elle avoit le visage bouffi & pâle, & les linges étoient humectés d'une sérosité abondante.

Levre externe & interne des côtes. *Voyez* COTES. Il en est de même des autres os, où l'on observe des levres & des bords.

LICHANOS, λιχανὸς. On a donné ce nom grec au premier doigt.

LIGAMENT, *ligamentum, copula, vinculum*, σύνδεσμος; *ſun-deſmos* en grec; de δέω, *deo*, je lie; σὺν, *ſun*, enſemble. On appelle du nom de *ligamens* certaines parties de notre corps, dont la couleur eſt blanche, qui ſont formées d'un tiſſu fibreux & fort ſerré, & qui tantôt ſont faites comme des cordons ou comme des bandelettes, tantôt reſſemblent à des membranes, & dont l'uſage eſt toujours de maintenir en place, & de fixer les os ou quelques autres parties.

Les fibres dont les ligamens ſont compoſés, ſont très-fines & très-déliées; ce qui fait que dans le plus petit des ligamens, le nombre de ces fibres eſt très-conſidérable. C'eſt de cette fineſſe, de cette multitude de fibres, que dépend la force dont jouiſſent les ligamens; car on ſçait que de deux cordons d'une égale groſſeur, celui-là réſiſtera davantage, qui ſera compoſé d'une ſoie plus fine, parce qu'il eſt clair qu'il en aura un plus grand nombre de fils.

Dans les ligamens qui ſont faits en forme de cordons ou de bandelettes, les fibres ſont pour l'ordinaire placées paralellement les unes aux autres, ſuivant la longueur du ligament; ce qui, comme il eſt aiſé de ſentir, contribue encore beaucoup à augmenter la force de ces parties.

Les ligamens ſont naturellement flexibles & plians. Il étoit néceſſaire que les choſes fuſſent ainſi, pour que le mouvement des parties pût être libre. En effet on obſerve tous les jours dans les maladies, que les membres perdent la liberté de leurs mouvemens, ſi-tôt que les ligamens ont perdu leur ſoupleſſe, & qu'ils ſont devenus ſecs & roides.

Une autre qualité propre aux ligamens, & qui mérite d'être obſervée, eſt leur peu d'extenſibilité. Ces parties ne prêtent & ne s'alongent que peu, encore eſt-ce avec une extrême difficulté qu'elles le font. Il réſulte de-là un fort grand avantage pour le bien de la machine; car il eſt évident que ſi les ligamens avoient été fort ſuſceptibles d'extenſion, une force très-légere auroit ſuffi pour faire changer de place aux os, &c. ce qui auroit rendu les luxations bien plus fréquentes qu'elles ne ſont, & ſans doute auſſi plus dangereuſes.

Quand les ligamens ont été forcés, tiraillés & alongés outre mésure, ils ont beaucoup de peine à se rétablir. Delà vient que les maladies de ces parties sont si longues, si opiniâtres & si difficiles à guérir. Il faut convenir aussi que comme ils sont situés fort profondément, l'action des topiques ne peut s'y faire sentir que foiblement, & que cela ne contribue pas peu à rendre les maladies qui les attaquent, fort rebelles.

Il est extrêmement difficile que les ligamens se rompent ou se déchirent. Nous en avons ci-dessus apporté la raison.

Les anciens Anatomistes étudioient peu la structure des ligamens, & ils ne nous ont presque rien laissé sur cette matiere. Le fameux Riolan a senti le premier de quelle importance il étoit de s'appliquer à l'étude de ces parties, & le premier aussi il en a donné une description circonstanciée. M. Winslow a marché sur les traces de ce grand homme, & n'a pas peu contribué à éclaircir cette matiere qui enfin a été traitée dans un grand détail, & fort sçavamment, par M. Weitbrecht, Docteur en Médecine, & de l'Académie des Sciences de Pétersbourg.

Il y a deux sortes de ligamens : les uns servent pour la liaison des parties molles, & les autres pour celles des parties dures, ou des os. Il ne sera question ici que de ces derniers, qu'on appelle particulierement du nom de ligamens articulaires.

Parmi ces ligamens articulaires, il y en a qui sont plats & arrondis comme de petites cordes, & qui sont placés pour la plus grande partie sur les côtés des articulations faites par gingli me. Leur usage est quelquefois borné à maintenir les os en situation ; mais souvent ils servent encore à mettre des bornes aux mouvemens des os, & à empêcher qu'ils ne se fassent trop fortement en certains sens : tels sont, par exemple, les ligamens latéraux de la mâchoire inférieure, qui permettent aisément à son condyle de venir en devant, mais qui arrêtent & bornent son mouvement en arriere.

Les autres ligamens articulaires environnent & embrassent les articulations mobiles, & ils ont principalement pour usage de retenir la sinovie, c'est-à-dire, l'humeur qui se trouve dans les articulations mobiles, & qui, en lubréfiant les surfaces des cartilages, leur permet de glisser

aisément les uns sur les autres. Or pour empêcher que cette humeur ne s'écoule & ne se perde, la nature a enveloppé l'articulation d'une toile membraneuse, fine, mince & déliée, qu'on nomme *ligament capsulaire* ou *ligament orbiculaire de l'article*. Il faut distinguer cette capsule qui se trouve dans toutes les articulations mobiles, d'avec le ligament qui enveloppe les articles faits par énarthrose. Ces derniers ne sont point membraneux, & ne sont, à proprement parler, que l'assemblage d'un grand nombre de bandes ligamenteuses, placées les unes auprès des autres, de maniere à faire une capsule forte & épaisse.

Il y a d'autres ligamens qui, sans servir directement aux articulations, ne laissent pas d'affermir les os dans leur situation, & les empêchent de sortir. Tel est le ligament qu'on trouve entre l'apophyse coracoïde & la clavicule; tel est aussi celui qu'on trouve au-dessus du sternum, & qui s'attache aux deux clavicules.

On trouve enfin quelques ligamens qui sont attachés seulement aux os, & qui ne servent, ni pour leurs articulations, ni pour les retenir en place. Telle est la bande ligamenteuse qui va de l'acromion s'attacher à l'apophyse coracoïde.

Il ne faut pas oublier que certains ligamens qui paroissent d'abord n'être destinés qu'à brider les tendons des muscles, ne contribuent pas peu à la liaison des os. Tels sont les deux ligamens annulaires du poignet & le ligament annulaire du tarse.

Nous pensons qu'une liste des ligamens de tout le corps humain pourra trouver ici sa place, comme au mot Cartilage nous en avons aussi donné une.

Ligamens de la tête.

Les ligamens du cartilage intermédiaire de la mâchoire inférieure (*ligamenta cartilaginis intermediæ maxillæ inferioris*) sont deux petites membranes, dont l'une unit ce cartilage à l'os des tempes, & l'autre au condyle de la mâchoire inférieure.

La membrane articulaire de la mâchoire inférieure (*membrana articularis maxillæ inferioris*) c'est celle qui environne

l'articulation du condyle de la mâchoire avec l'os des tempes.

Le ligament latéral de la mâchoire (*ligamentum laterale maxillæ*) est situé à la partie latérale interne de l'articulation de la mâchoire.

La tête est unie avec la premiere vertebre par les condyles, au moyen d'un anneau membraneux (*annulo membranaceo*), & avec l'arcade antérieure & la postérieure de cette vertebre au moyen d'une petite membrane (*membranula*).

Les ligamens de la tête avec la premiere vertebre sont, 1°. un appareil ligamenteux (*apparatus ligamentosus*) qui vient du trou occipital se terminer en partie à cette vertebre ; 2°. les trousseaux ligamenteux (*lacerti ligamentosi*), ou les ligamens latéraux (*ligamenta lateralia*) qui s'élevent des parties latérales de cette apophyse, & s'attachent au bord du trou occipital ; 3°. la membrane latérale ligamenteuse (*membrana lateralis ligamentosa*) qui s'étend de la racine de cette dent à l'occipital.

Ligamens des os du tronc.

Le ligament transverse de la premiere vertebre du col (*ligamentum transversale*) ; les appendices du ligament transverse (*ligamenti transversalis appendices*), la supérieure qui s'avance en haut vers l'occipital, & l'inférieure qui descend vers le corps de la seconde vertebre ; le ligament propre de la premiere vertebre (*ligamentum proprium vertebræ primæ*), situé de part & d'autre sur les parties latérales de la face antérieure de cette vertebre.

La bande ligamenteuse externe, ou la demi-gaîne ligamenteuse (*fascia longitudinalis anterior, seu ligamentum corporibus vertebrarum commune anterius*) s'étend sur la partie convexe du corps des vertebres, le long de l'épine du dos.

La bande ligamenteuse interne (*ligamentum commune posterius, seu fascia longitudinalis postica*) est couchée le long de la partie concave du corps des vertebres en-dedans de l'épine, pour les unir.

Le tuyau ligamenteux ou l'entonnoir (*primum & secun-*

dum spinalis medullæ involucrum) est une partie imaginée par Galien, & réalisée par quelques modernes qui en donnent la démonstration.

La masse singuliere, ou le cartilage inter-vertébral (*ligamentum inter-vertebrale*) remplit l'intervalle qui se trouve entre les corps des vertebres, & les unit.

Les plans ligamenteux des branches des vertebres (*ligamenta crurum subflava*) remplissent les intervalles entre ces branches, & les unissent.

Une membrane inter-épineuse (*membrana inter-spinalis, seu ligamentum membranaceum*) remplit tout l'espace qui se trouve entre l'origine des apophyses épineuses.

Les cordons ligamenteux (*funiculi ligamentosi*) viennent de chacune des extrémités des apophyses épineuses.

Les ligamens des apophyses transverses (*ligamenta processuum transversorum*) viennent de la pointe d'une apophyse se rendre au sommet de la suivante.

Les ligamens des apophyses obliques (*ligamenta processuum obliquorum*) environnent les articulations de ces apophyses.

Les ligamens entre la derniere vertebre des lombes & l'os sacrum : *ligamenta inter ultimam lumborum vertebram & os sacrum.*

Ligamens du thorax.

Les ligamens de la tête des côtes (*ligamenta capitelli costarum*) attachent cette tête aux parties latérales du corps des vertebres.

Les ligamens transversaux externes des côtes (*ligamenta transversaria externa costarum*) attachent leur tubérosité aux apophyses transverses des vertebres.

Les ligamens transversaux internes des côtes (*ligamenta transversaria interna costarum*) attachent intérieurement la tubérosité des côtes aux apophyses transverses des vertebres.

Le ligament externe du col de la côte (*ligamentum cervicis costæ externum*) unit le col des côtes aux apophyses transverses.

Les ligamens accessoires (*ligamenta accessoria*) fortifient les 21 & 22, ou en tiennent lieu.

La membrane ligamenteuse du sternum (*membrana sterni*

ligamentosa) unit ensemble toutes les pièces dont cet os est composé.

Les petits ligamens radiés des cartilages des côtes (*ligamentula radiatim dijecta cartilaginum costarum*) unissent les cartilages au sternum.

Les fibres ligamenteuses qui unissent les cartilages des côtes entre eux (*fibræ ligamentosæ*,) &c.

Les petits ligamens singuliers du cartilage xyphoïde (*ligamentula singularia cartilaginis ensi-formis*) unissent ce cartilage au sternum.

Ligamens des os du bassin.

Le ligament long postérieur de l'os des îles (*ligamentum posticum longum ossis ilii*), unit l'os sacrum à l'ischion.

Le ligament court postérieur de l'os des îles (*ligamentum posticum breve ossis ilii*) s'attache à l'ischion & à l'os sacrum.

Le ligament latéral postérieur des îles (*ligamentum laterale posterius ossis ilii*) s'attache à l'iléon & à l'os sacrum.

Le grand ligament sacro-ischiatique (*ligamentum sacro-ischiaticum majus*) se voit à la partie postérieure & inférieure des os du bassin.

Les petits ligamens accessoires vagues (*ligamentula accessoria vaga*) sont situés sur le dos de l'os sacrum.

Les petits ligamens longitudinaux du coccyx (*ligamentula ossis coccygis longitudinalia*) attachent le coccyx à l'os sacrum.

Les petits ligamens latéraux antérieurs du coccyx (*ligamentula lateralia coccygis anteriora*) s'unissent au releveur du coccyx.

Le ligament antérieur supérieur du bassin (*ligamentum pelvis anticum superius*) s'étend de l'iléon aux apophyses transverses des vertebres lombaires.

Le ligament antérieur inférieur du bassin (*ligamentum pelvis anticum inferius*) descend de la crête de l'iléon vers l'os sacrum.

La symphyse de l'os pubis est arrêtée par un anneau ligamenteux (*annulo ligamentoso*).

Le petit ligament sacro-ischiatique interne (*ligamentum*

facro-ifchiaticum minus internum) fort de l'os facrum, & fe rend à l'ifchion.

La fymphyfe de l'os facrum & de l'iléon eft arrêtée par des filets ligamenteux (*villis ligamentofis*).

La membrane obturatrice du trou ovale du baffin (*membrana obturatrix foraminis thyroïdis pelvis*) s'attache autour de ce trou.

Le ligament de Fallope, ou le ligament fufpenfoir de Poupart (*ligamentum Fallopii aut Poupartii*) qui s'étend de l'épine antérieure de l'iléon à la fymphyfe du pubis.

Ligamens de l'extrémité fupérieure.

Le ligament inter-claviculaire (*ligamentum inter-claviculare*) unit les clavicules.

Le fterno-claviculaire (*fterno-claviculare*) unit le fternum avec la clavicule.

Le cofto-claviculaire (*cofto-claviculare*) unit la premiere côte à la clavicule.

L'amas des trouffeaux ligamenteux (*congeries lacertorum*) qui uniffent l'acromion avec la clavicule.

Le ligament propre antérieur de l'omoplate (*ligamentum proprium anterius fcapulæ*) unit l'acromion à l'apophyfe coracoïde.

Le ligament propre poftérieur de l'omoplate (*ligamentum proprium pofterius fcapulæ*), tendu fur fon échancrure.

Le conoïde de l'omoplate (*conoïdes fcapulæ*) unit l'apophyfe coracoïde à la clavicule.

Le trapézoïde de l'omoplate (*trapezoïdes*) unit l'apophyfe coracoïde à la clavicule.

Le grand ligament capfulaire (*ligamentum capfulare magnum*) environne l'articulation de l'omoplate avec l'humerus.

La membrane capfulaire de l'articulation de l'humerus avec l'avant-bras, & fes ligamens acceffoires : (*membrana capfularis & ligamenta accefforia*).

Le ligament latéral interne du coude (*ligamentum laterale internum cubiti*) unit l'humerus au cubitus.

Le ligament latéral externe du coude (*ligamentum late-*

rale externum cubiti) ou le brachio-radial, unit l'humerus au radius.

Le ligament orbiculaire, annulaire ou coronaire du rayon (*ligamentum orbiculare, annulare, coronarium radii*) environne la tête du rayon.

Les ligamens accessoires du ligament orbiculaire du rayon: *ligamenta accessoria.*

Le ligament rond de l'avant-bras (*ligamentum teres cubiti*) unit le radius au cubitus.

La membrane inter-osseuse, ou le ligament inter-osseux de l'avant-bras (*membrana inter-ossea cubiti*) unit ensemble le radius & le cubitus.

Les ligamens courts du cartilage intermédiaire du radius (*ligamenta brevia*) unissent ce cartilage à la membrane capsulaire.

Les ligamens vaginaux des tendons autour du carpe : *ligamenta vaginalia circà carpum.*

Le ligament commun dorsal du carpe (*ligamentum commune carpi dorsale*), ou le grand ligament oblique ou transversal externe du carpe.

Le ligament commun palmaire du carpe (*ligamentum annulare commune carpi palmare*), ou l'annulaire interne.

Le ligament propre du carpe (*ligamentum carpi proprium, seu ligamentum carpi internum annulare & transversale*), ou ligament interne annulaire & transverse du carpe.

Les petits ligamens palmaires transverses (*ligamenta palmaria transversa*) s'observent dans la peau de la main.

Les ligamens vaginaux des tendons autour des phalanges (*ligamenta vaginalia tendinum circà phalangas*).

Les anneaux ligamenteux (*annuli ligamentosi juncturarum*) autour des articulations des phalanges.

Les ligamens cruci-formes des phalanges : *ligamenta cruci-formia.*

Les ligamens auxiliaires (*lacerti adscitii*) de la membrane capsulaire des os de l'avant-bras avec le carpe.

Les ligamens accessoires obliques & droits (*ligamenta accessoria obliqua & recta*) de la membrane capsulaire de l'articulation des os de l'avant-bras avec le carpe.

Les ligamens muqueux (*ligamenta mucosa*) de la mem-

brane capsulaire de l'articulation des os de l'avant-bras avec le carpe.

Les ligamens propres, ou le styloïdien du rayon, & le romboïde (*ligamenta propria, seu lacertus robustus, & ligamentum rhomboides*) de la membrane capsulaire de l'articulation des os de l'avant-bras avec le carpe.

La membrane capsulaire commune (*membrana capsularis communis*) des os du carpe.

Le petit trousseau ligamenteux (*lacertus ligamentosus*) qui unit le premier os du carpe aux autres.

Le petit ligament muqueux (*ligamentulum mucosum*) du second os du carpe.

Le trousseau singulier oblique (*lacertus singularis obliquus*) du troisieme os du carpe.

Le petit ligament (*ligamentulum*) du premier os du carpe au cinquieme.

Les ligamens du quatrieme os du carpe, c'est-à-dire, ses trousseaux (*lacerti*); ses deux ligamens transverses (*ligamenta transversalia duo*); son gros ligament court (*ligamentum crassum breve*); son ligament droit (*ligamentum rectum*); & sa membrane capsulaire (*membrana capsularis*).

Les ligamens des os du second rang du carpe dans la paume de la main, sçavoir, les petits trousseaux ligamenteux (*lacertuli filamentosi*) du cinquieme & du sixieme os; le petit ligament irrégulier (*ligamentum irregulare*) du sixieme & du septieme os; les petits ligamens singuliers (*ligamentula singularia*) du sixieme & du septieme; les filets profonds & épais (*fibrositates robustæ & crassæ*) du septieme & du huitieme. Dans le dos de la main, le petit ligament (*ligamentulum*) du cinquieme & du sixieme; les filets ligamenteux paralleles (*fibræ ligamentosæ parallelæ*) du sixieme & du septieme; la petite membrane ligamenteuse (*membranula ligamentosa*) du septieme & du huitieme; dans l'articulation, le ligament transverse (*ligamentum transversum*) du septieme & du huitieme.

Les ligamens des os du méta-carpe avec ceux du carpe sont, 1°. une petite membrane capsulaire très-courte (*membrana capsularis brevissima*) qui les unit tous ensemble; & chacun d'eux est fortifié par des petits ligamens (*ligamentu-*

lis) & l'os du méta-carpe de l'auriculaire par une expenſion ligamenteuſe large & lâche (*expenſione ligamentoſâ latâ & laxâ*). L'os du pouce a ſa membrane capſulaire & ſes ligamens acceſſoires, un dorſal ; un palmaire, un latéral externe, un latéral interne. L'os du méta-carpe du doigt du milieu eſt de même arrêté par ſes deux ligamens ſublimes *ligamenta ſublimia*) ; un profond (*ligamentum profundum*) ; un petit ligament droit perpendiculaire (*ligamentulum rectum perpendiculare*) ; & un certain trouſſeau ligamenteux (*lacertus aliquis ligamentoſus*). L'os du méta carpe du doigt index eſt arrêté par un ligament ſublime, un profond, un latéral ; celui du doigt auriculaire l'eſt par des trouſſeaux ; celui du doigt auriculaire a un ligament très-fort (*ligamentum rectum robuſtum*).

Les ligamens des os du méta-carpe entre eux ſont, les ligamens dorſaux (*ligamenta dorſalia*) ; les ligamens latéraux (*ligamenta lateralia*) ; les ligamens palmaires (*ligamenta palmaria*) ; la membrane ligamenteuſe (*membrana ligamentoſa*) autour de leur tête, & leur adhérance irréguliere (*coheſiones irregulares*) aux enveloppes des muſcles.

Les ligamens des phalanges des doigts de la main ſont, la membrane capſulaire, & ſes trois ſoutiens acceſſoires (*membrana capſularis & triplex adjumentum acceſſorium*) ; les ligamens latéraux (*ligamenta lateralia*) des articulations ; le ligament cutané (*ligamentum cutaneum*) ; le ligament latéral ſous-tendu (*ligamentum laterale ſubtenſum*).

Les ligamens de l'extrémité inférieure.

Les ligamens du fémur avec les os des îles ſont, le bourlet élaſtique cotyloïdien (*labrum cartilagineo-ligamentoſum*) ; le ligament tranſverſal interne du bourlet (*ligamentum labri cartilaginei tranſverſale internum*) ; le ligament tranſverſal externe du bourlet (*ligamentum tranſverſale externum*) ; les petits ligamens glanduleux (*ligamentula maſſæ adipoſo-glanduloſæ*) ; la membrane capſulaire & ſes renforts acceſſoires (*membrana capſularis & correborationes acceſſoriæ*) ; le ligament rond (*ligamentum teres*) de la tête du fémur.

Les ligamens du genou ſont, les ligamens latéraux, l'interne & les externes long & court (*ligamenta lateralia, internum*

num & externum, longum & breve); le ligament postérieur de Winslow (*ligamentum posticum Winslowi*). Les ligamens en forme d'aîle, grand & petit (*ligamentum tumidum Waltheri seu ligamentum alare majus & minus*); le ligament muqueux (*ligamentum mucosum*); les ligamens croisés, le postérieur & l'antérieur (*ligamenta cruciata, posticum & anticum*); les adhérences des cartilages demi-lunaires & leur ligament transversal (*adhæsiones & ligamentum transversale.*

Les ligamens du tibia & du péroné font l'assemblage des filets (*compages fibrarum*) qui fortifie la membrane capsulaire de l'articulation supérieure; la membrane inter-osseuse, ou le ligament inter-osseux (*ligamentum membranaceum seu septum longitudinale inter-osseum*); les ligamens supérieurs, l'antérieur & le postérieur, & les inférieurs, l'antérieur & le postérieur de l'extrémité inférieure (*ligamenta superiora anticum & posticum, & inferiora anticum & posticum.*

Les ligamens des os de la jambe avec le pied sont, le ligament moyen perpendiculaire du péroné (*ligamentum è calce demissum, seu ligamentum fibulæ medium perpendiculare*); le ligament antérieur de la malléole externe (*ligamentum malleoli externi & tali ossis anterius, ligamentum fibulæ anterius*); ligament postérieur du péroné, ou l'oblique (*ligamentum transversum seu posterius fibulæ*); le ligament postérieur du péroné, ou l'oblique (*ligamentum transversum seu posterius fibulæ*); le ligament deltoïde (*ligamentum deltoïdes seu triangulare*).

Les ligamens des os du tarse sont entre l'astragal & le calcaneum, la membrane capsulaire (*membrana capsularis*); & un appareil ligamenteux (*apparatus ligamentosus*) qui consiste en un ligament perpendiculaire (*ligamentum perpendiculare*); un oblique (*oblicum*); deux latéraux paralleles (*lateralia parallela*); entre l'astragal & l'os naviculaire, la membrane capsulaire (*membrana capsularis*); le ligament large & supérieur (*ligamentum latum supernum*); le ligament latéral interne (*ligamentum laterale internum*); entre le calcaneum & le naviculaire, le ligament superficiel (*ligamentum superficiarium, seu ossis navicularis, ligamentum laterale internum tertium*); la poulie cartilagineuse (*trochlea cartilaginea, ligamentum cartilagineum seu zona*); les deux ligamens inférieurs, le plat & le rond (*ligamenta duo inferiora planum &*

teres, seu ligamenti ossis calcis lati portio) ; les ligamens entre l'astragal & le cuboïde, les deux ligamens superficiels & le profond (*ligamenta duo superficiaria & profundum, ligamentum superius & ligamentum rectum*) ; le ligament latéral superficiel (*ligamentum laterale superficiarium, seu ligamentum laterale externum*) ; le ligament long (*ligamentum longum seu stratum tendinosum longum*) ; le ligament oblique (*ligamentum obliquum, seu latum ossis calcis*) ; le ligament rhomboïde (*ligamentum rhomboïdes*) ; entre l'os naviculaire & le cuboïde, le ligament superficiel supérieur (*ligamentum superficiale superius, seu planum ligamentosum, seu ligamentum laterale externum secundum ossis navicularis*) ; l'inter-osseux (*interosseum seu massa ligamentosa*) ; le transversal (*transversale seu plantare quintum*) ; entre les naviculaires & les cunéiformes, les trois ligamens supérieurs (*tria ligamenta superna, seu laterale externum primum & laterale internum secundum ossis navicularis*) ; le latéral (*laterale*) ; les plantaires (*plantaria*) ; entre le cuboïde & le cunéi-forme externe, le ligament superficiel (*ligamentum superius superficiarium, seu planities ligamentosa superficialis*) ; les quatre ligamens plantaires, le droit, les deux transversaux & le fibreux (*ligamenta plantaria quatuor, rectum, transversalia duo & fibrosum*) ; des trois os cunéi-formes entre eux, les ligamens superficiels (*ligamenta superficiaria*) ; les plantaires (*plantaria*).

Les ligamens des os du méta-tarse sont, 1°. entre ceux du tarse & du méta-tarse, les ligamens des os du méta-tarse du pouce, le dorsal (*dorsale seu planities ligamentosa*) ; le longitudinal (*longitudinale seu laterale*) ; du deuxieme os du méta-tarse, les trois dorsaux (*dorsalia tria seu planum obliquum rectum, & obliquum robustum*) ; le ligament plantaire (*ligamentum plantare*) ; les deux latéraux, le rhomboïde & le longitudinal (*lateralia duo, rhomboïdes & rectum longitudinale*) ; du troisieme os du méta-tarse, les ligamens dorsaux & plantaires, sçavoir, un plan ligamenteux droit (*planum ligamentosum rectum*) ; un trousseau oblique (*lacertum obliquum*) ; un ligament oblique (*ligamentum obliquum*), ou le second ligament du grand os cunéi-forme ; un profond longitudinal (*alterum profundum longitudinale*) ; un latéral interne (*laterale internum*) ; un courbe (*incurvum*) ; un

droit (*rectum*) ; du quatrieme os du méta-tarſe, le ligament dorſal & le latéral (*ligamentum dorſale & laterale*) ; du cinquieme os du méta-tarſe, la membrane capſulaire & ſon ligament tranſverſal (*membrana capſularis ſubcraſſa, & ligamentum tranſverſale ſeu ligamentum oſſis cubi-formis tranſverſum*). 2° Les ligamens des os du méta-tarſe entre eux ſont, les trois ligamens dorſaux (*ligamenta dorſalia tria*) ; les latéraux (*lateralia*) ; les trois plantaires (*plantaria tria*) ; le plantaire commun (*plantare commune ſeu ligamentum tranſverſum alterum*) ; les ligamens tranſverſes (*ligamenta tranſverſa*).

Les ligamens des phalanges des doigts ſont, les membranes capſulaires & les ligamens latéraux (*membranæ capſulares & ligamenta lateralia*).

Les os ſéſamoïdes ſont unis enſemble par une membrane d'une nature cartilagineuſe & par une autre fibreuſe (*membrana ſub-cartilaginea & membrana fibroſa*) ; par une production longitudinale ligamenteuſe (*productione ligamentoſâ longitudinali*).

Les ligamens des tendons du pied ſont autour de la partie inférieure de la jambe, une gaîne ſinguliere (*vagina ſingularis*) ; autour du tarſe & du méta-tarſe, le ligament commun croiſé (*ligamentum commune cruciatum, ſeu vagina cruciata, ſeu ligamentum commune primum*) ; la bride des tendons des péroniers (*retinaculum tendinum peroneorum*, ou peût-être *ligamentum ſub-cutaneum Waltheri*) ; le ligament déchiré (*ligamentum laceratum*, ou *ligamentum commune alterum Waltheri*) ; la gaîne ligamenteuſe du fléchiſſeur propre du pouce (*vagina ligamentoſa flexoris pollicis*, ou *ligamentum tali oſſis calcis internum*) ; le ligament du tendon du petit peronier (*ligamentum tendinis peronei minoris*) ; autour de la plante du pied, l'aponévroſe plantaire (*aponevroſis plantaris*) ; ſes digitations (*digitationes*) ; & ſes productions latérales (*productiones laterales*) ; les adhérences irrégulieres (*cohæſiones irregulares*) ; les ligamens vaginaux des fléchiſſeurs (*ligamenta vaginalia flexorum*) ; les anneaux ligamenteux des jointures (*annuli juncturarum ligamentoſi*) ; les ligamens vaginaux & croiſés (*ligamenta vaginalia & cruciata*) ; ceux du pouce, un trouſſeau oblique de la premiere phalange (*lacertus obliquus phalangæ primæ*) ; l'expanſion fibreuſe de

la deuxieme phalange (*expanſio fibroſa phalangæ ſecundæ*) ; ceux des doigts, les ligamens vaginaux (*ligamenta vaginalia*) ; les ligamens croiſés (*ligamenta cruciata*) ; les brides acceſſoires des tendons (*vincula tendinum acceſſoria*) ; ſçavoir, les brides larges des extenſeurs (*retinacula lata extenſorum*) ; les brides longues & courtes rhomboïdales & triangulaires des fléchiſſeurs en dedans des gaînes (*vincula longa lata, rhomboïdalia & triangularia, ſive chordulæ flexorum intra vaginas*) ; le ligament cutané (*ligamentum cutaneum*) ; le ligament latéral ſous-tendu (*ligamentum laterale ſub-tenſum*) ; la maſſe fibreuſe & graiſſeuſe (*maſſa fibroſa & pinguedinoſa*).

Ligamens des parties molles.

Les ligamens de la dure-mere, les tranſverſes ronds & plats (*tranſverſa teretia & plana*) ; le ligament cutané des paupieres (*ligamentum cutaneum palpebrarum*) ; le frein de la levre ſupérieure, ou la bride mitoyenne de la levre ſupérieure, celui de la levre inférieure (*ligamentum ſupérius & aliud inferius*) ; le petit ligament de la luette (*ligamentulum uvulæ*) ; le frein de la langue (*frenum linguæ*) ; le ligament ſuſpenſoire du muſcle ſtyloglosse (*ligamentum ſuſpenſorium ſtylo-gloſſi, ſeu ligamentoſa expenſio membranacea*) ; le ligament du pharynx (*ligamentum pharyngis ſeu ligamentum ſuſpenſorium oſſis hyoïdis*) ; les trois ligamens de l'épiglotte (*tria ligamenta epi-glottidis*) ; le lien entre l'os hyoïde & le cartilage thyroïde (*funiculus ligamentoſus teres*) ; le ligament entre le cartilage ſcutiforme & le cricoïde (*ligamentum elegans ſeu ligamentum thyroïdis ſecundum*) ; les ligamens des cartilages arytenoïdes, ſçavoir, la membrane capſulaire (*membrana capſularis*) ; le ligament rond poſtérieur (*ligamentum teres poſticum*) ; les deux ligamens antérieurs (*ligamenta duo anteriora*) ; le ligament commun des cartilages arytenoïdes (*ligamentum commune cartilaginum arytenoideorum, ſeu ligamentum latum novum arytenoideum Sanctorini*) ; la petite membrane capſulaire (*membranula capſularis*) ; le ligament propre poſtérieur (*ligamentum proprium poſterius, ſeu arytenoïdeum ligamentum teres novum Sanctorini*) ; les ligamens propres antérieurs (*ligamenta propria anteriora*) ; les ligamens membraneux ſuſpenſoires du foye (*ligamenta membranacea ſuſpenſoria*) ; le grand moyen (*medium majus*) ;

les deux latéraux, le droit & le gauche (*lateralia duo finiſtrum & dextrum*); le petit ligament ſingulier du colon (*ligamentulum ſingulare coli*); les ligamens de la veſſie (*veſicæ urinariæ ligamenta*); c'eſt-à-dire, l'expanſion ligamenteuſe (*expenſio ligamentoſa*); les ligamens latéraux (*ligamenta lateralia*); la production ligamenteuſe courte qui bride les corps caverneux (*productio ligamentoſa brevis*); le frein du prépuce (*frenulum præputii*); les ligamens larges de la matrice (*ligamenta lata uteri*); le ligament de l'ovaire (*ligamentum ovarii*); les ligamens du clitoris (*ligamenta clitoriis*); le ligament cutané du coccyx (*ligamentum cutaneum coccygis*), &c.

LIGAMENTEUX, EUSE, adj. *ligamentoſus, a, um*: ce qui appartient ou ce qui a rapport au ligament. *Voyez* LIGAMENT.

LIGNE, *linea*, un trait ſimple, conſidéré en Mathématique comme n'ayant ni largeur ni profondeur. C'eſt dans un ſens figuré qu'on le dit de quelques traits de certaines parties. La ligne oſſeuſe de l'os pubis. La ligne oſſeuſe de l'os des îles. La ligne apre du fémur. La ligne oſſeuſe de l'apophyſe montante de l'os maxillaire.

La ligne blanche de l'abdomen eſt le concours des aponévroſes des muſcles obliques & tranſverſes. On l'appelle *ligne*, parce qu'elle eſt droite; & blanche, parce qu'elle eſt tendineuſe, & que la blancheur eſt la couleur des tendons. Elle s'étend depuis le cartilage xiphoïde, par le milieu du bas-ventre, juſqu'à l'os pubis. Elle eſt large au-deſſus du nombril, & plus étroite au-deſſous. M. Winſlow a fait voir qu'elle étoit formée par l'entrelacement des fibres aponévrotiques des muſcles obliques du bas-ventre, qui ſe croiſent dans cet endroit. Les tranſverſes y concourent auſſi.

Ligne de la main. La paulme de la main eſt marquée de pluſieurs petits ſillons, qu'on appelle *lignes*. L'obſervation de ces lignes ſert de fondement à la fauſſe & ridicule ſcience des Chiromanciens, qui eſt la Chiromancie.

On compte ordinairement quatorze lignes à la paulme de la main, dont trois ſont regardées par les Chiromanciens comme les principales. La premiere, qui eſt au-deſſous du pouce, ſe nomme chez eux la *ligne de vie* ou *du cœur*; la ſeconde, qui traverſe la paulme de la main, & qui va juſ-

qu'au dessous du petit doigt, se nomme la *ligne hépatique*, ou *du foye*. La troisieme, qui lui est parallele, allant dans le même sens, & qui prend depuis le doigt indice jusqu'à l'autre bout de la main, s'appelle la ligne *mensale*, la ligne *thorale* ou de *Venus*. Noms bizarres qu'on a inventés par rapport aux choses qu'on s'est faussement imaginé pouvoir prédire par ces lignes.

On remarque aussi dans la paulme de la main, à la racine des doigts, de petites bossettes ou éminences qui font la charnure de la main. Ces petites éminences s'appellent *mont*. Les Chiromanciens rapportent aux planettes tous ces petits monts. Ils appellent *mont de mars* celui qui est sous le pouce; *mont de Jupiter* celui qui est sous le doigt indice, *mont de Saturne* celui qui est sous le doigt moyen; *mont du Soleil* celui qui est sous le doigt annulaire; *Mont de Venus* celui qui est sous le petit doigt; *mont de Mercure* celui qui est dans la distance comprise entre le pouce & l'indice, laquelle s'appelle *thenar* ou *souris*; & *mont de la Lune* celui qui lui est opposé, lequel s'appelle *hypothenar*. Je pense que tout homme sensé n'aura pour la Chiromancie, & la fausseté de ses présages qu'un souverain mépris.

LIGULE, *ligula*. On a donné ce nom à la clavicule & à la glotte.

LIMAÇON, *cochlea*, portion du labyrinthe de l'oreille. C'est une espece de cornet spiral à double conduit, creusé dans la partie antérieure du rocher de l'os temporal, à-peu-près comme la cavité d'une coquille de limaçon. Il est séparé en deux rampes par une lame ou cloison, moitié osseuse, moitié membraneuse, de façon que ces deux rampes ne communiquent ensemble que par la pointe. L'une de ces rampes s'ouvre dans le vestibule, & l'autre est bouchée par la membrane qui ferme la fenêtre ronde.

LINGUAL, LE, adj. *lingualis*, *e*: ce qui appartient à la langue, ce qui a rapport à la langue.

L'artere linguale est une branche de la carotide externe, & se distribue à la langue.

Les glandes linguales sont de petits grains glanduleux répandus sur la langue.

Le muscle lingual naît, selon Douglas, large & charnu du côté de la racine de la langue, & va aboutir à son extré-

mité, en passant entre le cérato & le génio-glosse. Il est difficile de déterminer s'il finit dans cet endroit, ou s'il revient s'attacher à l'autre côté de la racine de la langue. Il sert à contracter la langue, à l'abbaisser, ou la retirer.

Le nerf lingual, ou la paire linguale, est la neuvieme paire qui sort de la base du crâne. *Voyez* NERF.

LINGULE, *lingula. Voyez* LIGULA.

LIPPE, *lippa*, chassie.

LIQUAMUMIE, *liquamumia*, graisse humaine.

LIQUEUR, *liquor.* Le corps de l'homme a beaucoup de liqueurs ou d'humeurs. *Voyez* HUMEUR.

LITHOÏDES, λιθοειδής, épithete de l'os temporal.

LITTRE, nom d'un Auteur qui entre dans la dénomination de quelque partie.

La glande de littre est située fort près des prostates, entre les deux membranes de l'urethre.

LIVIDE, muscle livide, *lividus musculus*, c'est le nom du muscle pectinæus.

LOBE, *lobus*, portion de quelques parties du corps, comme du cerveau, du poumon, du foye, &c.

Les lobes du cerveau sont les portions dans lesquelles on distingue chaque hémisphere du cerveau. On les divise en antérieur, moyen, & postérieur. *Voyez* CERVEAU.

Les lobes du foye & du poumon sont décrits aux mots Foye & poumon.

Le lobe du nez est sa partie inférieure qui paroît molette au toucher. On y considere sa partie antérieure & arrondie qui porte le nom de *lobe* ou de *bout du nez*, & ses parties latérales qui portent celui d'*aîles du nez*.

Le lobe de l'oreille externe est sa partie inférieure que les personnes du sexe & les negres font percer pour porter les pendans d'oreille. On lui donne aussi le nom de *fibra.*

LOBULE, *lobellus*, *lobulus*, petit lobe. On appelle les cellules de la graisse lobules adipeux, *lobuli adiposi*; & les extrémités des branches qui sont terminées par des petits nœuds, lobules du poumon, *lobuli pulmonum.* M. Winslow donne le nom de *lobule* au petit lobe de l'oreille.

LOCHIES, *lochia*, λόχια, ou λόχεια, vuidanges; c'est l'évacuation qui survient à une femme qui a accouché. Cet écoulement consiste généralement, durant les deux premiers

jours, en une espece de sérosité sanguinolente, qui blanchit peu-à-peu, & dont la quantité diminue. Il est plus abondant dans certaines femmes que dans d'autres, & l'on ne sçauroit limiter le tems de sa durée, qui va dans quelques-unes jusqu'à quinze ou vingt jours, & dans d'autres jusqu'à quarante.

LOGAS, le blanc de l'œil.

LOMBAIRE, adj. *lumbaris, e*: ce qui appartient ou ce qui est relatif aux lombes.

Les arteres lombaires sont des arteres qui partent de l'aorte inférieure, & se portent dans les régions lombaires.

Les glandes lombaires, situées à la circonférence des régions lombaires, sont des corps glanduleux destinés à la préparation de la lymphe, qui leur revient des parties voisines pour la dégorger ensuite, au moyen des conduits excréteurs qui en résultent dans les grosses veines voisines.

Le muscle lombaire externe est le même que le quarré des lombes. *Voyez* QUARRÉ.

Le muscle lombaire interne est le même que le psoas. *Voyez* PSOAS.

Les nerfs lombaires sont au nombre de cinq paires, qui sortent du canal au moyen des trous de conjugaisons formés par les échancrures des vertebres lombaires. *Voyez-en un détail au mot* Nerf.

Les veines lombaires supérieures & inférieures sortent de la veine-cave, pour l'ordinaire deux-à-deux, à-peu-près comme les arteres du même nom sortent de l'aorte; mais leur naissance varie en différentes manieres. Ces veines se distribuent particulierement aux muscles du bas-ventre, aux muscles carrés des lombes, au psoas, &c. elles jettent aussi des branches au canal de l'épine.

Les vertebres lombaires sont au nombre de cinq. *Voyez-en la description au mot* Vertebre.

LOMBES, *lumbi*, ou régions lombaires; ce sont les parties latérales de la région ombilicale de l'abdomen. *Voyez* ABDOMEN. Ce terme, selon Isidore, vient de *libido*.

LOMBRICAL, LE, adj. *lumbricalis, le, vermicularis, re*: ce qui ressemble à un ver, en latin *lumbricus*, d'où vient ce mot.

Les muscles lombricaux des doigts sont quatre petits muscles greles, placés dans le creux de la main, selon la même

direction que les tendons du ſublime & du profond.

Ils ſont attachés par leurs corps charnus aux tendons du profond du côté qui regarde le pouce, proche le gros ligament annulaire du carpe. Ils vont s'attacher chacun par un tendon fort court à la partie ſupérieure interne de la premiere phalange des quatre derniers doigts; & par un plus long vont ſe terminer le long de la partie interne & antérieure de cette premiere phalange, en ſe confondant avec les tendons de l'extenſeur commun des doigts.

Les muſcles lombricaux du pied ſont au nombre de quatre. Ils ſe détachent du tendon du long fléchiſſeur, & ſe terminent par autant de petits tendons aux premieres phalanges des quatre derniers doigts, à-peu-près comme dans la main.

LONG, UE, adj. *longus, a, um*: ſe dit d'un corps conſidéré dans l'extenſion qu'il a d'un bout à l'autre, & par oppoſition à large. On en fait uſage dans ce ſens, & par comparaiſon avec d'autres parties.

Le ligament long poſtérieur de l'os des îles unit l'os ſacrum à l'iſchion.

Le muſcle long fléchiſſeur commun des orteils & des doigts. *Voyez* FLECHISSEUR.

Le long extenſeur commun des doigts & des orteils. *Voyez* EXTENSEUR.

Le long peronier, le long palmaire. *Voyez* PERONIER & PALMAIRE.

Le long du col eſt un muſcle compoſé de pluſieurs vertébraux qui ſont placés latéralement le long de la partie antérieure de toutes les vertebres du col, & de quelques-unes des ſupérieures du dos.

On le peut diviſer en deux portions; une ſupérieure, compoſée de vertébraux obliques convergeans; une inférieure, compoſée de vertébraux obliques divergeans.

La portion ſupérieure eſt couverte par le long antérieur de la tête. Les vertébraux, dont il eſt compoſé, ſont attachés en bas à toutes les apophyſes tranſverſes qui ſont entre la premiere & la derniere des vertebres du col. De-là ils montent de plus en plus obliquement, & s'attachent à l'éminence antérieure de la premiere vertebre du col, & au corps des trois vertebres ſuivantes. L'attache à l'éminence s'unit ſi fort au

ligament qui monte à l'occiput, qu'on la prendroit pour le ligament même.

La portion inférieure paroît comme droite, cependant les vertébraux qui la composent sont plus ou moins divergeans, c'est-à-dire, obliques en dehors. Ils sont attachés en bas à la partie latérale antérieure du corps de la derniere vertebre du col, & des trois premieres du dos; quelquefois plus bas. De-là ils montent un peu obliquement en-dehors, & s'attachent proche les apophyses transverses de toutes les vertebres du col, excepté la derniere & la premiere.

Quoique ces deux portions paroissent se confondre, elles sont néanmoins assez distinguées par leur rencontre, qui forme une ligne oblique, depuis l'apophyse transverse de la seconde vertebre du col, jusqu'au corps de la sixieme.

Toutes les attaches de ce muscle sont plus ou moins tendineuses.

LONGANON & LONGAON, noms de l'intestin rectum.

LONGITUDINAL, LE, adj. *longitudinalis, le*: ce qui est long.

Les petits ligamens longitudinaux du coccyx attachent le coccyx à l'os sacrum.

Les sinus longitudinaux de la dure-mere. *Voyez* DURE-MERE.

LOPHADIE, *lophadia* ou *lophia*, λοφάδια ou λοφιά; c'est le nom que l'on donne à la premiere vertebre du col. *Lophia* signifie aussi quelquefois la partie supérieure de la nuque du col.

LOT. Selon Ruland, ce mot signifie urine.

LOTIUM. Il signifie aussi urine.

LOUCHE, *ou* STRABISME. *Voyez* STRABISME & le mot VUE.

LUETTE, *uvula, columella, columna, gargareon, gurgulio, uva*, φλαιυλὴ; c'est une partie qui a la figure d'un petit morceau de chair rond & long, qui pend à l'extrémité & au milieu du palais, à l'entrée du gosier. Elle ressemble en quelque sorte à un grain de raisin allongé, d'où vient son nom *uvula*, *uva*, *staphyle*, grain de raisin.

Quelquefois elle s'enflamme, s'abbat, & gêne considérablement la déglutition. Si l'inflammation est considérable, il ne faut point relever la luette avec une cuiliere & du poi-

vre, comme on fait quelquefois. Il faut avoir recours aux ſaignées plus ou moins réïtérées, aux diaphorétiques, & aux gargariſmes plus ou moins déterſifs, plus ou moins anodins, plus ou moins réſolutifs. Quelquefois l'allongement eſt ſi grand, qu'il faut en amputer une partie.

LUMIERE, *lux, lumen ;* c'eſt une matiere infiniment ſubtile qui ébranle nos yeux, qui y peint les objets de deſſus leſquels elle eſt réfléchie, & dont l'impreſſion eſt ſuivie en nous d'une autre impreſſion qui affecte l'ame, & qui nous avertit de la préſence, de l'arrangement, de la figure, de la ſituation & de la diſtance des objets. Les objets viſibles, ainſi que les yeux par leſquels ils doivent être apperçus, ſont toujours plongés dans un fluide qui s'étend ſans interruption des uns aux autres. Cette matiere intermédiaire eſt ſuſceptible d'une eſpece de mouvement qui lui eſt propre, & qui ne peut être ſenti qu'au fond de l'œil, de même qu'il ne peut être excité que par des corps flamboyans, ou comme tels. Dès qu'elle eſt agitée de cette maniere, l'organe, placé en quelqu'endroit que ce ſoit de la ſphere d'activité, ne manque pas d'en être affecté, & à cette occaſion l'ame apperçoit & juge à une certaine diſtance, & dans la direction du mouvement qui a fait impreſſion, l'objet qui en eſt la cauſe. La matiere de la lumiere eſt la même que celle du feu, puiſqu'elle éclaire & brûle comme le feu. Le même élément produit ces deux effets, & ſi l'un ſe voit ſans l'autre, c'eſt que tous deux ne dépendent pas des mêmes circonſtances, quoiqu'ils aient un ſeul & même principe.

Voyez au mot Vuë l'action de la lumiere pour la vuë.

LUNAIRE, adj. *lunaris, re :* qui a du rapport à la Lune. Il ſe dit de certaines parties figurées en cercle ou en croiſſant comme la Lune.

L'os lunaire du premier rang du carpe a quatre facettes articulaires, une convexe pour la baſe du rayon, une ſémilunaire pour la pareille de l'os ſçaphoïde, une comme triangulaire pour l'os cunéï-forme, & une concave, qui avec la face concave de l'os ſçaphoïde, forme une cavité cotyloïde pour la tête du grand os.

LUSTUM, la crême du lait.

LYGMOS, *ou* LYNX, hoquet.

LYMPHATIQUE, adj. *lymphaticus, a, um :* qui appar-

tient à la lymphe. Les glandes lymphatiques sont celles qui operent quelque changement à la lymphe.

On appelle vaisseaux *lymphatiques* certains tuyaux dont les tuniques sont fines & transparentes, qui charient une liqueur claire comme de l'eau de roche, & que l'on trouve dans toutes les parties du corps humain auprès des vaisseaux sanguins, qu'ils accompagnent dans leur trajet.

Ces vaisseaux étoient inconnus aux anciens : quelques-uns d'entre eux paroissent cependant les avoir entrevus, & ils en ont fait une sorte de mention. Il y a environ cent ans que Bartholin les découvrit, & en fit une description exacte. Depuis ce tems ils ont été vus & démontrés par tous les Anatomistes.

Les tuniques des vaisseaux lymphatiques sont au nombre de deux, si l'on en croit quelques auteurs. Apparamment qu'ils prennent pour la premiere tunique du canal, le tissu cellulaire dont il est enveloppé : au reste, quel que soit le nombre de tuniques, elles sont si délicates & si fines, qu'il n'est pas possible de voir ni de découvrir le tuyau, quand une fois il s'est vuidé de la liqueur qu'il contenoit : il se perd alors, s'efface & s'échappe absolument à la vue ; ce qui fait qu'on ne peut appercevoir les vaisseaux lymphatiques que dans les animaux qui viennent d'expirer, & dans le corps desquels la lymphe n'a pas encore tout-à-fait cessé de circuler : encore faut-il pour cela faire des ligatures qui arrêtent le cours de la liqueur & fassent gonfler les vaisseaux. Cette difficulté de les découvrir est sans doute la raison pour laquelle ils ont été si long-tems inconnus. La transparence du liquide, que les vaisseaux en question contiennent, lui a fait donner le nom de *lymphe*, & celui de vaisseaux *lymphatiques* aux tuyaux qui la contiennent.

Il y a dans ces tuyaux un grand nombre de valvules semblables à celles des veines, & qui ont les mêmes usages : elles sont en bien plus grand nombre que dans les veines, & placées à peu de distance les unes des autres ; d'où il arrive que quand les vaisseaux sont gonflés par l'amas de la lymphe, qu'une ligature arrête dans son cours, ils paroissent noueux, & comme faits par l'assemblage d'un grand nombre de grains de chapelet, mis bout-à-bout les uns des autres. Ces petites tumeurs sont formées par la lymphe qui s'arrête entre

les deux valvules. La plus grande partie des vaiſſeaux lymphatiques connus, va ſe rendre & ſe décharger dans le canal thorachique & le réſervoir de Pequet; mais avant d'y arriver, ils s'arrêtent à certaines glandes, que l'on nomme *lymphatiques*, & que l'on trouve au méſentere, dans les aînes, ſous les aiſſelles, au col, &c. On ne doute pas que la lymphe, en traverſant les glandes, n'y reçoive une préparation utile. Le canal thorachique & le réſervoir de Pequet ſont, à l'égard des lymphatiques, ce que la veine-cave fait à l'égard des veines ſanguines.

On ne ſçait encore rien de bien précis & de bien certain ſur la maniere dont les lymphatiques des viſceres & des extrémités prennent leur origine ; on ſçait ſeulement que ceux que l'on démontre, pour l'ordinaire, accompagnent les veines, & ſont eux-mêmes veineux, c'eſt-à-dire, qu'ils rapportent la lymphe des extrémités au conduit thorachique, &c. De nos jours on aſſure avoir découvert des vaiſſeaux lymphatiques artériels, ou ce qui revient au même des arteres lymphatiques. Tout le monde n'eſt pas encore convaincu de l'exiſtence de ces vaiſſeaux : on a répandu là-deſſus des doutes que le tems éclaircira. On eſt redevable à M. Ferrein de cette découverte.

LYMPHE, *lympha*. Ce mot ſignifie proprement une eau courante. On entend par lymphe une humeur aqueuſe du ſang, qui reſſemble au blanc d'œuf, & qui ſe peut coaguler. *Voyez*-en un détail au mot Sang, & pour ſes effets, au mot Nutrition.

La lymphe fibreuſe du ſang eſt celle qui dans les ſaignées du pied forme ces lambeaux & ces filamens épais & ſpongieux, enduits de ſuc gélatineux & mucilagineux.

Cette lymphe fibreuſe, & ces ſucs gélatineux, paroiſſent n'être qu'une lymphe moins ſubtile & moins triturée que celle qu'on nomme la *partie blanche*, ou *lymphatique du ſang*, & qui paroit être homogene. Une légere chaleur la fait épaiſſir, de ſorte qu'elle reſſemble à du blanc d'œuf cuit, & en prend la conſiſtance. C'eſt elle qu'on appelle proprement *lymphe*. A meſure qu'elle s'épaiſſit, il en ſort une humeur aqueuſe dans laquelle elle nageoit. Cette humeur eſt un peu ſalée & ſemblable à l'urine. On l'appelle ſéroſité.

LYTHRON, λύθρον, ſang menſtruel.

MAC

MACHER. *Voyez* MASTICATION.

MACHINAL, ALE, adj. *machinalis*, *mechanicus*; se dit des mouvemens naturels, où la volonté n'a point de part.

MACHOIRE, *maxilla*, *mandibula*, σιαγὼν en grec, se dit des deux parties de la bouche qui sont garnies de dents, & servent à mâcher les alimens.

La mâchoire se divise en supérieure & en inférieure. La premiere est composée de l'assemblage de treize os, sans y comprendre les dents. Ces os sont les os propres du nez, les maxillaires, les os *unguis*, ceux de la pomette, les lames inférieures du nez, les os du palais & le vomer. *Voyez* ces mots à leur article. Nous ne ferons ici que la description de l'os maxillaire supérieur, ou celui qui appartient en propre à la mâchoire supérieure, & qui est garni de dents.

Les deux os de la mâchoire supérieure, ou les deux maxillaires forment la plus grande partie de la mâchoire. On leur distingue deux faces, une externe, une interne; toutes les deux inégales. Extérieurement on remarque à l'os maxillaire, 1°. trois apophyses, sçavoir, la nasale, la maxillaire proprement dite, & le bord alvéolaire : 2°. deux trous, sçavoir, le maxillaire supérieur, & le trou incisif : 3°. cinq échancrures qui sont, l'orbitaire, la lacrymale, la zigomatique, la nasale & la sphéno-maxillaire : 4°. enfin dix fosses, huit alvéolaires, la fosse canine & la fosse orbitaire.

Dans la face interne de l'os maxillaire, supérieurement on découvre une gouttiere qui, avec celle de l'os *unguis*, forme le conduit nasal. Inférieurement on voit une lame osseuse, appellée la *production palatine*, laquelle d'un côté répond dans le nez où elle est fort unie, & de l'autre dans la bouche où elle est fort raboteuse. Les productions palatines de chacun de ces os joints ensemble forment dans le milieu des narines une rainure qui reçoit le bord inférieur du vomer. Enfin la derniere partie de l'os maxillaire est le sinus qui est creusé dans toute sa substance.

Les os maxillaires ſont joints enſemble, & en outre avec le coronal, le ſphénoïde, l'ethmoïde, les os *unguis*, les os de la pomette, les os propres du nez, les os palatins, les cornets inférieurs & le vomer.

Chaque os maxillaire donne attache à cinq muſcles, ſçavoir : au petit inciſif ſupérieur, par la petite foſſette attenant l'épine naſale ; au muſcle canin, par la foſſe maxillaire ; au grand inciſif, par la face externe de l'apophyſe montante ; au buccinateur, par la face externe de la tubéroſité malaire poſtérieure, & par la partie poſtérieure de l'arcade alvéolaire ; enfin au myrthiforme, par l'apophyſe montante près du bord inférieur de l'orbite, environ l'endroit qui répond à la dent canine.

Les os maxillaires ſervent à former la mâchoire ſupérieure, la voûte du palais, une portion de l'orbite, des joues & du nez, à loger des dents, &c.

La mâchoire inférieure eſt compoſée d'une ſeule piece dans l'adulte, & de deux dans le fœtus ; ſa figure approche de celle d'un U. On diviſe cet os en trois parties ; ſçavoir, en corps & en branches. Le corps eſt diſtingué en deux faces, une externe convexe, & l'autre interne concave : en deux bords, un ſupérieur, où l'on voit les foſſes alvéolaires ; & un inférieur, nommé la *baſe de la mâchoire inférieure*.

A la face externe de la mâchoire inférieure, & préciſément dans ſon milieu, on voit, 1°. une piece quarrée qui forme le menton, ſur laquelle on découvre quelques inégalités, & une ligne nommée la *ſimphyſe du menton*. 2°. De chaque côté de la piece quarrée du menton, paroît un trou appellé *mentonnier* : allant toujours en arriere, on voit une ligne oblique & un angle arrondi.

Dans le milieu de la face interne de cet os, on découvre, 1°. des inégalités nommées les *apophyſes génioïdes* : 2°. deux autres au-deſſous, & ſituées latéralement, nommées *apophyſes miloïdes* : 3°. allant plus en arriere, la ligne oblique interne, au-deſſous de laquelle il y a une légere gouttiere : 4°. enfin l'orifice interne du conduit de la mâchoire inférieure.

Les apophyſes de la mâchoire inférieure ſont deux de chaque côté, ſçavoir, une antérieure, nommée *coronoïde* ;

& une postérieure, appellée *condiloïde*, entre lesquelles il y a une échancrure nommée le *croissant de la mâchoire inférieure*.

La mâchoire inférieure est articulée avec les deux os temporaux.

Le 22 décembre 1763, en disséquant à l'Hôtel des Invalides à Paris, je trouvai une mâchoire inférieure qui n'avoit pas la moindre trace d'alvéole. Les dents étoient tombées, & les alvéoles étoient effacées.

Eustachus, Columbus, Volcherus & Palfin rapportent avoir vu des crânes où la mâchoire inférieure étoit soudée d'un côté avec l'os des tempes, & par conséquent immobile.

La mâchoire peut se luxer d'un seul côté, ou de tous les deux à la fois. Si la luxation est recente, la réduction n'est pas difficile ; il suffit de mettre les pouces dans la bouche du malade sur les dents molaires, tandis qu'avec les autres doigts on embrasse la base de la mâchoire, que l'on abaisse ainsi en repoussant doucement en arriere. Il y en a qui se contentent de donner un coup de poingt sur le devant de la mâchoire : cela réussit quelquefois ; mais malgré cela, il ne faut pas qu'un Chirurgien agisse ainsi, 1°. parce qu'on ne réussit pas toujours par-là à réduire la mâchoire ; 2°. parce qu'on peut donner lieu à de nouveaux accidens.

La mâchoire se luxe aisément, & sa luxation est une des plus fâcheuses qui puissent arriver ; aucune des autres n'empêche de boire ni manger, au lieu que celle-ci met le blessé dans l'impuissance de faire ces deux actions si nécessaires : ce qui fait voir la nécessité qu'il y a de réduire au plutôt ; chose qui n'est pas fort aisée, quand la réduction a été différée. Hyppocrate dit que si l'on ne remet promptement la mâchoire luxée, il arrive une grosse fievre, assoupissement, inflammation, convulsions, vomissemens de matieres bilieuses, & la mort même le dixieme jour. Il n'est pas impossible que cela arrive dans les violentes luxations, par le grand tiraillement & la forte extension non-seulement du nerf qui remplit le canal de la mâchoire, mais encore du muscle crotaphite & de l'aponévrose qui le couvre.

Quand la mâchoire est luxée, la salive coule en grande abondance.

abondance. Il y a une sorte de ptialisme : ce qui vient, 1°. de la pression des glandes ; 2°. de ce que la déglutition ne pouvant se faire, la salive n'est point avalée, & s'amasse dans la bouche. On ne peut parler en pareil cas, & l'on en sent bien la raison.

Le 9 mai 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon le nommé Philibert Chevret, âgé de neuf ans, de Reigni en Mâconois, pour un petit ulcère comme un liard à l'angle gauche de la mâchoire inférieure. Il étoit rempli de chairs fongueuses qui poussoient avec force. On prit le parti de les couper jusqu'aux racines, & on le pansa avec l'onguent brun. Le 15 mai la gangrène sèche s'y mit ; & crainte qu'elle ne fit des ravages, on employa aussi-tôt l'esprit-de-sel pendant deux jours. Il forma un escarre, & borna la gangrene. On vint ensuite à l'onguent brun, de-là au styrax, & enfin au digestif le 25, où l'escarre étant tombé, on découvrit un fond vermeil qui donnoit des chairs grenues, & qui s'avançoient vers le niveau des tégumens. La cicatrice fut parfaite le 4 juin de la même année. On fit prendre au malade les anti-putrides dans le cours du traitement.

MAIN, *manus*, partie du corps humain qui comprend depuis l'extrémité inférieure de l'avant-bras jusqu'aux extrémités des doigts. Elle sert à toucher, à prendre quelque corps, & à plusieurs autres usages. Elle se divise en carpe, en métacarpe & doigts. *Voyez* CARPE, &c.

Le 12 octobre 1766, le nommé Jean Brossere, d'Auvergne, âgé de vingt-huit ans, en dormant d'un profond sommeil, se laissa tomber dans le feu. Le carpe & le métacarpe de la main droite furent endommagés ; la brûlure s'étendoit aussi sur tout le petit doigt. Pendant huit jours il se servit d'un onguent de Charlatan ; mais voyant qu'au lieu de guérir, son mal faisoit des progrès, il vint à l'Hôtel-Dieu de Lyon. Il fut saigné deux fois & purgé de même. L'inflammation aux bords de la plaie étoit considérable ; le fond étoit rempli de mauvaise suppuration. On employa d'abord le digestif animé, & par-dessus le plumasseau un cataplasme anodin. Le fond de l'ulcère devint putride, d'une odeur cadavéreuse, insupportable. La pourriture fit des progrès,

& détruisit l'extenseur, ainsi que le fléchisseur du petit doigt. On le coupa, & il se fit une exfoliation à l'éminence de l'os métacarpien qui s'articule avec la premiere phalange du petit doigt. Cependant la pourriture humide se détacha bien à l'aide de l'huile de térébenthine, dont on imbiboit des longuettes qu'on mettoit dans le fond, ainsi que l'ægyptiac dissous dans le vinaigre qui ne fut point oublié. Après avoir touché la partie de l'os qui tendoit à s'exfolier avec la dissolution de mercure, pour hâter l'exfoliation on jettoit un peu de poudre catagmatique. L'exfoliation se fit au mieux, & en peu de tems; le fond se remplit de chairs bien grenues & d'une bonne couleur. Elles poussoient même trop; & pour les moriginer, on employa la dissolution de mercure, la pierre infernale, l'alun calciné, la charpie seche; & le malade, après une bonne cicatrice, sortit de l'hôpital.

Le premier avril 1761, on coupa dans l'Hôtel-Dieu de Lyon la main au nommé Jean-Pierre Terra, de Crete en Dauphiné, à cinq lieues de Valence. Les os du carpe étoient cariés, anchilosés, & dans un très-mauvais état. La maladie étoit venue de ce que ramassant des feuilles, le paysan se laissa tomber d'un arbre, & s'accrocha avec la main droite à une branche, ce qui fit un effort considérable, suivi de gonflement, d'inflammation, de carie, &c. Malgré la gangrene qui quelque tems après l'opération rongea tant de chairs que les deux os par leur saillie faisoient de longues cornes, le malade se tira bien d'affaire, & quitta l'hôpital au commencement d'octobre.

Le 20 août 1761, on amputa le bras droit à la nommée Virgine Clopin, de Mion en Dauphiné, âgée de soixante ans. La cause de l'amputation étoit une anchilose considérable, ulcérée, scrophuleuse, &c. Elle mourut le 19 septembre de la même année, par une suppression de suppuration.

MAINS, les grandes mains. C'est ainsi que les anciens appelloient toute l'extrémité supérieure, comme ils appelloient *grands pieds* toute l'extrémité inférieure.

MALADIES. En Physiologie, on donne ce nom aux regles, aux menstrues des femmes.

MALAIRE, nom de l'apophyſe de l'os de la pomette, qui, conjointement avec l'apophyſe maxillaire, ſe joint à l'apophyſe orbitaire de l'os maxillaire.

L'os maxillaire a une apophyſe appellée *malaire* ou *orbitaire*.

L'os de la pomette porte le nom d'*os malaire*.

MALE, μαλη, au lieu de μασχαλη, l'aiſſelle.

MALLÉOLE, *malleolus*, diminutif de *malleus*, maillet; σφυρας. A l'extrémité inférieure du tibia, au côté interne de la baſe, on trouve une apophyſe appellée *malléole interne*, qui deſcend plus bas que le contour de la baſe.

La partie inférieure du péroné a une tubéroſité qu'on appelle *malléole externe*.

La malléole ſe nomme auſſi *cheville du pied*.

Nous placerons ici deux obſervations ſur des maladies chirurgicales, relatives à cette partie. Elles ont été faites à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Le 8 mai 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu le nommé Antoine Paret, de Brangue en Dauphiné, âgé de cinquante-cinq ans, pour être traité d'un loup de trois pouces de diametre ſur la malléole interne du pied droit. Comme la ſuppuration étoit un peu putride, & qu'on avoit encore à combattre l'air de l'hôpital, on employa le ſtyrax avec les liqueurs, ſans aucun ſuccès; & la pourriture humide s'en étant emparée, fit des progrès énormes. On mit en uſage l'ægyptiac, enſuite l'eſſence de térébenthine, à laquelle on ſubſtitua enſuite l'eau-de-vie camphrée, animée avec le ſel ammoniac; ſans qu'il fût poſſible de borner la gangrene. Elle découvrit l'extrémité du tibia, ouvrit l'articulation, tous les vaiſſeaux de cette partie furent détruits, & il y eut le 29 mai une hémorrhagie conſidérable; hémorrhagie qui ſe renouvella deux fois le 31 à ſept & à dix heures du ſoir. Le premier juin il mourut avec un ulcere d'un demi-pied de diametre; d'un côté il s'étendoit même juſqu'aux deux jumeaux.

Les remedes internes ne furent point oubliés. L'ypécacuana, les purgatifs, les fébrifuges, les cordiaux, rien ne put donner un frein à la gangrene.

Le 9 juin 1761, le nommé Jean-Pierre Clere, de Veria en Breſſe, âgé de vingt-ſept ans, vint à l'Hôtel-Dieu

pour un ulcere putride comme un écu, au-dessus de la malléole externe de la jambe gauche. Tout son corps étoit d'ailleurs jaune comme un citron. La gangrene de l'ulcere étoit humide, & montroit un progrès fâcheux. On employa d'abord l'esprit-de-sel & le styrax : il ne produisit aucun effet, & l'ulcere s'agrandissoit chaque jour par le progrès de la pourriture. Les remedes internes lui étoient d'ailleurs sagement administrés, tels que les apéritifs, les savoneux, les cordiaux & les purgatifs. Le 25, pour changer la direction de l'ulcere qui s'avançoit vers le tibia, on fit des incisions profondes sur la partie externe de la jambe. On fit ensuite fondre une poignée de sel dans le vinaigre & l'eau, dont on imbiba un grand plumasseau & beaucoup de linges pour le pansement. Tout cela ne produisit rien : la pourriture fit ses progrès & ses ravages. Au lieu de pus, on trouvoit une sérosité très-abondante, marque certaine de la dissolution du sang. Le 29 voyant qu'il étoit sur ses fins, on le pansa avec l'eau catagmatique ; & le 30 il mourut. A l'ouverture du cadavre on trouva l'abdomen rempli de sérosité jaunâtre, & le foye moins foncé en couleur qu'à l'ordinaire.

MALPIGHI, nom d'un Auteur qui entre dans la dénomination de quelque partie. Ce Médecin & Anatomiste Italien naquit à Crevalcuore près de Bologne le 10 mars 1628, & mourut d'apoplexie à Rome le 29 novembre 1694.

MAMMAIRE, adject. *mammarius, a, um* : ce qui a du rapport aux mammelles.

Les arteres mammaires sont des branches de la souclaviere. On les distingue en internes & en externs. Les internes rampent en-dedans, le long de la partie antérieure de la poitrine ; les externes se distribuent à l'extérieure. Les unes & les autres se rendent à la mammelle. *Voyez* MAMMELLE pour les veines, nerfs, &c. qui s'y distribuent.

MAMMELLE, *mamma*, en grec μαζὸς. Les mammelles sont deux éminences en forme de demi-globe, qui se montrent à la partie supérieure & antérieure de la poitrine des femmes, & dont l'usage est de filtrer le lait & de le conserver pour la nourriture de l'enfant.

Ordinairement les femmes n'ont que deux mammelles ;

mais Blasius en a remarqué trois dans une femme ; Walæus & Borrichius ont fait la même observation, & Bartholin rapporte que Cabrolius a trouvé quatre mammelles à une femme, & que Faber en a vu tout autant à une autre.

Leur grandeur est différente, selon l'âge, les pays & les Sujets où elles se trouvent. Il n'en paroît point aux filles qui sont dans l'enfance, mais seulement un léger vestige de mammelon. Elles se forment à mesure qu'elles avancent vers l'âge de puberté ; ensorte qu'à l'âge de quatorze ans, elles ont leur figure de demi-globe. Elles sont alors dures & fermes ; elles grossissent de plus en plus jusqu'à l'âge de quarante ans, après quoi elles se flétrissent peu à peu ; de sorte qu'à l'âge de cinquante ans elles sont molles, flasques, pendantes ; & de quelque artifice dont les femmes puissent se servir pour les soutenir, la nature les trahit : de maniere que s'avançant vers la vieillesse, il ne reste plus que des peaux.

A la partie de la mammelle la plus élevée, on observe le mammelon : c'est une petite éminence placée en son milieu, qui est rouge & petite aux jeunes filles, livide & plus grosse aux nourrices & aux femmes qui ont passé l'âge d'avoir des enfans.

Ce mammelon est d'un sentiment très-délicat, à cause de la quantité de nerfs qui s'y terminent : ce qui fait que l'enfant cause à sa mere, en suçant cette partie, un doux chatouillement qui augmente sa tendresse envers l'enfant qu'elle allaite. Les trous dont le mammelon est percé, sont les extrémités des tuyaux laiteux qui partent des glandes des mammelles ; aux nourrices, on en voit quelquefois jusqu'à sept, huit ou dix. Hollier dit avoir vu un double mammelon en une seule mammelle, & assure qu'il découloit du lait de tous les deux.

Il y a un cercle qui entoure le mammelon, qu'on nomme en latin *areola*. La peau en cet endroit est fort délicate, pâle aux jeunes filles, brune aux nourrices, & noirâtre aux vieilles. Ce cercle est parsemé de petites glandes sébacées.

La mammelle est composée de beaucoup de graisse, d'un gros paquet de glandes, de grosseur inégale, & d'un grand nombre de toutes sortes de vaisseaux. Ces glandes sont blanchâtres dans les personnes qui sont à la fleur de leur âge, &

jaunâtres dans les vieilles. Dans les jeunes filles ces glandes ſont fermes, plus molles dans celles qui ſont femmes, & flétries dans les vieilles.

Les mammelles reçoivent des arteres & des veines des ſouclavieres. On donne le nom de *mammaires* à ces branches qui deſcendent aux deux côtés du ſternum, & ſe diſtribuent aux parties extérieures des mammelles, où elles ſont jointes par quelques branches des vaiſſeaux inter-coſtaux, thorachiques & épigaſtriques.

Les nerfs qui ſe diſtribuent aux mammelles, partent des vertebres du dos, & principalement de la cinquieme paire, tant du plexus ſitué près des clavicules, que peut-être encore d'autres origines. Leur uſage ſe peut concevoir par ce qui vient d'être dit ci-devant.

Outre ces vaiſſeaux communs à toutes les autres parties, les mammelles en ont de particuliers qu'on nomme *conduits laiteux*, & qui ſont, à proprement parler, les conduits excréteurs des glandes qui filtrent le ſuc laiteux. Ces conduits fourniſſent non-ſeulement à l'enfant le ſuc qu'il tire en ſuçant le mammelon, mais ils en ſont encore les réſervoirs, lorſque l'enfant ne ſuce point. Ces canaux ſortent par pluſieurs petits rameaux des glandes des mammelles, leſquels, en ſe réuniſſant, forment de plus gros canaux qui ſe dilatent tellement en certains endroits, qu'ils forment comme des cellules; & en d'autres, ils ſont plus étroits. Dans le mammelon, où ils ſe terminent & où leurs orifices ſe trouvent ouverts, ils ſont fort étroits, & ils ont des valvules qui empêchent l'écoulement continuel du lait, qui déroberoit à l'enfant une partie de ſa nourriture pendant tout le tems qu'il ne ſeroit pas attaché à la mammelle.

Les petits tuyaux laiteux qui traverſent la papille, ne ſont pas droits; on obſerve au contraire qu'ils ſont ployés en maniere de zig-zag: ce qui fait que, quand la papille n'eſt point gonflée & durcie, le lait ne peut s'échapper, les différens plis ſervant de valvules, à moins cependant qu'on ne preſſe fortement vers la racine du mammelon en le tirant, parce qu'alors les vaiſſeaux ſe redreſſent : ce qui arrive auſſi lorſqu'en conſéquence du chatouillement que la langue de l'enfant y excite, le tiſſu ſpongieux de la papille s'enfle; & alors les plis ou zigs-zags diſparoiſſent, les tuyaux de-

viennent droits, & le lait en sort sans difficulté.

M. Nuck a observé qu'avant que ces tuyaux laiteux arrivent au mammelon, ils s'anastomosent en plusieurs endroits : au moyen de quoi, le lait arrêté dans quelques tuyaux qui sont obstrués, peut passer par des voies détournées.

Ces petits tuyaux laiteux qui se terminent tous au mammelon, en forment la plus grande partie. Il y a néanmoins une substance spongieuse, interposée entre ces conduits pour empêcher ainsi qu'ils ne se pressent trop les uns les autres; & les enveloppes extérieures du mammelon sont pourvues de quantité de fibres qui servent à la constriction des conduits laiteux, & à modifier la liqueur qu'ils contiennent.

Il y a aussi beaucoup de graisse entre les glandes des mammelles, laquelle soutient mollement le grand nombre de vaisseaux qui entrent dans leur composition.

L'usage des mammelles est de séparer les parties laiteuses de la masse du sang par le moyen des glandes, & de les réserver dans les canaux laiteux pour la nourriture de l'enfant.

Dans les filles, les conduits qui entrent dans la composition de leurs mammelles, se resserrent si fort, comme autant de sphincters, qu'ils ne permettent à aucune partie du sang d'entrer dans leurs cavités; mais lorsque la matrice grossit, & qu'elle comprime le tronc descendant de l'aorte, le sang passe en plus grande quantité, & avec une plus grande force, à-travers les arteres des mammelles, & s'ouvre un passage dans les conduits du lait, lesquels étant étroits, n'admettoient auparavant qu'une espece d'eau claire. Ensuite ils se dilatent peu à peu à mesure que le volume de la matrice augmente, & ils reçoivent une sérosité plus épaisse; & enfin après l'accouchement, ils sont remplis d'un lait épais, parce que le sang qui étoit employé auparavant pour le fœtus, & qui s'est écoulé par la matrice pendant trois ou quatre jours après l'accouchement, commençant à s'arrêter, dilate encore davantage les conduits laiteux.

Les mammelles des hommes sont fort petites; elles leur servent principalement d'ornement. On a vu aussi des hommes qui avoient du lait. Les mammelles des enfans qui

viennent au monde, donnent, quand on les presse, une sorte de lymphe blanchâtre, semblable au lait.

L'histoire des mammelles nous conduit naturellement à dire un mot sur le cancer. Tout cancer commence par l'obstruction d'une ou de plusieurs glandes, & il n'est d'abord qu'une tumeur formée par un engorgement. Cette glande devient ensuite squirreuse, puis carcinomateuse.

Les glandes conglomérées sont celles qui sont le plus sujettes au cancer ; les conglobées le sont moins : mais comme les unes & les autres peuvent devenir squirreuses, il s'ensuit qu'elles peuvent aussi devenir carcinomateuses ; & la différence ne consiste que dans le plus ou le moins. Or, comme par tout le corps on peut observer des glandes, il s'ensuit que toutes nos parties peuvent être attaquées de cancer. On peut aussi conclure que la différente structure des glandes, la nature des liqueurs qu'elles filtrent, la partie sur laquelle elles se trouvent situées, &c. doivent nécessairement établir des différences entre les tumeurs cancéreuses qu'elles forment ; & de-là il est aisé de comprendre que les unes doivent être plus malignes, plus dangereuses que les autres, & qu'enfin elles prennent différens noms, suivant les parties où elles se trouvent. Ainsi au visage on leur donne le nom de *chancre*, *loup* aux jambes, *cancer* à la mammelle, &c.

Nous ne pourrons pas entrer dans un long détail des causes du cancer, parce que les bornes que nous nous sommes prescrites, ne nous le permettroient pas. Il nous suffira de remarquer que les humeurs poussées avec trop de force, ou roulant avec trop de lenteur dans le corps glanduleux, ou entraînant avec elles quelques particules d'un virus particulier quelconque, peuvent s'embarrasser dans la glande, s'y accumuler, s'y durcir, & y produire un squirre. Le même effet peut résulter d'une cause externe, d'un coup, par exemple, ou d'une compression trop forte ou trop long-tems continuée sur le corps glanduleux, parce que cette impression extérieure comprimant, resserrant les vaisseaux, gênera la route des humeurs, & les obligera à s'accumuler.

Quoi qu'il en soit, la glande engorgée par l'accumulation des humeurs, peut se durcir & devenir squirreuse. Si

elle restoit dans cet état, il pourroit se faire qu'elle ne fût pas incommode ; & l'on a vu des femmes porter à la mammelle des glandes squirreuses pendant très-long-tems, sans incommodité. Mais la glande tuméfiée doit présenter plus d'obstacle au passage des humeurs, & cet obstacle doit donner lieu à une nouvelle accumulation. Les liqueurs stagnantes peuvent agir entre elles, s'altérer, se décomposer, & irriter les parties qui les renferment. Enfin la glande peut alors devenir douloureuse, s'enflammer, s'ulcérer, produire des fongosités chancreuses, &c. Si le cancer est à la mammelle, il peut n'attaquer qu'une partie de ce corps glanduleux, & il peut aussi d'autres fois agir sur toute la mammelle, sur les graisses d'alentour, sur les muscles pectoraux, & enfin il peut se rendre adhérant aux côtes.

Pour la cure de cette maladie, on a donné dans divers tems des prétendus spécifiques qui n'ont fait que séduire le Public. Ici l'on voit célébrer des emplâtres qui, dit-on, vont fondre la tumeur carcinomateuse, comme un rayon du soleil fond un amas de neige. Là on recommande comme un puissant spécifique, des pilules de ciguë; & l'on offre une liste d'observations exactes. Ailleurs, j'ai vu vanter l'efficacité merveilleuse d'un léger caustique qui détruit insensiblement la glande cancéreuse. Enfin par-tout on trouve de nouvelles formules accréditées par leurs auteurs.

Cependant il est bien certain que, sur la maniere de traiter le cancer, on ne peut guere donner de regles certaines, à moins que dans le traitement on n'ait égard aux différens états de la maladie ; car il est bien aisé de se persuader que le traitement d'un cancer commençant doit beaucoup différer de celui du cancer qui a fait tous ses progrès. Ainsi, comme le squirre dans son commencement n'est encore qu'une glande engorgée, qui avec le tems devient squirreuse, ensuite carcinomateuse, puis un cancer ulcéré ; il faut avoir égard à tous ces états, de même qu'à la cause de la maladie, qui peut être externe, ou dépendre de quelque vice de la masse des humeurs.

Quoi qu'il en soit, supposons une glande engorgée, & parvenue à un certain degré d'accroissement & de dureté. Elle est située, par exemple, au centre de la mammelle. On peut, par les saignées, par les bains, par quelques lé-

gers fondans pris intérieurement, &c. en tenter la résolution. Elle pourra être aidée par l'application d'une peau de cigne ou de plumes fines d'aiglon, qui entretiendra une douce chaleur dans la partie. Je ne suis pas porté pour l'application des emplâtres que la Pharmacie nous offre comme de puissans moyens pour procurer la résolution. Les huiles, les graisses ou la cire en font toujours la bâse; & ces matieres présentées à l'orifice des tuyaux excréteurs de la transpiration, pourroient peut-être gêner le cours du fluide qui transpire, le faire réagir sur la glande, l'engorger davantage, l'irriter, l'enflammer & l'ulcérer.

Le 17 juin 1761, on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Catherine Julien, veuve Jourdain, de Mâcon, âgée de cinquante ans. Depuis trente ans elle avoit reçu un coup au sein gauche. Il s'y étoit formé une glande qui augmenta peu-à-peu. Elle s'ulcéra ensuite, après avoir mis en usage l'onguent d'un Empyrique en 1761. Il lui survint ensuite une gangrene qui détacha si bien le sein, que la femme venue à l'hôpital, n'avoit plus qu'un ulcere détergé, vermeil, & tendant à la cicatrice. Dans le tems de la gangrene, elle avoit subi des douleurs affreuses, & une odeur insupportable. On conclut, après les questions qu'on lui fit, que la gangrene avoit fait ce que l'instrument auroit produit, tandis qu'on vouloit continuer cet onguent comme spécifique au cancer. La plaie étoit oblongue de trois pouces; la charpie seche, mise quelquefois seule, & souvent couverte de quelque onguent, conduisit à parfaite guérison la malade. Elle quitta l'hôpital le premier août 1761. La gangrene survenue avoit fait elle-même l'opération de la grosse glande; & en se retirant, elle avoit laissé une plaie vermeille. Lorsque les Empyriques ont de pareilles succès, ils ne manquent pas de beaucoup vanter l'efficacité de leurs remedes qu'ils publient alors comme spécifiques; tandis qu'aux yeux des gens clair-voyans, ces onguens perdent toutes ces rares qualités qu'on leur attribue *gratis*.

Qu'on me donne l'emplâtre ou l'onguent qu'on voudra, je m'en vais faire des merveilles, si l'on suppose dans les personnes qui en feront usage, une certaine constitution, un certain effort de la nature, qui rende tout facile.

Au mois de septembre 1759, une Dame charitable me

pria de donner mes ſoins à une fille d'environ dix-huit ans, nommé Becquefi, abandonnée, à cauſe de ſa pauvreté, de l'Art de guérir; odieuſe à ſes propres parens par l'infection gangréneuſe que répandoit toute ſa jambe droite. La gangrene avoit alors détruit une grande partie des muſcles ſitués ſur la jambe. Le jambier antérieur, les péroniers & les jumeaux avoient beaucoup ſouffert. Le tibia n'étoit cependant pas à découvert, le périoſte ſubſiſtoit encore; mais toute la jambe répandoit des exhalaiſons ſi putrides, qu'au premier abord je ne pus m'empêcher de vomir; quoique les mauvaiſes odeurs produiſent très-rarement cet effet dans mon eſtomac.

Tout ceci ſe paſſoit à la campagne. Je n'avois point d'onguent ſur moi. Je priai la Dame pieuſe de me donner de la cire & de l'huile d'olive. J'en fis un onguent, dont je chargeai des grands plumaſſeaux pour appliquer ſur la jambe. Je chargeai également des petites longuettes de charpie pour remplir les cavernes qu'avoit faites la gangrene. Les deux premiers jours, la malade ſouffrit aſſez, mais moins qu'auparavant. Bientôt la gangrene ſe borna, les cavernes ſe remplirent de chairs vermeilles & grenues; & avec ce ſeul onguent, ou quelques panſemens à ſec, je vins à bout de former une très-bonne cicatrice. Il eſt vrai que la malade n'eut plus le mouvement de cette partie auſſi libre; mais j'avois eu ſoin d'en prévenir les parens: & cela ne pouvoit pas manquer d'arriver, parce que la gangrene avoit rongé l'attache de pluſieurs muſcles & de pluſieurs tendons.

Pourra-t-on conclure de cette obſervation, que la cire & l'huile d'olive ſoient un remede ſpécifique pour la gangrene? Non, certainement. Ce topique n'a ſervi qu'à garantir la partie des impreſſions de l'air, à donner aux fibres charnues une certaine ſoupleſſe, à retenir les ſucs gélatineux & albumineux qui ſortoient de leurs tuyaux, & qui auroient pu devenir inutiles. La nature a produit le reſte, & ſouvent elle fait des prodiges que l'art s'approprie.

Il en eſt de même des glandes ſquirreuſes à la mammelle. J'emploie un topique. Il excite l'action & réaction des fluides entre eux, ainſi que ſur les ſolides. En un mot la gangrene arrive. La glande eſt emportée. La gangrene bornée & l'eſcarre déraché laiſſent une plaie vermeille, gre-

nue, & qui ne tardera pas à tendre vers la cicatrice. Ce topique sera-t-il pour cela un spécifique pour les glandes squirreuses ? Non, certainement. Il n'a fait que produire un mal, & le malade est heureux que de ce mauvais effet il en soit résulté un second salutaire.

Je ne prétens cependant pas bannir de la classe curative tous les topiques reçus. Ils peuvent avoir de bons effets entre les mains d'une personne éclairée par les lumieres de la théorie & de la pratique, & qui sçaura bien distinguer dans quel cas, & pour quel tempérament il faut employer un topique préférablement à tout autre.

Mais en supposant l'inutilité des remedes internes, & des topiques, si on en a employé, je pense qu'il convient de tenter l'extirpation de la glande après une préparation convenable. On doit menager dans cette opération les tégumens autant qu'on le pourra, afin de diminuer par-là le diametre de la plaie ; mais l'essentiel est de ne point laisser de petites glandes ou duretés, parce qu'elles ne manqueroient pas de grossir. Lorsque le squirre de la mammelle se trouve accompagné de plusieurs autres, situés sous l'aisselle, il paroît plus difficile d'en tenter l'extirpation, parce qu'elle demande qu'on enleve aussi les glandes sous l'aisselle, & cela n'est pas toujours facile à cause de la présence des vaisseaux.

Si le cancer est ulcéré, & qu'il ne soit pourtant pas adhérent au grand pectoral, on peut en tenter l'extirpation, en mettant le pectoral à nud, si la glande ulcérée s'étend jusqu'à ce muscle sans s'y attacher. J'ai vu dans des glandes extirpées des cavités remplies d'une espece de térébenthine gluante ; & d'autres y ont trouvé une humeur brulante comme de l'eau-forte. La plaie se traite ensuite comme une plaie simple. *Voyez* sur cette matiere un plus long détail dans les livres qui en traitent *ex professo*.

Nous finirons cet article par deux observations sur deux maladies de la mammelle. Elles ont été faites à l'Hôtel-Dieu de Lyon.

Le 15 mai 1761, on reçut à l'Hôpital de la même Ville la nommée Rose Dauphin, âgée de soixante ans, native de Lyon. Elle avoit sous la mammelle gauche de petits boutons blanchâtres. Elle fut d'abord purgée, & pansée avec une toile de styrax. La gangrene s'en empara & laissa, étant tombée,

une plaie vermeille, longue d'un demi pied, & large de quatre pouces. Elle prit avec succès l'ypecacuana, la purgation, les doses fébrifuges laxatives. Le 28 mai on se contenta d'un pansement par jour avec le seul digestif, parce qu'il n'étoit plus question de gangrene. Le 7 juin on en vint au pansement à sec, & on voyoit de jour en jour la plaie perdre de sa largeur. On continua ce pansement jusqu'à parfaite guérison, employant de tems en tems les consomptifs, selon le besoin. La malade, après avoir été purgée, sortit le 18 juillet 1761.

Le 2 avril 1761 on reçut à l'Hôtel-Dieu de Lyon la nommée Marie Guillarme, de Saint-Maurice en Savoye, âgée de trente & un ans, pour être traitée d'un dépôt de lait à la mammelle gauche. Il y avoit alors un petit trou à la partie inférieure de la mammelle, par où le pus sortoit en grande quantité; & il paroissoit sur cette masse une tumeur inflammatoire de la grosseur d'un œuf, moins dure à l'endroit du trou que dans le reste. Elle étoit alors dans la cinquieme semaine de ses couches.

On mit sur le petit trou un plumasseau de basilicum, & par dessus toute la tumeur un cataplasme anodin. Quand l'inflammation fut passée, on ne se servit que du digestif simple. Tout le pus sortit, & l'ulcere se détergea au mieux. On fit ensuite purger la malade deux fois, & le traitement fut terminé le 20 avril.

MAMMELON, *papilla*, *mamilla*: tubercule de la mammelle. *Voyez* MAMMELLE.

MAMMELONÉ, ÉE, adject. se dit de quelques parties figurées en mammelles.

Le corps mammeloné de la langue. *Voyez* LANGUE & GOUT. La peau a un corps mammeloné.

La substance mammelonée du rein. *Voyez* REIN.

MAMMELONS de la langue, de la peau. *Voyez* LANGUE & PEAU.

MAMMIFORME, *mammiformis*, *mastoïdes*. On donne ce nom aux apophyses mastoïdes des temporaux.

MAMMILLAIRES, apophyses ou bosses, ou éminences de l'os frontal, formant, pour ainsi dire, le plancher ou la partie convexe des fosses orbitaires. Elles donnent aussi attache à la dure-mere.

MANCHE, nom d'une apophyſe du marteau, oſſelet de l'ouïe.

MANDIBULE, *mandibula*, vieux terme d'Anatomie, qui ſignifie mâchoire. Il n'eſt plus d'uſage.

MANDUCATION, *manducatio*, *commanducatio* : l'action de manger ; du verbe latin *manducare*, manger.

MANGER, *manducare* : c'eſt prendre des alimens, les mâcher & les avaler. *Voyez* MASTICATION.

MARCHER, c'eſt meſurer un certain eſpace, en poſant alternativement un pied après l'autre.

MARQUE, à l'égard des os. *Voyez* IMPRESSION.

MARTEAU, oſſelet de l'ouïe, longuet, qui a une groſſe tête, un petit cou, un manche, deux apophyſes, l'une au cou, l'autre au manche. Le manche ſe colle un peu de biais à la membrane du tambour. La tête de cet os eſt articulée avec le corps de l'enclume par une eſpece de gynglime, ou articulation en forme de charniere.

MASSE, *maſſa*, ſe dit d'un compoſé de pluſieurs parties. La maſſe du ſang, la maſſe ligamenteuſe qui unit le calcaneum & l'aſtragal ; la maſſe ligamenteuſe entre l'os naviculaire & le cuboïde.

MASCHALE ; *μαχάλη* : l'aiſſelle.

MASCHALISTER, *μαχαλιςτὴρ* : nom de la ſeconde vertebre du dos.

MASCULINITÉ, *maſculinitas* : conception d'un enfant mâle.

MASSETER, de *μασσάομαι*, je mange. C'eſt un muſcle de la mâchoire inférieure, compoſé de deux plans qui ſe croiſent.

Le plus extérieur s'attache au bord inférieur de l'os de la pomette, & va ſe terminer aux inégalités de la face externe de l'angle de la mâchoire inférieure.

L'autre portion ou le plan interne s'attache le long du bord inférieur de l'arcade zygomatique, & va auſſi ſe terminer à la face externe de la mâchoire, immédiatement au-deſſous de l'apophyſe coronoïde. Ce muſcle leve la mâchoire, & l'applique à la ſupérieure.

MASSETERIQUE, *maſſetericus*, adj. On donne ce nom aux vaiſſeaux qui ſe diſtribuent au maſſeter.

MASTICATION, *maſticatio*. La maſtication eſt une

action par laquelle les alimens sont atténués, divisés, mâchés; elle est exécutée par l'une & l'autre mâchoire & par les dents. La mâchoire inférieure, articulée avec l'os des tempes, & mobile sur la mâchoire supérieure, peut en être éloignée & s'en rapprocher ensuite avec beaucoup de force, se mouvoir alternativement de droit à gauche, se porter en avant & se retirer ensuite : ces mouvemens dépendent de l'articulation des condyles dans des cavités oblongues, au-devant desquelles est une incrustation cartilagineuse. Un cartilage intermédiaire, mobile, orbiculaire, attaché par ses bords à la capsule, cave des deux côtés, & plus mince dans son milieu, étend le mouvement de cette mâchoire, & lui fournit une cavité mobile, lorsqu'elle se porte en avant.

La mâchoire inférieure exécute tous ces mouvemens par le moyen de différens muscles, dont la force est très-grande. Ceux qui sont destinés à l'élever sont les plus forts; & nous remarquerons, qu'outre les muscles qui sont propres à ces mouvemens, tous les muscles qui s'attachent à cette mâchoire y concourent. La mâchoire, ainsi mobile en s'écartant, ouvre la bouche pour recevoir les alimens; ensuite par différens mouvemens, elle les mâche, les atténue, & les divise : cette attrition dépend des dents dont sont garnies l'une & l'autre mâchoire.

Les dents sont des os très-durs, dont la configuration différente établit les usages. Les quatre dents antérieures de chaque mâchoire, plus larges qu'épaisses, convexes antérieurement, & concaves du côté opposé, tranchantes par la partie opposée à la racine, ont été nommées *incisives*; celles qui suivent de chaque côté, plus épaisses, obtuses, inégales, sont les *canines*; enfin les suivantes, plus larges, planiformes, cependant inégales, qui se touchent par beaucoup de surfaces, sont nommées *molaires*. Pour concevoir le méchanisme de la mastication, il faut avoir égard à l'action des mâchoires, de la langue & des parties voisines. Les alimens étant portés à la bouche, les mâchoires par des mouvemens différens agissent, de façon qu'ils sont coupés & divisés par les dents incisives; ils sont ensuite déchirés par les canines, enfin les molaires servent à les broyer. La langue, les levres & les joues, par une action successive, repoussent

vers les dents les alimens qui en sont chassés par l'attrition, & elles servent ainsi à la mastication.

La division des alimens est aidée par le mêlange de la salive principalement, & on doit remarquer que la disposition des principaux organes glanduleux qui la fournissent est telle que les muscles destinés à la mastication, ne peuvent être en mouvement sans les comprimer, & les obliger à fournir une grande quantité de fluide. La position des glandes parotides, maxillaires, & sublinguales, prouve la vérité de cette remarque.

La salive est une humeur aqueuse, transparente, presqu'insipide & sans odeur, cependant légerement salée, qui dans l'état naturel, n'est ni acide, ni alcaline ; elle contient peu de terre, & elle s'évapore facilement au feu.

Cette liqueur est séparée du sang artériel en très-grande abondance, & on peut estimer que sa quantité peut aller à plusieurs livres pendant le tems d'un repas ; puisque des expériences ont fait voir qu'une plaie au canal d'une des parotides pouvoit fournir cinq ou six onces de salive pendant le tems d'un repas médiocre.

Presque toute la bouche concourt à la filtration de la salive, & outre les glandes parotides, maxillaires, & sublinguales, on trouve quelque grains glanduleux & beaucoup de conduits aveugles qui exhalent une humidité sensible & abondante dans toutes les parties de la bouche. Une humeur muqueuse, filtrée par les glandes amygdales, se dépose aussi dans sa cavité. Ainsi les mouvemens nécessaires pour la mastication ne peuvent se faire sans que la bouche n'exhale de tous côtés une très-grande quantité de fluide.

La salive, quoique douce dans l'état naturel, est légérement savonneuse ; elle est plus fluide & un peu âcre quand on a faim ; elle est fort âcre, pénétrante & détersive dans les animaux qui ont jeûné long-tems. On peut donc croire qu'elle est composée d'une huile très-fine & d'un peu de sel. La salive, mêlée avec les alimens, ne sert pas seulement à faciliter la mastication ; elle les pénétre, & les réduit en une pâte molle, succulente, & friable. La masse des alimens, ainsi pénétrée & renfermée dans un lieu chaud & humide, tend à produire un léger mouvement intestin, &

& subit une préparation premiere, qui est fort utile pour accomplir la digestion. Les parties savoureuses se développent; pénétrent les vaisseaux absorbans, & portent leur action jusques sur les nerfs par le moyen de la salive, qui, quoiqu'insipide par elle-même, devient une des principales causes de la perception des saveurs.

Lorsque la salive devient âcre, elle agit sur la bouche & l'estomac & cause l'appétit, alors on crache davantage. On crache peu quand on a mangé, parce que la salive avalée se joint avec les sucs de l'estomac pour faire la digestion des alimens. La salive n'est point nuisible quand on l'avale, à moins qu'elle ne soit viciée; & il seroit dangereux d'en rejetter beaucoup sans nécessité.

Les alimens, atténués par la mastication, détrempés en même tems par la salive, déterminés de différentes façons par les mouvemens de la bouche, sont ensuite ramassés en une masse par l'action des levres & des joues, & sur-tout par celle de la langue, qui se rétrécit, s'applanit, se voûte, s'allonge, se raccourcit, & détermine ainsi les alimens vers le gosier, dans lequel ils passent par le méchanisme de la déglutition.

La mastication n'est parfaite qu'autant que la salive s'y mêle en une quantité suffisante, & qu'elle a les conditions requises. Si les alimens ne sont pas suffisamment mâchés & détrempés, la déglutition est douloureuse; ils ne se digerent point, ou ce n'est qu'avec peine; de-là les indigestions, les rapports nidoreux, les douleurs d'estomac, les vomissemens, &c. La mastication est plus lente & plus difficile dans les vieillards, & les dents étant perdues: les bords des mâchoires rapprochés & durcis y suppléent.

MASTOÏDE, de μαςὸς, mammelle, & εἶδος, *eidos*, figure. On donne ce nom aux apophyses qui ont la figure d'un mammelon, & sur-tout à une apophyse de l'os temporal, située à la partie inférieure & postérieure de l'os des tempes, près du trou de l'oreille. *Voyez* TEMPORAL.

MASTOÏDIEN, NE, adj. *mastoïdeus, a, um*: qui a du rapport à l'apophyse mastoïde.

L'échancrure mastoïdiene est la même que la rainure mastoïdienne.

Le muſcle maſtoïdien latéral eſt le même que le petit complexus. *Voyez* COMPLEXUS.

Le muſcle maſtoïdien antérieur, ou ſterno-maſtoïdien, ou ſterno-cleido-maſtoïdien a ſon attache fixe au haut du ſternum, & auſſi à la partie ſupérieure & interne de la clavicule par deux principes tendineux; & ſe portant un peu obliquement en arriere, va ſe terminer par un tendon aſſez fort aux apophyſes maſtoïdes; & ſe continue même par une aponévroſe juſqu'à l'occipital. Ce muſcle eſt fléchiſſeur de la tête.

La rainure maſtoïdiene du temporal ſe découvre préciſément au-deſſous de l'apophyſe maſtoïde, & donne fortement attache au tendon ſupérieur du muſcle digaſtrique, abaiſſeur de la mâchoire inférieure.

Le trou maſtoïdien eſt ſitué à la partie poſtérieure de l'apophyſe maſtoïde de l'os temporal. Il donne paſſage à une petite veine qui va ſe rendre dans le ſinus latéral. Ce trou manque quelquefois totalement; & il ne pénétre d'autrefois que juſqu'au diploé, ou dans les cavités maſtoïdienes.

MASTO-LAMBDOÏDIEN. Quelquefois au voiſinage du trou maſtoïdien de l'os temporal, il s'en trouve un autre préciſément ſur la ſuture lambdoïdiene. Il eſt nommé *maſto-lambdoïdien.*

MASTOS, *μαςὸς*, ſein, mammelle.

MATRICE, *matrix*, *uterus*, *ὑςέρα*, *μήτρα*; la partie de la femme où l'enfant ſe nourrit.

La matrice eſt un viſcere dont la figure approche aſſez de celle d'une phiole: le fond, ou la baſe de la phiole, ou du triangle eſt en haut, & le col, ou la pointe, eſt en bas. Sa grandeur ordinaire, dans une femme qui n'eſt point groſſe, eſt de trois bons pouces de longueur, ayant à-peu-près la même largeur vers ſon fond; & l'épaiſſeur de chaque parois de la matrice eſt de ſix lignes, ou environ, d'où l'on voit que ſa cavité n'eſt pas conſidérable.

La matrice eſt ſituée de même que preſque tous les autres viſceres du bas-ventre, dans un repli du péritoine. Or ce repli eſt ſitué lui-même dans le baſſin de l'hypogaſtre, entre la veſſie & le rectum.

Les Anatomiſtes appellent ce repli les *ligamens larges*, &

M. Garangeot pense que cette description ne donne pas une notion claire sur sa structure & sa méchanique. Voici comme il explique lui-même ce repli : pour sçavoir, dit-il, quelle est la méchanique du repli du péritoine, qui renferme la matrice & ses dépendances, il faut sçavoir que le péritoine n'a qu'une seule & unique lame sans duplicature. Or l'extrémité inférieure du sac membraneux, appellé *péritoine*, étant parvenue au bas du bassin de l'hypogastre, s'enfonce en dedans, & forme, par cet enfoncement, une vessie ou une bourse, qui monte verticalement entre la vessie urinaire & l'intestin rectum. C'est cette bourse qui est le repli du péritoine dont nous parlons ; & quoique je pense que le péritoine est uniquement composé d'une seule lame membraneuse, on voit néanmoins que la bourse, dont il est ici question, est composée de deux parois ou de deux lames, & cela par le seul enfoncement du sac commun, qui est le péritoine.

Cet enfoncement se fait à la partie la plus basse du bassin de l'hypogastre : c'est justement le lieu où le péritoine est recouvert de sa portion celluleuse ; aussi s'insinue-t-elle dans l'enfoncement : mais examinons la figure de cette bourse ou de ce repli du péritoine. Il paroît plat à l'ouverture du ventre, & d'une figure triangulaire. Sa base est située à la partie supérieure du fond du bassin de l'hypogastre, & la pointe du triangle est à la partie la plus basse & la plus déclive du fond du même bassin. Si on tire une diagonale sur ce triangle, la matrice, son col, & le vagin, sont les parties contenues sous cette diagonale ; aussi ces parties grossissent-elles considérablement le repli dans cet endroit. Il n'en est pas de même des parties latérales de la base de ce repli triangulaire ; elles sont minces & fort applaties, parce que les deux lames du repli n'y sont séparées que par la portion celluleuse, ou quelque vaisseau dont nous parlerons dans la suite.

Ces deux angles, qui sont situés aux parties latérales de l'hypogastre, & qui attachent, pour ainsi dire, la matrice aux régions iliaques, peuvent être appellés *les aîles du repli de la bourse*, ou, si l'on veut, *du ligament large de la matrice*. Ces aîles du ligament large, sçavoir, une de chaque côté, ne sont pas simples, mais elles sont encore un repli transversal qui fabrique deux aîlerons, ou deux petites aîles, une

antérieure, & une postérieure. L'aileron antérieur est le plus grand, & c'est dans sa duplicature que la trompe de Fallope est contenue, de la même maniere que la veine ombilicale est contenue dans le repli de la faulx supérieure du péritoine. L'aileron postérieur de chaque aile du ligament large est le plus petit; il est caché derriere celui que je viens de décrire, & il contient aussi, dans sa duplicature, l'ovaire, & le ligament qui l'attache à la matrice.

Selon cette description, que donne M. Garengeot, il paroît que le ligament large de la matrice n'est qu'un repli du péritoine; mais que ce repli se fait de bas en haut, c'est-à-dire, que la partie la plus inférieure du péritoine s'enfonce, & produit une bourse de figure triangalaire, qui monte verticalement. Le rebord supérieur, dit le même Auteur, de cet enfoncement triangulaire est le plus large, puisqu'il est la base du triangle,& qu'il est situé transversalement. Donc le repli, ou le ligament large de la matrice est transversal, & en même tems vertical ou perpendiculaire, supposant toujours la femme debout; car c'est la situation dans laquelle il faut examiner toutes les parties. Enfin la portion celluleuse du péritoine s'enfonce dans ce repli, & y entoure la matrice & le vagin qui y sont contenus, comme on l'a dit, sous la ligne diagonale qui sépare le triangle en deux parties égales.

La substance de la matrice est toute spongieuse, & remplie d'une infinité de cellules, à-peu-près semblables à celles de la ratte. Ces cellules sont, non-seulement entrelassées par quelques fibres charnues, disperfées dans cette substance, mais encore, suivant Malpighi, recouvertes extérieurement de fibres rassemblées en forme de petits faisceaux, & entrelassées en maniere de réseau.

Toute cette substance de la matrice est bornée par deux membranes. L'extérieure n'est autre chose que le repli du péritoine, appellé *ligament large*, dont on a parlé; & l'intérieure, quoiqu'elle paroisse lisse, est cependant mammelonnée à-peu-près comme la tunique interne des intestins. Elle est, outre cela, garnie de plusieurs petits pelotons glanduleux qui laissent échapper une humeur glaireuse. On observe encore que ces petits pelotons glanduleux grossissent, & deviennent très-sensibles après la conception, de sorte que le placenta s'augmentant, ils y contractent une étroite liaison.

Puiſque l'on a comparé la matrice à une phiole renverſée & applatie, il ſuit qu'elle a un col. Or l'un & l'autre ont une cavité : celle du col eſt longuette & étroite ; & ſon entrée, qui eſt embraſſée par le vagin, reſſemble aſſez bien au muſeau d'une tanche. Cette entrée, qu'on appelle communément l'*orifice interne de la matrice*, eſt preſque ovale, & ſituée tranſverſalement. Cette entrée a été appellée *orifice interne de la matrice* par les Anatomiſtes, qui ont donné le nom d'*orifice externe de la matrice* à cette entrée du vagin, où l'on remarque le cercle himen ; mais comme cette derniere entrée appartient uniquement au vagin, il eſt mieux de la nommer ſimplement l'*orifice du vagin*, & l'entrée de la matrice, ſimplement l'*orifice de la matrice*. En effet une phiole renverſée & applatie, à laquelle on compare la matrice, n'a point deux orifices, deux bouches, que l'on puiſſe raiſonnablement diviſer en externe & interne ; ainſi on peut ne reconnoître qu'un orifice à la matrice, qui ſera ſuffiſamment déſigné après une telle explication.

L'orifice de la matrice eſt fort étroit dans les filles, mais dans les femmes, qui ont eu des enfans, il eſt beaucoup plus dilaté. Cependant l'étroiteſſe, que l'on dit être dans l'ouverture, ou dans la cavité du col de la matrice des filles, n'eſt pas à ce point de petiteſſe qu'un ſtilet ait bien de la peine à y entrer. Il eſt vrai qu'on ne peut ſouvent y pouſſer un ſtilet, mais c'eſt parce qu'il y eſt arrêté, non-ſeulement par des trouſſeaux de fibres différemment poſés, mais encore par de petites valvules très-fortes, faites par la membrane intérieure du col de la matrice. Ces valvules, ſuivant la deſcription qu'en a faite le célébre M. Morgagni, ſont tranſverſales & obliques, & vont entre les petits faiſceaux de fibres dont on vient de parler, de ſorte que leur baſe, ou leur naiſſance, eſt en haut, tandis que l'autre bord eſt libre, & regarde en bas. C'eſt de cette ſtructure que dépend la facilité avec laquelle on peut faire gliſſer un ſtilet de haut en bas ſur ces valvules ; au lieu qu'elles s'oppoſent à ſon paſſage quand on veut le faire gliſſer en montant.

La cavité du corps, ou du fond de la matrice, eſt beaucoup plus ample que celle de ſon col, puiſqu'elle peut contenir une groſſe féve dans celle d'une jeune fille, & qu'elle eſt encore beaucoup plus grande dans les femmes. La figure

de cette cavité est triangulaire, & la base du triangle forme le fond de la cavité ; d'où l'on voit que les deux côtés du fond de la matrice sont deux angles ; & le troisieme, qui est le plus alongé, & le plus éloigné des deux précédens, que ces deux derniers angles ne le sont entre eux, se termine au col de la matrice.

Aux parties latérales du fond de la matrice, c'est-à-dire, dans les deux angles qui forment le fond de la cavité de ce viscere, on apperçoit deux ouvertures, une de chaque côté. Ces ouvertures, qui sont comme deux petits trous à contenir à peine une soie de porc, sont la fin des deux conduits qu'on appelle *les trompes de Fallope*. Ils s'éloignent beaucoup du corps de la matrice, & sont logés dans les aîlerons antérieurs du repli du péritoine qui constitue le ligament large.

Ces trompes ne gardent pas le même diametre dans toutes leur longueur : elles sont au contraire fort étroites en entrant dans les cornes de la matrice, c'est-à-dire, dans les parties latérales de son fond, qui sont les angles dont on vient de parler ; mais à mesure qu'elles s'en éloignent, elles s'élargissent, & forment à leur extrémité la plus distante de la matrice, une expansion membraneuse & musculeuse, qu'on appelle *le pavillon de la trompe ;* de sorte que la cavité, ou le conduit de la trompe, qui est fort étroit dans la matrice, va insensiblement en augmentant jusqu'au pavillon, où il pourroit contenir l'extrémité du petit doigt.

Le bord du pavillon de la trompe de Fallope ne garde point une circonférence égale & unie comme celui des trompettes ordinaires; mais il est découpé en plusieurs petites dents musculeuses, qui sont elles-mêmes toutes inégales entre elles. C'est cette inégalité découpée & frangée, que les Auteurs ont appellée le *morceau du diable*, dont quelques-unes s'avancent, pour l'ordinaire, vers une éminence vésiculeuse, contenue dans l'aîleron postérieur du ligament large, que les Anatomistes ont coutume d'appeller l'*ovaire*, ou le *testicule des femmes*. Il est cependant bon de remarquer que quand on examine ces parties en situation, on ne voit pas toujours le pavillon de la trompe tourné vers le testicule, ou l'ovaire, comme il est représenté dans les planches ; mais après que les trompes ont passé dessus les ovaires, comme l'ont observé les célebres Stenon & Sbarag, suivant

ce qu'en dit M. de Morgagni, alors elles ont coutume de s'incliner en droite ligne derriere les testicules, ou ovaires, & descendent même au-dessous, leurs orifices, ou pavillon, étant tournés, tantôt en bas, tantôt en haut. *Voyez Morg. adv.* 1, 30.

La matrice, outre les ligamens larges, en a d'autres, appellés *ligamens ronds*, situés entre les lames, ou dans la duplicature du ligament large, collés au feuillet, ou à la lame antérieure de ce ligament. Quelques-uns considerent ces ligamens comme de simples liens solides & compactes. M. Garengeot, & bien d'autres, soutiennent & prétendent démontrer par les injections que ces ligamens sont creux, & que transmettant des fluides, ils doivent porter le nom de ligamens *vasculeux*.

La matrice reçoit ses arteres des iliaques internes : ses veines se rendent dans les veines iliaques internes. Ces vaisseaux font différens contours sur eux-mêmes, en rampant sur le corps de la matrice. Cette disposition rend ces vaisseaux très-propres à s'allonger ou se raccourcir, autant qu'il est nécessaire pendant l'extension ou la contraction de la matrice. Ce viscere reçoit ses nerfs de la paire intercostale, & de ceux qui viennent de l'os sacrum. Il a aussi beaucoup de vaisseaux lymphatiques.

Les usages de la matrice sont assez expliqués au mot Génération.

MAXILLAIRE, adj. *maxillaris :* qui appartient à la mâchoire. On donne ce nom à plusieurs parties relatives à la mâchoire.

L'artere maxillaire externe est la quatrieme distribution antérieure de la carotide externe. Elle prend, dans sa route, différens noms ; auprès du menton elle est nommée *mentoniere ;* un peu plus haut, ou à la circonférence des levres, *artere coronaire ;* au-dessus & à côté du nez, *artere nasale ;* & plus supérieurement, c'est-à-dire, au voisinage du grand angle de l'œil, *artere angulaire*, & ainsi de même, selon les parties qu'elle parcourt.

L'artere maxillaire interne est la cinquieme branche antérieure de la carotide externe. Elle est considérable, & se divise d'abord en trois branches principales, dont la premiere gagne la partie postérieure de la fente sphéno-maxil-

laire, ou fente orbitaire inférieure, où elle fournit quelques petits rameaux aux parties contenues dans l'orbite: immédiatement après elle s'enfonce dans le canal orbitaire; donne, chemin faisant, les petites ramifications destinées pour les dents de la mâchoire supérieure, & sort ensuite par le trou maxil aire supérieur, ou orbitaire inférieur, pour se distribuer aux parties voisines de la face, & communiquer ainsi avec les rameaux voisins de l'artere maxillaire externe.

La seconde branche de l'artere maxillaire interne plonge dans l'orifice interne du canal de la machoire inférieure, & en la parcourant, fournit les artérioles nécessaires pour les dents de la mâchoire inférieure. Cette branche sort ensuite par le trou mentonier; & en se distribuant aux différentes parties qui en sont voisines, elle communique, de même que la précédente, avec l'artere maxillaire externe.

La troisieme branche de la maxillaire interne, nommée *artere épineuse de la dure-mere*, s'enfonce, dès sa naissance, sous la base du crâne, pour atteindre le petit trou épineux de l'os sphénoïde, à la faveur duquel elle entre dans sa cavité; imprime dans le tems de la mollesse des os, sur la surface interne du pariétal, la plupart des sillons qu'on y remarque, & se ramifie ensuite sur la dure-mere, en produisant plusieurs branches qui se portent en bas, en devant & en arriere, de maniere que toute la dure-mere en paroît exactement parsemée.

La fosse maxillaire est une fosse superficielle, ou légere cavité qui se trouve a la partie moyenne de la face antérieure de l'os maxillaire.

Les glandes maxillaires sont situées sur les parties latérales de la mâchoire, & ont aussi un conduit salivaire, appellé *conduit de Warthon*.

Le nerf maxillaire inférieur est la troisieme branche de la cinquieme paire. Elle sort du crâne au moyen du trou ovale de l'os sphénoïde auquel, à raison de son usage, on donne aussi le nom de *trou maxillaire inférieur sphénoïdal*. Elle se porte d'abord de haut en bas pour gagner l'orifice interne du conduit, ou canal de la mâchoire inférieure, dans lequel elle plonge; & en parcourant son étendue, elle fournit un rameau à chacune des racines des dents qu'elle rencontre dans sa route; après quoi le tronc de la maxillaire sort du canal

maxillaire par le trou mentonnier, vient se ramifier aux différentes parties qui se rencontrent sur le menton.

Ce nerf, dès sa sortie du crâne, fournit trois à quatre branches principales, dont la premiere, s'associant avec une pareille de la portion dure de la septieme paire, forme la corde de la membrane du tympan, la seconde se distribue sur l'oreille externe, la troisieme au muscle crotaphite, & la quatrieme à la langue. Il fournit encore quelques petits filets aux différentes parties qu'il rencontre dans son chemin.

Le nerf maxillaire supérieur est la branche moyenne de la cinquieme paire Cette branche sort du crâne de chaque côté par le trou maxillaire supérieur de l'os sphénoïde, lequel trou forme une espece de conduit, long d'environ une ligne, qui s'ouvre derriere l'orbite, au haut de l'espace qui est entre l'apophyse ptérigoïde & l'os maxillaire supérieur; c'est-à-dire, vis-à vis la fente orbitaire inférieure ou sphéno-maxillaire, par laquelle passe le principal rameau de cette branche. La branche maxillaire supérieure donne aussi-tôt qu'elle est passée un filet qui perce l'os de la pomette pour se distribuer à la portion voisine du muscle orbiculaire, & à la peau, & d'abord après cette même branche se divise en deux ou trois rameaux principaux. Le premier forme le nerf palatin, le second l'orbitaire inférieur, & le nazal postérieur.

Le nerf maxillaire supérieur fournit encore le ptérigoïdien qui passe par le trou ptérigoïdien de l'os sphénoïde, & va se joindre au maxillaire inférieur, ce qui établit une communication immédiate entre les deux dernieres branches principales de la cinquieme paire.

L'os maxillaire, tant supérieur qu'inférieur, a été décrit au mot Mâchoire.

Le sinus maxillaire est une grande cavité creusée sous l'orbite dans l'apophyse orbitaire de l'os maxillaire. *Voyez* MACHOIRE, os de la mâchoire supérieure.

Les trous maxillaires de l'os sphénoïde. A la face interne de l'os sphénoïde on observe deux grands trous ronds, autrement dit, *trous maxillaires supérieurs*; dont le seul usage est de laisser passer le second cordon de la cinquieme paire de nerfs qui se distribue à la mâchoire supérieure.

Après ces trous on en remarque deux autres, nommés *ovalaires*, ou *trous maxillaires inférieurs*, qui laissent passer le

troisieme cordon de la cinquieme paire, qui entrant dans le canal de la mâchoire inférieure, va fournir aux dents dont elle est armée.

La tubérosité maxillaire est l'extrémité postérieure de l'arcade que forme l'apophyse alvéolaire de l'os maxillaire.

MÉAT, *meatus*, conduit ou passage. On applique ce terme à tous les canaux du corps qui portent quelque fluide. On observe, immédiatement au-dessous du gland du clitoris, une ouverture, appellée le *méat urinaire*, c'est l'orifice de l'urethre, qui est plus court, plus large, & moins courbé dans la femme que dans l'homme. Cet orifice paroît comme une espece de bourrelet un peu ridé,& l'on y observe plusieurs petits trous, ou lacunes, qui répondent à un corps glanduleux qui embrasse l'extrémité de l'urethre, & par ces trous on peut exprimer une humeur plus ou moins mucilagineuse.

Le trou auditif s'appelle *méat auditif*. On donne aussi le nom de *méat* à l'aqueduc d'Eustache. On nomme *méat cystique* le conduit qui porte la bile de la vésicule du fiel vers le duodenum.

MECHANIQUE, *méchanice*, de μηχάνη, machine. La méchanique est la science qui apprend par quel moyen on peut augmenter l'effort d'une puissance.

Les Anatomistes disent la méchanique du nez, de la langue, des valvules, &c. pour dire la configuration, la composition de ces parties, & aussi pour leurs mouvemens & leurs usages.

MECONIUM. On donne ce nom à la matiere excrémentitielle qui se trouve dans les gros intestins du fœtus, lorsqu'il vient de naître. Ce terme latin a été conservé en françois. Il vient du grec μηκώνιον, qui signifie suc figé de pavot, & celui-ci de μήκων, pavot.

MEDIAN, NE, adj. *medianus*, *a*, *um*, qui est au milieu. Le cartilage médian du nez est placé perpendiculairement au-devant de la partie antérieure de la cloison du nez qu'il acheve de former, étant dans sa situation fortement attaché au bord antérieur de la lame perpendiculaire de l'ethmoïde, dans la crenelure du bord supérieur du vomer qui lui répond, dans celle qui résulte de l'union des productions palatines des os maxillaires, & même à leur épine nazale commune ; ensorte que son bord antérieur en sera la portion la plus mo-

bile. Ce cartilage sert de base, d'appui & de soutien à tous les cartilages du nez, & peut être par conséquent appellé *basilaire.*

Les veines médianes. Une courte branche de la veine céphalique du bras s'unit avec une courte branche de la veine basilique par-dessus le tendon du biceps, vers le milieu du pli du bras. M. Winslow appelle l'une de ces deux courtes branches *médiane céphalique*, & l'autre *médiane basilique.* L'union de ces deux branches forme un angle, dont la pointe est tournée en bas; & il en part une branche considérable qui descend sur l'avant-bras, en se réunissant à la veine céphalique d'un côté, & communique de l'autre côté avec la veine basilique par plusieurs petites ramifications ou mailles irrégulieres. Cette grosse branche se nomme *veine médiane*, de même que les deux courtes qui la produisent par leur union.

La veine médiane est une veine qu'on ouvre assez souvent dans la saignée du bras; mais comme le tendon du muscle biceps est situé sous cette veine, le Chirurgien doit bien prendre garde en l'ouvrant, à ne point piquer ce tendon, parce qu'il en arrive de fâcheux accidens.

MÉDIASTIN, *mediastinum*: espace qui se trouve dans l'intérieur & au milieu de la poitrine, en devant & en arriere; ou mieux encore, le médiastin de la poitrine est un repli de la plevre, qui sépare la cavité de la poitrine en deux parties. *Voyez* PLEVRE.

Le médiastin du cerveau, c'est la faulx de la dure-mere. *Voyez* DURE-MERE.

Le médiastin du scrotum est une cloison formée entre les deux testicules par l'union ou adossement des parties latérales voisines des deux dartos.

Les arteres médiastines partent des mammaires internes, & se distribuent au médiastin.

Les veines médiastines se distribuent au médiastin & au péricarde.

MEDULLAIRE, adject. *medullaris, e*; de *medulla*, moëlle: qui tient de la moëlle, qui appartient à la moëlle.

La substance médullaire du cerveau est décrite au mot Cerveau.

Le suc médullaire des os est décrit au mot Moëlle.

La voûte médullaire du cerveau eſt la même choſe que le centre oval.

MEDULLEUX, EUSE. *Voyez* MEDULLAIRE.

MEÏBOMIUS, nom d'un Auteur qui entre dans la dénomination de quelque partie.

Les glandes de Meïbomius ſont ſituées à la face interne & ſur le bord des paupieres.

Il y a eu trois Meïbomius. Jean-Henri, Profeſſeur en Médecine à Hemſtadt, ſa patrie, en 1670. Son fils, après la mort du pere, fit imprimer un ouvrage : *de vitis Medicorum uſque ad ſæculum XV.* Ce dernier eut un fils qui naquit à Lubeck, & qui profeſſa la Médecine, la Poéſie, l'Hiſtoire à Helmſtadt. Il mourut le 26 mars 1700.

MELANCHOLIE ; de *μέλας*, *melas*, noir ; *χολὴ*, bile : *atrabilis*. On a donné ce nom à une eſpece de bile noire qu'on diſoit ſe trouver dans nous, & de là eſt venu le terme *mélancholique*, tempérament *mélancholique*, c'eſt-à-dire, ce tempérament produit par l'atrabile, la bile noire, des humeurs fixes, groſſieres, acides, ſalées, &c. *Voyez* TEMPÉRAMENT.

MELANCHOLIQUE, *melancholicus, a, um*, adject. qui a du rapport à la mélancholie. Le tempérament mélancholique eſt expliqué au mot Tempérament.

MEMBRANE, *membrana*, en grec *ὑμὴν*, *μῆνιγξ*. Les membranes ſont des toiles, dont la trame eſt formée de fibres qui ont de la ſoupleſſe & du reſſort, & qui ſont étendues ſur toutes les parties du corps, tant intérieurement qu'extérieurement.

Ces toiles ſont, ſelon les lieux où elles ſe trouvent, plus minces ou plus épaiſſes, plus lâches ou plus tendues, plus ou moins ſenſibles. Leurs dimenſions en longueur ou en largeur ſe moulent ſur les parties qu'elles environnent. Enfin la blancheur des membranes, qui eſt leur couleur naturelle, & leur tranſparence, ont auſſi du plus ou du moins, ſelon qu'elles ſont plus ou moins parſemées de vaiſſeaux ſanguins.

Les membranes les plus remarquables ſont au fœtus, le chorion & l'amnios qui l'enveloppent, & qui contiennent les eaux dans leſquelles il nage pendant tout le tems qu'il ſéjourne dans la matrice, & qui s'écoulent au tems de l'ac-

touchement. L'épiderme, la peau & la membrane graiſſeuſe environnent le corps humain de toutes parts. D'autres membranes revêtent intérieurement les principales cavités, & ſe replient même ſur les viſceres qui y ſont contenus, comme les meninges à la tête, la plevre à la poitrine, & le péritoine au bas-ventre. Preſque tous les os ſont couverts de leurs périoſtes. Le péricarde enveloppe le cœur, &c.

Un repli de la plevre forme dans le milieu de la poitrine une cloiſon membraneuſe qu'on nomme le *médiaſtin*, & qui ſépare cette cavité en deux parties. Elle ſe replie auſſi ſur le poumon, & la trachée-artere en a une particuliere qui accompagne toutes ſes diviſions.

Dans la cavité du bas-ventre, le péritoine ſe replie auſſi ſur tous les viſceres qui y ſont compris, comme ſont le foye, la rate, l'eſtomac, le méſentere, les inteſtins, les reins, la veſſie, &c.

Enfin pluſieurs membranes ou tuniques forment les conduits qui ſe diſtribuent dans toute la machine animale, ſçavoir, les arteres qui conduiſent le ſang du cœur aux extrémités, & les veines qui le rapportent des extrémités au cœur, & font ainſi circuler le ſang ſans ceſſe & ſans interruption. Les membranes forment auſſi les tuniques déliées des vaiſſeaux lymphatiques, qui contiennent la lymphe, & elles accompagnent les nerfs qui diſtribuent dans toute l'étendue du corps l'eſprit animal, pour le ſentiment & le mouvement de toutes les parties.

De ce que l'on vient de dire, il eſt aiſé de recueillir quels ſont les uſages des membranes. 1°. Elles couvrent & défendent d'autres parties, comme la dure & la pie-mere qui couvrent le cerveau. 2°. Elles forment tous les conduits qui ſe diſtribuent dans toute l'étendue de la machine pour la circulation des ſucs dont elle a beſoin pour ſa ſubſiſtance, & elles forment auſſi beaucoup d'autres parties qui ſont toutes membraneuſes, comme l'eſtomac, les inteſtins, la veſſie de l'urine, celle du fiel, & d'autres parties. 3°. Elles ſervent à attacher & lier enſemble certaines parties qui ſeroient autrement vagues & confuſes, comme le méſentere qui lie & attache le canal inteſtinal depuis l'orifice inférieur de l'eſtomac juſqu'à l'anus. 4°. A ſéparer la cavité de la poitrine en droite & en gauche, au moyen du médiaſtin.

5°. A servir d'organes aux sensations extérieures, comme la rétine à la vision ; la membrane qui tapisse les lames du nez, à l'odorat ; celle qui revêt la langue, au goût ; la membrane du timpan, à l'ouïe ; la peau, à l'attouchement. Les membranes servent encore spécialement à soutenir les divisions des vaisseaux sanguins & lymphatiques ; & à les conduire sûrement à leur destination : aussi peut-on assûrer que certainement il y a une membrane dans l'endroit où l'on voit les vaisseaux sanguins se ramifier.

Comme les membranes sont fort susceptibles d'inflammations, on donne aux inflammations qui leur arrivent, différens noms, suivant les différens lieux où elles se trouvent. L'inflammation qui arrive à la tunique de l'œil la plus extérieure, dite *conjonctive*, est appellée *ophthalmie*. Celle qui arrive aux membranes qui enveloppent le cerveau, est appellée *phrénésie ;* celle qui arrive à la plevre, *pleurésie ;* aux membranes qui couvrent les glandes & les muscles du gosier, *esquinancie*.

MEMBRANEUX, EUSE, *membranosus, a, um* : qui participe de la membrane.

Le muscle membraneux, c'est le nom du *fascia lata*.

MEMBRE, *membrum, artus :* partie extérieure du corps de l'animal, distinguée de toutes les autres par quelque fonction particuliere. Le bras est un membre.

Le membre viril, c'est la verge.

MEMOIRE, *memoria*, c'est la faculté que nous avons de rappeller dans notre esprit les choses que nous avons apprises, vues, entendues, touchées.

M. le Camus prétend qu'elle dépend des organes corporels, ainsi que les autres opérations de l'ame. Rondelet (*Opera medica, append. cap.* 21, *page* 314.) rapporte un exemple qui établit la méchanique de cette opération. Un jeune homme reçut un coup violent à la tête : guéri de sa blessure, il ne se ressouvint d'aucunes choses qu'il avoit apprises ; de sorte qu'il fut obligé une seconde fois d'apprendre les élémens des Sciences. On dit la même chose d'un certain *Messala Corvinus* (Pline, *lib.* 7, *cap.* 24.), habile Orateur, qui oublia jusqu'à son nom par un coup qu'il reçut. Christophe de Vega raconte qu'un Franciscain perdit tellement la mémoire par une fievre aiguë, que, quoiqu'il

fût avant habile Théologien, il ne connoissoit plus ensuite les lettres, & avoit oublié même le nom des choses qui lui avoient été les plus familieres. (*Voyez* la traduction de toute la Médecine pratique de M. Jean Allen, tome 2, ch. 3.)

J'ai vu en 1762 un homme qui, ayant reçu un coup à la tête, perdit si bien la mémoire, que, quoique bien portant d'ailleurs, il ne reconnoissoit plus l'usage de ses habits. En s'habillant, il mettoit souvent ses culottes à la tête, ses souillers aux mains, son chapeau aux pieds, jusqu'à ce que quelqu'un venoit lui faire sa toilette. Il étoit Boucher, & il fut reçu à l'Hôtel-Dieu de Lyon pour y être traité. Après quelques remedes tant externes qu'internes, il recouvra un peu sa mémoire; mais il n'en redevint pas propre pour conduire les affaires de sa maison, à cause des égaremens auxquels sa maladie le rendoit sujet.

Lucrece parle d'une maladie contagieuse, où plusieurs personnes perdirent la mémoire jusqu'à se méconnoître,

Lamotte fait mention de quelqu'un qui avoit perdu l'usage de former des sons & de parler. Dans certaines affections du cerveau, il n'est pas rare de voir les malades ignorer la faim & la soif. Bonnet en cite une foule d'exemples. Enfin on dit qu'un homme qui perdroit toute mémoire, seroit un atome pensant, si on peut penser sans elle. Inconnu à lui-même, il ignoreroit ce qui lui arriveroit, & ne s'en rapporteroit rien. Descartes cependant dit que l'essence de l'homme est de penser; mais Lock tâche de détruire cette définition, en prouvant par une foule d'argumens tirés du sommeil, de l'enfance, de l'apoplexie, que l'homme peut exister sans avoir le sentiment de son être, & qu'il n'est pas évident qu'en tous ces états l'ame pense. Ce Métaphysicien nioit donc que l'ame pût penser sans le sçavoir, sans souvenir.

Montagne parle d'un Poëte d'Italie qui perdit tellement toute mémoire, qu'on faisoit imprimer des poëmes de sa façon, auxquels il n'avoit pas mis la derniere main, sans qu'il s'apperçut jamais qu'il en fût l'auteur.

Mille causes rendent hébété & engourdi: un stéatome entre le cerveau & le cervelet, suivant l'observation de Duverney; un squirre au corps calleux, selon Wepfer; une vessie pleine d'eau dans le cerveau, au rapport de Fan-

ton ; l'aplatissement du crâne, des pierres dans la faulx du cerveau ; un coup, une commotion, &c.

Il y a deux genres de sots ou d'imbécilles : les uns retiennent bien des idées singulieres, mais ils ne peuvent les lier ; & le nombre de ceux-ci est le plus grand : & tels sont ceux qui sont en délire dans les maladies aiguës. Les autres posent de faux principes, mais ils en tirent de bonnes conclusions : tels sont les maniaques, ou melancholiques outrés. Ce défaut de jugement dépend si fort d'une disposition physique dans le cerveau à la premiere origine des nerfs, qu'il n'y a qu'à la rétablir pour avoir l'esprit sain. Et tous les jours la perte de la mémoire n'est elle pas dépendante du sommeil, du vin, de la chaleur même excessive, de l'apoplexie qui endommage presque toujours cette faculté, laquelle se rétablit avec le tems par des remedes méchaniques, tels que la saignée, de fortes purgations, la diarrhée, &c. Enfin l'hydrocéphale, la mollesse aqueuse du cerveau, la tumeur du corps calleux, la dureté, la sécheresse & la jaunisse du cerveau, toutes dégénérations de cette partie, une chûte, un ulcere trop tôt fermé, la fievre ardente ; ces causes & tant d'autres font perdre la mémoire, suivant l'observation de tous nos Auteurs.

Entrons dans un petit détail des sentimens de divers Auteurs sur le méchanisme de la mémoire.

Les uns s'imaginent que chaque chose que nous connoissons ; laisse un portrait gravé dans notre cerveau, & que dans les choses que nous apprenons de suite, tous ces petits portraits s'arrangent comme une pile d'estampes chez les Imagers ; de sorte que quand on leve le premier, on trouve le second dessous, & le troisieme sous celui-ci, ainsi de suite jusqu'au dernier. Cette supposition de tableaux est absolument ridicule ; car il y auroit en vérité une singuliere confusion dans le cerveau, si un homme recevoit tous les jours des portraits de tout ce qui se trouve autour de lui. Que seroit-ce au bout d'un an ? que seroit-ce au bout de dix années ?

D'autres, peu satisfaits de l'explication précédente, & avec raison, ont cherché à expliquer d'une autre maniere la faculté que nous avons à nous ressouvenir des choses. Ils ont prétendu que les objets s'ouvroient facilement des pas-

sages

ſages différens dans la ſubſtance du cerveau par le moyen des eſprits animaux, & que toutes les fois que ces eſprits repaſſoient dans ces canaux & ſe rouvroient ces petits paſſages, l'eſprit appercevoit la choſe par le moyen de laquelle ils avoient été ouverts la premiere fois. *Suppoſition* auſſi fauſſe que la précédente; car ſi cela étoit, notre cerveau ne ſeroit plus qu'un crible. D'ailleurs, ſi ces routes ſont dreſſées par les objets en différens endroits de la ſubſtance du cerveau, comment les eſprits feront-ils pour enfiler une route plutôt qu'une autre? Ces canaux ne perceront-ils jamais l'un dans l'autre? Quel eſt le Maréchal-des-logis qui, attentif à toutes les impreſſions des objets, guidera les eſprits & leur diſtribuera les quartiers où ils doivent ſe creuſer une route particuliere? De plus, l'impreſſion des objets ſera-t-elle aſſez forte pour forcer les eſprits à s'ouvrir d'autres paſſages que ceux que la nature a tracés elle-même?

Duncan, qui nous a laiſſé un traité ſur les fonctions de l'ame, n'a fait que commenter le ſentiment de Willis. La même ondulation d'eſprits, dit-il, qui a cauſé la ſenſation dans les corps cannelés, cauſe l'imagination dans le corps calleux, parce qu'elle y devient plus remarquable, & notre ame a une perception plus claire & plus parfaite. La mémoire n'étant qu'une imagination réitérée, il ſemble qu'il faudroit lui donner le même ſiege, ſçavoir, le corps calleux. Cependant deux raiſons principales engagent à croire que c'eſt dans la ſubſtance cendrée que l'ame ſe reſſouvient des choſes: l'une eſt priſe de ſa fermeté, & l'autre de ſa ſituation. *Sa fermeté* le perſuade, parce que les conduits qui ſervent à la mémoire, ne ſçauroient ſe conſerver & demeurer ouverts dans une ſubſtance mollaſſe qui s'affaiſſeroit d'abord, comme nous voyons que les caracteres qu'on imprime ſur une boue fort détrempée, ne ſont point de durée; au lieu qu'elle les conſerve plus long-tems, quand elle a acquis plus de fermeté & de conſiſtance. *Sa ſituation* confirme encore dans ce ſentiment, parce qu'étant la plus haute partie du cerveau, les ondulations n'y parviennent pas, à moins qu'elles ne ſoient extraordinairement fortes. C'eſt pourquoi nous ne nous ſouvenons que des choſes qui ont frappé vivement nos ſens.

Il ſuffiroit de rapporter cette opinion pour la réfuter;

car 1°. nous avons dit, lorſque nous avons parlé du raiſonnement, que c'étoit une pure fiction, dans laquelle, pour ainſi dire, les opérations de notre ame perſonnifiées jouoient leurs rôles ſur des théâtres particuliers. 2°. Les ondulations des eſprits animaux ſont encore un de ces jeux d'eſprits qui manquent de fondement. Elles ne pourroient ſe faire, ni dans les corps cannelés, ni dans le corps calleux, ni dans la ſubſtance corticale ; les fibres élémentaires de ces corps ſont trop rapprochées pour le permettre ; il faudroit au moins indiquer les réſervoirs où elles pourroient ſe faire. 3°. Qui pourroit comprendre que des ondulations, priſes ſtrictement ſelon leur propre ſignification, ſe faſſent dans un canal, ſoient tranſmiſes dans un autre, pour être enſuite communiquées à un troiſieme ? Ce raiſonnement paroît ridicule, & c'eſt cependant ce que l'Auteur cherche à perſuader, ſi l'on ſuit le ſyſtême depuis ſon commencement juſqu'à ſa fin. 4°. On pourroit faire contre ce ſentiment les mêmes objections que celles qu'on a faites contre le ſyſtême précédent, & quelques autres opinions que nous avons déja examinées.

Quatrieme hypotheſe, la plus vraiſemblable, & adoptée de preſque tous les Phyſiologiſtes modernes, ce ſont les plis & les replis des petites membranes du cerveau. Pour rendre ce ſentiment plus plauſible, & donner la raiſon de la différence notable de la mémoire qui ſe rencontre dans chaque âge, ils apportent la comparaiſon d'un parchemin. Si, diſent-ils, le parchemin eſt mouillé, il ſe plie facilement ; mais ſi l'on vient à l'étendre, il ne garde aucune trace des plis précédens. Tels ſommes-nous dans l'enfance. Nous apprenons facilement, & nous oublions de même. Au contraire, ſi le parchemin a acquis un certain degré de ſécheresse, on le plie plus difficilement ; mais il conſerve l'empreinte des plis. De même dans l'âge viril l'on apprend difficilement, & l'on retient bien quand on a appris. Enfin ſi le parchemin eſt devenu dur & extrêmement ſec, à peine pourra-t-on le pliſſer ; & ſi l'on en vient à bout, on ne pourra plus effacer les plis qu'il aura contractés. Telle eſt la vieilleſſe. A peine dans cet âge peut-on apprendre ; cependant, ſi à force d'exercice l'on retient quelque choſe, on ne l'oubliera jamais.

Tout ceci paroît d'autant plus captieux, que cela est pris dans la nature des différens âges des hommes : car dans la jeunesse, les humeurs sont aqueuses, & les fibres molles; dans l'âge viril, les humeurs sont plus salines & plus sulfureuses, & les fibres ont une certaine consistance; dans la vieillesse, l'expérience fait voir que les fibres deviennent tellement roides, qu'elles perdent leur élasticité. Mais pesons les choses attentivement : si chaque objet imprime son pli dans le cerveau, quelle confusion ! Pour moi, je la trouve la même que celle de ces petits portraits assemblés dans le cerveau. Cependant toutes nos idées se réveillent les unes après les autres avec justesse & distinction. D'ailleurs, quelle est la cause qui empêcheroit un pli d'en effacer un autre ? Je n'en vois aucune; & il me semble qu'il en peut être de même d'une membrane élastique pliée en un certain sens, que de la lame d'un fleuret faussée, qui, si elle vient à être pliée du sens opposé, reprendra sa premiere droiture. Poussons les conséquences encore plus loin. Un homme qui pendant vingt ans a vu, entendu, touché, &c. se ressouvient de ce qu'il a vu, entendu, ou touché : ce a posé, je demande combien il faudroit de membranes dans le cerveau pour recevoir tous les plis, ou du moins quelle immense membrane seroit capable de les recevoir ? Si vous me répondez qu'il y a un grand nombre de membranes dans le cerveau, je vous l'accorderai; mais quand bien même tout le cerveau seroit membraneux, ce qui n'est point, il ne pourroit pas y suffire. Si vous me répondez que cette immense membrane se trouve dans le cerveau : comme elle est si grande, on peut la voir, on peut la montrer. J'attends votre réponse.

Sentiment de M. le Camus *sur le méchanisme de la mémoire.*

Cette route paroît d'abord épineuse & difficile à parcourir, puisque de grands hommes s'y sont égarés. Mais pour ne nous y point perdre, saisissons bien ce que c'est que la mémoire, & détaillons bien ses especes. Cet examen nous tiendra lieu du fil d'Ariane, qui nous conduira, comme d'autres Thésées, dans un labyrinthe où les corps n'ont point d'accès.

La mémoire est très-proche parente de l'imagination,

L'imagination est pour les choses présentes, & la mémoire est pour les choses passées. De cette alliance naît ce qu'on remarque tous les jours, que les personnes qui ont beaucoup de mémoire, sont spirituelles, & que celles qui ont l'imagination facile, ont aussi une heureuse mémoire. Que conclure de-là, sinon que l'imagination consistant en des vibrations non encore excitées dans le cerveau, la mémoire naît de ces mêmes ébranlemens déja produits, mais excités de nouveau par une cause quelconque? C'est ce que nous allons développer plus amplement, en examinant ses especes.

Nous reprenons ici la même distinction que celle que nous avons apportée dans toutes les opérations de l'ame; car on s'en ressouvient, soit qu'elles soient sensibles ou réfléchies, soit qu'elles soient mixtes: ce qui constituera trois especes de mémoire, dont l'une sera ressouvenir, l'autre réminiscence, & la troisieme, mémoire proprement dite.

Par ressouvenir ou mémoire sensible, nous entendons la facilité que nous avons de nous rappeller quelque chose, sans, pour ainsi dire, la participation de notre ame. Des exemples éclaireront ce fait. On demande à un Maître de violon un air dont il ne se ressouvient pas précisément: il prend alors son instrument, il s'étudie, ses doigts se placent d'eux-mêmes exactement sur les cordes & aux endroits justes qu'il faut toucher pour faire telle ou telle note; de sorte que par le rapport mutuel des différens accens excités, nous entendons l'air que nous desirions. Autre exemple. Un homme qui sçait bien écrire, ne se souvient pas au juste dans quel endroit d'une lettre il doit former un plein ou un délié; il a recours à sa plume, prend son papier, forme la lettre, & remarque la situation des pleins & des déliés qui se trouvent exactement à leurs places. Il en est de même d'une personne qui sçait la Musique vocale. Le premier ton la met au fait de tous les autres qu'elle cherchoit.

Or tout ceci ne s'opere que par la liberté avec laquelle les esprits coulent dans les petits muscles qui servent à ces actions; & cette facilité ne s'est acquise que par des actions très-fréquemment répétées. En effet, quelle résistance n'a point eu à vaincre dans ses doigts toute personne qui joue

de quelque inſtrument à corde ? Il a fallu accoutumer des doigts d'abord roides, à ſe plier, enſuite les poſer avec juſteſſe ſur les cordes, enfin les écarter ou les preſſer davantage pour marquer un dieſe ou un bémol; de-là paſſer à cette vivacité, cette netteté, ce goût avec lequel jouent les Amphyons de nos jours. Il en eſt de même d'une perſonne qui apprend la Muſique vocale. Quelle fauſſeté dans les tons! quelle dureté pour les cadences! quelle irrégularité pour les meſures! Mais par l'étude, l'exercice & l'habitude, vous la verrez égaler les Syrenes de notre ſiecle. Sans doute que pour ſurmonter les réſiſtances, que pour franchir tous les obſtacles, il a fallu que les eſprits ayent paſſé & repaſſé pluſieurs fois, que les véſicules des muſcles qui ſervent à ces différens mouvemens, ſe ſoient gonflées & repliées une infinité de fois. De-là la promptitude des eſprits à ſe déterminer à couler dans ces muſcles; de-là la liberté des canaux un peu élargis; de-là les véſicules flexibles en tous ſens; de-là l'agilité, la diverſité, le nombre, la préciſion de tous ces mouvemens.

Nous obſerverons donc ici que ce que l'on appelle *habitude* dans les membres & dans les organes des ſens, n'eſt autre choſe qu'une mémoire méchanique. Il n'y a point d'organe qui n'ait la ſienne propre. Nous allons rapporter un fait qui fera voir évidemment que chacune de ces habitudes peut ſubſiſter ou être détruite, indépendamment des autres avec leſquelles elles paroiſſent faire un tout indiviſible. Un Procureur de la Cour, nommé *Enaut*, tomba paralytique de tous ſes membres. Après avoir été guéri de cette paralyſie univerſelle, ſa langue ſeule ſe trouva ſans mouvement. Il reſta dans cet état avec cette circonſtance, que, quoiqu'il n'eût jamais perdu la mémoire ni l'habitude d'aucune autre choſe, il lui fut impoſſible d'écrire cependant d'autre nom que le ſien, & de former d'autres lettres que celles qui compoſent *Enaut*, qu'il écrivoit en longs caracteres, comme on a coutume de ſigner.

La réminiſcence, ou la mémoire réfléchie, eſt celle qui paroît ne dépendre que de notre volonté. Telle eſt la faculté par laquelle nous nous rappellons un diſcours que nous avons appris, lorſqu'il s'agit de le réciter. Par l'agitation des eſprits, par leur cours naturel, par le battement des

vaiſſeaux, par l'empire de l'ame ſur le corps, les fibres du cerveau ſont ébranlées : alors l'ame ayant fait attention à l'ordre dans lequel les fibres avoient été mues, prend garde à l'ordre dans lequel elles ſont mues dans l'inſtant ; enſorte qu'elle diſtingue le mouvement qui doit être antérieur, & celui qui doit être poſtérieur : ce qui détermine quelles idées doivent précéder & celles qui doivent ſuivre. On prononcera donc ce diſcours ſuivant l'arrangement des mots, des phraſes, des nombres, &c. qu'il convient, tel en un mot qu'il ſe trouve écrit ſur le papier.

Voici encore un exemple de mémoire réfléchie plus compliquée, & qui prouve combien l'imagination, le raiſonnement & le jugement aident à cette eſpece de mémoire. On s'informe à quelqu'un dans quelle année eſt arrivé tel événement. Il fait alors attention à tous les mouvemens qui ſe font dans ſon cerveau. Parmi une infinité de mouvemens excités à l'occaſion des cauſes nommées ci-deſſus, il n'en trouve pas un ſeul qui ait plus de rapport avec le fait ſur lequel on le queſtionne, que celui qui réveille, en ſon ame, ſuppoſons, l'idée de claſſe. Il prononcera qu'alors il étoit encore écolier, lorſque la choſe s'eſt paſſée ; de-là il conclura qu'il y a bien tant de tems que le fait qu'on lui demande eſt arrivé. Suppoſons encore que cette perſonne veuille dire précifément dans quelle année ; il faut qu'elle faſſe attention une ſeconde fois à ſes idées, pour ſçavoir dans quelle claſſe elle étoit, ce qu'elle pourra faire en combinant diverſes perceptions, choiſiſſant les unes, rejettant les autres ; après quoi elle déterminera le tems certain dans lequel l'événement s'eſt paſſé. De tout ceci, l'on peut voir aiſément que le raiſonnement ne contribue pas peu à la mémoire ; qu'à l'égard du tems, il faut de certaines époques pour fixer la mémoire ; que cette mémoire du tems eſt une eſpece de calcul.

La mémoire mixte, ou la mémoire proprement dite, eſt cette ſorte de mémoire qui eſt en partie indépendante, & en partie dépendante de la réflexion. Nous diſons que cette mémoire eſt en partie indépendante de la réflexion : en effet, le cerveau étant, pour ainſi dire, un lacis d'arteres ſanguines & lymphatiques, les eſprits doivent être perpétuellement agités par leur mouvement continuel. De-là

l'on peut conclure que l'homme pendant toute sa vie n'est pas peut-être un moment sans avoir des idées. Beaucoup de Philosophes sont de ce sentiment. C'est de-là aussi que procede cette mémoire que nous avons lorsque nous rêvons, lorsque nous regardons un objet déja vu, ou qui par sa liaison, sa correspondance, sa ressemblance avec un autre, nous en rappelle le souvenir. Il en est de même des autres sensations, c'est-à-dire, de l'odorat, du goût, du toucher, &c.

Les esprits étant continuellement agités par le battement des arteres, il n'est pas surprenant que les fibres reçoivent pendant le sommeil un mouvement qu'elles ont déja eu : ainsi dans nos songes, il nous semblera converser avec nos amis, nous rencontrer avec eux dans une promenade, nous divertir à la campagne, &c. Bien souvent ces songes pourront être extravagans, selon les divers rapports des mouvemens excités dans le cerveau. Tantôt les idées que nous avons d'un royaume, se joignant avec les idées que nous avons de nous-mêmes, il nous semblera être Rois. Tantôt les idées d'or, de châteaux, de palais magnifiques, se réveillant en nous, il nous semblera être riches, habiter de superbes demeures, &c. Toute cette méchanique explique parfaitement le premier fait.

A l'égard du second, par la présence d'un objet déja vu, il se fera un reflux des esprits, qui causera dans les organes & dans le cerveau, des mouvemens pareils à ceux qui ont déja excité quelqu'émotion dans l'ame ; ayant déja reçu cette impression, on conclura que nous avons déja vu cet objet. Si c'est un objet semblable, ou qui a quelque rapport à celui que nous avons vu, à cause des impressions presque semblables que recevra le cerveau, l'ame fera attention à leurs rapports. Ainsi elle pourra penser à l'objet qui a de la ressemblance avec le dernier ; ou bien, par exemple, entendant parler de richesses, nous avons tant de fois attaché cette idée complexe à l'idée simple de l'or & de l'argent, que nous pourrons penser à l'or ou à l'argent.

Nous avons dit aussi que cette espece de mémoire étoit en partie dépendante de la volonté, parce que nous ne pouvons conclure que nous voyons un objet pour la seconde fois, sans y faire réflexion ; comme on vient de le voir dans

le second exemple. Cette réflexion vient de la conscience que nous avons de l'existence antérieure d'un être qui est le même nous. C'est cette conscience qui est le fondement de l'expérience & de la réflexion. Sans elle, chaque instant de la vie nous paroîtroit le premier de notre existence, & toutes les facultés de l'entendement se réduiroient à une premiere perception.

Les conséquences les plus utiles qu'on peut tirer de tout ce que nous avons dit dans ce chapitre, sont : 1°. que, pour bien comprendre ce que c'est que la mémoire, il faut la diviser en ses especes; 2°. qu'en général elle est une attention aux mouvemens présens qui se passent dans le cerveau, lesquels ont été autrefois excités; 3°. qu'elle est souvent accompagnée de l'imagination, du raisonnement & du jugement, & que ces actes de l'entendement correspondent en nature a la nature de la mémoire; 4°. que pour toutes les différentes especes de mémoire, il faut qu'il y ait dans les fibres une facilité au mouvement; 5°. que notre systême est pris dans la nature, sans qu'il puisse jamais y avoir aucune confusion, & sans admettre dans le cerveau des choses qui n'y sont pas. De plus, par ce méchanisme on peut rendre compte de tous les phénomenes de la mémoire, comme on va le voir.

C'est un fait que les enfans ont beaucoup de mémoire. aes fibres -es enfans sont délicates, & le battement des drteres plus fréquent & plus fort proportionnellement que cans l'âge viril. De-là cette facilité, cette promptitude & Lette énergie des fibres à se mouvoir. Dans l'âge viril, les fibres sont beaucoup plus fortes, & le battement des arteres n'y correspond pas par sa force ou sa vîtesse. De-là la mémoire moins prompte. Dans la vieillesse, les fibres sont si roides, qu'a peine souffrent-elles quelqu'ébranlement · aussi se trouve-t-il peu de mémoire dans les vieillards.

Nous voyons tous les jours des mémoires promptes ou lentes, des mémoires heureuses ou infidelles. Deux de ces caracteres de la mémoire peuvent être réunis ensemble, c'est-à-dire, que la mémoire peut être prompte & heureuse, prompte & infidelle, lente & heureuse, lente & infidelle.

Elle sera prompte dans une disposition organique, comme

celle de la jeunesse. Elle sera lente dans une constitution approchante de celle des vieillards. Elle sera heureuse, plus les oscillations seront fortes. Elle sera infidelle, lorsque les oscillations seront foibles. La mémoire portant un double caractere, elle dépendra alors de deux causes. Si elle est prompte & heureuse, les fibres seront délicates, & leurs vibrations vives; si elle est prompte & infidelle, les fibres seront délicates, mais leurs vibrations ne seront pas assez marquées. Si elle est lente & heureuse, les fibres, quoique fermes, recevront une quantité de mouvemens proportionnée à leur rigidité. Si elle est lente & infidelle, outre que les fibres seront inflexibles, la quantité des mouvemens sera moindre qu'il ne faudroit pour vaincre une telle résistance.

Quintilien appelle la mémoire le trésor de l'éloquence. C'est l'ouïe des sourds, dit Plutarque, & la vue des aveugles. C'est la source des sciences; & si les Poëtes ont feint que Mnémosine étoit la mere des muses, c'est pour nous faire entendre qu'il n'y a rien qui contribue davantage à l'invention & à la conservation des Belles-Lettres que la mémoire. C'est elle qui est la dépositaire des richesses de l'imagination, & il y a même des personnes en qui elle tient lieu d'esprit. Avoir de la mémoire, c'est posséder l'esprit d'autrui; & pour peu que l'on ait un certain fond, l'on est toujours très-riche avec elle. La mémoire étant décorée d'aussi beaux titres, nous ne sommes plus surpris que l'on ait dit que le marchand de mémoire avoit fait fortune, tandis que le marchand d'esprit n'avoit pas étrenné : c'est pourquoi nous espérons que si l'on hésitoit de mettre en pratique les conseils que l'on donne pour corriger ou perfectionner les opérations de l'entendement, l'on sera au moins tenté d'essayer la méthode que nous allons proposer pour rectifier ou augmenter la mémoire. Ce sera une douce satisfaction pour nous de voir nos intentions remplies, au moins dans un point. Nous ne prétendons pas cependant donner ici de ces mémoires aussi heureuses que celles qui ont illustré quelques grands hommes. On peut se contenter d'un riche talent sans desirer des prodiges. On est peut être plus heureux dans l'abondance que lorsqu'on a du superflu.

On dit que Cyrus se rappelloit aisément du nom de tous ses soldats; que Mithridate parloit vingt-deux langues diffé-

rentes : un Jules Céſar pouvoit lire, écouter, écrire, & dicter pluſieurs lettres à la fois. Saint Auguſtin parle d'un de ſes amis qui pouvoit réciter Virgile à rebours. Muret dit qu'un homme de ſa connoiſſance, de l'Iſle de Corſe, répétoit trente-ſix mille noms dans l'ordre qu'il les avoit entendu prononcer une ſeule fois. On rapporte de M. Paſcal, dont le grand eſprit tenoit du prodige, que juſqu'à ce que le déclin de ſa ſanté eût affoibli ſa mémoire, il n'avoit rien oublié de tout ce qu'il avoit fait, lu, ou penſé depuis l'âge de raiſon.

Nous diviſerons avec le reſte des Philoſophes la mémoire en naturelle & en artificielle, & nous en ferons la matiere de ce chapitre. Nous ne parlerons ni de la perte de mémoire, qui arrive dans la léthargie, l'apoplexie, & quelques autres maladies du cerveau, ni de ce dérangement de mémoire que l'on remarque ſouvent dans les phrénétiques & dans les maniaques. Ces accidens appartiennent à la pathologie. Nous ne dirons rien non plus du défaut total de mémoire : car il ne peut provenir que de manque d'imagination & de raiſonnement ; on ne peut pas ſe reſſouvenir des idées qui n'ont jamais été excitées. Or dans le cas propoſé, les fibres du cerveau ne ſont pas capables de recevoir une ſuffiſante quantité de mouvement par les impreſſions qui doivent exciter les idées & produire le raiſonnement : donc il ne peut y avoir de mémoire. L'expérience nous fait voir tous les jours que les perſonnes qui ont le moins d'eſprit ſont celles qui ont le moins de mémoire. Ainſi le moyen de remédier à ce défaut total de mémoire, c'eſt de remédier au manque d'imagination & de raiſonnement. On parle ailleurs des remedes qui attaquent directement l'une & l'autre cauſe.

Il y a deux défauts à corriger dans la mémoire naturelle, la lenteur & l'infidélité.

La lenteur de la mémoire provient, ou du relâchement des fibres, ou de leur trop grande rigidité & du peu d'action du liquide qui doit les mouvoir. Delà vient que ce vice eſt ordinaire aux vieillards, aux perſonnes d'une complexion trop ſeche, & à celles qui ſont d'un tempérament pituiteux. Nous nous répéterions inutilement ſi nous détaillions ici les ſecours que nous avons indiqués déja pour éloigner de pareils défauts : c'eſt pourquoi nous renvoyons nos Lecteurs à ce que nous avons dit, ſoit en parlant des ſenſations, ſoit en parlant de l'imagination.

Nous ajouterons cependant ce que pensoient les anciens à ce sujet ; ils attribuoient les défauts de la mémoire, soit à l'humidité & au froid, soit à la sécheresse & à la chaleur. En rapprochant ce que nous avons dit, on verra que nous sommes d'accord avec eux. L'humidité produit le relâchement des fibres ; la lenteur avec laquelle se meuvent les fluides occasionne le froid ; la chaleur & la sécheresse sont cause de la rigidité des fibres.

Quant aux signes auxquels on peut reconnoître de quelle source provient le défaut de mémoire, ils ont eu soin de nous les indiquer. Les personnes dont le défaut de mémoire est produit par l'humidité ont une grande pente au sommeil, mouchent beaucoup, & ont la bouche inondée de salive. On reconnoît aux signes contraires les personnes dont la sécheresse du tempérament est le principe du défaut de leur mémoire. Elles dorment, crachent peu, & mouchent peu. Elles ont les yeux enfoncés, & sont sujettes à devenir chauves. Si c'est le froid qui domine, le visage est pâle, les yeux sont languissans, les veines sont si petites, qu'a peine peut-on les appercevoir ; il y a peu de chaleur à la tête, & beaucoup de facilité pour s'endormir. Au contraire, si c'est la chaleur qui surpasse toutes les autres qualités, le visage est rouge & brûlant, les yeux sont vifs & se fixent peu, les vaisseaux sont apparens, les cheveux forts & frisés, & le sommeil de courte durée. On jugera que deux de ces causes sont jointes ensemble, comme il arrive souvent, par la grandeur & la proportion des symptômes. Nous ne faisons qu'indiquer en passant les signes les plus sensibles. Nous nous sommes suffisamment étendus sur cette matiere, lorsque nous avons parlé des tempéramens.

Il faut donc remédier au défaut de mémoire selon la différence des causes : mais deux de ces causes étant ordinairement jointes ensemble, la sécheresse avec la chaleur, l'humidité avec le froid, & les remedes d'ailleurs qui conviennent à l'un, convenant à l'autre, il est inutile de les séparer & d'indiquer une méthode particuliere pour chacune ; ayant soin cependant de proportionner les remedes à l'énergie de la cause & à la force du mal.

C'est pourquoi nous approuvons la doctrine des anciens Médecins, qui dans le défaut de mémoire provenant, ou du

trop grand froid, ou de la trop grande abondance de sérosité, ordonnoient les purgations, les exercices, les frictions, les fomentations, les gargarismes, & les fumigations. Ils conseilloient encore d'habiter des logemens élevés & bien éclairés, d'éviter de demeurer auprès des rivieres & des étangs. Ils recommandoient les fleurs & les feuilles de romarin, l'origan, la melisse, l'hysope, le thin, la sariette, & toutes les autres plantes aromatiques, mêmes étrangeres, comme le gingembre, la canelle, le gérofle, la muscade, le macis, l'encens, la myrrhe, &c. Ils en composoient des poudres, des opiats, des bols, des huiles, &c. pour en user plus facilement dans l'occasion. On trouvera dans le Traité de Grataroie un grand nombre de ces compositions dans quelques unes desquelles on appercevra encore quelques préjugés des anciens : mais toute personne éclairée sçaura bien s'en garantir. On consultera aussi le Traité des Médicamens d'Antoine Fumanelle, Médecin de Verone, auquel cet Auteur renvoie, comme contenant plusieurs préparations propres à attaquer les vices dont nous faisons ici mention.

Ettmuler nous dit, que lorsqu'il étoit jeune, & qu'il avoit de la peine à retenir les leçons de ses maîtres, il avalloit trois ou quatre cubebes, ce qui lui donnoit une merveilleuse facilité pour apprendre & pour retenir. Il attribue la même proptiété aux grains de cardamome. Les cubebes sont de petits grains sphériques qu'on nous apporte de l'Isle de Java. Ils ressemblent assez au poivre, mais ils sont moins âcres. Ils fortifient l'estomac, en divisent les glaires, & font crachet beaucoup. Les grains de cardamome ou de paradis ont la même vertu. Ainsi ces médicamens doivent convenir dans des tempéramens froids & pituiteux, & aux vices de la mémoire, qui résultent d'une pareille constitution.

Lorsque le défaut de mémoire étoit produit par la trop grande chaleur, ou la trop grande sécheresse, alors ils avoient recours au jus de citron, au nénuphar, à la bourache, à la buglose, à la pariétaire, aux amandes douces, & autres remedes qu'ils prenoient dans les classes des tempérans, des acides, des nitreux, & des rafraîchissans. Ajoutons à ces médicamens, qui ne peuvent que procurer de bons effets lorsqu'ils sont sagement administrés ; ajoutons, dis-je, les bains, la boisson plus abondante de l'eau simple, & l'usage du

lait sur lequel il faut toujours consulter le Médecin auparavant.

A la suite d'une grande maladie la mémoire a pu être affoiblie par les grandes évacuations qu'on a été contraint de faire. On trouve des exemples de la mémoire considérablement affoiblie par la saignée seule. Alors il ne faut employer d'autre remede que le régime de vivre restaurant. La mémoire répare ses forces a mesure que le corps répare les siennes. De bons bouillons, de bons consommés, des viandes de facile digestion, de bon vin vieux, les promenades, le sommeil un peu plus prolongé, la gaieté feront aisément passer de la convalescence à une santé parfaite.

La mémoire infidele suppose une impression faite. Cette impression peut avoir été faite facilement, & s'effacer de même ; ou bien elle a pu être produite difficilement, & être anéantie avec facilité. C'est pourquoi, en donnant les différences de la mémoire, nous avons dit qu'elle pouvoit être prompte & infidelle, lente & infidelle. L'observation ne nous contredit pas : car il est ordinaire de voir les personnes qui apprennent fort facilement oublier de même, ce qui est très-commun parmi les enfans. On voit aussi les personnes d'un âge avancé retenir difficilement ce qu'elles apprennent, & oublier facilement.

Pourquoi la mémoire, qui est si prompte, est-elle sujette à être infidelle ? Nous pensons que la promptitude de la mémoire dépend de la délicatesse & de la vibratilité des fibres. L'impression faite par une fibre délicate est très-vive, mais elle n'est que momentanée, & n'est pas aussi durable que celle qui auroit été procurée par une fibre plus grossiere qui exige plus de force pour être remuée, mais qui conserve plus long-tems le mouvement reçu. Ajoutez encore la vibratilité, qui empêche que les oscillations soient toujours les mêmes en nombre, mille causes différentes pouvant occasionner des mouvemens différens. Ce qui explique cette facilité à recevoir l'impression, & en même tems cette facilité à la perdre.

Le régime de vivre plus nourrissant & plus incrassant, joint à un exercice plus grand que de coutume, doit remédier à ces causes. Peut-être que la boisson la plus convenable, dans ce cas, seroit l'eau pure. Elle remplit exactement l'une &

l'autre indication. Cyrus, dont nous avons loué la prodigieuſe mémoire, diſoit que le meilleur mets étoit celui qu'aſſaiſonnoit la faim, & le meilleur breuvage celui que l'on puiſoit dans le courant d'un fleuve.

L'infidélité de la mémoire peut être auſſi compagne de la lenteur. Des fibres difficiles à mouvoir, ne répétent guere leurs mouvemens, principalement lorſque le liquide, qui doit les ébranler, manque d'activité. Ceci eſt ſur-tout remarquable dans les perſonnes d'un âge avancé. Théodore de Beſe oublioit les choſes récentes, & ſe ſouvenoit des anciennes. Le pere Porée, dont le ſouvenir ſera toujours cher tant que la probité & la pureté des mœurs ſeront de quelque prix dans le monde, avouoit qu'il ſe reſſouvenoit mieux de ce qu'il avoit appris de mémoire pendant ſa jeuneſſe, que de ce que, à l'âge de ſoixante-ſix ans, il avoit appris deux jours avant avec peine.

Ce vice ſera très-difficile à déraciner, par rapport aux contre-indications auxquelles il faut avoir égard, ſi l'on veut obtenir une cure radicale. Les alimens humectans, les boiſſons adouciſſantes, les bains, l'air tempéré, le ſommeil plus long remédieront à la rigidité des fibres : mais auſſi par ces moyens le fluide animal perd de ſon activité. Il ne faut donc pas tellement compter ſur ces moyens, qu'on néglige de fournir au ſang une quinteſcence ſpiritueuſe. Le vin pris ſobrement, la décoction de caffé, les infuſions théiformes de plantes ameres & aromatiques miſes en uſage avec prudence, rempliront cette indication ſans nuire à la premiere.

Au reſte, ſi quelqu'un a ſuivi exactement les conſeils que nous avons déja donnés, il trouvera en lui toutes les diſpoſitions propres à avoir une heureuſe mémoire : tant il eſt vrai que toutes les opérations de notre ame dépendent les unes des autres ; & ce qui nous fait entrevoir que ſi nous ne touchons pas à la vérité, nous avons au moins pour nous la vraiſemblance.

Après avoir remédié aux défauts de la mémoire, nous allons dire actuellement plus en détail ce qu'il faut faire pour avoir une mémoire prompte & heureuſe.

Comme c'eſt une qualité moyenne entre la ſéchereſſe & l'humidité, entre le froid & la chaleur qui conſtitue cet état dans lequel nous pouvons avoir une heureuſe mémoire, nous

devons donc employer les moyens qui tendent à nous procurer cet état exactement proportionné.

1°. Il faut habiter dans un endroit où l'air soit pur & serain. Laurent Phrisius, qui nous a laissé un traité sur la mémoire, prétend que cette demeure doit être exposée aux vents du midi & de l'ouest ; qu'autant qu'il sera possible l'air y soit chaud & sec ; & que si la nature refuse cet avantage, il faut l'aider par l'art : ce que l'on obtiendra, en brûlant du bois de chêne, ou du bois de genievre, en jettant sur des charbons ardens du l'audanum, du stirax, du bois d'aloës, de la muscade, des gérofles, de la canelle, &c. ou en allumant des bougies aromatiques, telles qu'on peut s'en servir dans les tems de peste.

2°. Les alimens doivent être de facile digestion. Les viandes les plus préférables sont celles de poulets, de chapons, des petits oiseaux, des jeunes lievres, &c. Les œufs sont très-recommandables ; mais il faut éviter les légumes, les porraux, l'ail, les oignons, les poissons, toutes les fritures, & généralement tout ce qui demande une grande quantité de beurre pour être mangé. Il faut sur-tout éviter la crapule & les excès : rien de plus contraire à la santé de l'ame & du corps. Un corps trop engraissé, dit Porphyre, fait déchoir l'ame de son bonheur, augmente ce qui est terrestre en elle, lui fait perdre son immortalité, & la rend presque corporelle. Ne vaut-il pas mieux imiter la sobriété de Platon, de Thiane, de Caton, de Seneque & de mille autres Philosophes qui, de peur d'obscurcir la lumiere de leur entendement, observoient les regles les plus austeres de la tempérance ?

3°. La boisson la plus convenable est le vin mêlé avec l'eau. Les liqueurs sont trop dangereuses pour n'en pas fuir l'usage. Rien n'abrutit l'homme comme l'yvrognerie. L'Empereur Claude, au rapport de Suetone, avoit tellement perdu la mémoire par ses débauches, qu'il oublioit ce qu'il venoit de commander, & qu'il ignoroit à qui il parloit.

4°. L'oisiveté, dit Saint Jérôme, est la rouille de l'esprit & la mere de tous les vices. Elle engourdit tellement les sens, dit Horace, qu'on oublie toutes choses, comme si l'on avoit bu des eaux du fleuve Léthé. Nicolas Chappus, qui nous a laissé un petit traité sur l'esprit, compare la vo-

lupté à un lac empesté, d'où sortent quatre sources également funestes à la mémoire : sçavoir, la crapule, l'impureté, le sommeil & la paresse, qu'il compare au Cocyte, au Phlégéton, au Léthé & à l'Acheron. Tout ceci tend à prouver que l'homme est né pour le travail, & que l'oisiveté énerve le corps & l'esprit. Un exercice modéré du corps, aussi-bien qu'une pratique habituelle des fonctions animales, sont donc des moyens sûrs pour fortifier la mémoire, & en augmenter le trésor. Voyez ce que nous avons déja dit à l'égard du repos que l'on doit prendre.

5°. Rien de plus propre à affoiblir la mémoire, que l'incontinence. On en trouvera mille exemples dans les annales de la Médecine. Elle éteint le feu le plus pur de nos ames, elle ruine nos corps, & avance notre vieillesse. La chasteté au contraire donne toutes sortes d'avantages a l'esprit. On doit penser la même chose des autres passions, telles que les inquiétudes, le chagrin, la tristesse, l'avarice, qui, poussées jusqu'à un certain degré, étouffent ce principe d'activité qui fait sentir & penser nos ames.

6°. Guillaume Lelievre regarde le sommeil comme le premier obstacle à la mémoire. Ce n'est pas sans raison; car pendant ce tems le cerveau s'affaisse, & les fibres perdent leur ressort. Il faut donc éviter avec soin les narcotiques. Riviere rapporte l'histoire d'un homme qui perdit la mémoire par l'usage seul de l'eau de coquelicoq. Willis cite un autre exemple d'une personne qui perdit entierement la mémoire par l'usage de l'opium. Vous trouverez dans Sennert des exemples de perte de mémoire par l'application extérieure des narcotiques. Il faut donc non-seulement éviter les somniferes, mais encore les travaux excessifs & la trop grande réplétion d'alimens. Toutes ces choses augmentent la pente que nous avons au sommeil, & doivent nuire par conséquent à la mémoire. Par la raison des contraires, la veille doit fournir quelques avantages à la mémoire. Lorsqu'Aristote composoit, il tenoit dans sa main une boule d'airain. S'il venoit à s'endormir, cette boule d'airain tomboit dans un bassin de même métal, & le réveilloit.

Nous avons vu combien la pratique des anciens Médecins, pour remédier aux vices de la mémoire, étoit conforme à la saine raison. Mais il semble que les hommes ne puissent

puiſſent pas toujours marcher dans le droit chemin de la vérité ; très-ſouvent ils s'en écartent. Nos peres attribuoient une vertu particuliere à la méliſſe, au creſſon, à la ſclarée, pour fortifier la mémoire. Cette vertu ſpécifique n'eſt que relative aux diſpoſitions de nos corps ; & c'eſt pure charlatannerie, que de conſeiller un même remede pour des cas qui peuvent varier à l'infini. On doit dire la même choſe de la graiſſe d'ours, des cerveaux de poules, de perdrix & des autres oiſeaux qui volent avec une grande vîteſſe. Dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, on ſent bien quelle eſtime on peut faire de ces remedes que le caprice a inventés, & qu'une aveugle prévention a mis en uſage.

Il y avoit en Béotie deux fontaines ſingulieres : l'une donnoit de la mémoire, l'autre ôtoit le ſouvenir. Ce fait ſeroit difficile à vérifier.

Par les compoſitions pharmaceutiques que nos peres nous ont laiſſées, on s'apperçoit aiſément qu'ils attribuoient de grandes qualités aux pierres précieuſes. L'agathe, diſoient-ils, donne de l'eſprit & rend éloquent. Aujourd'hui, que l'on a examiné toutes choſes avec un peu plus d'attention, le prix de ces pierres eſt bien diminué dans l'uſage de la Médecine. La curioſité ou la vanité eſt à préſent toute leur valeur.

Si l'on mettoit des feuilles de laurier ſur la peau de la tête, à l'endroit où l'on raſe la couronne des Prêtres, ou ſi l'on ſe couchoit ſur le côté gauche, ayant la tête baſſe, ils ſoutenoient que la mémoire en étoit très-fortifiée. Nous croyons que l'expérience feroit bientôt ceſſer la confiance qu'on auroit dans de pareilles recettes.

Quelques-uns ont conſeillé de ſe faire raſer la tête ; d'autres, de ſe faire couper la barbe. Nous ne voyons pas la raiſon de pareilles ordonnances, & de quel but partent ces indications. Si de pareils moyens réuſſiſſoient, il faut les placer à côté de l'hiſtoire de la grande mémoire du Cardinal du Perron, qui fut attribuée à l'envie que ſa mere, étant groſſe de lui, avoit eue d'une bibliotheque.

Les anciens prétendoient encore que les corps odoriférans étoient d'un grand ſecours pour fortifier la mémoire. C'eſt pourquoi ils conſeilloient de flairer ſouvent le bois d'aloës, les œillets, le ſuccin oriental, les roſes, le chevre-

feuille, l'ambre gris, le musc, &c. Mais par les mêmes raisons qu'ils condamnoient les narcotiques comme nuisibles à la mémoire, ils devoient aussi se méfier des odeurs aromatiques, qui sont très-souvent somniferes.

La mémoire artificielle est une induction qui réveille en nous les idées que nous avons déja eues. On croit que ce fut Simonide qui fut l'inventeur de cette espece de mémoire. Les Auteurs ne sont pas d'accord sur les circonstances. Les uns disent que les vers qu'il récitoit étoient à la gloire d'Agatharcus ou de Léocrate. Les autres prétendent qu'ils avoient été faits en l'honneur de Glaucus ou de Scopa. Apollodorus, Eratosthenes, Euphorion & Euriphyle le Larisséen disent que la maison d'où il sortoit, étoit à Pharsale, ville de Thessalie; & il semble que Simonide lui-même le donne à entendre : mais Ciceron, qui a suivi Callimachus, à ce qu'il paroît, dit qu'elle étoit à Crannon, ville aussi de Thessalie.

Quoi qu'il en soit, voici le fait, en mettant à-peu-près d'accord tous ces différens sentimens, & en suivant les autorités les plus respectables. Scopa, noble Thessalien & homme riche, voulant donner un grand repas, avoit prié Simonide de faire son éloge, & lui promit de payer gracieusement ses vers. Le jour de l'assemblée arrivé, notre Poëte se mit à table avec les autres convives. Au milieu du repas, Scopa ennuyé de ce que Simonide n'avoit pas encore débité son compliment, lui commanda de le réciter. Le Poëte obéit, & après avoir beaucoup élevé les deux fils de Tyndare, il fit tout-à-coup l'éloge de Scopa. Le panégyrique fini, les convives applaudirent. Le Maître seul du logis refusa son approbation; & croyant que Simonide devoit le louer sans s'écarter de son sujet, il ne lui paya que la moitié du prix convenu pour sa piece de vers, en lui disant que Castor & Pollux lui payeroient l'autre moitié.

Simonide indigné d'entendre une pareille proposition, se retira. A peine fut-il dehors, que la maison s'écroula, de sorte que tous les convives furent écrasés sous les ruines. Comme ils étoient tellement défigurés qu'on ne pouvoit plus les reconnoître, l'on fut fort embarrassé lorsqu'il s'agit de les enterrer chacun selon leurs dignités. On eut recours à Simonide, pour avoir quelques éclaircissemens; mais il

ne put diſtinguer ces malheureux dans un pareil état. Il s'aviſa d'un expédient : ce fut de ſe rappeller dans quel ordre ils étoient à table. Par ce moyen il les diſtingua tous à meſure qu'on les retiroit de deſſous les débris. Cette idée lui donna lieu de penſer à une mémoire artificielle, & à ceux qui l'ont ſuivi, de ſe ſervir des mêmes moyens dans les cas où leur mémoire ſeroit infidelle.

On peut regarder cet artifice comme une eſpece de méchanique qui dirige la mémoire, & la conduit ſûrement à ſa fin ; car de même que lorſque nous entrons dans quelque palais, nous retenons parfaitement la diſtribution & la place de tel ou tel meuble ; de même auſſi, ſi nous avons attaché différentes idées à différens objets qui nous environnent, nous nous rappellerons ces idées, lorſque nous appercevrons ces objets. Ainſi, après avoir bien diſpoſé vos organes ſuivant les principes déja établis, exercez votre mémoire, en choiſiſſant différens objets qui la fixent. Attachez, par exemple, quelques phraſes d'un diſcours que vous voudrez apprendre, à un tableau qui ſera dans votre chambre ; attachez-en une autre à la cheminée, puis une autre à un fauteuil, ainſi de ſuite ; récitez ces phraſes les unes après les autres, & vous verrez que vous les retiendrez & que vous les réciterez par ordre.

Quintilien donne un autre expédient, c'eſt de faire à la marge de ſes cahiers quelque ſigne qui ait rapport avec ce qui eſt contenu dans l'article que l'on veut apprendre. Si l'on parle de guerre, l'on repréſentera une pique ; ſi l'on fait la deſcription d'une tempête, l'on mettra une ancre, &c. Auſſi-tôt que ces repréſentations arbitraires frapperont la vue, l'on ſe reſſouviendra facilement de ce que l'on aura à dire. Ces moyens peuvent être d'un grand ſecours pour la mémoire, & ils ſont ſi faciles à employer, que nous croyons qu'il eſt inutile d'en recommander l'uſage.

Les vers techniques donnent encore une grande facilité pour retenir les noms, les faits & les époques. La meſure où ces choſes ſont enchaſſées, ouvre à l'eſprit un chemin ſûr pour trouver ce qu'il cherchoit. Nous renvoyons ſur cet article au Pere Buffier qui a excellé dans cet art.

Nous ſerions trop longs, s'il falloit détailler ici la pra-

tique particuliere qu'ont enſeignée divers Auteurs. On doit voir ce qu'ils ont dit eux-mêmes dans leurs ouvrages. Ainſi conſultez Publicius, Bruxius, Ravellin, & pluſieurs autres qui ont donné de ſages conſeils pour faciliter l'exercice de la mémoire.

Quoique l'on employe un ou pluſieurs des moyens indiqués, il eſt néceſſaire d'exercer encore ſouvent ſa mémoire. C'eſt une regle dont on ne ſçauroit trop recommander l'exécution. Les plus grands Maîtres l'ont regardée comme la voie la plus certaine pour acquérir de la mémoire. En effet, plus les fibres ſont mues, plus elles deviennent vibratilles; par la même raiſon que plus un inſtrument eſt touché, plus il devient ſonore. C'eſt ſur ce principe qu'il ſeroit à ſouhaiter qu'on ſe rendît compte à ſoi-même tous les ſoirs de ce qui s'eſt paſſé chaque jour. Ciceron paroît avoir été dans cette louable habitude. Pour exercer ma mémoire, dit-il, je me rappelle tous les ſoirs ce que j'ai dit, ce que j'ai entendu, ce que j'ai fait dans la journée. Par ce retour ſur ſoi-même, on trouve dans l'occaſion de bonnes proviſions amaſſées ſans peine, & néceſſaires dans le commerce de la vie, ſoit que l'on veuille débiter un ſermon, un plaidoyer ou un ouvrage plus étendu; ſoit que l'on veuille faire une relation, détailler les faits & garantir les époques.

MENINGÉ, ÉE, *meningeus, a, um:* qui appartient aux meninges, ou à la dure & pie-mere. On donne cette épithete aux vaiſſeaux qui ſe diſtribuent à ces membranes.

MENINGES, de μήνιγξ, qui ſignifie membrane en général. On donne ce nom aux membranes du cerveau, qui ſont la dure-mere & la pie-mere. *Voyez* ces mots.

MENINGOSE, articulation. C'eſt une eſpece de ſymphyſe avec moyen, qui unit les os au moyen des membranes, ainſi que le ſont les os du crâne dans le fœtus, les ſutures n'étant pas encore formées.

MENSTRUEL, ELLE, adj. *menſtruus, a, um:* qui arrive tous les mois. Il ne ſe dit que du ſang qui coule tous les mois dans les purgations ordinaires des femmes. *Voyez* MENSTRUES & REGLES.

MENSTRUES, *menſtrua, catamenia, menſes, purgatio-*

nes : évacuation périodique qui arrrive ordinairement tous les mois au sexe, par une écoulement de sang de l'uterus. Voyez-en l'explication au mot REGLE.

Le mot *catamenia* dérive de κατὰ, de, & de μὴν, *mensis*, mois : de chaque mois.

MENTON, *mentum*, en grec γένειον : partie inférieure de la face, formée par la portion antérieure du corps de la mâchoire inférieure, qui porte le nom de *menton*.

Nous placerons ici des observations sur quelques plaies faites au menton.

Le 5 janvier 1760, à six heures du soir, les nommés Pierre Commarmot, Claude Sivette, Claude Drivet, Louis Bertolon, Claude Doux, &c. étant occupés à la presse des bas dans l'hôpital général de la Charité de Lyon, la vis se rompit avec un bruit effroyable, & la barre de fer qui servoit à tourner, fit des plaies contuses à différentes parties du corps, dont voici le détail.

Le nommé Commarmot, âgé d'environ douze ans, eut une plaie au menton, qui s'étendoit depuis la symphyse de la mâchoire jusqu'à deux pouces au-delà, du côté droit. L'os étoit à découvert. Comme il n'étoit pas possible de tenir rapprochées les levres béantes de la plaie par le bandage seul, on employa la suture sanglante, & à l'aide de deux points, le tout fut bien réuni, après avoir bien lavé la plaie & coupé de petits lambeaux de chair & de peau, qui auroient pu mettre obstacle à la réunion. La suture fut soutenue par un plumasseau chargé de baume de Commandeur, le diapalme & le bandage.

Pendant deux jours on arrosa les compresses avec de l'eau vulnéraire & de l'eau-de-vie. A la levée du premier appareil, la réunion se trouva faite au mieux; & on croyoit que la nature, mise à portée d'agir par l'art, ne demandoit que deux ou trois jours pour consolider la cicatrice; mais malgré le baume de Commandeur employé au premier pansement, les levres de la plaie peu consolidées se désunirent, parce que l'enfant voulut agir avec trop de gaieté. La suppuration s'établit, & le cinquieme jour les fils commencerent à chanceler. Le huitieme, le fil du côté de la symphyse du menton coupa les levres de la plaie, & forma deux petits becs de lievre. La suppuration très-abondante

& louable d'ailleurs empêchoit les plumasseaux chargés de baume d'arceus, de s'attacher aux bords de la plaie, & de les tenir rapprochés. On continua cependant ce pansement pendant quinze jours. Le fond de la plaie se remplissoit peu a peu de chairs vermeilles, mais fongueuses. Pour donner plus de grace à la cicatrice, on moriginoit ces chairs par l'onguent brun qu'on employa alors. Le 28 janvier on les toucha avec la dissolution de mercure. Le 2 février on coupa un peu de ces chairs qui s'avançoient trop. On y passa plusieurs jours de suite la dissolution mercurielle, en continuant toujours l'onguent brun. Le 13 de février le malade fut parfaitement guéri.

Le même Commarmot eut une plaie longue de deux pouces, & assez profonde, à la partie moyenne, antérieure & un peu latérale de la jambe droite, à un pouce de la crête du tibia. La suture seche fut employée pour le premier appareil, parce que la plaie longitudinale étoit selon la direction des fibres musculaires. Pendant les deux premiers jours, on arrosa l'appareil matin & soir avec l'eau vulnéraire & l'eau-de-vie. Au premier pansement, les bords bien réunis annonçoient une bonne cicatrice. Cependant les levres se désunirent le quatrieme jour. Alors on employa le baume d'arceus pendant huit jours. On y substitua le cérat de Galien, qui finit la parfaite cicatrice.

Le malade, le soir qu'il reçut le coup, fut saigné & eut une potion vulnéraire. Il fut purgé à la fin de sa maladie.

Les autres eurent des contusions, les uns à la tête, d'autres au ventre, &c. que l'eau vulnéraire seule guérit parfaitement.

MENTONNIER, ERE, adject. *mentalis* : qui appartient ou qui a du rapport au menton.

Au-dessus de l'angle de la mâchoire inférieure intérieurement, il y a un grand trou de chaque côté, qui est l'entrée du canal situé dans l'épaisseur de l'os sous les dents molaires. C'est par ces trous, & tout au long de ce canal, que passent une branche de nerf de la troisieme branche de la cinquieme paire, une branche de veine de la jugulaire & de la carotide extérieure (le tout enfermé dans une membrane commune), qui en chemin faisant, jettent plusieurs petits filets à chaque dent, qui leur donnent la nour-

riture & le sentiment. Le reste de ces vaisseaux qui n'y sont point employés, sort par deux autres trous plus petits que les premiers, situés à un pouce de la symphyse du menton, & se distribuent aux levres, leurs muscles, & à la peau. Ce sont ces trous qu'on appelle *mentonniers*, à cause de leur situation. On peut aussi donner ce nom aux vaisseaux qui les parcourent.

MERE, *mater*, dure-mere. *Voyez* DURE-MERE.

MESARÆON, μεσάραιον, *ou* MÆREON : portion du mésentere, qui attache les gros intestins. De μέσον, milieu, ἔντερον, intestin.

MESARAÏQUE, adject. *mesaraïcus, a, um* : qui a rapport au mésentere. Les glandes mésaraïques sont décrites au mot suivant.

Ce terme vient de μεσάραιον, le mésentere.

MESENTERE, *mesenterium*, mesenterion, de μέσος, milieu, ἔντερον, intestin.

Le mésentere est en général cette membrane graisseuse qui sert d'attache aux intestins, dont les uns flottent dans la cavité de l'abdomen, & les autres ont une place marquée où ils sont arrêtés ; ce qui dépend du plus ou du moins d'étendue qu'à cette attache membraneuse. Elle est formée par la rencontre des deux lames du péritoine, qui se joignent par l'entremise d'un corps cellulaire, & produisent un ligament membraneux jusques à ce que, rencontrant les boyaux, elles se séparent de nouveau pour les envelopper ; de sorte que le péritoine, le mésentere, & la tunique externe du canal intestinal ne sont que la continuation de la même partie. Sur ce fondement il n'y a guere que les attaches du jejunum, de l'ileum, d'une grande portion du colon, & du principe du rectum qui puissent porter le nom de mésentere, puisqu'il ne sçauroit convenir à celle du duodenum, des deux portions latérales du colon, & de la plus grande partie du rectum, qui ne reçoivent du péritoine que des productions capsulaires ; la proximité du canal ne permettant pas aux deux lames de se rencontrer.

Il faut remarquer que la portion de mésentere, qui se termine à la grande courbure du colon, & embrasse le pancréas, donne, avant d'arriver au boyau, des attaches très-solides à l'estomac, qui tient par ce moyen au colon & au pancréas.

Les deux portions latérales du colon, qui marchent devant les reins parallelement à l'épine, & répondent aux os du bassin, reçoivent séparément deux productions ligamenteuses du péritoine, qui ne leur permettent pas de se déplacer ; les attaches latérales externes sont produites par cette portion du péritoine qui a recouvert le grand bassin, la face interne du transverse & les reins. Les attaches internes sont une continuation de la lame du mésentere, & ne différent de cette partie qu'en ce qu'elles sont trop éloignées des externes pour pouvoir les rencontrer. Il faut remarquer du côté droit que la portion du péritoine, qui fixe la partie externe du colon, monte sur le duodenum, & joint dans cet endroit les deux intestins. Cette membrane allant plus loin, rencontre, après avoir fait quelques lignes de chemin sur le pancréas, la lame interne du mésentere, à laquelle elle s'unit ; & les deux ensemble forment cette portion du mésentere qui appartient à la grande courbure du colon : l'extrémité de ce boyau a une attache mésentérique qui lui permet de flotter. On observera la même chose à l'égard du principe du rectum, mais la plus grande partie de cet intestin est recouverte simplement par le péritoine, & a par conséquent deux attaches latérales qui l'empêchent de se déplacer. On peut inférer de ce qui vient d'être dit, que ce qu'on appelle *tunique externe des boyaux* n'embrasse point exactement le duodenum, le colon, & le rectum, laissant une espace que le corps cellulaire remplit.

Le mésentere renferme dans l'entre-deux de ses membranes, outre le corps cellulaire & graisseux, des vaisseaux sanguins, & des nerfs qui vont aux boyaux, des glandes & les premiers vaisseaux du chile. Les arteres des intestins viennent de la cœliaque, de la mésentérique supérieure, & de la mésentérique inférieure. On a donné le nom de *duodenale* à celle qui se répand sur le duodenum ; elle vient des divisions de la cœliaque ; mais ce n'est pas toujours la même branche qui la produit : elle naît ordinairement de l'épiploïque droite. Le rameau de la mésentérique inférieure qui se jette sur le rectum, jusqu'à son extrémité, s'appelle *hémorroidale interne*, pour la distinguer d'une autre artere, qui est produite par la honteuse moyenne, derriere la tubérosité de l'ischium, & va se répandre, après avoir fait environ deux pouces de chemin,

fur le ſphincter de l'anus. On nomme cette derniere *hémorroïdale externe ;* les autres arteres du méſentere n'ont pas des noms particuliers, ou conſervent celui du tronc qui les produit. On remarque à peu-près la même diſpoſition dans les veines ; elles vont toutes aboutir à la veine-porte : on les déſigne ſous les mêmes noms ; c'eſt-à-dire, qu'on trouve la veine duodenale, la méſentérique ſupérieure, l'inférieure, qui reçoit la veine hémorroïdale interne. L'hémorroïdale externe va ſe dégorger dans la honteuſe moyenne, qui marche avec l'artere du même nom, derriere la tubéroſité de l'iſchium. Les nerfs du méſentere & des boyaux ne ſont pas moins conſidérables que les vaiſſeaux ſanguins : le duodenum en reçoit du plexus ſtomachique & hépatique. Le jejunum & l'ileum du plexus méſentérique ſupérieur, & ceux des gros boyaux, viennent des plexus méſentérique inférieur & hypogaſtrique. Il faut remarquer que ces nerfs & les vaiſſeaux ſanguins du méſentere, de même que les veines lactées forment, à environ un pouce du canal inteſtinal, deux plans très-diſtincts dont les faces du canal reçoivent les diviſions.

Les glandes méſentériques ſont de la nature des lymphatiques que l'on rencontre communément le long des vaiſſeaux ſanguins : elles ſont orbiculaires, applaties, & de différente groſſeur. Le volume des plus conſidérables égale celui d'une petite feve ; elles ſont diſperſées par-tout le méſentere, & paroiſſent être flottantes dans le tiſſu cellulaire qui unit les deux lames dont cette membrane eſt compoſée : les veines lactées, & les vaiſſeaux lympatiques, ſemblent les pénétrer & les traverſer. On obſerve un grand nombre de ces glandes dans la portion du méſentere qui attache l'extrémité du colon & le principe du rectum.

Voyez Digeſtion, Chyle, &c. pour mieux connoître l'uſage de ces parties.

Comme perſonne ne doute que le chyle n'ait la facilité de parvenir, à la faveur des veines lactées, dans le torrent de la circulation du ſang, je ſerois très-porté à croire que, par le moyen des lavemens, on viendroit à bout de guérir une vérole. Il eſt confirmé qu'un lavement nourriſſant ſuffit à un malade qui eſt dans l'impoſſibilité de prendre des alimens par la bouche. Or cela n'arrive que parce qu'une bonne partie de ce lavement paſſe dans le ſang par les veines lactées.

Ainſi en diviſant prodigieuſement, dans quelque ſubſtance, le mercure crud, & en donnant une certaine doſe en lavement, il en paſſera certainement une bonne quantité dans le ſang, & y produira ſes effets; ce qui deviendroit une cure fort ſimple & fort commode des maladies vénériennes.

MÉSENTÉRIQUE, adj. *meſentericus, a, um*: qui a du rapport au méſentere.

Les arteres, les glandes, les nerfs, & les veines méſentériques ſont des parties relatives au méſentere, & ſe trouvent décrites dans l'hiſtoire du méſentere.

MÉSOCHONDRIAQUE, adj. *meſochondriaeus, a, um*, de μεσος, moyen, qui eſt au milieu, & de χονδρος, cartilage. Epithete que Boerhaave donne à deux plans de fibres muſculeuſes, ſituées entre les ſegmens cartilagineux de la trachée-artere.

MESOCOLON, μεσόκωλον, de μέσος, milieu, & κῶλον, colon. C'eſt la partie du méſentere qui répond au colon.

MESO-GLOSSES *meſo-gloſſi muſculi*: c'eſt le nom des muſcles génioglоſſes.

MESOMERIE, *meſomeria*, μεσομήρια; il ſignifie la partie du corps, ſituée entre les cuiſſes, en latin *interfeminium*.

MESOMPHALION, le nombril.

MESOPHRYON, μεσόφρυον, la partie du viſage qui eſt entre les deux ſourcils.

MESOPLEURIOS, μεσοπλεύριος, épithete des muſcles inter-coſtaux.

MESO-RECTUM, *meſo-rectum*, partie du méſentere qui répond au rectum.

MESO-THENAR: c'eſt un muſcle plat & preſque triangulaire, placé entre la premiere phalange du pouce & le fond de la paume de la main. Il eſt attaché par une baſe fort large au ligament qui joint le grand os du carpe avec celui qui ſoutient le pouce. Il eſt encore attaché tout le long de la partie interne ou angulaire de l'os du métacarpe qui porte le grand doigt, & à la petite extrémité de celui qui répond au doigt index.

Enſuite les fibres s'amaſſent en angle, & ſe terminent par un tendon plat & plus ou moins étroit, qui s'attache à la tête de la premiere phalange du pouce, du côté du creux de la main, & ſur la partie voiſine de la baſe de la ſeconde pha-

lange, par le moyen de l'attache du ſecond des os ſeſamoïdes de cette articulation.

METACARPE, *metacarpus*, *metacarpion ;* c'eſt la ſeconde portion de la main, ſituée entre le carpe & les doigts. Ce terme vient de *μετὰ*, après, & de *καρπὸς*, le carpe ou le poignet.

METACARPIEN, adj. *metacarpius*, qui appartient au métacarpe.

Le muſcle métacarpien eſt un petit muſcle très-charnu, placé obliquement entre le gros ligament tranſverſal ou annulaire interne du carpe, & toute la face interne du quatrieme os du métacarpe.

Il eſt attaché par un petit tendon court à l'os piſiforme ou orbiculaire, & à la partie voiſine du gros ligament du carpe. De-là ſes fibres charnues vont plus ou moins obliquement gagner la face interne du quatrieme os du métacarpe, & s'y attachent le long de tout le bord externe de cet os : ce qui fait que ſes fibres ſont inégalement longues. Il s'étend juſqu'à l'articulation du quatrieme os du métacarpe avec la premiere phalange du petit doigt, mais il n'a aucun rapport avec ce doigt.

METACHONDILES, *metachondyli*, *μεῖακονδυλοι*. On nomme ainſi les dernieres phalanges des doigts près des ongles.

METAPEDE, *metapedium*, *μεταπεδιον*, nom du métatarſe.

METAPHRENON, *μεῖάφρενον*, le dos. C'eſt proprement la partie du corps qui eſt entre les épaules.

METATARSE, *metatarſus*, de *μετὰ*, après, & de *ταρσος*, tarſe ; c'eſt la ſeconde partie du pied, qui eſt ſituée entre le tarſe & les orteils. Il eſt compoſé de pluſieurs os, dont le dénombrement ſe trouve au mot Squelete. Il a pluſieurs muſcles, & beaucoup de tendons couchés ſous la peau. Nous allons donner quelques obſervations, faites à Lyon, ſur des maladies Chirurgicales de cette partie.

Le 25 décembre 1760, la nommée Benoîte Tevenet, de Lyon, âgée de ſeize ans, fille d'un bon tempérament, & faiſeuſe de mode, laiſſa tomber ſes ciſeaux ſur la partie moyenne du métatarſe gauche. On va voir, par les ſuites de la maladie, que la plus petite plaie négligée devient quel-

quefois bien sérieuse. La plaie étoit directement sur le tendon extenseur de l'orteil du milieu. Au premier instant la malade ne fit pas beaucoup de cas de sa blessure, puisqu'elle la négligea assez, se contentant seulement de chauffer souvent la partie devant un poele ardent, & il n'est pas douteux que cette chaleur n'ait été capable d'augmenter l'inflammation, en donnant un trop grand mouvement aux liqueurs.

Le septieme janvier 1761, l'inflammation qui occupoit toute la partie externe du pied, la grande tension, accompagnée de douleurs très-aigues, déterminerent enfin la malade à chercher, dans l'Hôpital de Lyon, des secours plus efficaces. Pour procéder avec méthode à la cure de sa maladie, on commença par une copieuse saignée, & on mit sur le pied un petit plumasseau de baume d'arceus, couvert d'un grand cataplasme anodin. Quoique la suppuration fût très-modique, on ne laissa pas de continuer deux fois par jour ce pansement jusqu'au onzieme, où on eut la satisfaction de reconnoître l'entiere retraite de tous les symptômes. On voyoit même avec plaisir la plaie tendre à une heureuse cicatrice ; mais tout changea, & on s'apperçut que le pus devenoit séreux, & on commença à appréhender avec assez de raison les tristes effets de la pourriture. Pour la prévenir, on tenta inutilement le vomitif & le purgatif ; elle se manifesta dans tout son jour, & brava avec force les effets des topiques anodins, des anti-putrides, des fébrifuges, des catarctiques & des cordiaux. Ses progrès & ses ravages cruels résisterent également aux émulsions de pavot, qu'on employoit pour tempérer ce grand feu qui la dévoroit, & qui dans l'ulcere produisoit une sécheresse déplorable. Dix ou douze jours s'étant écoulés, on commença à désespérer d'elle, fondé sur le délire affreux qui lui ôtoit toute connoissance, son pouls intermittent, le froid de ses extrémités, en un mot les tristes augures d'une mort prochaine, dépeints sur son visage blême. Il ne restoit plus qu'une ressource, qui étoit de rappeller la suppuration, dont la suppression enfantoit tous ces symptômes. Sa jeunesse donna encore du courage, & on employa le cataplasme anodin avec deux onces tant de basilicum que de styrax animé avec l'eau catagmatique. Au troisieme pansement, on vit avec joie un peu d'humidité dans le cataplasme, ce qui donna

eſpérance. A peine vingt ſept jours ſe furent-ils écoulés, que la gangrene ſe détacha entierement, la ſuppuration s'établit au mieux, & diſſipa tous les ſymptômes.

Le même panſement ne convenoit plus alors, parce que les ligamens annulaires, tant propres que communs, ainſi que les tendons qui vont aux orteils, étoient à découvert dans toute leur étendue, par la chûte de l'eſcarre de la gangrene. Ils paroiſſoient même malades, & n'attendoient plus qu'une prompte exfoliation. On tâcha d'y contribuer par l'huile de térébenthine ſur de petites longuettes couvertes d'un plumaſſeau chargé de digeſtif & de ſtyrax. Pour fomentation, on eut recours au vin aromatique & à l'eau-de-vie. Douze jours ſuffirent à l'exfoliation, quoiqu'on n'eût employé que trois fois l'eſſence de térébenthine. La régénération des chairs ſuivit de bien près l'entiere déterſion, & au mois de mars la plaie n'avoit plus que deux pouces de largeur ſur trois de longueur. On la panſa toujours ſelon les indications, en ménageant avec ſoin les évacuans & la diete convenable. Le 30 mai elle reçut le vomitif; & ſa plaie, qui depuis deux mois avoit le diametre d'une piece de deux liards en ovale, fut panſée avec un deſſicatif fait avec le diapalme, l'onguent mercuriel, le baume d'arceus & l'onguent verd. La cure fut parfaite.

Le 31 mars 1761, on amputa la jambe droite au nommé Jean Verret de la Turchere en Bourgogne, âgé de quarante-trois ans. Il avoit depuis vingt ans un carcinome ſur la malléole externe, de la groſſeur d'une orange, qui avoit altéré tous les os du tarſe & du métatarſe, en réſiſtant à toutes ſortes de remedes. Dans la nuit du 2 avril il y eut une hémorragie, & dans la journée on leva trois fois l'appareil, ſans ceſſe humecté par une ſéroſité ſanguinolente. Il mourut le 3 avril ſur les ſept heures du ſoir, après avoir vomi une grande quantité de bile, ce qui prouvoit le métaſtaſe de l'humeur dans le foye.

Le 19 mars 1761, on amputa la jambe gauche au nommé Claude Megeon, de Devre près de Montluel, pour une exoſtoſe ſur tous les os du pied, avec une carie centrale à l'extrémité inférieure du tibia. Le malade ſe porta au mieux juſqu'au 3 avril, qu'il mourut à dix heures du ſoir, étant fort altéré. Il fut fort tourmenté le jour de ſa mort;

pour les autres jours, il ne faisoit que dormir, en se couvrant la tête de ses draps. Il étoit d'ailleurs imbécille.

Le 15 novembre 1760, on reçut à l'Hôtel-Dieu le nommé Claude Jacob, de Chauvour en Bourgogne, âgé de quarante-six ans, pour y être traité de la fievre maligne. Après avoir eu aux chambres neuves de l'hôpital une saignée, un vomitif & deux médecines, il lui survint sur le métatarse une tumeur rouge, enflammée & phlegmoneuse. On le saigna encore à la salle des blessés, & pour topique on employa le cataplasme anodin. Le 30 novembre, la fluctuation étoit bien sensible, & l'on ouvrit l'abcès qui étoit de la grosseur d'un petit œuf. Le premier appareil fut la charpie brute & le bandage. On employa ensuite le digestif avec de petites longuettes pendant huit jours. La suppuration étoit sanguinolente, de mauvaise odeur. Elle contracta peu à peu un plus mauvais caractere. Enfin la pourriture se fit sentir, & les douleurs sur tout le pied furent très-vives. Pour faire tomber plus aisément les chairs pourries, on se servit de l'ægyptiac & du cataplasme anodin. Dans six jours, les extenseurs des doigts furent à découvert, & l'exfoliation ne pouvoit manquer. Comme en se servant de l'ægyptiac, on avoit fait donner un bol d'ypécacuana, une purgation & les amers, on se contenta de changer ici le topique. On appliqua sur les tendons découverts un plumasseau trempé dans l'essence térébenthine & un cataplasme anodin par-dessus, pansement qui fut continué pendant huit jours. On lui substitua un plumasseau de digestif sur celui qui étoit imbibé d'huile de térébenthine. L'exfoliation des tendons se fit insensiblement, & le 3 février 1761 la plaie fut vermeille & en très-bon état. Le 6 février le malade eut un grand froid dans la nuit; il eut la fievre, des inquiétudes considérables, quoique l'état de la plaie qu'on pansoit avec le digestif seulement, fût très-bon. Le 7 dans la nuit, il sua jusqu'à mouiller toutes ses couvertures, & dès-lors il se porta très-bien. Le 10, pour avoir resté levé sur le soir dans un tems assez froid, il lui survint une légere ophthalmie que le repos & le régime seuls guérirent. La plaie se cicatrisoit de jour en jour. Le 15 on y passa la pierre infernale, pour détruire dans le centre quelques chairs baveuses & qui s'élevoient trop. On se contenta ensuite d'un petit

plumasseau sec, qui fut continué jusqu'à parfaite cicatrice, & le 8 mars le malade quitta l'hôpital.

METATARSIEN, adject. *metatarsius, a, um* : ce qui a rapport au métatarse.

Le muscle métatarsien est une masse charnue, située sous la plante du pied. Elle est attachée d'une part à la partie antérieure de la grande tubérosité de l'os calcaneum. De-là elle se porte en devant, & se termine par une espece de tendon court qui s'attache à la tubérosité & à la partie postérieure de la face inférieure du cinquieme os du métatarse. Elle peut mouvoir cet os, à-peu-près comme le muscle qu'on nomme *métacarpien*, opere le mouvement du quatrieme os du métacarpe.

METOPON, *μέτωπον*. Il signifie le front.

METRA, *μήτρα*. Il signifie l'uterus ou la matrice.

MICROCOSME, *microcosmos*, *μικρόκοσμος*; de *μικρὸς*, petit, & *κόσμος*, monde : le microcosme ou le petit monde, c'est-a-dire, l'homme que l'on appelle ainsi, parce qu'il est l'abrégé de tout ce qu'il y a de plus admirable dans le grand monde ou macrocosme.

MICTION, *mictio* ou *mictus* : excrétion de l'urine.

MILIAIRE *ou* MILLIAIRE, adject. *milliaris, e* : qui a du rapport avec un grain de millet, pour la figure ou la grosseur.

Les glandes miliaires sont de petits corps sphériques qui sont répandus dans la peau en bien plus grand nombre que les glandes sébacées. Chacune de ces petites glandes a son vaisseau excrétoire qui perce la peau en dehors, le corps muqueux qui est dessus, & la sur-peau même, &, comme par une espece de distillation, laisse échapper l'humeur de la transpiration, qui sort de la masse du sang par voie de sécrétion.

Il y a des Auteurs qui disent qu'on a de la peine à démontrer ces glandes, que même celles qu'on montre ne sont qu'en petit nombre, & que de petites arteres repliées peuvent faire tout ce qu'on attribue à ces corps glanduleux.

MILO-GLOSSE. *Voyez* MYLO-GLOSSE.

MILO-HYOÏDIEN. *Voyez* MYLO-HYOÏDIEN.

MINCE, adject. *tenuis, e* : qui a peu d'épaisseur. Le li-

gament mince de l'articulation du calcaneum avec l'aſtragal, ſert à l'attache de ces os.

MIRACH, mot arabe qui ſignifie abdomen, le bas-ventre.

MITRAL, LE, adject. *mitralis, e :* qui reſſemble à une mitre.

Les valvules mitrales du cœur ſont décrites au mot Cœur.

MIXTE, adject. *mixtus, a, um :* qui eſt mêlangé.

Les mouvemens mixtes de notre corps ſont ceux qui ſont en partie volontaires & en partie involontaires. Telle eſt la reſpiration, que nous pouvons bien accélérer & retarder, & non pas faire ceſſer entierement, que nous ne perdions la vie.

MOËLLE, *medulla :* c'eſt une ſubſtance huileuſe, onctueuſe, qui remplit les cavités des os. Celle qui eſt dans les grandes cavités des os longs, eſt un peu plus ferme que celle qui eſt dans les cellules de la partie ſpongieuſe de l'os. La premiere retient communément le nom de *moëlle*, & on donne à l'autre le nom de *ſubſtance médullaire*. La moëlle eſt renfermée dans une membrane très-fine & tranſparente. Dans certains os cependant elle eſt d'une couleur plus rouge, parce qu'elle eſt parſemée d'un plus grand nombre de vaiſſeaux ſanguins.

Pluſieurs Anatomiſtes appellent cette membrane *périoſte interne*, parce qu'elle tapiſſe tout le contour des cavités des os. Outre cela, elle jette une infinité de productions véſiculeuſes qui renferment la moëlle. La ſubſtance médullaire qui ſe trouve dans les cellules des os, eſt pareillement enveloppée d'une membrane fine; de ſorte que la moëlle, ni la ſubſtance médullaire ne touchent point immédiatement aux os.

Cette enveloppe médullaire a des vaiſſeaux ſanguins & des nerfs qui lui viennent de ceux du périoſte.

Il y a auſſi dans l'enveloppe de la moëlle, des vaiſſeaux deſtinés à ſéparer cette humeur huileuſe, auſſi-bien que des vaiſſeaux abſorbans, qui reprennent cette huile & la reportent dans le cours de la circulation.

On a penſé que la moëlle ſe renouvelle par une ſorte de circulation.

Quand

Quand les vaiſſeaux réſorbans en rapportent plus que les vaiſſeaux ſécrétoires n'en ſéparent, cette humeur s'épuiſe peu à peu. C'eſt pour cette raiſon qu'on n'en trouve preſque point dans les Sujets qui ſont morts de longues maladies.

On a cru que la moëlle ſervoit à nourrir les parties oſſeuſes; mais d'autres ont réfuté cette idée, & ont dit que le principal uſage de la moëlle eſt d'empêcher la trop grande ſéchereſſe des os. La chaleur naturelle du corps entretient toujours cette matiere aſſez liquide pour qu'elle puiſſe, par une eſpece de tranſpiration, s'inſinuer entre les fibres oſſeuſes. Elle les ramollit par ſon onctuoſité, les rend plus ſouples, & par conſéquent moins caſſantes.

Les anciens étoient dans l'opinion que les os ne ſont pas ſi remplis de moëlle à la nouvelle que dans la pleine lune.

Les pattes d'écréviſſes, qui ſont remplies, non de moëlle, mais de vrais muſcles qui ſervent à leur mouvement, paſſoient auſſi pour être plus ou moins remplies, ſuivant que la lune étoit plus ou moins approchante de ſon plein. Mais mille expériences ont fait voir la fauſſeté de ces opinions, & l'on eſt bien perſuadé aujourd'hui que la lune n'a pas plus d'empire ſur la moëlle des os & ſur les pattes d'écréviſſes, que ſur une infinité d'autres choſes qui ſont retranchées de ſon domaine, depuis qu'on eſt dans le gout de la bonne Phyſique.

MOIGNON de l'épaule. On donne ce nom à la partie de l'épaule qui s'étend depuis le cou juſqu'au haut du bras.

MOIS, *menſes*, les mois des femmes. *Voyez* REGLES & GENERATION.

MOLAIRE, adject. *molaris, e* : qui reſſemble à une meule.

Les dents molaires ſont décrites au mot Dents.

L'os de la pomette a une apophyſe qu'on nomme *malaire* ou *molaire*.

MOLE, *mola*. Selon quelques-uns, il ſignifie la rotule; ſelon d'autres, les dents molaires & les mâchoires.

MOLLET, *ſura*, le gras de la jambe.

MOMISCUS, μωμίσκος, la partie des dents molaires, contiguë à la gencive. On donne auſſi ce nom aux dents molaires mêmes.

MONES, *monæ*. Dans Paracelſe, il ſignifie les feſſes.

MONOCOLON. Dans Paracelse, c'est l'intestin rectum.

MONO-GASTIQUE, qui n'a qu'un ventre.

MONOMACHON, nom de l'intestin cœcum.

MONT de Venus. *Voyez* MOTTE de la femme.

MONT de la main. *Voyez* LIGNE de la main.

MONTANTE, nom de l'apophyse nasale. *Voyez* NASALE.

MORCEAU d'Adam, éminence de la gorge. *Voyez* LARYNX.

MORCEAU du Diable. *Voyez* FRANGÉ, corps frangé des trompes de la matrice.

MORGAGNI, nom d'un Auteur célebre en Anatomie. Il naquit a Forli dans l'Etat ecclésiastique, & professa l'Anatomie à Bologne. Il a fait des découvertes importantes dans cette science, tant sur les muscles de l'os hyoïde, de la luette & du pharynx, que sur la langue, l'épiglotte, les glandes arythénoïdes, les glandes sébacées, la vessie, l'uterus, le vagin & les mammelles.

MORT, *mors, obitus.* C'est cet état de l'homme, où l'ame se séparant de son corps, le jeu réciproque des solides sur les fluides & de ceux-ci sur ceux-là cesse : ce qui termine la vie de l'homme.

MORVE, *mucositas.* La morve ou mucosité du nez est une humeur pituiteuse, visqueuse, glaireuse, épaisse, blanchâtre ou verdâtre, ordinairement douce, séparée du sang artériel par les glandes parsemées dans la membrane appellée *pituitaire* ou *muqueuse*, qui revêt non-seulement les narines, les cellules de l'os ethmoïde & les os spongieux ou lames inférieures du nez, mais aussi les sinus frontaux, sphénoïdaux & maxillaires. Le nez n'est donc pas la seule source de cette mucosité ; elle coule aussi des sinus dont on vient de parler qui communiquent avec les narines. Cette humeur sert à humecter les nerfs olfactoires qui s'épanouissent sur la membrane pituitaire du nez, principalement sur cette portion qui recouvre les cellules de l'os ethmoïde, & à les empêcher d'être desséchés par l'air qui y passe continuellement, ce qui offenseroit l'odorat. Si elle étoit trop abondante ou trop épaisse, & qu'elle relâchât ou qu'elle couvrît trop les mammelons nerveux, l'odorat en seroit pareillement émoussé ; les particules volatiles qui

émanent des corps odoriférans, ne sçauroient les ébranler. Son usage est encore de retenir les corpuscules des corps odoriférans, afin qu'ils puissent faire leurs impressions sur l'organe de l'odorat. Elle arrête aussi dans l'inspiration les vapeurs & les exhalaisons âcres qui seroient nuisibles aux poumons; mais en même tems elle met à couvert par sa viscosité les nerfs olfactifs contre leur âcrimonie.

La mucosité coule en grande quantité, quand on est enrhumé. La membrane molle & vasculeuse qui revêt les narines, les sinus & leurs inégalités, s'appelle la *membrane muqueuse* ou *pituitaire*. Les glandes qu'elle couvre sont fort petites, & filtrent la mucosité. Les arteres qui s'y ramifient, viennent des carotides, & apportent la matiere qui s'y filtre. Les veines viennent des jugulaires, & reprennent le sang qui reste après la filtration. Ainsi la mucosité coule en grande quantité, quand on est enrhumé, parce que, lorsqu'on est saisi de froid, les vaisseaux qui se répandent au-dehors de la tête, sont fort resserrés; la transpiration y cesse. Ainsi la matiere qui coule dans les vaisseaux qui vont à la tête, est obligée de se porter en plus grande quantité vers le nez. Alors il arrive une petite inflammation à la membrane pituitaire. La quantité de sang, le gonflement des vaisseaux fait que l'humeur se filtre en plus grande quantité.

Lorsqu'on attire par le nez des poudres sternutatoires ou quelque chose d'âcre, cette humeur coule aussi plus abondamment, par l'irritation que souffre la membrane pituitaire. Quand on s'expose à un air froid, ou à un vent de nord en hiver, les glandes de cette membrane se trouvant comprimées, versent assez copieusement la mucosité qu'elles filtrent; mais comme leurs tuyaux excrétoires sont resserrés par le froid, cette humeur ne peut être qu'aqueuse, subtile, limpide. C'est ce qu'on appelle la *roupie* qui coule goutte à goutte de l'extrémité du nez.

La chaleur excessive cause un écoulement dans le nez; parce que les parties externes de la tête ayant été fort raréfiées par la chaleur, le sang s'y porte plus abondamment & engorge les vaisseaux. Cet engorgement forme un obstacle au sang qui suit, & qui se trouve alors obligé de se jetter en plus grande quantité dans les arteres de la membrane pituitaire. Mais il faut remarquer que cet écoule-

ment arrive, fur-tout fi l'on fe découvre la tête dans un lieu froid quand on a chaud. Alors le reſſerrement fubit qui furvient dans les vaiſſeaux pleins, les engorge davantage ; & le fang arrêté d'un côté, fe jette plus abondamment dans un autre.

Dès que l'écoulement ceſſe, on ne peut fe moucher qu'avec difficulté. Cela vient de ce que les membranes qui fe font fort gonflées durant cet écoulement, retiennent dans leurs détours la mucofité, lorfqu'elle ne coule plus en fi grande quantité. Durant ce tems-là la partie aqueufe s'en exhale, & il refte une matiere épaiſſe qui bouche le nez quand elle defcend.

MOSCH. On appelle ainfi, fuivant Caftelli, certains vaiſſeaux portant une lymphe très-fubtile & tranſſudante, que Bilfius a découverts dans les reins.

MOTEUR, TRICE, adject. *motorius, a, um :* qui meut. Les nerfs moteurs des yeux font décrits au mot Nerf. Fibre motrice : *voyez* FIBRE, MUSCLE, &c.

MOTTE, ou le mont de Vénus, *mons Veneris.* C'eft cette éminence arrondie, fituée dans les femmes, au haut de la partie antérieure du pubis, & au-deſſus des grandes levres, garnie de poils & de beaucoup de graiſſe.

MOURIR, *mori.* Voyez MORT.

MOUSTACHES. Voyez-en la defcription au mot Philtre de la levre fupérieure.

MOUVEMENT, *motus.* C'eft le paſſage d'un corps d'un lieu dans en autre. Il y a fans ceſſe dans nous un grand mouvement dans le jeu des folides & des fluides dont nous fommes compofés. Tous nos organes, toutes nos humeurs ont des mouvemens, des actions, foit générales, foit particulieres ; & c'eft de l'ordre convenable de ces actions que dépendent la fanté & la vie de notre corps.

MOYEN, NE, adject. *medius, a, um :* médiaire, qui eft de médiocre grandeur. Le foye a un ligament fufpenfoire, apppellé moyen. L'épiglotte en a auſſi un. Le mufcle moyen-péronier eft décrit au mot Péronier.

MUCILAGE, *mucilago, mucago, vifcago :* nom d'une liqueur filtrée par les glandes mucilagineufes qui fe trouvent dans toutes les articulations mobiles. On l'appelle auſſi *fynovie.* Voyez ce mot.

MUCILAGINEUX, EUSE, adject. *mucilaginosus, a, um* : qui a rapport au mucilage ou à la synovie.

Les glandes mucilagineuses des os frais sont de petits grains ou paquets mollets, plus ou moins plats, renfermés dans les capsules de toutes les articulations mobiles. Elles sont plus ou moins rougeâtres, & d'une structure singuliere, comme de petites franges flottantes, plus ou moins épaisses, grenues, folliculeuses ou vésiculaires, garnies de quantité de vaisseaux différemment contournés. Dans quelques endroits elles paroissent en forme de grains séparément attachés & immobiles. Elles sont proportionnées aux os, & à leurs articulations, & elles sont attachées aux endroits qui sont à l'abri de la violence des frottemens, principalement aux bords des ligamens capsulaires, ou dans des creux & enfoncemens particuliers comme dans des niches, ou loges propres. Elles filtrent l'humeur mucilagineuse, ou la synovie. *Voyez* SYNOVIE.

MUCOSITÉ, *mucositas*, qui tire sur la morve, en latin *mucus*, d'où vient ce mot.

MUCUS, *mucus*, se dit d'une humeur semblable à du blanc d'œuf, qui enduit différentes cavités. Quoique ce mot soit latin, on s'en sert quelquefois en françois.

MULTI-FIDIEN, qui est divisé en plusieurs parties. Le muscle multi-fidien de l'épine ; c'est les vertébraux internes du demi-épineux, ou transversaire épineux du col, le demi-épineux ou transversaire-épineux du dos, le transversaire des lombes, le sacré. *Voyez ces mots.*

MULTI-FORME, nom de l'os sphénoïde.

MUQUEUX, EUSE, adj. *mucosus, a, um* : qui a du rapport au mucus.

Le corps muqueux. *Voyez* RETICULAIRE.

Les glandes muqueuses sont celles qui filtrent la mucosité. Cowper en a découvert dans la verge.

La membrane capsulaire de l'articulation des os de l'avant-bras avec le carpe a des ligamens nommés *muqueux*.

MUSCLE, *musculus*, terme dérivé du grec μυς, qui signifie rat, parce qu'on a cru que les muscles ressembloient à des rats écorchés.

Le muscle est un organe destiné pour l'exécution de tous les mouvemens du corps. Il est composé principalement de

plusieurs fibres particulieres appellées *motrices*, ou *mouvantes*, dont une portion est charnue, & l'autre tendineuse. Ces fibres sont arrangées par faisceaux, ou paquets, situés à côté & le long les uns des autres : ces faisceaux se trouvent renfermés dans autant de gaînes particulieres qui se joignent entre elles ; ces gaînes, qui sont membraneuses & cellulaires, semblent être la continuation de la membrane qui recouvre chaque muscle en particulier.

Les extrémités capillaires des arteres & des veines qui se distribuent au muscle font par leurs ramifications nombreuses, des réseaux merveilleux sur la substance charnue des fibres motrices ; & les nerfs par leurs divisions les plus déliées, semblent attacher ces fibres les unes aux autres.

On considere pour l'ordinaire dans presque tous les muscles leurs corps & leurs extrémités : le corps du muscle, qui est sa portion charnue, occupe le milieu dans la plupart ; on les nomme assez communément le *ventre* du *muscle* ; ses extrémités sont dites *tendons*, & *aponévroses* ; on les appelle *tendons*, lorsque les fibres, qui les composent, se trouvent rassemblées en maniere de cordons ; & on leur donne le nom d'*aponévroses*, lorsque ces mêmes fibres, au lieu d'être rassemblées en cordon, s'épanouissent en membrane.

L'arrangement des fibres motrices n'est pas le même dans tous les muscles, il s'en trouve où leurs portions charnues & les tendineuses décrivent une même ligne, tels sont les muscles du bas-ventre, nommés *obliques*, les *transverses*, *&c.* d'autres où les portions tendineuses font des angles opposés avec la portion charnue ; tels sont les deux muscles jumeaux, extenseurs du pied, &c. il en est dont les fibres motrices sont arrangées en maniere de rayons, comme il se voit aux muscles de la mâchoire, nommés *crotaphytes*, *&c.* On en trouve aussi dont les fibres font des contours entiers, de sorte que leurs extrémités se rencontrent & s'unissent ; tels sont l'orbiculaire des paupieres, le sphincter de l'anus, &c.

On a divisé les muscles par rapport à l'arrangement de leurs fibres motrices, en simples & en composés. On a nommé *muscles simples* ceux dans la composition desquels on ne trouve qu'un seul ordre de fibres ; & on a donné le nom de *muscles composés* à ceux dans lesquels se trouvent deux ordres de fibres, ou même plusieurs.

On doit distinguer deux sortes de muscles simples ; les uns, dont les fibres charnues suivent la longueur du corps du muscle qu'elles composent, en s'avançant jusqu'au tendon, ou aponévrose, qui se trouvent aux extrémités du muscle : tels sont les muscles du bas-ventre, nommés *droits*, les *transverses*, *&c.*

Les autres muscles simples n'ont pas leurs fibres charnues dirigées selon la longueur du corps du muscle, d'autant qu'elles se portent obliquement d'un côté à l'autre du muscle, pour se perdre dans deux expansions aponévrotiques qui regnent dans toute sa longueur, & qui se terminent au tendon du muscle : tels sont les fléchisseurs de la jambe, nommés *demi-nerveux*, & *demi-membraneux*, *&c.*

A l'égard des muscles composés, on doit aussi en distinguer de deux sortes. Les premiers ne montrent dans leur composition que deux ordres, ou arrangemens de fibres charnues, obliques & très-courtes qui s'attachent d'une part à une expansion aponévrotique, fournie par un des tendons du muscle ; & par l'autre, au tendon opposé qui, s'avançant dans la substance du muscle, & se continuant le long du milieu de son corps, en sépare les deux ordres, ou arrangemens de fibres charnues, à-peu-près de même que l'on voit aux plumes des oiseaux, les filets de chaque barbe attachés à la tige qui les sépare : d'où vient qu'on a nommé ces sortes de muscles *muscles penniformes*, du mot latin *penna*, qui signifie plume.

Quant aux autres muscles composés, ils méritent le nom de composés à juste titre, car on voit dans leur substance plusieurs ordres, ou arrangemens de fibres charnues, qui constituent autant de muscles simples, ce qui donne à ces muscles une force très-grande, tel est le muscle deltoïde, &c.

Quelques-uns ont encore divisé les muscles en pleins & en creux. Ils ont nommés *muscles pleins* ceux qui dans leur substance ne montrent aucune cavité sensible, & qui sont destinés pour mouvoir les os, ou quelque organe particulier ; tels sont les muscles des yeux, de la langue, ceux des bras, des jambes, &c. Ils ont donné le nom de *muscles creux*, à ceux dont les fibres sont arrangées de maniere qu'elles forment une cavité pour loger les substances, soit molles, soit fluides, qui doivent recevoir quelques agitations de la part

du muſcle. Ils comptent parmi ceux-ci le cœur, l'eſtomac, les inteſtins, la veſſie, &c. Il y a des Auteurs qui refuſent à ces derniers le nom de muſcles, ſe contentant de les nommer parties muſculeuſes.

Les muſcles ont, outre cela, reçu divers noms en particulier: 1°. à raiſon de leur volume, on les a nommés *vaſtes*, *grêles*, *grands*, *petits*, &c. 2°. A raiſon de leur figure, on les a appellés *trapeſes*, *rhomboïdes*, *ſcalenes*, &c. 3°. A raiſon de leur attaches, on leur a donné les noms de *ſterno-cleido-maſtoidien*, de *génio-gloſſe*, &c. 4°. Eu égard à la direction de leurs fibres, ils ont reçu le nom d'*obliques*, de *tranſverſes*, &c. 5°. Par rapport à leur ſituation, on les a appellés *frontaux*, *occipitaux*, &c. Enfin par rapport à leurs fonctions, les uns ſont dits *releveurs*, *abaiſſeurs*, & les autres *adducteurs*, *abducteurs*, &c. Quant à ces derniers, il eſt à propos de remarquer, que la fonction de ces muſcles n'eſt point bornée aux ſimples uſages que ces noms expriment; ces muſcles peuvent en avoir pluſieurs autres, eu égard à leurs attaches différentes, & aux changemens d'attitude du corps.

Les muſcles pleins ſont attachés à deux endroits différens, dont l'un eſt entraîné par l'action du muſcle, & l'autre reſte en repos pendant cette même action. On déſigne aſſez communément ces deux endroits par les termes d'attaches fixes, & d'attaches mobiles; mais il faut remarquer que l'attache fixe ne reſte toujours la même, qu'à l'égard des muſcles, qui d'une part ſont attachés aux os, & de l'autre aux parties molles, telles que ſont les muſcles des yeux, ceux de la langue, &c. car à l'égard de preſque toutes les autres extrémités, celle de leurs attaches, qui dans une certaine ſituation ſe trouvoit fixe, devient l'attache mobile dans une attitude contraire. On doit donc concevoir que les uſages de la plupart des muſcles ne ſont point bornés à ceux qu'on leur donne aſſez communément. Par exemple, les muſcles que l'on croit ne ſervir qu'à mouvoir le bras ſur l'omoplate, peuvent, dans certains cas, mouvoir l'omoplate ſur le bras, &c.

Le muſcle eſt capable de deux mouvemens, l'un d'extenſion, ou d'allongement, & l'autre de contraction, ou de raccourciſſement. C'eſt principalement dans ce dernier mouvement que le muſcle agit; ſes extrémités tendant pour lors à ſe rapprocher, entraînent les parties ſolides auxquelles elles ſe trouvent attachées ſi elles ſont également mobiles;

ou à approcher ſeulement la partie mobile vers celle qui l'eſt moins, ou qui reſte fixe pendant cette action. Si c'eſt un muſcle creux, il comprime par ſa contraction les ſubſtances, ſoit molles, ſoit fluides, contenues dans ſa cavité.

Preſque tous les Anatomiſtes regardent l'extenſion du muſcle comme un mouvement purement paſſif. Mais M. Winſlow, fondé ſur des obſervations particulieres, prétend que l'action des muſcles ne conſiſte pas moins dans le relâchement, que dans le raccourciſſement des fibres motrices.

Il y a des muſcles dont les mouvemens ſont purement méchaniques, ou involontaires, c'eſt-à-dire, dépendans de la ſeule diſpoſition de la machine, ſans que la volonté y ait aucune part : tels ſont le cœur, l'eſtomac, les inteſtins, &c. leur contraction & leur extenſion ſe continuant ſans interruption, en ſe ſuccédant l'un à l'autre.

Il y a d'autres muſcles qui, quoique diſpoſés au mouvement par la conſtitution naturelle du corps, ont beſoin néanmoins de la volonté pour ſe mouvoir ; tels ſont les muſcles des extrémités, tant ſupérieures qu'inférieures, &c. dont les mouvemens ſont volontaires.

Enfin il y a une troiſieme ſorte de muſcle dont les mouvemens ſe continuent toujours ; mais que la volonté peut augmenter, ou diminuer, & même interrompre pour quelques momens : tels ſont les muſcles de la reſpiration, que les anciens ont dit avoir un mouvement mixte, & que l'on peut regarder comme un mouvement purement méchanique, lorſqu'on reſpire ſans y faire attention ; & comme mouvement volontaire lorſqu'on augmente, qu'on diminue, ou que l'on ſupprime la reſpiration ſelon ſa volonté.

Preſque tous les muſcles ſont ſecondés par d'autres qui ont la même fonction, & que l'on nomme *congeneres*, pour les diſtinguer d'une autre ſorte de muſcles, que l'on appelle *antagoniſtes*, parce qu'ils ſont deſtinés à des actions contraires. Les fléchiſſeurs, par exemple, d'un membre, ont pour antagoniſtes les extenſeurs. Tous les muſcles, même ceux qui ſont impairs, ont des antagoniſtes. Le cœur a pour antagoniſte ſes oreillettes. Le ſphincter de l'anus a pour antagoniſte, non-ſeulement la tunique charnue des inteſtins, mais encore les muſcles du bas-ventre, le diaphragme.

Les muscles congeneres & les antagonistes agissant en même tems, rendent les parties roides, & immobiles. L'action de ces muscles, dans cet état de suspension, est connue sous le nom de *mouvement tonique*, & on a donné le nom de *mouvement combiné*, ou de *circumduction* à celui qui dépend de l'action successive de tous les muscles d'une partie ; tel est le mouvement de la main ou du bras, quand on tourne une manivelle, &c.

Il est à remarquer que ce n'est pas seulement dans le mouvement tonique que tous les muscles d'une partie agissent en même tems. Ces mêmes muscles agissent aussi ensemble, mais plus ou moins, pour mettre la partie dans une situation déterminée. Par exemple, pour lever le bras, tous les muscles qui peuvent le mouvoir en divers sens, cooperent à ce mouvement : les uns conduisent le bras en haut, & ce sont les muscles releveurs ; les autres moderent ce mouvement en le contrebalançant à l'opposite, c'est ce que font les abaisseurs ; les autres enfin, situés de chaque côté, dirigent ce mouvement, & c'est ce que font les adducteurs, & les abducteurs du bras. On a dit que ces muscles agissoient plus ou moins, parce qu'il est à croire que dans le cas supposé les releveurs du bras sont dans un degré d'action plus considérable que celui où se trouvent les abaisseurs, &c.

Les différentes situations du corps, soit celle d'être de bout, soit celle d'être assis, que l'on exprime par ces termes de *station* & de *session*, fournissent aussi des exemples de cette coopération des muscles ; elle se remarque encore dans l'action de marcher, connue sous le nom de *progression*, *&c.*

C'est principalement de la portion charnue du muscle que dépend sa contraction, ou son raccourcissement, pendant lequel cette portion paroît plus gonflée, & plus dure que dans l'état d'inaction, ce que l'on découvre aisément sur les crotaphites & les masseters, muscles de la mâchoire inférieure, &c. Quand on les fait agir, & si on jette les yeux sur cette portion charnue, mise à découvert sur un animal vivant, on s'appercevra que les fibres qui la composent, se froncent & se plissent d'un bout à l'autre en maniere de zigzags très-fins pendant la contraction du muscle.

Les tendons ne prêtant que très-peu, ne doivent être considérés que comme autant d'allonges nécessaires pour l'atta-

che des muſcles aux endroits éloignés ; auſſi remarque-t-on que la portion charnue ſe rencontre dans tous les muſcles, au lieu que leurs portions tendineuſes ſe trouvent dans quelques-uns ſi petites, qu'elles paroiſſent y manquer.

Après avoir parlé de la généralité des muſcles, il convient de paſſer au dénombrement de ces corps charnus.

Dénombrement des muſcles.

La peau du crâne a quatre muſcles, ſçavoir, deux frontaux, & deux occipitaux. M. Sabatier ne fait qu'un muſcle des deux frontaux & des deux occipitaux. Il l'appelle *muſcle fronto-occipital*, ou *occipito-frontal.*

Les paupieres ont deux muſcles, dont l'un eſt commun aux deux paupieres, on le nomme *orbiculaire* ; & l'autre eſt propre à la paupiere ſupérieure, & on l'appelle *ſon releveur propre.*

L'œil a ſix muſcles, quatre droits, & deux obliques. Les droits ſont connus ſous le nom de *releveur*, d'*abaiſſeur*, d'*adducteur*, & d'*abducteur*. Les obliques ſont diſtingués en grand & en petit.

Le nez a quatre muſcles, deux à chaque côté ; l'un eſt nommé *pyramidal*, & l'autre *myrthiforme.*

Les levres ont ſept muſcles propres, & cinq communs : parmi les propres, on compte l'inciſif, le canin, le triangulaire, & le quarré : ce dernier eſt impair. Les communs ſont le zigomatique, le buccinateur, & l'orbiculaire.

La mâchoire eſt abaiſſée par quatre muſcles, nommés *digaſtriques*, & *péauciers.* Elle eſt relevée par ſix, appellés *crotaphite*, *maſſeter*, & *ptérigoïdien interne.* Elle eſt portée en devant par le ptérigoïdien externe.

La tête eſt fléchie par huit muſcles, ſçavoir, le ſterno-cleido-maſtoïdien, le grand droit antérieur, le petit droit, & le droit latéral. Elle eſt étendue par dix, ſçavoir, le ſplénius, le complexus, le grand droit, le petit droit, & le petit oblique. Elle eſt portée ſur les côtés par les deux grands obliques.

L'os hyoïde a neuf muſcles, cinq qui l'élévent, & quatre qui l'abaiſſent. Les premiers ſont nommés *gényo-hyoïdien*,

mylo-hyoïdien, & *ſtylo-hyoïdien.* Les ſeconds ſont appellés *ſterno-hyoïdien*, & *coſto-hyoïdien.*

La langue a huit muſcles, quatre de chaque côté, ſçavoir, le gényo-gloſſe, le baſio-gloſſe, le ſtylo-gloſſe, & le cérato-gloſſe.

Le larynx a des muſcles communs, nommés *ſterno-thyroïdien* & *hyo-thyroïdien.* Il en a auſſi des propres connus ſous le nom de *crico-thyroïdien antérieur*, de *crico-arythénoïdien poſtérieur*, de *crico-arythénoïdien latéral*, de *thyro-arythénoïdien*, & de *crico-arythénoïdien ſupérieur*, communément appellé *ary-arythénoïdien.*

Le pharynx a auſſi pluſieurs muſcles, nommés *ſphéno-pharyngiens*, *ſtylo-pharyngiens*, & l'*œſophagien*, ou *pharyngo-thyroïdien*, *&c.*

La luette & la cloiſon ont des muſcles appellés *péryſtaphylins*, diſtingués en interne & en externe. La luette a un impair, nommé *azygos*, & deux pairs, appellés *pharingo-ſtaphylins*, & *gloſſo-ſtaphylins.*

Le col eſt fléchi par quatre muſcles, nommés *le long fléchiſſeur*, & *le ſcalene.* Il eſt étendu par l'épineux tranſverſal, & le tranſverſal épineux.

Les muſcles de la reſpiration ſont diſtingués en ceux qui ſont pour l'inſpiration, & en ceux qui ſont deſtinés pour l'expiration. Les muſcles de l'inſpiration, c'eſt-à-dire, ceux qui relevent les côtes, ſont au nombre de quarante-huit, vingt-quatre de chaque côté, auxquels il faut ajouter le diaphragme. Ces muſcles ſont les onze intercoſtaux, le dentelé poſtérieur & ſupérieur, le ſouclavier, les releveurs de ſtenon, & le diaphragme. Les muſcles qui abaiſſent les côtes, ou qui ſervent a l'expiration, ſont le dentelé poſtérieur & inférieur, les ſous-coſtaux de verreyen, & le triangulaire.

L'abdomen a dix muſcles, cinq de chaque côté, ſçavoir, le grand oblique, le petit oblique, le tranſverſe, le droit, & le pyramidal.

La verge a quatre muſcles, deux de chaque côté, appellés *iſchio-caverneux*, & *bulbo-caverneux.*

Le clitoris a quatre muſcles, appellés *iſchio-caverneux*, & les *conſtricteurs.*

L'anus a trois muſcles, le ſphyncter & les deux releveurs.

Il y a cinq muſcles de l'omoplate, ſçavoir, ſon releveur

propre, le trapeſe, le rhomboïde, le petit pectoral, & le grand dentelé.

Le bras a neuf muſcles. Il eſt levé par le deltoïde & le ſur-épineux. Il eſt abaiſſé par le grand dorſal, & le grand rond. Il eſt porté en devant par le grand pectoral, & le caraco-brachial, & en arriere par le ſous-épineux & le petit rond. Il eſt approché des côtes par le ſous-ſcapulaire.

L'avant-bras eſt fléchi par le biceps & le brachial interne. Il eſt étendu par le long, le court, le brachial externe, & l'anconæus. La pronation ſe fait par deux muſcles, nommés le rond, & le quarré. La ſupination par le long & le court. Le poignet eſt fléchi par le radial interne, le cubital interne, & le palmaire. Il eſt étendu par le radial externe & le cubital externe.

Les quatre derniers doigts ſont fléchis par le ſublime & le profond. Ils ſont étendus par l'extenſeur commun. Ils ſont portés du côté du pouce par les quatre lumbricaux & les trois inter-oſſeux internes, & du côté oppoſé, par les trois inter-oſſeux externes.

Le pouce a un fléchiſſeur propre & deux extenſeurs, nommés le *long* & le *court*. Il a un adducteur, appellé *thénar*, & un abducteur, nommé *anti-thénar*. Le doigt indice a un extenſeur particulier, nommé *indicateur*, ou *adducteur*. Le petit doigt a auſſi un extenſeur particulier, & un abducteur, appellé *hypo-thenar*.

Les lombes ſont fléchies par deux muſcles, nommés *triangulaires*, & par quelques-uns, nommés quarrés. Elles ſont étendues par ſix, appellés le *ſacré*, le *très-long*, le *demi-épineux*, & le *ſacro-lombaire*, auxquels il faut ajouter les muſcles vertébraux.

La cuiſſe eſt fléchie par trois muſcles, nommés *pſoas*, *iliaque*, & *pectinæus*. Elle eſt étendue par le grand feſſier, le moyen, & le petit. Elle eſt portée en dedans par le triceps, que l'on diſtingue en ſupérieur, en moyen, & en inférieur. Elle eſt portée en dehors par les deux jumeaux, le pyramidal, ou pyriforme, le quarré, le faſcia-lata ; & fait ſes mouvemens en rond par les deux obturateurs, diſtingués en interne, & en externe.

La jambe eſt fléchie par ſix muſcles, ſçavoir, le biceps, le demi-nerveux, le demi-membraneux, le grele interne,

le couturier, & le poplité. Elle eſt étendue par le grêle antérieur, le vaſte interne, le vaſte externe, & le crural.

Le pied eſt fléchi par le jambier antérieur, & le court péronier. Il eſt étendu par les deux jumeaux, le ſolaire, le plantaire, le jambier poſtérieur, & le long péronier.

Les doigts du pied, ou les orteils, ont deux muſcles fléchiſſeurs communs, diſtingués en court, & en long; & deux extenſeurs, diſtingués auſſi en long, & en court; ce dernier eſt nommé *pedius*. Ils ont auſſi des adducteurs appellés *lumbricaux*, les *inter-oſſeux inférieurs*, & des abducteurs, nommés *inter-oſſeux ſupérieurs*.

Le pouce, ou le gros orteil, a un fléchiſſeur propre. Il a auſſi un extenſeur, un adducteur, nommé *thénar*, & un abducteur, nommé *anti-thénar*.

Récapitulation du dénombrement de tous les muſcles du corps humain.

Le front a deux muſcles,	2
L'occiput,	2
Les paupieres,	4
Les yeux,	12
Le nez,	7
Les oreilles en dehors,	3
Les oreilles en dedans,	6
Les levres,	13
La langue,	8
La luette,	4
Le larynx,	13
Le pharynx,	7
L'os hyoïde,	10
La mâchoire inférieure,	12
La verge,	4
Le clitoris,	4
L'anus,	3
Les cuiſſes,	30
La tête,	14
Le col,	8
Les omoplates ou les épaules,	12
Les bras,	18
Les coudes,	12

Les rayons,	8
Les carpes,	12
Les doigts,	48
La poitrine, ou les parties de la respiration,	57
Les lombes,	6
L'abdomen,	10
Les testicules,	2
La vessie,	1
Les jambes,	22
Les pieds,	18
Les orteils,	44
Total,	429

Ceci n'est qu'un à-peu-près ; car il est certain que ce nombre varie, selon les différens Auteurs qui font plus ou moins de muscles. Les cartilages de l'oreille, par exemple, à leur face externe, ont plusieurs petits muscles. Le nombre de tous les muscles de l'épine varie aussi beaucoup, selon les différens Auteurs qui les décrivent. Les uns établissent des convergens, divergens, transversaires, épineux, &c. D'autres, sous deux ou trois-muscles, comprennent ce grand nombre. Il est certain qu'en comptant le souclavier, chaque omoplate a six muscles. Il en est de même de bien d'autres parties. Ainsi, à prendre ceci dans toute la rigueur, on trouveroit aisément que le nombre des muscles monte à plus de six cens.

Force des muscles.

Pour juger de la force des muscles, il faut sçavoir qu'ils agissent comme autant de léviers, dont les résistances & les points d'appui ont beaucoup de variété, dont la force est toujours proportionnée au corps à mouvoir, & à la distance plus ou moins grande du centre du mouvement.

La disposition & la structure des muscles, la structure des articulations, la disposition des tendons, leur appui sur des ligamens, leurs attaches, &c. doivent être considérées en même tems, pour juger de l'action d'un muscle, & de la diversité de ses mouvemens.

Selon M. Borelli, paragraphes 87, 88, & 127, lorsqu'un

homme leve avec sa bouche un poids de près de deux cents livres avec une corde attachée aux dents mâchelieres (expérience qui a été faite, selon lui-même, jusqu'à lever trois cents livres), le muscle temporal, & le masseter, qui agissent dans la mastication, & qui servent dans cette occasion, agissent avec une force de plus de quinze mille livres de poids.

Lorsque le coude du bras tient en équilibre le poids de cinquante-cinq livres, le muscle deltoïde, qui leve le bras dans cette occasion, agit avec une force équivalente à plus de soixante mille livres de poids, selon le même Auteur, paragraphe 124 vers la fin.

Si quelqu'un, en tenant le bras baissé directement en bas, leve un poids de vingt livres avec la troisieme articulation, ou l'extrémité du pouce, le muscle qui fléchit le pouce, & soutient ce poids, agit avec une force équivalente à plus de trois mille livres.

Les muscles fessiers qui composent la plus grande partie des fesses, & qui se meuvent en arriere sur l'extrémité supérieure de l'os des hanches, agissent avec une force équivalente à plus de trois cens mille livres de poids, lorsqu'ils levent un poids de soixante-cinq livres, en étendant horisontalement les os de la jambe & de la cuisse. En calculant la force de tous les muscles qui agissent lorsqu'un homme se tenant sur ses pieds, s'éleve en sautant à la hauteur de deux pieds ou environ, si cet homme pese cent cinquante livres, les muscles qui servent dans cette occasion, agissent avec deux mille fois plus de force, c'est-à-dire, avec une force équivalente à trois cens mille livres de poids ou environ.

Le cœur à chaque battement ou contraction, durant laquelle il pousse le sang dans les arteres, & des arteres dans les veines, agit avec une force équivalente à plus de cent mille livres pesant.

Il faut pourtant avouer qu'il y a quelques changemens à faire dans les calculs de Borelli dans son traité *de motu animalium*. Il attribue aux muscles des usages qu'ils n'ont pas. Le deltoïde, par exemple, n'est pas le seul qui éleve le bras. Les fessiers ne servent pas aux fonctions qu'il leur donne ; mais cela ne touche en rien à la force prodigieuse dont parle cet Auteur.

Nieuwentyt

Nieuwentyt a ſubſtitué aux calculs immenſes & difficiles de Borelli une explication plus aiſée & moins étendue.

Le premier Auteur qui ait examiné la force de l'homme avec quelque préciſion, & qui l'ait comparée avec celle des autres animaux, c'eſt ſans doute M. de la Hire, dont l'écrit ſur ce ſujet eſt imprimé parmi les Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1699. M. Deſaguliers a traduit & critiqué pluſieurs endroits de ce Mémoire, dans les notes ſur la quatrième leçon de la Phyſique expérimentale, page 246 & ſuivantes de l'original anglois.

M. de la Hire ſuppoſe qu'un homme ordinaire, mais fort, peſe cent quarante livres. Cet homme ayant les jarrets un peu pliés, peut ſe redreſſer, quoique chargé d'un poids de cent cinquante-deux livres. Les muſcles des jambes & des cuiſſes élevent donc un poids de deux cens quatre-vingt-dix livres, mais ſeulement de deux ou trois pouces. M. Deſaguliers trouve cette eſtimation fautive & trop médiocre, puiſqu'il eſt ordinaire de voir des porte-faix monter un eſcalier, ayant un fardeau de deux cens cinquante livres. Ils ne peuvent le deſcendre, à la vérité, étant chargés d'un auſſi grand poids. La livre des Anglois eſt entre un onzieme & un douzieme moindre que la nôtre. Dans un homme chargé qui marche, le centre de gravité de ſon corps & du fardeau réunis, décrit un arc de cercle qui a pour centre le pied immobile; & la jambe mobile qui pouſſe en avant ce centre de gravité, décrit auſſi un arc de cercle de même étendue. M. de Fontenelle (*hiſtoire de la même année, pag.* 97), a très-bien remarqué que, plus cet arc eſt grand par rapport au ſinus verſe de ſa moitié, plus la force mouvante a d'avantage, à cauſe de ſa vîteſſe & du peu d'élevation du poids. C'eſt ce qui a fait penſer à M. de Lahire qu'un homme chargé de 150 livres ne pourroit monter un eſcalier dont les marches ſeroient de cinq pouces, comme elles ſont ordinairement: ce qu'on a déja vu être contraire à l'obſervation de M. Deſaguliers.

Si un homme qui peſe cent quarante livres, ſaiſit un point fixe placé ſur ſa tête, il peut, par l'effort des muſcles des bras & des épaules, élever tout ſon corps, & même un poids de vingt livres dont il ſeroit chargé. Suſpendu alors à une corde qui, paſſant ſur une poulie, ſoutient par ſon

Aaa

autre extrémité un poids de cent soixante livres, il fait équilibre avec ce poids, & le surmonte si on augmente un peu son fardeau de vingt livres.

Ce même homme prenant avec les mains un poids de cent livres, placé entre ses jambes, le leve en se redressant. Comme les muscles des lombes soutiennent la moitié supérieure de son corps, on peut évaluer leur effort à cent soixante-dix livres : mais M. Desaguliers assure que les travailleurs en général élevent avec leurs mains un poids de cent cinquante, & quelquefois de deux cens livres.

Un homme, le corps panché & les genoux pliés, ne pourra lever de terre un poids de cent soixante livres, que ses bras soutiennent d'ailleurs. Les muscles des jambes & des cuisses devroient alors soutenir le poids de cent soixante livres & celui de tout le corps. Or ils ne le peuvent pas, suivant M. de la Hire, parce que dans cette disposition de tout le corps, la force se distribue par la distribution des esprits dans toutes les parties.

M. de la Hire avoit vu à Venise un homme jeune & foible, qui soutenoit un âne en l'air par un moyen singulier. Ses cheveux étoient liés de côté & d'autre par des cordelettes auxquelles on attachoit par des crochets les deux extrémités d'une sangle large qui passoit par-dessous le ventre de cet âne. Monté sur une petite table, il se baissoit pendant qu'on attachoit les crochets à la sangle ; il se redressoit ensuite, & élevoit l'âne, en appuyant ses mains sur ses genoux. Il élevoit de même des fardeaux qui paroissoient plus pesans, & il disoit qu'il y trouvoit moins de peine, à cause que l'âne se débattoit en perdant terre.

M. de la Hire a considéré dans ce jeune homme la grande force des muscles des épaules & des lombes. M. Desaguliers prétend que les muscles des lombes sont incapables d'un pareil effort. Il aime mieux avoir recours à la force des extenseurs des jambes, qu'il dit être six fois plus considérable. Il assure que ce jeune homme avoit le corps droit & les genoux pliés ; de sorte qu'il mettoit les tresses de ses cheveux dans le même plan que les têtes des os des cuisses & les chevilles. La ligne de direction du corps & de tout le poids passoit aussi entre les plus fortes parties des pieds, qui supportoient la machine. Alors il se relevoit, sans chan-

ger la ligne de direction. La raison pour laquelle l'âne en se débattant rendoit le fardeau plus incommode, c'est qu'il faisoit vaciller la ligne de direction. Quand elle étoit portée en avant ou en arriere, les muscles des lombes se mettoient en jeu pour la rétablir dans sa premiere situation.

M. Desaguliers raconte des tours d'adresse qu'un Allemand montroit à Londres pour des tours de force, & dont il fut spectateur avec MM. Stuart, Pringle & Mylord Tullibardin. Cet homme assis sur une planche horisontale (inclinée en arriere, elle l'auroit situé plus avantageusement), & appuyant ses pieds contre un ais vertical immobile, avoit un peu au-dessous des hanches une forte ceinture terminée par des anneaux de fer. A ces anneaux étoit attachée par un crochet une corde qui, passant entre ses jambes, sortoit par une ouverture pratiquée dans l'appui vertical. Plusieurs hommes, ou deux chevaux même, en tirant cette corde, ne pouvoient l'ébranler. Il se plaçoit encore dans une espece de chassis de bois, préparé pour cet effet, & prétendoit élever, quoiqu'il ne fit réellement que soutenir, un canon de deux ou trois mille livres pesant, porté sur le plat d'une balance, dont les cordes étoient attachées à la chaîne qui pendoit de sa ceinture. Les cordes étant bien tendues & ses jambes bien affermies, on poussoit les rouleaux qui supportoient le plat de la balance, & le canon restoit suspendu. M. Desaguliers fit une semblable expérience devant le Roi Georges I, & plusieurs la répéterent après lui.

Tout cela s'explique aisément par la résistance des os du bassin, qui sont arcboutés contre un appui vertical ou horisontal, par la pression de la ceinture qui affermit les grands trochanters dans leurs articulations, par la force des jambes & des cuisses qui, lorsqu'elles sont parfaitement droites, présentent deux fortes colonnes capables de soutenir au moins quatre ou cinq mille livres. On sçait qu'une puissance est inefficace, quand son action se dirige par le centre du mouvement; & M. Desaguliers fait une application ingénieuse de la ceinture dont nous avons parlé plus haut, dont un ou plusieurs hommes pourroient se servir pour hausser ou abaisser le grand perroquet d'un navire, en s'appuyant contre les échelons d'une forte échelle couchée sur le tillac.

Pour donner une idée de la force des détenſeurs des jambes, M Deſaguliers dit qu'on voit à Londres les Fiacres s'élancer hors de leurs fieges dans un embarras, & ſoulever leurs voitures avec leurs dos, ſans le ſecours de qui que ce ſoit, quoiqu'ils ayent quatre perſonnes dans leurs caroſſes, & le train chargé de trois ou quatre coffres. Les Fiacres font de même à Paris, & appellent cela *porter leur derriere*. Les porte-faix en Turquie portent ſept, huit, & juſqu'à neuf cens livres peſant. Ils s'appuyent ſur un bâton quand on les charge; on prend ſoin auſſi de les décharger. Sans doute dans ces cas-là, les vertebres ſe ſoutiennent mutuellement, & leurs muſcles ſe roidiſſent chez eux pour aſſujettir l'épine à une courbure conſtante. On peut avoir recours à une troiſieme eſpece de réſiſtance, qui eſt celle des cartilages intermédiaires des vertebres.

On obſerve tous les jours à Marſeille que les porte-faix ſoutiennent à quatre ſur leurs têtes un poids de trente-ſix quintaux. Ils ont la tête enveloppée d'une eſpece de ſac qui leur ceint les tempes, & qui ſe termine en un bourrelet qui tombe ſur les épaules. Sur ce bourrelet portent de longues perches où ſont ſuſpendues les cordes qui élevent le plan ſur lequel eſt le fardeau. Ainſi non-ſeulement la réſiſtance de la voûte du crâne de chaque homme, mais même celle de l'atlas & des autres cartilages du cou, eſt ſupérieure à l'effort d'un poids de neuf cens livres, agiſſant par un levier aſſez long.

M. Deſaguliers raconte des tours de force prodigieux, que faiſoit un nommé Topham, ſans employer aucun art pour les rendre étonnans. Je l'ai vu, dit-il, lever un rouleau du poids de huit cens livres, étant debout dans un chaſſis au-deſſus, ſaiſiſſant avec ſes mains une chaîne qui y étoit attachée. Comme il ſe courboit un peu en avant pour cette opération, il faut ajouter le poids du corps au poids élevé, & conſidérer ici principalement les muſcles des lombes: d'où il ſuit que ce Topham étoit une fois preſqu'auſſi fort à cet égard, que les hommes qui le ſont le plus, ceux-ci n'élevant guere plus de quatre cens livres de cette maniere. On a dit, à cet égard; car les différentes parties du corps peuvent avoir des proportions de force très-peu ſemblables, ſuivant le genre de travail & d'exercice auquel chaque

homme est habitué. Au reste les muscles se contrebalancent souvent. Si la bouche, par exemple, reste exactement au milieu du visage, c'est à cause de deux muscles opposés qui la tirent de chaque côté, & qui se balancent mutuellement. Quand l'un de ces muscles a perdu sa force par quelque maladie, l'autre tombe en convulsion, & fait aller la bouche toute d'un côté. Sans l'équilibre de ces muscles, le visage seroit privé de sa beauté réguliere & uniforme.

MUSCOSÆ *glandulæ*. On appelle ainsi quelques-unes des glandes conglobées, pour les distinguer des glandes conglomérées, auxquelles on donne le nom de *glandulæ vasculosæ* Castelli.

MUSCULAIRE, adj. *muscularis, e* : ce qui appartient, ce qui est relatif au muscle.

Le mouvement musculaire. C'est à ce point de Physiologie, où l'on a recours à la multiplicité des hypothèses, pour tâcher de trouver une raison plausible, une explication physique des mouvemens propres aux muscles; & c'est ici, comme dans bien d'autres articles, où l'homme peut reconnoître la foiblesse de ses lumieres, ou du moins l'insuffisance des agens auxquels il attribue l'action du muscle, une des plus grandes merveilles de la nature. Essayons de rapporter quelques systêmes sur la cause de cet effet physique, afin que le Lecteur, au milieu de l'incertitude même, puisse au moins connoître ce que là-dessus on a pensé de plus raisonnable.

Les os du corps humain sont articulés entre eux avec tant d'art, qu'ils peuvent, du moins la plûpart, être mûs en différens sens : mais ils ne peuvent se mouvoir par eux-mêmes. Ils sont entierement passifs dans tous les mouvemens du corps.

Les muscles sont des especes de cordes qui y sont attachées, qui les tirent & les meuvent en se contractant.

Tout le monde connoît le mouvement de la mâchoire inférieure. Nous pouvons l'abaisser & ensuite la relever, & l'appliquer fortement contre la mâchoire supérieure. L'action du muscle masseter, qui est un des muscles releveurs de la mâchoire inférieure, est très-sensible. Ce muscle a une attache fixe à l'os de la pomette, & à l'os de la mâchoire supérieure, aux environs de la pomette. Il a son autre

attache au bord inférieur & extérieur de la mâchoire inférieure. Quand nous voulons élever cette mâchoire & l'appliquer contre la mâchoire supérieure, nous commandons aux muscles releveurs d'entrer en action.

Le masseter de chaque côté se contracte, & entraîne la partie mobile, c'est-à-dire, la mâchoire inférieure, qu'elle applique contre la mâchoire supérieure. Chacun peut sentir l'action de ce muscle, en portant la main sur la joue, entre la pomette & la mâchoire inférieure, dans le tems qu'il applique avec force la mâchoire inférieure contre la supérieure.

Quand nous voulons fléchir les doigts, les muscles fléchisseurs qui ont leurs attaches fixes à l'os du bras & à ceux de l'avant-bras, & leurs attaches mobiles à l'extrémité intérieure des doigts, entrent en contraction, & attirent le bout des doigts contre la paume de la main. Il en est de même des autres muscles.

Mais par quel méchanisme le muscle agit-il ou se contracte-t-il? C'est là le grand point de la difficulté, & ici on a recours à l'hypothese.

Plusieurs Auteurs ont entrepris d'expliquer le méchanisme de la contraction du muscle, en supposant que chaque fibre musculaire forme comme une chaîne de vésicules extrêmement petites. Les nerfs qui se distribuent dans le muscle, apportent des esprits animaux qui, à notre volonté, remplissent ces vésicules, en augmentent le diametre en largeur, & par-là les raccourcissent, & par conséquent raccourcissent toute la fibre qui n'est composée que de vésicules. Comme on suppose ces vésicules presqu'infiniment petites, il ne faut pas une grande quantité d'esprits animaux pour les remplir. Mais les vésicules nerveuses, dit M. Haller, capables de se gonfler, le suc nerveux y étant apporté avec plus de vîtesse, ne s'accordent pas avec l'Anatomie, qui nous fait voir que les fibres sont par-tout cylindriques, & nulle part vésiculaires, avec la prompte exécution du mouvement des muscles, avec la diminution plutôt que l'augmentation du volume des muscles pendant leur action. Les chaînettes, les rhombes que forment les fibres enflées, ne cadrent point avec l'anatomie de ces parties, ni avec la vîtesse de leur action. Enfin on ne peut pas faire voir une si

grande quantité de fibres nerveuſes produites par auſſi peu de nerfs, & qu'ils ſe diſtribuent aux fibres dans une autre direction, & preſque tranſverſe à ces fibres.

Dirons-nous avec quelques Phyſiologiſtes, que les nerfs environnent la fibre artérielle ; & la contractent par ſon élaſticité ? Mais cette ſuppoſition ſera-t-elle conforme à la ſtructure de ces parties, dans leſquelles on prend pour nerfs les filets cellulaires, qui ſont les ſeuls qu'on y puiſſe découvrir ?

Penſerons-nous avec d'autres, que les bulles de ſang des vaiſſeaux, remplies d'un air élaſtique & concentré, forment tout-à-coup des exploſions qui, gonflant le muſcle, le contractent & le mettent en action ? Mais cette idée ſera-t-elle bien conforme à la nature du ſang, dans lequel on ne trouvera pas cet air ſuſceptible de ſemblables exploſions ?

Faudra-t-il ſouſcrire à l'opinion de ceux qui, trouvant dans tous les corps de la nature une attraction mutuelle, ſe perſuadent qu'un muſcle ne rapproche une partie oſſeuſe mobile, qu'en vertu des loix invariables de cette qualité occulte, *l'attraction ?* Mais dans cette hypotheſe, ne trouverons-nous pas à tout moment des difficultés inſurmontables ? Pourrons-nous aiſément appliquer à cette fonction les grands calculs de nos attractionaires ? Sera-ce en vertu des maſſes, que les muſcles agiront ſur les os, & qu'ils les attireront ? Mais puiſque cette loi doit également ſe trouver par-tout, pourquoi ces muſcles agiſſent-ils préférablement ſur tel os, plutôt que ſur ſon voiſin, plutôt même que ſur les muſcles & les autres organes qui compoſent le membre ? Enfin ſi l'attraction a lieu, pourquoi, au gré de la volonté, ceſſe-t-elle d'agir ; puiſqu'elle ne ceſſe pas d'avoir la facilité, le pouvoit d'agir, parce que la maſſe du muſcle le tient toujours dans le cas d'attirer une partie plus foible ? En vérité l'attraction ne peut pas ici ſe tirer avec honneur de ces difficultés & de mille autres qu'il ſeroit aiſé de propoſer, ſi nous avions du tems à perdre.

Serions-nous en droit d'attribuer l'action muſculaire à la fonction ſeule des arteres, parce que la ligature d'un de ces vaiſſeaux rend paralytique le muſcle auquel il ſe diſtribue ? Mais la même ligature faite au nerf, ne détruit-elle pas auſſi évidemment le mouvement du muſcle qui le re-

çoit ? & la perte totale de l'action même dans ce dernier cas, n'est-elle pas plus subite & mieux marquée ? Ne conviendroit-il donc pas de partager la cause de cette action entre ces deux genres de vaisseaux ? ou bien ne seroit-il pas plus à propos de penser que dans la privation du sang, le muscle cesse de se mouvoir, parce que la partie se meurt, faute de ce qui doit y entretenir la vie & la maintenir disposée à l'action ; au lieu que dans l'action des esprits animaux, c'est l'agent même du mouvement qui est détruit ? D'ailleurs la circulation du sang n'est pas soumise à la volonté ; au lieu que plusieurs muscles dépendent dans leur action, de la volonté, comme il est aisé à un chacun de s'en convaincre.

Ferons-nous dépendre l'action des muscles, non de la contraction méchanique des nerfs, puisque, selon M. Haller, ils en sont très-peu susceptibles ; mais de la grande vîtesse avec laquelle le suc nerveux y coule ? Expliquerons-nous par son impulsion cette dureté qui s'observe dans les muscles, lorsqu'ils font quelqu'effort ? Dirons-nous que le muscle qui se contracte le plus vîte, est celui qui, dans un tems donné, reçoit plus de suc nerveux ; soit que cela vienne de la volonté, soit de quelque cause qui ait son siege dans le cerveau, soit par la puissance d'un aiguillon sur le nerf même ? Peut-être cette idée n'offriroit-elle pas une solution très-satisfaisante à beaucoup d'objections ?

Conviendroit-il de s'arrêter à une matiere ignée ou électrique qui, portée aussi-tôt par les nerfs, iroit raréfier les humeurs du corps musculeux, & produire par cette raréfaction un gonflement qui en diminueroit la longueur, par là-même qu'il en augmenteroit le diametre, & qui enfin par cette méchanique subtile, rapprocheroit les parties solides ? Mais cette prétendue raréfaction existera-t-elle sans desordre, & pourra-t-elle impunément se renouveller, se répéter si souvent ? En vérité cette opinion seroit tout-à-fait opposée au bon sens, quand même on admettroit une telle nature des esprits animaux : nature qui certainement n'est pas telle, ainsi que nous l'avons fait voir au mot Esprits animaux.

Enfin il est aisé de voir que, de quelque côté qu'on envisage l'action musculaire, la cause de son méchanisme se pré-

sente toujours sous un voile problématique, sous la figure d'une énigme difficile à développer; & le Physicien, dans le centre de toutes ces opinions plus incertaines les unes que les autres, se voit malheureusement engagé dans les détours immenses d'un labyrinthe obscur.

Me seroit-il permis, au milieu de ces ténebres, de proposer quelques conjectures qui peut-être pourront laisser entre-voir quelqu'espece de lueur, ou du moins qui serviront à confirmer notre nouvelle théorie sur les esprits animaux?

A l'article Esprits animaux & au mot Nerf, nous avons essayé d'établir la circulation du fluide nerveux; & pour y réussir, nous lui avons désigné des nerfs *artériels* & des nerfs *veineux*, ainsi que le Lecteur pourra le voir dans un certain détail aux deux endroits que nous avons indiqués.

Cette circulation une fois admise, & la nature du suc nerveux une fois reconnue pour une substance, très-subtile à la vérité, mais produite cependant par une juste combinaison des principes les plus subtils de divers alimens bien digérés, il nous sera peut-être possible de trouver une explication du mouvment musculaire.

Dans l'action du muscle, ou bien on suppose que les vésicules des filets nerveux sont gonflées par la présence du fluide: ou bien on veut que la présence du suc nerveux irritant les fibres musculaires, les oblige à se contracter & à tirer la résistance mobile. Dans le premier cas, notre circulation des esprits animaux devient très-favorable, parce que le flux de ces agens étant augmenté d'un côté par l'action de l'ame qui en détermine vers cette partie une plus grande quantité, & retenu de l'autre dans les nerfs *veineux*, ainsi que nous l'avons dit à l'article des Esprits animaux, il se fait naturellement une accumulation de suc nerveux, propre à dilater en tout sens les vésicules que l'on suppose dans les nerfs, lorsqu'ils sont parvenus dans la substance du muscle. De ce gonflement, de cette augmentation de diametre, il suit naturellement que la résistance mobile doit être approchée; & lorsque l'ame permet aux nerfs *veineux* de rapporter dans le torrent de la circulation le fluide qu'ils contiennent, la circulation du suc nerveux devient plus libre; il n'y a plus d'engorgement, & la contraction cesse

d'avoir lieu jusqu'à ce que le même méchanisme se renouvelle. *Voyez les mots* ESPRITS animaux & NERFS, où l'on donne une théorie plus étendue.

Que si, au lieu des vésicules invisibles des cordons nerveux, on préfere l'irritation des fibres musculeuses, quoi de plus aisé que de la faire dépendre de l'action même, de l'impression d'une partie du fluide nerveux sur ces fibrilles musculaires? La subtilité du fluide sera certainement toujours proportionnée à la délicatesse, à la ténuité inexprimable de ces premiers linéamens musculeux.

Bien des raisons concourent à prouver la circulation du fluide nerveux.

En effet, si elle n'avoit pas lieu, comment expliquer cette activité que l'on sent dans toute la machine, lorsque dans la gaieté d'un repas on a fait usage de quelque liqueur spiritueuse? Cette liqueur fournit dans tout le genre nerveux une surabondance de suc subtil qui porte plus aisément l'action dans nos organes; & si ce fluide abonde un peu trop dans les cavités invisibles des cordons nerveux, il peut en résulter au siege de l'ame des idées confuses, un certain trouble, le sommeil, &c. Comme dans notre hypothese la liqueur nerveuse rentre dans la circulation du sang, les arteres à leur tour abondent également d'esprits animaux, & l'activité de la circulation augmente. Voyez, par exemple, l'artere carotide interne battre dans ce cas fort près du nerf optique; & même en touchant par ses battemens plus forts le nerf de la lumiere, ce nerf en est agité, & la vue paroît trouble, comme l'éprouve quiconque a un peu trop bu du jus de la treille.

Voyez le commun des hommes se servir plus aisément du bras droit que du gauche. On a dit que cet effet pouvoit venir de la naissance de la carotide droite de la souclaviere, tandis que sa compagne du côté gauche est produite immédiatement par l'aorte. Supposons que cette cause ait lieu; mais dans l'ordre naturel de l'éducation, n'est-il pas vrai que nous apprenons à marcher, à nous tenir debout, à voir, à entendre, à parler, &c.? N'est-il pas vrai que si on accoutume une personne dès sa plus tendre enfance à ne se servir absolument que de sa main gauche, il sera certainement gaucher, & qu'il aura de la peine à se servir aussi

avantageusement du bras droit ? L'habitude a donc ici au moins beaucoup de part, s'il est vrai que l'action de la carotide s'attribue quelque petit droit dans cet effet. Or qu'est-ce que produit l'habitude dans le mouvement répété de nos organes ? N'y détermine-t-elle pas une affluence de suc nerveux ? N'y tient-elle pas les routes mieux ouvertes, pour moins s'opposer à la circulation du fluide nervin ? & enfin ne donne-t-elle pas naissance à cette facilité que nous éprouvons pour l'action du bras droit ? &c.

Mais ne nous flattons pas dans notre hypothese d'être parvenus à l'empire de la vérité. Une conjecture, un systême qui n'est point susceptible de démonstration, ne doit point nous fixer totalement ; & c'est aussi pour cette raison que nous allons mettre sous les yeux de notre Lecteur l'explication du mouvement musculaire, donnée par un Physiologiste judicieux. C'est M. Bordenave lui-même qui va parler.

Tous les mouvemens du corps, dit-il, s'exécutent principalement par l'action musculaire ; il y en a cependant qui dépendent seulement de l'action tonique, & de l'action élastique, & qui doivent être distingués. Nous entendons par action tonique une contractilité particuliere à chaque partie dépendante de l'action vitale, & qui augmente ou diminue avec elle en raison de la sensibilité ; c'est elle qui constitue l'érétisme. Elle a lieu également dans les parties musculaires & non musculaires pendant la vie seulement ; & c'est elle qui donne aux fibres la rigidité & la laxité dont les excès peuvent causer différentes maladies.

L'action élastique est la tendance d'un corps à se rétablir en son premier état, lorsque la cause, qui l'en avoit éloigné, vient à cesser. Cette action est commune à toutes les parties, elle dépend principalement de l'adhérence intime des parties intégrantes ; elle est plus ou moins forte, à raison de la tension des fibres ; elle existe même après la mort, & en cela elle différe de l'action tonique.

L'action musculaire est une fonction particuliere au muscle par laquelle sa partie charnue tend continuellement à se raccourcir ; elle dépend de la contractilité qui est propre à la fibre musculaire : & pour que cette action ait lieu, il ne faut pas que le muscle soit raccourci, il suffit qu'il fasse effort pour se raccourcir. C'est ainsi qu'une forte résistance, que

l'on ne peut vaincre, empêche les muſcles de diminuer de longueur, quoique cependant ils ſoient en contraction, & qu'ils faſſent effort pour ſe raccourcir. L'action muſculaire eſt propre aux parties charnues, & elle n'exclut pas l'action tonique & l'action élaſtique, dont les effets ſont bien différens & diſtincts.

L'action muſculaire eſt volontaire, telle que le mouvement des extrémités, & de preſque tout le corps; ou involontaire, comme le mouvement du cœur & des inteſtins; ou mixte, comme l'action des muſcles de la poitrine, que l'on peut accélérer, ou retarder à volonté.

Les muſcles ſont des parties organiques, compoſées particulierement de fibres, que l'on appelle charnues: on y diſtingue une partie moyenne charnue, ou ventre, & des extrémités formées par des fibres grêles, dures, blanches, terminées en tendons, ou épanouies en aponévroſes.

La fibre muſculaire eſt un trouſſeau de fibres rougeâtres, molles, longues, grêles, élaſtiques, réunies par un tiſſu cellulaire gras & lâche, qui fournit des petites lames pénétrantes juſques dans l'interſtice de fibrilles: pluſieurs de ces faiſceaux réunis, & cependant ſéparés par ce même tiſſu cellulaire, forment enſuite le muſcle. La fibre muſculaire ſe termine en fibre tendineuſe, qui ne paroît différente qu'en ce qu'elle eſt plus dure, plus ſéche, plus ſerrée; elle n'admet aucun vaiſſeau ſenſible dans ſa compoſition, & la comparaiſon du fœtus avec l'adulte fait voir que la fibre muſculaire devient tendineuſe avec l'âge.

Les muſcles ont des vaiſſeaux de toute eſpece; les arteres s'y diſtribuent en formant des ramifications nombreuſes & ſi fines, que l'on ſeroit tenté de croire que la fibre muſculaire en eſt entierement compoſée. Elles ſe diſtribuent ſur les fibres, & fourniſſent la vapeur graſſe qui entretient leur ſoupleſſe; les veines de même, fort nombreuſes, s'anaſtomoſent avec les arteres, & repompent le ſuperflu de ce qui eſt exhâlé dans les cellules. Les nerfs fourniſſent des filets très-fins qui ſe portent à toutes les parties du muſcle; & on pourroit même ſoupçonner qu'ils ſe perdent à chaque fibre muſculaire, puiſqu'elle eſt immédiatement ſujette à leur action, ſelon la volonté & le ſentiment des parties.

L'action des muſcles conſiſte dans la contraction, & non

dans le raccourcissement, puisqu'un muscle peut être raccourci sans être en contraction. L'absence de la contraction paroît être leur inaction ; & quoique dans cet état ils paroissent ne point agir, ils modérent cependant l'action de leurs antagonistes, quand ils en ont, sinon, le muscle reste contracté, d'où il suit que la contraction est le seul état propre aux muscles : il n'y a que la partie charnue qui se contracte, le tendon ne se contracte pas sensiblement.

Pendant la contraction les fibres musculaires sont plus tendues, & font effort pour se raccourcir ; les extrémités du muscle sont rapprochées. Si la force contractive l'emporte sur la résistance, le muscle se durcit, se gonfle dans son milieu, & acquiert plus de volume dans cette partie, quoiqu'en général il ait alors moins de volume : les fibres contractées deviennent inégales, & ne pâlissent point sensiblement.

La contraction du muscle se fait avec une vîtesse singuliere ; sa rapidité est presque convulsive, & dans les contractions les plus fortes, tout le corps est presque ébranlé. Pour expliquer comment se fait la contraction des muscles, il faudroit connoître la structure intime de la fibre musculaire, mais il s'en faut que l'on soit parvenu à ce point. Par l'inspection on voit qu'elle est froncée & rouge dans les animaux robustes; & si on pousse l'examen plus loin, on apperçoit seulement qu'elle est composée de filets réunis, dont on ne connoît pas l'organisation propre, & trop petits pour que l'on puisse croire que les vaisseaux sanguins vont s'y terminer. Nous ne la supposerons pas véficulaire, rhomboïdale, conformée en spirale, en zig zag, creuse, &c. Ces suppositions ont donné lieu à différentes hypothèses ingénieuses, qui ne sont point d'accord avec l'inspection anatomique. Sans en adopter aucune, nous nous contenterons de rechercher la cause de l'action musculaire.

Les fibres musculaires ont de leur nature une forte contractilité ; par laquelle elles tendent continuellement à se raccourcir ; cette contractilité est plus grande dans le sujet vivant. Elle subsiste même après la mort ; de plus, la fibre musculaire a une propriété, par laquelle elle se contracte dans les animaux vivans, ou tués récemment par l'action d'une cause irritante. Cette irritabilité est propre aux parties musculaires, molles ; elle différe de l'élasticité ; elle dispa-

roît à proportion que les parties se roidissent avec l'âge, & elle est seulement une disposition marquée pour l'exercice du mouvement musculaire.

Si on recherche par l'expérience la cause efficiente de ce mouvement, on voit qu'elle dépend des nerfs, & des arteres. La compression, la paralysie, la section, la ligature d'un nerf principal détruisent l'action de tous les muscles où il se distribue : & si sur un animal vivant on comprime alternativement un nerf, on voit renaître & cesser le mouvement de la partie à laquelle il va, comme on peut s'en convaincre par la ligature du nerf diaphragmatique ; enfin la volonté, & par conséquent le cerveau, agissent sur les nerfs de façon qu'il suffit de vouloir, & aussi-tôt arrivent tous les changemens possibles dans les mouvemens, dans les situations, & dans les dégrés de force, sans qu'il y ait aucune trace de cette action ; d'où on peut conclure que les nerfs fournissent quelque chose de nécessaire à l'action musculaire, sans quoi elle ne pourroit avoir lieu ; & si on examine scrupuleusement ce qui arrive dans la paralysie subite, on pourra penser que les nerfs sont la cause premiere de cette action.

Les arteres contribuent aussi beaucoup à cette action, ainsi que le prouvent les expériences suivantes. Si on lie une artere qui se distribue à un muscle, le mouvement y sera anéanti à la vérité un peu plus tard que si on avoit fait la ligature du nerf. Si on lie l'aorte inférieure dans un animal vivant au-dessous des émulgentes, le mouvement des extrémités inférieures périt presque aussi-tôt. Ces changemens doivent avoir lieu, parce que le sang artériel étant destiné à la nourriture des muscles & à la séparation des humeurs filtrées dans l'interstice des fibres, l'état naturel des parties est changé par la ligature de l'artere ; elles ne sont plus distendues par un fluide qui entretient leur souplesse, & facilite leur action : elles tombent dans l'affaissement, & en conséquence l'action musculaire périt peu après. Quant à la paralysie des extrémités après la ligature de l'aorte inférieure, elle ne dépend pas seulement du changement qui arrive dans les muscles des extrémités, mais encore du dérangement qui arrive à la moëlle de l'épine par le défaut du sang qui s'y porte ordinairement.

De-là il suit que le sang artériel n'est pas la cause immé-

diate du mouvement musculaire ; & pour en être plus convaincu, il suffira de penser que le mouvement musculaire est, pour l'ordinaire, subordonné à la volonté, & que celle-ci n'a aucun empire sur les arteres ; que le mouvement musculaire cesse aussi-tôt après la ligature des nerfs, & qu'il n'est pas aboli aussi-tôt après la ligature des arteres.

L'action des nerfs, & l'action des arteres, concourent ensemble au mouvement musculaire dans l'état naturel ; & si l'une ou l'autre action a plus de force, alors l'une des deux causes détermine l'autre, & le muscle entre en action par leur concours réciproque.

Les phénomenes qui accompagnent l'action musculaire établissent encore l'action principale du fluide nerveux. L'action musculaire est subordonnée à la volonté ; elle se fait d'autant plus aisément, que la fibre musculaire est irritable : cette fibre est contractible & sensible : elle agit avec plus ou moins de force, selon l'action du cerveau & des nerfs : elle n'agit pas quand l'action des nerfs n'a pas lieu, quoique l'action des arteres se fasse à l'ordinaire ; ainsi les muscles agissent toutes les fois qu'ils reçoivent plus de fluide nerveux ; soit que cela arrive en conséquence de la volonté, soit par une détermination involontaire dépendante seulement du cerveau, soit par une cause irritante particuliere, ils éprouvent une espece d'irritation ; & quand cette action cesse, ils passent dans un état de relâchement.

Sans adopter aucune hypothése sur la façon dont se fait l'action musculaire, on doit remarquer qu'elle exécute les mouvemens avec une force singuliere ; cette force augmente dans les efforts, dans la phrénésie, & elle est portée quelquefois à un point extrême.

Pour juger de la force des muscles, il faut sçavoir qu'ils agissent comme autant de léviers, dont les résistances & les points d'appui ont beaucoup de variété, dont la force est toujours proportionnée au corps à mouvoir, & à la distance plus ou moins grande du centre du mouvement. La disposition & la structure des muscles, la structure des articulations, la disposition des tendons, leur appui sur les ligamens, leurs attaches, &c. doivent être considérés en même temps pour juger de l'action d'un muscle, & de la diversité de ses mouvemens.

Les muſcles, en agiſſant, entraînent les parties les unes vers les autres ; ſi l'une eſt immobile, l'autre partie où s'inſere le muſcle en eſt approchée ; & ſi elles ſont toutes deux mobiles, celle qui a plus de mobilité parcourt plus d'eſpace.

L'action des muſcles, différemment combinée, ſert à la progreſſion des fluides, au mouvement des ſolides, à beaucoup de fonctions, & particulierement aux différens exercices ſi néceſſaires pendant la vie. Le mouvement muſculaire eſt utile pour la ſanté. S'il eſt porté à l'excès, les muſcles s'engorgent, deviennent noirs ; & s'il eſt long-tems continué ſans être forcé, il eſt ſuivi de la rigidité : c'eſt pourquoi, avec l'âge, les muſcles ſont preſque tendineux, & moins contractiles.

L'épithete *muſculaire* ſe donne encore à différentes parties.

Les fibres muſculaires ſont celles qui ſe trouvent de la nature des muſcles, ou qui compoſent les muſcles.

La branche poſtérieure de la jugulaire externe donne, dès ſa naiſſance, une veine conſidérable, appellée vulgairement *muſculaire ſupérieure*, laquelle naît quelquefois de la ſou-claviere même.

Les veines muſculaires internes, les inférieures, ſont fournies par les ſou-clavieres.

Aux muſcles de la cuiſſe ſe diſtribue une veine, nommée *muſculaire interne*, qui vient de la crurale.

MUSCULEUX, EUSE, adject. *muſculoſus, a, um :* ſe prend en deux ſens, & pour les endroits où il y a beaucoup de muſcles, & pour des parties de la nature du muſcle. Le bras eſt une partie muſculeuſe, c'eſt-à-dire, dans la compoſition de laquelle il entre un grand nombre de muſcles. Le tiſſu du darthos paroît muſculeux, c'eſt-à-dire, qu'il ſemble approcher de la nature du muſcle.

La carotide externe, par ſa ſixieme diſtribution antérieure, fournit une artere, nommée *muſculeuſe*, qui ſe diſtribue toute entiere au maſſeter. Elle naît ſouvent par un tronc aſſez gros, qui ayant atteint le muſcle maſſeter, s'y diviſe en pluſieurs rameaux, dont ſa ſubſtance eſt exactement arroſée.

L'eſtomac, les inteſtins, la veſſie, &c. ont des membranes, ou tuniques muſculeuſes. *Voyez ces mots.*

MUSEAU de tanche, *os tincæ ;* c'eſt ainſi qu'on nomme le

le col de la matrice, parce qu'il eſt percé par une fente tranſverſale, à-peu-près comme le muſeau de la tanche.

MYLO GLOSSE, *mylo-gloſſus*, nom d'une paire de muſcles de la langue, qui ſont de petits plans charnus ſitués tranſverſalement au-deſſus des mylo-hyoïdiens, attachés d'une part le long des parties latérales de la mâchoire inférieure, & de l'autre, aux côtés de la langue. Souvent ces muſcles ne paroiſſent point. Ce terme vient de μύλη, meule, & de γλῶσσα, la langue.

MYLO-HYOÏDIEN, *mylo-hyoïdeus*, muſcle de l'os hyoïde. de μύλη, meule, dents molaires, ὑοειδὴς, hyoïde. C'eſt un muſcle large & aſſez mince, compoſé de deux portions qui ſont unies entr'elles par un tendon mitoyen. Il a ſes attaches fixes de chaque côté, le long de la face interne de la mâchoire inférieure, en s'avançant juſques a ſa ſymphyſe, ſe & termine à la partie ſupérieure de la baſe de l'os hyoïde.

MYLO-PHARYNGIEN, *mylo-pharyngeus*, muſcle du pharynx. Il a ſon attache fixe à la face interne de la baſe de la mâchoire inférieure près des dents molaires, & va ſe perdre au pharynx. Il y a un mylo-pharyngien de chaque côté. Ce terme vient de μῦλοι, les dens molaires, lequel vient de μύλη, meule, & de φάρυγξ, pharynx; le pharynx.

MYLOS, nom de deux apophyſes de la face interne de la mâchoire inférieure. *Voyez* MACHOIRE.

MYO-GRAPHIE, *myo-graphia*, deſcription des muſcles. Ce terme vient de μῦς, génitif μυὸς, muſcle, & de γραφὴ, deſcription.

MYO-LOGIE, *myo-logia*, de μῦς, *mus*, ſouris, muſcle, λόγος, diſcours, diſcours raiſonné ſur les muſcles.

MYOPE, μύωψ, *myops*, *lucioſus*, de μύω, je cligne, je ferme les yeux. Un myope eſt celui dont la vue eſt courte, ou baſſe. Nous en donnons l'explication au mot Vue, que vous pouvez conſulter.

MYOPIE, *myopia*, *lucioſitas*, courte vue; de μύω, je ferme, & de ὤψ, œil, à cauſe que ceux qui en ſont attaqués, ferment ordinairement les yeux à moitié lorſqu'ils regardent un objet avec attention.

MYO-TOMIE, *myotomia*, de μῦς, *mus*, muſcle, & de τομὴ, ſection, diſſection des muſcles. C'eſt la partie de la

ſomatotomie, qui apprend à diſſéquer, à préparer les muſcles. Nous allons donner la méthode de diſſéquer les muſcles, en commençant par ceux du bas-ventre.

Cette diſſection ſe fait en deux manieres, c'eſt-à-dire, qu'on peut détacher les muſcles d'un côté, de derriere en devant, & que d'autre part on peut les lever de devant en arriere, les laiſſant attachés par derriere.

Pour commencer à diſſéquer les muſcles du bas-ventre, le cadavre étant couché ſur une table, on ſe place au côté droit, & alors on prend un ſcalpel à dos, entre le doigt médius & le pouce de la main droite, ayant le doigt indice appuyé ſur le dos du ſcalpel. Pendant qu'avec le pouce & le doigt indice de la main gauche on tend la peau du cadavre, on porte ſon inſtrument entre les deux doigts de la main gauche pour inciſer la peau & la graiſſe, depuis le cartilage xiphoïde juſqu'au nombril, autour duquel on fait une inciſion circulaire de la largeur d'un demi-écu. Enſuite on continue ſon inciſion longitudinale juſqu'au pubis; ou, ſi l'on veut, étant parvenu à quatre travers de doigt au-deſſous de l'umbilic, on fait deux inciſions en angle, & qui ſe terminent aux aînes, ce qui donne en entier la peau qui eſt au-deſſus du pubis, laquelle vous renverſez pour couvrir les parties de la génération.

Cette inciſion faite, vous commencez à porter l'inſtrument ſur la région lombaire, en le dirigeant ſur le devant, pour former une eſpece de T, enſuite on ſaiſit avec des pincettes l'angle ſupérieur de la peau, & vous portez votre ſcalpel, pour enlever la peau & la graiſſe tout-à-la-fois. Vous continuez ainſi, tant par en haut, que par en bas; depuis le cartilage xiphoïde, juſqu'au pubis, pour mettre à découvert toute la peau qui eſt vis-à-vis le muſcle droit.

La graiſſe étant bien retirée, on prend un ſcalpel à lancette pour faire une inciſion perpendiculaire entre le bord de la ligne blanche, & le bord interne du muſcle droit. Cette inciſion ſera faite peu-à-peu, ou bien l'on gliſſera entre la gaîne & ce muſcle une ſonde creuſe, ſur laquelle on inciſera, à la faveur de ſa cannelure; ce qui ſera fait avec beaucoup d'attention. On pincera la gaîne avec des pinces, tandis qu'on la détachera avec un ſcalpel à lancette, prenant bien garde aux inter-ſections des muſcles droits, auxquelles elle

ſe trouve fort adhérente, & où on donnera des petits coups de ſcalpel de haut en bas, & de bas en haut, ſuivant la direction des fibres aponévrotiques, qui contractent l'adhérence: on continue ainſi juſqu'à ce que tout le muſclé ſoit mis à découvert. Quant à la partie poſtérieure de ce muſcle, on l'a ſépare avec beaucoup de facilité.

Le muſcle droit ainſi préparé, on reprend la peau, qu'on continue d'élever de devant en arriere; & à meſure qu'on tourne le ſujet ſur le côté oppoſé, on tâche d'enlever en même tems la membrane propre du muſcle grand oblique, ce qui ſe fera avec facilité, ſi ayant tendu la peau, on lui fait faire ſaillie, en pouſſant le doigt indice par-deſſous, & ſi l'on porte alors la pointe de ſon inſtrument vis-à-vis, pourſuivant toujours de même juſqu'à ce que tout le muſcle ſoit mis à découvert. Cette façon de ſéparer la membrane du muſcle avec la peau eſt d'autant plus avantageuſe, que l'on n'eſt pas obligé de revenir ſur ſes pas, & qu'on découvre en même tems les trouſſeaux charnus & aponévrotiques, de maniere qu'on les voit très-diſtinctement; au lieu que quand on n'a pas cette précaution, on a de la peine à démêler les attaches des uns, & les terminaiſons des autres.

Nota. Que cette maniere de lever la membrane propre du muſcle de la peau doit avoir lieu par-tout où les muſcles ſont voiſins de la peau, excepté aux endroits où ils ſe rencontrent des aponévroſes qui en empêchent.

Ayant découvert le muſcle grand oblique, vous commencez à vous aſſûrer du nombre de digitations, qui, pour l'ordinaire, eſt de ſept ou huit, qui s'entrelaſſent avec de pareilles digitations des muſclés grand dentelé, & grand dorſal. Enſuite vous portez votre attention ſur la région lombaire, où vous trouvez une portion de l'aponévroſe du grand dorſal, que vous détachez légérement, & ſous laquelle on trouve une portion du grand oblique, qui n'eſt, pour ainſi dire, qu'appliquée ſur l'oblique interne, que vous détachez juſqu'à la levre extérieure de l'os des îles. Cela fait, on détache les digitations de l'oblique externe les unes après les autres; commençant de bas en haut. Vous pourſuivez le muſcle juſqu'à l'endroit où ſon aponévroſe s'unit avec celle du petit oblique pour former la gaîne du muſcle droit.

Pour terminer la préparation de ce muſcle, on découvre

une partie des muſcles de la cuiſſe ; on met auſſi à découvert le commencement de la verge, ou le clitoris : par ce moyen vous préparez en même tems le ligament à reſſort, les glandes inguinales, l'anneau inguinal avec les cordons des vaiſſeaux ſpermatiques dans l'homme, & les ligamens ronds dans la femme, les arcades crurales, & les piliers, tant l'antérieur, que le poſtérieur, qui terminent ce muſcle.

Préparation du petit oblique, ou oblique interne.

Immédiatement après le grand oblique on trouve l'oblique interne. Pour diſſéquer ce muſcle, on commence par le prendre avec la pincette à diſſéquer, poſtérieurement à l'endroit où il s'unit avec l'aponévroſe du muſcle tranſverſal, prenant bien garde de ne pas les confondre enſemble. On donne légérement des coups de ſcalpel haut & bas pour le détacher de la crête de l'os des îles, & des cartilages des côtes où il s'attache, faiſant bien attention à la direction de ces fibres charnues qui montent obliquement de bas en haut, & de derriere en devant. Vous rencontrerez des vaiſſeaux ſanguins & nerveux en chemin faiſant, leſquels communiquent avec le muſcle tranſverſe : ces vaiſſeaux ne doivent point arrêter ; il faut les couper en pourſuivant le muſcle juſqu'à l'endroit où ſon aponévroſe ſe partage en deux feuillets.

On fera en même tems attention au trouſſeau de fibres charnues qui, dans l'homme, accompagnent le cordon des vaiſſeaux ſpermatiques.

Préparation du muſcle tranſverſe.

Pour bien préparer le muſcle tranſverſe, il faut que le ſujet ſoit tout-à-fait tourné ſur le côté oppoſé ; c'eſt par ſon aponévroſe par laquelle il s'attache aux apophyſes tranſverſes des vertebres des lombes qu'on commencera la diſſection de ce muſcle. Cette diſſection ſera pouſſée de derriere en devant juſqu'à l'endroit des précédens. Il eſt bon d'obſerver que ce muſcle eſt fort adhérent par ſon aponévroſe au péritoine ; c'eſt pourquoi il faut faire enſorte de ne pas couper l'un, & de ne pas percer l'autre.

Méthode pour préparer les pyramidaux.

La diſſection des muſcles pyramidaux ſe fait avec aſſez de facilité : il faut, pour y réuſſir, ouvrir une eſpece de gaîne, dans laquelle ces muſcles ſont renfermés. Cette gaîne paroît la continuation de celle qui couvre les muſcles droits. Après cette ouverture, vous gliſſez en-deſſous la pointe du ſcalpel, & vous les dégagez légérement, les laiſſant attachés à la ligne blanche, & aux os pubis. On peut encore préparer les muſcles du bas-ventre en les détachant de la ligne blanche, & les conduiſant de devant en arriere, les laiſſant attachés aux côtes, & à l'os des îles ; mais il eſt à obſerver que cette façon de préparer les muſcles, n'a lieu qu'au grand & petit oblique ; car on laiſſe le muſcle tranſverſe en ſa place : à l'égard des muſcles droits, & pyramidaux, la préparation eſt la même que celle de la premiere méthode.

De la maniere de préparer les muſcles du crâne & ceux de la face.

Après avoir décrit la maniere de diſſéquer les muſcles du bas-ventre, nous paſſons à la méthode dont il faut ſe ſervir pour développer les muſcles du crâne & ceux de la face, en commençant par les muſcles frontaux. On fait à la peau une inciſion qui monte depuis la racine du nez juſqu'au ſommet de la tête ; on en fera enſuite une ſeconde, qui prenant ſon origine au même endroit que la précédente, ſera portée tranſverſalement juſques vis-à-vis le conduit de l'oreille, en côtoyant le bord ſupérieur de l'orbite : après cette opération l'on pincera la peau à l'angle qui eſt proche du nez, & avec la pointe du ſcalpel on la tirera de bas en haut, obſervant de ne pas emporter le muſcle avec elle, ce qui arrive ſouvent lorſqu'on n'y apporte pas aſſez d'attention. On continuera juſqu'à ce qu'on ſoit au ſommet de la tête, où l'on ſéparera la peau : enſuite on pratiquera deux inciſions ſur l'aponévroſe de ce muſcle, dont l'une ſera portée en deſcendant juſqu'au bas du coronal, & l'autre, depuis le même point de la premiere, juſques vers la partie antérieure du conduit de l'oreille ; puis on pincera l'angle ſupérieur de cette aponévroſe,

que l'on détachera de haut en bas, jusqu'auprès du bord de l'orbite avec le muscle qui se trouve continu.

On conduira la dissection des muscles occipitaux à-peu-près de même que celle des frontaux : pendant que vous tirez la peau qui couvre le crâne pour disséquer les muscles dont on vient de parler, on découvre les muscles postérieurs de l'oreille externe, dont la préparation est si simple, qu'il n'est pas nécessaire de la décrire.

Il y a quatre muscles des narrines, deux de chaque côté, sçavoir, les pyramidaux, & les myrti-formes : les premiers sont situés, depuis la racine du nez, jusqu'au cartilage des narrines.

Leur préparation consiste à les dégager des membranes qui les entourent avec la pointe du scalpel, ou les ciseaux.

Pour démontrer les myrti-formes, il faut soulever une partie des portions du grand incisif, sous laquelle vous trouvez l'origine de ce muscle ; vous le poursuivez jusqu'à l'aîle du nez, où ce muscle se termine, en décrivant une ligne courbe.

Le muscle orbiculaire des paupieres est celui qui sert à les rapprocher l'une de l'autre. Pour disséquer ce muscle, on fera d'abord une incision circulaire à la peau, & à la graisse, autour de l'orbite, à un pouce, ou environ, de sa circonférence : on leve la peau & la graisse, prenant garde de n'emporter aucune portion charnue. Vous continuez de disséquer jusqu'à l'endroit du bord des paupieres ; ensuite vous prenez le muscle avec des pincettes, que vous tenez de la main gauche, tandis que de la droite vous dégagez le muscle, en portant le scalpel du côté de la pomette : vous continuez de même autour de l'orbite, avançant jusqu'au bord des paupieres, le laissant attaché par son tendon à l'angle de l'os maxillaire.

A l'égard du muscle releveur de la paupiere supérieure, on le laisse en sa position naturelle, ou bien on le détache du fond de l'orbite avec les muscles droits de l'œil, pour les préparer hors de l'orbite. Cette préparation consiste à développer les muscles les uns des autres, & à en tirer la graisse & les membranes qui les recouvrent ; mais il faut observer que cette façon de préparer les muscles des yeux ne peut donner une juste idée de leur situation. Ainsi quand on veut les voir, ou les démontrer dans leur position naturelle, on

les laiſſe attachés dans le fond de l'orbite, & au globe de l'œil. La façon la plus commode & la plus aiſée pour cette préparation, c'eſt de ſcier la partie ſupérieure de l'orbite du côté de l'intérieur du crâne.

Pendant la préparation de tous ces muſcles, on ſera attention aux muſcles obliques, principalement au grand, dont le tendon paſſe par un anneau cartilagineux : il faut auſſi le dégager afin de le faire voir.

De la préparation des muſcles de la face.

Lorſqu'on ſe propoſe de diſſéquer les muſcles des levres, on découvre en même tems une partie des muſcles de la mâchoire inférieure : on fait à la peau une inciſion, qui prend depuis l'oreille, & s'étend en devant juſqu'à la ſymphyſe du menton, au milieu des levres, & en bas juſqu'au deſſous de la baſe de la mâchoire inférieure. On retire la peau & la graiſſe, obſervant de ne pas emporter le muſcle zigomatique qui ſe trouve preſque toujours enveloppé dans la graiſſe, de laquelle vous dégagez ce muſcle. Ayant ainſi enlevé la peau, le grand inciſif, le canin, le buccinateur, & le triangulaire, de même qu'une partie du quarré, ſont à découvert ; le premier de ces muſcles ſur lequel on travaille, c'eſt le grand inciſif dont vous faites paroître les deux portions ; ſçavoir, celle qui vient de la racine du nez, & celle qui vient du bord inférieur de l'orbite.

Vous dégagez enſuite le canin qui ſe trouve recouvert de graiſſe & de membrane ; on le ſouleve un peu, en le détachant par-deſſous.

Le muſcle buccinateur n'a point d'autre préparation que celle d'ôter la graiſſe dont il eſt recouvert.

Quant au muſcle triangulaire, vous ſéparez un peu ſes bords, & vous gliſſez la pointe du ſcalpel deſſous ; alors la préparation de ce muſcle ſe trouve faite.

Pour le muſcle quarré, comme il ſe trouve fort adhérent à la peau, on doit y apporter beaucoup d'attention : on le détache par-deſſous, en le laiſſant attaché d'une part au bas de la ſymphiſe du menton, & de l'autre à la levre inférieure.

La diſſection des petits inciſifs ne peut ſe faire ſans détruire une partie de la membrane qui recouvre l'une & l'autre levre

intérieurement ; cette membrane étant ôtée, on dégage ces petits muſcles avec la pointe du ſcalpel.

Préparation des muſcles de la mâchoire inférieure.

Avant de pouvoir préparer tous les muſcles de la mâchoire inférieure, on eſt obligé, non-ſeulement de diſſéquer le péaucier, qui eſt un muſcle cutané, mais encore de travailler les muſcles de l'os hyoïde, ceux du larynx, & de la langue.

On commencera la préparation du peaucier par une inciſion à la peau, depuis le bas du menton, juſqu'à la partie ſupérieure du ſternum : elle ſera ſuivie d'une autre inciſion qui s'étendra le long de la clavicule, juſqu'à l'acromion ; enſuite on levera ce muſcle de la même maniere à-peu-près qui a été obſervée, en ôtant la peau, montant de bas en haut, pour le laiſſer attaché à la baſe de la mâchoire inférieure, malgré les fibres qu'il jette ſur la face, & qui ſont en parties charnues, & en parties aponévrotiques.

On ſçait que les muſcles crotaphites ſont très-forts. Ils ſonts ſitués dans les parties latérales de la tête, occupent les foſſes temporales où ils s'attachent, & ſe terminent aux apophyſes coronoïdes de la mâchoire inférieure. Pour voir ces muſcles à découvert, on eſt obligé d'enlever une aponévroſe très-forte qui le recouvre. Cette aponévroſe étant ôtée, on trouve beaucoup de graiſſe qu'il faut enlever, & par ce moyen le muſcle ſe trouve à découvert ; vous le dégagez ſur le côté, & votre préparation ſe trouve faite.

La préparation du muſcle maſſeter eſt preſque achevée, quand on a levé la peau, la graiſſe, & la glande parotide ; tout ce qui reſte à faire, c'eſt de ſéparer les deux portions dont ce muſcle eſt composé.

Le muſcle digaſtrique abaiſſeur de la mâchoiere inférieure ſe prépare de la maniere qui ſuit ; on enleve le peaucier, & on ſouleve un peu le muſcle ſterno-maſtoïdien du côté de ſa partie ſupérieure, ſous lequel vous trouvez le commencement du digaſtrique, & vous le pourſuivez du côté de ſon tendon, juſqu'a l'os hyoïde, où vous le laiſſez attaché, pour dégager enſuite ſon ſecond ventre, que vous détachez de la mâchoire inférieure, le laiſſant attaché, comme on

l'a déja dit, à l'os hyoïde d'une part, & à la raînure mastoïdienne de l'autre.

Les ptérigoïdiens internes sont situés entre les fosses ptérigoïdiennes & l'angle de la mâchoire inférieure intérieurement; la dissection de ces muscles ne sçauroit se faire parfaitement, de même que celle des ptérigoïdiens externes, si l'on n'a coupé auparavant une portion de la mâchoire inférieure, & emporté tous les muscles de la langue, du pharynx, & du larynx : vous dégagez, après cela, ces muscles des membranes & des graisses qui les environnent; ils se montrent alors très-apparens, & la préparation en est faite.

Maniere de disséquer & préparer les muscles de l'os hyoïde.

Pour disséquer les muscles qui servent à mouvoir l'os hyoïde, le cadavre doit être couché sur le dos, la tête étendue, & le peaucier relevé & jetté sur la face : on a ensuite le soin de se saisir de la graisse, & des membranes qu'on voit sous la mâchoire inférieure & sur la longueur du cou, & on les coupe avec la pointe & le tranchant du scalpel. On donne aussi son attention à ôter la glande sublinguale, quelques vaisseaux sanguins, & des nerfs, afin d'appercevoir les séparations & différentes directions des muscles que l'on va préparer.

Toutes ces précautions bien prises, & bien exécutées, on apperçoit sous le menton des fibres radieuses, qui depuis la partie latérale de la mâchoire, jusqu'à la symphise, descendent en se rapprochant les unes des autres pour s'implanter sur la partie supérieure de la base de l'os hyoïde. Ces fibres radieuses composent un muscle, qu'on appelle *milo-hyoïdien*, lequel est distingué de son congénere par une ligne tendineuse qui regne depuis la symphyse jusqu'à l'os hyoïde, & sur laquelle ligne les fibres du muscle mylo-hyoïdien se jettent obliquement de chaque côté, de la même façon que les barbes d'une plume s'unissent au corps de la plume.

Pour disséquer ce muscle, il faut commencer par le bord qui est le plus éloigné de la ligne tendineuse, c'est-à-dire, commencer par saisir, avec la pincette, les fibres qui sont les plus proches de l'angle de la mâchoire; puis on les souleve, pendant qu'avec le scalpel on travaille sous œuvre, & on apperçoit de petites membranes celluleuses & graiſ-

ſeuſes, & même de la graiſſe aſſez ſolide, qu'il faut pincer, diſſéquer & enlever. En pouſſant ainſi la diſſection vers le fond ou la partie poſtérieure, on ſe trouve arrêté par des fibres charnues qui ont à-peu-près la même direction. Ces fibres compoſent un muſcle, dont l'attache ſolide ſe fait a la face interne de la branche de la mâchoire, ſous les dents molaires : c'eſt le mylo-gloſſe, que nous allons laiſſer là pour le préſent, & continuer la diſſection du mylo-hyoïdien.

Il s'agit dont de ſaiſir avec les pincettes le bord extérieur de ce muſcle, & d'enlever des membranes celluleuſes qu'il cache, & qui le ſéparent d'un autre muſcle qu'il recouvre. On coupe ces membranes, en pouſſant la diſſection vers la baſe de la mâchoire ; & quand on y eſt parvenu, on coupe l'attache du muſcle avec la baſe, continuant ainſi juſqu'a ce qu'on ſoit arrivé à la ſymphyſe & à la ligne tendineuſe qui le ſépare de ſon congénere.

Il ne faut plus, pour achever la diſſection du muſcle mylo-hyoïdien, que le détacher juſqu'à ce qu'on l'ait conduit a toute la ligne tendineuſe qui le ſépare de ſon pareil, & à la ſymphyſe du menton, auxquels endroits on le laiſſe attaché.

Après avoir préparé & & jetté à côté le mylo-hyoïdien, on voit clairement le génio-hyoïdien que l'on dégage des parties voiſines ; & en le ſaiſiſſant avec les pincettes pour le ſoulever, on apperçoit à ſon bord extérieur une ligne celluleuſe. On ſépare cette ligne avec le ſcalpel, & l'on apperçoit qu'il couvre un petit muſcle qui eſt le génio-gloſſe. On écarte ce dernier muſcle de ſon congénere, afin de pouvoir ôter un peu de graiſſe qui ſe trouve entre-deux ; & l'on conduit l'un & l'autre, ſçavoir, le génio hyoïdien juſqu'à la ſymphyſe du menton intérieurement, où il paroît former ſon attache la plus ſolide, pendant que la plus mobile paroît à la baſe de l'os hyoïde. On acheve auſſi de diſſéquer le génio-gloſſe, & on le conduit juſqu'à la ſymphyſe du menton intérieurement, & au-deſſus du précédent.

Comme le ſtylo-cérato-hyoïdien eſt un des muſcles deſtinés à porter en haut & à côté l'os hyoïde, ce ſeroit ici que je devrois placer ſa préparation ; mais n'ayant pas diſſéqué le digaſtrique, ſans tout d'un tems préparer le ſtylo-cérato-hyoïdien, je n'en parlerai pas davantage.

Il ne reste plus qu'à préparer les muscles qui tirent l'os hyoïde obliquement & directement en bas. Le premier passe sous le sterno-mastoïdien, & semble former avec lui une croix de Saint André ; il est plat, étroit, & a la figure d'une bande charnue. C'est le costo-hyoïdien, dont je veux parler.

Ce muscle, dont l'autopsie nous instruit d'abord du trajet, est très-facile à disséquer, puisqu'il ne faut que le saisir d'abord avec les pincettes, puis le dégager avec le scalpel des muscles sur lesquels il est couché, jusqu'à ce qu'on l'ait enlevé de maniere à faire un jour pour pouvoir passer sous lui le doigt indice de la main gauche. On le souleve ensuite avec ce doigt ; & en glissant le scalpel sous le muscle, on le conduit jusqu'à la partie latérale & inférieure de la base de l'os hyoïde, qui est son implantation ou attache la plus mobile.

Il faut aussi le conduire en bas jusqu'à son attache solide qui est à la côte supérieure de l'omoplate ; mais il faut, dans le trajet de ce muscle, ménager un tendon mitoyen qu'on lui trouve à l'endroit où il passe sous la veine jugulaire interne, & duquel on peut déduire une méchanique fort curieuse.

Pour disséquer le muscle qui sert à tirer l'os hyoïde directement en bas, il faut ôter les graisses & les petites membranes qui se trouvent sur la partie inférieure de la trachée-artere, & on apperçoit sur sa partie latérale & presqu'antérieure une bande charnue, qui suit la perpendiculaire du corps, & qui est le sterno-hyoïdien. On le saisit par le côté avec les pincettes, & on le conduit en bas, jusqu'à la partie supérieure & interne du sternum, où est son attache la plus solide ; & en haut, jusqu'à la partie inférieure de la base de l'os hyoïde, lieu de son implantation ou de son attache la plus mobile.

Il y a cependant de l'attention à faire, en dégageant ce muscle par sa partie postérieure ; car il couvre un autre muscle qui lui ressemble beaucoup, & qu'on pourroit emporter ; c'est le sterno-thyroïdien, dont nous parlerons ailleurs.

Maniere de préparer les muscles du pharynx, de la cloison du palais, de la luette, du larynx, & de ceux qui appartiennent à la langue.

La dissection des muscles du pharynx est fort difficile; elle est même impossible dans un cours public, où on n'a d'ordinaire qu'un cadavre pour servir à la préparation de toutes les parties.

Avant d'entreprendre la dissection des muscles du pharynx, il est nécessaire de faire plusieurs coupes qui conduisent à la dissection de ceux-ci; & comme cette dissection ne peut se faire sur la plus grande partie des muscles du pharynx, sans avoir auparavant séparé la tête du cadavre, dans son articulation avec la premiere vertebre du cou, c'est par cette coupe qu'il faut commencer. J'avoue qu'elle est difficile, & que, pour l'exécuter avec art, il faut non-seulement être dans l'habitude de cette section, mais encore avoir une grande connoissance de l'articulation de la tête avec la premiere vertebre du cou, & des ligamens qui attachent l'apophyse odontoïde à l'occipital.

Il y a cependant plus de facilité à désarticuler la tête lorsqu'on entreprend cette opération, qu'après avoir disséqué & bien considéré les muscles destinés à la mouvoir. Pour lors il faut sacrifier ces muscles & les emporter, ce qui facilite beaucoup la coupe dont nous parlons.

En supposant la tête coupée & disjointe d'avec l'apophyse odontoïde, il y a encore d'autres coupes à faire avant d'en venir à la dissection des muscles du pharynx; car dès que les muscles appartenans à la tête sont coupés, & les ligamens de l'apophyse odontoïde, on voit au-devant des vertebres du cou une partie des deux muscles grands droits antérieurs, qu'il faut simplement couper transversalement, & les laisser attachés à la partie postérieure du pharynx, pour ne pas intéresser les muscles de cet organe.

Après la coupe de ces muscles grands droits antérieurs, il faut couper aussi transversalement la trachée-artere & l'œsophage à leur entrée dans la poitrine, afin de voir distinctement la cavité de ces conduits, & l'endroit où se terminent les fibres du muscle œsophagien.

Pour parvenir plus commodément à la diſſection des muſcles du pharynx, &c. il faut, après les coupes ci deſſus, ſcier la tête à la maniere ordinaire, emporter le cerveau & remplir toute la cavité du pharynx de filaſſe, de morceaux de linge ou de coton. On ſciera enſuite le derriere de la tête, en faiſant attention de conduire la ſcie de façon qu'on anticipe ſur les apophyſes pierreuſes, ſans toucher aux apophyſes ſtyloïdes; & qu'on pouſſe la coupe juſqu'à l'avance de l'occipital, proche les condyles qu'il faut emporter.

Toutes ces coupes faites, on peut dégager facilement les muſcles du pharynx & quantité d'autres, & les diſſéquer fort commodément. Ainſi, pour commencer par les premiers, il eſt néceſſaire d'enlever les portions des grands droits antérieurs, que nous avons recommandé de couper tranſverſalement, & de les laiſſer attachés par leurs membranes a la partie poſtérieure du pharynx : mais comme ces portions de muſcles ſont entourées de membranes, de vaiſſeaux & de graiſſe, il faut auſſi pincer toutes ces parties, les ſéparer & les enlever.

Le premier muſcle qu'on apperçoit à la partie latérale ſupérieure du pharynx, eſt ſitué un peu obliquement : en le ſaiſiſſant avec les pincettes, on coupe avec le ſcalpel qu'on tient de l'autre main, de petites membranes celluleuſes aſſez fines, qui ſéparent ce muſcle de quantité d'autres qui ſont derriere. On le conduit enſuite vers ſon extrémité ſupérieure que l'on trouve bientôt attachée à la partie ſupérieure de l'apophyſe ſtyloïde : c'eſt ce que l'on appelle le muſcle *ſtylo-pharyngien*, dont l'attache que je viens de déſigner, ſe fait aſſez ſouvent par un petit tendon grêle. On continue enſuite de dégager l'autre extrémité du ſtylo-pharyngien, & on la pourſuit juſqu'a la partie latérale du pharynx, où elle contracte ſon attache inférieure & mobile : mais étant parvenue en cet endroit, elle fournit pluſieurs plans de fibres; ſçavoir, des fibres charnues qui accompagnent un petit muſcle appellé *baſio-gloſſe*; d'autres plans ſe portent à la partie poſtérieure & ſupérieure du pharynx, où ils ſe diſtribuent, & ſont là couvertes par des fibres qui viennent de la petite corne de l'os hyoide, & de celles qui ſemblent ſe détacher de l'aîle du thyroïde,

Enfin le troisieme plan du ſtylo-pharyngien, va en s'épanouiſſant à côté de l'aîle du thyroïde, & dans preſque toute l'étendue poſtérieure du pharynx.

Un peu au-deſſus du muſcle que l'on vient de diſléquer, & plus antérieurement, on voit un petit muſcle qu'il faut dégager & conduire à ſon extrémité externe, où on le voit ſolidement attaché par un plan aſſez large aux alvéoles des dernieres dents molaires : c'eſt le milo-pharyngien. En dégageant ſon extrémité intérieure, on apperçoit des fibres charnues qui couvrent un autre petit muſcle appellé *ſtylo-gloſſe*. Elles s'épanouiſſent enſuite, pour s'attacher à la partie latérale & ſupérieure du pharynx.

A côté du milo-pharyngien, dont on vient de décrire la préparation, ſe trouve poſtérieurement un muſcle appellé *ſphéno-pharyngien*, lequel eſt compoſé de pluſieurs plans de fibres. Il faut ſaiſir ce muſcle avec les pincettes (car cet inſtrument eſt très-néceſſaire dans cette ſorte de myotomie); & le dégager juſqu'à ſes extrémités : alors on voit que ſon attache ſolide eſt en partie à l'os ſphénoïde, au-deſſus de l'aîle interne de l'apophyſe ptérigoïde, & en partie à la portion cartilagineuſe de la trompe d'Euſtache, & que ſon extrémité mobile s'épanouit pour s'attacher à la partie poſtérieure & ſupérieure du pharynx.

Nous avons dit que le muſcle ſphéno-pharyngien étoit compoſé de pluſieurs plans de fibres : ainſi on pourra conſidérer avec attention cet arrangement, & remarquer que les plans ſupérieurs de ce muſcle ſe réfléchiſſent pour former une arcade, dont les fibres d'un pilier viennent ſe terminer à l'éminence de l'occipital ; & dans cette arcade paſſe le muſcle périſtaphilin interne.

Lorſqu'on a développé tous ces muſcles, on voit à l'endroit de l'union du mylo-pharyngien & du ſphéno-pharyngien, qu'il y a un plan de fibres aſſez large, qui eſt attaché ou ſemble prendre naiſſance de l'extrémité du crochet de l'apophyſe ptérigoïde, lequel s'unit avec ces muſcles par une ligne tendineuſe, & paroît ſe terminer au muſcle buccinateur.

Il arrive aſſez ſouvent que le muſcle ſphéno-pharyngien, dont on vient d'enſeigner la préparation, couvre un muſcle qui manque quelquefois ; mais lorſqu'il ſe rencontre, il eſt

d'autant plus facile de le disséquer, qu'il n'y a qu'à couper & déchirer des petites membranes celluleuses qui l'unissent avec ses voisins. C'est le muscle pétro-pharyngien, que l'on doit conduire jusqu'à des inégalités qui sont au bas de l'apophyse pierreuse, a peu de distance des muscles péristaphilins, où il forme son attache fixe. En dégageant l'autre extrémité du pétro-pharyngien, on voit qu'elle s'épanouit pour contracter son attache mobile à la partie latérale & supérieure du pharynx.

Sous le muscle stylo-pharyngien, dont on a parlé, passe un muscle appellé *glosso pharyngien*. En le disséquant attentivement, on voit qu'il est composé de quelques fibres charnues, qui s'attachent d'une part à la partie supérieure & latérale de la racine de la langue; & de l'autre part, elles s'insinuent dans la partie supérieure & latérale du pharynx, & se perdent entre les fibres du mylo-pharyngien.

Un muscle postérieur à tous ceux dont on vient de parler, est le céphalo-pharyngien. Les fibres de ce muscle sont déliées & fort minces. En les disséquant, on voit qu'elles se terminent postérieurement à l'éminence de l'occipital, où s'attache un pilier d'une des arcades dont nous avons parlé. Les fibres de l'autre extrémité de ce muscle s'épanouissent en forme de patte d'oye, & semblent s'attacher à la partie postérieure & supérieure du pharynx, où elles se perdent de distance en distance, les unes entre celles du stylo-pharyngien, & les autres entre celles des plans de l'œsophagien, par lequel nous allons terminer la dissection des muscles du pharynx.

Tous les muscles du pharynx, disséqués comme on vient d'en enseigner la maniere, on voit enfin le dernier muscle qui appartient à cet organe, & c'est l'œsophagien. Ce muscle a furieusement occupé les Anatomistes, puisqu'ils en ont fait un si grand nombre : ce qui ne sert qu'à embarrasser la petite myologie qui est déja par elle-même assez confuse. L'œsophagien est un muscle qui n'est (après les dissections qu'on vient de faire) couvert que de membranes folliculeuses & de quelques petits paquets de graisse qu'il faut enlever : après quoi on voit le muscle en question, qui entoure presque le pharynx. On y remarque principalement deux ventres, un à droite du pharynx, & un a gauche,

séparés l'un de l'autre par une ligne tendineuse, faite de la réunion de leurs fibres qui regnent le long de la partie postérieure & moyenne du pharynx.

Ce muscle paroît en général composé de cinq plans de fibres disposées en forme de digitations.

Le premier plan est attaché par un faisceau de fibres charnues, assez mince, à la partie supérieure de la base de l'os hyoïde. Le deuxieme plan est au contraire attaché à la petite corne de l'os hyoïde; & s'unissant avec le premier, ils passent tous les deux unis sous le muscle basio-glosse, & sur-tout sous cete partie du basio-glosse qu'on appelle *kerato-glosse*. De-là ils s'épanouissent pour s'attacher de l'autre part à la partie postérieure & supérieure du pharynx, en couvrant le muscle stylo-pharyngien.

Le troisieme plan du muscle œsophagien est attaché d'une part à la jonction de l'extrémité de la corne de l'os hyoïde & du ligament qui l'unit avec celle du thyroïde. Il s'attache de l'autre part à la partie moyenne & postérieure du pharynx, observant qu'il se porte obliquement de haut en bas, passe dessus une partie des deux premiers plans, & est couvert de la portion qui vient de l'éminence de l'aîle du thyroïde.

Le quatrieme plan est attaché d'une part à presque toute la partie extérieure de l'aîle du thyroïde; & en s'épanouissant, il passe sur les autres plans, & s'attache de l'autre part à la partie moyenne & supérieure du pharynx.

Le cinquieme plan du muscle œsophagien s'attache d'une part à la partie extérieure du cricoïde, & de l'autre part à toute la partie inférieure du pharynx.

Outre ces différens plans qui composent le muscle œsophagien, on remarque à l'extrémité inférieure du cricoïde un plan de fibres charnues, qui embrasse la partie la plus étroite du pharynx, où commence l'œsophage. Ce plan particulier n'a presque pas besoin de dissection, & est appellé le *sphyncter du pharynx*.

Maniere de préparer les muscles de la cloison du palais & de la luette.

Il est assez difficile de pouvoir examiner la cloison du palais, & y remarquer ce qu'il y a de particulier, sans avoir commencé

commencé par quelques coupes ou incisions qui paroissent nécessaires. Ainsi les coupes ou incisions, par lesquelles il faut commencer pour parvenir à la dissection des muscles de la cloison du palais, sont d'ouvrir le pharynx par sa partie postérieure. On commencera cette coupe ou incision à cette éminence de l'occipital, où j'ai dit que le muscle céphalo-pharyngien étoit attaché; & on la conduira jusqu'à l'œsophage, ayant soin d'écarter un peu les deux parties du pharynx, qui résultent de l'incision qu'on vient de faire: on verra alors la cloison du palais & la luette, posées à la partie supérieure; on verra aussi que l'extrémité de la cloison est aiguë, & fait un demi-croissant de chaque côté, lequel se perd insensiblement, en s'approchant des cornes de l'os hyoïde. Du côté de la luette, ces mêmes croissans se perdent de même, & vont jusqu'à son extrémité.

Par le moyen de l'incision que je viens d'indiquer, on aura la facilité de voir les deux ouvertures postérieures des narines, séparées l'une de l'autre par le vomer; & à la partie supérieure de chaque côté, on verra une embouchure un peu oblongue, qui conduit dans la trompe d'Eustache. On verra par le même moyen, au-dessous de la cloison, la grande ouverture qui répond à la bouche & qui est à l'entrée du pharynx. Dans cet endroit, on verra aussi l'épiglotte, l'entrée de la glotte, l'attache de la racine de la langue à l'épiglotte, son petit ligament, & deux petits replis membraneux qui sont de chaque côté de l'épiglotte, & dont l'usage est de soutenir ce cartilage.

La coupe ou l'incision que j'ai conseillée à la partie supérieure du pharynx, a déja permis de voir & d'examiner bien des choses curieuses; mais si l'on releve un peu la cloison du palais qui incline beaucoup vers le bas, on verra encore à chaque côté une grosse glande nommée *amygdale*, & quantité de grains glanduleux, répandus dans toute l'étendue de la membrane interne du pharynx.

Toutes ces choses considérées, il est facile présentement de faire la dissection des muscles de la cloison, qui sont les péristaphylins tant internes qu'externes. Pour faire cette dissection, il faut enlever avec beaucoup d'attention la membrane qui couvre, ou est adhérente à la cloison du côté du palais; après quoi il faut aussi disséquer & enlever

la membrane du pharynx, ſur-tout d'un côté; pour lors on verra les muſcles dont il eſt queſtion à découvert, & on pourra fort aiſément les ſéparer ſans confuſion, d'autant plus qu'en préparant les muſcles du pharynx, on a dégagé preſque tous ceux de la cloiſon du palais. Ainſi celui qui ſe préſente le premier ſur le côté, eſt le périſtaphylin interne, qu'il faut ſimplement dégager de côté & d'autre; & l'on voit qu'il a ſon attache fixe aux portions oſſeuſes & cartilagineuſes de la trompe d'Euſtache. Il s'épanouit enſuite; & ſe joignant avec ſon congénere, ils ſe jettent dans la cloiſon du palais, & en forment l'extrémité la plus mobile.

Le ſecond muſcle de la cloiſon du palais eſt le périſtaphylin externe. Il ſe trouve preſque tout dégagé par les diſſections ci-deſſus annoncées, & par la préparation du précédent; il reſte ſeulement quelques petites membranes en forme de toile d'araignée, qu'il faut enlever; & on le pourſuit d'une part à ſon attache fixe qui eſt à l'apophyſe épineuſe du ſphénoïde & aux inégalités du conduit oſſeux de la trompe d'Euſtache; en pourſuivant ce muſcle vers ſon attache mobile, on voit qu'il accompagne la ſurface extérieure du conduit cartilagineux de la trompe, étant partie tendineux, partie charnu. De-là il s'avance juſqu'à l'aîle interne de l'apophyſe ptérigoïde, où il s'attache par quelques fibres. Il devient enſuite tout tendineux, & ce tendon paſſe derriere le petit crochet oſſeux qui termine cette aîle interne de l'apophyſe ptérigoïde, pour s'épanouir & ſe terminer au commencement de la cloiſon juſques vers ſa partie inférieure.

Au côté inférieur de la baſe de la langue, on voit un petit muſcle qui de-là va, pour ainſi dire, former un pilier de la cloiſon du palais; & ſes fibres ſe répandent dans la cloiſon juſqu'à la luette: c'eſt le gloſſo-ſtaphylin, dont la préparation eſt toute faite, quand on l'a nettoyé de quelques membranes folliculeuſes qui l'environnent.

L'on vient de voir que le muſcle périſtaphylin externe avoit ſon attache ſolide en pluſieurs endroits; c'eſt auſſi ce qui a porté beaucoup d'Anatomiſtes à le ſéparer en deux ou trois muſcles, auxquels ils ont donné des noms particuliers; mais c'eſt multiplier ſans néceſſité.

Les muſcles de la luette ont pareillement ſouffert des diviſions ; quand on les travaille cependant avec attention, on voit qu'ils peuvent être réduits à deux de chaque côté, dont les premiers ſe trouvent entre les muſcles périſtaphylins internes que l'on vient de diſſéquer, & la membrane qui vient de l'intérieur du nez, & qui couvre la cloiſon. Pour diſſéquer donc ces muſcles appellés *palato-ſtaphylins*, il faut enlever cette membrane, & on voit les muſcles à découvert. Ils ſont ſolidement attachés d'une part à la pointe oſſeuſe des deux os du palais ; & par leur extrémité mobile, ils compoſent en partie le corps de la luette. Ces muſcles ſont unis l'un à l'autre par une petite membrane qui en fait la ſéparation ; & leurs fibres ont une direction longitudinale.

Il y a encore deux autres muſcles de la luette, un de chaque côté, qui ſont couchés ſur la ſurface ſupérieure de la cloiſon : ils ſont appellés *kerato-ſtaphylins*, & ont leur attache fixe au crochet oſſeux de l'aile interne de l'apophyſe ptérigoïde, & la mobile ſe perd dans la luette.

Préparation des muſcles du larynx.

Les muſcles de cet organe ſont ordinairement diviſés par les Anatomiſtes en communs & en propres. Ils regardent pour muſcles communs ceux dont quelques attaches ſont à d'autres parties qu'au larynx : au contraire, les muſcles particuliers du larynx ſont ceux dont les attaches ne ſe font qu'à quelques parties de cet organe.

Comme on ne peut diſſéquer les muſcles particuliers du larynx qu'après avoir préparé ceux du pharynx & de la cloiſon du palais qu'on vient de diſſéquer, on a préſentement la facilité de travailler non-ſeulement les muſcles particuliers du larynx, mais auſſi les communs. Ainſi, pour entrer dans cette diſſection, on commence par les muſcles communs, & ſur-tout par celui qu'on appelle *hyo-thyroïdien*.

Lorſqu'on a enſeigné la maniere de préparer pluſieurs muſcles qui ont des attaches à l'os hyoïde, on a mis celui-ci à découvert. Il ne reſte donc plus qu'à achever la diſſection qui ſe fera en détachant & enlevant quelques mem-

branes & quelques vaiſſeaux qui l'avoiſinent, & pour lors l'hyo-thyroïdien ſera entierement diſſéqué ; car on le laiſſe attaché d'une part à la partie inférieure de la baſe de l'os hyoïde, & de l'autre part à la partie inférieure de l'aile du cartilage thyroïde.

Tout le long de la partie antérieure de la trachée-artere, on voit une bande charnue, ſéparée le long de ſon milieu par des membranes folliculeuſes & un peu de graiſſe. On pince adroitement ces membranes & la graiſſe ; & en les coupant avec le ſcalpel, on les enleve peu-à-peu, ce qui diviſe la bande charnue dont nous parlons en deux, une à droite, l'autre à gauche.

Pour ſéparer & diſſéquer entierement une de ces bandes charnues, qui eſt le ſterno-hyoïdien, il faut la ſaiſir inférieurement par un de ſes bords ; & avec le ſcalpel que l'on conduit à plat, on la ſépare artiſtement d'un autre muſcle qu'elle couvre ; & en pourſuivant ainſi la diſſection de bas en haut, on acheve la préparation du muſcle ſterno-hyoïdien, qu'on laiſſe attaché inférieurement aux parties ſupérieures internes du ſternum & de la clavicule, & ſupérieurement à la partie inférieure de la baſe de l'os hyoïde.

Ce muſcle préparé & jetté à côté, on voit à nud une autre bande charnue qu'il couvroit. Ce dernier appartient au larynx, & c'eſt le ſterno-thyroïdien ou le bronchique.

Pour diſſéquer ce dernier muſcle, il faut s'y prendre de la même maniere qu'on l'a dit pour le précédent, c'eſt-à-dire, enlever une ligne membraneuſe qui le ſépare dans toute ſa longueur, pincer un de ſes bords, porter le ſcalpel à plat, & le dégager des cartilages de la trachée-artere, ſur leſquels il eſt comme collé par des membranes minces & folliculeuſes.

Il y a une obſervation à faire en diſſéquant ce muſcle, c'eſt que, lorſqu'on eſt parvenu vers ſon extrémité ſupérieure, il paſſe ſur une groſſe glande nommée *glande thyroïde*, qui lui fait faire une ſorte de ſaillie : il faut conduire le ſcalpel doucement & avec attention, pour le ſéparer de cette glande, après quoi l'on ſépare & emporte la glande ; ce qui facilite la diſſection des autres muſcles du larynx. Mais pour terminer la préparation du ſterno-thyroïdien, on le conduit juſqu'à ſes deux attaches, dont

l'inférieure eſt à la partie ſupérieure interne du ſternum, & un peu à la clavicule ; & la ſupérieure eſt à la partie inférieure de l'aîle du cartilage thyroïde, proche l'hyo-thyroïdien.

Reſte préſentement à diſſéquer les muſcles particuliers du larynx ; mais pour avoir plus de facilité à le faire, il eſt néceſſaire de détacher cet organe du pharynx. On le renverſe enſuite ſur ſa partie antérieure, & on écarte les ligamens de la partie inférieure du thyroïde d'avec le cricoïde, ce qui donne beaucoup plus d'eſpace.

Néanmoins comme ces muſcles ſont fort petits, poſés les uns près des autres, entourant les cartilages du larynx qu'ils doivent mouvoir, ſe trouvant même entre ces cartilages & en-dedans ; ils deviennent, par toutes ces raiſons, fort embarraſſans & aſſez difficiles à diſſéquer. Une circonſtance cependant à obſerver pour applanir les difficultés, conſiſte à enlever les membranes aſſez fortes, quoique minces, qui couvrent ces muſcles, & même à les enlever juſques dans l'interſtice des différens muſcles, après quoi on les appercevra dans l'ordre que je vais indiquer, ſans qu'il ſoit beſoin de beaucoup de diſſection.

Le premier de ces muſcles eſt appellé *crico-thyroïdien.* Sa ſituation eſt à la partie antérieure du cartilage cricoïde, & inférieure du thyroïde. On apperçoit ce muſcle auſſi-tôt que l'on a achevé la diſſection de l'extrémité ſupérieure du ſterno-thyroïdien ou bronchique qui le couvre. Il eſt attaché par ſon extrémité inférieure à la partie antérieure du cartilage cricoïde ; mais on diſtingue deux plans de fibres à l'extrémité ſupérieure de ce muſcle : l'un qui s'attache à la partie inférieure & extérieure de l'aîle du cartilage thyroïde, l'autre à la partie inférieure & preſqu'antérieure du même cartilage. Le premier plan de fibres de ce muſcle ſe portant extérieurement, a donné occaſion à quelques Anatomiſtes de l'appeller *crico-thyroïdien antérieur & extérieur ;* & les deux plans ſe pouvant ſéparer, en ont porté d'autres à en faire deux muſcles : mais que l'on multiplieroit les muſcles du corps, ſi on vouloit ainſi les diviſer tous !

Le deuxieme muſcle eſt le crico-arithénoïdien poſtérieur, ainſi appellé parce qu'il eſt ſitué à la face poſtérieure du cricoïde ou annulaire. Pour diſſéquer ce muſcle, il faut ſéparer & enlever artiſtement la membrane qui tapiſſe inté-

rieurement le larynx : alors ce muſcle paroît à nud, & l'on voit ſon attache inférieure ſe faire par des fibres charnues à la face poſtérieure du cartilage cricoïde ; & la ſupérieure ſe fait par un tendon court, à la baſe du cartilage arithénoïde, près ſon articulation.

Le troiſieme eſt le crico-ari-thénoïdien latéral, ainſi appellé parce qu'il eſt ſitué plus latéralement que le précédent. La préparation qui convient à ce muſcle, conſiſte à enlever la membrane qui le recouvre, après quoi il eſt entierement diſſéqué ; & l'on voit l'une de ſes attaches à la partie large du cartilage cricoïde intérieurement, & l'autre à la partie latérale de l'arithénoïde près ſon articulation.

Le quatrieme eſt le thyro-ari ténoïdien : c'eſt le muſcle du larynx, qui eſt ſitué le plus profondément, & qui eſt le plus large. Sa poſition eſt latéralement entre les cartilages thyroïde & cricoïde. Ce muſcle, beaucoup plus couvert de membranes que les autres, eſt par conſéquent plus difficile à diſſéquer ; ainſi il demande plus de ſoin & plus d'attention pour bien pincer & enlever toutes les membranes. L'une de ces attaches eſt ſur le milieu de la face interne de l'aîle du thyroïde, d'où ſon corps charnu qui eſt plat & fort évaſé, paſſe obliquement le long de la partie externe de la glotte, & va enſuite contracter ſa ſeconde attache antérieurement, preſque tout le long de la baſe du cartilage arithénoïde.

Le cinquieme muſcle du larynx, eſt l'arithénoïdien. Ce muſcle n'eſt pas ſeul ; car outre ſon congénere, on voit encore ſous eux des fibres charnues tranſverſales, auxquelles on a donné le nom d'*arithénoïdien tranſverſal*, & que M. Winſlow a appellé le *vrai arithénoïdien*.

Les deux premiers muſcles ſont fort petits ; ils occupent la face poſtérieure & cave des cartilages arithénoïdes. La diſſection qui leur convient, eſt de ſaiſir avec les pincettes la membrane qui les recouvre, & de l'enlever avec le ſcalpel le plus exactement qu'il eſt poſſible. Alors on voit ces deux petits muſcles qui s'entre-croiſent, & dont les attaches les plus fixes ſont poſtérieurement à la baſe du cartilage arithénoïde, & à la partie latérale droite du cricoïde ; & l'attache la plus mobile ſe fait obliquement à la partie preſque ſupérieure de l'autre cartilage arithénoïde, le muſcle du côté gauche couvrant celui du côté droit.

Lorſqu'on coupe ces muſcles d'un côté, & qu'on les renverſe de l'autre, on voit qu'ils couvroient un petit faiſceau de fibres charnues, ſitué tranſverſalement, & dont les attaches ſont aux deux cartilages arithénoïdes : c'eſt ce petit muſcle tranſverſal qui mérite le nom de *vrai arithénoïdien*, les deux premiers étant mieux nommés *arithénoïdiens obliques*.

Pour finir les muſcles appartenans au larynx, il ne reſte plus qu'à diſſéquer les muſcles de l'épiglotte. Leur préparation a été preſque faite, lorſque l'on a enſeigné la maniere de diſſéquer & d'enlever la membrane interne du larynx ; ainſi, pour l'achever, il faut pincer ce qui reſte de cette membrane, & l'enlever même de la face interne de l'épiglotte, après quoi l'on voit ſur les côtés de ce petit cartilage ſaillant, deux petits muſcles qui ſe croiſent de chaque côté, avec le muſcle thyro-arithénoïdien. L'attache inférieure de chacun de ces muſcles qui s'appellent *thyro-épiglottiques*, ſe fait latéralement à la partie interne du cartilage thyroïde, & la ſupérieure au côté de l'épiglotte.

Le ſecond eſt l'aritheno-épiglotique : c'eſt un très-petit muſcle de chaque côté, attaché d'une part à l'extrémité de chaque cartilage arithénoïde, & par l'autre au bord latéral de l'épiglotte.

Le dernier eſt l'hyo-épiglottique, attaché par une de ſes extrémités à la baſe de l'os hyoïde, & par l'autre à celle de l'épiglotte. Ces trois muſcles de l'épiglotte ne s'apperçoivent que dans des cadavres humains bien charnus ; mais on les voit aiſément dans les bœufs.

Préparation des muſcles de la langue.

Ces muſcles ſont au nombre de quatre. Le premier eſt le génio-gloſſe, que l'on a preſque diſſéqué en travaillant le muſcle génio-hyoïdien qui le couvre dans preſque toute ſa longueur ; ainſi, ſi l'on veut ſe donner le plaiſir de contempler la ſtructure ſinguliere de ce muſcle, on doit détacher de la mâchoire les muſcles mylo-hyoïdien & génio-hyoïdien, & les renverſer en bas ; après quoi l'on verra les deux génio-gloſſes dans toute leur étendue, & l'on appercevra une ligne graiſſeuſe qui les ſépare l'un de l'autre. Il

faut pincer artistement cette ligne graisseuse, la disséquer avec le scalpel, & l'enlever depuis la mâchoire jusqu'à l'os hyoïde. Alors on voit que chaque génio-glosse s'attache par son extrémité antérieure à la face interne de la symphyse de la mâchoire inférieure, immédiatement au-dessus du muscle génio-hyoïdien.

Il est bon de pousser la curiosité plus loin, & de travailler l'extrémité postérieure de ce muscle que l'on conduit jusqu'à l'os hyoïde, auquel quelques fibres s'attachent; ensuite le muscle semble se diviser en deux ou trois plans de fibres qui se dispersent à la langue depuis sa racine jusqu'au filet, & composent ainsi une partie de cet organe.

Le deuxieme muscle de la langue est le basio-glosse, ou plus véritablement l'hyo-glosse, selon quelques Anatomistes. Il a été presqu'entierement disséqué en travaillant plusieurs plans de fibres, qui sont fournis par l'extrémité mobile du muscle stylo-pharyngien, & même en travaillant le mylo-pharyngien & le stylo-glosse, car il est situé sous ce dernier. Ce muscle est encore fort singulier, & comme divisé en trois portions qui ont donné occasion a plusieurs Anatomistes d'en faire trois muscles appellés *basio-glosse*, *kérato-glosse*, &c. par rapport aux différentes attaches de ces muscles qui sont d'une part à la base de l'os hyoïde, à une partie de sa grande corne, à la symphyse ou union de cette corne avec la base; & de l'autre part, à la partie latérale de la langue, conjointement avec le stylo-glosse.

Le troisieme muscle de la langue est le mylo-glosse. Il a été presque tout préparé en commençant la dissection du mylo-hyoïdien, dont le bord extérieur le couvre, n'ayant que des graisses, quelques vaisseaux & une partie de la glande maxillaire inférieure, interposés. Son attache solide est, comme on l'a dit, à la face interne de la branche de la mâchoire sous les dents molaires; & la mobile se fait au côté de la base de la langue, où ses fibres se dispersent.

Le quatrieme & le dernier muscle de la langue est le stylo-glosse qui a été préparé en disséquant le mylo-pharyngien, sur-tout son extrémité inférieure, qui couvre ce muscle. Après qu'on a ôté les graisses qui sont au voisinage de l'apophyse styloïde, le stylo-glosse est antérieur & presque supérieur à tous ceux qui s'attachent à cette apophyse, &

y eſt fixé par le moyen d'un petit tendon grêle. Ce muſcle qui approche aſſez de la figure d'un vers de terre, s'attache enſuite, par le moyen d'un petit ligament aſſez fort, à la face interne de l'angle de la mâchoire, où il eſt là fortement ſoutenu; & ſon extrémité inférieure deſcend, s'unit avec l'hyo-gloſſe, & tous les deux ſe perdent en formant une bonne partie du côté de la langue.

Maniere de préparer les muſcles de la tête & du col.

De la préparation des muſcles de la tête.

La fléxion de la tête ſe fait par l'action de huit muſcles, dont les deux premiers ſont les deux ſterno-cleïdo-maſtoïdiens qui ſont fort épais & apparens ; le muſcle peaucier étant enlevé, ils ſe montrent à découvert. On dégage les deux portions inférieures de chaque muſcle : on a le ſoin de retirer toutes les glandes, les vaiſſeaux, & la graiſſe qui ſe trouve au voiſinage, ſur-tout du côté de ſa partie ſupérieure, & on le laiſſe attaché par en haut à l'apophyſe maſtoïde, & par en bas à la clavicule, & au ſternum.

Le pharynx, le larynx, & la langue étant ôtés du ſujet, comme il a été dit, on trouve des parties membraneuſes qu'il faut emporter, & derriere leſquelles on trouve les grands droits antérieurs, les petits droits, & les droits latéraux fléchiſſeurs de la tête, qui ne ſont pas difficiles à préparer.

Dans le même tems vous trouvez auſſi le long fléchiſſeur du col, que vous développez, en faiſant voir tous ſes différens principes, & ſes terminaiſons.

Le muſcle ſcalene, autre muſcle pour la flexion du col, ſera préparé en obſervant de bien faire voir les différentes branches dont ce muſcle eſt compoſé ; ce qui ſe fera, non-ſeulement en ôtant les membranes & la graiſſe qui ſe trouvent aux environs, mais encore en détruiſant tous les vaiſſeaux, tant ſanguins que nerveux.

De la maniere de préparer les muſcles extenſeurs de la tête & quelques-uns de l'omoplate.

Lorſqu'il s'agit de préparer les muſcles extenſeurs de la tête, il faut tourner le ſujet, le coucher ſur le ventre, & le mettre dans une ſituation convenable ; après quoi vous ferez une inciſion à la peau, depuis l'occiput juſqu'au bas des vertebres du dos, & vous leverez la peau en gardant les mêmes précautions que j'ai dites, en parlant de la maniere de lever la peau du bas-ventre.

Le trapeſe, muſcle de l'omoplate, eſt le premier qui ſe préſente. Pour le bien diſſéquer, on le pince par en bas, en donnant légérement des coups de ſcalpel ; & à meſure que vous le ſéparez du muſcle rhomboïde, ſon voiſin, & des apophyſes épineuſes des vertebres du dos, où il ſe trouve attaché, il faut faire attention de ne pas emporter avec lui le rhomboïde, ce qui ne manque pas d'arriver lorſqu'on ne prend pas aſſez de précaution. La difficulté de lever ce muſcle s'augmente à meſure qu'on approche des vertebres du col, parce que ce muſcle devient alors plus mince, & très-adhérent ; ainſi il faut couper très-doucement juſqu'à ce que vous ſoyez parvenu à l'occiput, dont on le détache : conduiſez-le, en le ſéparant, juſqu'à l'épine de l'omoplate, & à la clavicule, où il reſtera attaché.

Le rhomboïde eſt le ſecond muſcle de l'omoplate : il eſt aſſez large, & placé entre les épines des vertebres ſupérieures du dos & la baſe de l'omoplate. On le ſaiſit avec la pince, pendant qu'avec le ſcalpel on le détache par-deſſous en le dégageant inſenſiblement des apophyſes épineuſes ; obſervant de ne pas lever avec lui le petit dentelé poſtérieur qui ſe trouve par-deſſous. Vous renverſez enſuite le rhomboïde ſur la baſe de l'omoplate, où il reſtera attaché : dépouillez-le des membranes qui le recouvrent, ſi vous le voulez rendre propre & bien apparent.

Les petits dentelés ſupérieurs, & le poſtérieur, ſont encore des muſcles qui doivent être levés avant que de travailler ſur les extenſeurs de la tête & du col. Ces muſcles ſeront détachés des deux épines inférieures du col,& des deux ſupérieures du dos, d'où ils prennent naiſſance, en les pourſuivant juſ-

qu'aux quatre côtes supérieures, où ils se terminent, par autant de digitations.

Le splénius est un muscle fort large; il est situé, depuis l'occiput, jusqu'aux vertebres supérieures du dos. Pour le disséquer, on prendra, avec la pince, les portions tendineuses de ce muscle les unes après les autres, pour les dégager des apophyses épineuses, où elles s'attachent; vous glissez ensuite le scalpel sous son corps charnu, que vous séparez du complexus; vous continuez de même jusqu'aux apophyses transverses des vertebres supérieures du col, où vous laissez attachée une portion de ce muscle; vous poursuivez l'autre portion qui s'avance à l'occipital, & vous la dégagez entierement, ou bien la détachez tout-à-fait.

Le muscle splénius étant préparé, on passe à la dissection du complexus; celui-ci est au moins aussi large & aussi épais que le précédent: il est placé dans un sens tout opposé, & il se croise en X avec le splénius. On ôtera beaucoup de graisse & de membranes qui se rencontrent du côté de la nuque. On le séparera des endroits où il se trouve attaché, excepté aux apophyses transverses supérieures du dos, & à toutes celles du col, où sont ses attaches fixes.

Dès que les muscles splénius, & complexus, sont préparés, on rencontre beaucoup de graisse, & de parties membraneuses qu'il faut emporter, & sous lesquelles vous trouvez le grand & le petit droit, de même que le grand & le petit oblique, que vous dégagerez les uns des autres, les laissant attachés par leurs extrémités.

Ces muscles étant ainsi préparés, on porte ses attentions sur les parties latérales & postérieures du col, où l'on trouve d'abord le petit complexus, muscle très-mince, situé entre le grand complexus & le grand transversaire. On commence par s'assûrer de ses tendons, qui sont forts grêles, on le poursuit ensuite jusqu'à l'apophyse mastoïde, où ce muscle se termine postérieurement.

De la maniere de préparer les muscles extenseurs du col.

Parmi les muscles extenseurs du col, celui qui se présente le premier, & qui est en même tems le plus considérable, c'est le grand cervical, occupant toutes les échancrures pos-

térieures des vertebres du col. Ce muſcle n'offre pas beaucoup de difficulté dans ſa préparation ; il ne faut ſeulement que le développer des membranes qui le recouvrent, & faire diſtinguer ſes différens principes & inſertions qui ſont toutes marquées ſur la partie latérale & inférieure du col ; on trouve enſuite le petit & le grand tranſverſaires ; mais pour préparer ces muſcles dans toute leur étendue, on eſt obligé, avant toutes choſes, de ſoulever un peu le long dorſal, & le ſacro-lombaire.

Pour préparer le grand tranſverſaire, que l'on ſçait être ſitué entre le petit tranſverſaire & le petit complexus, vous le ſéparez, non-ſeulement du petit complexus, mais encore du très-long du dos, avec lequel il eſt comme confondu. Vous le pourſuivrez juſqu'aux apophyſes tranſverſes des vertebres du col, où il ſe termine.

Le petit tranſverſaire, qui paroît être la continuation du ſacro-lombaire, ſera ſéparé de ce dernier muſcle, & vous le continuerez en le ſéparant à droite & à gauche juſqu'aux vertebres cervicales, où ce muſcle ſe termine par deux ou trois principes tendineux.

Entre les apophyſes épineuſes des vertebres, on remarque les petits entre-épineux qui vont d'une apophyſe à une autre ; ces muſcles ſont doubles, & ils ſe montrent à découvert quand on a ôté quelques portions aponévrotiques & membraneuſes qui les recouvrent. La même choſe ſera obſervée à l'égard des inter-tranſverſaires.

Des muſcles du dos.

Comme la préparation de ces muſcles paroît toujours très-difficile aux commençans, nous avons cru que pour une ample inſtruction il ne ſeroit pas inutile de rapporter ici trois méthodes de les préparer, décrites par trois Anatomiſtes différens. La premiere appartient à M. Suë, la ſeconde eſt de M. Garengeot, & la troiſieme à M. Lieutaud.

De la maniere de préparer le grand dorſal, le petit dentelé poſtérieur & inférieur, &c. ſelon la méthode de M. Suë.

On ne ſçauroit faire la préparation des muſcles du dos,

ſi l'on n'a pas ôté auparavant le muſcle grand dorſal, & le petit dentelé poſtérieur & inférieur.

Pour diſſéquer le grand dorſal, ſuppoſant que toutes les parties qui le recouvrent ſont ôtées, on commence la diſſection de devant en arriere, & de haut en bas, en le détachant des côtes ; & à meſure qu'on approche des vertebres, il faut une très-grande attention, ſans quoi on enleve l'aponévroſe du dentelé poſtérieur avec celle du grand dorſal, qui ſe trouve fort adhérente ; vous pourſuivez ce muſcle juſqu'à la crête de l'os des îles, ou bien on le détache tout-à-fait.

La diſſection du petit dentelé poſtérieur & inférieur ſe commence par ſon aponévroſe aux apophyſes épineuſes des vertebres des lombes, & on le ſuit de derriere en devant juſqu'aux quatre dernieres côtes, où il ſe termine par autant de portions charnues.

Muſcles du dos, maniere de les preparer.

Le premier muſcle qui doit être diſſéqué, après ceux dont on a parlé, eſt le ſacro-lombaire. La préparation de ce muſcle ne laiſſe pas d'être difficile quand on ne l'a jamais faite : il faut ôter d'abord les membranes qui le recouvrent, enſuite on s'aſſûrera des tendons qui compoſent le plan externe, en les diſſéquant de bas en haut, l'un après l'autre ; après quoi l'on portera le ſcalpel dans une petite ligne blanche qui marque la ſéparation de ce muſcle d'avec le long dorſal, en continuant de les ſéparer l'un de l'autre.

On renverſera le ſacro-lombaire ſur ſon bord externe à meſure qu'on le détachera, & l'on aura ſoin de porter de petits coups de ſcalpel de bas en haut, pour s'aſſûrer de tous les tendons qui compoſent le plan interne ; de ſorte que quand ces tendons ſeront dégagés, en ſoulevant le muſcle, on verra qu'ils ſe croiſeront en X, & la préparation de ce muſcle ſera faite.

Préparation du muſcle très-long du dos.

Ceux qui connoiſſent le très-long du dos, ſçavent que ce muſcle eſt une groſſe maſſe charnue qui occupe une partie de la région lombaire, parcourt celle du dos, & finit à l'apo-

physe transverse de la derniere vertebre du col : ce muscle est attaché par une large aponévrose à l'os des îles, à l'épine de l'os sacrum, & par trois ou quatre tendons aponévrotiques, à trois ou quatre épines des vertebres des lombes ; il tient aussi par des portions charnues aux apophyses transverses des vertebres des lombes, & à sept ou huit côtes inférieures ; ce muscle donne encore des tendons à toutes les apophyses transverses des vertebres du dos.

La préparation de ce muscle doit être commencée par les tendons plats & aponévrotiques qui partent des apophyses épineuses des vertebres des lombes : ces tendons étant dégagés & séparés les uns des autres, on passe aux portions charnues qui sont placées du côté externe, & qui vont se rendre aux côtes en les dégageant de bas en haut avec le scalpel les unes après les autres ; après quoi on sépare ce muscle du grand épineux, & par ce moyen on apperçoit bientôt les tendons qui s'attachent aux vertebres du dos, que vous dégagez aussi tous les uns après les autres, observant néanmoins de ne le pas séparer totalement du demi-épineux des lombes avec lequel ce muscle se trouve immédiatement uni par sa portion charnue.

Préparation du demi-épineux.

La préparation du demi-épineux des lombes consiste à dégager les tendons qui se trouvent partir des épines des vertebres des lombes, & ceux qui vont aux vertebres dorsales ; ce muscle demeurera attaché par ces portions tendineuses aux apophyses épineuses & au long dorsal avec lequel il se trouve confondu.

Préparation du grand épineux.

Le grand épineux du dos est une masse charnue qui occupe le milieu des échancrures postérieures des vertebres dorsales ; il tire son origine des apophyses transverses des vertebres inférieures du dos par plusieurs tendons assez forts qui forment autant de portions charnues ; lesquelles étant toutes réunies, forment le corps de ce muscle, d'où l'on voit partir d'autres tendons qui se portent obliquement aux épines

ſupérieures du dos, & aux inférieures du col, où ils ſe terminent. Pour bien démontrer ce muſcle, on a le ſoin de ſeparer les tendons les uns des autres, enſuite on gliſſe la pointe du ſcalpel ſous le corps charnu, pour le détacher des muſcles qu'il couvre.

La maniere de préparer les épineux tranſverſaires, ſurnommés convergens & divergens.

De tous les muſcles du tronc, ceux qui ſont les plus difficiles à préparer ſont les convergens & les divergens; on ſçait que ces muſcles ſont faits de pluſieurs plans charnus qui ſont de différente longueur : les convergens partent d'une apophyſe tranſverſe, pour ſe rendre à cinq apophyſes épineuſes qui lui ſont ſupérieures. Les divergens, au contraire, tirent leur naiſſance d'une apophyſe épineuſe pour ſe porter obliquement aux cinq apophyſes tranſverſes.

Avant de faire la préparation de ces muſcles, on doit emporter le demi-épineux des lombes & le grand épineux du dos; enſuite on commencera par dégager la portion charnue qui va ſe rendre à la cinquieme apophyſe épineuſe, & qui eſt la plus longue : de-là on paſſera à la ſeconde, qui ſe rend à la quatrieme épine. On continuera de même à l'égard des autres, juſqu'à la derniere, qui eſt la plus courte, puiſqu'elle part de l'apophyſe tranſverſe de la même vertebre, & ſe rend à ſon épine. On aura les mêmes attentions pour les muſcles divergens. Il eſt cependant a propos d'obſerver que de chaque apophyſe, ſoit épineuſe, ſoit tranſverſe de toutes les vertebres du dos, il part des muſcles convergens auſſi-bien que des divergens, leſquels ſe couvrent mutuellement, & anticipent les uns ſur les autres, ce qui oblige de détruire les uns pour conſerver les autres, c'eſt-a-dire, qu'à meſure qu'on veut préparer ceux d'une vertebre, on ſe trouve dans la néceſſité de ſacrifier ceux qui partent de la vertebre voiſine, ce qui doit ſe faire avec beaucoup de prudence, & de dextérité.

A l'égard des muſcles entre-épineux, & des inter-tranſverſes, leur préparation eſt fort aiſée; il ne s'agit que d'ôter les muſcles dorſaux & lombaires, & de les dégager des mem-

branes qui les recouvrent. Le reste se fera de même qu'on l'a enseigné, en parlant des entre-épineux du col.

Maniere de disséquer & préparer les muscles du dos, des lombes, les sur-costaux & les muscles vertébraux, selon M. Garengeot.

Comme l'on va présentement travailler les muscles qui sont situés tout le long de l'épine, il faut poser le cadavre sur le ventre, afin d'être commodément pour disséquer ces muscles; & comme nous avons déja enseigné la maniere de disséquer les muscles trapezes, rhomboïde, dentelé, postérieur, supérieur, grand dorsal, & dentelé postérieur-inférieur; il faut jetter ces muscles de côté & d'autre : pour lors on distingue deux muscles tout le long du dos & des lombes, dont le plus éloigné de l'épine est appellé *sacro-lombaire*; il est encore couvert de graisse & d'une légére membrane.

Une observation à faire avant d'enlever les graisses & la membrane qui couvrent le sacro-lombaire, est d'avertir le jeune Anatomiste de se conduire sagement, en enlevant ces parties surnuméraires; car le sacro-lombaire est garni d'un côté de tendons longs & plats, que l'on pourroit bien couper si l'on n'y donnoit pas toute l'attention. C'est par ces tendons qu'il faut commencer la dissection du sacro-lombaire; & il est même à propos de ne les découvrir qu'à mesure qu'il faut les dégager, crainte qu'ils ne se desséchent trop, & qu'on n'ait beaucoup de peine à les séparer. Ainsi il faut saisir chacun de ces tendons avec la pincette anatomique, & avec le scalpel, & on les dégage de tous côtés : on les conduit d'un côté jusqu'au bord extérieur du muscle, d'où ils partent tous par des principes charnus & tendineux, & de l'autre part au bas de l'angle de chaque côté, où ils sont attachés. Or comme les angles des côtés sont plus éloignés de l'épine à mesure qu'elles deviennent inférieures, il suit que ces bandes tendineuses sont de différentes longueurs; ce qui imite d'autant mieux la figure de la branche de palmier, que les bandes supérieures, attachées aux apophyses transverses des vertebres du col, sont plus longues; les autres diminuent & deviennent

deviennent insensiblement plus larges, & plus éloignées.

En parlant de la maniere de disséquer le quarré des lombes, on a séparé la surface antérieure inférieure de ce muscle, qui est charnue du côté de cette surface, mais couverte d'une large & forte aponévrose dans presque toute l'étendue de la surface postérieure du sacro-lombaire; de sorte que pour achever la dissection de cette masse charnue, couverte d'aponévrose, il faut la saisir avec une main par son bord le plus antérieur, & tenant le scalpel de l'autre main, on travaille comme sous œuvre, & l'on conduit la masse charnue, couverte d'aponévrose, jusqu'à la levre externe de la partie postérieure de l'os des îles à l'os sacrum, & même à ses épines supérieures.

Avant de quitter la partie inférieure du sacro-lombaire, il faut observer, que la masse charnue que nous travaillons, est composée de plusieurs trousseaux de fibres charnues qui semblent naître de l'aponévrose, & dont les directions vont obliquement de bas en haut; ainsi le disséqueur, en soulevant la masse, donnera des coups de scalpel dans l'intervalle de ces troussseaux charnus, & les conduira l'un après l'autre à toutes les apophyses transverses des vertebres des lombes; de-là le corps du muscle monte le long du dos, jusqu'aux apophyses transverses des vertebres inférieures du col, & donne en chemin naissance à toutes les bandelettes tendineuses & charnues dont on a enseigné la dissection.

Pour finir la dissection de ce muscle, il faut revenir aux bandes tendineuses & un peu charnues par où on a commencé, & en les écartant les unes des autres, on apperçoit entre elles & les côtes de petits muscles très-charnus, dont la direction oblique est de haut en bas, & croisent par conséquent les premieres bandes avec lesquelles même elles ont des liaisons intimes. Le jeune Anatomiste saisira avec les pincettes ces petits muscles longuets, & avec le scalpel il les dégagera de tous côtés; & en les conduisant vers leur extrémité supérieure, on voit qu'ils semblent naître des apophyses transverses des vertebres du col, pendant que leur extrémité inférieure s'attache de côte en côte jusqu'à la huitieme. Ces petits muscles sont regardés par plusieurs Anatomistes comme le plan intérieur du muscle sacro-lombaire: d'autres en font un muscle particulier, & chacun lui donne différens noms,

Il ne reſte plus qu'à diſſéquer le bord poſtérieur du ſacro-lombaire ; il eſt fort égal & comme uni avec le long dorſal : il en eſt cependant ſéparé par une ligne compoſée de graiſſe & de membranes celluleuſes & folliculeuſes. Ainſi il faut artiſtement enlever ces parties dans toute la longueur du muſcle ; & lorſqu'on eſt parvenu vers la partie inférieure du muſcle, on coupe ſon aponévroſe, qui couvre & eſt commune avec le long dorſal. Cette eſquiſſe de la préparation du ſacro-lombaire fait voir la difficulté de le bien diſſéquer, & qu'il eſt très-compoſé.

Préparation du muſcle appellé long dorſal.

Le muſcle, appellé *long dorſal*, eſt placé le long du dos, à côté du ſacro-lombaire, dont il eſt ſéparé par une ligne compoſée de membranes folliculeuſes & de graiſſe qu'on a déja enlevées pour diſſéquer le bord poſtérieur du ſacro-lombaire : ainſi il eſt ſitué entre ce dernier muſcle, & les apophyſes épineuſes.

Ce muſcle eſt, de même que le précédent, rès-compoſé, & ſa diſſection par conſéquent très-difficile, ſur-tout à la faire entrevoir par écrit. On ne doit donc s'attendre qu'à une eſquiſſe propre à mettre le jeune Anatomiſte en pratique.

Le long dorſal eſt fort long, très-étroit, & beaucoup plus épais que le précédent, ſur-tout à ſon extrémité inférieure : pour peu qu'on l'ait développé, on voit qu'il eſt compoſé en général de deux différentes ſubſtances, l'une tendineuſe & aponévrotique, & l'autre charnue.

Comme on a déja dégagé le bord extérieur du long dorſal, en le ſéparant du ſacro-lombaire, on voit plus aiſément le mêlange de ſes ſubſtances, & on a plus de commodité à les développer. On avance dans ſa diſſection en pinçant des eſpeces de bandes tendineuſes qui ſont à ſa ſuperficie moyenne & inférieure, & qui paroiſſent unies par une légere aponévroſe ; on dégage enſuite ces bandes tendineuſes avec le ſcalpel, & on les conduit où elles vont ſe terminer, ſçavoir, la plus poſtérieure à l'apophyſe épineuſe de la derniere vertebre du dos ; les ſuivantes, aux apophyſes épineuſes des vertebres des lombes ; & les autres, aux apophyſes épineuſes des deux vertebres ſupérieures de l'os ſacrum.

Cette préparation faite, on voit la substance la plus intérieure du long dorsal, qui paroît d'abord comme une masse charnue ; mais quand on la dissèque, on remarque qu'elle est composée d'un amas de faisceaux charnus, qu'il faut diviser autant qu'il est possible, & les poursuivre jusqu'à leurs différentes attaches. L'attache inférieure de ces faisceaux en forme de masse charnue, se fait à l'os des îles, à l'os sacrum, & à la forte aponévrose que l'on a dit être commune avec le sacro-lombaire.

Si l'on poursuit ces paquets charnus en montant, on voit qu'ils s'unissent en partie avec la portion inférieure du sacro-lombaire pour s'attacher aux apophyses transverses des vertebres des lombes, & de-là à la partie postérieure de toutes les fausses côtes.

Pour achever la dissection du long dorsal, il faut reprendre les bandes tendineuses & les dégager, & les conduire vers leurs extrémités supérieures ; on apperçoit en travaillant que leur surface postérieure, (considérant le cadavre couché sur le ventre, comme je l'ai recommandé) devient charnue ; que ces bandes s'éloignent des apophyses épineuses, & qu'elles dégénerent en tendons assez menus, qui s'attachent, pour l'ordinaire, aux extrémités des apophyses transverses des sept vertebres supérieures du dos, & quelquefois à la derniere du col, car il y a des variations ; de sorte que ces parties supérieures du long dorsal se trouvent là comme enchassées entre le sacro-lombaire & le muscle épineux, ou transversaire épineux du col.

Comme cette dissection est longue & difficile, & qu'on n'acheve pas chacune des parties de ce muscle la premiere fois qu'on commence sa préparation, il est nécessaire de les travailler à plusieurs fois : & comme on écarte tantôt les unes, pour se donner du jour & mieux appercevoir les autres, on acheve alors la dissection des faisceaux charnus & des bandes tendineuses du long dorsal, & l'on voit que vers le milieu des vertebres du dos, quelques-unes des dernieres, dont la surface postérieure est devenue charnue, s'unissent & communiquent avec plusieurs faisceaux du muscle demi-épineux du dos, que le long dorsal couvre & cache entiérement.

Préparation des muſcles appellés grands épineux du dos, demi-épineux, le ſacré des Anciens, ou tranſverſal épineux des lombes, les ſur-coſtaux & les inter-épineux & inter-tranſverſaires.

En travaillant le muſcle long dorſal, ſur-tout ſon bord le plus voiſin des apophyſes épineuſes, on a en partie dégagé le muſcle grand épineux du dos. On conclud de-là que ſa ſituation eſt au côté des apophyſes épineuſes des vertebres du dos.

Comme ce muſcle eſt un aſſemblage d'un grand nombre de faiſceaux charnus, qui ſe terminent par de petits tendons attachés aux extrémités des apophyſes épineuſes des vertebres du dos; il faut pincer chaque faiſceau muſculeux, le dégager de tous côtés avec le ſcalpel, & le conduire à ſes attaches. Ainſi tous les faiſceaux diſſéqués, on en voit de plus longs les uns que les autres; d'autres qui communiquent de leurs fibres au long dorſal & demi-épineux, & tous s'attachent aux apophyſes épineuſes, en commençant ordinairement depuis la ſeconde du dos, juſqu'à la premiere des lombes.

Pour diſſéquer les muſcles ſuivans, il faut enlever tous ceux qui couvrent le long dorſal & le ſacro-lombaire, même ces deux derniers muſcles; après quoi l'on apperçoit ceux dont nous allons enſeigner la préparation. On voit par-là que pour faire la démonſtration des muſcles qui couvrent ou appartiennent à l'épine ſur un même cadavre, on eſt obligé de les diſſéquer des deux côtés, afin qu'on puiſſe faire voir les uns & les autres en place.

En ſuppoſant donc les muſcles long dorſal & ſacro-lombaire enlevés, on apperçoit une eſpece de maſſe charnue, compoſée d'un grand nombre de faiſceaux charnus, attachés alternativement à quelques apophyſes tranſverſes des lombes & du dos, & aux épineuſes du dos; c'eſt le demi-épineux, ou tranſverſaire épineux du dos.

La maniere de diſſéquer ce muſcle eſt de ſaiſir avec les pincettes les membranes folliculeuſes qui ſe trouvent entre chaque faiſceau, & de les enlever avec le ſcalpel, de ſorte qu'ayant bien exécuté & conduit cette diſſection; depuis l'apophyſe tranſverſe de la troiſieme vertebre des lombes,

juſqu'à l'apophyſe épineuſe de la premiere du dos, on voit qu'il y a de ces faiſceaux charnus, qui d'une apophyſe tranſverſe vont s'attacher à pluſieurs apophyſes épineuſes ſupérieures ; d'autres qui ne vont s'attacher qu'à une ſeule apophyſe épineuſe ſupérieure, à l'apophyſe tranſverſe d'où le faiſceau part.

On voit par ces attaches aux apophyſes tranſverſes d'une part, & aux épineuſes ſupérieures, aux tranſverſes d'autre part, que ces faiſceaux charnus ont une ſituation oblique, & même plus ou moins oblique, ſuivant que les faiſceaux s'attachent à pluſieurs apophyſes épineuſes. Cette obliquité, connue aux anciens, ne les a pas empêchés de nommer la totalité de ces faiſceaux le tranſverſal épineux, parce que les attaches inférieures des faiſceaux ſe font aux apophyſes tranſverſes, & les ſupérieures aux apophyſes épineuſes, & non pas parce qu'ils ont voulu faire connoître par cette dénomination que le muſcle fût ſitué tranſverſalement.

La portion inférieure du muſcle long dorſal a été priſe par pluſieurs Anatomiſtes, & ſur-tout par des modernes, pour un muſcle particulier, qu'ils ont nommé *ſacré ;* mais nous avons enſeigné la maniere de diſſéquer ce muſcle, de façon à convaincre du contraire : ainſi, en ſuppoſant cette portion enlevée avec le long dorſal, dont elle fait partie, on voit à la région lombaire différens faiſceaux charnus qui ont quelque reſſemblance avec le tranſverſal épineux du dos que nous venons de travailler, & qu'on appelle tous enſemble *le tranſverſal épineux des lombes*, ou le *ſacré des anciens.*

La maniere de diſſéquer ce muſcle conſiſte à pincer & enlever les membranes celluleuſes qui ſéparent ces petits vertébraux obliques, & par ce moyen on les dégage les uns des autres, ſur-tout leurs extrémités les plus ſupérieures qui ſont moins confondues ; alors on voit que ces muſcles ſemblent naître de la partie ſupérieure latérale de l'os ſacrum, poſtérieure de l'os des îles, & quelques-uns des trois apophyſes tranſverſes inférieures des lombes ; ils montent enſuite obliquement pour s'attacher ſucceſſivement à toutes les apophyſes épineuſes des lombes.

Paſſons aux muſcles nommés *ſur-coſtaux*, que nous n'avons pu diſſéquer dans la préparation des muſcles deſtinés à la reſpiration, attendu qu'ils étoient pour lors cachés ſous

un grand nombre de muſcles que nous ſuppoſons enlevés, après en avoir enſeigné la diſſection.

Les ſur-coſtaux ſont ordinairement douze de chaque côté, ſitués ſur la partie poſtérieure des côtes, & le long des apophyſes tranſverſes des vertebres du dos. Pour diſſéquer ces muſcles, il s'agit d'ôter quelques membranes cellulaires qui les environnent : après quoi on les ſaiſit l'un après l'autre avec les pincettes anatomiques, & paſſant le ſcalpel ſous leurs corps, on les conduit de part & d'autre juſqu'à leurs attaches, qui ſont par une de leurs extrémités aux apophyſes tranſverſes des vertebres du dos, ſupérieures à l'articulation de chaque côté, & par l'autre extérieurement à la partie poſtérieure de chaque côte en cet ordre ; le premier eſt attaché par un plan tendineux à l'apophyſe tranſverſe de la derniere vertebre du col : en le pourſuivant de-là, on voit qu'il devient charnu, & s'élargit en deſcendant obliquement pour s'attacher extérieurement à la partie poſtérieure de la premiere côte, & ainſi ſucceſſivement juſqu'à l'onzieme vertebre du dos, & à la douzieme côte.

Il y a néanmoins une obſervation à faire, c'eſt qu'en travaillant les ſur-coſtaux, on en trouve qui ſont doubles, & pour lors le plan le plus extérieur eſt plus long, quitte le plan intérieur qui s'attache à la côte voiſine, & paſſe ſur cette côte voiſine pour s'attacher à la côte ſuivante. Cette variété ſe rencontre ordinairement au milieu du dos.

La plus grande partie des muſcles dont nous avons enſeigné la diſſection dans cet article, s'appellent les *vertébraux* en général. Ces ſortes de muſcles ſont compoſés, & retiennent en général le nom de *grands vertébraux*. Il y a encore le long de l'épine de petits muſcles ſimples qui s'appellent en général *petits vertébraux*, & en particulier les uns ſont appellés *inter-épineux*, & les autres *inter-tranſverſaires*.

La préparation qui convient à ces muſcles eſt très-facile ; car comme les premiers ſont ſitués entre deux apophyſes épineuſes, & les ſeconds entre deux apophyſes tranſverſes, il n'y a autre choſe à leur faire, que de les nettoyer des membranes folliculeuſes & graiſſeuſes qui les avoiſinent, & les laiſſer en place. Cette préparation doit ſe faire aux uns & aux autres tout le long de l'épine.

Pour achever la préparation des muſcles de l'épine, il

faudroit disséquer présentement les muscles du coccyx, & même le petit psoas, comme appartenant aux lombes ; mais les premiers étant confondus avec les muscles de l'anus, il convient d'en faire un article à part.

Maniere de disséquer les muscles de l'anus, du coccyx, de la verge & du clitoris

On commence la dissection des muscles de l'anus par ceux que l'on nomme les *sphincters*, & qui sont deux, l'un externe ou cutané ; & l'autre qui est situé plus intérieurement.

En supposant le cadavre couché sur le ventre, pour disséquer le sphincter extérieur de l'anus, on aura soin d'écarter les cuisses, & d'élever les fesses par le moyen de quelque billot ou autre chose équivalente, qu'on mettra sous le cadavre.

On fera ensuite une incision circulaire à la peau qui environne le fondement. Cette incision sera commencée à la fin de l'os sacrum, ou, ce qui est la même chose, vers la partie supérieure du coccyx : de-là elle sera prolongée en demi-cercle d'un côté seulement, jusqu'au périné dans l'homme, & proche l'extrémité des grandes levres à la femme ; observant que dans ce trajet, chaque point de l'incision soit éloigné d'environ deux travers de doigts de l'anus.

Pour avoir plus de facilité à disséquer les sphincters de l'anus, il faut faire une pareille incision de l'autre côté, & observer non-seulement les mêmes circonstances, mais aussi que ces extrémités aillent joindre les extrémités de la précédente, de façon que de ces deux incisions faites à la peau, il en résulte une ovale.

On saisit ensuite la peau avec les pincettes anatomiques, & on la disseque de tous les côtés avec le scalpel, jusqu'à ce qu'on soit parvenu à l'entrée de l'anus, où on la trouve très-mince. C'est en disséquant de cette façon, qu'on apperçoit des fibres charnues, couchées sur la graisse, dont les directions sont demi-circulaires, & s'étendent plus ou moins en large, selon l'âge des Sujets, & dont la couleur varie, car elles sont quelquefois assez rouges, & souvent d'un rouge fort pâle.

Quand on a détaché tout l'ovale de peau dont on vient

de parler, & qu'on a enlevé quelques graisses qui se trouvent entre les fibres du sphincter, on voit ce muscle en situation, ayant lui-même la figure ovale ; & en conduisant les fibres aux extrémités de l'ovale, on voit que la postérieure est un peu tendineuse, assez enveloppée de graisse qu'il faut ôter, & attachée à la pointe du coccyx. L'extrémité antérieure de l'ovale formée par le sphincter externe de l'anus, est composée de fibres charnues qui s'attachent en partie à la peau du périné, & en partie au tendon mitoyen du muscle transversal de l'urethre.

Après l'examen de ce muscle, il faut emporter les graisses qui sont à sa circonférence, & qui le soutiennent tellement que, dès qu'elles sont emportées, le muscle s'affaisse & paroît s'unir avec des fibres charnues, situées plus profondément, qui ont la même direction, & qui s'attachent postérieurement à la pointe du coccyx, comme le muscle précédent, & antérieurement au tendon mitoyen du transversal de l'urethre seulement. C'est ce qu'on appelle le *sphincter intérieur de l'anus*, auquel on peut joindre les fibres circulaires de l'extrémité du rectum.

Pour disséquer les muscles releveurs de l'anus, mettez le cadavre sur le dos ; emportez ensuite tous les vaisseaux contenus dans le bassin, jettez la vessie & le rectum sur le côté que vous ne voulez pas travailler ; car il suffit de disséquer ces muscles d'un côté, lorsqu'on ne veut pas conserver la piece ; mais si elle se faisoit pour le cabinet, il faudroit les disséquer des deux côtés.

Otez ensuite les graisses qui se trouvent depuis le pubis jusqu'au fond du bassin, même le péritoine qui revêt cette cavité ; mais prenez garde, en enlevant ces parties, d'enlever une aponévrose ou espece de ligament qui s'attache à l'intérieur de la symphyse du pubis, & qui regne le long de la surface interne du muscle obturateur interne. C'est à cette aponévrose que la portion antérieure du releveur de l'anus semble prendre naissance par un épanouissement charnu, mince & large. Dégagez & nettoyez cette portion antérieure ; & en descendant vers le trou ovale, découvrez une seconde portion charnue de ce muscle, qui est la moyenne, attendu qu'étant parvenu à l'épine de l'os ischion, vous découvrirez la portion postérieure du releveur de l'anus, qui

touche les muſcles du coccyx, appellés *coccygiens*.

Si vous voulez travailler le releveur de l'anus des deux côtés, vous verrez que ces releveurs diſſéqués & unis ferment la cavité du baſſin.

Nous venons de voir la méthode de diſſéquer les muſcles du dos, ſelon la préparation que donne M. Garengeot. Voyons à préſent comment s'explique M. Lieutaud pour la même préparation.

La maniere de diſſéquer les muſcles poſtérieurs de la tête & de l'épine, ſelon M. Lieutaud.

Il faut ſçavoir auparavant que cet Anatomiſte donne le nom de *coſto-cervical* au *ſacro-lombaire*, & que ce qu'il appelle *oblique-épineux*, eſt une maſſe couchée ſur l'épine du dos, rempliſſant le demi-canal.

La préparation des muſcles poſtérieurs de la tête & de l'épine demande qu'on ait enlevé auparavant le trapeze, le rhomboïde, le grand dorſal & les dentelés poſtérieurs. Le ſplenius ſe préſente le premier ſur la partie poſtérieure du col, & c'eſt par lui qu'il faut commencer. On le reconnoîtra facilement à ſa ſituation & à ſon obliquité. Il eſt néceſſaire de le bien découvrir avant d'y toucher : ce qu'on fera en détachant une portion du maſtoïdien qui le cache ſupérieurement, & en dégageant enſuite le releveur de l'omoplate juſqu'aux apophyſes tranſverſes, afin de mettre à nud les attaches latérales des muſcles dont on parle. On ſéparera enſuite ſon bord externe du très-long qui eſt en-deſſous. La ligne de ſéparation paroît aſſez bien, parce que la pointe inférieure aponévrotique du ſplenius l'indique. On détachera enſuite ſa partie ſupérieure des apophyſes tranſverſes & de l'occiput, en épargnant la portion du très long qu'on rencontre immédiatement ſous ces attaches ſupérieures. On évitera de les déchiqueter, ſi l'on prend la peine de ſoulever le muſcle, en portant le ſcalpel de bas en haut. Les adhérences qu'on rencontrera entre le ſplenius & le complexus, ne préſentent aucune difficulté. On doit laiſſer le ſplenius attaché au ligament cervical & aux apophyſes épineuſes.

On découvre par cette opération le complexus, que l'on

doit disséquer tout de suite. Le très-long qui tient à toutes les apophyses transverses du col & à l'occiput, est immédiatement couché sur l'origine de ce muscle : il est donc nécessaire de le dégager, afin de pouvoir, en l'écartant, découvrir le complexus dans toute son étendue. On commencera de le détacher de l'occiput, après avoir séparé son bord externe des muscles qui sont par-dessous. On aura soin, en le soulevant, de ne point toucher aux droits postérieurs & aux obliques de la tête ; & l'on poussera cette dissection jusqu'aux attaches inférieures de ce muscle, qu'on renversera ensuite du côté de l'épaule, afin de pouvoir travailler sur les autres muscles de la tête. Il faut bien prendre garde de ne point séparer du corps du muscle cette portion qui vient des apophyses épineuses des vertebres supérieures du dos, supposé qu'on la rencontre.

Il y a fort peu à faire dans les préparations des droits postérieurs & des obliques, parce qu'il n'y a absolument qu'à emporter la graisse qui les cache en partie, ce que l'on fait très-commodément à la faveur des pincettes & de la pointe des ciseaux. On ne doit point toucher aux attaches de ces muscles ; on se contentera de les découvrir simplement. Il est vrai cependant que l'extrémité supérieure du très-long couvre les latérales des obliques ; mais il suffit de l'écarter un peu, sans qu'on soit obligé de le détacher de l'occiput. Le petit droit est le plus difficile à démontrer, à cause de sa profondeur, le grand droit le couvrant en partie. Il est nécessaire de bien écarter ce dernier, & de le soulever, afin de le pouvoir montrer le premier.

Il reste encore à disséquer les trois muscles postérieurs de l'épine, qui sont le costo-cervical, le très-long & l'oblique épineux. Lorsqu'on aura emporté cette membrane aponévrotique qui paroît être une continuation du dentelé postérieur & inférieur, l'on verra, à environ deux travers de doigts des apophyses épineuses des vertebres du dos, une ligne graisseuse, séparant le costo-cervical qui est extérieur, du très-long. Ce muscle paroît occuper l'espace qui est entre le costo-cervical & les apophyses épineuses. On coupera donc sur cette ligne graisseuse, en écartant les muscles qu'elle joint. C'est ainsi qu'on doit séparer & dégager le costo-cervical qui est confondu inférieurement avec le très-long. Les

tendons plats que ce muſcle donne à la partie poſtérieure de toutes les côtes, paroiſſent ſans préparation. On doit cependant les dégager nu peu avec le ſcalpel & la pointe des ciſeaux. On écartera enſuite le coſto-cervical, & on l'éloignera des apophyſes épineuſes, pour découvrir ſa face interne, en coupant & en détruiſant toutes les adhérences graiſſeuſes & cellulaires qui s'y oppoſent. L'on verra bientôt paroître toutes les attaches tendineuſes de la portion dorſale, qui forment une rangée aſſez réguliere, qu'on continuera de dégager.

Le très-long ſemble d'abord être confondu avec l'oblique épineux; mais il eſt aiſé d'en trouver la ſéparation ſupérieurement, parce que la pointe du complexus les diviſe. Il faut donc commencer de les ſéparer dans cet endroit, en emportant avec beaucoup de ſoin les membranes graiſſeuſes qu'on rencontre dans l'entre-deux. On tâchera après cela de dégager les tendons qui forment le premier rang, en renverſant la partie charnue de ce muſcle du côté de l'épine. Ces attaches aponévrotiques paroîtront bientôt; mais on aura quelque peine à les dégager des intercoſtaux, avec leſquels elles ſe confondent fort ſouvent. La choſe s'exécute cependant facilement, ſi l'on joint à un peu de dextérité la connoiſſance exacte de la partie. Cette premiere rangée étant préparée, on doit tâcher de découvrir l'autre. On travaillera avec plus de ſûreté & de liberté du côté de l'épine, en renverſant ce muſcle ſur le coſto-cervical. On verra bientôt paroître les tendons qui forment le ſecond rang dont il s'agit, qu'on dégagera le mieux qu'on pourra des parties graiſſeuſes qui les embraſſent. On doit bien conſerver les attaches irrégulieres de ce muſcle, qu'on remarque du côté de l'épine vers le milieu du dos, de même que ſes trouſſeaux de communication, qui ſe confondent avec l'oblique épineux. Il eſt vrai que ces irrégularités en apparence déparent un peu la démonſtration; mais l'on doit s'accoutumer à ne rien détruire & à tout conſerver, parce que pluſieurs parties que l'on mépriſe pour n'en pas connoître l'uſage, peuvent devenir dans la ſuite plus conſidérables par la découverte qu'on en fera. Lorſque la préparation de ce muſcle eſt bien faite, on doit voir les tendons de la ſeconde rangée des deux côtés.

La diſſection de l'oblique épineux, quand on l'a mis à nud & dégagé de toutes les parties graiſſeuſes qui le cachent, ne conſiſte qu'à découvrir les tendons qui ſe rendent aux apophyſes épineuſes. Les ſupérieurs paroiſſent ſans préparation; mais il faut écarter les fibres charnues les plus extérieures de ce muſcle, pour dégager ceux des lombes & de la partie inférieure du dos : ce qu'on exécute facilement avec la pointe du ſcalpel qu'on gliſſe entre-deux, ſans pourtant rien couper. Ceux qui veulent connoître plus exactement la ſtructure de cette partie, doivent détruire les tendons dont on vient de parler, afin de pouvoir aller juſqu'à l'os, & découvrir ſucceſſivement la diſpoſition & les attaches des fibres charnues qui ſe préſentent. On ne ſçauroit encore découvrir ſon principe, ſi l'on n'emporte la forte aponévroſe qui le couvre.

Cette méthode de diſſéquer les muſcles du dos, que donne M. Lieutaud, en rend la démonſtration bien facile, & la débarraſſe de tous ces termes ennuyans pour les commençans, tels que *divergens, convergens, épineux, tranſverſaires, tranſverſaires épineux, &c.* parce qu'à l'aide de l'*oblique épineux*, à qui l'on déſigne pluſieurs attaches tendineuſes, ſoit aux apophyſes épineuſes, ſoit aux tranſverſes, on ſupplée à tous les noms embarraſſans.

De la maniere de préparer les muſcles des lombes.

Le muſcle ſacré extenſeur des lombes eſt un compoſé de pluſieurs muſcles vertébraux qui s'entrelacent entre eux. Les uns tirent leur origine des apophyſes tranſverſes des vertebres lombaires; les autres, des épineuſes de ces mêmes vertebres. Pour faire la diſſection de ce muſcle, on commence par ôter le long dorſal, & enſuite on ſépare tous les différens principes les uns des autres avec la pointe du ſcalpel, afin de bien voir leur portion charnue & tendineuſe : ce qui termine cette préparation.

Du muſcle quarré des lombes.

Cette préparation eſt preſque faite, lorſqu'on a emporté le long dorſal & le ſacro-lombaire. On a ſoin de bien le

dégager de la graiſſe & des portions membraneuſes qui l'entourent. Le petit pſoas, lorſqu'il ſe rencontre, ſe préſente de lui-même ; il ne s'agit que de le ſéparer du grand pſoas, ſur lequel ce muſcle eſt couché.

Maniere de préparer les muſcles qui ſervent à l'inſpiration & à l'expiration.

Les releveurs des côtes ou de ſtenon n'offrent pas non plus beaucoup de difficultés dans leur préparation ; il faut ſeulement les ſoulever avec la pointe du ſcalpel les uns après les autres. Pour ce qui eſt des muſcles intercoſtaux, on ſe contente ordinairement de tirer les membranes qui les couvrent, à moins qu'on ne veuille voir la direction des deux plans. En ce cas, on détache une portion du plan externe, ſous lequel on trouve le plan interne : ce qui fait appercevoir le croiſement de ces deux muſcles.

Maniere de préparer le triangulaire du ſternum.

On ne ſçauroit diſſéquer le triangulaire du ſternum, qu'on ne coupe auparavant les cartilages des côtes à l'endroit de leur union avec leur portion oſſeuſe ; on les renverſe enſuite, & l'on ôte la plevre, ſous laquelle on trouve ſix ou ſept petits muſcles de chaque côté, leſquels vous dégagez, les laiſſant attachés par les deux extrémités.

De la maniere de préparer les infra-coſtaux ou ſous-coſtaux de Verheyen.

Les ſous-coſtaux de Verheyen ſont des plans charnus, très-minces, ſitués dans l'intérieur de la poitrine, & recouverts par la plevre qu'il faut ôter avant d'entreprendre la diſſection de ces muſcles ; après quoi vous portez la pointe de votre inſtrument pour les ſoulever peu à peu, juſqu'à ce qu'ils ſoient détachés en entier, les laiſſant attachés d'un côté à un autre.

De la maniere de préparer le diaphragme.

Le diaphragme est cette cloison en partie charnue & en partie aponévrotique, qui sépare le bas-ventre d'avec la poitrine. La préparation de ce muscle se fait en détachant le péritoine du diaphragme avec beaucoup d'attention, & sur-tout à l'endroit de son centre nerveux, où le péritoine se trouve fort adhérent; vous le poursuivez ainsi avec le scalpel, jusqu'aux tendons ou piliers qu'il recouvre. Vous passez ensuite du côté de la poitrine pour séparer du diaphragme la plevre & une portion du péricarde qui est aussi fort adhérente au centre aponévrotique de cette cloison.

De la maniere de préparer les muscles de l'épaule.

On a fait mention de la façon dont il falloit s'y prendre pour disséquer les muscles trapese & rhomboïde: ainsi, à l'égard des muscles de l'omoplate, il ne reste qu'à donner une idée de la maniere de préparer le grand dentelé, le petit pectoral & le releveur propre de l'omoplate.

Ce dernier muscle s'attache d'une part à l'angle supérieur de l'omoplate, d'où on le dégage; & on le suit en le détachant, jusqu'aux apophyses transverses des vertebres supérieures du col, où il se termine par trois ou quatre portions.

Du grand dentelé.

Ce muscle est fort large, & couvre une grande partie de la poitrine: sa préparation se fait en partie pendant qu'on disseque le grand oblique du bas-ventre. Mais pour préparer le grand dentelé dans son entier, vous dégagez chaque digitation de la côte à laquelle elle répond, en les prenant par-dessous & l'une après l'autre de derriere en devant, ayant le soin de les laisser attachées à chaque côté, & retirer la graisse & les membranes qui les avoisinent. Vous continuez votre opération tant en dessus qu'en dessous de ce muscle, jusqu'à la base de l'omoplate, où il se termine.

Du petit pectoral.

On ne ſçauroit faire avec aiſance la préparation du petit pectoral, ſi auparavant on a levé le grand pectoral, muſcle appartenant au bras.

La diſſection du petit pectoral peut être faite avec aſſez de facilité, après avoir levé le muſcle grand pectoral, comme il ſera décrit dans ſon lieu. Il s'agit ſeulement, pour préparer le petit pectoral, de retirer les vaiſſeaux & la graiſſe qui ſe trouve en grande quantité du côté de ſon tendon, c'eſt-à-dire, vers le creux de l'aiſſelle. Enſuite vous dégagez les digitations de ce muſcle, & vous le laiſſez attaché par ſes deux extrémités, c'eſt-à-dire, à l'apophyſe coracoïde d'une part, & aux premieres côtes de l'autre.

Le ſouclavier.

Le muſcle ſouclavier eſt ſitué au-deſſous de la clavicule; on le développera des membranes dont il ſe trouve couvert; on le détachera de la partie inférieure de la clavicule, & on le laiſſera attaché d'une part vers l'extrémité de la clavicule, & de l'autre à la premiere côte, où il ſe termine.

De la maniere de préparer les muſcles du bras.

Les muſcles qui meuvent le bras ſont au nombre de neuf. Leur diſſection n'offre rien de difficile, parce qu'ils peuvent être diſtingués très-facilement les uns des autres.

On commencera par le grand pectoral, dont les attaches ſont aux côtes, au ſternum & à la clavicule. Vous pincerez d'abord ce muſcle à ſa partie inférieure, du côté du ſternum, en coupant de bas en haut; & à meſure que vous le détacherez des endroits d'où il tire ſes origines, vous le renverſerez, & vous le ſuivrez juſqu'à l'endroit de ſa terminaiſon, ayant le ſoin d'ôter la membrane propre & la graiſſe qui peut s'y rencontrer. *Nota* qu'on laiſſe ſouvent une portion de ce muſcle attachée à la clavicule.

Préparation du muſcle deltoïde.

Lorſqu'on a enlevé la peau, la graiſſe & la membrane propre du deltoïde, on le détache de la clavicule, de l'acromion, & de l'epine de l'omoplate; enſuite vous le détachez de la tête du bras, où il ne touche que par un tiſſu cellulaire; vous le renverſez, pour le laiſſer attaché à la partie ſupérieure de l'humerus, où il ſe termine. Il eſt bon de remarquer que quelquefois on le laiſſe attaché par une petite portion au bord de l'acromion.

Pour ce qui eſt du muſcle ſus-épineux, pour le préparer, il faut enlever le muſcle trapeſe qui le cache en partie; après quoi vous ôtez la graiſſe & les membranes qui le recouvrent: puis vous le dégagez de la foſſe ſur-épineuſe qu'il occupe, & vous le laiſſez attaché d'une part à l'angle poſtérieur & ſupérieur de l'omoplate, & de l'autre à la tête de l'humerus.

Le coraco-brachial ſe trouve preſque diſſéqué de lui-même. Ayant ôté les vaiſſeaux qui le recouvrent, on le détache en partie d'une des têtes du biceps, avec lequel il ſe trouve confondu, & on le ſépare de l'os du bras vers ſa partie moyenne, en gliſſant la pointe du ſcalpel par-deſſous; & alors il peut être démontré. On ne parlera point ici de la maniere de préparer le grand dorſal, en ayant fait mention ailleurs.

Comme le grand rond eſt recouvert de la même membrane qui revêt le grand dorſal, pour bien préparer ce muſcle, il faudra enlever cette membrane & ſéparer ces deux muſcles, en pourſuivant le grand rond juſqu'à l'os du bras, où il ſe termine; faiſant attention que ſon tendon ſe croiſe un peu avec celui du grand dorſal. Les muſcles ſous-épineux & petits ronds ſe trouvent recouverts d'une expanſion aponévrotique qu'il faut néceſſairement ôter avant toutes choſes. Pour les préparer, vous portez le ſcalpel à l'endroit où ces deux muſcles s'uniſſent, & vous les ſéparez l'un de l'autre, en les dégageant de l'omoplate, tant du côté de ſon épine, que du côté de la côte inférieure.

La face interne de l'omoplate eſt occupée par le muſcle ſous-ſcapulaire,

ſous-ſcapulaire, qui eſt d'un volume aſſez conſidérable. Avant que de préparer ce muſcle, vous ſéparez de l'omoplate le grand dentelé, ou bien vous renverſez l'omoplate, & vous ôtez enſuite la graiſſe & les diverſes membranes qui ſont par-deſſus ce muſcle; après quoi vous le dégagez de l'omoplate; & le laiſſez attaché d'un côté à toute ſa baſe, & de l'autre à la tête de l'humerus, où il ſe termine.

De la maniere de préparer les muſcles de l'avant-bras.

Lorſqu'on a dépouillé le bras de tous ſes tégumens, le biceps eſt le premier muſcle qui s'apperçoit vers la face interne du bras. On dégage ſes deux têtes, dont une ſe trouve confondue avec le coraco-brachial, & l'autre eſt renfermée dans une gaîne qui ſe trouve placée dans la ſinuoſité de l'humerus, laquelle il faut ouvrir.

Enſuite vous ôtez les membranes qui recouvrent ces deux têtes, les pourſuivant juſqu'à l'endroit où elles s'uniſſent pour former le ventre du biceps, que vous dépouillez auſſi de ſa membrane propre juſqu'au pli du bras, où vous trouvez une aponévroſe très-forte, qui couvre toute la face interne de l'avant-bras, & un tendon qui s'avance vers la tubéroſité du radius, où il ſe termine.

Le brachial interne ſe trouve derriere le biceps. Il ſera dégagé, lorſqu'on aura ôté les vaiſſeaux, les membranes & la graiſſe qui ſe trouvent auprès. On peut le détacher de l'humerus vers ſa partie moyenne & inférieure, où il eſt comme collé.

Les muſcles extenſeurs de l'avant-bras, dont le nombre eſt de quatre, ſont tous ſitués du côté externe, un peu poſtérieurement. Les trois premiers ſe trouvent confondus entre eux par leurs parties inférieures.

Quand vous aurez détaché la peau & les membranes qui les recouvrent, vous les dégagerez dans leur partie ſupérieure, & les ſéparerez l'un de l'autre, en ôtant les vaiſſeaux, la graiſſe & les membranes qui les entourent; & alors la préparation de ces muſcles ſe trouvera faite. Lorſqu'on veut démontrer le quatrieme muſcle qui eſt l'anconéus, on le dégage du cubitus, en gliſſant par-deſſous la pointe d'un ſcalpel, & on le ſouleve enſuite.

Le rond & le quarré pronateurs ſont deſtinés au mouvement de pronation. Le rond ſe préſente dans l'inſtant qu'on a enlevé la peau de l'avant-bras & l'aponévroſe du biceps. On ſépare ce muſcle en partie du radial interne avec lequel il ſe trouve joint & comme confondu du côté de ſon origine. Quant au reſte de la préparation, elle conſiſte à le développer des parties qui l'entourent juſqu'au radius, où il ſe termine.

Le muſcle quarré eſt ſitué à l'extrémité inférieure de l'avant-bras. Pour le préparer, on commence par ôter la graiſſe qui s'y trouve en quantité, de même que quelques membranes qui le recouvrent; vous gliſſez enſuite la pointe du ſcalpel deſſous, & ſoulevez : au reſte ce muſcle ſe montre de lui-même.

La préparation du long ſupinateur ſe fait après avoir ôté la peau & la graiſſe de deſſus la partie antérieure du radius; on le ſepare du muſcle radial externe, & on le conduit juſqu'au bas du radius, où il ſe termine par un tendon plat.

Pour bien voir le court ſupinateur, lorſqu'il s'agit de le préparer, on eſt obligé d'emporter tous les muſcles extenſeurs, tant du poignet que des doigts. Etant mis à découvert, il ne faut que retirer quelques portions membraneuſes, pour achever la diſſection de ce muſcle.

De la maniere de préparer les muſcles du poignet & des doigts.

Quoique les muſcles du poignet & des doigts ſoient en grand nombre, pour peu qu'on y faſſe attention, on verra que leur préparation n'eſt pas abſolument difficile. Vous les mettez à découvert, en ôtant la peau & la graiſſe, avec les veines qui rampent le long de l'avant-bras & de la main; enſuite vous ſoulevez l'aponévroſe du biceps, que vous emportez preſque toute, excepté une petite portion du côté de la partie ſupérieure de l'avant-bras. La peau & l'aponévroſe étant ôtées, les premiers muſcles qui ſe préſentent au dedans de l'avant-bras, ſont le radial interne, le cubital interne & le grand palmaire. Pour les bien voir, on a le ſoin de les dépouiller des membranes & de la graiſſe qui les entourent, & on les ſépare les uns des autres depuis leur

commencement, en les suivant jusqu'à leurs insertions.

La même chose sera observée à l'égard des muscles sublime, profond, & du fléchisseur du pouce. Les deux premiers étant composés chacun de quatre tendons, vous les suivez en approchant du creux de la main, où vous trouvez l'aponévrose palmaire, qui les recouvre. Il faut lever cette aponévrose, & ôter plusieurs vaisseaux, tant sanguins que nerveux, qui s'y rencontrent : la graisse & les membranes ne doivent pas être oubliées. Cela étant fait, non-seulement les tendons du sublime & du profond seront à découvert, mais encore les petits lombricaux que vous dégagerez aussi ; & à mesure que vous approcherez des doigts, vous trouverez que la gaîne qui renferme chaque tendon du sublime & du profond, devient plus forte & plus étroite. Il faudra la fendre, pour mettre entierement à nud les tendons jusqu'aux troisiemes phalanges, où ils se terminent.

Après qu'on a dépouillé les membranes qui recouvrent les muscles qui sont situés du côté externe de l'avant-bras & qui sont destinés au mouvement du poignet & des doigts, on observe que du côté de la partie supérieure de l'avant-bras, ils se trouvent encore recouverts par une membrane aponévrotique, à laquelle ils sont même adhérens.

On détruit une partie de cette aponévrose, pour découvrir en entier les muscles ; vous séparez ensuite le radial externe qui comprend deux muscles que vous conduisez jusqu'au poignet, où ils se terminent ; après quoi vous dégagez le cubital externe, qui sera conduit jusqu'au cinquieme os du métacarpe, où ce muscle se termine. Vous passez ensuite à la dissection de l'extenseur commun, qui se partage en quatre tendons, lesquels seront suivis jusqu'à la partie inférieure des os du métacarpe, où ils communiquent entre eux par des petites bandes transversales. Ces tendons s'applatissent à mesure qu'ils s'avancent le long de la face externe des doigts, jusqu'à la troisieme phalange.

Sous l'extenseur commun des doigts, on trouve l'extenseur du pouce & l'indicateur, que vous séparez aussi l'un & l'autre ; après avoir tiré toutes les membranes qui les environnent, vous les suivrez jusqu'aux doigts, où ils se terminent.

A mesure que vous travaillez à la préparation des muscles

fuſdits, vous faites, pour ainſi dire, en même tems celle du muſcle thénar, de l'antithénar & de l'hypothénar : tout ce qui reſte pour la préparation de ces muſcles, eſt de les ſéparer par le milieu de leurs corps charnus, des os où ils touchent.

Pour ce qui regarde la diſſection du petit palmaire, on doit obſerver que ce muſcle eſt très-adhérent à la peau, &, pour ainſi dire, enſéveli dans la graiſſe : c'eſt pourquoi on fera une très-grande attention, lorſqu'on enlevera la peau vers le commencement de l'hypothénar, où ce muſcle eſt ſitué ; ſans quoi on l'emporteroit avec la peau, & l'on ſeroit privé de le voir.

Il reſteroit à donner la façon de diſſéquer les muſcles inter-oſſeux ; mais comme il ne s'agit ſeulement que de les dégager de leurs membranes, & de ſuivre leurs petits tendons juſqu'aux premieres phalanges des doigts, où ils ſe terminent, on n'en fera pas mention davantage. Il eſt cependant bon de faire obſerver que la préparation de ces derniers muſcles demande beaucoup d'attention, quand on veut qu'elle ſoit dans toutes les formes.

De la maniere de préparer les muſcles des extrémités inférieures.

Des muſcles de la cuiſſe & de la jambe.

Pour bien faire la diſſection des muſcles de la cuiſſe, il faut d'abord la dépouiller de la peau & de la graiſſe, faiſant attention de conſerver l'aponévroſe du *faſcia-lata*, dont la vraie ſituation & les différentes cloiſons qu'elle produit, doivent être examinées avec beaucoup d'attention, & dont il importe beaucoup que les Chirurgiens ayent une parfaite connoiſſance. Après cela on enleve la portion de cette aponévroſe qui couvre la partie antérieure de la cuiſſe. On paſſe enſuite à la préparation des muſcles pſoas & iliaques, fléchiſſeurs de la cuiſſe. Il faut les dégager du péritoine qui les recouvre, & de beaucoup de graiſſe qui ſe trouve aux environs ; enſuite on les pourſuit juſqu'au petit trochanter : après quoi on paſſe à la diſſection du troiſieme muſcle fléchiſſeur de la cuiſſe, nommé *pectineus*. Ce dernier muſcle

ſe trouve recouvert de nombre de glandes & de vaiſſeaux, & environné de beaucoup de graiſſe qu'il faut néceſſairement emporter, ſoit avec les ciſeaux, ſoit avec le ſcalpel; & il doit être ſéparé des muſcles qui lui ſont voiſins, le laiſſant attaché par ſes deux extrémités.

Dans le même inſtant que vous avez travaillé à la préparation du *pectineus*, vous avez mis à découvert une partie du muſcle couturier, fléchiſſeur de la jambe, que vous écartez un peu pour vous faciliter la diſſection des trois triceps, laquelle conſiſte à les ſéparer les uns des autres, & à ôter les membranes & la graiſſe qui ſe trouvent à leur circonférence.

Pour continuer les muſcles de la cuiſſe, il faudroit changer le Sujet de ſituation, & le tourner : ce qui ne laiſſe pas que d'être embarraſſant, lorſqu'on a à travailler ſur un cadavre. De plus, on continue volontiers à opérer ſur tous les muſcles qui ſe trouvent au-devant de la cuiſſe, avant que de paſſer à la préparation de ceux qui ſe trouvent à ſa partie poſtérieure.

Le premier muſcle qui ſe préſente, comme il a été dit, c'eſt le couturier, que vous dégagez depuis ſon origine juſqu'à ſon inſertion. Vous trouvez enſuite du côté du *faſcia-lata*, le muſcle droit grêle, le crural & le vaſte externe, pendant que du côté interne de la cuiſſe on trouve le vaſte interne. On ſépare tous ces muſcles les uns d'avec les autres, les laiſſant cependant unis par leurs parties inférieures, parce qu'ils ſont confondus entre eux. Après la diſſection des muſcles qui ſe trouvent au-devant de la cuiſſe, ſi on veut, on peut continuer à travailler à la préparation de ceux qui ſont ſitués au-devant de la jambe, & à celle des muſcles du pied; ou, ſi l'on aime mieux pourſuivre les muſcles de la cuiſſe, on tournera le Sujet ſur le ventre pour commencer la préparation des muſcles feſſiers extenſeurs de la cuiſſe : ce qui ſera fait après avoir ôté la peau, la graiſſe & la membrane propre. Vous prenez le grand feſſier de bas en haut, & comme en avant du côté de la tubéroſité de l'iſchium; obſervant que ce muſcle eſt fort épais & aſſez large. Il faut pouſſer la diſſection juſqu'à ce que vous ayez coupé avec le ſcalpel & ſéparé ce muſcle juſqu'aux ligamens ſacro-iſciatiques, deſquels vous le détacherez, auſſi-bien que

de la levre externe de l'os des îles. Continuez de pouſſer l'inſtrument de bas en haut, & de derriere en devant, proche l'épine ſupérieure & antérieure de l'os des îles ; & enſuite vous continuerez a ſéparer ce muſcle de haut en bas. Par cette manœuvre, ce muſcle ſera détaché & pourſuivi juſqu'a cinq ou ſix travers de doigt au-deſſous du grand trochanter, qui eſt le lieu de ſa terminaiſon.

Le moyen feſſier ſe montre immédiatement après qu'on a enlevé celui dont on vient de parler. Il doit être préparé à-peu-près dans le même ſens que le grand feſſier, c'eſt-à-dire, de bas en haut, & de derriere en devant : toute la différence conſiſte à pouſſer la diſſection de ce muſcle trois ou quatre travers de doigt plus en devant que le précédent.

Pour ce qui regarde la préparation du petit feſſier, elle eſt ſi peu de choſe, qu'on le paſſera ſous ſilence, d'autant plus qu'ordinairement on le laiſſe dans ſa place, ſe contentant ſeulement d'ôter la graiſſe, les membranes & les vaiſſeaux qui le recouvrent.

Les muſcles abducteurs de la cuiſſe ſont le *faſcia-lata*, dont il a été parlé, les jumeaux, le quarré & le pyramidal.

Le pyramidal eſt très-facile à travailler : on le dégage des vaiſſeaux qui l'avoiſinent ; on a le ſoin de retirer les membranes & la graiſſe qui ſe trouvent auprès, le laiſſant attaché par ſes deux extrémités.

Les muſcles jumeaux abducteurs de la cuiſſe ſont aſſez grêles, & ſe trouvent unis l'un à l'autre par une expanſion aponévrotique qu'il faut néceſſairement couper pour pouvoir ſéparer ces deux muſcles l'un de l'autre. C'eſt ſous cette aponévroſe qu'on trouve une eſpece de gaîne, dans laquelle eſt logé le tendon de l'obturateur interne. On ouvre cette gaîne pour avoir plus de facilité à dégager ces deux muſcles tant en deſſus qu'en deſſous, les laiſſant attachés par leur point fixe & leur point mobile.

Pour bien préparer l'obturateur interne, il faut avoir auparavant emporté toutes les parties qui ſont renfermées dans le baſſin. Son corps charnu étant bien développé, on le dégage en partie du trou ovalaire, où il eſt attaché ; & on continue de même juſqu'à l'endroit où ſon tendon ſe termine.

L'obturateur externe occupe la face externe du trou ova-

laire. On ne sçauroit travailler sur ce muscle dans toute son étendue, sans avoir emporté les muscles qui le recouvrent, tels que sont le *pectineus*, le *triceps*, &c. On dégage son corps charnu, de même que le précédent, & on le suit jusqu'à l'endroit où il aboutit, ayant attention d'ôter la graisse & les membranes qui sont auprès.

Le muscle quarré est si facile à préparer, qu'on n'a pas besoin d'enseigner la maniere de le faire; on doit seulement dégager le corps charnu du triceps, avec lequel il a connexion. A proportion qu'on ôte la peau de la cuisse, vous découvrez les muscles fléchisseurs de la jambe; sçavoir, le demi-nerveux, le demi-membraneux, le biceps & le grêle interne. Tous ces muscles sont assez faciles à préparer; il suffit de les bien développer des membranes & de la graisse qui les environnent. Au reste on les laisse attachés par leurs extrémités, tant supérieure qu'inférieure. Il n'y a que le muscle poplité ou jarretier, qui exige qu'on détache les jumeaux & une partie du solaire, pour le bien démontrer dans toute son étendue : ce qui se verra avec d'autant plus de facilité, lorsqu'on aura ôté les vaisseaux, les membranes & la graisse qui se trouvent sur ce muscle.

De la maniere de préparer les muscles tant du pied que des orteils.

Pendant que le Sujet est couché sur le ventre, on peut continuer de préparer les muscles qui sont situés derriere la jambe, de même que ceux qui se trouvent à la plante du pied. La peau de la jambe étant enlevée, les muscles qui se présentent les premiers, ce sont les jumeaux extenseurs du pied. Ces muscles seront séparés dans leur partie supérieure, & resteront unis par leur partie inférieure, & avec le solaire. Ces trois muscles sont tellement confondus, qu'ils ne forment qu'un seul tendon nommé le *tendon d'achille*, qui sera dégagé & suivi jusqu'au calcaneum, où il se termine.

A côté de la tête d'un des muscles jumeaux, qui vient du condyle externe, on trouve un peloton de graisse qu'il faut retirer, sous lequel on trouve le muscle plantaire, dont le corps charnu est pyramidal. Son tendon qui est fort grêle,

se glisse entre les deux jumeaux & le corps du solaire, & va gagner le côté interne du tendon d'achille, qu'il accompagne jusqu'à la tubérosité du calcaneum, où il se termine intérieurement. Ce muscle sera suivi dans sa route, observant de ne pas l'emporter en ôtant la graisse dans laquelle il se trouve enveloppé, & sur-tout du côté interne du calcaneum, où son tendon est fort grêle.

A proportion que vous descendez vers la partie moyenne & inférieure de la jambe, vous découvrez d'autres muscles, tels que le jambier postérieur, le fléchisseur du pouce & le fléchisseur commun des orteils, avec le long & le court péronier.

La dissection de ces muscles sera d'abord commencée en mettant les fibres charnues à découvert; ensuite on séparera ces muscles les uns des autres; & après les avoir bien dégagés, on les prendra tous en particulier, & on les suivra jusqu'à l'endroit de leur terminaison. Observez en même tems que ces muscles passent sous des ligamens annulaires, soit communs ou particuliers, & qu'il est nécessaire de conserver ces ligamens.

Pour terminer les muscles de la partie postérieure de cette extrémité, il reste à parler des muscles qui sont sous la plante du pied.

La peau qui les recouvre est fort épaisse, & la graisse qui s'y rencontre se trouve entremêlée de quantité de fibres tendineuses qui la rendent adhérente à une aponévrose nommée *plantaire*, qui couvre presque tous les muscles de la plante du pied.

La peau & la graisse étant retirées, on détache l'aponévrose plantaire: ce qui ne laisse pas que d'avoir des difficultés par rapport à son adhérence à une masse charnue qui n'est autre chose que le muscle court fléchisseur des orteils, qu'il faut dégager. Ayant détaché ce muscle du long fléchisseur commun des orteils, avec lequel il se trouve fort adhérent, on poursuit ces quatre portions charnues, d'où naissent des tendons qui avancent jusqu'aux orteils, où ils se terminent. Une seconde masse charnue se trouve après le court fléchisseur. Cette masse s'unit avec le long fléchisseur des doigts, pour ne former qu'un seul corps, duquel sortent aussi quatre tendons, lesquels seront développés de la graisse, des membranes & des vaisseaux qui se trouvent à

leur voiſinage ; & enfin ils ſeront ſuivis juſqu'aux extrémités des orteils, où ſe fait leur inſertion ; ce qui ne ſçauroit ſe faire, ſi on n'a auparavant ouvert les gaînes dans leſquelles tous les tendons de ces muſcles ſont enveloppés.

Pendant le tems que vous travaillerez à cette préparation, vous aurez le ſoin de conſerver quatre petits muſcles lumbricaux que vous ſuivez, & dont les tendons vont ſe rendre aux parties latérales & internes des premieres phalanges des quatre derniers doigts.

On trouve de plus ſous la plante du pied le tendon du fléchiſſeur du pouce, qui paſſe entre le fléchiſſeur commun des orteils, & qui ſera dégagé juſqu'à la ſeconde phalange de cet orteil. Quant au muſcle thénar, la préparation ſe fait en ôtant l'aponévroſe qui le recouvre, & le détachant des parties qui l'avoiſinent.

Le muſcle hypothénar eſt ſitué du côté du petit orteil. Sa préparation eſt à-peu-près ſemblable à celle du précédent, à la différence qu'on peut le partager en trois portions, par rapport à ſes différentes attaches.

Pour ce qui regarde la préparation du muſcle quarré, comme il ſe trouve fort profond & ſitué tranſverſalement ſous la plante du pied, pour le dégager, on eſt obligé de bien écarter les tendons des fléchiſſeurs communs, ou bien on les emporte pour avoir plus de facilité, enſuite on ſouleve avec les pinces ce muſcle, tandis qu'avec le ſcalpel on le dégage par-deſſous des parties avec lequel il ſe trouve lié.

Les muſcles de la plante du pied étant préparés, on retourne le Sujet de maniere qu'il ſe trouve couché ſur le dos ; enſuite vous commencez par tirer la peau de la partie antérieure de la jambe, ſous laquelle peau vous trouvez l'aponévroſe du faſcia-lata, qui s'étend le long de la face externe du tibia & du péroné. On levera cette aponévroſe, principalement depuis le bas de la jambe juſqu'à ſa partie moyenne & ſupérieure. Cette aponévroſe étant levée, vous trouverez d'abord le muſcle jambier antérieur, dont la préparation eſt de le détacher par ſes bords de la face externe du tibia & de l'autre côté, du muſcle extenſeur commun des orteils ; enſuite vous le travaillerez, en le conduiſant juſqu'au grand os cunéiforme, où il ſe termine.

Les autres muſcles qui ſe trouvent ſous l'expanſion aponé-

vrotique, dont on vient de parler, sont, le long extenseur commun des orteils, l'extenseur du pouce, & le petit péronier. Tous ces muscles étant séparés les uns des autres, les membranes & les vaisseaux qui les accompagnent ayant été ôtés, vous observez de ne point détruire le ligament annulaire & commun, sous lequel les tendons de ces muscles passent; après cela vous poursuivez en particulier tous les tendons de ces muscles jusqu'aux orteils, où ils se terminent, excepté le petit péronier, qui ne va qu'à la partie postérieure du quatrieme os du métatarse supérieurement.

Lorsque vous êtes parvenu sur le dos du pied, vous y trouvez un autre muscle, nommé *pedius*, ou le *court extenseur des orteils;* on le dégage avec le scalpel. Les quatre portions dont ce muscle se trouve composé, viennent de l'astragal & du calcaneum : ces quatre portions produisent quatre tendons assez grêles, qui se portent à la partie supérieure des quatre premiers orteils. On les dépouille de tous les vaisseaux qui rampent dessus, & on a le soin d'en ôter les membranes & la graisse : on les conduit jusqu'aux premieres phalanges des quatre premiers orteils, & alors leur préparation se trouve faite.

Enfin il reste les inter-osseux du pied; ces muscles sont à-peu-près disposés comme ceux de la main : ils sont au nombre de sept. Lorsqu'on veut les préparer dans toutes les formes, on emporte tous les muscles, tant de la plante que du dessus du pied, après quoi on les sépare les uns des autres en poursuivant leurs tendons jusqu'aux phalanges des orteils, où ils se terminent.

Maniere de disséquer les muscles des chiens.

Comme on seroit quelquefois charmé de disséquer des chiens, il sera utile de placer ici la méthode de procéder à cette dissection. Elle pourra faciliter les travaux anatomiques à ceux qui ne peuvent pas se procurer souvent des cadavres humains; & d'ailleurs l'anatomie des brutes peut donner des lumieres & de nouvelles connoissances pour le corps de l'homme.

Pour commencer la dissection des muscles des chiens, il faut, de même qu'à l'égard de l'homme, faire une incision

à la peau, la disséquer avec art, & mettre les muscles qu'on peut voir, à découvert. Vous passerez, pour cet effet, une corde en nœud coulant au tour du col d'un chien ; & l'ayant étranglé, vous le coucherez sur le dos, étendrez beaucoup les pattes, & ferez ainsi l'incision.

Vous banderez la peau transversalement avec le grand doigt & le pouce, puis avec un scalpel que vous porterez à plat sur le milieu de la poitrine, vous couperez cette peau en dédolant, c'est-à-dire, que la pointe & le tranchant de l'instrument ne tombant pas en ligne perpendiculaire sur le milieu de la poitrine, mais en ligne oblique, on puisse voir par cette obliquité ce que l'on coupe.

On continue cette incision tout le long de la poitrine, du ventre, & jusqu'au pubis, pour venir ensuite commencer la séparation de la peau sur le milieu du ventre, où elle est très-mince dans cet endroit, & où le panicule charnu est tout membraneux, & fort blanc. Il faut encore observer qu'il n'y a point de graisse sous cette peau, mais des fibres motrices dont on va parler, & qu'il faut conserver dans leur entier, ce qui prouve la nécessité qu'il y a d'enlever la peau des chiens avec délicatesse & légereté.

L'incision longitudinale dont on vient de parler, étant faite de façon qu'elle ne pénetre pas au-delà de la peau, on pince un des bords de cette peau sur le milieu du ventre ; puis avec un scalpel bien tranchant, on la coupe, en inclinant le scalpel pour travailler sous œuvre, & la détacher de certaines fibres motrices assez blanchâtres qu'elle recouvre.

Il faut poursuivre cette dissection de devant en arriere, jusqu'à ce qu'on soit arrivé aux apophyses épineuses des vertebres des lombes & du dos ; mais comme cela ne peut pas se faire aisément, attendu que nous n'avons point recommandé d'incision cruciale, comme nous l'avons fait observer dans l'homme, il faut en même tems continuer la même dissection sur la poitrine, & jusqu'au publis, & continuer de séparer la peau de devant en arriere.

Comme les pattes représentent ici le bras & la cuisse de l'homme, il faut faire une incision le long de la surface intérieure de la peau de ces pattes, en détacher la peau, de la même maniere qu'on l'a recommandé, sur le ventre : il y a cependant quelques observations à faire, c'est que la

peau qui recouvre les épaules, quelques endroits des lombes, les fesses, & les cuisses, est fort adhérente aux fibres motrices qui sont dessous, lesquelles ne sont point ici membraneuses, mais charnues. Ainsi pour détacher la peau avec art de ces fibres charnues, l'Anatomiste doit, en la soulevant, la tirer à lui, & porter le scalpel de façon que son tranchant regarde la peau, & non les fibres charnues: on remarque encore, en conduisant la peau sur le dos & les lombes, qu'il se rencontre quelques endroits où il y a un peu de graisse; pour lors la dissection est plus facile, & la peau n'est pas si adhérente aux fibres motrices, soit membraneuses, soit charnues, lesquelles construisent une enveloppe que les anciens ont appellée *panicule charnu*, & que nous ne remarquons que dans les brutes.

Après avoir disséqué & enlevé la peau, on voit ce muscle cutané, ou l'enveloppe commune, appellée *panicule charnu*: il faut aussi l'enlever avec beaucoup de précaution, afin de mettre à nud les muscles qu'il recouvre.

On parvient à cette dissection en faisant une légere incision longitudinale sur le milieu du ventre, dans laquelle on ne coupe que le panicule charnu, qui n'est qu'une forte membrane dans cet endroit; puis on saisit avec les pincettes le bord de ce panicule charnu, & avec la pointe du scalpel on le sépare de l'aponévrose des muscles du bas-ventre. Il faut conduire cette dissection de la même façon que celle de la peau, & prendre garde de percer cette enveloppe, qui est très-mince à la partie antérieure du ventre & de la poitrine; mais lorsqu'on vient sur les côtés, elle devient un peu plus forte: il se trouve un peu de graisse blanchâtre entre elle & les muscles qu'elle recouvre, & l'on voit de distance en distance de petits faisceaux de fibres charnues, qui sont autant de petits muscles qu'on doit enlever avec le panicule.

En conduisant cette enveloppe commune, ou le panicule, du devant de la poitrine, vers les apophyses épineuses des vertebres du dos, on apperçoit (quand on est parvenu à la partie latérale de la poitrine) qu'il y a un peu plus de graisse qu'à l'ordinaire, & qu'on enleve un muscle beaucoup plus charnu que le panicule. On ne pousse pas pour lors la dissection plus loin, mais on s'applique à détacher ce muscle (qui n'est autre chose que le grand dorsal) du panicule charnu, & l'on con-

duit ainsi l'enveloppe commune jusqu'aux apophyses épineuses des vertebres du dos & des lombes, en observant de ne pas comprendre avec elle le muscle grand dorsal qu'on vient d'appercevoir.

S'il arrivoit, comme cela est ordinaire, que la peau gênât pour toutes ces dissections, il faut la couper, & même tout d'un tems découvrir les muscles du col, de la tête, & la tête même ; ce qui se fait sans beaucoup de peine, d'autant qu'il n'y a pas beaucoup de précaution à prendre.

Après toutes ces dissections on peut considérer le panicule charnu, qui semble prendre naissance, ou, pour parler plus correctement, avoir ses attaches les plus fixes à toutes les apophyses épineuses du dos & des lombes par une forte membrane tendineuse & aponévrotique, qui est la même dans tout son milieu, & qui va implanter ses attaches les plus mobiles par deux corps charnus, l'un à l'os du coude, qui tient lieu d'olécrâne dans la patte antérieure ; & l'autre dans la patte postérieure à la partie supérieure du tibia.

Comme il faut après cela procéder à la dissection des autres muscles, on doit couper ces dernieres attaches du panicule charnu, afin de le renverser sur le dos, & d'appercevoir les lignes qui distinguent les muscles les uns des autres ; mais il est bon de faire connoître ici que le panicule charnu est un muscle particulier aux animaux à quatre pieds, qui a beaucoup d'adhérence avec la peau, & c'est ce muscle qui la rend mobile a la volonté de ces animaux, comme pour chasser les mouches, ou autres insectes qui les piquent.

Il reste à faire un parallele des muscles des chiens avec ceux des hommes, & de leur structure particuliere.

On commence la dissection des muscles épigastriques dans l'homme par leur bord postérieur, & dans cet endroit on voit deux couches charnues posées l'une sur l'autre, de façon que la supérieure est plus éloignée des vertebres, & que l'inférieure en est plus près, & déborde par conséquent la supérieure. C'est le contraire dans le chien ; car ayant enlevé le grand dorsal, comme dans l'homme, on ne voit que la couche de l'oblique externe, celle de l'oblique interne étant entierement cachée, & par conséquent moins avancée que la premiere : c'est ce qui fait qu'en enlevant l'oblique externe dans les chiens, on enleve, sans y prendre garde, l'oblique

interne. Pour ne point tomber dans ce défaut, lorsqu'on a un peu détaché la couche de l'oblique externe, il faut la renverser; & comme pour lors on apperçoit l'oblique interne, dont la direction des fibres est différente, on les sépare l'un de l'autre, & l'on conduit la dissection de l'oblique externe comme dans l'homme.

L'oblique interne & le transversal ont la même figure que dans l'homme.

Le muscle droit de l'abdomen est enveloppé d'une gaîne comme dans les hommes, mais ces fibres charnues sont beaucoup plus adhérentes à la gaîne dans ces animaux; & pour le disséquer il faut saisir la gaîne avec les pincettes, & tourner le tranchant du scalpel vers la gaîne. Pour ce qui regarde la construction particuliere de ce muscle, elle ne differe pas de l'homme; mais les chiens n'ont point de muscles pyramidaux.

Le grand pectoral dans les chiens est tout différent de celui des hommes, car dans l'homme c'est un muscle rayonné, & dans les chiens il est partagé en deux plans charnus en forme de bandes. Le plan supérieur semble naître du premier os du sternum, & descendant obliquement, va s'attacher à la partie interne & supérieure de l'humerus. Le second plan, ou l'inférieur, est attaché au second os du sternum, au cartilage xiphoïde & aux cartilages des fausses côtes supérieures, & montant obliquement, passe sous le plan supérieur, qu'il croise considérablement, & va s'implanter à la partie supérieure & interne de l'humerus.

Lorsqu'on a coupé ces deux plans charnus du grand pectoral par leurs attaches les plus fixes, & qu'on les a jettés sur les bras, ou pattes, on ne voit point de petit pectoral, mais l'attache inférieure de la branche postérieure du scalene qui se fait à la premiere, deux, trois, & quatre vraies côtes.

Lorsqu'on a enlevé la peau de la tête du chien, on voit un muscle de chaque côté, dont la figure est triangulaire. La base de ce muscle est attachée à la partie supérieure des pariétaux, de l'occipital, & des apophyses épineuses des premieres vertebres du col, & va se terminer par un angle à la partie postérieure de la conque de l'oreille pour la relever. Pour disséquer ce muscle, on pince son côté supérieur, & en glissant le scalpel sous son corps, on le coupe le long de sa base.

Sous le côté inférieur de ce muſcle on voit un plan de fibres charnues, qui, de même que le muſcle précédent, a une figure triangulaire. La baſe de ce muſcle eſt attachée à la partie inférieure de l'occipital & aux épines des vertebres ſupérieures du col, & va s'inſérer à la partie poſtérieure & inférieure de la conque pour la relever. La diſſection de ce muſcle eſt ſemblable à celle du précédent.

Lorſqu'on a enlevé ces deux muſcles, on voit le crotaphite qu'ils couvroient ; il eſt très-fort, très-charnu, & d'une figure demi-ſphérique. Ses attaches ſont à-peu-près comme dans l'homme ; mais la force de ce muſcle convient infiniment aux animaux carnaciers qui caſſent & briſent les os.

Le muſcle trapeze a ſes attaches les plus fixes aux apophyſes épineuſes des vertebres ſupérieures du dos, à toutes celles du col, & à l'occipital, & ſe termine à l'omoplate. Sous ce muſcle on voit le releveur de l'omoplate, qui y eſt uni ; il eſt au reſte aſſez ſemblable à celui de l'homme.

On voit à la partie inférieure du corps charnu du crotaphite l'attache ſupérieure du ſplénius qui eſt dans ces animaux, comme tous les membraneux ; mais le complexus eſt fort charnu, & ne differe point de celui de l'homme.

On voit ſous le grand complexus un gros muſcle de chaque côté, d'une figure quarrée : ces muſcles peuvent être regardés comme faiſant l'office des muſcles nommés *grands obliques*. Ce gros muſcle quarré eſt attaché à toute l'apophyſe épineuſe de la ſeconde vertebre du col, & s'implante à l'apophyſe tranſverſale de la premiere. Ce muſcle qui eſt très-fort, tient lieu ici du ligament deſtiné pour ſoutenir la tête dans les bœufs, les ânes, & les chevaux.

Les muſcles qu'on nomme le *petit oblique*, & le *petit droit*, ſont dans les chiens à-peu-près comme dans l'homme ; mais ces animaux n'ont point de grand droit.

Le rhomboïde dans les chiens eſt tout différent de celui de l'homme : il ſemble avoir ſon attache fixe par deux plans de fibres, l'un des apophyſes tranſverſales des vertebres inférieures du col, & va s'inſérer à la partie inférieure de la baſe de l'omoplate. L'autre plan prend de l'endroit appellé *la nuque*, par un petit corps charnu fort mince & fort grêle, lequel eſt uni au complexus, & augmente à l'endroit où il commence à s'attacher aux apophyſes des vertebres

inférieures du col, & des quatre à cinq ſupérieures du dos, pour s'inſérer à l'angle poſtérieur & inférieur de l'omoplate.

Le petit dentelé poſtérieur & ſupérieur eſt de même que dans l'homme, à la différence néanmoins qu'il s'attache à la trois, quatre, cinq & ſix des vraies côtes.

Le muſcle ſterno-maſtoïdien des chiens differe beaucoup de celui des hommes; car dans ces derniers il y a deux muſcles, un de chaque côté, qui ſont attachés à la clavicule & au ſternum. Comme les chiens n'ont point de clavicule, & que le premier os du ſternum, bien loin d'être échancré, eſt pointu, on voit au ſommet de cette pointe un corps charnu, de figure pyramidale, d'un grand pouce de hauteur, & comme diviſé par un tendon mitoyen. La pointe de ce corps pyramidal & charnu eſt attachée ſur la pointe du ſternum; & ſa baſe, qui eſt ſupérieure, forme deux groſſes portions charnues qui vont s'implanter, en paſſant obliquement ſur la trachée-artere, à chaque apophyſe maſtoïde. En un mot ce muſcle reſſemble très-bien à un V capital.

L'épiglotte, dans les chiens, a un muſcle qui ne ſe rencontre point dans l'homme: il a, de même que le précédent, la figure d'un V. Les deux cornes de l'V ſont attachées aux deux cornes de l'os hyoïde; puis ces branches s'uniſſant, forment un corps charnu qui s'inſere à la partie ſupérieure de l'épiglotte.

Le muſcle ſous-épineux eſt à-peu-près comme dans l'homme; mais le ſus-épineux en eſt différent, puiſque la partie antérieure de la foſſe ſus épineuſe eſt occupée par le deltoïde, qui differe auſſi beaucoup de celui de l'homme, en ce que le deltoïde des chiens n'eſt, pour ainſi dire, que comme la portion poſtérieure du deltoïde de l'homme.

Les chiens n'ont point le muſcle nommé le *petit rond*, mais leur grand rond eſt aſſez reſſemblant à celui de l'homme, & caché ſous la portion du grand dorſal, qui de l'angle de l'omoplate va au bras.

Les grands dorſal & dentelé ſont ici à-peu-près les mêmes que dans l'homme.

Le muſcle biceps des chiens eſt très-différent de celui des hommes. Celui des chiens ne devroit point être connu ſous

le nom de biceps, attendu qu'il n'a qu'une tête; au reste ce muscle est très-beau, & a une aponévrose comme celui de l'homme.

Les chiens n'ont point de coraco-brachial, ni de brachial interne, & les extenseurs sont semblables à ceux de l'homme.

Le radial externe est à proportion plus fort que dans l'homme; & n'ayant qu'une queue, il ne peut être appellé bicornis. Ce muscle a une aponévrose à son extrêmité supérieure, formée, tant par le grand pectoral, que par les extenseurs.

Les chiens n'ont point de muscle supinateur, mais leur rond pronateur, le radial interne, le cubital interne, & le cubital externe, ressemblent assez à ceux de l'homme.

Les extenseurs des argots sont à peu près les mêmes que les extenseurs des droits de l'homme, excepté que le chien n'a point de court extenseur à l'ergot qui représente le pouce, non plus que de thénar, ni de fléchisseur. Le sublime, le profond, les lombricaux, & l'hypothénar, sont à-peu-près les mêmes.

Pour ce qui est des muscles de la cuisse, le psoas est double, un grand & un petit. Le grand est à peu près le même que dans l'homme, & le petit est situé parallelement au grand, touche son côté interne, & s'implante, par un tendon plat, à la partie supérieure de la branche supérieure du pubis.

Le pectineus est plus rond que celui de l'homme, mais le couturier lui est assez semblable.

Le grêle antérieur, ou le droit grêle, differe de celui de l'homme par son attache supérieure; car elle prend un peu au dessus de la face antérieure de l'os des îles, & de sa levre externe.

Le crural, qui est sous le droit grêle est, à proportion de celui de l'homme, beaucoup plus gros, plus élevé, & n'est point du tout enchâssé entre les vastes : son attache supérieure est encore différente, puisqu'elle est à l'épine supérieure & antérieure de l'os des îles.

Le grêle interne des chiens est la même chose que dans l'homme, mais les triceps sont différens, d'autant que la tête du supérieur est la plus considérable, & ainsi des autres: secondement, parce qu'ils sont tous les trois paralleles, & que dans l'homme le moyen triceps croise le supérieur.

Les chiens n'ont point de fascia-lata, & ils ont un fessier seul & unique, fort court & très-considérable, lequel prend de l'os sacrum, est logé dans toute la cavité de l'os des îles, & s'attache à la partie supérieure du grand trochanter.

La figure du pyriforme des chiens approche fort de celle de l'homme, mais sa situation est différente, puisqu'il est couché sur la partie supérieure du gémeau.

Les chiens n'ont qu'un gémeau, qui est fort considérable, & comme partagé en deux plans, dont le supérieur est attaché à la partie inférieure & externe de l'os des îles, occupant la place du petit fessier de l'homme, que ces animaux n'ont point; & le plan inférieur est attaché à l'épine de l'ischion. Ces deux plans s'unissent ensemble, & s'insérent comme dans l'homme.

Les obturateurs & le quarré ne different guere dans ces animaux, si ce n'est que l'obturateur interne est un peu plus bas que le fort gémeau dont on vient de parler.

Le biceps fléchisseur de la patte postérieure est un gros muscle, fort large par sa partie inférieure, lequel n'a qu'une tête, qui prend de la partie supérieure & latérale externe du grand trochanter, & s'insere à la partie supérieure du tibia & du péroné.

Le demi-nerveux est fort petit par sa partie supérieure; il se joint avec le demi-membraneux, & s'élargit considérablement pour s'attacher le long de la surface moyenne & externe du péroné. Ce muscle jette dans cet endroit une aponévrose qui recouvre les muscles de la jambe. Le demi-membraneux ne differe gueres de celui de l'homme.

Les muscles jumeaux & le solaire ne forment qu'un corps charnu, & fort gros, qui paroît un peu divisé en son extrêmité supérieure, parce qu'il est, comme dans l'homme, attaché aux deux condyles. Ce corps charnu forme ensuite un fort tendon d'Achille, qui ne s'insere pas au calcaneum, comme on l'observe à l'homme, mais qui passe dans une gouttiere qui se remarque à l'extrêmité postérieure du calcaneum des chiens, se divise ensuite en quatre tendons, lesquels, de même que le sublime dans l'homme, vont s'attacher aux phalanges des doigts.

Le jambier antérieur, l'extenseur commun, & le court, ou pédius, sont assez semblables à ceux de l'homme; de

même que les péroniers, qui n'en different que parce que, toute proportion gardée, ils sont plus grêles, & plus petits. Le muscle profond dans les chiens est différent de celui des hommes, en ce que celui-là n'a point de courte tête, ou de masse charnue sous le pied ; mais il a des lombricaux comme dans l'homme.

Les chiens n'ont point de muscle sublime au pied, & le tendon d'Achille leur en sert, comme on l'a dit plus haut.

L'ergot qui répond au pouce de l'homme n'a ni fléchisseur, ni extenseur, ni thénar, mais ces animaux ont un hypothénar & des entre-osseux.

Réflexions générales sur la maniere de faire sécher & de conserver les muscles.

Lorsqu'on a fait une préparation anatomique, on est quelquefois embarrassé pour faire sécher cette piece, & pour la mettre en situation. Plusieurs Démonstrateurs conseillent de mettre du carton ou des cartes entre les muscles pour les séparer ; de faire macérer, pendant un certain tems, la piece dans du vinaigre, avec le sublimé corrosif, ou dans de l'eau saturée de couperose, &c. Tout cela me paroît fort inutile. 1°. Jamais je ne me sers de carte, parce que l'humidité du muscle y applique si bien la carte, qu'elle y est fort attachée lorsque le muscle est sec, & pour l'ordinaire il reste au muscle la premiere feuille de la carte. 2°. La carte mouillée par le muscle, perd la roideur nécessaire pour tenir en situation le muscle qui se seche. Tous ces inconvéniens ne se rencontrent point dans l'usage des atteles. Je me sers de celles qu'on emploie pour la réduction des fractures. Elles sont larges & longues, & il est aisé de les couper comme on veut, selon la longueur & la largeur du muscle. Il est facile de placer un muscle entre deux atteles, quand on veut bien conserver ses dimensions. Le crin est aussi fort nécessaire, & il faut toujours préférer celui qui est plus neuf & plus élastique.

Quand, avec ces moyens, vous avez bien mis les muscles dans leur situation à peu près naturelle, vous placez la piece dans un panier fait exprès en rond, long, & totalement ouvert par les deux bouts, vous suspendez la piece, ou

le Sujet tout entier, par une corde attachée au milieu d'une baguette qui traverse la partie supérieure du panier; & par le moyen de plusieurs fils attachés à différens muscles, & au panier, vous maintenez le Sujet & les muscles dans une bonne situation. En passant une ficelle entre le tendon d'Achille & les os de la jambe, & la fixant à une autre baguette qui traverseroit le bord inférieur du panier, vous tenez le Sujet dans une ligne droite, & tout étant ainsi rangé, on met le panier près d'un poële, ayant soin de le tourner de tems en tems, afin qu'il se seche de tous les côtés. On peut y passer de tems en tems de l'huile de térébenthine, qui devient un bon dessiccatif, & qui, s'imbibant dans la substance des chairs, concourt à empêcher que les mittes s'y viennent loger. Par cette méthode-là on peut aisément, dans cinq ou six jours, venir à bout de sécher un Sujet entier. Alors vous ôtez toutes les atteles & les fils. Vous y passez ensuite une forte couche de vernis. Huit jours après vous en repassez une seconde, & ensuite une troisieme.

On voit que dans cette préparation je n'ai point parlé des macérations. J'ai mes raisons. Je les ai tentées de différentes manieres, j'en ai trouvé quelques-unes dispendieuses & inutiles, & d'autres pénibles & ingrates. On se propose, sans doute, un but quand on tente les macérations; & si je ne me trompe, on a principalement en vue d'empêcher que les insectes ne gâtent dans la suite les pieces: & certainement, pour remplir cet objet, la macération faite avec le vinaigre & le sublimé corrosif, paroît la plus favorable. Or l'expérience m'a évidemment prouvé qu'elle est inutile. J'ai fait ainsi macérer un Sujet entier. Je ne me suis pas même contenté de cela, je l'ai laissé quinze jours entierement plongé dans une grande quantité d'esprit-de-vin, où j'avois mis quatre onces de sublimé corrosif, & trois onces d'une poudre de gérofle, de canelle, d'aloes, de myrrhe, & d'encens. J'ai ensuite fait sécher le Sujet, & tous les ans il n'a pas manqué d'avoir, vers le mois de juin, juillet, & août, des mittes qui l'auroient altéré, si je n'avois pas eu soin d'y passer une autre couche de vernis dans ce tems-là. Il est vrai cependant que cette piece a été beaucoup plus foiblement attaquée par ces insectes que les autres; mais aussi j'y ai porté plus d'attention.

Il y a pour cet effet une cauſe toute naturelle, & bien ſimple ; quelque précaution qu'on prenne, il reſte toujours, dans le muſcle, quelque matiere huileuſe qui, condenſée par le froid, ne ſe développe pas, mais qui, délayée par les grandes chaleurs, ſçait fort bien ſe produire au dehors, & ſe tenir à la ſurface externe du muſcle. Alors les inſectes, qui voltigent dans l'air, ne manquent pas d'y venir pondre, & d'y former des petits, qui ſe nourriſſant de cette graiſſe non couverte de vernis, trouvent par-là le moyen de creuſer plus avant ; & c'eſt ce qu'ils font à coup ſûr. Ainſi je penſe que le ſeul moyen, pour y mettre tout obſtacle, eſt d'avoir ſoin aux grandes chaleurs de chaque année, de paſſer ſur toute la piece une forte couche de bon vernis à l'eſprit-de-vin ; & certainement cet enduit empêchera la matiere huileuſe du muſcle de tranſpirer, & aux inſectes de venir y chercher un aſyle.

J'ai recommandé de faire ſécher la piece anatomique auprès d'un poële. Cette méthode eſt plus courte, & n'expoſe point les muſcles à ſe pourrir, comme il peut arriver lorſqu'on ſe contente de les faire ſécher à l'air libre, ſur-tout lorſque le tems eſt pluvieux, ce qui arrive ſouvent dans l'hiver. D'ailleurs la couleur du muſcle eſt moins altérée que lorſque la piece a été macérée dans des liqueurs qui la détruiſent, ou qui la racorniſſent.

Enfin je regarde le vernis comme le ſeul moyen de bien conſerver une piece anatomique, & je ſuis bien perſuadé que par-tout où il ſe trouvera en ſuffiſante quantité, il pourra toujours s'oppoſer à l'accès de toutes ſortes d'inſectes.

Je ſuppoſe qu'on faſſe une préparation anatomique au commencement de l'hiver, on pourroit ſe contenter de la faire ſécher au poële, comme je l'ai recommandé, & ne la vernir qu'à pâques, parce que les inſectes ne l'attaqueront jamais pendant l'hiver ; & en reſtant ainſi long-tems ſans vernis, l'huile pourra mieux tranſuder ; & étant diſſipée en grande partie, elle aura moins d'action ſur le vernis qu'on y paſſera, & on pourroit par-là éviter un trop grand nombre de couches.

Tout ceci eſt également relatif à toutes les parties du corps humain, puiſqu'elles ſont toutes expoſées à l'action des inſectes.

Fin du tome premier.

APPROBATION.

J'AI lu, par ordre de Monseigneur le Vice-Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre : *Dictionnaire raisonné d'Anatomie & de Physiologie*, en deux tomes *in*-8°, dans lequel je n'ai rien trouvé qui m'ait paru devoir empêcher la permission de l'imprimer. A Paris le 10 Mars 1764. *Signé* LOUIS, Censeur Royal.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre, à nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand-Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé PIERRE-FRANÇOIS DIDOT le jeune, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage qui a pour titre : *DICTIONNAIRE RAISONNÉ D'ANATOMIE ET DE PHYSIOLOGIE*. S'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter ledit Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage, autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter partout notre Royaume, *pendant le tems de six années consécutives*, à compter du jour de la date des Présentes : Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Livre, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende

contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts : à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le registre de la Communauté des Imprimeurs-Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de notre cher & féal Chevalier, Chancelier de France le sieur DE LAMOIGNON ; & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothèque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit sieur DE LAMOIGNON, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier-Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France le Sieur DE MAUPEOU ; le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée ; & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers-Secretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autres permissions, & nonobstant clameur de haro, Charte normande, & Lettres à ce contraires ; CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le onzieme jour du mois d'Avril l'an de grace mil sept cent soixante-quatre, & de notre regne le quarante-neuvieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Regiſtré ſur le regiſtre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Lib. & Imp. de Paris, 176, fol. 129, conformément au réglement de 1723. A Paris, ce 8 Juillet 1764.

DESPILLY, Adjoint.

Je reconnois que MM. DESAINT & SAILLANT, VINCENT & CELLOT ſont aſſociés audit privilége, chacun pour leur part. A Paris, ce 27 Janvier 1766.

P. FR. DIDOT le jeune.